This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

UNIVERSITY OF WISCONSIN LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

P
444
463
3

Tome III N°s 1-12 1886-87

REVUE BÉNÉDICTINE

REPRODUCTION ANASTATIQUE 1964

DIRECTION ET ADMINISTRATION : ABBAYE DE MAREDSOUS (Belgique)

Digitized by Google

Digitized by Google

Le Messager des Fidèles.

PETITE REVUE BÉNÉDICTINE.

Tome III. — 1886-87.

Digitized by Google

Approbations des 12 livraisons de la 3e année.

Imprimatur : Bruges, le 16 Mars 1886.
Imprimatur : Bruges, le 11 Avril 1886.
Imprimatur : Bruges, le 11 Mai 1886.
Imprimatur : Bruges, le 18 Juin 1886.
Imprimatur : Bruges, le 19 Juillet 1886.
Imprimatur : Bruges, le 18 Août 1886.
Imprimatur : Bruges, le 18 Septembre 1886.
Imprimatur : Bruges, le 18 Octobre 1886.
Imprimatur : Bruges, le 19 Novembre 1886.
Imprimatur : Bruges, le 18 Décembre 1886.
Imprimatur : Bruges, le 18 Janvier 1887.
Imprimatur : Bruges, le 18 Février 1887.

† J. J. Évêque de Bruges.

Digitized by Google

Operi Dei nihil præponatur. Reg. S. Bened. c. 43.

Vere Deum quærere. Reg. S. P. Benedic. c. 58.

Le Messager des Fidèles

Revue Bénédictine,

paraissant à l'abbaye de Maredsous.

Rédaction et Administration

A L'ABBAYE DE ST-BENOIT DE MAREDSOUS, PAR ST-GÉRARD,

Province de Namur. — (Belgique).

Digitized by Google

Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1886-87. — N° 1. — 21 Mars.

FÊTE DE SAINT BENOIT (21 MARS).

A NOTRE BIENHEUREUX PÈRE.

NOUS vous saluons avec amour, ô Benoît, vase d'élection, palmier du désert, homme angélique! Quel mortel a été choisi pour opérer sur la terre plus de merveilles que vous n'en avez accompli? Le Christ vous a couronné comme l'un de ses principaux coopérateurs dans l'œuvre du salut et de la sanctification des hommes. Qui pourrait compter les millions d'âmes qui vous doivent la béatitude éternelle, soit que votre règle immortelle les ait sanctifiées dans le cloître, soit que le zèle de vos fils ait été pour elles le moyen de connaître et de servir le grand Dieu qui vous a élu? Autour de vous, dans le séjour de la gloire, un nombre immense de bienheureux se reconnaît redevable à vous, après Dieu, de la félicité éternelle; sur la terre, des nations entières professent la vraie foi, parce qu'elles ont été évangélisées par vos disciples.

O Père de tant de peuples, abaissez vos regards sur votre héritage, et bénissez encore cette Europe ingrate qui vous doit tout, et qui a presque oublié votre nom. La lumière que vos enfants lui apportèrent a pâli; la chaleur par laquelle ils vivifièrent les sociétés qu'ils fondèrent et civilisèrent par la croix, s'est refroidie; les ronces ont couvert en grande partie le sol dans lequel ils jetèrent la semence du

Digitized by Google

salut; venez au secours de votre œuvre, et, par vos prières, retenez la vie qui menace de s'éteindre. Consolidez ce qui est ébranlé; et qu'une nouvelle Europe, une Europe catholique, s'élève bientôt à la place de celle que l'hérésie et toutes les fausses doctrines nous ont faite.

O Patriarche des serviteurs de Dieu, considérez du haut du ciel la vigne que vos mains ont plantée, et voyez à quel état de dépérissement elle est déchue. Jadis, en ce jour, votre nom était loué comme celui d'un père dans trente mille monastères, des côtes de la Baltique aux rivages de la Syrie, de la verte Erin aux steppes de la Pologne: maintenant, on n'entend plus retentir que de rares et faibles concerts qui montent vers vous du sein de cet immense patrimoine que la foi et la reconnaissance des peuples vous avaient consacré. Le vent brûlant de l'hérésie a consumé une partie de vos moissons, la cupidité a convoité le reste, et la spoliation, depuis des siècles ne s'est jamais arrêtée dans son cours, soit qu'elle ait appelé la politique à son aide, soit qu'elle ait eu recours à la violence ouverte. Vous avez été dépossédé, ô Benoît, de ces milliers de sanctuaires qui furent si longtemps pour les peuples, le principal foyer de vie et de lumière, et la race de vos enfants s'est presque éteinte. Veillez, ô Père, sur leurs derniers rejetons. Selon une antique tradition, le Seigneur vous révéla un jour que votre filiation devait persévérer jusqu'aux derniers jours du monde, que vos enfants combattraient pour la Sainte Église romaine, et qu'ils confirmeraient la foi de plusieurs, dans les suprêmes épreuves de l'Église; daignez, par votre bras puissant, protéger les débris de cette famille qui vous nomme encore son Père. Retenez-la, multipliez-la, sanctifiez-la; faites fleurir chez elle l'esprit que vous avez déposé dans votre Règle sainte, et montrez par vos œuvres que vous êtes toujours le béni du Seigneur.

Soutenez la sainte Église par votre intercession puissante, ô Benoît! Assistez le Siège apostolique, si souvent occupé par vos enfants. Père de tant de pasteurs des peuples, obtenez-nous des évêques semblables à ceux que votre Règle a formés. Père de tant d'apôtres, demandez pour les pays infidèles des envoyés évangéliques qui triomphent par le sang et par la parole, comme ceux qui sortirent de vos cloîtres. Père de tant de docteurs, priez, afin que la science des saintes Lettres renaisse pour le secours de l'Église et pour la confusion de l'erreur. Père de tant d'ascètes sublimes, réchauffez le zèle de la perfection chrétienne, qui languit au sein de nos chrétientés modernes. Patriarche de la religion dans l'Occident, vivifiez tous les Ordres religieux que l'Esprit-Saint a donnés successi-

Digitized by Google

vement à l'Église; tous vous regardent avec respect comme un ancêtre vénérable; répandez sur eux tous, l'influence de votre paternelle charité.

Enfin, ô Benoît, ami de Dieu, priez pour les fidèles du Christ, en ces jours consacrés aux sentiments et aux œuvres de la pénitence. C'est du sein même de la sainte Quarantaine que vous vous êtes élancé vers le séjour des joies éternelles ; soyez propice aux chrétiens qui combattent en ce moment dans cette même arène. Élevez leur courage par vos exemples et par vos préceptes ; qu'ils apprennent de vous à dompter la chair, à la soumettre à l'esprit ; qu'ils recherchent comme vous, la retraite, pour y méditer les années éternelles ; qu'ils détachent leurs cœurs et leurs pensées des joies fugitives du monde. La piété catholique vous invoque comme l'un des patrons et des modèles du chrétien mourant ; elle se souvient du spectacle sublime qu'offrit votre trépas, lorsque, debout au pied de l'autel, soutenu sur les bras de vos disciples, touchant à peine la terre de vos pieds, vous rendîtes votre âme à son Créateur, dans la soumission et la confiance ; obtenez-nous, ô Benoît, une mort courageuse et tranquille, comme la vôtre. Écartez de nous, à ce moment suprême, toutes les embûches de l'ennemi ; visitez-nous par votre présence, et ne nous quittez pas que nous n'ayons exhalé notre âme dans le sein du Dieu qui vous a couronné.

DOM GUÉRANGER *(Année liturgique).*

PROPRE DU TEMPS.

L'Évangile du IVe Dimanche de Carême.

ÉCIT évangélique. — Vers le milieu de mars de l'an 33, JÉSUS parcourait les villes et les bourgades de la Galilée voisines de la côte occidentale du lac de Génézareth, lorsqu'il entendit dire qu'Hérode, le prenant pour Jean-Baptiste ressuscité, cherchait à s'emparer de lui. Sachant que son heure n'était pas encore venue, il résolut de fuir les embûches du tyran. Prenant donc avec lui ses disciples, il monta dans une barque et traversa le lac pour se rendre au désert de Bethsaïde-Juliade, situé sur la rive orientale dans la Gaulonitide, et faisant partie des états de Philippe.

Arrivés là, ils montèrent ensemble sur une montagne solitaire et s'y assirent dans le dessein de se reposer un peu de leur fatigue.

Digitized by Google

Mais la démarche de JÉSUS n'avait pas échappé aux foules émerveillées de ses miracles et avides d'écouter ses enseignements. Aussi, faisant à pied le tour du lac, elles accoururent de toutes les cités, et bientôt le bruit de cette masse compacte fit retentir les échos de la montagne où JÉSUS était assis avec ses disciples. Sortant donc de sa retraite, le divin Maître vit cette grande foule, et il en eut compassion ; car elle ressemblait à des brebis qui n'ont point de pasteurs. Aussi les accueillit-il avec sa bonté accoutumée, et il commença à leur enseigner beaucoup de choses, il leur parlait du royaume de Dieu, et il rendait la santé à ceux qui avaient besoin d'être guéris.

Cependant, le jour commençait à baisser, et les apôtres se demandaient avec anxiété comment ils allaient faire pour nourrir une telle multitude. Il y avait là cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants, et pour toutes provisions, cinq pains d'orge et deux poissons apportés par un jeune garçon. Déjà les disciples de JÉSUS avaient proposé divers moyens de se tirer d'embarras, mais, eux-mêmes, ils en avaient reconnu l'impuissance.

Or, la Pâque, la grande fête des Juifs approchait. C'était la dernière avant celle que JÉSUS désirait si ardemment et en laquelle les figures de l'ancienne loi devaient faire place à la réalité du grand sacrifice de la Loi nouvelle. Ne voulant pas prévenir cette heure après laquelle il soupirait, il voulut du moins, en cette occasion solennelle, faire pressentir et promettre même ouvertement la manne céleste de son corps très saint. Il prit les cinq pains et les deux poissons, et leva les yeux au ciel, pour indiquer que le don du miracle qu'il allait opérer était dû à la munificence du Père Céleste ; puis, suivant sa manière habituelle de prier, il rendit grâces et répandit sa bénédiction toute-puissante sur les aliments qu'il tenait en ses mains. Ensuite, il rompit les pains, et les donna à ses disciples pour les servir au peuple. Et de même des poissons ; il les partagea entre tous, autant qu'ils en voulurent ; tous en mangèrent et ils furent rassasiés.

Lorsque chacun eut apaisé sa faim, il dit à ses disciples : « Ramassez ce qui reste, afin que rien ne se perde. » Chaque apôtre prit un panier et parcourut les foules, ramassant ce qui restait des cinq pains d'orge et des deux poissons après le repas du peuple. Or, chacun d'eux vit sa corbeille remplie des restes du festin miraculeux.

Cependant les multitudes remplies d'admiration à la vue de ce qui venait de se passer, se disaient entre elles : « Celui-ci est vraiment le prophète qui doit venir dans le monde. » Et JÉSUS ayant connu qu'ils viendraient pour l'enlever et le faire roi, contraignit ses disciples de monter dans la barque pour passer le lac, tandis que lui-même, après avoir congédié le peuple, s'enfonçait seul dans la montagne pour y vaquer à la prière au milieu des ombres de la nuit.

***

Les traditions chrétiennes. — Telle est, d'après le récit des quatre Évangélistes, cette scène mystérieuse, qui s'est gravée si avant dans la mémoire et la dévotion des générations chrétiennes.

Digitized by Google

Les peintures vénérables des Catacombes la retracent fréquemment d'une manière qui ne laisse point place au doute sur la signification symbolique qu'on y attachait dès l'âge des Apôtres. Plus tard les pèlerins du moyen âge, qui avaient le bonheur de visiter les Lieux-Saints, aimaient à se rendre au désert témoin de la multiplication des cinq pains. Là, ils admiraient l'herbe de la vallée toujours verte et touffue, comme à l'époque du prodige (1). Sur la pente voisine, ils baisaient les blocs de basalte amenés en ce lieu par sainte Hélène, et appelés « les douze trônes ». Ils traçaient pieusement le signe de la rédemption sur celui du milieu, marquant l'endroit où s'était tenu le Sauveur entouré des saints Apôtres. Ils se désaltéraient à la fontaine voisine, qui avait fourni de l'eau à la multitude le jour du miracle (2). Enfin, il n'est pas jusqu'aux pieux hagiographes qui ne tinssent à donner, à *leur héros*, une part dans cette scène mémorable. C'est ainsi que la *Vie de saint Martial* désigne l'apôtre de Limoges comme le petit garçon qui portait les cinq pains et les deux poissons.

***

Motifs du choix de cet Évangile. — Entre les quatre narrations des Évangélistes, l'Église a choisi, pour ce jour, celle de saint Jean. On sait que c'est à ce disciple bien-aimé qu'elle emprunte désormais presque tous les Évangiles depuis vendredi dernier jusqu'à la consommation des mystères de la Pâque. On peut également donner une raison en quelque sorte littérale de la place assignée au récit de la multiplication des cinq pains dans la sainte Liturgie : c'est qu'il y est fait mention expresse de la Pâque qui approche. Mais il y a en outre des motifs supérieurs, des harmonies plus sublimes que nous ne pouvons nous dispenser d'indiquer brièvement.

Les fidèles n'ignorent pas que le quatrième dimanche du Carême porte le nom de « Lætare » des premiers mots de l'Introït du jour : *Lætare, Jerusalem*, « Réjouissez-vous, Jérusalem. » La station, c'est-à-dire l'église de Rome où le Souverain-Pontife se rendait avec tout le clergé et les fidèles pour célébrer les saints mystères, est l'insigne basilique de Sainte-Croix-en-Jérusalem qui, dans l'économie de la liturgie représente ordinairement la ville sainte de Jérusalem. C'est donc là que l'Église rassemblait en ce jour ses catéchumènes dont le *grand scrutin* du mercredi suivant allait décider l'admission définitive au baptême. Là, elle se plaisait à étaler devant leurs yeux, dans un tableau vivant et complet, les prérogatives et les joies de la cité sainte au sein de laquelle ils désiraient si ardemment de se voir enfin reçus. Dans les chants sacrés empruntés au Roi-Prophète, Jérusalem apparaissait comme une ville puissante vers laquelle montent les tribus saintes au bruit des cantiques d'allégresse; les foules se pressent à ses portes; ceux qui l'aiment sont bénis; la montagne qui la porte ne sera

1. Car ce sol sacré n'était jamais labouré et ne pouvait, disait-on, soutenir aucun édifice.

2. On garde encore à Monza, en Lombardie, quelques-uns des paniers ou *couffins*, qu'on dit avoir servi aux Apôtres ou au Seigneur lui-même.

Digitized by Google

jamais ébranlée; d'autres montagnes l'entourent comme un rempart inexpugnable. Dans la leçon de l'Épître, le grand Paul, l'Apôtre des Gentils, apprend à ces nouvelles recrues de l'Évangile, qu'elles vont désormais faire partie d'une cité à laquelle le CHRIST a assuré une charte de liberté inviolable. Cette cité, cette Jérusalem, sera pour eux une mère, et le Prophète l'invite à se réjouir à la vue des fils nombreux qu'elle va enfanter à son Époux, elle jadis si longtemps stérile.

***

Il initiait les catéchumènes au mystère de l'Eucharistie. — Restait la partie la plus consolante de cette peinture si achevée; et c'est dans l'Évangile que nous la trouvons. Ces tendres aspirants au baptême n'ont pas hésité à quitter les jouissances du monde qu'ils avaient seules connues jusque-là, pour s'attacher au Sauveur et à sa doctrine; ils se trouvent par là même dans une sorte de désert spirituel, abandonnés qu'ils se voient des joies de la terre; ils sont donc en droit de se demander si celui qu'ils ont suivi saura leur préparer une table dans le désert, si de nouvelles jouissances compenseront pour eux les sacrifices qu'ils ont dû faire avant de se faire inscrire sur les listes de l'Église. Or, jamais encore il ne leur a été donné de demeurer présents au festin mystique des chrétiens; les fidèles seuls savent à quoi sert cette table qu'ils ont vue préparée au fond de l'abside; pour eux, ils ne connaissent encore que les lectures, le chant des psaumes et les instructions préparatoires qui servent d'introduction au banquet des fidèles. En ce jour de grande joie, et à l'approche de l'heureux moment où ils pourront eux-mêmes participer aux sacrés mystères, la sainte Église, veut leur en présenter du moins l'une des figures les plus saisissantes, et leur faire ainsi contempler par avance « l'abondance qui règne dans ses tours ». JÉSUS en effet est lui-même le pain vivant qui donne la vie au monde; les cinq pains sont donc le symbole de sa chair adorable destinée à « nourrir l'homme tout entier ». Les pains sont d'orge : c'est encore la nourriture des pauvres, car le pur froment de la divinité ne se goûte pleinement que là-haut, chez les riches habitants des cieux. Quant au poisson, c'est encore proprement l'arcane habituel qui désigne « JÉSUS-CHRIST, Fils de Dieu, Sauveur »; c'est ce poisson qui représente le CHRIST Rédempteur du genre humain par sa sainte Passion: *Piscis assus, Christus passus.* Cette nourriture céleste dont le premier dispensateur est JÉSUS lui-même, parviendra à toutes les générations par le ministère ininterrompu des Apôtres et de leurs successeurs jusqu'à la fin des siècles.

***

Autre signification, relative à la Parole de Dieu. — Tels étaient les horizons merveilleux qu'entr'ouvraient les Ambroise et les Augustin devant les regards avides de leur jeune auditoire. Mais ce n'est pas là le seul genre d'enseignement que renferme l'évangile de ce jour. Il en est un autre, sur

Digitized by Google

lequel nous voudrions insister en terminant. « L'homme ne vit pas seulement de pain, » non pas même de ce pain divin de l'Eucharistie, mais encore « de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Les Pères se sont particulièrement étendus sur cette seconde signification du fait évangélique, et il est urgent de la rappeler instamment à notre époque où, malgré la vigilance des pasteurs, les petits demandent trop souvent l'aliment substantiel de la doctrine, sans trouver assez de mains en état de le leur distribuer. Ce malheur provient en grande partie de ce qu'on perd de vue la source véritable où l'on doit chercher cette nourriture si nécessaire. Il en est trop qui, comme les Apôtres, cherchent à se la procurer hors de JÉSUS, sans songer que les quelques bribes de vérité, puisées ailleurs que dans le Verbe divin, ne sauraient fournir que des ressources dérisoires, comparées au nombre des âmes qui se meurent de faim.

O Jérusalem, ô Église notre Mère, ton nom seul est une source de joie pour nos cœurs. En ce jour où ta tendresse maternelle nous invite à suspendre pour quelques heures nos saintes tristesses, nous nous associons à tes consolations, et nous adressons au ciel des vœux pour ton bonheur. Que la paix règne dans tes murs, et la prospérité dans tes palais! Que sans cesse le Seigneur te donne de nouveaux enfants jusqu'au sein de ta vieillesse féconde! Que sans cesse aussi il t'envoie des nourriciers, capables de faire grandir tes fils dans la doctrine salutaire, afin que tous reconnaissent et confessent que le Seigneur JÉSUS est bien le grand Prophète promis jadis à nos Pères, le Roi de gloire dont le règne commencé en toi dès ici-bas, se continuera sans fin dans les profondeurs mystérieuses de l'éternité.

PROPRE DES SAINTS.

LA BIENHEUREUSE IDA DE LOUVAIN, VIERGE.

XIII AVRIL.

L'HUMBLE vierge Cistercienne arrive bien à son heure parmi ces jours destinés à célébrer la Passion du Sauveur, elle dont l'amour imprimant dans sa chair innocente les roses vermeilles des stigmates sacrés, a fait une vive et saisissante image du divin Crucifié. Longtemps elle fut, pour ainsi dire, sans culte; et actuellement même, elle n'occupe qu'un rang inférieur dans la liturgie de quelques Églises particulières. On pourra juger néanmoins, par les quelques traits que nous allons rapporter, qu'elle est digne en tout point de figurer à côté des Gertrude et des Mechtilde qui à la même époque, illustraient les cloîtres bénédictins de la Saxe.

Ida naquit à Louvain vers la seconde moitié du XIIIe siècle. Dès sa plus tendre enfance, elle se fit remarquer par un ardent amour pour le mystère du Corps et du Sang du Seigneur. Afin de l'éprouver, Dieu permit qu'elle eût beaucoup à souffrir de son père et de ses sœurs; mais sa patience vint à bout de tout. Les attaques les plus violentes du démon,

Digitized by Google

qui succédèrent à ces premiers chagrins, n'eurent sur elle d'autre effet que de la rendre plus forte, en recourant constamment, comme à une armure impénétrable, au remède divin de l'Eucharistie, au souvenir des exemples des saints et surtout de la Passion du Sauveur. Ensuite elle savait user à son propre égard des dernières rigueurs, sans toutefois rien perdre de sa joie naïve et innocente, qu'elle alimentait sans cesse en redisant de sa voix claire les refrains pieux alors familiers au bon peuple du Brabant.

Après ces premières épreuves, le Christ commence à lui prodiguer ses plus rares faveurs. D'abord, comme nous l'avons dit en commençant, il lui donna comme dot les précieux joyaux des sacrés stigmates. Longtemps la pieuse vierge chercha en vain à les cacher; enfin, elle obtint d'en conserver la douloureuse impression sans en garder les marques extérieures. Quelque temps après, comme elle rendait les devoirs de l'hospitalité à un pauvre, elle vit soudain le divin inconnu se glisser dans son cœur et s'unir à elle par une sorte de compénétration, inexplicable pour le langage impuissant de l'homme. Ce ne fut pas la seule fois qu'elle jouit de la possession sensible de son Bien-Aimé : souvent, lorsque la Liturgie ramenait les grands anniversaires de l'Incarnation et de la Rédemption, elle voyait JÉSUS descendre dans ses bras, et elle parvenait ainsi à le retenir durant plusieurs jours.

En dehors même de ses communications fréquentes, tout lui servait d'aimant pour se rapprocher du souverain Bien. Un jour qu'elle récitait les Heures de la Trinité Sainte, pratique fort répandue à cette époque, en prononçant les paroles sacrées : *Le Verbe s'est fait chair*, elle sentit manifestement dans son palais, un goût de chair.

C'est surtout, en effet, vers le Verbe fait chair et présent dans l'Eucharistie que la portait tout l'attrait de son cœur. Souvent, le désir violent qu'elle éprouvait de communier, ou sa gratitude après la réception du sacrement, se traduisaient par des signes extérieurs qui effrayaient tous les assistants. La vue seule du corporal suffisait pour exciter en son âme de telles ardeurs, que ses compagnes ne pouvaient en supporter l'intensité. Elle avait aussi ce don merveilleux de reconnaître de suite l'endroit où se conservait le mystère adorable; et une fois qu'elle le saluait présent sur un autel, un petit coup se faisant entendre dans la pyxide fit connaître à la vierge que son Époux lui rendait son salut.

Dans son naïf enthousiasme pour le sacrement d'amour, elle voulait le faire honorer des êtres irraisonnables eux-mêmes ; les animaux dociles à sa voix lui obéissaient. Au reste, toute la nature lui était soumise : les oiseaux accouraient à son invitation; lorsque elle lavait le linge à l'étang, elle jouait familièrement avec les petits poissons, dans lesquels elle avait encore reconnu une image de Celui qu'elle aimait. Bien plus, la mort elle-même, à son ordre, relâchait ses captifs, comme le démontra le fait de la résurrection de sa sœur, rendue à la vie par les prières de l'humble vierge.

Digitized by Google

Mais les hommes n'étaient pas toujours aussi bien disposés en faveur de la servante du Seigneur. Parfois on lui refusait jusqu'au pain céleste, unique objet de ses aspirations, et alors on vit tantôt un Ange le lui apporter des cieux, tantôt une blanche colombe voler vers elle avec une coquille d'or, contenant quelques gouttes du Sang précieux destinées à étancher sa soif. Toutefois la malveillance se vit enfin impuissante en présence des lettres Apostoliques obtenues de Rome, qui permirent à la sainte de s'approcher du festin sacré aussi souvent qu'elle le désirerait. Au reste son amour pour le Verbe de Dieu présent dans l'Eucharistie, ne diminuait en rien son respect pour le même Verbe caché sous la lettre des Écritures et dans l'enseignement des Docteurs. Elle éprouvait une vive jouissance à assister aux sermons; elle aimait les prédicateurs de la sainte parole comme les instruments dont Dieu se servait pour sauver les âmes, et fréquemment elle vit descendre sur l'auditoire une pluie céleste, symbole de la fécondité spirituelle produite dans les âmes.

Redoutant l'estime et les louanges que lui attiraient parfois ces insignes faveurs, et instruite d'ailleurs de la volonté du ciel, Ida résolut d'entrer dans le grand Ordre de Cîteaux, alors encore dans sa pleine et incomparable efflorescence. Elle sollicita donc et obtint son admission dans le monastère de Rosendael (le *Val-des-Roses*) récemment fondé par un noble descendant des seigneurs de Malines. Là, initiée plus avant encore qu'auparavant à l'intelligence et au goût des mystères inépuisables de la sainte liturgie, la vénérable vierge sut en profiter pour accroître l'amour de l'Eucharistie, qui avait été la passion de toute sa vie. Aussi les faveurs célestes dont l'avait comblée le divin Époux ne cessèrent pas, lorsqu'elle se fut réfugiée dans le jardin fermé du Val-des-Roses. Un jour, avant d'aller communier, comme elle priait amoureusement le Seigneur de lui procurer une suite pour l'accompagner et la soutenir, elle vit soudain la Reine des Cieux se placer à sa droite et Jean le disciple bien-aimé à sa gauche, puis tous les deux se diriger avec elle vers l'autel, tandis qu'un Ange tenant en main l'encensoir fumant précédait le cortège nuptial. Telle était l'énergie avec laquelle opérait en elle le divin Sacrement que non seulement son âme en était toute dilatée, mais que son corps même, ordinairement frêle et exténué par les mortifications et les souffrances, prenait soudain, sous l'action des flammes de l'amour, un accroissement extraordinaire. D'autres fois, cette influence merveilleuse se manifestait par des rayons lumineux qui sortant de ses yeux se dirigeaient vers l'autel et faisaient resplendir la coupe d'or du Calice.

Plein de sollicitude pour une âme comblée de faveurs si extraordinaires, son confesseur lui demanda un jour si elle n'avait point parfois à lutter contre des mouvements d'orgueil. Mais l'humble vierge le rassura en lui disant qu'elle reconnaissait en tout cela les immenses bienfaits de Dieu, et qu'elle les recevait sans s'en attribuer plus de part que s'ils étaient faits à une autre.

Digitized by Google

Ici malheureusement se termine brusquement la relation du pieux confesseur, dont nous tenons tout ce que nous savons sur la vie de la vierge de Rosendael. Aussi ne connaissons-nous rien des circonstances de sa mort. On croit seulement qu'elle s'en alla au Seigneur vers l'an 1300 et le treizième jour d'avril. Mais cette dernière indication, émise timidement par l'hagiographe postérieur, peut provenir d'une confusion avec son homonyme, la bienheureuse Ida de Boulogne, mère de Godefroid de Bouillon.

Il paraît que ses reliques reposaient dans l'église du monastère avant la dévastation de ce dernier par les hérétiques en 1580. Lorsque le fléau des guerres de religion fut apaisé, on reconstruisit les bâtiments claustraux, malheureusement sans tenir compte du lieu de la sépulture de la bienheureuse. Néanmoins la publication de sa vie merveilleuse fit que son culte se répandit assez promptement parmi les nouvelles congrégations de l'Ordre bénédictin. Nous ignorons si l'autorité ecclésiastique a permis de faire les recherches projetées déjà au XVIIe siècle ; mais en profitant des renseignements fournis à l'époque de la reconstruction de l'abbaye, il ne serait pas impossible qu'on parvînt un jour à retrouver, sous l'herbe de la prairie, les restes précieux de l'héroïque Vierge du Val-des-Roses.

LES STATIONS LITURGIQUES (1).

LES fidèles qui ont suivi avec intérêt les prières du Missel se seront parfois demandé ce que peut signifier le mot de *station* placé avant l'introit de certaines messes et accompagné du nom d'une église de Rome. A vrai dire, c'est là un point d'une importance pratique assez peu considérable pour nous, et qui n'a guère laissé dans notre liturgie actuelle que la mention d'un saint dont on visitait le sanctuaire en ce jour. Mais tout rite de notre sainte liturgie a son histoire et l'histoire renferme souvent des renseignements dont on n'aperçoit pas toujours sur-le-champ l'utilité qu'on peut en retirer. Nous voulons donc donner brièvement ici l'explication de ce nom, faire l'historique de cette institution et décrire les rites qui l'accompagnaient au temps de saint Grégoire le Grand, lorsque cet illustre réformateur de la Liturgie la remit en honneur.

Le mot de *station* fut employé dans l'Église primitive pour désigner le jeûne. C'est dans ce sens qu'il est employé par Tertullien, Hermas, Cassien

1. Cf. Binterim. *Denkwürdigkeiten*, V. 2. 111-124; V. 1, 875; Mabillon. *Musæum ital.*, t. II, p. XXXI-XXXV ; Pascal. *Dict. de Liturgie*, éd. Migne 1165-1169; Grisar S. J. *Die Stationsfeier und der erste römische Ordo*, dans *Zeitschrift f. Kath. Theol.* Bd. IX, 1885, 385-422.

Digitized by Google

et saint Isidore (1). On ne peut alléguer pour l'étymologie de ce mot l'usage que les chrétiens auraient eu de prier debout, car nous savons qu'en ces jours ils priaient agenouillés.

Certains écrivains, se basant sur un texte de Tertullien (2), ont cru devoir distinguer la *station* du jeûne, en ce sens, que la *station* désignait les jeûnes du mercredi et du vendredi. Mais il serait difficile de dire jusqu'à quel point cette assertion peut être soutenue, car il est certain que Cassien, et Tertullien lui-même, désignent sous le nom de *station* le jeûne volontaire de chaque jour (3). Saint Isidore, suivi par Raban Maur et Durand de Mende, distingue la *station* du jeûne en disant que la *station* désigne un jeûne prescrit et fixé, tandis que le *jeûne* est volontaire (4). Mais Tertullien et Hermas emploient ces mots indifféremment (5). Bellarmin (6) a imaginé une autre explication. Le savant cardinal subdivise les jeûnes en stations et en veilles ; les veilles pour la nuit, et les stations *(diurnæ vigiliæ solemnis jejunii)* pour le jour. Cette explication basée sur l'usage classique de ces mots chez les auteurs profanes (cf. Tacite. *Ann.* l. III, 35) ne répond pas à l'interprétation donnée par Tertullien ni à celle des auteurs ecclésiastiques.

Ce mot changea dans la suite de signification et désigna la réunion des fidèles dans l'église ; cette réunion durait jusqu'au soir et l'on y jugeait les causes litigieuses (7).

La signification de *station* se modifia encore dans la suite pour désigner le concours du peuple à un lieu déterminé, une église ou un oratoire, où avait lieu une procession du clergé à jours fixes. Selon un rite ancien dans la ville de Rome, le clergé se rendait tantôt dans une église et tantôt dans une autre pour y prier, y célébrer la messe et y faire d'autres offices, à l'occasion des fêtes des Saints dont Rome possédait les reliques ou aux jours de pénitence. On allait dans l'église indiquée, individuellement ou en corps ; dans ce dernier cas, le clergé se formait en procession, pendant laquelle on chantait des litanies ou des psaumes. L'office terminé, le cortège se reformait, et l'on revenait processionnellement à l'église d'où l'on était parti (8). Ce rite des processions est très ancien dans l'Eglise ; Tertullien en fait déjà mention, en distinguant la procession des jeûnes et des stations (9).

1. Tertull. *de Jejun.* cap. X et XIV. ap. Migne 2, 1016-1017 ; *ad Uxor.* cap. IV. Ibid. I 1407 ; Hermas. lib. III. *Past.* simil. 5 ; Cass. lib. 5. *Inst.* c. 20-24, ap. Migne 49, 236-243 ; Isid. *Etym.* VI. cap. 19. ap. Migne 82. 258.

2. Tertull. *de jej.* c. 14. ap. Migne 2, 1024.

3. Cass. l. c.

4. Isid. l. c. ; Raban. l. 2, *de inst. cler.* c. 18. ap. Migne 107.334. Durand. VII. cap. I. n. 20-21.

5. Tertull. *de jej.* cap. 10 ; Herm. l. c.

6. Bellarm. lib. 2. *de bon. opp.* cap. 22 ; lib. *de jej.* cap. 14.

7. Tert. *de jej.* cap. 10. Migne 2. 1018 ; Cyprian. cap. 41 et 42. ap. Migne 3, 722, 727.

8. Cf. Mabillon et Pascal. l. c.

9. Tert. *ad Uxor.* cap. 4. P. L. I. 1407-1408.

Digitized by Google

Un texte du IVe siècle, qui se rapporte au pape saint Damase (✠ 384) mentionne une station faite par les hérétiques à Rome (1). Le pape Hilaire (✠ 468) établit des « *ministeriales* » qui devaient s'y rendre chaque fois (2). Mais sous ses successeurs cet usage tomba en désuétude. Cette cessation s'explique assez facilement. On sait que certaines catacombes se trouvent en dehors de la ville de Rome et qu'à cette époque les Lombards occupaient les environs de la ville : il est donc à présumer que les fidèles, craignant pour la sûreté de leur vie, n'osèrent plus fréquenter ces stations. Mais saint Grégoire le Grand (✠ 604) que Dieu avait suscité pour fixer le culte divin, remit en honneur l'usage des stations (3) et l'on peut supposer, dit le R. P. Grisar, que cette réforme dut avoir lieu dans les premières années de son pontificat, car ses homélies qui s'y rattachent si étroitement, furent réunies vers le milieu de l'an 593 (4).

Les homélies de saint Grégoire sont en effet la seule source qui nous permette de fixer d'une manière certaine les stations du VIe siècle, et encore ne peut-on pas les préciser toutes (5).

Grégoire se trouvait en présence d'une tradition locale, et d'une institution dont les rites devaient être consignés dans d'anciens formulaires. Le grand pontife revit ces documents et composa le premier « *ordre romain* », le plus ancien document qui nous donne une description détaillée des rites de la messe pontificale aux jours de station (6). Nous ne pouvons entrer ici dans la controverse agitée au sujet de l'origine du premier ordre romain ; nous admettons l'opinion de Dom Mabillon, et particulièrement du R. P. Grisar qui, dans un beau travail sur ce sujet, prouve que le premier ordre romain fut composé par saint Grégoire lors du rétablissement des stations et uniquement dans ce but.

Nous suivons pas à pas les détails fournis par ce premier document, mais en les résumant d'une manière assez succincte.

Les fidèles sont rassemblés dans l'église *(collecta)* où le cortège doit se former. L' « *oratio ad collectam* » ouvre la cérémonie, puis le cortège se met

1. Faust. et Marcell. *lib. precum.* ap. P. L. t. 13, 83. On ne peut arguer de ce fait particulier qui se rapporte à une faction hérétique pour en conclure que le peuple faisait alors les stations sans le clergé, cf. Grisar, p. 390.

2. *Lib. Pontif.* P. L. t. 128, 350.

3. *Vit.* à Joh. diac. lib. III, c. 18.

4. Grisar, p. 393.

5. Les indications du Missel romain sont parfois en contradiction avec les usages du temps de saint Grégoire ; nous signalerons p. ex. les stations du jeudi, qui furent ajoutées postérieurement par Grégoire II. Quant aux homélies, il est difficile de constater leurs inscriptions. L'édition des Mauristes est assez incorrecte. Le fréquent usage de ces homélies au moyen âge avait amené de nombreuses transpositions de morceaux, et les inscriptions primitives, si toutefois il y en eut, ont souvent changé de place. Les travaux modernes sur les MSS. de saint Grégoire ont donné comme résultat que les originaux n'ont nulle part cité le temps où les homélies furent prononcées, sauf pour celles des fêtes de N. S. et des Saints, ainsi que celles du samedi de la semaine de Pâques et de la Pentecôte. Cf. Grisar, p. 397-400.

6. F. Rupert. *de div. off.* l. VIII, 2, p. l, t. 170, 210-211.

Digitized by Google

en marche. « Quelle impression ne devait pas faire sur le spectateur du VIe siècle, ce cortège d'hommes en prière, s'avançant à travers les gloires déchues de l'antique Rome, la reine du monde s'humiliant maintenant devant le CHRIST ! d'un côté les temples fermés ou en partie ruinés, les somptueux édifices aujourd'hui déserts, les halles et les tribunaux impériaux vides en ce moment, et de l'autre le clergé et le peuple unis dans la prière, conjurant le ciel contre les invasions barbares qui les menacent (1) ! » Les ministres sacrés se sont groupés autour du pape d'après leur ordre hiérarchique et les fonctions dont ils sont revêtus. Sur ce point, Grégoire est précis : le moine devenu pontife n'avait point oublié qu'au service de l'autel, il n'y a rien de petit, mais que tout prend un cachet de grandeur, dès qu'on le fait pour Dieu. Les acolytes de chacune des sept régions de Rome marchent en tête, suivis des *defensores* du pape, tous revêtus des ordres mineurs. Ils sont à pied, tandis que les diacres du pape avec leur primicier viennent à cheval, ayant à leur suite les notaires régionnaires, les *defensores* régionnaires et les sous-diacres. Le pape suit à quelque distance, également à cheval (ou, selon un usage plus récent, porté dans la *sella gestatoria*) ; un sous-diacre le précède portant la croix processionnelle (2).

Le pape a à ses côtés des serviteurs (3), et est suivi de quatre dignitaires ecclésiastiques, le *Vice dominus*, le *Vestiarius*, le *Nomenclator* et le *Sacellarius*. Ces deux derniers sont chargés de recevoir les suppliques qu'on adresse au pape sur son passage et de distribuer les aumônes. Enfin les acolytes ferment le cortège du clergé et précèdent le peuple. On se rendait ainsi aux églises de la ville, aux catacombes ou aux oratoires des Saints. Le clergé de l'Église où avait lieu la station venait au-devant du pape (4). Le pape y célébrait la messe (5), pendant laquelle l'archidiacre (6), et plus tard un notaire de l'Église Romaine (7), faisait l'annonce de la prochaine station. Le chanoine Benoît (8) mentionne au XIIe siècle ce rite quelque peu modifié. Ce n'est plus l'archidiacre ni un notaire qui fait cette annonce, mais un sous-diacre régionnaire qui, au pied de l'autel, annonce la station en ces termes : « demain la station aura lieu, par exemple, à l'église de Saint-George au voile d'or » et l'école *(schola cantus)* lui répond : *Deo gratias.*

Les stations n'étaient pas seulement en usage à Rome ; elles l'étaient aussi dans un grand nombre d'endroits, à Paris (9), à Cologne (10), à Liège,

1. Grisar, p. 392.
2. *Lib. Pont.* p. I, t. 128, 1310, 1311.
3. Stratores ap. Joh. Diac. l. II, c. 43.
4. *Lib. Pontif.* P. L, t. 128, 1214.
5. Nous renvoyons à l'intéressant travail de Dom Ambroise Kienle : *Das Hochamt des hl. Gregors*, publié dans les *Studien des Benedictiner Ordens*, 1885, t. I, p. 40-61.
6. *Ord. Rom.* I, n° 19-20.
7. Sous Léon III, (795-816) ap. *Lib. Pontif.* P. L, t. 128, 1214.
8. Lib. de eccl. ord. n° 34, ap. P. L, t. 179, 745.
9. Pascal. l. c.
10. César, Heisterb. Lib. I, cap. 7.

Digitized by Google

où elles furent instituées par saint Wolbodon [1]. Elles ne subsistent plus qu'à Rome, où la piété des fidèles perpétue malgré le malheur des temps une des plus vénérables institutions du passé.

SAINTE FRANÇOISE ROMAINE.

(LE IX MARS.) — FIN.

CHAPITRE II. — Sa vie merveilleuse.

LES particularités de la vie de sainte Françoise, de sa vocation et de son œuvre, nous apparaissent aussi variées que ses souvenirs à Rome. Sa vie, passée presque tout entière dans la ville éternelle, (elle ne l'a quittée peut-être qu'une seule fois, à l'occasion d'un pèlerinage à Assise,) est néanmoins riche en événements et en merveilles de tout genre ; et cette vie, émaillée comme peu d'autres de grâces et de manifestations surnaturelles, suit cependant un développement si régulier dans le cadre des événements extérieurs que l'on peut souvent conjecturer et même préciser le jour et l'heure d'un grand nombre des particularités qui s'y rencontrent. La liturgie dit que Françoise s'était proposée entre autres buts « de retirer les dames romaines des plaisirs mondains et de les détourner d'un luxe excessif. » Mais ce ne fut pas là son seul mérite : les soins qu'elle prodigua aux malades, la fondation d'un institut religieux et son immolation constante pour les besoins de l'Église attirèrent sur le monde les bénédictions du ciel. Son œuvre enfin, le monastère de *Tor de' Specchi*, fait, en un certain sens, époque dans l'histoire de la vie religieuse et reste jusqu'à nos jours une des plus précieuses perles du diadème mystique de la Rome papale.

De tous les sacrifices que sainte Françoise fit à son céleste Époux, celui qui nous a toujours paru le plus douloureux et le plus touchant, c'est celui de sa virginité. Si nous ne nous trompons, c'est là le commencement, l'explication de toute cette vie si riche en grâces et en merveilles, qui n'est que la conséquence, dans l'ordre du temps du moins, de cet héroïque sacrifice de sa volonté. Si sa première jeunesse porte déjà le cachet d'une élection de la grâce, il n'y a point encore cependant, autant que nous pouvons en juger, de grâce particulière, ni de don mystique qui vienne récompenser les héroïques efforts de l'enfant et lui ouvrir des voies extraordinaires. Tout directeur spirituel aurait reconnu en elle sans aucun doute la vocation à l'état de virginité, et pourtant il était dans les plans de Dieu qu'elle

1. Chapeav. *Gest. pont.* Leod. cap. 69, Leod. 1612, t. I, p. 250.

Digitized by Google

portât la lourde croix de l'état conjugal et que dans cette vocation, qui répondait si peu à ses inclinations et à ses espérances, elle méritât, au prix de souffrances et de difficultés inouïes, d'éprouver les mystérieuses communications de l'Époux de son âme. Ce fut Don Antonio, de *Santa-Maria-Nuova*, qui donna à l'enfant de douze ans l'ordre de condescendre au désir de ses parents et d'accorder sa main à Lorenzo Ponziano, alors âgé de dix-sept ans. Dieu avait sans doute, d'une manière ou d'autre, manifesté au saint moine sa volonté. Les biographes de la Sainte nous dépeignent, d'une manière émouvante, la douleur que ressentit la jeune amante du CHRIST, en recevant une décision aussi inattendue, mais Françoise obéit, pleine de confiance en celui qui sait récompenser mille fois le sacrifice le plus pénible et en apparence le plus irréparable : « *ut filia obedientiæ, de mandatis matrimonium contraxit* » (1495).

Une maladie grave saisit presque aussitôt après le mariage le corps délicat de cette enfant si profondément humiliée et comme ébranlée dans toutes les fibres de son être. Ce fut cette maladie qui rendit en quelque sorte ses sens purifiés capables de recevoir les impressions surnaturelles. La première vision que nous connaissions dans la vie de la Sainte, eut lieu dans ce temps de souffrances et d'épreuves. Saint Alexis lui apparut et la guérit subitement. Plus tard, ce sera encore une maladie, non moins grave que la première, qui purifiera de nouveau le corps de Françoise et le transfigurera pour donner accès à un nouveau flot de dons surnaturels.

Il semble que ce fut peu de temps après cette première maladie, que commencèrent les rapports intimes de sainte Françoise avec son ange gardien. Malheureusement les actes de la canonisation et les biographes ne nous ont pas laissé sur l'apparition de ce premier ange, les détails que nous aurions souhaités; nous savons davantage sur les deux autres célestes gardiens qui lui furent donnés plus tard.

Le premier ange devait remplir à l'égard de la Sainte le rôle d'un maître sévère dans les commencements de sa vie conjugale et la former à une vocation toujours de plus en plus élevée. « L'ange gardien de Françoise, dit la biographie éditée sous le nom de la supérieure *(présidente)* de *Tor de' Specchi*, M. Magdalena Anguillaria [1], ne se contentait pas de l'exciter au bien, il la corrigeait encore d'une manière sensible, dès qu'elle commettait une faute quelconque. Même en présence d'autres personnes, le céleste correcteur n'épargnait pas sa protégée, et ceux qui se trouvaient présents entendaient les coups et remarquaient les traces d'une main invisible sur les joues de la Sainte. Un jour, une réunion nombreuse de dames romaines avait lieu au palais des Ponziani; Françoise était là avec sa mère et sa belle-sœur. Une conversation assez frivole s'était engagée; Françoise en souffrait, mais, par un respect humain trop grand, elle n'osait l'arrêter, quand tout à coup un soufflet éclatant retentit sur sa joue de la part de son

1. *Lib.* I. C. 12; *Boll.* C. III. 21.

Digitized by Google

invisible compagnon. Une autre fois, c'était à *Santa-Maria-Nuova*, Françoise était à genoux devant Don Antonio, auquel elle faisait sa confession. Elle lui parlait d'ordinaire avec une grande simplicité, mais ce jour-là une timidité trop grande lui fit cacher une grâce qu'elle avait reçue. Elle en fut punie aussitôt; un coup violent lui fut donné par son ange sur les épaules, et elle tomba aux pieds de son confesseur épouvanté. La même chose lui arriva plus tard lorsqu'elle se confessait au curé de Sainte-Marie du Transtévère et le coup fut si violent que sa tête alla donner contre terre. »

Le rôle qui échut au second protecteur de notre Sainte, à l'archange qui la dirigea de 1413 à 1436, fut d'une tout autre nature. A l'école austère de son premier maître, Françoise avait fait d'héroïques progrès, sa vie spirituelle s'était admirablement développée; la plénitude du surnaturel découlait sur cette créature privilégiée. Un ange d'un rang supérieur devait désormais veiller à ses côtés et compléter en l'éclairant, ce que le premier avait commencé en la purifiant. Il devait surtout l'assister dans les luttes difficiles qu'elle aurait à soutenir contre les puissances infernales. C'est vers l'âge de trente ans, que cette nouvelle phase commence dans la vie de notre Sainte.

Une nuit qu'elle veillait dans son oratoire domestique, Évangélista, son jeune fils, mort quelques années auparavant avec tous les signes de la prédestination, lui apparut ayant à ses côtés un compagnon tout éblouissant de lumière : c'était l'archange destiné à servir désormais de guide à Françoise. Il avait à peu près la taille d'un enfant de neuf ans, portait une aube blanche et par-dessus la longue tunicelle de sous-diacre, tantôt d'une blancheur de neige, tantôt bleue comme l'azur du ciel, tantôt rouge et couleur de flamme. La face de l'envoyé céleste jetait un tel éclat que Françoise ne put que très rarement en supporter la vue : cela n'arrivait que lorsque l'ange tempérait pour une raison spéciale la force de sa lumière. A la clarté des rayons lumineux qui sortaient des boucles de sa chevelure dorée, elle pouvait réciter son office. Le céleste messager tenait toujours les mains croisées sur la poitrine et les yeux élevés vers le ciel — image de la contemplation la plus élevée.

L'archange resta aux côtés de notre Sainte pendant vingt-trois ans, jusqu'au moment où devait commencer une nouvelle période dans sa vie intérieure et extérieure. Après la mort de son mari, au jour même où, âgée de cinquante ans, elle échangea le palais du Transtévère pour la pauvre cellule de *Tor de' Specchi*, son guide céleste qui, quelques années auparavant avait reçu une couronne particulière en récompense de ses fidèles services, disparut (*Vie*, 42) et dans une vision glorieuse, Françoise vit comment Dieu choisissait son nouveau guide dans le chœur des Puissances. Le nouvel envoyé portait au lieu de la tunicelle, la dalmatique plus courte du diacre, et son éclat était encore plus éblouissant et plus radieux que celui de son prédécesseur.

Digitized by Google

Dans les luttes contre les puissances infernales il n'avait pas besoin, comme l'archange, de secouer sa chevelure dorée et d'accabler l'ennemi sous des étincelles de feu; un seul de ses regards suffisait pour le mettre en fuite. Quand la Sainte priait, il s'élevait au-dessus de sa tête une colonne lumineuse, comme s'il envoyait ainsi vers le ciel les prières de celle qui était confiée à ses soins. Au commencement, l'ange tenait à la main trois rameaux d'or, semblables à ceux du palmier. Nuit et jour il en tirait des fils d'or qu'il enroulait autour de son cou. Mais le 15 août 1439, la Sainte le vit changer d'occupation. Au lieu de continuer à filer ces fils d'or, il commença à confectionner trois tapis de différentes dimensions, qui, semble-t-il, symbolisaient le triple mérite des états de virginité, de mariage et de veuvage. Peu de temps avant sa mort elle remarqua la rapidité que mettait l'ange à terminer son travail *(mirum in modum properabat)* et la joie qui brillait dans son regard. C'est, qu'en effet, il touchait au but, et au moment où il termina le dernier tapis, l'âme de la Sainte entra dans les joies éternelles. Il n'y avait plus de doute : ce céleste gardien, qui appartenait au chœur élevé des Puissances, avait été envoyé près de la Sainte pour la consommer dans l'union divine, pendant les dernières années de sa vie. (*Vie*, 66, 69.)

Là cependant ne se bornaient point les rapports surnaturels de notre illustre Sainte avec ses anges gardiens. Le « *Liber visionum* » rapporte en 97 chapitres disposés dans l'ordre chronologique une série de faits merveilleux qui appartiennent à ce qu'il y a de plus touchant et de plus saisissant dans les *Annales des Saints*. Nous signalerons, entre autres, les luttes qu'elle eut à soutenir contre les puissances de l'enfer, et qui sont mentionnées au troisième livre de la première biographie, en particulier son itinéraire dans l'enfer, sur la porte duquel elle vit cette inscription : *Iste est locus infernalis, sine spe et intervallo, ubi nulla est requies.* Conformément à sa mission principale, elle fut renseignée par l'archange Raphaël, son guide, sur les tourments des femmes damnées (1414, elle était alors malade de la peste). L'idée qu'elle avait de la perdition éternelle saisissait si violemment l'âme de la Sainte, qu'elle ne pouvait en parler sans trembler ni frémir. Elle vit le Purgatoire avec cette inscription si belle dans sa simplicité : *Spei locus;* les démons, dit-elle, ne peuvent pénétrer dans cet endroit de pénitence et d'attente, mais les âmes souffrent d'atroces douleurs, rien qu'à les voir menacer et ricaner [1]. Ces visions jettent une vive lumière sur un grand nombre des plus intéressantes questions de la théologie mystique et dogmatique; elles sont surtout riches en enseignements pratiques, qui tantôt découlent de l'événement lui-même et tantôt se trouvent expressément énoncés. Il est émouvant de lire comment les extases de la Sainte étaient parfois rendues sensibles à ceux qui l'entouraient : on la voyait parfois mouvoir la main dans une délicieuse contemplation, suivant le

1. Tract. 43-44 ; Boll. n° 83. 87.

Digitized by Google

rythme d'une mélodie céleste, et commencer aussitôt à s'unir avec transport aux chants des bienheureux (1). D'autres fois on la voyait caresser la tête de son ange invisible, disposer le lit pour l'enfant JÉSUS qu'elle seule apercevait, serrer dans ses bras, avec un ravissement de joie, l'enfant de Bethléem, (*Vie.* 2. 15). Une fois même, elle le porta du Latran à *Santa Maria Nuova*, où elle le remit au prieur Dom Hippolyte (2). Souvent aussi elle répétait dans l'extase les paroles qui lui avaient été dictées par un saint Tels furent les sévères instructions qu'elle transmit à son confesseur, Dom Giovanni, qui nous en a laissé lui-même le récit. (*Vie.* 29.)

Ses rapports continuels avec le monde surnaturel et les peines cruelles et les difficultés de tout genre, qui ne quittèrent jamais notre Sainte, ne l'empêchèrent pas de faire des prodiges d'abnégation et de sacrifice dans l'accomplissement de ses devoirs au sein de la famille et dans des œuvres innombrables que sa charité embrassait volontairement. Et quand Dieu la récompensait par quelque miracle, elle cherchait à dérober aux yeux les faveurs dont elle jouissait. On conserve encore à *Tor de' Specchi* l'écuelle dans laquelle elle préparait avec les matières les plus incapables d'opérer par elles-mêmes, telles que: la cire, l'huile, la rue et la marjolaine, un baume pour les malades et les blessés, afin de faire perdre de vue le caractère surnaturel de ses cures. Durant l'octave de sa fête, ce vase est rempli de violettes et d'autres fleurs printanières et exposé à la vénération publique dans le vestibule, tandis qu'en dehors de l'octave, il sert toujours à préparer cet onguent merveilleux (3). En accompagnant le saint Viatique chez les malades, suivant la pieuse coutume que les papes Urbain VI et Boniface IX venaient de favoriser en l'enrichissant d'indulgences, la pieuse romaine avait appris à connaître les hôpitaux, les prisons et les demeures des pauvres. D'autres nécessiteux la cherchaient dans son palais du Transtévère, dans les églises et à *Tor de' Specchi.* Ce n'est pas sans émotion qu'on lit les traits de son héroïque charité et de son intelligente prévoyance dans lesquels nous retrouvons ce qu'il y a de plus touchant sous ce rapport dans la vie des saints. Des bienfaits spirituels, des indications prophétiques, des conversions accompagnaient les soins qu'elle prodiguait aux corps et rehaussaient ainsi la valeur des aumônes qu'elle distribuait.

De bonne heure déjà Françoise avait associé à ses œuvres de bienfaisance, sa belle-sœur Vanozza et un certain nombre de dames des premières familles de Rome, qui firent sous sa direction un long et pénible noviciat de plusieurs années, et furent les plus proches témoins de ses vertus et de sa

1. Ce chant extatique est mentionné plusieurs fois dans la vie de notre Sainte. p. ex. Vie. 15 : « Cantavit suaviter novos et mirabiles modos et cantus cincinnos jubilando inenarrabili lætitia. » Voir des exemples analogues dans Goerres. *Mystique* III. 12; IV. 13.

2. *Vie* 70 et plus en détail *Vita secunda.* l. V. c. 14.

3. Parmi les autres reliques conservées à Tor de' Specchi, nous nommerons le lit et le cercueil de la Sainte, et surtout l'office, dont saint François de Sales raconte la légende dans son *Traité de l'amour de Dieu.* l. XII. 5.

Digitized by Google

vie merveilleuse. Nous les voyons suivre avec respect leur vénérable directrice qui, dans un ravissement, vole plutôt qu'elle ne marche de Saint-Paul vers Rome; nous les voyons inquiètes, un jour que Françoise, insensible aux choses de la terre, s'agenouille et prie sur la rive du Tibre, tandis que l'eau l'entoure de toutes parts; nous les voyons prêter l'oreille à ses colloques avec les esprits célestes et à ses communications extatiques. Ces heureuses disciples pénètrent le sens des solennités liturgiques, des fêtes et des stations de Rome en voyant les rapports intimes qui se manifestent partout entre les fêtes du ciel et celles de la terre. Si d'autres vies de saints et de serviteurs de Dieu ne nous fournissaient, même de nos jours, des exemples de cette illumination mystique et d'une influence surnaturelle, moins éclatante peut-être, mais tout aussi efficace, nous aurions peine à comprendre cette compénétration de la nature et du surnaturel qui se montre à chaque page de la vie de sainte Françoise. La nature n'y apparaît que comme un voile léger, que perce de ses rayons la réalité surnaturelle.

Les amies de Françoise devinrent les premières sœurs de la congrégation. Dès 1425, elles s'étaient affiliées avec elle au monastère de *Santa Maria Nuova* et à l'ordre des Olivétains, suivant le rite antique qui unissait de pieux fidèles au grand ordre monastique de Saint-Benoît, dans une dépendance plus ou moins grande à l'égard d'un monastère (1). Il fut bientôt révélé à Françoise que ses filles spirituelles devaient mener la vie commune et former une congrégation affiliée aux moines Olivétains. Des lumières particulières lui furent données sur ce point en la fête du glorieux patriarche saint Benoît (21 mars 1432), dans une célèbre vision qu'une inscription rappelle encore aujourd'hui dans le vestibule de Sainte-Marie du Transtévère. En 1433, elle fit l'acquisition de *Tor de' Specchi :* c'était un bâtiment assez étroit et sombre, qui forme encore une partie du monastère actuel, lequel est vaste et bien éclairé surtout du côté qui regarde le splendide jardin.

Les sœurs y vécurent seules, jusqu'à ce que Françoise, en 1436, après la mort de son mari, vint les y rejoindre et devint leur première supérieure. Elle ne mourut point dans son monastère. Une autre église de Rome, comme nous l'avons déjà dit, conserve son précieux corps, mais l'esprit de la sainte fondatrice n'a jamais abandonné la maison de ses filles. Les ménologes bénédictins, et surtout un biographe de la Sainte, Ponzileni, nous donnent le nom et en partie l'histoire d'un grand nombre d'oblates qui ont vécu dans une grande piété et sainteté; et quiconque a vu Rome, sait que la communauté de *Tor de' Specchi* est restée jusqu'à l'heure présente une des communautés les plus florissantes et les plus édifiantes de la ville éternelle, et une gloire de l'Ordre bénédictin.

1. Le Tiers-Ordre introduit par les ordres mendiants au XIIIe siècle ne fut qu'une nouvelle forme donnée à cette institution déjà ancienne. Une étude historique sur ce sujet paraîtra prochainement dans le *Messager*.

Digitized by Google

Les Sœurs n'y font point de vœux monastiques, dans le sens ordinaire du mot ; elles ne sont pas proprement des religieuses, et partant ne sont point astreintes à la clôture. Aussi, sous ce rapport, voyons-nous dans la fondation de *Tor de' Specchi* un pas important dans le développement de la vie religieuse. La clôture sévère, que les religieuses, dites contemplatives, doivent aujourd'hui observer, est, on le sait, une institution relativement récente dans l'Église. Alors qu'auparavant elle n'était pratiquée que dans certaines communautés et sous certaines conditions, elle commençait, du temps de notre Sainte, à se répandre et à s'établir universellement. Si donc sainte Françoise avait eu la vocation de fonder un ordre proprement dit, ses filles auraient dû renoncer, par le fait même, à continuer les œuvres de leur mère, le service des pauvres et des malades. Tel n'était pas le cas. Les oblates devaient continuer après sa mort, comme auparavant, à visiter les hôpitaux et les quartiers pauvres de la ville. Ce que les religieuses cloîtrées des différents ordres ne pouvaient plus faire, allait être, dès lors, le partage des filles de Sainte-Françoise. Mais leurs travaux journaliers ne devaient pas consister principalement, comme chez les Sœurs de charité, à veiller au lit des malades, sinon elles n'eussent été bénédictines que de nom. Leur occupation principale devait rester l'Office du chœur, et leur vie, une vie entièrement monastique, consacrée à la pénitence et au recueillement, suivant l'esprit du saint Patriarche. Seulement l'activité extérieure, n'était point exclue, ni entravée. Comme les autres personnes pieuses, les dames de *Tor de' Specchi*, après avoir satisfait chez elles à leurs saintes obligations, pouvaient aussi sortir, porter leurs consolations avec leurs aumônes, et offrir leurs secours, là, où la nécessité les appelait.

Saint François de Sales, un grand admirateur de notre Sainte (1), rencontra, comme on le sait, la plus vive résistance, lorsqu'il voulut, dans son Ordre de « la Visitation », donner à ses filles une mission assez semblable ; il se vit forcé, contre son gré, de modifier sa première pensée et d'introduire la clôture stricte. Tel était l'usage général depuis le Concile de Trente, et cet usage ne souffrait point d'exception. D'autres instituts religieux se donnèrent alors la mission spéciale d'exercer les œuvres de charité, en ne mettant qu'au second plan l'élément contemplatif.

Depuis la dernière révolution en Italie, les oblates de *Tor de' Specchi* ne sortent plus qu'en voiture fermée. Leur habit est ce qu'il y a de plus simple et ne ressemble en rien à celui des religieuses cloîtrées ; c'est, pense-t-on, l'habit que portaient les veuves au XVe siècle.

De même qu'elle s'offrait pour chacun des membres souffrants du corps mystique du Christ, Françoise s'offrait aussi, et encore davantage, pour toute la sainte Eglise, qui traversait dans la première moitié du XVe siècle une de ses crises les plus difficiles Elle fut, comme sa contemporaine

1. Il avait célébré la sainte Messe, le 9 mars 1599, à *Tor de' Specchi*, ce qu'il aimait à rappeler dans la suite.

Digitized by Google

Ludwine, et comme tant d'autres Saints, avant et après elle, une victime volontaire, qui ressentit, dans son corps et dans son âme, les rudes combats de l'Église et mérita par de mystérieuses pénitences, la victoire qui devait suivre. Sa mort semble avoir été également un sacrifice volontaire, pour la restauration de l'unité de l'Église déchirée par le schisme de Félix V.

Une maladie dangereuse de son fils Baptiste l'avait ramenée en visite dans son ancienne demeure du Transtévère. Le soir, quoique souffrante, elle voulut rentrer à son monastère; mais son confesseur qu'elle avait cherché dans sa chère église de Sainte-Marie, le lui défendit et la renvoya au palais, où elle tomba aussitôt dangereusement malade. Le Sauveur lui apparut et l'invita au banquet céleste, où elle devait s'asseoir sept jours plus tard. Ses filles de *Tor de' Specchi* et de nombreux fidèles vinrent voir la glorieuse servante de Dieu à l'heure de la victoire, *tanquam in hora triumphanti*, et recevoir ses derniers conseils. La Sainte comptait sur ses doigts les *Notre Père*, qu'elle murmurait sans cesse. Des visions du ciel occupaient son esprit et lui montraient comme l'aurore de l'éternité. Aucun démon n'osa plus tourmenter alors celle qui avait été autrefois si torturée, mais l'ange précipita son mystérieux tissu, et la colonne qui s'élevait au-dessus de sa tête devint de plus en plus brillante. Et c'est ainsi qu'elle passa, l'âme bénie de l'épouse du Christ, sans angoisses et sans souffrances, dans le ravissement d'une prière, que n'interrompit pas même le terrible passage de la vie à l'éternité.

LA VOIX DE NOTRE PÈRE.

ENCYCLIQUE. — DE LA CONSTITUTION CHRÉTIENNE DES ÉTATS (Suite).

VII. — La constitution des États, selon le droit nouveau, a été condamnée par les Souverains-Pontifes.

CES doctrines que la raison humaine réprouve, et qui ont une influence si considérable sur la marche des choses publiques, les Pontifes romains, Nos prédécesseurs, dans la pleine conscience de ce que réclamait d'eux la charge apostolique, n'ont jamais souffert qu'elles fussent impunément émises.

Encyclique de Grégoire XVI.

C'est ainsi que dans sa Lettre Encyclique « *Mirari Vos* » du 15 août 1832, Grégoire XVI avec une grande autorité doctrinale a repoussé ce que l'on avançait dès lors : qu'en fait de religion il n'y a pas de choix à faire :

Digitized by Google

que chacun est maître d'en juger à son aise : que chacun ne relève que de sa conscience, et peut, en outre, publier ce qu'il pense, et ourdir des révolutions dans l'État. Au sujet de la séparation de l'Église et de l'État, ce Pontife s'exprime en ces termes : « Nous ne pouvons pas attendre pour « l'Église et l'État des résultats meilleurs des tendances de ceux qui pré- « tendent séparer l'Église de l'État, et rompre la concorde mutuelle entre « le sacerdoce et l'empire. C'est qu'en effet les fauteurs d'une liberté « effrénée redoutent cette concorde, qui a toujours été si favorable et salu- « taire aux intérêts religieux et civils. »

Syllabus de Pie IX.

De la même manière Pie IX, chaque fois que l'occasion s'en présenta, a condamné les fausses opinions les plus en vogue, et ensuite il en fit faire un recueil, afin que dans un tel déluge d'erreurs les catholiques eussent une direction sûre (1).

Vérités mises en lumière et règles tracées par les actes pontificaux sur cette matière.

De ces décisions des Souverains Pontifes il faut absolument admettre que l'origine de la puissance publique doit s'attribuer à Dieu et non à la multitude ; que le droit à l'émeute répugne à la raison; que ne tenir aucun compte des devoirs de la religion, ou traiter de la même manière les différentes religions, n'est permis ni aux individus, ni aux sociétés; que la liberté illimitée de penser et d'émettre en public ses pensées ne doit nullement être rangée parmi les droits des citoyens, ni parmi les choses dignes de faveur et de protection. — De même il faut admettre que l'Église, non moins que l'État, de sa nature et de plein droit, est une société parfaite; que les dépositaires du pouvoir ne doivent pas prétendre asservir et subjuguer l'Église, ni diminuer sa liberté d'action dans sa sphère, ni lui enlever n'importe lequel des droits qui lui ont été conférés par Jésus-Christ. — Dans les questions de droit mixte, il est pleinement conforme à la nature ainsi qu'aux desseins de Dieu, non de séparer une puissance de l'autre, moins encore de les mettre en lutte, mais bien d'établir entre elles cette concorde qui est en harmonie avec les attributs spéciaux que chaque société tient de sa nature.

1. Il suffit d'en citer quelques-unes. — Prop. XIX. — L'Église n'est pas une société vraie, parfaite, indépendante; elle ne jouit pas de droits propres et constants que lui ait conférés son divin Fondateur; mais il appartient au pouvoir civil de définir quels sont les droits de l'Église et dans quelles limites elle peut les exercer.

Prop. XXXIX. — L'État, comme origine et source de tous les droits, jouit d'un droit illimité.

Prop. LV. — Il faut séparer l'Église de l'État et l'État de l'Église.

Prop. LXXIX. — Il est faux que la liberté civile des cultes et la pleine faculté donnée à chacun de manifester ouvertement et publiquement, n'importe quelles opinions ou pensées, aient pour conséquence de corrompre plus facilement les esprits et les mœurs et de propager la peste de l'indifférence.

Digitized by Google

Telles sont les règles tracées par l'Église catholique relativement à la constitution et au gouvernement des États.

Ce que disent et ce que ne disent point les actes pontificaux.

1° *Par rapport à la forme des gouvernements.* — Ces principes et ces décrets, si l'on veut en juger sainement, ne réprouvent en eux-mêmes aucune des différentes formes de gouvernement, vu que celles-ci n'ont rien qui répugne à la doctrine catholique, et que si elles sont appliquées avec sagesse et justice, elles peuvent toutes garantir la prospérité publique. — Bien plus, on ne réprouve pas en soi que le peuple ait sa part plus ou moins grande au gouvernement; cela même, en certains temps et sous certaines lois, peut devenir non seulement un avantage, mais un devoir pour les citoyens.

2° *Par rapport à la tolérance.* — De plus il n'y a pour personne de juste motif d'accuser l'Église d'être l'ennemie soit d'une juste tolérance, soit d'une sainte et légitime liberté. — En effet, si l'Église juge qu'il n'est pas permis de mettre les divers cultes sur le même pied légal que la vraie religion, elle ne condamne pas pour cela les chefs d'État qui, en vue d'un bien à atteindre, ou d'un mal à empêcher, tolèrent dans la pratique que ces divers cultes aient chacun leur place dans l'État. C'est d'ailleurs la coutume de l'Église de veiller avec le plus grand soin à ce que personne ne soit forcé d'embrasser la foi catholique contre son gré, car, ainsi que l'observe sagement saint Augustin, l'*homme ne peut croire que de plein gré* (1).

3° *Par rapport à la liberté.* — Par la même raison l'Église ne peut approuver une liberté qui engendre le dégoût des plus saintes lois de Dieu, et secoue l'obéissance qui est due à l'autorité légitime. C'est là plutôt une licence qu'une liberté, et saint Augustin l'appelle très justement, *une liberté de perdition* (2) et l'Apôtre saint Pierre, *un voile de méchanceté* (3). Bien plus, cette prétendue liberté étant opposée à la raison est une véritable servitude. *Celui qui commet le péché est l'esclave du péché* (4). Celle-là, au contraire, est la liberté vraie et désirable qui, dans l'ordre individuel, ne laisse l'homme esclave ni des erreurs ni des passions qui sont ses pires tyrans; et dans l'ordre public trace de sages règles aux citoyens, facilite largement l'accroissement du bien-être, et préserve de l'arbitraire d'autrui la chose publique. — Cette liberté honnête et digne de l'homme, l'Église l'approuve au plus haut point, et pour en garantir aux peuples la ferme et intégrale jouissance, elle n'a jamais cessé de lutter et de combattre.

4° *Par rapport au progrès.* — Oui, en vérité, tout ce qu'il peut y avoir de salutaire au bien général dans l'État, tout ce qui est utile à protéger le peuple contre la licence des princes qui ne pourvoient pas à son bien, tout

1. *Tract.*, 26 *in Joan.*, 2.
2. *Epist.* 105 *ad Donat.*, II, 9.
3. I Petri, II. 16.
4. Joan., VIII, 34.

Digitized by Google

ce qui empêche les empiétements injustes de l'État sur la commune ou la famille; tout ce qui intéresse l'honneur, la personnalité humaine, et la sauvegarde des droits égaux de chacun, tout cela l'Église catholique en a toujours pris soit l'initiative, soit le patronage, soit la protection, comme l'attestent les monuments des âges précédents. Toujours conséquente avec elle-même, si d'une part elle repousse une liberté immodérée, qui pour les individus et les peuples dégénère en licence ou en servitude, de l'autre, elle embrasse de grand cœur les progrès que chaque jour fait naître, si vraiment ils contribuent à la prospérité de cette vie, qui est comme un acheminement vers la vie future et durable à jamais.

5° *Par rapport à la science.* — Ainsi donc, dire que l'Église voit de mauvais œil les formes plus modernes des systèmes politiques, et repousse en bloc toutes les découvertes du génie contemporain, c'est une calomnie vaine et sans fondement. Sans doute, elle répudie les opinions malsaines, elle réprouve le pernicieux penchants à la révolte, et tout particulièrement cette prédisposition des esprits où perce déjà la volonté de s'éloigner de Dieu; mais comme tout ce qui est vrai ne peut procéder que de Dieu, en tout ce que les recherches de l'esprit humain découvrent de vérité, l'Église reconnait comme une trace de l'intelligence divine : et comme il n'y a aucune vérité naturelle qui infirme la foi aux vérités divinement révélées, que beaucoup la confirment, et que toute découverte de la vérité peut porter à connaitre et à louer Dieu lui-même, l'Église accueillera toujours volontiers et avec joie tout ce qui contribuera à élargir la sphère des sciences; et ainsi qu'elle l'a toujours fait pour les autres sciences, elle favorisera et encouragera celles qui ont pour objet l'étude de la nature. En ce genre d'études, l'Église ne s'oppose à aucune découverte de l'esprit; elle voit sans déplaisir tant de recherches qui ont pour but l'agrément et le bien-être; et même, ennemie née de l'inertie et de la paresse, elle souhaite grandement que l'exercice et la culture fassent porter au génie de l'homme des fruits abondants. Elle a des encouragements pour toute espèce d'arts et d'industries, et en dirigeant par sa vertu toutes ces recherches vers un but honnête et salutaire, elle s'applique à empêcher que l'intelligence et l'industrie de l'homme ne le détournent de Dieu et des biens célestes.

Léon XIII remplit le devoir de sa charge apostolique en proclamant de nouveau toutes ces vérités.

C'EST cette manière d'agir, pourtant si raisonnable et si sage, qui est discréditée en ce temps où les États non seulement refusent de se conformer aux principes de la philosophie chrétienne, mais paraissent vouloir s'en éloigner chaque jour davantage. Néanmoins, le propre de la lumière étant de rayonner d'elle-même au loin, et de pénétrer peu à peu les esprits des hommes, mu comme Nous sommes par la conscience des très hautes et très saintes obligations de la mission apostolique dont Nous sommes

Digitized by Google

investi envers tous les peuples, Nous proclamons librement, selon notre devoir, la vérité. Non pas que nous ne tenions aucun compte des temps, ou que nous estimions devoir proscrire les honnêtes et utiles progrès de notre âge; mais parce que Nous voudrions voir les affaires publiques suivre des voies moins périlleuses et reposer sur de plus solides fondements : et cela en laissant intacte la liberté légitime des peuples : cette liberté dont la vérité est parmi les hommes la source et la meilleure sauvegarde : *La vérité vous délivrera* (1). *(A continuer.)*

UNE MESSE AU CÉNACLE.

LE 5 avril 1860, une scène touchante se passa à Jérusalem. Plusieurs écrits du temps la racontèrent en allemand, en français et en italien, et excitèrent partout un légitime intérêt. Toutefois, comme ils n'ont pu se garantir de plusieurs inexactitudes, nous avons cru de notre devoir de retracer cet émouvant tableau, d'après les narrations authentiques de témoins oculaires (2). Nous sommes assuré de trouver bon accueil auprès de nos chers lecteurs, dont la dévotion au très saint Sacrement nous est trop bien connue, pour que nous puissions les croire indifférents au culte du Sanctuaire où le divin Sauveur institua ce prodige de son amour.

Les témoins oculaires, auteurs premiers de ce récit, se trouvaient à Jérusalem au printemps de 1860, en compagnie d'un homme de Dieu, l'archevêque de Smyrne. Monseigneur Spaccapietra, c'était lui, animé d'une ardente piété, exprima dans un cercle intime le désir d'offrir le saint Sacrifice de la messe le Jeudi-Saint dans la salle du Cénacle. Rien ne transpira de ce hardi projet. Seul, le vénérable religieux préposé à la garde de la terre sainte et gardien du couvent des Pères Franciscains, en reçut la confidence et promit son assistance. Il alla donc, le Mercredi de la Semaine Sainte trouver le supérieur du couvent des Derviches, qui contient le Cénacle dans son enceinte, et lui demanda, sans laisser entrevoir la

1. Joan., VIII, 34.

2. Ces témoins sont Son Altesse la princesse douairière Catherine de Hohenzollern, depuis fondatrice de Beuron, les RRmes Pères Dom Maur Wolter, depuis archiabbé de la congrégation de Beuron, et Dom Placide Wolter, depuis, abbé de Saint-Benoît de Maredsous, qui voulurent bien mettre à notre disposition leurs carnets de voyages contenant de précieux détails notés de leurs mains. Outre ces trois personnages, il y avait encore le R. P. Dom Nickes, bénédictin de Saint-Paul de Rome, le R. P. Alphonse Ratisbonne, deux Pères Franciscains, et la marquise Pauline Nicolai, qui mourut en odeur de sainteté en 1868.

Digitized by Google

moindre arrière-pensée, de vouloir accorder à un groupe de pèlerins de faire leurs dévotions le lendemain matin dans le sanctuaire. La requête était trop ordinaire pour exciter des soupçons. Aussi fut-elle favorablement accueillie, et les initiés au projet reçurent ordre le même soir de se tenir au rendez-vous le lendemain de bonne heure.

L'archevêque avec son serviteur et d'autres compagnons privilégiés se trouvaient vers 4 ½ heures à la « maison des pèlerins » où le reste des invités les rejoignit bientôt. Une lanterne à la main, le serviteur prit les devants en silence ; anxieux et ému le petit cortège le suivit à travers les rues étroites et encore désertes de la ville Sainte.

La caravane arriva à la porte de Sion, celle-ci était encore fermée. On éveilla un des soldats turcs étendus sous le portique, le priant d'ouvrir. Le gardien s'y refusa d'abord. Mais dès qu'on eût fait miroiter à ses yeux une pièce de *bakschich* (1), son trousseau de clefs se trouva dans ses mains comme par enchantement et bientôt la porte tourna sur ses gonds. Les pèlerins se dirigèrent vers la partie méridionale du mont Sion, actuellement située en dehors de l'enceinte de la ville. Cinq heures allaient sonner, et du sommet voisin de la montagne de Sion les premiers rayons du soleil levant saluaient la pieuse caravane. Le cortège prit à droite, et passa devant le couvent des Arméniens et l'Église du Sauveur, construite, suivant la tradition, sur l'emplacement de la maison de Caïphe, où le Seigneur dans la nuit de son emprisonnement fut jugé par les juifs et renié par Pierre. Non loin de ce monument se trouve une colonne en pierre, célèbre par une antique légende qui s'y rattache. C'est là, rapporte-t-on, que les juifs assaillirent le cortège des disciples lorsque ceux-ci transportèrent le corps de la très sainte Vierge, de la maison située sur le mont Sion non loin du Cénacle où elle avait rendu le dernier soupir, vers la sépulture préparée pour elle au pied du mont des Oliviers. Mais les assaillants ne purent enlever le précieux trésor. Leurs mains impies se desséchèrent miraculeusement, et plusieurs d'entre eux se convertirent à la suite de ce prodige.

Cependant les pèlerins s'acheminaient à pas lents vers le lieu de la dernière cène. Une coupole et un minaret, qui se baignaient dans la pourpre de l'aurore marquaient l'emplacement du cénacle. Une petite porte taillée dans le grand mur d'enceinte fut ouverte et la caravane entra. Partout un silence de mort : on était dans le Ramadan, le mois de carême turc, pendant lequel les musulmans, forcés de garder un jeûne strict durant tout le jour, se livrent à leurs plaisirs avec d'autant plus de licence depuis le coucher du soleil jusqu'au matin. Le canon de la citadelle avait annoncé depuis une heure le retour du jeûne, et tout le monde était plongé dans le lourd repos d'un premier sommeil.

Les pèlerins furent surpris à leur entrée de découvrir dans la demi-obscurité une femme postée sous le portique, et cachée dans les plis de son manteau

1. Pourboire.

Digitized by Google

oriental. Debout, immobile comme une statue elle laissa passer la caravane sans mot dire. Les pèlerins montèrent l'escalier extérieur, à gauche dans la cour, qui conduit directement au Cénacle. La porte n'offrit aucune résistance, et, le cœur ému et palpitant, ils entrèrent dans la « salle du premier étage » dans le merveilleux sanctuaire de la Chrétienté. C'est ici, se dirent-ils, c'est ici qu'au soir de sa passion, le divin Maître, dans son adorable humilité, lava les pieds à ses apôtres, qu'il mangea avec eux l'agneau pascal, et célébra le premier sacrifice de la messe ; c'est ici que le divin Pontife offrit la victime non sanglante, avant de consommer sur l'autel de la croix, l'immolation sanglante de la victime du salut; c'est ici encore, qu'après sa glorieuse résurrection, il apparut aux siens et leur permit de toucher ses plaies sacrées. C'est dans ce sanctuaire que le Saint-Esprit, au milieu des véhémentes commotions d'un ouragan descendit sous forme de feu sur les apôtres groupés autour de la mère du Seigneur. C'est ici enfin le lieu de naissance de la sainte Église, le siège le plus ancien du vicaire du CHRIST, le point de départ d'où les douze messagers de la bonne nouvelle se sont élancés à la conquête du monde. Que de grands souvenirs, que de puissantes émotions !

Dans quel état ce lieu béni, témoin de tant de merveilles, s'offrait-il alors aux regards des pèlerins qui en franchissaient le seuil? Ils se trouvaient dans une grande salle, dont la voûte à double nef repose sur deux colonnes gothiques ; elle est telle que nos ancêtres l'ont embellie au moyen âge. L'Agneau de Dieu figure dans la clef de voûte, comme un sceau sacré d'impérissable souvenir. Pour le reste, le sanctuaire est dans un état de déplorable abandon, de profanation et de désolation écœurantes. Depuis le départ des fils de Saint-François, qui en furent chassés en 1559, voilà trois siècles et au delà que cette salle vénérée sert au culte des infidèles, comme mosquée musulmane. Le tapis de paille qui couvre le pavement, les œufs d'autruche suspendus çà et là à des cordes, enfin les ordures et la poussière accumulées partout, ne témoignent que trop de cette déplorable destination.

Et pourtant les Musulmans regardent, eux aussi, cet endroit comme sacré, d'autant plus qu'ils y conservent et vénèrent le tombeau du roi David que la tradition place sous les constructions du Cénacle.

Malgré l'état déplorable où ils trouvaient le sanctuaire, les cœurs de nos pèlerins étaient à la jubilation, et on se disposa à retirer des valises les vêtements et les vases sacrés que l'on avait apportés pour la sainte Messe.

Mais soudain un turc accompagné d'un petit garçon et de quelques enfants, fait invasion dans la salle et interdit toute cérémonie religieuse. Le doute n'est plus possible ; — notre mystère est trahi ou découvert, et le turc a reçu ordre d'empêcher toute prétendue profanation du Sanctuaire. Envain le bon fra Giuseppe, frère lai franciscain, arabe d'origine, fit au turc des propositions en sa langue maternelle. Il semble résolu à ne pas se laisser émouvoir et demeure impassible.

Digitized by Google

Désolés et priant en silence les pèlerins allaient et venaient dans la salle, puis tombaient à genoux, suppliant le Seigneur de ne pas les frustrer du bonheur, si longtemps désiré, de pouvoir célébrer les saints mystères dans ce sanctuaire vénéré, au jour béni où la chrétienté tout entière s'y transporte en esprit.

Cependant le turc persévère dans son obstination. L'illustre princesse se lève alors avec deux de ses compagnes, et parvient à entraîner le turc jusque sur la terrasse en dehors de la salle. Là enfin l'envoyé se laisse fléchir, et vaincu par les prières de la noble chrétienne, il lui tend la main, en gage de la promesse qu'il lui fait d'attendre une demi-heure devant la porte avant de rentrer dans la salle.

Un autel portatif à trois pieds surmonté d'un crucifix et de chandeliers est aussitôt dressé en toute hâte. L'archevêque en ornements sacrés y monte et commence le saint Sacrifice. Un fils de Benoit, dom Anselme Nickes, soutient l'autel par derrière, tandis que les augustes frères dom Maur et dom Placide Wolter assistent le vénéré pontife, fils lui-même de Saint-Vincent de Paul. Les heureux pèlerins qui entourent l'autel sont comme absorbés dans la contemplation et en proie à l'émotion la plus vive, au souvenir de l'institution du saint Sacrifice de la messe, et de la première communion des saints apôtres et de la Vierge Marie. Au *Gloria*, le pieux prélat ne peut contenir son émotion et éclate en sanglots. Un des moines assistants lui adresse quelques paroles qui le raniment et le saint sacrifice se poursuit heureusement.

La consécration vient d'avoir lieu, et pour la première fois après de longues années, le Verbe éternel incarné, l'agneau de Dieu glorifié est descendu du ciel dans ce sanctuaire si cher à son amour. Le moment indescriptible de la sainte communion approche. Douze pèlerins — ce nombre, sans être calculé d'avance, s'adaptait merveilleusement à cette scène, — entourent à genoux l'archevêque, et les yeux baignés de larmes d'émotion reçoivent de sa main le corps sacré du Sauveur.

En ce moment la porte s'ouvre et le turc entre dans la salle. La princesse, agenouillée près d'une des colonnes à côté du P. Alphonse Ratisbonne lui fait de la main un geste suppliant, qui le décide à se retirer. Mais tandis que l'archevêque donne la dernière bénédiction, un bruit confus se fait entendre dans l'intérieur de la maison. Le turc se précipite de nouveau dans la place ; cette fois la frayeur et la consternation sont peintes sur son visage ; il invite les pèlerins à prendre la fuite en toute hâte. L'archevêque récite le dernier évangile, tout en déposant les ornements sacrés : pierre d'autel, calice, vêtements, tout est emballé, moitié dans la salle, moitié sur l'escalier et sous le portique d'entrée, et la petite caravane s'éloigne dans un saint recueillement, passe par la porte de Sion déjà ouverte, et se dirige vers l'église du Saint-Sépulcre. C'est là que les pèlerins achèvent l'action de grâces, à l'endroit même qui fut témoin du

Digitized by Google

crucifiement et de la résurrection du Dieu d'amour qui venait de descendre dans leurs cœurs.

Les douze privilégiés reçurent de l'archevêque un billet de communion pascale, qu'ils gardent soigneusement comme un souvenir précieux de cette Pâque incomparable. Tous l'avaient célébrée avec la double intention d'obtenir pour eux-mêmes la grâce d'une dernière communion parfaite avant la mort, et pour l'Église le bonheur de rentrer bientôt en possession du Cénacle. Ils apprirent plus tard qu'ils avaient échappé à un danger sérieux ; car les derviches dans leur zèle satanique, étaient décidés à mettre obstacle à tout prix à la célébration de toute cérémonie religieuse dans ce vénérable sanctuaire.

SAINT LAMBERT. (Suite.)

III.

LAMBERT a terminé son éducation première ; l'enfant, devenu adolescent, est rentré au foyer paternel. Le vénérable Landoald est allé recevoir au ciel la couronne de gloire.

Depuis plusieurs années St Amand, dans son zèle pour l'évangélisation des peuples, a définitivement abandonné son diocèse de Maestricht. Les suffrages des fidèles lui avaient donné pour successeur St Remacle, abbé de Solignac et conseiller de Dagobert. Mais arraché malgré lui à la vie contemplative, Remacle l'aimait trop pour ne pas aspirer à la reprendre ; après avoir fondé au sein des solitudes ardennaises les abbayes de Malmédy et de Stavelot, il a déposé le bâton épiscopal pour aller diriger ses chères fondations.

Son disciple préféré, Théodard, qu'il a proposé lui-même au choix des fidèles, s'assied maintenant sur le siège épiscopal de Maestricht.

C'est aux côtés de Théodard que nous retrouvons le jeune Lambert.

Lambert est passé bientôt de la maison paternelle au palais de son évêque. Sous la direction de celui-ci, il poursuit le cours de ses études sacrées, il se prépare à gravir un à un les degrés de la cléricature.

Lambert est toujours l'enfant privilégié du Ciel, doué tout à la fois des qualités du corps, des dons de l'esprit et des vertus du cœur. Théodard le distingue entre tous ses jeunes lévites et lui porte une affection spéciale. Il l'initie à la gestion des affaires ecclésiastiques ; il le mène à la cour du roi Childéric, où l'appellent parfois les intérêts de l'Église ; il voudrait même, si les canons ne le défendaient, l'adopter pour son fils et le désigner pour son successeur.

Digitized by Google

***

Lambert approche ainsi de sa trentième année.

Heure solennelle dans l'histoire de sa vie! Le Seigneur, qui a planté et cultivé sa vigne avec tant de soins et de tendresse, va lui demander les fruits qu'Il lui veut voir porter.

Fruits de force et d'amour, de constance chrétienne de dévouement apostolique!

Le vénérable Théodard, qui s'était rendu à la cour du roi Childéric pour les affaires de son diocèse vient d'être tué en route par d'infâmes brigands. La nouvelle en arrive à Maestricht et répand dans le peuple une vive consternation.

Au milieu du deuil universel tous les yeux se portent vers Lambert : n'est-il pas le disciple bien-aimé, le successeur désigné du prélat que l'on pleure?...

Plongé lui-même dans la douleur la plus profonde, Lambert comprend pourtant toute l'étendue de son devoir : — la dépouille de saint évêque est ensevelie au lieu de sa mort ; c'est un trésor qui revient à l'Église de Maestricht et qu'il faut sans tarder revendiquer pour elle!

Et Lambert part aussitôt pour les contrées rhénanes...

Les restes du bienheureux Théodard ont été recueillis pieusement par les fidèles du pays ; ils reposent dans la cité qui porte aujourd'hui le nom de Worms, et la sépulture du saint a bientôt été illustrée par d'éclatants prodiges. Déjà le peuple considère les précieuses reliques comme sa sauvegarde et son palladium. Aussi s'étonne-t-on fort de l'audace du jeune étranger qui vient réclamer un si glorieux dépôt.

En vain Lambert fait-il valoir les droits de son Église : à toutes ses prières on oppose le plus formel refus. Et le pieux disciple doit reprendre le chemin de Maestricht, en pleurant l'insuccès de ses négociations.

Il ne perd cependant pas courage. De retour dans sa patrie il s'occupe de réunir des sommes considérables, il en prélève lui-même sur son patrimoine, et repart, chargé d'argent, pour le pays des Némètes... Cette fois le succès couronne son entreprise : touchés par ses prières, séduits surtout par ses libéralités, les habitants lui abandonnent enfin leur précieux dépôt.

Le cœur plein de joie, Lambert ramène triomphalement des rives du Rhin à celles de la Meuse les restes vénérés de son maître. Pendant toute la durée du voyage, un immense concours de fidèles forme un solennel cortège à la dépouille du martyr.

Mais Lambert ne va pas jusque Maestricht ; il possède des biens patrimoniaux dans un village obscur du nom de Legia : c'est là qu'il s'arrête et qu'il ensevelit avec pompe le corps du bienheureux prélat.

Un jour la bourgade inconnue deviendra une cité puissante; — et elle se glorifiera du surnom de ville de St Lambert!...

Digitized by Google

IV.

MAESTRICHT cependant doit se donner un pasteur. Le clergé s'assemble et se concerte avec les pieux fidèles. Qui sera le successeur de Théodard? Qui est digne de s'asseoir, après le saint martyr, sur le siège épiscopal?

Un nom est dans tous les cœurs et jaillit de toutes les lèvres : Lambert! Lambert!... une acclamation immense confère au pieux disciple l'héritage de son maître.

Pressentie sur ses dispositions, la cour d'Austrasie n'a pas caché ses préférences pour le fils du comte Aper. Lambert a visité souvent, avec saint Théodard, la cour de Childéric; il a su s'y concilier les sympathies de la noblesse et la bienveillance du roi lui est acquise.

Mais l'élu n'assiste pas à l'assemblée qui le proclame : craint-il peut-être l'honneur auquel on l'appelle? se tient-il à l'écart dans l'espoir d'y échapper?... N'importe! on ira lui offrir la dignité pontificale, et, s'il le faut, la lui imposer!...

Et une foule immense, — clercs et laïcs, — roule ses flots bruyants jusqu'à la demeure de Lambert. On entoure la maison en poussant des cris d'enthousiasme; on acclame le pasteur, l'élu du peuple de Maestricht, le successeur du bienheureux martyr Théodard. En même temps les dignitaires du clergé pénètrent chez l'homme de Dieu et lui font part du choix des fidèles.

Ému, effrayé des responsabilités qu'on lui veut imposer, Lambert apparaît bientôt tout en larmes à la multitude, qui le salue de nouveaux cris :

« Mes frères, dit-il, l'épiscopat est une dignité bien haute, mais son fardeau est bien lourd à porter. Je m'en sens et m'en proclame indigne; je n'ai ni les forces ni la vertu nécessaires pour accepter ce que vous venez m'offrir. Je suis incapable de me diriger moi-même dans la voie de l'innocence; combien ne dois-je pas craindre davantage de prendre en mains le gouvernail de l'Église de Dieu? »

Ces paroles sont accueillies par des protestations et des acclamations nouvelles : « Lambert est notre concitoyen, s'écrie-t-on; nous connaissons ses vertus et nous voyons ses œuvres! Lambert sera notre évêque, c'est la volonté de Dieu! Il est l'élu du roi, du clergé et des fidèles!

En vain l'homme de Dieu persiste en son refus, supplie, et pleure : on est décidé à ne tenir aucun compte de ses protestations ni de ses larmes : « Bon gré, mal gré, répète la foule, vous serez le pasteur du peuple de Maestricht! »

Leur résolution est inébranlable : c'est Dieu qui manifeste ses éternels décrets. Lambert le reconnaît, et se soumet humblement, malgré ses répugnances. Peu de jours après il reçoit la consécration épiscopale et s'assied sur le siège du bienheureux martyr Théodard.

Digitized by Google

***

Habemus Pontificem! Nous avons un pontife!...

C'est le cri joyeux que poussent les fidèles de Maestricht.

Un pontife selon le cœur de Dieu, selon l'Esprit-Saint et les conseils de l'Apôtre !

En lui revivent Amand, Remacle et Théodard ! Lambert est le digne successeur de cette longue série de saints qui ont gouverné l'Église de Maestricht et de Tongres.

Le zèle de la maison de Dieu le dévore, et la charité de JÉSUS le presse! Il ne s'épargne ni peine ni fatigue pour se faire tout à tous et pour étendre le règne du CHRIST. Infatigable, il répand à pleines mains dans tout son diocèse la semence de l'Évangile, et sa paternelle sollicitude s'étend jusqu'aux plus humbles hameaux.

Et quelle mansuétude pour les brebis égarées ! quel zèle il met à les rechercher dans les sentiers de la montagne ! quel soin il prend de leur rendre faciles les voies du retour au bercail !

Jamais les fidèles n'ont été plus assidus aux cérémonies sacrées ! mais aussi, jamais prélat n'accomplit avec une telle dignité les fonctions liturgiques ! La majesté personnelle du pontife rehausse encore l'imposante grandeur des rites. Le peuple vante à l'envi la haute stature et la belle prestance de Lambert, la noblesse de ses traits, ses yeux brillants d'une flamme divine. Interprète de l'enthousiasme des contemporains, un biographe s'écriera, un siècle plus tard : « De la plante des pieds au sommet de la tête, c'était un évêque irréprochable ! »

Et nul ne soupçonne que ce corps est soumis aux macérations les plus cruelles ! Sous l'éclat des vêtements sacerdotaux nul ne devine un affreux cilice !

V.

ON ne saurait cacher aux regards la cité bâtie sur le sommet des montagnes.

Ainsi la modestie de Lambert ne peut empêcher les honneurs de le venir chercher.

La cour d'Austrasie ne tarde pas à s'intéresser à l'évêque de Maestricht. Son éloge y est sur toutes les lèvres; par sa chrétienne mansuétude et la noblesse de son caractère il s'y est attaché tous les cœurs. Le roi Childéric le consulte sans cesse ; autant qu'il le peut, il le retient au palais ; bientôt il le préfère à ses conseillers les plus vénérables et les plus sages.

Et dès ce moment, nous dit le biographe, le sort de l'Austrasie est suspendu aux lèvres du saint prélat.

C'est un nouveau fardeau que le ciel lui impose : Lambert se résigne, — non sans pleurer toutefois. Il dérobe une portion de sa vie à ses brebis bien-aimées, et il s'applique à servir le CHRIST et son Église tout en servant son roi.

Digitized by Google

Mais à la cour mérovingienne Dieu lui ménage des consolations bien douces ! L'amitié de grands hommes, — de grands saints, — le soutiendra dans sa carrière, et leur expérience lui rendra sa tâche plus facile.

***

Childéric II n'est pas un mauvais prince ; il protège l'Église et il érige des monastères. Quoiqu'encore à demi barbare, emporté, esclave de ses passions farouches, il aime pourtant à s'entourer des prélats de son royaume, il les vénère et les consulte. Aussi rencontrons-nous à sa cour les hommes les plus illustres et les plus vertueux de son époque.

Et quel siècle de saints, ce siècle tant décrié ! — Nul n'a été plus fertile en grands caractères et en nobles cœurs ! Jamais la grâce divine n'a fait germer plus riche moisson de confesseurs !

Saint Ouen que nous avons vu chancelier de Clovis II est maintenant évêque de Rouen ; à Arras, saint Vindicien continue les traditions de saint Aubert ; saint Omer, l'apôtre des Morins, le zélé propagateur des institutions monastiques, occupe avec éclat le siège de Thérouanne ; saint Faron, presque octogénaire, soutient encore à Meaux le fardeau de l'épiscopat ; saint Léger gouverne l'Église d'Autun, en attendant les palmes du martyre ; saint Éloi, l'illustre conseiller de Dagobert, saint Autrille de Bourges, saint Wandrille, le fondateur de Fontenelle, viennent de s'envoler vers la patrie céleste. Mais saint Bertin dirige encore l'abbaye de Sithiu, et saint Philibert ses fondations de Noirmoutiers et de Jumièges ; et saint Ursmer, l'abbé de Lobbes, étend au loin le cercle de ses prédications.

Plus jeune que la plupart de ces grands hommes, Lambert les entoure d'une vénération filiale ; pour eux, ils le chérissent comme un jeune frère, et les conseils de leur expérience ne lui font pas défaut. *(A continuer.)*

NOUVELLES BÉNÉDICTINES.

LA VIERGE ET LE MONASTÈRE DE VALVANERA. (Espagne.)

UN fait religieux d'une grande importance, qui a rempli d'enthousiasme les habitants de la Rioja [1] et de la Navarre, se passait, en décembre de l'année dernière, dans le monastère bénédictin de Valvanera, au diocèse de Calahorra, monastère autrefois célèbre, qui après un abandon de cinquante années, commence aujourd'hui à se relever de ses ruines. L'image sacrée

1. Petite province dans la Vieille Castille.

Digitized by Google

de la Vierge Marie, conservée et vénérée pendant tant de siècles dans ce monastère, mais qui, il y a quarante-six ans en avait été enlevée pour être transférée ailleurs, était enfin rapportée dans sa première et glorieuse demeure, à la grande joie des populations religieuses du pays.

La révolution qui, en 1835, chassa par la force les communautés religieuses de leurs asiles de paix, n'épargna point les enfants de Saint-Benoît qui sur les hauteurs de Valvanera gardaient depuis plus de neuf cents ans cet illustre sanctuaire objet d'une vénération particulière pour les habitants de la Rioja et de la Navarre. Les moines partis, on devine facilement hélas ! ce qui se passa. La dévastation et la désolation se répandirent sur ces lieux saints, et quatre ans après, le 18 Xbre 1839, l'image miraculeuse de Marie était détachée de son trône dix fois séculaire pour être transférée, *avec l'autorisation du gouvernement*, dans le village de Brieva dans l'archidiocèse de Burgos. Cependant le monastère de Valvanera tomba en ruines. L'église elle-même, véritable monument de l'art gothique n'eut pas un meilleur sort et ses immenses nefs profanées furent réduites à servir d'abri aux animaux domestiques.

Il y avait environ cinquante ans que ce déplorable état de choses durait,et personne n'espérait plus voir sortir de ses ruines cette vieille métropole de la Rioja dédiée à Marie. Cependant Dieu avait d'autres desseins, et il choisit pour les réaliser un humble solitaire. Que cela ne nous étonne point. Si Dieu, en effet, (et c'est une remarque que fait justement le Docteur Constantin Garran dans le chaleureux appel qu'il adresse aux fidèles de la Rioja pour les engager à concourir à cette œuvre), si Dieu permet que les monuments religieux soient presque toujours détruits et renversés à l'instigation des puissants du siècle, souvent aussi il veut que ces mêmes monuments doivent leur restauration et une existence nouvelle à des personnes qui aux yeux du monde en paraissent le moins capables. Valvanera en est une nouvelle preuve. C'est à un pauvre solitaire presque inconnu, du nom de Tibuzio, que Dieu inspira la pensée de restaurer ce glorieux sanctuaire et d'y rétablir le culte à la Vierge Marie. Sans culture intellectuelle, dépourvu de moyens humains, mais soutenu seulement par sa foi ardente, il sut faire passer son dessein dans le cœur des populations voisines, et bientôt il organisa une véritable croisade de travail qui, commencée en 1879, dure encore aujourd'hui. Des milliers de personnes accoururent à sa voix, et lui prêtèrent généreusement le secours de leurs bras; le travail fut conduit avec tant d'ardeur que l'église monumentale fut enfin débarrassée des décombres et des ruines qui la remplissaient presque à moitié. En même temps, se constituait un comité de personnes intelligentes et actives pour recueillir les aumônes des fidèles; puis quand les ressources le permirent, on reconstruisit le toit de l'église et d'une partie du monastère.

Ces premières réparations terminées, le comité, avec l'approbation et la bénédiction de l'autorité ecclésiastique, recourut au Révérendissime Abbé

Digitized by Google

de l'illustre monastère du Montserrat (Catalogne) de la congrégation de Subiaco, pour le prier de reprendre possession de Valvanera au nom de l'Ordre Bénédictin, qui pendant tant de siècles en avait été le glorieux gardien. L'Abbé de Montserrat, heureux de cette proposition, demanda aussitôt l'autorisation nécessaire au Révérendissime Abbé Général de la Congrégation, puis envoya dans ce monastère quelques-uns de ses religieux auxquels il donna comme supérieur le vénéré P. D. François Sobrin qui avait fait autrefois profession à Valvanera.

Après une absence d'environ cinquante ans il venait donc revoir ces lieux qui avaient été témoins de sa première consécration à Dieu et dont la violence seule avait pu l'éloigner. Ces quelques moines, après avoir pris possession de l'église et du monastère, donnèrent naturellement leurs premières pensées à l'image miraculeuse qui se conservait encore à Brieva et, grâce à de nombreuses démarches, ils purent enfin obtenir un décret royal qui accordait de nouveau ce précieux trésor à Valvanera.

La translation se fit sans tarder, au milieu de la joie universelle. Ceci se passait au mois de décembre de l'année dernière.

En ce moment, s'organisent dans la contrée de nombreux pèlerinages qui, au printemps, viendront célébrer, par des fêtes solennelles, un si heureux événement.

Cette image, cause de tant de joie pour ce peuple catholique, est une des plus anciennes de celles qui se vénèrent en Espagne. Suivant une pieuse et très ancienne tradition, elle aurait été apportée par les disciples des apôtres dans l'aimable et pittoresque *vallée des veines;* telle est en effet la signification du mot Valvanera *Vallis venaria.* La tradition ajoute qu'elle aurait été sculptée par l'Évangéliste saint Luc. Au VIe siècle (574) lorsque Leovigilde s'empara de la ville de Cantabre, nous la trouvons mentionnée dans les chroniques et les annales d'Espagne sous ce même vocable de Notre-Dame de Valvanera. C'est aussi un fait historique qui n'admet pas de doute, qu'au IXme siècle, eut lieu la dernière invention de cette précieuse image. Elle reposait alors dans le tronc d'un arbre sur d'abondants rayons de miel et était entourée d'un essaim d'abeilles; elle portait sur elle une bourse contenant de saintes reliques. Du pied de cet arbre jaillissait une source aux eaux fraîches et limpides. Ce fut sur ces indications données par un ange, qu'un saint prêtre, curé de Brieva, et un pieux anachorète découvrirent l'image de Marie. Et depuis cette époque reculée jusqu'en 1839, comme nous l'avons dit, les populations chrétiennes n'ont pas cessé de venir la vénérer et l'implorer au monastère de Valvanera où elle se trouve de nouveau.

Puisse-t-elle rester toujours la reine de ce saint lieu et y attirer les vocations religieuses, afin que les enfants de Saint-Benoît, nombreux comme autrefois, fassent de nouveau monter vers son divin Fils l'encens de leurs prières et de leurs chants liturgiques.

Digitized by Google

UNE COLONIE DE BÉNÉDICTINES DE SARNEN, EN AMÉRIQUE.

Le monastère de Saint-André de Sarnen, en Suisse, renferme une des rares communautés de nos Vierges qui se soient continuées depuis le haut moyen âge. Commencée vers 1197 auprès de l'Abbaye d'Engelberg, la nouvelle famille monastique semble avoir acquis une importance considérable dès la seconde moitié du XIIIe siècle, époque à laquelle on voit les couvents s'épanouir magnifiquement dans cette partie de l'Allemagne.

Le 13 juin 1254, l'église du monastère fut solennellement consacrée, et le lendemain, quarante-deux moniales y prirent le voile. On y compta, en 1325, jusqu'à 140 vierges, et 28 ans après, on résolut de n'en plus recevoir qu'une centaine à la fois. Arrivèrent les troubles du XVIe siècle. Ils semblent avoir fait du tort là aussi et diminué le nombre des sœurs. Leur communauté fut transférée en 1615 dans la ville de Sarnen. Toutefois, le monastère demeura soumis à la juridiction de l'Abbé d'Engelberg, et celle-ci est exercée jusqu'à nos jours, par délégation, par un ou deux moines de l'Abbaye.

Le monastère compte à présent une trentaine de dames et quelques sœurs converses. L'Abbesse actuelle, Mme Nicolana, a été élue le 16 septembre 1881.

C'est ce vénérable monastère de Saint-André de Sarnen qui vient d'envoyer une colonie de ses sœurs dans le Nouveau-Monde. En 1882, deux moniales, accompagnées d'une converse, partirent les premières pour chercher un nouvel asile; mais ce fut seulement en 1884 qu'elles parvinrent à s'établir dans une humble maison de Union-Town sur le territoire de Washington.

Bientôt, trois nouvelles sœurs se mirent en route pour les rejoindre. Elles ont publié un rapport assez intéressant sur le long et pénible voyage qui les amena enfin, le 15 mars 1885, dans la demeure provisoire de leurs sœurs. Une nouvelle maison est en voie de construction; peut-être même est-elle déjà achevée en ce moment. Il est à prévoir que ces courageuses dames auront encore bien des déboires et des difficultés à vaincre, avant de pouvoir établir à Union-Town toute cette vie d'observance et de prière qu'elles pratiquaient à Sarnen; mais nous l'espérons, avec l'aide de Dieu, elles surmonteront tous les obstacles, et feront refleurir, dans cet Ouest lointain, les grandes traditions et les gloires de l'Ordre antique de Saint-Benoît.

YPRES. — Les Bénédictines de l'Abbaye d'Ypres, fondée en 1665, par l'Abbesse du couvent anglais de Gand, ont pu adopter enfin, le 1er février de cette année, l'usage du bréviaire monastique. On sait en effet que plusieurs communautés de nos sœurs avaient été obligées, au XVIe siècle,

Digitized by Google

à se servir du bréviaire de Pie V, de préférence à celui de saint Benoît qui n'avait pas encore été réformé par les Souverains Pontifes. Les Abbayes de Bruxelles, de Gand et d'autres qui sortirent de ces deux maisons étaient de ce nombre. Plusieurs ont suivi l'office des prêtres séculiers jusqu'à nos jours. La communauté d'Ypres, qui habite un des plus beaux monastères gothiques de toute la Belgique, est, croyons-nous, une des dernières à se conformer sur ce point à la Règle et aux traditions bénédictines. Puisse ce changement être de bon augure pour ce sympathique monastère qui, après une époque d'épreuves, semble renaître en ce moment à une nouvelle vie et à la fécondité [1].

BOSNIE. — Le monastère cistercien de Mariastern en Bosnie, fondé il y a peu d'années par une colonie de moines trappistes venus du monastère d'Oelenberg en Alsace, vient d'être érigé en abbaye par un décret de Notre Saint Père le Pape. Le 27 janvier dernier, les moines de Mariastern ont élu comme premier abbé le Révérendissime Père Dom Bonaventure, dont l'élection fut aussitôt promulguée aux portes du monastère, selon la tradition antique.

AUSTRALIE. — La lettre publiée dans notre dernier numéro nous donne d'intéressants détails sur le retour de Mgr Rudesindo Salvado dans sa mission de la Nouvelle Nursie. Ce qu'elle ne dit pas et que nous apprenons de source certaine c'est qu'il était accompagné d'une vaillante phalange de onze ou douze novices espagnols, renfort bien utile que lui envoie la Providence pour son œuvre si importante de colonisation et de civilisation monastiques chez les sauvages australiens. A peine rentré chez lui, Mgr Salvado partit pour Sidney afin d'y assister au 1er concile général de l'Australie. Il arriva trop tard pour la séance d'ouverture, mais nous voyons figurer sa signature au bas de la lettre qu'adressèrent au Souverain Pontife les prélats assemblés.

MISSIONS. — Les *Missions Catholiques* publient (n° du 25 déc. 1885) le nécrologe des Missions pour les dernières années. Nous y relevons les noms de trois bénédictins.

Le R. P. D. Egide Enneman, Bavarois, de la mission de Louisiane et Arkansas (Amérique du Nord), mort à la Nouvelle Orléans, le 23 déc. 1883.

Le R. P. D. Hermann Wolf, né en Bavière en 1816, mort à Richmond aux États-Unis d'Amérique, le 18 juillet 1884.

Le R. P. D. Jérôme Tozzi, né en Italie en 1843, de la Congrégation bénédictine des Sylvestrins, mort à Kandy, dans l'île de Ceylan (Asie), le 10 Août 1884.

1. On peut voir, sur le monastère d'Ypres, ce que nous en avons dit dans notre article tou ohant le culte du Sacré-Cœur, II p.

Digitized by Google

ANGLETERRE. — Les journaux annoncent la prochaine introduction du procès de béatification de plusieurs martyrs anglais, morts pour la foi sous le règne d'Élisabeth, au temps de la Réforme, au nombre desquels figurent sept bénédictins. Nous entretiendrons prochainement nos lecteurs de ces glorieux frères en saint Benoît que la sainte Église paraît vouloir ajouter à la longue liste de nos Saints, pour nous donner de nouveaux intercesseurs auprès de Dieu.

On nous écrit encore de Buckfast que l'on vient d'y constituer un alumnat sur le modèle de celui de l'abbaye-mère de la Pierre-qui-Vire. Nous formons les vœux les plus sincères pour le développement de cette institution éminemment utile, et déjà en vigueur dans notre Ordre, entre autres lieux à Silos et au Montserrat.

AMÉRIQUE. — Derniers échos des États-Unis.

Un de nos confrères, Dom Pancrace, bâtit en ce moment une belle église pour la paroisse de Riche-Prairie (Morrison Co.), dont il est curé. Vis-à-vis de cette église est déjà debout le monastère de Sainte-Scholastique habité par sept moniales bénédictines et vingt élèves dont l'éducation leur est confiée. Ce sont là d'heureux débuts.

Une autre communauté de moniales de l'Ordre de Saint-Benoît vient d'être érigée dans la paroisse de Saint-Joseph au sud-ouest de Perham; elle fut installée le 9 décembre dernier, sous le vocable de Sainte-Scholastique.

Le 26 octobre dernier est rentré de l'Europe S. G. Monseigneur Marty, O-S-B, Vicaire Apostolique du Dakota; il fut reçu des siens avec grande solennité.

Nous apprenons enfin que le R^me^ P. Dom Alexis Edelbrock, abbé de Saint-Jean de Minnesota, vient de fonder, lui aussi, un nouveau monastère de bénédictines dans l'Otterail-County.

CHRONIQUE DE L'ÉGLISE.

L'ÉPISCOPAT catholique continue d'envoyer à Rome des lettres d'adhésion à l'encyclique *Immortale Dei*. Les uns après les autres les Pasteurs de l'Église proclament que la parole de vérité et de paix que Sa Sainteté a fait entendre au monde dans ce mémorable document, est un nouveau bienfait qui les remplit de reconnaissance et d'admiration et qui comptera parmi les actes les plus glorieux du pontificat de Léon XIII. Cette parole aimée et bénie, tous le disent, est venue à son heure, au déclin du siècle

Digitized by Google

pour exposer dans une magnifique synthèse les enseignements de l'Église sur la constitution des États et pour établir d'une manière précise à quelles conditions les Sociétés modernes, après tant d'expériences douloureuses et stériles, peuvent trouver la paix et la stabilité.

A ces voix autorisées viennent se joindre à cette heure même d'autres témoignages qui attestent l'opportunité de la parole du Docteur Suprême, et démontrent combien il y a urgence pour la Société de l'écouter et de la mettre en pratique. C'est le socialisme qui de toutes parts s'agite et montre à tous ceux qui ont des yeux pour voir, ce que les peuples et les rois ont à attendre s'ils ne se soumettent pas à la loi de Dieu et à la direction de son Église.

En France, le meurtre d'un directeur aux charbonnages de Decazeville, commis avec des raffinements de cruauté et de barbarie par une foule en délire, est exalté, et ceux qui l'ont perpétré, sont proclamés des justiciers et des sauveurs. — A Londres et dans d'autres grands centres industriels de l'Angleterre des rassemblements tumultueux où l'on fait entendre des menaces contre le capital et les patrons sont suivis de désordres qui font trembler la grande nation conservatrice. Aux États-Unis, l'audace des socialistes croît avec leur nombre et ils n'hésitent pas à crier bien haut qu'ils ont plus d'adeptes que l'armée régulière ne compte de soldats et que par conséquent au jour de l'action, ils seront facilement les maîtres. Ces menaces et ces sinistres symptômes puissent-ils ne pas se réaliser, mais aider plutôt à faire accepter par les gouvernements et les peuples, le souverain remède recommandé par le Pasteur Suprême, dont la sagesse et l'autorité sont de plus en plus reconnues et dont la bienfaisante influence s'accroît tous les jours. Sans parler du projet qu'on prête au ministre Gladstone d'établir des relations diplomatiques régulières entre l'Angleterre et le Saint-Siège, signalons le travail lent mais progressif qui se fait pour rapprocher l'Empire d'Allemagne et le Vatican.

Les lettres si respectueuses et si significatives de l'Empereur et de son Chancelier à Sa Sainteté; la nomination d'évêques à des sièges longtemps vacants, et en particulier, la nomination inespérée et universellement applaudie au Siège de Posen de Mgr Dinder, désigné par Léon XIII lui-même; l'admission de l'évêque de Fulda dans la chambre des Seigneurs de Prusse; la promesse de réorganisation de la faculté théologique de l'université de Bonn; enfin la présentation d'un nouveau projet de loi ecclésiastique, qui s'il ne fait pas disparaître le malheureux *Culturkampf*, apporte cependant une amélioration sensible à la position de l'Église en Allemagne: Ce sont là autant de faits qui sont bien de nature à consoler les catholiques et à leur faire espérer pour l'Église et la Société un avenir meilleur.

On rapporte aussi que le Vatican aurait reçu de Pékin des propositions directes pour l'établissement de relations officielles entre le Saint-Siège et la Chine. L'empereur demande au Souverain Pontife d'envoyer un nonce à

Digitized by Google

Pékin, tandis que la Chine accréditerait un ambassadeur à Rome, qui d'après ce qu'on dit, serait déjà désigné. Ce projet est chaudement appuyé par plusieurs grandes puissances, et notamment par l'Allemagne et l'Angleterre.

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER.

COURRIER ROMAIN.

Rome, 28 février 1886.

LE jour de la fête de la Purification ou chandeleur, le Souverain Pontife a reçu, selon l'usage, l'offrande des cierges présentés par les chapitres des basiliques majeures et mineures, par le collège des curés de Rome, par les supérieurs et procureurs généraux des Ordres religieux et par les représentants de quelques diocèses de France et de Belgique. La cérémonie a eu lieu dans la salle du Trône. Sa Sainteté a eu des paroles d'une bienveillance toute paternelle pour chacune des députations qui lui présentaient l'offrande de tous les ans.

Un service funèbre pour l'anniversaire de la mort de Sa Sainteté Pie IX a eu lieu dans la chapelle Sixtine au Vatican. Son Ém. le Cardinal Sacconi, évêque d'Ostie et Velletri, doyen du Sacré Collège a célébré la messe solennelle de *Requiem*. Notre Saint Père le Pape Léon XIII a donné l'absoute. Les ÉÉ. Cardinaux présents à Rome y assistaient en costume violet. On y remarquait aussi les ambassadeurs et les ministres du Corps diplomatique accrédités près le Saint-Siège, plusieurs membres de l'aristocratie romaine, ainsi qu'un grand nombre de personnages ecclésiastiques et la plupart des étrangers de distinction qui se trouvaient alors à Rome. D'autres services funèbres ont été célébrés solennellement à St-Jean-de-Latran et à St-Laurent-hors-les-murs.

Pour le huitième anniversaire de l'élection de Léon XIII, Sa Sainteté a reçu à cette occasion les hommages et les souhaits du Sacré Collège des Cardinaux et d'un grand nombre de prélats et personnages de la Cour. Ensuite le Saint Père a daigné admettre les ÉÉ. Cardinaux et les personnages présents, dans la salle de la bibliothèque privée où elle s'est entretenue familièrement avec eux. Le Souverain Pontife a parlé avec beaucoup d'effusion de cœur des grands intérêts de la Foi catholique et a insisté particulièrement sur les missions de l'Afrique, faisant l'éloge du cardinal Lavigerie, qui était présent et celui des missionnaires italiens

Digitized by Google

qui savaient si bien être à la hauteur de cette belle œuvre de la propagation de la Foi. — Sa Sainteté a ensuite rappelé avec complaisance l'action commune du gouvernement local et des particuliers en vue du rétablissement de l'Université catholique de Salzbourg, œuvre due à l'initiative de l'archevêque bénédictin Mgr Eder. Le Saint Père a parlé avec les mêmes éloges du projet d'université catholique à Fribourg en Suisse. C'est Mgr Mermillod, on le sait, qui est l'âme de cette entreprise ; il était présent, et fut invité par le Saint Père à exposer devant Lui et les personnes présentes la situation actuelle de cette Université. On s'est enfin entretenu de la grande Faculté catholique des États-Unis, du grand nombre de conversions au catholicisme en Australie et du dernier concile présidé par son Ém. le cardinal Moran, à Sidney.

Au jubilé sacerdotal de Léon XIII se joindra le solennité de plusieurs canonisations. Les nouveaux bienheureux seront au nombre de quatre : un français, un italien, un autrichien et un espagnol. Le décret de béatification a déjà été lu devant le Souverain Pontife le dimanche de la Septuagésime en présence des ambassadeurs de France, d'Espagne et d'Autriche ainsi que des prélats et officiers de la congrégation des Rites, des postulateurs de ces causes et des députations des ordres religieux qu'elles intéressent directement. Voici les noms des nouveaux héros chrétiens : Le vénérable Marie Grignon de Montfort, le vén. Clément-Marie Hofbauer, le vén. frère Egide de saint Joseph et la vén. sœur Inès de Beniganino.

Par un décret de la sacrée Congrégation des Rites du 17 décembre dernier, la Mère Anne de Jésus, religieuse professe de l'ordre des Carmélites déchaussées et fondatrice du dit ordre en Belgique, a été déclarée vénérable. Le Saint Père, après avoir reçu la relation du procès de la part de Mgr Salviati, secrétaire de la congrégation, a confirmé et ratifié le décret qui donne à la piété des catholiques belges en particulier un nouveau sujet d'édification et de vénération.

Le consistoire annoncé pour la fin de février a été renvoyé au mois de juin. Une des principales raisons de cet ajournement, c'est le peu d'empressement que montre le gouvernement français à s'entendre avec le Vatican pour la nomination des évêques et son obstination à enfreindre le concordat par ses déplorables persécutions contre le clergé. On ne connaît pas encore les noms des futurs cardinaux.

Le Prince Alexandre Torlonia est mort subitement le 8 février. C'est une des plus vieilles et des plus respectables figures de l'aristocratie romaine qui disparaît. Tout Rome connaissait Don Alexandre Torlonia et sa générosité. Partout on rencontre des témoignages de sa charité : il n'y a pas une œuvre qu'il n'ait secourue. Il y a peu d'églises romaines qui n'ont à montrer quelque don de la munificence du prince. Le *Gesù*, les saints douze Apôtres, Sainte-Marie *della Vittoria*, ont été restaurés de fond en comble par ses soins. A côté des œuvres de sa piété, nous trouvons celles de sa

Digitized by Google

charité, l'hôpital de Saint-Onuphre, les *conservatorio* pour les aveugles et des écoles ont été fondés et soutenus par les largesses de ce prince. Don Alexandre Torlonia enfin a accompli une œuvre que les empereurs romains n'avaient pu achever : c'est le dessèchement du lac Fucino. La population romaine et la classe pauvre en particulier, perd dans ce prince un bienfaiteur généreux dont la mémoire restera longtemps dans le cœur de tous ceux dont il a soulagé l'infortune et la misère.

M. de Schlœzer, ministre plénipotentiaire d'Allemagne près le Vatican, a remis au commencement de ce mois, au Saint Père, le texte d'une nouvelle loi religieuse sur la liberté d'enseignement du clergé et la juridiction des évêques, pour avoir l'avis de Sa Sainteté sur ce projet, et établir un *modus vivendi* conforme à la volonté de Léon XIII. C'est la première fois que la Prusse fait pareille démarche auprès du Saint-Siège, et lui soumet un projet de loi religieuse. Aussi, dans toute la presse, y attache-t-on une importance exceptionnelle. Quant à la question de l'archevêque de Posen, elle a été résolue à l'honneur du Saint-Siège, puisque la Prusse a accepté un des trois candidats proposés par le pape.

Le Saint Père a nommé une Commission de Cardinaux pour examiner la proposition du *Tsoug-li-Yamen*, apportée à Rome par un employé supérieur des douanes chinoises allant en congé en Angleterre. Sa Sainteté a déjà fait publier tous les documents qui ont trait aux négociations en vue d'établir des rapports suivis entre la Chine et le Saint-Siège. Ce serait le délégué apostolique à *Pékin* qui dirigerait dorénavant toutes les réunions catholiques en Chine ; le Pape reconnaîtrait, de son côté, l'ambassade chinoise qui serait établie auprès du Vatican. Relativement au protectorat français, le Cardinal Jacobini a fait à l'ambassade française de vives représentations sur l'insuffisance du protectorat de la France en Chine et en général de la politique française dans l'Extrême-Orient qui serait plutôt hostile qu'utile aux intérêts de l'Église.

Les amateurs d'archéologie sacrée apprendront avec plaisir qu'une importante découverte a été faite, ces temps derniers, hors la porte *Salaria*. C'est le tombeau de sainte Félicité, qui souffrit le martyre pour la foi du Christ, en même temps que ses sept enfants, en l'an 162. M. Leblant, directeur de l'École française à Rome, qui a été sur les lieux, a bien voulu me donner les renseignements que je vais essayer de vous transmettre : En creusant des *villirii* (1), hors de la *Porta Salaria*, on tomba sur une catacombe. Dans une crypte, au fond, on voyait une fresque représentant le Christ bénissant sainte Félicité et ses sept fils; leurs noms étaient écrits au-dessus de leur tête nimbée. On lit parfaitement : Philippus, Martialis; moins bien, mais suffisamment : Silanus, Januarius, Alexander. On n'a pas trouvé de corps. Dans un angle, une espèce de vasque ayant probablement servi de

1. Maisons de campagne.

Digitized by Google

baptistère. — Cette découverte confirme ce qu'avait avancé M. Jean-Baptiste de Rossi, assurant, il y a vingt ans, sur la foi d'anciens itinéraires, l'existence de la catacombe de sainte Félicité à un mille à droite, hors de la *Porta Salaria.* F. G.

LE PÈLERINAGE DE SAINT BENOIT A MAREDSOUS.

Actions de grâces du mois.

1. MON RÉVÉREND PÈRE,

NOUS avons à rendre bien des actions de grâces au saint Père Benoît pour une grande faveur temporelle qu'il vient de nous accorder. Nous osons espérer de votre bienveillante charité la continuation de votre intercession auprès de notre bon Patron, afin qu'il termine heureusement l'œuvre commencée. Plusieurs familles sont en cause, et il y va d'un grand intérêt spirituel et temporel à la fois.

2. MON RÉVÉREND PÈRE,

MERCI à saint Benoît que nous avons invoqué et fait invoquer pour être délivrés d'une épreuve temporelle; elle a cessé, grâce à sa médaille bénite, dont nous avons pieusement fait usage. Remerciez-le avec nous ; c'était une perte de conséquence pour notre ménage.

3. MON RÉVÉREND PÈRE,

NOTRE Sœur est guérie, grâces à Dieu et à saint Benoît à qui l'on a adressé tant de prières. Elle a touché aux portes du tombeau, mais la convalescence s'effectue rapidement ; nous bénissons le bienheureux Père si propice toujours à qui l'invoque avec confiance.

4. MON RÉVÉREND PÈRE,

LA petite fille de dix ans pour qui nous avons demandé des prières à saint Benoît et dont l'état nerveux paraissait incurable, a maintenant retrouvé son enjouement et une santé meilleure. Nous espérons que le bienheureux Père la guérira tout à fait. Nous portons tous la médaille qui nous a valu déjà de si grands bienfaits.

5. MON RÉVÉREND PÈRE,

DEPUIS 12 ans, je souffrais d'une bronchite chronique et d'un asthme qui avaient résisté à tous les remèdes, et qui m'empêchaient de travailler la moitié du temps. J'ai fait le pèlerinage de saint Benoît de Maredsous, j'ai fait la neuvaine, porté la médaille, et fait dire une messe ; aussitôt j'ai ressenti une amélioration très sensible. Aujourd'hui, me voici entièrement guéri ; gloire en soit rendue à saint Benoît et à la sainte Vierge Marie.

Digitized by Google

6. — UN enfant de deux ans, faible, rachitique, incapable de marcher, a été secouru par saint Benoît, après un pèlerinage et une neuvaine. Maintenant, il marche seul, et reprend des forces.

7. — GUÉRISON chez une femme d'accès de folie, à la suite d'un pèlerinage fait par son mari, à saint Benoît.

8. — UNE femme souffrant d'un mal nerveux, vient d'être guérie par la même intercession.

9. — GUÉRISON d'une inflammation des yeux allant presque jusqu'à la perte de la vue.

10. — UNE enfant était continuellement dérangée et ne cessait de pleurer. Elle est guérie subitement après un pèlerinage de sa mère.

11. — GUÉRISON d'accès de folie chez un enfant de 13 ans, aussitôt que la mère a promis un pèlerinage à saint Benoît.

Recommandations.

Une jeune personne malade.— Une famille malheureuse.— Plusieurs intentions particulières.— Une personne très éprouvée ayant à prendre une décision importante.—Deux personnes éprouvées.— Une dame souffrante depuis plusieurs années. —Une mère recommande son petit enfant qui refuse toute nourriture.—Un père de famille recommande une fille incapable de travailler par suite d'un mal d'yeux qui résiste depuis un an à tous les remèdes. — Un enfant demande à saint Benoît la guérison de maux d'oreilles. — Un fermier demande la cessation de malheurs dans son bétail. — Bronchite chronique chez une jeune fille. — Un père de famille souffrant d'une maladie de cœur. — Plusieurs personnes éprouvées. — Un enfant maladif. — Un autre atteint de fièvre. — Une personne qui a besoin d'une grâce spéciale. — Trois enfants dont un atteint de coqueluche, le second d'une maladie nerveuse et le troisième d'un mal d'yeux. — Une jeune personne phtisique. — Une mère et sa fille. — Une mère de famille atteinte d'un mal d'yeux. — Un père de famille estropié en recevant une charge de fusil dans le bras. — Deux mères de famille atteintes de langueur. — Plusieurs enfants malades. — Plusieurs malades. — On recommande plusieurs affaires de famille. — Une maladie chronique d'estomac. — Plusieurs rhumatismes aigus. — Une maladie des yeux.— Un enfant rachitique. — Un autre gravement brûlé. — Une chute grave au genou. — Plusieurs petites filles impotentes. — Un curé malade, nécessaire à sa paroisse. — Plusieurs affaires temporelles et des familles éprouvées par des tracas domestiques et autres. — Une religieuse. — La conversion et la persévérance d'un jeune homme partant pour Paris.— Enfants malades. — Un autre atteint d'angine. — Un malade de la cataracte. — Une personne paralysée d'un côté. — Une personne très âgée qui a besoin de se préparer à la mort. — Plusieurs personnes dont le salut est en danger. — Plusieurs curés persécutés et leurs paroisses. — Une communauté naissante, et une autre très éprouvée. — Un ménage en danger. — Malades de diverses maladies nerveuses, internes et externes. — Deux paralytiques. — Une famille éprouvée. — Personnes souffrant de névralgies, gastrites, migraines, etc. — Un jeune homme. — Un hydropique, et deux autres malades. — Une personne souffrant de point pleurétique. — Deux pauvres femmes recommandent leurs maris tombés dans le désordre, et leur famille fort affligée. — Un enfant qui a des accès de folie. — Une personne souffrant de rhumatismes depuis six mois. — La conversion d'un moribond.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

MÉTHODE PRATIQUE DE CHANT GRÉGORIEN.

LEÇONS données aux Bénédictines du Temple, à Paris, par Dom A. Schmitt, Bénédictin de l'Abbaye de Solesmes, 1885. 180 pages. prix : 3 fr. (1).

Bon nombre de nos lecteurs connaissent certainement les beaux travaux de Dom Pothier sur le plain-chant. Plusieurs ont entre les mains les *Mélodies Grégoriennes* où le savant bénédictin a résumé avec une clarté et une précision parfaites les enseignements de la tradition sur l'exécution des cantilènes sacrées, et mis fin à des controverses qui, jusqu'à présent, s'agitaient entre les musicologues sans qu'on pût arriver à une conclusion définitive. La nature même du travail de Dom Pothier l'obligeait à donner une plus large part aux discussions théoriques relatives à l'essence et à la constitution du plain-chant, à sa notation, à sa tonalité, à son rythme, qu'aux questions pratiques ayant trait à l'exécution des mélodies. Nos lecteurs seront heureux d'apprendre qu'un disciple de Dom Pothier, moine, comme lui, de Solesmes, a résumé dans une méthode abrégée l'enseignement pratique du maître et le résultat de sa propre expérience de l'enseignement.

Les hautes approbations qu'a reçues le travail de Dom Schmitt de la part d'autorités compétentes nous sont un sûr garant de la valeur de son travail. Tiré malheureusement à un petit nombre d'exemplaires et lithographié seulement, son manuel ne pourra probablement pas se répandre autant qu'il est désirable. Nous ne doutons pas que, malgré sa modestie, l'auteur ne soit obligé, d'ici peu de temps, de le faire imprimer.

Voici comment procède l'auteur : Il divise l'ouvrage en deux parties.

La première traite « de la lecture » du texte. L'élève par une suite de cinq chapitres reçoit là des instructions d'une importance fondamentale et capitale pour le chant. Elles portent sur l'articulation des voyelles et des consonnes, l'accent, les pauses, et l'art des divisions, le rythme, les divers récitatifs *(psaumes, hymnes)* ainsi que sur la manière particulière dont il faut réciter chacun d'eux.

La seconde partie porte pour titre : « du chant ». Elle donne à l'élève en cinq autres chapitres des renseignements complets sur tout ce qu'il doit savoir pour bien chanter : la notation, les neumes, le mécanisme de la voix, les règles concernant la qualité du son, la façon d'attaquer ce même son, le chant syllabique, le chant neumatique, enfin les divers

1. On peut se procurer l'ouvrage à l'Abbaye de Solesmes et à l'Abbaye de Maredsous.

Digitized by Google

chants liturgiques; et parmi ceux-ci, les psaumes sont traités avec un soin de prédilection.

Peut-être y aurait-il à faire quelques réserves de détail, comme par exemple, sur le timbre à donner à l'*o* et à l'*e* etc. Mais nous n'insistons pas. L'utilité que les professeurs de plain-chant, aussi bien que les élèves, pourront retirer de ces « leçons » sera certes fort grande et très réelle, et nous n'hésitons point à recommander cette publication comme vraiment précieuse à ce titre.

Vie de saint Vincent Madelgaire et de sainte Waudru son épouse, princes et patrons du Hainaut, par l'abbé L.-J. LALIEU, *docteur en Théologie. Tournay, Decallonne-Liagre.* 1886. in-8° XV-294 pages; fr. 2,50.

L'ILLUSTRE Cardinal Pie écrivait, il y quelques années : « La piété traditionnelle envers les saints est loin d'avoir repris son rang d'autrefois, et cependant c'est sur elle que s'est élevée et étendue la foi des nations européennes. » Le « *Messager* » a déjà eu l'occasion de traiter cette question à plusieurs reprises (t. I, p. 355 ; t. II, p. 323) : « le culte des Saints, disait-il, et spécialement des Saints locaux est la voie providentielle par laquelle les masses sont rattachées à Dieu et à l'Église. Le passage de ces Saints durant leur vie mortelle a été l'origine de la christianisation de nos contrées, leur culte entretenu avec religion sera la sauvegarde la plus puissante des fruits de leur Apostolat. » Notre siècle voit renaître peu à peu la dévotion aux Saints si populaires autrefois ; de sérieux efforts sont tentés çà et là pour faire refleurir leur culte, pour rappeler leurs souvenirs au peuple catholique. Un des moyens les plus puissants est certainement celui de faire connaître leur vie, de les représenter comme nos pères dans la foi, les auteurs de notre civilisation chrétienne et les protecteurs de nos contrées. Il y a dans leur vie un souffle de surnaturel qui contraste étrangement avec l'indifférence de notre siècle, et qui est particulièrement propre à ranimer la foi dans notre société rongée par l'incrédulité. Aussi voyons-nous avec plaisir paraître l'une après l'autre les vies des plus illustres saints de la Belgique.

M. Lalieu, docteur en Théologie et vicaire de Saint-Nicolas en Havré à Mons, a tâché de faire connaître dans sa : *Vie de saint Vincent Madelgaire et de sainte Waudru*, les deux illustres époux qui furent les parents d'une famille de Saints, les fondateurs des villes de Soignies et de Mons, et deux des plus pures gloires du VIIe siècle, si fécond en Saints dans notre patrie. Ecrite pour le peuple, bien que l'auteur n'ait négligé aucune des recherches qui fussent de nature à faire de son livre un ouvrage consciencieusement étudié et basé sur les meilleures sources historiques, cette vie remplit le but qu'il s'est proposé, celui d'édifier les fidèles en leur montrant dans ces deux grands Saints des modèles pour toutes les conditions

Digitized by Google

de la vie. L'auteur nous fait connaître saint Vincent et sainte Waudru au sein de leurs familles, puis dans leur vie conjugale ; il nous raconte ensuite les merveilleux desseins de Dieu sur eux et leur appel à la vie monastique, et traite enfin de leur culte et des miracles qu'ils opérèrent ; de nombreux appendices contiennent d'intéressants détails historiques sur les monastères de Soignies, de Mons et de Hautmont, ainsi que l'ancien office de saint Vincent et de sainte Waudru.

Cette publication arrive à son heure, à la veille du douzième centenaire de sainte Waudru, qui, nous l'espérons, sera fêté avec solennité dans la ville de Mons. Le 9 avril prochain est la date du glorieux centenaire de sainte Waudru, que l'ordre bénédictin revendique à bon droit, comme un de ses glorieux rejetons. Puisse ce livre se propager rapidement dans les familles chrétiennes : c'est le souhait qu'adressait à l'auteur Mgr l'évêque de Tournai ; c'est aussi le nôtre.

L'admirable livre de notre ami M. Kurth, de Liège, intitulé : « *Les Origines de la civilisation moderne* » (2 vol. 1886), contient dans son onzième chapitre (II, 187) une étude bien remarquable sur l'action du monachisme dans la société naissante du moyen âge. C'est avec une grande joie que nous remercions le savant professeur de l'Université de Liège de l'éloge fortement pensé qu'il a fait, après tant d'autres, et cependant d'une manière toute neuve, de notre sainte Règle ainsi que de son influence bienfaisante et incomparablement féconde.

Bien que l'ouvrage vienne à peine de paraître, nous croyons devoir le signaler dès maintenant et le recommander à nos lecteurs comme une des créations les plus originales et les plus réussies de notre temps. Il affirme les vérités lumineuses de notre foi et le rôle civilisateur de l'Église avec un enthousiasme que nous n'avons guère rencontré ailleurs.

Notre bienveillant ami, M. Albert Hyrvoix, rend compte dans le n° II de « l'*Association Catholique* » (15 février 1886) de l'*Histoire du Cardinal Pie*, par Mgr Baunard, livre dont nous espérons pouvoir entretenir un peu plus longuement nos lecteurs. Ce que nous trouvons à signaler dès maintenant, c'est la brillante part que Mgr Baunard semble avoir fait à côté du grand Cardinal, à l'illustre abbé de Solesmes. « Ce sont deux personnalités inséparables, dit M. Hyrvoix ; les deux principaux instruments de la Restauration catholique qui s'est accomplie en ce siècle..... L'auteur du beau livre, après avoir constamment rencontré ces deux hommes de Dieu, appuyés l'un sur l'autre dans le cours de l'histoire, a fait tout naturellement la comparaison qu'elle appelle. Il les a encadrés dans un même diptyque où il a peint leur portrait avec une remarquable justesse. Ils ne diffèrent guère que par des nuances, et comme, pour ainsi dire, par la couleur de leur habit : Le moine plus continuellement en la présence exclusive de l'idéal, plus

Digitized by Google

dégagé du courant et des difficultés pratiques du monde etc... » et encore : « Ils ne font qu'un par l'esprit et par le cœur, par l'intelligence et par l'amour, l'amour unique de JÉSUS-CHRIST et de son Église ».

E. P. DESVOYE. — *Étude historique sur Gilbert Génébrard, Archevêque d'Aix en Provence.* Marseille 1885, 23 p. in-8°. (Extrait de la « *Revue de Marseille et de Provence* »).

Saint François de Sales, dans son *Traité de l'amour de Dieu* (XI, 11), rappelle en termes émus le souvenir du grand moine dont il avait été l'élève. « Le sçavant Archevêque d'Aix, Gilbert Génébrard, que je nomme par honneur et avec consolation, pour avoir été son disciple, quoique inutilement, alors qu'il était lecteur royal à Paris, et qu'il exposait le Cantique des cantiques. » L'auteur de cette petite notice que nous venons de recevoir n'a malheureusement pas le même respect pour la mémoire de l'éminent Archevêque dont la science hors ligne et l'orthodoxie sans tache dans des temps troublés font une des gloires de notre Ordre. Nous faisons des vœux pour qu'une main plus autorisée se charge enfin d'écrire la vie et d'apprécier les œuvres du professeur de saint François de Sales. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici que ce glorieux évêque a subi davantage encore, peut être, l'influence d'un autre moine bénédictin, nous voulons parler du vénérable Claude Granier, son prédécesseur sur le siège de Genève (✠ 1602).

Dans le tome XXVme des « *Forschungen zur Deutschen Geschichte* » (221-271), M. Walther Schultze vient de faire une étude très intelligente des sources de la biographie de notre saint Gérard de Brogne. Le jeune auteur est protestant, mais semble désireux de ménager les consciences catholiques. Les résultats, bien qu'un peu radicaux, auxquels arrive le critique, nous paraissent assez bien établis et devront être pris en considération dans une nouvelle vie du Saint.

M. G. Waitz, de Berlin, nous écrit que les « *Gerardiana* » vont être édités de nouveau, prochainement, dans le XVme tome des « *Monumenta Germaniæ.* »

Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1886-87. — N° 2. — 21 Avril.

PROPRE DU TEMPS.

Évangile du Lundi de Pâques.

L'Apparition aux disciples d'Emmaüs.

DANS l'après-midi du dimanche témoin de la résurrection du Sauveur, deux disciples quittaient la ville sainte pour retourner à leur village d'Emmaüs, situé à environ deux heures et demie de marche au nord-ouest de Jérusalem. Ils s'entretenaient des grands événements qui s'étaient accomplis durant les fêtes de Pâques, et se communiquaient l'un à l'autre les pensées qui attristaient leur cœur. Ils avaient déjà parcouru une certaine distance, lorsqu'ils s'aperçurent qu'un voyageur les suivait à quelques pas sur le même chemin. Ce pèlerin, ils l'avaient vu, ils l'aimaient, mais leurs yeux en ce moment se trouvaient empêchés de le reconnaître. Pour toi, ô âme chrétienne, qui marches au grand jour de la vérité, tu l'as déja reconnu ; tu sais quel est celui qui, te voyant cheminer seule et triste sur la terre, a daigné descendre en ton exil pour te servir de compagnon : C'est lui dont le prophète Jérémie disait : « Sauveur d'Israël, si longtemps attendu, pourquoi devez-vous être semblable au voyageur qui ne cherche qu'un abri pour passer la nuit ? » (XIV, 8.)

Cependant le divin Pèlerin eut bientôt rejoint les deux disciples, et les saluant, il leur dit : « Quels sont ces discours que vous tenez ainsi en marchant et d'où vient cette tristesse peinte sur vos visages ? » L'un des disciples s'appelait Cléopas ; ce n'était pas le même que Cléophas ou Alphée,

Digitized by Google

frère de Joseph et père de Jacques et de Jude, mais un autre disciple, qui avait sa demeure à Emmaüs. Prenant donc la parole, il dit à l'inconnu : « Vous êtes donc seul, parmi tous les étrangers venus à Jérusalem pour les fêtes de Pâques, à ignorer ce qui vient de s'y passer ces jours derniers ? » Heureux disciples qui, au sein même de leur doute et de leur aveuglement avaient gardé si vivant dans leur cœur le souvenir de la Passion et de la mort de leur Maître, qu'ils ne pouvaient concevoir aucun autre sujet d'entretien !

Jésus leur dit : « Quels sont donc ces événements ? » Et ils répondirent : « Il s'agit de Jésus de Nazareth, qui s'était montré parmi nous comme un prophète puissant en œuvres et en paroles ; Dieu avait semblé autoriser sa mission par des prodiges éclatants et il y a huit jours encore le peuple entier l'avait acclamé publiquement comme le Messie promis à nos pères. Aussi espérions-nous que, comme tel, il arracherait Israël à la tyrannie du joug païen et rétablirait le trône de David. Mais hélas ! les princes des prêtres et nos chefs l'ont livré au gouverneur pour obtenir sa condamnation à mort, et à la fin ils ont réussi à le faire crucifier. Cependant il nous restait encore une vague espérance ; durant sa vie, Jésus avait répété à diverses reprises qu'il ressusciterait le troisième jour, mais nous voici précisément à ce troisième jour. Il est vrai, quelques femmes qui, comme nous, croyaient en lui, nous ont raconté des faits assez surprenants. Elles sont allées ce matin avant le jour au sépulcre où reposait notre Maître et elles n'ont pu trouver son corps. En outre, elles prétendent avoir aperçu des anges qui leur ont dit que Jésus était vivant. Sans ajouter beaucoup de foi à ces récits de femmes, quelques-uns des principaux d'entre nous se sont rendus au sépulcre, et ils ont reconnu qu'en effet il était vide, mais quant à Jésus, lui-même ils ne l'ont point vu. »

Le voyageur avait paru écouter avec un intérêt croissant le récit de Cléopas. Mais lorsque celui-ci eut fini de parler, prenant un ton d'autorité qui eût dû frapper les disciples et leur ouvrir les yeux, il leur dit : « O esprits lents, cœurs indociles ! Ignorez-vous donc ce que les prophètes ont dit, non seulement de la gloire et des grandeurs du Messie, mais aussi de ses souffrances et des ignominies auxquelles il devait volontairement se soumettre? Pourquoi vous attacher exclusivement à ce qui flatte vos vues d'ambition et de jouissances temporelles, et ne pas ajouter foi au reste, également voulu de Dieu et inspiré par l'Esprit-Saint à nos pères ? Ne fallait-il pas que le Christ souffrit tout ce que vous venez de dire, afin d'entrer dans sa gloire, et l'accomplissement même de ces prédictions ne devait-il pas vous confirmer dans votre foi et votre espérance ? »

Après ces premiers accents de reproche, tempérés assurément par l'amour qui les inspirait, l'inconnu, chemin faisant, se mit à développer la pensée qu'il venait d'exprimer.

Il prit en premier lieu Moïse, puis successivement chacun des prophè-

Digitized by Google

tes, apportant d'abord les textes qui renfermaient quelque allusion, soit aux abaissements, soit aux grandeurs du Messie promis; après quoi il leur montrait avec un art divin le sens de ces divers passages, et le jour véritable qu'ils jetaient sur la personne du Rédempteur. C'est ainsi que la sagesse incarnée déposait au sein de son Église naissante les germes de cette interprétation traditionnelle, qui, sous la plume des Pères et des Docteurs, connut jadis le secret de faire jaillir de presque chaque parole de l'Ancienne Loi ces aperçus mystérieux et multiples, semblables aux nuances variées d'une pierre précieuse traversée soudain par un rayon de soleil.

En parlant de la sorte, la longueur du chemin ne se faisait pas sentir, et bientôt on arriva aux premières maisons du bourg, terme du voyage des deux disciples. Cléopas était parvenu au seuil de sa demeure ; lorsque le Pèlerin étranger parut vouloir prendre congé de lui, comme s'il eût dû aller plus loin. Mais Jésus n'avait par là d'autre but que de leur fournir l'occasion de faire une invitation à laquelle par avance il avait résolu de se rendre. C'était donc là une de ces délicatesses toutes divines dont le Sauveur donna tant d'exemples durant sa vie mortelle. Et maintenant encore, en ses mystérieux passages dans le monde des âmes, n'agit-il pas de la même façon, jusqu'à ce que l'épouse s'écrie, sûre de son bonheur : « J'ai trouvé mon Bien-Aimé, je le tiens et ne le laisserai pas aller ? »

C'est ce que firent aussi les deux disciples. Ils le pressèrent instamment de demeurer avec eux; car ses discours avaient rempli leur âme de consolation, et leur cœur était livré à une émotion dont ils ne pouvaient encore pénétrer la cause véritable. Pour mieux le décider à rester, ils lui firent remarquer que le jour déjà penchait vers son déclin.

Et Jésus y consentit et il entra avec eux. Or, lorsqu'ils se furent mis à table, le Seigneur prit du pain, le bénit, le rompit et le leur présenta. Et leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent. Était-ce purement la cérémonie de la fraction du pain, qui leur avait ouvert ainsi les yeux ? Non assurément, car cette pratique était commune chez les Juifs à tous ceux qui présidaient à la table de famille. D'un autre côté, les deux disciples n'étaient pas du nombre des douze ; ils n'avaient donc pas été témoins des particularités observées par le Seigneur lors de la dernière Cène. Que reste-t-il, sinon de reconnaître ici avec les interprètes les plus autorisés, l'énergie merveilleuse de la divine Eucharistie, par la célébration de laquelle le Sauveur ressuscité venait de transformer l'humble maison d'Emmaüs en un second Cénacle ?

Oh ! combien plus encore qu'auparavant Cléopas et son compagnon étaient désireux de retenir le divin Pèlerin, que leur cœur venait de reconnaître et d'adorer. Mais soudain celui-ci disparut à leurs yeux ; il avait atteint son but, la jouissance sans fin n'existera que dans les cieux. Ils se consolèrent du moins en se communiquant mutuellement les sentiments ineffables de joie et d'amour qui remplissaient leur âme. Ils se

Digitized by Google

disaient l'un à l'autre : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au dedans de nous, lorsqu'il nous parlait dans le chemin, et nous ouvrait le sens des Écritures ? » Et se levant à l'heure même, malgré la nuit et la longueur du trajet, ils retournèrent à Jérusalem, impatients de communiquer leur joie aux autres disciples qu'ils trouvèrent assemblés au Cénacle avec les onze Apôtres. A peine ceux-ci eurent-ils aperçu les deux disciples d'Emmaüs qu'ils s'écrièrent tout joyeux : « Le Seigneur est vraiment ressuscité, et il a apparu à Simon. » A leur tour Cléopas et son compagnon mirent le comble à la joie commune, en racontant ce qui leur était arrivé en chemin, et comment ils avaient reconnu JÉSUS dans la fraction du Pain.

D'après une ancienne tradition, consignée en divers Martyrologes et en particulier dans celui de l'Église Romaine, au 25 septembre, Cléopas fut dans la suite martyrisé par les Juifs et enseveli dans la même maison où il avait reçu le Seigneur à sa table.

PROPRE DES SAINTS.

SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE.

LE neuvième jour de mai est consacré par l'Église latine à honorer la mémoire d'un des quatre grands Docteurs de l'Église grecque, saint Grégoire de Nazianze. Il fut le fils et le frère de Saints et de Saintes, et lui-même, voué à Dieu dès avant sa naissance, eut le bonheur de passer presque immédiatement du sein de sa mère entre les bras de son Dieu, au service duquel il fut offert par l'attouchement des livres sacrés, qui sanctifièrent dès lors ses mains innocentes.

Dès qu'il parvint à l'âge de raison, il ratifia de bon cœur le vœu de ses pieux parents. A la suite d'un songe dans lequel il vit une image frappante des glorieuses prérogatives de la virginité, il résolut de renoncer au mariage et à tous les plaisirs du monde. Cependant, suivant le désir de son père, il quitta la Cappadoce, sa patrie, pour aller terminer son éducation dans les florissantes écoles d'Athènes. Tout le monde connaît la forte et tendre amitié qui l'unit alors à Basile, le futur archevêque de Césarée. Un mot de saint Grégoire résume leur genre de vie au sein des dangers de la célèbre cité : « Pour nous, dit-il, notre grande affaire et notre grande gloire, c'était d'être appelés chrétiens, et de l'être. »

De retour à Nazianze, Grégoire fut admis à la grâce du saint Baptême, et se prépara, par un entier abandon des choses de la terre, à la grande mission qu'il devait un jour remplir dans l'Église de Dieu. Il espéra même pouvoir dire un adieu complet au monde, afin de vaquer dans la solitude à la contemplation et à l'étude des Saintes Lettres. Car, malgré les soucis multiples qui semblèrent dans la suite devoir l'absorber, aucun Saint, peut-être, ne ressentit en lui-même un désir aussi insatiable du silence et de la retraite; il profitait de chaque occasion pour s'y réfugier, surtout lorsqu'il pouvait le faire en compagnie de son saint ami Basile. « Ma plus grande

Digitized by Google

« affaire, écrivait-il, à ce dernier, est de n'avoir point d'affaire, tant je chéris « cette sainte inaction, à laquelle aucun autre genre de vie n'est, selon moi, « comparable. »

Dans ce dépouillement absolu, Grégoire s'était cependant réservé une chose qu'il voulait mettre au service du CHRIST; l'éloquence. « C'est, dit-il, « de tous mes biens le seul qui me soit resté. Je l'offre, je le dévoue, je le « consacre à mon Dieu. Je souhaiterais pour moi et pour mes amis que nous « en possédassions toute la force. Je ne me repens point des peines et des « fatigues que j'ai souffertes sur terre et sur mer pour l'acquérir. L'éloquence « sera toujours la compagne de ma vie, parce qu'elle conduit insensible- « ment à Dieu, qu'elle le fait connaître distinctement, et qu'elle conserve et « affermit en nous cette connaissance. » Il ne pouvait comprendre ceux qui, sous prétexte d'imiter les Apôtres, voulaient qu'on se contentât d'un discours sec, simple et qui n'eût rien de relevé, s'efforçant ainsi de couvrir leur propre faiblesse sous le voile d'un mépris austère et dédaigneux.

Le jeune orateur eut bientôt l'occasion de mettre ses brillantes qualités au service de l'Église. Élevé malgré lui au sacerdoce par son père devenu évêque de Nazianze, puis peu de temps après contraint par saint Basile de recevoir le caractère épiscopal, Grégoire consacra les premières années de son ministère à aider son vieux père dans le gouvernement de l'église de Nazianze. Tel était déjà l'empire et le charme de sa parole que le peuple fidèle, avide de l'écouter, se soumettait par avance à toutes les conditions voulues par l'orateur, pourvu que celui-ci ne le privât point des accents enchanteurs de son éloquence.

Cependant, son vénérable père étant mort, il dut se retirer devant la malice des envieux qui commençaient à s'en prendre à sa réputation, et il vécut quelque temps dans une solitude de l'Isaurie. Mais bientôt vint le jour du rappel triomphal. Le grand Théodose avait résolu de remédier à la déplorable situation de l'église de Constantinople, livrée depuis quarante ans aux intrigues et aux cruautés des Ariens, des Macédoniens, des Novatiens, des Apollinaristes et des Eunomiens. Se rendant aux vœux unanimes des Orthodoxes, l'empereur jeta les yeux sur l'exilé de l'Isaurie, et Grégoire crut devoir se dévouer pour le bien d'une Église si longtemps éprouvée. On le vit donc entrer dans la nouvelle Rome, ce nouveau Goliath, destiné à renverser les adversaires triomphants de la divinité du Verbe éternel; il se présenta comme un étranger, courbé sous le poids d'une vieillesse précoce, la tête déjà blanchie, le visage desséché par les larmes, les austérités et la crainte continuelle des jugements de Dieu. Comme la cathédrale de Sainte-Sophie était encore la citadelle du démon, il réunit le petit troupeau des Orthodoxes dans une maison convertie en église sous le nom prophétique d'Anastasie ou *Résurrection*, parce que de là la vraie foi devait revivre dans Constantinople. C'est elle qu'il appelait « sa chère Anastasie », à laquelle il adressait dans la suite de si touchants adieux. Là, il éleva publiquement

Digitized by Google

l'étendard de la foi de Nicée. Dans ses discours incomparables, qui attiraient en foule les hérétiques et les païens eux-mêmes et excitaient l'admiration des esprits les plus prévenus, il exhortait les fidèles à renoncer à leur manie de disputer sans cesse sur les mystères les plus relevés de la religion, il réorganisait autour de sa chaire ce spectacle merveilleux de l'assemblée chrétienne avec ses Prêtres vénérables, ses Diacres agiles et dévoués comme des anges, ses Vierges et ses Veuves modestes et recueillies, et enfin toute la foule du peuple se pressant auprès des balustres du chœur comme des essaims d'abeilles, pour savourer de plus près l'aliment délicieux de la parole de Dieu.

A l'égard des hérétiques, Grégoire sans se départir de son extrême douceur, savait se montrer ouvertement ce qu'il était, le défenseur généreux de la foi véritable. Prêchant un jour contre l'erreur des Macédoniens, il s'adressait en ces termes au Saint-Esprit : « Vous êtes mon Dieu, et je ne cesserai « point de le répéter. Oui, vous êtes mon Dieu : qu'on me jette des pierres, « qu'on m'assomme, si l'on veut, je resterai, avec l'aide de Dieu, le rempart « immobile de la foi orthodoxe. Personne ne peut m'empêcher de parler « ainsi. Trinité Sainte, je le déclare devant vous : le temps ne me fera pas « changer de langage. Que tout se change et se renverse; mon Dieu ne « changera pas pour moi. »

On comprend après cela l'éloge magnifique que fait, du vaillant pontife, l'écrivain ecclésiastique Rufin, quand il commente par avance en ces termes la portée du surnom de *théologien* décerné à Grégoire par la postérité : « On « n'a jamais vu une vie plus sainte et plus irrépréhensible, une éloquence « plus vive et plus brillante, une foi plus pure et plus orthodoxe, une science « plus parfaite et plus consommée. C'est le seul dont la foi n'a pu être con- « testée par les parties, même les plus opposées. Son mérite a été si uni- « versellement reconnu et devant Dieu et dans toutes les églises, que « personne n'a osé attaquer sa doctrine sur aucun point, sans être de suite « reconnu pour hérétique. *Il suffit de ne pas s'accorder sur la foi avec Gré- « goire, pour être convaincu de pécher contre la foi catholique.* » C'est cette réputation si justement méritée qui, sur les lointains rivages de l'Afrique, inspirait à Augustin des accents d'admiration et de saint enthousiasme, et qui, à la même époque, amenait Jérôme à Constantinople pour s'y former, sous la discipline de l'incomparable Docteur, à l'étude et à l'intelligence des Saintes Écritures.

Malgré tant et de si glorieux résultats, l'infatigable apôtre dut céder enfin aux persécutions de tout genre que l'esprit du mal suscita contre lui. Plusieurs fois les hérétiques tentèrent de le lapider et ne craignirent pas de recourir aux dernières violences. Soutenu par l'empereur et un moment enfin intronisé à Sainte-Sophie dans la chaire des Pontifes de Byzance, Grégoire ne tarda pas à s'attirer la haine d'un épiscopat servile et ambitieux, incapable de comprendre et de supporter un homme qui ne regardait que

Digitized by Google

Dieu seul dans ses actions. Il en coûta au cœur du pontife de se séparer de ses chers enfants, sans savoir en quelles mains ils allaient tomber. Dans un suprême adieu plein de tendresse, il les recommanda à Dieu et promit de continuer à mettre sa plume au service de la vérité. Enfin il conclut en se plaignant doucement de la manière dont on avait récompensé ses longs travaux sur la terre : « Mes chers enfants, gardez le dépôt que je vous ai « confié, et souvenez-vous des pierres que l'on m'a jetées. »

En quittant la cité ingrate, il s'achemina vers sa patrie, et partagea le reste de sa vie entre les soins que réclamait de sa tendresse filiale l'église de Nazianze exposée sans défense à la merci des hérétiques, et le repos plein de charmes que Dieu avait réservé à sa vieillesse dans la solitude de la ville paternelle d'Arianze. Là, sans perdre de vue les grands intérêts de la foi, il s'appliquait surtout à se rapprocher chaque jour davantage de son Dieu par la pénitence et la prière. Souvent aussi, laissant libre cours aux trésors de poésie qui débordaient de sa riche nature, il s'appliquait à la composition de ces poèmes ravissants, qui nous permettent de lire jusqu'au fond de son âme. Aux esprits étroits qui lui reprochaient ce genre d'occupation, il répondait qu'une partie de l'Écriture était composée en vers, et que d'ailleurs il ne pouvait souffrir que les ennemis de la foi eussent aucun avantage, même en ce point, sur les fils de la patrie et de la lumière.

Enfin ce vaillant confesseur de la foi s'endormit dans le Seigneur vers l'an 390, entouré des moines qu'il avait réunis dans sa solitude. Vers le milieu du Xe siècle, l'empereur Constantin Porphyrogénète fit transférer solennellement son corps, de Nazianze à Constantinople, dans l'église des Saints-Apôtres. De son côté l'Église romaine a, de bonne heure, entouré d'honneurs particuliers la mémoire du grand pontife, et aujourd'hui encore, dans la basilique Vaticane, dans ce sanctuaire où semblent s'être donné rendez-vous toutes les gloires de l'univers, un des principaux autels rappelle au pèlerin catholique le nom immortel de Grégoire de Nazianze.

LES OBLATS DE SAINT BENOIT AU MOYEN AGE.

L'ORIGINE première des Tiers-Ordres est une question qui, jusqu'ici, n'a pas encore reçu une solution définitive, ou peut-être, pour parler plus juste, qui n'a point encore fait l'objet de beaucoup de recherches de la part des historiens. Quelques auteurs accordent que cette institution est antérieure au treizième siècle ; plusieurs vont même jusqu'à faire honneur de son origine à l'ordre bénédictin, mais se contentent généralement de signaler le fait sans en prouver l'existence, ou, s'ils essaient d'établir cette preuve, on doit avouer

Digitized by Google

qu'elle n'est pas toujours de nature à satisfaire (1). L'existence cependant d'associations analogues avant le XIIIe siècle, est un fait concédé par des historiens de mérite qui, en dehors du grand ordre de Saint-Benoît, les ont retrouvés chez les Prémontrés et chez les Templiers. Dans cette étude nous visons directement les origines de ces institutions, en nous appuyant sur les documents nombreux que nous fournissent les Annales bénédictines. Ces documents sont, outre les biographies des Saints de notre Ordre, les nécrologes et les cartulaires de nos monastères.

Nous croyons faire plaisir aux amis de la famille de Saint-Benoît, en leur faisant connaître les rapports intimes qui existèrent autrefois entre le peuple chrétien et l'ordre monastique, et en leur montrant l'origine d'une des plus belles institutions du monachisme et de la piété catholique du moyen âge.

Il est vrai que ces pages ne donnent guère une idée de ce qu'on entend aujourd'hui par « Oblats de Saint-Benoît. » Cette institution a pris, de nos jours, une forme différente. Mais il n'en est pas moins intéressant pour les *Oblats* actuels de savoir ce qu'étaient jadis leurs devanciers, dans des temps plus chrétiens. A la suite de ce travail, nous espérons donner un petit aperçu sur l'état actuel des Oblats.

S'il est un fait aisé à constater dans l'histoire de l'Église et des Ordres religieux, c'est le rapport continuel et intime qui existe entre le peuple chrétien et le religieux. Ce fait s'impose à chaque page des annales ecclésiastiques. D'où vient cette anomalie étrange à première vue ? En se vouant à l'état de perfection, le religieux n'a-t-il pas quitté le monde et ses misères ? ne s'est-il pas retiré dans la solitude du désert ou du cloître ? Et pourtant nous le voyons sans cesse en contact avec le monde; le monde le recherche, comment expliquer cela ? La raison en est simple. C'est que ces liens intimes, qui unissent le peuple chrétien aux Ordres religieux, sont des liens naturels: l'idée seule de ces deux états suffit pour nous en convaincre. Qu'est-ce que la vie chrétienne ? L'accomplissement des préceptes de la loi évangélique. Qu'est-ce que la vie religieuse ? L'accomplissement des conseils de la loi évangélique. Un seul et même Évangile règle donc ces deux états, mais d'une manière diverse. La vie religieuse étant un état de perfection dans l'Église, exige, dans ceux qui s'y consacrent, la renonciation aux biens d'ici-bas, l'éloignement du monde et de la famille. Il suit de là naturellement que cet état n'est possible qu'à un nombre restreint de fidèles. Il n'y a point cependant d'opposition entre ces deux états, puisque tous deux sont voulus par Dieu et que tous deux tendent vers la perfection, but suprême de toutes nos actions.

Ce désir de la perfection chez les chrétiens éveille l'idée d'une union entre l'Ordre religieux et la vie chrétienne dans le monde. Sans parler

1, Nous signalerons toutefois le solide travail de Mittarelli où nous puiserons souvent. Voir aussi l'article publié dans les *Studien aus dem Bened. Orden*. 1885, II, 349-362 : *Die weltlichen Oblaten des hl. Benedictus* par le R. P. D. Heigl prieur d'Affighem.

Digitized by Google

de la mission qui incombait aux moines, en raison de leur vocation, de prier au nom de la société, mission que le moyen âge sut particulièrement leur reconnaître, qu'il suffise de rappeler ici brièvement la position de l'Ordre monastique dans les premiers siècles de l'Église, et spécialement depuis saint Benoît, époque à laquelle le monachisme conquit définitivement sa place dans les rouages de la société chrétienne. La vie de saint Benoît présente le plus beau tableau de cette action immédiate des moines sur le peuple chrétien et des rapports des fidèles avec le monastère. La prière liturgique et sociale, l'instruction du peuple, l'éducation de la jeunesse, le soin des malades et des pauvres, l'hospitalité généreuse offerte à quiconque se présente à la porte du cloître, sont autant de liens qui unissent les religieux aux fidèles. Mais à mesure que le monachisme se développe, que les monastères couvrent le sol de l'Europe, que les nations converties par la prédication des moines se pressent en foule dans le sein de l'Église, ces rapports se multiplient, prennent une forme plus précise, et aboutissent enfin à des institutions d'un caractère nettement dessiné.

Le Tiers-Ordre de Saint-François qui en fut en quelque sorte l'expression la plus universelle, n'est pas une œuvre spontanément éclose au treizième siècle. Longtemps auparavant cette institution existait, sinon dans cette forme arrêtée et universelle que lui donna l'ordre franciscain, du moins dans sa constitution essentielle. L'organisation de l'Ordre monastique au moyen âge ne permit pas de fixer cet institut d'une manière définitive et de lui donner une règle unique et universellement applicable : il est universel, mais sa constitution porte le cachet du temps, c'est une œuvre locale et traditionnelle. Une seule chose lui a manqué, c'est d'avoir pu se concentrer. Néanmoins, comme nous le disions, le Tiers-Ordre existait dans ses éléments constitutifs et essentiels : si l'organisation d'ensemble lui a fait défaut, l'universalité des traditions locales y a suppléé.

Son essence, en effet, consiste dans un rapport fixe et permanent d'une certaine classe de fidèles avec les Ordres religieux, par la pratique de certaines observances claustrales, soit au sein de la famille, soit auprès des monastères, et par une participation aux prières et aux mérites de la famille religieuse au moyen de la « confraternité ». Or, ce rapport se retrouve dès les premiers temps du monachisme bénédictin ; les formes varient, il est vrai, suivant les besoins de l'époque et l'action des moines sur le peuple : il se manifeste dans la confraternité ou participation aux prières et mérites du monastère, moyennant certaines conditions à remplir, dans l'admission des séculiers dans la famille monastique par la réception du saint habit au lit de mort, il se révèle particulièrement dans l'institut des Convers et des Oblats. Ces rapports divers répondaient au caractère et aux nécessités de l'époque qui les vit naître : d'abord ils n'apparaissent dans l'histoire que comme des faits isolés; bientôt on peut les grouper; enfin arrive l'époque où leur généralisation permet de conclure à l'existence d'un ordre de choses, fixe et

Digitized by Google

déterminé. Le XIe siècle surtout, en raison de la difficulté des temps, vit se former des liens plus étroits et plus nombreux entre les fidèles et l'Ordre monastique. L'institution des Oblats fut à cette époque l'expression de ces rapports. Laissant donc de côté les autres relations que l'on peut découvrir entre les moines et le peuple chrétien, nous considérerons dans le présent travail, l'origine et la constitution de l'institut des Oblats, ses diverses manifestations, son universalité, et son utilité dans la société chrétienne aux jours de sa prospérité.

I.

L'INSTITUT des Oblats reçut au onzième siècle son développement le plus complet dans les centres monastiques de Cluny et d'Hirschau. Ce n'est point là cependant que nous devons rechercher son origine, car l'histoire nous permet d'en retrouver des traces dans les siècles précédents, et d'arriver presque jusqu'au berceau du monachisme bénédictin. Avant de tracer le tableau de l'histoire et de la constitution de l'institut des Oblats, tel qu'il se présente à partir du XIe siècle, il nous semble utile d'exposer, dans leur ordre chronologique, ses diverses manifestations dans les temps antérieurs ; les Annales de l'Ordre nous fourniront sur ce point d'intéressants matériaux.

Toutefois, nous ne devons point nous étonner de ne point rencontrer un ordre de choses fixe dans les premiers temps de l'ordre. La simple considération de l'état du monachisme à cette époque peut nous en donner la raison. Les moines, retirés loin du monde, ne pouvaient se prêter aussitôt à ces rapports que la suite des temps nécessita de leur part ; en outre, le culte liturgique n'avait point encore reçu chez eux cette splendeur qui lui assura postérieurement une influence sociale dont on se rend difficilement ou trop peu compte aujourd'hui. Mais lorsque après l'invasion des barbares, l'Église demanda à l'Ordre monastique de voler à la conquête des nouveaux peuples qui se pressaient sur le sol de l'Europe, et que par leurs prédications, les moines eurent soumis au joug de l'Évangile des peuplades indomptées jusque-là, on vit s'établir un nouvel ordre de choses : les rois et les princes se firent un honneur de multiplier les centres de vie monastique, les peuples vinrent se grouper à l'ombre des abbayes, les villes se formèrent peu à peu au pied des grands monastères, de nombreux colons furent chargés de cultiver les domaines monastiques ; les diverses classes de la société trouvèrent naturellement dans le monastère le centre et le foyer de leur vie religieuse. En outre, comme le remarque Dom Mabillon, « la Règle bénédictine admettait, dans son principe, indistinctement les enfants, les adolescents et les adultes, les pauvres comme les riches, les nobles comme les plébéiens, les serfs comme les hommes libres, les savants comme les ignorants, les laïques comme les clercs [1]. » Mais à mesure que l'Église éleva la majorité des moines à l'état clérical et que la mission sociale du monachisme exigea dans

1 *Annal. Bened.* l. III, n. 8.

Digitized by Google

la plupart de ses membres la culture intellectuelle nécessaire à leur vocation, les laïques illettrés, incapables d'être promus au sacerdoce, furent admis à une autre participation de la vie du cloître. Cette participation s'effectua principalement par l'institution des frères Convers et des Oblats.

La première trace d'une institution de ce genre se trouve dans les Règles de saint Isidore et de saint Fructueux au septième siècle. Au cinquième chapitre de sa Règle (1), le grand évêque de Séville admet des laïques comme serviteurs dans son monastère. Les moines devaient continuer à cultiver leur jardin et à faire eux-mêmes la cuisine pour la communauté : la construction des bâtiments, la culture des champs, le soin de la grange et du moulin étaient laissés à ces serviteurs, qui devaient également faire le pain pour les malades et les hôtes. Les divers emplois étaient répartis entre l'abbé, le prieur, le sacristain, le portier, l'hebdomadier et ces laïques, qui, suivant l'opinion de Dom Mabillon (2), remplissaient les mêmes offices que nos frères Convers ou les Oblats, et partant étaient regardés plutôt comme des moines que comme des laïques. La Règle de saint Fructueux contient des dispositions analogues (3). Le sixième chapitre de la Règle commune du saint évêque porte le titre suivant : « Comment les hommes peuvent vivre sans péril dans le monastère avec leur épouse et leurs enfants. » Ce chapitre est très intéressant, car il suppose déjà au VIIe siècle le même état de choses que nous retrouverons d'une manière plus spéciale au onzième. En voici la traduction : « Si un homme se présente au monastère avec sa femme et ses enfants encore en bas âge, c'est-à-dire, n'ayant pas encore atteint l'âge de sept ans, la Règle de la communauté établit les dispositions suivantes : parents et enfants se soumettront à la juridiction de l'abbé, qui à son tour, veillera à ce qu'ils observent avec soin la règle et n'agira à leur égard qu'avec discrétion. Ils abdiqueront d'abord toute propriété de leur corps, et ne se mettront point en peine de la nourriture et du vêtement ; il leur sera interdit de rentrer en possession des biens et terres qu'ils auront une fois abandonnés, car ils vivront dans le monastère comme s'ils étaient des hôtes ou des pèlerins. De cette manière la Règle empêchera toute sollicitude tant de la part des parents pour leurs enfants, que de la part des enfants pour leurs parents. Il leur sera interdit de causer ensemble sans la permission du Supérieur. Cependant, il est permis aux jeunes enfants, et la miséricorde l'exige, d'aller trouver leur père ou leur mère, aussi souvent qu'ils le désirent, afin d'éviter par là le vice du murmure de la part de leurs parents ; ils seront donc élevés par leurs parents, jusqu'à ce qu'ils aient une connaissance suffisante de la Règle et ils seront formés aux coutumes du monastère qu'ils doivent habiter (4).

Un capitulaire de Charlemagne (5) mentionne des abus qui commençaient à s'introduire en ce point : des hommes libres se retiraient dans les monas-

1. P. L. 83, 875. — 2. *Ann. Bened.* l. XII, n. 41. — 3. Ibid. l. XIII, n. 42. — 4. *S. Fruct. reg. comm.* cap. VI. P. L. 87, 1115-1116. — 5. P. L. 97, 287.

Digitized by Google

tères, « non pas tant par dévotion que pour éviter les charges militaires et civiles. » Un diplôme du même empereur autorise les *Oblats* (offerti) qui se trouvent à l'abbaye de Saint-Vincent de Volturne ou ceux qui voudraient s'y retirer en faisant donation de leurs biens à pouvoir habiter dans le monastère (1). Lors de la translation des reliques de saint Vaast, de l'ancienne église de Sainte-Marie à l'endroit où fut élevé le célèbre monastère dédié à ce saint, translation qui eut lieu sous l'abbé Radon (vers 796), le monastère, ainsi que le dit Alcuin dans la vie de saint Vaast, était rempli « d'un essaim de moines et d'autres personnes consacrées à Dieu (2). » Ces paroles d'Alcuin sont à noter, dit Dom Mabillon en rapportant l'histoire de cette translation (3) ; par ces mots « et d'autres personnes consacrées à Dieu, » il entend parler de religieux d'un second ordre, tels que le furent dans la suite les Oblats, qui n'ont jamais été compris sous le nom de moines. Nous retrouvons à la même époque dans différents monastères une institution de ce genre, celle des *Matricularii*, à Saint-Denis, à Saint-Riquier (4), à Saint-Trond (5). A Saint-Denis, il y avait un certain nombre de pauvres appelés *matricularii* (parce que leurs noms se trouvaient inscrits sur les registres du monastère) et entretenus aux frais de l'abbaye, dans l'enceinte même du cloître : leurs occupations consistaient à remplir les divers offices que nous avons mentionnés plus haut en parlant de la règle de saint Isidore (6). Au IXe siècle, l'abbaye de Corbie était divisée en six classes, d'après le récit de l'abbé Saint Adélard (7). La première comprenait les moines, la seconde les clercs, dont une partie portait le nom de *pulsantes* (postulants) et les écoliers ; la troisième les *matricularii* et les serviteurs, la quatrième les prébendiers, la cinquième les vassaux et la sixième les hôtes. Parmi les laïques qui formaient la troisième classe, les *matricularii* étaient au nombre de douze, les autres de trente. Il y avait cette différence entre les matriculaires et les serviteurs, que les premiers étant inscrits dans la matricule du monastère, y étaient irrévocablement attachés, au lieu que les seconds pouvaient être renvoyés selon que les *officiales* (supérieurs) le jugeaient à propos. De ces deux classes, les uns soignaient les affaires intérieures, les autres les affaires extérieures. Ils avaient trois appartements dans le monastère : le premier était destiné aux cordonniers, aux palefreniers et au foulon ; le second était occupé par les forgerons, orfèvres, confectionneurs de parchemin, fripiers, taillandiers et fondeurs ; le troisième par les serviteurs du cellier, de la dépense, de la porte et des malades, les forestiers, chargés de surveiller la coupe des forêts, les charpentiers, quatre maçons ou tailleurs de pierre et deux médecins. Ceux qui habitaient en dehors du monastère étaient chargés des moulins, de la pêche, de l'écurie, des jardins, de la buanderie, des pépinières, des étables et du vivier. Tous ces serviteurs appelés prébendiers, au

1. *Chronic. S. Vinc. de Vult.* ap. Muratori *Rer. ital. Script.* T. I, P. II, p. 367. — 2. *Act. SS.* Boll. t. I. Feb. 808 ; P. L. 101, 678. — 3. *Ann. Bened.* l. XV, 49 ; l. XXVI, 50. — 4. Cf. du Cange s. v. *matricularii.* — 5. *Act. SS. O. S. B.* Sæc. II, ed Venet. Vit. S. Trud. cap. 26, p. 1084. — 6. Lebœuf. *Hist. du dioc. de Paris*, III, 200. — 7. *Stad. S. Adel.*, P. L. 105, 535 sq.

Digitized by Google

nombre de 150, étaient, ainsi que les clercs, nourris et entretenus aux frais de l'abbaye. Quand on pense à l'étendue des anciennes communautés monastiques et au nombre de 350 moines qu'il y avait alors à Corbie, on ne s'étonne pas d'y retrouver un nombre aussi considérable d'employés.

(A continuer.)

L'ÉVANGILE DE LA PASSION PENDANT LA SEMAINE SAINTE.

LA Passion de Notre-Seigneur pendant la Semaine Sainte était primitivement chantée par le diacre de la messe et selon le cérémonial ordinaire de l'Évangile. Ce n'est que depuis le XVe siècle que l'usage en vigueur aujourd'hui s'est introduit dans l'Église Romaine: quoique moins riche d'un côté il ne manque pas de grandeur.

Trois diacres qui, pour le reste, ne remplissent aucun office à l'autel, chantent le récit évangélique. Dans les cathédrales on doit les choisir, si c'est possible, parmi les chanoines et non pas parmi d'autres chantres. Ils sont revêtus de l'amict, de l'aube, de l'étole et du manipule, sans dalmatique. Le noir est la couleur liturgique pour le Vendredi Saint, et le violet pour le Dimanche des Rameaux, le mardi et le mercredi. A ces trois derniers jours, prenant avec eux leurs livres — ou le livre dans le cas où ils font usage d'un livre commun, — ils quittent la sacristie, font une petite adoration devant l'autel, et baisent la main du prélat assistant, sans toutefois demander sa bénédiction. Se rendant ensuite vers l'endroit où l'on chante communément l'Évangile, ils se placent sur une rangée, le diacre faisant le rôle d'Évangéliste au milieu, à sa droite celui qui chante les paroles prononcées par le Sauveur, et l'autre à sa gauche (1). On se sert d'ordinaire de livres spécialement imprimés pour cet usage et contenant chacun la partition notée du diacre respectif; trois acolytes les tiennent; dans le cours du chant ils peuvent être relevés par trois autres. Ailleurs, on place les livres de la passion sur des pupitres (2). Pas d'encens, pas de chandeliers allumés, pas le salut sacerdotal: *Dominus vobiscum.* Immédiatement après le titre: Passion de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST d'après..... l'évangéliste commence le récit sans marquer le texte sacré du signe de la croix. Les fidèles ne répondent pas comme d'usage: « *Gloria tibi Domine* ».

1. Quelques rubricistes pensent que l'Évangéliste doit se placer à droite lorsque chaque diacre a son livre, et laisser la place du milieu à celui qui fait le personnage du Sauveur.

2. A Saint-Jean de Latran les trois diacres chantent la Passion du haut d'ambons portatifs placés du côté droit du chœur, entre les sièges des chanoines et la foule.

Digitized by Google

Le chant de la Passion est exécuté dans l'ordre suivant: Un des diacres, appelé pour cette raison l'évangéliste, chante la narration historique; un second, ayant de préférence un timbre de voix plus bas, récite les paroles du Sauveur, tandis que les paroles prononcées par d'autres personnages, tels que saint Pierre, Pilate, Judas sont chantées dans un ton plus élevé. Chaque fois que les paroles du récit sont dites par plusieurs à la fois, elles sont chantées non par le troisième diacre, mais par les chantres de la *Schola* du chœur qui imitent par un rythme vif et passionné les cris divers de la foule. Au point culminant du drame, à l'annonce de la mort du Sauveur, tous fléchissent le genou, et demeurent absorbés dans une adoration muette pendant la durée d'un *Pater*. L'évangéliste se lève le premier et poursuit jusqu'au bout le récit de la Passion. Après que les trois diacres de la Passion se sont retirés, celui de la Messe poursuit la narration de l'Évangile selon le rite habituel, sans toutefois le faire précéder de la formule ordinaire, ni du signe de la Croix; comme nous l'avons dit plus haut, les acolytes ne portent pas de cierges. — Le Vendredi-Saint les diacres de la Passion ne baisent pas la main de l'évêque; le diacre ne reçoit pas la bénédiction avant l'Évangile et on ne fait pas usage d'encens.

D'ordinaire on ne chante solennellement la Passion que le Dimanche des Rameaux et le Vendredi-Saint: aux autres jours, on se contente même à la grand'Messe, de la simple récitation du célébrant. Toutefois dans quelques monastères bénédictins on déploie le mardi et le mercredi la même pompe qu'aux deux autres jours.

Il est d'usage dans plusieurs églises de France que le clergé se prosterne à terre à l'annonce de la mort du Sauveur; ce que fait aussi le prêtre dans les mêmes églises à la Messe privée.

II.

SAINT Augustin dans deux de ses discours nous fournit le témoignage le plus reculé que nous possédions concernant la lecture publique de la Passion durant la Semaine Sainte dans les églises d'Occident. D'après ces documents nous apprenons qu'on ne chantait en Afrique que la Passion selon saint Matthieu (le jeudi et le vendredi). — Le saint Docteur aurait voulu lire aussi les autres récits évangéliques; mais il se heurta contre la volonté de son peuple (1).

L'Église de Milan a conservé jusqu'aux temps actuels le même usage, ou du moins une coutume presque identique. En effet le Jeudi-Saint on lit la première partie de la Passion selon saint Matthieu jusqu'au verset : 26, 75, « *et egressus foras, flevit amare,* » le reste jusqu'au verset: 27, 56. « *et mater*

1. Aug. S. 718. 1; 232. 1. P. L. 36. 1084. 1108. — On a remarqué avec raison que là où l'on ne lit qu'une fois la Passion, celle selon saint Matthieu mérite la préférence; si on la lit plusieurs fois, nulle autre ne convient mieux pour le Vendredi-Saint, qui est le point culminant de la Semaine Sainte, que la passion selon saint Jean.

Digitized by Google

Zebedei, » se chante le Vendredi-Saint. Voici comment le missel ambrosien décrit la susdite cérémonie pour le dernier jour: « Le diacre hebdomadier, vêtu d'ornements rouges, place le livre au milieu de l'autel, s'agenouille sur le degré supérieur et dit : *Munda cor meum*, etc. Ensuite il prend le livre, et précédé du sous-diacre et des acolytes portant [1] l'encens et des flambeaux allumés, il monte sur l'ambon, se place au pupitre, et chante la Passion sur le ton du Dimanche. Aux mots: « l'oussant un grand cri il expira » deux sous-diacres en amict et en aube dépouillent l'autel (ce rite semble n'avoir pas été inconnu à Raban Maur), et les acolytes éteignent leurs cierges. La fin du récit de la Passion de même que l'évangile dont il est suivi, se chantent « *submissa voce* », à voix basse.

Nous trouvons dans la liturgie d'Espagne un autre usage fort caractéristique, et qui se rapproche un peu de celui de l'église de Milan. On y lit un seul récit de la Passion composé d'après les quatre évangiles, dont on chante une partie le Jeudi sous le titre de: Lecture du saint Évangile selon saint Luc, et l'autre le Vendredi sous le nom de: Lecture du saint Évangile selon saint Matthieu [2].

Dans le sacramentaire de Bobbio nous trouvons à Tierce, Sexte et None du Vendredi Saint trois fragments d'un récit de la Passion attribué à saint Jean, mais qui est en vérité composé à l'instar de celui d'Espagne [3]. Le lectionnaire de Luxeuil contient également une narration semblable distribuée à quatre ou cinq heures différentes du Vendredi Saint [4]. Chaque partie y est précédée d'un fragment emprunté à l'Ancien Testament. Voici l'indication sommaire que nous trouvons dans un *ordo officii* d'un monastère allemand (VIIIe siècle), d'après l'édition qu'en fit Dom Mabillon : « Le Vendredi-Saint on lit à Tierce la Passion du Seigneur d'après saint Matthieu, à Sexte celle selon saint Marc; vers l'heure de None on lira le récit d'après saint Jean [5]. Par contre Martène découvrit un « *ordo antiquus* » d'un monastère de la même époque qui prescrit seulement la lecture de la Passion selon saint Jean pendant la messe du Vendredi-Saint [6]. Le onzième « *ordo romanus* » [7], du XIIe siècle mentionne sans autre commentaire « l'Évangile de la Passion » comme neuvième leçon de la vigile du Dimanche des Rameaux. D'après toute probabilité il s'agit du récit selon saint Marc, qu'on lisait aussi à Lyon et à Langres au même endroit de l'office. Dans la collégiale de Gastine près de Tours, au contraire, on prenait de l'Évangile de saint Matthieu les trois leçons du troisième nocturne, et dans l'Église de Laon, la Passion entière selon saint Matthieu formait la septième leçon, suivie d'un commentaire dans la huitième et la neuvième [8]. La plupart des rites particuliers que nous venons d'énumérer

1. *De instit. cleric.*, II. 37. P. L. 107. 349. — 2. P. L. 85. 409, 425. — 3. P. L. 72, 494. — 4. P. L. 72, 188. — 5. Mabill. *Vet. anal.*, IV, 455. al. 152. Voir aussi Martène, *De rit. monach.*, III, c. 14, n. 10. — 6. P. L. 66, 1004. — 7. II, 38. P. L. 78, 1039. — 8. Martène, *de eccl. rit.*, l. IV, c. 20, n, 17 ; ejusd. *Thes. anecd.*, V. 72. not.

Digitized by Google

peuvent en grande partie être regardés comme dérivés de la liturgie orientale, dont A. Tommasi et d'autres auteurs avec lui nous retracent la magnificence (1). D'après ce rite, la Passion, le plus souvent selon saint Jean, est divisée en douze parties, qui forment les douze leçons des heures nocturnes de l'office du Vendredi-Saint ; toutes les heures de ce jour ont une double épître et un évangile de la Passion. Ajoutez à cela les hymnes solennelles, les tropaires et les prières qui encadrent surtout l'office de Matines et vous aurez une idée de cet ensemble à la fois original et grandiose dans lequel l'Église d'Orient développe le drame liturgique de la Passion du Sauveur.

La coutume romaine de lire pendant la Semaine Sainte les récits des quatre évangélistes est très ancienne ; on peut la suivre jusqu'au temps de saint Léon. Les 19 ou plutôt les 21 discours sur la Passion du Seigneur et d'autres documents que nous possédons de ce grand pape, nous apprennent que de son temps on lisait comme aujourd'hui la Passion selon saint Matthieu le Dimanche des Rameaux, celle selon saint Luc, le Mercredi (2), et celle selon saint Jean, le Vendredi ; quant à celle selon saint Marc, elle n'arrivait, paraît-il, que le Samedi (3).

Plusieurs églises, comme nous venons de le voir, lisaient ce dernier dans l'office des Matines du Dimanche des Rameaux. Ce n'est que dans des documents relativement récents que nous le trouvons assigné au Mardi. Rien d'étonnant dans ce retard, car le Mardi n'a pas par lui-même un caractère spécial qui le rende plus apte à ce rite (4), comme le Vendredi et le Mercredi, car ce dernier non moins que le Vendredi était voué au souvenir de la Passion du Seigneur, si bien qu'à Rome et pendant longtemps dans plusieurs églises de France on chantait aussi le Mercredi les célèbres prières du Vendredi-Saint (5). — Dans beaucoup de monastères du moyen âge, le Dimanche des Rameaux et les autres jours de la Semaine Sainte, la Passion n'était lue que dans la grand' messe solennelle. Nous trouvons une disposition analogue dans un missel d'Arles.

III.

DANS l'origine, ainsi que nous l'avons insinué plus haut, le rite du chant de la Passion ne se distinguait guère ou presque pas de celui de l'Évangile. Un diacre revêtu de la chasuble pliée, ou parfois sans ce vête-

1. VII, 76, 103, sqq.

2. Voir le beau récit de la mort de St Anselme, dans Eadmer, III. c. 7, n. 73. P. L. 158-115.

3. Tommasi. V.454, 239, Ranke. Perikopensystem, p. 256, sqq. 333 sqq. — A Antioche également on lisait toute la Passion le Samedi-Saint. P. G. 58, 770.

4. Tommasi, V. 426. Ranke 337.

5. P. L. 78, 1072. Mart. *de eccl. rit.* IV, 21, n. 18.

6. Lanfranci, *Decreta pro Ordine S. Benedicti*, c. I, 2. IV, p. l. 150, 455 ; Udalr. *Consuet. cluniac.* 1. l. 554. P. L. 149, 698 ; *Consuet. S. Germani a Pratis*, où la même rubrique est appliquée au Jeudi-Saint — P. L. 72, 437, V. Martène *de ritibus mon.* l. IV, c. 12, n. 6. et *de eccl. ritibus.* l. IV, c. 15, n. 23 ; plusieurs rites cités par lui présentent des particularités intéressantes.

Digitized by Google

ment, disait la prière « *munda cor* », prenait le livre de l'autel, et se dirigeait vers l'ambon ; parfois les acolytes avec des cierges allumés et de l'encens le précédaient dans sa marche et l'entouraient à l'ambon ou au pupitre ; là le diacre chantait le texte sacré en le faisant généralement précéder, du moins pour les trois premiers jours, du salut sacerdotal : *Dominus vobiscum.* La mélodie semble avoir été le plus souvent, la simple modulation du ton des leçons ; les paroles du Christ, ou du moins son cri *Éli, Éli* — *Deus meus, Deus meus*, rapporté par saint Matthieu, étaient chantés sur une mélodie plus ornée. Jean d'Avranches, décrivant la manière d'exécuter le chant de la Passion, s'exprime ainsi : « On lira la Passion comme on lit les leçons, sauf les paroles du Seigneur que l'on dira autrement, » et son commentateur, Le Prévost, s'appuyant sur les livres rituels de Rouen interprète ce passage comme suit : « Qu'on lira à la manière de l'évangile. » Un missel d'Albi porte la prescription suivante : « la phrase *Éli, Éli*, mon Dieu, mon Dieu, doit être chantée avec une suave modulation de la voix (1). »

Pour donner au chant de la Passion une représentation plus dramatique, on a introduit depuis le XIIe siècle, l'usage de distribuer le texte en trois partitions, dont la première se compose du récit objectif, la seconde des paroles du Christ et la troisième de celles des autres personnages. Voici comment Durand (2) caractérise la mélodie propre à chacune de ces parties. « On ne lit pas toute la Passion sur le ton de l'évangile, mais les paroles du Christ se chantent avec une modulation plus douce, les paroles de l'évangile se disent sur le ton de l'évangile, et celles des Juifs impies et scélérats se profèrent d'une voix aiguë, en quelque sorte en criant. » Toutefois on ne serait pas en droit de conclure de ces paroles que déjà alors chacune des partitions était interprétée par un chantre spécial, comme cela se pratique de nos jours. La coutume exposée par Durand, et qui peut être regardée comme une transition à notre rite actuel, semble avoir rencontré de l'opposition à sa naissance, car nous lisons dans les actes d'un chapitre général des Chartreux tenu vers ce temps, une prescription qui rétablit l'ancien usage « de chanter les récits de la Passion comme les autres évangiles (3), et le chapitre général des Dominicains tenu à Paris en 1286 contient une décision, dont le sens semble être le même (4).

Tous les ordres recueillis par Mabillon donnent encore, sauf quelques divergences secondaires, le rite ancien dans sa beauté primitive ; Patrizi (5) et Grassi (6) le décrivent déjà d'après son développement plus récent ; Baini donne en outre la particularité suivante, nous ne savons au juste d'après quelles sources : « Il est certain que, dès le XVe siècle, dans les chapelles papales, la Passion fut chantée par trois diacres, excepté toutefois

1. Martène, *de eccl. ritibus*, IV, 20, n. 20. — 2. *Rationale*, l. VI, c. 68, n. 6. — 3. Martène, *Thes. anecdot.*, IV, 1241. — 4. *Ibid.*, n. 4. — 5. L. II. sect. s. 2. 39. — 6. L. II. c. 44.

Digitized by Google

lorsque le Pape voulait célébrer lui-même le Dimanche des Rameaux ou le Vendredi-Saint. Dans ce cas le cardinal-diacre lisait toute la Passion (1). »

IV.

QUELQUES détails encore sur les vêtements dont on se servait pour le chant de la Passion, et sur d'autres particularités qui s'y rattachent ne seront pas sans intérêt pour nos lecteurs.

Souvent, du moins le Vendredi, les ornements étaient de couleur rouge, qui était en beaucoup d'églises la couleur de la Passion (2). Le pupitre devait être découvert le Vendredi-Saint. Souvent encore le diacre chantait ce jour-là la Passion nu-pieds (3). Le *Dominus vobiscum* et la réponse étaient tantôt chantés, tantôt omis, comme on peut le voir d'après une prescription du plus ancien ordre cistercien (4).

Au jour des Rameaux tous les fidèles portaient des palmes à la main durant le chant de la Passion (5). Dans les monastères on avait coutume de donner un signal tout particulier pour convoquer les moines afin qu'aucun ne manquât, même « pour n'importe quelle raison d'obéissance », à cette importante cérémonie (6). Le Mercredi aux paroles « *Velum templi*... le voile du temple se déchira », on laissait tomber parfois le voile du carême (cortina), qui ailleurs couvrait « l'autel jusqu'aux Complies de ce jour (7). » Un autre usage très répandu pour lequel Martène (8) allègue de nombreux témoignages, représentait, le Vendredi-Saint, de la manière suivante, le partage des vêtements du Christ. Aux paroles: ils se partagèrent les vêtements, deux prêtres ou deux diacres, ou à leur défaut deux autres clercs, prenaient « *in modum furantis* », à l'instar de voleurs, les linges placés *ad hoc* sur l'autel et les cachaient sous leurs chasubles ou sous leurs vêtements.

Voici en quels termes un ancien rituel, publié par Martène, décrit le chant de la Passion au Vendredi-Saint dans l'église de Soissons : « L'archidiacre se dirige vers le pupitre comme suit : un clerc inférieur muni de l'encens le précède pieds nus ; vient ensuite le sous-diacre revêtu de la chasuble, et portant le coussin ; ensuite l'archidiacre tenant en main l'évan-

1. *Memorie storico critiche.* II, 109.

2. V. P. L. 78. 1117 ; Mart., *de eccl. rit.*, l. IV. c. 20 ex ord. Eccl. Bisunt. Patrizi se plaint avec une certaine aigreur de ses contemporains de ce qu' « ils ont tous coutume de se servir de diverses couleurs, cédant en cela à l'importunité de quelques-uns, malgré la volonté contraire des clercs cérémoniaires : ces couleurs sont distribuées comme suit ; l'évangéliste est vêtu de blanc, le diacre, qui représente le Christ, de noir ; celui qui a le rôle des juifs, porte la couleur rouge. »

3. Martène, *de eccl. rit.*, IV. 23. n. 11. Durand, *ration.* VI. 77. n. 10.

4. C. 18. P. L. 166, 1398. comp. P. L. 137. 489. 492. et d'autres documents.

5. Rup. Tuit. v. 10. P. L. 170. 131.

6. P. L. 149. 698, etc.

7. Mart., *de eccl. rit.*, IV, 21. n. 12. *comp. de ritibus monach.*, III, 12. n. 37. P. L. 150. 458. 166. 1398.

8. *De rit., monach.* III. 14. n. 22 ; *de eccl. rit.* IV. 23.

Digitized by Google

gile recouvert d'un drap de soie rouge, il porte sur l'épaule la chasuble enroulée en forme d'étole. — Après la lecture de l'évangile le sous-diacre prend le livre, le cache sous son vêtement, le porte en secret au tombeau; le clerc le précède avec l'encens. Le livre étant déposé sur l'autel du sépulcre, ils reviennent tous deux. »

Un mot encore sur l'origine intéressante de l'usage actuel de s'arrêter dans le chant de la Passion à l'annonce de la mort du Sauveur et de faire une courte méditation en s'agenouillant, ou même en se prosternant à terre. C'est dans nos monastères bénédictins que cette coutume prit naissance ; ainsi Martène la signale dans les livres liturgiques de l'abbaye de Saint-Germain des Prés, à Paris (1). Saint Louis l'y contempla avec grande joie et s'en fit le propagateur. Des églises de France l'usage parvint à Rome, où Mabillon le signale pour la première fois dans le 15e ordre (2).

Quelques citations mettront en lumière cette origine historique que nous venons d'esquisser. Voici comment s'exprime le chroniqueur Geoffroy de Beaulieu (3): « Saint Louis connut que dans quelques monastères, à ces paroles des quatre Passions : « Il rendit le soupir, il expira, » la communauté s'agenouillait et s'inclinait profondément et se livrait pendant quelques instants à la méditation. Le dévot roi fit ensuite observer cet usage dans sa chapelle et dans plusieurs autres églises. D'où il advint que sur sa demande, cette pieuse pratique fut approuvée et établie par l'ordre des Frères-Prêcheurs. » Le synode de Paris en 1260 (4) fut le premier à accéder au vœu du roi ; puis vint le susdit chapitre général des dominicains tenu dans la même ville en 1269 (5). En 1289, l'évêque de Rodez, suivi bientôt par ses collègues de Cahors et de Toul prescrivirent la même pratique (6).

Le Chapitre général des Cisterciens les imita trois ans après (7). Presque au même temps, nous trouvons la même prescription dans les missels de Rouen, Narbonne, Toulouse, Lyon etc. Enfin, comme nous l'avons dit, à la fin du XIVe siècle, Rome l'adopta (8).

---

1. *De rit. monach.*, III. 12. n. 21.
2. P. L. 78. 1304.
3. *Vita S. Ludovici*, c. 36. (al. VI. 55, 56.)
4. Stilting. com. prav. 890 ; v. Martène, *ampliss.* coll. VII. 170 MANSI. XXIII. 1045.
5. Mart., *Thes.* IV. 1753.
6. Ibid. 706,
7. Ib. 1486, *Antiquæ definitiones*, V. 5. Les Cisterciens adoptèrent plus tard la pratique de baiser le sol pendant la prostration.
8. On rapporte de Ste Gertrude qu'à ces mots de la Passion de St Mathieu, elle se prosterna par terre, dans l'excès de sa dévotion. *Leg. div. piet.* IV, 23. p. 371. Dans le même passage il est dit que la sainte, malgré sa maladie, ne voulait prendre aucune nourriture avant d'avoir entendu la Passion du Seigneur.

Le lecteur pourra retrouver les sentiments que la Sainte éprouva à la lecture de la Passion, le Dimanche le Mercredi et le Vendredi, dans les méditations que l'illustre extatique y a consacrées.

Digitized by Google

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE L'ORDRE BÉNÉDICTIN (Suite).

IV.

LE 21 mars 1098, Cîteaux prenait naissance non loin de Dijon : saint Robert et vingt de ses moines les plus zélés, désireux de mener une vie entièrement conforme à la règle bénédictine avaient quitté Molesmes et fondé le Nouveau-Monastère. La ferveur des premiers âges animait la petite communauté que Dieu destinait à devenir le berceau d'un ordre illustre. Mais Robert ne put jouir longtemps de sa solitude et dut retourner à Molesmes. Le saint abbé Albéric lui succéda et obtint de Pascal II, bénédictin lui aussi, l'approbation du nouvel institut (1109). Sous son successeur, saint Étienne Harding, Cîteaux allait périr, quand Dieu lui envoya saint Bernard (1112). Ce fut l'aurore d'une ère nouvelle qui se levait sur Cîteaux. Trois ans après, la Ferté, Pontigny, Clairvaux et Morimond étaient fondés, et comme autant de ruches fécondes, ces monastères envoient de tous côtés de nombreux essaims qui, dans l'espace de cinquante ans, peuplèrent 343 abbayes importantes.

Bernard fut l'âme de tout le mouvement religieux du douzième siècle. Restaurateur de la vie monastique, conseiller des papes et des princes, vengeur du dogme catholique attaqué ou dénaturé, médiateur de paix dans la société civile, ce moine à la parole ardente entraîna les âmes à Dieu, fit cesser le schisme qui désolait l'Église et fut un apôtre des croisades et une lumière de l'Église.

Quel zèle ne déploya-t-il pas pour le maintien et le développement de la discipline monastique ? Moine avant tout, moine partout et toujours, quand il vit la ruine dont l'Ordre monastique était menacé, il éleva la voix, terrible, acerbe même, emporté par le zèle impétueux qui dévorait son âme. C'était l'homme choisi par Dieu. Cîteaux remettait en honneur le travail des mains, trop délaissé alors dans les cloîtres, rendait sa vigueur à l'antique discipline, et offrait aux âmes éprises de la pénitence et de la solitude, une véritable école du service divin. Aussi Dieu bénit-il cette généreuse réforme. Cîteaux, fondé en 1098, comptait à la fin du XIVe siècle, au delà de 700 abbayes, dont la plupart remontaient au douzième siècle. Ce fut à Cîteaux que se rattachèrent plusieurs congrégations réformées qui s'étaient établies à la fin du onzième siècle et au commencement du douzième, telles que celles de Saint-Étienne d'Obazine, de Saint-Bernard de Tiron, du B. Vital de Savigny et du B. Gérard de Sales qui tous avaient été comme les précurseurs de Cîteaux. Le nouvel Ordre donna à l'Église un nombre

Digitized by Google

prodigieux de Saints, d'évêques célèbres et d'abbés illustres, que saint Bernard domine de toute la hauteur de son génie et de sa sainteté. Eugène III, disciple du grand abbé de Clairvaux, s'assied sur la chaire de Pierre, du vivant même de son illustre maître.

La Suède revendique comme un de ses apôtres le B. Étienne d'Alvastra archevêque d'Upsal, le Danemark, le B. Eskill, archevêque de Lund, et la Livonie, le B. Berthold, évêque de Riga et martyr. L'Ordre cistercien eut aussi la gloire de donner à la Prusse et à la Pologne de zélés missionnaires. On ne saurait assez louer ce qu'il fit pour l'agriculture et le bien-être matériel des peuples, ainsi que ses mérites pour le progrès des arts; ce fut lui qui contribua puissamment à développer l'art ogival. Ses bibliothèques, quoique souvent moins riches que celles des anciens Bénédictins, ne méritent pas moins d'être mentionnées. Dans l'Ordre monastique, Cîteaux exerce une grande influence, notamment en donnant ses statuts aux grands Ordres militaires du Temple, de Calatrava et d'Avis, en inspirant les congrégations de Pulsano, de Flore et celle des Humiliés, mais aussi plus en général par l'ascendant de sa discipline vigoureuse et de son admirable sainteté.

L'Ordre de Citeaux venait à peine de naître, quand l'illustre saint Hugues mourait à Cluny (1109). Ce fut une perte irréparable pour la célèbre congrégation. Ponce, qui lui succéda, prépara la décadence de Cluny qui fut retardée cependant encore une fois par les sérieux efforts de Pierre le Vénérable son successeur. Ce fut une dernière période de splendeur pour Cluny. Pierre de Montboisier, surnommé le Vénérable, n'avait pas le génie d'un saint Bernard ni peut-être toute l'énergie et l'autorité de son illustre ami; aussi ne lui fut-il point donné de relever Cluny et de lui communiquer une nouvelle vie qui peut-être aurait soutenu cet Ordre pour des siècles encore. Néanmoins sa mission, secondaire il est vrai à côté de celle de saint Bernard, est encore trop belle pour ne pas compter dans les Annales monastiques. Entouré de l'éclat de la sainteté et de la doctrine, respecté des princes, des évêques et des papes, Pierre le Vénérable joua un rôle important au douzième siècle. Il fut une lumière des conciles de cette époque, réfuta dans de solides travaux les erreurs des Pétrobrusiens et des Mahométans; dans le schisme entre Innocent II et Anaclet II, il prit parti pour Innocent, quoique Anaclet appartînt à la congrégation de Cluny, et son autorité jointe à celle de l'abbé de Clairvaux fit triompher Innocent.

Cluny possédait alors des monastères jusqu'en Terre-Sainte, au Mont Thabor et dans la vallée de Josaphat. L'illustre abbaye continuait d'exercer son influence salutaire en Angleterre et principalement en Espagne. En 1124, Pierre le Vénérable rendait la paix à ce pays, grâce à sa médiation entre les rois de Castille et d'Aragon, et le traité de paix fut signé à l'abbaye cluniste de Najara. Ce fut encore le saint abbé de Cluny, qui eut la joie de ramener à Dieu Abélard, qui terrassé par saint Bernard, vint à Cluny déposer son orgueil et retrouver la paix de l'âme.

Digitized by Google

Mais il est un point assez important que nous devons signaler dans la vie de Pierre le Vénérable, ou plutôt dans l'histoire de Cluny, pendant la première moitié du douzième siècle : ce sont ses controverses avec saint Bernard. L'abbé de Clairvaux, comme nous l'avons dit, entraîné par son zèle pour la discipline, avait élevé la voix contre les abus qui menaçaient de se glisser dans certains monastères, mais loin de rétablir l'union entre Cluny et l'Ordre naissant de Cîteaux, son impétuosité était plutôt de nature à accentuer la divergence. Pierre lui répondit avec le calme de la charité qui le caractérisait, et quiconque lit sans prévention ces réponses, aussi remarquables par leur noblesse que par leur humilité, se convaincra que saint Bernard se fit parfois l'écho d'accusations injustes contre Cluny.

Certes Cluny n'était plus à la hauteur de son ancienne gloire et sa discipline contrastait en certains points avec les vigoureuses réformes de Cîteaux; mais fallait-il méconnaître son passé, et ne tenir aucun compte des grandes traditions qu'il gardait encore ? Cluny avait laissé s'affaiblir la pratique de quelques vertus monastiques, et semblait oublier parfois que son enceinte devait être celle de la prière, du silence et de la solitude. L'opulence de ses monastères, que ses adversaires ne manquaient pas d'exagérer, la grandeur de ses édifices, l'éclat mondain qui entourait ses abbés, tout cela soulevait des récriminations. D'où partaient ces clameurs ? Pour peu que l'on ait parcouru les auteurs de la fin du onzième siècle et ceux du douzième, on aura remarqué l'opposition qui s'y manifeste contre les moines (1). On voulait leur refuser le droit de prêcher, d'administrer les sacrements ; plusieurs chanoines réguliers allèrent jusqu'à oublier le glorieux passé des fils de Saint-Benoît et à leur répéter sans cesse que l'unique mission du moine était de « se taire et de pleurer ». Quelques Cisterciens, de l'aveu de saint Bernard, se firent l'écho de ces plaintes et accusèrent Cluny d'avoir dégénéré. Cette opposition des clercs se fit jour d'une manière éclatante à Cantorbéry, lorsqu'on refusa à un moine de s'asseoir sur un siège qui, depuis saint Augustin n'avait été occupé que par des moines et naguère encore illustré par Lanfranc et saint Anselme.

---

1. Ce point étant assez peu connu, nous croyons utile d'indiquer quelques passages qui s'y rapportent : Abélard. ep. 12. ap. Migne P. L. 178. 344-352 ; Anselm. Havelb. P. L. 188. 1119-1140 : *epistola apologet. canonicorum regul.;* Idungus monachus S. Emmeran : lib. IV *Quest. super statum monach.* ap. Perz. *Thes. anecd.*, t. II, p. XXXI-XXXIII, 506-542 ; Anonym. Cist. ap. Mart. *Thes. anecd.*, t. V, 1569-1654 ; Anonym. *lib. de div. ordin. et prof.* ap. Mart. *Ampl. Coll.*, t. IX, 1027 ; Wibald. P. L. 189. 1414-1416; S. H. can. reg. ap. Mabillon. *Annal. Bened.* t. V. app. p. 677 ; P. L. 213. 717-720. Ivo Carnut. ep. 69. P. L. 162. 88 ; ep. 213. ibid. 216 ; ep. 36, ibid. 48 ; Anselm. Laudun. P. L. 162. 1590; Lietbert abb. S. Rufi. P. L. 157. 715-719. Hugues de Rouen. *Dial.* lib. 6. P. L. 192. 1215; Gerhoh. Reichersp. lib. *de Ædif. Dei.* P. L. 194-1268 ; Arno Reichersp. ibid. 1522-1523 ; Rupert. *altercatio monachi et clerici.* P. L. 170. 537-542 ; *de vita vere apostol.* ibid. 618-664 ; ep. ad. Everard. P. L. 172. 541-544; ep. ad. Liezelin. P. L. 170. 663-668 ; in Reg. S. Bened. ibid. 476-538 ; Philippus Bonæ-Spei abbas. *de dignitate clericorum*, P. L. 203. 665 sqq. surtout à partir de 770 ; Alexand. II. ad Lanfranc. P. L. 146. 1415 ; Orderic Vital. P. L. 188. 893.

Digitized by Google

Pierre le Vénérable prit la plume pour défendre son Ordre et prouva que plus d'un des griefs qu'on produisait contre lui, n'était qu'une pure calomnie. En même temps de nouveaux statuts consolidèrent la discipline à Cluny, et de sérieux efforts furent tentés pour maintenir la congrégation à la hauteur des anciens jours. Tout cela cependant ne devait pas remédier assez à l'affaissement qui s'était fait pressentir et dont les vraies causes, peut-être, échappent à l'analyse. Essayons cependant d'en expliquer au moins quelques symptômes. Toute réforme pour être véritablement utile et durable doit répondre au caractère primitif de l'institution qu'il faut réformer et au caractère particulier de l'époque à laquelle elle se produit. C'est là l'action de la Providence dans la création de nouveaux Ordres. Qu'avait été l'Ordre bénédictin à son origine? L'école de la perfection évangélique. Qu'avait-il été dans son passé? Encore l'école de la perfection évangélique, mais il avait répondu, en même temps, à plusieurs autres besoins. Comparons son histoire avec celle de l'Église. L'Église est avant tout une institution divine, établie dans le but d'assurer à l'homme son salut éternel, et néanmoins elle n'exclut pas la réalisation du bonheur temporel dans l'épanouissement complet de toutes ses facultés; et de fait, l'Église a produit et produira toujours la véritable civilisation. L'Ordre bénédictin se vit amené dans le cours des siècles, et, nous n'en pouvons douter, par un dessein de la Providence, à réaliser en son sein l'idéal de la société chrétienne et à créer dans la société civile la civilisation véritable. L'auréole de la sainteté rayonnait autour de ses membres, les sciences et les arts avaient cherché un refuge dans ses cloîtres; à l'ombre de ses sanctuaires, les peuples avaient trouvé une législation de paix et la prospérité matérielle: en un mot, l'Europe chrétienne avait été fondée par l'Église aidée des moines de Saint-Benoît.

L'Ordre bénédictin, par sa position sociale et par ses écoles exerçait donc sur la société du douzième siècle, une influence considérable; ses églises étaient des basiliques où l'art étalait ses chefs-d'œuvre, ses abbayes ressemblaient souvent à des cités. Fallait-il que les moines quittassent subitement leurs cloîtres et retournassent au désert? fallait-il abandonner les écoles, rompre avec l'état féodal? Nous ne le pensons pas: il nous semble même que l'Ordre monastique, s'il voulait continuer son action sur la société, devait se prêter plus que jamais à ses besoins et à ses nécessités. C'est ce que les ordres mendiants plus tard, comprirent si admirablement; mais au douzième siècle on ne semble pas s'en être rendu suffisamment compte. Cîteaux, en remettant en honneur le travail manuel, refusait d'ouvrir des écoles, et sa réserve en ce point fut une des causes qui amenèrent la ruine des vieilles écoles monastiques. Dès lors l'enseignement passe d'abord aux écoles des chanoines réguliers, puis enfin aux universités, auprès desquelles les Ordres mendiants se créent presque aussitôt une position prédominante. Cîteaux reprochait à Cluny de posséder de riches basiliques, de consacrer au service de Dieu l'or et les

Digitized by Google

pierreries. Mais déjà saint Odilon avait regardé comme une gloire de son administration d'avoir transformé en une abbaye de marbre l'abbaye de bois qu'il avait trouvée à Cluny, et Pierre le Vénérable, avec Suger et tant d'autres, répondent victorieusement aux Cisterciens que rien ne pouvait être trop précieux pour le culte divin. Les Bénédictins, en effet, ont été toujours d'avis que la rigueur de la discipline monastique peut se concilier avec la culture des lettres et des arts ; mais on ne voit pas, à l'époque dont nous parlons, que ce programme ait été pleinement réalisé.

Malgré tout cela le douzième siècle fut en somme un siècle encore beau pour l'Ordre de Saint-Benoît. Si Cîteaux donne à l'Église Eugène III, l'ancien Ordre lui donna Pascal II, Gélase II et Grégoire VIII. Pierre le Vénérable avec saint Bernard fait triompher Innocent II. Si le saint abbé de Clairvaux confond Abélard et Gilbert de la Porée, l'abbé de Cluny combat l'hérétique Pierre de Bruys et réfute le Coran. Saint Norbert, avant de fonder son Ordre, va se former à la vie religieuse sous la pieuse et savante direction des moines de Siegbourg, parmi lesquels il faut citer l'illustre Rupert de Deutz et l'abbé Conon, plus tard évêque de Ratisbonne, et l'une des gloires de ce grand siège. Baudouin VII, comte de Flandre, se fait moine à Saint-Bertin, et Guillaume Cliton veut y mourir sous l'habit bénédictin. En Italie saint Brunon de Segni, abbé du Mont-Cassin, évêque et cardinal, défend la papauté, et saint Guillaume de Verceil fonde la congrégation de Mont-Vierge. En France le B. Godefroid, abbé de Nogent, puis évêque d'Amiens, réforme son clergé et son peuple. C'était l'époque de sainte Hildegarde et de sainte Élisabeth de Schœnau, et tandis que Suger, abbé de Saint-Denis, administrait la France, l'abbé de Stavelot, Wibald, remplissait le rôle de chancelier de l'empire. De grands cardinaux, sortis des cloîtres bénédictins, comme Matthieu, Albéric, Boson, se trouvent, comme au siècle précédent, à la tête des légations les plus importantes.

Les études étaient encore cultivées avec succès dans de nombreuses écoles monastiques. Nous avons nommé le B. Rupert, une des lumières de la science théologique. Pierre le Vénérable et Alger illustraient Cluny; les cardinaux Brunon et Léon, le Mont-Cassin ; Guibert de Nogent et Ordéric Vital, Guillaume de Malmesbury et Eadmer, archevêque de Saint-André, écrivaient leurs chroniques si précieuses pour l'histoire de leur siècle. Gratien, moine de Cluse, entreprenait la rédaction du décret. En Angleterre, Croyland s'était relevé sous l'administration de l'abbé Godefroid d'Orléans : quatre moines normands de Saint-Evroul, qui s'y étaient établis, se retirèrent à Cambridge et y fondèrent la célèbre université. Quoiqu'une des époques les plus brillantes de l'Ordre de Saint-Benoît semble toucher à sa fin, il ne faut pas pourtant en déduire que le désordre s'y soit introduit, car les travaux récents sur les monastères bénédictins de cette époque permettent de constater qu'à la fin du XIIIe siècle et au commencement du

Digitized by Google

XIVe, on n'avait presque pas à se plaindre de relâchement dans les monastères de l'Ordre de Cluny [1].

« Il n'en demeura pas moins, dit M. de Montalembert (préf. p. CLVI), une des plus grandes institutions de la chrétienté, avec ses immenses propriétés, sa vaste clientèle, ses magnifiques monuments, sa place conquise à demeure au milieu de tous les rouages et de tous les intérêts du corps social et politique. » Ce qu'on ne dira jamais, c'est que ses trop grandes richesses aient été mal acquises, qu'elles n'aient toujours été noblement partagées avec le pauvre, et que le peuple n'ait vécu heureux sous de tels maîtres. Au reste, saint Bonaventure n'a-t-il pas entendu dire de son temps que les membres de son Ordre, à cause précisément de leur pauvreté, honoraient plus les riches dont ils dépendaient que les pauvres? Le danger n'est donc pas seulement d'un côté.

Un des motifs de l'affaiblissement fut peut-être aussi un manque d'organisation hiérarchique suffisante ; par là un défaut de direction dans ce grand corps qui se sentait surpassé, devancé de partout, et un manque de force dans la direction. Les esprits ne furent plus assez tenus en éveil, et à certaines époques, le moindre écart dans la discipline suffit pour conduire à la ruine un institut religieux : c'est ce que saint Bonaventure entrevoyait pour le grand Ordre de Saint-Benoît. Nos chroniques se plaignent encore de l'action des grands sur les monastères, des vocations forcées ou fausses, surtout de la noblesse qui cherche à se faire une position dans les monastères, et des exactions de tout genre qu'eurent à subir nos abbayes.

Enfin nous avons déjà parlé de la décadence de nos écoles. « C'est de nos écoles, dit une chronique monastique, que vint tout notre salut, toute notre gloire, toute notre autorité, toutes nos richesses. Plût au Ciel que les écoles eussent toujours fleuri dans nos monastères! » Mais le mouvement intellectuel avait changé de courant au douzième siècle. Des écoles privées avaient été établies dans les villes ; Saint-Victor et Sainte-Geneviève à Paris, Reichersperg en Allemagne attiraient davantage les regards. Paris devint enfin le centre du mouvement littéraire et attira tout à lui. Les écoles monastiques furent peu à peu désertées et la science scolastique entraîna la jeunesse aux universités. C'est à cette époque que naissent les Ordres mendiants qui se mettent à la tête de ce mouvement, établissent leurs chaires auprès des universités et attirent à eux les âmes d'élite.

(A continuer.)

1. Cf. Bruel. *Visites des monastères de l'Ordre de Cluny de la province d'Auvergne en 1286 et en 1310.* d. Bibl. de l'école des Chartes. 1877. 1e et 2e livraisons ; un travail analogue sur ceux du Poitou fut publié par M. Siméon Luce. Ibid., 4e série, t. V, p. 237.

Digitized by Google

LA VOIX DE NOTRE PÈRE.

ENCYCLIQUE. — SUR LA CONSTITUTION CHRÉTIENNE DES ÉTATS. (FIN.)

VIII. — Devoirs des catholiques.

SI donc dans ces conjonctures difficiles les catholiques Nous écoutent, comme c'est leur devoir, ils sauront exactement quels sont les devoirs de chacun tant en *théorie* qu'en *pratique*.

Devoirs de pensée.

EN théorie d'abord il est nécessaire de s'en tenir avec une adhésion inébranlable à tout ce que les Pontifes romains ont enseigné ou enseigneront; et, toutes les fois que les circonstances l'exigeront, d'en faire profession publique. Particulièrement en ce qui touche aux *libertés modernes*, comme on les appelle, chacun doit s'en tenir au jugement du Siège Apostolique, et se conformer à ses décisions. Il faut prendre garde de se laisser tromper par la spécieuse honnêteté de ces libertés, et se rappeler de quelles sources elles émanent et par quel esprit elles se propagent et se soutiennent. L'expérience a déjà fait suffisamment connaître les résultats qu'elles ont eus pour la société, et combien les fruits qu'elles ont portés inspirent à bon droit de regrets aux hommes honnêtes et sages. — S'il existe quelque part, ou si l'on imagine par la pensée un État qui persécute effrontément et tyranniquement le nom chrétien, et qu'on le confronte au genre du gouvernement moderne dont Nous parlons, ce dernier pourrait sembler plus tolérable. Assurément les principes sur lesquels se base ce dernier sont de telle nature, ainsi que nous l'avons dit, qu'en eux-mêmes ils ne doivent être approuvés par personne.

Devoirs d'action.

EN pratique, l'action peut s'exercer soit dans les affaires privées et domestiques, soit dans les affaires publiques.

1° *Être fidèle à l'Évangile.* — Dans l'ordre privé, le premier devoir de chacun est de conformer très exactement sa vie et ses mœurs aux préceptes de l'Évangile, et de ne pas reculer devant ce que la vertu chrétienne impose de quelque peu difficile à souffrir et à endurer. Tous doivent, en outre, aimer l'Église comme leur mère commune, obéir à ses lois, pourvoir à son honneur, sauvegarder ses droits et prendre soin que ceux sur lesquels ils exercent quelque autorité, la respectent et l'aiment avec la même piété filiale.

2° *Participer aux affaires publiques en vue du bien public.* — Il importe encore au salut public que les catholiques prêtent sagement leur concours à l'administration des affaires municipales, et s'appliquent surtout à faire

Digitized by Google

en sorte que l'autorité publique pourvoie à l'éducation religieuse et morale de la jeunesse, comme il convient à des chrétiens : de là dépend surtout le salut de la société. — Il sera généralement utile et louable que les catholiques étendent leur action au delà des limites de ce champ trop restreint, et abordent les grandes charges de l'État. *Généralement*, disons-nous, car ici, Nos conseils s'adressent à toutes les nations. Du reste, il peut arriver quelque part que pour les motifs les plus graves et les plus justes, il ne soit nullement expédient de participer aux affaires politiques et d'accepter les fonctions de l'État.

Mais généralement, comme Nous l'avons dit, refuser de prendre aucune part aux affaires publiques serait aussi répréhensible que de n'apporter à l'utilité commune ni soin ni concours ; d'autant plus que les catholiques, en vertu même de la doctrine qu'ils professent, sont obligés de remplir ce devoir en toute intégrité et conscience. D'ailleurs, eux s'abstenant, les rênes du gouvernement passeront sans conteste aux mains de ceux dont les opinions n'offrent pas grand espoir de salut pour l'État. Ce serait, de plus, pernicieux aux intérêts chrétiens, parce que les ennemis de l'Église auraient tout pouvoir, et ses défenseurs aucun. Il est donc évident que les catholiques ont de justes motifs d'aborder la vie politique ; car ils le font et doivent le faire non pour approuver ce qu'il peut y avoir de blâmable présentement dans les institutions politiques, mais pour tirer de ces institutions mêmes, autant que faire se peut, le bien public sincère et vrai, en se proposant d'infuser dans toutes les veines de l'État, comme une sève et un sang réparateur, la vertu et l'influence de la religion catholique. — Ainsi fut-il fait aux premiers âges de l'Église. Rien n'était plus éloigné des maximes et des mœurs de l'Évangile, que les maximes et les mœurs des païens ; on voyait toutefois les chrétiens incorruptibles en pleine superstition et toujours semblables à eux-mêmes, entrer courageusement partout où s'ouvrait un accès. D'une fidélité exemplaire envers les princes, et d'une obéissance aux lois de l'État aussi parfaite qu'il leur était permis, ils jetaient de toute part un merveilleux éclat de sainteté, s'efforçaient d'être utiles à leurs frères, et d'attirer les autres à suivre Notre-Seigneur, disposés cependant à céder la place et à mourir courageusement s'ils n'avaient pu, sans blesser leur conscience, garder les honneurs, les magistratures et les charges militaires. De la sorte, ils introduisirent rapidement les institutions chrétiennes non seulement dans les foyers domestiques, mais dans les camps, la curie et jusqu'au palais impérial. « Nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons tout ce qui « est à vous, vos villes, vos îles, vos forteresses, vos municipes, vos conciliabules, vos camps eux-mêmes, les tribus, les curies, le palais, le sénat, le « forum [1]. » Aussi, lorsqu'il fut permis de professer publiquement l'Évangile, la foi chrétienne apparut dans un grand nombre de villes, non vagissante encore, mais forte et déjà pleine de vigueur.

1. Tertul. *Apologet.* 37.

Digitized by Google

Dans les temps où nous sommes, il y a tout lieu de renouveler ces exemples de nos pères.

3° *Se servir des institutions existantes au profit de la vérité et de la justice, et s'efforcer de les ramener à la forme chrétienne, sous la direction du Saint-Siège et des évêques.* — Avant tout, il est nécessaire que tous les catholiques dignes de ce nom se déterminent à être et à se montrer les fils très dévoués de l'Église ; qu'ils repoussent sans hésiter tout ce qui serait incompatible avec cette profession, qu'ils se servent des institutions publiques, autant qu'ils le pourront faire en conscience, au profit de la vérité et de la justice ; qu'ils travaillent à ce que la liberté ne dépasse pas la limite posée par la loi naturelle et divine ; qu'ils prennent à tâche de ramener toute constitution publique à cette forme chrétienne que Nous avons proposée pour modèle. — Ce n'est pas chose aisée que de déterminer un mode unique et certain pour réaliser ces données, attendu qu'il doit convenir à des lieux et à des temps fort disparates entre eux. Néanmoins il faut avant tout conserver la concorde des volontés et tendre à l'uniformité de l'action. On obtiendra sûrement ce double résultat, si chacun prend pour règle de conduite les prescriptions du Siège Apostolique et l'obéissance aux Évêques que *l'Esprit-Saint a établis pour régir l'Église de Dieu* (1).

4° *Pour cela, se garder du rationalisme, du naturalisme et de l'erreur qui sépare l'homme public de l'homme privé.* — La défense du nom chrétien réclame impérieusement que l'assentiment aux doctrines enseignées par l'Église soit, de la part de tous, unanime et constant, et de ce côté il faut se garder, ou d'être en quoi que ce soit de connivence avec les fausses opinions, ou de les combattre plus mollement que ne le comporte la vérité. Pour les choses sur lesquelles on peut discuter librement, il sera permis de discuter avec modération et dans le but de rechercher la vérité, mais en mettant de côté les soupçons injustes et les accusations réciproques. A cette fin, de peur que l'union des esprits ne soit détruite par de téméraires accusations, voici ce que tous doivent admettre : la profession intègre de la foi catholique, absolument incompatible avec les opinions qui se rapprochent du *rationalisme* et du *naturalisme*, et dont le but capital est de détruire de fond en comble les institutions chrétiennes et d'établir dans la société l'autorité de l'homme à la place de celle de Dieu. — Il n'est pas permis non plus d'avoir deux manières de se conduire, l'une en particulier, l'autre en public, de façon à respecter l'autorité de l'Église dans sa vie privée, et à la rejeter dans sa vie publique ; ce serait là allier le bien et le mal, et mettre l'homme en lutte avec lui-même, quand au contraire il doit toujours être conséquent et ne s'écarter en aucun genre de vie ou d'affaires de la vertu chrétienne.

5° *Observer toutefois la justice et la charité envers le prochain.* — Mais s'il

1. Act. XX, 28.

Digitized by Google

s'agit de questions purement politiques, du meilleur genre de gouvernement, de tel ou tel système d'administration civile, des divergences honnêtes sont permises. La justice ne souffre donc pas que l'on fasse un crime à des hommes dont la piété est d'ailleurs connue, et l'esprit tout disposé à accepter docilement les décisions du Saint-Siège, de ce qu'ils sont d'un avis différent sur les points en question. Ce serait encore une injustice bien plus grande de suspecter leur foi ou de les accuser de la trahir, ainsi que Nous l'avons regretté plus d'une fois. — Que ce soit là une loi imprescriptible pour les écrivains et surtout pour les journalistes. Dans une lutte où les plus grands intérêts sont en jeu, il ne faut laisser aucune place aux dissensions intestines ou à l'esprit de parti ; mais dans un accord unanime des esprits et des cœurs tous doivent poursuivre le but commun qui est de sauver les grands intérêts de la religion et de la société. Si donc par le passé quelques dissentiments ont eu lieu, il faut les ensevelir dans un sincère oubli : si quelque témérité, si quelque injustice a été commise, quelque soit le coupable, il faut tout réparer par une charité réciproque et tout racheter par un commun assaut de déférence envers le Saint-Siège. — De la sorte, les catholiques obtiendront deux avantages très importants, celui d'aider l'Église à conserver et à propager la doctrine chrétienne, et celui de rendre le service le plus signalé à la société dont le salut est fortement compromis par les mauvaises doctrines et les mauvaises passions.

IX. — Conclusion.

C'est là, Vénérables Frères, ce que Nous avons cru devoir enseigner à toutes les nations du monde catholique sur la constitution chrétienne des États, et les devoirs privés des sujets.

Il nous reste à implorer par d'ardentes prières le secours céleste, et à conjurer Dieu de faire lui-même aboutir au terme désiré tous nos désirs et tous nos efforts pour sa gloire et le salut du genre humain, Lui qui peut seul éclairer les esprits et toucher les cœurs des hommes. Comme gage des bénédictions divines et en témoignage de Notre bienveillance, Nous vous donnons dans la charité du Seigneur, Vénérables Frères, à vous, ainsi qu'au clergé et peuple entier confié à votre garde et à votre vigilance, la Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 1er novembre 1885, la huitième année de Notre Pontificat.

LÉON XIII, PAPE.

Digitized by Google

SAINT GÉRARD D'ORCHIMONT.

D'ABORD ABBÉ DE FLORENNES, PUIS MOINE CISTERCIEN DE SIGNY. (XIIe Siècle.) (23 AVRIL.)

DANS la première moitié du XIIe siècle (1126), le célèbre monastère de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Maur, près de Florennes, avait pour abbé le bienheureux Gérard, frère du Seigneur d'Orchimont. C'était un homme également recommandable par la sainteté de sa doctrine et l'étendue de son savoir; et sous son administration pleine de sagesse, l'abbaye était devenue un type accompli de ces « Maisons de Dieu », dont saint Benoît a tracé le plan dans son impérissable Règle.

Cependant, à la même époque, les vignes en fleur du nouvel Ordre de Cîteaux répandaient en tous lieux leur suave odeur, et Gérard ne put résister au puissant attrait de ce royal parfum, qui entraînait après lui toutes les âmes éprises de l'amour du CHRIST. Un jour, quittant en secret Florennes avec douze de ses moines, il s'en alla frapper à la porte du monastère de Signy récemment fondé grâce à l'influence et sous la direction du grand Abbé de Clairvaux saint Bernard.

Les moines de Signy acquiescèrent sans peine au pieux désir de l'abbé fugitif et de ses compagnons, et Gérard, suivant la règle, occupa le dernier rang qui lui revenait d'après son entrée. Au reste, il n'était pas le seul à venir ainsi s'asseoir tout joyeux au foyer de la pauvreté.

A la même époque, on vit les bienheureux Guillaume, abbé de Saint-Thierry et biographe de saint Bernard, et Arnulf, abbé de Saint-Nicaise de Reims se démettre de leurs charges pour solliciter une place parmi la famille monastique de Signy. En racontant ce triple exemple de détachement et de fidélité aux inspirations de la grâce, un pieux chroniqueur des temps passés (1) ne peut s'empêcher de laisser libre carrière à son naïf enthousiasme : il compare ces trois grands abbés aux trois Rois qui quittèrent tout pour venir mettre leur sceptre et leurs trésors aux pieds de l'Enfant nouveau-né de Bethléem.

Toutefois les moines de Florennes n'avaient pu apprendre sans un vif regret la démarche de leur Abbé. Ils lui firent d'abord parvenir l'expression soumise de leurs prières ; mais cette voix de ses fils, tout en touchant profondément le cœur de Gérard, ne put le déterminer à jeter un regard en arrière. Sans se laisser rebuter par ce premier refus, les frères délaissés recoururent à Rome, et de ce côté virent leurs efforts couronnés d'un plein succès : ils obtinrent d'Innocent II des lettres apostoliques intimant à

1. JAC. MARCHANTIUS. *Triumphus s. Joannis Baptistæ.* Mons 1644, p. 277.

Digitized by Google

Gérard l'ordre formel de retourner au plus tôt à son monastère, s'il ne voulait encourir la peine de l'excommunication.

Lorsque le porteur du message pontifical parvint à Signy, tous les frères furent dans la consternation, se croyant sur le point de perdre celui qui déjà les édifiait tant par sa sainte vie et les enseignements de sa longue expérience. Mais l'homme de Dieu ne se laissa pas encore ébranler. Persuadé qu'un tel acte de la part de la Cour romaine était dû à des manœuvres intéressées et à des vues trop humaines, il demanda et obtint la permission d'aller lui-même expliquer et défendre sa cause à Rome.

Il se mit donc en route. Mais les choses d'abord furent loin de marcher à son gré. C'est en vain que, prosterné aux pieds du Pontife Apostolique, il implora le bienfait de l'absolution. Innocent le reçut avec tout l'amour qu'il portait aux moines et surtout à ceux de Cîteaux; mais il n'en resta pas moins ferme sur le point principal qui avait amené Gérard de si loin : il lui conseilla fortement de regagner sans retard son premier monastère.

L'Homme de Dieu se retira triste et confus au logis, où il était descendu. Se regardant comme excommunié et ne voulant, comme tel, avoir de commerce avec personne, il se retira seul dans l'étable, et là, près de l'âne qui lui avait servi de monture, il prit en silence un peu de nourriture.

Or, Dieu permit que le fait parvint à la connaissance du Souverain Pontife. Celui-ci fait aussitôt mander le saint étranger, l'absout de toutes les censures qu'il pourrait avoir encourues, et, après avoir donné à son humilité et à sa simplicité les éloges qu'elles méritent, le congédie avec la Bénédiction Apostolique, lui permettant de vivre désormais, suivant son désir, parmi les frères du monastère de Signy.

Revenu au lieu de son repos, Gérard continua d'édifier toute la communauté par le spectacle quotidien de ses héroïques vertus. Vers la fin de sa carrière, il fut élu au poste de prieur, et quelques années après, il s'endormit dans le Seigneur, plein d'années et de bonnes œuvres, le 23 avril 1138. Comme il était près de rendre le dernier soupir, il fit venir l'abbé et les frères, et les supplia dans les termes les plus pressants de ne pas ensevelir son corps dans le cloître ou dans l'oratoire, mais sous la gouttière du toit de l'oratoire, afin que son cadavre fût plus promptement rendu à la condition première de l'homme.

La famille monastique tout émue ne put résister à de si touchantes prières. Le saint corps fut donc déposé contre le mur extérieur de l'oratoire. Mais bientôt la renommée de sainteté qu'avait laissée après lui l'homme de Dieu, attira sur son humble tombe une multitude de malades, atteints de la fièvre ou d'autres infirmités ; et des guérisons prodigieuses récompensant leur foi simple et clairvoyante vinrent hautement attester les éminentes vertus du bienheureux Gérard et le crédit dont il jouissait auprès de Dieu.

Tel fut le concours sans cesse croissant du peuple fidèle, qu'à la fin, les frères commencèrent à s'inquiéter en voyant la paix du monastère ainsi

Digitized by Google

menacée. Un jour donc, le vénérable Dom Bernard, abbé de Signy depuis sa fondation, s'en vint, accompagné d'un certain nombre de frères, près de l'endroit où reposait le corps du bienheureux, et s'adressant à ce dernier, « Qu'est-ce donc, mon frère, lui dit-il ? Nous ne doutons pas le moins du « monde de la sainteté de votre vie et de votre conduite; à quoi bon alors « ces miracles ? Voudriez-vous voir troubler la paix de ce monastère par les « séculiers qui affluent à votre sépulcre ? Au nom de Notre-Seigneur JÉSUS-« CHRIST, nous vous commandons de cesser de faire ces miracles : autre-« ment, nous ensevelirons votre corps hors du monastère ; ainsi les séculiers « auront libre accès à votre tombeau sans que la tranquillité des frères en soit « compromise. »

A partir de ce jour, dit l'annaliste cistercien de Signy, on vit cesser les miracles : Gérard avait été obéissant jusqu'après la mort.

Dieu ne permit pas cependant que la gloire de son serviteur souffrît de la restriction imposée aux manifestations de son pouvoir céleste. Un siècle environ après sa mort, le 23 avril 1234, l'abbé Gilles de Signy, du consentement de l'archevêque de Reims, transféra le corps du bienheureux Gérard de Florennes ainsi que ceux des vénérables Guillaume de Saint-Thierry et d'Arnulf de Saint-Nicaise dans l'intérieur de l'oratoire, et les plaça avec tout l'honneur qui leur était dû, dans une châsse en pierre blanche, ornée de riches dorures. Cette translation fut accomplie en présence des Abbés voisins et au milieu d'un concours considérable de peuple, attiré par l'amour et la vénération dont il continuait à entourer le bienheureux Gérard.

Dans la suite, pour satisfaire la dévotion toujours croissante des fidèles, on fut obligé de recourir aux formes plus solennelles du culte : un autel fut érigé et consacré en l'honneur de saint Gérard d'Orchimont, et souvent les malades ou les pèlerins y faisaient dire la messe en l'honneur du Bienheureux. Le vénérable Bernard n'était plus là pour maintenir sa défense, et plus d'une fois on vit des grâces merveilleuses obtenues par les mérites du Saint. La tradition du pays attribuait jusqu'au XVIIIe siècle, à l'eau dans laquelle avaient été plongées les reliques du saint Abbé une efficacité souveraine contre les maladies de tout genre, et particulièrement contre la fièvre.

Le culte de saint Gérard florissait à Signy depuis quatre siècles, lorsque l'abbé de Florennes, Charles II Saymon (1652-1679) renouvela auprès du prieur de Signy les instances faites par ses quatre prédécesseurs pour obtenir une partie des reliques du saint Abbé. Cette fois, il obtint gain de cause. Vers la fin de septembre 1668, deux moines de Florennes allèrent chercher au monastère cistercien des Ardennes la part précieuse qui leur avait été promise : les plus anciens religieux témoignèrent du culte rendu au Bienheureux de temps immémorial et montrèrent l'autel consacré à la mémoire du Saint, où leurs Pères avaient dit et où ils disaient encore eux-mêmes la messe en son honneur.

Conformément aux prescriptions du Concile de Trente, l'abbé de Florennes

Digitized by Google

se pourvut de la permission de l'ordinaire, alors le prince-évêque de Liège, en même temps archevêque de Cologne, pour exposer publiquement dans son Église les reliques de son saint prédécesseur qui venaient de lui être concédées. Puis, dans la pensée de faire approuver solennellement à Rome le culte du saint abbé, il fit composer l'histoire de sa vie, principalement à l'aide de précieux renseignements contenus dans les archives de Signy. En attendant, sur l'avis des docteurs et des ecclésiastiques les plus recommandables, il obtint de l'ordinaire l'autorisation d'introduire à Florennes le même culte liturgique dont le bienheureux avait joui à Signy jusqu'à cette époque. En conséquence, un autel fut consacré en l'honneur de saint Gérard d'Orchimont par le suffragant de Liège, et le dimanche 2 octobre 1672, le pieux Abbé Charles Saymon chanta le premier la Messe solennelle du Commun des Abbés, non sans un grand concours de peuple qui assista dévotement au sermon et à la procession solennelle avec les saintes reliques, qui termina la cérémonie.

Les reliques de saint Gérard furent entourées des mêmes honneurs jusqu'à la fin du siècle dernier, qui amena la dissolution de l'abbaye. A la restauration du culte, ce pieux trésor, comme la plupart de ceux de l'abbaye, passa à la collégiale de Saint-Gangulfe, devenue église paroissiale, et y demeura constamment exposé à la vénération des fidèles.

L'an dernier, un commencement d'incendie obligea de descendre les châsses qu'il menaçait d'atteindre. L'une d'elles portait l'inscription : *Reliquiæ sancti Gerardi de Orcimonte, Abb.* Elle renfermait les reliques transférées en 1668, avec un manuscrit contenant le texte de tous les actes officiels se rapportant soit à la translation, soit aux monuments propres à constater le culte du saint abbé. Le religieux qui écrit ces lignes a eu le bonheur de baiser ces précieux ossements, et grâce à la pieuse générosité du digne pasteur de Florennes, il a pu en rapporter une parcelle à son cher monastère, unique héritier, dans notre pays wallon, des pieuses traditions de ces grandes abbayes qui le couvraient jadis.

Nous n'avons pas négligé de prendre les renseignements nécessaires sur l'état actuel du culte de saint Gérard d'Orchimont à Signy. Il est certain, par le témoignage de Dom Martène (1), que la mémoire du bienheureux était encore en vénération à Signy, en 1713. Il paraît cependant que la Révolution a réussi à effacer entièrement jusqu'au nom même d'un personnage autrefois si universellement honoré dans la contrée. Tout en le regrettant vivement, nous apprécions d'autant plus le bonheur qui nous a été donné de soustraire à un oubli irréparable la mémoire et le culte du saint abbé, auquel notre piété filiale a consacré ces pages (2).

1. *Voyage littér.* Paris 1717. IIe part., p. 150.

2. Un travail latin plus complet paraîtra dans le numéro d'avril des *Études bénédictines* de Raigern, et donnera le texte des documents officiels contenus dans le Manuscrit dont nous avons parlé ci-dessus.

Digitized by Google

SAINT LAMBERT (Suite).

VI.

C'EST au creuset des persécutions que Dieu éprouve ses Saints.

L'heure de l'épreuve a sonné pour Lambert.

L'église et la royauté franques jouissaient depuis quelques années d'une paix relative ; — paix bien rare à l'époque mérovingienne !

Mais soudain l'ouragan se déchaîne ; il part des confins de la Neustrie et sévit avec violence sur toute l'étendue de l'héritage de Clovis. . .

***

Childéric régnait d'abord sur la seule Austrasie : — au nom d'un monarque indolent et lâche, Thierry III, le maire du palais Ebroïn tyrannisait la Neustrie.

Un jour les Neustriens perdent patience ; sur les conseils de Léger, l'évêque d'Autun, ils appellent Childéric et l'élèvent sur le pavois. Ebroïn est enfermé à Luxeuil, et Thierry au monastère de Saint-Denis.

Quatre ans après, Childéric meurt assassiné. Léger et les Neustriens rappellent alors Thierry et lui rendent la couronne.

Mais Ebroïn croit le moment venu de ressaisir le pouvoir. Il s'échappe de Luxeuil et crée un prétendu roi qu'il promène avec succès en Austrasie.

Effrayé, l'indigne Thierry fait la paix avec son ancien ministre ; il lui rend sa dignité première et abandonne Léger à sa vengeance.

Ebroïn ne tarde pas à exercer de sanglantes représailles. Traîné de cachot en cachot, privé de ses yeux, soumis aux plus cruelles tortures, Léger est enfin mis à mort. Son frère Warein, Philémon, Prix et Herréol, évêques de Lyon, de Clermont et de Vienne, reçoivent comme lui les palmes du martyre. L'évêque de Sens, Amé, et Philibert, le respectable abbé de Jumièges, sont jetés en prison.

Lambert n'est pas intervenu dans la lutte des partis en Neustrie. Mais il a été conseiller de Childéric, et ce titre le désigne aux vengeances du ministre. Quelques malheureux prélats, payés par Ebroïn, déclarent l'homme de Dieu indigne du sacré ministère ; et en sa place un clerc ambitieux et cupide, nommé Pharamond, est promu par eux à l'honneur de l'épiscopat.

***

Un jour de deuil se lève pour Maestricht : chassé par un usurpateur, le bon pasteur doit quitter son troupeau.

Tout le clergé, tout le peuple l'accompagne en pleurant aux portes de la ville : « Hélas ! s'écrie-t-on au milieu des gémissements et des larmes, père bien-aimé, à qui nous confiez-vous ? En quelles mains laissez-vous vos ouailles? Qui nous défendra des embûches de l'ennemi? Qui priera Dieu pour

Digitized by Google

nous ? Qui éloignera de nous les maux qui nous menacent ? Des loups cruels nous envahissent ; ils vont nous déchirer, et personne qui nous protège ! »

— « Prenez courage, ô mes fils, répond le saint évêque ; Dieu est votre Pasteur suprême, et celui-là vous reste. Servez-le dans la crainte et la joie ; fuyez le mal et faites le bien, et le Seigneur sera votre défense. Il est fidèle dans ses promesses : Il ne laissera pas périr ceux qu'il a rachetés au prix de son sang. Qu'il soit béni à jamais ! »

Le pasteur lève au Ciel les yeux et les mains ; sur la foule inclinée il forme une fois encore le signe du Rédempteur, et s'éloigne..... Longtemps on le suit du regard, puis peu à peu la multitude s'écoule et se disperse.

Et Lambert, avec deux serviteurs seulement, suit la route qui mène aux solitudes de l'Ardenne : — à l'abbaye de Stavelot....

VII.

UN chroniqueur nous a laissé de Stavelot, au VIIe siècle, une intéressante description.

« C'était, nous dit-il, un endroit perdu au milieu des solitudes escarpées et des forêts de l'Ardenne ; sombre et rempli d'horreur, il paraissait impropre à devenir le séjour de l'homme ; la terre y était stérile et rebelle à la culture ; on eût en vain essayé de l'ensemencer, d'y élever des troupeaux, d'y planter des arbres fruitiers. Nul profit à tirer de ce sol ingrat. N'étaient quelques ruisseaux et quelques sources limpides qui l'arrosaient, jamais Paul ou Antoine n'habitèrent de plus affreux désert. »

Telle a été la retraite préférée de Remacle et de Théodard ; telle est la retraite choisie par Lambert.

L'abbé de Stavelot, le pieux Sigolin, et ses moines reçoivent avec respect l'illustre exilé ; on veut le traiter avec honneur, lui donner le premier rang dans la communauté, l'entourer d'égards comme un hôte de distinction.

Mais Lambert n'a qu'un désir : se soumettre à la règle commune ! Il est débarrassé du lourd fardeau des honneurs ; il veut maintenant embrasser la vie monastique dont il a fait, chez Théodard, un si doux apprentissage. Le conseiller de Childéric partage la grossière nourriture des moines et prend place dans leur dortoir commun ; il prie et travaille avec les frères ; il édifie la communauté par ses jeûnes, ses macérations et ses veilles, et l'austérité de sa vie le réduit bientôt à une maigreur extrême.

L'évêque se fait obéissant comme le dernier des moines ; il prévient les ordres qui le fuient, et son humilité ne recule devant aucun abaissement.

Une fois, son obéissance va jusqu'à l'héroïsme.

C'était en hiver. La communauté prenait, en un même dortoir, les quelques heures de repos que lui accorde la Règle.

Chaque nuit Lambert se levait bien avant l'heure des Vigiles ; chaque nuit, avec un religieux respect pour le sommeil des frères, il se glissait hors de la chambre commune et se rendait sans bruit à l'oratoire pour s'y livrer en toute liberté à la méditation et à la prière.

Digitized by Google

Une nuit donc, il sort du lit selon sa coutume ; il prend en mains ses sandales et s'apprête à les chausser...

Mais en ce moment, — est-ce un effet de la malice du démon qui veut tourmenter le saint homme ? — malgré ses précautions une des sandales lui échappe et retombe avec bruit sur le sol.

L'abbé est réveillé ; il s'irrite de cette infraction à la règle du silence nocturne : « Que le négligent auteur de ce bruit, s'écrie-t-il, en aille faire « satisfaction au pied du Crucifix ! »

Prompt à obéir, Lambert quitte le dortoir et se rend au pied de la croix devant laquelle s'expient les coulpes légères. Cette croix se trouve dans le cloître ouvert du monastère, exposé à toutes les intempéries des saisons.

Le froid est très vif ; la neige tombe à gros flocons et déjà couvre la terre. Pour ne mettre aucun retard dans son obéissance, Lambert n'a pris aucun des vêtements qu'il porte pendant le jour ; il s'est couché vêtu d'un cilice et d'une mince tunique ; c'est ainsi qu'il ose affronter les rigueurs d'une nuit glaciale. Les genoux dans la couche de neige, la tête découverte et le corps à demi nu, le saint prélat se plonge bientôt dans la contemplation des célestes mystères ; intérieurement embrasé du feu de l'amour divin, il méprise le froid extérieur qui fait trembler ses membres. Réchauffé, consolé par l'Esprit-Saint, il prolonge avec joie sa pénitence, attendant humblement qu'un nouvel ordre de l'Abbé y vienne imposer un terme.

Cependant le chant du coq annonce l'heure des Vigiles. Les moines se lèvent et se rendent au chœur ; mais l'abbé a oublié l'incident de la nuit ; l'office se termine et personne ne s'est aperçu de l'absence du prélat.

En sortant du chœur, la communauté se rend au chauffoir. On allume du feu ; tour à tour chacun s'en approche et vient réchauffer ses membres engourdis. En ce moment l'abbé se souvient de son hôte : il craint que l'humilité du saint prélat ne l'empêche d'approcher du foyer ; il le cherche des yeux pour l'y contraindre ; — mais en vain : Lambert n'est pas au chauffoir. Étonné, Sigolin interroge les moines : l'un d'eux a entendu, la nuit, l'ordre donné par le Supérieur, il soupçonne que l'homme de Dieu pourrait bien être ce coupable envoyé aux pieds du Crucifix...

Effrayé à cette pensée, l'abbé dépêche aussitôt des frères à l'endroit où s'expiaient les coulpes : — ils y trouvent le prélat couvert de neige et raidi de froid sous son cilice, mais psalmodiant d'une voix ferme encore : *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies...*

On le ramène au plus vite à l'intérieur du monastère, on lui prépare un bain, on le couvre de ses vêtements. Puis l'abbé se précipite à ses pieds et le supplie de lui pardonner son erreur et son imprudence... « Ne vous « accusez pas d'imprudence, lui répond le saint avec douceur ; votre con- « duite était pleine de sagesse. L'apôtre Paul n'a-t-il pas dit : Par le froid « et la nudité je réduis mon corps en servitude ? »

(A continuer.)

Digitized by Google

NOUVELLES BÉNÉDICTINES.

ABBAYE DE GOETTWEIG (Autriche).

LE 14 février de cette année est mort dans l'abbaye de Göttweig, sur le Danube, le R^me^ Père abbé de cette illustre maison, D. Rodolphe Gusenbauer, âgé seulement de 59 ans, et après 12 ans d'administration abbatiale. Le vénérable défunt qui était conseiller de Sa Majesté Apostolique, commandeur, etc., etc., s'est montré un des amis de la congrégation de Beuron et a, l'année dernière, honoré de sa présence, l'installation du R^me^ Père abbé D. Benoît Sauter à Emmaüs (Prague). D. Rodolphe était un prélat d'une grande piété et universellement estimé. Les récits qui nous arrivent de sa mort et de ses funérailles le constatent à l'envi. Les abbés de Melk, Altenburg, Zwetl, Lilienfeld, Seitenstetten et plusieurs autres, puis les représentants d'Admont, de Kremsmünster, etc., beaucoup de prêtres et les autorités civiles et militaires de la contrée, ont assisté aux funérailles qui ont eu lieu, le 18 février, dans l'église abbatiale. R. I. P.

A l'occasion de cette funèbre nouvelle, disons un mot de l'abbaye qui pleure aujourd'hui la mort de son vénéré père.

Digitized by Google

On raconte que dans la première moitié du XIme siècle, trois jeunes Allemands, en allant à Paris pour leurs études, s'arrêtèrent auprès d'une montagne, non loin du Danube et de la ville actuelle de Krems. Inspirés sans doute d'en haut, ils se dirent que si jamais ils devenaient évêques, chacun d'eux fonderait un monastère. L'étrange prévision se réalisa, et Altmann devenu évêque de Passau, fonda Göttweig sur la hauteur même près de laquelle il avait fait cette promesse ; Adalbéron, évêque de Wurzbourg, érigea Lambach où ses restes sont encore vénérés comme ceux d'Altmann, à Göttweig; et Gebhard, archevêque de Salzbourg, établit Admont qui également a conservé la dépouille de son fondateur. Ces trois évêques comptaient parmi les illustrations de l'église d'Allemagne, et résistèrent fortement durant le schisme de Henri IV.

La première chapelle à Göttweig avait été achevée en 1072, et l'érection d'une communauté avait eu lieu en 1083, mais ce ne fut qu'en 1094 que les premiers Religieux, appelés d'abord chanoines réguliers, prirent l'habit et la Règle de Saint-Benoît. S'adressant au successeur de saint Guillaume de Hirschau, en Souabe, ils obtinrent de ce célèbre monastère leur premier abbé, le vénérable Hartmann (✠ 1114) et une colonie de moines, parmi lesquels les deux saints Berthold et Wirnto, abbés plus tard de Garsten et de Formbach. Dans le second monastère qui fut construit vers la même époque au pied de la montagne, vécut alors la religieuse Alva, poète allemand de renom,et un peu plus tard Gerbirge,sœur de S. Léopold d'Autriche et veuve du duc de Bohème (✠ 1142). Un moine de Göttweig, sous Hartmann, le frère Henri, fut également célèbre par ses poésies. Depuis ce brillant commencement, l'abbaye de Göttweig a été pendant bientôt huit siècles un foyer de prières et de perfection chrétienne et en même temps un asile des lettres et de la civilisation chrétienne. D. Rodolphe qui vient de mourir en était le 57me abbé. Parmi les gloires de Göttweig, il faut surtout compter D. Godefroid Bessel, abbé de 1714-1749, émule, comme auteur du « *Chronicon Gottwicence* » (1732) de Mabillon, et un des fondateurs de la science historique en Allemagne. C'est lui aussi qui, après l'incendie de 1718, rétablit le splendide monastère, un des plus spacieux qui existent. La communauté de Göttweig compte actuellement au-delà de soixante prêtres.

ROME.—M. L. Pasqualucci, de Rome, publie en ce moment les « *Opere complete* » de D. Louis Tosti, en 20 volumes in-octavo. On sait que l'illustre bénédictin qui a été nommé récemment, malgré son grand âge (il est né en 1811) vice-archiviste du Vatican, compte parmi les premiers littérateurs de l'Italie. De ses nombreuses publications la plus intéressante pour nous est la « *Storia della Badia di Monte Cassino* » qui a paru pour la première fois en 1842. Elle comprend 3 volumes, et la nouvelle édition sera considérablement augmentée et corrigée. M. Pasqualucci donnera, dans le dernier volume de son édition, une étude sur la vie et les œuvres du vénérable moine.

Digitized by Google

Amérique. — Le R^me^ Père Abbé D. Fintan Mundwiler, de S. Meinrad (Indiana), après avoir visité l'Europe pour la première fois depuis 25 ans, vient de s'embarquer de nouveau pour sa lointaine abbaye. D'abord moine de Notre-Dame des Ermites, il avait été désigné, en 1860, pour faire partie de la jeune communauté qui, depuis 1854, s'occupait de fonder le monastère de Saint-Meinrad. En 1880, D. Fintan fut choisi pour succéder au premier Abbé de la nouvelle fondation, D. Martin Marty, élu évêque de Tibériade et vicaire apostolique du Dakota. En même temps qu'abbé de S. Meinrad, le R^me^ Père D. Fintan est président général de la jeune Congrégation Helvéto-Américaine, fondée en 1870. Il résolut l'année dernière de revenir en Europe pour rendre compte au Souverain Pontife et à ses anciens confrères d'Ensiedlen des succès et des périls de la difficile entreprise que Dieu lui a confiée. Nous avons eu occasion d'apprendre de sa propre bouche, durant le court séjour qu'il a fait à Maredsous, combien S. S. Léon XIII a encouragé et approuvé l'humble moine qui, placé aux avant-postes de la civilisation, affirme la mission féconde de la prière liturgique et la puissance d'édification des conseils évangéliques.

Cinquantenaire d'Ottobeuren (Bavière). — Le 13 novembre de l'année passée a été célébré le cinquantième anniversaire du rétablissement du monastère d'Ottobeuren, en Souabe. Une bien petite communauté malheureusement, occupe depuis 1835, les magnifiques constructions de l'ancienne abbaye libre et impériale, une des plus importantes de l'Allemagne.

Fondé dès l'an 764, en l'honneur du martyr saint Alexandre, Ottobeuren a eu une part considérable dans l'établissement de la foi dans ces pays. Plusieurs de ses religieux se sont assis sur le siège épiscopal d'Augsbourg; d'autres, comme le bienheureux Hatton, ami de saint Udalric, et le bienheureux Rupert, abbé au XIIme siècle, ont confirmé la foi par l'éclat de leur sainteté. Les cinq premiers abbés de Marienberg en Tyrol (ce monastère existe encore de nos jours) étaient venus d'Ottobeuren. Au XIIIme siècle, les bienheureux abbés Conrad et Berthold maintinrent intacte la renommée de l'insigne monastère qui, plus tard encore, devait être une citadelle de l'Église lors des troubles de la réforme protestante. Aux siècles suivants, Ottobeuren prit part, plus encore que beaucoup d'autres abbayes, à ce grand mouvement scientifique qui fut, à cette époque, la gloire, de nos moines d'Allemagne. Lors de sa suppression, en 1802, l'Abbaye entretenait un lycée florissant avec deux séminaires, sur lesquels on a eu, tout récemment, des renseignements fort intéressants, dans les souvenirs de jeunesse d'un célèbre littérateur catholique, L. Auerbacher.

Le territoire de l'abbaye, lors de sa suppression, était de 4 3/4 milles carrées (1 mille = 2 lieues) avec 20,000 habitants qui relevaient de la juridiction abbatiale. Toutes ses possessions passèrent à la couronne de Bavière.

Digitized by Google

En 1835, le roi Louis I voulut rétablir l'illustre monastère, mais, nous ne savons pour quelles raisons, il n'en fit qu'une dépendance de la nouvelle abbaye de Saint-Étienne qu'il avait fondée à Augsbourg. Depuis lors, 4 ou 5 Pères généralement habitent les cloîtres immenses de ce qu'on a appelé l'Escurial de l'Allemagne (les ailes principales du monastère mesurent de 406 à 466 pieds !). En 1855, un orphelinat y fut annexé par les soins des religieux qui s'efforcent ainsi de continuer, quoique bien affaiblie, l'ancienne mission d'Ottobeuren.

SUBIACO. — Deux manuscrits appartenant aux archives du Proto-Monastère de Subiaco, et d'une très grande importance pour l'histoire, ont été livrés à l'impression et mis au jour, à Rome, pour la première fois, vers la fin de l'année dernière 1885.

Le 1er, *Chronicon Sublacense*, composé sur les anciens mémoires et documents des dites archives, est l'ouvrage du célèbre P. D. Cherubino Mirzio (Murtz) de Trèves, qui professa la Règle de Saint-Benoît à Subiaco, le 13 octobre 1592. Il embrasse l'histoire et les diverses conditions du monastère et de l'abbaye de Subiaco depuis les temps de saint Benoît jusqu'à ceux de l'auteur 1628.

Le 2me, *Regestum Sublacense*, est un manuscrit du XIme siècle, qui contient les bulles, chartes et privilèges accordés au Proto-Monastère jusqu'à cette époque.

Les moines de Subiaco ont pris une part active dans la publication de ces précieux manuscrits. Le T. R. P. D. Leone Allodi, en particulier, actuellement prieur et bibliothécaire de Sainte-Scholastique, a enrichi le *Chronicon* d'une préface et de notes explicatives, et a donné toute la suite des abbés du monastère.

Le 8 mars dernier, le Révérendissime Père abbé général de la Congrégation de Subiaco avait l'honneur de présenter un exemplaire de ces deux ouvrages à Sa Sainteté le pape Léon XIII, grand et très sage promoteur des études historiques. Sa Sainteté voulut bien lui témoigner qu'elle les agréait avec plaisir et bénir la Congrégation et les fatigues de ses Religieux.

CHRONIQUE DE L'ÉGLISE.

ANS l'important discours que le Souverain Pontife Léon XIII a prononcé quand on a lu devant lui les décrets de la sacrée Congrégation des Rites sur les miracles des quatre vénérables dont nous avons annoncé la béatification dans le dernier numéro de la Revue, Sa Sainteté faisait ressortir les avantages que le souvenir et l'exemple de ces héros devaient procurer au peuple chrétien pour conserver la foi dans sa pureté et les mœurs dans leur sainteté. Le Saint Père ajoutait qu'il proposait d'autant plus volontiers à l'imitation l'exemple de leurs vertus, que la diffusion croissante des maximes

Digitized by Google

coupables et des doctrines impies a malheureusement affaibli et gâté les mœurs, même chez les nations catholiques. Tandis que des événements douloureux, qui sont la honte de notre Société si fière de ses prétendus progrès viennent encore récemment de montrer dans notre catholique Belgique et dans plusieurs autres pays jusqu'où les maximes coupables et les doctrines impies, que signale le Pontife, ont perverti et égaré les peuples, l'Église, dirigée par le Saint-Esprit, continue à mettre devant les yeux de ses enfants des exemples de foi héroïque et de courageuse et sainte vie. Le 2 mars la sacrée Congrégation des Rites a tenu une réunion préparatoire pour examiner le martyre et les miracles d'un missionnaire français, le vénérable P. Chanel de la Société de Marie, qui après avoir évangélisé pendant trois ans et demi une île de l'Océanie occidentale, fut massacré en haine de la foi, le 28 avril 1841. Sa cause de béatification, la première de l'Océanie, est déjà très avancée.

Sur l'avis favorable des cardinaux de la sacrée Congrégation des Rites, le Saint Père vient aussi d'approuver et de signer le décret d'introduction de la cause de béatification de huit vénérables serviteurs de Dieu, de l'Ordre de Saint-François, qui ont été martyrisés à Damas par les Mahométans en 1860.

Si, d'après une parole célèbre, le sang des martyrs est une semence féconde de chrétiens, on peut dire aussi que Dieu répond aux massacres des missionnaires en suscitant toujours en plus grand nombre des âmes héroïques pour les remplacer. En effet, et c'est là au milieu des tristesses de l'heure présente, un autre sujet de consolation et d'espérance pour les fidèles enfants de l'Église, on constate de toutes parts un heureux développement de l'œuvre des missions dans les pays infidèles. Dans un appel à la charité fait par des Dames protectrices du Séminaire des Missions Étrangères à Paris, il est dit que les vocations augmentent et que les dons ordinaires ne suffisent plus pour donner le modeste trousseau de ceux qui vont prendre la place de leurs frères massacrés. D'après un calcul de la *Revue théologique* de Linz, le nombre des missionnaires catholiques qui, en 1885, ont quitté, l'Europe pour les pays infidèles, fut : des Missions Étrangères de Paris 130, dont la plupart destinés à remplir les vides causés par la persécution du Tonkin ; de plus trente-neuf Jésuites, trente-huit Franciscains, cinq Maristes, trois membres de la Congrégation du Saint-Esprit et trois de la maison des Missions allemandes de Steyl. Cette liste est loin d'être complète puisqu'elle ne parle ni des missionnaires italiens ni de ceux qui sont partis de la maison de Mill Hill en Angleterre, dirigée avec autant de prudence que de zèle par notre digne compatriote M. le chanoine Benoit.

Au milieu des occupations si nombreuses et si accablantes auxquelles l'activité et le zèle prodigieux de Léon XIII savent faire face, l'œuvre des missions est l'objet de la plus vive et de la plus constante sollicitude du chef de l'Église universelle. Rappelons ici une circonstance récente où Sa

Digitized by Google

Sainteté a montré, comme elle le fait si souvent d'ailleurs, le grand intérêt qu'elle porte aux missions. C'était au jour anniversaire de son élection : Sa Sainteté avait admis à une audience familière 32 cardinaux, 20 évêques de diverses nations avec leurs grands Vicaires et Secrétaires, tous les prélats de la famille pontificale, enfin les maîtres et élèves de l'Académie ecclésiastique récemment fondée par le Saint Père. Il interrogea d'abord Son Éminence le cardinal Lavigerie sur les missions de l'Afrique, prenant le plus vif intérêt aux détails d'organisation des établissements fondés pour l'évangélisation de cette antique terre chrétienne et témoignant d'une connaissance parfaite de la situation. Sa Sainteté a demandé ensuite à quelle distance les missions de Mgr Lavigerie se trouvaient du nouvel État du Congo, et à cette occasion a exprimé une grande joie de tout ce qui a été entrepris par le Roi des Belges pour l'évangélisation de ce pays. Après avoir signalé plusieurs entreprises apostoliques dans diverses contrées, parlant de l'Australie, le Saint Père s'est tourné vers le cardinal Pitra, O.S.B. pour dire que c'étaient des évêques bénédictins qui y répandaient la civilisation chrétienne, ajoutant que la foi et la science sont les deux grandes lumières du monde. *Le Courrier de Genève* qui rapporte ces faits fait observer que Rome, malgré tout, en reste le foyer indestructible.

Nous trouvons cette même réflexion dans une lettre remarquable que Mgr l'Archevêque de Cambrai vient d'adresser à ses diocésains à son retour d'un voyage *ad limina* et dont nous transcrivons ici un passage : le prélat y donne sur la capitale du monde chrétien un aperçu aussi neuf qu'édifiant et que nos lecteurs liront avec plaisir. Après avoir parlé en termes émus de celui qui en même temps qu'il est le suprême Docteur de la foi se montre encore l'intelligent et dévoué protecteur de la science, Sa Grandeur continue en ces termes : « Malgré ces malheurs, Rome est demeurée la ville de la foi, de la science et des arts. On y foule un sol imprégné du sang des martyrs ; le triomphe de la religion sur le paganisme et la barbarie s'y affirme de toutes parts. Les nations les plus civilisées y envoient des élèves pour y étudier les sciences religieuses et profanes. Là, enseignent des maitres dont les leçons font partout autorité. Là, surtout dans la haute prélature, on rencontre un grand nombre d'esprits qui, dégagés de toute sollicitude d'administration et de famille, ont poussé toujours plus loin la culture scientifique. D'autres, selon la diversité des nombreuses carrières ouvertes à leur dévouement beaucoup plus qu'à une légitime ambition, ont acquis avec les leçons de l'expérience, par leurs rapports avec des correspondants du monde entier, la haute science des affaires et la maturité d'un jugement qui ne prononce jamais au hasard. »

«La société qu'entretiennent les uns avec les autres ces hommes savants et sages est profitable à chacun d'eux. Leurs conversations révèlent l'élévation de leurs pensées et la profondeur de leur science, et établissent une parfaite harmonie de vues et de procédés entre les divers membres de toutes les

Digitized by Google

grandes institutions, qui du reste, poursuivent toutes un but commun, le service de Dieu et la défense de la sainte Église. Ces hommes, malgré la chaleur du soleil qui brille au ciel bleu de l'Italie, sont calmes, réfléchis, en pleine possession d'eux-mêmes, et nous serions tentés de les accuser de lenteur ou d'indifférence? Plaise au ciel que nous n'ayons rien à envier à leur zèle, à leur charité, à leur constante activité! »

Cette vie de foi et de science qui est si abondante dans Rome, et rayonne de là sur le monde entier, se montre jusque dans ses monuments et dans toute sa physionomie, même matérielle, et en a fait jusqu'ici une ville à part. Les nouveaux maîtres qui sont allés s'y installer au mépris de tous les droits divins et humains et qui voudraient s'y affermir, se donnent la triste tâche de lui ôter ce caractère unique et doublement vénérable pour en faire une vulgaire ville moderne : comme s'ils voyaient dans chacun de ces monuments et de ces reliques des âges anciens autant de témoins qui les accusent d'avoir spolié leur seul maître et roi. — Cet attentat n'attriste pas seulement les catholiques qui réclament au nom de la justice outragée et de la religion profanée, mais il indigne aussi les savants qui protestent au nom de la science et de l'art et crient au vandalisme et à la barbarie : après le professeur Gervinus, c'est le savant Herman Grimm qui proteste contre ce qu'il appelle *l'Annihilation* de Rome ; c'est encore le célèbre historiographe Allemand Fernand Gregorovius qui vient d'adresser une lettre publique au président des Beaux-Arts de Rome pour réclamer solennellement contre la *réformation moderne* de Rome. Si leurs nobles accents apportent au moins quelque soulagement aux cœurs catholiques, il n'est guère à espérer cependant qu'ils parviennent à réveiller la conscience volontairement endormie des usurpateurs. *Adjutorium nostrum in nomine Domini!* Continuons donc à porter devant le trône de Dieu les plaintes toujours répétées de notre Saint Père le Pape et de toute la sainte Église et à le supplier de jeter les yeux de sa miséricorde sur la cité sainte afin que se réalise encore en elle la promesse qu'il a faite quand il a dit par son prophète : « Considérez Sion, la ville consacrée à vos grandes solennités : vos yeux la verront comme une demeure opulente, comme une tente qui ne peut être transportée ailleurs. Les pieux qui l'affermissent en terre ne s'arracheront jamais; et tous les cordages qui la tiennent, ne se rompront jamais. Car le Seigneur est notre juge ; le Seigneur est notre roi, c'est lui qui nous sauvera. » (Isaie XXXII. 20 et. sqq.)

Digitized by Google

LE PÈLERINAGE DE SAINT BENOIT A MAREDSOUS.

Actions de grâces du mois.

1. MON RÉVÉREND PÈRE,

UN Monsieur de ma connaissance a un enfant de 4 ans extrêmement fort, mais qui depuis quelques mois, peut-être par un excès de santé, avait des crises ou attaques d'épilepsie. On consulta trois médecins, mais sans grand succès. Un jour, je rencontre le père tout désolé : son enfant avait été agité d'une manière inquiétante durant toute la nuit précédente. Je lui recommande la médaille de saint Benoît, je vais moi-même la remettre à l'enfant qui la porte constamment depuis ; en outre, on a soin de plonger la médaille dans la boisson de l'enfant, et depuis qu'on a eu ainsi recours à saint Benoît l'enfant se porte bien. Vous comprenez, mon Révérend Père, que le « *Messager* » que j'avais communiqué à la famille, et qui a puissamment contribué à lui inspirer la confiance en votre glorieux Patron, sera dorénavant son ami et son conseiller ; sous peu, l'heureux père viendra en pèlerinage à Maredsous, pour remercier saint Benoît. S. prêtre.

2. — UN enfant de 3 ans était atteint de scarlatine et de fièvre cérébrale. — Il fut guéri le 3e jour de la neuvaine qui suivit un pèlerinage de son père.

3. MON RÉVÉREND PÈRE,

JE suis très heureuse de pouvoir vous annoncer la guérison de notre petite fille ; veuillez, s'il vous plaît, mon Révérend Père, remercier avec moi saint Benoît pour la grâce qui nous a été accordée.

4. — ACTIONS de grâces pour une faveur temporelle obtenue par l'intercession de saint Benoît. Il a favorablement disposé l'esprit des personnes de qui la faveur dépendait.

5. — UNE mère de famille touchait aux portes du tombeau. On a invoqué saint Benoît, et elle s'est parfaitement rétablie. Actions de grâces à notre cher Protecteur et si grand Saint.

6. — DES difficultés de famille avaient surgi, et menaçaient de devenir graves. La conciliation fut confiée au saint qui a fait de : *Pax!* sa devise. Tout obstacle s'est immédiatement aplani. Grâces soient rendues à Dieu qui donne une influence si efficace au doux Patriarche de la paix.

7. — UNE conversion difficile avait été demandée au Bienheureux Père. Elle est en train de s'effectuer et d'une façon inespérée. Merci à saint Benoît.

8. — LE grand Patriarche des moines a protégé d'une façon visible dans ces derniers temps d'agitation et de troubles les personnes et familles exposées au péril qui lui avaient été spécialement recommandées.

9. — PLUSIEURS démarches pénibles qui devaient s'effectuer dans des circonstances délicates et difficiles ont abouti grâce à saint Benoît à la protection de qui on s'était remis entièrement.

Digitized by Google

10. — UNE famille négociante remercie saint Benoît de l'avoir fait échapper à un grand danger qui la menaçait.

11. — GRANDE amélioration de santé due à un filial recours à saint Benoît. — Remercîments à ce bon Père.

12. — ACTIONS de grâces pour de grandes faveurs obtenues par l'intercession de notre Bienheureux Père.

13. MON RÉVÉREND PÈRE,

J'AI les meilleures nouvelles à vous transmettre sur notre chère petite. Dès le premier jour de notre neuvaine, elle n'a plus eu une seule de ces crises qui la rendaient si malheureuse et la faisaient tant souffrir. Au bout de 15 jours, elle avait tant gagné que nous avons pu la mettre en pension. Depuis ce temps, elle semble entièrement guérie, peut suivre la règle de la maison, fréquenter les classes, et donner l'exemple de la régularité à ses compagnes. Elle fait ainsi, grâce à saint Benoit que nous bénissons de tout cœur, le bonheur de ses maîtresses. Remercions ensemble ce bon et cher Protecteur, et qu'il daigne continuer à nous garder.

Recommandations.

UN mourant qui implore les grâces d'une sainte mort. — Plusieurs malades : 2 Personnes menacées de perdre la vue. — Plusieurs conversions. — Les prédications du carême et les premières communions. — Les ordinations prochaines. — Le succès de démarches cherchant à procurer la gloire de saint Benoît. — Plusieurs défunts. — Les missions de Chine et du Tonkin. — Une âme bien éprouvée. — La conversion de deux protestantes. — Plusieurs enfants très malheureux. — Plusieurs jeunes gens se destinant aux missions. — Plusieurs intentions. — La demande de deux grâces spéciales nécessaires à une âme. — Des enfants malades de coqueluche, dépérissement, etc... — Plusieurs femmes malades ou éprouvées, entre autres une mère de famille malade depuis 1 an, et une autre poitrinaire. — Plusieurs affaires temporelles. — Un enfant presque aveugle.— Une mère de famille hydropique.— Une malade gravement atteinte.— Une personne incertaine sur ce que Notre-Seigneur demande d'elle. — La guérison d'un mal dont une religieuse souffre depuis plusieurs années. — Certaines grâces spirituelles.

Une personne tourmentée d'inquiétudes de conscience. — Deux grandes grâces spirituelles. — Deux grâces temporelles. — La guérison d'une personne dont la santé est très compromise. — Une personne atteinte d'une fluxion de poitrine dont la vie est en danger. — Une personne en service et qui par suite d'une inflammation de la moelle épinière, ne peut presque plus marcher, afin que saint Benoît lui rende l'usage de ses jambes ainsi que la santé.

Une mère chrétienne dont le fils est très gravement malade le recommande aux charitables prières et invoque saint Joseph et saint Benoît patrons de la bonne mort. — Un esprit agité. — Une personne atteinte d'accès de délire par suite de congestion. — Un mariage prochain. — Deux affaires difficiles. — Deux jeunes personnes atteintes de langueur. — Des divisions de famille : un père et des enfants très éprouvés. — Un ramollissement nerveux. — Deux vieillards infirmes. — Un prêtre très éprouvé. — Une personne âgée qui s'éteint sans se rendre compte de son état. — Deux veuves tourmentées pour des successions. — Une affaire temporelle. — Plusieurs communautés éprouvées. — Les malheureux ouvriers belges pour qu'ils aient du pain et retrouvent la paix. — Plusieurs

Digitized by Google

familles de fermiers et de négociants.— Un étudiant recommandé ses examens et son père malade.— Des familles menacées.— Des curés et des vicaires éprouvés.

Des affaires temporelles. — Des douleurs rhumatismales. — Des jeunes gens malades. — Des peines de famille et un jeune homme qui a quitté la maison paternelle. — Des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, et les persécutés de France. — Deux postulants d'une maison religieuse. — Des instituts de charité. — Un Vicaire d'une santé très faible et que l'on désire beaucoup conserver à la paroisse. — Une affaire temporelle de la plus grande importance. — Un jeune religieux gravement malade.

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER.

COURRIER ROMAIN.

Rome, le 1er avril 1886.

Je vous envoie quelques détails complémentaires sur l'anniversaire du couronnement de S. S. Léon XIII. Avant de se rendre à la chapelle Sixtine le Saint Père avait reçu les hommages et les vœux du sacré collège. Le cardinal Sacconi en sa qualité de doyen, a donné lecture d'une adresse au Souverain Pontife dans laquelle, tout en exprimant les respectueux et dévoués sentiments du sacré collège, il retrace fidèlement les épreuves du Pontificat de Léon XIII. Dans sa réponse le Pape déplore la situation indigne et intolérable où se trouve réduit le Pasteur suprême de l'Église; il proteste contre l'exploitation inqualifiable de la lettre anonyme de Vienne par la presse libérale italienne et enfin, s'inspire du désir ardent de voir luire le jour où la liberté sera rendue au premier des souverains : le Pape.

Le Saint Père après avoir revêtu les vêtements pontificaux et pris place sur la *Sedia gestatoria* s'est rendu processionnellement à la chapelle Sixtine. Le sacré collège des cardinaux, les divers collèges de la prélature, Mgr le vice camerlingue de la sainte Église et le premier assistant au trône, précédaient le Souverain Pontife qui était escorté et suivi des officiers, de ses gardes d'honneur, des patriarches, archevêques et évêques présents à Rome, du collège des protonotaires apostoliques et des généraux d'Ordres religieux. Dans l'intérieur de la chapelle Sixtine des places avaient été réservées aux membres du corps diplomatique accrédité près le Saint Siège, aux chevaliers de l'Ordre de Malte, au patriciat romain et à un certain nombre d'étrangers de distinction. La messe de l'anniversaire du couronnement a été célébrée par Son Éminence le cardinal Ludovic Jacobini secrétaire d'État de Sa Sainteté. Après avoir assisté de son trône à la messe, le Souverain Pontife, ayant de nouveau pris place sur la *Sedia gestatoria*, s'est

Digitized by Google

rendu à la salle des *paramenti* après avoir béni sur son passage la nombreuse assistance qui se trouvait dans la salle ducale et la salle royale.

Le Saint Père a reçu quelques jours avant le Carême les prédicateurs de la station quadragésimale à Rome. Sa Sainteté, après avoir adressé quelques paroles de bienveillance à chacun d'eux en particulier a prononcé une magnifique allocution dans laquelle Léon XIII a rappelé succinctement les conséquences de ses encycliques et particulièrement de l'encyclique *Immortale Dei*. Parlant ensuite du jubilé, le Pape a décrit en termes émus les solennités du jubilé de 1825, promulgué par son prédécesseur Léon XII et auquel il eut le bonheur d'assister. Quel douloureux contraste entre la Rome d'alors et celle d'aujourd'hui ! Dans son discours, notre Saint Père a touché également un autre point d'une extrême importance, la question des écoles; il a engagé les prédicateurs à faire un appel chaleureux à la générosité des Romains.

Léon XIII a décidé que le nouvel état du Congo fera partie de la province religieuse de Belgique et sera placé sous la direction spirituelle de Son Exc. l'archevêque de Malines. Les réclamations incessantes du gouvernement de Lisbonne qui revendiquait la suprématie spirituelle dans les territoires du Congo, pour les prélats résidant dans les possessions portugaises d'Angola, ont été repoussées par le Souverain Pontife. Un séminaire spécial, que l'on organisera à l'université de Louvain, sera chargé de l'éducation des futurs missionnaires destinés à desservir le vicariat apostolique du Congo.

Notre Saint Père, dans une lettre adressée tout dernièrement au Roi de Portugal lui communiquait les dernières concessions que le Saint Siège pouvait faire pour le protectorat dans les Indes orientales. Sa Majesté a répondu favorablement à la lettre du Saint Père et dorénavant les cinq évêchés qui étaient placés sur le territoire anglais, seront suffragants de l'archevêché de Goa. Le gouvernement Portugais nommera les évêques de l'archevêché de Goa et des cinq autres diocèses. Les autres sièges seront pourvus par la Propagande et dépendront du légat apostolique nommé par le Pape.

Les évêques allemands ont écrit une lettre collective au Souverain Pontife en réponse à l'Encyclique *Jam pridem*. Cette lettre a été concertée entre les évêques et sa rédaction est une œuvre collective. Elle exprime, en termes émus, la vive reconnaissance du peuple catholique et de l'épiscopat pour cette manifestation d'amour et les témoignages élogieux du document pontifical. Elle insiste sur le dévouement et la fidélité de l'Église d'Allemagne au Saint Siège. Elle traite les points principaux de l'Encyclique et relève notamment les deux revendications fondamentales de Léon XIII relatives à la juridiction épiscopale et à la liberté de l'éducation du clergé.

Son Éminence le cardinal Jacobini secrétaire d'État du Saint Siège a reçu ces jours derniers de Berlin une protestation polonaise contre la nomination de Mgr Dinder au poste d'archevêque de Posen. Cette protestation n'a pas

Digitized by Google

été favorablement accueillie, et Son Éminence a exprimé le regret que les Polonais se livrent à des manifestations qui ne peuvent qu'augmenter les difficultés existantes entre le Vatican et le gouvernement prussien.

D'après un désir exprimé par la sacrée Congrégation de la Propagande, les îles de Bahama qui faisaient partie jusqu'à présent du diocèse de Charleston seront dorénavant sous la juridiction de Mgr l'archevêque de New-York. On a déjà offert pour soutenir cette mission plus de mille dollars qui doivent servir à la construction d'une église dans la capitale du gouvernement, appelée New-Providence.

Le sacré Collège vient de faire une nouvelle et grande perte. Le cardinal Ange Jacobini est mort après une longue et cruelle maladie. L'éminent défunt était né en 1825 ; après avoir rempli des charges fort importantes dans les sacrées Congrégations, il fut créé cardinal par S. S. Léon XIII, le 27 mars 1882. Le cardinal Ange Jacobini faisait partie des Congrégations de l'Inquisition, du Concile, de la Propagande, des Évêques et Réguliers et de la Visite Apostolique.

Un grand travail intéressant pour l'Église grecque vient d'être heureusement terminé à la Congrégation de la Propagande : c'est la création complète de tous les livres de liturgie de l'Église orientale. Cette œuvre avait été tentée sous Benoît XIV et n'avait pu aboutir qu'au premier volume. Elle fut reprise sous Pie IX, quand le bénédictin dom Pitra fut élevé aux honneurs de la pourpre. Le nouveau cardinal fut choisi par le pape comme *ponent* pour la correction de ces livres. Le travail a duré 20 ans et est achevé depuis deux jours. — Les nouveaux livres des Grecs maintenant imprimés offrent l'avantage d'une correction parfaite au point de vue de la doctrine et d'une disposition typographique nouvelle qui, grâce aux travaux du cardinal dom Pitra, permet de reconstituer la métrique des Grecs. Ce secret longtemps perdu et dont on ignorait les règles a été retrouvé par le savant cardinal et adopté par la Propagande aux applaudissements des orientaux, auxquels il facilite, plus qu'on ne saurait le croire, l'exécution de leurs chants et de leurs hymnes.

Le Saint Père se prépare à faire un cadeau princier à l'université de Heidelberg ; Sa Sainteté a ordonné en effet la compilation d'un catalogue des manuscrits grecs et latins qui furent transportés de cette ville à Rome. Le catalogue des manuscrits grecs a déjà paru, et celui des manuscrits latins est sous presse. Ce catalogue sera exposé au public à l'occasion du quatrième centenaire de cette université qui aura lieu au mois de juillet prochain.

Les futurs cardinaux qui seront créés au prochain consistoire dont la date est fixée au mois de juin, et qui ont reçu déjà le billet de leur promotion, sont les trois nonces de Vienne, Paris et Madrid, Monseigneur James Gibbons archevêque de Baltimore, Monseigneur Taschereau, archevêque de Québec, Monseigneur Mazella, ancien nonce du Portugal, chanoine-évêque de Sainte-Marie-Majeure, et Monseigneur Theodoli, Majordome du Vatican.

F. G.

Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1886-87. — N° 3. — 21 Mai.

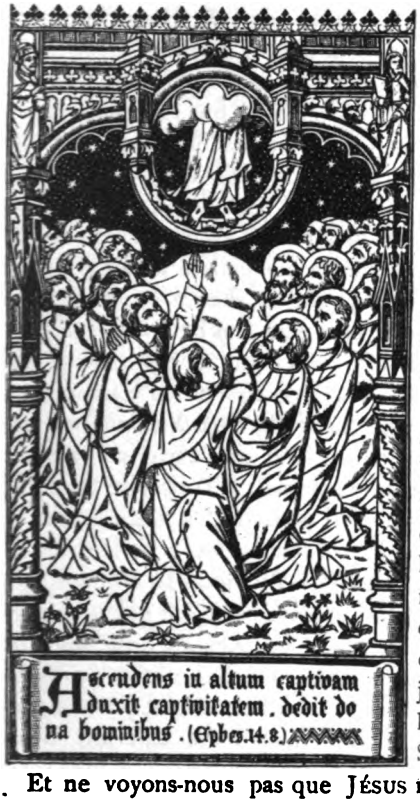
PROPRE DU TEMPS.

LE CHRIST DE L'ASCENSION.

Si cognovimus secundum carnem Christum, sed nunc jam non novimus.

Si nous avons connu le Christ selon la chair, il n'en est plus ainsi désormais.

(S. PAUL. *Epist. II Cor.* v, 16.)



UNE fois de plus le divin soleil, qui, depuis la Noël, avait éclairé et réjoui nos heures d'exil, est parvenu à son midi, c'est-à-dire, à l'instant où il doit disparaître à nos yeux ; car c'est dorénavant une des prérogatives de cet astre radieux, de ne plus connaître cette défaillance passagère du couchant, à laquelle il avait daigné s'abaisser sur le Golgotha.

Que ferons-nous, privés de cette douce présence, au milieu des ombres qui plus que jamais envahissent notre monde? Cesserons-nous de diriger nos regards lassés vers les hauteurs par lesquelles s'est enfui notre Bien-Aimé? Oh ! non : cherchons-le, cherchons-le toujours ; c'est pour nos cœurs le secret de la joie sans fin, car il est écrit : « Que le cœur de ceux qui cherchent le Seigneur se réjouisse. »

Et ne voyons-nous pas que JÉSUS reste notre Docteur jusque sur ce char triomphal qui l'emporte vers les Cieux? « Son office propre en venant en ce monde, dit St Hilaire, fut de nous apporter la connaissance de Dieu (1). » Si notre foi sait bien voir au fond de chacune des actions de ce

1. « Proprium enim Domini nostri Jesu Christi officium est, cognitionem Dei afferre. »
(In Matth. XXIII, 6. P. L., t. IX, p. 1047.)

Digitized by Google

cher Sauveur, elle y trouvera sans cesse la réalisation de cette mission capitale. De chacune des pages de nos saints Évangiles s'échappent d'innombrables rayons aux nuances diverses, par lesquels nos faibles organes peuvent, dès ici-bas, entrevoir quelque chose des splendeurs de la Divinité, décomposées en quelque sorte à travers le prisme de l'Humanité sainte. Mais en ce jour de l'Ascension, tous ces rayons épars semblent se réunir en un faisceau autour de la face glorifiée du Christ, pour nous le faire voir au dernier moment tout resplendissant de la gloire qu'il avait si justement demandée à son Père.

Que résulte-t-il de ce regard suprême de notre âme vers le visage de notre Christ? L'apôtre nous l'a dit, et il faut en prendre notre parti: Si nous avons connu jusqu'ici le Christ selon la chair, il n'en doit plus être ainsi à l'avenir.

Mais qu'est-ce que cela, connaître le Christ selon la chair? Pour une première classe d'hommes, pour ceux qui sont dehors, et dont nous n'avons ici qu'à déplorer le malheur, connaître le Christ selon la chair, c'est ne pas aller plus loin, dans ses rapports avec le Christ, que ce que l'homme naturel juge et perçoit, exclusion faite de tout ce qui surpasse la portée des ressources humaines laissées à elles seules. Tel savant connaît à fond l'enchainement historique des Évangiles; il peut fournir des données précises sur le temps, le pays où a vécu le Sauveur. Bien plus, il est grand admirateur de sa morale, il loue la sublimité de ses vues, la modération de ses actions : enfin, d'après lui, Jésus est le type du Sage par excellence, la plus grande figure de l'histoire, l'idéal de l'humanité élevée au plus haut degré de perfection. Mais tout ce qui ressort du miracle, tout ce que les esprits vulgaires eux-mêmes savaient découvrir de supérieur à la condition de l'homme dans la personne et les œuvres de l'artisan de Nazareth, c'est là ce que ne sauraient admettre ces prétendus connaisseurs, qui ont exclu par avance l'Esprit de Dieu de leurs conseils, pour se borner à l'esprit de l'homme animal, qui ne juge que selon la chair. C'est pourquoi, il faut le dire en gémissant, ils ne connaissent pas notre Jésus. Mais nous, nous le connaissons ; nous avons reçu l'Esprit, qui nous a appris l'étendue du don fait à la terre dans la personne du Christ. Réjouissons-nous : ce jour est le jour du triomphe de notre foi, parce que c'est le jour où Dieu a glorifié son Fils de la gloire dont il jouissait avant que le monde existât ; c'est le jour où le Seigneur a dit à Notre-Seigneur : « Asseyez-vous à ma droite. » Nous connaissons Jésus autrement que selon la chair ; nous ne lui enlevons pas sa divine auréole ; aussi le reconnaîtrons-nous sans peine, et lui aussi nous reconnaîtra, lorsqu'il reviendra au dernier jour. Tout autre hélas ! sera le sort de nos frères infortunés: après avoir méconnu, leur tour viendra d'être méconnus : et le juge n'aura qu'à prononcer la parole déchirante : « Je ne vous connais pas. »

C'est là une première manière de connaître Jésus selon la chair. C'est

Digitized by Google

la manière de ceux qui ne croient pas que JÉSUS est le Christ Fils du Dieu vivant, parce que la chair et le sang ne sauraient révéler un tel mystère. « Vous ne savez ni d'où je viens, ni où je vais, disait JÉSUS aux scribes et « aux pharisiens, parce que vous jugez selon la chair : *Vos secundum carnem « judicatis.* »

Il y a une autre manière de connaître JÉSUS selon la chair, qui se retrouve à divers degrés dans les enfants de la lumière eux-mêmes. Il ne faut pas s'en étonner, car « tout ce qui est né de la chair, est chair. » Au reste un abime existe entre cette infirmité du regard de notre âme et l'aveuglement, résultat de l'orgueil, dont nous avons parlé tout d'abord.

Pierre venait de faire la magnifique confession que lui avait inspirée le Père céleste, quand il s'entendit appeler Satan par le Seigneur pour avoir voulu, par un attachement trop humain, détourner celui-ci des souffrances et de la mort. Et ce n'est pas seulement Pierre, mais aussi les autres Apôtres, qui par leur zèle trop amer, par leurs prétentions ambitieuses, par leurs rêves continuels de grandeurs terrestres, par leur fuite et leur déception à l'heure de la Passion, nous fournissent dans l'entourage même du divin Maître, le type de ces âmes qui n'ont pas encore saisi le dessein de Dieu dans les humiliations et les souffrances du Christ, et après lui, de son Église, qui est son corps mystique et sa continuation à travers les siècles. Il semble que ce soit un de ces vieux préjugés imputables au niveau moins élevé de l'Ancien Testament ; il semble que les épreuves et la persécution loin de nous surprendre et de nous abattre, devraient bien plutôt exciter notre ardeur et affermir nos cœurs, après tant de paroles de la Vérité incarnée pour nous prémunir, nous rassurer, nous faire entrevoir la récompense. Et cependant, après plus de dix-huit siècles, combien paraissent s'ébranler et presque douter de la stabilité des promesses divines, parce qu'ils ont vu le Vicaire de Dieu trahi et délaissé, parce qu'ils ont aperçu une couronne d'épines sur la tête de l'Épouse du Christ, au lieu du diadème de gloire que le Seigneur a semblé lui essayer dès ici-bas sur quelques sommets lointains des âges passés ! *O stulti et tardi corde ad credendum !* Ce n'est plus Moïse, ce ne sont plus les Prophètes, c'est JÉSUS, notre Docteur, qui a dit à son Église de se réjouir, de tressaillir d'allégresse au milieu des épreuves qui ne manqueraient pas de l'assaillir : arrière donc cette connaissance insuffisante, cette connaissance inutile parce qu'elle est seulement selon la chair : *Caro autem non prodest quidquam.*

Ce n'est pas la seule manière dont les enfants adoptifs de Dieu pèchent contre l'avis de l'Apôtre. Il est une autre manière de connaître le Christ selon la chair, trop fréquente parmi les âmes même adonnées aux exercices de la vie spirituelle. Elle consiste, non pas à nier, mais à oublier pratiquement le côté divin de l'Homme-Dieu. C'est dans quelques-unes l'effet d'un penchant trop naturel vers les émotions et les consolations sensibles. On aime à se figurer en JÉSUS les grâces de ses manières d'enfant, la beauté

Digitized by Google

de son visage, les charmes ineffables de sa parole, enfin toutes ces choses extérieures dont la perte rendait Madeleine inconsolable. Certes, loin, bien loin de nous la pensée de blâmer les âmes que Dieu porte à se servir de ces moyens pour s'élever à lui. C'est une bonne voie, la voie adaptée à notre nature, faite pour connaître et aimer par l'intermédiaire du sensible : mais il n'en faut pas demeurer là : le Verbe s'est fait chair, mais il n'a pas cessé d'être Verbe, et il ne s'est fait chair, que pour nous conduire au Verbe par la chair. C'est en ce sens que les Pères reprennent l'empressement de Madeleine à retenir les pieds du Sauveur ressuscité : Elle voulait encore trop se borner à la connaissance de la chair ; il lui fallait s'élever davantage pour toucher et posséder entièrement l'objet de son amour.

Chez d'autres personnes, cet arrêt de l'âme n'est plus un pur effet d'une attache secrète au côté sensible de la piété : il provient d'une conviction de l'esprit, d'un désolant parti-pris, souvent presque incurable. A les entendre, l'humilité chrétienne n'existe pas sans une sorte de nivellement démocratique des esprits, qui prévient et réprime de suite comme téméraire tout essor de l'âme pour suivre l'appel intérieur de l'esprit vers un degré plus élevé. D'après elles, la science suprême, la science unique, c'est celle de l'Apôtre, la science de JÉSUS, et de JÉSUS crucifié. Très bien, mon frère, répond le saint Docteur d'Hippone (1) ; mais considérez, je vous prie, que l'Apôtre fait précisément un reproche aux Corinthiens de ce qu'il a dû parmi eux se borner à ce commencement ; il n'a pu leur donner que le lait, aliment de l'enfance. Aux parfaits, il entr'ouvre de plus sublimes horizons ; il ne craint pas de leur parler de la divine sagesse, qui est la nourriture des forts, de ceux qui ont déjà acquis un certain exercice des sens intérieurs de l'âme. Avouons-le donc, du moins en présence du mystère de ce jour : notre JÉSUS n'est pas seulement un JÉSUS pleurant dans la crèche, souffrant la faim et la soif, trahi, flagellé, crucifié ; c'est encore un JÉSUS glorifié, un JÉSUS triomphant, un JÉSUS assis à la droite du Père, auquel il est consubstantiel. Sans doute il a fallu la Croix, il a fallu les opprobres et les souffrances, et comprendre cela, c'est déjà, nous l'avons vu, une conquête de l'esprit sur la connaissance de la chair. Mais ce n'est pas tout. « Il a fallu que le Christ souffrît, » mais c'est afin « qu'il entrât par là dans sa gloire. » Oh ! point de divisions dans notre JÉSUS, nous le voulons tout entier, et s'il faut choisir en lui quelque chose, maintenant que nous l'avons vu s'élancer du sommet du mont des Oliviers, c'est encore la connaissance selon la chair que nous jugerons inférieure, avec l'Apôtre et le Seigneur lui-même qui a dit : « Il vous est expédient que je m'en aille. »

Combien il serait utile et intéressant de poursuivre les applications de ces deux connaissances dans les détails de la vie chrétienne, dans les mystères de la prière, dans l'estime et la fréquentation des sacrements, et surtout de celui qui

1. Cf. *Enarr. in Ps.* 73, n. 19. P. L. t. 36, pp. 940-41. Et S. Cyrille d'Alexand. « *Observa Paulum indignantem.* » Cf. Mgr Landriot, *Le Christ de la Tradition*, t. II, Confér. VII.

Digitized by Google

continue parmi nous la présence sinon visible, du moins réelle du Seigneur JÉSUS. D'où vient, je le demande, que la fête du Très Saint Sacrement, par exemple, est jugée hautement la plus sublime solennité du cycle liturgique, tandis que la Pentecôte, et Pâques même disent beaucoup moins au cœur des chrétiens de nos jours ? Où trouver encore sans diminution le concept grandiose du Christ entier, du Chef et des membres, concept si familier aux fidèles de la primitive Église ? Lorsqu'on y réfléchit, on ne tarde pas à découvrir la cause secrète de cet amoindrissement : on se laisse trop séduire par des développements extérieurs et sensibles qui ont leur raison d'être providentielle, mais qui ne devraient pas faire oublier le principal ; on s'attache trop exclusivement à la connaissance selon la chair. Or, tout est bien récapitulé dans le Christ, mais encore faut-il le connaître tout entier ; plus on s'élèvera au-dessus de la chair, plus les horizons deviendront purs et vastes, plus on se rapprochera de Dieu : et c'est alors seulement, que l'on se servira avec plein profit pour l'esprit et pour le cœur, de cette échelle merveilleuse de l'humanité du Christ que Jacob avait vue en songe, et dont le sommet, à dater de ce jour, est définitivement fixé dans les Cieux.

PROPRE DES SAINTS.

SAINT AUBAIN DE MAYENCE, MARTYR.

Patron du diocèse de Namur. (XXI JUIN.)

APRÈS les Vierges et les Docteurs, revenons aux Martyrs : rien n'égale l'éclat de leur pourpre triomphale : s'entretenir des saints Martyrs c'est déjà prévenir les joies de la Patrie. Celui qui s'offre aujourd'hui à nos regards est généralement peu connu dans nos Églises des Gaules ; on nous pardonnera néanmoins de céder au sentiment de vénération filiale qui nous anime envers le Protecteur assigné par le Ciel à notre Église de Namur, et dont le nom du reste jouit encore d'une juste popularité parmi les fidèles de l'Allemagne entière.

Sous le règne de l'empereur Théodose († 395), un saint évêque nommé Théoneste, aborda en Italie avec ses deux disciples, Alban et Ursus. Ils venaient de l'île de Namsia, que l'on suppose être la même que Naxos, l'une des Cyclades de l'Archipel. Après avoir visité Rome, la ville souveraine, les trois pèlerins se dirigèrent vers Milan, dont le grand Ambroise occupait glorieusement le siège épiscopal. Après une première entrevue, le bienheureux Pontife voulut se charger de présenter lui-même les pieux étrangers à l'empereur, en lui exposant le but de leur voyage. « Le très saint homme Théo-« neste, lui dit-il, est venu jusqu'à nous ; avec le secours du Seigneur JÉSUS-« CHRIST, il a l'intention d'aller chercher le martyre au-delà des Alpes. » Le prince, rempli de zèle pour l'honneur et la défense de la foi, rendit grâces à Dieu ; puis, donnant aux courageux missionnaires le baiser de paix, il leur

Digitized by Google

permit d'aller où l'Esprit-Saint les poussait (1). En passant par Aoste, ils excitèrent par leurs prédications la fureur des Ariens ; et dès cette première halte, le bienheureux Ursus obtint la gloire du martyre.

L'évêque et le prêtre Aubain continuèrent leur route et arrivèrent en Germanie. Ce pays était alors soumis aux plus rudes épreuves. D'une part, les Ariens avaient étendu jusqu'à ces régions éloignées leur cercle de violences et de dévastations ; les chrétiens orthodoxes étaient en proie aux vexations de tout genre; les pasteurs du troupeau du Seigneur étaient parfois infectés eux-mêmes de la contagion de l'hérésie, et les pontifes fidèles étaient exilés et chassés de leurs sièges. D'un autre côté, les hordes innombrables des barbares avaient franchi les frontières de l'Empire, et inauguré ces terribles invasions, qui devaient faire couler tant de sang et entasser tant de ruines, avant de devenir le moyen providentiel de la régénération de l'Europe.

Ce fut vers Mayence que les deux étrangers dirigèrent d'abord leur petite barque (2). L'Église de cette ville avait eu beaucoup à souffrir de la persécution des Ariens. Son dernier évêque, Maxime, s'était vu expulsé de son siège jusqu'à sept fois, et avait fini par succomber aux chagrins et aux fatigues de son épiscopat. Son successeur, Aurée, subissait alors le même sort (3) : de sorte que Théoneste dut trouver la malheureuse cité presque entièrement au pouvoir des partisans d'Arius, alors tout triomphants de la mort du grand Théodose, dont Honorius n'avait pas su imiter la magnanime fermeté. La vue du vaste champ ouvert à leurs efforts anima l'ardeur des deux ouvriers évangéliques. Mais Aubain surtout, plus jeune et plus intrépide, ne tarda pas à s'attirer la haine et la vengeance des Ariens, furieux de se voir, au milieu même de leur triomphe momentané, réduits à un honteux silence par les arguments et l'éloquence de ce Grec fugitif. Un jour donc, ayant réussi à s'emparer de lui, ils le sommèrent d'abjurer la foi à la divinité du Christ. Mais le courageux athlète avait bâti sa demeure sur la pierre : ni les cris, ni les injures, ni les outrages d'une populace vendue aux sectaires ne purent ébranler sa constance. Jetant un dernier regard sur ses frères dont on l'avait séparé, et sur le saint évêque Théoneste, jaloux de voir ses deux disciples tour à tour ravir avant lui la palme du martyre, il entendit avec joie la sentence de mort prononcée contre lui. On le conduisit hors de la cité, et là, tendant le cou à la hache du bourreau, il paya au Christ le noble tribut de son sang (21 juin 404). Les fidèles l'ensevelirent non loin du lieu de son supplice, à l'endroit où s'éleva dans la suite le célèbre monastère de Saint-Aubain. Les moines

1. Sub Theodosio Imperatore de insula Namsia pergens... Mediolanum venit... ad Martyrium pro nomine Salvatoris promptus. (*Martyrolog.* B. Raban. Maur. ad XI Kal. Julii.) Ad sanctum Ambrosium episcopum... Vir sanctissimus Theonestus pervenit ad nos... Ad Gallias martyrii causa vult pervenire... Dato pacis osculo. (*Passio S. Theonesti*, ex mss. sæc. X, apud Bolland. XIII tom. Octob. p. 347. — 2. Cum navicula sua ad portum Magontiæ civitatis. (*Passio S. Theon.* loc. cit.) — 3. Sceptra moguntinæ Auræus fert præsul et exul, Arius atque fidem labefactat schismate diro. (Inscrip. Antiq. Ap. Boll. t, V, Junii, p. 76.)

Digitized by Google

bénédictins l'occupèrent durant des siècles, et nous ont laissé le récit des nombreux miracles qui s'accomplissaient au tombeau du saint Martyr. En 1419, ils furent remplacés par des chanoines, mais dès le siècle suivant les hérétiques détruisirent le sanctuaire vénéré de saint Aubain ; et les reliques du Martyr durent chercher un asile dans l'église cathédrale de la ville.

Le culte de saint Aubain ainsi forcément diminué dans l'antique métropole des bords du Rhin, n'a rien perdu de sa popularité dans les nombreux sanctuaires que lui ont élevés les siècles précédents, à Cologne, dans l'Allemagne méridionale et surtout en Bavière. Mais c'est dans le diocèse de Namur, que Dieu a réservé à son héros les plus grands honneurs. Dès le milieu du XIe siècle, une église fut élevée sous son vocable par le comte Albert de Namur, et enrichie d'une partie du chef du saint Martyr, grâce à la puissante intervention du pieux Frédéric de Lorraine, devenu dans la suite abbé du Mont-Cassin, puis pape sous le nom d'Étienne IX. Reconstruite au XIIe siècle, par le marquis Philippe II le Noble, l'église de Saint-Aubain fut consacrée par l'illustre cardinal Étienne Langton, archevêque de Cantorbéry. Au XVIe siècle, la vieille collégiale devint la cathédrale du nouvel évêché de Namur. L'église actuelle a remplacé au siècle dernier la gracieuse basilique d'Albert et de Philippe : c'est de là que la mémoire du saint Martyr de Mayence continue à rayonner sur les deux vastes provinces qui forment le diocèse de Namur.

Tout récemment le culte du vaillant défenseur de la foi contre l'arianisme a reçu un nouveau lustre par la concession d'un office propre, approuvé par le Saint-Siège pour l'abbaye de Maredsous. Nous en transcrivons ici les passages les plus saillants.

℟. Civis Apostolorum et domesticus Dei advenit hodie, portans pacem, illuminans patriam : * Dare pacem gentibus et liberare populum Domini.

℟. Un concitoyen des Apôtres, un familier du Seigneur nous arrive aujourd'hui, apportant la paix, illuminant toute la contrée : * Il vient donner la paix aux nations et délivrer le peuple du Seigneur.

℣. Diligam eum ex toto corde meo, dicit Dominus, et erit potestas ejus in ligno vitæ. * Dare pacem.

℣. Je l'aimerai de tout mon cœur, dit le Seigneur, et il aura pouvoir sur l'arbre de vie. * Il vient.

℟. Iste est sanctus, qui pro lege Dei sui morti se tradidit et non dubitavit ; ab iniquis interfectus est et in æternum vivit cum Christo; * Agnum secutus est et accepit palmam.

℟. Le voici, ce Saint qui pour la loi de son Dieu n'a pas hésité à se livrer à la mort ; il a été tué par les méchants, et il vit à jamais avec le Christ ; * Il a suivi l'Agneau, il a reçu la palme.

℣. Diris tormentorum suppliciis alacriter toleratis, felicis pugnæ agonem constanter explevit. * Agnum.

℣. A la suite de cruels tourments subis avec une généreuse ardeur, il a enfin terminé heureusement par sa constance la lutte victorieuse. * Il a suivi.

℟. Vidi civitatem Jerusalem, ornatam et compositam de orationibus Sanctorum : * Et ibi cantabant Martyres Sancti canticum novum.

℟. J'ai vu la cité de Jérusalem ornée et embellie des prières des Saints : * Là, les saints Martyrs chantaient un cantique nouveau.

℣. Qui vicerit, scribam super eum nomen civitatis Dei mei, novæ Jerusalem, quæ descendit de cœlo a Deo, et nomen meum novum. * Et ibi.

℣. Celui qui aura vaincu, j'écrirai sur lui le nom de la cité de mon Dieu, la nouvelle Jérusalem, qui descend de Dieu des hauteurs des cieux, et mon nom nouveau. * Là.

Digitized by Google

℟. Egregie Dei Martyr Albane, princeps ac propagator sanctissimorum præceptorum: * Ecce nomen tuum in libro vitæ cœlestis adscriptum est. * Et memoriale tuum non derelinquetur in sæculo.

℣. Socius enim factus es supernarum Virtutum, quæ et in cœlis sonitum tuum susceperunt. * Ecce. Gloria Patri. * Et memoriale.

℟. Illustre Martyr de Dieu, Aubain, champion d'élite et propagateur des préceptes très saints: * Voilà que ton nom est écrit au livre de la vie céleste: * Et ton souvenir ne s'effacera pas dans la suite des siècles.

℣. Car tu es devenu le compagnon des Vertus d'en-haut, qui ont reçu ton âme dans les cieux, * Voilà. Gloire au Père. * Et ton souvenir.

LA RÈGLE DE SAINT-BENOIT.

LA sainte Règle par excellence, c'est ainsi qu'un auteur récent (1), quoique appartenant à une autre famille religieuse, désigne l'admirable code qui depuis treize siècles régit l'Ordre de Saint Benoît. Depuis que saint Grégoire le Grand l'a placée pour ainsi dire, au premier rang, en l'appelant « *discretione præcipua* » et que les Conciles l'ont simplement nommée « la règle des moines », l'œuvre de saint Benoît n'a point cessé d'être reconnue, dans tout l'occident, comme la législation principale de l'état monastique. Pendant de longs siècles, elle en a été quasi le code unique et universel: le moine, jusque bien avant dans le moyen âge, c'était le bénédictin, et les ermites, les chanoines même de nos cathédrales ne pratiquaient guère que la règle du Mont Cassin adaptée à leurs besoins.

Depuis, Dieu a suscité d'autres législateurs: de nouveaux Ordres se sont établis sur le sol défriché et évangelisé par les bénédictins et le monachisme n'est plus regardé comme la seule forme « authentique » de la vie religieuse. Néanmoins saint Benoît reste toujours là comme le patriarche de toutes ces nouvelles générations, et son ordre antique, le plus bel arbre, selon Louis Veuillot (2) que Dieu ait planté dans son Église après l'arbre de la Croix, domine et dominera toujours par la majesté de ses traditions, l'exubérante végétation de tant d'instituts plus récents; la règle bénédictine, dans laquelle toutes les autres ont puisé, ne cessera plus d'être une des législations fondamentales, après l'Évangile, de la vie des conseils et de la perfection (3).

Saint Grégoire le Grand, qui a écrit la vie de son bienheureux Père, ne nous a point laissé de détails sur l'époque et les circonstances dans lesquelles la sainte Règle a été rédigée. D'après la tradition, cependant, elle n'aurait pris son origine, dans sa forme complète, qu'au Mont Cassin, c'est-à-dire après l'an 529; on y montre même encore la

1. La prieure de Stone *Life of Mother Hallaham* (1869), chap. X, p. 337. — 2. *Le parfum de Rome*, VII, chap, I. éd. 1862, V. II. — 3. Beatissimus Benedictus, Pater monachorum in Occidente scripsit regulam, præ ceteris ut ita dicam, in singulis directivam. Hæc etiam ut approbata allegatur in decretis Ecclesiæ. Hanc omnes monachi Occidentis pro fundamento tenent. V. S. Antonin, arch. flor. († 1459), Summa pars II, titr. XV, C. 12 § 2.

Digitized by Google

salle où le grand abbé l'aurait composée dans l'inspiration de l'Esprit-Saint, comme parlent les conciles (1). Il est bien certain que cette œuvre « aux vastes et profondes intuitions », « à la sagesse toute romaine », semble appartenir à un esprit mûri et éclairé déjà par une longue expérience, plutôt qu'à un jeune débutant dans la direction des âmes. Le Mont Cassin, où dans tous les cas la sainte Règle aura acquis sa dernière perfection, a été nommé plus d'une fois, depuis lors, le Sinaï du monachisme, la cité sur la montagne d'où sont sortis pour le monde entier, les admirables enseignements du nouveau Moïse.

Déjà du vivant de saint Benoît, son code était passé en Sicile, en Gaule, et peut-être en d'autres pays. Avant le commencement du VIIIe siècle, il a acquis dans le monde latin cette prédominance dont nous avons parlé. Il forme ces légions de saints qui sanctifiaient, dès le VIIe siècle, nos vastes solitudes du Nord, les Apôtres de l'Angleterre, de l'Allemagne, des pays scandinaves, hongrois et slaves, les grands papes et les grands évêques qui présidaient à ce qu'on appelle les origines de la civilisation moderne.

L'austère règle des moines fut un des premiers livres lus et interprétés dans nos contrées où la législation romaine n'avait fait autrefois qu'une apparition passagère. Depuis Charlemagne jusqu'à Côme de Médicis, elle était regardée par les princes les plus éclairés comme un admirable modèle de législation même civile, et presque tous les ordres militaires l'adoptèrent comme base de leurs constitutions. Nous ne voulons pas énumérer ici les autres Ordres religieux, qui surgirent peu à peu et qui tous doivent à la Règle de Saint-Benoît une partie de ce qui les rend si utiles à l'Église et aux âmes. Saint Philippe de Néri lui-même qui cependant n'a point fondé un Ordre proprement dit, voulut, dit le cardinal Newman, que son institut fût en quelque sorte « bénédictin ». C'est de saint Benoît surtout, comme l'affirme notre illustre contemporain, que Philippe a voulu apprendre ce qu'il devait être et comment il devait atteindre le but de sa mission (2). Saint François de Sales, nous l'avons mentionné ailleurs, en visitant les oblates bénédictines de Tor de'Specchi conçut la première idée de ce que devait être, plus tard, l'institut des filles de charité.

Rien n'est instructif, comme de constater avec quelles louanges les Souverains Pontifes, les conciles, les docteurs et les saints ont honoré, depuis treize siècles, l'humble précis des règles monastiques. De nos jours, D. Guéranger (3), ce vrai disciple de saint Benoît (c'est ainsi que l'a appelé Pie IX) et le Révérendissime P. D. Maur Wolter, Archiabbé de la Congrégation de Beuron (4) ont publié, chacun de leur côté, bon nombre des plus beaux témoignages de toutes les époques, depuis saint Grégoire jusqu'à Bossuet et jusqu'à l'immortel Cardinal Pie. Nous pourrions en

1. Voir ce que nous avons dit de cette salle, année II, page 478. — 2. *Mission of St Philip Neri* (1857) II, 3. 4, p. 30 et suiv. — 3. *Enchiridion benedictinum* (1862) 247 en seqq — 4. *Elementa vitæ monasticæ* (1880) 9 et seqq.

Digitized by Google

ajouter d'autres, de plus récents même et de non moins éclatants, et qui tous, rendent témoignage à l'incomparable sagesse de cette législation si humble en apparence.

C'est cette même sagesse admirable qui a appelé sur notre sainte Règle l'attention de tant d'illustres commentateurs qui, dans les différents siècles, ont voulu pénétrer jusqu'au fond de sa doctrine et en montrer la meilleure application. A l'époque de Charlemagne, dans ce beau mouvement de renaissance religieuse et intellectuelle dont les moines furent les principaux promoteurs, nous voyons paraître les premiers commentaires suivis de la Règle. Paul Warnefrid, grand homme d'état puis moine au Mont Cassin, saint Benoît d'Aniane, l'abbé Smaragde en Lorraine, Hildemare, un peu plus tard Remi d'Auxerre et notre Hucbald de Saint-Amand nous montrent dans les beaux livres que nous possédons encore, en quelle manière on la comprenait et on la pratiquait au IXe siècle, époque si pleine de vie et d'espérance. Nommons encore les commentaires de sainte Hildegarde et de D. Rupert, ceux de l'ami de saint Thomas d'Aquin, l'illustre abbé Bernard du Mont-Cassin, de Pierre Bohier évêque d'Orvieto, de Torquemada grand cardinal dominicain et du vénérable Jean Tritême. D. Guéranger, nous a-t-on répété plusieurs fois, n'a jamais pu se résigner à mettre par écrit une explication de la Règle qu'il comprenait si bien : espérons que, sans trop de retard, on nous donnera cette synthèse qu'il a gravée en lettres vivantes, dit le cardinal Pie, dans le cœur de ses enfants.

Chaque fois que Dieu, dans le courant des siècles, inspira un restaurateur, un régénérateur de l'Ordre monastique, c'est vers la sainte Règle qu'il tournait les regards de son instrument choisi. Pratiquer la sainte Règle dans son sens véritable, cela a été de tous temps la véritable ambition de nos abbés, de nos fondateurs d'Ordre, de nos saints. Saint Odon, l'illustre abbé de Cluny, en expliquant, à ses disciples les trésors cachés dans la sainte Règle, aimait à leur montrer que pas un seul mot en elle ne devait passer inaperçu aux yeux de l'homme prudent, n'était inutile à l'âme désireuse d'avancer dans la vertu, difficile à accomplir pour celui qui a une foi vive, ni trop dur pour l'âme vraiment pénitente (1).

Saint Bernard comme saint Romuald, saint Pierre Célestin comme le bienheureux Bernard Ptolémée n'ont jamais eu d'autre prétention que celle de mettre en pratique la Règle entière de Saint-Benoît. C'est pour cela également que nous mettons, dans nos usages et nos observances, la sainte Règle avant tout autre règlement et que nous n'avons pas même à côté d'elle des constitutions rédigées d'après un autre plan ; mais les quelques compléments ou modifications que le Saint-Siège a cru nécessaire d'octroyer, nous les trouvons dans les déclarations ajoutées modestement à la fin des chapitres et en tout d'accord avec l'esprit et le ton général de la Règle.

1. « Nullum illius apicem prudenti inconsultum, proficienti inutilem, credenti difficilem, pœnitenti asperum esse. »

Digitized by Google

Nous nous arrêtons pour ne pas nous étendre démesurément sur la gloire de notre incomparable législateur. Dans les articles suivants, nous aurons occasion de faire connaître, un peu en détail, l'esprit dominant, et même parfois jusqu'au texte même de ce vénérable document de l'antiquité chrétienne, dont les enseignements n'ont pas cessé de servir de ligne de direction pratique à des multitudes de chrétiens, jusqu'à nos jours. Les Règles de Saint-Augustin et de Saint-Basile sont, il est vrai, plus anciennes encore ; mais la première qui ne consiste que dans quelques instructions jetées sans préméditation dans une lettre à sa sœur, n'a été reconnue comme Règle qu'au XIe ou au XIIe siècle de notre ère, et la seconde n'a guère été pratiquée qu'en Orient.

Terminons avec ce mot de Bossuet : « Cette Règle, c'est un précis du christianisme, un docte et mystérieux abrégé de toute la doctrine de l'Évangile, de toutes les institutions des saints Pères, de tous les conseils de perfection. Là, paraissent avec éminence, la prudence et la simplicité, l'humilité et le courage, la sévérité et la douceur, la liberté et l'indépendance. Là, la correction a toute sa fermeté ; la condescendance tout son attrait ; le commandement toute sa vigueur, et la sujétion tout son repos ; le silence sa gravité, et la parole sa grâce ; la force son exercice et la faiblesse son soutien ; et toutefois, il l'appelle un commencement, pour vous nourrir toujours dans la crainte. » (Panégyrique de saint Benoît, IIIe point.)

(A continuer.)

LES OBLATS DE L'ORDRE DE ST-BENOIT. (Suite.)

SAINT Benoît d'Aniane cherchant à ramener l'Ordre bénédictin à l'unité des observances, essaya d'interdire l'admission des laïques dans les monastères. Au synode d'Aix-la-Chapelle, qu'il présida en 817, il formula la déclaration suivante : « On ne recevra point de laïques ou de clercs dans les monastères, à moins qu'ils ne veuillent se faire moines (1). Cette constitution ne fut point généralement reçue, car nous voyons vers le même temps des laïques et des clercs habiter dans les monastères du Mont-Cassin de Saint-Gall et de Fulde. Lorsque à la fin du VIIIe siècle, l'apôtre des Saxons, saint Ludger, se rendit au Mont-Cassin, à son retour de Rome, pour s'y former aux principes de la vie monastique, qu'il établit plus tard dans son diocèse, il y reçut l'habit de l'Ordre et porta la coulle bénédictine pendant deux ans et demi, sans toutefois faire profession monastique. Les exemples de ce genre ne sont pas rares : Mabillon cite particulièrement Salomon, abbé

1. Art. 42 ap. Labbe. *Conc.*, t. VII, p. 1510.

Digitized by Google

commendataire de Saint-Gall, Rembert évêque de Hambourg, et Vladislas de Pologne (1).

Ce cas se retrouve à Fulde sous le gouvernement de l'abbé Raban Maur. Raban avait un neveu nommé Gontran qu'il avait reçu dès son enfance dans son monastère et instruit dans les écrits des Pères et dans les sciences ecclésiastiques jusqu'à l'âge viril. Mais un jour Gontran se vit enlevé à sa direction et « compté au nombre des officiers du palais », comme il le dit lui-même, « arraché à la douce tranquillité du cloître, quoique *non-lié* jusque-là » (par la profession religieuse) et chargé de la direction d'une villa près de Solenhaus, prieuré dépendant de l'abbaye de Fulde (2). Il y avait donc dans les monastères de notre Ordre des hommes *non-liés* par l'émission des vœux monastiques, tel qu'était ce Gontran; dans une lettre au moine Ermenric (3), il dit qu'il sert dans le monastère un seul et même Seigneur, quoique sous un habit différent. Cependant lorsqu'ils habitaient le monastère, ou ils demeuraient dans un appartement extérieur, ou, s'ils restaient dans l'intérieur du cloître, ils portaient l'habit monastique, comme on peut s'en convaincre par l'exemple de saint Ludger, de Salomon abbé de Saint-Gall et d'autres (4).

Dom Mabillon rapporte d'après Goldast, deux chartes de l'abbaye de Saint-Gall, où l'on trouve les signatures suivantes : Hamedus clerc et lecteur, et Rasdon laïque lecteur (5). Goldast croit qu'ils étaient du nombre de ces moines qui vivaient en dehors du monastère dans une demeure séparée, mais contiguë au cloître, distincts des autres que l'on appelle profès. Il est difficile de justifier cette distinction dans ce cas, et il semble plus sûr de croire que ces deux personnages étaient des clercs admis à l'habitation du monastère; comme tant d'autres ils venaient se former à la vie cléricale dans les abbayes qui pendant la première moitié du moyen âge, tenaient lieu de nos séminaires. Qu'il me suffise d'emprunter un exemple à l'histoire même de Saint-Gall : Saint Ulric d'Augsbourg, n'étant encore qu'étudiant, était admis, à cause de la beauté de sa voix, à faire la lecture de table au réfectoire des moines, bien qu'il ne fût que « canonicus » ou clerc séculier (6).

Les laïques aussi étaient admis à habiter auprès des monastères, comme on le voit dans une charte du IXe siècle, par laquelle Wildebold concède à Saint-Gall sa propriété, afin que les revenus en soient employés à l'entretien des pèlerins. Comme condition de cette donation, Wildebold exige qu'il soit admis dans l'hôtellerie et qu'il y reçoive jusqu'à la fin de sa vie la nourriture et le vêtement (7). On pourrait rapprocher de cette charte, et les fixer peut-être à la même époque, un certain nombre de documents que nous empruntons aux cartulaires de Saint-Emmeran de Ratisbonne et que nous rapporterons dans la suite.

1. *Annal.* l. XXV. 27. cf. Dom Ceillier, *Histoire des auteurs ecclés.*, t. XII, p. 784. — 2. *Act. SS. O. S. B.* Sæc. III. P. II, p. 369. — 3. Ibid. p. 389. — 4. Mabillon., *Ann. Bénéd.*, l. XXVI, 11. — 5. Ibid., l. XXIII. 57. — 6. Ekkhard *de Cas S. Galli.* ap. Pertz, II. 1017. — 7. Goldast. *Rer. alem.*, t. II, p. 59. ; Mab. Ann. l. XXXII. 43 ; l. XXXIV. 78.

Digitized by Google

Une institution très répandue dès le septième siècle et dans les siècles postérieurs est celle des personnes du sexe qui se vouaient à une vie religieuse, sans cependant s'astreindre par les vœux solennels à la vie commune dans un monastère. En général « c'étaient des vierges ou des veuves qui, tout en restant au sein de leur famille, embrassaient un genre de vie spécialement consacré aux exercices de piété, portaient un habit particulier et faisaient le vœu de virginité. On les appelait « *consacrées à Dieu* (1) » ; leur état était considéré par le peuple comme un état sacré. Plus d'une fois dans les conciles il est question de ces personnes consacrées à Dieu, de la sainteté de leur état et des peines à encourir dans la transgression de leurs règles (2). » Un édit de Clotaire II relatif aux décrets du synode de Paris (614) fait mention de ces vierges et de ces veuves qui se sont consacrées à Dieu et demeurent au sein de leur famille (3). Nous les retrouvons en grand nombre aux environs de l'abbaye de Lorsch ; dans la famille du fondateur (VIIIe siècle) nous en trouvons trois : la comtesse Williswinde, fondatrice, et ses deux petites-filles, les comtesses Euphémie et Rachilde (4). Ces « *femmes consacrées à Dieu* » reparaissent très fréquemment dans les documents de cette abbaye. Dans les diplômes de la fin du VIIIe siècle et du commencement du IXe, on n'en trouve pas moins de seize. Elles habitaient dans les environs de l'abbaye (5). Les cartulaires de l'abbaye de Fulde nous font également connaître plusieurs de ces « *consacrées à Dieu* » : en 759 une Ota, Burgrata en 777 et 798, Chilturara en 796 (6). Sainte Hiltrude († 790) vivait également auprès de l'abbaye de Liessies, après avoir pris le voile, sous la conduite de son frère, l'abbé Gondrade (7).

Une femme paralytique, guérie par l'intercession de saint Riquier, y prend aussi le voile (8). Les deux sœurs de saint Guillaume de Gellone prennent le voile à Gellone et habitent auprès du monastère (9). On retrouve ces vierges jusque dans le palais des Carlovingiens : Alcuin adresse une de ses lettres à Hondrade « *femme consacrée à Dieu* » et l'avertit de montrer dans sa conduite l'état qu'elle a embrassé (10). Le même fait se reproduit en Angleterre : à Croyland, c'est la pieuse fille d'Offa, roi des Merciens, Etheldrite ou Alfrède († 838) qui vient consacrer sa vie au service du Seigneur (11).

A Saint-Alban, nous trouvons au IXe siècle toute une communauté de ces personnes auprès de l'abbaye : elles y vivaient sous la direction de l'abbé et assistaient aux offices liturgiques dans l'église du monastère (12). Ces personnes faisaient vœu de chasteté, recevaient le voile et vivaient la plupart

1. Deo sacratæ, feminæ Deo devotæ, Deo dicatæ. — 2. Falk. *Geschichte des ehemaligen Klosters Lorsch.* Mainz, 1866, p. 11. — 3. *Synod.* Paris. 614, can, 13 ap. Hardouin, *Concil.* V, 555. — 4. Falk. p. 11. — 5. Ibid., p. 144. — 6. *Codex diplom. Fuld.* ed. Dronke. Cassel. 1850, n. 16, 53, 129 et 114. — 7. *Act. SS. O. S. B.* Sæc. III, p. II, p. 384 sq. — 8. Mab. *Act. Sæc. IV.* p. I. Mir. *S. Richar.* l. II, c. 4, p. 211. — 9. *Vit.* n. 11, Sæc. IV, P. I, p. 73. — 10. *Ep.* 198, P. L. t. C. 470 ; cf. Mab. *Act. Sæc.* IV, P. I, p. 92. — 11. *Sæc.* IV, P. I. p. 536. — 12. Mab. *Ann.* l. LXII, 94.

Digitized by Google

dans des maisons privées, à l'ombre des grands monastères, d'autres au sein de leur famille, d'autres même dans une demeure commune, appelée « *reclusorium* » ou « *clusa* » (1).

Mais c'est surtout à Saint-Gall que cet institut fleurit au dixième siècle. Les chroniqueurs de l'abbaye nous ont conservé les noms d'un grand nombre de ces pieuses servantes du Seigneur : Wiborade (✠ 925), Richilde (✠ 946), Verhilt, Pertherade, Hartchera, Hartmut, Wildegarde (2). La plus célèbre d'entre elles est sainte Wiborade. Cette pieuse vierge avait un frère nommé Hitton qui étudiait à l'abbaye de Saint-Gall. Dès sa plus tendre enfance, Wiborade manifesta le plus grand amour pour l'office divin, et nul doute que cette prédilection pour la sainte Liturgie ne fût le motif de ses fréquentes visites au monastère. Dans les entretiens qu'elle eut avec son frère, Wiborade apprit le psautier. Lorsque Hitton eut pris la résolution d'embrasser la vie monastique, la jeune vierge se décida à fixer son séjour auprès de la grande abbaye. Son exemple en entraîna bientôt d'autres à sa suite : nous avons mentionné plus haut le nom de quelques-unes de ces vierges. L'occupation de Wiborade consistait à relier les manuscrits des saintes Écritures destinés à l'usage des moines, à tisser la laine, à faire les hosties et autres travaux semblables (3). Une biographie contemporaine, celle du Bienheureux Jean de Gorze, nous fournit des renseignements analogues. Lorsque ce grand réformateur des monastères de Lorraine eut fait donation de sa fortune à son abbaye, et que ses deux frères furent venus le rejoindre dans la milice monastique, sa mère, veuve pour la seconde fois, se retira aussi près de son fils avec un certain nombre d'autres personnes de sa famille, et fut admise à demeurer dans un bâtiment contigu au monastère, dont elle recevait sa subsistance : « Elle y mena pendant plusieurs années une vie sainte, nous dit le biographe de Jean de Gorze, entièrement dévouée au service des moines, à qui elle procurait fidèlement les vêtements nécessaires, avec l'aide des personnes qui recevaient également leur entretien du monastère (4). »

Les asservissements volontaires, si fréquents à partir du onzième siècle, se retrouvent également dans les siècles précédents. En 782, Tribun de Carapelle s'asservit à l'abbaye de Saint-Vincent du Vulturne avec ses fils et promet obéissance à l'abbé (5).

En 892 le diacre Hermefroid se donna lui et ses biens à Saint-Benoît de Téano, prieuré dépendant du Mont-Cassin, sous le gouvernement de l'abbé Angelaire, et, en signe de cet asservissement, déposa sur l'autel une mèche de ses cheveux qu'il venait de couper (6). Un citoyen de Bénévent

1. A Saint-Alban, par exemple, et plus tard à Afflighem, à Saint-Martin de Tournai, etc. ; cf. Eckertz. *Necrologium Gladbacense. Das verbrüderungs-u-Todtenbuch der Abtei Gladbach*, Aachen. Palm. 1881. p. 94. — 2. Ekkehard, *Mon. San Gall*, ap. Mab. *Act. Sæc.* V, p. 43, sq. — 3. Mab. *Act. Sæc.* V, p. 45, sqq. — 4. *Vit. Joh. Gorz.* n. 45, ap. Mab. *Act. Sæc.* V, p. 380. — 5. *Chron. S. Vinc. Vulturn.* ap. Murat. *Rer. ital. Script.* t. I. I. P. II. p. 364. — 6. *Chron. Cass.* lib. I. cap. 46.

Digitized by Google

se fit également le serf de saint Benoît au prieuré de Bénévent (1). Une donation de ce genre eut lieu en 963 à l'abbaye de Saint-Maximin de Trèves : deux époux libres de toute charge s'asservirent au monastère, en s'obligeant à payer annuellement une somme déterminée (2). Nous pourrions multiplier les exemples de cette sorte de donations, mais nous croyons qu'il sera mieux de les rapporter, lorsque nous décrirons plus en détail les diverses classes d'oblats.

Si nous ajoutons à ces faits les nombreuses réceptions de l'habit monastique au lit de mort, les fréquentes donations dans le but d'être admis à la participation des prières de la communauté, d'être compté parmi les « *fratres conscripti* » (3), faveur que les rois mêmes se faisaient un honneur d'ambitionner, ou de recevoir la sépulture dans l'enceinte des cloîtres, nous pourrons nous faire une idée de cette féodalité religieuse, toute spirituelle, dont les liens rattachaient si étroitement le peuple chrétien à l'Ordre monastique. *(A continuer.)*

LES ROGATIONS.

LES trois jours qui précèdent la fête de l'Ascension sont appelés dans la Liturgie *Litanies mineures*, et vulgairement les Rogations (4). L'étrange contraste que présentent ces jours de pénitence avec les joies et les solennités du temps pascal nous montre que ces féries n'ont point fait partie du cadre liturgique primitif et qu'elles ont dû leur origine à un fait historique postérieur. L'histoire nous fournit heureusement les témoignages les plus formels pour nous indiquer l'origine des Rogations. Les auteurs contemporains sont d'accord pour attribuer l'institution des Rogations à saint Mamert, évêque de Vienne, et ils ont été suivis sur ce point par les historiens les plus compétents (5). C'était vers 474. Divers fléaux étaient venus jeter la consternation dans la Gaule méridionale, et l'Église de Vienne était dans la désolation. Des tremblements de terre, des incendies, les ravages des bêtes féroces jetaient l'épouvante au sein des populations de

1. Ibid. — 2. Brower. *Annal. Trevir.*, t. I, p. 467. — 3. « Frères associés », séculiers admis à la participation des mérites et à la confraternité. — 4. L'appellation de ces jours varie assez. Le nom de Litanies mineures, pour les distinguer des Litanies majeures (25 avril) n'était pas encore assez fixé dans l'histoire pour qu'on ne leur ait pas aussi donné cette dernière dénomination ; ailleurs on les appelle *Litanie gallicane* pour les distinguer de la litanie romaine (25 avril). — 5. Du Cange. *Gloss. s. V. Rogationes*, t. V, p. 790 ; *Hist. litt. de la France*, II, 481 ; Tillemont, *Mémoires*, t. XVI, ed. Venise, 1732, p. 118 ; Mart. *de ant. eccl. rit.* l. IV, c. 26 ; Bolland. ad S. Mamert. XI mai ; Menart. *not. ad Sacram. Greg.* P. L. 78. 385 ; Kraus. *Real. Encyclop. der Christl. Alterthüm.* t. II, p. 306.

Digitized by Google

ces contrées. Saint Mamert, évêque de Vienne, touché des malheurs de son peuple, voulut relever le courage des fidèles en les exhortant à la pénitence et à la prière. Il établit que durant les trois jours qui précèdent l'Ascension, le peuple jeûnerait et assisterait aux processions pendant lesquelles on chanterait des psaumes. Tel est le récit qui nous a été conservé par saint Avit, successeur de saint Mamert ([1]), et par Grégoire de Tours ([2]). Sidoine Apollinaire, contemporain de saint Mamert, nous dit de la manière la plus explicite que saint Mamert établit les processions des Rogations : « Dans les litanies que Mamert a instituées, on jeûne, on prie, on psalmodie, on pleure ([3]). » On a voulu inférer d'un texte de cet auteur que ces processions étaient antérieures à saint Mamert, mais que la pratique en était vague, tiède, rare et irrégulière ([4]), et qu'on n'y recourait que dans des cas de nécessité publique. Déduire de là, comme l'ont fait Binterim ([5]) et Martigny ([6]) que saint Mamert n'a été que l'organisateur des Rogations, c'est confondre les processions avec les Rogations. Les processions ou litanies sont de beaucoup antérieures aux Rogations ([7]), et les Rogations ne sont que des processions spéciales, organisées au cinquième siècle à jours fixes et dans un but déterminé. Quant au texte que l'on croit trouver dans saint Augustin pour prouver l'antiquité des Rogations, qu'il nous suffise de dire que le sermon, auquel il est emprunté, n'est pas du grand évêque d'Hippone, mais de saint Césaire d'Arles, écrivain postérieur à saint Mamert ([8]). Nous savons d'ailleurs par saint Augustin qu'on ne jeûnait point de Pâques à la Pentecôte ([9]). C'est la remarque que faisait déjà au IXe siècle le liturgiste Amalaire Fortunat ([10]).

Cette pieuse coutume se maintint dans l'Église de Vienne, comme l'atteste saint Avit. D'autres Églises suivirent bientôt l'exemple donné par saint Mamert : celle de Clermont, dont Sidoine Apollinaire, ami de saint Mamert, était évêque, admit les Rogations du vivant même de ce saint ([11]). Saint Césaire d'Arles en parle comme d'un usage établi ([12]). Dans le principe, les Rogations n'eurent pas lieu partout à la même époque ; peu à peu on s'accorda à les célébrer aux trois jours qui précèdent l'Ascension, et du temps de Grégoire de Tours, cet accord était assez général ([13]). Le concile d'Orléans (511) ([14]), ceux de Tours et de Lyon (567) ([15]), ordonnent de les célébrer.

Pour se faire une idée de l'importance qu'attachait l'Église à cette institution, il suffit de parcourir les canons des conciles de cette époque : nous y voyons que le jeûne est prescrit et que les gens de service doivent être

1. *Hom. de Rogat.* P. L. 59. 289-294. — 2. Greg. Tur. l. II. *Hist.* c. 34. P. L. 71. 231-232. — 3. Lib. V. ep. 14. P. L. 58. 544. — 4. *Ibid.* Litaniæ vagæ, tepentes, infrequentes ac oscitabundæ. — 5. *Denkwürdigk.* IV. I. p. 573. — 6. *Dict. des antiq. chrét.*, p. 428. — 7. Cf. *Messager des fidèles.* N° de Mars 1886, p. 10 sqq. — 8. Serm. 173 int. app. S. Aug., t. V app. p. 210, P. L. 39. 2076. — 9. Aug. epist. 119 ad Jan. — 10. *Amal. de eccl. off.* l. 37. P. L. 105, 1066. — 11. Lib. VII. ep. 1. P. L. 58, 563. — 12. L. C. — 13. L. II. *Hist.* c. 34. P. L. 71, 231-232. — 14. C. 27. ap. Hard. II. 1011-1012. — 15. Hard. III. 355.

Digitized by Google

dispensés du travail en ces jours pour pouvoir prendre part aux offices liturgiques; les lois civiles elles-mêmes reconnurent ces trois jours comme fériés. Nous possédons encore les anciens offices de l'Église des Gaules, qui tous insistent d'une manière particulière sur le jeûne (1).

La Gaule tint à honneur de continuer l'œuvre de saint Mamert et resta dans tout le cours des siècles fidèle à cette tradition qu'elle regarda parfois trop exclusivement comme son bien propre (2). Les autres pays l'adoptèrent également. Les conciles de Gerunda (517) (3) et de Tolède (636) (4) en Espagne, celui de Braga (572) en Portugal (5), celui de Cloveshoe (787) en Angleterre (6) en font mention.

A Rome, cet usage ne fut introduit que sous le Pape Léon III (795-816) (7), qui régla les Rogations comme suit : le lundi, le pape se rendait avec tout son clergé de Sainte-Marie *ad Præsepe* à la basilique constantinienne du Sauveur ; le mardi, de Sainte-Sabine à Saint-Paul et, le mercredi, de Sainte-Croix en Jérusalem à Saint-Laurent hors des murs. Il est cependant curieux d'observer que la plupart des anciens livres liturgiques de Rome ne contiennent point l'office des Rogations. Ceux du XIIe siècle, les ordres romains du chanoine Benoît et de Cencius, l'antiphonaire de Tommasi n'en font point mention. N'est-ce pas ce silence qui a fait dire à Jean Beleth que les Rogations n'étaient point célébrées au-delà des Alpes? Toutefois on constate que certains livres liturgiques romains parlent des Rogations et que, outre l'indication que l'on croit trouver dans le XIIIe ordo (8), le XIVe en parle formellement (9).

Les monastères adoptèrent également les Rogations, comme l'indiquent des textes du VIe siècle et des siècles suivants (10).

« Le principal rite des Églises des Gaules durant ces trois jours consista, dès l'origine, dans ces marches solennelles accompagnées de cantiques de supplication et que l'on a appelées processions, parce que l'on se rend d'un lieu dans un autre. Saint Césaire d'Arles nous apprend que celles qui avaient lieu dans les Rogations duraient six heures entières ; en sorte que le clergé se sentant fatigué par la longueur des chants, les femmes chantaient en chœur à leur tour, afin de laisser aux ministres de l'Église le temps de respirer. Le départ de la procession des Rogations était précédé de l'imposition des cendres sur la tête de ceux qui allaient y prendre part, et c'était le

1. Mab. *Lit. gallic.*, p. 149-152, 263-268, 376-378. — 2. *Gest. pont. Cam.* I, 8, P. L. 149, 31 ; J. Beleth, P. L. 202, 128. — 3. Hard. II, 1043. — 4. Hard. III, 598. — 5. Hard. III, 383. — 6. Hard. III, 1956. — 7. Anast. n. 386. P. L. 128, 1223 ; Einhard. ad ann. 799. P. L. 104, 453 ; *Ann. Lauriss. ibid.* 454 ; Flodoard. ap. Mab. *Act. Sæc.* III. P. II, 585. cf. Pagi ad. ann. 801, n. 2. — 8. *Ord. Rom.* XIII, n. 25, ap. P. L. 78, 1119-1120. — 9. *Ord.* XIV, n. 49 et 52, ibid. 1154 sq. — L'homélie 80 de S. Maxime de Turin. (P. L. 67, 458 sq., porte dans plusieurs Mss. le titre de : *in letaniis* ou *de rogationibus*, mais ce titre est trop incertain pour qu'on puisse en tirer une conclusion historique. — 10. *Vit. S. Gil. Ruyens*, n. 31. Sæc. I Ben. p. 147 ; Mir. *S. Berch. Derv.* n. 19. Sæc. II, p. 853 ; *Vit. S. Winoci*, c. 13. Sæc. III, P. I. p. 309 ; epist. S. Cuthb. in *Vit. Bedæ.* ibid. p. 538; *Chron. S. Trud. spicil.* nov. edit. t. II, 687, cf. surtout Martène, *de ant. monach. rit.* l. III, c. 18.

Digitized by Google

peuple tout entier. L'aspersion de l'eau bénite avait lieu ensuite ; après quoi le pieux cortège se mettait en marche. La procession était formée du clergé de plusieurs églises d'un rang secondaire, marchant sous la croix d'une église principale dont le clergé présidait la fonction. Tout le monde, clercs et laïques, marchait nu-pieds. On chantait la litanie, des psaumes, des antiennes, et l'on se rendait à quelque basilique désignée pour la station, où l'on célébrait le Saint Sacrifice. Sur la route on visitait les églises qui se rencontraient, et l'on y chantait une antienne à la louange du mystère ou du saint, sous le titre duquel elles avaient été consacrées (1). »

Dans les monastères ces processions se faisaient avec une grande solennité (2). Après le chant de l'*Exsurge* exécuté par un enfant ou par le chantre, les cloches sonnaient toutes à la fois et le cortège se mettait en marche, accompagné des reliques du monastère. Souvent même on y portait des bannières. L'ordre du cortège était celui-ci : le porte-croix, accompagné d'un ministre portant l'eau bénite et du porte-livre, est suivi de deux céroféraires. Puis vient le prêtre avec le diacre et le sous-diacre ; la *schola*, les novices, les profès et enfin l'abbé. Pendant la procession, on chante des répons, des psaumes et des hymnes. La messe est célébrée à l'église de la station. Au retour, on chante les litanies des Saints, et la sonnerie des cloches salue la rentrée du cortège au monastère.

Le XIIe siècle adopta un usage, qui nous semble assez étrange, mais qui exprime bien les idées de symbolisme dans lesquelles se complaisaient nos ancêtres. On portait en tête de la procession un énorme serpent ou dragon de carton ou de bois peint. La queue de cet animal était dressée pendant les deux premiers jours, mais le mercredi, ce dragon était porté derrière la procession, la queue baissée. On voulait par là signifier le règne désastreux de Satan sur le monde sous la loi de nature et sous celle de Moïse, en même temps que sa défaite sous la loi de grâce (3). Cet usage subsista dans un grand nombre de villes de France jusqu'à la fin du siècle dernier.

L'histoire rapporte que Charlemagne ne manquait point d'assister aux processions des Rogations et qu'il le faisait nu-pieds (4). Quel exemple pour le peuple ! Où sont les jours où une sainte Élisabeth de Hongrie aimait à se confondre dans les rangs de la foule pour mêler ses prières à celles du pauvre ? Hélas ! l'indifférence a tout envahi de nos jours. Nos prêtres parcourent encore nos campagnes, mais trop peu de fidèles les suivent. La prière qu'ils adressent à Dieu, ne l'adressent-ils plus au nom du peuple chrétien ? Ne prie-t-on plus pour nos nécessités ? La prière n'a point changé, mais nos cœurs ont changé. La prière n'a plus de place pour un grand nombre d'hommes dans la société. Erreur ! La société croule de toutes parts emportant avec elle la famille et les individus, l'horizon est plus sombre que jamais. Cependant l'Église prie et convie ses enfants à la prière : « Levez-

1. Dom Guéranger. *Temps pascal*, t. III, p. 161, sq. — 2. Cf. Martène l. c. — 3. Cf. Jean Beleth. c. 122, P. L. 202, 128 ; Durand. — 4. Monach. San. Gall. l. II, c. 16, P. L. 98, 1400.

Digitized by Google

vous, Seigneur, et aidez-nous ». A notre tour aussi de nous lever ! La prière arrête le bras vengeur de Dieu. Grands et petits, riches et pauvres, nous avons péché, qu'une pénitence commune nous unisse au pied de l'autel et Dieu se lèvera pour nous aider.

AVE MARIS STELLA.

Salut, étoile de la mer,
Douce porte de la patrie,
Vierge que nul mal n'a flétrie,
Mère du Dieu pour nous fait chair !

Mets la paix dans l'ère où nous sommes :
Toi que Gabriel salua,
Change l'antique nom d'Éva
En un doux Ave pour les hommes !

Des coupables romps les liens,
Donne aux aveugles la lumière,
Chasse l'infortune première
Demandant pour nous tous les biens.

Montre-toi vraiment maternelle :
Qu'il prenne nos vœux de ta main
Ce Dieu, né pour le genre humain,
Qui se soumit à ta tutelle.

Vierge éclatant par ta bonté
Entre toutes les créatures,
Revêts nos cœurs purs de souillures
De douceur et de chasteté.

Fais-nous marcher par l'innocence ;
Rends-nous sûrs les sentiers ardus,
Pour arriver à ce JÉSUS ;
Notre éternelle jouissance !

Honneur soit dans l'éternité
Au Père, au Fils qui trône et règne,
A l'Esprit-Saint qui nous enseigne :
A l'adorable Trinité !

J. C.

UNE BELLE MORT.

Le couvent de Saint-Bonaventure, dans les ruines du Palatin, avec ses jardins et ses célèbres palmiers a un charme pénétrant auquel personne ne peut se soustraire. C'est là que les Romains vont vénérer, le 27 novembre, les reliques de saint Léonard de Port-Maurice qui y mourut en 1751.

Il y a peu d'années, le roi et la reine de Danemark ont visité dans ce pauvre couvent des Frères Mineurs Alcantarins, un vieux frère convers, leur compatriote et membre de l'académie royale de Copenhague. En 1831, un jeune peintre danois plein de talent, était venu à Rome; il se fit catholique en 1844, et convers franciscain en 1851; ce fut Pie IX qui lui donna le nom de fra Pietro. Envoyé en Silésie, pour une fondation qui n'eut pas de durée, l'humble artiste retourna bientôt à son couvent de St-Bonaventure où il a passé les 30 dernières années de sa vie dans la prière et la pénitence. Les efforts de ses amis qui essayèrent souvent de le ramener dans son pays ne purent jamais vaincre son attachement à la Ville éternelle et sa fidélité à sa règle austère. Fra Pietro vient de mourir, à l'âge de 83 ans, dans sa solitude chérie du Mont Palatin. Sa dépouille mortelle repose près du Vatican dans le « *Campo Santo* » allemand, dont la chapelle est ornée d'une fresque du pieux frère artiste. R. I. P.

Digitized by Google

LA VOIX DE NOTRE PÈRE.

LETTRE ENCYCLIQUE de notre très saint Père Léon XIII, pape par la divine providence, accordant un JUBILÉ EXTRAORDINAIRE.

A tous nos Vénérables Frères les Patriarches, Primats, Archevêques, Évêques et autres Ordinaires des lieux, en grâce et en communion avec le Saint-Siège Apostolique.

LÉON XIII, PAPE.

VÉNÉRABLES FRÈRES, SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

Annonce du Jubilé.

DEUX fois déjà Nous avons usé de Notre autorité Apostolique pour accorder à l'univers chrétien la faveur d'une *année sainte* extraordinaire pendant laquelle les trésors des dons célestes, dont la dispensation est en Notre pouvoir, sont ouverts pour le bien public; Nous voulons de même, que l'année prochaine soit encore, par la grâce de Dieu, une *année sainte* pour tous les fidèles.

Son but : ramener les hommes aux vertus chrétiennes.

L'UTILITÉ de cette disposition ne peut vous échapper, Vénérables Frères, à vous qui connaissez notre temps et les mœurs du siècle ; mais il y a une raison particulière qui fera paraître plus opportune que jamais Notre décision. En effet, après avoir enseigné dans notre dernière Encyclique combien il importe aux États de se rapprocher de la vérité et de la forme chrétienne, il est naturel que Nous Nous efforcions, par tous les moyens en Notre pouvoir, d'exciter ou de ramener les hommes aux vertus chrétiennes. Car un État est ce que le font les mœurs du peuple ; et de même que l'excellence d'un navire ou d'un édifice dépend de la bonne qualité et de la disposition convenable de toutes ses parties, de même le cours des affaires publiques ne peut être heureux et régulier que si les citoyens suivent le droit chemin dans la conduite de leur vie. C'est de l'action humaine que prend naissance et périt l'ordre politique ainsi que la vie publique tout entière ; or, les hommes ont coutume de former leurs institutions d'après leurs opinions et leurs mœurs. Afin donc que les esprits se pénètrent profondément des préceptes que Nous avons exposés, et, ce qui est le point principal, afin que la vie quotidienne de chacun se règle d'après ces enseignements, il faut s'efforcer d'amener chacun à penser chrétiennement, à agir chrétiennement aussi bien en public qu'en particulier.

Digitized by Google

Tableau des mœurs publiques de notre temps.

En cela l'effort doit être d'autant plus grand que les périls sont plus nombreux de toutes parts. Car les grandes vertus de nos pères n'ont pas peu disparu ; les passions, qui par elles-mêmes ont une très grande force, en ont acquis une plus grande par la licence qui leur a été accordée ; la folie des opinions, qui ne sent plus de freins, ou qui n'en sent que d'impuissants, se répand chaque jour davantage ; parmi les hommes mêmes qui ont de bons principes, plusieurs, par une réserve déplacée, n'osent pas professer publiquement ce qu'ils pensent, et bien moins encore le mettre à exécution ; l'influence des plus pernicieux exemples pénètre de toutes parts dans les mœurs publiques ; les associations mauvaises, que Nous avons dénoncées dans d'autres circonstances, habiles à se servir des moyens les plus criminels, s'efforcent d'en imposer au peuple et, autant que possible, de détourner les hommes et même de les séparer de Dieu, de l'accomplissement de leurs devoirs, de la foi chrétienne.

Dans cet accablement de maux, dont la gravité s'accroît même en proportion de leur durée, Nous ne pouvons rien omettre de ce qui peut Nous apporter quelque espoir de soulagement. C'est dans cette intention et dans cette espérance que Nous annonçons le saint jubilé à tous ceux qui ont leur salut à cœur. Nous voulons ainsi les avertir et les exhorter à se recueillir un peu, et à donner une meilleure direction à leurs pensées absorbées dans les choses de la terre. Et ce sera un avantage, non seulement pour les individus, mais aussi pour l'État tout entier, car autant les individus feront de progrès dans la perfection de leur âme, autant il en résultera d'honnêteté et de vertu dans la vie et les mœurs publiques.

Meilleurs moyens de les réformer :

I. — La pénitence.

Mais vous comprenez, Vénérables Frères, que cet heureux résultat dépend en grande partie de votre action et de votre zèle, puisque le peuple ne peut recueillir comme il faut les fruits qui lui sont offerts, que s'il y a été convenablement et soigneusement préparé. Ce sera l'œuvre de votre charité et de votre sagesse de confier ce soin à des prêtres choisis qui, par de pieux discours à la portée de tous, auront à instruire la foule, surtout à l'exhorter à la pénitence, laquelle est, selon le mot de saint Augustin, *le châtiment quotidien des bons et des humbles fidèles où l'on se frappe la poitrine en disant : Pardonnez-nous nos offenses* (1). Ce n'est pas sans raison que Nous parlons d'abord de la pénitence et du châtiment volontaire du corps, qui est une partie de cette vertu. Vous connaissez, en effet, l'esprit du siècle : la plupart aiment à vivre mollement et ne veulent rien faire avec énergie et générosité. Outre un grand nombre de misères où ils tombent, ils se créent souvent des prétextes pour ne pas obéir aux lois salutaires de l'Église,

1. Ep. 108.

Digitized by Google

persuadés que c'est pour eux un fardeau trop lourd que d'être obligés de s'abstenir d'un certain genre de mets ou d'observer le jeûne pendant un petit nombre de jours de l'année. Énervés par ces habitudes de mollesse, il n'est pas étonnant qu'ils s'adonnent peu à peu tout entiers à des passions qui réclament toujours davantage. C'est pourquoi il convient de rappeler à la tempérance les âmes tombées ou portées à tomber dans la mollesse ; et, pour cela, il faut que ceux qui parleront au peuple lui enseignent avec soin et clarté que ce n'est pas seulement la loi évangélique, mais la raison naturelle elle-même qui veut que chacun se commande à soi-même et dompte ses passions, et que les péchés ne peuvent être expiés que par la pénitence.

Le Tiers-Ordre de St-François est la meilleure sauvegarde de l'esprit de pénitence.

Pour que la vertu dont Nous parlons persévère, il sera prudent de la mettre en quelque sorte sous la sauvegarde et la protection d'une institution stable. Vous comprenez, Vénérables frères, de quoi il s'agit ici : Nous voulons dire que vous continuiez, chacun dans votre diocèse, à patronner et à accroître le tiers-ordre, dit *séculier*, des frères franciscains. Certes, pour conserver et entretenir l'esprit de pénitence dans la multitude chrétienne, rien n'est plus efficace que les exemples et la grâce du patriarche *François d'Assise*, qui a uni à la plus grande innocence de vie un si grand zèle de la mortification, que par sa vie et ses mœurs autant que par l'impression divine des stigmates, il a reproduit en lui l'image de Jésus-Christ crucifié. Les lois de son Ordre, que Nous avons tempérées à propos, sont aussi douces à porter qu'elles sont d'une grande efficacité pour la vertu chrétienne.

(A continuer.)

AUX ALUMNI
de Sainte-Marie de la Pierre-qui-Vire [1].

Tes cloîtres, ô Benoît, sont la vivante image
Des splendeurs de Sion, des célestes parvis,
Et j'y vois des élus de tout rang, de tout âge,
Qu'à toute nation ton appel a ravis.

Leur foule est innombrable, et dans ce peuple d'anges,
La Vierge au Confesseur, le Pasteur au Martyr,
L'Apôtre au Patriarche entouré de phalanges,
Le Docteur au Voyant s'unit pour te bénir.

Des princes t'ont suivi, dédaignant la couronne,
Des reines à tes pieds ont embrassé la Croix,
Et Pierre a fait monter tes moines sur son trône,
Quand il fallait venger et le Christ et ses droits.

1. Nous devons cette poésie à l'obligeance de l'auteur, moine de la Pierre-qui-Vire.

Digitized by Google

Épris des chants sacrés, amateurs du silence,
Des veilles, du travail, et de l'humilité,
Enfants de la retraite et de l'obéissance,
Tes fils voulaient surtout vivre de charité.

Oui, grandir dans l'amour et pour sauver la terre,
Pour glorifier Dieu, lentement s'épuiser,
Prier, lutter, mourir sur un nouveau Calvaire :
Voilà ce qu'à leurs cœurs ton cœur sut imposer.

Pour t'obéir encor, à la voix de l'Église
Sans jamais hésiter répondant : Nous voici !
Ils ont prêché partout, arborant la devise
De l'ordre et de la paix, mais du progrès aussi.

Peuples de l'Occident, interrogez l'histoire ;
Ses pages vous diront l'état de nos aïeux,
Les travaux de Benoît, ses bienfaits, sa victoire,
Son nom gravé chez nous en sillons lumineux.

Voyez, le cloître s'ouvre, il en sort des armées
Qui marchent sans trembler vers un monde nouveau,
Déployant au regard des peuplades charmées,
La Croix du Seigneur CHRIST, leur unique drapeau.

Les reliques des saints, le chant des Litanies,
Du moine conquérant l'aspect tranquille et doux,
L'éclat, la majesté de nos cérémonies,
Tout s'unit pour jeter le barbare à genoux.

Il pleure, il se repent, sous l'eau sainte il s'incline,
Les faux dieux sont détruits et bientôt dans les bois,
Au creux du frais vallon, au front de la colline,
Mille cloîtres nouveaux s'élèvent à la fois.

Le barbare près d'eux fixe sa vie errante ;
Le sol est défriché, le vieux chêne abattu ;
Une maison de pierre a remplacé la tente ;
Au foyer domestique apparaît la vertu...

Plus tard en un seul tout les familles s'unissent,
Le code monastique enfante la cité,
L'édifice grandit et des lois s'établissent
Pour fonder dans la foi l'ordre et la liberté.

Sous la même influence une Europe chrétienne
Des états nouveau-nés résulte lentement,
Et JÉSUS règne enfin, ses vicaires maintiennent
L'unité de ce corps, la paix de l'Occident.

Digitized by Google

Mais ce n'est point assez. Le moine à son ouvrage
Sait ajouter l'éclat, le dehors, la splendeur.
Il garde à l'avenir, il sauve du naufrage
Les débris d'un passé qui n'est point sans grandeur.

Au pauvre comme au riche il ouvre ses écoles,
Qu'importe le travail quand le cœur est épris?
Il copie, il compose, il parle, et ses paroles
Trempent les volontés, fécondent les esprits.

Du beau comme du vrai, l'Idéal invisible
Resplendit à ses yeux éclairés par la foi
Et revêt en ses mains une forme sensible :
L'art antique est vaincu, l'art chrétien devient roi.

Le grand suffit à l'âme, au corps il faut l'utile.
Le moine l'a compris. Ami de tout progrès,
Il veut rendre le sol tous les jours plus fertile,
Il veut à la nature arracher ses secrets.

Tant d'efforts sont heureux, la science est fondée,
Les lois du vaste monde émergent de la nuit,
Et, modeste inventeur, il pose au moins l'idée
Dont les âges futurs profiteront sans lui.

Il reçoit l étranger comme on reçoit un frère,
Le voyageur bénit ses routes, ses travaux,
Le pauvre près du cloître abrite sa misère,
Au malade son cœur ouvre des hôpitaux.

Mais au sein du grand œuvre apparaît la discorde
Et le croissant impur menace l'Occident..
Que va faire le moine. Ah ! son âme déborde...
Écoutez sa douleur, voyez son zèle ardent.

Dieu le veut ! a-t-il dit. Et l'Europe s'élance
Conduite par des chefs sans reproche, sans peur,
Et devant les croisés, cédant à leur vaillance,
Le Musulman vaincu recule avec stupeur.

On le croyait mourant, vingt fois il se redresse ;
Mais le moine est debout, il s'est fait chevalier :
Et du chrétien captif il va dans sa tendresse
Jusqu'à prendre la place au cachot du geôlier.

Enfants, arrêtons-nous. Ni l'Europe oublieuse,
Ni les peuples ingrats n'écoutent notre voix,
Et nous avons fini la page glorieuse,
Tous nos jours ne sont pas les grands jours d'autrefois.

Digitized by Google

Non ! Mais à nos débris Dieu permet l'espérance :
Le Christ a ranimé le vieil Ordre en son cœur
Et Guéranger déjà sur le sol de la France
Avait su relever notre drapeau vainqueur.

Courage donc, amis ! mais songeons à renaître.
Pour le monde d'ailleurs l'instant est solennel ;
Comme au temps de Benoît le démon règne en maître ;
Le barbare moderne insulte l'Éternel.

JÉSUS vous a montré le bienfaisant refuge
Où se cache et grandit l'aurore de vos ans :
Ouvrez-leur, nous dit-il, sauvez-les du déluge,
Le cloître n'a jamais repoussé les enfants.

Et nous avons ouvert. Oh ! gardez cette grâce ;
Laissez JÉSUS en vous accomplir ses desseins ;
Donnez-vous sans retour et que rien ne vous lasse ;
Le présent, le passé vous disent : Soyez Saints !

Vous le pouvez, amis ! Pourquoi le monastère
Serait-il moins fécond maintenant que jadis ?
Des enfants comme vous en ont fait un parterre
Paré de mille fleurs, des fleurs du Paradis.

Oui, rendez-nous saint Maur, rendez-nous saint Placide,
Boniface, Lanfranc, Bède, Anselme, Benoît,
Hildegarde, Gertrude à l'âme si candide,
Thomas, que les Docteurs ont proclamé leur roi.

Imitez au désert le fils de Zacharie ;
De Samuel, enfant, copiez les vertus ;
Dans la maison de Dieu rappelez-nous Marie ;
Nazareth est ici : Soyez d'autres Jésus !

Du vieil Ordre à ce prix vous sécherez les larmes ;
Vous le verrez enfin se lever en chantant ;
Reprendre le combat et ne poser les armes,
Qu'au jour où tomberont l'Antechrist et Satan.

Digitized by Google

PÈLERINAGES MONASTIQUES (1).

LE MONT-SERRAT EN CATALOGNE.

Ave Maria, Serrati-Montis incola
Decus Hesperiæ, Barchinonis gloria!...
Epithalamium Deiparæ in M. S.

LE vieux traducteur de l'historien espagnol Yépès (2) commence l'histoire de cette montagne sacrée par ces paroles : « De mesme qu'on a coustume d'enchasser dans le chaton d'une riche bague quelque esmeraude, rubis ou diamant pour rehausser son prix, de mesme il semble que Dieu ait attaché le Mont-Serrat comme une pierre précieuse au beau milieu de la Cathalogne, pour attirer tous les peuples chrestiens à l'admiration d'une dévote imaige de Nostre-Dame, qui est, en ce mont sacré, le refuge et la consolation des nations de la terre (3)». Cette comparaison paraît bien pompeuse et tout à fait castillane, elle a pourtant, comme on le verra plus loin, le mérite d'une parfaite exactitude. Tous les voyageurs qui descendent en Catalogne éprouvent un merveilleux étonnement à la vue de cette montagne, unique, peut-être, en son genre, et qui est située au milieu de l'ancien *Principado*, à sept lieues de Barcelone, dans une vaste plaine de quatre lieues de circuit. « Elle s'élève, dit un voyageur moderne, complètement isolée au milieu de la campagne catalane, et semble être sortie, tout d'une venue, des entrailles de la terre, en un jour de violent soulèvement. L'aspect général est d'un gris vineux, d'une teinte assez uniforme. La cime du Mont-Serrat se partage en un assez grand nombre de sommets. Ceux-ci sont découpés en dents de scie *(Mons Serratus)* (4), formées d'aiguilles élancées et aiguës. Cet aspect se modifie un peu selon le lieu où est placé le spectateur, et la topographie du pays se prête aisément à fournir ce spectacle de tous les points de l'horizon (5). »

La formation de ce géant géologique dont les flancs renferment des cavernes immenses, n'a jamais pu être expliquée d'une manière bien satisfaisante, ni par la savante théorie des soulèvements volcaniques, ni par l'étude des phénomènes produits à la suite des refroidissements successifs

1. Nous reprenons aujourd'hui la série de nos *Pèlerinages monastiques*, dus à la plume si attrayante du R. P. Dom Théophile Bérengier.

2. *Chroniques Générales de l'Ordre de St-Benoît* par le Rme abbé D. Yépès, traduites en français par D. Martin Rhetélois. Toul, 1648.

3. Chroniques,... T. IV. 338.

4. Les armes du monastère sont : de gueules à un mont d'or, divisé par une scie d'argent.

5. *Une visite au Mont-Serrat, en 1868*, par Germond de Lavigne.

Digitized by Google

qu'ont éprouvé les couches du globe terrestre. Un seul point paraît indubitable, c'est que ce mont si étrange, et qui ne se rattache en rien à la structure orographique de la Catalogne, n'a pas son semblable dans tout l'univers. Qu'on nous permette donc, puisque la science semble nous refuser à cet égard toute sérieuse explication, de rappeler une tradition pieuse sur le Mont-Serrat, qui est bien connue dans les Espagnes. Au moment de la mort du Sauveur du monde, rapportent les vieux chroniqueurs catalans, le tremblement de terre qui fendit la roche du Calvaire, se fit sentir bien au delà des plaines de la Judée. Il forma, dit-on, la grotte spacieuse de l'Amante de JÉSUS-CHRIST à la Sainte-Baume (1); il effraya les populations de la Grèce, puisque dans Athènes Denys l'aréopagyte put s'écrier, comme on le lit dans son office : *aut Deus naturæ patitur, aut mundi machina dissolvetur* (2); en Espagne enfin il produisit les soulèvements et les déchirements extraordinaires du Mont-Serrat. La montagne qui devait servir jusqu'à nos jours d'asile et de sanctuaire à l'image de la Mère des douleurs, ne pouvait, disent les fidèles espagnols, demeurer insensible aux souffrances de son cœur miséricordieux. C'est ce qu'exprime naïvement une vieille complainte catalane :

O Montagne prodigieuse,
Divisée par des sommets, si aigus, si élevés,
Tu as senti avec tant de compassion
Mourir l'auteur de la vie matérielle,
Que, seule docile, parmi tant de monts fameux,
De douleur, tu as déchiré tes entrailles (3).

Cependant cette structure phénoménale du Mont-Serrat ne lui aurait pas attiré, de toute part, l'affection et la vénération des fidèles, si la Reine du Ciel n'avait pas daigné la choisir pour une de ses demeures privilégiées sur cette terre. A quelle époque la Mère de Dieu y fit-elle sentir son doux et puissant empire? De très anciennes traditions, que Mabillon et le savant archevêque Pierre de Marca, déclarent fort respectables (4), parlent d'une statue miraculeuse trouvée au IXe siècle, dans une grotte de la sainte montagne. Cette image sculptée dans un bois incorruptible et odoriférant, serait venue, ajoutent les historiens espagnols, à Barcelone, avec les pre-

1. Traditions provençales, v. *Les monuments inédits sur l'Apostolat de Ste-Madeleine*, t. I.

2. Le Jésuite Halloix dans sa *Vie de St Denys l'Aréopagyte*, rapporte d'une manière un peu différente cette célèbre parole : Ἡ τὸ θεῖον πάσχει, ἢ τῷ πάσχοντι συμπάσχει, aut Deus patitur, aut patienti cumpatitur — *Patrologie grecque*, t. IV, 2.

3. Montanya prodigiosa,
Que en elevadas puntas divedada,
Sentires, llastimosa,
Morir l'Autor de la Mateixa vida;
Y entre principals, docil, montanyas,
De sentiment, romperes las entranyas.

4. Mabillon, *Annales Ord. S. B.* II, 497. — Marca, *Hist. Hispaniæ*, col. 206.

Digitized by Google

miers apôtres de ce pays (1), comme celle de Notre-Dame del Pilar, à Sarragosse, dans l'Arragon (2). Avant son arrivée, le Mont-Serrat, raconte à son tour Muntadas (3), l'abbé de ce monastère, avait vu un temple de Vénus s'élever sur l'une de ses plus hautes cimes. Mais, dès le troisième siècle de notre ère, les chrétiens avaient renversé l'édifice consacré à l'impure déesse, et construit à sa place un oratoire en l'honneur de l'Archange saint Michel. Plusieurs ermites habitaient déjà dans les anfractuosités et dans les cavernes de la célèbre montagne. Peu après, leur nombre augmentant, un petit monastère fut construit à sa base et donna, plus tard, naissance à la ville de Monistrol (Monasteriolum). Mais ces pieux établissements furent presque tous renversés par les Maures, qui avaient envahi la péninsule dès l'an 714. On suppose que pour soustraire à leur fureur la sainte image, les habitants de Barcelone la cachèrent dans une grotte du Mont-Serrat. Les descendants des Visigoths qui se retirèrent dans les Pyrénées et dans les montagnes des Asturies pour échapper au joug des Musulmans, s'établirent aussi sur le mont fameux qui domine la Catalogne, y construisirent cinq forteresses et tinrent longtemps en échec, dans cette position presque inexpugnable, la puissance du Croissant (4). Enfin l'heure de la délivrance vint à sonner. Au commencement du IXe siècle, Charlemagne, accompagné de ses fils, arracha Barcelone aux Maures (806). Le premier-né du grand empereur, qui fut plus tard Louis le Pieux, fonda, non loin de cette grande ville, le monastère de Saint-Culgat. Après lui, le comte Wiefred ayant repris, sur le calife Abdérame, Barcelone et tout le pays environnant que la trahison du Visigoth Aizon avait de nouveau livrés aux Maures, en l'année 825, fonda l'abbaye de Rippols, et entre autres donations dont il favorisa ce nouveau monastère, il lui céda, en 888, *l'église de la bienheureuse Marie, située sur le sommet du Mont-Serrat.* Cette donation, confirmée par le roi Lothaire, est le premier acte véritablement historique, relatif à la sainte montagne. Mabillon en conclut, après Pierre de Marca, que cette église était construite avant l'année 825, et pense même que l'on peut croire très légitimement à son existence avant l'invasion des Maures; car ces infidèles n'auraient certainement point permis, durant le temps de leur domination en Catalogne, que l'on élevât un temple au vrai Dieu et à sa sainte Mère sur la grande montagne (5).

***

Après avoir établi, sur de si respectables autorités, l'antiquité du culte de la Reine du ciel au Mont-Serrat, disons en quelques mots, avant de commencer notre pèlerinage, comment se fit la découverte miraculeuse de la précieuse statue venue de Jérusalem. Ici, nous nous faisons simplement

1. Muntadas, *Montserrat, su pasado, su presente, y su porvenir*, Manresa, 1867, in-12 de 513 p. con una mapa — Voir p. 61-64. — 2. Voir dans *la Cité mystique* de la V. Mère d'Agréda l'origine de cet antique pèlerinage, t. VI, p. 187-196. — 3. Muntadas, p. 43-45. — 4. Muntadas, p. 486. — 5. Mabillon, *Annales Ord. S.-Benedicti* II, anno 825, p. 497.

Digitized by Google

l'écho d'une tradition constante en Catalogne, et recueillie avec soin par tous les historiens anciens et modernes du Mont-Serrat. Du temps de ce comte Wicfred dont nous avons déjà parlé, sept jeunes bergers de Monistrol dont les troupeaux paissaient au milieu des roches de la montagne, aperçurent un samedi, de grandes clartés, qui partaient de l'ouverture d'une profonde caverne, vers le milieu de la montagne et entendirent, en même temps, des concerts harmonieux, dont la douceur avait quelque chose de surnaturel. Ce prodige se renouvela plusieurs fois, et toujours un samedi. Émerveillés, les pauvres pasteurs vinrent avertir leur maître et les religieux de Monistrol, qui, à leur tour, firent connaître cet événement extraordinaire à l'Évêque de Manrèse. Ce prélat suivi de son clergé, des ermites, des religieux de la montagne et d'une nombreuse population, se rendit au Mont-Serrat, et après avoir gravi, non sans de grandes difficultés, les pentes abruptes de la montagne, jusqu'au tiers de sa hauteur, il trouva, dans une grotte spacieuse, la vénérable image de Dieu que les chrétiens de Barcelone y avaient cachée à l'approche des Sarrazins, depuis plus d'un siècle, et qui revenait enfin à la lumière. On désirait la transporter dans la ville la plus prochaine, mais une force surnaturelle retint l'évêque lorsqu'il voulut s'éloigner avec ce précieux dépôt. Le pontife comprit que le ciel s'opposait à la translation de l'antique statue venue de Palestine, et c'est depuis cette époque (880), que Notre-Dame du Mont-Serrat reçoit sur la sainte montagne les hommages des fidèles de l'Espagne et des autres contrées de l'Europe [1]. *(A continuer.)*

SAINT LAMBERT (Suite).

VIII.

Eut années s'écoulent ainsi pour Lambert, dans la contemplation, l'effacement et l'obéissance.

Cependant de nouveaux bouleversements ont ensanglanté le pays des Francs.

Tandis qu'Ébroïn dispose en maître du sort de la Neustrie, l'Austrasie n'a pas tardé d'échapper à son despotisme. La famille des Pépins y a fondé lentement sa puissance, et transformé à son profit la mairie du palais en office héréditaire.

Une guerre s'en est suivie entre les deux royaumes. Ébroïn a déjà subi plusieurs défaites, quand la colère divine achève de s'appesantir sur lui : le puissant ministre périt misérablement assassiné.

1. Les historiens espagnols, les plus récents comme les plus anciens, ont entouré cette invention d'une foule de circonstances merveilleuses, mais dont l'exactitude historique ne semble pas entièrement démontrée. Nous avons rapporté celles qui paraissent le mieux autorisées.

Digitized by Google

Son successeur, Waradon, s'empresse de faire la paix avec Pépin de Héristal; et celui-ci, lors du traité qu'il conclut avec la Neustrie, se fait officiellement reconnaître comme maire du palais d'Austrasie.

Sa puissance une fois bien établie, Pépin travaille vigoureusement à réparer les injustices d'Ébroïn. L'Église, longtemps persécutée, respire plus librement : un bras victorieux la protège, et une oreille bienveillante est ouverte à ses plaintes.

Les fidèles de Maestricht se sont vu, pendant sept ans, piller et rançonner par leur prétendu pasteur : ils comprennent que l'heure de la justice a sonné pour Pharamond! D'une voix unanime, le clergé et le peuple le déclarent indigne des fonctions qu'il a usurpées; puis, ils ont recours au maire d'Austrasie, lui demandant de ratifier et d'exécuter leur sentence.

Pépin n'a pas de peine à reconnaître leur bon droit. Bientôt justice est faite, et l'intrus est banni de la ville et du diocèse de Maestricht.

Mais ce n'est pas assez d'expulser Pharamond : les fidèles demandent à grands cris le retour du bon pasteur! Le nom de Lambert est bien connu du maire d'Austrasie; Pépin sait que l'évêque de Maestricht a été jadis la lumière de l'Église et de l'État. Quand il apprend que cet homme de Dieu vit encore, ignoré, dans un cloître, il donne l'ordre d'aller l'en tirer sans retard, et de le replacer sur le siège qu'il occupait avec tant d'éclat.

***

Un jour donc, les envoyés de Pépin se présentent devant Lambert :

« Père, lui disent-ils, nous sommes les délégués du duc d'Austrasie et des « fidèles de Maestricht; ils vous prient et vous supplient de quitter cette « retraite, et de reprendre la direction du troupeau qu'on vous a jadis « contraint d'abandonner. Venez, Père, achever l'œuvre du Seigneur que « vous aviez si heureusement commencée. »

L'homme de Dieu reçoit ce message en versant d'abondantes larmes et demeure quelques instants sans répondre. Il se croyait désormais mort au monde!... il espérait achever ses jours dans ce paisible asile de la prière et de la pénitence!... Et voici que de nouveau Dieu l'appelle aux dignités et aux honneurs! derechef Dieu lui impose la charge des âmes, — à lui qui était si heureux de se faire petit et d'obéir!...

Mais qu'importent à Lambert ses préférences personnelles? Le Seigneur a disposé, le serviteur se soumettra.

« Je n'ai pas eu pour mon troupeau, répond enfin le prélat, les soins que « j'aurais dû avoir, et je ne me crois pas propre à le conduire encore; mais « je dois respecter l'ordre du prince, et j'ai du moins le désir de subvenir « aux nécessités de mes frères. Je ne refuserai pas de vous suivre et je ferai « ce que vous m'ordonnez. Dieu, qui le veut ainsi, est tout-puissant pour « compléter mon œuvre et me diriger à ses fins. »

Dans tout le diocèse, l'annonce du retour de Lambert excite une uni-

Digitized by Google

verselle allégresse. Clercs et laïcs se portent en foule à sa rencontre, et une procession grandiose le ramène triomphalement dans sa ville épiscopale. C'est à qui l'acclamera, à qui lui témoignera le plus de respect et d'amour. Sept ans d'absence, loin d'effacer son souvenir, ont appris à apprécier davantage encore sa sagesse et ses vertus.

IX.

QUE de plaies à guérir dans ce pauvre diocèse, longtemps livré à des mains indignes !

Non seulement l'intrus a négligé le soin des âmes, — mais encore l'exemple de sa vie scandaleuse a trouvé, hélas! de nombreux imitateurs dans les rangs du clergé.

C'est à cette blessure saignante qu'il faut d'abord porter remède; le pieux prélat s'y applique tout entier.

A l'exemple de Pharamond, il oppose l'exemple contraire, et sur le siège épiscopal, il est encore le moine austère de Stavelot. Il rejette avec dédain de sa demeure tout ce qui rappelle le faste et la mollesse de l'intrus; il réprime sévèrement chez ses clercs les moindres écarts de langage, et ni un mot léger, ni une bouffonnerie ne trouve grâce à ses yeux.

C'est peu de prêcher d'exemple : il parcourt les villes et les campagnes, et va semant partout la parole de paix. Avec la mansuétude du bon Pasteur il s'applique à ramener au droit chemin les clercs qui s'en sont écartés. Et bien rarement, — tant il sait gagner les cœurs! — il doit avoir recours aux sévérités des canons.

L'homme de Dieu a bientôt pansé toutes les plaies. Pharamond fermait aux malheureux et son cœur et sa porte : Lambert se fait le père des déshérités et sa demeure est leur asile. — L'intrus rançonnait les monastères et s'engraissait de leurs dépouilles: le bon Pasteur les enrichit de donations nouvelles. — Les fonctions liturgiques étaient tristement négligées: avec le retour du saint évêque elles reprennent tout leur éclat.

***

Un jour, — quand tout fut réformé dans l'église de Maestricht, — Lambert se trouva à l'étroit dans les limites de son diocèse.

L'Esprit-Saint allume en lui ce feu qui dévora jadis l'âme d'Amand, son prédécesseur, — l'ardeur sacrée du zèle apostolique! Lambert brûle d'étendre les conquêtes du CHRIST, et de promener par le monde le flambeau de la foi

Fera-t-il comme Amand? laissera-t-il son cher troupeau pour répondre à la voix qui l'appelle?

Non. Dieu a sur lui ses mystérieux desseins.

Au nord de la province épiscopale de Maestricht, vers les bouches du Rhin et de la Meuse, habitent les Taxandres. Ils occupent là une contrée désolée, marécageuse, recouverte en partie par les eaux des deux fleuves qui la délimitent. Sans commerce avec leurs voisins mêmes, ils croupissent

Digitized by Google

dans l'ignorance la plus profonde. Ils sont cruels, farouches, fanatiquement attachés à de grossières superstitions.

Voilà le théâtre de l'apostolat de Lambert ! Armé de la croix, fort en Celui qui peut tout, l'homme de Dieu se dirige vers le Nord en annonçant Jésus crucifié.

Ce n'est pas d'abord sans danger pour ses jours. Longtemps les Taxandres résistent à la grâce ; plus d'une fois ils menacent les jours du courageux prélat. Ces premiers insuccès ne rebutent pas le Saint : le jour, il redouble de prédications et d'efforts ; la nuit, il passe de longues heures au pied du Crucifix priant pour le salut de ces pauvres âmes. Le Seigneur des miséricordes se laisse fléchir : il met la grâce de la persuasion sur les lèvres de son serviteur et couronne ses labeurs. Les temples des idoles tombent devant la Croix, et les Taxandres en masse rendent les armes à Jésus-Christ.

***

Des bouches de la Meuse et du Rhin, Lambert descend vers les rives de l'Escaut et de la Dyle. Le pays de Malines est encore plongé dans les ténèbres du paganisme : c'est l'évêque de Maestricht qui l'en arrache. Il y fonde les premières chrétientés et y bâtit les premières églises.

Plus tard, il est vrai, le peuple de cette contrée retournera en partie à ses anciennes erreurs, ce qui rendra nécessaire la prédication de Rombaut. Il n'en est pas moins vrai que Lambert, le premier, fut l'apôtre de Malines. Une paroisse de la ville et plusieurs églises des environs le réclament comme leur fondateur ; et près de Hofstade son nom est resté à une colline du haut de laquelle l'homme de Dieu exerça son apostolat. Jusqu'au XVIe siècle on le trouve officiellement invoqué comme le patron et le protecteur de Malines, et les magistrats de cette cité devaient jurer fidélité « à Mgr saint Lambert, à Madame sainte Marie, au Roi et à la bonne ville. »

(A continuer.)

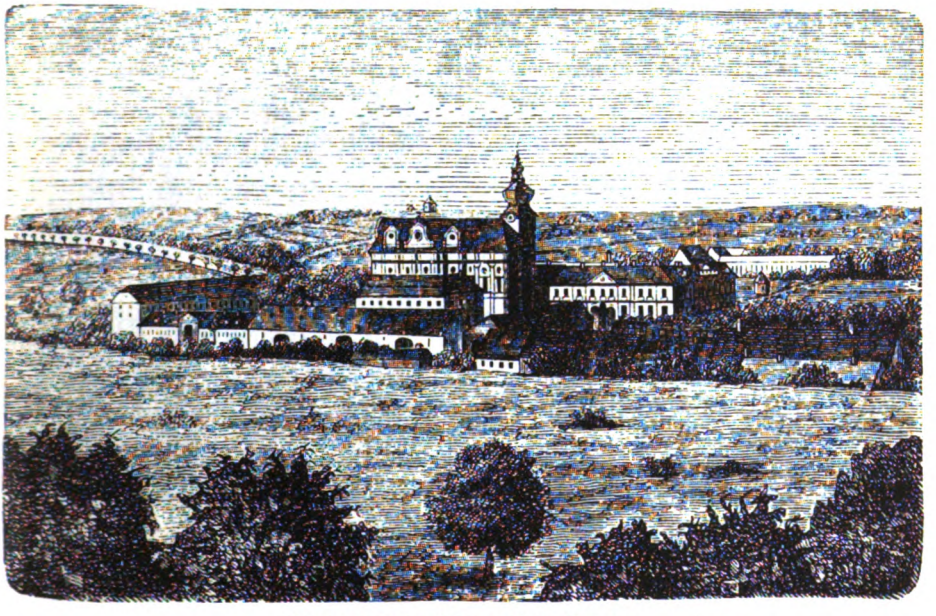
NOUVELLES BÉNÉDICTINES.

ABBAYES DE BREVNOV ET DE BRAUNAU (Bohême).

Le prieur et les moines de l'abbaye de Brevnov, en Bohême, demandent les prières de leurs confrères et de tous les amis de l'Ordre monastique pour l'âme de leur vénérable Père le R^{me} D. Jean Népomucène Rotter, abbé de Brevnov et de Braunau, ancien recteur de l'Université de Prague, membre de la chambre des seigneurs de l'Empire, etc., etc., pieusement décédé le 4 mai de cette année, après avoir reçu tous les Sacrements de la sainte Église.

Digitized by Google

D. Jean Népomucène était né en 1807 et portait l'habit de Saint-Benoît depuis le 27 octobre 1825 ; en 1844, il avait été élu cinquante-cinquième abbé des abbayes réunies de Brevnov et Braunau. C'était un homme d'un grand mérite, en même temps que d'une charité et d'une simplicité admirables. L'abbaye de Maredsous lui est particulièrement redevable, à lui et à ses religieux, d'une quantité de saintes reliques que le dernier abbé de Lobbes, D. Vulgise de Vigneron, avait emportées en 1798 dans son exil à Brevnov, où il mourut en 1823. Le premier abbé de Maredsous reçut en 1881 ces précieux trésors des mains de nos confrères de Bohême afin de les rapporter en Belgique. Ce n'est pas le seul bienfait dont la jeune congrégation de Beuron est redevable au vénérable prélat, surtout depuis l'établissement de nos moines à Emmaus (Prague). C'est donc dans un sentiment tout spécial de respectueuse et reconnaissante affection et avec un intérêt très particulier pour sa mémoire bénie, que nous associons nos regrets à ceux de ses enfants, et implorons pour son âme les prières de nos amis.



Abbaye de Sainte-Marguerite à Brevnov.

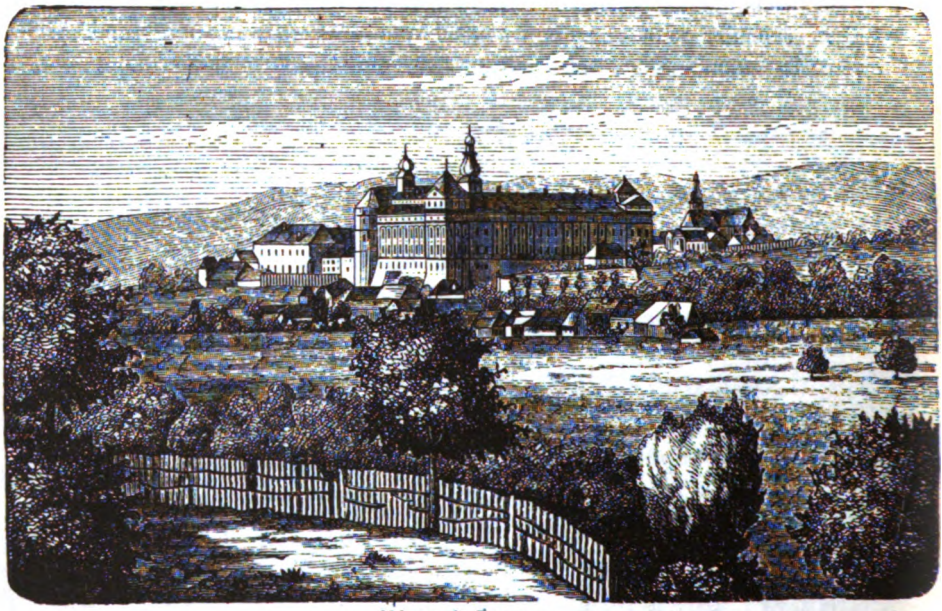
L'abbaye de Brevnov située entre le Hradschine de Prague et la « Montagne blanche » près de laquelle les catholiques remportèrent en 1620 une célèbre victoire sur les rebelles luthériens, peut être regardée à juste titre comme l'un des berceaux de l'Église de Bohême.

Le diocèse de Prague avait été fondé en 973, grâce surtout aux efforts constants de saint Wolfgang, moine d'Einsiedeln et évêque de Ratisbonne (972-994) et de la pieuse princesse Milada (Marie) de Bohême.

Digitized by Google

Cette princesse (✠ 994) était la fondatrice et devint la première abbesse du monastère de Saint-Georges que l'on peut espérer voir se rouvrir encore une fois aux filles de Saint-Benoit. Le premier évêque du nouveau siège fut le vénérable Dietmar ; moine de Magdebourg (✠ 982) ; le second, saint Adalbert, qui, devenu moine au Mont Cassin et à Rome, fonda, en 993, la grande abbaye à côté de sa ville épiscopale (✠ 997). Le troisième évêque élu seulement, mais mort avant son sacre ainsi que le quatrième, étaient encore des moines venus d'autres monastères : de Saint-Emmeran et de Corvey ; mais ensuite les trois qui se succédèrent de 1017 à 1067 furent choisis parmi les moines de Brevnov.

Dès lors, ce monastère fut regardé comme l'une des premières institutions du futur royaume et marcha de pair avec le Chapitre de la cathédrale. De



Abbaye de Braunau.

nouveaux monastères sortirent du sein fécond de l'abbaye bénédictine, et ses religieux parcoururent le pays en tous sens pour prêcher l'Évangile. Saint Procope, le thaumaturge de la Bohême, devint abbé de Sazawa (✠ 1053). Saint Gunther, sans avoir été moine de Brevnov, demanda cependant a y être enterré (✠ 1045). En 1063, D. Jean se voit placé, malgré sa résistance, à la tête de la nouvelle Église de la Moravie. Des centaines de religieux peuplent pendant cette époque et dans les siècles suivants cette belle solitude dont la fécondité bienfaisante n'a cessé, pour un temps, que sous l'empire de la violence. En 1420, malheureusement, les Hussites démolirent totalement l'antique monastère ; et les moines, ceux du moins qui échappèrent au massacre, s'enfuirent dans les dépendances de Raigern et en

Digitized by Google

particulier à Braunau. Cette dernière dépendance, fondée en 1322, dans un territoire entièrement christianisé et civilisé par les moines, devint dès ce moment le vrai siège de la communauté. L'abbaye-mère resta longtemps abandonnée ; ce n'est qu'au dix-septième siècle que l'office divin put être restauré dans le vénérable sanctuaire de Saint-Adalbert. En 1483, l'abbé D. Grégoire III avait été tué par les hérétiques, en haine de la vraie foi ; d'autres malheurs sans nombre avaient interrompu ou retardé les efforts des fervents religieux et de leurs dignes chefs. Parmi ceux-ci D. Wolfgang, qui fut confesseur de la foi et grand réformateur, mérite une mention spéciale (✠ 1621). Enfin, les abbés D. Thomas et D. Othmar (1662-1738) achevèrent la reconstruction de Brevnov et de son église qui, depuis cette époque, porta le nom de Sainte-Marguerite, à cause d'une relique insigne qu'on y conserve. En même temps, ils bâtirent, en l'honneur de saint Adalbert, la nouvelle église de Braunau. Actuellement, la plus grande partie de la communauté réside toujours à Braunau où ils ont un lycée renommé, tandis que les jeunes clercs, pour pouvoir suivre les cours de l'université, habitent avec quelques moines plus âgés, le monastère toujours assez solitaire de Brevnov. Dans les treize paroisses qui dépendent de l'abbaye, cinquante mille âmes reçoivent de la part des moines tous les soins spirituels.

DOM GUÉRANGER. — Sur la demande publiée dans l'*Univers*, il y a quelques mois déjà, un grand nombre de personnes ont adressé à Solesmes les lettres qu'elles avaient reçues de dom Guéranger.

Le Révérendissime abbé de Solesmes, dom Couturier, les remercie vivement de cet envoi et prie tous ceux qui auraient encore de ces lettres de vouloir bien les lui communiquer, soit les autographes eux-mêmes, soit des copies authentiques. Ce concours aidera à mieux faire l'histoire de l'illustre abbé de Solesmes, ce grand serviteur de l'Église.

ANGLETERRE. — Le 27 avril de cette année a eu lieu l'inauguration solennelle du monastère de Buckfast dans le Devonshire. Puisque nous avons déjà parlé dans la première année du *Messager* de cette importante restauration monastique, nous nous contentons de rappeler ici à nos lecteurs que l'abbaye de Buckfast, qui date du onzième siècle, a fait partie de l'Ordre Cistercien depuis 1147, et qu'elle a été repeuplée, tout récemment, par les bénédictins de la Pierre-qui-vire. C'est le prieur de Fort-Augustus en Écosse, qui a souhaité dans un éloquent discours la bienvenue à nos confrères de France.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE L'ÉGLISE.

UN événement d'une importance considérable et qui occupe l'opinion en sens divers depuis des mois, c'est la paix qui se négocie sur le terrain religieux entre l'Empire d'Allemagne et le Saint Siège. En attendant qu'elle soit définitivement établie, une bouche auguste vient de nous apprendre quel sera son caractère et quels heureux fruits l'Église peut en espérer.

Plusieurs journaux catholiques et autres publient un texte identique d'un discours prononcé par Sa Sainteté Léon XIII sur la situation politico-ecclésiastique prussienne, à l'occasion de la réception d'une députation du diocèse de Munster, venue pour faire une offrande au denier de Saint-Pierre. — Cette députation se composait de deux prêtres, de quatre députés de la fraction du centre, de magistrats et de jeunes avocats : c'est pour eux que le Saint-Père a prononcé en langue française, sinon textuellement, du moins en substance, le discours suivant :

« Nous Nous réjouissons de vous voir autour de Nous. Plusieurs d'entre vous auront à s'occuper prochainement de la nouvelle loi politico-ecclésiastique. C'est un pas fait dans la voie de la conciliation. On Nous a exprimé à ce sujet les sentiments du gouvernement prussien, que Nous croyons sincères, et Nous espérons obtenir avec le temps une paix bonne et durable. Nous attachons une importance toute particulière à la réouverture des séminaires, parce qu'ils sont les vraies pépinières pour l'éducation du clergé et la propagation de la foi. On Nous a demandé une transaction avec le gouvernement au sujet de la personne même des professeurs des séminaires; mais il est absolument nécessaire que les évêques aient le choix entièrement libre des titulaires. La nomination régulière aux vacances qui se sont produites ou pourront se produire dans les postes du clergé, formera dorénavant une digue contre les progrès de l'irréligion et du mouvement socialiste.

« Nous croyons que vous pouvez envisager avec confiance l'avenir. Comptez aussi sur la sollicitude de ce Saint-Siège apostolique. Sa Majesté, votre empereur, Nous a fait exprimer ses sentiments les plus bienveillants pour Notre personne et Nous a fait donner l'assurance de sa résolution d'aller au-devant des désirs de ses sujets catholiques. Dès les premiers jours de Notre Pontificat, nous avons constamment pensé à l'Allemagne et prié Dieu de lui rendre la paix religieuse. Il Nous paraît qu'il y a maintenant une amélioration dans votre situation. Nous avons suivi avec le plus grand soin la marche des affaires dans votre patrie, et Nous avons fait pour elle tout ce qu'il Nous a été possible de faire, selon nos moyens. On ne peut pas tout obtenir à la fois ; l'amélioration lente, mais progressive, est dans la nature

Digitized by Google

des choses humaines; et puis dans votre patrie, où l'unité de la foi n'existe plus, on est d'autant plus obligé de chercher un accommodement, que l'on se trouve en face du protestantisme qui, par sa nature même, est l'ennemi du catholicisme.

« Il est aussi essentiellement de l'intérêt de l'État que les vacances des cures cessent et que l'influence du catholicisme reprenne son cours; car les catholiques sont préservés par la fermeté de leurs principes de tout contact avec le socialisme, et l'État se trouvera également bien que les catholiques puissent remplir leurs devoirs religieux. Vous savez, tous, que vous avez des devoirs envers l'Église, envers l'État et envers votre souverain. Nous aimons extrêmement l'Allemagne, Nous prions tous les jours pour elle, et Nous Nous réjouissons de la digne attitude du peuple catholique allemand qui s'est donné, dans sa représentation nationale, des députés si excellents, dont le rôle a été si méritoire au point de vue des intérêts catholiques, qui ont montré tant de persévérance et d'abnégation; c'est grâce, en partie, à leurs efforts, que l'Église jouit de nouveau d'une liberté plus étendue. S'il y avait à supporter de nouvelles luttes, vous seriez, certes, tous prêts à faire preuve du même courage et de la même persévérance ; mais Nous ne craignons pas cette éventualité, et c'est avec reconnaissance envers Dieu que tous nous devons accepter les améliorations qui vont se produire.

« Vous serez bientôt appelés à vous prononcer sur ce point. Certaines réserves seront pourtant de circonstance, mais Nous ne voulons point ici Nous ériger en juge ; vous savez ce dont a besoin l'Église, et les conseils de vos sages chefs ne vous feront pas défaut.

« Préparez à la nouvelle loi un accueil bienveillant et conciliant, quoiqu'elle n'accorde pas à l'Église tout ce qu'elle a le droit d'attendre. »

La sagesse et la patiente énergie de notre Saint Père Léon XIII sont donc à la veille de remporter un beau triomphe, dont tous les fidèles se réjouiront. Dieu fasse que d'autres triomphes suivent celui-ci, non seulement en Allemagne, mais partout où le Pape lutte pour les droits et la liberté de la sainte Église romaine.

Nous trouvons un nouveau gage de progrès pour l'Église catholique dans l'heureuse issue des négociations entre le Saint Siège et l'Empire chinois. Le Vatican vient de décider l'envoi d'un représentant officiel auprès de la cour de Pékin. L'envoyé du Saint Siège portera probablement le titre de délégué apostolique ; mais à cause de l'importance de la charge, il aura le rang et les privilèges d'un nonce de première classe, et la délégation de Pékin sera considérée comme un poste cardinalice, à l'égal des nonciatures de Paris, de Vienne, de Madrid et de Lisbonne. On croit que Mgr Agliardi, le délégué apostolique des Indes, qui vient de retourner en Italie pour y rétablir sa santé, sera le nouvel envoyé du Pape. Plaise à Dieu que la présence d'un représentant officiel du Saint Père à Pékin soit une protection efficace pour les catholiques et qu'elle parvienne à clore définitivement dans

Digitized by Google

tout l'orient l'ère des persécutions, dont récemment encore les *Missions Catholiques* nous ont fait connaître deux nouveaux épisodes, l'un dans le Tonkin méridional et l'autre dans la Cochinchine septentrionale.

Du premier de ces pays le P. Frichot, Provicaire apostolique, écrit à la date du 24 janvier : « Au 15 décembre 1885, je vous écrivais que la mission comptait déjà plus de deux mille néophytes massacrés ; à présent, il faut ajouter à ce chiffre celui de six cents, qui représente environ les deux tiers des chrétiens des deux paroisses de Duc Loc et de Qui Hoa. Je ne sais pas encore précisément les pertes subies par le district de Dong Thanh..... » « Les néophytes réfugiés dans les montagnes y meurent de faim ou succombent sous la fureur des païens qui vont les rechercher dans les taillis et les fourrés des montagnes en lançant des chiens à leur poursuite... Les victimes étaient si nombreuses que parfois les bourreaux faisaient la besogne à moitié et prolongeaient ainsi le cruel martyre des chrétiens. »

Dans le district de Binh Chinh, qui compte vingt-deux mille chrétiens, la persécution ou plutôt la rébellion des indigènes contre les Français continue à être désastreuse pour la mission : depuis le 19 novembre 1885 jusqu'aux premiers jours de janvier, vingt villages avaient été pillés, un prêtre indigène, chargé depuis 25 ans du soin d'une paroisse, égorgé avec ses catéchistes et un grand nombre de néophytes massacrés.

De son côté Mgr Caspar, Vicaire apostolique de la Cochinchine septentrionale, écrit de Ibué, à la date du 13 février 1886. « Nos malheurs se sont augmentés de nouveaux désastres et les craintes que je vous manifestais au sujet de la province de Quang-Binh se sont en partie réalisées. C'est un nouveau désert créé à la place de nos chrétientés, après tous ceux qui attristaient déjà la province limitrophe. Dix chrétientés réduites en cendres ; quatre cent quarante-deux personnes massacrées et près de deux mille malheureux réfugiés sous les murs de la citadelle du chef-lieu pour y trouver abri et nourriture. » La situation y est si triste qu'un missionnaire, le P. Closset, écrit : « Bienheureux peut-on dire, ceux qui ne sont plus et qui ont trouvé une mort glorieuse devant Dieu et devant les hommes » ; et le P. Héry, missionnaire de la Cochinchine, s'exprime ainsi dans une lettre à Mgr Caspar : « J'ai vu tant d'horreurs que je ne puis plus vivre ; et dire qu'il me faut rester à pleurer au pied de la croix, moi qui ai désiré le martyre d'un désir immense ! Des chrétientés de Xuan-Ibôi, Mì, Phusé, Day-Phong, il n'y a plus que des cendres remuées vingt fois par l'avidité des païens égorgeurs, à qui l'on promettait des trésors pour leur faire commettre des atrocités qui leur répugnaient, eux cependant si peu délicats.

« Cent quarante-six chrétiens survivent encore, hélas ! pour mourir de faim chez moi, qui n'ai rien, pas même une larme aujourd'hui : la source en est tarie... Mon Dieu, Monseigneur, nous allons tous mourir de faim avant que les lettrés ne nous immolent ! *Fiat voluntas tua, Deus.* La mort nous sera désormais plus douce que la vie. »

Digitized by Google

Ces cris de détresse, espérons-le, seront entendus non seulement de Dieu qui interviendra à son heure pour venger sa cause et récompenser ceux qui souffrent pour sa justice, mais aussi par les âmes charitables qui par leurs aumônes plus abondantes aideront les missionnaires à sauver ces chrétientés si rudement éprouvées.

***

Le Moniteur de Rome publie les deux notes suivantes :

Procès de béatification. — La Sacrée Congrégation des Rites vient de publier un décret par lequel elle ordonne l'examen des écrits des vénérables serviteurs de Dieu, Glicerio Landrini, religieux des Écoles Pies, Bernard M. Clausi, des religieux Minimes de Saint-François de Paule ; Madeleine Sophie Barat, fondatrice des religieuses du Sacré-Cœur, et Thérésine Euschachio Verzeri, fondatrice des Filles du Sacré-Cœur.

Les personnes qui possèdent ou qui ont connaissance de l'existence d'écrits manuscrits de ces serviteurs de Dieu, sont priées de les présenter à la Congrégation des Rites dans l'espace de deux mois.

LE PÈLERINAGE DE SAINT BENOIT A MAREDSOUS.

Actions de grâces du mois.

RECONNAISSANCE à saint Benoît pour le succès dans mes examens.

2. ACTIONS de grâces pour une vocation obtenue.

3. ACTIONS de grâces de la part de religieuses pour une grande protection du Bienheureux Père dans leur délaissement matériel.

4. UN jeune homme remercie saint Benoît qu'il avait invoqué, et qui l'a aidé et protégé dans un grand danger.

5. DEUX pauvres filles expriment leur reconnaissance pour des grâces nombreuses obtenues par l'intercession de notre grand Saint.

6. MON Révérend Père.—Actions de grâces bien joyeuses à saint Benoît ! Notre tante qui demeure avec nous souffrait depuis longtemps déjà d'un mal d'yeux qui allait s'aggravant toujours, et la menaçait d'une cécité complète. Nous avons invoqué notre bienheureux Protecteur, et la tante, en très peu de temps, a été guérie complètement, et au delà de toute espérance.

7. ACTIONS de grâces multiples pour une foule de faveurs de diverses natures.

8. UNE femme souffrait de maladie nerveuse depuis 10 ans. Elle avait chaque jour des accès multiples qui la rendaient incapable de travailler. Elle fait un pèlerinage avec son mari, reçoit la bénédiction de saint Maur et dès le lendemain, tout accès disparut.

Digitized by Google

9. UNE famille remercie pour trois grâces obtenues.

10. UN enfant de 4 ans était très faible, depuis un an. Après un pèlerinage de la mère, un changement radical s'est produit.

11. Un abonné du *Messager* avait depuis plus d'un an un atelier à louer; à la suite de la lecture des grâces et faveurs extraordinaires obtenues par l'intercession de saint Benoît, une neuvaine fut commencée : dès le quatrième jour de celle-ci, l'atelier trouvait locataire. Actions de grâces à saint Benoît.

Recommandations.

Une conversion. — Une religieuse implore des grâces spéciales dont elle a grand besoin. — Plusieurs jeunes personnes fort exposées. — Plusieurs conversions. — Des affaires temporelles. — Une vente très difficile et d'une grande importance d'où dépend le sort d'une famille. — Des enfants et jeunes gens dont la foi et la moralité courent des dangers. — Une personne très charitable en danger de mort. — Plusieurs défunts dont une personne morte subitement. — Des religieux persécutés. — Les pauvres missions d'Orient et du Nord de l'Amérique. — Des infirmes. — Plusieurs maladies nerveuses. — Des cultivateurs en mauvaises affaires. — Quelques grâces et vertus spéciales implorées par des personnes éprouvées. — Mariages sur le point d'être contractés. — Des postulants à la vie religieuse. — Une famille de moniales et ses novices. — Un couvent fort éprouvé. — Des ecclésiastiques qui ont un besoin spécial des secours d'en haut. — Une retraite et plusieurs missions. — De jeunes ménages en lutte avec diverses difficultés. — Plusieurs grâces importantes tant spirituelles que temporelles. — Un pauvre artisan très souffrant. — Une personne atteinte d'un mal affreux depuis des années. — Un pauvre homme malade depuis un an. — La conversion d'un vieillard tourmenté par des remords, mais dont la foi est à demi éteinte, et le salut en grand danger. — Une personne vouée aux bonnes œuvres qui est tourmentée de diverses manières. — Une religieuse fort éprouvée, et plusieurs autres personnes en religion. — Beaucoup de malades qui sont venus se recommander. — Un jeune homme hésitant dans le choix d'un état. — Deux communautés qui s'organisent. — Un malheureux prévenu qui a besoin de grandes grâces. — Plusieurs familles dans l'épreuve. — De prochaines ordinations.

Plusieurs religieux exilés. — Des missionnaires très exposés. — Quantité d'enfants malades. — Une supérieure extrêmement affligée. — Une communauté naissante. — Un veuf avec cinq enfants dont un malade. — Une pauvre veuve avec six enfants dont un malade. — Une postulante, et sa famille. — Une mort subite.

Une première communion. — La grâce d'une bonne mort pour un moribond. — Une affaire importante. — Une autre affaire temporelle. — Un enfant tombant dans des convulsions. — Une gangrène au pied et carie des os. — Des affaires temporelles. — Une maladie d'estomac. — Une aliénation mentale. — Une jeune fille malade. — Un père de famille atteint de névralgie de tête depuis 20 ans. — Des bronchites et des névralgies d'enfants. — Une fluxion de poitrine chronique. — Un enfant à la mort que recommande son père venu en pèlerinage. — Des vieillards. — Une mère de famille. — Un jeune homme malade, qui implore en même temps des prières pour sa vocation. — Un enfant à toute extrémité. — Une famille demande à saint Benoît la réussite d'une affaire qui doit faciliter l'entrée d'une enfant en religion. — Un jeune

Digitized by Google

homme demande la grâce de trouver une épouse foncièrement chrétienne. — Un père de famille dont la conduite est douteuse. — Un autre, gravement malade, et très nécessaire à sa nombreuse famille. — Un jeune homme fréquentant des compagnons dangereux. — Les affaires d'une famille commerçante. — Une conversion que le démon s'efforce de rendre impossible.— Un mariage. — Un jeune ménage. — L'avenir d'un jeune homme ruiné. — Un voyage. — Une affaire très importante au double point de vue temporel et spirituel. — Une vocation. — La santé d'un prêtre américain, sa paroisse, ses œuvres. — Intentions particulières.

Une communauté de religieuses bénédictines, vient d'être fort éprouvée par la mort successive, en peu de mois, de la Mère sous-prieure, de la sacristine, de la cellerière et de deux autres religieuses dans la force de l'âge. La bonne sœur converse qui les a soignées, épuisée de fatigue, est elle-même en grand danger de mort; on la recommande spécialement aux prières des lecteurs du *Messager*.

NÉCROLOGIE. — Nous recommandons aux charitables prières de nos chers lecteurs l'âme du fr. Placide Dassy, moine de ce monastère, doucement endormi dans le Seigneur, le Samedi-Saint 24 avril de cette année, dans la 25e année de son âge et la 1re de sa profession monastique. — La légende de saint Lambert qui paraît en ce moment dans le *Messager*, est le fruit de ses pieux loisirs, de même que celle de saint Amand que nous publierons prochainement, et à laquelle il travaillait encore dans les derniers jours de sa vie.

— R. I. P. —

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER.

COURRIER ROMAIN.

LA médiation de notre Saint Père le pape aura été féconde non seulement au point de vue de la paix entre deux grandes nations mais encore pour l'évangélisation de leurs îles lointaines. En effet, après une entente entre les deux autorités civile et ecclésiastique, le R. P. Provincial des FF. Mineurs Capucins d'Espagne a accepté la noble mission de porter la foi et le salut à des peuplades jusqu'ici abandonnées. Un premier groupe de religieux est parti pour les îles Carolines et Salaos avec la sainte joie des Apôtres; la bénédiction spéciale de Sa Sainteté leur a été transmise par les supérieurs, juste au moment où le vaisseau allait lever l'ancre.

Le Saint-Père vient d'instituer un nouveau collège pour l'enseignement de la musique sacrée. Ce nouveau collège sera appelé *Nepomuceno* du nom

Digitized by Google

de son patron saint Jean Népomucène, et Sa Sainteté a mis à sa tête comme directeur le docteur Millurzi, professeur du collège de Monréale en Sicile. Léon XIII en créant ce nouvel institut a voulu répondre aux vœux déjà exprimés par la sacrée Congrégation des Rites d'avoir à Rome un cours complet de musique sacrée. Le cardinal Bartolini, protecteur de la société de Sainte-Cécile, a bien voulu accepter le même titre pour le futur collège qui ne s'ouvrira que le 4 novembre prochain, fête de saint Charles Borromée.

Notre Saint-Père le pape dont on connaît la grande sollicitude pour tout ce qui a trait aux études classique, sa daigné donner la somme de 20,000 francs en faveur de la nouvelle école grecque catholique de Constantinople. Léon XIII en faisant ce don généreux prouve une fois de plus combien il a à cœur de voir propager l'étude de la littérature grecque. — Sa Sainteté a fait distribuer aux pauvres de Rome, à l'occasion des fêtes de Pâques une somme de 14,000 fr. et a fait acheter une centaine de lits que l'on donnera aux familles les plus indigentes.

Les affaires entre le Saint-Siège et la Prusse n'ont pas encore une solution définitive. Tout cependant fait espérer un accord complet grâce à quelques concessions faites de part et d'autre. La note que le cardinal Jacobini, secrétaire d'État de Sa Sainteté, a adressée au grand chancelier, a fait une heureuse impression à la chambre des Seigneurs. M. de Bismark a trouvé là une occasion favorable pour prononcer un magnifique discours dans lequel il a défendu les droits du Vatican dans la nouvelle loi ecclésiastique. M. de Schloezer, ministre de Prusse auprès du Saint-Siège, mandé à Berlin par monsieur de Bismark, est de retour à Rome, et les instructions qu'il rapporte font espérer que la paix sera définitivement signée à bref délai. L'empereur Guillaume a profité du départ de son ambassadeur pour lui confier une lettre autographe pour Sa Sainteté ainsi qu'une croix pectorale en or massif ornée de rubis et de diamants accompagnée d'une superbe chaîne en or.

Dans le courant de ce mois, le Saint-Père a béni la nouvelle cloche de Sainte-Marie-Majeure destinée à remplacer celle qui a été déposée au musée chrétien du Latran. A cette cérémonie, qui avait lieu dans la salle ducale du Vatican, assistaient les chanoines et les pénitenciers de Sainte-Marie-Majeure ayant à leur tête le cardinal d'Hohenlohe, archiprêtre de la basilique libérienne. On voit sur la nouvelle cloche les armes de Sa Sainteté et celles du cardinal archiprêtre; tout autour on lit cette inscription : *Munificentia Leonis XIII, ruinis conflata, anno MDCCCLXXXVI.*

Son Excellence M. Greizard y Gomez, nouvel ambassadeur d'Espagne près le Saint-Siège, est allé au Vatican présenter ses lettres de créance au Souverain-Pontife. La présentation solennelle a eu lieu dans la salle du Trône où le nouvel ambassadeur a été introduit devant Sa Sainteté entourée de toute sa cour pontificale. Son Excellence a été reçue ensuite en audience

Digitized by Google

privée, puis il a présenté à Sa Sainteté le personnel de l'ambassade. — M. Greizard a été chargé par la reine régente d'Espagne d'offrir au cardinal secrétaire d'État les insignes de la Toison d'or, dont l'imposition solennelle a eu lieu quelques jours après. Une lettre de la reine Marie-Christine au Saint-Père priait Sa Sainteté d'exercer en cette occasion les pouvoirs royaux qui aux termes des statuts de l'ordre de la Toison d'or reviendraient aux souverains d'Espagne. La cérémonie solennelle a eu lieu dans la salle du Consistoire où auprès du trône pontifical avaient pris place les cardinaux palatins, l'ambassadeur d'Espagne avec tout son personnel, le cardinal Jacobini et les principaux personnages revêtus de distinctions spéciales de la couronne d'Espagne.

Le Souverain-Pontife, après avoir endossé le *falda* et l'étole, a pris des mains de l'ambassadeur d'Espagne les insignes de la Toison d'or et les a mposés au cardinal secrétaire d'État, avec l'assistance du cardinal Simeoni délégué pour remplir auprès de Son Ém. Collègue les fonctions de parrain. Ensuite l'Ém. Jacobini a baisé la main de Sa Sainteté et en a reçu l'accolade d'usage.

Le mouvement en faveur du Jubilé sacerdotal du Souverain-Pontife continue. On s'occupe très activement de l'exposition d'art chrétien qui devra se faire au Vatican. Le comité promoteur a décidé qu'on offrirait des récompenses de médailles et de diplômes aux exposants. — Il s'est formé aussi un comité de dames appartenant presque toutes à la haute société romaine qui préparent des travaux d'ornements sacrés à offrir au Saint-Père pour les églises pauvres à l'occasion de son jubilé sacerdotal. Ce mouvement doit rayonner dans tout l'univers catholique.

Je vous avais déjà annoncé que l'Université d'Heidelberg allait célébrer le IVe centenaire de sa fondation et qu'à cette occasion le Saint-Père faisait imprimer le catalogue des livres et manuscrits qui sont sortis de cette bibliothèque et forment au Vatican le fond Palatin. J'apprends que le grand duc de Bade est en instance pour obtenir qu'une représentation de la cour romaine vienne assister à ces fêtes jubilaires et l'ambassadeur du grand duché a insisté pour que l'Ém. Cardinal Pitra, bibliothécaire de la sainte Église, acceptât de venir rehausser de sa présence cette solennité littéraire. Nul, en effet, n'est mieux désigné pour cette mission, que le savant cardinal bénédictin; c'est sous sa direction qu'ont été imprimés les premiers volumes du catalogue, et la haute renommée dont il jouit parmi les savants allemands le fait le représentant le plus autorisé de la science romaine.

La sacrée Congrégation des Rites a tenu au palais apostolique du Vatican une séance dite préparatoire relativement à la cause de béatification du vénérable Anceina, l'un des premiers disciples de saint Philippe de Néri qui laissa à Rome des exemples si édifiants de ses vertus.

Par un décret de la sacrée Congrégation du saint Office, enregistré par un autre de la sacrée Congrégation de l'Index, le livre de M. Henri des

Digitized by Google

Houx, intitulé: *Souvenirs d'un journaliste à Rome*, a été condamné. L'auteur vient d'envoyer sa soumission au Saint-Siège.

Par billet de la secrétairerie d'État, le Souverain-Pontife a nommé le cardinal Randi à la charge de protecteur des œuvres pies Barterini, et le cardinal Parochi, Vicaire de Sa Sainteté, protecteur de l'œuvre de Notre-Dame du Salut érigée en France et de la Congrégation Salésienne de Don Bosco. — La sacrée Congrégation de la Propagande pour les affaires du rite oriental, a nommé pour la charge d'interprète, M. Marius Ugolin qui s'occupera spécialement des langues du groupe sémitique.

Le ministre de l'Instruction publique du gouvernement usurpateur piémontais, vient de créer un nouveau moyen de déchristianisation de la jeunesse en fondant *une chaire d'histoire des religions*, à Rome. Certes une telle fondation mériterait tous les éloges si elle répondait aux désirs, aux convictions des Romains et des catholiques italiens en général, en servant la cause de la science, si elle n'était pas destinée à arracher à la jeunesse chrétienne sa foi en Dieu et en JÉSUS-CHRIST. J. G.

COURRIER AMÉRICAIN.

C'EST avec bonheur que je viens communiquer aux lecteurs du *Messager* les décrets de notre dernier Concile plénier, finalement livrés à la publicité. Les décrets proprement dits prennent près de 200 pages d'un beau volume sorti des presses de Murphy et C°, à Baltimore ; ils sont précédés d'un aperçu historique sur les fêtes du Concile ; comme appendice, on a inséré à leur suite plusieurs décisions du Saint-Siège. Comme on espère couvrir les frais du Concile par la vente de cet ouvrage, le prix en est relativement élevé. Les décrets se divisent en 12 titres. Je me contenterai de signaler les mesures d'intérêt général, malgré le vif désir que j'aurais d'entrer dans quelques détails.

Le deuxième titre renferme en 9 chapitres les décisions relatives aux droits et rapports du haut et bas clergé, ainsi que des réguliers. Pour la nomination des évêques, il est prescrit que d'une part les consulteurs de l'évêque et les recteurs inamovibles du diocèse, sous la présidence du métropolitain, d'autre part les évêques de la province ecclésiastique, procéderont à l'élection de façon à ce que chaque corps électoral propose au Saint-Siège trois noms, parmi lesquels Rome choisit en dernier ressort le titulaire. D'autres dispositions traitent de l'érection d'un conseil permanent, dont les membres assisteront l'évêque dans toutes les affaires importantes : d'autres se rapportent à la nomination des recteurs inamovibles, etc... Quant au clergé régulier, sa ligne de conduite sera désormais conforme aux principes exposés dans la Bulle *Romanos Pontifices*, publiée par Léon XIII pour l'Angleterre et l'Écosse.

Une disposition de la plus haute importance a été prise par le Concile au sujet des fêtes. Dans toute l'Amérique du Nord on devait établir l'unité pour les jours fériés. On était tombé d'accord pour les fêtes de la Nativité,

Digitized by Google

de la Circoncision et de l'Ascension de Notre-Seigneur, de l'Immaculée Conception et de l'Assomption de la Sainte Vierge, et pour la Toussaint. Quant aux autres fêtes célébrées dans quelques diocèses, l'intention du Concile n'a pas été de décréter leur suppression, mais d'abolir seulement la défense de travail servile à pareils jours. Les bons catholiques espèrent néanmoins que dans la suite on introduira encore quelques jours fériés, s'ils continuent à être fêtés religieusement, comme à présent, dans un grand nombre de diocèses.

Il était naturel qu'on insistât de nouveau sur la sanctification du dimanche; on s'attendait également à un décret en faveur de la musique d'église, qui, d'après le vœu des Pères du Concile doit être digne et sérieuse.

Par rapport au saint sacrement du Mariage, en présence du grand nombre de divorces qui ont lieu dans le pays, on a stipulé défense formelle de contracter mariage avec toute personne séparée de son conjoint en vertu d'un divorce civil, ainsi que de faire bénir son mariage devant les ministres du culte protestant.

Les résolutions relatives à l'instruction et à l'éducation du clergé ont une grande portée. Des dispositions détaillées sur les six années qui composent le cours d'études dans les petits séminaires, puis sur les deux cours de philosophie et de théologie, le premier comprenant 2 ans, le second 4 ans d'études, prouvent avec quelle sollicitude on s'occupera dorénavant de la préparation au sacerdoce. Pour les hautes études du clergé, on a émis le projet d'un séminaire général, séminaire qui dépendra de la nouvelle Université catholique.

Le paragraphe des écoles paroissiales catholiques est une nouvelle protestation contre le système des écoles publiques de l'État.

D'ici à deux ans, partout où ce n'est pas encore le cas, des écoles paroissiales seront érigées et devront continuer à être entretenues ; on mettra tout en œuvre pour arriver à ce résultat.

Comme moyens propres à relever les écoles catholiques, on a désigné la fondation de séminaires pour instituteurs et d'écoles normales, ainsi que les commissions diocésaines chargées de la direction des écoles et de faire passer des examens aux professeurs.

C'est avec une satisfaction toute particulière que nous devons saluer la tendance d'initier davantage le peuple fidèle à la connaissance de la sainte liturgie : les prêtres se feront un devoir spécial de développer cette connaissance par leurs sermons et leurs instructions, et on fera paraître un livre de prières modèle, « où les fleurs et les fruits de la sainte liturgie viendront s'offrir à l'esprit du lecteur, comme le jardin du paradis [1]. »

Le Concile s'occupe ensuite de la question de l'émigration et recommande les œuvres fondées en faveur des émigrés. J'ai déjà parlé précédemment de ces œuvres. (Cfr. *Messager* II, p. 684). Il parle aussi du ministère

1. Ita ut sacræ liturgiæ flores et germina quasi hortus paradisi legentium menti objiciantur.

Digitized by Google

à exercer chez les pauvres noirs et chez les Indiens, et établit en faveur de ces missions nationales, une collecte annuelle à faire le premier dimanche du carême.

Après l'Encyclique *Humanum genus* de notre Saint-Père Léon XIII, les évêques d'Amérique ne pouvaient manquer d'élever à leur tour la voix contre les sociétés secrètes. Toutefois, tout en prenant pour base cette encyclique, ils reconnaissent cependant que toutes les sociétés de ce pays ne rentrent pas dans la catégorie des associations secrètes et tracent des règles d'après lesquelles on décidera en cas de doute. Les associations de jeunes gens (Young Men catholic associations), l'œuvre de la Propagation de la foi et les sociétés de tempérance sont chaleureusement recommandées.

Le paragraphe relatif à l'administration des biens ecclésiastiques était, par suite d'événements survenus dans les dernières années, devenu d'une impérieuse nécessité. Le Concile exige la diminution des dettes des églises, et interdit strictement aux prêtres d'accepter des dépôts ou de s'occuper d'affaires de banques; en général, il examine et règle sous toutes ses faces et avec toutes ses difficultés, l'ensemble des questions financières de l'Église.

Une autre partie des décrets traite des procès et du serment des ecclésiastiques. La dernière partie enfin donne les lois nécessaires pour les cimetières.

Nous devons nous attendre à présent à la tenue de conciles provinciaux dans les différentes provinces ecclésiastiques et à la réunion de synodes diocésains dans chaque diocèse. Le but de ces réunions sera la mise en pratique des décisions du Concile. Dans la province ecclésiastique de Milwaukee, un concile provincial est déjà convoqué pour le mois de mai.

Ce ne sera pas sans beaucoup de peine, qu'on répondra en tout aux vœux du Concile. Mais si les décrets sont partout vigoureusement mis à exécution, ils vont pénétrer la vie catholique d'une grande vigueur et d'une puissance nouvelle, surtout si les décisions du 2e Concile plénier, en tant qu'elles n'ont pas été modifiées par le dernier, sont prises comme ligne de conduite, ce que le 3e Concile a d'ailleurs formellement prescrit.

Maintenant que nous avons devant les yeux les travaux de nos Pères du Concile, nous pouvons porter un jugement sur la lourde tâche qu'ils ont accomplie. L'œuvre grandiose a été bien préparée et bien exécutée. C'est donc à bon droit et la joie au cœur, que nous applaudissons au succès obtenu par le Concile. Ses décisions ont été accueillies avec respect, il a été honoré de l'approbation apostolique, et son président, Mgr Gibbons, archevêque de Baltimore, délégué du Souverain Pontife, a été élevé au cardinalat. Monseigneur va se rendre personnellement à Rome pour y recevoir les insignes de sa haute dignité. Il en est de même de Mgr Taschereau, archevêque de Québec au Canada. Ce dernier a cependant également convoqué pour le mois de mai prochain le 7e concile provincial de Québec, auquel prendront part 9 suffragants et le Préfet apostolique du golfe de St-Laurent.

Digitized by Google

Les prélats d'Australie ont fait à l'épiscopat des États-Unis l'honneur de lui adresser une lettre, dans laquelle, faisant leurs les vœux de tout le peuple fidèle, au sujet de notre dernier Concile, ils s'expriment ainsi :

« Puissent les décrets de votre grand Concile, qui occupe un des premiers rangs dans l'histoire de l'Église, tant pour le nombre de ses membres que pour l'étendue du territoire et l'importance de ses délibérations, et puissent ses décrets, porter d'innombrables fruits de bénédiction pour l'extirpation de l'erreur, pour la diffusion de la foi, pour le bonheur de vos ouailles, pour le salut des âmes, en donnant une nouvelle énergie au zèle apostolique, une plus grande uniformité à la discipline, et une sphère plus étendue à l'action normale de l'Église. »

Quel beau et magnifique témoignage de la catholicité de notre sainte Église! En voici un autre, non moins beau. L'archevêque de Lima, dans le Pérou, vénérable vieillard de 83 ans, monseigneur Fr. Orneta y Castrillon, a invité tous les prélats d'Amérique, en particulier ceux des États-Unis, à la solennité du troisième centenaire de la naissance de sainte Rose de Lima.

Le successeur de Son Éminence le cardinal Mac Closkey (1), monseigneur l'archevêque Corrigan, a reçu, le 4 mars, le pallium apporté par monseigneur Elder, archevêque de Cincinnati. Le diocèse de Savannah dans la Géorgie, veuf de son premier pasteur nommé archevêque de l'Orégon, vient de recevoir un évêque dans la personne de monseigneur Becker, ancien évêque de Wilmington, un des prélats les plus instruits de notre pays. L'Église a subi une perte bien douloureuse par la mort de monseigneur Baltes de Alton, qui par son infatigable activité avait sans bruit fait de son diocèse un diocèse modèle sous tous les rapports.

Pour le moment c'est la question ouvrière qui excite ici aussi le plus d'intérêt. Malheureusement à la suite de désordres, il y a eu effusion de sang en plusieurs endroits. Les évêques ont déjà jeté le cri d'alarme, et le clergé, surtout dans les grands centres industriels, va être chargé d'une mission difficile. On ne peut prévoir ce qui sortira des différentes grèves. En tous cas, la société catholique a le devoir sacré de faire son possible, pour rétablir l'ordre dans la situation, et l'Église de notre pays ne faillira pas à son devoir. Catholiques, nous avons une mission à remplir, notre force même nous le prouve. En effet, malgré toutes les apostasies, nous pouvons compter environ sept millions de catholiques. Le Canada a un contingent de 2,170,000 catholiques sur une population totale de quatre millions. Et si pas plus ici qu'ailleurs l'Église n'est à l'abri du danger, notre consolation sera aussi (2) « qu'il ne sommeille ni ne dort, le gardien d'Israël. »

D. B.

1. Nous avons dit dans une notice (*Messager* II, 537) qu'il fut créé cardinal à la demande du président Lincoln. Nous profitons de l'occasion pour faire remarquer que cette assertion est probablement erronée. Lincoln fut président de 1861 à 1865.

2. Ecce non dormitabit neque dormiet qui custodit Israel.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

La règle du bienheureux Père saint Benoît, *traduite en français par le révérendissime Père* DOM PROSPER GUÉRANGER, *abbé de Solesmes.* — Solesmes, imprimerie SAINT-PIERRE. (Sarthe), 1885 — in-32, 1 fr.

NOUS annonçons avec bonheur à nos lecteurs, et en particulier à ceux qui s'honorent de combattre sous le drapeau de Saint-Benoît, cette nouvelle édition de la belle traduction française de notre sainte Règle, par l'illustre Dom Guéranger. Cette traduction publiée jadis en format in-8°, et à un petit nombre d'exemplaires, était rare et difficile à se procurer. Aujourd'hui, la jeune imprimerie des moines de Solesmes qui a déjà si bien mérité de notre Ordre, en mettant au jour ou en rééditant des œuvres de la plus grande utilité, ajoute un nouveau titre à notre reconnaissance, en rendant populaire l'excellente traduction de notre code sacré. Les moniales, filles de Saint-Benoît, accueilleront avec un bonheur tout particulier cette charmante édition d'un livre que chacune d'entre elles doit avoir entre les mains. La partie typographique fait honneur au goût judicieux qui se montre dans toutes les impressions provenant de l'imprimerie Saint-Pierre.

Studien und Mittheilungen aus dem Benedictiner und dem Cistercienser Orden. Revue trimestrielle publiée sous la direction du R. P. D. MAUR KINTER, de Raigern (Moravie) et imprimée par les presses des Bénédictins à Brünn.

Cette importante revue a été fondée en 1880, lors du XIVe centenaire de la naissance de saint Benoît et en souvenir de ce mémorable jubilé. Durant les six premières années, douze volumes ont été publiés ; les deux premiers fascicules du 13e volume, premier de l'année 1886, ont paru. L'histoire et la statistique de l'Ordre monastique forment, d'après le sous-titre, l'objet principal de cette publication qui est rédigée presque exclusivement par les bénédictins et les cisterciens d'Allemagne et d'Autriche. Néanmoins, des travaux théologiques et exégétiques, provenant des mêmes religieux, ne sont point exclus, pas plus que des discussions parfois fort intéressantes sur quelque point particulier de la Règle ou sur l'observance et la discipline actuelle. Souvent aussi, on y passe en revue des ouvrages récemment parus, surtout ceux qui ont trait à l'histoire de l'Ordre.

La 1re livraison de ce volume contient une étude importante sur l'action réformatrice dès le dixième siècle du monastère d'Ensiedeln, d'autres études sur l'abbaye de Gandersheim et la célèbre religieuse Hruotswitha, sur saint Pierre Damien, etc. Plusieurs articles traitent différentes questions liturgiques. Des correspondances arrivées des divers pays renseignent sur les événements qui intéressent les religieux et les amis de l'Ordre bénédictin, fondations, décès, etc.

Nous souhaitons à cette excellente revue, à laquelle nos confrères de Beuron et de Maredsous n'ont cessé de coopérer, de voir s'accroître encore davantage le nombre de ses abonnés en Allemagne aussi bien qu'à l'étranger, et qu'elle puisse leur offrir toujours comme par le passé, des renseignements utiles et profitables à la gloire de Dieu et au bien des âmes.

Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1886-87. — N° 4. — 21 Juin.

PROPRE DU TEMPS.

PIERRE ET L'EUCHARISTIE.

Quicumque extra hanc Piscatoris domum Agnum comederit, profanus est.

Quiconque mange l'Agneau hors de la demeure du Pêcheur, celui-là est un profane.
(S. Hieron. *Ep.* XV, *ad Damasum* n. 2.)

L'INCIDENCE tardive de la fête de Pâques nous oblige de célébrer celle du Très-Saint-Sacrement le jour même de la Nativité du saint Précurseur Jean-Baptiste, à quatre jours seulement de la solennité des Princes des Apôtres Pierre et Paul. Ce rapprochement de dates nous fait naturellement songer à d'autres rapprochements réels qui existent entre Pierre et la divine Eucharistie : rapprochement de similitude dans le rôle et la vertu de l'un et de l'autre ; rapprochement aussi de subordination, sorte de repos ineffable de l'Eucharistie sur Pierre et de Pierre sur l'Eucharistie.

I.

NOUS tous qui avons reçu le Verbe venu en ce monde, nous avons obtenu le pouvoir de devenir fils de Dieu. Mais, chétives créatures, ayant pour origine le néant et pour condition un trop juste état d'esclavage, il fallait une force tout à fait merveilleuse pour nous régénérer et nous infiltrer le sang nouveau conforme à notre nouvelle dignité. Pour être appelés et être en réalité fils de Dieu, nous devions avoir en nous quelque chose de notre Père, par quoi il fût possible de nous reconnaître, comme on reconnaît au sang les membres des diverses familles humaines.

Digitized by Google

Ce quelque chose, c'est sans doute la grâce, cette magnifique participation de la nature divine par la créature intellectuelle. C'est elle, qui, au saint baptême, nous fait naître à la vie de Dieu. Mais, autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant les enfants du Père céleste sont privilégiés par-dessus tous les fils des hommes. Ceux-ci reçoivent une fois de leurs parents une naissance toute de chair et de sang, et ils doivent ensuite songer à entretenir en eux à l'aide d'aliments extrinsèques cette étincelle de vie toujours prête à s'éteindre. Notre Dieu agit bien autrement à l'égard de ceux qu'il s'est engendrés volontairement : il ne se contente pas de leur donner la vie, il veut être lui-même l'aliment qui la soutient et la développe. C'est pourquoi dans l'Église du Christ il y a une table d'une richesse incomparable, autour de laquelle se pressent comme des rejetons d'olivier tous les enfants du Père céleste, demandant par les tendres cris de leur cœur la bouchée qui seule peut les faire vivre de la vie divine : là, ils reçoivent tous le même pain, le même agneau immolé, le même poisson divin pris de la citerne virginale de Bethléem et rôti sur le gril de la Croix. L'Eucharistie est donc la force intime et unifique, qui fait de tous les chrétiens les fils de Dieu et les véritables frères du Christ : extérieurement, elle est encore la marque distinctive qui fait reconnaître partout les membres du corps mystique de l'Homme-Dieu, et les convie à se réunir dans un même baiser, saint et fraternel.

C'est ce mystère d'union que l'Apôtre enseignait en ces termes aux fidèles : « Nous sommes tous un même pain, nous sommes un seul corps, nous tous qui participons à l'unique pain. » Dès l'âge apostolique, les Pères se servent de la nature même du pain, formé à l'aide de plusieurs grains, et du vin, provenant de grappes multiples, pour montrer aux néophytes la force de cohésion contenue dans l'adorable Sacrement. Aussi ne craignait-on pas de multiplier sous toutes les formes l'usage et les applications de ce signe divin de ralliement : les évêques l'envoyaient à leurs prêtres, et se le transmettaient entre eux en témoignage de leur communion. Et pour sa part, le Pontife Romain, dès le IIe siècle, faisait parvenir jusqu'en Asie ces marques augustes de l'union des églises entre elles et avec la chaire principale.

Tel est aussi le caractère le plus frappant du rôle de Pierre dans la société des fidèles. Il est le centre auquel doivent se tenir unies toutes les parties de la cité sainte ; de lui se répandent sur tous les rayons de vérité émanés primitivement de la Vérité même. Il nous faudrait nous étendre trop longuement pour donner une idée de la doctrine unanime des Pères sur cette prérogative du Siège racine de l'unité, sans laquelle l'Église ne saurait être ce que JÉSUS-CHRIST a voulu réellement en faire : c'est-à-dire une société véritable et proprement dite, dont les membres tendent à un même but par des actes coordonnés au moyen d'une force supérieure et unique. Or, cette force réside dans le Siège de Pierre : partout, dans tous les lieux et à

Digitized by Google

travers tous les âges de l'Église, on sent manifestement ce qu'on a si bien appelé la « présence réelle » du Pontife suprême, complétant et assurant les heureux effets de la présence réelle de JÉSUS dans l'hostie du Sacrifice.

II.

EN effet, nous l'avons dit : Pierre et l'Eucharistie ne sont pas simplement juxtaposés dans l'Église de Dieu; ils se soutiennent mutuellement d'une façon merveilleuse.

En premier lieu Pierre a besoin de l'Eucharistie, comme l'intendant fidèle a besoin de nourriture pour distribuer aux fils de la famille : entre ses mains, l'aliment céleste devient le plus puissant moyen d'établir solidement dans les âmes le fondement, la foi, ce don précieux dont il est le gardien jaloux, de multiplier la charité, ciment divin qui fait de tous les fidèles un cœur et une âme.

Mais aussi et surtout, l'Eucharistie réclame les services de Pierre. D'abord pour sa propre défense. Et Pierre a des droits tout particuliers à cette tâche glorieuse. Lorsque les juifs infortunés trouvèrent trop dur le discours du Seigneur promettant l'Eucharistie, JÉSUS demanda aux siens s'ils allaient eux aussi le quitter. Et Pierre répondit: «Seigneur, à qui irions-nous? C'est vous qui avez les paroles de la vie éternelle. » Pierre est donc le premier croyant et défenseur officiel de l'Eucharistie : et ce dogme capital est un des points spéciaux sur lesquels il a reçu mission de confirmer ses frères. Aussi durant toute la suite de l'histoire, voyons-nous les papes s'opposer avec une constance et une intrépidité qui ne souffre pas de délai, à toutes les entreprises de l'hérésie et de l'incrédulité contre le Sacrement du corps du Seigneur. Et de même aux attaques sacrilèges contre le Siège de Pierre sont venues la plupart du temps s'adjoindre des erreurs plus ou moins pernicieuses touchant le divin Sacrement.

Ensuite Pierre complète merveilleusement l'Eucharistie, en ce qu'il supplée à ce qui nous manque dans la présence sacramentelle de JÉSUS : Dieu est bien voilé dans son Vicaire comme sous les espèces saintes : mais là du moins il parle, nous l'entendons, tandis que sur l'autel il demeure dans le silence.

Cette pensée se trouve longuement développée dans un ouvrage de notre temps. Nous ne nous y arrêterons pas davantage : nous avons à voir une manière plus mystérieuse dont Pierre complète l'Eucharistie. Lorsque nous offrons à l'autel les dons qui vont devenir le corps et le sang du Seigneur, ces dons sont destinés à nous représenter ; c'est nous-mêmes que nous offrons par eux, et comme eux, nous devons être changés sans cesse au corps du CHRIST et devenir une véritable et vivante Eucharistie : nous sommes « le froment du CHRIST, » comme s'exprimait le saint martyr Ignace. Or c'est Pierre qui par ses travaux incessants accroit sans cesse le

Digitized by Google

nombre des petits poissons destinés à se voir joints au divin ΙΧΘΥΣ pour ce repas magnifique qui sera offert un jour sur les rivages de l'éternité (1).

Ces services glorieux par lesquels Pierre défend et complète l'Eucharistie se trouvent admirablement exprimés dans les antiques formules du Missel Mozarabe pour la fête du Prince des Apôtres : « Seigneur, y est-il dit, ces holocaustes, doux comme le miel, qui découlent de la pierre, c'est la doctrine de Pierre qui nous a appris à vous les offrir (2). » Et en un autre endroit: «O CHRIST, ayez pour agréables ces offrandes des catholiques, comme un mets provenant du travail et de la pêche de Pierre (3).»

III.

De ces rapprochements saisissants, de ces rapports mystérieux entre Pierre et l'Eucharistie, quel profit retirerons-nous pour nos âmes?

Ah ! d'abord tressaillons de bonheur, d'appartenir à la véritable famille du CHRIST, et rappelons-nous sans cesse que l'Eucharistie est avant tout le festin de famille. Ne nous isolons point : lorsque nous allons recevoir le pain de vie, reconnaissons avec une pieuse émotion la main du pasteur légitime qui nous l'offre, et songeons aux frères nombreux qui prennent part au même repas dans la vaste étendue de la maison de Dieu. C'est l'esprit de l'Église : son désir hautement manifesté est de nous voir communier de la main de notre propre pasteur, dans notre propre église, durant le sacrifice solennel auquel assiste toute l'assemblée des fidèles. Si les circonstances ne permettent plus que rarement aux chrétiens de réaliser pleinement ce désir, il importe du moins de ne point perdre de vue la nature essentiellement catholique du Sacrifice et de la participation aux sacrés mystères.

Cependant, dira-t-on, l'Eucharistie se trouve aussi parmi des peuples séparés de l'unité Romaine. Il est vrai, ils en ont la jouissance, et ils la tiennent encore originairement de la seule grande Église où elle doit se célébrer. Car tous les sacrements du Seigneur appartiennent en propre à l'Église catholique. Les sectes hérétiques et schismatiques peuvent y participer, comme elles peuvent participer à la lecture des saintes Écritures, à l'usage du symbole et aux autres sacrements et rits extérieurs. Mais ce qui leur manque, c'est l'esprit d'unité, le lien de la paix. Elles ont quelque chose de l'Église, mais elles l'ont pour leur mal, pour leur perte, pour leur confusion, pour leur condamnation. Ces canaux de la grâce traversent leurs terres ingrates sans y rien laisser de leur fécondante vigueur; car il demeure toujours vrai que le cep séparé de la vigne n'est bon à rien, si ce n'est à être jeté au feu. Suivant la parole du grand Augustin, ce sont des usurpateurs qui affichent les insignes militaires: il vaudrait bien mieux qu'ils n'en eussent point du tout. Ils prétendent manger leur agneau, mais ils le mangent hors

1. Joan. XXI. 10. sqq. — 2. *Patr. lat.*, t. 85, p. 724. — 3. *Ibid.*, p. 767.

Digitized by Google

de la seule demeure assignée par Dieu ; ce sont des profanes : *Quicumque extra hanc domum agnum comederit, profanus est.*

Oh ! si entendant de leur assemblée solitaire les cris joyeux des fidèles enfants de l'Église réunis à la table véritable, ils consentaient à revenir à celui qui a reçu authentiquement la garde du froment des élus ! Quel père ils retrouveraient, que de frères viendraient à eux les bras ouverts, pour les reconnaître, les embrasser, les introduire à la place d'honneur, au festin de l'unité, de la paix, de l'amour !

PROPRE DES SAINTS.

S. CYRILLE ET S. MÉTHODE,

Évêques et Confesseurs, Apôtres des Slaves, (5 JUILLET).

TELLE est l'étendue de la grande Église du Christ, que parfois nous serions exposés à en oublier telle ou telle portion plus éloignée et dont, par suite, le langage, les mœurs, la situation rendent les relations avec nous moins fréquentes. Ce serait un tort : à l'exemple de nos pères, notre devoir est d'embrasser dans notre amour « toute l'Église catholique » du Dieu vivant, établie par « tout l'univers », de comprendre dans notre prière « chacun des peuples qui servent le vrai Dieu » (1). A ce point de vue, un progrès réel s'est accompli dans la liturgie sous l'influence des grands pontifes des derniers temps. Des noms immortels, jusqu'ici encore à peu près méconnus, ont pris la place qui leur revenait de droit au calendrier, et chaque année viennent représenter sur le cycle la nation à laquelle leur nom se trouve uni pour jamais. Nommons entre autres saint Boniface, l'apôtre de l'Allemagne ; saint Augustin, le missionnaire monastique qui a converti l'Angleterre ; saint Josaphat, le martyr de la fidélité de l'Église grecque-unie de Pologne à celle de Rome ; puis ces deux illustres docteurs de l'Église d'Orient, Cyrille d'Alexandrie et Cyrille de Jérusalem, si dignes d'occuper leur rang à côté des Athanase, des Basile, des Grégoire et des Chrysostôme.

Aujourd'hui ce sont deux frères, arrivés d'Orient en Occident pour évangéliser les immenses peuplades slaves, qui viennent nous réjouir de leur radieux éclat. Leur apparition est peut-être un des épisodes les plus intéressants et les plus originaux de l'histoire du moyen âge. Nés à Thessalonique d'une famille illustre, ils firent leurs études à Constantinople, et Cyrille en particulier se distingua tellement par la vaste étendue de son savoir, qu'on lui donna le surnom de Philosophe, qui lui est resté dans l'histoire. Élevé au sacerdoce, il s'opposa avec force aux doctrines pernicieuses et à l'ambition de Photius, qui commençait à se dévoiler. Tandis que son frère Méthode goûtait dans le cloître les douceurs de la vie monastique, il essaya dès lors une première mission chez les Chazares, peuplade

1. Ancienne formule de supplication pour le carême, ap. Thomasi, t. V, p. 242.

Digitized by Google

barbare au delà de la Chersonèse. Ses travaux furent bénis du ciel, et de retour à Constantinople il se retira dans le monastère où se trouvait son frère.

A quelque temps de là on vit arriver dans la ville impériale des envoyés de Ratislas, prince de Moravie. Le christianisme n'était pas entièrement inconnu dans cette contrée, mais il y faisait de très lents progrès, par suite surtout du manque de missionnaires qui connussent la langue du pays. Ratislas priait donc l'empereur de vouloir bien lui en envoyer un, s'il parvenait à en trouver. Michel III jeta les yeux sur les deux saints frères, Cyrille et Méthode, et ceux-ci saisirent avec joie cette occasion de travailler à l'extension du règne de Dieu. On les vit donc s'enfoncer dans les régions barbares de la Moravie : et dans l'espace de trois ou quatre ans, la foi du Christ se répandit par toute la contrée, grâce surtout à la facilité avec laquelle les deux apôtres parlaient le slavon, et à l'invention de l'alphabet et de l'écriture slave, à laquelle ils eurent recours pour traduire dans la langue du pays les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, et jusqu'aux textes mêmes de la liturgie.

La renommée de leur éclatant succès se répandit jusqu'à Rome, où les appela en 867 le pape saint Nicolas I. Les deux saints s'acheminèrent vers la capitale de l'Occident, apportant avec eux les reliques du pape saint Clément, que Cyrille avait découvertes dans la Chersonèse. Lorsqu'ils arrivèrent à Rome, Nicolas était mort et avait déjà un successeur dans la personne d'Adrien II. Le peuple romain reçut avec enthousiasme les restes vénérés de son quatrième pontife : on en fit la translation solennelle à la basilique de Saint-Clément, retrouvée de nos jours, telle qu'elle était alors vers la fin du IXe siècle. Cette circonstance permit au clergé romain d'apprécier les brillantes qualités des deux apôtres grecs. On admirait surtout « Cyrille, cet homme véritablement grand, en qui les qualités du cœur égalaient celles de l'esprit, dont le regard à la fois pénétrant et sympathique « semblait suffire à lui seul pour faire briller dans les âmes la douce lumière « du Christ. » Le saint sut tirer parti de cette impression favorable pour obtenir l'approbation de l'usage introduit hardiment par lui, de célébrer les sacrés mystères en langue slavonne. Enfin, le pape conçut de lui une telle estime, qu'il voulut lui conférer ainsi qu'à son frère la dignité épiscopale. Mais, après un séjour de cinquante jours à Rome, Cyrille s'endormit dans le Seigneur, à l'âge de quarante-deux ans (14 février 868). Son corps revêtu des vêtements monastiques, fut déposé dans l'église de Saint-Clément, où Marie « la bouchère » fit représenter ses funérailles dans une fresque que l'on voit encore de nos jours.

Le dernier vœu de Cyrille avait été de voir son frère continuer l'apostolat si heureusement commencé. Méthode y consentit, et s'éloigna de Rome avec le titre d'archevêque de Moravie et de successeur de saint Andronic sur le siège de Sirmium. Mais bientôt commencèrent les épreuves. D'une

Digitized by Google

part les rivalités nationales entre les princes allemands et les chefs slaves, auxquelles venait s'ajouter la jalousie de quelques évêques francs de la Bavière et de la Carinthie ; d'un autre côté, de la part du missionnaire lui-même, l'introduction de quelques usages inconnus jusqu'alors, et surtout son attachement au nouveau rit slavon ; toutes ces causes diverses traversèrent et semblèrent devoir neutraliser les efforts et le zèle de l'apôtre. Les papes eux-mêmes parfois semblèrent hésiter ; mais devant les rigueurs exercées envers Méthode durant une dure captivité de plus de deux ans au fond de la Souabe, Jean VIII sut retrouver son énergie pour reprocher aux oppresseurs allemands leur conduite indigne.

Méthode fut donc rendu à la liberté : et dès lors ses conquêtes parurent ne plus devoir s'arrêter. On mentionne en Bohême une modeste église dédiée à saint Clément : là, disaient les anciens, « la chrétienté de Bohême avait été inaugurée » par l'infatigable apôtre. Passant de là en Pologne, puis dans la vaste et lointaine Moscovie, Méthode y érigea lui-même, dit-on, les premiers sièges épiscopaux. Sur la fin de sa carrière, on le vit encore parcourir la Hongrie, dont le roi avait désiré sa présence.

Au sein de tous ces travaux, Méthode demeurait moine, et ne délaissait pas ses chères études. Aidé de son frère le Philosophe, il avait autrefois traduit du grec en slavon le Psautier et l'Evangile avec les Actes des apôtres ; demeuré seul, il continua l'œuvre inachevée, et vint à bout de tous les livres de l'Écriture, sauf de ceux des Machabées ; il traduisit également les vies des Pères et quelques autres ouvrages.

Enfin après plus de vingt ans d'apostolat, le saint pontife entendit l'appel de Dieu. Le dimanche des Rameaux, 4 avril 885, il annonça sa mort prochaine à la multitude des fidèles venus pour recevoir sa bénédiction et le Mardi-Saint, 6 avril, il s'endormit dans la paix du Seigneur. On ensevelit son corps dans son église cathédrale, derrière l'autel de la Mère de Dieu.

On le voit, ce cinquième jour de juillet n'est le jour natal ni de l'un ni de l'autre des saints frères. Cependant, le choix de ce jour si voisin de la fête des saints Apôtres offre lieu à un rapprochement touchant : il semble que le Pontife suprême ait tenu à mettre tout particulièrement sous l'aile protectrice de Pierre ces nations si sympathiques, mais plus exposées par leur éloignement même aux séductions du schisme et de l'erreur. Puissent les peuples slaves demeurer constamment à cette place, et comprendre que Rome, d'où leur est venu originairement le salut, ne cessera point de le leur donner jusqu'à la fin :

Quæ dedit princeps, dabit ipsa semper Roma salutem (1).

1. Hymne de la fête au Brév. Romain.

Digitized by Google

LA RÈGLE DE SAINT-BENOIT (Suite).

SAINT Benoît est reconnu et honoré par l'Église comme le législateur des moines de l'Occident. Le législateur et non le fondateur. La vie monastique existait avant lui : mais elle était à son berceau, manquait d'organisation et avait besoin d'un formateur, inspiré de Dieu, qui pût l'établir sur des bases solides et durables, lui donner une forme appropriée aux mœurs des peuples nouveaux qui allaient l'embrasser, au climat sous lequel elle allait fleurir, mais assez large pour pouvoir survivre à toutes les vicissitudes humaines, politiques ou ethnographiques que le cours des siècles devait nécessairement amener.

Du temps de saint Benoît, il y avait plusieurs espèces de moines ; il nous le dit lui-même dans le premier chapitre de sa règle (1). Il en énumère quatre, mais se hâte de nous dire que sa règle ne s'adresse qu'aux *cénobites*, ou moines proprement dits, à ceux qui vivent en commun dans un monastère, et sont gouvernés par un Abbé d'après une règle établie. Et ce genre de moines, ou plutôt cette race de moines, comme dit le saint patriarche, il la nomme la race très forte, très vaillante. Toute sa force réside dans son unité, dans sa stabilité.

Le *monastère*, voilà ce qui dans la pensée du grand législateur, est le point d'appui de son œuvre spirituelle, le pivot sur lequel doit rouler tout ce magnifique ensemble qui caractérise l'ordre bénédictin.

Il ne s'agit point pour Benoît de former des hommes isolés aspirant à la perfection, des vierges pieuses vouées à Dieu dans la solitude ou même au sein de leurs familles, comme cela se pratiquait de son temps et depuis les origines du christianisme. Il ne songe pas davantage à légiférer pour ces ermites nombreux qui commençaient à peupler les déserts de l'Occident, comme leurs devanciers avaient animé les solitudes de l'Orient ; moins encore, sa pensée se porte-t-elle vers ces moines voyageurs et pèlerins qu'il nomme *gyrovagues* et auxquels il décerne en passant une épithète peu flatteuse, ou vers les moines missionnaires parcourant les contrées lointaines pour y prêcher la foi, qui sans être exclus par saint Benoît ne forment jamais que l'exception parmi ses enfants.

Non, ce qu'il veut établir, fonder et former, ce sont des moines *stables*, saintement enracinés dans le sol béni de leur cloître. L'atelier, dit-il, où le moine doit travailler aux œuvres auxquelles sa vocation l'appelle, c'est son cloître, l'enclos de son monastère (2). Et, voulant montrer à ses disciples combien il tient à cette clôture qu'il leur impose, combien il aime à les y voir s'épanouir comme la fleur au soleil, s'y développer comme la plante dans

1. S. Reg. I. — 2. S. Reg., 4.

Digitized by Google

le terrain qui lui est propre, il insiste en plusieurs endroits de sa règle sainte pour que le moine lui demeure bien fidèle. « Il ne faut pas, dit saint Benoît, que le moine soit dans la nécessité de courir au dehors, car cela ne convient pas à son âme (1). » Et plus loin : « jamais un moine ne doit franchir le seuil du monastère, sans la permission expresse, sans l'ordre de son abbé (2) ; » enfin, ceux qui auraient été envoyés au dehors, se garderont bien, au retour, de raconter légèrement à leurs frères tout ce qu'ils auront pu voir dans le monde, à cause du nouveau danger que pourrait offrir une telle manière d'agir (3).

C'est pour la même raison que saint Benoît veut que le monastère soit construit et emménagé de façon à contenir dans son enceinte même, de l'eau, un moulin, le jardin, la boulangerie et tout ce qui est nécessaire pour l'exercice des différents métiers auxquels se livrent les frères (4).

Cette stabilité, cette persévérance à vivre dans le cloître de son choix, le moine de Saint-Benoît s'y engage solennellement au pied des autels, au milieu de ses frères qui l'entendent, en présence des saintes reliques qui sont conservées dans son monastère. Elle constitue le premier de ses trois vœux, *stabilitas in congregatione* (5).

Quel enseignement dans ces paroles du bienheureux Père, faisant de la stabilité dans le monastère le point fondamental des vœux monastiques ! Pour le moine, en effet, son monastère, c'est bien le port tranquille, la citadelle fortifiée, la cité de Dieu et l'arche du salut (6). Il s'y est réfugié plein de confiance et d'espoir, abandonnant le monde pervers et ses séductions, ce monde dont la fleur lui a paru fanée dès son apparition comme à son glorieux père saint Benoît (7) ; il s'est assis avec empressement sur les bancs de cette école du service divin, et il veut y rester jusqu'à la mort, sans jamais la quitter, suspendu aux enseignements du maître par excellence, celui qui l'a appelé hors du monde et choisi entre mille (8).

N'allons pas croire cependant que la stabilité du moine consiste uniquement dans sa persévérance matérielle à demeurer dans une maison bâtie de pierres, et cela jusqu'à la fin de ses jours. Cette stabilité de fait n'est que le symbole et la condition première d'une vocation ayant une étendue et une portée autrement grande et large. Stabilité, persévérance, que ne contiennent-ils pas ces deux mots dont saint Benoît a fait le pivot de tout l'édifice spirituel de ses fils ? La vocation une fois acceptée, après mûr examen, les épaules ayant reçu le joug que plus rien au monde ne peut faire secouer (9), l'âme se trouve libre, et n'a plus maintenant qu'à se préoccuper de rester fidèle, stable, persévérante dans le chemin de la perfection, au milieu des grâces nombreuses dont Dieu l'a comblée : grâces aussi variées que les fleurs d'un brillant parterre, mais tendant toutes au même but, l'affermissement dans le service de Dieu, l'identification de la

1. Ibid., 66. — 2. Ibid., 67. — 3. Ibid. — 4. Ibid., 66. — 5. S. Reg. 58. cf. 4. — 6. *Const. Congr. Beuron.* Decl. 3, in. c. 66. — 7. S. Greg. *Vita S. Bened.* c. 1. — 8. S. Reg. præf. — 9. S. Reg. c. 58.

Digitized by Google

volonté humaine avec celle du Créateur. Voilà la vraie stabilité dont l'autre n'est que la figure.

Aussi, pour le moine, tout est là : il trouve tout son programme dans son vœu de stabilité qui est le résumé de sa vie, de son travail, de sa vocation particulière ; tandis qu'il s'attache avec ardeur à cette solitude bénie où Dieu l'a conduit, à cet asile de prière et d'amour, son âme s'habitue aux choses éternelles, elle se prépare aux occupations immuables du Ciel, dont la vie du cloître lui fait éprouver l'avant-goût.

Et maintenant, serait-il téméraire de dire que cette stabilité monastique est pour le monde une grande leçon ? Cette « citée murée, immuable dans sa grande existence », lui crie tous les jours, du haut de sa solitaire montagne : toi aussi, ô monde, sois plus stable, plus persévérant, plus fidèle à ton Dieu ! L'unité de but qui fait hélas ! tant défaut dans le monde, la voilà qui se présente à lui dans une puissante réalité ; la maison de Dieu, ses nombreux serviteurs qui y habitent ensemble, n'ont d'autre but, d'autre raison d'être que de servir le grand Roi.

C'est ici qu'il tient sa cour terrestre, de même que là-haut il est environné de sa cour céleste, celui dont le règne est sans fin et s'étend sur la vie présente comme sur l'éternité. Oui, il est vraiment un palais terrestre du Seigneur, cet antique monastère : dix siècles et plus ont passé sur ses murs, les générations s'y sont renouvelées,les gouvernements et les empires se sont succédé, et le grand Roi est toujours là entouré de sa phalange d'élite.

Quoi d'étonnant si les rois de la terre, aux âges de foi, si les grands du monde, ont reconnu dans ces abbayes qu'ils fondaient, des écoles de respect aux choses qui doivent durer, et comme une garantie de leur propre avenir? Ah ! que n'ont-ils toujours compris la leçon que leur donnaient les monastères, que ne se sont-ils rappelé sans cesse que la condition essentielle de cette stabilité que le monde recherche mais trouve rarement, n'aura jamais sa source que dans ce qui est l'âme et la vie d'un monastère, le service de Dieu.

On s'est étonné parfois de l'étendue de nos bâtiments claustraux et de l'ampleur de nos églises. Il n'est pas rare que les hommes les mieux intentionnés y trouvent à redire et ne disent tout haut qu'ils préféreraient pour des moines ayant fait vœu de pauvreté, des constructions beaucoup plus simples, voire même quelques huttes ou cabanes, selon la pratique des anciens ermites.

Nous leur répondrons que les enfants de Saint-Benoît sont des cénobites et non pas des ermites. L'ermite vit seul, absorbé en Dieu, sa vie est purement contemplative, son corps n'est presque plus de ce monde, et peut se contenter du strict nécessaire à l'existence, sans aucun souci de rapports sociaux ou autres. Le cénobite, au contraire, ne vit jamais seul ; il est membre d'un corps important qui a, comme tel, une mission à remplir, et

Digitized by Google

auquel l'appareil extérieur et matériel est indispensable. Pour sa personne, il ne faut pas plus au cénobite qu'à l'ermite : une cellule et rien de plus. Mais le corps cénobitique auquel il appartient, doit nécessairement se mouvoir et agir dans un vrai monastère, conforme aux usages et aux traditions des siècles passés, dans lequel puisse s'observer la vie claustrale dans tout son ensemble et jusque dans ses moindres détails, cette vie qui fait que l'on est moine et que l'on observe la règle du saint Patriarche Benoît. Cela est tellement vrai que l'on ne saurait rester bénédictin sans bâtiments claustraux, amples et régulièrement disposés selon la Règle.

Ajoutez à cela que de tout temps les moines bénédictins ont considéré leur cloître, comme une partie même de l'église à laquelle ils sont attachés. Ils sont les courtisans de Dieu, ils habitent son palais. Partout où ils se trouvent, dans les cloîtres, les lieux réguliers, leurs cellules mêmes, ils sont comme étant dans le vestibule du temple, toujours prêts à se rendre à l'appel du maître, à voler au pied de son trône au premier signal. Le cloître donc doit se ressentir de cette destination ; il est le portique de l'église, il est presque l'église.

Et quant à nos églises elles-mêmes, ou plutôt à celles de Dieu que nous avons l'honneur d'habiter, qui donc oserait nous reprocher de les faire trop belles, trop vastes, trop dispendieuses ? Rien n'est trop beau, trop grand, trop riche pour le Seigneur qui est le maître et le dispensateur de tous les biens de la terre. Consacrez des richesses à honorer Dieu, elles seront bien employées et en feront naître d'autres pour le soulagement des membres souffrants du Christ et les œuvres de zèle. Car honorer Dieu, c'est faire un acte de foi et la foi est la base et le principe de la charité ; donc aucune œuvre n'est plus utile.

Remontons jusqu'à l'origine de l'Ordre et rappelons-nous l'importance qu'ajoutait saint Benoît à la partie matérielle de ses monastères. Lorsqu'il fonda celui de Terracine, il ne dédaigna pas de se rendre lui-même sur les lieux, non point par les voies ordinaires, mais par une bilocation ou translocation des plus merveilleuses ; il indiqua scrupuleusement à ses fils l'endroit précis où ils devaient bâtir l'église, le réfectoire, l'hospice, les dépendances et ateliers du monastère (1). — Et au Mont-Cassin, à peine arrivé sur cette cime encore affectée au culte des idoles, nous le voyons, dès le jour même, mettre la main à des constructions si importantes, que quelques-unes de leurs parties ont pu braver quatorze siècles et se conserver intactes jusqu'à nous.

Cette tradition monastique ne s'est pas seulement conservée dans l'ordre de Saint-Benoît ; elle s'est transmise à d'autres corps religieux plus récents.

Écoutons saint Bonaventure, le grand docteur franciscain : « Tout emménagement, dit-il, est bon pour ceux qui déjà sont parvenus à la plus haute perfection (c'est-à-dire aux solitaires) ; mais pour ceux qui ont besoin

1. *Vita. S. Ben.* C. 23.

Digitized by Google

d'être formés à la vertu, des bâtiments claustraux judicieusement disposés et munis de tous les lieux réguliers sont de la plus haute importance.

Les Dominicains, eux aussi, dit un chroniqueur franciscain du moyen âge, fra Salimbene, trouvaient un grand avantage spirituel à vivre dans des monastères spacieux ; et le B. Albert le Grand explique d'une manière ravissante comme quoi le monastère doit être construit de manière à attirer les religieux et à leur dilater le cœur : « La colombe, dit-il, a un tir d'aîle puissant ; cependant elle retourne toujours à son nid ; image des hommes de Dieu qui étendent leur vol pour aller çà et là annoncer l'Évangile, mais qui bientôt, colombes contemplatives, reviennent se blottir dans leur nid pour vaquer aux choses de la divine sagesse ». *(A continuer.)*

LES OBLATS DE L'ORDRE DE ST-BENOIT (Suite).

II.

MAIS il était réservé *au XIe siècle* de resserrer encore davantage ces liens. L'Église subissait alors la plus terrible épreuve qu'elle eût jamais connue ; celle de l'esclavage. Il ne s'agissait plus alors de voler à la conquête des nations infidèles ; ce qu'il importait, c'était de rendre à l'Épouse du Christ sa liberté et son honneur. « Dieu lui réservait une armée libératrice et vengeresse, dit M. de Montalembert ; l'Ordre de Saint-Benoît, plus fort et plus fécond au XIe siècle qu'il ne l'avait jamais été, a bien pu se laisser entamer par la corruption générale, mais il n'y succombera pas. Il conduira à la justice et à la miséricorde divine d'innombrables champions. C'est de là que sortiront le salut de l'Église et celui de la liberté sous une série de saints pontifes, presque tous issus de la famille bénédictine [1]. » La milice monastique, qui est l'armée de l'Église, était prête ; Dieu l'avait aguerrie par les salutaires réformes du dixième siècle : les grands monastères bénédictins se présentent alors à la face du monde comme les forteresses invincibles des pontifes romains. « En ce temps, nous dit un écrivain contemporain, un schisme malheureux et détestable avait déchiré l'unité de l'Église catholique. Mais Guillaume (tel était le nom du grand abbé d'Hirschau, le réformateur des monastères d'Allemagne et le champion dévoué à la cause de la liberté des pontifes romains) était consumé du feu de l'amour divin et dévoré du zèle du salut des âmes ; par ses conseils il animait tout le monde à défendre et à sauvegarder l'unité de l'Église : chacun approuvait la simplicité et la droiture de ses intentions, et sa parole

1. *Les moines d'Occident*, t. VI, p. 333.

Digitized by Google

pénétrait féconde dans tous les cœurs. Telle était l'ardeur de sa charité qu'il ne refusa jamais d'admettre au service du Seigneur, soit à cause de sa pauvreté ou de son ignorance, quiconque se présentait à lui. Nobles et plébéiens, riches et pauvres, hommes et femmes, il les excitait tous au mépris du monde et les embrasait par son exemple de l'amour de la patrie céleste(1). » Ces quelques lignes nous permettent de distinguer les différents degrés de la vie religieuse que le XIe siècle verra s'établir : frères convers, oblats et tiers-ordre.

***

Déjà avant cette époque il n'est pas rare de rencontrer dans les monastères une classe de moines désignés sous le nom de illitterati (illettrés), occupés aux travaux manuels, mais non encore distincts des moines de chœur (2). La raison en est, comme nous l'avons déjà dit, que la Règle bénédictine n'exigeait pas en principe dans les aspirants à la vie monastique les capacités requises pour le sacerdoce. L'Église, la première, exigea chez les moines une culture intellectuelle qui les rendit capables d'être promus aux saints ordres. Cette classe de moines fit place au XIe siècle à l'institution des frères convers.

Ces religieux, désignés sous le nom de *frères laïques ou de convers (laici, conversi, barbati, exteriores, extranei, fratres in cappa)* n'étaient pas proprement moines, comme le dit Innocent II (3): c'étaient des laïques admis à prendre part aux exercices de la vie monastique et spécialement aux travaux manuels, à proprement parler des oblats, puisque dans le principe ils ne portaient pas toujours un habit religieux et n'habitaient point dans l'intérieur de la clôture. On les retrouve dans la plupart des grands monastères de cette époque: à Cluny, Hirschau, Croyland, Vallombreuse, Camaldule, la Chartreuse et Citeaux. Ce fut surtout à l'aide des nombreux convers qu'il y avait à Hirschau, que saint Guillaume bâtit un grand nombre de monastères en Souabe. On reconnut aussi leur utilité dans le défrichement des forêts, la culture des terres et en général pour tous les travaux extérieurs que nécessitait l'administration temporelle des monastères (4). L'institut fut établi d'abord en Allemagne dans les trois abbayes de Saint-Blaise, d'Hirschau et de Schaffhouse, et de là se répandit dans tous les autres monastères. « La foule des nobles et des hommes illustres qui se retirèrent à cette époque dans ces monastères pour y embrasser le perfection évangélique, dit le chroniqueur Berthold de Saint-Blaise, était si grande,

1. Haymo, *Vict. Wilhelm. Hirs.* ap. Mab. *Act. SS. Sæc. VI.* P. II. p. 726.

2. Gerbert, *Hist. nigr. Silvæ*, t. I, p. 319. Wichner, *Geschichte des Ben. Stiftes Admont*, t. II, p. 258; *Vit. Bertholdi-Garst.* ap. Pez. *Script Rer. austr.* t. II. p. 94; Mab. *Annal.* l. L. n. 12.

3. *Int. ep. S. Bern.* ep. 352. P. L. 182. 555; Item *Exord. parv. Cist.* c. 15. P. L. 166. 1508; capit. gen. Cist. n. 2. et 4. ab. Mart. *Thes. anecd.* IV. 1263; Sigeb. *Gembl. chron.* ad ann. 1107.

4. cf. Kerker. *Wilhelm der Selige Abt. von Hirschau und Erneuerer des süddeutschen Klosterwesens zur Zeit Gregor's VII. Tübingen*, 1803. p. 135-146.

Digitized by Google

qu'il fut nécessaire d'agrandir les bâtiments claustraux. Dans ces monastères, les offices extérieurs ne sont pas remplis par des séculiers mais par des frères religieux: plus ils étaient nobles et distingués dans le siècle, plus ils désirent être employés aux occupations les plus viles: tel, qui dans le monde était comte ou marquis, est maintenant employé dans la cuisine ou dans la boulangerie au service des moines, et regarde comme un grand bonheur de pouvoir faire paître les porcs dans les champs. Là les porchers et les bouviers ne diffèrent des moines que par l'habit. L'ardeur de leur charité est si grande, que chacun recherche non pas son avantage, mais celui du prochain, l'hospitalité qu'ils exercent est si généreuse, qu'ils croient avoir perdu ce qu'ils n'ont pas donné aux hôtes et aux pauvres de JÉSUS-CHRIST (1). » Ces frères habitaient primitivement en dehors de la clôture, souvent dans l'hôpital adjacent au monastère, ou même, comme à Saint-Blaise, dans un cloître spécial (2).

Leur habit se composait ou d'une tunique et d'un manteau appelé chape, ou souvent à cette époque d'un habit séculier de couleur grise (3). Saint Guillaume d'Hirschau établit aussi que ceux qui seraient occupés dans l'hôtellerie conserveraient l'habit laïque (4). Ils faisaient promesse d'obéissance, et étaient placés sous la direction particulière d'un moine, prenaient part à certains offices, et participaient aux mérites et prières de la communauté. Souvent ils avaient un chœur spécial dans l'église, d'où ils pouvaient suivre l'office, et nous voyons qu'au XIIe siècle à Admont ils assistaient aux offices de nuit (5). Ils avaient également part aux suffrages après leur mort. Dans une union de prières entre l'abbaye d'Admont et le Chapitre de Salzbourg (1161), il est établi qu'à la mort des convers de l'une ou de l'autre communauté, on réciterait pour eux l'office des morts, et qu'on chanterait également pour eux la messe conventuelle au jour de la déposition et au septième jour; en outre chaque prêtre dirait une messe basse pour le repos de l'âme du défunt, les autres réciteraient cinquante psaumes ou autant de *Pater noster* (6). Mais on reconnut bientôt l'utilité de la présence des frères convers dans l'intérieur même de l'abbaye. Le monastère de Muri en Suisse avait reçu un certain nombre de ces frères de l'abbaye d'Hirschau, et le chroniqueur anonyme de cette abbaye fait spécialement remarquer, qu'à la différence des autres monastères, on les admettait à Muri dans l'intérieur du cloître (7). La chose était d'autant plus aisée que le nombre des oblats volontaires augmentait sans cesse et permettait ainsi d'associer ces religieux à une participation plus directe à la vie claustrale.

***

1. Berthold. *chron.* ad ann. 1083. — 2. Gerbert. l. c. p. 320. Mab. *Act. Sæc.* VI. P. II. p. 735; Trithem. *Chron. Hirsaug*, t. I. p. 228. — 3. Gerbert. l. c. p. 325; Berthold. ad ann. 1083. — 4. Mab. *Act. Sæc. VI.* t. II. p. 739. — 5. Irimbert. *Expos. in Reg.* ap. Pez. *Bibl. ascet.* VIII. p. 445 et Wichner. l. c. p. 257. — 6. Wichner. I. p. 271. — 7. Ap. Gerbert. p. 320.

Digitized by Google

L'institut des *oblats* (1), sous quelque forme qu'il se présente, est antérieur à l'introduction des frères convers dans les monastères ; la raison en est facile à saisir, après ce que nous avons exposé plus haut sur le caractère premier de l'ordre monastique. On peut distinguer *quatre classes d'oblats*, en rapport plus ou moins intime avec le monastère les unes que les autres : la première comprenait les laïques qui se dévouaient volontairement au service des moines et habitaient auprès des monastères, après avoir fait une promesse d'obéissance au supérieur de la communauté ; la seconde comprenait les séculiers qui s'asservissaient aux monastères, tout en restant dans leurs familles et en conservant l'usage et la propriété de leurs biens, à la condition de payer annuellement un cens déterminé ; la troisième se composait des personnes qui, après avoir fait donation de leurs biens au monastère, en recevaient leur subsistance, soit auprès des monastères mêmes, soit dans leurs propres demeures. Enfin l'on peut comprendre dans une quatrième classe les personnes qui faisaient donation de leurs biens aux monastères et les recevaient de nouveau à titre de bénéfice, ou dont elles se réservaient l'usufruit. Nous exposerons successivement en détail chacune de ces différentes classes.

***

La première classe d'oblats était la plus nombreuse aux XIe et XIIe siècles, et celle qui avait davantage l'aspect d'une institution religieuse ou d'un tiers-ordre régulier. Leur origine eut une double cause : le désir de la perfection évangélique et d'une participation continuelle aux exercices de la vie monastique chez les laïques qui s'astreignaient à ce genre de vie, et chez les moines le dessein de sauvegarder la discipline en éloignant autant que possible des monastères les serviteurs mercenaires que Pierre-le-Vénérable, abbé de Cluny, appelait « les détestables destructeurs de monastères (2). »

Lorsque Ulric adressa son livre des *Coutumes* de Cluny à saint Guillaume d'Hirschau, il lui recommanda dans sa lettre dédicatoire de reléguer à une certaine distance des monastères d'hommes les oblates et les recluses qui se retiraient en grand nombre auprès des églises monastiques, et de ne recevoir dans ses monastères que des serviteurs de condition libre, qui se consacreraient volontairement au service de la communauté, dans le seul but de gagner le ciel par la pratique des vertus, il exprimait en même temps son désir de les voir dans l'enceinte du monastère, revêtus d'un habit religieux.

Ces oblats, appartenant aux deux sexes, se retrouvaient auprès des principaux monastères des congrégations de Cluny et d'Hirschau. Ils portent

1. Cf. du Cange, *Glossarium Medii Ævi*, s. v. *oblati*, *donati*, et Mittarelli. *Annal. Camaldul.*, t. I. Venetiis 1755. app. *Dissertatio de variis speciebus veterum conversorum in ord. S. Benedicti*, col. 337-454. — 2. Stat. c. 24, P. L. 189, 1032.

Digitized by Google

dans les chroniques monastiques les noms de *oblati*, *dati*, *donati*, *condonati*, *deonandi*, *donnés*, *familiares*, *commissi*, *devoti*, *conversi*, *oblatiarii*, *hospites offerti*, *monachi laici*, *tertiarii*. C'étaient les oblats proprement dits.

Nous avons déjà mentionné plus haut ce diacre Hermefroid et ce citoyen de Bénévent qui en 892 venaient se consacrer au service de saint Benoît, sous l'obéissance d'Angélaire, abbé du Mont-Cassin. Indiquons aussi dans leur ordre chronologique les diverses apparitions d'oblats dans les principaux monastères bénédictins à cette époque, afin de juger de l'universalité de cette institution. En 948, un noble nommé Aquin se rendit à Cluny avec son épouse Docta, du consentement de leurs fils, pour y renoncer au siècle et y recevoir l'habit religieux, après avoir fait donation de certaines propriétés au monastère. Dom Mabillon croit retrouver dans ce fait l'origine des oblats qui consacraient au Seigneur leur personne et leurs biens, recevaient l'habit religieux et faisaient promesse d'obéissance perpétuelle (1). Nous rencontrons une donation semblable à Fleury en 969 : Gisbald se donne lui, son fils et ses biens à saint Benoît (2). Un fait analogue est mentionné dans la chronique de l'abbaye de Farfa en Italie (3).

(A continuer.)

LETTRE ENCYCLIQUE de notre très saint Père Léon XIII, pape par la divine providence, accordant un JUBILÉ EXTRAORDINAIRE (Suite).

II.—La prière, son importance dans les circonstances actuelles.

En second lieu, dans de si grands besoins particuliers et publics, comme Nous ne pouvons espérer de salut que de la protection et du secours du Père céleste, Nous voudrions ardemment voir renaître dans les fidèles pour la prière un zèle constant et plein de confiance. A toutes les grandes époques de la chrétienté, toutes les fois qu'il arriva à l'Église d'être affligée de dangers extérieurs ou de maux intérieurs, nos pères, les yeux levés au ciel avec des supplications, nous ont appris d'une manière éclatante comment et où il fallait demander la lumière de l'âme, la force de la vertu et des secours proportionnés aux circonstances. Car ils étaient profondément gravés dans les esprits ces préceptes de JÉSUS-CHRIST : « *Demandez et vous recevrez* (4) »; « *Il faut toujours prier et ne jamais se lasser* (5). » A ces préceptes, répond la parole des apôtres : « *Priez sans relâche* (6) » ; « *Je sup-*

1. *Ann. Bened.* l. XLV. 4. —2. *Ibid.*, l. XLVI, 38. — 3. *Chronic. Farf.* p. 622 ap. du Cange. s. v. *oblati*. — 4. Matth., VII, 7. — 5. Luc., XVIII, 7. — 6. I Thessal., V, 17.

Digitized by Google

plie avant tout qu'on adresse des supplications, des prières, des demandes, des actions de grâces pour tous les hommes (1). » Sur ce sujet, saint Jean Chrysostome nous a laissé cette comparaison aussi ingénieuse que vraie. De même, dit-il, que l'homme venant au monde dans un état de nudité et de complète indigence, a reçu de la nature des mains qui lui servent à se procurer les choses nécessaires à la vie ; de même, dans les choses surnaturelles, comme l'homme ne peut rien par lui-même, il a obtenu de Dieu la faculté de prier, afin de pouvoir obtenir facilement tout ce qui est nécessaire au salut.

La dévotion au saint Rosaire nourrit la piété des fidèles.

De toutes ces choses, Vénérables Frères, chacun de vous peut conclure combien Nous est agréable et combien Nous approuvons le zèle que, sous Notre impulsion, vous avez apporté à étendre la dévotion au très saint *Rosaire*, surtout en ces dernières années ; Nous ne pouvons non plus omettre de signaler la piété populaire qui, presque partout, a été excitée par ce genre de dévotion ; or, il faut veiller avec le plus grand soin à ce qu'on soit de plus en plus ardent pour cette dévotion et qu'on la garde avec persévérance. Que si Nous insistons sur cette exhortation, que Nous avons déjà faite plusieurs fois, personne de vous ne s'en étonnera, car vous comprenez combien il importe qu'on voie fleurir chez les chrétiens cette habitude du *Rosaire de Marie*, et vous savez à merveille que c'est là une partie et une forme très belle de cet esprit de prière dont Nous parlons, et vous comprenez aussi combien elle convient à notre temps, combien elle est facile à pratiquer et féconde en résultats.

III. — La charité et la concorde entre les catholiques.

Mais, comme le premier et le plus grand fruit du jubilé doit être, ainsi que Nous l'avons indiqué plus haut, l'amendement de la vie et le progrès dans la vertu, Nous estimons spécialement nécessaire la fuite du mal, que Nous n'avons pas négligé de désigner dans Nos précédentes encycliques. Nous voulons parler des dissensions intestines et comme domestiques de quelques-uns d'entre nous, dissensions dont on peut à peine dire combien, au grand détriment des âmes, elles rompent ou relâchent certainement le lien de la charité. Si Nous vous avons de nouveau rappelé ce danger, Vénérables Frères, à vous qui êtes les gardiens de la discipline ecclésiastique et de la charité mutuelle, c'est que Nous voulons voir votre vigilance et votre autorité constamment appliquées à empêcher un si grave dommage. Par vos avis, vos exhortations, vos reproches, veillez à ce que tous *aient souci de garder l'unité de l'esprit dans le lien de la charité*, et que les auteurs de ces dissensions, s'il en est, reviennent à leur devoir par la considération, qu'ils doivent avoir toute leur vie, que le Fils unique de Dieu, à l'approche même des derniers tourments, ne demanda rien plus vivement

4. I Timoth., II, 1.

Digitized by Google

à son Père que la dilection réciproque pour ceux qui croyaient ou croiraient en lui, que la grâce de s'aimer les uns les autres, *afin que tous soient uns, comme vous, mon Père, l'êtes en moi et moi en vous ; afin qu'eux aussi soient un en Nous* (1).

Promulgation du Jubilé.

C'EST pourquoi, confiant dans la miséricorde du Dieu tout-puissant, et dans l'autorité des bienheureux Apôtres Pierre et Paul, en vertu de ce pouvoir de lier et de délier que le Seigneur Nous a conféré, malgré Notre indignité, Nous accordons, sous forme de jubilé général, l'indulgence plénière de tous les péchés à tous et à chacun des fidèles chrétiens de l'un et l'autre sexe, à la condition toutefois que, dans le courant de la prochaine année MDCCCLXXXVI, ils accompliront les prescriptions suivantes.

(A continuer.)

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE L'ORDRE BÉNÉDICTIN (SUITE).

NOUS sommes arrivés au XIIIe siècle. La figure du grand pape Innocent III se dresse au seuil de ce siècle si glorieux dans les annales de l'Église, le siècle où la papauté semble arrivée véritablement à l'apogée de sa puissance. La vie chrétienne surabonde de toutes parts dans la société, les institutions et les lois, et l'Église maîtresse de la société, enfante des saints et des docteurs, surtout au sein des nouveaux Ordres religieux suscités par Dieu, familles bénies qui dès leur berceau semblent entourées de la double auréole de la sainteté et de la science. Partout on sent le travail de la foi dans les âmes et dans la société. Riche mais presque trop rapide épanouissement d'une sève qui n'a pas produit tous les fruits qu'elle semblait promettre.

L'histoire monastique, elle aussi, pendant cette époque, présente encore quelques belles pages.

Cîteaux restait toujours la grande école de la sainteté et l'on aime à se reporter en esprit dans les solitudes d'Hemmerode et de Villers qui ont donné tant de saints à l'Église de Dieu. Faut-il rappeler ces illustres vierges de Belgique qui ont vécu sous la règle de Cîteaux : Ludgarde d'Aywières, Ide de Nivelles, Ide de Louvain, Élisabeth d'Herkenrode ? Et le grand Ordre bénédictin lui-même n'a-t-il pas encore ses saints ? Helfta lui

1. Jean., XVII, 21.

Digitized by Google

donne les Gertrude et les Mechtilde, apôtres de la dévotion au Cœur de JÉSUS; des saints vont faire surgir en lui de salutaires réformes; plus d'un cloître encore fait l'admiration des contemporains. Signalons en passant l'abbaye d'Afflighem en Belgique, qui eut une si grande et si heureuse influence à cette époque jusque dans les monastères d'Allemagne. Mais enfin ce n'étaient plus les beaux jours d'autrefois, et cet Ordre illustre, qui jadis avait éclairé l'Église de Dieu du double flambeau de la science et de la sainteté, était à peine une ombre de lui-même. Il était temps que l'Église remédiât aux maux qui le désolaient.

Dès le concile de Latran (1215) le grand pape Innocent inaugurait l'ère des réformes, en ordonnant dans chaque royaume et dans chaque province la tenue des Chapitres généraux qui devaient veiller au maintien de la discipline dans les monastères. L'année suivante, l'Angleterre répondait à l'appel du pontife, et des synodes eurent lieu dans les deux provinces de Cantorbéry et d'York. Honorius III marcha sur les traces de son prédécesseur et exigea la tenue des conciles en Irlande (1220), en Lombardie (1226) et à Narbonne. Les statuts de ce dernier synode furent approuvés par Grégoire IX. Ce pape continua l'œuvre d'Honorius et dès l'an 1233 il promulguait une bulle de réforme pour l'ordre de Cluny. De 1231 à 1308 il n'y eut pas moins de seize synodes en France qui s'occupèrent sérieusement de la réforme des monastères bénédictins. L'Allemagne ne resta pas en arrière, et l'on cite particulièrement les conciles de Trèves (1238), de Salzbourg (1240), de Cologne (1260) et de Mayence (1261) où l'on traita cette importante question. Le concile général de Lyon (1274) eut également à cœur de travailler au rétablissement de la discipline monastique. Clément V en 1311 voulut aussi purger le « champ du Seigneur », c'est ainsi qu'il appelait l'Ordre monastique, de toute mauvaise herbe en rappelant l'obligation des Chapitres généraux, en éliminant les abus et en insistant sur la nécessité des études.

Tandis que l'œil vigilant des pontifes romains veillait ainsi à la restauration de la famille bénédictine, Dieu suscitait des hommes animés de son esprit. L'Esprit de Dieu soufflait alors dans les solitudes de l'Italie et y faisait germer une nouvelle moisson de sainteté. De petites communautés, érémitiques dans leur origine, n'avaient pas tardé à s'organiser suivant la règle de Saint-Benoît et à se réunir en congrégations florissantes. En 1231, saint Sylvestre, abbé de Fano, jetait les fondements d'une congrégation qui, du vivant même de son fondateur, compta jusqu'à vingt-cinq monastères. Pierre de Mourron plus connu sous le nom de saint Célestin V, avait établi à Majella (1264) le centre d'une congrégation qui compta dans la suite plus de cent monastères en Italie et s'étendit aussi en France où elle posséda dix-neuf maisons. Le B. Bernard Tolomeo fondait à son tour vers l'an 1318 dans le désert d'Accona cette célèbre congrégation Olivétaine qui eut une histoire si brillante en Italie et qui à la fin du siècle dernier ne pos

Digitized by Google

sédait pas moins de quatre-vingts monastères dans ce pays. Ces diverses congrégations bénédictines donnèrent à l'Église d'illustres saints et firent refleurir les plus beaux jours de l'Ordre monastique.

Les études moins florissantes qu'autrefois furent cependant encore cultivées dans les cloîtres. Les bibliothèques bénédictines continuèrent à s'alimenter des ouvrages de patristique, de liturgie et surtout d'histoire. Elles étaient comme les archives des âges passés et les dépôts où l'on consignait tous les documents des divers siècles. Aussi sous ce rapport n'ont-elles jamais été égalées.

Les écoles monastiques continuèrent à être fréquentées par les moines jusqu'au jour où, sur la demande des pontifes romains, on créa auprès des universités, des collèges où les jeunes moines vinrent se former à la science sacrée. Le Mont-Cassin abrita l'enfance de Thomas d'Aquin ; les grandes abbayes anglaises de Westminster, de Cantorbéry, de St-Alban et tant d'autres eurent encore leurs écrivains, parmi lesquels il faut citer le célèbre Matthieu Paris. Que d'évêques enfin, que de princes de l'Église sortirent des cloîtres bénédictins pendant cette période comparativement malheureuse de l'histoire de l'Ordre ! Car, il faut bien le dire, les réformes tentées n'eurent pas partout un succès assez complet. On gémissait sous un poids qu'on ne pouvait, qu'on ne savait rejeter, et les efforts qu'on ne cessait de faire pour arriver à une restauration de l'Ordre monastique, n'aboutissaient pas. Était-ce manque d'unité, manque de concentration dans cette œuvre colossale ? Ce défaut d'organisation fit assurément échouer l'entreprise. Même les efforts tentés par Rome ne furent pas assez constants; les temps difficiles que traversait l'Église, surtout après le treizième siècle ne le permettaient pas. Et les princes trop souvent ne s'opposaient-ils pas aux vues des souverains pontifes ? Enfin Dieu n'avait point encore suscité l'homme de sa droite, un homme armé de l'autorité que donne la sainteté et chargé par la Providence d'une mission à remplir, mission qui en son temps et à son heure s'exécute toujours.

L'effort tenté par Benoît XII fut plus sérieux que ceux de ses prédécesseurs et fut plus fertile en résultats. Ce pontife jadis abbé cistercien de Fontfroide, avait publié en 1335, une bulle de réforme pour l'Ordre de Cîteaux. L'année suivante il promulgua la célèbre bulle connue sous le nom de *Benedictina*, par laquelle il ordonnait la réforme de l'Ordre de Saint-Benoît. Ce document traitait de l'organisation et de la discipline de l'Ordre, prescrivait la tenue de Chapitres généraux et rappelait la nécessité des études. Il divisait enfin cet Ordre antique qui s'étendait jusqu'à Constantinople et en Orient, en trente-six provinces. Déjà en 1335, le pape avait rappelé aux abbés de Hongrie l'obligation des Chapitres généraux; l'année suivante il réunit en congrégation ces monastères que Grégoire IX avait déjà voulu ramener à l'observance régulière. Les Bénédictins d'Angleterre furent encore parmi les premiers à répondre à l'appel du pape en se consti-

Digitized by Google

tuant en congrégation (1335). La bulle adressée à tout l'Ordre fut généralement bien accueillie,et les Chapitres généraux se réunirent aussitôt pour la mettre à exécution. Malgré le petit nombre de documents qui ont été publiés sur cette époque, nous pouvons constater ses résultats en Angleterre, en Autriche, en Allemagne et en Belgique.

En 1338, eut lieu à Salzbourg, un Chapitre important des abbés bénédictins de cette province ; une nouvelle réunion eut lieu à Stein en 1340, et l'on y constitua des visiteurs chargés de parcourir les diverses abbayes de l'Ordre et d'y réformer les abus. Toutefois l'exécution de la bulle pontificale rencontra assez d'obstacles. Une des causes principales qui firent échouer cette nouvelle entreprise, ce fut le manque d'organisation hiérarchique dans l'Ordre bénédictin. Quel devait être le mode des visites, qui les prescrirait, qui en aurait le contrôle et l'autorité ? Autant de questions embarrassantes qu'une nouvelle bulle de Benoît XII (1340) ne trancha pas d'une manière assez précise. Il n'en était pas dans l'Ordre de Saint-Benoît comme dans les ordres de Cîteaux et de Prémontré, où les monastères étaient soumis à la surveillance de quatre Pères de l'Ordre, sous l'autorité suprême de l'abbé général, qui lui-même était soumis dans la visite de son monastère, à la surveillance de ces abbés. Dans l'Ordre bénédictin chaque monastère était presque entièrement indépendant, et l'on comprend qu'il n'était pas facile de décider après coup sur l'organisation hiérarchique de tant d'abbayes illustres. Certains abbés manquèrent d'énergie dans cette œuvre de réforme, et trop souvent ils étaient sous la domination des laïques qui écartaient de l'administration des monastères les religieux capables. C'est un fait constaté dans les diverses visites canoniques de cette époque. Souvent aussi les princes défendirent aux abbés de leurs états d'assister à ces réunions, où leurs intérêts temporels étaient quelque peu en jeu. C'est ainsi que Louis de Bavière défendit aux abbés de paraître au premier concile provincial qui devait avoir lieu à Fulde pour l'exécution de la *Benedictina* (1338). Une défense analogue fut faite pour le Chapitre général de Salzbourg, sous peine de confiscation des biens. On sait que les princes abusaient souvent des biens des monastères qu'ils grevaient d'impôts et de charges suivant leur bon plaisir ; à leur avis c'était là la raison d'être des abbayes : une réforme sérieuse eut mis fin à ces abus et à leurs rapines, et ils ne la voulaient pas.

Quelque malheureuse que fût cette époque,l'Ordre monastique vit encore trois de ses fils monter sur le siège de Pierre : Benoît XII, Clément VI et Urbain V. Les nouvelles congrégations des Silvestrins, des Célestins et des Olivétains étaient alors dans tout leur éclat. Cîteaux, bien qu'à son déclin, possédait encore un grand nombre d'âmes saintes qui rappellent les premiers jours de l'Ordre. Les études encouragées par les Chapitres généraux furent cultivées avec succès dans plus d'un monastère. L'Angleterre surtout nomme avec honneur ses chroniqueurs Jean Bevet et Richard de Chichester

Digitized by Google

à Westminster, Jean de Tinemouth à St-Alban. C'est ce dernier monastère qui donne le cardinal Simon de Langham, un des adversaires de Wiclef; l'abbaye de Norwich donne le cardinal Adam Eston, réputé un des meilleurs hébraïsants de son époque. Les chroniqueurs officiels de France sont encore les moines de St-Denis, parmi lesquels Guillaume de Nangis se place au premier rang; l'abbaye d'Admont produit le vénérable Engelbert, homme d'une science universelle et qu'on regrette presque de ne voir pas paraître au milieu des scolastiques du siècle précédent. La vie littéraire est peu accentuée ailleurs, mais ce n'est que pour se réveiller plus vive que jamais au siècle suivant. Le XVe siècle ouvre l'ère des grandes et sérieuses réformes bénédictines : c'est une époque féconde et glorieuse qui commence pour nos annales.

(A continuer.)

PÈLERINAGES MONASTIQUES.

LE MONT-SERRAT EN CATALOGNE (SUITE).

MAINTENANT commençons, nous aussi, avec esprit de foi ce dévot pèlerinage. Le plus grand nombre des visiteurs et des pèlerins arrive ordinairement de Barcelone. C'est par cette route, de beaucoup la plus pittoresque, que nous nous dirigerons vers la sainte montagne. Grâce au chemin de fer, il est facile, aujourd'hui, de traverser la belle campagne qui environne la capitale de la Catalogne, et comme l'ascension à laquelle on se prépare est assez rude, on peut, même dans un pèlerinage, profiter de cette voie rapide, due au progrès moderne, et réserver ses forces pour la visite du célèbre monastère et des nombreux ermitages, qui l'entourent, sur toutes les hauteurs du Mont-Serrat. Après une traversée d'une heure durant laquelle la vue se repose délicieusement sur la fertile vallée du Llobrégat, les wagons s'enfoncent sous un profond tunnel et débouchent dans une vaste plaine, sillonnée de cours d'eau. Au fond de cette plaine, se développe, dans toute sa majesté, « l'immense masse grise, isolée, étrange du Mont-Serrat ». En quelques moments, nous sommes arrivés devant la jolie petite ville de Martorell, forte à peine de 4 ou 5,000 âmes et dont les maisons groupées sur un rapide versant, font face à la plaine et à la sainte montagne. Le Llobrégat, ce fleuve torrentueux, qui entoure d'une brillante ceinture le pied du Mont-Serrat, coule au fond d'une gorge sauvage, et pour

Digitized by Google

le traverser, à la sortie de Martorell, il faut passer par le fameux pont du diable. « Ce pont, dont les Catalans attribuent la construction, on ne sait pourquoi, au prince des ténèbres, servait, dit Germond de Lavigne, à la grande voie militaire qui conduisait de la Catalogne dans l'Arragon. Il est fort étroit, en pente raide et construit en pierres rouges. Ses arcs ogivaux sont en brique et d'une conservation parfaite. Le petit arc en plein cintre qui donne passage à un sentier sur la droite, semble avoir été ouvert à une époque plus moderne. Au-dessus de la clef, s'élève un portique, appuyé sur les deux parapets et couronné par une toiture à angle aigu. A l'entrée de ce pont célèbre dans toute l'Espagne, se développe un arc de triomphe en pierre d'une seule travée, et surmonté d'une abondante végétation de plantes parasites, dont les festons capricieux lui composent une décoration charmante. » Sans faire de ce curieux monument une œuvre d'Annibal, comme le prétend une inscription, gravée par l'ordre de Charles III sur le fronton de l'arc de triomphe (1), on doit reconnaître qu'il est de construction romaine, et de la bonne époque.

De Martorell à Collbato, village construit sur les dernières rampes de la sainte montagne, il y a une vingtaine de kilomètres, que l'on peut parcourir sur le *Camino real* de Barcelone à Madrid. A mesure que l'on s'avance vers le Mont-Serrat, il change d'aspect, mais en paraissant toujours plus majestueux. Le voyageur qui suit l'immense courbe de la voie ferrée, depuis Olesa jusqu'à San-Guim, peut le contempler, sur toutes ses faces, durant trois heures et demie de parcours. Les ravins du Llobrégat et de son affluent le Cardoner, qui semblent fouiller la base granitique du Mont, accroissent encore sa prodigieuse hauteur. Du côté de Monistrol, situé au nord-ouest de la sainte montagne, la végétation est magnifique, parce que des éboulements successifs ont fait descendre des plus hauts sommets une terre d'alluvion d'un rouge foncé, qui a pu adoucir les pentes et remplir les cavités de la roche. C'est de là aussi que part la seule voie carrossable, dont les nombreux et sinueux lacets (2) conduisent au monastère, construit entre deux hautes cimes, dont la séparation date, d'après l'antique légende, du tremblement de terre du Golgotha. Les roches et les terres éboulées ont formé dans cet étroit espace un terre plain, où s'élevèrent jadis des constructions romaines, qui étaient déjà ruinées avant l'arrivée des moines bénédictins.

Suivons, encore une fois, le guide intelligent qui a si bien décrit la sainte montagne. « Vers le nord, nous dit-il, à la hauteur de San-Vincente et de Manrèse, les rochers battus par les tempêtes et complètement dénudés de la base au sommet, se dressent d'aplomb comme une muraille cyclopéenne, au haut de laquelle les dents de la scie et les déchirures de la roche sont comme des crénaux et des balcons naturels, d'où regardent les curieux qui s'aventurent jusqu'à ces hautes solitudes. C'est de ce côté que s'élève le

1. Elle constate que *El sénhor Rey* a fait réparer l'arc, érigé par Annibal en l'honneur de son père Amilcar. — 2. Cette route a plus de 19 kilomètres.

Digitized by Google

principal des pitons du Mont-Serrat, le *San-Geronimo ;* il atteint 3993 pieds au-dessus des eaux moyennes du Llobrégat, et 4448 pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée, ce qui donne en prenant le pied espagnol pour 0^m, 27 : 1078 mètres d'une part, et 1200 mètres de l'autre. Au sud-ouest et au sud, c'est-à-dire au-dessus d'Esparraguera, de Collbato et d'Ignalada, l'aspect est tout autre. Les terres roulant autour de la montagne lui ont formé une base de monticules répandus dans un périmètre de trente à quarante kilomètres. A l'abri du grand mont qui forme écran et qui répercute les rayons solaires, en surélevant la température, la végétation lutte contre la sécheresse, et n'était l'abondance des cailloux de toute nature mêlés à cette terre elle fournirait par sa nature forte de précieux éléments à la culture. L'olivier, la vigne et le figuier y produisent abondamment, et la région du Mont-Serrat présente une flore toute particulière, et riche, assure-t-on, de plus de deux cents espèces (1).

« Lorsqu'on approche, les détails de la montagne se précisent, le caractère de ces aiguilles à formes étranges et colossales devient plus compréhensible. L'ensemble de sa structure représente un entassement de cônes énormes posés verticalement. A mesure que le temps, les pluies et la tempête poursuivent leur œuvre destructive, ces cônes se dessinent et se séparent davantage, ils s'arrondissent, la pointe se forme, et, chose étrange, il reste ordinairement, au sommet, un bloc qui les couronne. Dans l'ombre du soir, on dirait des rangées de moines posés droits, enveloppés dans leur grande coule, les bras tombant, la tête nue. Sur beaucoup de points, dans les petits vallons qui se sont formés au cœur de la montagne, ces cônes sont complètement isolés, et présentent à la base un diamètre de huit à dix mètres, tandis qu'ils ont trente à quarante mètres de hauteur... Les sentiers pratiqués dans la montagne, et qui relient entre eux les couvents, les grottes et les ermitages, circulent au milieu de ces colosses, que les gens du pays ont baptisé plus ou moins ingénieusement. »

Avant de commencer l'ascension du Mont-Serrat, nous allons reprendre la rapide revue historique des principaux événements, qui s'y sont accomplis, et dont il nous sera facile de suivre sur la montagne la trace, à peine effacée par le cours des siècles. Nous rencontrons tout d'abord la prodigieuse histoire de Jean Garin, l'un de ces ermites qui vivaient depuis longtemps sur la sainte montagne, et qui s'empressèrent d'honorer d'un culte fervent la Mère de Dieu, après la miraculeuse découverte de l'antique statue. On a traité de fables les circonstances extraordinaires qui précédèrent ou suivirent la chute et la pénitence de ce fameux solitaire. Néanmoins on ne peut douter que l'ermite Garin après son double crime sur la

1. Le Rme Abbé Dom Muntadas a donné, à la fin de sa récente histoire du Mont-Serrat, un Catalogue très complet et par ordre alphabétique, de toutes les plantes qui croissent sur la sainte Montagne, avec leurs noms latin, espagnol et catalan, ainsi que l'indication des usages auxquels on peut les employer pour tous les besoins de la vie.

Digitized by Google

fille du comte Wicfred II le Vélu n'ait reçu pour le salut de son âme, le même châtiment qui assimila jadis le roi Nabuchodonosor aux bêtes des forêts (1), et n'ait ensuite vécu sur la sainte montagne dans les exercices de la plus austère pénitence. Après la résurrection de la jeune Richilde, le comte de Barcelone accédant aux pieux désirs de sa fille, fonda et dota pour elle et ses compagnes, un monastère sur le Mont-Serrat, et le plaça entre les deux cimes, séparées par le tremblement de terre (896). Plusieurs religieuses bénédictines de la grande abbaye de *las Puellas* de Barcelone y furent amenées, et eurent avec Richilde, qui devint bientôt leur abbesse, la garde de la miraculeuse image venue de Judée (2). Ces religieuses dépendaient pour le spirituel de l'abbaye de Rippol, dont le chef était, à cette époque, le propre frère de la jeune princesse. Dans le cours du Xe siècle, les comtes de Barcelone, qui faisaient une rude guerre aux Maures, ressentirent plusieurs fois le secours tout-puissant de Notre-Dame du Mont-Serrat, dont ils portaient toujours avec eux l'image sacrée dans les plus dangereux combats, et qui, pour ce motif, reçut de la reconnaissance des Catalans, le surnom de *Notre-Dame des batailles*. Vers le milieu de ce siècle (966) le comte Borel retira les Bénédictines du Mont-Serrat, parce qu'elles n'y trouvaient pas, en ces temps si troublés, toute la sécurité désirable, et les fit revenir à leur monastère d'origine, *san Pedro de las Puellas*, à Barcelone. Il les remplaça par une colonie de moines tirés de la puissante abbaye de Rippol, qui étendit sa juridiction spirituelle et temporelle sur la sainte montagne et sur toutes ses dépendances en la rendant dès lors *nullius diœcesis* (3).

Le premier Prieur Don Ramon releva l'antique chapelle de Saint-Michel, qui avait remplacé le temple de Vénus et que les premiers chrétiens avaient élevé, en choisissant le prince de la milice céleste pour patron de la montagne. Le second Prieur, Don Béranger, voyant, au commencement du XIe siècle s'augmenter toujours plus le nombre des pèlerins, qui venaient vénérer la sainte image de Notre-Dame, agrandit l'église et construisit une vaste hôtellerie pour les recevoir (4). Après sa mort les Maures envahirent de nouveau la Catalogne; mais ils ne purent causer aucun dommage au Mont-Serrat. Dans le courant du XIIe siècle les donations et les présents de toutes sortes se multiplièrent et enrichirent non seulement le monastère de

1. Tous les historiens anciens et modernes du Mont-Serrat, racontent, à peu près dans les mêmes termes, cette singulière légende. On voyait encore, en 1747, à Barcelone, dans la *Calle de Condai*, au vieux palais des Comtes, un bas-relief qui en retraçait les principaux événements, et, de nos jours, on peut aussi la voir peinte à la fresque, dans le grand parloir du célèbre monastère. La caverne où Jean Garin fit pénitence est toujours visitée, avec dévotion, par les pèlerins du Mont-Serrat.

2. Il existait déjà un monastère de Bénédictins sur la sainte montagne et sur le versant opposé à celui de la grande abbaye. Il fut fondé vers l'année 872, auprès d'une ancienne forteresse, et il était dédié à l'illustre vierge et martyre sainte Cécile.

3. *Catalogo de los bienhechores*. Mss. de l'Archive du Mont-Serrat, p. 2, à l'année 976, d'après Muntadas.

4. Muntadas, *Mont-Serrat, su pasado, su présente y su porvenir*, p. 143-152.

Digitized by Google

Notre-Dame, mais encore celui de Sainte-Cécile fondé en 872 sur l'autre versant du Mont-Serrat et qui jouit depuis sa restauration au Xe siècle, de sa vie propre et de son autonomie, jusqu'en 1539. L'année 1218 vit arriver au Mont-Serrat un pèlerin, qui sous un extérieur pieux et modeste cachait les plus rares vertus, et qui fut l'un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité : nous voulons parler de saint Pierre Nolasque, fondateur de l'ordre de N.-D. de la Merci, pour la rédemption des captifs. En 1228, les grâces éclatantes qui signalaient chaque jour davantage la toute-puissance de la céleste souveraine du Mont-Serrat, répandirent au loin la dévotion populaire pour cet insigne sanctuaire. La reine d'Aragon, Dona Léonor, établit avec le concours de l'archevêque de Tarragone, de l'évêque de Vich et de l'abbé de Rippoll la célèbre confrérie de N.-D. du Mont-Serrat, à laquelle les plus hauts barons et les plus nobles châtelaines s'empressèrent de donner leurs noms. Sous le Prieur Bernard Escarrer (1306) les moines de la sainte Montagne commencèrent à se rendre indépendants de l'abbaye de Ripoll, en obtenant du Saint Siège que l'abbaye de ce monastère n'aurait plus que la confirmation de leur supérieur local. Cette quasi indépendance augmenta singulièrement la prospérité du monastère. Les pèlerinages se multiplièrent de telle sorte qu'il fallut construire dans la petite ville de Monistrol un pont sur le Llobrégat, que l'on passait auparavant avec des barques. A cette époque (1320) l'infant D. Juan d'Aragon fut élu Prieur des moines et des ermites du Mont-Serrat. Sous son gouvernement, on leva de terre le corps du vénérable Arnoldo, religieux de ce monastère, aussi renommé par ses vertus que par l'éclat de sa naissance. Il fut placé dans un sépulcre richement décoré. Au milieu de ce XIVe siècle les moines du Mont-Serrat firent de nombreuses démarches pour obtenir leur autonomie; mais sans pouvoir encore y parvenir. C'est vers cette époque qu'ils soumirent à leur juridiction seigneuriale plusieurs des petites villes de la plaine et des châteaux environnants : Espareguerra, Olesa, la Guardia, Bruch, Colbato, etc., etc.

Lorsque le grand schisme d'Occident divisa toute la chrétienté, on vit le Mont-Serrat s'attacher toujours fidèlement aux véritables pontifes Romains Boniface IX, Innocent VII et Grégoire XII. Ce dernier pape donna l'évêché de Barcelone à D. Béranger d'Eril, l'un des moines les plus pieux de la sainte montagne, et le chapeau de cardinal au Prieur D. Vincent de Ribas, issu d'une très grande famille d'Aragon, et qui devint, pour ce motif, très odieux à l'antipape Benoît XIII ou Pierre de Lune [1]. Ce fut pourtant à ce Benoît XIII que le monastère du Mont-Serrat dut son élévation au rang d'abbaye. Il vint en personne à la sainte montagne, accompagné de douze cardinaux de son obédience et nomma comme premier abbé D. Marc de Villalba, qui possédait déjà le monastère de Rippoll (1410). Heureusement Martin V, qui termina le grand schisme, voulut bien, en 1418, confirmer

1. Prudençe de Sandoval — Jérome de Zurita, t. IV, 61.

Digitized by Google

cette érection, et son successeur Eugène IV l'approuva aussi, en soustrayant le Mont-Serrat à la juridiction de l'abbaye de Rippoll. En 1442, D. Alphonse IV, le sage, roi d'Aragon et en même temps de Naples, eut la pensée d'unir le Mont-Serrat au Mont-Cassin, dont la réforme brillait alors du plus vif éclat, dans toute l'Italie. Ce prince fit choix du P. Antoine de Avinôn, qui emmena avec lui six moines réformés au Mont-Serrat dont il fut nommé second abbé. Mais ce changement d'observance n'eut pas tout le résultat désirable ; car moins de vingt ans après, sous l'abbé Dom Ferrer, qui était chanchelier de la couronne d'Aragon, il n'y avait plus au Mont-Serrat que sept moines, trois ermites et deux convers. Le cardinal Julien de la Rovère fut le premier prélat qui tint en commende l'abbaye de la sainte montagne. Cependant il apporta le plus grand soin à pourvoir aux nécessités des religieux et nomma l'abbé de Sainte-Cécile son Vicaire-Général. Sous son successeur D. Juan de Péralta, les rois catholiques, Ferdinand et Isabelle reconstruisirent magnifiquement le grand cloitre, et la réforme de Valladolid entra au Mont-Serrat avec le célèbre D. Garcias de Cisnéros (1493).

Ce grand abbé était le propre neveu du fameux cardinal Ximénès, archevêque de Tolède, qui l'avait plusieurs fois employé dans des négociations importantes. Il méprisa de bonne heure les honneurs que la fortune semblait lui promettre pour se donner entièrement à Dieu dans l'abbaye de Saint-Benoît de Valladolid. A peine arrivé au Mont-Serrat, il obtint le rétablissement de la dignité abbatiale que la réforme de Valladolid ne reconnaissait que pour le général de cette congrégation (1499). Partageant ensuite ses religieux, qui s'élevèrent au nombre de 109, en trois catégories : les moines, les ermites et les convers, il leur donna à tous les plus sages avis et surtout l'exemple d'une parfaite observance. Pour qu'ils eussent toujours présent le souvenir de ses instructions, le pieux abbé composa deux ouvrages : l'*Exercitatorium spirituale* et le *Directorium horarum canonicarum*, où il résuma les plus sages enseignements de l'Ascèse monastique [1]. D. Garcias se souvenant que saint Benoît, dans sa règle, parle des jeunes enfants élevés au monastère, eut aussi l'heureuse pensée d'admettre au Mont-Serrat un certain nombre de fils de nobles familles, et la réputation de savoir et de vertu du neveu de Ximénès était si répandue en Espagne, que bientôt le nombre de ces écoliers monastiques s'éleva à 148. Parmi eux, plusieurs se donnèrent à Dieu et devinrent de grands et saints abbés dans l'Ordre bénédictin ; d'autres, rentrés dans le monde, illustrèrent l'Église ou le service du prince, comme D. Jean de Cardoña, général des galères de Philippe II et depuis vice-roi de Navarre, D. Thomas Gorgello, devenu évêque de Malte, les marquis d'Aytonès, les comtes d'Ossuna, les Moncade etc., etc., qui ont rendu les plus grands services à leur pays. N'oublions pas de mentionner la bienheureuse mort du vénérable P. Diégo de la Villa,

1. Les Bénédictins de Saint-Boniface de Munich en ont donné, en 1856, une excellente édition. — Ratisponnæ apud Josephum Manz, in-12 de XIV, 304 p.

Digitized by Google

un des premiers compagnons de Dom Garcias au Mont-Serrat. Les prodiges qui l'accompagnèrent montraient bien que le Seigneur bénissait cette réforme.

Sous l'heureux gouvernement de notre grand abbé, la sainte montagne vit se renouveler, comme aux XIIe et XIIIe siècles, les donations, les annexions de paroisses, de châteaux, de monastères et les présents les plus magnifiques. Don Raymond Béranger, de la famille des comtes de Barcelone, lui fit présent de la paroisse voisine d'Artésa (1506) ; le pape Jules II soumit à sa juridiction l'abbaye de Saint-Genès, en Roussillon, d'autres puissants princes, ducs ou barons augmentèrent notablement ses possessions tant en Espagne que dans les pays étrangers. Il semble aussi qu'à cette époque Notre-Dame du Mont-Serrat voulut témoigner la joie qu'éprouvait son cœur maternel, du bel ordre établi sur la sainte montagne par son fidèle serviteur, D. Garcias de Cisnéros, en multipliant les faveurs spirituelles et les grâces de guérison sur la foule toujours plus nombreuse des pèlerins, qui accouraient à ce béni sanctuaire. Enfin plusieurs grands personnages, mus par une tendre dévotion envers la Reine du ciel, choisirent en ce temps le Mont-Serrat pour le lieu de leur sépulture. Nous citerons entre autres D. Jean d'Aragon, duc de Luna et D. Bernard de Villamarina, amiral du roi de Naples, qui se firent préparer de somptueux mausolées dans l'église du monastère. En 1510, le grand et saint abbé Garcias de Cisnéros alla lui-même recevoir au ciel la récompense due à ses travaux et à ses rares vertus.

(A continuer.)

SAINT LAMBERT (Suite).

X.

VÊQUE et apôtre, Lambert reste moine par le cœur.

La volonté du serviteur s'est inclinée humblement devant l'ordre du maître, — mais le cœur de Lambert a saigné quand il a dû quitter sa bien-aimée solitude.

Dieu a tout disposé dans sa sagesse : l'évêque de Maestricht va procurer à d'autres ce bonheur dont il ne peut plus jouir lui-même. Non seulement l'homme de Dieu subvient par ses libéralités aux nécessités des abbayes existantes, mais il contribue encore pour une large part à l'érection de fondations nouvelles.

C'est sous le patronage du prélat que s'élève la pieuse retraite d'Amay.

Ode est une noble veuve d'origine neustrienne. La première persécution d'Ebroïn l'a forcée de quitter la Neustrie et avec son neveu Hubert elle s'est réfugiée à la cour de Childéric.

Digitized by Google

C'était à l'époque où Lambert jouissait de la confiance royale.

Les proscrits n'ont pas tardé à rendre justice aux vertus du saint prélat. Pleins d'admiration pour la sagesse de sa doctrine, ils sont devenus bientôt ses plus fidèles disciples, et la disgrâce de l'homme de Dieu n'a pas refroidi leur zèle.

Et ici encore l'apostolat de Lambert porte ses fruits : Ode, dans sa vieillesse, fonde sur les bords de la Meuse le monastère d'Amay.

Quant à Hubert, c'est un jeune seigneur attaché encore, malgré ses qualités sérieuses, aux frivolités du siècle. Mais Dieu le mène à ses fins : l'heure viendra où Hubert trouvera son chemin de Damas ; — et l'heure viendra où il s'assiéra, pontife du Seigneur, sur le siège illustré par Lambert.

***

Mais entre les filles spirituelles de Lambert, la plus chérie c'est Landrade.

Landrade était une vierge d'illustre naissance. De bonne heure, touchée par la grâce divine, elle avait résolu de se consacrer au Seigneur ; encouragée par Lambert dans son louable dessein, elle avait de ses mains, avant l'exil du prélat, reçu le voile virginal qu'elle ne devait plus déposer.

La pieuse vierge était riche des biens de la terre ; elle possédait près de Maestricht un beau domaine du nom de Belisia : elle le transforma en un vaste monastère qui se peupla bientôt d'un nombreux essaim de jeunes filles. Aidée des conseils de son évêque, Landrade gouvernait sa congrégation au berceau si plein de promesses, et elle acquit en peu de temps une grande réputation de sainteté et de prudence.

Ainsi s'écoulent plusieurs années.

Un jour, Landrade devient gravement malade.

Inquiètes et affligées, ses filles offrent au Seigneur les plus ardentes prières pour la santé de leur mère. Mais il n'est point dans les vues de Dieu de rendre la santé à sa servante ; déjà il la trouve digne de la couronne qu'Il a promise aux vierges sages...

Et bientôt Landrade sent sa fin approcher.

Avant de s'envoler, colombe pure, vers le Ciel, elle désire voir une fois encore son Évêque et son Père, obtenir de lui une dernière bénédiction et de sa main recevoir le divin Viatique.

Elle le mande sans tarder.

Dès qu'il reçoit le message, Lambert se remet en route ; — mais avant qu'il n'arrive en vue du monastère, la mort a achevé son œuvre... L'âme captive a rompu ses chaînes et le cortège de l'Agneau compte une vierge de plus.

Et pourtant Lambert et Landrade se verront une fois encore sur cette terre.

Tandis qu'il approche de Belisia l'homme de Dieu est ravi en extase : Landrade lui apparaît, éclatante de lumière, transfigurée par un rayon de la céleste béatitude :

Digitized by Google

— « D'où vous vient, lui dit-elle, ô mon ami, cette négligence inaccou-« tumée ? Pourquoi cette lenteur à venir me visiter ?»

Lambert est un saint : Dieu lui a souvent ouvert les yeux aux visions de l'autre monde ; il ne s'émeut ni ne s'étonne :

— « Ma fille, répond-il, ne m'accusez ni de négligence ni de lenteur : je « me hâtais de me rendre à votre appel, mais c'est vous qui m'avez prévenu ! « Voici que j'arrive, et vous jouissez déjà des félicités célestes ! Je veux « cependant, si je le puis, vous rendre une fois encore un bon office. In-« diquez-moi, je vous prie, le lieu que vous choisissez pour la sépulture de « votre corps. »

— « Regardez au ciel, reprend alors Landrade, vous y verrez briller, en « forme de croix, une lumière : prenez soin qu'on m'ensevelisse à l'endroit « qu'elle vous désigne. »

Levant les yeux, le prélat voit en effet une croix lumineuse dont l'éclat tombe d'aplomb sur un point déterminé de la plaine. Et ce point ainsi désigné, c'est Wintershoven, le hameau cher au cœur de Lambert, — l'endroit béni où il a fait, sous l'œil paternel de Landoald, ses premiers pas dans la voie du Christ....

— « C'est là,continue la vierge,le lieu de ma sépulture, et c'est la divine Providence qui l'a elle-même choisi.»

Et sur ces mots, dans un ineffable sourire, la vision s'évanouit.

***

Sorti de son extase, Lambert reprend sa route vers Belisia; chargé d'une mission divine, il hâte sa marche; il veut, par un saint empressement rendre son obéissance plus agréable au Seigneur.

Il arrive au monastère... Les filles de Landrade, en pleurs, entourent le corps inanimé de la sainte. L'homme de Dieu les encourage, leur raconte sa vision, les exhorte à changer en joie leur douleur et à substituer aux chants funèbres les cantiques de jubilation.

Mais quand il en vient à l'objet de sa mission, les protestations s'élèvent de toutes parts : jamais les pieuses filles ne se laisseront enlever le corps de leur sainte Mère ! C'est à Bélisia qu'elle a pris le voile ; Bélisia est son œuvre; c'est là qu'elle a passé ses jours à servir le Seigneur : où trouver pour ses restes une sépulture plus digne ?

En vain Lambert rappelle que la volonté divine s'est miraculeusement manifestée; en vain il réprimande, il supplie, il implore: les moniales ne se rendent ni à ses raisons ni à ses prières : — le corps de leur mère est leur trésor, elles entendent le garder.

Attristé et offensé de leur résistance, le saint évêque renonce alors à les convaincre, laissant à la toute-puissance divine le soin de procurer l'exécution de son décret.

— « Vous le voulez, dit-il ; j'ensevelirai Landrade au milieu de vous ; « mais soyez-en assurées, l'oracle de Dieu s'accomplira. »

Digitized by Google

***

Lambert préside donc aux funérailles, mais une sorte de remords l'assiège, et son esprit est sans cesse occupé des paroles de la vierge... Il passe trois jours en prières, et après s'être ainsi recueilli dans le Seigneur, il convoque la communauté :

— « Vous connaissez comme moi, dit-il, aux moniales assemblées, les « vertus de votre sainte Mère ; comme moi, vous ne doutez pas qu'elle ne « règne maintenant avec le Christ. Aussi ne puis-je traiter comme une « chose de mince importance les paroles que j'ai recueillies de sa bouche. « Je vous conjure donc de faire ouvrir le tombeau de notre sainte ; nous « verrons de nos yeux si le Seigneur a pourvu à l'exécution de ses oracles. »

Les filles de Landrade consentent à la proposition du prélat. En présence d'un grand concours de peuple on procède à l'ouverture de la tombe...

Mais en vain l'on cherche quelque trace du corps : il a disparu avec tout l'appareil de la sépulture !

On s'étonne, on s'effraie, on crie ! Lambert seul reste calme, et son visage s'éclaire d'une douce expression de joie :

— « Vous êtes convaincues d'avoir manqué de foi, dit-il à l'assistance ; « allons maintenant nous convaincre de la grandeur de Dieu ! allons con- « stater, au lieu qui m'a été désigné, l'accomplissement de la parole divine ! »

On court à Wintershoven, le saint évêque en tête !

Tout à la fois guidé par le souvenir de sa vision et éclairé d'une lumière spéciale, Lambert indique l'endroit précis où il faut creuser la terre. Les recherches ne sont pas longues: bientôt on découvre le saint corps, soigneusement entouré de son linceul, tel qu'il avait été enseveli à Bélisia (1).

Par le ministère des Anges, comme l'a prédit Lambert, le Tout-Puissant avait procuré la réalisation de sa volonté. On respecta cette sépulture angélique, et désormais la foi du peuple l'entoura d'un culte particulier.

XI.

DEPUIS le jour où il est rentré dans son diocèse, plus d'un quart de siècle s'est écoulé pour Lambert en travaux incessants et en prédications ininterrompues.

Maintenant l'âge a blanchi ses cheveux. L'évêque, devenu vieillard, regarde en paix la mort qui s'avance et soupire après son heure comme après l'heure du repos.

Il se croit au terme de sa laborieuse carrière ; — et pourtant Dieu, qui a fait par lui de grandes choses, va l'employer à des choses plus grandes encore. Lambert est pontife, confesseur et apôtre : le Très-Haut lui réserve l'honneur suprême du martyre.

1. Le monastère de Bélisia devint un chapitre noble de chanoinesses, et donna naissance à une localité qui porte encore le nom de Munster-Bilsen *(Monasterium Belisiense.)*

Digitized by Google

***

Rétabli par Pépin sur son siège épiscopal, Lambert a conservé d'étroites relations avec le puissant duc d'Austrasie. Celui-ci, quand l'état du royaume le lui permet, réside volontiers à sa villa de Héristal, non loin de Maestricht; — et ce voisinage établit de fréquents rapports entre le prélat et le maire du palais.

Pépin a des qualités brillantes : il est bon, brave, loyal, généreux. Par ses victoires réitérées sur les tyrans de la Neustrie, il a réuni sous un même sceptre les trois royautés franques. Sans essayer de ceindre la couronne il est lui-même en fait l'arbitre des destinées du pays.

L'Église met en lui son espoir : Pépin n'est-il pas d'une famille de saints? Petit-fils de saint Arnoul et du bienheureux Pepin de Landen, fils de sainte Begge, neveu de sainte Gertrude et de saint Clodulphe de Metz, — ce serait pour lui renier ses ancêtres que de s'attacher aux traditions d'un Ebroïn.

Longtemps Pépin répond à ces légitimes espérances.... Par malheur, une passion coupable vient tout à coup ternir l'éclat de ces vertus héréditaires! Victorieux de tous ses ennemis, ce grand guerrier ne sait se vaincre lui-même : il répudie sa femme légitime, Plectrude, et contracte un prétendu mariage avec une jeune fille noble du nom d'Alpaïde.

C'est aux évêques à protester contre cette violation du lien conjugal. — Hélas! le respect qu'inspire le puissant duc, les égards dûs aux services qu'il a rendus à l'Église, la crainte de voir le protecteur se transformer en persécuteur, — toutes ces considérations ferment la bouche à ceux qui devraient parler!

Mais Lambert veille : seul Lambert ose élever la voix.

Un jour l'évêque de Maestricht se dresse devant le chef des Francs; comme Jean-Baptiste à Hérode, il lui dit : *Non licet tibi* / Il ne t'est pas permis de chasser ton épouse et de mettre en sa place une concubine!...

Lambert se souvient du précepte de l'Apôtre : *Insta opportune, importune* / Fort du sentiment de son devoir, il dédaigne les conseils pusillanimes de ses collègues et fait entendre au prince la vérité tout entière. A tout propos il fait voir à Pépin le scandale de sa conduite; il lui représente et la grandeur de sa faute, et le préjudice qu'il porte à sa propre gloire, et les châtiments divins qui l'attendent dans ce monde ou dans l'autre.

Vains efforts! la passion aveugle le grand homme! Parfois il est touché des remontrances du prélat; il est sur le point de renvoyer sa prétendue épouse, il va rappeler Plectrude; — mais au sortir de ces entretiens il retrouve Alpaïde et celle-ci reprend sur lui tout son empire.

***

Alpaïde cependant n'est pas sans appréhension! L'insistance de l'homme de Dieu l'effraie, et à chaque instant elle craint de se voir ignominieusement renvoyée.

Digitized by Google

Et l'éventualité n'est pas improbable : quand il n'est pas question d'Alpaïde, les relations entre Lambert et Pépin restent fort amicales. Le prélat évite le scandale d'une rupture éclatante ; il paraît encore à Héristal, espérant, avec le secours du ciel, vaincre enfin les résistances du puissant duc.

Dans ses craintes Alpaïde a recours à son frère Dodon.

Dodon est l'un des Seigneurs les plus considérables de la cour de Pépin; très noble, très riche, il jouit par sa sœur d'une influence tout exceptionnelle. Vrai barbare encore, l'influence bienfaisante de la foi n'a pas éteint en lui les farouches passions du Franc. Emporté, vindicatif, sanguinaire, Dodon est bien de la race qui a produit les Ebroïn et les Frédégonde.

Tel est l'ambassadeur qu'Alpaïde envoie à Lambert. Peut-être espère-t-elle gagner le saint prélat par ses promesses ! Tout au moins croit-elle sûrement l'intimider par les menaces !...

L'Austrasienne ne connaît pas les saints.

L'évêque et le leude ont ensemble un long et orageux entretien. Après avoir essayé la séduction de l'or, Dodon, repoussé avec dédain, donne un libre cours à l'emportement de son caractère. Mais rien n'ébranle la sereine constance de Lambert, prêt à mourir, s'il le faut, plutôt que de garder un coupable silence.

Furieux de l'insuccès de ses tentatives, Dodon se retire en vouant une haine implacable au courageux prélat.

***

Faut-il en croire Sigebert, moine de Gembloux et chroniqueur du XIIe siècle ? Peu après cette entrevue, se passa à Jupille, un incident qui met le comble à la fureur du leude.

Laissons la parole à Sigebert :

« Pépin, nous dit-il, vint à cette époque à Jupille, villa voisine de Liège. « Sous prétexte de traiter de quelque affaire d'État, le saint homme de « Maestricht est invité à la cour. Il s'y rend ; le prince et sa prétendue « épouse l'accueillent avec un front serein ; autour d'eux, les uns dissimu- « lent leur colère, d'autres affichent même de la joie. Alpaïde cherchait « surtout un médiateur qui lui conciliât l'esprit de l'évêque, ou qui du « moins le détournât de faire à Pépin des remontrances publiques.

« On prépare un grand festin, on invite le prélat, et toute la cour se « livre au plaisir.

« A un certain moment, le prince, à qui son échanson présentait une « coupe, fait signe de l'offrir à l'évêque, — regardant comme une bénédic- « tion de la recevoir de sa main... Aussitôt les grands imitent l'exemple « du maître, et tous implorent du saint prélat la même faveur ; on se pré- « cipite vers Lambert, pêle-mêle, et en s'efforçant de se prévenir l'un « l'autre, Alpaïde est prompte à profiter du désordre : elle glisse la main au

Digitized by Google

« milieu du groupe, espérant dérober ainsi une bénédiction pour sa propre « coupe.

« Mais l'évêque jette autour de lui un long regard et déjoue cette ruse « féminine. Se tournant vers Pépin, il dénonce la présomption de l'Austra- « sienne, qui a cherché, par son artifice, le moyen de se glorifier de la « communion d'un pontife; puis il quitte brusquement le festin, d'où la « gaîté disparaît avec lui.

« L'astucieuse Alpaïde ne s'en tient pas là : elle veut jouer son va-tout ! « Elle circonvient Pépin, et le soir, tandis que le prélat se dispose au « départ, le duc lui fait défense de s'éloigner sans avoir pris congé de l'Aus- « trasienne.

« Inspiré par l'esprit de vérité, l'évêque lui fait cette réponse :

« J'atteste, dit-il, ô grand prince, j'atteste JÉSUS, l'espoir de ma vie, que « jamais je ne communiquerai avec une femme impudique; car Paul nous « en avertit : Ne vous mêlez pas, écrit-il, avec les fornicateurs. J'atteste « Dieu que je ne la saluerai jamais, parce que je connais la parole de Jean, « l'ami du Seigneur : Si quelqu'un ne demeure pas dans la doctrine du « Christ, ne lui dites pas *Ave*, car celui qui lui dit *Ave* communique à ses « œuvres de malice. Je conçois une vive douleur de vos rapports avec elle, « et je ressens une peine amère en vous voyant refuser de venir à résipis- « cence. Aussi redouté-je pour vous la colère de Dieu (1). »

***

La colère de Dodon est au comble.

Le frère d'Alpaïde a vu la constance de Lambert devant ses menaces ; aussi est-il passé bientôt des paroles à l'action.

Deux de ses parents, Gallus et Rioldus, ont été les premiers instruments de sa vengeance : ils se sont jetés avec une poignée de sicaires sur les biens de l'Église de Maestricht, et ont porté partout le meurtre et le pillage.

Les villas du prélat ont été attaquées, ses sanctuaires profanés, plusieurs de ses serviteurs massacrés.

Extrême dans sa mansuétude, le saint a supporté d'abord ces déprédations avec patience ; il a employé même à l'égard des coupables les exhortations les plus paternelles, il est allé jusqu'à les faire prier de cesser leurs brigandages.

Vaines tentatives ! Les expéditions se multipliaient ; elles devenaient même plus nombreuses, plus cruelles.

Menacés dans leurs biens et dans leur vie, les parents et les serviteurs du prélat ont alors songé à user du droit de légitime défense ; ils se sont réunis, bien armés, et se sont portés à la rencontre de leurs ennemis. Gallus

1. A la suite du festin de Jupille, Alpaïde, d'après Sigebert, aurait supplié son frère de la débarrasser de l'évêque de Maestricht. Le récit de Sigebert est généralement tenu en suspicion; il renferme en effet plusieurs invraisemblances choquantes. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire pour expliquer le meurtre du prélat et n'ajoute rien à sa gloire.

Digitized by Google

et Rioldus ont reçu le châtiment de leurs crimes et sont restés sur le champ du combat.

La nouvelle en a été bientôt portée à Dodon. Celui-ci a rugi de fureur et juré de se venger d'une manière éclatante.

Et en effet, il rassemble sans tarder ses serviteurs : il les arme, et à leur tête il se dirige vers la villa de Liège où Lambert s'est retiré.

C'est l'enfer qui se déchaîne contre l'Élu de Dieu.

Au ciel, les anges préparent des palmes et tressent des couronnes...

(A continuer.)

LE PÈLERINAGE DE SAINT BENOIT A MAREDSOUS.

Actions de grâces du mois.

UNE pauvre veuve qui souffrait d'une maladie d'estomac a été guérie pendant sa neuvaine à saint Benoit. Elle a accompli aussitôt un pèlerinage d'actions de grâces.

2. TOUTE une famille vient de faire ce même pèlerinage d'actions de grâces pour une faveur obtenue.

3. UN homme souffrait d'attaques épileptiques. Il guérit après un pèlerinage au Sanctuaire de Maredsous.

4. UNE mère de famille remercie saint Benoît d'une double grâce obtenue pour elle et son enfant après un pèlerinage.

5. UNE personne remercie saint Benoît de l'avoir soulagée, après un pèlerinage, d'une maladie d'estomac, et accomplit un pèlerinage d'actions de grâces.

6. UNE postulante de maison religieuse est reconnaissante au Bienheureux Père Benoît de l'aide sensible qu'il lui a accordée dans de grandes difficultés.

7. PÈLERINAGE d'actions de grâces pour une faveur obtenue.

8. Une famille se dit avec reconnaissance comblée de bienfaits visibles et inespérés depuis qu'elle a invoqué et fait invoquer dans ses difficultés nombreuses le grand Patriarche des moines.

9. DEUX familles dans l'épreuve ont été soutenues et consolées par la même intercession. Reconnaissance à Dieu qui se glorifie ainsi dans son serviteur Benoît !

10. UNE personne malade nous fait savoir qu'un mieux s'est déclaré dans son état sitôt après son pèlerinage. Elle remercie le Bienheureux Père :

11. MON RÉVÉREND PÈRE.

Depuis mon pèlerinage, je souffre encore beaucoup, mais maintenant je souffre avec courage et résignation, et il me paraît bien que cette grande grâce est le fruit de ma neuvaine. Aussitôt que je saurai marcher, si le bon Dieu veut bien le permettre, j'irai moi-même remercier le grand saint Benoît.

Digitized by Google

12. GLOIRE et reconnaissance à saint Benoît que nous avons invoqué et qui vient de nous protéger contre un très grand danger. »

13. MON RÉVÉREND PÈRE.

Je remercie saint Benoît pour la faveur temporelle que j'ai sollicitée et qu'il m'a obtenue, ainsi que pour des grâces nombreuses de consolation et de force dans mon adversité.

14. ACTIONS de grâces au saint Patriarche pour deux guérisons.

15. UNE personne âgée était fort malade. A peine eut-on commencé avec une grande ferveur une neuvaine de prières à saint Benoît en même temps qu'une neuvaine de messes, qu'un mieux se manifesta dès le lendemain, et la neuvaine finie, la guérison fut obtenue. Cette guérison ne peut manifestement être attribuée qu'à l'intercession de saint Benoît. La famille et la personne guérie expriment avec joie leurs actions de grâces au Bienheureux Père.

16. ACTIONS de grâces d'un religieux pour le succès merveilleux d'une Mission.

CONVERSION DUE A SAINT BENOIT.

Un curé veut bien nous adresser le récit que l'on va lire, et qu'il consent à voir publier, dit-il, afin de glorifier le Bienheureux Père saint Benoît et d'être utile à ses confrères dans le sacerdoce :

« Depuis plusieurs années, N. avait abandonné le chemin de l'église et l'usage des sacrements. Atteint d'un mal qui ne laissait aucun espoir de guérison, N. paraissait décidé à mourir sans le secours du prêtre. Plusieurs tentatives pour le ramener à de meilleurs sentiments, avaient été faites par des prêtres de la paroisse et du voisinage : mais en vain. Cependant le mal s'aggravait et le médecin avait déclaré que la mort était imminente. La famille éplorée eut recours à moi comme à sa dernière planche de salut ; mais elle ne me cacha pas l'extrême difficulté de l'entreprise. Je me présentai un soir, après avoir fait glisser au préalable une médaille de saint Benoît sous l'oreiller du malade. Celui-ci me reçut affectueusement, mais me ferma la bouche au premier mot que je prononçai des sacrements. Le coup était manqué. Toutefois je demandai au malade la permission de venir le revoir le lendemain, avant mon départ de la localité ; il y consentit, mais à la condition de ne plus toucher cette corde. Je me retirai à mon logement, attristé, non découragé ; saint Benoît, me disais-je plein de confiance, fera son œuvre pendant la nuit. Le lendemain, vers 5 heures du matin, on frappe à ma porte. Qui est-ce? C'est N. qui vous fait chercher, il vous attend. Lorsque je fus arrivé au pied de son lit : Asseyez-vous, me dit-il, j'ai réfléchi et je désire me confesser. Il le fit dans les meilleurs sentiments, et voulut recevoir sur l'heure le Saint Viatique, l'Extrême Onction et l'indulgence *in articulo mortis*. La famille pleurait de joie ; le malade ne savait comment m'exprimer sa reconnaissance. J'ai rarement assisté à une scène plus touchante. Quelques jours après, N. rendait son âme à Dieu. Honneur à saint Benoît !

Tel est, dans toute sa simplicité, le récit de la conversion dont j'ai été l'heureux témoin. Puisse-t-il inspirer à mes confrères confiance dans l'intercession de saint Benoît.

Recommandations.

UNE mère de famille retenue au lit depuis le mois de novembre. — Plusieurs jeunes personnes souffrantes. — Plusieurs enfants malades. — 3 personnes péniblement éprouvées. — Plusieurs personnes pauvres grandement éprouvées. —

Digitized by Google

Un mal de jambe. — 7 affaires temporelles. — Une personne dangereusement malade. — La santé d'une personne pour qu'elle continue à aider sa famille. — La consolation et le soulagement d'une mère — la conversion d'un frère — la persévérance dans plusieurs vocations. — Le placement d'un frère. — Les études et la santé d'une jeune sœur. — Les intérêts spirituels et temporels de deux familles. — Diverses infirmités et maladies. — Plusieurs conversions. — Une jeune personne très malade et sa famille désolée — la première communion dans une paroisse. — Une famille éprouvée. — Deux jeunes ménages. — Un prochain mariage. — Une veuve dans l'adversité. — Plusieurs religieuses demandent l'aide de saint Benoît dans des difficultés présentes. — Un prêtre recommande instamment sa nouvelle paroisse où un grand bien est à réaliser, ainsi que ses écoles. — Une mère habitant une commune ravagée par une fièvre épidémique, se met avec sa famille sous la protection du Bienheureux saint Benoît et implore de charitables prières dans ce danger. — Elle recommande aussi sa petite fille très faible de santé. — Les lumières nécessaires à un père de famille pour surmonter les difficultés dans lesquelles il se trouve engagé. — Une personne âgée qui souffre beaucoup d'une névralgie. — Un excellent chrétien éprouvé. — Une mère gravement malade et sa famille. — Le courage de faire une bonne confession pour un pauvre pécheur mourant, qui depuis son enfance n'a rempli aucun devoir religieux. — Enfants maladifs. — Un père de famille qui a une plaie à la jambe. — Un malade de l'épine dorsale. — Deux communautés fort éprouvées. — Une carie d'os chez un jeune homme. — Une goutte sciatique. — Un vieillard et plusieurs personnes atteintes de maladies nerveuses. — Un jeune homme atteint de pleurésie. — Enfant atteint d'une fluxion de poitrine. — Enfant atteint de déviation de taille et de maladie de la moelle épinière. — Une mère de famille très éprouvée et sa famille. — Un gendarme et un vieillard atteints de bronchite chronique. — Plusieurs rhumatisés. — Un enfant souffrant horriblement d'une dartre par tout le corps. — Plusieurs maladies d'estomac. — Une jeune personne malade depuis 6 mois. — Une femme atteinte de gastrite chronique. — Vieillard atteint d'une tumeur. — Femme souffrant d'une plaie depuis 15 ans. — Maladie de cœur et de nerfs. — Une religieuse atteinte de gastrite, et une autre de laryngite chronique. — Un enfant de 3 ans qui ne peut marcher. — La première communion de deux petites filles. — Affaires temporelles d'une personne bien éprouvée. — Une mère de famille troublée par des chagrins domestiques. — Plusieurs défunts. — La prompte guérison d'un enfant atteint depuis 2 ans d'un vilain mal. — L'avenir d'une jeune personne. — La conversion d'une personne âgée, hostile à la religion, décidée à mourir sans sacrements et à éloigner les personnes de sa famille qui pourraient lui proposer de les recevoir. — Une œuvre pieuse. — Une famille dévouée à saint Benoît recommande l'examen d'un jeune homme, très important pour l'avenir de sa carrière ; ce jeune homme est très dévot à saint Benoît et ne quitte jamais sa médaille. — Ce même jeune homme et ses deux frères, pour que leurs âmes soient préservées parmi les dangers du monde pour la foi et la vertu. — Des grâces spirituelles. — La grâce d'obtenir de bonnes postulantes pour un couvent qui en a besoin. — Une grâce temporelle. — Une vocation.

Digitized by Google

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER.

COURRIER ROMAIN.

LE grand événement du mois c'est la discussion et l'adoption de la loi ecclésiastique en Prusse. Les journaux italiens n'ont cessé d'exhaler leur mauvaise humeur en critiquant monsieur de Bismark pour lequel ils n'avaient eu jusqu'à présent que des paroles d'éloge, je dirai même d'admiration. En effet le grand chancelier allemand dans le courant des débats de la chambre des députés sur la loi ecclésiastique a fait d'importantes révélations sur la politique entre la Prusse et le Vatican et sur le concours du Saint-Père dans lequel il a la plus entière confiance. Après une discussion qui a duré plusieurs jours tous les paragraphes de la loi ont été acceptés séparément à une très forte majorité et enfin le vote définitif et *in globo* a eu lieu avec 260 voix sur 368. Les Polonais se sont abstenus à cause des articles restrictifs relatifs à la Pologne. La Prusse vient donc de faire un pas décisif vers la conclusion de la paix religieuse. Le Landtag a voté là une loi déjà sanctionnée par la chambre des seigneurs et qui prépare un *modus vivendi* entre Rome et Berlin. L'Église remporte une grande victoire dont les sujets catholiques de l'empereur Guillaume sauront gré au vieux souverain.

Les négociations entre le Vatican et la Chine continuent; des lettres diplomatiques ont été échangées entre M. de Freycinet et le cardinal Jacobini secrétaire d'État. Il ne s'agit plus maintenant que de définir les conditions dans lesquelles la France conserverait le protectorat des missionnaires dans le céleste Empire. Le protectorat français s'exerce sur les choses d'ordre matériel et le Saint-Père ne voudrait à Pékin qu'une représentation uniquement chargée des intérêts spirituels. Le Saint-Siège et le gouvernement français cherchent d'un commun accord le moyen de faire fonctionner cette double organisation sans qu'il en puisse résulter aucun froissement dans la pratique.

Le Vatican a entamé tout dernièrement encore de nouvelles négociations avec la Russie à l'effet d'obtenir une amélioration du sort des catholiques polonais. Des promesses ont été déjà faites; on en attend la réalisation et ainsi l'œuvre de pacification religieuse si bien entreprise par Léon XIII fera tous les jours de nouveaux progrès.

C'est donc le 7 juin qu'aura lieu le consistoire secret dans lequel seront créés cardinaux NN. SS. les archevêques de Rennes, Reims, Sens, Québec et Baltimore. Sa Sainteté, par billet de la secrétairerie d'État, vient de désigner pour porter la barrette cardinalice aux nouveaux élus les gardes nobles et les obligats qui partiront de Rome pour ce message le jour même du consistoire, après avoir reçu leurs lettres de créance et la bénédiction apostolique dans une audience que le Saint-Père leur donnera

Digitized by Google

quelques jours avant leur départ. — Un autre consistoire public aura lieu le 10 du même mois. Le Souverain Pontife imposera le chapeau cardinalice à Mgr Théodoli, au R. P. Mazella de la Compagnie de JÉSUS, et à ceux des princes de l'Église qui ont été créés précédemment et qui n'avaient point reçu encore cet insigne de leur éminente dignité. Ce sont le patriarche de Lisbonne et les archevêques de Vienne et de Valence. L'archevêque de Séville qui devait être du nombre est obligé pour des raisons particulières de remettre à plus tard son voyage de Rome. Mgr Théodoli étant créé cardinal la charge de Majordome de Sa Sainteté devient vacante. Il est question de Mgr Ruffo Scilla, archevêque de Chieti, pour remplacer le futur prince de l'Église. Mgr Ruffo Scilla appartient à une des plus nobles familles de Naples et est déjà bien connu à Rome où il a fait toutes ses études au séminaire pontifical.

Dans la salle ducale du palais du Vatican le Souverain Pontife a reçu en audience solennelle le pèlerinage hollandais. S. G. Mgr Lertjen, évêque de Bréda, a exprimé au Saint-Père, en langue latine, les sentiments de foi et de piété filiale de son diocèse. Ensuite une adresse collective a été lue en français au nom de tous les pèlerins par Mgr Boermann, coadjuteur de Ruremonde. Sa Sainteté a répondu en français par un discours empreint de la plus haute bienveillance, après lequel tous les pèlerins présents ont été admis successivement au baisement des pieds.

Les princes de l'Église qui ont leur résidence à Rome ont décidé d'élever à leurs frais au cimetière de Campo Vezano près de Saint-Laurent hors les murs, un monument dont le caveau puisse enfermer leurs dépouilles mortelles et celles de leurs successeurs. Le gouvernement italien a en effet défendu de les ensevelir dans les églises comme cela se faisait autrefois sous le gouvernement pontifical. La construction de ce grand monument sera confiée à l'ingénieur Vespignani qui est un des architectes les plus renommés de Rome.

La nouvelle abside de la basilique de St-Jean-de-Latran, qui constitue un des travaux les plus importants et les plus difficiles accomplis à Rome depuis des années, sera solennellement inaugurée le jour de l'Ascension. L'abside est maintenant complètement débarrassée des échafaudages qui avaient servi à la construction et à la restauration de l'intérieur. On remet actuellement en place les stalles des chanoines qui doivent occuper le fond de l'abside autour du trône papal. Le coup d'œil d'ensemble est de toute beauté ; les dorures, les mosaïques, les fresques, toute la décoration, en un mot, est particulièrement remarquable par l'harmonie des couleurs. Et la difficulté était grande pour arriver à ce résultat, car il fallait faire harmoniser les couleurs des anciennes mosaïques avec celles des nouvelles. S. S. Léon XIII en décrétant l'érection de la nouvelle abside a inscrit dans les fastes de la papauté un acte de munificence et d'art, qui lui attirera la reconnaissance et l'admiration des fidèles.

Digitized by Google

La Propagande a été invitée à prendre part à l'exposition coloniale que la Reine Victoria a inaugurée à Londres ces jours derniers. Elle y a envoyé : la carte géographique du monde de Diego-Ribero de 1537 ; un album des établissements catholiques en Australie ; une copie gravée de mappemonde du quinzième siècle dont l'original en cuivre est conservé au musée ; enfin un atlas des missions catholiques avec vingt cartes géographiques.

Il vient de se fonder à Berlin, sous la présidence de la princesse de Lœwenstein, un comité de dames dans le but de réunir des dons pour la fête du jubilé sacerdotal de S. S. Léon XIII. L'appel que le comité fait publier dans les journaux insiste sur le fait que c'est aux dames que doit revenir l'honneur de faire parvenir les plus riches présents.

La Sacrée Congrégation des Rites a tenu une séance *Coram Sanctissimo*, pour donner le vote définitif sur la béatification des vénérables qui seront canonisés l'année prochaine, lors des fêtes jubilaires de Sa Sainteté. Par billet de la secrétairerie d'État, le Saint-Père a daigné nommer : Son Ém. le cardinal Schiaffino, protecteur de l'institut des Sœurs de Charité, filles de Notre-Seigneur au Mont Calvaire, du monastère de St-Norbert à Rome ; et le Révérend Père Bedjan, de la Congrégation de la Mission, consulteur de la Sacrée Congrégation de la Propagande pour les affaires orientales.

Plusieurs découvertes archéologiques ont été faites ces temps derniers. Dans une propriété particulière on a trouvé à cinq mètres de profondeur un très beau groupe en marbre représentant les trois grâces ; une autre statue sans tête a été trouvée dans les *Orti Sallustiani :* c'est une figure de femme ailée représentant la victoire. Les travaux de construction du nouveau quartier au mont Cœlius ont amené la découverte de plusieurs mosaïques très bien conservées et reproduisant presque toutes des luttes ou des exercices de gymnastique entre jeunes gens. Les figures sont en noir sur fond blanc. Une de ces mosaïques qui représente l'enlèvement de Proserpine par Pluton sera transportée dans le nouveau musée. F. G.

BIBLIOGRAPHIE.

Storia della Chiesa in Sicilia nei primi dieci secoli del Christianesimo. — Per Domenico Gaspare LANCIA DI BROLO, dell'Ordine di San Benedetto, arcivescovo di Monreale. Vol II. — Palermo, Stabilimento tipografico Lao.

M. Albert Battandier a publié dernièrement l'intéressant travail qu'on va lire sur l'important ouvrage dont le titre précède ; nous nous permettons de le reproduire, en vue de le faire connaître à ceux de nos lecteurs qui s'intéressent spécialement aux questions liturgiques.

Avec ce second volume, qui va du septième au dixième siècle, Mgr Lancia tient la promesse qu'il avait faite au public, et nous avons maintenant, grâce à lui, une histoire complète de l'Église, en Sicile, pendant le

Digitized by Google

dix premiers siècles du christianisme. Rendre compte en dix colonnes d'un ouvrage qui embrasse dix siècles, est une œuvre à la fois impossible et absurde ; aussi ne la tenterai-je pas. Je me contenterai de faire connaître un seul des chapitres de cette histoire, celui qui traite des hymnographes grecs-siciliens et des études en Sicile au IXe siècle. Je choisis ce chapitre (le XIIIe de l'ouvrage), d'abord parce qu'il développe un sujet neuf pour la plus grande partie des lecteurs, et ensuite parce qu'il montre les ressources que les *Analecta Sacra Spicilegio Solesmensi parata* offrent au savant. Le cardinal Pitra n'a pas prétendu écrire l'histoire, mais il en a rassemblé les matériaux. Grâce à des recherches aussi patientes que sagaces, ces matériaux nous sont venus en telle abondance, qu'ils forment à eux seuls un chapitre, et non le moins intéressant, de l'ouvrage de Mgr Lancia.

Examinons donc, en prenant pour guide le savant archevêque de Monreale, les hymnographes grecs-siciliens du IXe siècle.

L'usage des hymnes est aussi ancien que l'Église. Il est naturel, en effet, que la reconnaissance s'exhale dans un chant. Après la Cène, nous dit l'Évangile, Notre-Seigneur et ses Apôtres allèrent au Mont des Oliviers, mais non sans avoir auparavant dit l'hymne d'actions de grâces : *Et hymno dicto exierunt.* Les cantiques chrétiens commencèrent avec les Apôtres, accompagnant les agapes et surtout le sacrifice eucharistique. De savants critiques prétendent en trouver la trace jusque dans les épîtres de saint Paul. On connaît la lettre célèbre de Pline à Trajan, qui atteste que les chrétiens avaient coutume, dans leurs assemblées nocturnes, de chanter des hymnes à JÉSUS-CHRIST comme à leur Dieu. En Occident, ce genre de cantiques fut très cultivé, et il suffira de citer saint Ambroise, dont la renommée comme poète sacré était si grande, que pendant longtemps les hymnes ecclésiastiques ne s'appelaient que de son nom « l'Ambrosien ».

Mais l'Église grecque est bien autrement riche en morceaux poétiques, quel que soit le nom qu'on leur donne. De plus, tandis que l'Église latine au Ve siècle avait déjà achevé la majeure partie de sa poétique religieuse (1) et fixé ses hymnes qui sont encore les mêmes après quinze siècles, dans l'Église grecque, au contraire, chaque siècle, chaque province, et je dirai même chaque église ou monastère, composait ses chants religieux, tronquait les anciennes poésies et en ajoutait de nouvelles. Dans l'Église latine, la plus grande partie de ces hymnes sont anonymes. M. l'abbé Pimont a eu beaucoup de peine à retrouver le nom de leurs auteurs, et les résultats obtenus sont, le plus souvent, d'ingénieuses conjectures. Les hymnes grecques, au contraire, portent presque toujours le nom de leur poète. C'est un point

1. Il ne faudrait pas trop presser les termes de cette assertion. On sait en effet quelles richesses le VIe et le VIIe siècle sont venus ajouter à l'hymnaire universel de l'Église latine. L'inspiration poétique ne lui a pas fait défaut jusque dans les derniers temps. Les perles inestimables renfermées dans les trésors des Églises particulières et des plus célèbres monastères en fournissent l'éclatant témoignage. *(Note de la rédaction.)*

Digitized by Google

de repère qui permet de comparer entre elles les différentes époques, les provinces, les poètes eux-mêmes, d'en déduire l'état intellectuel des esprits à un moment donné et de faire l'histoire des lettres.

Il fallait cependant un fil d'Ariane pour se guider sûrement au milieu de ce dédale poétique, vrai labyrinthe, si on considère les opinions diverses ormées sur ce sujet. On pouvait tout d'abord se demander si ces hymnes étaient en vers ; en un mot, si la forme répondait à la poésie de la pensée, et en admettant l'affirmative, quels étaient le genre et les règles de cette poésie. La question est très simple, et cependant la vraie solution s'est fait attendre bien longtemps. L'opinion commune jusqu'à nos jours, était que la prosodie classique est la seule admissible dans la langue grecque. Elle diffère de leur poésie rythmique qui se règle sur le nombre des syllabes et la position des accents. Si l'on s'en tient à la poésie classique, c'en est presque fait de l'hymnographie grecque, c'est à peine si nous en trouverons quelques exemples, et cependant cette opinion, pour étrange qu'elle puisse paraître, a eu force de loi. Les plus grandes autorités, Allatius, Maracci, Wagnereck, Gretser, Papebrock, le cardinal Quirini et nombre d'autres qui ont travaillé sur cette matière, n'y ont vu que des idées poétiques exprimées en prose, divisée en strophes, sans autre lien que l'acrostiche. Il y a mieux : des Grecs eux-mêmes, nourris dans les traditions ecclésiastiques de leurs églises, connaissant le mécanisme de leurs hymnes à ce point qu'ils en avaient composé de nouvelles en tout conformes aux anciennes, ne s'expliquaient pas leur nature. Par une curieuse contradiction, pendant qu'ils prodiguaient à leurs auteurs les noms de poète, musicien, chantre, etc... ils ne voyaient dans leurs œuvres que de la prose poétique et finirent par supprimer, dans leurs livres liturgiques, les points diacritiques destinés à marquer la distinction des versets dans ces cantilènes.

La polémique était donc close depuis longtemps, et la sentence était passée en chose jugée, pour parler le langage des tribunaux. Il était réservé, dit Mgr Lancia, à l'éminent auteur du *Spicilegium Solesmense* de découvrir une poésie et même un nouveau genre de poésie, ignorée depuis de longs siècles.

Les livres des cantiques français du siècle dernier ou du commencement de celui-ci ne portant pas de musique imprimée, il fallait cependant indiquer l'air sur lequel on devait les chanter. Aussi ont-ils en tête les premières paroles de la chanson dont on devait reproduire l'air. Pour la plupart du temps, c'étaient des chants populaires, et dont quelques-uns étaient rien moins que convenables. Dans les livres d'hymnographie grecque on employait depuis longtemps un système analogue. Avant la poésie proprement dite, on mettait une strophe *(hyrmus)* plus ancienne, qui fournissait le modèle de la versification, et dont la cadence et la mesure étaient exactement reproduites dans les strophes suivantes. Dans toutes les anciennes éditions, l'*hyrmus* et la poésie qui le suivait était parsemé de petites étoiles ou points, sans aucune relation soit avec le sens, soit avec la pénétration.

Digitized by Google

En 1859, le cardinal Pitra, alors simple moine bénédictin, arrivait à Moscou, sur les ordres de Pie IX, pour y étudier la liturgie grecque, et recevait l'hospitalité dans le couvent des Dominicains de Sainte-Catherine. Un manuscrit se trouvait dans sa modeste cellule. Il contenait, avec d'autres pièces, une légende du Mont Athos sur Notre-Dame des Ibères, et un *Canon* de huit cantiques composés en son honneur. L'attention du savant Bénédictin fut vite attirée par des points rouges qui divisaient, non seulement les hymnes et les strophes, mais des vers très variés de forme. Ces points placés aux mêmes intervalles, dans chaque strophe, mesuraient le même nombre de syllabes jusqu'à la fin des huit cantiques. En tête de ceux-ci venait un mot du refrain ou l'*hyrmus*, qui ne pouvait être que le début d'un cantique plus ancien, destiné à fixer, non seulement la mélodie du chant, mais le nombre et la mesure des vers. Huit fois l'*hyrmus* changeait dans ce canon, et les divisions symétriques et régulières recommençaient toujours, marquées par des points rouges. C'était un trait de lumière qu'il n'était plus possible de perdre de vue, le cardinal Pitra y avait deviné le système syllabique des hymnographes.

Plus tard, l'éminent auteur trouva dans la bibliothèque synodale à Moscou un nouvel exemplaire de la légende et du canon, où les points rouges étaient remplacés par des astérisques d'or. D'autres anciens manuscrits consultés, dont quelques-uns servaient à l'office de chœur depuis le VIIIe siècle, portaient ces mêmes points, qui séparaient les syllabes en groupement strictement analogue à celui de l'*hyrmus*. En examinant plus attentivement le mécanisme de cette poésie, le cardinal Pitra s'aperçut que chaque groupe avait non seulement le même nombre de syllabes, mais les mêmes accents, placés exactement, pour leur ordre et leur intervalle, comme dans la strophe qui servait de règle. Deux cents manuscrits de toutes les époques, feuilletés par le savant Bénédictin, donnaient à ce fait la valeur d'une démonstration apodictique.

Mais on ne renverse pas sans contradiction un système chèrement caressé par ses auteurs, développé dans de gros volumes pleins d'érudition, accepté par les savants comme une vérité incontestable. Il y a plus : des Grecs ne pouvaient pas être rappelés par un moine français à l'observation de leurs traditions et à l'intelligence d'une poésie qu'ils chantaient depuis de longues années sans la comprendre. C'était un barbare qui voulait leur enseigner leur langue, un profane qui voulait pénétrer dans leurs mystères, un catholique romain qui les prenait en flagrant délit d'ignorance, en leur découvrant les beautés de leurs livres liturgiques et la façon dont ils devaient s'en servir. Cela passait la mesure ; aussi les objections se mirent à pleuvoir comme grêle sur le savant Bénédictin. Il ne s'en émut pas, répondit à tout, poursuivit victorieusement sa démonstration, et elle fut si claire, si lumineuse, si limpide, que les adversaires durent se rendre. Aujourd'hui les livres de chœur que la Propagande publie pour l'usage des Grecs sont imprimés avec

Digitized by Google

les points diacritiques retrouvés par le cardinal Pitra, distribués suivant les règles qu'il en a tracées lui-même et avec un succès dont les Grecs sont les premiers à se féliciter.

C'est en suivant cette méthode que le R. P. Franco, professeur de chant au collège des Grecs de Saint-Athanase, a pu arriver avec facilité à un excellent résultat. Les Grecs sont naturellement les meilleurs juges en cette matière ; mais quand un Français et un catholique peut avoir l'assentiment de la science allemande, cet assentiment n'est pas à dédaigner, car il est le meilleur témoignage que l'on puisse donner de la bonté de la méthode. Trois des plus savants hellénistes d'Allemagne, M. W. Christ, Mayer, Carl Krumbacher, ont tenu à en donner un témoignage public au cardinal Pitra, et l'un d'eux a retrouvé à l'île de Pathmos des manuscrits très anciens marqués des points dont nous avons parlé. J'ajouterai que l'Institut de France, par la plume d'un de ses hellénistes les plus autorisés, M. Miller, a accepté le système que proposait le savant cardinal, comme en font foi, avec le *Journal des Savants*, les comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Les conséquences de la découverte du savant bibliothécaire de la sainte Église sont nombreuses. Nous venons de dire un mot de son importance au point de vue liturgique. Mgr Lancia montre qu'elle a aussi une grande valeur sous le rapport historique et littéraire.

Les chants du peuple servent à l'historien pour reconnaître le degré de sa culture littéraire, et en même temps les allusions qu'ils contiennent permettent de fixer à peu près la date de leur composition. Dans l'Église grecque, ce n'est pas seulement le clergé qui chantait, mais le peuple tout entier ; et les empereurs eux-mêmes ne dédaignaient pas, soit de composer des cantiques, soit de les mettre en musique, ou même de les chanter ; nous pouvons donc à bon droit considérer ces productions comme des chants populaires et nous en servir comme nous l'avons dit plus haut. Ces chants, d'autre part, n'ont pas été tous composés à la même époque, mais successivement et dans une longue suite de siècles. Leur étude nous révélera donc ce qu'était la culture des lettres au moment où on commençait à les chanter.

Mgr Lancia, se mettant immédiatement à l'œuvre et suivant les données de l'Éme cardinal, attribue à Georges, évêque de Syracuse en 668, une très belle hymne qui se chantait aux fêtes de Noël et de l'Épiphanie. A la même époque appartiendrait un autre chant de saint Marcien, composé par Grégoire de Syracuse. Ces deux productions accusent l'imitation des hymnes du fameux Sergius, patriarche de Constantinople, qui répandit dans tout l'Orient l'hérésie des monothélites. Si son hérésie lui a donné une triste célébrité, elle ne peut lui enlever un mérite littéraire incontesté. Il est, en effet, l'auteur du chef-d'œuvre de la poésie catholique orientale, *l'Acatistus*, en l'honneur de la Sainte Vierge. Ce nom *Acatistus* lui vient de ce que les Grecs devaient le chanter debout.

Digitized by Google

Dans le volume de Mgr Lancia il y a encore un chapitre particulièrement intéressant: c'est le chapitre XVI, dans lequel l'auteur parle des saints abbés Christophore et de ses fils saint Sabbas et saint Macaire de Collesano. Le sujet est presque entièrement inédit, le cardinal Pitra n'ayant publié, dans les *Analecta Sacra*, que le voyage de saint Sabbas à Rome. Il avait indiqué au savant archevêque le parti qu'il pourrait en tirer pour son histoire de Sicile. Grâce à l'obligeance du sous-bibliothécaire de l'Église, l'abbé Cozza-Luzzi, Mgr Lancia a pu donner pour la première fois l'histoire de ses trois Saints, d'après un manuscrit du Vatican, qu'il se réserve de reproduire plus tard dans le texte grec original.

Dans son histoire de Sicile, Mgr Lancia a su éviter deux écueils : la pauvreté des documents et leur trop grande richesse. Il fait rentrer dans le corps du texte tous ceux que le lecteur a intérêt à connaître. Les notes sont courtes, mais bien rédigées, claires et faciles à lire. Elles ne sont pas prodiguées, mais elles rachètent leur sobriété par le soin avec lequel l'auteur les choisit et la façon dont il les fait valoir. L'auteur a dédaigné les sources de seconde main, et, à part Baronius et Mansi, qu'il ne pouvait se dispenser de citer, il travaille sur des documents originaux ou des ouvrages spéciaux, en extrayant habilement tout ce qui peut le conduire à son but. Il appartenait à un moine de l'Ordre de Saint-Benoît de faire connaître les origines chrétiennes de cette Sicile dont toute l'antiquité nous vante les charmes. Mgr de Monreale a marché sur les traces des prélats de son Ordre, et grâce à lui, nous avons maintenant une histoire que tous liront avec intérêt, et que ceux qui s'occupent de travaux historiques devront nécessairement consulter.

R. Rocholl, *Rupert von Deutz — Beitrag zur Geschichte der Kirche im XII. Jahrh.* — Gûtersloh, 1886.

Rupert de Deutz paraît être né dans les environs de Liège. Très jeune, il avait été offert à Dieu dans la célèbre abbaye de Saint-Laurent de Liège où il fit ses études. Déjà, l'enfance et la première jeunesse de cet élu de Dieu furent pleines de révélations et de choses extraordinaires. Quand son abbé voulut le faire élever au sacerdoce, il hésita d'abord, mais une vision céleste l'amena à accepter cette redoutable dignité. Auparavant, Rupert avait déjà composé ses hymnes sacrées et l'importante chronique de son monastère ; mais ce ne fut que trente jours après son ordination qu'il reçut de Dieu, avec une lumière nouvelle, l'intelligence pleine des saintes Écritures. Dès lors, Rupert ne cessa plus, encouragé du reste par les personnages les plus éclairés de son époque, d'écrire sur presque tous les livres sacrés des traités admirables et divinement inspirés. Parmi les autres livres qui lui sont dus, il faut citer en premier lieu l'incomparable traité sur les offices divins qu'il dédia à son ancien abbé, l'évêque Conon de Ratisbonne.

En 1113, en effet, l'abbé de Saint-Laurent qui se sentait près de mourir

Digitized by Google

avait confié la plus délicate fleur de son jardin au célèbre abbé de Siegbourg près de Cologne, le maître spirituel de saint Norbert, et qui devint, en 1126, évêque de Ratisbonne. Rupert lui-même, après avoir passé près de 20 ans à Siegbourg, fut nommé par l'archevêque Frédéric, abbé de Saint-Héribert de Deutz, en face de Cologne. C'est là qu'il passa les dernières années de sa vie, jusqu'à sa bienheureuse mort, arrivée le 4 mars 1135.

Un protestant de renom vient d'esquisser la vie de notre grand Rupert. Ce petit livre, que nous n'avons garde de recommander à nos lecteurs, offre cependant des renseignements fort utiles et semble écrit sans préjugés sectaires; ce qui nous réjouit surtout, c'est l'admiration sincère que l'auteur professe pour le grand moine du XIIe siècle. L'exégèse et la science théologique de Rupert sont louées partout dans des termes vraiment émouvants; même ses convictions fortement romaines et son culte ardent de la Sainte Vierge ne sont aucunement dépréciés. Puisse Rupert qui durant sa vie a gagné à la vérité le Juif Judas, plus tard prémontré à Kappenberg, puisse-t-il, disons-nous, faire entrevoir la lumière d'en haut à son enthousiaste admirateur !

VARIÉTÉS.

EN MONGOLIE.

NOUS recevons d'un de nos compatriotes, missionnaire en Mongolie, une lettre bien intéressante dont nous nous faisons un devoir de communiquer un extrait à nos lecteurs :

Quelle consolation pour moi de savoir que dans la sainte solitude du cloître un cœur ami prie Dieu pour moi, un cœur ami recommande au Tout-Puissant les travaux que malgré mon insigne faiblesse j'ose entreprendre pour sa gloire. Pour le moment, cher ami, je n'ai pas encore la vie active du missionnaire, j'ai d'abord à me familiariser avec la langue du pays, mais en considérant attentivement ce qui m'entoure je suis de plus en plus convaincu que la moisson est abondante si la bénédiction du Très-Haut accompagne les ouvriers. Les Chinois du Nord ne sont pas méchants, ils sont surtout hospitaliers et serviables au possible; ils ne blasphèment pas et extérieurement du moins ils sont très décents et très réservés. Leur vice capital c'est d'être partout et toujours portés au vol : les Chinois sont voleurs. Cette rapacité trouve quelque explication dans leur affreuse pauvreté qui elle-même est la suite de leur manque de prévoyance. Ils vivent au jour le jour et même lorsque les moissons ont été abondantes ils se laisseront encore surprendre par la misère avant qu'ils aient pu faire de nouvelles récoltes. Ne vous imaginez pas que les missionnaires tout en soignant les affaires de leur salut puissent les guider quelque peu dans leurs affaires temporelles. Oh non ! « nos aïeux ont vécu où nous autres nous sommes nés, ils ont travaillé et souffert où nous autres travaillons et

Digitized by Google

souffrons ; nos fils trouveront après nous ce que nous ont laissé nos parents. » Voilà ce qu'ils vous disent !

Les païens ne sont pas faciles à convertir ; les raisonnements ne les gagnent pas ; il faut de l'extraordinaire. C'est ainsi que dernièrement un de nos confrères dans un district au nord de Hata, par suite d'un hardi coup de main a reçu bon nombre de catéchumènes. Un domestique païen au service d'un chrétien était mort accidentellement dans la maison du chrétien; les païens les plus marquants de l'endroit avaient déposé auprès du mandarin une accusation portant que le chrétien avait tué le domestique La force armée vient saisir l'innocent et le voilà près de sa ruine. Notre confrère M. Abels, ne perd pas son temps, il en appelle immédiatement au mandarin d'un rang supérieur et va lui-même en plein tribunal plaider la cause de son protégé. Il prouve l'innocence et obtient un acquittement complet. La religion chrétienne sort ennoblie de la lutte et les païens sont les premiers à en louer les sectateurs. Le petit mandarin malmené par les fausses accusations s'est rapproché du missionnaire et les visites d'amitié que depuis lors il lui rend fréquemment ne présagent que du bon. Daigne le bon Dieu susciter de ces cœurs de pierre des enfants d'Abraham.

P. D. B.

L'ESTIME DE LA VOCATION RELIGIEUSE.

NOUS lisons dans la *Semaine catholique* de Toulouse:

Il nous arrive de la paroisse de Saint-Sernin une lettre de faire part, telle qu'on en reçoit assez rarement :

«Madame Lydia A***, née L***, Monsieur Saturnin-Eugène A***, ont l'honneur de vous faire part de la profession religieuse de Mademoiselle Maria A***, leur fille, en religion Maria de JÉSUS, au couvent des Dames du Calvaire à Gramat (Lot), le 14 septembre 1885. »

Évidemment la famille A*** ne partage pas le préjugé de ceux qui s'affligent comme d'un malheur, quand ils voient un de leurs enfants embrasser la vocation monastique. Elle annonce au contraire le fait comme une nouvelle propre à lui attirer des félicitations ainsi que le ferait une naissance ou un mariage.

Nous nous rappelons que, un jour, en parcourant les rues de Venise, nous aperçûmes un groupe de musiciens donnant en plein midi une sérénade devant une maison. D'une croisée du deuxième étage on leur répondait par des signes de remercîments ; et comme nous demandions l'explication de la scène, on nous dit que le matin une jeune fille de cette maison avait pris le voile dans un couvent, et que la musique était venue, selon l'usage du pays, jouer des airs de réjouissance en l'honneur de la famille.

Les bons chrétiens croient avec raison que, selon la parole de l'Évangile, ceux qui se donnent à Dieu *choisissent la meilleure part.*

Digitized by Google

NÉCROLOGIE.

On lit dans l'*Univers :*

Les moines bénédictins de Solesmes expulsés viennent de subir une nouvelle et cruelle épreuve.

Le 26 mai, non loin des murs de ce monastère de Saint-Pierre dont l'iniquité les tient écartés par violence, ils ont vu s'éteindre doucement dans le Seigneur, après une maladie qui a fait éclater toutes ses vertus, le R. P. Dom Antonin Schmitt, prêtre, moine profès, mort en la 44e année de son âge et la 11e de sa profession religieuse.

Il appartient à ses frères en religion de dire par le détail, et nous espérons qu'ils le feront un jour, ce que fut cette vie sitôt brisée après avoir été si bien remplie. Mais qu'il nous soit permis de saluer ici cette douce figure de moine, telle qu'elle nous est apparue en diverses circonstances, où il nous a été donné de la contempler. Ce n'est pas assez de dire que la paix, qui est la devise de la maison bénédictine, y resplendissait avec un charme plein d'attrait. La maladie qui depuis des années, minait comme un feu intérieur, cette frêle organisation, y ajoutait comme un caractère spécial, et ce que nous pourrions appeler la mélancolie du ciel.

Et, en vérité, il ne semblait pas fait pour la terre, ce jeune moine dont toutes les énergies s'étaient de bonne heure tournées et fixées vers ce but unique : la louange de Dieu. Émule de Dom Pothier dans la savante restauration du chant grégorien, il avait produit déjà des travaux du plus haut mérite qui promettaient des œuvres plus considérables encore. Mais, à quelque heure qu'il ait plu à Dieu de l'appeler, laissant de bon cœur l'œuvre interrompue, Dom Schmitt, nous n'en doutons pas, a entonné lui-même sur cette terre, pour le continuer au ciel, le chant du serviteur fidèle se réjouissant de l'appel qui lui est fait pour aller vers la maison de Dieu. *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi. In domum Domini ibimus.*

Et c'est avec joie que, le pleurant, ses frères de Solesmes expulsés répéteront, pour saluer son départ, ce chant dans lequel se résume toute la pensée de sa vie.

Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1886-87. — N° 5. — 21 Juillet.

CHRONIQUE LITURGIQUE.

25 Juillet. Saint Jacques le Majeur, Apôtre.

L'OCCURRENCE du dimanche permet cette année, aux fidèles, de prendre une part spéciale à la joie du triomphe de l'Apôtre, si vénéré de nos aïeux. Avec son frère, Jean, le futur évangéliste, il avait répondu tout d'abord au Seigneur dans un élan généreux : « Oui, nous sommes prêts à boire le calice que vous boirez vous-même. » Dieu lui fit la grâce de pouvoir, le premier entre tous les Apôtres, exécuter sa promesse. Il ne suffisait pas que les simples brebis du Christ fussent égorgées ; les béliers, les chefs et conducteurs du troupeau ne devaient pas priver trop longtemps le ciel et la terre de leur noble tribut. Il est vrai, la mission des saints Apôtres était de répandre, par toute la terre, la semence de la bonne parole, et sous ce rapport, il semble que l'Église naissante eût pu attendre beaucoup de Jacques, l'une des trois colonnes principales distinguées par le Seigneur lui-même dans la construction de son corps mystique. Mais les pensées de Dieu ne sont pas celles des hommes, et la sagesse suprême n'a pas besoin de tous les instruments qui semblent indispensables à nos vues étroites et bornées. Aussi bien, ce collège des douze chefs était avant tout et par excellence la réunion des « Amis de Dieu » ; la Jérusalem céleste qui se construisait auprès du trône

Digitized by Google

du Seigneur, les attendait avec impatience, comme les pierres d'un prix inestimable, qui devaient former ses fondements glorieux ; et ne pouvant encore les posséder tous dans son sein, elle obtint du moins la préférence de l'un d'eux, comme pour l'aider à supporter l'attente.

Dieu sut faire servir à ce but la haine du tyran Hérode. Le fils de Zébédée avait continué à justifier le surnom de *fils du tonnerre* que lui avait donné le divin Maître ; sa franchise intrépide à confesser et à propager la foi au Sauveur ressuscité avait soulevé contre lui l'indignation des juifs. L'infortuné Hérode crut jouer le rôle d'habile politique en s'emparant de sa personne et en le condamnant à périr par le glaive. Clément d'Alexandrie nous a transmis un détail touchant sur les derniers moments de l'Apôtre. Le malheureux qui s'était constitué l'accusateur officiel du saint, témoin de sa constance inébranlable dans la foi, déclara qu'il était chrétien lui aussi. On les conduisit donc ensemble au supplice. Or, en chemin, son compagnon demanda à Jacques de vouloir bien lui accorder le pardon pour sa faute. L'Apôtre sembla hésiter un moment, ne sachant s'il devait traiter en frère un homme qui n'avait pas encore reçu les sacrements de Jésus-Christ. Mais bientôt Dieu lui fit voir clairement que le sang du martyr allait suppléer à tout, et s'approchant de lui, il lui donna le saint baiser, comme au moment des sacrés mystères, en disant : « La paix soit avec vous. » Et ainsi tous deux eurent ensemble la tête tranchée.

L'Apôtre martyr ne demeure pas étranger dans la patrie aux intérêts des membres de la cité de Dieu encore exilés et pleurant ici-bas. Demandons-lui donc, avec la sainte Église, de nous accorder le secours de sa protection puissante ; qu'il obtienne, pour nos temps agités, cette paix qu'il a si magnanimement donnée sur la terre à ses ennemis mêmes. Qu'il continue en particulier de défendre l'Espagne, cette nation catholique, qui, au sein même des maux qu'elle s'attire incessamment, n'en demeure pas moins fidèle à son antique et chevaleresque dévotion envers l'auguste patron dont elle possède depuis plus de mille ans les restes sacrés.

1er août. Fête de saint Pierre-ès-liens.

« En ces jours-là, dit le *Livre des Actes*, Hérode fit périr par le glaive Jacques, frère de Jean. Voyant qu'il plaisait par là aux juifs, il s'empara également de Pierre, et le fit jeter dans les fers. » Tel est le lien qui unit la fête de ce jour avec celle que nous célébrions dimanche dernier.

Pierre ne devait pas succomber, comme Jacques, aux serviles efforts du prince courtisan de la plèbe. Hérode n'était pas un exécuteur assez illustre ; la Judée était une arène trop étroite pour offrir un champ digne de lui à la lutte suprême et au triomphe du Prince des Apôtres : à Rome seule était réservé un tel honneur. L'Église néanmoins, par ces premières épreuves, recevait une prompte mais salutaire leçon : elle

Digitized by Google

apprenait à voir dans la personne de ses Pontifes, des successeurs véritables de son premier chef Jésus ; elle pouvait dès lors prévoir que pour eux aussi la couronne d'épines et les liens pesants sembleraient à la fin les attributs véritables de leur éminente dignité. Et comme elle était alors tout fraîchement inondée des eaux fertilisantes de l'Esprit, elle donnait aux générations futures l'exemple à suivre dans ces temps d'épreuves, où Pierre serait de nouveau captif dans ses successeurs : « Pierre était bien « gardé dans la prison, continue le récit sacré ; mais par toute l'Église la « prière s'élevait sans cesse vers Dieu en sa faveur. » On sait la suite : l'Ange du Seigneur descendit dans la prison, la lumière brilla dans la nuit sombre, les chaînes tombèrent des mains de l'Apôtre ; toute l'attente des juifs fut déçue, la joie des fidèles fut à son comble.

Oh ! prions, prions sans cesse pour Pierre, pour l'Église du Christ, pour la conservation du trésor inestimable de sa liberté, qui seule la rend digne de son Époux. Quoi de plus touchant que ce spectacle des enfants priant sans relâche pour leur Père, des brebis réclamant en faveur de leur pasteur ? Répétons sans crainte la prière du Seigneur : « Père, que votre « nom soit sanctifié, que votre règne arrive. » Et bientôt il sera manifeste que la haine des ennemis n'aura servi qu'à nous rendre Pierre plus cher et plus respecté, en nous sanctifiant nous-mêmes merveilleusement par cette vertu sans égale de la prière humble animée par l'amour.

12 août. Sainte Claire, vierge et abbesse.

C'EST Claire, « la première plante des Pauvres-Dames de l'Ordre des Mineurs, » qui fait luire aujourd'hui sur nous les ravissantes clartés qu'elle porte jusque dans son nom. Il semble qu'elle aime à se cacher encore, comme l'humble et odorante violette, dans ces jours qui précèdent l'apparition glorieuse de la Reine des Vierges, la Rose brillante de Jéricho.

Issue d'une noble famille d'Assise, sa naissance fut la récompense des jeûnes et des longues prières de sa pieuse mère. Dès son enfance, elle sut recourir aux épines de la mortification pour conserver intacte la fleur délicate de la virginité. Elle avait atteint l'âge de dix-huit ans, lorsqu'un soir elle assista à un sermon de son compatriote François, le saint fondateur des Frères de Notre-Dame-des-Anges. Bientôt le bienheureux amant de la pauvreté a conquis entièrement au Christ le cœur de la jeune vierge. Pour l'éprouver, il l'envoie couverte d'un sac demander l'aumône de porte en porte ; puis la nuit qui suivit le dimanche des Rameaux, au milieu des frères qui se trouvaient là, le cierge à la main, il la fiança au Fils de Dieu en lui coupant les cheveux et en la revêtant de l'habit grossier de son Ordre.

L'ordre bénédictin qui avait donné à la nouvelle famille d'Assise son

Digitized by Google

premier sanctuaire de Notre-Dame des Anges, donna de même asile dans ses monastères de vierges aux premières fleurs du second Ordre, jusqu'à l'établissement définitif du couvent de Saint-Damien. Victorieuse des séductions et des violences tentées par sa famille, Claire parvint bientôt à réunir tout un essaim d'âmes héroïques dans ce jardin fermé qu'elle appelait «le petit nid de la sainte pauvreté ».Car, à l'exemple de son saint Patriarche, l'illustre vierge ne connaissait pas de plus insigne trésor que celui de cette bienheureuse pauvreté. La longue série des documents émanés des Pontifes Romains n'en renferme pas de plus touchant que la lettre par laquelle Innocent IV, cédant aux vives instances des sœurs de saint Damien, leur octroye ce « privilège de «très haute pauvreté », qui a fait jusqu'à nos jours la gloire des filles de Sainte-Claire.

Mais cette pauvreté, elle ne voulait qu'elle diminuât en rien le respect dû au Dieu de l'Eucharistie et à la sainteté des autels. Dans les heures de maladie, on la voyait filer un lin de la plus grande finesse destiné à servir au saint Sacrifice. Aussi, on sait combien cette piété si tendre fut récompensée, lorsque deux fois Assise vit ses ennemis miraculeusement repoussés par les prières de l'humble vierge (1).

Après avoir gouverné pendant quarante et un an son Ordre naissant, Claire sentit approcher le moment de la récompense. Dans un testament sublime elle légua à ses filles le précieux héritage de sa séraphique pauvreté. A ce dernier moment elle eut encore la consolation de recevoir la visite du Pape Innocent IV, venu tout exprès de Pérouse à Assise pour assister au trépas de la vénérable Vierge. Enfin, les yeux fixés sur le Roi de gloire et sur la Reine du ciel qui l'invitaient aux noces éternelles, elle s'envola vers la Patrie, dans la nuit du 10 août 1253. Elle fut inscrite au catalogue des saints dès la seconde année qui suivit sa bienheureuse mort.

L'Ordre des Clarisses, réformé au XVe siècle par sainte Colette, subsiste encore grâce à Dieu parmi nous, et continue à offrir le spectacle des plus admirables vertus à la face de notre siècle d'égoïsme, de vanité et de sensualisme.

15 Août. — Assomption de la bienheureuse Vierge Marie.

IL est donc enfin arrivé ce « jour à jamais célèbre », ce « jour honorable entre tous » où les fils de l'Église solennisent le triomphe de leur Reine. Aujourd'hui la colombe toute belle, la colombe unique de l'Époux a pris son essor de dessus les fleuves de l'exil; aujourd'hui, sous l'action du feu de l'amour, la blanche colonne d'encens s'est élevée du désert; aujourd'hui dans les cieux et par toute la terre retentissent ces accents plus doux que le miel : « Marie a été enlevée au ciel, les Anges sont dans la joie, ils louent et bénissent le Seigneur. » Et encore : « La sainte Mère de Dieu est élevée

1. C'est par allusion à la première de ces circonstances, qu'on représente la sainte opposant à l'ennemi le vase qui renfermait la sainte Eucharistie.

Digitized by Google

par dessus tous les chœurs des Anges au céleste royaume ; réjouissez-vous, parce qu'elle règne avec le Christ à jamais. »

Assez longtemps en effet l'arche vivante du Seigneur avait été associée aux marches errantes et aux luttes d'Israël ; assez longtemps elle avait séjourné sous la tente fragile et provisoire de l'humaine mortalité ; elle avait droit à une demeure plus digne d'elle, et notre David, dorénavant fermement établi dans la sainte Jérusalem, résolut d'opérer avec toute la magnificence convenable la translation du tabernacle virginal, où il avait daigné poser ses pieds sacrés en descendant en ce monde : et c'est en ce jour que Marie est enfin entrée dans ce lieu de son repos, qu'elle-même nous dit « avoir recherché en toutes choses ».

Le repos, ah ! c'est peut-être là ce qui nous manque par dessus tout ; et cependant ce repos est précisément « l'unique nécessaire ». Il ne s'agit pas de ce repos qu'on goûte au plein midi parmi les lis glorifiés du jardin de l'Époux : nulle créature n'y saurait prétendre ici-bas ; mais bien de ce repos indispensable pour la conservation de l'ordre entre Dieu et les créatures, et entre les créatures elles-mêmes. Que de révoltes audacieuses contre l'autorité trois fois sainte de celui qui règne dans les cieux ; que de factions opposées, que de discordes lamentables viennent sans cesse troubler la tranquillité précaire de nos temps malheureux ! O Vierge, ô fille de Jérusalem, vous êtes pleine de beauté et d'attraits de tout genre ; mais aussi le divin cantique vous représente sous la figure d'une armée rangée en bataille. Vierge sainte, en ce jour où les fidèles mettent leur bonheur à chanter vos louanges, obtenez à l'Église la force nécessaire contre ses ennemis qui sont aussi les vôtres, et que ce soit votre plus beau triomphe de rétablir une fois encore la paix entre le ciel et la terre.

Enfin, ô Dame très prudente, qui nous avez donné l'exemple de préférer la part de Marie à celle de Marthe, demandez à votre très doux Fils qu'il veuille bien faire renaître dans les âmes de choix, comme aux jours passés, ce besoin pressant d'un repos plus intime de l'âme en Dieu, qui est la raison d'être de la sainte Religion et une des grâces les plus insignes que le ciel puisse faire à la terre. Il est vrai, vous dépasserez toujours infiniment toutes les autres filles de Jérusalem, parce qu'elles sont encore jeunes et faibles ; mais du moins elles veulent aimer ; elles brûlent de courir à l'odeur de vos parfums ; attirez-les donc, soyez leur introductrice dans le palais du divin Salomon, dans la demeure de l'amour, afin qu'un jour il leur soit donné de vous contempler dans cette « chambre d'azur où vous avez été enlevée en ce jour, et où le Roi des rois est assis sur son trône parsemé d'étoiles. »

16 Août. S. Hyacinthe, Confesseur.

NOUS avons à célébrer aujourd'hui une des gloires naissantes de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, Hyacinthe, l'enfant de l'héroïque Pologne : la Reine des cieux daigna le prendre avec elle au jour même de

Digitized by Google

son propre triomphe, c'est donc à bon droit qu'il lui succède immédiatement sur le cycle.

Son nom même et l'abondance des dons naturels faisaient déjà présager en lui une de ces pierres précieuses dont le divin Artisan aime à enrichir son temple et sa cité. Ce ne fut cependant que plus tard, à Rome, dans la vénérable église de Sainte-Sabine sur le mont Aventin, que ce joyau prit sa place dans la parure de l'Épouse du Christ, parmi les fleurons de l'ordre Dominicain. Le saint patriarche des Prêcheurs eut la joie de lui donner lui-même, avec l'habit, les instructions fécondes à l'aide desquelles le jeune Polonais devait propager l'ordre naissant jusqu'au cœur de la froide Russie.

Après quoi, on vit Hyacinthe, accompagné de son parent, le B. Ceslas, et de deux autres compagnons, commencer ses courses apostoliques par la Carinthie, demandant l'aumône et distribuant en retour l'aliment spirituel de la parole.

La religieuse Pologne applaudit à l'arrivée des fils du nouvel Ordre. Bientôt non seulement on vit s'élever de nombreux monastères, mais la conduite générale des populations s'améliora au point qu'on crut voir se renouveler le spectacle merveilleux de la vie des premiers chrétiens. Étendant de là ses conquêtes dans les contrées du septentrion, Hyacinthe parcourut en pèlerin infatigable la Prusse, la Poméranie, le Danemarck, la Suède, la Norwège, l'Ecosse, la Russie jusqu'aux confins de la Mer Noire et aux îles de l'Archipel, fondant partout des monastères et étendant le règne de JÉSUS-CHRIST, au prix de souffrances et de travaux dont Dieu seul connaît la grandeur et le mérite (1). Non content encore de ces rudes labeurs attachés à la nature de son apostolat, il y ajoutait les pratiques austères, qui caractérisent la vie ascétique des vaillants fils de Dominique. Surtout, il avait une dévotion sans bornes pour la Mère de Dieu, et travaillait de tout son pouvoir à faire fleurir son culte.

Dieu récompensa tant de vertus par des prodiges étonnants. Jusqu'à cinquante fois au moins, la mort, devant les mérites d'Hyacinthe, dut rendre ses victimes. Deux fois, on le vit franchir à pied sec les grands fleuves de la Vistule et du Borysthène, tandis que ses compagnons le suivaient, montés sur sa chape, qui leur servait de bateau.

Revenu à Cracovie à l'âge de soixante-douze ans, l'apôtre usa de son pouvoir près de la Vierge pour obtenir d'entrer enfin dans la joie de son Seigneur, qu'il avait si bien méritée. Celle-ci lui apparut un an avant sa mort pour lui annoncer que ses prières étaient exaucées. La veille de l'Assomption de l'an 1257, le saint apprit que son départ pour le ciel aurait lieu le lendemain. Il en avertit les frères, leur recommandant instam-

1. « Rien n'est plus admirable et peut-être moins connu que l'immense développement des missions dominicaines et franciscaines, s'étendant du Groenland jusqu'à la Chine au Nord, et de la Syrie jusqu'à l'Abyssinie au Sud. (Dom Gréa, *De l'Église et de sa divine constitution*, p. 448.)

Digitized by Google

ment de veiller à la conservation des trois trésors qu'il avait si soigneusement gardés ici bas : la pauvreté rigoureuse, la pureté sans tache et le zèle ardent pour l'extension du règne de Dieu. Il assista encore dans le chœur aux Matines de la fête, puis s'étant fait donner l'onction suprême sur les degrés mêmes de l'autel où il venait de recevoir le Pain du voyage, il alla achever au Paradis la glorieuse solennité commencée sur la terre.

FEUILLETS DÉTACHÉS SUR L'ÉDUCATION.

LA RECONNAISSANCE.

Si quelqu'un venait à me demander quel est le *criterium* ou le baromètre du succès dans l'éducation, je lui répondrais, ce me semble : c'est la reconnaissance.

Oui, c'est en grande partie d'après le degré du sentiment de gratitude, constaté dans l'âme d'un adolescent, que l'on peut juger du plus ou du moins de réussite dans l'œuvre ardue de son éducation.

Car l'éducation c'est l'élévation. Elever un enfant, un *élève*, c'est faire monter tout en lui, mais surtout son âme avec ses facultés les plus nobles; c'est l'éloigner de la brute et le rapprocher du pur esprit.

Or, qu'y a-t-il de plus élevé, de plus grand, de plus noble, de plus désintéressé qu'une vraie reconnaissance ?

***

L'animal ne connaît pas la reconnaissance. Si parfois, il en a les apparences, ne vous y trompez pas, ce n'est chez lui qu'instinct, qu'égoïsme.

L'ange vit de reconnaissance et d'amour ; elle est son élément, l'air dans lequel il se meut, l'aliment dont il se nourrit.

Il chante : *Sanctus, sanctus, sanctus*, saint, trois fois saint est le Dieu qui m'a créé, qui m'a fait tel que je suis.

Et le CHRIST notre Sauveur lui-même qui, comme Dieu, possède tout en lui-même, et par lui-même, ne cesse, comme homme, de rendre grâces à son Père céleste. JÉSUS est notre modèle : formons à son image la jeunesse qui nous est confiée. Sommes-nous parents, maitres ou pasteurs : élevons ces âmes, créées pour la louange et l'action de grâces, faisons les monter toujours.

Digitized by Google

Plus nous leur désapprendrons ce funeste égoïsme qui ravale l'homme à l'égal de la bête, cet égoïsme fils de la sensualité laquelle naquit du péché originel, — plus aussi, aidés de la grâce, nous détruisons l'œuvre de Satan pour rebâtir sur ses ruines le temple très pur du Saint-Esprit.

***

La reconnaissance n'est pas naturelle à l'enfant ; il faut la lui enseigner. C'est là un vrai devoir pour les parents et pour les maîtres.

Si le petit enfant vous paraît reconnaissant, chassez cette illusion ; il ne l'est pas encore, mais il est apte à le devenir. Cette belle et noble vertu qui sera un jour peut-être la couronne de son âme, c'est à peine s'il la possède en germe : à vous de dégager ce germe des ronces et des chardons qui l'empêcheraient de paraître au grand jour.

Après bien des années de labeur, peut-être la verrez-vous enfin briller dans le cœur que vous cultivez. Dès que vous l'apercevez, louez Dieu, développez-la avec soin : si elle prend le dessus dans cette âme, celle-ci aura répondu à vos soins, sera élevée, sera bien élevée.

***

La reconnaissance devant être enseignée aux enfants et entretenue dans leurs cœurs, n'est-il pas indispensable avant tout de connaître les causes diverses et puissantes qui tendent à étouffer en eux ce noble sentiment ?

Il y a d'abord l'insouciance inhérente à leur âge. Tout leur paraît naturel : ils ne vont pas au fond des choses, n'en recherchent pas les causes. Si Dieu et les hommes les comblent de biens, ils croient que ces biens leur reviennent de droit, la possibilité même qu'ils pourraient ne pas jouir de ces faveurs et de ces dons ne se présente pas à leur esprit. Tout cela leur est dû.

Après l'ignorance vient la lâcheté.

L'enfant se sera rendu compte, il aura compris que la reconnaissance est un devoir : mais il est loin encore de la pratiquer. Tout devoir pèse : il faut que la volonté pose un acte, suive l'impulsion donnée par l'intelligence, se donne la peine, non une fois, mais souvent, chaque jour, de mettre en pratique ce devoir de la gratitude que l'on a compris. Les âmes lâches et faibles reculent.

Troisième obstacle à la reconnaissance : l'orgueil.

Qui est absolument exempt de cette plaie du genre humain ? On se figure que la reconnaissance humilie, et l'on ne veut pas s'humilier. Poussé par l'égoïsme, on tend la main : mais aussitôt le bienfait reçu

Digitized by Google

on se détourne, on ne connaît plus la main dont il émane. La gratitude s'impose, mais l'orgueil la refoule avec dédain. On connaît la reconnaissance, mais seulement pour l'attendre et l'exiger de ceux auxquels on a fait quelque bien ; l'ingratitude ne nous apparaît dans toute son horreur que lorsque nous en sommes l'objet.

Il y a enfin un quatrième obstacle à la reconnaissance, mais il est bien rare qu'il se rencontre chez les enfants : c'est la corruption du cœur et l'endurcissement dans le péché. Les âmes réduites à ce lamentable état sont abruties, insensibles à tout beau sentiment. Elles-mêmes, elles se sont condamnées à un éternel terre-à-terre : le monde des sensations élevées n'est plus pour elles.

***

Voyons à présent comment on apprendra la reconnaissance aux enfants. Dans cet enseignement comme dans tout autre, il y a la *théorie* et la *pratique ;* nous y ajouterons comme complément indispensable, l'*exemple.*

Car jamais vous ne ferez entrer une chose dans les mœurs et le cœur de ceux que vous élevez, si vous ne pratiquez vous-même ce que vous enseignez.

***

Enseignez avant tout à l'enfant le devoir de la reconnaissance envers Dieu. Rappelez-lui que le plus grand des commandements, c'est d'aimer Dieu : or, peut-on aimer Dieu sans le remercier, sans lui savoir gré du fond du cœur de tous ses bienfaits ?

Combien de fois, durant sa vie mortelle, JÉSUS ne nous montra-t-il pas, par sa parole et par ses exemples, que la reconnaissance envers son Père céleste est un devoir sacré ?

Que l'enfant connaisse bien l'histoire des dix lépreux guéris par JÉSUS. Il n'en revint qu'un seul pour remercier. Et le Sauveur dit aussitôt : « Où sont donc les neuf autres ? N'ont-ils pas été guéris, tout comme celui-ci ? »

Lorsque le Sauveur eut ressuscité Lazare, que fit-il ? — Il rendit grâces à son Père, de ce qu'il l'avait exaucé en donnant la vie à son ami.

Les mots « il rendit grâces » sont l'accompagnement presque inséparable de toutes les grandes actions du Christ notre modèle. Apprenons donc dès le berceau à donner à Dieu ce qui est à Dieu : un cœur reconnaissant.

Reconnaissance envers parents, maîtres et bienfaiteurs : second

Digitized by Google

devoir à enseigner à l'enfance. Il découle du premier et ne fait qu'un avec lui.

JÉSUS encore ne nous en a-t-il pas donné l'exemple? Sa soumission à des créatures sorties de ses mains, parce que l'une est sa mère, l'autre son père nourricier, n'est-ce point là l'effet d'une reconnaissance que jamais cœur humain ne pourra égaler?

Le Sauveur expirant sur la croix confie à son disciple bien-aimé, ce qu'il a de plus cher au monde, Marie sa Mère, qui sera bientôt la Reine des Cieux.

Avant de régner, il faut encore qu'elle souffre ici-bas pour l'Église et ses nouveaux enfants, comme depuis trente-trois ans elle avait souffert pour son premier-né. Mais le cœur reconnaissant de son JÉSUS ne l'oublie pas, il lui donne comme consolateur et comme soutien celui qu'il aime le plus tendrement au monde après elle.

Inculquons aussi aux enfants des préceptes de reconnaissance cueillis dans l'Ancien Testament :

« Enfant, dit le Seigneur, prends soin de ton père dans sa vieillesse, et ne l'attriste pas, tant qu'il vivra. — L'amour, dont tu auras fait preuve à l'égard de ton père ne sera jamais oublié. »

« Maudit soit, dit la loi, celui qui n'honore pas son père et sa mère. — Et que tout le peuple réponde : Amen. »

Enfin, nous lisons encore :

« Souviens-toi de ton père et de ta mère, afin que Dieu ne vienne à t'oublier toi-même, et que tu n'aies à maudire le jour de ta naissance. »

Tels sont les principaux enseignements théoriques que l'on pourra donner à l'enfance sur le grand devoir de la gratitude.

Passons à la pratique.

***

Dans l'éducation, rien ne s'obtient sans la pratique. Que l'enfant pratique donc chaque jour sa reconnaissance envers Dieu et les hommes, par ces petits faits de la vie quotidienne qui, pratiqués avec intelligence, finissent par rendre vivants ces principes péniblement acquis.

La prière du matin et du soir est un acte de reconnaissance : il faut que l'enfant le sache et y pense souvent.

S'il prie encore avant et après ses repas, il ne doit pas ignorer non plus que c'est pour remercier Dieu de ces aliments que sa Providence lui distribue.

Voilà pour les faits ordinaires.

Digitized by Google

Mais il y a encore mille petites circonstances extraordinaires dont il faut savoir profiter pour enseigner la reconnaissance aux enfants. Je dirai même qu'elles sont, en quelque sorte, plus importantes, en ce sens qu'elles frappent plus vivement l'esprit par leur caractère d'imprévu; elles laissent souvent des traces ineffaçables.

L'enfant a-t-il eu un bonheur extraordinaire, une grande joie : dites-lui, au soir de ce jour heureux, qu'il doit remercier Dieu de cette faveur.

A-t-il échappé à quelque accident, grand ou petit ; agenouillez-vous avec lui, et remerciez le Dieu protecteur.

Le bruit de quelque catastrophe frappe-t-il ses oreilles ; enseignez-lui à élever vers Dieu son âme, pour le remercier d'y avoir échappé avec les siens.

Enfin, vient-il à rencontrer un de ces êtres malheureux auxquels la nature a refusé ses dons ; que l'enfant s'habitue à faire naître dans son cœur généreux, en même temps qu'un sentiment de charitable compassion, un élan de gratitude vers Celui duquel il tient tous les dons du corps et de l'esprit.

Famines, guerres, épidémies, morts subites, tous les fléaux qui accablent le genre humain : voilà autant d'occasions d'apprendre à l'enfant que tout bien lui vient de Dieu, et que, s'il a jusqu'ici échappé aux douleurs de l'humanité, c'est à Dieu encore qu'il le doit.

N'oublions point non plus cet autre moyen pratique si recommandable : la privation volontaire.

Plus l'enfant se privera volontairement de ce dont il pourrait jouir légitimement, plus il apprendra a en connaître le prix. Apprenez-lui donc, dès le jeune âge, la mortification, la charité, le désintéressement.

Ne croyez pas que ce soit chose au-dessus de ses forces. Oh ! non ; essayez, et vous serez surpris des résultats.

***

Le devoir et la pratique de la reconnaissance envers Dieu, auteur de tout bien, seront soutenus et confirmés par la reconnaissance envers les hommes qui tiennent la place de Dieu.

Les parents viennent en première ligne.

Ici encore, la pratique est indispensable. Et j'oserais affirmer aux parents qu'il ne tient qu'à eux d'avoir des enfants reconnaissants, car il dépend d'eux de leur enseigner ou non cette vertu, par les actes de la vie quotidienne.

Le mot « merci » doit être aussi familier aux enfants que l'expression « s'il vous plait ». Rien ne leur est dû ; il faut qu'ils le

Digitized by Google

sachent. Ils doivent tout demander, et s'ils ont reçu ce qu'ils demandent, jamais ils ne peuvent omettre de remercier.

Et encore faut-il que leur *s'il vous plaît* et leur *merci* ne soient pas de vaines formules de banale politesse.

Malheur à eux, si en demandant ils commandent. Malheur à vous si leurs désirs sont pour vous des ordres.

Il faut souvent refuser aux enfants ; une faveur inattendue leur sera d'autant plus chère.

O déplorable époque que celle où nous voyons tant de parents faibles se faire des idoles de leur progéniture ! Un jour viendra où ils pleureront amèrement de les avoir gâtés de la sorte, de leur avoir préparé un avenir de douleurs, de misère, de ruine, pour l'âme et pour le corps !

L'enfant devrait remercier son père et sa mère pour chaque morceau de pain qu'il reçoit de leur main. Privez-le même, au besoin, de ce pain nécessaire à son corps, s'il est paresseux ou indocile : car il faut qu'il apprenne que le pain de l'homme se gagne à la sueur de son front.

A la reconnaissance envers vos parents, joignez, ô enfants d'avenir, joignez celle que vous devez à vos maîtres.

Les bienfaits dont vous comblent ces hommes de Dieu sont si grands que vous ne pouvez encore, à votre âge, en saisir toute l'étendue. Mais habituez-vous à remercier, même sans comprendre ; l'avenir vous ouvrira les yeux sur l'ingratitude de leur œuvre, sur l'étendue de leur dévouement.

On rencontre çà et là des enfants au cœur généreux, qui remercient leurs maîtres spontanément,après une réprimande,voire même après une punition. Attendez beaucoup de ces belles natures.

L'enfant doit encore aimer et respecter le prêtre en général, ceux surtout qui ont le soin de son âme, son curé, le clergé paroissial, son confesseur.

Une prière commune de reconnaissance, dans laquelle il enveloppera ses parents bien-aimés, ses maîtres, ses pasteurs, en un mot tous ses bienfaiteurs,du plus grand au plus petit,s'élèvera chaque soir de son cœur vers Dieu, pour nourrir et élargir cette gratitude envers les hommes qui découle de la reconnaissance envers Dieu.

***

Reste l'exemple.

Parents, maîtres, supérieurs, vous n'obtiendrez le respect et la reconnaissance des enfants, que si vous-mêmes vous êtes ouverte-

Digitized by Google

ment reconnaissants et respectueux. Le monde entier devrait être une grande école de soumission hiérarchique et de gratitude, car tout homme dépend d'autres hommes et tous les hommes dépendent de Dieu. Dieu l'a ainsi voulu.

Reconnaissance envers Dieu, tel est votre premier devoir : Acquittez-vous-en partout et toujours, non seulement par la pratique des hommages établis dans ce but, mais surtout par les paroles qui découlent de l'abondance du cœur.

Reconnaissance envers les hommes : n'oubliez pas ce second devoir qui découle du premier. Gardez-vous de toute parole légère, de toute critique à l'adresse des personnes qui ont droit à votre respect ou qui vous ont fait du bien. Parlez surtout avec estime et respect de vos supérieurs ecclésiastiques ; nul ne pourrait croire combien on fait du mal à l'enfant par une parole inconsidérée sur le prêtre qu'il aime et respecte naturellement. Malheur, a dit le Seigneur, à ceux qui scandalisent les petits enfants !

***

On se plaint beaucoup de la jeunesse de notre temps. Plaintes stériles et vaines, si l'on ne travaille sérieusement à l'améliorer.

Disons-le sans crainte : c'est à la faiblesse des parents d'abord, puis à leur exemple, souvent contraire à ce qu'il devrait être, que nous devons cette génération d'enfants gâtés, paresseux, prétentieux et ingrats que nous coudoyons tous les jours et qui seront plus tard une race d'êtres égoïstes et inutiles.

Que les parents chrétiens se mettent sérieusement à l'œuvre, qu'ils inculquent dès le jeune âge à leurs chers enfants, le respect, la reconnaissance et l'abnégation. Alors, nous verrons changer bien des choses : la vieillesse des parents sera heureuse et tranquille; les éducateurs de la jeunesse ne verront pas si souvent leurs efforts demeurer stériles, leur bonne semence ne produire que des ronces et des épines ; la charité sera comprise et pratiquée, au grand avantage des riches et pour le soulagement des membres souffrants de JÉSUS-CHRIST; enfin le Père des miséricordes et l'auteur de tout don pourra jeter du haut du ciel un regard de complaisance sur l'humanité reconnaissante.

Digitized by Google

LA RÈGLE DE SAINT-BENOIT (Suite).

La Charité fraternelle.

Si la stabilité est la base de la vie monastique, elle n'est pas tout. Hâtons-nous de parler aujourd'hui de cette autre condition indispensable de la vie commune dans le monastère, l'esprit de famille, la charité fraternelle.

Saint Paul l'a dit : « Aucun de nous ne vit pour lui-même, *Nemo sibi vivit* (1). » Et quoique, d'un côté, chacun soit responsable devant Dieu de ses actions propres, d'autre part, il existe parmi les hommes une mystérieuse et bienfaisante solidarité, qui fait que dans une infinité de cas les actions bonnes ou mauvaises de ceux avec lesquels nous vivons peuvent nous être en partie imputées ; car nous sommes tous, nous dit encore l'Apôtre, membres les uns des autres (2).

Le moine donc, plus que tout autre chrétien, doit s'adonner de cœur et d'âme à cette vie de charité fraternelle et de zèle chrétien, qui fait que l'on est tout à tous, que rien de ce qui touche un de nos frères ne nous laisse indifférents, que l'on est prêt à tout, pour le bien d'autrui, en un mot, que l'on se sent et se montre véritablement membre de ce grand corps mystique dont Jésus-Christ est la tête.

« Loin de nous, dit le continuateur de D. Guéranger, la somnolence égoïste où se complait l'âme paresseuse, où trop souvent les âmes faussées croient satisfaire d'autant mieux à la première des vertus qu'elles se désintéressent plus complètement de ce qui les entoure. Sur de telles âmes, le ciment divin ne peut avoir prise, pierres impropres à toute construction, que rejette le céleste ouvrier, ou qu'il laisse sans emploi au pied des murailles parce qu'elles ne s'adaptent pas à l'ensemble et ne sauraient s'appareiller. Malheur à elles cependant, si l'édifice s'achève sans qu'elles aient mérité de trouver place en ses murs (3). »

Mieux que toute autre famille, la communauté monastique présente dans l'Église militante l'image et à la fois la ravissante réalité de la communion des saints, de cette merveilleuse et féconde union des chrétiens dans la charité fraternelle et la louange divine. Aussi, le Dante a-t-il pu appeler le ciel « le cloître d'en-haut dont le Christ est l'abbé » (4). Au lieu des liens de la chair et du sang qui unissent la famille dans le monde, la famille monastique n'a d'autres liens que l'union des cœurs sous l'action de la grâce ; et, cependant, aucun des avantages ni des charmes de la famille naturelle, établie, elle aussi, par Dieu et pour sa gloire, ne lui fait défaut. Oui, la famille monastique a même à exercer sur la famille naturelle une mission,

1. *Rom.* XIV, 7. — 2. *Ephes.* IV, 25. — 3. *Année liturg.* t. XI, p. 159. — 4. *Purgat.* XXVI, 128-29, al *Chiostro.*

Digitized by Google

un apostolat au sujet duquel nous aimons à traduire les paroles d'un de nos maîtres les plus autorisés, le R^me P. archi-abbé de Beuron, Dom Maur Wolter:

« Nous autres moines, nous avons à réaliser l'image admirable d'une famille selon le cœur de Dieu, à en faire rayonner tout autour de nous les célestes charmes, pour la joie, l'édification et la conversion des âmes. « Nous sommes donnés en spectacle, dit saint Paul, aux anges et aux hommes : *spectaculum facti sumus Angelis et hominibus.* » Chez nous, le père spirituel est le lien qui unit, de la manière la plus intime et la plus heureuse, tous les membres de la famille au Père céleste, dans la personne du Christ le premier-né d'entre les frères, et en union avec Marie notre douce Mère à tous. Voilà ce qui fait notre bonheur, voilà notre apostolat le plus fécond, c'est en faisant allusion à cette union dans la charité, que le Sauveur nous dit : « Que votre lumière luise devant les hommes afin qu'ils rendent gloire au Père qui est dans les cieux. *Luceat lux vestra coram hominibus ut glorificent Patrem qui in cœlis est.* »

« Faisons donc resplendir comme autant de soleils radieux, notre amour pour Dieu et notre charité envers nos frères, ces deux fruits bénis d'une même foi divine et d'une même espérance bienheureuse ! Faisons briller en nous la touchante et radieuse image de la famille céleste, afin que tous puissent s'en réjouir, y réchauffer leurs âmes, et se proclamant de nouveau enfants de Dieu, venir s'unir, dans un élan de la même foi et du même amour, à la grande famille de Dieu, la sainte Église catholique.

« C'est cet apostolat aussi élevé que modeste que voulait surtout pour ses moines notre saint fondateur et patriarche Benoît. Tel est donc par excellence le but de notre vie, celui qui domine, élève et transfigure tous nos désirs et toutes nos entreprises. C'est pour former une vraie famille selon le cœur de Dieu et pour étendre la grande famille surnaturelle parmi les hommes, que nous prions, que nous chantons les louanges divines, que nous travaillons enfin, les uns par l'exercice des arts et métiers, les autres par la culture des sciences et des lettres ou par la pratique des œuvres de zèle sacerdotal. Nous travaillons sans cesse à pratiquer et à perfectionner l'esprit de la famille céleste, à en cultiver et à en développer le vrai sentiment, parmi nous d'abord et ensuite autour de nous (1). »

Voyons maintenant ce que dit avec une admirable autorité, de cet esprit de famille, le code immortel laissé par saint Benoît à ses enfants, la sainte Règle. Elle nous montre avant tout l'abbé, le père spirituel de cette famille, le représentant de Dieu même, instruisant et formant, par son exemple et sa doctrine, dirigeant, vivifiant, sanctifiant, par son impulsion puissante, l'heureux troupeau qu'il a engendré à Dieu. Puis, elle nous fait voir les moines ses fils, se groupant autour du père commun, l'entourant à l'office divin, au travail, au chapitre, au réfectoire, toujours attentifs à la voix du

1. Allocution prononcée à l'abbaye d'Emmaus, à Prague, en 1881.

Digitized by Google

père, obéissants à ses moindres désirs, fidèles à observer tous ses conseils.

Entre eux, dit la Règle, les moines seront animés des sentiments du plus touchant respect. Les plus jeunes vénéreront les anciens, et les anciens aimeront leurs cadets. Parmi eux existera un saint zèle ; ils l'exerceront avec amour et ferveur, cherchant toujours à se prévenir les uns les autres et à être pleins d'égards entre eux ; que les moines supportent avec patience les petits défauts physiques ou moraux de leurs frères ; ils iront même jusqu'à se rendre entre eux le devoir de l'obéissance. Nul ne cherchera ce qui lui plaît, mais bien ce qui peut être agréable à son frère ; ils s'aimeront d'un chaste et fraternel amour.

Ailleurs, saint Benoît recommande à l'abbé de n'avoir de préférence pour aucun de ses moines : ceci encore, pour ne pas troubler la paix et la charité. Si la Règle prescrit aux frères de servir à tour de rôle au réfectoire, c'est encore, dit-elle, pour entretenir l'esprit de charité. Personne, dit le saint, ne peut être troublé ni affligé dans la maison de Dieu ; s'il arrive qu'un moine soit dans la tristesse, que tous alors redoublent envers lui de charité, de peur que son chagrin n'augmente.

Saint Benoît, enfin, ne dédaigne pas les détails ; jamais, dit-il, un religieux n'en désignera un autre par la simple appellation de son nom, mais en faisant usage des titres établis ; il ne sera question ni du mien ni du tien. Et si, malgré ces règles si sages, il survenait encore quelque petite difficulté entre les frères, la solution s'en trouvera toujours dans l'esprit d'abnégation et d'humilité qui les animera tous ; tous ainsi demeureront en paix. Le silence est une règle importante dans la vie claustrale ; et cependant saint Benoît en dispense sans difficulté ses moines en faveur de l'esprit de charité fraternelle : c'est ainsi qu'en dehors de la psalmodie il permet encore des entretiens entre les frères, assez rares il est vrai, et fixés à certains moments, mais qui doivent être pleins d'édification pour tous et de céleste douceur. Et, ainsi de suite, sans réglementation étroite ni minutieuse, saint Benoît entre cependant dans tous les détails qui peuvent contribuer à faire régner de plus en plus dans sa famille le véritable esprit de charité.

Après la stabilité, qui est la base matérielle de l'édifice que l'on se propose d'élever en entrant au monastère, rien n'est donc plus propre à faire avancer dans la perfection les enfants de saint Benoît que cette charité mutuelle, que cet esprit de famille, admirable lien d'union entre des individus sortant du monde et jusque-là étrangers les uns aux autres ; s'ils ont quitté la vie de famille telle qu'elle se pratique dans le monde, ce n'est donc que pour en trouver une autre dans le cloître, plus belle et plus utile à l'âme parce qu'elle est plus surnaturelle. Cette nouvelle vie de famille, avec la stabilité dont elle est la sœur et en union avec elle, prépare et opère en même temps en nous le grand travail pour lequel nous sommes venus au monastère et que saint Benoît désigne admirablement sous le nom de *conversio morum*, transformation des mœurs. Car, dirons-nous en terminant,

Digitized by Google

avec un ancien auteur, « si nous sommes entrés dans le cloître, c'est pour purifier et vider nos cœurs des choses de ce monde et les remplir de l'amour de Dieu. »

(A continuer.)

LES OBLATS DE L'ORDRE DE ST-BENOIT (SUITE).

EN 1047, Hucbert et son épouse se donnent eux et leurs biens à l'abbaye de la Trinité de Vendôme (1). Lanfranc les désigne dans ses statuts sous le nom de « *fratres laici* » (2). Les oblates se retrouvent également dans les monastères de moniales : l'abbaye de Cherlieu, au diocèse de Maguelonne, par exemple, fut fondée en 1019 « afin qu'elle y fût à jamais la demeure des moniales et des autres personnes qui y servent le Seigneur sous la règle monastique » (3). Mentionner Hirschau, Saint-Blaise, Schaffhouse, et en général tous les monastères de la Forêt-Noire, c'est mentionner le nom des foyers de vie religieuse du onzième au treizième siècle, les asiles où chacun pouvait se réfugier, pour y vivre sous l'obéissance religieuse (4). Admont possédait des oblats au douzième siècle (5). Nous pouvons citer une donation de ce genre au monastère de Saint-Pierre des Champs en 1165 (6). Le monastère de Saint-Emmeran de Ratisbonne où se retiraient un grand nombre de laïques à cette époque, possédait aussi des membres de cet institut, comme on peut le conjecturer d'après certaines souscriptions de donations (7). Les annales de Camaldule et de Vallombreuse en fournissent un grand nombre d'exemples du XIIe au XVe siècle (8). Le monastère des moniales de Sainte-Félicité à Florence possédait, outre les oblates, un certain nombre d'oblats qui faisaient à l'abbesse promesse « d'obéissance, d'honnêteté de mœurs et de chasteté », comme on le voit dans les statuts du monastère et comme le prouve le fait suivant (9). En 1270, un nommé Maffeo et Bona-donna, son épouse, s'offrirent en qualité de convers oblats et de sujets au monastère, à genoux et les mains jointes, firent promesse d'obéissance, tout en se réservant l'usufruit de leurs biens.

Il n'était pas rare en effet que ces laïques conservassent leurs biens : c'est ce qui résulte en particulier des documents de l'abbaye d'Admont. « La troisième classe des habitants de ce monastère, dit le P. Wichner dans son

1. Mab. *Ann. Bened.* l. LIX. 16. — 2. Lanfranc, *Decret.* cap. I. sect. 4. et sect. 5, ap. Migne CL. p. 470, cf. Menard, *Observat.* ad cap. 70 *concord. Regul.* ap. Migne 103, 1332. — 3. Mab. *Ann.* l. LIV. 68. — 4. Cf. Kerker *Wilhelm der Selige*, p. 353. — 5. Ils y sont désignés sous le nom de « fratres obedientiarii » ap. Wichner. *Geschichte des Bened. Stiftes Admont*, t. I, p. 271. — 6. Ap. Mittarelli. l. c. p. 392. — 7. *Cod. Tradit. S. Emmer*, ap. Pez. *Thes. Anecd.*, t. I, p. III, p. 108. — 8. Ap. Mittarelli. — 9. Mab. *Ann.* l. LXI. 77.

Digitized by Google

Histoire d'Admont, était composée des *frères de l'obéissance;* elle comprenait un certain nombre de laïques qui se soumettaient volontairement au service des moines, sans aucune profession monastique, conservaient leur habit séculier et pouvaient même rester en possession de leurs biens et rentes (1). »

Un chroniqueur contemporain, qui a vu cette institution dans toute sa prospérité, nous l'a dépeinte dans les termes suivants : « En ce temps-là, la vie commune refleurit dans un grand nombre d'endroits en Allemagne, non seulement dans les communautés régulières de clercs et de moines, mais même parmi les laïques qui se consacraient volontairement eux et leurs biens à cette vie commune, et bien que par l'habit ils ne ressemblassent ni aux clercs ni aux moines, ils ne leur étaient pas inférieurs en mérites, car ils se faisaient librement les serviteurs des clercs et des moines, pour l'amour de Dieu, à l'imitation de Celui qui n'est pas venu en ce monde pour être servi, mais pour servir, et qui a enseigné à ses disciples à se conquérir la première place en se dévouant au service du prochain. Ils ont donc renoncé au monde, ont librement consacré leur personne et leurs biens aux monastères réguliers de clercs et de moines, afin de pouvoir vivre en commun sous leur obédience et de se consacrer à leur service (2). » On aurait tort de croire que ces oblats se recrutassent uniquement dans les derniers rangs de la société, parce qu'ils se consacraient au service des religieux et se dévouaient aux occupations les plus viles; tout au contraire, c'était principalement parmi les nobles que se recrutaient ces serviteurs volontaires, humbles disciples de Jésus-Christ, qui venaient déposer au pied de l'autel leurs dignités et leur grandeur mondaine, pour vivre uniquement du travail de leurs mains et mériter un jour le ciel en récompense de leurs continuels sacrifices. On connaît assez l'histoire d'un saint Carloman de France, d'un bienheureux Herman, marquis de Bade, dont toute l'ambition fut de pouvoir le premier au Mont-Cassin, le second à Cluny, garder les troupeaux du monastère. Les annales monastiques du XIe siècle, et principalement les chroniques des monastères de la Forêt-Noire où l'institut des convers et des oblats fleurit davantage, renferment les vies d'un grand nombre de ces serviteurs volontaires, la plupart appartenant aux plus nobles familles de l'Allemagne. Faut-il rappeler l'exemple de ce roi Alphonse d'Espagne que Berthold de Saint-Blaise appelle « le roi catholique par la foi, *obédiencier* (3) de l'abbé de Cluny par la vie religieuse », et dont l'unique aspiration était de pouvoir se consacrer au service du Seigneur dans cette abbaye de Cluny qui devait à sa royale munificence l'existence de son église grandiose, si

1. Wichner, t. II, p. 36. A la fin du XIIe siècle, on faisait à Admont trois distributions solennelles d'aumônes annuellement. A la première, qui avait lieu le Jeudi-Saint, les frères de l'obéissance ou oblats étaient chargés de faire une aumône aux frères convers. *Directorium* de l'abbé Isenrik. ap. Wichner, t. II, p. 231. — 2. Berthold. *Chronic.* ad ann. 1091. — 3. C'est-à-dire oblat, car le nom de frères de l'obéissance, *fratres obedientiarii*, était une des appellations des oblats.

Digitized by Google

l'abbé de ce monastère n'eût jugé plus utile à l'Église de Dieu de le laisser sur le trône (1).

L'engagement que prenaient les oblats vis-à-vis du chef du monastère auquel ils s'affiliaient n'était pas le même pour tous. Cependant une condition essentielle qui ne fait jamais défaut, c'est la promesse d'obéissance au supérieur de la communauté. Cette promesse semble avoir été obligatoire pour toute la vie, car ceux qui se déliaient de leur promesse étaient regardés comme apostats et pouvaient être contraints par les lois ecclésiastiques de rentrer sous l'obédience de leur supérieur. Berthold de Saint-Blaise en rapporte un exemple. Un laïque nommé Dudon, obédiencier de Sigefroid abbé de Saint-Sauveur à Schaffhouse, s'était donné lui et ses biens à ce monastère, et avait déjà, pendant plusieurs années, rempli sa promesse d'obéissance, lorsqu'un jour il apostasia et ne craignit point de se retirer du monastère et de rentrer en possession de ses biens. Sigefroid en appela au pape Urbain II, qui chargea aussitôt l'évêque de Constance Gebhard, de citer canoniquement cet apostat et de le retrancher de la communion de l'Église, s'il ne rétractait immédiatement son apostasie et son sacrilège (2). En 1094, Gebhard convoqua un synode à Constance; Sigefroid, abbé de Schaffhouse, y parut aussi et proclama devant les Pères du synode que son obédiencier Dudon avait apostasié. Le synode ordonna, suivant les lois canoniques, que Dudon devait rentrer immédiatement sous l'obéissance de l'abbé de Schaffhouse, lui soumettre également à perpétuité les biens qu'il avait osé reprendre après sa promesse et accomplir fidèlement la punition que lui imposerait l'abbé pour sa désobéissance (3).

Le supérieur pouvait seul délier de cette promesse qui consistait en un contrat bilatéral entre le supérieur et l'oblat, qui avaient à remplir l'un envers l'autre certaines obligations. La charte suivante, empruntée au cartulaire d'un monastère de l'Ordre de Camaldule, éclairera ce point. « Au nom de Dieu. Amen. L'an du Seigneur 1303, le 5 de mai, à Monte Cornaro, en présence de Compagno de Monte Cornaro, de Gratzen de Civitella et de Ciscio de Trivio, témoins etc.. Dom Juncta, abbé du monastère de Trivio, délia libéralement Bruna, fille de Dueduto de Stracte, de toute obligation de *familiarité* ou conversion et de toute obéissance qu'elle devait audit Dom abbé, selon la promesse qu'elle avait faite au jour où elle s'était offerte comme converse ou familière dudit monastère; il donna en outre à la même Bruna l'autorisation de se retirer et d'habiter à jamais où elle voudrait, et ce, parce que ladite Bruna a délié ledit Dom abbé et son monastère de toute promesse et obligation faites par ledit Dom abbé, au jour de sa réception, lorsqu'il lui avait assigné une subvention des biens du monastère (4). »

Cette promesse d'obéissance donnait droit au supérieur de disposer de

1. Bethold, ad ann. 1093. — 2. Berthold. ad ann. 1092; Mab. *Annal.* l. LXVIII. 18. — 3. Berthold. ad ann. 1094; *Chronic. Petershaus.* L. III. n. 24. ap. Migne. p. L. t. 143. 347. — 4. Ap. Mittarelli. p. 447.

Digitized by Google

l'oblat dans le choix des occupations et du lieu de résidence. Les passages de Berthold de Saint-Blaise ont suffisamment mis en lumière le premier point; les chartes suivantes éclaireront le second. « Au mois d'avril de l'an 1197, Merle constitue par testament le prieur de Camaldule héritier de ses biens, par l'entremise de Henri, prieur de Planetulo, parce que lui et son épouse recevaient leur subsistance de la maison de Motina, dépendante de Camaldule. A cet effet, il fait donation de ses biens et droits en présence du notaire Marien (1). » Il est à remarquer que Motina n'était pas un monastère de Camaldules, mais une simple possession du monastère. Parfois le supérieur permettait aux oblats, surtout s'ils étaient engagés dans les liens du mariage, de rester dans leur ancienne demeure. Ainsi en 1225, Guy de Cornia et son épouse Gisèle s'étant offerts à Accolto, abbé de Sainte-Marie d'Agnano, en lui promettant obéissance selon la Règle de Saint-Benoît, l'abbé leur donna la permission de rester dans leur maison à Cornia (2).

On trouve parfois des professions d'oblats identiques à celles des moines bénédictins, à la différence cependant que l'Église ne les reconnaissait pas comme solennelles et partant indissolubles. En voici un exemple: En 1407, Guy et Jeanne son épouse se font convers (oblats) au monastère des moniales de Saint-Pierre de Lucques, en faisant la promesse de stabilité, de conversion des mœurs et d'obéissance suivant la Règle du monastère (3). C'est la formule ordinaire donnée par Rollandin dans sa *Summa Notariæ* (4). Un grand nombre d'entre eux, par l'entier abandon de leurs biens au monastère, embrassaient librement la pauvreté religieuse. Mais cette abdication complète des biens n'était pas exigée de tous. Le vœu de chasteté ou de continence était parfois uni à celui d'obéissance. Dom Luc d'Achery cite la charte suivante: En 1223, une personne nommée Jauseranne se présente devant l'abbé de Saint-André près Avignon. « Je promets, dit-elle dans la charte, d'observer l'obéissance et la continence, autant que la grâce de Dieu me le permettra: je reçois l'habit monastique, promets de vivre suivant la Règle de Saint-Benoît et je renonce au temps de probation. — Et moi, Bermond abbé, j'accepte ta profession, Jauseranne, et te donne l'habit monastique (5). D'autres, sans renoncer aux droits du mariage et à la propriété de leurs biens, faisaient seulement promesse d'obéissance. Ainsi, « le 10 avril 1315, Néri de Mojona et son épouse Flora s'offrirent eux et leurs biens à Dom Accursio, prieur de Camaldule, à la condition qu'ils ne soient point tenus au vœu de chasteté, ni à la renonciation de leur propriété, mais soient regardés comme *conversi* (oblats) et obligés à l'obéissance ; et le prieur leur accorda la nourriture et le vêtement (6). » L'obéissance était toujours exigée des oblats, était perpétuelle de leur part et leur

1. Ap. Mittarelli p. 450. — 2. *Ibid.*, p. 448. — 3. *Ibid.*, p. 450. — 4. *Summa Notar.* c. 7. ub. 3. ap. du Cange, s. v. *oblati*. — 5. Ap. Guiberti *S. Mar. Novig. app.* éd. Achery, Lutet. 1651, p. 613; P. L. CLVI, 1106, sqq. — 6. Ap. Mittarelli, p. 450.

Digitized by Google

interdisait de disposer de leurs biens par testament sans l'autorisation de leurs supérieurs ([1]).

Le rite d'admission consistait à faire promesse d'obéissance, les mains jointes, en présence du supérieur de la communauté à laquelle s'affiliait l'oblat ([2]).

Dans plusieurs de ces chartes, il est question d'un habit religieux. Ulric de Cluny, comme nous l'avons dit, souhaitait que saint Guillaume de Hirschau donnât aux oblats un habit spécial. Le concile de Bayeux (1300) exige que les oblats portent un signe distinctif de leur état au vêtement ([3]). Déjà en 1245 Pierre de Collemedi, archevêque de Rouen, avait insisté sur ce point ([4]). Mittarelli croit que les oblates de Camaldule portaient une tunique et un scapulaire de couleur blanche ([5]); il cite à ce sujet un tableau du XIVe siècle placé sur l'autel-majeur de l'église de Saint-Michel in Burgo à Pise (de l'ordre de Camaldule), où est représentée la bienheureuse Ghérardesca, oblate de l'abbaye de Saint-Savin près Pise, avec la tunique, le scapulaire et le manteau de couleur blanche; le voile au contraire est noir ([6]). A Hirschau, ils gardaient l'habit séculier. Ainsi l'avait établi saint Guillaume, qui se servait principalement de leur ministère dans les affaires qu'il fallait traiter au milieu des séculiers, là où il n'eût pas été permis d'envoyer des moines ou des convers.

Les oblats étaient considérés comme personnes ecclésiastiques par le droit canon ([7]), et jouissent encore à présent du privilège de l'exemption quand ils sont au service du monastère ([8]).

Essayons à présent de nous faire une idée d'un de ces monastères du moyen âge où l'institut des oblats fleurissait ; Trithème nous en fournira la description. Le savant abbé de Spanheim rapporte qu'il y avait à Hirschau cent cinquante moines et soixante frères convers, ces derniers chargés des divers travaux manuels, tandis que les premiers remplissaient l'office du chœur, étaient chargés du ministère des âmes et de l'instruction de la jeunesse. Ces convers exerçaient divers métiers : on trouvait parmi eux des charpentiers, des maçons, des forgerons et des sculpteurs, des tailleurs et des cordonniers. Ils assistaient aux offices de nuit, soit en suivant de leur chœur l'office des moines, soit en vaquant à des exercices de piété privée. Ils prenaient le repas en commun dans un réfectoire distinct de celui des moines. Leur supérieur était un des moines les plus exemplaires, très versé dans les saintes Écritures et excellent prédicateur : on l'appelait le maître des convers, *magister conversorum* ou *barbatorum*. Les dimanches et jours de fête, il leur faisait deux sermons sur la discipline régulière, le premier

1. Charte de 1231, ap. du Cange. s. v. *oblati*. — 2. Cf. du Cange s. v. *oblati* et Mittarelli, § 44. p. 434-439. — 3. *Can.* 52. ap. du Cange s. v. *oblati*. — 4. *Ibid.* s. v. *donati*. — 5. Mittarelli, l. c. p. 452. — 6. Cf. gravure ap *Act. SS. Bolland.*, t. VII. Maii. p. 175. — 7. C. 9. in VI. (V. 7) ; c. 2. *de decimis* Clem. III. 8. — 8. *Trid.* sess. XXIV, c. 11. — *Les oblats dans les ordres religieux*, ap. *Analect. juris pontificii*, t. VIII, 2191-2235.

Digitized by Google

après Prime et le second après Sexte ou None. Il y avait en outre dans le monastère cinquante oblats ; leurs occupations consistaient à préparer et à apporter le bois et les pierres nécessaires pour les constructions, à puiser l'eau au fleuve et à en extraire le sable, à préparer le ciment pour les maçons et à aider ceux-ci, lorsque le travail l'exigeait. Ils servaient également les pauvres et les infirmes dans l'hôpital, et tout ce qu'on leur ordonnait ils l'exécutaient avec la plus grande joie. Ils avaient aussi un moine pour directeur spirituel, et prenaient leurs repas dans un réfectoire distinct de celui des convers ; lorsqu'ils se rendaient au travail, le plus grand silence régnait parmi eux. Enfin, quand le travail journalier était fini, moines, convers et oblats, au nombre de deux cent soixante, se retrouvaient réunis pour les Complies dans le sanctuaire, et après le chant de la louange divine, chacun se retirait en silence dans sa cellule. « Oh ! qu'il est beau, qu'il est doux de voir une telle paix sur la terre, de contempler un tel amour fraternel parmi les hommes (1) ! » Telle est l'exclamation qu'arrache au pieux et savant abbé Trithème le souvenir des temps glorieux de sa chère abbaye d'Hirsauge. L'amour qui avait uni dans leur vie ces hommes de toute condition, de tout âge, de tout pays ne les abandonnait pas après la mort. N'est-ce pas ici le lieu de rappeler ce beau passage de Montalembert sur le culte des morts dans les monastères : « La mort pas plus que l'absence ne pouvait éteindre dans le cœur du moine ces flammes d'un saint amour. Et quand elle venait briser ces liens si doux, le mourant emportait la certitude de n'être pas oublié, et le survivant croyait à l'invisible durée de sa tendresse, grâce à la prière pour les âmes, incessante, obligatoire, identifiée avec toutes les habitudes monastiques, grâce à ce culte des morts qui reçut dans un monastère sa sanction définitive et perpétuelle (2). On ne se contentait même pas de la prière commune et permanente pour les morts de chaque monastère isolé. Peu à peu de vastes associations spirituelles se formèrent entre les communautés d'un même Ordre et d'un même pays, dans le but de soulager par des prières réciproques les défunts de chaque maison. Des rouleaux de parchemin transmis par des messagers spéciaux, de cloître en cloître, recevaient les noms de ceux qui avaient émigré, selon l'expression consacrée, de cette lumière terrestre vers le Christ, et servaient de contrôle ou de régistre au prélèvement de cet impôt volontaire de la prière que sollicitaient d'avance, pour eux-mêmes ou pour leurs amis, nos fervents cénobites (3). » Nobles et roturiers, rois, évêques, abbés, moines, convers, oblats, laïques, tous ces noms se confondent dans les rotules et dans les nécrologes monastiques : un seul mobile les y a inscrits, la reconnaissance pour les bienfaits rendus au monastère. Les oblats participaient d'une manière spéciale aux prières des moines. Dans une confédération de

1. Trithem. *Annal. Hirsaug.* ad ann. 1070. t. I. p. 229. — 2. La fête des Trépassés fut instituée en 998 par saint Odilon abbé de Cluny. — 3. *Les moines d'Occident*, t. I, p. XCVII-XCVIII.

Digitized by Google

prières établie vers 1161 entre Godefroid, abbé d'Admont, et Hugues, prévôt du Chapitre de Salzbourg, il est statué que, dès que l'on aurait reçu la nouvelle du décès d'un oblat de l'une ou de l'autre communauté, on sonnerait toutes les cloches et réciterait pour l'âme du défunt les six psaumes : *Verba mea*, *Domine ne in furore*, *Dilexi*, *Credidi*, *De profundis*, *Domine exaudi*, avec l'Oraison Dominicale, le verset *A porta inferi* et l'oraison *Absolve Domine*, et cela pendant sept jours consécutifs. Trois cierges brûleraient en outre pour le repos de l'âme du défunt, pour qui on célébrerait aussi une messe conventuelle (1). A la fin du XIIe siècle, c'était la coutume à Admont de distribuer aux pauvres trois fois par an, au Carême, à la fête des saints Apôtres Pierre et Paul et à la Toussaint, trente prébendes pour le repos des âmes des membres de la famille monastique qui n'appartenaient pas aux moines de chœur ou aux convers. Ces prébendes étaient les portions que l'on servait aux religieux pour leur repas et qu'on distribuait aux pauvres, trente jours durant, après la mort de l'un d'entre eux (2).

Nous passons maintenant à la considération des *oblates*. Leur nombre n'était pas inférieur à celui des oblats; on les retrouve aussi bien auprès des monastères d'hommes qu'auprès de ceux des moniales. Berthold de Saint-Blaise dit que le nombre des personnes du sexe qui embrassaient la vie commune, afin de vivre sous l'obéissance des clercs ou des moines, et qui leur rendaient fidèlement chaque jour la tâche du service à la manière des servantes était incalculable (3). Elles sont désignées dans les *Annales monastiques* sous les noms de *oblatæ*, *donatæ*, *servæ*, *inclusæ*, *conversæ* (4), *familiares*, *commissæ*, *Deo devotæ*, *Deo sacratæ*. Les monastères de la Souabe furent principalement au XIe siècle les centres de ce mouvement vers la vie religieuse. Mais cependant déjà bien auparavant cette institution s'était répandue dans toute l'Europe. Nous avons mentionné plus haut son existence au IXe siècle à Saint-Gall, à Saint-Alban en Angleterre, etc. Il nous est facile d'en signaler des exemples en France, en Italie, en Espagne et en Belgique : il nous suffit d'ouvrir les *Annales bénédictines de Mabillon* pour en obtenir la preuve. En 980, une dame nommée Ursa avait pris l'habit religieux à l'abbaye de Casa-aurea, après avoir fait donation de ses biens, et vivait sous la direction de l'abbé Adam (5). Nous trouvons le même fait à Coulombs en 1033 (6); de même à Saint-Riquier (7). A Notre-Dame de la Charité de

1. Wichner. l. c. t. I, p. 271. — 2. Ibid. t. II, p. 237. — 3. Berthold. ad ann. 1091.

4. Ce terme désignait principalement les sœurs converses *(sorores interiores)*; mais on retrouve cependant cette appellation dans des monastères où jamais il n'y eut de moniales. L'obituaire de Saint-Gérard à Brogne (édité par J. Barbier, ap. *Analect. hist. eccl. belg.* 2e série, t. II. (XVIII de toute la collection) p. 289-336) contient le nom de plusieurs converses et recluses; de même la *Vita S. Alberti Oberaltacch.* ap. Pez. *Thes. Anecd.* t. I, P. III, p. 544; *Necrolog. Mellicense.* ap. Pez. *Script. rer. Austr.* t. I. col. 301-312; item *Necrolog. Mellic.* XII. sæc. ap. Keyblinger. *Geschichte des Bened.-Stiftes Melk.* Wien 1867. t. I, p. 1160 sqq.

5. D'Achery. *Spicil.* t. V. p. 433; Mab. *Ann.* l. XLVIII. 101. — 6. Mab. *Act. Sæc.* VI. P. I, p. 323. sqq. — 7. *Mirac. S. Richar.* l. II. 4. ap. *act. Sæc.* IV, P. I. p. 211.

Digitized by Google

Ronceray, au diocèse d'Angers, c'est une pieuse veuve Gisberge qui prend le voile en 1060 (1); à Saint-Jean d'Angely, en la même année, c'est Sénégonde, la noble châtelaine de Mateval qui dit adieu aux grandeurs du monde et vient se dévouer au service des moines dont elle reçoit la subsistance et le vêtement, et reposer enfin au milieu d'eux après sa mort (2). A Flavigny c'est le mère de Guibert abbé de Nogent qui se retire et « y construit une demeure près de l'église (3). » Walburge, abbesse de Sainte-Scolastique de Juvigny avait été auparavant du nombre des pieuses recluses de Saint-Agery à Verdun (4). Lorsque saint Poppon de Stavelot eut quitté le monde et se fut fait moine à l'abbaye de Saint-Thierry, un de ses premiers soins fut d'exciter sa mère à quitter le siècle et à venir habiter auprès du monastère de Saint-Vannes à Verdun, où l'appelait le Bienheureux abbé Richard. La bienheureuse Adelwine suivit le conseil de son fils et vint prendre le voile à Saint-Vannes où elle vécut d'une vie sainte et exemplaire couronnée d'une mort glorieuse (5). Nous avons déjà parlé de Saint-Gall et de Croyland. Citons encore Saint-Faron de Meaux où vers l'an 1070 vivait Cibeline une recluse (6); l'abbaye de Saint-Arnoul à Metz avait pour recluse en 1072 une personne nommée Hodierna (7). En 1094, Hildeburge, noble dame de Galardon, se retira à l'abbaye de Saint-Martin de Pontoise : l'abbé Théobald lui fit bâtir une petite demeure au côté nord de l'église. Hildeburge y passa les dix-neuf dernières années de sa vie dans la plus grande austérité, occupée à confectionner les ornements sacerdotaux et les vêtements des moines. Elle y fit également construire à ses frais une maison pour les infirmes et un hôpital pour les pauvres; enfin riche de mérites et mûre pour le ciel elle s'endormit dans le Seigneur,le 11 juin 1115 (8). Nous trouvons à l'abbaye du Bec en Normandie la mère du vénérable Herluin, abbé de ce monastère, qui « après avoir fait donation au Seigneur des biens qu'elle possédait, remplissait à l'égard des moines l'office de servante, lavant les vêtements des serviteurs de Dieu et exécutant avec ponctualité les travaux les plus vils qu'on lui imposait (9). » La chronique du Bec cite encore à l'an 1089, sous l'abbé saint Anselme, trois autres oblates : Basilia, épouse de Hugues de Gournay, Anfride sa nièce, et Ève, épouse de Guillaume Crespin (10). A Bèze l'on cite aussi Adalsinde (11). En 1110, deux époux vinrent prendre l'habit religieux à Sainte-Foi de Conques: Raymond, le mari, se fit moine, et son épouse habita comme recluse ou oblate auprès de l'abbaye (12).

D'autres pays peuvent aussi fournir de nombreux exemples ou vestiges de cette institution ; nous devons nous borner dans cette énumération.

1. Mab. *Ann.* l. LXI. 63. — 2. Ibid. l. LXI. 65. — 3. 6. Guib. *de Vit. sua.* l. I. cap. 13. ap. Achery. *Guib. opp.* p. 471; Migne CLVI. 863-864. — 4. Mab. *Ann.* l. LVI. 84. — 5. Mab. *Act. Sæc.* V, P. I, p. 598. — 6. *Sæc.* IV. P. I, p. 620. — 7, Mab. *Ann.* l. LXIV. 10. — 8. *Act. Sæc.* VI. P. II, p. 816-818. — 9. *Vit. Herluin.* n. 7 ap. *act.* Sæc. VI. P. II. p. 352. — 10. *Chronic. Beccense.* ad ann. 1089. Migne, CL, 648. — 11. Ap. d'Achery., *Guib.*, *Novig.*, *opp.* p. 652; Migne CLVI, 1106; CLXII, 865-866. — 12. Mabillon, *Analecta vet.* t. III, p. 471.

Digitized by Google

Dans la vie de saint Dominique de Silos en Espagne, nous lisons qu'une vierge nommée Oria était venue se mettre sous la direction du saint abbé (1). Les nécrologes de Melk en Autriche contiennent aussi les noms de plusieurs recluses et converses (2). Parmi les autres monastères d'Allemagne où nous rencontrons des membres de cette institution, nous pouvons encore mentionner Braunweiler (3) et Formbach (4).

L'impératrice Agnès d'Allemagne vint également déposer au pied de l'autel sa couronne terrestre pour prendre le voile des épouses de JÉSUS-CHRIST au monastère de Fructuaria (5). Elle y mena la vie la plus mortifiée, passant ses journées dans la prière et l'exercice des œuvres de miséricorde. Berthold de Saint-Blaise nous a laissé le tableau suivant de la vie de cette illustre princesse: « Une grande partie de son temps était consacrée à la prière; sa nourriture était simple, sobre et d'une frugalité admirable. La lecture ne manquait jamais à sa table, car la lecture est aussi une nourriture et une réfection délicieuse pour l'âme; le Christ y trouvait toujours sa place de convive dans les pauvres qu'elle y admettait: elle se faisait ainsi des amis avec l'argent d'iniquité, afin qu'au jour de la nécessité ils la reçussent dans les tabernacles éternels. Les biens de son patrimoine servaient, à part son nécessaire, à subvenir aux besoins des indigents. Ses veilles étaient prolongées, et pour prendre son repos elle n'avait qu'une couche très dure. Jour et nuit elle ne cessait de confectionner des vêtements pour les pauvres. Son plus grand bonheur était de soigner ces membres du Christ, et particulièrement les plus rebutants d'entre eux: elle les lavait, les réchauffait, les revêtait de ses propres mains et les visitait fréquemment, ne voyant en eux que la personne du Christ. A l'égard des serviteurs de Dieu, elle se montrait en toute humilité bienfaisante et libérale, laissant dans chaque monastère des traces de sa munificence, afin de participer de quelque manière à leur confraternité et à leurs prières (6). » Après plusieurs années passées dans l'exercice des vertus à Fructuaria, Agnès se rendit à Rome où elle mourut le 14 décembre 1077. Elle fut enterrée dans le monastère de Sainte-Pétronille, auprès duquel elle avait assez longtemps séjourné (7).

Un des plus touchants exemples que nous fournit l'histoire est celui que rapporte la chronique d'Afflighem. Peu de monastères possèdent une histoire d'un intérêt aussi vif que celle de cette fondation d'Afflighem, où l'action de Dieu apparaît si clairement dans chacune des personnes qu'il y appela à cette époque. C'était en 1091, neuf ans après la fondation du monastère. Non loin de l'abbaye s'élevait un château-fort: c'était le manoir

1. *Vita*, n. 14, Sæc. VI, P. II. p. 313. — 2. Ap. Pez. et Keyblinger. l. c. — 3. *Vit S. Wolphelmi*, n. 32. ap. *Act. Sæc.* VI P. II. p. 692. — 4. Pez. *Vit. BB. abb. Formbac.* ap. *Thes. anecdot.* t. I, P. III, col. 41:. — 5. Berthold. *ad ann.* 1062. — 6. Berthold. *ad ann.* 1077; *chron. Cassin.* L. III. cap. 32. — 7. Baronius, *ad ann.* 1057. n. 78. Mab. *Ann.* l. LXI. 102; l. LXXI. 120. Gerbert. *Hist. silv. nigr.*, t. I, p. 244-245.

Digitized by Google

du seigneur Héribrand, chevalier redouté dans les combats. Une nuit qu'il reposait sur sa couche, le châtelain eut une vision : sur un trône éclatant de gloire était assis le juge suprême, et lui-même se trouvait au pied du tribunal ; la sentence de condamnation allait être prononcée, quand saint Pierre intervint et intercéda pour le coupable. Cette vision produisit sur le châtelain une profonde impression. Le lendemain, il fit part à son épouse de sa vision, lui communiqua son dessein d'embrasser la vie monastique, afin d'expier sa vie passée, et lui demanda la permission d'accomplir sa résolution. Adèle, la noble châtelaine, qui depuis quelque temps nourrissait le même projet, reçut cette ouverture comme un gage de la protection céleste : à son tour elle fait part à son époux du dessein qu'elle avait conçu de se retirer auprès d'un monastère. Grande fut la joie d'Héribrand à cette nouvelle. Aussitôt il fait convoquer en grande hâte ses proches et ses amis, et se revêt de son armure; bientôt un brillant cortège s'avance vers Saint-Pierre d'Afflighem. Héribrand monte son noble coursier, et à côté de son époux Adèle chevauche sur son gentil palefroi : les parents, les amis et les serviteurs les escortent jusqu'à l'église de l'abbaye. Arrivés sur le seuil du temple, les nobles châtelains descendent de leurs montures ; l'abbé Fulgence vient les recevoir et les conduit devant l'autel, où les deux époux se déclarent serfs perpétuels du monastère. Vingt jours après, Dom Héribrand, le noble châtelain devenu le plus humble des moines, allait recevoir au ciel la récompense de son généreux sacrifice. Adèle revêtit l'habit religieux et mena une vie sainte auprès du monastère de Saint-Pierre. En quittant le siècle, elle avait confié à ses proches le soin de ses enfants encore en bas âge, et parfois, avec la permission de Dom Fulgence, le saint abbé d'Afflighem, elle descendait du monastère pour aller leur prodiguer ses soins maternels. Plus tard trois d'entre eux se firent moines dans cette abbaye ; les deux autres quittèrent également le siècle avec leurs épouses, leurs fils et leurs filles et vinrent se consacrer à Dieu à Saint-Pierre d'Afflighem. Ingelbert seigneur de Calfstert et frère d'Héribrand ne tarda pas à les y rejoindre (1).

Les personnes du sexe qui se retiraient auprès des monastères, habitaient soit isolément dans une cellule à proximité de l'église, soit en commun dans une *clusa* (couvent), et portaient ordinairement un habit religieux. En 1077, l'abbé Paul de Saint-Alban en Angleterre prescrivit le voile noir pour les personnes qui vivaient en commun auprès de ce monastère (2). Leurs travaux consistaient particulièrement à s'occuper du linge du monastère, à recouvrir les manuscrits, à faire les hosties, à confectionner les ornements sacerdotaux. Parfois même elles devaient soigner les malades, les pauvres et les hôtes du sexe. Nous lisons aussi qu'à Fontenelle, lors de l'invention du corps de saint Vulfran, les moines placèrent les reliques du

1. *Chronic. d'Afflich.* n. 12-16 ap. Migne. CLXVI. 823 sqq.
2. Mab. *Annal.* l. CXV. 13.

Digitized by Google

saint dans un cercueil de bois, puis laissèrent aux soins d'une noble dame qui avait renoncé au monde et revêtu l'habit religieux, de le renfermer dans une châsse d'argent (1).

L'élan vers la vie religieuse qui caractérise la glorieuse période des papes bénédictins du onzième siècle, multiplia le nombre des recluses et des oblates. Dans un temps où, selon le témoignage du biographe de saint Grégoire VII et de Berthold de Saint-Blaise (2), un nombre prodigieux de personnes vouaient au Seigneur leur virginité ou faisaient promesse de continence, en vivant sous la direction d'un prêtre, surtout dans le voisinage des monastères bénédictins, où des villages entiers revenaient à la pratique de la vie commune établie par les Apôtres, nous ne devons pas nous étonner de voir l'affluence de ces personnes si considérable auprès de certaines abbayes, qu'elle nécessita la création de véritables monastères, comme nous le voyons à Saint-Martin de Tournai, à Wiblingen en Souabe (3) et à Juilly en France (4).

L'histoire de Saint-Martin de Tournai fournit les plus beaux exemples de vertu dans les personnes du sexe qui s'y retirèrent à cette époque. Odon d'Orléans, écolâtre du Chapitre de Tournai, avait rétabli l'ancien monastère de Saint-Martin construit au VIIe siècle par saint Éloi, et de nombreux disciples étaient venus se grouper autour de lui et militer sous la Règle de Saint-Benoît que lui avait donnée l'abbé d'Anchin. Des hommes de tout rang et de toute condition, de nobles dames, des familles entières venaient s'y consacrer à la vie religieuse. La première fut Ide, l'épouse de Fastrède d'Oisy ; sa belle-fille Richilde l'imita bientôt et vint revêtir l'habit religieux à Saint-Martin où elle vécut vingt ans dans l'exercice de la plus grande humilité. Peu de temps après, un riche bourgeois de Tournai, nommé Henri, vint se faire moine à Saint-Martin : son épouse Berthe et ses deux filles y prirent le voile en même temps (5). Mais le fait le plus touchant est celui que rapporte Herman, le chroniqueur de Saint-Martin, de sa propre famille. Raoul son père avait épousé une noble dame nommée Mainsinde et en avait eu trois enfants. Étant un jour tombé malade, il prit la résolution de se faire moine, et fit part à son épouse du projet qu'il avait conçu de se retirer à Saint-Martin. Mainsinde y consentit et promit de se consacrer elle-même au Seigneur avec ses trois enfants. L'abbé de Saint-Martin accepta le généreux sacrifice qu'ils faisaient de leurs biens, mais avant de leur donner l'habit religieux, il voulut les éprouver : Raoul fut soumis aux plus rudes travaux et Mainsinde dut aller par la ville tisser, filer, carder la laine et même mendier son pain. Dans les siècles de foi, ces actes héroïques d'abnégation ne pouvaient qu'exciter l'admiration d'un peuple croyant et convaincu de sa religion. Cet exemple amena un grand nombre de

1. *Ibid.* l. LVI, 14. — 2. Mab. *Act. Sæc.* VI. P. II. p. 456. Berthold. *ad ann.* 1091. — 3. Felix Fabri, *Hist. Suav.* lib. II. cap, 11 ; Gerbert. t. II, p. 427. Braig. O. S. B. *Geschichte der abtei Wiblingen.* Isni. 1834, p. 37. — 4. Mab. *Ann.* l. LXXII, 51. — 5. P. L. CLXXX, 79.

Digitized by Google

personnes à renoncer au siècle : leur nombre fut bientôt de 120. Jusque-là ces personnes habitaient dans diverses maisons; Odon les réunit en deux communautés, chacune de soixante : la première fut établie dans l'ancienne demeure de Mainsinde, la seconde dans une autre partie de la ville (1). Un fait analogue amena la fondation du monastère de Juilly (2).

On sait que sainte Françoise Romaine, avant de fonder l'institut des oblates de *Tor de'Specchi*, avait vécu avec ses compagnes sous la direction des olivétins de *Sancta Maria Nuova* à Rome, en qualité d'oblates. Elle ne fit que régulariser cette institution en se retirant à *Tor de'Specchi* (3).

(A continuer.)

LA VOIX DE NOTRE PÈRE.

LETTRE ENCYCLIQUE. De notre très saint Père Léon XIII, par la divine providence accordant un Jubilé extraordinaire (fin).

Conditions. — A Rome.

POUR tous les habitants ou hôtes de Rome, quels qu'ils soient, ils doivent visiter deux fois la Basilique de Latran, celle du Vatican et la Libérienne ; et là, ils offriront quelque temps à Dieu de pieuses prières, selon Nos intentions, pour la prospérité et l'exaltation de l'Église catholique et de ce Siège Apostolique, pour l'extirpation des hérésies et la conversion de tous ceux qui sont dans l'erreur, pour la concorde entre les princes chrétiens, pour la paix et l'unité de tout le peuple fidèle. En outre, qu'ils jeûnent deux jours, usant seulement d'aliments maigres, en dehors des jours non compris dans l'indult du carême ou consacrés, par un précepte de l'Église, à un semblable jeûne de droit strict. De plus qu'ils reçoivent, après s'être régulièrement confessés, le très Saint-Sacrament de l'Eucharistie, et que, d'après le conseil de leur confesseur, ils affectent une aumône, selon leurs moyens, à quelque œuvre pie ayant pour objet la propagation et l'accroissement de la foi catholique. Il est loisible à chacun de choisir les œuvres qu'il préfère ; toutefois, Nous croyons devoir en signaler nommément deux auxquelles sera parfaitement appliquée la bienfaisance, et qui toutes deux, en beaucoup d'endroits, manquent de ressources et de protection, deux qui sont non moins utiles à l'État qu'à l'Église, savoir : les *écoles d'enfants privées*, et les *séminaires pour le clergé*.

1. *Narratio restaurat. monast. S. Mart. Tornac. auct. Herm.* ap Migne 180. 86 sqq. — 2. Mab. l. c. — 3. Cf. *Messager des Fidèles*, t. III, p. 19.

Digitized by Google

Hors de Rome.

QUANT à tous ceux qui habitent hors de Rome, en quelque lieu que ce soit, ils devront visiter *deux fois*, dans l'intervalle prescrit, trois églises à désigner à cet effet par vous, Vénérables Frères, ou par vos vicaires et officiaux, ou bien sur votre ou sur leur délégation, par ceux qui ont charge d'âmes, ou *trois fois*, s'il n'y a que deux églises et *six fois* s'il n'y en a qu'une : ils devront pareillement accomplir les autres œuvres prescrites ci-dessus. Nous voulons que cette indulgence puisse être appliquée aussi, par manière de suffrage, aux âmes qui sont sorties de cette vie en union avec Dieu dans la charité. Nous vous accordons en outre la faculté de réduire, selon votre prudence, à un moindre nombre, les visites aux églises susdites pour les chapitres et les congrégations de séculiers et de réguliers, les communautés, confréries, universités ou collèges quelconques qui font ces visites processionnellement.

Cas spéciaux.

Nous permettons aussi aux navigateurs et aux voyageurs de gagner la même indulgence, à leur retour ou à leur arrivée dans une station déterminée en visitant *six fois* l'église majeure ou paroissiale, et en accomplissant convenablement les autres œuvres, comme il a été prescrit plus haut.

Quant aux réguliers de l'un et l'autre sexe, même à ceux qui sont cloîtrés à perpétuité, et à tous autres laïques et ecclésiastiques, séculiers ou réguliers, qui se trouvent empêchés, par détention, infirmité corporelle ou toute autre juste cause, de remplir les prescriptions susdites ou quelques-unes d'entre elles, Nous accordons à leur confesseur le pouvoir de les commuer en d'autres œuvres de piété, en y ajoutant la permission de dispenser de la communion les enfants qui n'ont pas encore été admis à la première communion.

Confesseurs.

EN outre, Nous concédons à tous et à chacun des fidèles, tant laïques qu'ecclésiastiques, aux séculiers et aux réguliers de tout ordre et de tout institut, même de ceux qu'il faudrait nommer spécialement, la faculté de se choisir à cet effet quelque confesseur que ce soit, tant séculier que régulier, approuvé en fait ; les religieuses, novices et autres femmes vivant dans le cloître, pourront user aussi de cette faculté, pourvu qu'elles s'adressent à un confesseur approuvé pour les religieuses. Aux confesseurs eux-mêmes, mais seulement à l'occasion et pendant le temps du jubilé, Nous conférons les mêmes pouvoirs que Nous leur avons donnés lors du jubilé promulgué par Nos lettres apostoliques du 15 février 1879, commençant par ces mots : « *Pontifices maximi* », à l'exception toutefois de ce que Nous avons excepté par ces mêmes lettres.

Digitized by Google

Le jubilé est placé sous le patronage de la T. Ste. Vierge.

ENFIN, que tous s'appliquent avec un grand soin à mériter les bonnes grâces de l'insigne Mère de Dieu par un culte et une dévotion spéciale, surtout pendant ce temps. Car nous voulons que ce saint jubilé soit placé sous le patronnage de la très sainte Vierge du Rosaire ; et avec son secours Nous avons confiance qu'il y en aura beaucoup dont l'âme, purifiée par l'enlèvement de la tache des péchés, sera renouvelée par la foi, la piété, la justice non seulement pour l'espoir du salut éternel, mais encore comme augure d'un avenir plus pacifique sur la terre.

Comme gage de ces bienfaits célestes et en témoignage de Notre paternelle bienveillance, Nous vous donnons du fond du cœur la bénédiction apostolique ainsi qu'à votre clergé et à tout le peuple confié à votre foi et à votre vigilance.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le XXII décembre de l'année MDCCCLXXXV, la huitième de Notre Pontificat.

LÉON XIII, PAPE.

SAINT LAMBERT (SUITE).

XII.

L'HEURE où Dodon va perpétrer son crime, Liège, — *Legia ou Leodium* — n'est encore qu'une bourgade infime du pays des Tongrois; mais par les avantages de sa situation, ce hameau paraît naturellement appelé à de plus hautes destinées.

Assis entre des collines élevées, au milieu d'épaisses forêts dont les derniers arbres se mirent dans les flots de la Meuse, arrosé encore par deux ou trois ruisseaux limpides qui vont en clapottant porter leur tribut au grand fleuve, il a déjà maintes fois attiré l'attention d'illustres personnages.

Un jour, passant par là, saint Monulphe, premier évêque de Tongres, s'est arrêté séduit par l'agrément du site. Sondant l'avenir d'un regard prophétique, il a dit à ceux qui l'entouraient :

— « Voici un endroit béni, que le Seigneur a choisi pour le salut d'un « grand nombre ; quelque jour Il rendra ce village illustre par les mérites « d'un de ses serviteurs, et il l'élèvera au rang des plus grandes cités. »

Et le prélat a fait ériger au milieu de la forêt un humble sanctuaire, qu'il a dédié aux saints martyrs Côme et Damien.

Digitized by Google

L'heure est venue où la prophétie de saint Monulphe va recevoir son accomplissement.

***

Dans cette solitude de Liège, à l'ombre du modeste sanctuaire de Saint-Côme, Lambert vient chaque année passer de longues heures de recueillement et de prière ; il y vient puiser dans les jeûnes, les macérations et les veilles de nouvelles forces pour la défense des vérités éternelles.

La nuit même où Dodon arrive avec sa horde, Lambert veille aux pieds du crucifix. Son cœur déborde d'amertume : il l'épanche devant le Dieu de Gethsémani, il supplie le Seigneur d'abréger son épreuve, de lui donner à boire d'un seul trait le calice qu'il lui réserve...

Sa prière se prolonge ainsi jusqu'à l'aube

Au point du jour il quitte l'oratoire ; c'est l'instant où, par toute l'Église, chapitres et couvents s'assemblent, et sanctifient par l'office des Laudes, l'heure de la Résurrection du Sauveur. Lambert veut unir sa voix à celle de l'Église universelle ; il éveille ses disciples et les convoque à l'Œuvre de Dieu.

Mais en ce moment ses forces trahissent son courage ; l'homme de Dieu se sent défaillir, épuisé par les angoisses et les fatigues de la nuit ; sur le conseil de ses neveux il doit gagner sa chambre et y chercher un peu de repos.

Repos bien insuffisant, et qui n'est guère qu'une autre fatigue : quelques planches à peine couvertes de paille composent seules la couche où va s'étendre le saint !

***

Cependant l'office se termine, et les serviteurs se dispersent pour vaquer à leurs travaux. L'un d'eux qui est sorti de la villa, voit arriver au loin la troupe du frère d'Alpaïde ; effrayé, il rentre précipitamment et avertit ses compagnons du danger qui paraît les menacer. Une vive alarme se répand aussitôt dans toute la villa, mais aucun de ces fidèles serviteurs n'ose troubler le sommeil du maître, à qui tous portent autant d'amour que de vénération.

La troupe arrive bientôt à la demeure de celui qu'elle cherche. Les soldats de Dodon sont revêtus de cuirasses, armés de lances, d'arcs, de frondes ; lui-même est à leur tête, qui les excite de la voix et du geste. On rompt les clôtures de l'enceinte et l'on se précipite vers la porte de la maison. Là sont groupés les serviteurs et les disciples de Lambert qui ont eu le temps de saisir des armes ; Pierre et Audolecus, neveux du prélat, sont l'âme de la résistance. Les agresseurs essaient de forcer l'entrée, de percer de leurs lances les faibles murailles ; quelques-uns tentent de mettre le feu à l'habitation ; les défenseurs luttent vaillamment malgré l'infériorité de leur nombre, et le seuil de la pieuse retraite est bientôt couvert de sang.

Digitized by Google

***

Au bruit de la mêlée, Lambert s'est éveillé. Il comprend sans peine la nature du danger qui le menace. Il quitte sa couche en toute hâte, et dans un mouvement irréfléchi saisit une épée qui se trouve à sa portée.

Mais il repousse aussitôt, comme un piège du malin esprit, cette velléité d'une défense si légitime. Le saint prélat se redit la parole du Seigneur au Psalmiste: *Mihi vindictam, et ego retribuam ;* laisse-moi le soin de ta vengeance, et moi je les châtierai !

Et désormais il n'a plus qu'une pensée, qu'un désir : faire à Dieu le sacrifice de sa vie, — cueillir les palmes que Dieu a promises à ceux qui meurent pour la défense de ses vérités !

En ce moment Pierre et Audolecus sont restés maîtres du seuil de la porte, qui a été refermée et barricadée. Le prélat appelle alors ses neveux et ses autres défenseurs:

« — Si vous m'aimez comme je vous aime, dit-il, aimez aussi le CHRIST « comme je l'aime moi-même, et confessez vos péchés au Seigneur JÉSUS. « Pour moi, voici mon heure venue; mon être va se dissoudre et je vivrai « avec mon Dieu.

— « Mais n'entendez-vous pas, mon Seigneur, répond vivement Audole- « cus, les clameurs de vos ennemis? Ils menacent de mettre le feu à la « demeure, ils parlent de nous brûler vifs!

— « Ne craignons pas, reprend l'homme de Dieu, la cruauté de nos « persécuteurs; ce feu se retournera contre eux et les dévorera un jour « jusqu'à la moëlle de leurs os. Pour nous, mettons en Dieu notre confiance « et il anéantira nos ennemis. »

Puis s'adressant plus spécialement à ses neveux: « Souvenez-vous, leur « dit-il, de Gallus et de Rioldus; devant Dieu vous êtes responsables de « leur sang, dont on vient aujourd'hui chercher vengeance. Le Seigneur ne « laisse aucun péché sans châtiment, mais il ne frappe pas deux fois le « pécheur. Satisfaites aujourd'hui à sa souveraine justice; gardez vos mains « pures de souillures nouvelles; laissez déchirer vos corps, et vous sauverez « vos âmes pour l'éternité.

— « Consultez donc les Saints Livres, Père bien-aimé, reprend Audole- « cus, et vous achèverez de nous convaincre; et il en sera de nous ce que « voudra le Seigneur. »

L'homme de Dieu répond au désir du jeune homme; par une pratique familière à ces siècles de fortes croyances il ouvre le psautier au hasard et son œil s'arrête sur un verset qu'il lit à ses disciples: *Quoniam requirit Dominus sanguinem servorum suorum...;* car le Seigneur vengera le sang de ses serviteurs...

Et il referme le livre en ajoutant: « Que Dieu voie et nous venge! »

***

Les disciples quittent silencieusement la chambre de leur maître.

Digitized by Google

Ils sont là, jeunes et forts, assez nombreux pour vendre chèrement leur vie.

Mais Dieu et leur Père leur ont dicté leur devoir: avec la grandeur sereine des martyrs, ils vont désarmés au-devant de la mort, qui les attend au seuil de la villa...

Le prélat est resté seul; son âme goûte une paix ineffable et un sourire céleste illumine ses traits: voilà que sonne son heure suprême! Sa prière de la nuit est exaucée: le Seigneur daigne abréger son épreuve et lui montrer le terme de ses travaux.

Lambert se prosterne la face contre terre, et à l'exemple de son Maître il étend les bras; recommandant son âme à la divine miséricorde, il attend, dans l'oraison et les larmes, le bon plaisir de son Créateur.

L'instant désiré ne tarde guère. Les assassins envahissent bientôt la villa, où nul n'oppose plus de résistance; Pierre et Audolecus périssent sous leurs coups avec le plus grand nombre des serviteurs du prélat.

Un des agresseurs, plus ardent que les autres, est monté sur le toit de paille, qui couvre seul la chambre de l'homme de Dieu; il y pratique une ouverture et aperçoit Lambert étendu sur le pavement.

Et alors se consomme l'attentat sacrilège... D'un trait qu'il lance, le meurtrier cloue au sol le corps du martyr, — et l'âme du pontife, au milieu d'une prière, s'envole délivrée vers les cieux.

XIII.

L'histoire d'un homme finit à sa mort.

A sa mort commence l'histoire d'un saint.

Nous avons raconté l'histoire de Lambert le Pontife, — et il nous reste à raconter l'histoire de saint Lambert.

Même ici-bas, les saints ont une double existence. Quand l'âme d'un bienheureux a quitté son enveloppe de chair, ce corps inanimé paraît prendre une vie nouvelle. Dieu s'en empare, il y substitue son action toute-puissante à l'action bornée de l'âme, et par la volonté du Très-Haut, cette matière sans vie devient un instrument de vivification.

Mais qui n'admirera la bonté du Seigneur envers ses élus? Ce n'est pas seulement à leurs restes mortels qu'il attache une partie de sa toute-puissance: les objets qu'ils ont touchés de leurs mains, ceux dont ils se sont couverts, la terre qu'ils ont foulée de leurs pieds, le sol qu'ils ont arrosé de leur sang, la pierre qui recouvre leur sépulture, — tout sert au Tout-Puissant pour la glorification de ses serviteurs.

Ainsi va-t-il glorifier le Pontife martyr.

***

Quelques serviteurs ont échappé au massacre. Ils recueillent pieusement la dépouille mortelle de leur maître et la déposent dans une barque.

Digitized by Google

La nuit suivante le fleuve, dans son cours silencieux, emporte les restes du prélat vers sa ville épiscopale.

Déjà l'on y connaît le martyre de Lambert ; une consternation générale pèse sur toute la ville ; le clergé, les fidèles, les pauvres surtout, — dont il était le père, — pleurent le grand évêque si lâchement massacré.

« Il a fait de grandes choses, dit-on de toutes parts ; il en eût fait de plus grandes encore, s'il eût vécu. Plût au ciel que nous fussions morts avec lui, car nous ne pourrons supporter son absence. »

Bientôt on apprend l'arrivée des précieux restes du saint.

Aussitôt une innombrable multitude se porte sur les deux rives du fleuve. Le corps, enlevé de la barque, est reçu sur une civière tendue d'étoffes de prix, et transporté au chant des Psaumes à l'église de Saint-Pierre, la plus rapprochée du rivage.

Et cette nuit-là, clergé et peuple font à l'envi la veillée funèbre, en priant et en psalmodiant.

***

Mais les larmes sont bientôt séchées; un autre sentiment s'empare des cœurs et les glace : — c'est la peur !

N'a-t-on pas désigné Dodon comme l'auteur du crime ? Dodon, ce puissant leude, cet homme riche et redouté, cet allié de Pépin ! Notre deuil et nos larmes ne vont-ils pas lui déplaire ? Celui qui a osé frapper le pasteur, n'oserait-il rien entreprendre contre le troupeau ?

Puis le duc d'Austrasie n'est-il pas lui-même l'instigateur du meurtre ? La conduite de l'évêque a été si téméraire !... Et Dodon aurait-il été si audacieux s'il avait agi de sa propre initiative ?

Ainsi raisonnent bientôt les sages de Maestricht.

Cette nuit même on tient conseil : la peur y préside. On a bientôt décidé de faire au martyr les funérailles les plus humbles,—presque des funérailles clandestines !

De grand matin on y procède. La ville épiscopale possède deux grandes basiliques: l'une est dédiée à la Vierge Mère, l'autre à l'apôtre Barthélemy[1]; on n'y conduit pas les restes du pontife ; on les laisse à Saint-Pierre, et là, après une courte cérémonie, on les dépose dans le sarcophage du comte Aper, le père du bienheureux prélat.

Maestricht, cité ingrate, ta lâcheté te rend indigne de conserver un dépôt si glorieux ! Le jour est proche où tu subiras la peine de ton égoïsme et de ton indifférence !

***

Mais voici qu'au tombeau du saint il se passe des faits étranges !

Dans l'humble église qui le renferme on entend soudain de célestes

1. C'est maintenant l'église de Saint-Servais.

Digitized by Google

concerts ; nuit et jour les Anges y descendent, et viennent chanter autour du sarcophage de suaves et pures mélodies. A leur voix se mêle la voix du martyr lui-même, célébrant la gloire et la munificence du Créateur.

Tout Maestricht est témoin du prodige ; tous peuvent entendre les chants mystérieux et se délecter des célestes accords. Mais une sainte terreur retient les plus braves; nul n'ose franchir le seuil du sanctuaire ainsi devenu le vestibule du Paradis.

En vain d'ailleurs voudrait-on pénétrer le mystère de ces sacrés concerts. Quelqu'un, plus audacieux, s'approche-t-il de l'église, les chants s'affaiblissent et s'effacent en quelque sorte comme un mirage ; vient-on à s'éloigner les chants reprennent bientôt et retentissent avec plus de force.

Ineffable puissance et insigne bonté du Créateur ! tandis qu'il couronne au ciel les âmes de ses élus, il ne permet pas que leurs corps mêmes restent privés d'honneurs ici-bas. *(A continuer.)*

PÈLERINAGES MONASTIQUES.

LE MONT-SERRAT EN CATALOGNE (SUITE).

NOUS interromprons, nous aussi, à cette époque, qui fut la plus brillante du Mont-Serrat, notre exposé historique pour reprendre dévotement l'ascension de la sainte montagne. C'est de Collbato, petit village situé vers le sud-ouest que nous allons diriger notre marche vers le célèbre sanctuaire. Cette route n'est pas la plus commode; mais elle nous permettra de visiter, presque au bas de la montagne, les curieuses et immenses grottes qu'elle renferme dans ses flancs et que M. de Lavigne a décrites avec tant d'exactitude. « Collbato, nous dit-il, occupe l'un des côtés d'un ravin, dont l'autre bord est formé par la base verticale du mont. On suit pendant trois quarts heures sur les pentes de ce ravin, des sentiers à peine tracés, au milieu de chétives cultures. Le chemin est pénible, il faut escalader des roches éboulées, s'aider des mains, s'accrocher aux racines et aux touffes d'herbe. Enfin on touche à la montagne. Hélas ! c'est à trente mètres de hauteur, au tiers d'une muraille imposante, formée de blocs surplombant, qu'apparaît le trou formant l'entrée des grottes. Il y avait autrefois un cable qui pendait, attaché au tronc d'un frêne né au milieu des rochers; il y avait dans la hauteur quelques pierres saillantes et des pieux enfoncés de place en place; on se pendait à ce cable et on grimpait. On appelait cette route gymnastique

Digitized by Google

le *paso de las estacas*. Aujourd'hui une série d'échelles, ou à peu près, d'escaliers soutenus par des charpentes, conduit sans trop de peine jusqu'à l'entrée. Nous sommes au seuil de ces mystérieuses profondeurs. Devant nous se présente une grande ouverture fermée par une grille à demeure. Avant d'ouvrir la petite porte que l'on y a ménagée, le guide nous fait signe, et nous nous retournons pour considérer le magnifique panorama, qui se développe sous le regard. A nos pieds nous reconnaissons la route que nous avons parcourue; nous comptons les nombreux villages, qui émaillent de leurs constructions blanches ces terrains d'un rouge vif; il nous semble toucher de la main la petite ville d'Esparraguéra, et dans le fond s'étale Martorell, à l'entrée des ravins du Llobrégat, coupés à la gorge par le pont du chemin de fer et par celui d'Annibal.

« Nous entrons. L'aspect de la première salle, formée de blocs énormes, accumulés dans un effrayant désordre, nous donne le secret de la formation de la montagne tout entière. Ces masses semblent avoir été vomies vers le ciel, par quelque violente explosion souterraine, et en se heurtant, en retombant les unes sur les autres, restant suspendues entre elles de telle sorte qu'on croirait en provoquer la chute en les touchant du doigt, elles ont formé ces cavités immenses, qui sans doute s'étendent sous tout le cœur de la montagne. La nature de ces cavités explique *d'une manière certaine* comment des tassements et des éboulements intérieurs ont pu produire l'énorme déchirure de la gorge où se trouve le grand monastère des Bénédictins. La composition de ces blocs constitue une étrangeté géologique, qui fait l'étonnement de tous les hommes d'étude (1). La roche du Mont-Serrat est, pour la plus grande partie, un composé, un poudingue formé de cailloux roulés, de fragments de calcaire, de granit et de marbre de diverses couleurs agglomérés par un béton naturel d'argile rouge et de sable. Ce poudingue est d'une grande dureté, il se taille et se polit comme du marbre, il a été employé avec succès dans diverses parties de la construction du monastère. Quelques roches plus petites et les terres délayées par les suintements des eaux à travers la montagne, forment le sol des grottes où l'on ne circule qu'avec peine, l'attention toujours éveillée par cette pensée anxieuse qu'il suffirait peut-être du poids de quelques hommes pour entraîner dans des profondeurs inconnues la pierre sur laquelle ils s'aventurent. La première cavité dans laquelle on se trouve dès l'entrée est grande comme une cathédrale ; quatorze salles ou galeries lui succèdent; il ne faut pas moins de six heures pour les parcourir toutes, en descendant jusqu'à une profondeur de 56 mètres.

1. Au lieu de s'étonner, ou de chercher des explications peu admissibles, les savants feraient acte de sagesse, en se demandant si telle légende admise, depuis des siècles, par tout un peuple ne donnerait pas la clef de cette énigme géologique. Voudraient-ils refuser à l'Auteur de la nature le pouvoir de la modifier en certaines occasions, pour accomplir les desseins de son éternelle providence ?

Digitized by Google

« La première de ces salles a été nommée la *Gruta de la Esperanza ;* une ligne de rochers plantés debout, affectant des formes humaines, y représente sur la droite une espèce de cloison qui ne s'élève pas jusqu'à la voûte, et qui laisse derrière elle comme une galerie. Notre guide armé de sa torche et nous plaçant au milieu de la grotte, parcourait cette galerie et la lumière nous dessinait ces colosses comme d'immenses ombres chinoises. A gauche, il nous fit pénétrer, en grimpant à une hauteur de deux mètres, dans un salon nommé le *Camarin.* Ce salon se termine en coupole comme une chapelle byzantine et sur les parois se dessinent des colonnes qu'on dirait modelées de main d'homme. Des stalactites pendent de la voûte, semblables à des grappes de raisin ; d'autres descendent vers le sol en forme de pyramides renversées. A côté de l'entrée du *Camarin* une crevasse dans laquelle on ne pénètre qu'en se ployant en deux, conduit à une salle fort basse, couverte de cristallisations et qui a été nommée le *Tocador de las Silfidas,* le cabinet des Silphydes. En haut de cette crevasse, une ouverture placée à dix mètres du sol donne accès dans deux petites chambres où des familles de Collbato s'étaient réfugiées durant la guerre de l'indépendance. Le guide nous raconta que nos soldats ayant pénétré dans la grotte de l'Espérance, découvrirent cette retraite et que l'un des réfugiés les menaça de son *trabucco.* La détonation aurait pu produire, au milieu de ces roches, une commotion redoutable ; aussi nos soldats se retirèrent, laissant ces pauvres gens dans leur refuge. A l'extrémité de la grotte de l'Espérance, un puits de vingt mètres de profondeur, nommé *el pozo del Diablo,* se présente béant sous les pieds du visiteur. On y descend par un escalier de bois solidement appuyé aux parois du puits et garni d'une rampe. On compte 54 marches, au bas desquelles on se trouve engagé dans un sombre couloir, très étroit, surbaissé, où l'on n'avance qu'en se courbant en deux et parfois en rampant sur les mains et sur les genoux, jusqu'à une grosse roche qu'il faut escalader. Au delà, on se trouve dans une vaste et haute galerie, dont les murailles sont couvertes comme d'une ample draperie fournie par les enduits calcaires entraînés dans le suintement des eaux. De la voûte pendent jusqu'au sol d'énormes stalactites. Un gros bloc, qui affecte la forme d'un moine agenouillé a fait donner à la galerie le nom de *San Benito.* A l'est, et de plein pied, s'ouvre une autre galerie dans laquelle les stalactites et les stalagmites, soudées les unes aux autres ont formé des rangées de colonnes élégantes et sveltes. Une inscription sculptée dans la pierre atteste que les moines du Mont-Serrat y sont descendus en 1654 : elle a été nommée *el Claustro de los Monjes.* Au fond de ce cloître, le sol s'élève en rampe; la voûte d'une immense hauteur se perd dans l'obscurité; un escalier de bois aide à franchir une roche lisse jetée comme un pont au-dessus d'une crevasse, et l'on pénètre dans une nef immense où le travail des cristallisations est en pleine activité. Les eaux pluviales filtrent lentement jusqu'à cette grotte, y déposent et accumulent les particules calcaires

Digitized by Google

et siliceuses qu'elles ont recueillies et y forment sans relâche de magnifiques concrétions. Au feu rouge des torches, l'effet de ces stalactites vivantes où l'eau perle sans cesse est surprenant et magique ; il devient resplendissant et merveilleux à la lumière des feux de Bengale. On a nommé cette salle *la Gruta de las Estalacticas.* Elle communique de niveau et vers la droite avec une autre salle de plus petites dimensions, sans cristallisations, et que signale une nervure ogivale de la plus rigoureuse régularité, qui se lance de l'un des angles, se dessine à travers la voûte et descend s'attacher à l'angle opposé. Au milieu de la salle s'élève complètement isolée une masse de poudingue qui figure un éléphant, la tête basse et portant deux tours. C'est *la Gruta del Elefante.*

« Revenus dans la salle des stalactites, nous apercevons au fond, entre deux colonnes, un amas de roches informes et monstrueuses, et au milieu de ces roches, une noire crevasse qu'on appelle *la Boca del Infierno.* Elle a une profondeur de cinq mètres, nous y descendons avec quelque difficulté, par des degrés ménagés dans la roche, et nous nous trouvons dans un long corridor tortueux dont le sol est rocheux et dont le parcours est lent et pénible. Enfin nous débouchons dans une galerie que trois ou quatre groupes de roches, ressemblant à des figures humaines enveloppées d'amples draperies ont fait baptiser *Galeria de los fantasmas.* L'une d'elles a reçu le nom de grotte de la *Dama blanca*, parce qu'on y aperçoit, au-dessus d'un entassement de roches, se détachant en blanc sur un fond sombre, une grande pierre blanchâtre, qui ressemble à l'apparition des légendes écossaises. Cette apparition semble placée là pour annoncer aux visiteurs une autre surprise, la dernière salle de ce magnifique palais souterrain. Guidés et encouragés par notre guide, nous escaladons un amas de roches qu'on croirait être les premières assises d'un escalier de géants, et nous parvenons dans une pièce circulaire mesurant huit à dix mètres de diamètre, dont la voûte est d'une hauteur immense, entourée de colonnes et de groupes capricieux de stalactites. Les parois, les colonnes, les stalactites sont couvertes d'un glacis d'argile rouge clair, qui, à la lumière des torches, prend l'aspect d'un revêtement doré. Cette merveille d'architecture élégante et coquette a reçu le nom de *Salon del absido gotico.* C'était le terme de notre exploration.....en reprenant notre chemin par la Bouche de l'enfer et le Puits du diable, nous pûmes retrouver l'entrée et revenir enfin à la lumière. »

Reprenons maintenant le chemin qui de Collbato conduit au grand monastère du Mont-Serrat et jusqu'à la cime de la sainte montagne. Il se développe sur une longueur de onze mille mètres, pénètre, par d'étroits passages, au milieu des vallons intérieurs qu'il contourne, et ces passages sont parfois si dangereux, qu'il a fallu, sur plusieurs points, établir des escaliers en bois. Heureusement les chevaux et les mulets de la Catalogne ont le pied sûr et marchent sans broncher sur ces sentiers pierreux, bornés

Digitized by Google

d'un côté par des roches de poudingue qui surplombent, et, de l'autre, par des précipices dont les profondeurs paraissent incommensurables. Il y a bien, outre la voie carrossable de Monistrol, un troisième chemin plus court, qui s'élève à travers les contreforts de rochers placés au-dessus du Llobrégat, mais il n'est accessible qu'aux gens du pays, munis *d'alpargatas* (1). Lorsque l'on s'est élevé à 540 mètres environ au-dessus de la plaine, on rencontre un passage fort difficile, où les pèlerins prudents mettent ordinairement pied à terre. Deux hommes peuvent à peine y passer de front et la dalle de granit qui forme le sol en cet endroit est tellement polie par le fer des montures, qu'il est nécessaire de traverser fort doucement ce pas si dangereux. Mais à peine a-t-on fait, au delà, quelques détours dans une sorte de couloir, contournant la montagne, que l'on se trouve bien dédommagé de sa peine par une vue magnifique, ouverte tout à coup vers l'Orient, entre deux énormes rochers qui forment, en cet endroit, une arcade naturelle; une croix de pierre invite les voyageurs à se reposer un moment sur ses marches, devant ce splendide panorama.

Un peu plus loin le chemin se bifurque. A droite, il conduit au grand monastère ; à gauche, il monte vers l'ermitage de Saint-Jérôme, qui est le point le plus élevé de la sainte montagne. C'est vers ce dernier sommet que vont tendre maintenant tous nos efforts. A mesure que l'on s'élève dans l'intérieur du Mont-Serrat, se présentent de petites vallées, qui ont assez de terre végétale pour nourrir des arbustes et même de petits bois taillis, au milieu desquels gazouillent des merles et des rossignols, que l'on est tout surpris d'entendre à une si grande hauteur. Autrefois ces oiseaux, et beaucoup d'autres encore, peuplaient, en bien plus grand nombre, la montagne et vivaient en si grande familiarité avec les moines et les ermites qu'ils se posaient sur leurs mains et sur leurs capuchons, les becquettant et témoignant leur affection de mille façons gentilles (2). Après avoir dépassé ces riants vallons, on voit s'élever de toutes parts les immenses cônes de rochers dénudés, arrondis par les pluies, par les vents, et qui, de la plaine, apparaissent comme une rangée gigantesque de fantômes aux sombres vêtements. Si l'on crie, la voix va rebondissant d'un rocher à l'autre par une série d'échos d'un effet très extraordinaire. Au milieu de ces roches fantastiques, se montre, dans une position très escarpée, l'ermitage de Sainte-Anne, maintenant à demi ruiné et distant du monastère principal d'un quart de

1. Ce sont des espèces de sandales faites en jonc ou en paille tressée. Les Carmélites de la réforme de sainte Thérèse s'en servent encore, même en France et en Angleterre.

2. Les vers catalans, qui suivent, rappellent cet aimable commerce, image affaiblie de la paix établie par le Créateur, dans le paradis terrestre, entre l'homme et tous les animaux de la création:

Los Ancelets graciosos
Viven alli sens susto ni cendado,
Puig venras qu'amorosas
Se posan sobre l'musclo ab desenfado
Ya escusas d'un pingo quels provoca
Mil voltas ab lo bech besan la boca.

Digitized by Google

lieue. Il était autrefois assez vaste, puisqu'il servait comme de paroisse aux pieux habitants des treize ermitages disséminés sur le Mont-Serrat, et leur supérieur, appelé *el Vicario della Montana*, y faisait sa résidence. Après quelques détours au milieu des rochers debout ou éboulés, on arrive devant quelques vieux pans de murs, qui s'élèvent sur un petit plateau, couvert d'un maigre gazon. C'est *San-Geronimo*. Cet ermitage, distant du grand monastère de près de quatre kilomètres, domine toute la sainte montagne. Ses tristes débris sont placés immédiatement au-dessus de l'immense muraille à pic qui descend presque jusqu'aux rives du Llobrégat. Ils s'élèvent sur des rochers, qui font une saillie dans l'espace, et lorsque l'on se penche à l'unique fenêtre, qui donne dans ce vide effrayant, le vertige vous saisit et vous entraînerait si l'on ne se cramponait fortement à l'embrasure. De cette hauteur la vue s'étend librement sur la haute Catalogne, l'Andorre et les Pyrénées.

Ce n'est pourtant pas le point le plus élevé du Mont-Serrat. A un jet de pierre de *San-Geronimo* se dresse, vers le nord-ouest, un énorme rocher, qui domine de quinze mètres le petit plateau gazonné. Des escaliers fort abruptes, et où il est nécessaire de s'aider des genoux et des mains, conduisent sur ce dernier sommet que les Catalans appellent la *Miseta* (la tablette). Il s'y trouvait jadis un oratoire fort étroit, dédié à Notre-Dame la plus haute, *Nostra Senhora la mas alta*. Parvenu sur ce piton isolé, on jouit d'un spectacle qu'il est rarement donné à l'œil humain de contempler. « Au nord, dit le voyageur Germond, c'est la haute Catalogne et les Pyrénées ; à l'ouest Lérida, et en arrière les montagnes de l'Aragon ; à l'est, la ville et le port de Barcelone, et au delà la Méditerranée ; au sud, la mer encore, les côtes de Castellon et de Valence, et tout au loin, à l'horizon, les îles Baléares ; c'est comme une immense carte géographique, où les villes ne représentent que des points blancs. » Il faut une bonne heure pour redescendre de ce sommet vertigineux au grand monastère ; on s'y rend par des sentiers étroits et très rocailleux ; mais arrivé à la bifurcation, on prend le chemin qui contourne la pente orientale de la montagne, au-dessus de la vallée du Llobrégat et qui est moins rude pour les pieds des pauvres pèlerins. Le grand monastère n'apparaît que lorsque l'on débouche sur l'étroit plateau, qui le contient à grand'peine. Mais il est à propos avant d'y pénétrer et d'en faire la description, de terminer notre courte analyse de l'histoire de la célèbre abbaye jusqu'à la Révolution française.

(A continuer.)

Digitized by Google

NOUVELLES BÉNÉDICTINES.

ROME. — Notre Saint-Père le Pape vient de nommer protecteur de l'œuvre du jubilé sacerdotal de Sa Sainteté, Son Éminence le cardinal Schiaffino, de l'Ordre de Saint-Benoît. Nos lecteurs savent que ce jubilé se célébrera solennellement à Rome l'an prochain, et que des comités organisateurs des préparatifs à faire pour ces fêtes et pour les cadeaux à offrir au Père commun des catholiques, se sont constitués sur divers points de la catholicité, et particulièrement en Belgique. Nous saisissons cette occasion pour leur recommander la Revue de l'œuvre, intitulée : « Le jubilé sacerdotal de Sa Sainteté Léon XIII ; » elle se publie en plusieurs langues et paraît pour la Belgique chez Peeters à Louvain.

MÉKITARISTES.—Moins de deux ans se sont écoulés depuis le jour où nous annoncions à nos lecteurs l'élévation à la dignité d'abbé-général des Bénédictins arméniens, dits Mékitaristes, de S. G. Mgr D. Wartan Esztégarian, archevêque titulaire de Selimbria (1). Aujourd'hui, nous avons la douleur d'apprendre sa mort prématurée ; l'illustre prélat est mort subitement à Trieste, le 23 juin, à son retour d'un voyage à Rome; il n'était âgé que de 45 ans. C'est monseigneur Vannutelli, ancien nonce à Bruxelles, qui l'avait sacré à Vienne, lieu de résidence du défunt, peu de temps après son élection au généralat qui eut lieu le 19 septembre 1884. Mgr Esztégarian était fils de parents arméniens établis en Transylvanie.

Les Bénédictins arméniens s'occupent spécialement de la grande œuvre de la propagation de la foi catholique en Orient. Ils ont des abbayes en Autriche, à Paris et à Venise; ce dernier monastère, particulièrement connu sous le nom d'abbaye de Saint-Lazare, a mérité la haute estime des hommes les plus compétents dans les affaires d'Orient.

SICILE. — On annonce de Catane que le nouveau cône formé à l'Etna par la terrible éruption de ces derniers temps portera le nom du vénérable archevêque Mgr D. Joseph Benoît Dusmet; tel est le vœu, paraît-il, des habitants de ces contrées désolées, désireux de témoigner leur reconnaissance envers leur digne pasteur. Le dévouement de l'archevêque, disent les journaux du pays, s'est manifesté d'une façon surhumaine lors de l'épouvantable catastrophe qui a ravagé les abords du volcan ; Mgr Dusmet était partout, consolant, soulageant, encourageant les malheureux qui l'appelaient leur père et le comparaient à saint Charles Borromée, l'ange de la peste de Milan. On dit que le charitable prélat a contracté à la banque de Palerme un emprunt de cent mille francs afin de pouvoir faire face aux nom-

1. Voir *Messager* I, p. 486.

Digitized by Google

breux et pressants besoins de son pauvre peuple; la banque, ajoute-t-on, se confiant en la seule parole du vénéré prélat, n'avait exigé ni caution, ni hypothèque, ni même d'intérêt.

Mgr Dusmet d'Amours, archevêque de Catane, est né à Palerme le 15 août 1818 ; jeune encore, il entra dans l'Ordre de St-Benoît et fit profession en 1840 à l'abbaye de St-Martin de Scalis, dans sa ville natale. D'abord abbé de St-Nicolas *de Arenis* à Catane, il devint archevêque de cette ville en 1866. Il eut la douleur de voir supprimer son monastère avec tant d'autres à la suite de la révolution italienne ; depuis lors, il vit à l'archevêché entouré de ses confrères qui forment autour de lui une petite communauté monastique. Il n'est pas improbable que l'archevêque de Catane qui jouit de la plus haute estime de Sa Sainteté Léon XIII ne soit prochainement élevé aux honneurs du cardinalat.

ANGLETERRE. — Répondant à un désir exprimé par S. S. le Pape Leon XIII, la Congrégation bénédictine anglaise a formé récemment à Rome une maison d'études théologiques pour ses jeunes moines. Cette fondation vient de fournir une première promotion au doctorat ; le 21 mai dernier le R. P. Dom Laurent Larkin, du monastère de St-Edmond de Douai, défendait publiquement ses thèses avec le plus grand succès. La séance se prolongea longtemps et fut clôturée par la profession de foi du récipiendaire, après quoi celui-ci reçut solennellement la barrette et l'anneau de docteur et prêta le serment d'usage. Puisse cet heureux début être suivi d'autres succès analogues pour le jeune établissement naissant.

LE PÈLERINAGE DE SAINT BENOIT A MAREDSOUS.

Actions de grâces du mois.

1. MON RÉVÉREND PÈRE.

GLOIRE à saint Benoît qui nous a retirés d'une situation très critique, dans laquelle étaient impliquées avec nous de nombreuses familles. Le changement s'est opéré si subitement qu'humainement il est inexplicable. Une fois de plus, la puissance de notre grand saint Protecteur s'est manifestée aussitôt que nous l'avons implorée.

2. MON RÉVÉREND PÈRE.

Une famille avait recommandé aux prières de votre communauté, il y a environ 2 mois, un jeune homme très gravement malade. Par suite de la réponse

Digitized by Google

qu'on a eu la charité de m'adresser de Maredsous, une neuvaine a été commencée en l'honneur de saint Benoît. Notre but était d'amener notre jeune malade à faire un bonne confession et à communier, dans la crainte d'une mort qui pouvait le surprendre subitement et à laquelle il ne pensait en aucune manière. Grâces à ces prières, mon Révérend Père, le jeune homme s'est confessé et a communié plusieurs fois avec des sentiments de grande piété. Il a souffert beaucoup jusqu'à sa mort, mais avec une grande résignation. La pieuse mère du défunt m'a chargé de vous offrir ses remercîments pour les prières qui ont été faites et demande de vouloir bien les continuer pour le repos de son âme.

3. MON RÉVÉREND PÈRE.

Grand émoi dans une communauté religieuse ! Pour se mettre plus intimement sous la protection du grand saint Benoît, on s'était procuré sa statue. Deux jours à peine après sa joyeuse installation, une religieuse antérieurement atteinte souffre d'une recrudescence de son mal. Quatre étaient mortes depuis le commencement de l'année. On commence une neuvaine ; aura-t-on appelé saint Benoît pour qu'il exige un tel cadeau de joyeuse entrée ? Le dernier jour, la malade reprenait la direction de son cher noviciat à la grande joie et consolation de tous. On remercie saint Benoît, et on espère qu'il parachèvera son œuvre.

4. Actions de grâces à saint Benoît pour la conversion d'un vieillard, une difficulté d'intérieur aplanie, plusieurs prières exaucées, et de nombreux objets retrouvés.

5. Actions de grâces d'un curé qui remercie saint Benoît d'avoir pacifié sa paroisse, d'avoir calmé les esprits et de les avoir ramenés au bon sens pratique chrétien. Depuis que cette paroisse a été mise sous la protection spéciale du grand saint, une amélioration notable et inespérée s'est produite à tous les points de vue. Béni soit notre glorieux patron !

6. Actions de grâces pour une mort édifiante obtenue par l'intercession du bienheureux Père.

7. Une personne remercie saint Benoît en qui elle a grande confiance, d'avoir béni son commerce qui la met à même de subvenir à l'entretien de sa famille.

8. Neuf guérisons de maladies nerveuses, d'épilepsie, de douleurs internes, etc.

9. Plusieurs pèlerinages et actions de grâces à saint Benoît pour des faveurs temporelles obtenues, pour la paix intérieure recouvrée, pour la paix rétablie entre des familles, pour des affaires heureusement conclues, etc.

Recommandations.

— Une paroisse que le curé a placée sous la protection de saint Benoît. — Une première communition d'une paroisse. — Une première communion dans un pensionnat. — Plusieurs vocations. — Trois personnes atteintes de maladies mentales. — Quatre conversions. — Plusieurs personnes et familles pour diverses nécessités. — Une personne demande des prières pour le bien de sa famille et pour la faveur d'une heureuse union. — Quatorze malades. — Douze enfants malades. — Plusieurs grâces spéciales à obtenir. — Cinq affaires temporelles.

Digitized by Google

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER.

COURRIER ROMAIN.

A Sainteté Léon XIII a tenu dans le palais apostolique du Vatican le consistoire *secret* annoncé dans ma dernière correspondance. Le Saint-Père a prononcé une allocution tout intime et n'a abordé aucun des graves problèmes qui passionnent les esprits. Le Souverain-Pontife a fait l'éloge des nouveaux cardinaux; c'est afin de donner à l'épiscopat et au peuple français une marque publique de son affection et de resserrer encore les liens de vénération et d'amour qui attachent cette généreuse nation à l'Église Romaine qu'il a choisi les cardinaux français. — Après cette allocution, Sa Sainteté a daigné créer et publier cardinaux de la sainte Église Romaine dans l'ordre des prêtres les cinq archevêques de Sens, Reims, Rennes, Baltimore et Québec et dans l'ordre des diacres Mgr Théodoli majordome et le R. P. Mazzella de la Compagnie de JÉSUS. Ensuite le St-P. a pourvu plusieurs églises métropolitaines et cathédrales. Aussitôt après la cérémonie consistoriale le maître de chambre du cardinal Pecci ainsi que le substitut de la *Sommisteria* apostolique se sont rendus auprès de Mgr Théodoli pour présenter au nouveau cardinal, d'après le cérémonial d'usage, le billet officiel lui notifiant la nouvelle de son élévation à la pourpre ainsi que le décret consistorial de cette promotion. Même notification a été faite au R. P. Mazzella. Les deux nouveaux cardinaux ont reçu ensuite les félicitations des prélats et des personnages de la cour pontificale. — Les gardes-nobles pontificaux chargés de porter la barrette cardinalice aux archevêques étrangers ainsi que les ablégats sont partis aussitôt après le consistoire pour leur destination respective.

Quelques jours après avait lieu le consistoire *public* pour donner le chapeau cardinalice aux ÉÉmes cardinaux de Vienne, Lisbonne et Valence et aux deux cardinaux Théodoli et Mazzella. Sa Sainteté est descendue avec sa noble cour dans la salle des *Paramenti* où l'attendaient les ÉÉmes cardinaux, les prélats, archevêques et évêques, les officiers et les avocats consistoriaux. Là, le Souverain-Pontife a revêtu les ornements sacrés, puis a pris place sur la *Sedia gestatoria* et, escorté par les personnages susdits, a fait son entrée solennelle dans la salle Royale où, étant monté sur le trône, il a commencé la cérémonie solennelle du consistoire. Après que les cardinaux eurent prêté au Saint-Père le serment d'obéissance, les nouveaux princes de l'Église introduits dans la salle Royale par les cardinaux de l'ordre des diacres se sont avancés jusqu'au trône du Souverain-Pontife, auquel ils ont baisé le pied et la main et dont ils ont reçu le baiser

Digitized by Google

de paix. Après avoir donné l'accolade à leurs ÉÉmes confrères, les cinq nouveaux cardinaux sont revenus devant le trône où ils ont reçu le chapeau cardinalice des mains du Saint-Père avec le cérémonial d'usage. Sa Sainteté a béni tous les assistants, puis est retournée processionnellement à la salle Ducale, d'où, après avoir déposé ses ornements, Elle est rentrée dans ses appartements particuliers. Les ÉÉmes cardinaux se sont rendus ensuite à la chapelle Sixtine pour chanter le *Te Deum* et puis sont revenus dans la salle du Consistoire secret où le Saint-Père a, selon l'usage, fermé la bouche aux nouveaux élus.

Le même jour l'avocat consistorial, M. Gioazzini, a plaidé pour la troisième fois devant le sacré collège en faveur de la cause de béatification de la vénérable servante de Dieu, sœur Marie Gertrude Salandri, romaine.

Les nouveaux cardinaux ont été reçus après la cérémonie en audience particulière par le Saint-Père qui leur a assigné leurs titres cardinalices et les sacrées congrégations suivantes : à Son Ém. le Cardinal Neto, patriarche de Lisbonne, le titre presbytéral des Saints-Douze Apôtres avec les congrégations de la Propagande, des Rites et des Indulgences. A Son Ém. le Cardinal Monescillo y Viso, archevêque de Valence, le titre presbytéral de Saint-Augustin avec les congrégations du Concile, de l'Index, de la Discipline régulière et des Études. A Son Ém. le Cardinal Ganglbauer, archevêque de Vienne, de l'ordre de Saint-Benoît, le titre presbytéral de Saint-Eusèbe avec les congrégations des Évêques et Réguliers, des Rites, des Études et du Cérémonial. A Son Ém. le Cardinal Theodoli, le titre diaconal de Sainte-Marie *della Scala* avec les congrégations du Concile, des Rites, du Cérémonial et de la Fabrique de Saint-Pierre. A Son Ém. le Cardinal Mazzella, le titre diaconal de Saint-Adrien au Forum avec les congrégations de la Propagande, de l'Index, des Études, des Indulgences et des Saintes Reliques.

Le jeudi de l'Ascension a donc eu lieu l'inauguration solennelle de la nouvelle abside de Saint-Jean de Latran. La messe solennelle a été célébrée à l'autel papal par Son Ém. le Cardinal Monaco la Valette, archiprêtre de la basilique. Dans les bancs du chœur assistaient en *cappa magna* une dizaine de cardinaux, parmi lesquels les cardinaux Jacobini et Parocchi, chargés de représenter le Souverain-Pontife dans cette solennité. Le corps diplomatique près le Saint-Siège avait pris place dans les tribunes réservées. Il y avait dans le chœur à la suite des cardinaux, seize évêques, puis les chanoines prélats envoyés en députation par les chapitres des grandes basiliques, et enfin les bénéficiers et les élèves du séminaire Romain. Une foule considérable s'était portée à Saint-Jean de Latran pour assister à cette fête religieuse incontestablement la plus belle depuis 1870. Tout Rome a voulu admirer l'œuvre due à la munificence de Léon XIII.

Deux autres cérémonies plus simples, mais non moins intéressantes, ont eu lieu aussi dans le courant de ce mois. Son Ém. le Cardinal-Vicaire a

Digitized by Google

posé la première pierre de deux nouvelles églises dont l'une est dédiée à saint Joseph et que les religieuses du saint patriarche font construire dans le nouveau quartier des *Orti Sallustiani;* et l'autre qui prendra le beau titre de *Corpus Domini* sera confiée à la garde des dames de l'Institut de l'adoration perpétuelle, fondé en Belgique en 1857 par la comtesse Anna de Méeûs, qui en est la Supérieure Générale : ces religieuses établies à Rome depuis cinq ans font bâtir un couvent tout près de cette nouvelle église.

Son Éminence assistée de plusieurs prélats et entourée des principaux membres de l'aristocratie romaine a procédé avec une religieuse solennité à toutes les cérémonies qui se pratiquent dans ces circonstances et a posé dans les fondements le procès-verbal signé par Elle-même et dressé par Mgr Panicci protonotaire apostolique qui a rempli les fonctions de notaire. Ces deux nouvelles églises seront d'une grande utilité à cause de leur position dans les nouveaux quartiers de Rome où malheureusement les églises sont rares et où les temples protestants abondent.

La prélature romaine a fait une perte des plus sensibles dans la personne de Mgr Pettinari archevêque de Palmyre mort subitement. L'illustre défunt était secrétaire de la sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers, poste cardinalice où l'avait appelé l'estime particulière de Léon XIII, au mois de juillet dernier. Cette mort laisse de grands regrets aux nombreuses personnes qui avaient su apprécier ses hautes vertus. On parle de Mgr Sepiocci, président de l'Académie des nobles ecclésiastiques et de Mgr Paolucci, évêque de Viterbe, pour le remplacer.

La sacrée Congrégation des Rites a tenu en présence du Souverain-Pontife une séance générale concernant la solution du doute dit du *tuto procedi posse* pour les béatifications des vénérables Grignon de Montfort, Hofbauer, frère Égidius de Saint-Joseph et sœur Inès de Beniganino dont Sa Sainteté avait déjà proclamé les miracles par un décret du 21 février de cette année. Dans cette même séance, la sacrée Congrégation des Rites a été appelée à se prononcer sur l'authenticité des miracles du Vénérable Félix de Nicosie frère capucin.

Le cardinal Jacobini a fait savoir à M. de Schloezer, ministre d'Allemagne près le Vatican, que l'obligation de la notification des nominations ecclésiastiques serait, à partir d'à présent, considérée d'une façon définitive comme permanente par la curie et que, par conséquent, les évêques prussiens allaient être chargés par le Pape de faire désormais connaître au gouvernement de Berlin les noms des ecclésiastiques désignés pour diriger les cures vacantes.

La semaine dernière a été signé au Vatican le nouveau concordat qui règle la question du droit de patronage de la couronne de Portugal aux Indes orientales. A cet effet l'ambassadeur du Portugal près le Saint-Siège s'est rendu à la secrétairerie d'État avec tout le personnel de son ambassade.

Digitized by Google

Le concordat a été signé par l'Ém. cardinal Jacobini et par Son Excellence l'ambassadeur de Portugal en présence de Mgr Mocenni substitut du secrétaire d'État et le pro-secrétaire des affaires ecclésiastiques extraordinaires.

Mgr Spolverini internonce à La Haye vient d'arriver à Rome pour conférer avec le Saint-Père sur les négociations qui ont amené le règlement de l'archevêché de Fribourg. On assure qu'il ne retournera plus en Hollande, le pape voulant le retenir auprès de lui pour l'employer dans une charge plus importante de l'Église. Mgr Rotelli délégat apostolique à Constantinople ne sera pas rappelé de sa mission. Le Cardinal préfet de la Propagande a fait valoir auprès du Saint-Père les raisons qui exigent que son œuvre soit continuée encore pendant quatre ou cinq ans. Le Souverain-Pontife en se conformant à ces exigences aurait décidé de récompenser plus tard son représentant en le créant cardinal, comme s'il avait rempli ses fonctions dans une nonciature de première classe.

Un décret *Urbis et Orbis* de notre Saint-Père le pape Léon XIII qui vient de paraître, proclame saint Camille de Lellis et saint Jean de Dieu protecteurs de tous les hôpitaux et des infirmes en général. Sa Sainteté a remis au nouvel évêque de Madrid la rose d'or qu'elle envoie à Sa Majesté la reine-régente d'Espagne. Le Souverain-Pontife vivement touché de la situation où les classes pauvres de la population de Venise se trouvent réduites par suite de l'épidémie cholérique a envoyé à son Éminence le cardinal-patriarche une somme de dix mille francs pour qu'elle soit distribuée parmi les familles les plus éprouvées par le fléau.

Les chanoines et les curés de Rome se sont réunis dans le courant de ce mois dans la sacristie de Saint-Pierre à l'effet d'élire le camerlingue du clergé romain ; leur choix s'est fixé sur le chanoine Allegrini curé de Saint-Roch à Ripetta. Le nouvel élu a été reçu en audience particulière par le Saint-Père qui a daigné lui confirmer les pouvoirs de sa charge.

F. G.

BIBLIOGRAPHIE.

Bibliographia liturgica. *Catalogus Missalium ritus latini, ab anno MCCCCLXXV impressorum. Collegit* W. H. JACOBUS WEALE. *Londini, 1886, in-8°, XII. 296 pp.*

Le célèbre archéologue anglais M. W. H. James Weale, qui durant tant d'années a séjourné parmi nous et a illustré la Belgique de ses savantes publications, vient de faire paraître le premier volume de sa *Bibliographia liturgica*, catalogue de tous les livres liturgiques latins imprimés depuis les origines de la typographie jusqu'à nos jours. Ce premier volume, impatiemment attendu dans le monde savant et désormais indispensable à quiconque s'occupe d'études approfondies sur la liturgie, contient une

Digitized by Google

nomenclature des missels ; les deux plus anciens, l'un de Rome, l'autre de Milan, portent le millésime de 1475. M. Weale indique les missels des églises particulières, en adoptant l'ordre alphabétique et chronologique ; c'est ainsi qu'il commence par un missel de l'église d'Abo, en Finlande (1488) et termine sa liste par un autre de l'église de Zagrabia (Agram) en Croatie (1511). Le missel de Sarum (Salisbury) n'a pas eu moins de cinquante-trois éditions de 1487 à 1557 ; c'est là un indice de la grande vitalité qui existait au sein de l'Église d'Angleterre, au moment où vint fondre sur elle la réforme. Il va de soi que le missel romain est celui qui eut le plus d'éditions ; il en eut des milliers ; aussi, M. Weale s'arrête-t-il dans cette énumération à l'édition de Clément VIII qu'on n'a fait que réimprimer depuis, en y faisant les ajoutes prescrites par les Souverains Pontifes. Vingt-quatre missels portent le titre de *Missale itinerantium*, missel des missionnaires; le plus ancien de ceux-ci est de l'année 1500. M. Weale termine son premier volume par une énumération analogue des missels d'ordre religieux ; il y en a beaucoup de l'ordre de Saint-Benoît, de Congrégations spéciales de cet ordre, et même un certain nombre d'éditions propres à telle ou telle grande abbaye. L'important ouvrage de M. Weale n'est tiré qu'à 300 exemplaires et ne sera pas mis dans le commerce.

Pèlerinage en Terre-Sainte, *impressions et souvenirs, par le Père Fr.* A. PORTMANS, *des Frères Prêcheurs. 2e édit. Liège, H. Dessain*, in-8°, 1886.

Nous avons reçu de l'auteur un exemplaire de la seconde édition de cet intéressant ouvrage, et après l'avoir lu, nous nous faisons un plaisir de le recommander à nos lecteurs. Ce n'est pas sans une certaine crainte que l'on aborde la lecture d'un nouveau livre sur la Palestine, car on peut dire que le sujet n'est pas neuf et qu'il a été traité plus d'une fois de main de maître. Le père Portmans cependant se fait lire avec plaisir et utilité ; s'il parle habituellement en pèlerin, il se montre toutefois au courant des questions historiques, archéologiques et surtout bibliques qui ont été agitées dans ces derniers temps au sujet de la Terre-Sainte ; il ne dédaigne même pas d'emprunter des passages à certains auteurs trop malheureusement célèbres, en même temps qu'à nos meilleurs écrivains sur la matière : en cela il fait preuve d'un esprit large, tout en faisant éclater l'ardente piété du religieux suivant les traces du divin Crucifié. Ce livre est vrai et exact : quiconque a fait le pèlerinage de Terre-Sainte peut le constater ; ce n'est pas une mince qualité dans un récit de voyage. Il favorisera, nous l'espérons, le mouvement des pèlerinages à Jérusalem, trop oubliés dans notre pays quoiqu'ils soient une œuvre essentiellement utile non seulement au point de vue de la foi et de la piété personnelle, mais au point de vue de l'influence de l'Église catholique en Orient, tant désirée par notre Saint-Père le Pape Léon XIII.

Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1886-87. — N° 6. — 21 Août.

CHRONIQUE LITURGIQUE.

22 Août, Saint Joachim, père de la B^e Vierge Marie, *double de 2e classe.*

QUELQUES anciennes légendes nous ont transmis le peu que nous savons des parents de la Vierge. Son père s'appelait Joachim, nom qui signifie « la préparation du Seigneur. » Les Grecs le fêtèrent de bonne heure avec sainte Anne, le 9 septembre, lendemain de la fête de la Nativité. Ce culte ne s'établit que plus tard et assez lentement dans l'Église d'Occident. Au IVe siècle, saint Jérôme croyait encore que le père de la Vierge était le Cléophas de l'Évangile. Au commencement du IXe siècle, le pape S. Léon III « fit faire pour l'église de Sainte-Marie-Majeure un ornement sur lequel était représentée l'histoire des saints Joachim et Anne (1). » Il faut descendre jusqu'à la fin du XVe siècle pour trouver la mention de saint Joachim dans les livres liturgiques de nos églises. On lui assigna d'abord la date du 9 décembre, lendemain de la fête de la Conception de Notre-Dame. Puis nous voyons sa fête célébrée le 17 septembre, surlendemain de l'octave de la Nativité. Jules II la transféra au 20 mars ; mais saint Pie V la supprima complètement, ainsi que plusieurs fêtes du même genre. Elle fut rétablie à la date du 20 mars par Grégoire XV en 1620, et c'est encore en ce jour que le Martyrologe romain en fait mémoire. En 1738, l'empereur Charles VI ayant fait de vives instances auprès du Saint-Siège dans le but d'obtenir que les fêtes des saints parents de la Vierge fussent chômées par toute l'Église, Benoît XIII, pour éviter la trop grande multiplication des fêtes de précepte, ordonna qu'à l'avenir la fête de saint Joachim serait solennisée sous le rit double-majeur, le dimanche qui suit l'Assomption. Enfin, Sa Sainteté Léon XIII, s'inspirant à la fois et des vœux des fidèles et de sa dévotion spéciale envers le patron de son baptême, a récemment élevé au rang de double de seconde classe la fête de saint Joachim, en même temps que celle de sainte Anne.

24 ou 25 Août S. Barthélemy, Apôtre, *double de 2e classe.*

L'ÉVANGILE ne nous apprend rien de spécial sur saint Barthélemy. Nous savons par Eusèbe, qu'il prêcha l'Évangile dans les Indes, car saint Pantène, célèbre philosophe chrétien d'Alexandrie, ayant pénétré dans ce

1. Anastas. Bibliothec. Migne, P. L. t. CXXVIII, p. 1219.

Digitized by Google

pays pour y porter la foi, vers l'an 189, y trouva quelques habitants déjà instruits de la croyance chrétienne : ils lui montrèrent un exemplaire de l'Évangile de saint Matthieu, écrit en hébreu, que leurs pères, disaient-ils, avaient reçu de Barthélemy, l'Apôtre de leur nation (1). Mais comme les anciens donnaient le nom d'Indes à presque tous les pays du Midi et de l'Orient en dehors du monde connu, il serait difficile de désigner la contrée particulière ou prêcha le saint Apôtre. Toutes les églises d'Orient et d'Occident sont cependant unanimes à croire qu'il mourut martyr à Albanopolis, dans laquelle on a cru voir une ville voisine de l'Arménie, sur les bords de la mer Caspienne.

Vers l'an 508, l'empereur Anastase venait de bâtir la ville de Daras en Mésopotamie, lorsque saint Barthélemy lui apparut en songe, promettant de prendre sous sa garde la nouvelle cité. « Alors, dit un historien contemporain, Anastase y fit transférer les restes sacrés de l'Apôtre, et « ordonna de les y déposer (2). » Cependant, dans le cours du même siècle, on croyait posséder le corps de l'Apôtre dans les îles de Lipari, près de la Sicile, et dans la suite, les églises d'Orient ont elles-mêmes adopté cette croyance. C'est ce même corps qui, d'après la tradition reçue, reposerait à Rome dans l'église de Saint-Barthélemy-en-l'île. La plupart des anciens martyrologes marquent sa fête le 24 août, mais quelques-uns aussi le 25. On ignore la cause véritable de cette divergence, qui paraît maintenant encore dans la pratique des diverses églises, relativement à la célébration du jour du saint Apôtre.

29. Fête des SS. Anges gardiens, *double de 2e classe.*

L'ÉGLISE se montra assez réservée durant les premiers siècles, en tout ce qui concerne le culte des saints Anges, à cause de l'abus qu'en faisaient les sectes hérétiques. Les Grecs furent les premiers à établir une fête particulière, en l'honneur de saint Michel, à la suite de diverses apparitions du chef de la milice céleste. Cette fête passa ensuite en Occident, et le 29e jour de septembre fut consacré au culte non seulement du saint Archange, mais de toutes les légions angéliques. L'Espagne semble avoir été la première à en détacher quelques objets partiels, en établissant des fêtes spéciales en l'honneur de saint Gabriel et de saint Raphaël, les seuls, avec saint Michel, dont les noms soient contenus dans l'Écriture. Ces deux fêtes ne sont pas encore reçues dans l'Église universelle. Mais une troisième, celle des saints Anges gardiens, ne tarda pas à conquérir une place de choix dans la dévotion des fidèles, et par suite, dans les institutions de l'Église elle-même (3). Les églises d'Espagne la solennisaient au premier mars, et c'est de là qu'un pieux évêque de Rhodez (4) l'introduisit

1. Eusèbe, *Hist Eccl.* lib. V, c. 10. P. G. XX, 455. — 2. Theod. *Lect. Eccl. Hist.* lib. II, n. 57. P. G. LXXXVI, 211. — 3. Le Portugal fête en outre, le troisième dimanche de juillet, l'Ange « gardien du royaume ». — 4. François d'Estaing, dit *le Bienheureux* († 1529).

Digitized by Google

pour la première fois en deça des Pyrénées, au commencement du XVIe siècle. Plus tard Ferdinand d'Autriche fit des instances auprès du pape Paul IV pour obtenir l'extension de la fête. Au siècle suivant, Paul V, par un décret du 27 septembre 1608, approuva l'office du Saint-Ange gardien, et permit de le réciter *ad libitum*, le premier jour libre après la fête de saint Michel. En 1670, Clément X fixa la fête des saints Anges au 2 octobre; le même décret la rendait obligatoire dans toute l'Église. Par un indult spécial, elle est célébrée sous le rit de seconde classe, le premier dimanche de septembre, dans tous les pays qui faisaient partie du saint Empire Romain. Mais en Allemagne on prit généralement, comme premier dimanche, celui qui ouvre le mois civil, tandis qu'en Belgique la coutume s'introduisit de choisir ce premier dimanche suivant le comput ecclésiastique, c'est-à-dire, celui qui est le plus rapproché du 1er septembre, et le Saint-Siège a depuis autorisé cet usage.

5 Septembre. XIIe dimanche après la Pentecôte, *semid.*

L'OFFICE de ce dimanche est particulièrement célèbre dans l'antiquité à cause de l'Offertoire, *Precatus est Moyses*, etc. qui se trouve également dans la messe du jeudi après le second dimanche de Carême. Il rappelle l'intercession efficace du grand chef des Hébreux pour détourner les fléaux qui menaçaient son peuple, et le nom de « saint Moyse, Législateur et Prophète » se trouvait précisément hier au Martyrologe Romain. En outre, cet Offertoire était une de ces pièces curieuses, moins rares peut-être chez les anciens qu'on ne se l'imagine aujourd'hui, où l'on ne se contentait pas de redoubler les neumes ou formules mélodiques, mais on répétait aussi certaines paroles du texte, ce qui donnait à tout le morceau un caractère émouvant d'originalité et d'expression.

8. Nativité de la bienheureuse Vierge Marie, *double de 2e classe.*

VOICI la plus importante solennité que nous ayons rencontrée depuis la fête de l'Assomption. Si elle n'est pas tout à fait ancienne, elle se présente toutefois avec un caractère touchant : c'est évidemment l'institution d'un âge où la foi tendre et naïve éprouvait le besoin irrésistible de se procurer matière à de nouvelles joies, et ces joies, les peuples n'allaient pas les chercher en dehors de Dieu, de la Vierge et des Saints. C'est particulièrement dans les églises élevées sous le vocable de Notre-Dame, à partir du XIIe siècle, que nous avons pu remarquer la préférence des fidèles pour la fête de ce jour. On ne voyait pas s'élever à son sujet les difficultés soulevées contre la fête de la Conception : tous s'accordaient à proclamer la naissance de Marie toute sainte et toute pure; tous la saluaient comme l'aurore du salut, l'annonce de la grande joie, la gloire de notre terre. Dans les monastères en particulier, c'était une des grandes solennités *Principales* ou *Annuelles*. Avant la grand'messe, on voyait se déployer en une majestueuse procession le cortège des moines portant les croix d'or, les riches

Digitized by Google

évangéliaires, les châsses précieuses des saintes reliques ; clercs et peuples répétaient à l'envi les suaves répons composés par Fulbert de Chartres et mis en musique par le pieux roi Robert (1). Puis venait la grand'messe solennelle, à laquelle tous assistaient en chapes, et durant laquelle le chant de l'imposante antienne *Nativitas tua* précédait l'annonce du récit évangélique. De nos jours encore la fête de la Nativité compte parmi celles auxquelles le cérémonial des évêques invite les prélats à assister avec tout l'appareil qui convient à leur dignité. Enfin, dans certaines contrées, la coutume s'est maintenue de bénir aujourd'hui les semences que la saison prochaine verra confier à la terre (2). On aimait ainsi à rattacher à certaines fêtes disséminées durant le cours de l'année ces pieux usages qui associaient la vie journalière des populations à la vie même de l'Église.

12. Fête du Saint Nom de Marie, *double majeur.*

LES Hébreux attachaient une importance souveraine à la signification des noms imposés aux hommes. L'Écriture nous en fournit des preuves multiples. Celui de *Marie* correspond, d'après l'opinion généralement reçue, au mot latin *Domina*, Dame, Maîtresse, Souveraine. D'après une ancienne tradition contenue dans les livres apocryphes, ce nom lui fut imposé par un ange avant sa naissance même. L'Église professe une profonde vénération envers ce nom béni. Saint Étienne, premier roi chrétien de Hongrie au Xe siècle, avait pour lui un tel respect, qu'il n'osait, dit-on, le prononcer; il se contentait d'appeler la Mère de Dieu « *la grande Dame.* » Son peuple l'imita, et si parfois on proférait le saint nom, ce n'était qu'en se mettant à genoux et en s'inclinant jusqu'à terre. Le même esprit de religion empêcha longtemps les fidèles, en diverses contrées du moins, de donner au baptême le nom de Marie. Depuis, l'usage contraire a prévalu, et la dévotion a porté à imposer le nom de la Vierge même aux hommes; mais l'Église continue à inspirer le même respect à ses enfants pour ce nom sacré; elle prescrit à ses ministres de ne le jamais prononcer sans incliner la tête avec révérence.

La piété des fidèles avait jadis inventé diverses dévotions touchantes pour honorer le nom de Marie. Nos lecteurs se rappellent encore cet usage de réciter cinq psaumes dont les initiales formaient l'anagramme du nom de Marie, qu'un archevêque de Cantorbéry recommandait aux moines de Saint-Bertin, comme une tradition en faveur parmi les fidèles de Terre-Sainte (3). Certains théologiens contribuaient à encourager ce courant de la piété chrétienne, en attribuant au nom de Marie par lui-même une vertu efficace, analogue à celle de quelques sacramentaux.

Quant à une fête proprement liturgique en l'honneur du nom de la bienheureuse Vierge, il semble qu'on n'en trouve point de trace avant le

1. *Stirps Jesse, ad nutum Domini, Solem Justitiæ.* Ces ravissantes productions ont été heureusement conservées par Dom Guéranger dans les offices propres de Solesmes.

2. Cf. Appendic. Ritual. Roman. p. (30) Tornaci, 1882. — 3. V. *Messager*, 2e année, p. 406.

Digitized by Google

XVIe siècle. Cette fois encore, la catholique Espagne prit les devants sur toute la chrétienté. La fête du saint Nom de Marie fut d'abord célébrée dans la ville de Cuenca, et reçut l'approbation pontificale en 1513. Supprimée ensuite par S. Pie V, elle fut rétablie par Sixte Quint en 1587, puis étendue à toute l'Espagne par Grégoire XV à la demande du roi catholique Philippe IV. Jusqu'alors les églises particulières avaient choisi, pour la célébration de la fête, soit le jour même de l'octave de la Nativité, soit le 22 septembre, suivant la croyance assez répandue alors, que les Juifs ne donnaient un nom aux enfants du sexe féminin que le quinzième jour après leur naissance. Les Souverains-Pontifes fixèrent la fête au 17 septembre, premier jour libre après l'octave de la Nativité, et Clément X, par une constitution du 7 octobre 1671, octroya l'indulgence plénière aux fidèles qui ce jour-là assisteraient à la messe du Saint-Nom célébrée dans les églises de tous les pays soumis au roi des Espagnes.

Enfin, un grand événement amena l'introduction de la fête au calendrier universel, avant même celle du saint Nom de Jésus : ce fut la grande victoire remportée sous les murs de Vienne, sur les légions de l'Islam réunies dans un suprême et décisif effort contre l'Europe et la civilisation chrétienne. La protection de la Vierge parut si manifeste en cette rencontre, que le Vénérable Innocent XI voulut en consacrer à jamais le souvenir dans les fastes de la liturgie. Un décret du 25 novembre 1683 rendit la fête du saint Nom de Marie obligatoire pour toute l'Église, en la fixant au dimanche qui suit la fête de la Nativité.

A dater de cette époque, le culte liturgique décerné au nom de la Mère de Dieu a pris encore de nouveaux accroissements. A Vienne et dans les provinces d'Autriche, il se célèbre chaque année avec une solennité particulière, motivée par l'origine même de la fête. En outre, plusieurs familles religieuses, notamment celle du Carmel et les Clercs réguliers des écoles pies, ont obtenu de pouvoir réciter à certains jours de l'année l'office votif du Saint-Nom. Notons en terminant qu'Innocent XI avait également érigé en 1689 une archiconfrérie sous l'invocation du très Saint-Nom de Marie, dans une église de Rome desservie par les moines Sylvestrins de l'Ordre de saint Benoit.

14. Exaltation de la Sainte Croix, *double-majeur.*

La fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, quoique d'un degré assez inférieur, occupe néanmoins une place importante parmi les solennités du culte catholique. Comme beaucoup d'autres fêtes, elle dut, semble-t-il, son origine à une dédicace. L'empereur Constantin, « victorieux par le signe » qui lui était apparu, ne s'était pas contenté d'arborer la Croix en tête de ses légions triomphantes ; dès qu'il eut appris la découverte du bois sacré, instrument de notre salut, qui venait de réjouir la pieuse Hélène et l'Église entière, il voulut qu'une basilique, la plus magnifique du monde entier, abritât ce trophée de la victoire du Christ. Dans ce but, il n'épargna

Digitized by Google

ni l'or, ni les marbres précieux ; et l'édifice achevé, il invita les évêques à procéder à la dédicace. Elle eut lieu le 13 septembre 335 ; plus de 230 Pontifes y étaient accourus de toutes les contrées du monde, et les fêtes durèrent huit jours. « C'est de là, dit la *chronique Pascale* (1), que date la fête de l'Ostension de la sainte Croix. » On continua donc chaque année à célébrer, le 13, la dédicace de l'église de la Résurrection ; et le lendemain, pour satisfaire la dévotion des fidèles, on procédait à l'exposition et à l'adoration de la sainte Croix. L'évêque montait sur une sorte de tribune magnifiquement ornée et, après avoir lui-même adoré le bois sacré, il l'élevait pour le faire apercevoir de tout le peuple posterné. C'était ce qu'on appelait « l'Exaltation » de la sainte Croix, cérémonie qui finit par éclipser, dans l'estime des fidèles, la fête même de la Dédicace. Nous voyons dans l'histoire de sainte Marie l'Égyptienne, que dès la fin du IVe siècle les pèlerins quittaient en foule Alexandrie au temps de l'été, afin de se rendre à Jérusalem pour la fête de l'Exaltation. Les saints abbés et les pieux solitaires sortaient eux-mêmes de leurs retraites pour avoir la consolation de vénérer le bois vivifiant. Du temps de saint Jean Chrysostome, la fête s'était déjà étendue jusqu'à Constantinople. Deux siècles après, le retour triomphal d'Héraclius apportant à Constantinople la Croix reprise sur les Perses, contribua à rendre plus célèbre encore la fête du 14 septembre, qui depuis lors est célébrée par tout l'Orient avec vigile et octave.

Il est difficile d'établir à quelle époque elle fut reçue par l'Église d'Occident. Il semble néanmoins que ce jour faisait déjà époque dans l'année chrétienne au Ve siècle, puisque saint Benoît dans sa Règle fait commencer le jeûne monastique à partir des Ides de septembre (2). L'Église romaine néanmoins, après avoir de bonne heure peut-être, accepté la fête, semble l'avoir longtemps tenue dans un rang inférieur, sans doute à cause du *natalis* des grands pontifes martyrs Corneille et Cyprien, qui occupait déjà ce jour-là. Aussi les anciens Responsoriaux n'accordent-ils à la fête de l'Exaltation que le troisième Nocturne. C'est seulement à la fin du XIVe siècle que nous la voyons prendre plus d'importance. Pierre Amélius, évêque de Sinigaglia et auparavant sacriste des papes Urbain V et Grégoire XI, dit dans son cérémonial romain (3), qu'« on doit, au jour de l'Exaltation, faire tout l'office de la Sainte-Croix, parce que c'est un office nouveau, et la solennité des saints doit être remise à un autre jour. » La composition de cet « office nouveau » est attribuée avec vraisemblance à Amélius lui-même. Malheureusement, il avait eu également à travailler à l'office de l'Invention de la sainte Croix, et perdant de vue l'objet propre de l'Exaltation, il ne vit, dans cette dernière qu'un simple souvenir de la

1. *Patr. gr.* t. XCII, p. 714. — 2. Exclusivement, c'est-à-dire, du 14 septembre, jour que le B. Père désigne en d autres endroits sous le nom de " Calendes d'octobre ", parce qu'on y commence à déduire les jours qui séparent du premier octobre. — 3. *Ordo rom.* XV. *Patr. Lat.* LXXVIII, 1345.

Digitized by Google

victoire d'Héraclius et du recouvrement du bois sacré, tandis que la première, avec ses récits merveilleux, retranchés depuis par Clément VIII, montait à un degré supérieur, et finit par devenir fête de précepte sous Urbain VIII.

Il en fut tout autrement dans les autres églises d'Occident, et surtout dans les églises monastiques. Dès le XIe siècle, le B. Lanfranc dans ses *Coutumes* assimile la fête de l'Exaltation aux solennités des apôtres ; Udalric de Cluny, la place au même rang, mais elle a sur les autres, dit-il, cette prérogative, qu'à la grand'messe tous doivent être en chapes. » Le Coutumier de Saint-Bénigne de Dijon va jusqu'à la mettre à côté de la Circoncision, de la Saint-Michel, et des fêtes privilégiées de quelques saints apôtres. Aussi, quelle splendeur dans cette fonction de l'adoration de la Croix, telle que nous la décrivent les vieux Ordinaires de nos églises ! Les détails dans lesquels nous avons cru devoir entrer ne nous permettent pas d'exposer ici l'ensemble de cette scène liturgique. Nous ferons cependant deux remarques qui pourront être de quelque utilité, là où l'on a conservé jusqu'à nos jours quelque reste de cet ancien usage.

D'abord, c'est que l'Adoration avait lieu avant la consommation des saints Mystères, conformément au principe de l'auteur de la *Hiérarchie Ecclésiastique* (1), que l'Eucharistie arrive à la fin de tous les autres sacrements et actes importants de la vie chrétienne pour les corroborer et leur donner la consécration divine. Chez les moines, c'était immédiatement après Tierce et avant l'Introït ; certains chanoines réguliers la faisaient un peu plus tard, à l'Offertoire. Ainsi se trouvait vérifiée l'expression de la Secrète, le plus ancien morceau peut-être de tout l'office de ce jour (2) : « *ut sicut illud* (Vexillum Crucis) *adorare meruimus*, » qui semble renfermer une allusion évidente à la cérémonie qui vient d'avoir lieu.

Ensuite, il est à remarquer que nos églises sont constamment demeurées attachées au rit essentiel de l'exaltation, qui avait primitivement donné son nom à la fête elle-même. Après l'adoration faite par chaque membre du clergé, tous les anciens sont unanimes à prescrire que le célébrant doit « *élever* la Croix devant l'autel, » et « la placer en un lieu élevé (3), » tandis que le chœur se jetant à genoux chante sur un ton assez haut la magnifique antienne des Laudes, *Super omnia* (4). Alors toutes les cloches se mettaient en branle dans le campanile aérien, et la grand'messe commençait.

A Rouen, pendant la procession qui la précédait, on répandait sur la relique de la sainte Croix du vin et de l'eau que l'on donnait ensuite à boire aux malades. En cette même église, ainsi qu'à Orléans, Tours, Angers, etc., on bénissait après l'Épître les nouveaux raisins apportés sur deux

1. Cap. III, 1. P. Gr. 3.423. — 2. Gavanti, *Comment. in rubric. Breviar.* sect. VII, c. XI. — 3. Levat ante aram... Et unus elevans crucem... Elevantes eam recedunt... Sacerdos erigens crucem... Sacrista elevet crucem in altum.... Et ponat in alto loco... Personet cantor alte antiph. *Super omnia*... Et omnes flectant genua. » Anciens Ordinaires, ap. Martène, *De ritib. Eccl.* passim. — 4. « Vous êtes plus *haute* à vous seule, ô Croix, que tous les cèdres, etc. »

Digitized by Google

bassins d'argent [1]. C'était une allusion touchante au rôle de la sainte Croix, qui est en même temps pour nous et l'arbre de vie, où pend la grappe mystique, et le pressoir douloureux d'où coule le sang de l'Homme-Dieu, le bon vin réservé aux derniers convives par le maître du festin des noces de l'Église.

19. Fête des Sept-Douleurs de la Bienheureuse Vierge-Marie.

LES fidèles éprouveront peut-être quelque étonnement de voir la même fête se présenter deux fois sous le même titre durant le cours d'une même année. Le vendredi avant les Rameaux étant depuis quatre siècles consacré à commémorer les douleurs de la Reine des martyrs, pourquoi les rappeler encore en ce troisième dimanche de septembre ?

La fête des Sept-Douleurs en carême, fixée au vendredi, n'étant que d'un degré assez inférieur, pouvait être empêchée par quelque solennité ; et comme il ne restait plus qu'un jour, auquel on pût la transférer avant la quinzaine pascale, il arrivait parfois qu'on dût l'omettre entièrement, au grand regret du peuple chrétien, auquel ce mystère était particulièrement cher. Aussi, dès le commencement du siècle dernier, le pape Clément XIII avait accordé à l'Ordre des Servites et à l'empereur Charles VI pour tous ses États, de faire une seconde fête des Sept-Douleurs le troisième dimanche de septembre. La nouvelle fête, étendue successivement à diverses églises, fut rendue obligatoire dans toute la chrétienté par un décret de Pie VII, en 1814.

Au reste, bien que le titre des deux fêtes soit le même, leur objet ne semble pas complètement identique. La première, solennisée au milieu du Temps de la Passion, a pour but d'honorer la part prise par la Vierge aux grands événements qui absorbent alors la pieuse attention de l'Église : c'est proprement la *Compassion* de la Vierge, ou *N. D. de Pitié*, comme disaient nos pères. Dans la seconde fête, au contraire, nous vénérons toutes les angoisses qu'eut à endurer la Mère de Dieu durant le cours de sa vie mortelle. C'est ce qui ressort de l'examen des deux offices qui diffèrent entre eux, bien que la Messe soit la même pour l'une et l'autre fête.

L'assignation des circonstances où le glaive transperça le cœur de Marie a assez varié suivant les temps et les lieux ; le nombre même de ces circonstances n'était pas établi d'une manière bien fixe. Un manuscrit de la fin du XVe siècle, à l'usage des novices de la Congrégation bénédictine de Bursfeld, et contenant les principaux usages de la piété allemande à cette époque, ne parle que des « cinq douleurs » de la Vierge [2]. Voici l'ordre adopté par l'Église dans les répons de l'office d'aujourd'hui :

1. Mauléon, *Voyages liturgiques*.

2. Memoriam agas quinque dolorum beatæ Mariæ Virginis, quos (ut discipulus in Promptuario exemplorum refert) etc. (Mss. de la bibliothèque de Maredsous.)

Digitized by Google

1° La prédiction de saint Siméon au jour de la Purification.
2° La fuite en Egypte.
3° La perte de JÉSUS à Jérusalem.
4° Le portement de la croix.
5° Le crucifiement et la mort du Seigneur.
6° La descente de croix.
7° La mise au sépulcre.

En terminant, qu'il nous soit permis de rappeler que ces jours ont été témoins il y a seize ans (20 septembre 1870) des dernières grandes douleurs de l'Église, annoncées, il y a quarante ans (19 septembre 1846) sur les sommets de la Salette par la Vierge qui pleurait et disait : Faites pénitence. Ainsi il semble qu'il y ait tout un monde d'harmonies mystérieuses entre les souffrances de celle qui enfanta le Christ, et les maux de celle qui donne chaque jour au Christ de nouveaux enfants. Marie avait souffert dès le berceau de JÉSUS ; l'Église dès son printemps, eut à passer par trois siècles de persécutions. Et maintenant que semble approcher pour elle l'heure de l'épreuve suprême, c'est pour nous une source de consolation et d'espérance, que de la voir croître en dévotion envers la Vierge des douleurs, à mesure que ses propres maux l'accablent davantage (1).

LES OBLATS DE L'ORDRE DE ST-BENOIT (FIN).

A *seconde classe d'oblats* était composée de personnes qui s'asservissaient à un monastère, particulièrement là où l'on vénérait le corps d'un saint, à la condition de payer un cens annuel, tout en restant en possession de leurs biens. Ces asservissements s'étendaient en général à toute la descendance des personnes qui faisaient ce genre de donation. Nous pouvons en distinguer trois catégories. En premier lieu nous citerons les asservissements de personnes libres, comme nous l'avons déjà fait remarquer en rapportant deux exemples, l'un de l'an 892 et l'autre de 963. Nous les retrouvons en plus grand nombre au XIe siècle. Du Cange (2) en cite des exemples de l'an 1025 à Saint-Vannes de Verdun, l'an 1079 à Vendôme et l'an 1212 à Moûtier-St-Jean (Reôme). En 1022 lorsque Nantère était abbé de Saint-Michel sur Meuse, une noble dame du nom de Gysa, vint au monastère après la mort de son mari, le jour de saint Michel archange, et se déclara, elle et tous ses descendants, serfs de Saint-Michel (3). En 1103 une dame

1. Cum in publicis Ecclesiæ calamitatibus aucta plurimum fuerit devotio erga beatissimam Virginem in anima gladio transfixam (décret de Pie VII, établissant la fête de ce jour.)
2. Cf. *Glossar.* t. IV. 678. — 3. Mab. *Ann.* l. LV. 8.

Digitized by Google

nommée Richilde vint s'offrir à Dieu et à saint Maur au monastère de Saint-Maur à Verdun, elle et les enfants que le Seigneur lui donnerait, en raison d'un cens annuel de deux deniers pour les fils et de trois oboles pour les filles (1). Les annales de l'abbaye de Saint-Ghislain en Hainaut en fournissent bon nombre d'exemples, en 1040 (2) : sous l'abbé Widric II en 1080, et sous l'abbé Oduin en 1083 et 1085 (3). Les cartulaires de Saint-Pierre de Gand et de Saint-Trond contiennent un grand nombre d'exemples de ces donations (4).

Ces actes inspirés souvent par la dévotion envers un saint étaient parfois aussi l'accomplissement d'un vœu. L'histoire du monastère de la Trinité de Vendôme nous en offre un exemple. Un homme libre du nom de Ingelbald avait promis au Seigneur de se faire le serf perpétuel de ce monastère, s'il guérissait d'une grave maladie. Dieu accepta son vœu et le 22 septembre 1080, Ingelbald venait accomplir sa promesse dans l'église du monastère (5). Le même fait se reproduit au Mont-Cassin (6), à Pontoise (7), à Gorze (8). — Les rites de cette cérémonie étaient en général une imitation de l'asservissement féodal : celui qui se faisait le serf d'une église se présentait devant l'autel, plaçait sur sa tête quatre deniers et puis les déposait sur l'autel : de là le nom de « *serfs des quatre deniers,* » donné à ces personnes. D'autres se présentaient avec une corde au cou, ou bien allaient dans la nef de l'église et se roulaient autour du cou la corde d'une des cloches ; d'autres encore déposaient sur l'autel une mèche de cheveux qu'ils venaient de se couper. Les femmes laissaient parfois un bijou sur l'autel. Enfin l'on transcrivait dans une charte les clauses et raisons de l'asservissement ; elle était signée par l'abbé ou son représentant, par quelques moines, par le donateur et ses témoins, et était déposée aux archives du monastère (9). Voici la copie d'une de ces chartes extraite du cartulaire de l'abbaye de Melk en Autriche : « Qu'il soit porté à la connaissance de tous les fidèles que les parents d'Adélaïde, entièrement libres et nobles, et n'ayant jamais été liés à aucun homme par les liens du service, se sont offerts à Dieu, à la sainte Croix et à saint Pancrace dont les reliques reposent dans ce monastère consacré en l'honneur des saints apôtres Pierre et Paul et de S. Coloman martyr, sous l'abbé Conrad et son successeur Dom Réginald (1204-1212) à raison de payer un cens annuel de cinq deniers dans ce monastère; à condition également de trouver auprès des saints susmentionnés une maison de refuge, si jamais l'on tentait de les réduire au servage. Les

1. *Ibid.* l. LXX. 71. — 2. Wauters, *dipl. belg.* t. I. 483. — 3. *Annales de Saint-Ghislain*, par Dom Pierre Baudry. ap. Reiffenberg. *Monuments*, t. VIII. p. 332, sqq. — 4. Van Lokeren. *Chartes de Saint-Pierre, à Gand*, t. I, p. 96, 97, 98. — Piot. *Cartul. de Saint-Trond*, t. I, p. 8, 17, 19, 24. — 5. Mab. *Ann.* l. LXV. 87 ; Du Cange s. v. oblati. — 6. *Vit. S. Aidemari*, n. 15, ap. Mab. *Act. Sæc.* VI. P. II. p. 628. — 7. *Vit. B. Galter.* n. 3. ibid. p. 810 ; n. 12. p. 812. — 8. *Vit. S. Gorgon.* n. 17. Sæc. III. P. II. p. 192. — 9. Cf. les exemples cités d'après Mabillon et Du Cange. Per. *Thes. Anecd.* t. I. P. III. *Codex tradit. S. Emmeranni.* col. 132. 148. 161. 164. 167.

Digitized by Google

témoins tant défunts que survivants sont inscrits dans le cartulaire dudit monastère (1). »

Il arrivait également que des seigneurs affranchissaient leurs serfs en les soumettant à une redevance annuelle qu'ils devaient payer à un monastère. Le code des donations de Saint-Emmeran de Ratisbonne contient un grand nombre de documents de ce genre. La teneur de ces chartes était généralement la suivante : « Adélard donne à Saint-Emmeran sa propre serve Théoburge avec ses deux fils Hadold et Enold, à la condition que cette serve paiera chaque année la somme de douze deniers à l'autel de Saint-Emmeran, et ses deux fils, à la mort de leur mère, un cens annuel de six deniers (2). »

Des clercs même, à l'exemple du diacre Hermefroid, mentionné plus haut, venaient se soumettre à un monastère. Dom Mabillon en rapporte plusieurs exemples dans sa Diplomatique (3). En 1045, Godefroid, prêtre de Mazay, vint se faire le serf de l'abbaye de Vendôme, sous l'abbé Odéric, et s'obligea à payer une certaine somme chaque année (4).

La troisième classe d'oblats comprenait les personnes qui, après avoir fait donation de leurs biens à un monastère, en recevaient pour le reste de leur vie, la nourriture et le vêtement, soit dans leur propre demeure, à l'aide d'une pension que fournissait le monastère, soit auprès du monastère même, dans l'hôtellerie comme à Saint-Gall, ou dans une dépendance de l'abbaye comme à Camaldule (5), ou même dans l'enceinte du cloître. Dom Mabillon signale le fait que des femmes voilées menaient la vie religieuse dans leur propre demeure (6). Cette institution doit être ancienne, comme on le voit par la vie de saint Benoît (7), et se perpétua surtout en Italie. Les oblats qui faisaient ainsi abandon complet de leurs biens à un monastère et s'y retiraient, y rendaient naturellement les mêmes services que les oblats proprement dits et les frères convers, prenaient une certaine part à la vie religieuse, et particulièrement aux exercices de dévotion du monastère. Nous trouvons spécialement des exemples de ce genre de donation à l'abbaye de Saint-Emmeran de Ratisbonne vers le onzième siècle et plus tard encore. Deux époux nommés Sigebald et Vuirade firent donation de leur propriété de Starcholvesdorf au saint martyr Emmeran, à l'usage des serviteurs de Dieu qui habitaient le monastère, mais à la condition de recevoir leur nourriture du monastère, et cela jusqu'à la fin de leur vie (8). Un noble vieillard appartenant à la milice de la préfecture de Ratisbonne fit également donation de ses biens, « à la condition de pouvoir recevoir la nourriture et de jouir de l'habitation du monastère jusqu'à la fin de sa vie (9). »

1. Ap. Keyblinger. l. c. t. I, p. 1137. — 2. Pez, l. c. col. 98. cf. col. 104, 111, 133, 142, 145, 148, 149. Cf. Piot. *Cartul. de Saint-Trond*, t. 1. p. 18 ; Van Lokeren. *Chart. et doc. de Saint-Pierre, à Gand*, t. I, p. 96. — 3. *De re diplom.* l. VI, n° 70. — 4. *Annal. bened.*, l. LVIII, 80. — 5. Mittarelli. l. c. col. 448-449. — 6. *Annal.* l. LII, 3. — 7. *Vit. S. Bened.* cap. 23. — 8. Pez. l. c. col. 109. — 9. Ibid. col. 119.

Digitized by Google

Un autre nommé Haganon fit une donation semblable « dans l'intérêt de son âme, afin d'être traité de la même manière que tous ceux qui habitaient le monastère (1). »

Du Cange cite aussi des chartes de ce genre, une de Vendôme en 1081, une autre de Casaura en 1159 (2).

Nous pouvons immédiatement rattacher à cette classe *une quatrième espèce d'oblats*, celle des personnes qui faisaient donation de leurs biens au monastère pour les recevoir de nouveau à titre de bénéfice pendant leur vie, ou dont elles se réservaient l'usufruit. Ce genre de donation était déjà en usage du temps de saint Benoît (3). Le cartulaire de Stavelot en contient plusieurs exemples du dixième siècle. En 915 deux époux nommés Gérard et Fredwide vinrent demander au duc Gislebert, abbé commendataire de Stavelot, quelques biens situés dans l'Ardenne et appartenant au monastère, pour les posséder leur vie durant : « après leur mort, ces biens redeviendront la propriété directe des moines ainsi que d'autres qui leur appartiennent en propre (4). » En 942, deux époux Odilard et Judith cédèrent au monastère de Stavelot leurs biens situés à *Rohum* et reçurent en retour de l'abbé Odilon, pour les posséder en précaire, huit manses de terre situées à Chevetogne (5). On trouve aussi un acte de ce genre en 956 (6).

Le cartulaire de Saint-Emmeran nous en fournit plusieurs exemples vers le XIe siècle (7). Ces donations se faisaient parfois dans le but d'obtenir la sépulture dans le monastère, comme l'indique une donation de Macelin de Domesdorf à l'abbaye d'Admont vers l'an 1150 (8). Parfois aussi ces biens étaient soumis à une redevance annuelle volontaire ; ainsi Hartwic de Welmnich ayant fait donation de son vignoble à l'abbaye d'Admont vers 1130, le reçut à titre de bénéfice, à la condition de donner chaque année au monastère une amphore de vin (9).

L'institut des oblats se perpétua dans l'Ordre monastique jusqu'à la fin du siècle dernier. Nous avons signalé son existence au treizième siècle à Saint-André près d'Avignon, à Sainte-Félicité de Florence, etc., nous avons vu le concile de Bayeux s'en occuper. Nous les retrouvons encore en grand nombre au XVe siècle ; à Admont en 1415 (10), à Sainte-Walburge d'Eichstätt, à Saint-Jean-Baptiste de Magdebourg, à N.-D. de Huysberg, à Schönberg près de Mayence, à Schönau, à Saint-Maximin de Trèves, etc. en 1485 (11). Les constitutions de Bursfeld en font une mention spéciale (12). Le Mont-Cassin et Subiaco en possédaient aux XIVe et XVe siècles et ils s'y perpétuèrent jusqu'à la fin du siècle dernier. Le Chapitre général de 1590 s'en occupa et l'on imprima en 1628, à Palerme, les règles que les oblats

1. Ibid. col. 123. — 2. S. v. *oblati*. — 3. Cf. *Reg. S. Bened.* cap. 59. — 4. Ritz. *Urkunden zur Geschichte des Niederrheins*, p. 15. — 5. Ibid. p. 34. — 6. Ibid. p. 32. — 7. Pez. l. c. col. 87, 97, 109, 130. — 8. Wichner. t. I, p. 85. — 9. Ibid. t. I, p. 211. — 10. Wichner. l. c. t. II, p. 30. — 11. Wichner. *Eine admonter Todtenrotel des 15. Jahrh.* ap. *Studien aus d. Benedictiner Orden* 1884. I, p. 318. II. 30, 31, 44, 45, 48. — 12. Dist. IV, cap. 5.

Digitized by Google

devaient observer (1). Mittarelli dans ses *Annales de Camaldule* en cite une foule d'exemples du XIIIe au XVIIe siècle ; à la fin du XVIIe siècle, ces personnes portaient le nom de tertiaires (2).

Nous ne traiterons pas à présent du rétablissement de cet institut à notre époque, car nous espérons pouvoir en parler dans un prochain article.

III.

NOUS voici arrivés à la fin de notre étude. Dès le début de ce travail, nous avons considéré l'institut des oblats dans son caractère essentiel, celui d'une union entre le peuple chrétien et l'Ordre monastique. Sous quelque forme qu'il se présente dans le cours des siècles, nous y avons vu la manifestation d'un puissant esprit de foi, l'expression de la dévotion catholique et le désir de participer d'une manière plus ou moins directe à la vie de prière et d'abnégation que l'on pratiquait dans les cloîtres. Il nous reste à voir quels furent les avantages que l'Église en retira aux jours de sa prospérité.

L'institut des oblats proprement dits nous apparaît spécialement comme une brillante efflorescence de l'esprit religieux sous l'action directe de la papauté dans une période critique de l'histoire de l'Église, comme un renouvellement glorieux de la vie commune des premiers chrétiens, ainsi que l'appelle un chroniqueur du XIIe siècle (3). Pouvons-nous mieux juger des fruits de salut qu'il produisit dans les âmes qu'en nous rappelant ces actes héroïques d'abnégation, d'humilité et de dévouement pratiqués dans le silence et l'obscurité, faits glorieux, dérobés pour la plupart à nos regards, mais inscrits au livre de vie ? L'Église surtout retira de cet institut la plus grande utilité. Soldats intrépides du pontife romain, prêts à tout sacrifier pour défendre leur mère, l'Église catholique romaine, ces laïques se mirent à son service et contribuèrent pour une large part au triomphe de la liberté ecclésiastique sur le despotisme, césarien. « Les écrits du temps font connaître, dit M. de Montalembert, que les religieux des divers monastères régénérés, et notamment les frères convers ou oblats, étaient envoyés de canton en canton, de diocèse en diocèse, et chargés des missions les

1. Mittarelli. l. c. p. 453, cf. Heigl. *Die weltlichen Oblaten des hl. Benedictus.* ap. *Studien aus dem Bened. Orden.* 1885. II. 359.

2. Ibid. Nous signalerons encore les deux ouvrages suivants qui prouvent l'existence de cet institut en Allemagne : *Waffen der Andachtigen, die unter der Fahne Jesu Christi entweder in den Klöstern oder in der Welt in ihren eigenen Wohnungen streiten: aus der hl. Schrift, aus den Vätern ; theils auch aus der Regel des hl. Erzvaters Benedict entlehnt und sowohl zur Verehrung als zur Gegenwehr dargereicht von P. Joh. Bapt. Barmann, Benedictiner in Hofen. Augsburg., Rieger, 1768. 8° 580 S.* Ce livre est un manuel pour des tertiaires. — La bibliothèque d'Admont possède un manuscrit in-4° du siècle dernier qui contient de la p. 7a à 25b l'opuscule suivant : « *Ursprung des Ordens der Tertianer und Tertianerinen des heil. Ertz-Patriarchen und Vaters Benedicti sambt derselben Regul und Sazungen* » Cf. *Studien* 1885. II, Heft. S. 491. — En 1876 parut à Faenza l'ouvrage suivant : Regole o Costituzioni per gli oblati Camaldolesi, p. D. Gregorio Bonassai, abate generale dell' ordine Camaldolese. Faenza. Marabini, 1876. — 3. Berthold, *ad ann.* 1062.

Digitized by Google

plus importantes par leurs supérieurs directs ou par les légats du pape, au grand mécontentement des évêques impérialistes, qui voyaient ainsi leur influence neutralisée dans l'esprit des peuples. Les moines parcouraient ainsi tout l'empire, faisant circuler des écrits rédigés dans l'intérêt de l'Église, prêchant la résistance au schisme, réchauffant la piété et le zèle des bons catholiques (1). Les impérialistes comprirent promptement la force que l'orthodoxie devait puiser dans cette recrudescence de ferveur ; aussi les généreux néophytes qui peuplaient les abbayes de la Souabe devinrent-ils l'objet des attaques violentes des apologistes du schisme, qui ne négligeaient rien pour détruire la grande popularité dont les moines étaient investis (2). »

En face de ces attaques incessantes le B. Urbain II éleva la voix. Jadis, lorsque saint Grégoire VII l'avait envoyé comme légat en Allemagne, il avait su apprécier les services que cette institution rendait à l'Église. Dans une bulle adressée à l'abbé d'Hirschau, le pontife confirma l'institut des oblats, comme étant le genre de vie établi par les Apôtres et perpétué par leurs successeurs. « Nous avons appris, dit-il, qu'il se trouve des hommes qui osent critiquer la coutume établie parmi les laïques de renoncer au siècle, de faire abandon de leurs personnes et de leurs biens, afin de pouvoir mener la vie commune sous votre obédience. Cet institut, Nous avons eu l'occasion de le voir par Nous-même, ne mérite que des éloges et est digne d'être à jamais perpétué, par la raison qu'il est une reproduction de l'état primitif de l'Église : Nous l'approuvons donc, Nous l'appelons un institut saint et catholique, et Nous le confirmons de notre autorité apostolique par les présentes lettres (3). » Cette concorde admirable dans le but de propager le règne de Dieu et de favoriser l'exaltation de la sainte Église parmi les moines, les vierges consacrées à Dieu, les convers et les oblats, avait créé cette « *Religio quadrata* », un bataillon carré religieux, pour me servir d'une expression vulgaire, qui était l'armée de Grégoire VII, comme le dit le biographe de ce glorieux pontife (4). Dirigée par des hommes tels qu'Altmann évêque de Passau, Ulric prieur de Cluny, Guillaume abbé d'Hirschau et Sigefroid abbé de Schaffhouse, cette armée lutta vaillamment, et cinquante ans après, à l'issue du concile de Latran (1123) l'Église pouvait entonner, par la bouche du souverain pontife Gélase II l'hymne du triomphe : l'ennemi était vaincu et vaincu par les moines.

Il n'en pouvait être autrement : l'Église était forte, parce que ses fils n'avaient jamais été plus unis dans l'action; ses fils étaient forts, parce qu'ils avaient puisé leur vigueur à sa source la plus pure. Plus un rameau absorbe de sève, plus il est verdoyant et plus il donne de fruits. L'Église est l'arbre planté par le Christ, les Ordres religieux en sont comme la sève. La sève

1. Il s'agit ici de la lutte des investitures entre le Sacerdoce et l'Empire, lutte qui se termina par le triomphe complet de la liberté de l'Église, du droit sur la force. — 2. Montalembert. *Les moines d'Occident.* VI, p. 487 s. q. — 3. Berthold, *ad ann.* 1091. — 4. Mab. *Act, Sæc.* VI, p. II. p. 456.

Digitized by Google

doit circuler dans l'arbre pour l'alimenter, le féconder et lui donner sa force productrice ; de même dans l'Église de Dieu, le religieux doit répandre au loin la bonne odeur du Christ, il doit être la lampe qui éclaire, le foyer qui échauffe. Plus le peuple comprend la raison d'être du religieux, plus il subit son influence et se pénètre de l'esprit vigoureux de foi, de zèle et de charité qui règne dans les cloîtres, et plus chez lui la vie chrétienne est féconde, véritable, plus sa foi est forte, son amour de l'Église inébranlable, et plus l'Église peut compter sur ses fils dans la lutte terrible que les ennemis de JÉSUS-CHRIST osent aujourd'hui lui livrer L'exemple de nos pères des âges chrétiens doit servir à ranimer en nous cette précieuse étincelle divine de la foi, que le saint baptême a déposée en nos âmes, à y rallumer le feu de l'amour divin, de cet amour qui ne se manifeste pas seulement par des paroles, mais qui se trahit et doit se trahir par les œuvres. A cette école nous apprendrons quels moyens ils ont employés pour lutter et pour vaincre, et leurs armes seront les nôtres.

SAINT LAMBERT (FIN).

XIV.

MAIS c'est Liège surtout, — la bourgade prédestinée, — qui voit se multiplier les prodiges.

Tout comme la sépulture du martyr, la chambre arrosée de son sang paraît devenue le vestibule du ciel ; si là-bas on en entend les concerts, ici on en admire l'éclat. Ce lieu béni resplendit fréquemment d'une mystérieuse lueur, et la villa tout entière s'éclaire de feux comparables à ceux du soleil.

Les habitants du pays se disent alors : « L'âme du bienheureux Lambert revient visiter la terre ; » et se voilant la face ils se prosternent contre le sol en invoquant le martyr...

Et bientôt s'ouvre une longue série de faits miraculeux.

Non loin de la sainte villa demeure un colon, nommé Théodénus. Un jour la femme de ce colon pénètre dans la villa ; elle y trouve le peigne du prélat, employé dans les cérémonies liturgiques, et ne craint pas de le dérober.

Mais voici que la nuit suivante le bienheureux Lambert apparaît en songe à Théodénus : « Votre femme, lui dit-il d'une voix pleine de douceur, « détient injustement le peigne de son évêque ; avertissez-la de le restituer « sans retard. »

Le colon, qui ignore le larcin, raconte en s'éveillant sa vision à sa femme.

Digitized by Google

Celle-ci lui confesse sa faute, mais ne prend aucun souci de la réparer : elle conserve l'objet volé.

Quelques jours après, nouvelle apparition du Saint; cette fois Lambert a le visage courroucé et l'œil plein de menaces, et à la main il tient un bâton : « Votre femme, répète-t-il d'une voix sévère, détient injustement le « peigne de son évêque; qu'elle le restitue sans retard, ou craignez la colère « de Dieu! »

Et en disant ces mots il touche le colon de sa verge, et lui fait à la poitrine une plaie profonde et purulente.

Théodénus s'éveille, il souffre de cuisantes douleurs.

« Femme, dit-il, le ciel m'a cruellement puni de ma condescendance, « va, reporte vite au bienheureux Lambert ce que tu lui as dérobé, ou je « crains bien qu'il ne nous arrive pis encore. »

La femme effrayée s'exécute cette fois sans retard, — et aussitôt disparaît la plaie vengeresse.

***

En entrant dans la vie, Lambert a guéri Lina l'aveugle, sa nourrice; ce sont les aveugles qui reçoivent surtout ses faveurs.

Il y a à Liège un homme du nom de Baldégisile, depuis longtemps privé de la vue. Un ange lui apparaît une nuit, — comme jadis à Lina, — lui dit de se lever, d'aller s'étendre sur le sol arrosé du sang du martyr. Baldégisile obéit incontinent : il se rend à la villa et s'y rendort d'un profond sommeil. Quand il se réveille, ses yeux longtemps fermés revoient la lumière du jour.

Et il s'en va proclamant partout la bonté du Seigneur et la puissance du bienheureux prélat!

Un autre aveugle, nommé Rainfroy, reçoit lui aussi l'avertissement d'un songe : « Rends-toi à la villa de Lambert, lui dit un ange; c'est un lieu où « daigne habiter le Seigneur, va enlever les souillures qui le remplissent. » Rainfroy se lève, heureux et fier de l'humble mission que le Ciel lui impose. Il se dispose à obéir, quand soudain ses yeux s'ouvrent!... Le cœur débordant de reconnaissance, il se fixe désormais au lieu du martyre, et se dévoue tout entier au service du bienheureux.

Le bruit de ces miracles se répand bientôt dans la contrée environnante. A Liège les pèlerins arrivent de toutes parts, de jour en jour plus nombreux; et le peuple, par un concours unanime, entreprend la construction d'une église au lieu où le martyre a été consommé.

Un nouveau prodige, plus éclatant encore, ne contribue pas peu à enflammer le zèle des fidèles.

Une jeune fille aveugle, du nom d'Ode, entend parler des merveilles opérées à Liège : elle en conçoit aussitôt l'espoir d'obtenir sa guérison. Bien que le voyage soit assez long et pénible, elle entreprend sans hésiter un pieux pèlerinage; accompagnée de quelques parents elle arrive à Liège.

Digitized by Google

Du plus loin qu'on aperçoit la villa, une de ses compagnes s'écrie :

« Courage, chère Ode, voici le sanctuaire du bienheureux Lambert! »

A ces mots l'aveugle s'arrête, le cœur palpitant d'espoir; elle tombe à genoux, les bras tendus vers le saint lieu; avec une foi vive et une ferveur extrême, elle invoque le nom de celui dont elle vient demander les suffrages...

Soudain elle pousse un cri;... à l'instant sa prière a été exaucée : l'aveugle voit!

On s'empresse autour d'elle; le peuple s'assemble; de toutes les poitrines s'échappe un cantique de reconnaissance, et c'est au chant d'une hymne triomphale que la jeune fille arrive au lieu prédestiné.

Cette guérison provoque dans toute la contrée un redoublement de zèle et d'enthousiasme; une multitude de fidèles de tout sexe, de tout âge s'empresse à la construction de l'église. Mais la piété publique ne se contente plus d'un seul sanctuaire : on en érige un second, en mémoire du prodige, à l'endroit où la jeune fille avait recouvré la vue.

Bien que Liège ne possède pas les restes du martyr, d'habiles ouvriers lui fabriquent une châsse, qui est placée à l'endroit même où le bienheureux a été transpercé ; autour d'elle, le Tout-Puissant multiplie les guérisons et les miracles.

***

Mais que devient Dodon, le lâche parricide?

Dodon a joui pendant un an d'une impunité complète. Sa puissance, l'indépendance encore si grande des leudes austrasiens, l'influence d'Aspasie, les soulèvements continuels des peuples de la Germanie, — tous ces motifs ont empêché Pépin de faire justice.

Le Tout-Puissant, qui sait glorifier son serviteur, saura bien aussi le venger.

Une année après le crime, Almagise, un des fonctionnaires du palais épiscopal, a une vision étrange. Le bienheureux Lambert lui apparaît et se met à l'entretenir familièrement des affaires du diocèse, comme il le faisait de son vivant.

Enhardi par sa bienveillance, Amalgise ose à son tour interroger le Saint ; il lui demande respectueusement d'où il vient et quel motif le ramène au milieu de son troupeau.

« Nous avons été visiter Rome, répond mystérieusement le prélat ; nous « en revenons par sollicitude pour notre ami Dodon. Voici l'heure où lui « et les siens vont satisfaire à la justice divine : ils recevront le digne « châtiment de l'impiété qu'ils ont commise contre un pontife du Seigneur. »

Et sur ces mots la vision disparaît.

Mais les paroles prophétiques du Saint ne tardent pas à s'accomplir.

Comme l'impie Antiochus, Dodon est frappé par la main de l'ange ; une maladie affreuse s'attache à ses chairs et les fait tomber en décomposition ;

Digitized by Google

le malheureux exhale une puanteur insupportable et rend par la bouche des matières corrompues. Après d'horribles souffrances il expire misérablement, abandonné de tous, et ses restes informes sont aussitôt jetés dans le fleuve.

Le glaive de l'ange frappe aussi ses complices : presque tous meurent de mort violente. Plusieurs, qui étaient parents de Dodon, s'entretuent à la suite de dissensions intestines. Le misérable qui a porté au saint le coup mortel est lui-même tué par son frère. D'autres sont horriblement tourmentés par les démons, ils vivent dans les angoisses les plus cruelles, et poussent d'affreux hurlements quand on prononce devant eux le nom de Lambert.

Une seule année s'est écoulée, — et à peine reste-t-il quelques survivants des auteurs de la criminelle expédition.

La justice de Dieu a commencé ici-bas son œuvre : elle l'achève, plus terrible dans l'éternité !

***

A Liège cependant les miracles n'ont point de fin ! Chaque jour voit affluer les fidèles et se multiplier les guérisons. Le nom de Liège, inconnu jadis, va devenir illustre.

Insondables mystères des décrets divins ! Maestricht a le corps du martyr, et c'est sur Liège que son esprit se repose ! — A Liège, les fidèles se pressent autour d'une châsse vide ; à Maestricht, autour de la précieuse dépouille, les suppliants sont rares et les prodiges peu nombreux.

Cette anomalie n'est-elle pas l'indice des volontés du Ciel ?

Cette question ne laisse pas de préoccuper Hubert, le disciple et le successeur du martyr ; souvent il a réfléchi à cette préférence dont Liège paraît être l'objet ; — mais n'osant s'arrêter à l'idée d'une translation du corps, il se contente de demander au Ciel de l'éclairer.

Or, voici qu'un jour il n'est bruit à Maestricht que d'une nouvelle apparition de Lambert. Le bienheureux a été vu en songe par un vénérable vieillard ; il lui a dit qu'on devait sans retard exhumer ses restes mortels, les enlever de Maestricht, les transporter à Liège, au lieu de son martyre...

A cette nouvelle la ville s'émeut ; on conteste la réalité de la vision, on veut croire à une illusion du vieillard. Mais bientôt la même révélation est faite à plusieurs autres personnes, à des prêtres et à des laïcs craignant Dieu. Hubert comprend alors qu'il doit intervenir : il ouvre une enquête sur ces faits extraordinaires ; il la dirige lui-même avec une extrême prudence, interroge les voyants, compare leurs récits, en confère avec de sages conseillers, et doit enfin reconnaître dans ces visions l'expression d'une volonté divine.

Voilà donc la translation décidée ! L'ingrate Maestricht sera dépouillée, comme le serviteur inutile des livres saints ; elle perdra les précieuses reliques du bienheureux Lambert, son évêque même l'abandonnera, pour établir le siège du diocèse au tombeau du martyr. — Et Liège, qui n'a pas

Digitized by Google

craint d'honorer la noble victime recevra la récompense de sa fidélité ; groupée autour de la châsse de Lambert, elle verra s'élargir sans cesse le cercle de ses murailles ; elle deviendra la cité épiscopale et princière entrevue par saint Manulphe.

***

Le bienheureux Lambert l'a déclaré expressément : la translation doit avoir lieu sans retard ! Les rigueurs de la saison n'empêcheront pas Hubert d'accomplir les ordres du ciel.

L'avant-veille de Noël, l'an du Seigneur 721, un long cortège de prêtres et de clercs va solennellement chercher les restes du martyr. On ouvre le tombeau où il repose, et le corps apparaît, respecté par la mort et répandant une odeur suave. Hubert le relève lui-même du sépulcre, avec une vénération infinie; il le revêt des étoffes les plus riches, conservant pour lui-même, comme un trésor inestimable, les vêtements dans lesquels on l'a enseveli.

Cependant les fidèles, divisés en deux chœurs, chantent des cantiques de jubilation et des hymnes triomphales. — Et alors se renouvelle le prodige qui a marqué l'ensevelissement du martyr : plusieurs entendent les Anges unir leurs voix célestes aux mâles accents du peuple, et louer le Seigneur pour le triomphe de Lambert son serviteur.

Mais aux chants d'allégresse la foule mêle aussi des gémissements et des larmes : elle déplore sa funeste indifférence; elle comprend enfin, — mais trop tard ! — le prix du trésor qui lui est ravi : « Bon Pasteur, s'écrie-t-on, « à qui confiez-vous le soin de vos ouailles ? Consolateur des pauvres, « lumière des Gentils, comme un père admoneste et instruit son fils unique, « ainsi vous nous administriez les secours de la divine parole; n'abandon- « nez pas ceux dont vous avez si longtemps guidé les pas ! »

Regrets superflus ! Un char est là, richement orné, qui attend les précieuses reliques; il reçoit sa glorieuse charge, s'ébranle, et fend les flots du peuple dans la direction du midi.

***

Par tout le diocèse on connaît la grande nouvelle. Sur la route de Maestricht à Liège on guette l'arrivée du cortège triomphal; les aveugles, les infirmes, les malades, les affligés, toutes les infortunes de la contrée se traînent au-devant du char qui porte les glorieuses reliques. Chacun est plein de confiance et se répète : « Ma guérison est proche, le bienheureux Lambert « va passer ! »

Et le bienheureux Lambert passe, répandant les bénédictions et les faveurs; celui-ci obtient la guérison demandée, celui-là un soulagement à ses maux, tous des consolations et des grâces de choix. Puis au-dessus de cette multitude de prodiges, à pleines mains répandus par le martyr, se dresse parfois un prodige plus remarqué, plus éclatant, plus soudain : alors

Digitized by Google

retentissent de bruyantes clameurs, et les chants de reconnaissance s'élèvent vers le ciel à la louange du thaumaturge.

A Nyvels, tandis qu'on fait halte, un aveugle s'approche ; il connaît la guérison d'Ode, il a foi en Dieu et en Lambert. A peine a-t-il touché la châsse qu'il recouvre la vue; et, poussant des cris d'allégresse, il se joint au cortège du martyr.

A Hermalle on fait une halte nouvelle. Ici c'est un malheureux estropié qu'on apporte sur un brancard. Celui-ci regarde le char : aussitôt ses membres contractés se redressent, reprennent leur forme et leur vigueur; il saute du brancard, et la foule accueille sa guérison par un redoublement d'enthousiasme.

Enfin on arrive à Liège; toute la population s'est portée à la rencontre du saint corps que l'on reçoit avec la joie la plus vive et les marques les plus touchantes de vénération. On se rend au temple élevé par la reconnaissance du peuple, on y dépose la dépouille du martyr dans la châsse qui l'attend depuis plusieurs années. Tout le jour retentissent les hymnes et les psaumes; le soir vient enfin, le silence se fait, la bourgade s'endort,— protégée désormais pour des siècles par le glorieux saint Lambert...

Ce jour-là était née la ville de Liège !

***

Liège, Liège, n'oublies-tu pas ce que tu dois à Lambert ?...

Longtemps tu lui as porté un filial amour; jamais alors il ne t'a ménagé ses faveurs. — N'a-t-il pas guéri tes malades, redressé tes infirmes, consolé tes affligés? Sa protection n'a-t-elle pas cent fois rendu tes armes victorieuses ? A l'ombre de sa châsse tes fils n'étaient-ils pas invincibles ?

Mais l'heure des révolutions est venue; tu as laissé raser tes temples et jeter au vent les souvenirs de ton glorieux passé... Tu as oublié ton protecteur et ton père !

Il en est temps encore, renoue les traditions brisées. Lambert est *ton* saint à toi : — qui te l'osera contester ? Reviens à lui, et comme jadis tu recueilleras les fruits de sa protection bienveillante. Les siècles n'ont rien enlevé à sa puissance, ni ton ingratitude à sa bonté. Que son nom soit fréquent dans tes prières ! que tes fils se glorifient de le porter. Malgré les efforts des impies, revendique ce titre glorieux dont tu aimais autrefois à te parer en face des nations chrétiennes : — Sois encore la ville de saint Lambert !

Digitized by Google

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE L'ORDRE BÉNÉDICTIN (SUITE).

VI.

L'ÉGLISE n'avait pu traverser la crise du schisme d'Occident sans que sa discipline n'en ressentît un contre-coup funeste. Les liens de l'obéissance hiérarchique s'étaient relâchés, les évêques et les princes, en prenant fait et cause pour l'un des deux partis qui se disputaient la chaire de Pierre, s'étaient soustraits, en grande partie, à la surveillance du Pontife suprême, tout entiers à leurs idées mondaines d'indépendance à l'égard de Rome. On sentait partout le besoin d'une réforme qui eût corrigé les abus du clergé aussi bien que du peuple fidèle. Les conciles de Constance et de Bâle semblaient répondre à cet appel, mais on vit, dans ce dernier, les évêques au lieu de mettre une main vigoureuse à la réforme, ne cesser de proclamer la supériorité du Concile sur le Pape et susciter ainsi un nouveau schisme dans l'Église. Les princes d'Allemagne, loin de favoriser le mouvement réformateur, n'avaient d'autre souci que de s'immiscer dans les affaires ecclésiastiques et de se réserver presque exclusivement pour leurs fils les dignités épiscopales et canoniales. Toutefois malgré les misères du temps, la réformation religieuse s'opérait sous le souffle de l'Esprit de Dieu. On vit de ces hommes inspirés d'en-haut qui surent rendre aux Ordres religieux une nouvelle vie et travailler puissamment à éliminer les abus qui désolaient l'Église. L'Italie, la première, nous offre le beau spectacle de la régénération bénédictine entreprise par Louis Barbo, le fondateur de cette congrégation de Sainte-Justine qui devait donner aux papes de nombreux auxiliaires dans l'œuvre de la réforme religieuse. L'Allemagne donna naissance à la célèbre congrégation de Bursfeld qui allait régénérer les anciens monastères des provinces germaniques et inspirer de nouvelles réformes dans d'autres pays. On préparait ainsi la voie aux réformes glorieuses du Concile de Trente.

L'œuvre de Louis Barbo n'a jamais été mieux appréciée que ne l'a fait le célèbre dominicain de Ulm, Félix Fabri (1489) : « Partout, dit-il, l'Ordre de saint Benoît avait abandonné sa règle ; à peine y remarquait-on une trace d'observance monastique. C'est alors qu'en son sein brilla un nouvel astre, Louis Barbo avec Roland de Padoue et Jacques de Pavie ; il illumina de nouveau cet Ordre obscurci et le ramena à la voie de la vérité. Là ne s'arrêta point son œuvre : il ramena tous les autres Ordres à l'observance monastique qui se maintient maintenant depuis si longtemps. On

Digitized by Google

peut dire avec raison que les Bénédictins qui, par leur fondateur, saint Benoît, peuvent être appelés les pères de tous les autres moines, ont été de nos jours les pères de tous les moines réformés, parce que c'est à leur exemple que les autres Ordres ont commencé à revenir à la pratique de leur règle. Les premiers fondateurs de cette congrégation ont jeté à Padoue les fondements de cette réforme et c'est de là que cette congrégation, qui n'a cessé de se faire remarquer par ses hommes distingués et sa rapide extension, s'est répandue dans toutes les provinces. Je n'ai pas besoin de dire ici de quel éclat elle brille, aujourd'hui qu'elle possède tant d'hommes pieux, remarquables par leur science, leur sagesse et leur austérité. Qu'ils aient peu de docteurs et de gradués aux universités, peu importe; nous savons que tout le temps dont ils peuvent disposer en dehors de l'office divin, ils l'emploient à l'étude et à la lecture. Ils ne permettent point que l'étude entrave l'obligation de l'office divin, mais ils ne veulent pas non plus que l'office divin diminue l'étude. De là ce grand nombre de savants que l'on trouve chez eux : juristes, légistes, canonistes, philosophes, orateurs, historiens et surtout théologiens profonds qui confondent les déclamations verbeuses et criardes de nos gradués et de nos hommes en barrettes. Les pères de la nouvelle observance sont en plus des modèles de vertu et d'activité. Quel Ordre est aussi libéral en aumônes, si généreux en hospitalité ? Quel évêque, quel prince séculier les surpasse en ce point ? des essaims de pauvres s'abattent sur leurs monastères pour y sucer le miel de leur bienfaisance, et leurs maisons semblent être moins les demeures des moines que le refuge des pauvres. Les religieux en particulier sont accueillis avec une affection et une cordialité étonnantes, surtout quand ce sont des hommes savants et exemplaires. Aussi sont-ils rarement sans avoir des hôtes d'autres Ordres. Les Frères Mineurs et Prêcheurs y vont avec autant de joie que s'ils allaient dans leurs propres maisons (1). »

La congrégation de Sainte-Justine méritait bien cet éloge par l'activité qu'elle déploya dans l'œuvre de la réforme catholique en Italie. Fondée en 1410 par Louis Barbo († 1443) dans le monastère de Santa Giustina de Padoue, cette réforme attira à elle de nombreux sujets. De nouveaux monastères furent bientôt établis à Bassano, Vérone, Gênes, Pavie et Milan. Tandis que les moines se livraient avec succès à la prédication et que l'éloquence du moine Baptiste de Mantoue ébranlait toute la haute Italie, la réforme pénétrait à Sainte-Marie de Florence, à Saint-Paul de Rome, à Saint-George de Venise, à Polirone et dans une foule d'anciens monastères. Du vivant de Barbo, la congrégation de Valladolid en Espagne fut fondée sur le modèle de celle de Sainte-Justine. Le portugais Gomès, moine de Sainte-Justine, fut nommé par Eugène IV, visiteur apostolique de tous les monastères de Florence. Il réforma les Cisterciens,

1. *Fratris Felicis Fabri Evagatorium in Terra Sanctæ, Arabiæ et Egypti peregrinationem.* Ed. Hassler. Stuttgart. 1843-49. III. 393.

Digitized by Google

les Sylvestrins, les Humiliés, les Minorites et les Brigittines. Élevé par le Pape à la dignité de général de Camaldule, il travailla à la réforme de cet Ordre jusqu'au jour où rappelé dans sa patrie par le roi de Portugal, il se dévoua à la réforme monastique dans ce pays, où peu après devait surgir une nouvelle congrégation bénédictine.

Eugène IV, qui aimait à s'entourer des Bénédictins de Sainte-Justine chargea dom Placide Pavanello, abbé de Saint-Paul de Rome, de la réforme de Vallombreuse, et Antoine de Nobili de celle des Cisterciens d'Italie. Le Mont-Cassin, grâce aux efforts de Gregorio Cortèse, recouvrait son autonomie et était uni à la nouvelle congrégation. La réforme de Sainte-Justine fut durable en Italie et exerça en Allemagne une heureuse influence sur les monastères d'Autriche et de Souabe.

L'œuvre de la réforme en Allemagne qui avait été inaugurée au XIVe siècle par la tenue des Chapitres triennaux, reçut une nouvelle impulsion au concile de Constance. Dès 1417 un synode bénédictin avait lieu à l'abbaye de Petershausen et l'on y insistait sur la nécessité des Chapitres. Le résultat des Chapitres généraux tenus à cette époque fut la fondation de l'Union de Bursfeld. Établie par Jean Dederoth, soutenue par Jean Rhode, réformateur de Saint-Mathias de Trèves, et surtout par Jean de Hagen, abbé de Bursfeld (1439-1468), cette réforme trouva dans le cardinal légat Nicolas de Cuse un puissant protecteur et dans Trithème un éloquent apologiste. La congrégation se propagea dans toute l'Allemagne; en 1458 elle était approuvée par Pie II; en 1502 elle comptait quatre-vingt-dix monastères. L'Autriche ne resta pas en dehors de ce mouvement, grâce aux efforts de Nicolas de Cuse. Un Chapitre eut lieu à Salzbourg (1451) et des visiteurs y furent nommés pour les provinces de Styrie, Carinthie, le pays de Salzbourg et de Bavière.

Les monastères de Souabe se réformèrent à la même époque sous l'influence de la congrégation de Sainte-Justine, et le dominicain Fabri atteste l'état florissant des monastères de ce pays tant sous le rapport de la discipline que sous celui des études. L'abbaye de Melk en Autriche devint aussi un centre de réforme. L'abbé et quelques moines étaient allés se former à Subiaco et en étaient revenus implanter la réforme à Melk d'où elle s'étendit en Bavière et à Salzbourg.

Les monastères de Bohème avaient eu grandement à souffrir dans les guerres des Hussites. L'abbaye mère de Brevnow, qui possédait alors bon nombre d'hommes remarquables par leur piété et par leur science et qui avait envoyé au concile de Constance le principal accusateur de Jean Hus, le moine Jean de Holleschau, fut pillée et ravagée par les sectaires en 1420; plusieurs moines restés dans l'abbaye furent tués, deux furent brûlés à Prague, les autres durent s'enfuir; en 1483 l'abbé Grégoire était assassiné par les hérétiques.

L'Espagne était aussi entrée dans la voie de la réforme. Le monastère

Digitized by Google

de Saint-Benoît de Valladolid fondé vers 1390 fut le foyer de cette régénération religieuse qui se propagea dans toute la péninsule. A la demande du pape Eugène IV, Louis Barbo composa pour cette congrégation naissante ses Explications de la règle de Saint-Benoît. En 1493 la célèbre abbaye de Montserrat fut incorporée à cette congrégation sous l'administration du pieux Garcias de Cisnéros.

Dès 1558, les Bénédictins espagnols introduisirent leur réforme en Portugal, où déjà Gomès, l'ancien général de Camaldule, avait le premier travaillé à la restauration de l'Ordre bénédictin. Pie V réunit en une congrégation les monastères réformés de Portugal. Tandis que les Bénédictins espagnols allaient fonder dans leurs possessions du nouveau monde récemment découvert, des colonies de leur Ordre, à la Jamaïque, à Quito, à Lima, les Bénédictins portugais s'établissaient à leur tour au Brésil, où de nos jours encore subsistent sept abbayes.

L'Angleterre, le pays qui devait tout aux moines, venait d'apostasier et de renier son passé. Chassés de leurs antiques demeures, les fils de saint Benoît restèrent fidèles à leur foi et à leurs vœux. Un instant rétablis à Westminster par décret du Parlement, sous le règne de la reine Marie, ils en furent bientôt à jamais bannis, et Feckenham, l'intrépide abbé de Westminster et le courageux défenseur de la foi catholique, mourut en prison. L'abbé de Glastonbury avait été martyrisé devant son abbaye qu'il n'avait point voulu livrer aux mains des hérétiques. Ainsi cette terre conquise à la foi par les labeurs des Bénédictins, sans que le sang des martyrs eût dû féconder ses sillons, buvait à présent le sang des descendants de ses apôtres qu'elle reniait, semence précieuse et féconde qui ne tardera pas à germer !

La Belgique où l'Ordre cistercien s'épanouissait dans de nouvelles fondations, vit aussi plusieurs réformes bénédictines surgir en son sein. Quelques monastères importants s'étaient relevés, au moment où l'union de Bursfeld était dans toute sa ferveur première. Cette réforme pénétra en Belgique. L'abbaye de Saint-Ghislain qui l'adopta exerça une salutaire influence sur les monastères du Hainaut et du Cambrésis ; celle de Gembloux, réformée par des moines de Saint-Jacques de Liège, fut à son tour un foyer de restauration monastique ; mais entre toutes ce fut celle de Saint-Jacques de Liège qui eut la part la plus glorieuse dans cette restauration, car c'est elle qui réforma Gembloux, Florennes, Saint-Mathias de Trèves et Stavelot.

A part les réformes de Chezal-Benoît de Cluny et de Fontevrault, on ne cite guère de mouvement réformateur en France. Le moment n'est pas encore venu, si ce mouvement tarde quelque peu à se manifester, il rachètera ce retard par son éclat. Les Célestins se faisaient alors remarquer par leur régularité et leur doctrine. Enfin l'Ordre bénédictin pendant les XVe et XVIe siècles ne donna pas moins de trente pontifes à l'Église de France.

La science et la sainteté avaient repris possession des cloîtres avec la bonne

Digitized by Google

discipline. Malgré le schisme qui désolait l'Église et la commende qui commençait à exercer ses ravages dans les monastères, on vit paraître à cette époque la bienheureuse Eustochine de Padoue, sainte Françoise Romaine, la fondatrice des oblates de *Tor de' Specchi* à Rome. L'Espagne avait son Garcias de Cisneros, le Hainaut son vénérable Louis de Blois ; l'Angleterre donnait à l'Église ses martyrs ; l'Allemagne peut montrer avec honneur des hommes tels que Trithème et Nicolas Ellenbog, deux ardents promoteurs de la renaissance littéraire. L'Italie possédait au sein de la congrégation de Sainte-Justine un grand nombre d'hommes illustres, tels que les cardinaux Orlandini et Cortese, l'évêque Isidore Clarius, le moine Marc de Crémone, autour desquels se groupaient les principaux personnages ecclésiastiques d'Italie. Camaldule était alors illustré par le vénérable Paul Justinien, l'érudit Ambroise Traversari et fra Mauro, le géographe. Les écoles bénédictines d'Italie et d'Allemagne étaient des foyers de doctrine. La Belgique a aussi le droit d'être nommée ici : c'était en effet l'époque où les Cisterciens des Dunes et les Bénédictins de Liège écrivaient leurs précieuses chroniques.

Ainsi, bien avant que le moine apostat de Wittenberg jetât son cri de révolte contre l'Église catholique, on voyait surgir une brillante restauration religieuse. Le concile de Trente vint la consolider et lui donner sa véritable force, tandis que la réformation protestante anéantissant les résultats de tout un siècle d'efforts et de luttes ne devait aboutir qu'à l'anarchie et à la ruine de la société religieuse. *(A continuer.)*

AVE REGINA.

Salut, à toi nos louanges,
Reine du ciel et des anges :
Tige, portique divin
Par où la clarté nous vint !
Salut, Vierge glorieuse,
Perle unique et précieuse
Éclatant aux yeux ravis !...
Implore pour nous ton Fils !

J. C.

Digitized by Google

PÈLERINAGES MONASTIQUES.

LE MONT-SERRAT EN CATALOGNE (SUITE).

PEU après la mort du vénérable abbé Dom Garcias de Cisnéros, le P. Pierre de Burgos écrivit l'histoire de la sainte montagne, en relatant, avec soin, les prodiges toujours plus nombreux que la Reine du ciel faisait éclater dans cette demeure qu'elle s'était choisie, depuis tant de siècles. Le bruit de ces faveurs se répandait déjà au loin ; et, à Naples, on construisit un splendide oratoire, qui renfermait la copie exacte de la statue de N.-D. du Mont-Serrat (1517). Cette élégante chapelle était desservie par deux religieux du monastère Catalan. Dans ce même temps mourait sur le mont sacré le V. François de Béjar. C'était un simple novice, arrivé déjà à une haute perfection et que la Reine des anges honorait souvent de ses visites. Mais l'événement le plus considérable de ce siècle pour notre grande abbaye, fut la visite de saint Ignace de Loyola. Elle eut lieu en l'année 1522. Le noble guerrier de Pampelune, qui touché de la grâce d'en haut, voulait fuir le monde, afin de ne vivre que pour Dieu, revêtit pour faire le dévot pèlerinage du Mont-Serrat, une grossière tunique serrée par une corde et qui ressemblait à un sac ; il mit à ses pieds des *alpargatas*. Une gourde était suspendue à son côté et un fort bâton soutenait sa marche (1). Arrivé dans l'église de Notre-Dame, il donna à un pauvre ses habits de gentilhomme, et après avoir fait comme une veillée des armes devant l'image sacrée de la Mère de Dieu, il suspendit auprès de l'autel majeur sa dague et son épée (2). Ignace fit ensuite une confession générale au vénérable P. Chianônès, maître des novices, ancien disciple de D. Garcias de Cisnéros, et renommé pour sa prudence, son discernement dans la conduite des âmes et sa grande sainteté (3). Ce fut après une longue retraite sur la sainte montagne que le futur fondateur de la Compagnie de JÉSUS se retira dans la grotte de

---

1. Boll., *ad diem* XXXI Julii. *Vie de saint Ignace de Loyola*, par le P. Genelli, T. 1, C. 2.

2. Cette noble épée fut religieusement conservée au Mont-Serrat, jusqu'à l'invasion française de 1811. Elle a depuis disparu. On montre bien à Barcelone, dans l'église de Belen *El Espadon de San Inigo*, qui est peut-être la dague, mais non la glorieuse épée du saint fondateur de la Compagnie de JÉSUS. — V. Muntadas, 291-295.

3. Le V. Jean-François Chianônès ou Chanon était originaire de Mirepoix, dans l'Ariège. Ayant fait un pèlerinage au Mont-Serrat, la sainteté de vie des religieux de ce monastère le décida à s'y faire moine. Il travailla beaucoup à la réforme des abbayes du Portugal, et mourut comme un bienheureux.

Digitized by Google

Manrèse, qui n'est qu'à trois lieues, pour s'y préparer, dans la solitude, aux grandes œuvres auxquelles Dieu le destinait (1).

A l'époque de la visite de saint Ignace, le Mont-Serrat était, si l'on en juge par les saints personnages qu'il produisit, le monastère le plus observant de tout l'Ordre de saint Benoît. En 1524, mourait le V. père Cristoval de Zamora, qui jouissait du don de prophétie, et, en 1538, le père Maur de Alfaro rendait son âme à Dieu, au milieu des concerts des anges, qui retentissaient dans toute l'abbaye. Le V. Chianônès, qui fut l'Ananie de ce nouveau Saul, destiné à devenir le père d'un si grand Ordre, s'endormit dans la paix du Seigneur, en 1569, âgé de 89 ans, après avoir prédit le jour et l'heure de sa mort. Dans le cours de ce XVIe siècle, le Mont-Serrat produisit plusieurs autres fleurs de vertu. Nommons seulement les Dominique de Sobrarias, les Jean Martinez, les Alphonse de Burgos, qui moururent sur la sainte montagne en odeur de sainteté. Maintenant nous ne pouvons que mentionner, en passant, les autres saints et grands personnages sortis du mont sacré : Antoine Malvenda, ancien trésorier des armées de Charles-Quint, qui, s'étant fait moine, devint l'un des plus fameux théologiens d'Espagne et l'un des grands abbés de la congrégation de Valladolid ; le savant et pieux Jérôme Lauret, abbé de San-Felici de Guixols ; Jean de Roblès, le premier prédicateur des deux Castilles, dans ce siècle ; le V. François Lebrot, qui conversait familièrement avec son crucifix, comme saint Thomas d'Aquin ; les deux grands réformateurs des monastères du Portugal, les P. P. Chiavès et Villalobos, et beaucoup d'autres saints et savants religieux, que l'on vit à cette époque sortir, « *comme de douces et diligentes avettes*, » de la sainte ruche du Mont-Serrat.

La Reine du ciel redoublait ses faveurs spirituelles dans ce béni sanctuaire, et en moins de vingt ans (1538-1556) les chroniques du monastère font mention de soixante-trois miracles de premier ordre. Aussi les princes et les puissants de la terre s'empressaient d'accourir à la sainte montagne. Charles-Quint visita le Mont-Serrat en 1538 ; Maximilien, roi de Bohême, en 1550 ; Don Juan d'Autriche, en 1571. Ce vaillant guerrier, qui revenait de Lépante, fonda une lampe perpétuelle devant l'autel de Notre-Dame et suspendit auprès de la vénérable statue l'étendard qu'il avait pris sur la

1. Sans vouloir prétendre que saint Ignace fut affilié à cette époque, sous aucune forme, à l'Ordre de saint Benoît, on ne peut nier que la sage direction du V. père Chianônès n'ait été, à ce moment, pour le nouveau converti, un secours providentiel. Il n'est pas moins difficile de croire que le grand saint n'ait pas eu connaissance, par son pieux confesseur, du livre (réimprimé à Ratisbonne en 1856, in-12, VIII-304) publié par D. Garcias de Cisnéros, sous le titre d'*Exercitatorium spirituale*, et ne s'en soit point souvenu à Manrèse, lorsqu'il y composa ses propres exercices, auxquels il a su donner cette forme dramatique et presque militaire qui en a fait un des codes les plus estimés de l'ascèse catholique. Saint Ignace a toujours conservé une si tendre reconnaissance pour l'Ordre Bénédictin, berceau de sa conversion, qu'il choisit plus tard l'église de l'abbaye de Montmartre, près Paris, pour y réunir ses premiers compagnons, et celle de l'abbaye de Saint-Paul-hors-les-murs, à Rome, pour y prononcer, avec eux, ses vœux solennels. V. Bolland, *ad diem* XXXI Julii, T. VII.

Digitized by Google

galère de l'amiral turc Ali-Baja, avec treize drapeaux enlevés aux musulmans. Le dernier historien du Mont-Serrat ajoute que ce prince voulait finir ses jours dans un des ermitages voisins du grand monastère, mais qu'il mourut à Namur, avant d'avoir pu réaliser ce pieux désir (1). Alors aussi les dons, les offrandes de toutes sortes affluent dans le dévot sanctuaire. On compte pour la seule année 1536, vingt-trois lampes d'argent présentées, avec leur luminaire. L'accroissement des ressources permet d'élever la grande tour des cloches, d'achever les magnifiques décorations du *Camarin* ou chapelle particulière de Notre-Dame et de construire tout autour une nouvelle et magnifique église. Philippe II fit placer sur l'autel majeur un splendide retable en métal précieux, avec une lampe d'argent d'une grandeur phénoménale. A cette époque aussi le monastère et l'église de Sainte-Cécile sur l'autre versant de la sainte montagne, furent convenablement restaurés. Le culte de Notre-Dame du Mont-Serrat se répandit alors dans les provinces de Castille, de Léon, de Galice et jusque dans le nouveau monde, où l'on fonda, en son honneur, à Lima et à Mexico, les deux Prieurés appelés Monserratico (1599) (2).

Le XVIIe siècle ne se montra pas moins dévot et généreux envers l'église et le monastère du mont sacré de la Catalogne. Dès 1604 les dons en argent étaient si considérables que les religieux du Mont-Serrat purent placer sur la tête de la vénérable statue une brillante couronne d'or enrichie de pierreries et estimée 12,000 ducats. La reine de France, Anne d'Autriche, dès son avènement au trône (1610), lui envoya un splendide ornement et une lampe de grand prix. Quelques années plus tard, les habitants de Mexico firent présenter à Notre-Dame de Catalogne, un petit canon en argent, couvert de pierres précieuses, pour annoncer ses fêtes et une couronne d'or ornée de magnifiques émeraudes. Les pèlerinages des princes et des puissants de la terre ne discontinuaient pas. Philibert, duc de Savoie, vint au Mont-Serrat en 1618 ; le roi Philippe IV en 1626, ainsi que le cardinal Pan y Agua. La marquise de Tamarit, Gertrude Camporell, offrit pour les saintes épines de la couronne du Sauveur, conservées dans la basilique de la sainte montagne, un reliquaire orné de 332 brillants, et donna 60,000 ducats pour construire un oratoire dans la *santa cueva*, qui est la grotte où fut découverte la sainte image. Marie de Cardôna, vice-reine de Navarre, fit porter au sacré sanctuaire le corps de saint Télesphore, pape et martyr, avec deux têtes des onze mille vierges. L'archiduc Jean d'Autriche se rendit en 1649 au Mont-Serrat, avec un imposant cortège, pour y témoigner solennellement de sa croyance à l'Immaculée-Conception de Marie, et, quelques années plus tard, ce prince fit couvrir

1. Muntadas, *Mont-Serrat, su pasado, su presente y su porvenir*, p. 492.

2. Depuis cette époque, on donna aux enfants comme nom de baptême le nom de Montserrat. Le dernier évêque de Barcelonne, mort, en 1870, au Concile du Vatican, s'appelait Mgr Montserrat Navarro.

Digitized by Google

de riches dorures toute la basilique. Nous ne ferons que rappeler, sans autre détail, les riches présents des ducs de Toscane, de Parme, de Medina-Cœli, de Cardôna, du Cardinal-légat Mellini et de beaucoup d'autres très grands personnages; mais on nous permettra une mention spéciale pour le savant Bénédictin d'Aguirre, qui envoya à Notre-Dame de Catalogne le chapeau cardinalice dont il venait d'être honoré par le pape Innocent XI (1697). Peu d'années auparavant, l'abbé du Mont-Serrat, D. Benito Sala, devenu évêque de Barcelonne avait aussi pris rang dans le Sacré-Collège.

Le XVIIIe siècle qui vit, dans presque toute l'Europe, la foi s'affaiblir et l'indifférence ou l'impiété gagner les populations les plus religieuses, se montra néanmoins plein d'une tendre dévotion pour la Souveraine du Mont-Serrat. Le roi Philippe V fit deux fois le pèlerinage de la sainte montagne pour recommander à la Mère de Dieu le succès de ses armes, et il offrit un calice d'or avec ses burettes, le tout enrichi de 42 beaux diamants. Son épouse, Elizabeth de Parme, voulut emporter avec elle, à Madrid, une des clefs qui servent à renfermer la sainte image, afin de se constituer, selon son expression, la *Camerera Major* de l'Impératrice du monde. Le cardinal del Judice offrit, à son tour, un pectoral richement ciselé et orné de pierreries. Quelques années plus tard, l'évêque de Lérida, D. Galindo, fit présent au monastère d'un magnifique ornement en filigrane d'argent. Beaucoup d'autres riches offrandes permirent de terminer la décoration de l'église et de l'abbaye. Pour donner une idée de la splendeur de ces embellissements, il suffit de dire que tout le *presbyterium* était pavé en albâtre oriental blanc et azuré. Les annales de la sainteté ne sont pas encore épuisées à cette époque; car, en 1723, mourait le frère Joseph de Saint-Benoît, convers du monastère (1), que Notre Dame visita plusieurs fois dans l'extase, et qui vit, un jour, la Reine du ciel étendant son manteau sur les écoliers de l'abbaye. Enfin, en 1753, expirait le vénérable Père Benoît Argérich, qui prédit que le célèbre monastère serait bientôt détruit et dépouillé « depuis l'autel de Notre-Dame, jusqu'au poulailler. »

Avant de raconter l'histoire de ces temps malheureux, achevons la description de l'abbaye et de la sainte montagne. « Au débouché du chemin qui descend de San Géronimo, dit le voyageur que nous avons déjà cité, on a tout à coup devant soi deux immenses bâtiments à huit étages, presque sans jour dans la partie inférieure, percés vers la moitié de la hauteur de grandes croisées à frontons triangulaires, et aux étages supérieurs d'une foule de petites fenêtres à balcons. A mesure que l'on avance, on découvre les ruines de l'ancienne façade, d'abord masquées par l'un des bâtiments : de grands murs lézardés, avec leurs ouvertures béantes, portant la trace indélébile de la violence et de l'incendie; et, en arrière, la trace de reconstruc-

1. On l'appelait frère José de las Llantias (Joseph des pleurs), à cause du don des larmes que Dieu lui avait accordé.

Digitized by Google

tions faites à la hâte, sans harmonie avec le reste des édifices, et portant témoignage de la pénurie des ressources des possesseurs actuels. Une petite esplanade, autrefois occupée par des bâtiments qui ont disparu, se développe devant ces tristes ruines ; elle est entourée de quelques dépendances : une petite hôtellerie pour les visiteurs, des écuries, des basses-cours et autres servitudes. En arrière plan, se dresse et surplombe, cet étrange entassement de roches arrondies, séparées par de profondes fissures, et dont la structure a peu ou point d'exemples en géologie. Parmi ces roches se dessinent quelques rampes des escaliers qui semblent pénétrer dans les profondeurs de la montagne, et qui atteignent aventureusement jusqu'aux sommets où se dressent d'autres ruines, celles des ermitages. »

Voici maintenant la description que donnait, en 1747, le P. Montagut, religieux de cette même abbaye, devenue, par la malice des hommes comme tant d'autres maisons religieuses, la victime de la Révolution. « Nostre fameux monastère, nous dit cet ancien moine, est entouré d'un gros mur de pierre de taille, qui le protège de toute incursion malfaisante. Quoique l'espace en soit assez estroit, on l'a si bien ménagé qu'on y a fait tous les bâtiments nécessaires pour y loger commodément les religieux et le grand nombre d'étrangers qui y viennent de toutes parts. L'infirmerie est fort belle, et sert à recevoir les rois, les princes et les grands seigneurs. Ses chambres sont grandes, fort bien aérées et en belle vue. Sur les quatre côtés du cloître il y a quatre dortoirs pour la communauté, qui suffisent même pour les moines en voyage ou étrangers. On voit deux beaux réfectoires et un chapitre dont les lambris sont dorés, les murailles ornées de très bonnes peintures, et les pavés composés de petits carreaux de terre cuite vernissée, en forme de faïence. La bibliothèque est une salle parfaitement belle et fournie de toute sorte de bons livres et de plusieurs manuscrits. On trouve, en entrant, un grand cloître dont la structure est à l'antique. Les murailles en sont ornées de tableaux et de peintures, qui représentent les miracles survenus au Mont-Serrat. De la voûte pendent de petits navires, des chaînes, des cordes et autres choses semblables, qui sont autant de monuments de la dévotion des pèlerins et du pouvoir de la Mère de Dieu. Il y a dans les cours intérieures toutes sortes d'artisans, avec leurs ateliers, de sorte que suivant la règle de saint Benoît, on trouve sans sortir de l'enclos de l'abbaye tout ce qui peut être nécessaire aux religieux et aux étrangers. Ce grand nombre d'artisans joints aux pèlerins qui arrivent de toutes parts font un concours continuel qui pourrait donner à croire que l'on tient tous les jours marché au monastère. Mais cela ne trouble nullement la solitude des moines, qui suivent toujours dans l'intérieur de leur demeure leurs saints exercices [1]. »

On le voit, le contraste ne peut être plus frappant entre ces deux descriptions. Maintenant pour nous consoler de ces destructions impies et

1. *Histoire de Notre-Dame du Mont-Serrat, avec la description de l'abbaye et des Hermitages*, par D. Louis Montagut, religieux de ce monastère, Toulouse, 1747, p. 18-20.

Digitized by Google

brutales du plus célèbre monastère des Espagnes, nous allons visiter la grande église du Mont-Serrat, qui a pu échapper, en partie, à la fureur des soldats français, aux saccagements des révolutionnaires et aux ravages des incendies. Elle s'ouvre sur un petit cloître moderne et n'a plus la somptueuse façade que lui avait donnée l'abbé D. Garriga, au XVIe siècle; mais une petite lanterne octogone, qui s'élève au-dessus des bâtiments du monastère en indique l'entrée. La basilique de Notre-Dame n'a qu'une nef, qui est large de quinze mètres et longue de plus de cinquante. On doit reconnaître que sa forme est élégante et qu'elle a de belles proportions. Deux longues rangées de chapelles, à double étage, avec des tribunes et de hautes grilles, jadis dorées, font tout le tour de ce majestueux édifice. Elles sont séparées par de grands pilastres ornés de riches sculptures dans le style de la Renaissance. Ces pilastres reçoivent la retombée des larges voûtes, qui étaient autrefois toutes peintes et enluminées dans le goût de cette époque. On travaille activement à leur restauration. Le chœur qui est vaste et bien éclairé, se trouve placé à l'entrée de la basilique, sur une tribune, qui occupe toute la largeur de la nef, à une assez grande hauteur. Mais ce qui attire tout d'abord l'attention des dévots pèlerins du Mont-Serrat, à leur entrée, c'est le *Camarin de Nuestra Senhora*, la chambre de Notre-Dame. Elle est située au fond de l'église, au-dessus et en arrière de l'autel majeur, avec beaucoup de dorures, de draperies et d'autres ornements, plus brillants, il est vrai, que riches, et de toutes les parties du saint temple le regard peut ainsi se porter vers l'auguste Souveraine de la sainte montagne. On monte, par un escalier intérieur, de la sacristie dans le *Camarin*, où il y a toujours un moine en prières, qui permet aux pèlerins, après avoir récité le *Salve Regina*, de baiser la main de la vénérable statue, revêtue d'un manteau magnifique (1), et de faire toucher des objets de piété à la boule du monde que tient l'enfant JÉSUS. On redescend toujours du camarin par un autre escalier, afin que la foule des fidèles puisse, surtout aux jours des grands pèlerinages, satisfaire plus facilement sa dévotion (2). « Bien que le concours soit merveilleux en tout temps, dit un vieil historien, néantmoins en certaines saisons de l'année, comme ès festes de Nostre-Dame et en caresme, la multitude des pèlerins est si nombreuse que souvent ils ne peuvent tous contenir en la maison, non pas: mesme en la grande cour, qui est devant la porte, ains sont contraints de se masser sous

1. La Mère de Dieu est représentée assise sur une chaise antique et tient sur ses genoux l'Enfant divin. Elle a dans sa main droite un globe d'où sort un lis. La statue est d'un bois très dur et odoriférant. Elle a été peinte et dorée avec goût; mais le temps dans la succession des siècles l'a recouverte d'une teinte brune, qui permet à peine de distinguer les anciennes couleurs.

2. On voit suspendus aux parois du camarin, des bras, des jambes en cire, de petits vaisseaux en bois et autres ex-votos apportés par les pèlerins. A droite et à gauche de ce petit sanctuaire se dressent, dans leurs chapelles respectives, les statues de saint Benoît et de sainte Scolastique qui forment la garde d'honneur de N.-D. du Mont-Serrat.

Digitized by Google

les rochers et cavernes du mieux qu'ils peuvent. On y voit venir des quarante processions par jour, composées quelquefois de plus de cinq mille personnes et ordinairement de mille, deux mille et trois mille. Tellement que si nous voulons arrester un certain nombre de pèlerins, raportant un jour à l'autre, il est de plus de quatre cents, non compris deux cents pauvres auxquels on fait ordinairement l'aumosne par chacun jours [1]. »

(A continuer.)

GLOIRE AU TRÈS-HAUT.

Gloire au Très-Haut ! chantent les chœurs des Anges,
Sa volonté nous tira du néant ;
Avec amour, célébrons ses louanges,
Adorons-le dans un saint tremblement.

Gloire au Très-Haut ! qui, créant la lumière,
De sa splendeur revêtit le soleil,
Lui commanda d'illuminer la terre
Pour y régler le travail, le sommeil.

Gloire au Très-Haut ! redit la mer profonde
En soulevant la masse de ses eaux ;
Aux premiers jours, sa parole féconde
Était portée au-dessus de mes flots.

Gloire au Très-Haut ! répètent les montagnes ;
Son pied divin seul parcourt nos sommets.
Nous exaltons, ajoutent les campagnes,
La main du Dieu qui nous combla d'attraits.

Gloire au Très-Haut ! dont la voix formidable
Fait chanceler les bases du désert,
Et qui, prenant un accent délectable,
Se fait entendre au cœur pur qui le sert.

Gloire au Très-Haut ! ont murmuré la brise,
En caressant le beau lis odorant,
Et l'ouragan qui dans sa fureur brise,
Comme un roseau, les cèdres du Liban.

Gloire au Très-Haut ! les éclats de la foudre,
Faibles échos du céleste courroux,
Pour le servir, sont prêts à mettre en poudre
Les contempteurs du Dieu fort et jaloux.

1. *Chronique de l'Ordre de Saint-Benoît*, par le Rme Abbé Yépès, t. IV. p. 350.

Digitized by Google

Gloire au Très-Haut ! qui fait briller l'étoile
Comme un reflet de divine clarté,
Lorsque la nuit, nous couvrant de son voile,
Autour de nous répand l'obscurité.

Gloire au Très-Haut ! hymne de la nature
Par sa beauté célébrant son Auteur,
Hommage saint qu'offre la créature
Au Dieu très bon, au souverain Seigneur

Gloire au Très-Haut ! j'entends l'airain sonore
Le célébrer comme une voix du ciel,
Disant à tous, le soir comme à l'aurore,
Prosternez-vous aux pieds de l'Éternel.

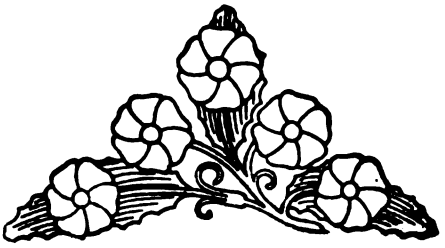
Gloire au Très-Haut ! la voix de l'innocence,
Pleine d'amour, entonne ce refrain,
Le pénitent, avec reconnaissance,
Redit ce chant au juge souverain.

Gloire au Très-Haut ! c'est l'humble psalmodie
De notre exil s'élevant jusqu'aux cieux,
Pour se mêler à la douce harmonie
Des séraphins, des esprits bienheureux.

Gloire au Très-Haut ! ma bouche balbutie
Cette hymne sainte et la nuit et le jour
Quand, à genoux, devant l'Eucharistie,
Du Dieu du Ciel je contemple l'amour.

Gloire au Très-Haut ! ah ! quand pourra mon âme
Dans les transports du bonheur éternel
Dire ce chant dont la douceur m'enflamme
Dès cet exil pour mon cœur si cruel!

Une bénédictine du St-Sacrement.



Digitized by Google

LE MONASTÈRE DES BÉNÉDICTINES ANGLAISES A BRUXELLES.

Notice sur le premier Monastère fondé pour les Religieuses anglaises, après la suppression des maisons religieuses en Angleterre (1).

CHAPITRE I. — BRUXELLES ET BERGHOLT.

LE voyageur qui serait entré dans la bonne ville de Bruxelles, le 21 novembre de l'an 1599, eût trouvé la ville animée comme aux jours de fête et les rues garnies de tentures, et pleines d'honnêtes bourgeois à la figure réjouie, qui étaient sortis en costume de fête pour voir passer à travers leurs rues l'archiduc Albert et l'Infante Isabelle-Claire-Eugénie, fille unique et chérie de Philippe II d'Espagne. Entourés de leur cour, les princes se dirigeaient dans tout l'appareil de leur majesté, vers une maison spacieuse, située rue Étengat (2), aux environs de Sainte-Gudule, que le puissant seigneur Roland de Longyn, vicomte de Bergues, avait récemment vendue à quelques dames anglaises.

L'Archiduc et l'Infante se proposaient de relever par leur présence la solennité de la consécration religieuse de huit généreuses Anglaises d'illustre naissance, qui avaient osé braver les violences de la persécution, et regarder en face les dangers de la prison et les périls des mers, pour aller demander à un pays étranger ce qui leur était refusé dans leur propre patrie : le privilège de devenir les épouses consacrées du divin Époux, de suivre l'Agneau sans tache, partout où il porte ses pas.

Nous nous proposons de donner à nos lecteurs, en faisant des extraits aux *Annales* et aux *Archives* du monastère de Bruxelles, une légère esquisse de l'œuvre que ces huit vierges commencèrent, et que d'autres mains ont fidèlement continuée, pendant près de trois siècles, à travers des épreuves et des vicissitudes nombreuses, d'abord à la maison-mère sur la terre de l'exil; plus tard, à Winchester, et enfin à Bergholt, au comté de Suffolk, après que les orages de la Révolution française les eurent ramenées dans leur patrie. Là, dans une nouvelle maison monastique, saint Benoît est aimé et servi, son esprit conservé, sa règle religieusement gardée ; son œuvre principale surtout, l'Office solennel du chœur, le *Sacrificium laudis*, ou le chant de la louange divine, cette fonction des anges au ciel et de la

1. Traduit de l'anglais ; extrait du *Messenger of the Sacred Heart*, 1882.

2. L'*Étengat* « impasse où l'on mange », fut prolongé en 1798 jusqu'à la Montagne Sainte-Elisabeth et prit le nom de rue de Berlaimont. Son premier nom lui était venu de ce que les ouvriers employés à la construction de l'église Sainte-Gudule se réunissaient à cet endroit pour y prendre leurs repas.

(*Histoire de la ville de Bruxelles*, par HENNE et WAUTERS, III, p. 213 sqq.)

Digitized by Google

religieuse bénédictine sur la terre, — son œuvre principale, disons-nous, y est fidèlement poursuivie ; et, comme un encens qui monte sans interruption vers le trône de Dieu, elle dégage cette odeur de suavité, qui attire sa compassion sur ce pauvre monde, qui obtient du secours au pécheur menacé du naufrage, au juste qui combat, aux affligés, aux affaissés, et à tous ceux qui, à travers de nombreuses tribulations, sont à la recherche du royaume de Dieu.

Cette histoire ne manquera pas d'intéresser nos lecteurs : elle leur rappellera des noms bien connus de l'Angleterre catholique ; elle leur fera voir comment d'humbles religieuses se sont montrées les « femmes fortes » de l'Écriture ; des femmes au cœur vaillant qui, malgré la faiblesse de leur sexe, ont reconstruit le « jardin fermé », de Dieu, après que le bras puissant d'un pouvoir sans pitié eut osé essayer de le faire disparaître du sol de l'Angleterre.

La louange de Dieu et les fêtes du Seigneur avaient été supprimées, on avait imposé silence à des centaines de chœurs formés de voix angéliques, les splendides arcades des cloîtres antiques étaient renversées sur le sol, quand huit vierges anglaises s'avancèrent, ressaisirent la harpe brisée de la liturgie de l'Église, et, rallumant les charbons refroidis du feu sacré, firent remonter encore vers le trône du Très-Haut, la fumée de l'encens.

Dans un coin ignoré d'une rue solitaire de Bruxelles, ces vierges veillèrent ; tenant à la main leurs lampes préparées, elles attendirent le moment où la lampe du sanctuaire serait rallumée dans leur patrie, et où elles seraient, selon une prophétie traditionnelle de la maison, les premières religieuses qui débarqueraient sur les côtes de l'Angleterre, comme elles avaient été les premières à faire une fondation sur le continent, après la suppression des couvents sous la dynastie des Tudors.

Nous verrons dans un autre chapitre comment cette prophétie s'accomplit à la lettre en faveur des religieuses bénédictines établies maintenant à Bergholt.

Chapitre II. — Lady Mary Percy.

Le 22 août 1572, la ville d'York fut témoin de l'exécution de Thomas Percy, le chevaleresque comte de Northumberland. Il avait été le partisan dévoué de Marie Stuart ; et lorsqu'en 1569 l'application vexatoire des lois pénales eut poussé les catholiques au désespoir, il s'était mis avec le comte de Westmoreland à la tête de l'insurrection dans les comtés du nord. Les insurgés poursuivaient un double but, le rétablissement de l'ancienne croyance, et la délivrance de la reine d'Écosse ; leur étendard portait l'image de la sainte Croix et des cinq Plaies. La Messe fut de nouveau célébrée publiquement à Ripon ; le comte et la comtesse de Northumberland y assistèrent avec dévotion, entourés de tous leurs partisans ; mais les plans des chefs catholiques furent mal concertés ; et, à l'approche des troupes

Digitized by Google

royales bien supérieures en nombre et commandées par le comte de Sussex, les soldats de la petite armée se dispersèrent et prirent la fuite. Le comte de Northumberland se réfugia en Écosse ; mais il fut honteusement livré par le Régent Morton, et remis, pour une somme de dix mille couronnes, aux mains des officiers de la sanguinaire Elisabeth. Transporté à York, il y fut condamné sans la moindre formalité judiciaire : la mort ou l'apostasie furent les seules alternatives qui lui fussent offertes. Il méprisa noblement la seconde : il fut donc décapité, et on lui donna la sépulture dans l'église Sainte-Croix de la même ville, heureusement choisie pour être le lieu de repos de celui qui avait arboré l'étendard de la Croix comme la seule bannière de ses luttes terrestres.

Le cardinal Allen l'appelle « un martyr de la foi ». Voici ce qu'il en dit dans sa « *Réponse à la justice Anglaise* » : « Nous pouvons assurer que le célèbre comte de Northumberland est mort en saint et en martyr: quels qu'aient été en effet les motifs de ses luttes et de sa mort, il est mort en vrai martyr, puisqu'on lui offrit la vie s'il consentait à changer de religion. »

La sainte Église range saint Herménégilde au nombre des saints martyrs parce que ce prince, vaincu dans une révolte contre son père, mourut pour avoir refusé de communiquer avec les Ariens. Nous pouvons croire de même que le comte de Northumberland et beaucoup d'autres nobles et valeureux Anglais méritèrent leurs palmes en refusant de racheter leur vie au prix de leur foi.

Après la mort du comte, l'infortunée comtesse de Northumberland s'enfuit d'Écosse et se réfugia dans les Pays-Bas, où elle fut rejointe dans la suite par la plus jeune de ses filles, Lady Mary Percy, destinée par Dieu à être la fondatrice du monastère bénédictin anglais de la Glorieuse Assomption. Lady Mary Percy était la dernière des quatre filles du comte et de la comtesse de Northumberland ; l'aînée, Lady Elisabeth, était mariée à sir Woodroffe, de Wolley, dans le comté d'York, Lady Lucy à sir Edward Stanley, et Lady Jane à Lord Henry Seymour. Nous n'avons malheureusement que peu de détails sur les premières années de Mary Percy; un ancien chroniqueur nous apprend seulement « que depuis son enfance, elle était entièrement adonnée à la pratique de la vertu, et avait tenu son cœur dégagé de toute affection terrestre. Elle reçut en héritage les vertus de ses parents, surtout la fidélité de son glorieux père à la religion catholique ; pour la défendre, Lady Mary souffrit persécution de la part de ses intimes amis ; condamnée enfin à la prison par les officiers de l'État, elle resta inébranlable et le spectacle de sa constance affermit les autres dans la foi catholique, et fut cause de la conversion d'un grand nombre. »

Les précieux mémoires du P. Gérard, S. J. (1), nous apprennent que Lady Mary Percy resta quelque temps avec sa sœur, Lady Elisabeth Woodroffe. Nous lisons dans cet écrit :

1. *Narrative of Father Gerard, S. J.* édité par le P. Morris, S. J.

Digitized by Google

« En entreprenant mes voyages dans le nord j'avais pour but principal de visiter et d'encourager certaines personnes, qui ne contribuaient pas peu à y soutenir la cause commune. Dans le nombre se trouvaient deux sœurs de haute noblesse, filles d'un comte dont la famille était très ancienne, et qui avait donné sa vie pour la foi catholique. Elles vivaient ensemble, et montrèrent un vif désir, non seulement de recevoir ma visite, mais de me retenir définitivement auprès d'elles. L'aînée, qui était mère de famille, devint un soutien pour cette partie de notre Église affligée ; elle gardait dans sa maison deux prêtres, et recevait avec charité tous ceux qui se présentaient. Elle vint ainsi en aide à la religion dans tout le district pendant le séjour qu'elle y fit, et qui se prolongea jusqu'au moment où je fus saisi et jeté en prison (1594); elle fut alors obligée par son mari de changer de demeure et d'aller à Londres. Dieu avait choisi sa sœur et se l'était réservée pour lui-même : libre des liens du mariage, elle était, quand je la vis, humble et modeste ; par degrés elle devint capable de s'élever plus haut: elle se forma à l'exercice de la méditation, et y fit de tels progrès que bientôt le monde lui parut méprisable, et le ciel le seul objet digne de son amour. »

En 1593 nous trouvons encore quelques lignes relatives à Lady Mary Percy, dont le P. Gérard écrit :

« C'était une pieuse catholique; elle était venue à Londres peu avant mon emprisonnement; elle voulait obtenir mon concours dans l'exécution du projet qu'elle avait formé de passer en Belgique pour s'y consacrer à Dieu. Elle restait chez sa sœur, Lady Jane, femme de Lord Henri Seymour, fils du Duc de Somerset. Lady Mary s'efforçait de ramener à la foi cette sœur, qui avait fait défection après la mort de son bon père. »

Quelques mois plus tard, alors que le P. Gérard était déjà en prison, on le confronta avec trois domestiques de Lord Seymour.

« Ils étaient hérétiques, et affirmèrent qu'un jour j'avais dîné avec leur maîtresse et sa sœur, tandis qu'eux-mêmes servaient à table avec d'autres, c'était en carême: leur maîtresse, dirent-ils, avait mangé de la viande; Lady Mary et moi, nous n'avions pris que du poisson. »

Nous trouvons encore cet éloge de Lady Mary Percy :

« Je l'envoyai par après au P. Holt, en Belgique. Il m'en écrivit un jour en ces termes : « Jamais femme de notre nation arrivée en ce pays n'y a donné un aussi bon exemple, et n'a fait autant honneur à notre patrie. C'est elle qui prit la part la plus active à la fondation du couvent que les Bénédictines Anglaises possèdent maintenant à Bruxelles ; elle s'y trouve encore, et est parvenue à un degré élevé de vertu et d'abnégation. Elle aspire à mener une vie plus retirée, plusieurs fois elle a sollicité de son directeur l'autorisation de vivre en recluse, mais elle se rend aux raisons qu'il oppose à son projet. »

Le P. Gérard écrivait ces lignes en 1609. Ces rares mais précieux détails sont tout ce qui nous reste sur les jeunes années de Lady Mary Percy. Il

Digitized by Google

paraît probable qu'elle avait déjà quitté son pays en 1596, peut-être même avant cette date, puisqu'en cette année même elle signa la protestation rédigée par les amis du P. Holt, en Belgique. La même année aussi elle eut la douleur de perdre son excellente mère, qui mourut à Namur, le 17 octobre 1596. L'année suivante, Lady Mary se rendit à Bruxelles, pour conférer avec le P. Holt sur la résolution qu'elle avait prise de se consacrer à Dieu dans la vie religieuse.

A cette époque il n'y avait sur le continent qu'une seule communauté religieuse anglaise, celle des Brigittines, autrefois de Sion House, établies dans la ville de Lisbonne. Au XVIme siècle, un voyage à Lisbonne par voie de terre ou par voie de mer présentait tant de difficultés et de dangers, que fort peu de personnes en Angleterre eussent osé l'entreprendre avec l'espoir d'arriver à bon terme. C'est pourquoi il fut décidé, après une délibération et selon l'avis du P. Holt, que Lady Mary Percy fonderait à Bruxelles un couvent de Bénédictines Anglaises.

La Dame Abbesse Vavasour écrit à ce propos dans l'Ancienne Chronique: « Ce monastère fut érigé en l'année 1597 par les soins de Lady Mary Percy; ses principaux auxiliaires furent les Rév. Pères de la Compagnie. Sa piété et son zèle l'avaient portée à fonder un monastère anglais pour celles de nos compatriotes que Dieu daignerait appeler à ce saint état de vie ; et ce fut le P. Holt qui la détermina à le rattacher à l'ordre vénérable de Saint-Benoît. »

A cette époque Lady Mary Percy consacrait à la prière la plus grande partie de son temps, afin d'obtenir les lumières célestes et d'attirer la bénédiction de Dieu sur son entreprise. Elle fit aussi dans ce but plusieurs pèlerinages ; c'est ainsi qu'elle alla, en compagnie du P. Holt, son confesseur, et de nombreux catholiques anglais, vénérer la sainte image de Notre-Dame de Hal.

Ce célèbre sanctuaire pourrait s'appeler le Lourdes du XVe et du XVIe siècle. Nous pouvons nous représenter, sans grands efforts d'imagination, ce petit groupe de pèlerins anglais, parcourant à pied, à travers les plaines du pays Flamand, la route poudreuse, longue de trois milles, qui mène de Bruxelles à Hal, avec ses longues rangées d'arbres alignés des deux côtés, et ses contours qui longent souvent les rives charmantes de la Senne. Combien de pénibles souvenirs ont dû se présenter à leur esprit, quand ils se tenaient agenouillés devant « Notre-Dame de Hal », en pensant aux sanctuaires profanés de leur patrie, aux images de Marie brûlées ignominieusement à Smithfield, à leur malheureuse patrie livrée à l'hérésie et encore en proie à toutes les horreurs de la persécution ! Leurs yeux peut-être se seront arrêtés sur le ciborium doré, œuvre d'art où étincelaient les pierreries et les ornements en argent, offert à Notre-Dame de Hal, par le roi d'Angleterre Henri VIII, avant qu'il eût causé tant de hontes et de douleurs dans le « douaire de Marie ». D'ardentes espérances et de ferventes prières ont

Digitized by Google

dû ce jour-là s'élever vers le trône de Marie, prières qui ont depuis lors porté leurs fruits, d'innombrables conversions.

Il semble assez vraisemblable qu'au nombre des pèlerins se trouvait le jeune Antoine Chambers, lieutenant du régiment de Sir William Stanley. Pour témoigner sa gratitude à Notre-Dame de Hal, après avoir échappé par miracle en 1595 du milieu de trois cents ennemis qui l'entouraient, il avait fait vœu de faire un pèlerinage à son sanctuaire; il fit peindre un tableau en mémoire de la faveur dont il avait été l'objet, et le suspendit au mur de l'église. Juste-Lipse, qui fut le témoin oculaire de l'événement, rend témoignage dans son Histoire de la vérité de ce miracle, en disant « qu'il se trouvait dans le même danger, et était présent quand le jeune officier Anglais se consacra à Marie, et passa ensuite à travers les ennemis qui l'enveloppaient, sans aucune blessure et sans même être aperçu, grâce à la protection de la sainte Vierge. » Nous savons encore que Sir William Stanley, allié à la famille de Lady Mary Percy, séjournait alors à Bruxelles avec son régiment espagnol ; et que le Dr. Chambers, oncle probablement du jeune soldat, fut le premier chapelain du monastère de Bruxelles.

Tout ceci nous porte à croire que le pèlerinage dont il est fait mention, et qui se fit précisément à cette époque, avait pour but de s'unir dans une action de grâces communes, au jeune officier Anglais sauvé d'une manière si merveilleuse.

Mais revenons à Lady Mary Percy. L'Ancienne Chronique nous apprend encore « qu'elle se rendait souvent nu-pieds, tant sa ferveur était grande, à Sainte-Gudule, pour visiter le Saint-Sacrement de Miracle [1], et que c'était sa coutume de visiter de la même manière les sépulcres des diverses églises le Jeudi-Saint. » Pendant l'été de l'année 1597, elle se retira à Louvain pour quelques mois ; elle avait un appartement dans le couvent des Religieuses Augustines de Sainte-Ursule, et fit une retraite sous la direction du P. Richard Gibbons, S. J. Elle devait, après son retour à Bruxelles où elle revint occuper son ancienne demeure dans les quartiers extérieurs du couvent des Augustines, rencontrer deux sœurs, Dorothée et Gertrude Arundell, destinées dans les vues de Dieu à être les premières pierres vivantes de la nouvelle fondation. Elles étaient arrivées à Bruxelles avec l'intention de se diriger sur Lisbonne, pour y entrer au couvent des Brigittines. Mais Notre-Seigneur « pour qui tous les cœurs sont ouverts », et qui « verse ses bénédictions sur tous les êtres animés », daigna lui-même les arrêter dans leur marche, et les accorder comme les prémices de sa munificence à la sainte fondatrice des Bénédictines Anglaises. *(A continuer.)*

1. On nomme ainsi des Hosties consacrées que des Juifs avaient dérobées en 1369, pour le profaner et qui s'étaient teintes d'un sang miraculeux. Recouvrées par l'Église, elles furent gardées avec grande vénération à Sainte-Gudule, à Bruxelles. Au XVIe siècle le divin Maître daigna faire connaître par révélation combien le culte qu'on lui rendait dans la chapelle des Hosties miraculeuses lui était agréable, promettant d'exaucer tous ceux qui l'y invoqueraient. A date de cette époque, la dévotion des fidèles s'accrut beaucoup, et l'on y obtint un grand nombre de faveurs miraculeuses.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE L'ÉGLISE.

Les nouveaux Patrons des Hôpitaux et des Agonisants.

LE 15 juillet, jour auquel on célèbre *à Rome*, la fête de saint Camille de Lellis, a été promulgué dans l'église de Sainte-Madeleine, où repose le corps du saint Vincent de Paul de l'Italie, le décret par lequel la Sacrée Congrégation des Rites a proclamé saint Camille de Lellis et saint Jean de Dieu patrons de tous les hôpitaux, et prescrit que les noms de ces deux saints soient insérés désormais dans les Litanies des Agonisants, après le nom de saint François.

C'est le cardinal-archevêque de Naples, l'Éme Sanfelice, O. S. B. qui a pris l'initiative des démarches pour l'obtention de ce décret. Vingt-cinq cardinaux, soixante-douze archevêques, deux cent dix-huit évêques, vingt-cinq généraux d'Ordres et chefs de Congrégations, d'autres personnages ecclésiastiques encore, ont signé des suppliques motivées, adhérant au vœu du cardinal-archevêque de Naples.

La Congrégation et le St-Père, qui a ratifié le décret, ont eu pour intention principale de dénoncer et de condamner les menées criminelles des solidaires et des laïcisateurs et de couvrir d'une nouvelle et puissante protection les agonisants et les œuvres charitables des hôpitaux.

Ce but est nettement indiqué dans ces paroles de la supplique que l'Éme cardinal Langénieux, archevêque de Reims, adressait à ce sujet au Souverain-Pontife « Nous avons aujourd'hui, Très-Saint-Père, un motif spécial de solliciter cette faveur de Votre Sainteté. C'est la guerre acharnée que la secte impie des francs-maçons a déclarée à nos Congrégations hospitalières ; ils voudraient chasser partout de nos hospices les religieux et les religieuses, pour confier les pauvres malades à des mercenaires, et leur enlever ainsi le moyen de penser à Dieu et de se réconcilier avant la mort... Proclamer solennellement saint Camille de Lellis protecteur et patron des mourants, c'est donner un modèle à ses disciples, une protection aux malades, un grand enseignement à tous les fidèles ; c'est affirmer et revendiquer le droit inaliénable de la sainte Église de veiller au chevet des agonisants, pour les aider dans le suprême combat et les préparer à la mort. »

Il y aurait beaucoup à dire pour montrer combien était justifié le choix des saints Camille de Lellis et Jean de Dieu, dès qu'il s'agissait de chercher dans l'Église triomphante des protecteurs spéciaux pour les pauvres malades. Ces deux saints sont l'un et l'autre d'anciens soldats, auxquels Dieu a fait la grâce de soigner les plaies au lieu d'en faire. Leur vie après leur conversion fut une pratique non interrompue d'œuvres d'une héroïque charité :

Digitized by Google

saint Jean de Dieu l'exerça dans les hôpitaux en soignant toutes sortes d'infirmités et perpétua son œuvre par l'établissement des frères de la Charité. Saint Camille naquit en 1550, l'année même de la mort de saint Jean de Dieu, et, bien qu'il soit entré fort tard en religion, il regagna bientôt le temps perdu par l'activité qu'il déploya au service des malades, mais surtout des agonisants : il institua en leur faveur une nouvelle congrégation de religieux prêtres.

Crémation des corps. — Décret de la Congrégation du Saint-Office.

« Un grand nombre d'évêques et de fervents chrétiens remarquant que des hommes d'une foi douteuse, ou affiliés à la secte maçonnique, font aujourd'hui de grands efforts pour ramener la coutume païenne de brûler les cadavres humains, et, pour cette fin, organisent des associations spéciales, craignent de voir leurs artificieuses raisons séduire l'esprit des fidèles et diminuer peu à peu en lui l'estime et le respect de l'inhumation chrétienne des corps, constamment pratiquée par l'Église et entourée par elle de rites solennels. En conséquence, pour que les fidèles possèdent une règle certaine, capable de les préserver des dangereux sophismes dont il s'agit, ils ont demandé à la suprême Congrégation de la Sainte, Romaine et Universelle Inquisition de déclarer :

1° S'il est permis de s'enrôler dans les sociétés qui ont pour but de propager la crémation des cadavres humains.

2° S'il est permis d'ordonner cette crémation pour soi ou pour autrui.

Les éminentissimes et révérendissimes cardinaux, inquisiteurs généraux en matière de foi, après avoir sérieusement et mûrement étudié ces questions et recueilli les votes des consulteurs, ont décidé de répondre :

A la première, négativement, et s'il s'agit de sociétés filles de la secte maçonnique, on encourt les peines portées contre elles ;

A la seconde, négativement.

Rapport ayant été fait de ces choses à notre très saint seigneur Léon XIII, Sa Sainteté a approuvé et confirmé ces décisions et a ordonné de les communiquer aux Ordinaires, afin qu'ils instruisent au besoin leurs troupeaux du caractère abusif et détestable de la crémation, et ne négligent aucun moyen de les détourner d'une telle pratique. »

Litanies du saint Nom de Jésus.

Plusieurs évêques avaient demandé au Saint-Siège et obtenu pour leurs diocèses, une indulgence de 300 jours pour la récitation des litanies du saint Nom de Jésus, Notre Saint-Père le Pape, par un décret récent, a étendu à toute l'Église le bénéfice de cette indulgence, afin, a-t-il dit, que la piété des fidèles envers ce saint Nom s'accroisse à mesure que se multiplient les blasphèmes des impies.

Cette indulgence peut être gagnée par tous les fidèles une fois par jour, et elle est applicable aux âmes du Purgatoire.

Digitized by Google

Les Chrétiens au Tonkin et dans l'Annam.

D'après une lettre de Mgr Puginier, publiée par les *Missions Catholiques*, la situation des chrétientés dans ces pays serait actuellement des plus graves.

« Dans le Tonkin méridional, depuis le milieu du mois d'octobre 1885, les lettrés n'ont cessé d'attaquer les chrétiens, et malgré la défense héroïque de ces derniers, 3,354 sont tombés sous le fer des assassins, deux missionnaires ont succombé en défendant leurs chrétiens. Sur 428 chrétientés qui composaient le vicariat, 264 ont été brûlées avec les églises et les presbytères. La mission distribue le riz quotidien à 12,000 néophytes réduits à la dernière misère. La garnison française, trop peu nombreuse, ne peut fournir de secours, ni en hommes, ni en armes. L'appui moral fait encore plus défaut. Ce n'est donc plus seulement l'épreuve mais l'anéantissement même de ces chrétientés naguère si florissantes, qui menace aujourd'hui. »

LE PÈLERINAGE DE SAINT BENOIT A MAREDSOUS.

Actions de grâces du mois.

UNE mère de famille est venue remercier saint Benoît d'avoir rendu la santé à un petit enfant malade depuis 8 mois.

2. UNE personne vient de faire un pèlerinage d'actions de grâces. Elle avait vu s'arrêter un incendie après qu'elle y eut jeté avec foi une médaille de saint Benoît.

3. DEUX mères de famille remercient saint Benoît pour deux grandes grâces obtenues par son intercession.

4. DEUX pèlerinages d'actions de grâces, l'un pour cessation de dommages temporels, grâce à l'intervention de saint Benoît, l'autre accompli par une mère de famille pour une grande faveur accordée à ses deux fils.

5. MON RÉVÉREND PÈRE.

DEPUIS mon pèlerinage à Maredsous, un mieux sensible s'est opéré dans l'état de ma sœur souffrante. Je l'attribue aux bonnes prières que vous faites pour sa guérison et je viens vous en remercier de tout mon cœur.

6. MON RÉVÉREND PÈRE.

C'EST avec un immense bonheur que je viens vous faire part de mon entière guérison. Je la dois à saint Benoît, et au pèlerinage que nous avons fait à Maredsous avec confiance. C'est à partir de ce moment que le mal a diminué, et maintenant, je suis entièrement remise après avoir été si mal pendant 8 ou 9 mois. Nous remercions, avec mon mari qui est médecin et qui m'a accompagné

Digitized by Google

à votre sanctuaire, le bienheureux Père Benoît, de cette faveur insigne. Et nous recommandons encore à vos charitables prières un de nos enfants qui est malade.

7. ACTIONS de grâces d'un religieux pour la prompte guérison d'un mal qui donnait de vives inquiétudes ; on s'est adressé au saint Patriarche et il nous a aussitôt exaucés.

8. ACTIONS de grâces pour diverses grâces et faveurs obtenues par la même intercession, entre autres deux pèlerinages pour remercier saint Benoît, l'un d'une jeune fille guérie d'une maladie d'estomac après un pèlerinage à Maredsous, l'autre accompli par la mère d'un enfant également guéri par l'intercession du bienheureux Patriarche.

9. ACTIONS de grâces à saint Benoît pour la cessation d'un incendie attribué à sa médaille.

Recommandations.

UNE mère de famille qui a perdu 4 enfants recommande un cinquième atteint de la même maladie que ses aînés. — Plusieurs conversions dont une d'un malheureux apostat passé au protestantisme. — Un paralytique qui souffre d'une affection de la moelle épinière. — Des affaires temporelles. — Des vocations. — Un ouvrier menacé d'apoplexie. — 8 enfants malades. — Deux épileptiques. — Plusieurs maladies mentales. — Une femme qui souffre d'un cancer. — Plusieurs mères de famille malades. — Un fils de famille qui fait souffrir beaucoup ses parents. — 2 ouvriers malades. — Le père d'une nombreuse famille, atteint d'une maladie grave. — L'amendement de deux jeunes gens. — Un paralytique. — Une religieuse malade. — Diverses personnes malades et des intentions particulières. — Un jeune homme gravement malade depuis longtemps et dont la vie est en danger. — Un prêtre recommande les affligés et les malades de sa paroisse. — Deux jeunes ménages.

GLOIRE A MARIE.

Lis d'incomparable fraîcheur,
De nos bas-fonds Marie émerge :
Tout pâlit devant sa blancheur :
Gloire à la Vierge !

Par elle un Dieu fut enfanté :
Sur nous, dans cette vie amère,
Elle jette un œil de bonté :
Gloire à la Mère !

Au-dessus de tous les élus,
De l'ange elle est la souveraine :
Tous pouvoirs lui sont dévolus :
Gloire à la Reine !

J. C.

Digitized by Google

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER (1).

COURRIER ROMAIN.

UNE nouvelle et importante publication vient d'être faite par la S. Congrégation de la Propagande, sous le titre: *Missiones Catholicæ*. C'est l'annuaire complet des missions catholiques, avec les données officielles de leur établissement et de leur progrès dans toutes les contrées où a pénétré la lumière de l'Évangile. L'annuaire expose d'abord la partie romaine, pour ainsi dire, de la Propagande, avec ses congrégations: celles des affaires générales des missions, celle du Rite oriental, et la troisième dite de l'Économie ou administration du patrimoine (que, maintenant, le gouvernement italien a liquidé à sa manière) : comme aussi avec ses consultes prélatices, son collège international, sa typographie poglyglotte et son musée.

On trouve dans le magnifique dénombrement de l'annuaire de la Propagande, les cadres de la hiérarchie catholique dans tous les pays de missions, c'est le commentaire vivant de la parole de Notre-Seigneur : *Euntes, docete omnes gentes*, que la Propagande a prise pour devise, et, par une belle coïncidence, ce commentaire a été livré au public à l'occasion de la fête des princes des Apôtres.

Le Saint-Père a reçu le 1er juillet en audience particulière LL. Ém. les Cardinaux Simeoni et Zigliara ainsi que S. G. Mgr Dominique Jacobini, secrétaire de la Propagande : le Rme P. Larroca, supérieur général des Dominicains, et M. le Chevalier Mélandri, directeur de la typographie de la Propagande, qui ont présenté à Sa Sainteté le troisième volume de la grande édition pontificale des œuvres de saint Thomas d'Aquin.

Pour le jubilé sacerdotal de Léon XIII, les camériers secrets de cape et d'épée de Sa Sainteté résidant à Rome ont pris l'initiative d'offrir au Souverain Pontife un don spécial. Les camériers d'honneur qui se trouvent à l'étranger en ont été avertis par circulaire spéciale, afin qu'ils puissent aussi prendre part à cette offrande.

Le ministre des affaires étrangères d'Italie, le comte de Robilant est en train d'élaborer un projet de loi pour la protection des missions catholiques, le développement des écoles italiennes congréganistes, à l'étranger, et l'exemption du service militaire des ecclésiastiques qui se vouent à l'apostolat. M. de Robilant reprendrait ainsi en sous-œuvre l'ancien projet de M. Magliani, et l'amendement, en l'améliorant, aurait la complète approbation de M. Depretis, président du conseil des ministres. Si le

1. Le courrier trimestriel d'Amérique qui devait paraître ce mois-ci, sera remis au mois de septembre, notre correspondant n'ayant pu nous le faire parvenir.

Digitized by Google

gouvernement établi fait cela, il fera un acte essentiellement politique et patriotique, mais contraire à l'influence française.

En s'emparant du patrimoine de l'Église, l'Italie n'a pu s'empêcher de mettre la main sur le patrimoine des pauvres. Elle a voulu administrer les aumônes et les fondations pieuses : il est inutile d'ajouter qu'elle a appliqué tout le système bureaucratique si ruineux pour ces œuvres. Le patrimoine des œuvres pies s'élevait en 1878 à un total de 1,626,662,963 fr. avec une rente brute de 90,859,521 fr. Sur cette rente, le gouvernement absorbe 14,484,322 fr. d'impôts, et la charité civile prélève pour frais d'administration 15,042,455 fr. En y ajoutant les charges et redevances pour dettes contractées par cette même administration pour la somme de 14,202,510 fr. il ne reste pour les œuvres de bienfaisance qu'une rente nette de 47, 110,223 fr. soit un peu plus de la moitié de la rente brute, sans compter que sur ce reliquat même, on prélève trop souvent des subsides arbitraires pour des œuvres tout autres que celles de la bienfaisance.

On a fait dans ces derniers temps de nombreuses fouilles dans les catacombes de Saint-Sébastien et elles ont amené des découvertes importantes: près de quinze tombes ont été trouvées avec les signes auxquels on reconnaît les martyrs, la palme et la fiole de sang.

Plusieurs de ces tombes portent même les noms des martyrs. Son Éminence le Cardinal-Vicaire, accompagné du savant archéologue M. de Rossi, a visité les catacombes et examiné ces signes. Rien n'a été décidé encore définitivement. Les corps resteront dans les catacombes et on pourra ainsi vénérer les saints Martyrs sur le lieu même de leur déposition, c'est la règle que l'on suit dans presque toutes les découvertes de corps de martyrs, et particulièrement aux catacombes de Sainte-Agnès où le visiteur trouve très souvent la tombe encore intacte d'un confesseur de la foi.

Par billets de la secrétairerie d'État, Sa Sainteté a daigné nommer : secrétaire de la S. Congrégation des Évêques et Réguliers, S. G. Mgr Louis Sépiacci, évêque titulaire de Collinico, de l'Ordre des Augustins, président de la Noble Académie ecclésiastique ; secrétaire de la S. Congrégation des affaires ecclésiastiques extraordinaires, Mgr Louis Galimberti, qui, jusqu'ici, occupait ce poste avec le titre de pro-secrétaire. F. G.

VARIÉTÉS.

LA SAINTE COURONNE DE PARIS.

LA principale des reliques insignes, que la France s'enorgueillit à bon droit de posséder, est la couronne d'épines que les soldats d'Hérode enfoncèrent sur la tête de JÉSUS-CHRIST, il y a près de dix-neuf cents ans.

Jusqu'au XIIIe siècle, la sainte couronne appartint à l'empire d'Orient.

Digitized by Google

Baudouin II, le dernier des souverains latins de Byzance, pressé par ses nombreux ennemis dans sa capitale assiégée, et appauvri par de longues guerres, céda ce religieux trésor comme gage d'une dette considérable pour l'époque, cent mille livres.

Plus tard, en reconnaissance des services que lui avait rendus le roi de France, Louis IX, il abandonna la relique à ce prince. Saint Louis s'empressa de payer aux créanciers de l'État la somme dont elle répondait ; et la relique prit aussitôt le chemin de la France.

Elle y arriva en 1239, renfermée dans trois cassettes, l'une en bois, l'autre en argent, la dernière en or pur.

De Villeneuve-l'Archevêque jusqu'à Paris, la sainte couronne fut portée par le roi en personne, marchant pieds nus, dépouillé de tout insigne royal, et vêtu d'une simple tunique blanche ; son frère, Robert de France, l'assistait ; tous deux soutenaient sur leurs épaules le brancard sur lequel était placé le reliquaire. Les seigneurs, les évêques, la foule accompagnaient tête nue et pieds nus le pieux souverain.

Le cortège fit trois stations, l'une à l'entrée dans Paris, à l'abbaye de Saint-Antoine-des-Champs, où, sur une estrade, les prélats firent une première ostention solennelle de la couronne ; l'autre à Notre-Dame ; la dernière, enfin, à la Sainte-Chapelle, construite par le roi Robert, et bientôt réédifiée par saint Louis, comme un écrin superbe digne de contenir la couronne du Christ; un Chapitre spécial de chanoines-prélats fut chargé de sa garde et des honneurs à lui rendre.

La relique ne quitta qu'une fois Paris : Louis XI la fit apporter à Plessis-les-Tours, comme une préservation et une protection. Le mécontentement des Parisiens l'obligea à la restituer bientôt.

En 1791, la première châsse fut saisie et fondue : son contenu fut remis par les autorités à l'évêque *jureur* de Paris, Gobel, qui la déposa à Notre-Dame. Elle y est restée depuis lors.

Actuellement, la couronne du Christ repose dans un magnifique reliquaire cylindrique, qu'ornent la couronne royale et les fleurs de lis de France, et que supporte un socle artistique du meilleur goût. A l'intérieur, par les baies, à jour, on aperçoit un cercle de cristal qui contient une tresse épaisse de tiges desséchées, blanchâtres, épaisses environ comme les couronnes d'immortelles jaunes que les pauvres gens déposent dans les cimetières.

Cette tresse ne se compose que de tiges et de linéaments entremêlés : les épines détachées une à une ont été disséminées dans le monde catholique, avant que la couronne elle-même devînt propriété française.

On connaît beaucoup de sanctuaires qui possèdent de ces fragments miraculeux.

La couronne d'épines, le saint clou de la Passion et le morceau de la vraie Croix qui l'accompagnent, sont présentés processionnellement, une fois par an, à la vénération de la foule : le Vendredi-Saint.

Digitized by Google

LA MANNE DE SAINT NICOLAS.

Il m'est d'autant plus facile de donner des explications précises sur la Manne de saint Nicolas que, pendant l'été de 1875, j'ai passé huit jours entiers près du tombeau de ce grand Saint, à Bari, ville importante de la Pouille, au royaume des Deux-Siciles.

Je dois véritablement de la reconnaissance aux chanoines de la basilique, qui se sont empressés de satisfaire à mes désirs les plus impatients. J'ai pu, grâce à leur obligeance, retrouver, abandonnée et pour ainsi dire inconnue, la caisse de bois de cèdre dans laquelle des marins, au XIe siècle, transportèrent de Myre à Bari le corps de saint Nicolas. Sa Sainteté Pie IX, dans une lettre adressée au Chapitre, a daigné comparer cette découverte précieuse aux inventions récentes opérées à Milan, dans la basilique de Saint-Ambroise, et à Rome, dans l'église des Saints-Apôtres.

L'église de Bari est un grand édifice en style roman, de la fin du XIe siècle, bâti par les rois normands de Sicile. Sous le chœur s'étend une vaste crypte, et au centre, en avant de l'abside, sous un autel en argent massif et abrité par une voûte de même métal, reposent, dans un sarcophage de marbre blanc, les ossements du saint, que les habitants de Bari ont nommé par antonomase le *saint Tutélaire*. Le devant de l'autel s'ouvre à deux battants, et l'on a alors devant soi une grande dalle de marbre, percée d'un trou circulaire au moyen duquel on peut voir l'intérieur du sarcophage et recueillir la manne qui sans cesse coule des ossements.

La translation du corps de saint Nicolas fut faite solennellement par Urbain II, dans la nouvelle basilique et le même sarcophage qui existe encore, en présence des seigneurs de tous pays, qui étaient venus s'embarquer à Bari pour la Terre-Sainte, à la voix du pontife qui les poussait à la conquête de la Palestine occupée par les infidèles. Là aussi était Pierre l'Ermite, dont on montre la cellule dans l'hôpital voisin. Or, Urbain II déposa de ses propres mains dans le sarcophage les ossements sacrés d'où coulait déjà la manne que l'on distribua aux assistants : un des fémurs fut scellé sous ses yeux au sarcophage même par un crampon d'argent, afin qu'on pût mieux discerner le suintement continuel. Quant à l'ouverture supérieure, on la ferma par un médaillon d'argent, mobile et ciselé, que j'ai fait enlever pour être déposé dans le trésor de la basilique ; à l'avenir, les archéologues pourront ainsi l'étudier plus à l'aise.

Voici ce que j'ai vu se pratiquer, chaque jour, à l'occasion de la sainte Manne :

Quatre chanoines, ayant le titre et remplissant les fonctions de *Custodes*, se succèdent, tous les matins, à l'autel même, pour y recueillir la manne. Vêtu du surplis et de l'étole, après avoir prié quelque temps et récité un *De Profundis* pour le repos de l'âme des marins qui ont enrichi Bari d'un tel trésor, le chanoine d'office ouvre les volets d'argent de l'autel, se couche

Digitized by Google

à plat ventre sur la marche supérieure et introduit tout le haut du corps dans le tombeau même de l'autel. Là, il descend dans le sarcophage une chaîne d'argent à laquelle sont attachées une éponge et une bougie. Quand l'éponge est suffisamment gonflée par le liquide dont elle s'imprègne, le chanoine la retire et en exprime le contenu dans un bassin d'argent. L'opération se répète ainsi de sept heures du matin à neuf heures, moment auquel les fidèles sont admis à descendre dans la crypte, qui se ferme exactement à midi. Le bassin étant plein, on le vide dans un filtre carré en marbre blanc, placé dans une chambre spéciale, près de l'abside. Ce filtre est nécessaire pour ne pas laisser mêler à la manne les parcelles d'ossements que l'on y trouve quelquefois. La manne filtrée est conservée dans de grands bocaux en verre blanc, et chaque fidèle qui se présente a droit à en avoir quelques onces. A cet effet, on vend à Bari des fioles plates sur lesquelles est peinte l'image de saint Nicolas, en costume oriental.

Les chanoines ont daigné m'offrir, en remercîment de mes travaux sur la basilique, un coffret contenant deux fioles en cristal de Bohême, semblable à celui dont ils font, à l'occasion, présent aux souverains ; c'est le même que, de la part du Chapitre, j'ai présenté, à mon retour de Bari, à Sa Sainteté Pie IX, qui le déposa dans son oratoire particulier.

Outre les fioles servant à la distribution quotidienne, il y a, dans une autre salle, une série d'ampoules en verre, de tout âge et de toutes formes. Les plus anciennes remontent à trois siècles environ. Elles sont extrêmement curieuses à observer, surtout pour le contenu, qui se présente sous des aspects différents. En effet, tantôt le liquide accumule au fond du vase des paillettes étincelantes, tantôt il se remplit d'une végétation d'un beau vert, qui ressemble, surtout pour la matière visqueuse, aux algues marines. Les Bariens sont très attentifs aux phénomènes qui se produisent par suite de cette végétation ; ils y voient des signes de malheur ou de prospérité pour la ville et pour le pays.

J'ai goûté cette manne au moment où, en ma présence, elle venait d'être recueillie par un chanoine Dans le bassin d'argent, elle glisse, un peu plus lourde, comme une goutte d'huile ; cependant elle est transparente, limpide et presque sans saveur.

L'archevêque de Bari, chez qui j'avais reçu la plus sympathique hospitalité, me disait avec conviction : « La manne de saint Nicolas constitue un miracle perpétuel. »

La manne est vénérée comme une relique : Benoît XIII s'en est servi pour la consécration d'un autel à Saint-Pierre du Vatican. A Rome, le jour de Saint-Nicolas, dans plusieurs églises, un prêtre, en surplis et étole, ayant trempé un pinceau dans la manne, fait avec ce liquide le signe de la croix sur le front des fidèles qui se présentent, en disant : « Par l'intercession de saint Nicolas, que Dieu vous préserve de tout mal. »

Mgr BARBIER DE MONTAULT

Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1886-87. — N° 7. — 21 Septembre.

CHRONIQUE LITURGIQUE.

26 septembre. — XVe dimanche après la Pentecôte, avec mémoire des saints martyrs Cyprien et Justine.

L'OFFICE de la nuit, l'Église nous fait lire le commencement du livre d'Esther. L'évêque de Milan, saint Ambroise, fait remarquer, à propos de la conduite d'Assuérus envers Aman, son ancien favori, que l'amitié ne doit jamais être préférée à l'honneur véritable. L'évangile a pour sujet la résurrection du fils de la veuve de Naïm : par une attention délicate, la liturgie en emprunte l'explication à saint Augustin, rendu lui-même à la vie de l'âme par l'efficacité des prières de sa mère.

Les différents passages de la messe nous montrent l'Église attendant toujours sans se lasser la seconde venue du Seigneur, qui sera pour elle le jour de la délivrance et de la miséricorde. En attendant, elle redit ses psaumes et ses cantiques, elle proclame la vérité divine et la royauté universelle de son Christ.

Dans l'épître, l'Apôtre met les fidèles en garde contre l'orgueil, qui empêche de supporter patiemment les fautes des autres. Il enseigne la gratitude envers les ministres de la religion, et le devoir de la libéralité surnaturelle, désintéressée et universelle.

Saint Cyprien, dont l'Église fait mémoire en ce jour, n'est point le saint docteur, évêque de Carthage. C'est un autre Cyprien, évêque et martyr d'Orient. D'abord païen et adonné à toutes les pratiques de la magie, il se convertit à la foi en voyant l'inutilité de ses artifices sur la vierge chrétienne Justine. Enfin il fut mis à mort avec elle près de Nicomédie, en l'an 304. Le génie du poète espagnol Calderon a rendu son histoire populaire.

29. — Fête de saint Michel, archange, *double de 2e classe.*

L'ÉGLISE célèbre solennellement en ce jour tous les saints Anges, à l'occasion de la dédicace de la Basilique de Saint-Michel sur la voie Salaria, la plus ancienne des églises romaines dédiées au saint archange (Ve siècle.)

L'office de cette fête fait ressortir une fois de plus toute la richesse du fonds de traditions confié à l'Église. Le nom de saint Michel ne se trouve que cinq fois dans toute la série des divines Écritures. Les anciens Pères

Digitized by Google

contiennent aussi des indices précieux de la révélation orale sur les prérogatives et le rôle du céleste archange : mais quelle nouveauté, quelle force, quelle précision consolante dans les accents que la sainte liturgie nous met aujourd'hui sur les lèvres dans les antiennes et les répons de l'office!

Dans les leçons du second Nocturne, le pape saint Grégoire expose la théorie des neuf chœurs des Anges, telle, à peu de chose près, que l'admettra et la commentera toute la suite des théologiens.

Les hymnes de la fête, surtout celle des Laudes, *Christe sanctorum decus Angelorum*, sont attribuées à Raban Maur, archevêque de Mayence au IXe siècle.

L'évangile est particulièrement touchant. Notre-Seigneur enseigne à ses Apôtres que ses fidèles doivent devenir semblables à de petits enfants. Mais que de pièges, que de pierres d'achoppement la haine du monde et des démons ne mettra-t-elle pas en œuvre pour faire tomber ces êtres en apparence si chétifs et si abandonnés? Rassurez-vous, dit JÉSUS, et gardez-vous bien de mépriser leur faiblesse : ils ont chacun leur ange qui veille sur eux, et cet ange contemple sans cesse la face du Père, semblable à ces favoris que les rois de la terre admettent dans le secret de leur intimité.

3 octobre. — Fête du saint Rosaire, avec mémoire du XVIe dimanche après la Pentecôte.

L'OFFICE du saint Rosaire n'offre aucune particularité qui lui soit propre. L'Église s'est contentée de prendre les pièces liturgiques en usage dans les autres solennités de la Mère de Dieu. Seules les leçons du second Nocturne nous font connaître la nature du Rosaire, son institution ou du moins sa vulgarisation par saint Dominique lors de l'hérésie des Albigeois au XIIIe siècle; puis la victoire de Lépante, attribuée par saint Pie V à la puissance de la Vierge du Rosaire et enfin l'établissement de la fête de ce jour, en souvenir des triomphes de la Reine des Victoires sur les Turcs, ennemis du nom chrétien.

De nos jours, Sa Sainteté Léon XIII a voulu diriger contre les sectes

Digitized by Google

maçonniques cette arme qui soulève le dédain de nos adversaires. Le mois d'octobre a été particulièrement consacré à cette croisade spirituelle, et une nouvelle invocation, celle de *Reine du très saint Rosaire*, a été ajoutée à la série des invocations de la Vierge dans les litanies de Lorette.

Les lectures de l'office de ce premier dimanche d'octobre sont parfaitement en harmonie avec la fête. Elles nous retracent la vaillance des généreux Machabées dans la lutte du dernier âge d'Israël contre Antiochus, figure de l'Antéchrist.

10 Octobre. — XVIIe Dimanche après la Pentecôte, et fête simplifiée de saint François de Borgia, conf.

A L'OFFICE de la nuit, la sainte liturgie nous propose le spectacle consolant de Judas vainqueur allant relever de ses ruines le temple du vrai Dieu. Mais il n'en demeurait pas moins vrai que l'édifice sacré rebâti par Zorobabel avait été humilié et profané; et saint Augustin, dans un passage de sa *Cité de Dieu*, en conclut que la prophétie d'Aggée sur la gloire supérieure du second Temple, se rapporte surtout au Nouveau Testament, à l'édifice de l'Église, corps du Christ et demeure de l'Esprit-Saint.

Dans l'épître de la messe, l'Apôtre nous fait voir dans l'unité des esprits et des cœurs la condition nécessaire du nouvel édifice. L'évangile nous apprend que le ciment de cette unité sera la charité, avec le Christ assis dans les cieux pour fondement et couronnement tout ensemble.

Les autres parties de la messe continuent à nous instruire sur l'identification du Temple avec le peuple qui s'honore de porter le nom du Christ : aussi avec quel soin ce peuple sacerdotal doit-il éviter tout ce qui provient du démon, et quelle fidélité ne lui faut-il pas témoigner envers le Dieu saint, puissant et terrible qui l'a choisi comme son héritage !

Saint François de Borgia, dont l'Église fait mémoire en ce jour, fut d'abord un grand et puissant Seigneur à la cour des rois d'Espagne. La vue des ravages exercés par la mort sur le cadavre de la reine Isabelle le détermina à quitter le monde pour entrer dans la Compagnie de JÉSUS, dont il devint ensuite le troisième général. Tout en s'adonnant sans relâche aux plus héroïques pratiques de l'humilité et de l'oraison, il contribua à l'extension de son Ordre, particulièrement dans les missions. Il mourut à Rome, le 30 septembre 1572.

14. — Saint Calliste, Pape et Mart., *double*.

CALLISTE fut, dans sa jeunesse, au service d'un affranchi chrétien, nommé Carpophore. Celui-ci lui confia le soin de diverses opérations financières, dans lesquelles Dieu permit qu'il ne réussît point : ce qui lui valut de durs traitements de la part de son maître. Enfin, les intrigues des juifs, qui étaient pour une grande part dans l'affaire, obtinrent du préfet de la ville, Fuscianus, l'exil de Calliste et sa condamnation aux travaux forcés dans les mines de Sardaigne.

Digitized by Google

Quelque temps après, l'intervention de Marcia, favorite de Commode, procura le relâchement des chrétiens relégués en Sardaigne. Calliste revint avec eux, et le saint pape Victor, pour le soustraire à la rancune de son ancien maître, le fit partir pour Antium, ville éloignée de cinquante kilomètres au sud-ouest de Rome, où il lui assura une pension mensuelle pour son entretien.

Saint Zéphyrin, successeur de saint Victor, se souvint du confesseur de la foi retiré à Antium. Il l'appela à Rome, et lui confia les hautes fonctions d'archidiacre, qui le constituaient vicaire du pape et administrateur du clergé romain. Calliste avait en outre la direction du célèbre cimetière appelé depuis de son nom. Il montra tant d'habileté dans la dispensation du patrimoine de l'Église, qu'il gagna l'estime et l'affection de tous. Il usait, en outre, de son influence sur Zéphyrin, pour le décider à formuler nettement la vraie doctrine touchant la consubstantialité du Verbe et du Père, et la passion du Fils seul et non du Père, dans l'œuvre de la Rédemption.

A la mort de Zéphyrin, dont pendant dix-huit ans il avait été le bras droit, Calliste fut élevé sur la chaire pontificale par le consentement du clergé et des fidèles.

Il commença son pontificat par un acte de vigueur, en excommuniant l'hérétique Sabellius, qui niait la distinction réelle des personnes divines. Sans rien relâcher de l'essence même de la discipline, il usa néanmoins de sages tempéraments en ce qui concerne la réconciliation des hérétiques, la déposition et les irrégularités des clercs et le mariage des nobles chrétiennes avec les hommes de condition inférieure. Il insista surtout sur le pouvoir universel de remettre les péchés, conféré par le Christ à son Église. Le pontife se voyait contraint de se prononcer de la sorte, en face des accusations d'un parti schismatique, contre lequel il eut à lutter durant les cinq années de son règne.

Les anciens documents lui attribuent en outre l'établissement du jeûne des Quatre-Temps, et l'érection d'une basilique dans le Transtévère. Il mourut martyr, sous l'empereur Alexandre, dans une émeute populaire contre les chrétiens. D'après une ancienne tradition, il fut précipité par une fenêtre dans un puits qu'on montre encore à San Callisto, aujourd'hui dépendance du monastère bénédictin de Saint-Paul-hors-les-murs. C'est là en effet que le souvenir du saint pape se trouve localisé dès la plus haute antiquité. C'est dans cette « *Area Callisti* » que le pape saint Jules Ier éleva au milieu du IVe siècle la basilique connue aujourd'hui sous le nom de *Santa-Maria-in-Trastevere*. Les fidèles, ayant réussi à retirer le corps du pontife, s'éloignèrent secrètement par la porte voisine, et l'ensevelirent sur la voie Aurélienne, dans le cimetière de Calépode, le 14 octobre.

L'abbaye de Cysoing, dans la Flandre française, était placée sous le vocable de Saint-Calliste ; on croit que les reliques du saint martyr y reposèrent depuis l'an 855 jusque vers la fin du siècle.

Digitized by Google

17 Octobre. — XVIIIe Dimanche après la Pentecôte, avec mémoire de sainte Hedwige, veuve.

LES leçons de l'office continuent à nous décrire la valeur et l'héroïsme des Machabées. Mais aujourd'hui, c'est dans son trépas magnanime que Judas nous apparaît pour la dernière fois. « En effet, dit saint Ambroise, ce n'est pas seulement dans la prospérité, mais aussi dans l'adversité, que se montre le véritable courage. »

L'évangile rapporte la guérison d'un paralytique opérée par le Seigneur. L'épître, tirée de la première lettre de saint Paul aux Corinthiens, nous invite à nous trouver prêts pour être témoins de la grande manifestation de JÉSUS dans son suprême avènement. Enfin l'Église dans ses chants réclame de Dieu l'accomplissement final des antiques prophéties, en soupirant après la paix sans mélange de la Jérusalem céleste.

Sainte Hedwige, dont nous faisons aussi mémoire en ce jour, était l'épouse de Henri duc de Silésie et de Pologne. Après la mort de celui-ci, elle se retira au monastère cistercien de Trebnitz, où elle vécut dans la prière et l'exercice de la charité jusqu'à sa sainte mort, arrivée le 15 octobre 1243. Innocent XI inscrivit son nom au calendrier universel, à la date du 17 octobre.

LE BAPTÊME.

I. — Le Baptême institué par le Christ préfiguré dans l'Ancien Testament.

LORSQUE le Christ, vainqueur du tombeau, apparut à ses apôtres dans la splendeur triomphale de sa gloire, après leur avoir donné le baiser de paix, « *Pax vobis* », de cette paix que les anges, leurs célestes précurseurs, avaient prédite autour de son berceau, il les revêtit du souffle du Saint-Esprit comme d'un nuage de divine puissance et leur dit: « Tout pouvoir m'est donné au Ciel et sur la terre. Allez donc! enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Enseignez-leur à garder tout ce que je vous ai confié. Et voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles (1). »

Par ces paroles le Sauveur investit l'Église de sa triple puissance et la rendit immortelle comme Dieu.

« Allez, enseignez! » c'est le pouvoir de magistère. « Baptisez »; c'est le pouvoir de sanctification.

1. Matth. XXVIII. 18 et seqq.

Digitized by Google

« Faites leur garder mes volontés. » C'est le pouvoir de juridiction. Triple prérogative, image vivante de l'adorable Trinité. L'Église régit au nom du Père, source de toute autorité; elle enseigne au nom du Verbe, source de toute vérité; elle sanctifie au nom de l'Esprit, source de toute sainteté.

Or, ce pouvoir de sanctifier, qui est l'épanouissement des divines opérations de l'Église, de même que l'Esprit-Saint est la fleur de l'auguste Trinité, et qui unit le pouvoir de régir à celui d'enseigner, tout comme l'Esprit d'amour est l'union du Père et du Fils, ce pouvoir, disons-nous, revêt dans ses sublimes manifestations une merveilleuse ressemblance avec le souffle divin dont il émane.

Lorsque l'Esprit descendit sur le Sauveur, il le remplit de ses sept dons merveilleux, à commencer par la sagesse jusqu'à la crainte de Dieu; et revêtu de ces dons, le Christ fut envoyé par son Père pour sauver le monde. Or, de même que son Père l'envoie, JÉSUS envoie ses Apôtres (1), et voici que les animant de son souffle (2) il les revêt de ce même Esprit sanctificateur. Et sous l'influence féconde de ce don septiforme (3), sept Sacrements surgissent répondant (4) aux sept dons descendus sur le Messie. Le Baptême sera le canal de la « *sagesse* » surnaturelle; la Confirmation donnera « *l'intelligence* » de cette sagesse innée; l'Eucharistie communiquera une « *force* » divine pour marcher vers la montagne de Sion; la Pénitence fera servir les fautes mêmes à l'esprit de « *conseil* »; l'Extrême Onction donnera aux moribonds la « *science* » de la souffrance et du saint trépas; l'Ordre remplira de « *piété* » les élus du sanctuaire; le Mariage enfin pénétrera de « *crainte de Dieu* » ceux qui ont pour mission d'élever des chrétiens dans la crainte du Seigneur.

***

Mais comment l'Église pourra-t-elle remplir ce multiple ministère? Pour créer la grâce dans les âmes ne faut-il pas une force divine?

Oui, il la faut, et JÉSUS la donne en se donnant lui-même: « *Ecce.* » « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

Chaque fois donc que l'Église sanctifie, c'est le Christ qui opère en elle, et l'acte du ministre, conférant un Sacrement, est l'*acte du Christ lui-même* (5).

Mais il y a plus. JÉSUS ne donne pas seulement à ses Apôtres le pouvoir d'agir en son nom; il prélude lui-même dans sa vie publique aux actes

1. Joan. XX, 21. — 2. Joan. XX, 22. — 3. Tu septiformis munere (*Veni Creator*). — 4. Nous entendons parler ici d'une analogie qui rapproche chaque Sacrement d'un des dons du Saint-Esprit, bien que ces dons, étant inséparables et propres à tous, répondent tous à chacun d'eux.

5. Nous pensons qu'il n'y a pas de définition du Sacrement plus directement biblique et plus efficace pour nous aider à comprendre une efficacité physique, ou du moins une efficacité plus que morale des Sacrements. Telle était la force des actes de JÉSUS dans sa vie mortelle sur la terre, telle est la force des actes sacramentaux.

Digitized by Google

sacramentaux destinés à sauver le monde après sa résurrection; et comme l'Ancien Testament et le monde des premiers âges convergent vers le Sauveur Homme-Dieu, leur principe, leur centre et leur terme, chacun de ces actes, ou du moins les principaux d'entre eux, ont été préfigurés dans les premiers temps et sous la loi mosaïque.

De là vient que la liturgie des Sacrements, si profonde dans son symbolisme et si imprégnée du suc des divines Écritures, est inaccessible à l'intelligence des fidèles sans une connaissance préalable des types et des enseignements contenus dans les livres inspirés.

***

Transportons-nous en esprit sur les bords du Jourdain. Le plus grand et le dernier des prophètes baptise dans l'eau du fleuve et prêche la pénitence. Et tandis que les Juifs lui demandent s'il est le Christ (1), Dieu, qui l'avait envoyé baptiser, lui dit: « Celui sur lequel vous aurez vu descendre l'Esprit, et y demeurer, c'est lui qui baptise dans l'Esprit-Saint (2). »

Or, lorsque l'heure de sa vie publique eut sonné, JÉSUS descendit au Jourdain pour être baptisé par Jean. A son approche, le précurseur, quoiqu'il n'eût plus vu le Sauveur depuis sa tendre enfance, se sentit pénétré d'un sentiment de profond respect, et pressentant le Messie en celui qui qui s'avançait vers lui: « C'est à moi, dit-il, d'être baptisé par vous, et vous venez à moi! » Mais JÉSUS lui répondit « Laissez faire, car c'est ainsi que nous devons remplir toute justice (3). »

Jean Baptiste obéit à l'ordre du Sauveur, et le baptisa (4). Or aussitôt que le Christ fut sorti des eaux du Jourdain (5), pour se mettre en prière (6) et rendre grâce au Ciel, voici que les cieux s'ouvrirent, l'Esprit-Saint descendit sous la forme visible d'une colombe au-dessus de la tête de JÉSUS et une voix se fit entendre du Ciel. « Voici mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances (7). » A cette vue (8) le Précurseur, se souvenant des paroles secrètes que Dieu lui avait fait entendre au sujet de la colombe mystérieuse, s'écria dans un transport d'enthousiasme et d'adoration: « Voici l'Agneau de Dieu! voici celui qui enlève le péché du monde. »

Tel est le récit évangélique, qui nous sert de fondement à l'institution du saint Baptême et autour duquel nous grouperons les symboles de l'Ancien Testament et les autres mystères du Sauveur ayant trait au même Sacrement. Mais avant de quitter cette scène imposante, où nous voyons la Sainte Trinité tout entière manifester la divinité du Christ et tous les prophètes, représentés par Jean Baptiste, s'agenouiller devant le

1. Joan. I, 19, 25. — 2. Joan. II, I, 33. — 3. Matth. III, 13, 14. 15. — 4. Matth. III, 15, 16. — 5. *Ibid.* — 6. Luc. III, 21. — 7. Matth. III; Luc III; Marc. I. Saint Marc et saint Matthieu rapportent la voix de Dieu le Père s'adressant directement au Christ: vous êtes mon fils bien-aimé. — 8. Nous croyons pouvoir par cet ordre historique accorder le mieux le texte de saint Jean avec celui des autres Évangélistes. Joan. I, 29.

Digitized by Google

Sauveur du monde qui vient baptiser au nom du Saint-Esprit, il importe d'en faire ressortir plus en détail les lumineux enseignements.

Bien qu'il puisse sembler étrange au premier abord que le Christ institue le baptême non pas en baptisant, mais en se laissant baptiser, cette difficulté s'évanouit pour peu que l'on pénètre plus avant dans le mystère.

***

Et d'abord, à l'approche du Seigneur, Jean-Baptiste comprit qu'il n'y avait pas lieu pour lui d'administrer au Messie son ablution symbolique qui ne convenait qu'aux pénitents. Il voulut résister. Mais le Christ lui répondit : « Laissez faire : C'est ainsi que nous devons remplir toute justice. » — Sans doute saint Augustin (1) s'étend ici sur l'humilité que JÉSUS voulait nous enseigner; mais ne peut-on pas en outre voir dans ces paroles la clef du mystère qui allait s'accomplir?

« Laissez faire, » c'est-à-dire, « vous serez passif dans cette action que je paraîtrai subir; c'est moi qui *agirai*. Je sanctifierai les eaux du baptême par mon contact divin, et je *remplirai* le monde d'un élément régénérateur, destiné à opérer *toute justice*. Or, il faut que « *nous* remplissions ensemble cette *justice*, » car il faut que la loi et les prophètes donnent la main au Messie et à la grâce, pour marquer que l'œuvre de Dieu est *une* et que ma *justice* s'étend à vous comme aux prophètes et aux patriarches vos Pères. »

Outre ce sens immédiat des paroles de JÉSUS, ne peut-on pas comprendre que le Messie sur le point d'instituer le Baptême parle au nom de la Sainte Trinité, puisqu'il dira à ses Apôtres après sa résurrection: « Baptisez au nom du Père et du Fils, et du Saint-Esprit ? »

Jean l'a compris, il consent à baptiser son Dieu; et le Christ, plongé dans les eaux du Jourdain, leur donne par l'opération du Saint-Esprit une fécondité surnaturelle.

***

Solennel et symbolique entre tous fut le moment où le Sauveur sortit des eaux et se mit en prière pour rendre gloire à son Père. Chef de l'humanité rachetée, JÉSUS la représentait tout entière aux yeux de la cour céleste, dans une beauté et une fraîcheur plus ravissante que celle du premier jour. Aussi voit-on les Cieux s'ouvrir ; et tandis que les anges se précipitent par milliers pour rendre hommage à leur Roi, la Sainte Trinité, qui n'avait conversé avec le premier Adam que sous la forme de son unique essence, apparaît visiblement dans la manifestation de ses trois personnes pour se complaire dans l'Adam nouveau.

La colombe d'innocence descend sur la tête de l'Homme-Dieu, type divin de l'innocence baptismale ; et le Père céleste, retrouvant dans son Fils l'humanité perdue et déchue de son adoption d'origine, s'écrie: « Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances. » Voici mon Fils,

1. In Joannem, hoc loco.

Digitized by Google

sorti des eaux immaculées, comme jadis il sortit du sein très pur de sa mère; et tous ceux qui comme lui émergeront des ondes salutaires je les reconnaîtrai, je me complairai en eux et leur donnerai, au grand jour, la gloire et la magnificence, dont je revêtirai bientôt le premier-né d'entre les morts, lorsqu'au matin de la Pâque j'opérerai dans JÉSUS les prémices de la résurrection. »

Le lecteur vient de l'entrevoir, le baptême au Jourdain occupe un point mitoyen entre la naissance et la résurrection du Sauveur; aussi ne saurait-on avoir une notion parfaite de ce mystère et de cette action symbolique du Christ sans tenir compte de ce double rapprochement.

Sans doute, c'est au Jourdain que le Christ a sanctifié l'élément prédit depuis des siècles, — ainsi que nous le verrons bientôt, — pour sanctifier l'humanité et lui donner la naissance divine.

***

Mais ce n'est pas là tout le symbolisme du baptême. Le baptême, comme la Pâque, est la *Phase*, le passage du Seigneur, le passage d'un état imparfait à un état de perfection, de la nature à la grâce, de la mort à la vie éternelle et à la gloire. Or, ne pouvant exprimer en sa divine personne ce passage de la nature à la grâce, du péché à la justice, JÉSUS a voulu donner à l'acte merveilleux de sa naissance et à celui de sa résurrection, ce caractère symbolique qui complète le mystère du baptême.

Quand le Verbe de Dieu voulut prendre notre chair, la force du Très-Haut couvrit la Vierge-Mère de son ombre puissante et mystérieuse, l'Esprit-Saint descendit en elle pour la féconder, et le Sauveur s'élançant de la prison maternelle, par un miracle de glorification anticipée, comme il traversera plus tard la pierre du tombeau, acheva de sanctifier sa mère et couronna sa virginité. Par une opération analogue, quand JÉSUS se plongea dans le Jourdain, il anima les eaux de l'Esprit-Saint, les féconda et en fit le sein de son épouse, l'Église, dont la colombe immaculée exprime bien la virginale fidélité.

Toutefois il fallait exprimer encore une autre force surnaturelle de ces eaux spirituelles: le mystère de mort et de vie cachée dans leurs flancs. C'est ce que fit le Sauveur par le symbole de sa sépulture et de sa résurrection. Voyez le Christ, étendu dans la tombe glacée; c'est l'image de l'humanité rendue immobile et inerte par la perte de la justice originelle qui est sa véritable vie. Mais l'Esprit de Dieu plane sur ce tombeau du Fils de Dieu. A l'aurore du troisième jour, comme jadis au troisième jour de la création, la voix du Père se fait entendre. Paradis vivant, le Christ s'élance de la mer morte de la tombe, exprimant dans la splendeur de sa gloire, notre passage, par le baptême, de la mort du péché à une vie toute nouvelle.

Aussi saint Paul, contemplant ce mystère, exhorte les fidèles de l'église de Rome à se souvenir qu'ils sont morts avec le Christ au baptême, qu'avec lui ils sont ressuscités à la vie, et que désormais ils doivent vivre

Digitized by Google

pour Dieu, sans plus commettre de péchés, parce que le Christ ne meurt qu'une fois et ressuscite à l'éternité (1). De là encore la puissante pensée de saint Pierre, dans sa première lettre, quand il dit que le baptême opère notre salut « par la résurrection de JÉSUS-CHRIST», c'est-à-dire en vertu du symbolisme de ce mystère.

Enfin c'est à raison de ce symbolisme que la résurrection chrétienne est le couronnement de la Pâque des Juifs, tout comme le passage de la mer Rouge est un type du saint baptême.

***

Mais revenons à la scène du Jourdain, et contemplons encore Notre-Seigneur sortant des ondes sanctifiées et pleines du Saint-Esprit. C'est après l'action mystérieuse qui vient de s'y accomplir et non pendant cette action, — ainsi que l'art chrétien le reproduit toujours, — que l'oracle du Père se fit entendre et que la colombe descendit. — Ce détail biblique n'est pas sans importance comme nous le dirons ailleurs quand nous parlerons du sacrement de l'Ordre.

Au moment où la colombe apparut au-dessus du Sauveur, Jean-Baptiste s'écria : Voici l'Agneau de Dieu ! Quel rapprochement y a-t-il entre l'Agneau d'immolation et le mystère du Jourdain ? Le même qui existe entre le baptême et la pâque, comme jadis entre la mer Rouge et la première manducation de l'agneau typique ; rapprochement qui se consomme dans la résurrection du Christ.

Saint Jean poursuit : « Voici celui qui enlève le péché du monde. » Et pourquoi, ô le plus illuminé des prophètes, pourquoi dites-vous *le* péché, et pas *les* péchés ? Sortirons-nous peut-être par lui de cet immense esclavage, de ce péché de nature que tous nous héritons de notre premier père? « Oui, car il est l'Agneau dont le sang délivrera tous ceux qu'il aura marqués de son empreinte. » — Mais comment lisez-vous ce mystère caché dans le baptême du Messie ? — Je le vois par la colombe descendue du ciel, car Dieu m'a fait entendre que celui sur lequel elle repose baptise dans le Saint-Esprit. — Le voilà donc, le Sauveur promis; en lui se trouve la vie surnaturelle de l'Esprit de toute vie, c'est lui-même désormais qui baptisera jusqu'à la fin des siècles (2) !

Que de mystères, que de profondeurs dans cette scène grandiose, qui n'a de pareilles dans l'histoire du monde que celles de la naissance, de la mort et de la résurrection du Fils de Dieu ! Faut-il s'étonner que nos pères aient eu une si grande dévotion au baptême du Christ, et que l'Église lui ait voué une de ses plus grandes fêtes (3) ?

1. Ad Rom. VI ; voyez aussi sa lettre I Cor. V. et I Petri. III, 21.

2. S. Aug. in Joan., hoc loco.

3. L'Épiphanie consacrée d'abord spécialement au souvenir du baptême du Seigneur ; en sorte que les trois fêtes qui règlent le cours de l'année liturgique, la Noël, l'Épiphanie et Pâques rappellent précisément les trois mystères symboliques du Baptême chrétien.

Digitized by Google

Du reste, Dieu lui-même avait prédit ce mystère à toutes les grandes époques de l'Ancien Testament. Lorsqu'au commencement des temps, Dieu fit le ciel et la terre (1), la terre était informe et vide ; les ténèbres, image du néant, de la mort et du tombeau, couvraient la face de l'abîme ; les eaux immenses engloutissaient toutes choses. Mais l'Esprit de Dieu planait à leur surface.

Dieu fit la lumière ; ce fut le premier jour (2).

Dieu fit le firmament, sépara les eaux inférieures des eaux supérieures, et appela le firmament ciel ; ce fut le deuxième jour (3).

Alors Dieu recueillit en un lieu les eaux inférieures, et, sous le souffle de l'Esprit, du sein des mers s'éleva une terre riante de beauté et de virginale innocence ; ce fut le troisième jour.

Cette apparition radieuse du Paradis terrestre, séjour de béatitude surnaturelle, sortant des eaux sur lesquelles plane l'Esprit de Dieu, est la première image prophétique du baptême du *Christ*.

Cependant l'homme pécha ; le Paradis fut abandonné ; Dieu, voulant comme détruire son œuvre, rappela les eaux que l'Esprit avait écartées, et le déluge couvrit une seconde fois la terre. Mais du sein de cet immense baptême, comme saint Pierre l'appelle (4), l'arche de salut se lève et monte avec les eaux. C'est la seconde image du mystère du Jourdain. Déjà les eaux baissent ; la colombe a rapporté le rameau de la paix ; l'arche s'arrête sur une rive ; Noë descend à terre, offre un sacrifice (5), et voici que les cieux s'ouvrent, l'arc en ciel de la pacification paraît au firmament et Dieu dit au genre humain sauvé : Je ne frapperai plus désormais l'humanité tout entière comme je l'ai fait par le déluge (6).

Est-ce à dire que l'eau, élément sanctificateur de sa nature, ne servira plus aux vengeances divines ? Non certes. Suivez cette armée des Égyptiens oppresseurs ! Les cavaliers et les chars se précipitent à la poursuite des Juifs que Pharaon, un moment dompté par les fléaux du ciel, a laissé partir. Les Israélites arrêtés aux bords de la mer Rouge les voient derrière eux ; déjà ils murmurent. Moïse inspiré commande aux flots, qui se retirent des deux côtés, ouvrant le lit sec de l'océan, tout comme à l'origine la terre ferme était sortie du sein des eaux. Le peuple élu s'avance entre deux murs de vagues. Pharaon aveuglé se hasarde à leur poursuite. Mais à peine le malheureux est-il engagé dans le lit de la mer, que, sur le signe de Moïse, les vagues se replient, et engloutissent cavaliers, chevaux et chars de guerre, tandis que les Hébreux, parvenus à l'autre rive, chantent l'immortel cantique de leur chef inspiré (7).

1. Gen. I, 6, et suivants. — 2. On pourrait trouver dans le symbolisme de la lumière, le décret divin de l'Incarnation du Verbe, qui étend à la création la lumière éternelle, car le Verbe est la splendeur du Père. — 3. La formation du ciel avant la terre marque la création des anges avant celle des hommes ; mais déjà par participation à la lumière du Verbe incarné. — 4. Petr. III, 20, 21. — 5. Gen. VIII, 18, 20; Luc. III, 21 : Jesu baptizato et orante, apertum est cœlum. — 6. Gen. VIII. 21; IX, 13. — 7. Exode XIV et XV.

Digitized by Google

Les flots de la mer Rouge s'ouvrant pour sauver les Hébreux sont la troisième figure du baptême du Christ, figure qui s'acheva lorsqu'après avoir erré pendant quarante ans dans le désert, les Hébreux sous la conduite de Josuë, ou Jésus, traversant miraculeusement le Jourdain, entrèrent dans la terre des promesses. L'arche sainte de l'alliance, préfigurée par l'arche de Noë et figure, elle aussi, de l'Église, fut portée par douze prêtres, signifiant les douze apôtres, et les eaux du Jourdain s'arrêtèrent du côté de sa source tandis que de l'autre elle s'écoulèrent vers la mer, pour marquer que, si l'Église est d'une part assaillie par les eaux du temps, parce qu'elle est militante, elle touche d'autre part à l'océan de l'éternité triomphante (1).

Tels sont les types principaux du baptême dans l'Ancien Testament, sans parler des ablutions et des rites de la loi mosaïque où l'eau entre comme élément purificateur (2).

Éclairés sur les faits bibliques de l'Ancien et du Nouveau Testament concernant le Baptême, nous serons désormais à même de savourer la pompe que la sainte Église déploie dans la liturgie de ce grand sacrement.

(A continuer.)

LES PSAUMES DE DAVID.

I. *Les psaumes sous l'ancienne loi.* — Adorer le Créateur, rendre à Dieu le culte qui lui est dû, telle est la première mission de l'homme. Pour s'en acquitter l'âme s'élève aux régions les plus sublimes de son atmosphère, emprunte à la poésie ses formes et au chant ses harmonieux accords. Schegg a dit : « La prose convient aussi peu au culte, que l'habit de travail et l'ameublement d'une maison privée au temple du Seigneur. » Ce principe était admis dès les temps anciens.

Sous Moïse déjà, c'était au son des cantiques et des trompettes sacrées qu'était donnée la bénédiction du Grand-Prêtre, qu'était élevée et abaissée l'arche d'alliance. Au temps où Samuel, Juge et Grand-Prêtre d'Israël, gouvernait le peuple de Dieu, des disciples formés à son école de prophètes environnaient de leurs chœurs le saint Tabernacle, et chantaient les louanges du Très-Haut.

Enfin apparut David l'envoyé de Dieu, pour donner au culte de son peuple d'élection, son complément, son organisation définitive. Parmi les 38,000 lévites, David fit choix de quatre mille chantres, leur préposa des maitres habiles, Asaph, Ethan, Eman et 288 membres de leurs familles, et prit lui-même la haute direction du chant. Ce fut le Psautier, qu'il mit entre les mains des 24 chœurs : recueil de musique sacrée, commencé

1. Josue III. — 2. Voyez spécialement : Levit. XIV.

Digitized by Google

de sa main, achevé par d'autres psalmistes inspirés de Dieu, chants reconnus par la loi ancienne et par la loi nouvelle, comme propres au culte du Seigneur.

Chaque jour à Jérusalem, à l'heure où se lève à l'orient le bel astre du jour, à l'heure encore où il se dérobe derrière les sommets de Sion, retentissent les psaumes mêlés aux sons des cordes harmonieuses, pour l'offrande du matin et l'offrande du soir ; et les jours de sabbat et de fêtes à la douce voix de la harpe et de la cithare, se mêlaient les vigoureux accords de la trompette, de la cymbale et du hautbois. Aux lunes nouvelles, aux fêtes de la Pentecôte, de la Dédicace, des Tabernacles et de Pâque, le chant du grand « Hallel » (Alleluia) (1) revêtait une solennité toute spéciale ; et lorsqu'à la fête des Tabernacles retentissait « l'*Hosanna* » (Sauvez !) (2), le peuple agitait si fortement les rameaux qu'il tenait à la main qu'un long bruissement se faisait entendre sous les voûtes illuminées du Temple.

Aux psalmodies liturgiques des lévites le peuple ne répondait que par son « *Amen* » retentissant, élevant les mains vers le ciel, ou se prosternant la face contre terre : mais en dehors des offices réguliers, les cantiques sacrés découlaient aussi de ses lèvres et remplissaient sans cesse de leurs échos la cour du Temple, les habitations, les champs et les chemins qui amenaient au Temple les nombreux pèlerins.

II. *La psalmodie sous la loi nouvelle.* — La pratique vénérable de la Synagogue, JÉSUS-CHRIST qui était venu pour accomplir la Loi et la Justice, ne l'a point abolie, mais il l'a scellée de son scel nouveau : cette pensée, en effet, que le Verbe éternel lui-même, l'Homme-Dieu, de ses lèvres bénies, chanta les Psaumes dès l'âge le plus tendre jusqu'au moment où son cœur divin exhalait sur la croix les dernières syllabes du suprême cantique de l'amour, cette pensée suffit à elle seule pour entourer ces chants d'un prestige incomparable, pour faire de la psalmodie notre plus douce occupation.

Mais le psautier n'est plus seulement un recueil de chants sacrés, il est aussi un ensemble de prophéties messianiques, une charte vénérable contenant dans ses pages la science du futur, charte que la vie de JÉSUS-CHRIST vint manifester et accomplir.

Quoi d'étonnant à ce que ce livre, après que le Seigneur en eût brisé les sceaux, fût devenu plus cher et plus sacré encore aux yeux des Apôtres ? « Que cette parole du Christ, écrit saint Paul, demeure surabondante en « vous en toute sagesee, que vous vous enseigniez et vous avertissiez les « uns les autres, par des psaumes, des hymnes et des cantiques sacrés et « chantiez dans vos cœurs, votre reconnaissance au Seigneur (3) ! »

Le Nouveau Testament par les citations qu'il fait du psautier, et qui s'élèvent à près de cent, apporte un éloquent témoignage à cette tradition

1. Les six psaumes d'allégresse 112 à 117. — 2. Ps. CXVII, 25. — 3. *Ep. ad Coloss.* III, 6 ; voyez *Ep. ad Ephes.* V, 18.

Digitized by Google

des Pères, que dès les temps apostoliques, le psautier conserva au sein de l'Église toutes ses antiques prérogatives tant dans le culte sacré que dans la vie privée. Les enfants déjà confiaient à leur mémoire le texte du psautier, et il était devenu à tel point du domaine public des fidèles, que la tentative faite par plusieurs évêques de remplacer le texte de « l'Itala » alors en usage, par le texte réformé de saint Jérôme, fut l'objet de la plus vive opposition.

Il suffit en effet de rappeler que dans les nombreux monastères qui florissaient dès le quatrième siècle, autres écoles sacrées de prophètes et de chantres de la nouvelle loi, jour et nuit, la harpe du roi-prophète ne cessait de faire entendre ses sons harmonieux. Les moines étaient tenus de posséder en entier dans leur mémoire le texte du psautier, et un grand nombre d'entre eux avaient la pieuse habitude de le réciter en entier chaque jour.

Au commencement on maintint dans les églises chrétiennes le mode usité chez les Juifs pour la récitation des psaumes : un ou plusieurs membres de l'assemblée prononçaient les paroles du chant sacré, tandis que les autres, assis sur les bancs écoutaient en silence, se contentant de mêler leurs voix au chant de la conclusion : à ce moment ils étendaient les bras ou se prosternaient la face contre terre.

Le chant alterné en usage aujourd'hui, se pratiqua d'abord à Antioche au IVe siècle, et fut introduit en Occident par saint Ambroise et le Pape saint Damase. Le choix et la disposition des psaumes dans l'exercice du culte fut laissé longtemps à l'arbitre de l'évêque, chef de la liturgie dans chaque église ; plus tard, il fut fixé par l'Église, tant pour le Bréviaire que pour le Missel (1).

III. — *Caractère général des Psaumes.* — La psalmodie, c'est la langue et la musique du culte sacré. Par elle le cœur de l'homme adore, remercie, loue et prie le Seigneur, il devient en quelque sorte une harpe dont l'Esprit-Saint fait vibrer les cordes en l'accompagnant de son chant, lui qui «implore en nous par d'inénarrables soupirs. » Le psautier n'est autre chose qu'une émanation de cet Esprit divin, un encens sacré rempli de parfums célestes réservé au seul service du Très-Haut, et livré aux hommes par David et ses autres auteurs afin qu'ils puissent offrir un sacrifice agréable au Seigneur.

1. A l'*Introit* de la Messe ou « Entrée », on chantait autrefois un psaume avec son antienne, tandis que le prêtre et les ministres s'avançaient vers l'autel, et y récitaient le *Confiteor*, et que les clercs disposaient les linges d'autel et le missel : il n'en reste plus aujourd'hui que l'antienne et un verset du psaume. De même le *Graduel* ou « chant du gradin » ne contient plus qu'une partie du psaume qu'on chantait jadis en entier, pendant que le chantre se trouvait sur le gradin, ou que le diacre gravissait les « gradins » de l'ambon, pour y chanter l'Évangile. La même remarque s'applique encore au verset de l'*Alleluia* et au *Trait*, solo tiré en longueur ou « retenant » (tractim), lesquels remplacent l'antienne autrefois répétée après le psaume graduel. Des psaumes également que l'on chantait pendant l'offrande et la communion des fidèles, il ne nous reste plus que les antiennes, nommées *Offertoire* et *Communion*.

Digitized by Google

Comme la mère à l'égard de l'enfant qui bégaie encore, Dieu lui-même dépose sur les lèvres de sa pauvre créature les paroles qui rendront puissants son cœur et son bras : qui ne se sent ému à la vue d'un si tendre amour ?

Que le caractère des psaumes réponde à ce but et à cette origine, c'en est une conséquence nécessaire. « Chaque mot », dit saint Jean-Chrysostome, « y contient un immense océan de sens ; nous passons rapidement dessus sans nous y arrêter ; mais si nous pesions avec soin toutes les paroles des psaumes, d'incomparables trésors se découvriraient à nos yeux. »

Ce qui nous frappe avant tout dans les psaumes, c'est leur caractère universel, s'appliquant à toutes les conditions de l'humanité. Il n'est point de sentiment religieux, de nécessité humaine, de condition de la vie, qui n'y trouve l'expression propre qui lui convient : en vérité, c'est un trésor commun, dans lequel peuvent puiser à la fois, toute âme dans ses besoins divers, tout âge, toute condition.

Écoutons, à ce sujet, quelques-uns des Pères : « Avec les enfants dans les « choses de Dieu, David se fait enfant, avec les hommes un compagnon « d'armes, avec la jeunesse un maître, un mentor, avec la vieillesse un « bâton. Il se fait tout à tous, aux combattants un bouclier, un guide, une « place d'armes ; aux vainqueurs, le prix du combat et les glorieux tro- « phées ; dans le festin il est la joie, au tombeau la consolation. » « Le « psautier est un remède universel pour le salut de l'humanité : si j'y lis, « j'y trouve pour chaque plaie des passions son baume particulier, si je « l'ouvre, j'y vois pour chaque combat, un lieu d'exercice commun, une « route frayée pour la vertu. Le chant des psaumes, c'est la bénédiction du « peuple, la louange du Très-Haut, le cantique des églises, le cri de joie « de tous, la langue universelle, la voix de l'Église, une profession écla- « tante de la foi, une dévotion basée sur l'autorité, les délices de la liberté, « le cri d'allégresse, les échos de la joie. Ce chant apaise la colère, délivre « des soucis, dissipe l'angoisse ; il est une garde pendant la nuit, le jour, il « est un docteur, un bouclier dans le danger, une vraie fête pour l'âme bien « disposée, l'image du repos, un gage de paix et de concorde, bref, une « harpe d'où découlent pour former une seule et même mélodie, les sons « les plus divers. » (Saint Ambroise et saint Basile.)

Saint Jérôme, saint Augustin, saint Bernard, saint Thomas et d'autres glorifient le psautier dans des termes analogues ; ils le louent à l'envi et le nomment tour à tour bibliothèque spirituelle, lumière pleine d'éclat, lait plein de douceur, trésor ouvert et inépuisable, livre rayonnant d'une splendeur divine, source de toute vérité, coupe remplie d'un nectar céleste, jardins aux fruits délicieux.

IV. *Contenu des psaumes.* — « Dans le psautier, » dit saint Ambroise, « la doctrine le dispute à la grâce. » C'est pourquoi il le nomme « une éclatante

Digitized by Google

profession de foi. » Les psaumes, en effet, émanés de cœurs profondément croyants et éclairés d'en haut, sont un abrégé de la Révélation, un symbole d'articles de foi par rapport à Dieu et ses attributs, à l'homme et ses rapports avec le Créateur, à l'origine et au but de la création, et par leurs traits prophétiques, par rapport même au Messie et à son royaume. Non moins juste est cet autre nom donné au psautier : « *Compendium vitæ religiosæ* » ou en d'autres mots, « livre divin d'instructions sur les mœurs et l'ascétique ». «Qu'est donc le psautier, dit encore saint Ambroise, sinon l'instrument de la vertu, qui touché par l'archet de l'Esprit-Saint, fait vibrer sur la terre ses accords enchanteurs et célestes, une harpe, qui n'attend que l'instant où l'Esprit de Dieu a répandu sur ses cordes jusque-là immobiles, le flot de ses célestes mélodies, pour nous apprendre à mourir au crime, à orner notre âme des charmants atours de la grâce ! » Du haut des cieux vers lesquels s'élancent d'un bond ces incomparables cantiques, ils répandent, comme dit si bien le comte de Stollberg, la lumière à pleines urnes sur toutes les conditions de l'humanité, ils nous font voir clairement nos devoirs envers Dieu, le prochain, et nous-mêmes, et nous enseignent ainsi la sagesse vraie, profonde, sublime et universelle. Ils contiennent les plus nobles motifs de regret, d'amour et de confiance en Dieu, de sainte conversation en sa présence, les plus puissantes exhortations à la justice, à la paix, à la miséricorde envers le prochain, les invitations les plus pressantes à la pureté du cœur, à un saint tremblement, à la prière, à la vigilance sur nous-mêmes. Enfin, les psaumes purifient l'âme, conservent la sainteté acquise, enseignent, élèvent, consolent l'esprit, et, comme dit Louis de Blois, « nous transforment en anges ». *(La fin au prochain n°.)*

LA RÈGLE DE SAINT-BENOIT. (Suite.)

La louange de Dieu.

LE monastère si grandement établi, cette famille religieuse si saintement unie, quel est donc leur but principal, celui qui résume la raison d'être de leur existence ? C'est la louange de Dieu : car les moines sont groupés autour d'une église, ils forment eux-mêmes une *église*, une assemblée, une paroisse d'un nouveau genre, si l'on veut, dont le but immédiat est le culte divin, élevé à la plus haute expression qu'il puisse atteindre sur terre.

Remarquons, en effet, que le monastère bénédictin se distingue de la plupart des autres établissements religieux par cette particularité, qu'il contient son but en lui-même, dans sa propre enceinte. Il n'est pas un séminaire de prêtres, destinés à servir de pasteurs aux fidèles disséminés

Digitized by Google

dans le monde ; il n'est pas davantage une pépinière de missionnaires qui iront porter le flambeau de la foi aux nations barbares, ni un collège de professeurs ne songeant qu'à remplir le monde du bruit de leurs doctes leçons, ni une académie de savants ou d'artistes dont les écrits et les œuvres émerveilleront la postérité : non, rien de tout cela comme but premier dans un monastère bénédictin.

Alors, me direz-vous, le monastère est un lieu de vie purement contemplative, où chacun cherche à se sanctifier par la prière, en suivant sa voie propre selon l'inspiration de son âme ? On s'y trouve réunis comme par hasard, de même que les solitaires du désert venaient bâtir leurs cellules dans un même lieu, et y vivaient côte à côte sans se connaître, priant Dieu chacun à sa guise. Est-ce là l'image d'un monastère bénédictin ? — Non, ce n'est point cela.

Nous l'avons dit, le but réel d'un monastère de moines, c'est la louange de Dieu, mais la louange organisée, la louange officielle, la louange publique, celle qui se fait au vu et au su de tous, au nom de l'Église tout entière, sous son contrôle et sa haute direction. Les moines vivent pour acquitter envers le Créateur la dette publique de l'Église, celle de la prière, de la louange, de l'adoration.

Voyez plutôt si l'abbaye matérielle ne reflète pas admirablement, par sa construction, cet état de choses. N'est-ce pas sa grande église qui domine tout l'ensemble de ses constructions? Cette basilique avec ses tours aériennes qui montent vers les cieux et ses cloches au son majestueux et doux répandant au loin, et le jour et la nuit, leurs accents mélodieux ! Ces cloches sont l'écho de la louange qui, sous les voûtes du temple, montent sans cesse vers le trône du Très-Haut ! Ce n'est point là une église comme tant d'autres, où l'on ne se réunit qu'en passant pour des dévotions isolées ; c'est le lieu de la louange continue, en vue de laquelle, tout un ensemble d'hommes tendant à un but merveilleusement un, s'unissent dans un commun effort, pour rendre à Dieu le culte le plus complet et le plus achevé qui puisse s'imaginer sur la terre. Autour de cet autel se déroule la vie chrétienne par excellence, la vie d'ici-bas élevée à sa plus haute puissance, dans laquelle des âmes désireuses de la perfection, exercent dès à présent les nobles fonctions des bienheureux dans le Ciel. « Là toute notre vie se passera, dit saint Augustin, à chanter l'*Amen* et l'*Alleluia* (1). » Et ailleurs, le grand docteur voulant nous dépeindre les délices du ciel dont celles du cloître sont l'avant-goût, s'écrie : « Là, libres de tout souci, nous serons absorbés par la vue de Dieu ; et le voyant, nous l'aimerons, et notre amour se traduira en louanges sans fin ; voilà quelle sera notre fin, et cet état n'aura point de fin (2). » Nous expliquerons plus loin comment il se fait

1. Tota actio nostra Amen et Alleluia erit (*Serm.* 362, n. 29).

2. Vacabimus et videbimus, videbimus et amabimus, amabimus et laudabimus ; ecce quod erit in fine sine fine (*De Civ. Dei*, 22, 30, n. 5).

Digitized by Google

que cette action principale et pour ainsi dire unique de la vie du moine n'exclut point les œuvres de zèle, de science et de charité.

« Que rien ne passe avant l'œuvre de Dieu (1), » dit admirablement saint Benoît. Pour lui, l'œuvre de Dieu, l'œuvre par excellence, c'est le culte divin, le culte liturgique, le culte officiel que rend l'Église à son divin Chef. Aussi, ne craint-il pas de consacrer treize chapitres entiers de sa règle, à l'office divin, à la psalmodie.

Sept fois le jour (2), et encore la nuit, nous dit-il, se conformant au célèbre passage du Roi-Prophète (3), les moines devront rendre à Dieu les devoirs de leur servitude (4). Et quoique le nombre des psaumes prescrits, et la longueur de nos offices soient inférieurs à ceux qui étaient en usage chez les moines de l'Orient, leur magistrale ordonnance qui n'a pas varié jusqu'à nos jours et l'admirable esprit de discernement qui a présidé à leur disposition, témoignent de la sagesse et du sens profond des choses sacrées dont était doué le grand législateur. Pour le moine de Saint-Benoît, la prière officielle forme donc réellement le cadre de sa vie, l'horloge qui règle les heures de sa journée.

Enfin, pour nous faire voir jusque dans les moindres détails quelle importance capitale il attache à tout ce qui concerne le culte divin, saint Benoît prescrit dans sa règle, que les moines se devancent mutuellement pour aller à l'office, qu'ils se tiennent toujours prêts pour y courir au premier signal (5); ce signal, l'abbé lui-même le donnera, au besoin (6). Dans l'office, tout se fera de manière à édifier les assistants; les frères s'y tiendront dans l'attitude d'un saint respect, de la crainte de Dieu, rendant gloire à Dieu et dans un saint tremblement, pleins d'humilité et de cette vraie dévotion que donne la pureté de cœur et d'intention (7). Enfin, les moines veilleront avant tout au chœur à ce que leur esprit soit en parfaite harmonie avec les paroles qui sortent de leur bouche (8).

Ut mens nostra concordet voci ! Approfondissons le sens de cette parole, car elle contient un principe fécond, un vrai trait de lumière sur la vie du moine et sa vocation sublime. Si saint Benoît nous dit que notre esprit doit être en harmonie avec notre parole, il ne s'agit pas ici seulement de nous faire éviter les distractions, de nous rendre attentifs aux accents de la liturgie qui découlent de nos lèvres; il veut que l'âme du moine soit à la hauteur de la fonction qu'il exerce, qu'elle soit toujours à l'unisson avec la haute mission à laquelle il se trouve appelé, qu'elle soit capable de saisir tout ce que renferme cette sublime prière de l'Église que le moine doit interpréter.

Tout est compris dans cette parole du saint législateur, la préparation éloignée et prochaine à l'office divin, la sainteté de la vie, l'étude et l'intelli-

1. Nihil operi Dei præponatur (C. 43.) — 2. Le nombre des *sept* heures canoniques para avoir été complété par saint Benoit qui institua l'heure de Complies. — 3. Ps. 118, 164. — 4. Servitutis officia persolvere (c. 16). — 5. C. 43. — 6. C. 47. — 7. C. 20. — 8. C. 19.

Digitized by Google

gence des psaumes et des mystères de la foi, le recueillement et le saint enthousiasme du moment, en un mot, saint Benoît veut que le chantre de l'office divin soit comme un ange sur la terre, et d'autre part, que la perfection religieuse et l'esprit de prière trouvent leur expression la plus complète dans le chant de la louange divine, dans la prière *commune* de la liturgie sacrée.

Nous insistons ici sur la prière *commune* comme ayant dans l'esprit de saint Benoît non moins que selon la tradition de l'Église, la plus grande importance dans l'œuvre de la louange divine comme dans celle de la sanctification des âmes. Si l'on psalmodie, si l'on chante en chœur, en rangs serrés de moines, ce n'est pas seulement à cause du relief extérieur, de l'éclat à imprimer au culte du Très-Haut; c'est encore parce que l'office est par essence une prière collective et je dirai même le fruit et à la fois la source de la charité fraternelle non moins que de la sainteté individuelle. Car la prière liturgique nous unit étroitement à nos frères, les chrétiens du monde entier. Cette prière, nous le répétons, c'est la voix puissante de l'Église qui célèbre les louanges de son divin Époux, sous l'action et l'opération constante de l'Esprit-Saint. La communauté monastique n'est que, comme toute autre communauté chrétienne, une des nombreuses fractions dont se compose cette Église que chacune d'elles représente là où se chantent les louanges de Dieu.

Le chœur est, en outre, une véritable école de la charité et du respect fraternels. Se trouver tous les jours côte à côte, et cela plusieurs fois le jour, et pour des heures entières, unis dans l'accomplissement d'une fonction sublime dont la perfection est le point de mire de chacun, faire concorder sa voix avec celles de ses frères, mettre chacun de ses mouvements en harmonie avec les leurs, se donner chaque jour le baiser de paix à la Communion de la Messe, y ouvrir son cœur au Seigneur dans les mêmes sentiments pour y recevoir son corps sacré, sinon comme autrefois sacramentellement, au temps où les moines n'étaient pas prêtres, au moins par la communion spirituelle — quelle leçon, quelle école de charité parfaite ! Saint Benoît le comprend si bien qu'il veut que les petites difficultés qui au cours des travaux du jour auraient pu surgir entre les frères, s'aplanissent et se dissipent, par l'assistance commune aux saints mystères, en prononçant ensemble ces admirables paroles du *Pater :* pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

Oui, pour le moine individuellement comme pour le monastère, la prière, la prière publique et officielle, est l'élément le plus intime de la vie ; elle est leur raison d'être, le baromètre de l'un comme de l'autre. Saint Benoît dit que pour juger si un novice peut être admis à la profession, il faut voir s'il est plein de zèle et d'estime pour l'office divin. *Propter chorum fundati sumus*, nous existons pour nous acquitter de la louange divine : telle est la pensée de l'Église, tel est le but que se sont proposé de tout temps, les nobles et généreux fondateurs de nos monastères.

Digitized by Google

Faut-il parler de la mission sociale de la prière publique, du grand exemple que donne au monde le monastère où elle s'accomplit? Empruntons plutôt les accents désolés de quelques voix autorisées pour montrer ce que devient la société lorsqu'on lui enlève ses sanctuaires de la louange divine : « Maintenant, ô mon Dieu, s'écrie Louis Veuillot, que la prière légitime ne traverse plus en chantant les sphères inférieures pour monter jusqu'à vous, toute cette vaste machine du monde que vous avez créée, si parfaite, n'est plus consolée du désordre qu'y a jeté l'ennemi. Elle souffre et se lamente et crie vers vous (1) ! » Et le continuateur de Dom Guéranger, appuyant sur l'importance sociale de ce sacrifice divin qui forme le centre de la vie du moine, termine ainsi un de ses beaux chapitres (2) : « Le monde qui autrefois se relevait après les tempêtes, se plaint d'une décadence universelle, où la force n'est plus qu'aux fléaux de Dieu. Il s'agite en vain sur lui-même, sentant céder sous lui, à chaque pas, les bras de chair qui s'offrent à porter sa décrépitude. Le sang de l'Agneau, sa force antique, ne coule plus sur la terre avec la même abondance. Et cependant le monde tient encore ; il tient par ce même sacrifice qui, bien que méconnu et diminué, s'offre toujours en un grand nombre de lieux; il tiendra jusqu'à ce qu'enfin, dans un dernier accès de démence furieuse, il ait égorgé le dernier des prêtres et fait cesser ici-bas le sacrifice éternel (3). »

Qu'on nous permette de terminer par un passage peu connu de M. Olier, fondateur de la Congrégation de Saint-Sulpice, ami et fils spirituel de saint Vincent de Paul. C'est une des plus belles pages qui aient été écrites sur la mission principale de l'Ordre de Saint-Benoît (4) : « Saint Benoît m'a été montré dans l'oraison comme la vivante image du Père céleste de qui descend toute vie et toute fécondité, comme son fidèle représentant, non seulement par la fécondité comme infinie de sa postérité nombreuse comme les grains de sable du rivage des mers, mais parce qu'il lui échut comme objet de sa mission de renouveler la vie spirituelle dans toute l'Église de Dieu. En effet, ayant pendant tant de siècles rempli toute l'Église de sa présence et de l'action du grand Ordre dont il est le chef, il lui a transmis par ses enfants cet esprit de religion qui est le principal de la vie de cette sainte Église de Dieu... Et cet esprit se manifeste en eux non seulement par le sacrifice d'un cœur profondément anéanti devant la majesté divine, ce qu'indique leur vie retirée et la couleur de leurs vêtements, mais surtout par les sentiments d'amour, de zèle et de louange qui s'exhalent dans ces saints cantiques et cette psalmodie qu'il a tant recommandée à ses enfants, et à laquelle tout se rapporte plus ou moins directement dans sa règle. Le but de cet Ordre étant surtout d'exprimer la religion de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST envers son Père et le culte auguste qu'il lui a rendu sur la terre et lui rend dans le ciel..., de là vient que cet

1. *Parfums de Rome*, X, 4. — 2. *Année liturgique*, t. X, p. 411. — 3. I *Dan.* XI, 31. — 4. Manuscrits inédits à la bibliothèque de Saint-Sulpice, à Paris.

Digitized by Google

Ordre est pompeux et magnifique en ses belles cérémonies, bien plus solennelles, plus imposantes qu'en aucun autre institut religieux ; qu'il y étale de splendides ornements comme autant de brillantes images de la gloire céleste, et qu'il les accompagne de splendeurs et de lumières qui reportent la pensée jusqu'aux grands spectacles décrits au livre de l'Apocalypse ; ses temples sont superbes ; leurs voûtes élevées, immenses, annoncent la majesté de Dieu ; les chants nobles et mélodieux dont il les fait retentir rappellent l'harmonie des concerts angéliques. Les cloches d'airain sonores, suspendues dans les nuages, font l'effet de la grande voix de Dieu, de son tonnerre qui se fait entendre de loin. On chercherait inutilement cette pompe et cette solennité dans les offices liturgiques des autres instituts, parce que leur vocation n'est pas la même. Les moines bénédictins sortent peu de leurs cloîtres ; et continuellement occupés à glorifier Dieu dans le temple de sa Majesté, ils sont semblables à ces chœurs principaux de la milice céleste qui se tiennent perpétuellement devant le trône du Très-Haut, pour exalter le Dieu trois fois saint, tandis que les autres anges volent pour porter ses messages dans toutes les sphères de la création. C'est dans ces cloîtres, au sein de ces sanctuaires où s'écoulait leur vie, qu'ils ont pendant de longs siècles, exercé leur force d'attraction sur le monde extérieur qui vint à eux, pour ainsi dire, tout entier. Toute l'Église se fit en quelque sorte de cette religion monastique et vint y puiser la vertu de renouveler jusqu'au fond des âmes le culte et le respect dû à Dieu ; aussi vit-on briller alors comme une rénovation d'esprit du christianisme en ces jours primitifs où les fidèles se plaisaient à passer les jours et les nuits dans le chant des psaumes et des cantiques spirituels. »

(A continuer.)

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE L'ORDRE BÉNÉDICTIN (SUITE).

VII.

L'ŒUVRE de restauration catholique inaugurée au XVe siècle trouva son complément dans le concile de Trente. La réforme s'était opérée dans un grand nombre de monastères, quelques congrégations brillaient alors d'un vif éclat, mais il restait encore trop de monastères isolés les uns des autres et qui pouvaient peut-être trouver dans leurs privilèges d'exemption un moyen d'échapper à l'œuvre de réforme. Le saint concile insista sur la nécessité des chapitres généraux et des visites canoniques, et afin d'en assurer le

Digitized by Google

succès, il fut décrété que tout monastère même exempt, qui ne ferait point partie d'une congrégation, serait soumis à la visite épiscopale. Aussi la période qui suit le concile de Trente se caractérise-t-elle surtout par la fondation de nombreuses congrégations en France et en Allemagne. En France où la commende, semblable au venin qui vicie la moelle de l'arbre, rongeait peu à peu le grand corps monastique, il fallait lutter contre cet ennemi d'autant plus difficile à vaincre qu'il avait pour lui le silence de l'Église et l'appui des princes. L'organisation des cloîtres fut donc changée : à côté de l'abbé commendataire, ecclésiastique ou laïque, qui vivait le plus souvent à la cour, des revenus d'un monastère qu'il exploitait le plus habilement possible, il y eut un prieur, établi par le chapitre général; la résidence stable des moines dans leur monastère de profession, disparut en majeure partie, et avec elle, l'esprit de famille monastique: les malheurs des temps exigeaient ces sacrifices. En Allemagne, où le protestantisme s'était propagé si rapidement, il fallait au sein même du cloître, réparer les dommages causés par la négligence des supérieurs, rétablir le culte catholique dans les paroisses, former un bon clergé et ouvrir des écoles. L'Ordre bénédictin ne faillit point à cette tâche, et l'on peut dire en toute justice que la période qui embrasse la seconde moitié du XVIe siècle, le XVIIe et enfin la première moitié du XVIIIe n'est pas une des moins belles de notre histoire.

L'action de l'Ordre de Saint-Benoît sur la société ne fut pas aussi directe et évidente qu'elle l'avait été au onzième siècle, mais néanmoins, considérée dans son ensemble, elle eut une assez grande importance pour la vie religieuse, la culture des lettres et des arts. C'est l'époque, où, sous l'influence d'abbés savants et pieux autant que zélés pour la restauration de leurs monastères, les abbayes d'Allemagne rouvrirent leurs nombreuses et florissantes écoles qui devaient être toutes éclipsées par l'université bénédictine de Salzbourg.

En Italie, l'Ordre bénédictin donnait à l'Église de nombreux évêques et des savants remarquables, tandis que les Bénédictins français publiaient ces travaux dont l'érudition fait encore l'admiration du monde. En un mot, on peut dire que dans la seconde moitié du XVIIe siècle et la majeure partie du XVIIIe, les Bénédictins furent à la tête du mouvement scientifique catholique. L'étude critique et approfondie des saints Pères et des antiquités chrétiennes, nécessitée par les attaques du protestantisme, rentrait spécialement dans le domaine des études bénédictines. Aussi les Bénédictins surtout représentent-ils un nouveau courant de la science catholique et comptent-ils dans leurs rangs les sujets les plus distingués.

Grâce au secours que leur prêtèrent les papes, les nouvelles congrégations formées au sein du grand Ordre bénédictin, purent facilement s'établir, là où l'autorité épiscopale n'y mit point obstacle. Dès 1548 nous voyons apparaître la congrégation de Mélida fondée par Chrysostome Calvini, moine du Mont-Cassin, et comprenant les monastères de l'archipel de Dalmatie.

Digitized by Google

Le pieux abbé Louis de Blois avait réformé son abbaye et obtenu en 1545 du pape Paul III la confirmation de ses statuts. A part l'abbaye de Saint-Gérard, nous ne voyons pas qu'ils aient été introduits dans d'autres monastères. Le défaut de cette réforme était d'interdire au moins d'une manière trop absolue toute action dans la société et dans l'Église. C'est ce qui fit aussi échouer un essai de congrégation autrichienne en 1618. En 1569 l'abbaye de Saint-Vaast devenait chef-lieu de la congrégation des Exempts de Flandre : quoique mitigée, l'observance de ces monastères était toutefois très régulière. En 1572 une union s'était formée entre les monastères du diocèse de Liège et des statuts avaient été élaborés, mais cet essai de congrégation n'eut pas de suite sérieuse, ces monastères étant déjà soumis aux constitutions de Bursfeld. La congrégation française des Exempts, formée en 1580 à l'abbaye de Marmoutiers, ne comprit jamais qu'une dizaine de monastères et ne produisit pas de résultats bien importants. La congrégation de Saint-Denis eut trop peu de durée pour être mentionnée ici. La réforme introduite à Saint-Magloire en Bretagne par le vénérable dom Noël Mars fut plus sérieuse; mais tous ces essais furent éclipsés par les congrégations de Saint-Vannes et de Saint-Maur.

Fondée en l'an 1600 dans l'abbaye de Saint-Vannes de Verdun par le vénérable dom Didier de la Cour,et approuvée en 1604 par Clément VIII,la congrégation des Saints-Vannes et Hydulphe réunit bientôt plus de cinquante monastères, de Lorraine, de Champagne et de Bourgogne, qui devinrent des modèles de régularité et de ferveur. C'est elle qui donna naissance à la célèbre congrégation de Saint-Maur, confirmée en 1621. Cette nouvelle congrégation absorba bientôt celle de Saint- Denis, de Chezal-Benoît, et de la Chaise-Dieu,de Sauve-Majeur et de Bretagne,de même que plusieurs monastères de la congrégation des Exempts. Un essai tenté dès 1635 pour réunir la congrégation de Cluny à celle de Saint-Maur, n'eut pas de suites, et les Clunistes de la stricte observance formèrent une congrégation spéciale. La congrégation de Saint-Maur se fit remarquer par une grande régularité, qui pendant de longues années se maintint intacte dans les cent quatre-vingts monastères de sa dépendance, et si le jansénisme n'était venu plus tard infecter bon nombre de ses membres, son histoire serait la page la plus glorieuse des annales de notre saint Ordre dans les temps modernes. Montalembert l'a caractérisée d'une manière éloquente, et ce qu'il dit de la congrégation de Saint-Maur peut aisément s'appliquer aux autres branches de l'Ordre bénédictin : « Sans action directe et patente sur l'état social et politique du monde, cette renaissance n'en fut pas moins glorieuse et féconde : elle révéla la vie que recélait encore le vieux tronc bénédictin ; elle imprima à l'érudition française une sorte de caractère sacré qui en a fait longtemps la première et la plus écoutée du monde. Elle exerça une influence indirecte, mais incontestable et souverainement bienfaisante, sur toute la littérature du grand siècle . Elle évoqua au sein

Digitized by Google

des communautés religieuses une foule de qualités, moins grandes et moins éclatantes sans doute que celles dont elles éblouirent le monde depuis les jours de saint Benoît jusqu'à ceux de saint Bernard, mais non moins douces, non moins aimables, non moins utiles au salut des âmes. Qui peut mesurer tous les trésors que l'apologétique chrétienne a trouvés et trouvera jusqu'à la fin des temps dans ces collections gigantesques des monuments de l'antiquité chrétienne, et dans ces éditions incomparables des Pères et des Docteurs, dont nous fussions demeurés à jamais privés si la congrégation de Saint-Maur n'avait employé à cette œuvre indispensable toute la durée de sa trop courte existence, et si la Révolution était venue avant que cette œuvre eût été, sinon complètement achevée, du moins solidement assise et considérablement avancée (1) ? » Fidèles avant tout aux observances monastiques pour tout ce qui regardait l'office divin et les exercices religieux, les Mauristes ne refusèrent pas de se prêter au ministère pastoral et à l'éducation de la jeunesse. A côté de Rancé qui voulait ramener les moines au désert et aux exercices de la pénitence exclusivement, la congrégation de Saint-Maur maintint la tradition bénédictine, surtout pour ce qui concerne les études, et, si à la fin de son existence, elle a dégénéré de sa pureté première dans quelques-uns de ses membres, ce n'est pas aux études qu'il faut l'attribuer, mais à l'esprit du siècle qui avait pénétré dans son sein et y avait altéré cette sève d'ascétisme qui caractérise ses premières années.

Saint-Vannes eut aussi l'honneur de former en Belgique la congrégation de la Présentation de Notre-Dame, faussement appelée congrégation de Saint-Placide. Cette union comprenait les monastères d'Afflighem, de Saint-Denis en Broqueroie, de Saint-Ghislain et de Saint-Adrien de Grammont, mais elle n'eut pas une longue existence. L'abbaye de Saint-Hubert, la première qui se soit réformée aux Pays-Bas, ne put en faire partie, parce que l'évêque de Liège, sous la juridiction duquel elle se trouvait, ne voulut jamais se dessaisir de ses droits sur l'abbaye. *(A continuer.)*

SAINT AMAND, APOTRE DE LA BELGIQUE.

I. Sa conversion au Christ.

LE VIIe siècle de l'ère chrétienne, — siècle des grands apôtres et des grands moines, — s'était levé sur le monde. Transportons-nous à une faible distance des côtes de France, dans une petite île, voisine des rivages du Poitou, — l'île d'Yeu. Sur ce rocher battu par les vagues se dresse un monastère, ou de fervents cénobites suivent ensemble l'étroit sentier du Ciel.

1. *Mélanges d'art et de littérature.* Paris 1861. p. 548.

Digitized by Google

Les vertus monastiques y fleurissent, garanties par une discipline sévère : la régularité des frères y est admirable, leur obéissance aveugle, leurs austérités effrayantes. Au loin, dans le beau pays de Gaule, on vante leur piété et leur ferveur.

Par un beau jour d'été, en l'an 610 du Seigneur, une barque dépose un jeune homme sur la côte de l'île ; c'est un adolescent d'une quinzaine d'années, au port fier et noble,au regard décidé,à la figure intelligente et grave. Le voyageur gravit d'un pied leste les escarpements de la côte et franchit rapidement la distance qui le sépare du monastère.

Le voici devant la porte ; il frappe, un vieillard vient lui ouvrir...

L'adolescent expose brièvement le motif qui l'amène : il ne vient pas demander une hospitalité passagère, mais la grâce d'être admis au nombre des serviteurs du Seigneur.

La loi d'admission est sévère : trois jours durant, l'étranger est tenu en dehors de la clôture, traité comme un vagabond de mauvaise mine dont il est juste de se défier. — Mais cette première épreuve ne l'ébranle pas ; il persiste dans sa demande et est admis enfin à voir l'abbé.

Celui-ci est un vieillard ; depuis de longues années il indique aux autres les voies du Ciel ; aussi connaît-il les hommes et sait-il d'un regard scruter le fond des consciences. A première vue la contenance tout à la fois humble et ferme de l'adolescent le prévient en sa faveur, et le regard du vieillard s'éclaire d'une expression de paternelle bonté.

— Ton nom, mon fils ? dit-il au jeune homme.

— Mon nom, Père, est Amand.

— Quels sont tes parents, ta patrie ?

— Mon père se nomme Serenus, ma mère Amantia, tous deux sont serviteurs du Christ ; ils habitent une villa de nom d'Herbauges, non loin de la cité de Nantes.

— Quel motif t'a fait quitter les tiens ?

— La crainte du Seigneur et le désir d'entrer à l'école de son service.

— Viens-tu ici de ton plein gré ?

— J'ai quitté mes parents à leur insu et je suis venu seul frapper à votre porte.

— As-tu quelque connaissance des lettres sacrées ?

— Mon père m'y a fait instruire avec soin ; j'ai essayé de profiter des leçons que de saints maîtres m'ont données.

Ces réponses sont faites avec une simplicité qui ne laisse aucun doute à l'abbé sur la sincérité du jeune homme. Quelques instants encore le vieillard continue cet interrogatoire, mais l'issue n'en peut être douteuse ; bientôt l'adolescent apprend, en pleurant de joie, qu'il est reçu dans la pieuse communauté.

***

Digitized by Google

Les réponses d'Amand à l'abbé d'Yeu nous ont à peu près fait connaître le jeune voyageur. Ajoutons cependant quelques détails que sa modestie lui a fait taire.

Amand est issu d'une antique famille sénatoriale de la Gaule, et le nom de Sérénus, son père, n'est pas sans illustration. Dans sa paternelle sollicitude, Sérénus a voulu ouvrir à son fils la carrière des honneurs; il lui a fait donner une instruction solide et brillante. — Mais Sérénus est aussi pieux que noble : par ses soins, Amand a surtout été formé aux lettres sacrées. L'Esprit de Dieu, qui souffle où il veut, a soufflé sur cette jeune âme, et la belle intelligence de l'enfant s'est ouverte toute large aux leçons de la divine sagesse.

Amand a grandi, en vertus plus encore qu'en âge. L'Éternel avait sur lui de grands desseins! Un jour l'Esprit divin a fait entendre au cœur de l'adolescent sa voix mystérieuse : « Si tu veux être parfait, renonce à la « gloire et aux plaisirs du monde, à ton père, à ta mère, aux biens qu'ils te « réservent; prends ta croix, et va au désert. »

Amand a obéi à cette voix : il est parti, cherchant une de ces pieuses retraites où l'on trouve le Seigneur. Son voyage a été béni du Ciel, et la main du Tout-Puissant l'a conduit jusqu'au seuil du monastère d'Yeu.

II. Assaut du démon.

AMAND est moine; c'est à pas de géant qu'il marche dans la voie de la perfection chrétienne.

Les veilles, les jeûnes, les macérations font ses délices; son obéissance ne connaît pas d'obstacle, et rien n'égale la ferveur de son oraison. Lorsque la tempête sévit, les flots irrités de l'océan viennent se briser en mugissant contre les rochers que domine le monastère. Amand reporte alors sa pensée vers le monde; il songe à ses orages et aux écueils qui parsèment cette mer capricieuse, — et son âme déborde de gratitude pour le Dieu de bonté qui lui a ouvert le port.

A voir ce moine, si jeune encore et déjà si parfait, l'antique ennemi des hommes s'inquiète ; il pressent dans Amand un terrible adversaire ; aussi prépare-t-il contre lui ses pièges.

Un jour le jeune cénobite est envoyé pour quelque travail dans une partie reculée de l'île ; il part seul, le pied alerte, le cœur élevé vers le ciel, comme il convient aux vrais enfants de Dieu. Il touche au terme de sa route quand soudain se dresse, à quelques pas devant lui, un monstrueux serpent. Amand s'arrête brusquement ; la frayeur le cloue sur place ; il n'ose même s'enfuir, craignant de voir au moindre mouvement la bête s'élancer sur lui.

Mais bientôt il lève les yeux au Ciel : de là seul peut lui venir le salut ! Se jetant la face contre terre il adresse au Tout-Puissant une courte et fervente prière :«Seigneur, dit-il, vous êtes mon refuge; vous me délivrerez

Digitized by Google

parce que j'espère en vous ; en votre nom je marcherai sur l'aspic et le basilic, et nul ne pourra nuire à votre serviteur. »

Puis il se relève, et fortifié par la foi, il marche droit au monstre. Traçant le signe du chrétien, il ordonne à la bête de rentrer à l'instant dans les flots et de ne jamais reparaître dans l'île. Le reptile obéit, et Amand, après avoir béni Dieu, poursuit sa route en paix.

Le démon, sans nul doute, avait fait naître ce danger sous les pas du jeune moine. L'antique ennemi s'apprête à diriger contre lui un assaut plus terrible encore.

***

Grande a été la douleur de Sérénus et d'Amantia en constatant la fuite de leur fils.

Soupçonnant le mobile de ce départ, Sérénus est allé demander Amand aux monastères d'alentour. Les renseignements qu'il a recueillis l'ont bientôt mis sur la trace du fugitif. Un jour il débarque à l'île d'Yeu.

Avec l'autorisation de l'Abbé, le voici en présence de son fils.

Veille sur ton cœur, ô Amand, et invoque le Très-Haut ! Égaré par son amour paternel, ton père n'omettra rien pour te détourner de ta voie.

L'assaut est long et rude. Sérénus s'adresse d'abord à la piété filiale du jeune homme ; il peint le désespoir de sa mère et sa propre douleur. Amand va-t-il abandonner ceux qui l'aiment, briser les espérances qu'ils ont fondées sur lui ? N'est-il pas l'unique héritier d'une illustre famille ? Laissera-t-il périr le nom de son père, lui qui doit posséder un jour châteaux et terres, fiefs et alleux ?

Vaines tentatives ! Pour adoucir la douleur de son père Amand trouve des paroles de consolation chrétienne, mais il insiste sur l'impérieux devoir d'obéir à la grâce. Dieu l'appelle, il doit lui répondre ; sa décision a été longtemps mûrie, et rien ne pourra désormais le rendre aux vanités du siècle.

Sérénus redouble d'efforts ; longtemps encore il insiste, il supplie, il pleure, il s'irrite ; et comme le jeune homme reste inébranlable, il le renie et menace de le déshériter.

« Mon père, reprend alors Amand, le Seigneur est mon héritage, gardez le vôtre. Celui pour qui je quitte les biens terrestres me rendra un jour des biens impérissables. »

Vaincu par cette constance, Sérénus se retire, triste et mécontent.— Ne rêvait-il pas pour son fils d'illustres destinées ?...

Pauvre père, laisse faire le Seigneur ! c'est à la gloire qu'il conduit ton fils. La couronne des apôtres l'attend au ciel, et ici-bas l'histoire à jamais conservera son nom.

Digitized by Google

III. — Tours et Bourges. — Réclusion.

VOYEZ-VOUS ce pèlerin, tout jeune, mais pieux et recueilli, qui s'approche de la ville de Tours?... C'est bien Amand, le moine d'Yeu...

Amand a voulu échapper à des obsessions nouvelles ; il a cru devoir augmenter la distance qui le séparait de sa famille. Son abbé l'a béni, et il est parti. — Où va-t-il ? Où Dieu le mène ; il se confie en la divine Providence et lui laisse le soin de diriger ses voies.

C'est à Tours qu'il se sent appelé d'abord. Là repose le grand thaumaturge des Gaules, l'illustre pontife Martin, dont tous à l'envi, — rois et sujets, leudes et serfs, Francs et Romains, — courent vénérer les reliques.

Amand arrive au tombeau du saint évêque ; il se prosterne sur le pavé du temple et adresse au milieu des gémissements et des larmes une ardente prière au Confesseur du Christ : « O mon Père et mon Seigneur, s'écrie-t-il, puissant Martin qui régnez maintenant avec le Christ, obtenez-moi la grâce que je vous demande en ce jour. Que jamais je ne retourne au pays qui m'a vu naître, près des parents que j'ai quittés ! Que Jésus-Christ dirige mes pas dans la voie du salut ! Que je vive en exilé et en pèlerin sur la terre, jusqu'au jour où mon âme délivrée comparaîtra devant son juge ! »

Amand prie et pleure longtemps, puis il va s'agenouiller aux pieds d'un prêtre et lui fait l'aveu complet des péchés de sa vie. Réconforté et consolé, le voici qui frappe à la porte des moines, gardiens du saint tombeau ; il demande au nom du Seigneur l'hospitalité pour un pauvre pèlerin.

« Frère, lui répond-on, sois le bienvenu dans la maison de Dieu ; reste avec nous si tu le veux; si Dieu t'appelle ailleurs, sois libre et suis ta voie. »

Amand est resté plusieurs semaines au monastère hospitalier, attendant l'appel du Seigneur.

Voici qu'une nuit cet appel muet se fait entendre à son cœur. « Levez-« vous, allez trouver mon serviteur Outrille, le pontife de Bourges, il vous « fera connaître mes volontés. »

Amand répond comme Samuël : « Me voici, Seigneur. » Puis il va trouver l'Abbé et lui révèle l'appel du Seigneur. Mais avant de quitter la douce retraite où on l'aime déjà comme un frère, l'adolescent demande avec instances une précieuse faveur : sa tête est encore ornée d'une épaisse chevelure, il aspire à voir tomber ce dernier vestige du monde ! — L'abbé écoute sa prière, et entouré du chœur des moines il confère la tonsure au jeune pèlerin.

Ainsi incorporé dans la milice du Christ, Amand embrasse ses frères en pleurant, s'incline sous la bénédiction de l'Abbé, se prosterne une dernière fois devant le tombeau du grand thaumaturge, et s'éloigne dans la direction de Bourges.

Digitized by Google

En ce temps-là, le saint pontife Outrille gouvernait l'église de Bourges. Jadis noble seigneur, ministre du roi Gontran de Bourgogne, il avait conçu de bonne heure un vif dégoût pour les vanités du siècle. Quittant la cour, il était entré dans les rangs du clergé ; devenu dans la suite abbé de Saint-Nizier, on l'avait tiré de son monastère pour le placer sur le siège épiscopal de Bourges. Son nom était bien connu en Gaule, et toutes les églises le prononçaient avec vénération.

Dès qu'il arrive à Bourges, Amand se fait indiquer la demeure du pontife. Admis en présence du vieillard, il se prosterne humblement à ses pieds :

« Mon Seigneur et mon Père, lui dit-il, je suis un pauvre pèlerin qui cherche sa route ; inspiré par l'esprit de Dieu je viens à vous, pour que vous m'éclairiez et dirigiez mes voies. Ne refusez pas d'être mon protecteur et mon guide. »

Outrille, lui aussi, a reçu du Ciel des lumières spéciales ; il fixe un regard plein de bonté sur le jeune homme et l'attire à lui en versant des larmes :

« Soyez béni, Seigneur Jésus, s'écrie-t-il ; soyez béni, vous qui nous réjouissez aujourd'hui en nous envoyant votre serviteur ; et vous, mon fils, qu'Il vous bénisse aussi, celui qui comble en ce moment les désirs de notre âme ; dès ce jour vous devenez mon fils et je serai votre père par le lien de la charité du Christ. »

Puis Outrille fait venir Sulpice ; Sulpice est son archidiacre et son disciple bien-aimé ; tout jeune encore, il a déjà mérité l'honneur du sacerdoce. Sa belle âme est faite pour comprendre celle d'Amand : après quelques instants d'entretien les deux jeunes lévites s'aiment déjà d'une de ces fortes amitiés de saints, qui ne doivent jamais s'éteindre. Puis le vieillard et les disciples s'unissent dans une fervente prière, et consultent le Seigneur sur les voies qu'Il destine au jeune pèlerin.

***

A quelque temps de là, une brillante procession sortait de la cathédrale de Bourges se dirigeant, la croix en tête, vers les remparts de la ville ; Outrille lui-même la préside ; tandis que retentissent les hymnes sacrées et que les encensoirs fumants embaument l'air, le vénérable prélat s'avance, entre Amand et Sulpice, au milieu des flots pressés du clergé et du peuple.

A l'angle des rues, la foule guette le passage du cortège ; quand le pontife paraît entre ses deux fils spirituels, tous les yeux cherchent Amand : on se le désigne du geste, on se répète l'un à l'autre d'un ton de respectueuse sympathie : « Voilà le jeune reclus ! »

C'est qu'en effet le Seigneur a parlé au cœur du jeune homme. Amand va se préparer, — par une séparation complète d'avec le monde, — à la mission que le Très-Haut lui réserve ; il a choisi pour sa part la réclusion : il veut être pendant de longues années un prisonnier volontaire, le prisonnier du Seigneur !

Le cortège arrive au sommet des remparts ; il s'arrête devant une maison-

Digitized by Google

nette de quelques pieds carrés attenante à une basilique : c'est là la prison préparée pour Amand.

Le vénérable Outrille arrive devant la porte. Plein d'une religieuse émotion il serre dans ses bras le courageux jeune homme, et lui donne, avec le baiser de paix, la bénédiction paternelle. Sulpice à son tour embrasse son ami, puis vient le moment solennel... Pendant que les clercs entonnent un dernier cantique le jeune reclus entre dans la cellule. L'évêque l'accompagne, aspergeant d'eau bénite l'intérieur de la loge ; il en ressort bientôt pour promener l'encensoir autour de l'étroite retraite d'Amand... Puis la petite porte se ferme sur l'adolescent, désormais mort au monde, et en présence du peuple Outrille y appose le sceau épiscopal.

A part l'évêque et quelques saints prêtres, pendant de longues années Amand ne connaîtra plus aucun des mortels. Mais une ouverture pratiquée dans le mur de l'église le met à toute heure en rapport avec le Dieu eucharistique : — n'a-t-il pas choisi la meilleure part ?...

(A continuer.)

PÈLERINAGES MONASTIQUES.

LE MONT-SERRAT EN CATALOGNE (FIN).

N peut y voir encore de nos jours, à ces mêmes époques, des milliers de pèlerins de tout âge, de tout sexe de toute condition (1), dont les costumes brillants et variés montrent bien que la dévotion à N.-D. du Mont-Serrat est toujours très populaire dans les provinces de l'Espagne. A côté du Catalan dont le bonnet phrygien, *la Gorra*, enroule sa pointe rouge ou bleue au-dessus du front, on aperçoit le Valencien, un foulard noué autour de la tête, et portant sur l'épaule *la Manta* en damier blanc et bleu. Ici, c'est un cultivateur des îles Baléares, tenant collé sur sa poitrine son long chapeau en forme d'entonnoir; plus loin, de jeunes Castillanes avec le mantelet de blonde noire, ou des filles de Barcelone, avec la mantille de dentelle blanche à riches dessins. Auprès d'un brave montagnard des Asturies, à l'allure fière, dans son costume noir et sévère, se tient un jeune Andalous en culotte de velours, et dont la veste étroite, serrée à la taille par une ceinture écarlate, porte, dans le dos, un pot de fleurs, dessiné en

1. Le 8 septembre 1868, il y vint, dit M. de Lavigne, plus de 60.000 pèlerins ou curieux. Muntadas (p. 501) porte leur nombre total depuis le VIe ou le VIIe siecle, à *quarante millions; en calculo prudencial*, ajoute-t-il modestement.....

Digitized by Google

broderies. Tous sont à genoux, le front courbé près de la terre, et après quelques moments de profonde adoration, ils se relèvent, et s'appuyant contre les pilastres de la nef, ils se mettent à égréner dévotement leur rosaire, en attendant leur tour pour monter au *Camarin*.

On montre, dans la sacristie de la basilique, le vestiaire encore assez riche de Notre-Dame et les restes de l'ancien trésor, qui était un des plus merveilleux de la chrétienté. Quelques couronnes d'argent, un riche manteau, brodé de perles, un calice en argent doré d'un assez beau travail : c'est tout ce qu'a laissé la Junte supérieure de défense de la Catalogne, qui, en 1809, s'empara des immenses richesses en or et en argent, en pierres précieuses et en œuvres d'art, pour subvenir aux frais de la guerre contre l'étranger ; et, après elle, les soldats de Murat et de Joseph I achevèrent le pillage.

En sortant de l'église par l'escalier du Camarin, on traverse une assez grande cour *(el Patio)* qui se trouve au centre des bâtiments épargnés par l'incendie et qui devait, jadis, être entourée d'un cloître. La bibliothèque, qui forme un des côtés, est une très belle salle ; mais les livres ont disparu, comme les richesses du trésor. A peine y voyait-on, en 1868, quelques ouvrages d'histoire et de théologie. Les moines, à cette époque, se trouvaient au nombre de quinze. Ils donnaient l'éducation à une soixantaine d'enfants, parmi lesquels ils avaient formé un chœur musical, déjà célèbre dans le *Principado* de Catalogne, et qui les aidait à célébrer dignement l'office divin. « Ces religieux, dit le voyageur Germond, exercent au profit des visiteurs et des pèlerins qui veulent séjourner au monastère la plus affectueuse hospitalité. » Les autres bâtiments de l'abbaye, réfectoire, chapitre, dortoirs sont de grandes salles solidement construites ; mais à peu près dépouillées de leur décoration primitive. De longs corridors ouvrent sur de nombreuses cellules, la plupart inhabitées. On sent partout que la guerre, l'incendie, le pillage et surtout la révolution ont passé dans cette sainte et noble demeure et l'ont défigurée.

En sortant de la sacristie, les pèlerins qui aiment les vestiges du temps passé se feront ouvrir *la salle des marbres*. On les introduira dans la partie encore debout de l'ancien cloître gothique, dû à la munificence du pape Jules II, et auprès duquel se voit encore la curieuse porte byzantine de l'église primitive du Mont-Serrat. Les religieux ont eu la bonne pensée de réunir, dans un bâtiment voisin, tous les débris intéressants de l'ancienne abbaye et d'en faire une sorte de musée lapidaire. Ce ne sont partout que fûts de colonnes, fragments de bas-relief, corniches ouvragées avec art, clochetons délicatement sculptés ; puis de grandes et belles pierres tombales et quelques statues mutilées, mais qui ne manquent pas de mérite. Sous la voûte de la porte de sortie, deux inscriptions sur marbre attirent le regard : l'une rappelle la visite de saint Ignace de Loyola, l'autre celle de saint Pierre Nolasque.

Digitized by Google

Nous venons de parcourir tout ce grand et insigne monastère ; mais il faut, pour parachever notre pèlerinage, entreprendre la visite des différents ermitages de la sainte montagne, de l'antique monastère de Sainte-Cécile et enfin de la *santa Cueva*, la grotte où fut retrouvée la statue miraculeuse. Nous avons déjà vu, en descendant des hauteurs du Mont-Serrat, deux de ces pieuses retraites, où se sont sanctifiés tant de solitaires. Elles étaient construites toutes sur le même plan. Un petit vestibule avec cuisine, une cellule pour la nuit, avec un petit cabinet pour le travail, et un oratoire. Au dehors, une citerne et un jardinet. « Les Ermites, dit M. de Lavigne, faisaient vœu de mourir sur la montagne : ils suivaient une règle des plus austères, jeûnaient tous les jours, ne mangeaient que des légumes et bien rarement des œufs ou du poisson salé. Ils occupaient les rares loisirs que leur laissaient les exercices religieux à fabriquer de petites croix pour les pèlerins qui les visitaient, et, pour toute distraction, ils avaient les charmants oiseaux des vallons qui venaient, deux fois par jour, chercher leur nourriture jusques dans la main des solitaires. »

Pour arriver aux ermitages du Mont-Serrat, on a le choix entre trois chemins. Les deux premiers sont formés par de longues échelles dont les degrés, taillés dans la roche vive, développent leurs spirales jusqu'au dernier sommet de la sainte montagne. L'un de ces escaliers aériens maintenant abandonnés, comptait 670 marches. Mais un troisième sentier, moins abrupte quoique plus long, permet de parcourir assez facilement les treize ermitages, et le roi Philippe II s'en est servi, au XVIe siècle. Cependant il est difficile d'aller directement de l'un à l'autre. Nous allons indiquer l'ordre dans lequel il est le plus commode pour les pèlerins de les visiter tour à tour.

En descendant de l'ermitage de San Geronimo le plus élevé de tous, on pourra se diriger vers la partie du Mont-Serrat appelée la Thébaïde. On y rencontre d'abord la chapelle dédiée à saint Antoine. L'ermite qui vivait auprès pouvait bien se croire, comme ce grand solitaire, entièrement séparé du monde ; mais il y jouissait d'une vue magnifique. L'ermitage de *San-Salvador* est situé sur des roches presque inaccessibles et se trouve creusé presque entièrement *in foraminibus petræ*, dans les anfractuosités de la pierre, comme s'exprime la sainte Écriture (1). Deux saints religieux y vécurent et y moururent en odeur de sainteté ; le V. Bernard, en 1217 et le V. Durand Mayor, en 1338 (2). Celui de la *Santa-Trinitad*, caché à plus de 800 pieds au-dessous du précédent, est assez vaste et très heureusement situé dans un petit vallon, plein d'arbres et de verdure. C'était comme la maison de plaisance des religieux du grand monastère, qui venaient, à certaines époques de l'année, s'y reposer des travaux du saint ministère, sans abandonner cependant les points principaux de l'observance monastique. Mais la plus pittoresque de ces retraites bénies est, sans contredit, celle dont la chapelle avait pour patron le bon larron, *San Dismas*. Construite

1. Cant. II, 14. — 2. Muntadas, p. 499.

Digitized by Google

sur une roche isolée, et qui ne communiquait aux rochers voisins que par des ponts-levis, cette habitation presque aérienne fut primitivement un château fort, qui commandait la sainte montagne et le pays environnant. Devenue, durant de longs siècles, le séjour de la paix et de l'innocence, elle s'est trouvée, au commencement de ce siècle, le théâtre des événements les plus dramatiques qui se soient passés au Mont-Serrat. En 1801, l'antique monastère avait reçu la visite de Charles IV et de sa royale famille, et quelques années plus tard celle du Cardinal Despuig. Les fidèles entouraient toujours la basilique de Notre-Dame du même respect et du même amour; mais l'invasion des troupes impériales (1809) devait faire sentir son contre-coup jusques dans cette profonde solitude. Non contente d'avoir enlevé la plus grande partie du trésor de l'église monastique pour subvenir aux frais de la guerre, la Junte supérieure de défense de la Catalogne transforma le Mont-Serrat en citadelle, ce qui attira sur la sainte montagne les troupes ennemies. Les Français l'occupèrent militairement, rasèrent les fortifications espagnoles et firent sauter une partie du monastère et des ermitages que l'on avait mis en état de défense. Celui de Saint-Dismas, occupé durant la guerre de l'indépendance par un détachement anglais, qui avait à sa tête le colonel Green, fut le plus difficile à conquérir. Enfin les artilleurs français ayant, après des efforts surhumains, hissé un canon sur une roche voisine et plus élevée, la garnison anglaise fut obligée de se rendre et l'ermitage à peu près détruit.

On va de San-Dismas à l'ermitage de la *Santa-Cruz*, le plus rapproché du grand monastère, par un escalier assez court, mais si raide que les Catalans l'appellent l'*escalera dreta* (l'échelle droite). L'ermitage de Saint-Benoît, qui ne se trouve qu'à 400 pas de celui de la Trinité, est adossé à d'énormes rochers, qui forment les dents les plus aiguës de la grande *Sierra*. A quelques centaines de pieds au-dessous, paraît l'ermitage de Saint-Jacques, à moitié enfoui dans la roche. Les deux suivants, ceux de Saint-Jean et de Saint-Onuphre sont placés à l'orient et au couchant, sur un immense roc basaltique, qui se dresse seul à trente mètres de hauteur. Aussi, l'accès de ces deux pieuses retraites est-il assez difficile ; mais on y jouit d'une vue magnifique. Celui qui est dédié à Sainte-Madeleine les domine encore. Malheureusement on s'y trouve exposé à la violence de tous les vents. Enfin après avoir descendu un escalier de cent marches, on arrive dans un joli vallon, plein de verdure et réjoui par le chant des oiseaux. C'est le treizième ermitage, celui de Sainte-Catherine.

Terminons notre pieux pèlerinage par une visite à l'ancien monastère de Sainte-Cécile et à la *Santa Cueva*. L'église jadis abbatiale et maintenant paroissiale de Sainte-Cécile, située sur le versant de la sainte montagne opposé au grand monastère, n'a pas été épargnée dans la guerre de l'indépendance et dans les dernières révolutions de l'Espagne. Le vieux cloître n'offre plus que des ruines ; mais l'église dont les trois nefs étaient jadis

Digitized by Google

gothiques, vient d'être restaurée par l'un des derniers abbés du Mont-Serrat, dans le style néo-byzantin, qui est assez en faveur, en ce moment, dans la péninsule (1). Elle sert maintenant de paroisse à la population qui habite au pied de la sainte montagne. Les Français qui en avaient fait une petite forteresse, y mirent le feu, en se retirant. Heureusement les bergers d'alentour vinrent promptement l'éteindre. On doit surtout regretter la mutilation d'une fort belle statue en marbre de l'illustre vierge romaine, qui décorait l'autel majeur.

Revenons maintenant sur le versant oriental de la sainte montagne. La *Santa Cueva* qui, selon l'expression de l'historien espagnol, garda si longtemps la vénérable statue de la Mère de Dieu, comme la coquille marine conserve sa perle précieuse (2), se trouve bien au-dessous du grand monastère, mais dans une position fort escarpée. Un étroit sentier y descend de l'abbaye. En 1631, on construisit au-dessus de cette caverne une chapelle, dont les puissantes et hautes murailles lui donnent l'aspect d'une petite forteresse suspendue aux flancs des rochers. Un porche surbaissé, surmonté d'un énorme oculus, en décorait la façade, et au-dessus de cet étroit sanctuaire se dressait un petit clocher hexagone en style byzantin. Depuis la fondation de la marquise de Tamarit (1634), un moine y vivait dans le petit ermitage, placé à la suite de l'oratoire et offrait chaque jour dans ce saint lieu l'auguste sacrifice. L'incendie qui a dévoré presque tous les édifices du Mont-Serrat, n'a pas épargné la *Santa Cueva ;* mais depuis la visite qu'y fit en 1857 l'Infante, Duchesse de Montpensier, on travaille à sa restauration.

Remontons, une dernière fois, à la grande basilique, pour y faire encore une prière devant le *Camarin de Nuestra Señora* (3), et avant de reprendre le chemin de la plaine, allons un instant sur le *mirador* ou belvédère des moines. C'est une sorte de balcon qui s'avance à la limite du petit jardin du monastère, au-dessus des roches verticales dont l'œil suit, avec effroi, la descente rapide jusqu'à Monistrol. De ce point élevé, on découvre toute la haute Catalogne, Barcelone, la pleine mer, et lorsque le soleil se lève au sein des flots et illumine toute la contrée, on jouit de l'un des plus vastes et des plus splendides panoramas que puisse offrir la nature. « Cette terrasse, écrivait naguère un auteur contemporain, vous transporte au milieu du vide, comme dans un rêve. Elle vous jette entre ciel et terre, accrochés à l'ourlet du précipice, avec le gouffre en bas et le gouffre en haut. Derrière vous, le Mont-Serrat, couronné de pilastres, de tours, de pyramides qui semblent cloués sur le tranchant vertical de la Sierra par la fantaisie de quelque géant, se dresse dans tout son orgueil. On les a tous sur la tête ces prodigieux colosses ; on ne peut en détacher le regard ; ils

1. Muntadas, pp. 433-445. — 2. Como a su perla una concha marina. Muntadas, p. 229.
3. Isabelle II, qui fit son pèlerinage en 1860. lui offrit un calice d'or et une grande épingle, enrichie de diamants

Digitized by Google

percent le ciel, ils déchirent la nue, ils sont audacieux ; ils ont les pointes aiguës de la scie, ou les énormes boursouflures des plus gros fruits de nos jardins, et quand on se penche au dehors on voit, le soir, dans les immensités profondes, la vaste plaine de Barcelone couverte d'un linceul violet... Si l'on quitte ce *mirador* pour errer derrière les portiques du cloître en ruine, alors l'aspect change ; on n'a plus devant soi qu'un mur dressé jusqu'au zénith ; les colosses de la montagne, touchés de pâleurs lunaires, les cônes, les donjons, les jaillissements formidables de ces roches étranges, encadrés à l'aventure dans l'arc des ogives, flottent au sein de transparences aériennes et vous transportent dans un monde idéal (1).....»

Cette description, quoique un peu prétentieuse, rend assez bien ce que l'on éprouve, malgré soi, en face de cette nature si extraordinaire. En descendant du balcon des moines, on rencontre un groupe de rochers, appelés *los degutalls*, « à travers lesquels, dit M. de Lavigne, se distille, goutte à goutte, l'eau de quelque source intérieure. C'est comme une pluie de perles, et lorsque les rayons de l'astre du jour viennent frapper ces rochers, on les dirait incrustés de pierreries, brillantes des plus vives couleurs. » Le reste de la route se fait assez facilement jusqu'à Monistrol, mais avant de reprendre la voie ferrée, le pèlerin, qui a dû surmonter tant de fatigues, pour visiter tous les sanctuaires de la sainte montagne, pourra, en témoignage de reconnaissance, adresser à la Reine du ciel, souveraine de ces lieux, l'invocation suivante, tirée de l'Epithalame, composé, il y a deux siècles, en l'honneur de Notre-Dame du Mont-Serrat :

O inviolata radix David, stirps sancta !
Serratum cole montem, et esto vallis hujus accola,
In qua nos gementes exulamus servuli,
Nequando in tantorum turbine discriminum
Destituamur pia tui præsentia.

NOUVELLES BÉNÉDICTINES.

LE CONCILE PROVINCIAL D'ÉCOSSE, A L'ABBAYE DE FORT-AUGUSTUS.

UN événement ecclésiastique de grande importance vient de se passer en Écosse, apparaissant à nos frères de cette contrée, jadis si catholique, comme l'aurore d'une nouvelle efflorescence religieuse dans leur chère patrie. Nous voulons parler du Concile provincial qui a réuni, pen-

1. *A travers les Espagnes*, par Mme de ***.

Digitized by Google

dant plus d'une semaine, à partir du 16 août dernier, les illustres membres de l'épiscopat écossais récemment rétabli par le Saint-Siège, les chefs locaux des Ordres religieux et les principaux ecclésiastiques des différents diocèses de la province écossaise. C'est le premier Concile provincial qui se tienne en Écosse depuis les ruines religieuses amoncelées en ces contrées par la Réforme.

Nous n'entretenons nos lecteurs en ce lieu, de cet événement, que parce que ces grandes assises catholiques eurent pour théâtre la jeune abbaye de Fort-Augustus, érigée depuis peu d'années par nos frères en saint Benoît, comme premier successeur aux 120 abbayes bénédictines d'Écosse que balaya la Réforme.

C'est, en effet, cet asile de prière et de paix, devenu déjà un centre important de vie chrétienne et religieuse, loin du bruit du monde et de ses distractions, qu'avait choisi l'épiscopat écossais pour y venir délibérer sur les graves intérêts spirituels des peuples confiés à ses soins par la Providence.

L'arrivée des prélats et théologiens eut lieu le lundi 16 août, par bateau spécial venu d'Inverness; la foule, massée sur le quai du canal de Calédonie, les vit débarquer dans toute la splendeur de leurs costumes ecclésiastiques et se former en procession pour se rendre du débarcadère à l'église abbatiale de Saint-Benoît de Fort-Augustus. Les moines en coulle attendaient les évêques au nombre de six, en tête desquels marchait Mgr Smith, archevêque d'Édimbourg; le chant des psaumes se fit entendre, et le cortège formé, l'archevêque ayant pris place sous le dais, on s'avance vers l'église. Une adresse en latin y fut lue à l'archevêque, puis celui-ci donna solennellement sa bénédiction à l'assemblée. Le soir, l'abbaye fut splendidement illuminée.

Le mardi, les travaux du Concile s'ouvrirent par une messe solennelle, à l'issue de laquelle l'archevêque prononça un remarquable discours sur la situation présente de l'église et du clergé d'Écosse, qu'il considère comme florissants et pleins d'espérances après tant d'années de désolation et de mort. Puis les membres du Concile se divisèrent en sections et abordèrent les travaux qui formaient l'objet de leur réunion.

Nous n'entrerons pas dans le détail des solennités des jours suivants ni des autres discours qui furent encore prononcés en public. Qu'il nous suffise d'ajouter, pour donner une idée du développement religieux qui ne cesse de s'accentuer en Écosse, que sept Ordres religieux établis dans cette partie de la Grande-Bretagne, prirent part au Concile, à savoir : les Bénédictins, les Franciscains, les Jésuites, les Rédemptoristes, les Lazaristes, les Passionistes et les Maristes.

Ce qui paraîtra plus surprenant encore à nos lecteurs, c'est que tous ces détails, nous les empruntons à un journal protestant, *The Inverness Courier*, lequel consacre près de trois colonnes au Concile de Fort-Augustus, entrant

Digitized by Google

dans les moindres détails, reproduisant les principaux discours sans en exclure les souvenirs historiques les plus pénibles pour les protestants; et tout cela sans ombre d'hostilité, mais, au contraire, avec la courtoisie et l'estime aujourd'hui reçues par toute la Grande-Bretagne pour la religion qui, il y a un demi-siècle encore, était honnie et conspuée, voire même persécutée et poursuivie avec une rage sectaire. Rien n'est consolant comme de constater ce changement dans l'opinion publique des Anglais en faveur de la sainte religion de leurs pères.

INDIENS D'AMÉRIQUE. — Mgr Marty, de l'Ordre de Saint-Benoît, vicaire apostolique du Dakota, dans les États-Unis d'Amérique, a publié dernièrement en Allemagne un intéressant rapport sur les Indiens d'Amérique et leur évangélisation : nous en extrayons ce qui suit : « Le chiffre total de Peaux-Rouges dispersés dans les immenses régions occidentales des États-Unis, s'élève à trois cent mille (300,000). De ce nombre, il s'en trouve cinquante mille (50,000) dans le district d'Alaska, où Mgr Seghers, archevêque de Van Couver, compte établir deux nouvelles missions l'été prochain.

L'île de Van Couver, résidence de cet archevêque, renferme six mille (6,000) Indiens, répartis en différentes missions ; plus d'une ne possède pas un seul blanc, sauf l'individu qu'on appelle le *traficant*.

Faute de ressources, toutes les missions ne peuvent se développer que lentement.

Dans le diocèse de Nesqually, qui comprend le territoire de Washington, Mgr Égide Junger compte 13,000 Indiens ; parmi ceux-ci les Pères Jésuites possèdent quatre missions avec résidences pour les prêtres et des locaux pour les écoles.

Dans le diocèse d'Orégon, il y a quatre mille Indiens (4,000) dont un bon nombre sont catholiques, sous la juridiction de Mgr Gross qui les a pourvus de deux prêtres et de bâtiments d'école.

Dans la Californie, onze mille Indiens (11,000) sont partagés entre l'archevêque de San Francisco, Mgr Patrick W. Riordan, et les évêques de Grass-Valey, Mgr P. Manogue, et celui de Los Angelos et Monterey, Mgr François Mora; celui-ci compte sept mille (7,000) Peaux-Rouges dans le Névada qui fait partie de son diocèse. Mgr J. B. Brondel (un Belge), évêque de Montana, compte dix-huit mille (18,000) Indiens dans son diocèse, et Mgr Glorieux (un Belge) a quatre mille (4,000) sauvages dans son vicariat apostolique d'Idaho.

Dans le Dakota Mgr Marty O. S. B. possède trente mille (30,000) Indiens dont plus de trois mille (3,000) sont catholiques; les pères Bénédictins et les sœurs Bénédictines ont cinq écoles et résidences parmi eux; une école excellente est confiée aux sœurs Grises, une autre est placée sous la direction des Pères Jésuites et une troisième sous celle des Sœurs Franciscaines.

Digitized by Google

Mgr Rupert Seidenbusch, Bénédictin, évêque de Italia, vicaire apostolique de la partie du Nord du Minnesota a quatre mille (4,000) Indiens ; parmi eux les Pères Bénédictins et les Sœurs du même Ordre ont établi trois missions avec deux installations scolaires; environ deux mille de ces sauvages sont catholiques.

Dans le Nord du Wisconsin et du Michigan, Mgr Kilian C. Flash, évêque de la Crosse, Mgr J. Vertin, évêque de Marquette et Sault-Sainte-Marie, Mgr Henry Jos. Richter, évêque de Grand-Rapids, se partagent entre eux quatorze mille (14,000) Indiens, en majeure partie catholiques.

Dans le Nebraska et le Wyoming, qui ressortissent du diocèse de Owaka, Mgr O'Connor compte trois mille (3,000) Indiens; malheureusement le zélé prélat n'a pu, jusqu'à présent, leur donner des missionnaires et des catéchistes à demeure fixe.

Mgr Bourgade, vicaire apostolique de Arizona, compte quatorze mille (14,000) Indiens; la plupart, depuis l'expulsion des missionnaires espagnols, sont retournés à l'état de barbarie !

Dans le Nouveau Mexique, Mgr J. B. Salpointe, évêque de Santa-Fé, compte vingt-huit mille Indiens (28,000) ; le plus grand nombre vivent groupés autour des anciennes églises (on en compte encore une vingtaine) et forment des agglomérations comme de petites villes et des bourgades. Quant aux Indiens non baptisés, ils errent partout à l'abandon et dévastent, quand ils le peuvent, toute la contrée.

Les trois mille Indiens (3,000) du Mississipi sont dispersés dans le diocèse de Natchez, dont le titulaire, Mgr F. Janssens, leur a procuré deux missionnaires et deux écoles.

Reste le territoire indien (Indian-Territory) dont le préfet apostolique est Mgr Isidore Robot, Bénédictin français de la Pierre-qui-Vire. Ce territoire dans ses limites actuelles, contient cinquante-sept mille Indiens (57,000).

Quelques-uns ont adopté le costume européen et pris les dehors de la civilisation chrétienne, probablement sous l'influence des méthodistes; mais Mgr Robot rencontre les plus grandes difficultés à régénérer ces tribus dont le sens moral et religieux semble complètement oblitéré.

Une abbaye de Pères Bénédictins, sous le vocable du Sacré-Cœur, et un monastère de religieuses Bénédictines ont été fondés parmi ces sauvages enfants des plaines et des forêts. Espérons que ce grain de sénevé procurera quelque jour une abondante moisson.

ÉTATS-UNIS.— On nous écrit d'Amérique que les Bénédictins de la toute nouvelle abbaye de Sainte-Marie Secours des chrétiens, dans la Caroline du Nord, viennent d'ouvrir une grande école abbatiale qui rendra d'excellents services pour l'éducation de la jeunesse du pays. On nous dit

Digitized by Google

aussi qu'un nouveau prieuré vient d'être fondé en Floride, par la grande abbaye-mère de Saint-Vincent de Pensylvanie ; une école abbatiale pour les humanités ne tardera pas à y être annexée.

BOHÊME.— Nous apprenons avec douleur la mort du R. Père Prieur de l'archi-abbaye de Brevnow, près de Prague, Dom Fortunat François Khunt. Né à Wildenschwert, le 24 septembre 1827, il fit profession le 5 octobre 1851, fut ordonné prêtre le 31 juillet 1853, et remplit les fonctions importantes de maître des novices pendant 26 ans et de prieur claustral durant 24 ans. C'est dans l'exercice simultané de ces deux charges qu'il s'endormit dans le Seigneur le 21 août 1886, consolé et fortifié par les secours de notre sainte Religion. Le journal *Cech* dit de lui : « *Zelum Dei in se habuit et Deum fideliter adoravit.* »

NATAL (Afrique). — Au congrès catholique de Breslau, on a entendu un petit discours très remarqué du Révérendissime P. Franz, abbé des moines trappistes récemment établis près de Natal. Il s'est exprimé en ces termes :

Révérendissime Évêque, Messieurs, Mesdames.— Voici quelque chose de nouveau. Car c'est un fait étrange d'entendre parler dans une réunion publique un homme ordinairement condamné au silence. *(Hilarité.)*

Ce qui est encore plus nouveau, c'est qu'un trappiste vienne parler de ses frères missionnaires, car jusqu'ici les trappistes ne s'étaient jamais occupés de missions. Nous avons reçu depuis quelque temps du Saint-Siège l'ordre de nous y consacrer. Enfin, ce qui est encore beaucoup plus nouveau, c'est que j'apporte à cette assemblée les salutations du Sud de l'Afrique. Mais, ce qui dépasse tout le reste en nouveauté, c'est que ces salutations vous soient adressées par les Zoulous catholiques. *(Rires et Bravos.)* J'entre directement en matière et je vais vous conter notre histoire.

Il y a trois ans et demi, nous arrivions à Natal. J'arrivai un dimanche ; le lundi je me mis en relations avec l'évêque de l'endroit; le mardi, je cherchai un terrain; le mercredi je l'achetai, et la semaine suivante nous nous y établissions. Deux ans après, nous avions une école et des élèves, et aujourd'hui 300 Zoulous sont baptisés, bien que jusqu'ici aucun Zoulou n'avait pu être converti. Nous sommes pratiques avant tout, et aucun de nous n'a besoin du titre de docteur. Nous ne donnons pas aux indigènes des bibles qu'ils ne comprennent pas et dont ils ne savent que faire, mais nous employons la pioche et la hache. Le premier hiver, j'ai moi-même travaillé avec mes frères, à la construction de routes et de ponts. Les Cafres vinrent alors nous regarder et admirer ce que nous faisions ; cette admiration fut notre première conquête. Notre école a eu également de bons résultats; les jeunes Zoulous sont généralement plus intelligents que les jeunes blancs, recueillis par nous. Notre école compte actuellement 120 enfants, dont 50 garçons et 50 filles noires, et 20 enfants blancs.

Digitized by Google

LE PÈLERINAGE DE SAINT BENOIT A MAREDSOUS.

Actions de grâces du mois.

PÈLERINAGE d'actions de grâces pour guérison d'une maladie d'estomac.

2. UN jeune homme guéri de dartres après avoir invoqué saint Benoît, est venu le remercier.

3. Actions de grâces d'un pauvre malade qui s'est trouvé mieux après un pèlerinage au sanctuaire du Bienheureux Père.

4. UN petit enfant de 5 ans s'est trouvé guéri après ce même pèlerinage, accompli par ses parents.

5. UNE petite fille a été guérie dans les mêmes circonstances. Les parents, louent et bénissent le Saint qui leur a obtenu cette faveur.

6. MON RÉVÉREND PÈRE,

NOTRE sœur vient de courir le plus grand danger. Nous la crûmes perdue, et elle reçut les derniers sacrements. Dans cette angoisse extrême, nous avons eu recours à saint Benoît qui protège toute la contrée; nous lui avons fait un vœu et notre sœur a été soulagée. Peu de jours après, elle était debout et vaquait à ses occupations de mère de famille. — Nous irons avant peu accomplir notre promesse et remercier saint Benoît dans votre église. Qu'il reste béni et honoré à jamais !

7. UNE pauvre femme était malade depuis longtemps. Le troisième jour de la neuvaine, faite à la suite d'un pèlerinage à saint Benoît, elle commença à aller mieux et bientôt elle fut complètement guérie. Son mari est venu remercier le grand Saint.

8. MON RÉVÉREND PÈRE,

J'AI à remercier saint Benoît de m'avoir rendu la santé après un pèlerinage fait à Maredsous en mai dernier. Je souffrais des suites d'une pleurésie, et grâce à saint Benoît, j'ai pu maintenant reprendre mes anciennes fonctions.

9. DIVERSES actions de grâces, entre autres d'une personne guérie par l'intercession de saint Benoît, laquelle a promis de distribuer des médailles pour propager le culte et la confiance envers ce vénérable protecteur. Une autre personne promet, dans le même but, une statue du Saint dans son Église paroissiale.

10. NOMBREUX pèlerinages d'actions de grâces pour divers bienfaits obtenus, entre autres, pèlerinages de mères de famille pour guérison de leurs petits enfants.

Recommandations.

DEUX examens. — 7 affaires temporelles. — La conversion d'un pauvre moribond. — Une jeune personne très éprouvée. — 20 enfants. — 10 mères de famille. — Plusieurs épouses recommandent leurs maris. — 17 personnes atteintes de diverses infirmités. — 3 jeunes personnes. — Une pauvre famille dont le père se conduit mal. — Diverses grâces et faveurs tant spirituelles que

Digitized by Google

temporelles. — Plusieurs jeunes ménages. — Une mère et son enfant. — Une retraite. — Deux familles fort éprouvées. — Une jeune fille clouée depuis 9 ans sur un lit de douleurs. — Diverses intentions. — Un homme éprouvé. — Un jeune militaire qui désire une place. — Une vocation. — La guérison d'un fils unique. — Une intention particulière. — Une affaire temporelle.

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER.

COURRIER ROMAIN.

LE Saint-Siège, était, comme je l'ai déjà dit dans mes dernières Correspondances, en négociations avec la Chine pour l'établissement des relations directes entre la cour de Pékin et la cour de Rome. Les négociations n'étaient pas encore closes, l'on n'avait surtout pas encore décidé quelles seraient les attributions du représentant du Vatican en Chine. Les feuilles françaises attaquèrent cependant le Saint-Siège à ce sujet, et un journal officieux, la *Paix*, voulut voir dans l'établissement de rapports directs entre la Chine et le gouvernement pontifical, une offense gratuite au gouvernement français et un grave péril pour la chrétienté. Le *Moniteur de Rome* répondit à la *Paix* qui, en outre, menaçait de la rupture avec le Saint-Siège : « Les traités qui peuvent exister entre la France et la Chine, restent en ce qui concerne le Vatican, intacts. Le Saint-Siège n'a pas l'habitude de s'immiscer dans les rapports particuliers qui existent d'une puissance à l'autre. Dans le cas présent le Vatican peut-il rejeter les offres qui lui viennent de Pékin, offres si avantageuses pour le développement fécond, et l'extension croissante du catholicisme dans l'extrême orient ? Le plus vaste empire infidèle offre son amitié à la Papauté, celle-ci doit-elle repousser une initiative dont l'Évangile bénéficiera dans une large mesure ? C'est alors qu'on pourrait accuser le Saint-Siège de se laisser guider par des considérations purement temporelles.

« Ce qui nous a surpris le plus, continue le *Moniteur de Rome*, ce sont les menaces à l'adresse du Saint-Siège et des catholiques français. Si le pape établit des relations avec la Chine, l'abrogation du concordat est certaine. Le Concordat a déjà été tellement lacéré qu'il n'en reste plus que des lambeaux, et ce sera curieux de voir la République en déchirer les derniers restes par zèle pour les intérêts religieux en Chine. On envoie là-bas pour protéger ces intérêts, un des champions les plus ardents de l'anticléricalisme, l'exécuteur des décrets, M. Constans qui, la veille de son départ, a été fêté dans la loge de Marseille. La rupture serait une folie.

Digitized by Google

Nous osons espérer par amour pour cette France qui a droit à tant et de si vives sympathies, que cette crise suprême, cette dernière épreuve lui sera épargnée.» *Le Moniteur de Rome*, dans un nouvel et grand article très net, véritable document historique, dit expressément, au sujet de la mission de M. Dunn : « On reçut d'ailleurs de M. Dunn l'assurance formelle que la proposition dont il s'agissait était toute spontanée de la part du gouvernement chinois et qu'aucun ministre étranger n'avait été consulté à ce propos. »

Et le rédacteur officieux résume avec vigueur toute la conduite de la curie Romaine dans les négociations de cette affaire.

I. Le Saint-Siège s'est abstenu de prendre quelque décision que ce fût avant d'en avoir informé le gouvernement français.

II. Le Saint-Siège a déclaré à la France qu'il ne s'immiscerait point dans les rapports résultant pour la France et la Chine d'engagements préexistants.

III. En outre, le Saint-Siège a exprimé formellement à la Chine aussi le désir de voir maintenus les engagements en vigueur entre elle et la France.

IV. Il a été également déclaré de la *part du Saint-Siège* que l'action dont la France se trouvait en possession en Chine serait respectée.

V. Il a été ajouté enfin que c'était l'intention suprême du Saint-Père que le représentant du Saint-Siège et le ministre de France exerçassent de commun accord leur action respective, laquelle n'aurait pu retirer profit que d'une coordination réciproque.

Bref, la question fut sur le point d'être résolue temporairement par un compromis. Le St-Siège, usant à l'égard de la France d'une longanimité vraiment sans pareille, consentait à ne point envoyer actuellement à Pékin de représentant définitif et attitré; il se contentait de charger un délégat apostolique d'aller étudier sur les lieux, de concert avec le représentant de la France et les autorités chinoises, la question de la protection la plus efficace à accorder aux chrétiens répandus dans le céleste Empire.

Mais, c'était encore trop pour le gouvernement de la France actuelle. Il fallut ou rompre avec lui, ou s'incliner et renoncer au projet. S. S. Léon XIII ne voulut faire ni l'un ni l'autre et il ajourna l'exécution de son plan. Les vues du Pape sur la Chine subsistent et le projet sera repris dans des circonstances plus favorables. Le mauvais vouloir de la France n'arrêtera pas les vues de la Providence.

Le gouvernement Italien, contrairement à la lettre des fameuses lois des garanties, continue à vouloir apposer l'*exequatur* sur les bulles pontificales de nomination aux bénéfices majeurs, et à se réserver le droit de patronage sur un grand nombre de bénéfices. Des controverses ont eu lieu à ce sujet, et on a montré combien étaient abusives ces prétentions du gouvernement. Pour décider enfin la question et couper court à toute objection, le Saint-Père l'a fait étudier par le Collège des avocats consistoriaux et le résultat

Digitized by Google

de ces études vient d'être publié sous la forme d'une consultation. Les avocats consistoriaux se sont placés sur le terrain strictement juridique et ont tiré avec une logique rigoureuse et pressante les conclusions qui établissent le droit du Saint-Siège. L'Italie n'a qu'un seul droit, celui de l'usurpateur et du plus fort.

Les soucis de la politique n'empêchent pas Léon XIII de se livrer à ses occupations favorites, puisque Sa Sainteté va publier un nouveau recueil de poésies latines, aussi remarquables que les précédentes par l'élévation des idées et l'élégance de la forme.

Dans ces nouvelles poésies, le Pape parle de lui :

Justitiam colui : certamina longa, labores,
Ludibria, insidias, aspera quæque tuli ;
At fidei vindex non flectar, pro grege Christi
Dulce pati, ipsoque in carcere dulce mori.

Un peu plus loin Léon XIII rappelle la série interrompue des Pontifes romains et montre qu'un autre lui succédera :

Occidit : inclamant, solio dejectus, in ipso
Carcere, in ærumnis occidit ecce Leo.
Spes insana : Leo alter adest qui sacra volentes
Jura dat in populos, imperiumque tenet.

C'est ainsi que le chef de l'Église catholique est un éloquent modèle de cette culture intellectuelle puisée aux sources les plus autorisées des classiques dont il recommande l'étude dans les lettres apostoliques qu'il vient d'écrire en vue du développement des littératures *italienne*, *latine* et *grecque* dans le séminaire romain.

Le Saint-Père a adressé à la Compagnie du Jésus un bref dont la grande importance n'échappera à personne. Le Souverain Pontife en affirmant de nouveau toute son affection pour l'illustre Compagnie, la rétablit absolument dans la situation canonique où elle était avant le décret de Clément XIV.

Une convention a été signée ces jours-ci pour la sauvegarde des intérêts religieux des catholiques du Monténégro. Son Éminence le cardinal Jacobini, secrétaire d'État, a signé au nom du Saint-Siège et M. le chevalier Jean Sundecic a signé au nom de Son Altesse le prince Nicolas Ier dont il est le secrétaire particulier.

L'université de Heidelberg, dans le grand duché de Bade, a célébré ces jours-ci par des fêtes solennelles, le cinquième centenaire de sa fondation. Le Saint-Père a voulu s'associer à ces fêtes, en faisant à cette occasion, sur la demande du grand duc de Bade, un extrait du catalogue de la bibliothèque vaticane. Cet extrait contient la nomenclature raisonnée de tous les volumes de la bibliothèque de l'université de Heidelberg, prise autrefois par Tilly et offerte à Grégoire XV par l'électeur Maximilien. Cette bibliothèque, dite la Palatine, est conservée au Vatican et renferme quelques

Digitized by Google

ouvrages de grand prix. Son Éminence le cardinal Pitra, bibliothécaire et Mgr Ciccolini, préfet de la bibliothèque, accompagnés de M. de Rossi, ont présenté au pape ce catalogue dont quelques exemplaires de luxe ont été envoyés au grand-duc de Bade et à l'université de Heidelberg.

Léon XIII a de tout temps su honorer les écrivains et les savants : souvent il a rendu hommage à leur talent et les a encouragés dans leurs recherches. Il y a quelques jours, le Souverain-Pontife a adressé à l'historien César Cantu un bref élogieux dans lequel le Saint-Père rend hommage à la science historique de l'écrivain dont les œuvres sont connues du monde entier. César Cantu avait exprimé au pape l'intention de revoir son *Histoire Universelle.* Le Pontife l'encourage dans cette entreprise et le bénit, car, dit-il, cette révision ne pourra qu'être utile à la science et à la religion. Cet éloge d'un Pontife connu par sa science et sa critique historique sera certainement un grand encouragement pour l'éminent historien.

Par un décret tout récent, Son Éminence le cardinal Parocchi a été nommé *Ponente* de la cause de béatification de la sœur Bartholomée Capitianio, fondatrice des Sœurs de Charité. On a tenu aussi au Vatican la Congrégation préparatoire des Rites sur les miracles du vénérable Jean-Baptiste de La Salle, fondateur des frères des écoles chrétiennes, dont le *Ponente* est Son Éminence le cardinal Pitra. Les consulteurs et les prélats ont donné leurs votes en présence des Éminentissimes cardinaux de la Congrégation des Rites.

Son Éminence le cardinal Ferrieri, pour motif impérieux de santé, ne pouvant remplir sa charge de préfet de la congrégation des évêques et réguliers, le Saint-Père a décidé que le cardinal Ferrieri conserverait cette charge, mais que les diverses fonctions en seraient exercées par Son Éminence le cardinal Masotti, avec le titre de pro-préfet de cette congrégation

Par billets de la secrétairerie d'État, Mgr Macchi a été nommé major-dome des Palais Apostoliques, et Mgr Della Volpe, maître de chambre de Sa Sainteté, en remplacement de Mgr Macchi.

Contrairement aux bruits répandus par la presse libérale, la santé du Saint-Père, malgré les fortes chaleurs de l'été, ne laisse rien à désirer. Sa Sainteté continue à donner des audiences et à se consacrer aux innombrables travaux du gouvernement de l'Église catholique.

F. G.

COURRIER AMÉRICAIN.

AU premier rang des événements religieux qui se sont passés aux États-Unis depuis l'envoi de notre dernière correspondance, vient sans contredit se placer la remise solennelle de la barette cardinalice à Son Éminence le cardinal archevêque de Baltimore, Mgr Jacques Gibbons. Cette remise a eu lieu en présence de neuf archevêques et de trente évêques accourus de tous les coins de l'Union du Canada et du Mexique : elle a

Digitized by Google

été faite par le doyen de l'épiscopat américain, Mgr Pierre Richard Kenrick, métropolitain de Saint-Louis. La cérémonie s'est passée le 30 juin dans la cathédrale de Baltimore, au jour même où le nouveau cardinal célébrait le 25e anniversaire de son ordination sacerdotale. Les légats apostoliques étaient Mgr Straniero et le comte Muccioli. Son Éminence Mgr Gibbons a, dans cette solennité, prononcé un magnifique discours sur le pontificat si glorieux et si pacifique du pape actuel. Se faisant l'éloquent interprète du sentiment unanime des catholiques de l'Union : « En aucun pays du monde, a-t-il dit, Léon XIII ne trouve d'enfants spirituels plus dévoués ni plus loyaux que parmi le clergé et les laïques de cette libre république, et je suis heureux de pouvoir ajouter que même nos frères dissidents partagent notre profonde admiration pour le caractère sympathique et la politique éclairée du pape régnant. » Rarement on a vu un cardinal pouvoir rappeler à pareille fête des liens aussi étroits qui l'unissent au champ ouvert à son activité : « Aucun endroit de la terre ne m'est plus cher que cette enceinte où je me trouve en cet instant... C'est dans cette cathédrale que commença ma vie de chrétien ; c'est pour ainsi dire à l'ombre de ce temple, dans l'ancien séminaire de Sainte-Marie (Old St-Mary's), que je reçus la dignité sacerdotale des mains du vénérable archevêque Mgr Kenrick, le célèbre frère de celui dont j'ai l'honneur de recevoir aujourd'hui la barette, et c'est à ce même autel que mon prédécesseur, le vénérable archevêque Mgr Spalding me sacra évêque. »

A Québec, la cérémonie de la remise de la barette à Mgr l'archevêque Taschereau s'est également accomplie au milieu d'un imposant concours de peuple et de clergé canadien.

Les légats du Saint-Siège profitèrent de leur mission pour faire un voyage à travers les États de l'Union. Partout ils furent reçus avec les plus grands honneurs.

Le principal mérite du nouveau cardinal-archevêque a été son zèle infatigable pour le troupeau confié à ses soins et la présidence du grand concile plénier de 1884.

M. Alfred Cartis, qui avait été jusqu'à présent secrétaire du cardinal-archevêque, a été nommé évêque de Wilmington, Delaware. Le nouvel évêque avait, il y a 16 ans, exercé les fonctions de prédicateur dans l'église qui devient son église épiscopale. Le diocèse de Providence, Rhode-Island, vient de perdre, le 16 juillet, son vieil évêque, Mgr Thomas Hendricken, qui nous a laissé dans la cathédrale de Providence, sans contredit, une des plus belles du pays, un glorieux souvenir de sa personne et de la piété de ses diocésains. Un autre décès important est celui de M. Kelly, un des chefs principaux du parti démocratique américain. Si nous mentionnons ici sa mort, c'est à cause des services éminents qu'il a rendus à la cause catholique dans la ville de New-York par l'énergie de son attitude au milieu des tempêtes du mouvement *Knownothing*, et parce que jamais au sein même

Digitized by Google

de la plus grande agitation des partis politiques, il n'a caché sa foi catholique.

Si nous avions à la tête de nos partis des catholiques de caractère, bien des abus pourraient être diminués. L'issue pacifique du grand mouvement ouvrier qui s'était répandu dans toute l'étendue des États est due en bonne partie au grand maître de l'union ouvrière, Térence Powderly, un catholique convaincu. Toute cette question ouvrière est certainement une des plus difficiles ; au Canada les pasteurs suprêmes ont déjà interdit l'affiliation à l'union des chevaliers du travail *(Knights of Labour)* ; ici aux États-Unis, on n'a pas encore pris de mesure analogue. En tout cas, quelle que soit d'ailleurs la décision, un rôle principal de l'Église sera de travailler pour la classe ouvrière, d'adoucir sa position et de faire admettre partout les principes religieux relatifs au salaire et au travail.

Un fait caractéristique pour la position des catholiques dans ce pays, c'est que, lors du grand procès anarchiste de Chicago, les défenseurs des accusés ont récusé les catholiques comme jurés. C'est là cependant avouer ouvertement, qu'il y a entre le catholicisme et l'anarchie une irréconciliable opposition.

Cependant la charité chrétienne poursuit sa longue et pénible route. Ainsi la société de Saint-Vincent de Paul a tenu du 8 au 10 juin sa quatrième assemblée générale à Washington, D. C. ; Son Éminence le Cardinal Gibbons y assistait ; entre autres propositions et résolutions, on a chaleureusement recommandé aux membres la visite des prisons et la fondation d'associations de jeunes gens catholiques.

A Philadelphie vient de commencer l'audition des témoins pour introduire le procès de béatification de Mgr Jean Népomucène Neumann, C. SS. R., évêque de Philadelphie, mort le 5 juin 1860. Plusieurs prêtres éminents du clergé séculier ainsi que de l'ordre de Saint-Augustin et de la congrégation du T.-St-Rédempteur sont membres de la commission instituée à cette fin.

Les restes mortels du célèbre philosophe et publiciste catholique Oreste Brownson ont été récemment transportés à l'université de Notre-Dame, centre principal de la congrégation de la Sainte-Croix. C'est là aussi que s'est tenue cette année la réunion des sociétés de tempérance, sous la présidence de Mgr Elder, archevêque de Cincinnati.

Le 23 mai s'est ouvert un premier concile provincial dans la province de Milwankee ; on attend prochainement la tenue d'autres conciles et synodes, dans le but de mettre énergiquement en pratique les décrets du dernier concile plénier.

A l'est des États-Unis, dans l'État de New-York, s'érige un nouveau diocèse, celui de Syracuse ; le diocèse actuel de Leavenworth dans le Kansas, dont l'évêque est Mgr Fink O. S. B., va être divisé en trois diocèses, Leavenworth, Wichita et Concord ; le diocèse d'Omaha (Nebraska) sera également divisé en deux.

Digitized by Google

Quant à la question de l'université catholique, il y a des mois que nous n'en entendons plus rien. Mais le nouveau catéchisme du concile fait grand bruit, et nombre de critiques, compétents et autres, se donnent du mal à son sujet. Le nouveau catéchisme ne semble pas devoir être introduit dans tous les diocèses. Ce que le clergé et le peuple ont de mieux à faire, c'est d'obéir ici encore à l'autorité des évêques établis par Dieu.

A ce qu'on nous apprend, cette année verra encore prendre d'importantes décisions à propos des droits ecclésiastiques dans les États-Unis. Nous vous en parlerons lorsque le moment sera venu.

Notre correspondance d'août n'a malheureusement pu être expédiée à temps, et la présente, écrite au milieu de l'agitation d'une ville américaine, ne parle que des principaux événements des quatre derniers mois. Je m'efforcerai d'en réparer les omissions dans une prochaine lettre.

D. B.

VARIÉTÉS.

UNE ANECDOTE INÉDITE SUR DOM MABILLON.

UN manuscrit de l'ancienne abbaye de Saint-Gérard, faisant aujourd'hui partie de la bibliothèque de Maredsous, contient entre autres documents intéressants, le voyage à Paris de Dom Eugène Massart [1], curé de Saint-Gérard et compilateur de ce manuscrit, et ses rapports avec divers membres de la congrégation de Saint-Maur. Nous en extrayons l'anecdote suivante relative à Dom Mabillon et la reproduisons textuellement (MS. in-fol. p. 1200-1203) : « L'an du Seigneur 1691 j'ay demeuré quatre mois à Paris, pendant quel tems j'ay contracté amitié avec le Révérend Père Jean Mabillon, religieux bénédictin, historiographe de la congrégation Saint-Maur, d'un très profond scavoir et de très grande humilité, et pour ses belles qualitez, fort estimé de Louis quatorze roy de France, de toute la court et de toutes les gens de vertu et d'esprit. Vers la fin du mois de may, il me dit que le duc de Bourgogne et le duc d'Anjou, enfans de France, petits-fils de Louis quatorze devoient se rendre de Versailles à l'abbaye de Saint-Denis, sous la conduite du duc de Bauvillier leur gouverneur et de M. Fainelon leur précepteur (*: hic fuit archiepiscopus cameracensis:*) pour y voire les tombeaux des roys et trésor de Saint-Denis, qu'il s'y trouveroit aussy, et que s'y j'estoit désireux de voire ces enfans de France avec facilité, il me conseilloit de m'y rendre aussy (: ce duc de Bourgogne at esté père de Louis XV régnant à présent en Espagne :). Je

1. Dom Eugène Massart, compilateur de ce manuscrit (de 1711 à 1724), célébra sa première messe à Liessies, le 16 mars 1692 (MS. p. 1078) et fut nommé curé de Saint-Gérard en 1694. (ibid. p. 1141) ; il écrivait encore en 1724 (p. 1329). L'obituaire de Saint-Gérard ne va pas jusqu'au XVIIIe siècle ; nous n'avons pu trouver la date de sa mort.

Digitized by Google

suivi son conseil et j'eu l'honeur et plaisir de voir ces princes accompagnés seulement de 7 ou 8 gardes du corps, où il arriva ce qui s'ensuit. Ces princes estant entré dans la place où repose le trésor, le Révérend Père Mabillon montroit et expliquoit toutes les pièces du trésor aux deux prince et estant parvenu à l'armoire dans laquelle sont les anneau royal, septre et couronnes de saint Louis, le dit Révérend Père Mabillon mit l'anneau royal de saint Louis au doit du duc de Bourgogne : le septre en main et la couronne sur la teste et pour lors Monsieur le duc de Bauvillier, qui vivoit comme un saint, dit au duc de Bourgogne, scavez-vous, mon prince, qui vous met l'anneau royal au doit, le septre en main et la couronne sur la teste ? C'est le religieux le plus scavant et le plus saint qui soit dans la France. A ces parolles esclata merveilleusement la profonde humilité du Révérend Père Jean Mabillon : car comme s'il eut esté frappé de foudre, je le vis tout tremblant chancellant et même incliné pour tomber, mais le Père Pierre Misson trésorier ordinair et moy, qui estions auprès de luy, nous l'avons promptement soutenus pour l'empêcher de tomber et lorsque je luy en ay voulu parler par après, il m'at imposé un prompt silence ne me permettant pas de dire un seul mot la dessus. Ce Père at esté le miroir de la religion et toutes vertus. »

Mort de S. G. Mgr D. Joseph Serra O. S. B. évêque titulaire de Daulia.

AU moment de mettre sous presse, nous recevons la funèbre nouvelle de la mort de Mgr Serra, qui arriva ces jours derniers en Espagne, probablement à Cicupoynelos en Castille, où l'illustre prélat était établi depuis son retour de Port-Victoria en Australie, où il fut évêque. Jusqu'ici nous sommes sans détails sur les derniers moments de notre vénéré frère en saint Benoît. En attendant que nous puissions donner une biographie quelque peu complète du prélat, nous recommandons son âme à nos pieux lecteurs ; ils se souviendront que Mgr Serra fut un des premiers pionniers de l'évangélisation en Australie, et voudront bien, nous n'en doutons pas, demander à Dieu d'accorder à son apôtre le repos éternel qu'il a si glorieusement conquis en défrichant une portion inculte de la vigne du Seigneur.

On nous apprend aussi la mort du R. P. Dom Sarlat, bénédictin de la Congrégation de France, décédé à Solesmes, le 9 septembre 1886, à côté de son abbaye d'où il avait été expulsé il y a cinq ans avec tous ses confrères. Ancien capitaine de frégate, Dom Sarlat avait pris part aux expéditions du Mexique, de Syrie, et à la prise de Sébastopol. Lors de la Commune, il entra des premiers dans Paris et s'empara, avec ses braves marins, de dix-huit barricades. Officier de la Légion d'honneur, il voyait s'ouvrir devant lui une brillante carrière : il y renonça pour embrasser la vie monastique. La prière et le sacrifice lui parurent les moyens les plus efficaces de servir Dieu et sa patrie. Dom Sarlat est mort à l'âge de 56 ans, après avoir passé dix ans dans le cloître. Il n'a pu reposer à l'ombre de la croix de marbre qu'il avait fait placer au milieu du petit cimetière de l'abbaye ; on dut l'inhumer dans le cimetière de la paroisse, car depuis près de cinq ans, une brigade de gendarmerie garde l'abbaye de Solesmes contre ses légitimes propriétaires.

AVIS.

Un moine bénédictin de Maredsous a entrepris une édition critique des œuvres complètes du grand moine-évêque gaulois du VIe siècle, saint Césaire d'Arles, édition qui restait à faire. Il recevra avec reconnaissance toute communication qui serait de nature à l'aider dans l'accomplissement de ce travail.

Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1886-87. — N° 8. — 21 Octobre.

CHRONIQUE LITURGIQUE.

24 octobre. XIXe dimanche après la Pentecôte.

LA messe de ce dimanche a fourni plusieurs morceaux à la messe votive *Pro quacumque necessitate*, que l'Église permet de célébrer dans les besoins pressants où peuvent se trouver ses enfants. C'est que la fin de l'année liturgique est chaque jour plus proche, et cette fin figure le jour du jugement, jour qui mettra fin à tout ce qui passe, mais jour aussi précédé de grandes tribulations. Aussi l'Apôtre nous recommande-t-il de dépouiller le vieil homme pour revêtir l'homme nouveau, avant que le soleil se couche pour nous sans plus se lever. De même le Seigneur dans l'Évangile nous raconte la parabole des invités aux noces, dont la conclusion nous représente au vif le malheur de ceux qui, pour n'avoir point revêtu cette robe nuptiale de la charité dont saint Paul nous parlait tout-à-l'heure, seront condamnés lors de l'examen sévère fait par le Roi en personne, à être jetés dans les ténèbres extérieures. « Là, dit le Seigneur, il y aura des pleurs et des grincements de dents. » Parole terrible qui doit réveiller sans cesse au fond de nos cœurs cette componction salutaire, base indispensable de tout édifice spirituel.

Cependant l'Église accepte ces enseignements avec reconnaissance. Elle ne craindra pas de traverser les jours d'épreuve, tant que sur sa tête brillera le flambeau lumineux des préceptes divins qui lui montre la voie à suivre au sein même des plus épaisses ténèbres.

Les lectures de l'office de la nuit ne sont pas moins instructives. Elles sont empruntées au second livre des Machabées. L'écrivain sacré raconte comment le feu sacré, caché par les prêtres avant le départ pour l'exil, n'était plus au retour des Israélites qu'un mélange d'eau et de boue. Mais cette boue, répandue par l'ordre de Néhémie sur le bois et les victimes du sacrifice, se transforma en un feu puissant, dès que les rayons du soleil, auparavant caché par les nuages, se furent répandus sur la terre. C'est une saisissante image de ce qui arrive à l'humanité. Lorsque nous quittons cette terre, nos corps jusque-là éclairés et vivifiés par la présence de l'âme, cette étincelle allumée au souffle de Dieu lui-même, sont cachés dans la terre, en attendant la fin de l'exil de l'Église sur cette terre. Là ils deviennent

Digitized by Google

boue et corruption, et il semble que plus jamais la lueur de la vie n'en jaillira. Mais lorsque le divin Soleil de justice, dérobé à nos regards par le nuage qui le reçut au jour de l'Ascension, brillera de nouveau dans tout l'éclat du dernier jour, alors tout en nous reprendra vie, et suivant la parabole du Seigneur, les lampes de nos corps seront de nouveau ornées de l'huile de la vie et de la lumière de l'immortalité.

Il reste encore un passage du livre des Machabées, assigné pour le Vᵉ dimanche d'octobre : c'est le récit émouvant du martyre d'Éléazar et des sept jeunes frères avec leur héroïque mère. Mais comme les livres des Prophètes doivent être commencés dès dimanche prochain, la sainte liturgie anticipe la lecture des Machabées à l'un des jours de la semaine précédente.

28 octobre. Fête des saints Apôtres Simon et Jude.

Double de 2ᵉ classe.

DANS le choix qu'il fit de ses Apôtres, le Seigneur ne craignit pas d'appeler à cette charge sublime, qui exigeait le détachement le plus complet de toute attache terrestre, des hommes unis entre eux par les liens de la plus étroite parenté. André et Simon Pierre ; Jean et Jacques le Majeur étaient frères ; Jude, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, était frère de Jacques le Mineur et parent du Seigneur lui-même. Mais dans les tableaux de la sainte liturgie, la disposition des groupes est différente; une fraternité supérieure à celle du sang en détermine l'arrangement. C'est ainsi que Jude nous apparaît en ce jour joint à l'apôtre Simon, tandis que nous avons fêté Jacques le Mineur en compagnie de Philippe le premier jour de mai. Qui nous révélera les rapports cachés que la sagesse divine a ménagés en inspirant à l'Église ce nouvel ordre ? Nous ne le saurons qu'au ciel, lorsque nous verrons la gloire dont jouissent là-haut ces glorieux amis du Christ ; alors nous découvrirons ces harmonies encore voilées tant que dureront les ombres de l'exil. Dès maintenant cependant, nous pouvons voir une circonstance touchante dans la réunion de ces deux astres lumineux qui luisent aujourd'hui sur le Cycle. C'est l'Église elle-même qui prend soin de nous inspirer les sentiments que doit nous suggérer ce spectacle. Elle s'écrie, en parlant des Apôtres : « J'ai vu des hommes unis entre eux. Glorieux princes de la terre, ils se sont aimés durant la vie, ils n'ont pas voulu se séparer dans la mort; et c'est la force de leur amour fraternel qui a vaincu le monde. » Tous ses chants, toutes les lectures de l'office nous les montrent sans cesse comme les amis du Christ, unis eux-mêmes entre eux, unis à tous les hommes par un autre amour qui sert de témoignage et de complément au premier. Et quel autre spectacle pouvait mieux briser les liens d'un monde enseveli dans l'égoïsme ? Aussi, ce fut le premier cri des païens étonnés à la vue des premiers chrétiens : « Voyez comme ils s'aiment ! » Le baiser de paix, que le Christ a donné lui-même à ses assistants

Digitized by Google

dans l'œuvre de la rédemption, ce baiser qu'il les a envoyés porter deux à deux par tout l'univers, aux chœurs innombrables des générations fidèles, c'est lui qui a vaincu le monde. C'est cette paix qu'ils avaient poursuivie dans le secret du cloître monastique, qui a fait triompher ces légions d'apôtres, convertisseurs de l'Europe au moyen âge ; tant que le monde et l'enfer n'auront pu en briser l'étreinte, ils seront impuissants; or, ils pourront la punir par les tourments et la mort, mais ils ne pourront l'empêcher, parce qu'elle est le sceau du sacrifice de l'Agneau, parce qu'elle est la mise en pratique des préceptes immortels que les Apôtres nous ont enseignés, et qu'ont transmis jusqu'à nous les caractères ineffaçables de leur sang glorieux.

31 octobre. XXe dimanche après la Pentecôte.

C'EST aujourd'hui la veille de la grande fête de la Toussaint. Mais comme le dimanche est incompatible avec les rigueurs du jeûne, et les autres pratiques des jours de pénitence, la vigile a été anticipée hier, jour auquel le jeûne et l'abstinence doivent être religieusement observés par tous les vrais chrétiens, qui n'en sont pas dispensés par quelque motif grave.

Avec ce dimanche, les douleurs de l'exil se font davantage sentir dans les chants de l'Église : elle est assise sur les fleuves de Babylone ; elle pleure, en se ressouvenant de Sion, le séjour bienheureux perdu par le péché du premier homme,auquel depuis se sont joints tant d'autres crimes individuels et privés, tant d'apostasies sociales et publiques.

D'un autre côté, la voix solennelle des Prophètes fait entendre ses majestueux accents. Pour les Juifs, elle annonçait la venue du Seigneur, mais la venue miséricordieuse, la venue en Bethléem, qui devait guérir les plaies des châtiments trop mérités. Pour nous, au contraire, nous n'avons à attendre que la venue du juge, la venue dans la gloire, qui rétablira tout ce qui nous semble bouleversé dans les justices d'ici-bas. Faut-il donc nous laisser aller à un effroi stérile, à des lamentations sans espoir ? Non : levons bien plutôt la tête, car véritablement c'est notre rédemption qui approche, si nous voulons nous tenir avec l'Église, avec celle qui dit en toute confiance à son Bien-Aimé : Venez. Profitons de ces jours mauvais pour nous dégager de l'alliage que la faiblesse et la corruption humaine ont pu introduire en nous : et nous serons prêts, non pas à nous laisser traîner, mais bien plutôt, suivant le mot de l'Apôtre, à nous envoler tout ravis à la rencontre du Christ à travers les airs.

1er novembre. Fête de tous les Saints.

LA fête de la Toussaint n'est pas une de ces solennités primitives, qui remontent à l'origine même du Christianisme. C'est plutôt une fête de récapitulation, laquelle n'apparaît que lorsque l'Église, ayant déjà recueilli pour le ciel une riche moisson, se complaît dans la contemplation de ces gerbes magnifiques, leur unissant les milliers d'épis oubliés durant le reste de l'année, par suite de l'abondance même de la récolte.

Digitized by Google

Aussi la plupart des compositions du jour sont elles empruntées aux offices des diverses catégories de saints adoptées par la liturgie D'abord, c'est le Saint des saints, l'auguste Trinité, principe et fin de toute sainteté. Puis, la créature privilégiée qui forme à elle seule un règne à part entre Dieu et le reste des êtres créés : la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu. Ensuite viennent les chœurs innombrables des saints anges. Immédiatement après eux parait Jean, le précurseur, le plus grand des enfants des hommes. Enfin, ayant à leur tête le duodénaire sacré des Apôtres, la marche triomphale du reste de l'humanité rachetée : les saints martyrs, les confesseurs et les vierges.

Puis toutes ces phalanges de bienheureux nous apparaissent réunies en une vaste famille dans le tableau magnifique des douze tribus marquées du signe de Dieu, décrit par saint Jean dans son Apocalypse, et que le sous-diacre nous fait entendre dans l'épître de la Messe. On remarquera que seule parmi les tribus d'Israël, celle de Dan n'a point de place dans cette énumération. Un grand nombre de Pères et de commentateurs ont vu dans cette omission une signification mystérieuse : c'est que l'Antéchrist descendrait de la tribu de Dan, suivant un autre passage de la prophétie célèbre de Jacob à ses enfants, dans lequel le vieux patriarche représentait Dan et sa race comme un reptile très dangereux, qui chercherait à mordre le cavalier pour le précipiter en arrière.

Les enseignements moraux de la fête nous sont donnés principalement dans l'évangile, qui est celui des Béatitudes. Le Seigneur y désigne sous divers noms les qualités de la récompense réservée aux élus, et en même temps il nous enseigne les vertus à pratiquer pour parvenir à cet heureux terme. A ceux que poursuit la noble ambition de régner, il recommande la pauvreté d'esprit et l'amour des opprobres. De même la douceur nous conduira à la possession paisible de la terre des vivants. Après les pleurs, luira le jour de la consolation. La miséricorde exercée envers nos frères nous vaudra pitié de la part de Dieu. Le ciel, c'est aussi et proprement la vue de Dieu ; mais Dieu se voit, non par l'œil du corps, mais par la perception du cœur : il faut donc avoir le cœur pur. Enfin notre Dieu est un Dieu de paix : si donc nous voulons prétendre à l'adoption divine, aimons la paix et faisons-la régner partout où s'étend notre influence.

2 novembre. Commémoraison de tous les fidèles défunts.

CETTE commémoraison des défunts au lendemain de la Toussaint nous frappe d'autant plus de nos jours, que le culte liturgique en faveur des défunts s'est trouvé amoindri par les révolutions des derniers temps et l'affaiblissement de la foi. Mais pour nos ancêtres, surtout pour les habitants des cloitres, la prière solennelle pour les âmes des trépassés n'avait rien d'extraordinaire. C'était, pour ainsi dire, un des exercices journaliers, les plus familiers aux âmes vivant dans une certaine intimité avec Dieu. Main-

Digitized by Google

tenant encore nous en retrouvons des vestiges dans diverses prescriptions liturgiques ; mais les spoliations qui ont enlevé les biens assignés pour les fondations pieuses, ont aussi presque partout chassé de leurs retraites les quelques voix qui continuaient à proclamer l'immortalité dans leurs chants pour les morts. De sorte que nous voyons avec peine le culte si salutaire des défunts restreint presque partout à quelques circonstances rares, dont la commémoraison d'aujourd'hui est la plus populaire et la plus solennelle.

L'office se compose des Vêpres qui se chantent immédiatement après les Vêpres de la Toussaint ; puis des Matines et des Laudes qui se célèbrent, soit le soir même, soit le lendemain matin, suivant les usages reçus dans les diverses Églises. Au reste, tout cet office n'est que supplémentaire, et l'Église n'omet point pour cela l'office du jour dans l'octave de la Toussaint ; seulement la grand'messe solennelle célébrée après None est celle de la Commémoraison solennelle des défunts.

7 novembre. XXIe dimanche après la Pentecôte.

CE dimanche, tombant dans l'Octave de la Toussaint, lui emprunte deux particularités : d'abord on y fait mémoire de la fête ; puis, au lieu de la couleur verte, qui conviendrait à l'office du dimanche, on y emploie la couleur blanche, pour indiquer que la fête continue à rayonner sur tout l'intervalle des jours compris dans l'Octave.

La messe du jour est d'une beauté unique. L'Offertoire avec ses cadences d'une monotonie pleine de mélancolie décrit les infortunes de Job, figure de l'humanité souffrante et gémissante sur cette terre. Dans la Communion, les enfants de l'Église ouvrent leurs lèvres teintes du sang de l'Agneau pour réclamer justice des persécuteurs. Un cri déchirant d'indignation contre l'iniquité leur échappe soudain : mais bientôt la voix baisse, comme sous l'épuisement des souffrances, et l'on n'entend plus que l'humble prière réclamant avec confiance le secours divin.

En plusieurs églises, on célèbre en ce dimanche la fête des saintes Reliques. C'est une fête d'origine relativement récente, mais qui complète dignement le mystère de la Toussaint. Notre génération a si peu hérité de la tendre vénération de nos aïeux envers les restes sacrés des amis de Dieu, que cette fête à notre époque occupe une place véritablement providentielle parmi les œuvres de foi et de réparation.

11 novembre. St Martin, évêque de Tours.

NOUS avons déjà, en une autre occasion, signalé aux fidèles l'importance de cette fête dans les fastes liturgiques du passé de nos églises. Mais qui se lasserait de parler de Martin ? Nous ne laisserons pas passer sa fête sans lui consacrer au moins quelques lignes.

Dieu n'a pas permis que les actions de cet incomparable pontife fussent comme celles de tant d'autres ensevelies dans le silence de l'oubli ou à demi voilées dans l'incertitude de récits légendaires. Les peuples ont pu

Digitized by Google

contempler de près tout ce qu'il y avait de foi, d'amour et de force dans cette âme de moine et d'évêque : et l'effet a été immanquable : ce spectacle a jusqu'à nos jours touché et ravi toutes les générations, et maintenant encore, malgré la froideur générale à l'égard de Dieu et de ses saints, qui pourrait entendre ces vieilles antiennes, ces mélodieux répons dans lesquels l'Église chante chaque année ce bienheureux pontife, « qui ne « craignait point la mort, et ne refusait pas de vivre : parce qu'il aimait de « tout son cœur le Christ-Roi ? » Qui pourrait assister à cette scène émouvante des derniers instants du vieillard, alors qu'il regardait le ciel pour voir la voie qu'allait suivre son esprit, tandis que ses disciples se lamentaient et que les chœurs des vierges l'invitaient en disant : Demeure avec nous à jamais ? Qui pourrait enfin entrevoir l'éclat, respirer le parfum de cette « rose des Gaules »,— sans éprouver une émotion toute céleste, sans bénir Dieu qui donne de tels saints à son Église, sans aimer et admirer davantage l'Église, devenue capable d'offrir à Dieu de tels fruits ? Ah ! puissent ceux qui parlent de consolider la société ébranlée, aller s'inspirer aux leçons de Martin ! Mais non : on ne veut plus voir le Christ dans le pauvre. Aussi, le pauvre ne veut-il plus reconnaître la position du riche dans l'ordre providentiel. Lors même que les ressources d'une bienfaisance officielle et obligatoire suffiraient pour jeter le manteau à tous ceux qui sont nus, ce manteau ne saurait les réchauffer : parce que c'est la charité seule qui peut calmer et adoucir le froid du cœur qui souffre et s'endurcit sous l'effet des privations matérielles. O Martin, « ô homme vraiment bienheureux, vous dont la tendresse, la compassion et la charité ne sauraient se décrire, vous dont les entrailles avaient été remplies par Dieu même d'un amour immense pour toutes les souffrances, ne nous faites pas défaut à cette heure, ni jamais. » Ainsi soit-il !

14 novembre. XXIIe dimanche après la Pentecôte. Fête de la Dédicace des églises.

LA dédicace de l'église est peut-être la plus solennelle de toutes les fonctions liturgiques du peuple chrétien. La longueur des cérémonies, le symbolisme profond et mystérieux des rites sacrés, le choix des psaumes et des antiennes et l'enthousiasme merveilleux qui y règne : tout contribue à en faire le spectacle le plus émouvant que l'Église notre mère offre à ses enfants.

Aussi, c'était un grand jour pour nos pères que celui de la consécration de leur église, et le jour anniversaire, indiqué par le prélat consécrateur, était religieusement chômé par toute la population, à l'égal du jour du saint patron. C'est même de là qu'est venue la dénomination des fêtes populaires, si déchues de leur origine première en la plupart des lieux. Mais depuis le Concordat, l'Église a réuni en un seul jour l'anniversaire de la dédicace de toutes les églises de nos contrées. Ce jour étant toujours le dimanche après

Digitized by Google

l'Octave de la Toussaint, les fidèles sont à même d'y assister chaque année. C'est une occasion pour nous d'augmenter notre respect pour la maison matérielle où nous adressons à Dieu nos prières, et où la Majesté trois fois sainte réside d'une manière particulière. Mais ne perdons pas non plus de vue la signification plus élevée de cette fête, indiquée par sa place même à la fin de l'année liturgique. Nous formons nous-mêmes, avec tous les vrais chrétiens, le temple de Dieu : ce temple a pour fondement le Christ ; les apôtres et les pontifes en sont les colonnes ; le ciment est la charité ; et nous sommes les pierres vivantes destinées à achever l'édifice. Tant que le bâtiment est en construction, le marteau, le ciseau, doivent être mis en œuvre pour polir et ajuster : c'est ce qui explique le mystère de la souffrance. Mais le jour de la dédicace viendra ; il luira serein et magnifique. Quelle fête alors ! Comme elle sera belle, cette Église achevée, dégagée de tout élément indigne d'elle, ouvrant ses portes à celui qui sera dès lors à jamais tout en tous ! Prions et souffrons : c'est l'ordre du présent. Mais, joie et bonheur sans fin, c'est le mot de l'avenir.

21 novembre. XXIIIe et dernier dimanche après la Pentecôte. Fête de la Présentation de Notre-Dame.

Le nombre complet des dimanches après la Pentecôte serait au moins de vingt-quatre. Mais cette année, par suite de l'incidence tardive de la Pâque, il n'y en a que vingt-trois. C'est néanmoins l'office du vingt-quatrième dimanche que l'Église fait en ce jour, à cause de sa signification importante relative au grand jour du jugement. La messe du XXIIIe dimanche est simplement commémorée, l'un des jours de la semaine précédente.

Mais aujourd'hui un sujet de pieuse joie, cher à la dévotion moderne, nous est offert par la sainte Église. C'est le mystère de la Présentation de la Bienheureuse Vierge au temple de Jérusalem. Elle avait seulement trois ans, quand elle fut offerte ou plutôt s'offrit elle-même à Dieu sur le seuil du temple. Elle donnait ainsi l'exemple à tous ceux qui veulent sans tarder se consacrer à Dieu dès la jeunesse Et de nos jours, nous voyons condamner comme imprudents ceux qui osent se prêter à ce désir, le plus noble et le plus généreux qui puisse jaillir du cœur de l'homme ! Qu'on le sache cependant, l'exemple donné dès l'aube de la rédemption par celle qui devait être la Mère de Dieu, l'exemple et la doctrine de ce même Dieu revêtu par amour de notre pauvreté et de nos humiliations, ne sauraient manquer de susciter, en dépit de toutes les entraves, des imitateurs jusqu'à la fin des siècles. Le monde pourra entraîner de nombreuses victimes dans ses hontes et ses inexprimables angoisses : il sera impuissant à retenir les âmes qui veulent suivre le Christ dans la perfection du détachement et de l'amour.

Digitized by Google

LES PSAUMES DE DAVID. (Fin.)

V. *Forme des psaumes.* — Tels sont les psaumes dans leur contenu. Joyaux précieux, resplendissants des couleurs les plus diverses et les plus vives, source inépuisable de vérité auxquelles s'applique si bien ce mot de saint Augustin : « *Habet sancta Scriptura haustus primos, habet secundos, habet tertios,* » on peut y puiser une fois, deux fois, trois fois, sans relâche, même encore après que l'Église a donné dans la liturgie à ces chants sacrés, un sens nouveau et profond, après qu'elle les a, comme les vases du sacrifice, remplis d'un riche et mystérieux nectar, après qu'en les appliquant au Christ, elle les a élevés à l'apogée de leur beauté, de leur perfection et de leur éclat. Disons un mot maintenant de leur forme linguistique. Les psaumes sont une production de la poésie, pénétrée de l'Esprit de Dieu, mais de cette poésie primitive de la nature mâle et ardente, telle qu'en produisent dans leur enfance les races d'avenir. Seule, cette poésie puissante aux larges allures, libre des entraves du mètre et de la rime, qu'elle remplace par des flots de mélodie à peine compréhensibles pour nous, seule elle peut pénétrer jusqu'au fond de l'âme, en émouvoir, par sa puissance, les sentiments les plus secrets, l'élever au-dessus de la terre et de la nature: et c'est bien là ce que veulent le culte sacré et la prière. Nous voyons de même qu'un libre cours donné à l'éloquence sacrée peut seul saisir le cœur de l'homme là où un discours en mètre et en rime demeurerait sans effet. La poésie étroite et cadencée, pourra plaire, émouvoir même : mais une vraie création poétique, émeut, domine, triomphe. L'une est un jeu, une cadence, l'autre est une course de géant. Celle-ci seule convient au Très-Haut, répond à la grandeur du culte ; c'est la forme la plus digne, pour l'Infini, de s'entretenir avec la créature, pour celle-ci de s'élever vers son Créateur. C'est dans cette forme, libre il est vrai, mai non dépourvue de lois ni d'harmonie que l'on voit la nature étaler ses merveilleux spectacles, tantôt à la voûte des cieux, tantôt dans ses jeux de lumière et de teintes, ou dans la beauté de ses sites. Et de même dans la poésie des psaumes, poésie de la nature dans une forme libre, on voit dominer un ensemble de lois, une harmonie intime et sublime, un élan lyrique des pensées, qui leur donnent un rang unique au milieu des poèmes de tant de nations antiques et qui ont justifié en eux cette parole : « Jamais les cordes de la lyre n'ont élevé leurs accents à des hauteurs aussi sublimes, jamais elles n'ont résonné en accords si purs et si pleins, jamais elles n'ont fait retentir d'échos aussi lointains » (Rohrbacher). Le rythme des psaumes n'est donc point un rythme de mètre, mais un rythme de versets et d'idées, un « parallélisme des membres » et des pensées, qui tantôt se groupent et s'assemblent,

Digitized by Google

tantôt forment contraste ou progression (parallélisme de synonymes, d'antithèses, de synthèses) (1).

S'il est vrai que la poésie est le langage propre au culte divin, il n'est pas moins vrai que son mode d'exécution est le chant : mais que ce chant lui-même doive nécessairement s'adapter dans sa forme, à la poésie dont il est le vêtement, rien n'est plus rationnel. Il y a en effet deux chants et deux poésies : chant et poésie de la nature, chant et poésie de l'art. L'un et l'autre, d'une part, nous présentent une certaine étroitesse, due à la grande multiplicité des moyens employés aux jeux de rythme, de mesure et de cadence; d'autre part, liberté sans entraves, simplicité, et cependant, un puissant élan, un rythme viril, une mélodie pleine de vigueur. Dans le chant de l'art ou chant polyphone c'est la note qui domine, dans le chant de la nature ou monophone c'est le texte; dans l'un c'est l'enveloppe, dans l'autre l'âme; dans l'un, des sons qui flattent l'oreille, dans l'autre un vrai chant qui réjouit le cœur; l'un obscur et mystérieux, s'adresse au sentiment, l'autre clair et plein de force, saisit l'âme; l'un jardin de plaisance, nous offrant les joyeux produits de la main des hommes, l'autre, nature vigoureuse et féerique, sortant, pure de tout artifice, des mains de son Créateur ; l'un enfin nous enlace des charmes de la création, l'autre, sur les ailes de la colombe ou du vautour, nous élève vers l'auteur de toutes choses. Ce n'est point en rime ni en vers que Dieu révèle aux hommes ses décrets suprêmes, ce n'est point non plus dans les entraves de la mesure et de la cadence, qu'il veut célébrer ses mystères (2).

VI. *Le psaume et le psautier.* — Le mot « Psaume » de *psallere*, faire vibrer les cordes, au moyen du *plectrum*, style ou archet, signifiait originairement un morceau, une mélodie jouée sur la cithare et s'appliqua plus tard au chant qui l'accompagnait, d'après l'hébreu, *chant de louange ;* que les psaumes, en effet, soient des chants de reconnaissance, de demande, de consolation ou de plainte, tous ont pour but final la louange de Dieu. Il en est parmi les psaumes qui occupent un rang spécial : ce sont les psaumes prophétiques proprement dits, ou exclusivement messianiques, qui, par voie d'autorité, ou par les marques qu'ils portent en eux-mêmes, sont reconnus comme tels, et s'appliquent à la lettre à JÉSUS-CHRIST ou à son Église. Ils sont au nombre de six d'après l'opinion généralement admise : les psaumes 2, 15, 21, 44, 71 et 109. Il y en a cependant une foule d'autres encore qui sont messianiques aussi, non d'après leur sens littéral, mais d'une manière typique, c'est-à-dire, qui d'après leur sens secondaire ou la position liturgique qu'ils occupent, peuvent s'appliquer au

1. Une étroite prosodie de syllabes mesurées, de rythme cadencé ou de terminaisons rimées, n'aurait pu convenir au vol sublime de la sainte Écriture, comme cette forme primitive de la poésie, simple et libre d'entraves, qui ne consiste qu'en antithèses de figures, et rythme de pensées ». Fr. Schlegel.

2. Voyez Arends « *Ueber den Sprachgesang der Vorzeit* ». Berlin, 1867, et « *Choral und Liturgie* ». Schaffhouse 1865.

Digitized by Google

Christ et à son règne. Le nom de « psaume de malédiction », donné parfois à ceux de ces chants ou de leurs versets qui paraissent empreints de vengeance contre des ennemis, est impropre et injustifiable. Si l'on tient compte en effet de l'imagination ardente des peuples orientaux, de l'enthousiasme propre à la lyre, des propriétés de la langue hébraïque, qui aime, par exemple, la forme impérative pour celle du futur, des figures hypothétiques, et du contexte plus modéré, on voit bientôt s'effacer ce qui, au premier abord, dans ces passages, était de nature à froisser, et on ne tarde pas à y voir plutôt la crainte et la vision prophétique des jugements de Dieu, qu'une forme imprécative pour leur accomplissement. Le sens littéral cependant n'est point toujours à rejeter ; au contraire, il s'impose de plein droit, là où il s'agit d'ennemis nationaux et irréconciliables, d'adversaires jurés de Dieu et de son divin royaume, qui comme tels sont les types des puissances endurcies et ennemies du Christ, sur la terre et dans les enfers; car un appel contre eux à la Justice éternelle, le zèle pour la maison de Dieu et pour la partie fidèle de son peuple, en fait un impérieux devoir.

« Psautier de David » (*Psalterium Davidicum*, proprement « harpe de David) » tel est le nom, donné au livre des Psaumes; la raison en est que près de quatre-vingt-dix de ces chants, par conséquent la plus grande moitié, émanent du roi-prophète lui-même ; les autres sont composés par Moïse, Salomon, les trois principaux chantres de David, les fils de Coré, et par plusieurs anonymes. Le texte actuel du psautier hébreux, fut fixé au septième siècle de notre ère par les Masorhèthes juifs, et rend assez exactement et sans falsifications le texte primitif. La traduction grecque d'Alexandrie ou version des Septante est une traduction servile et est moins sûre. Elle est reproduite avec toutes ses inexactitudes par l'antique version latine de l'*Itala*, qui fut, à deux reprises, réformée par saint Jérôme : la première fois, lorsqu'il publia le *Psalterium Romanum*, qui toutefois ne réussit plus à se faire admettre universellement, et n'est plus employé aujourd'hui qu'à Saint-Pierre de Rome, et aussi dans certaines parties du missel et dans le psaume invitatoire des matines ; la seconde fois, dans son autre version contenue aujourd'hui dans notre Vulgate, et qui porta primitivement le nom de *Psalterium Gallicanum*, parce qu'elle avait été introduite en premier lieu dans les Gaules. — La division du psautier en cinq livres, séparés entre eux par des doxologies (du ps. 1 à 40, — 71, — 88, — 105, — 150) remonte au temps d'Esdras et de Néhémie, époque où elle fut formée sur le modèle du Pentateuque. Car de même que là, la loi de Dieu est gravée sur des tables de pierre, ainsi dans le psautier elle apparaît inscrite au fond du cœur; c'est pourquoi on a donné au psautier le nom de second Pentateuque. De ces cinq livres, les trois premiers sortent de l'école de David. Le second livre contient les psaumes « d'Elohim », les quatre autres les psaumes de « Jehova » : ces dénominations leur sont données d'après la manière dont est exprimé dans leur texte le nom du Très-Haut. La division

Digitized by Google

du psautier en sept parties, division actuellement en usage chez les Juifs, est postérieure au Christ; celle de l'église grecque qui comprend vingt « séances » dont chacune est de trois « stations » est purement liturgique.

Terminons par cette page sublime sur le psautier que nous a laissée le grand docteur saint Basile:

« Le psautier à lui seul contient tout ce que renferment d'utile les autres « livres de la sainte Écriture. Il cache un trésor de toutes les vraies doc- « trines, trésor qu'il rend pour ainsi dire liquide au moyen de son rythme « et de ses sons harmonieux, qui donnent la vigueur aux pensées qu'ils « revêtent. Car l'Esprit-Saint a étroitement lié la force de sa doctrine aux « charmes mélodieux de ces cantiques, et tandis qu'il réjouit l'âme par ses « chants si suaves, il forme et façonne l'esprit et le cœur. — Un psaume « remet l'âme dans son état normal; il est un juge qui rétablit la paix au « milieu du combat, fait renaître le calme dans le trouble et la confusion « des idées. Il fait naître des amitiés, unit des adversaires, réconcilie « des ennemis; car quel est celui qui pourrait voir encore un ennemi « dans celui avec lequel il a chanté les louanges du Seigneur? Le « chant des psaumes encore met en fuite les démons, appelle l'assistance « des anges, est l'abri de l'âge tendre, l'ornement de la florissante jeunesse, « la consolation des vieillards, le plus noble joyau des femmes. Il transforme « les fêtes, verse dans les âmes une sainte componction, et arrache des « larmes aux cœurs les plus endurcis. Il est l'œuvre des anges, le chant « des cieux, leur encens spirituel. O sage institution du Maître! A la fois « nous chantons et recevons un salutaire enseignement; nous apprenons la « dignité de l'homme, la norme de la justice, une sainte discipline, la pléni- « tude de la sagesse, le comble de la prudence, la patience et ses règles, « — toutes les vertus! Le livre des Psaumes est une théologie complète: « prédiction du Verbe fait chair, menace du jugement, caution de la « résurrection, terreur de la punition, annonce de la gloire, dévoilement « de tout mystère. »

(Traduit du « Psallite sapienter » du Rme P.D. Maur Wolter.)

LE JOUR DES AMES.

LES derniers accents des chants de triomphe se perdant sous les voûtes de nos églises, l'autel se dépouille de ses ornements de joie, le sanctuaire se couvre de sombres tentures tandis que le glas funèbre convie les fidèles à la prière et au recueillement. Qui de nous n'a éprouvé en cette soirée de la Toussaint ces émotions fortes et douces à la fois, quand, au souvenir de nos chers défunts, nous nous acheminions vers le temple du Seigneur plongés dans une sainte mélancolie qui, en ce moment, n'est pas autre chose que le

Digitized by Google

pieux recueillement de l'âme chrétienne ? L'Église militante, au moment de terminer le cycle liturgique, vient de résumer dans une seule fête les hommages qu'elle a rendus pendant le cours de l'année aux membres de l'Église triomphante; pourrait-elle oublier ces autres membres du corps mystique de JÉSUS-CHRIST, l'Église souffrante, avec laquelle elle est unie dans la communion des Saints ? Non, l'Esprit de Dieu la guide, et elle aussi veut accentuer en un jour ses prières et ses supplications. Quelle pensée consolante que cette communion des Saints qui établit entre les chrétiens vivants et défunts un lien sacré formé au jour du baptême par l'infusion de la grâce sanctifiante, lien puissant qui fait de nous des concitoyens, des cohéritiers, des membres de la même famille, qui nous donne le droit d'appeler les bienheureux nos frères et de les invoquer en notre faveur, en même temps que nous supplions le Seigneur d'adoucir les souffrances de ceux de nos frères qui n'ont point encore satisfait à la justice divine, d'abréger le temps de l'épreuve et de leur ouvrir bientôt les portes de la patrie céleste vers laquelle nous marchons encore ici-bas !

L'Écriture rapporte que Judas Machabée envoya au temple de Jérusalem la somme de douze mille drachmes d'argent «afin qu'on offrît un sacrifice pour les péchés de ceux qui étaient morts, ayant de bons et religieux sentiments touchant la résurrection », et elle ajoute : « c'est donc une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. » (II MACH. XII. 43-46.) Héritière de la foi de l'Ancien Testament à la résurrection et au purgatoire, l'Église catholique a toujours compris et pratiqué le devoir de la prière pour les morts. Peut-on en effet penser que les membres de cette Église, tant ceux qui jouissent déjà de la félicité éternelle et qui, du séjour de la gloire, intercèdent pour nous qui continuons à lutter dans l'arène de cette vie mortelle, que ceux qui n'ont point encore franchi le passage redoutable de la mort, puissent refuser à leurs membres souffrants le tribut de leur intercession ou de leurs prières ? L'Église est une, ses membres sont unis dans les liens de la même charité, leurs intérêts sont les mêmes, leurs joies et leurs douleurs sont communes : en faut-il davantage pour motiver la prière en faveur des défunts ?

Si nous pénétrons dans les catacombes, nous sentons que des tombes accumulées dans les nombreuses galeries s'échappe le suave parfum de la charité fraternelle. Les lettres grossièrement tracées sur les murs nous parlent de la paix, du repos, du bonheur que les vivants souhaitent aux défunts ; ici c'est une prière pour demander humblement à Dieu de leur accorder sa lumière et sa paix, d'avoir compassion de leurs douleurs, là c'est un encouragement à des défunts chéris, une parole d'espoir pour leur annoncer une prochaine délivrance.

Là ne se bornait point la charité des premiers chrétiens : outre le tribut de la prière, ils s'imposaient des mortifications, multipliaient leurs bonnes œuvres et surtout faisaient offrir le saint sacrifice pour les défunts. « Nous

Digitized by Google

prions, dit saint Cyrille de Jérusalem, pour tous ceux d'entre nous qui sont sortis de cette vie, dans la ferme espérance qu'ils reçoivent un très grand soulagement des prières qu'on offre pour eux dans le saint sacrifice (1). » Saint Épiphane (2) et saint Chrysostome(3) témoignent de l'origine apostolique des prières pour les morts. Le saint sacrifice pour les défunts était offert quelquefois pendant trente et même quarante jours; le troisième, le septième et le trentième jour étaient les plus solennels.

On connaît les associations de prières pour les morts introduites dans les monastères dès avant le septième siècle. Nous avons déjà mentionné l'association fondée par saint Virgile de Salzbourg en 770 (4). Rappelons ici le règlement du concile tenu à Cealchyte en Angleterre en présence du roi Kénulphe en 816 : « Nous ordonnons, disent les Pères, qu'aussitôt après la mort d'un évêque, on fasse pour lui des prières et des aumônes. Dès que le signal aura été donné dans l'église de chaque paroisse, que les fidèles s'assemblent dans la basilique, et qu'ils y chantent trente psaumes pour l'âme du défunt. Qu'ensuite chaque évêque et chaque abbé chante six cents psaumes ; qu'il fasse célébrer cent vingt messes ; qu'il mette trois esclaves en liberté et donne à chacun d'eux trois deniers ; que tous les serviteurs de Dieu jeûnent un jour (5). » Le concile veut aussi que pendant trente jours on récite après les heures de l'office divin,un certain nombre de fois l'Oraison Dominicale pour le défunt et qu'on chante un service solennel le trentième jour. Il ordonne aux fidèles de remplir ces devoirs de religion avec autant de fidélité, que s'il s'agissait d'un membre de leur famille, afin que par la ferveur d'une intercession générale, ils puissent mériter le royaume éternel qui est commun à tous les Saints. Cette pratique fut aussi observée dans les familles à l'égard des parents.

Bientôt on fixa un jour spécialement consacré à la prière pour les morts. St Isidore de Séville († 636) établit que le jour après la Pentecôte, ou plutôt d'après Gazée, le lundi après la Trinité, on offrirait le saint sacrifice pour les défunts (6). L'ancien calendrier d'Auxerre fixe cette commémoraison au 23 janvier (7). Amalaire de Metz indique dans son ouvrage de l'*Office ecclésiastique* la convenance d'une commémoraison des défunts au lendemain de la Toussaint, mais rien n'indique qu'elle eût déjà lieu à cette époque (8). Le premier qui mit ce projet à exécution fut saint Odilon, abbé de Cluny (998). Il décida, à la demande des moines de ses monastères, que le lendemain de la fête de tous les Saints, on ferait mémoire de tous les défunts. Le 1er novembre on distribuait d'abondantes aumônes aux pauvres ; les Vêpres de la fête étaient suivies de la sonnerie de toutes les cloches pour annoncer les Vêpres des défunts. Tous les prêtres devaient célébrer pour

1. *Catech.* 19, n. 9. — 2. *Heres.* 7 , n. 8. — 3. Chrys. *ad Philipp.*, hom. 3, n. 4, — 4. *Messager*, t. I, p. 534.— 5. Labbe, *Concil.*, T. VII. 1489.— 6. P. L. 83. 984. — 7. Mab. *Acta sæc.* VI, p. I, p. 584. — 8. P.L. 105. 1164, 1306. Cf. Ringholz, *Die Einführung des Allerseelentages durch den hl. Odilo*, ap. *Studien aus d. Ben. Orden*. 1881. II, 236-251.

Digitized by Google

les défunts et douze pauvres étaient nourris au monastère en ce jour. Cette coutume se répandit promptement dans les monastères bénédictins. Notger ne tarda pas à l'introduire dans sa ville épiscopale de Liège, et Sigebert de Gembloux dit que cet usage fut adopté dans un grand nombre d'églises : peu de temps après il était répandu dans toute l'Église.

Associons-nous aux invitations de l'Église et prions pour nos morts. Consacrons-leur le mois de novembre et n'oublions pas ces âmes qui sont celles de nos frères et qui nous crient sans cesse : « Ayez pitié de nous, vous du moins qui êtes nos amis, parce que la main du Seigneur s'est appesantie sur nous. » Que de motifs nous invitent à leur faire l'aumône de nos prières ! Ces âmes, elles nous sont unies par les liens de la charité et par la communion des Saints dans le corps mystique de Jésus-Christ, qui est l'Église. Quoique soumises à la justice divine dans les flammes du purgatoire, elles sont cependant unies à Dieu par la grâce, elles adorent la justice divine, elles prient le Seigneur, souvent même elles intercèdent pour nous. Est-il nécessaire de rappeler ici l'atrocité des peines de ce lieu d'expiation ? Les théologiens assurent que le feu du purgatoire ne diffère pas de celui de l'enfer. Ce qui est certain, c'est que nous ignorons la durée de ces peines, et que les révélations des Saints ont de quoi faire frémir les chrétiens. Redoublons donc de zèle et croyons que la mesure que nous aurons employée pour autrui sera aussi celle que l'on emploiera à notre égard.

Digitized by Google

DOCTRINE DE JÉSUS.

LA PAROLE DE LA CROIX.

OUVRONS, cher lecteur, le livre d'or des saints Évangiles, et prenons-y quelques-unes de ces paroles de vie que JÉSUS promettait à la Samaritaine, à condition qu'elle consentît à croire en lui.

Paroles de vie, source d'eau vive, jaillissant pour la vie éternelle, des lèvres divines de celui qui est la voie, la vérité et la vie !

Cette parole de vie, saint Paul l'a admirablement définie : parole de la croix (1). Car il s'agit ici de la vie de l'âme, qui ne peut exister et s'épanouir en nous que si l'homme né d'Adam et héritier de son péché, le vieil homme, l'homme terrestre, est dompté par l'homme né de Dieu, l'homme nouveau, le membre de JÉSUS-CHRIST.

Or, JÉSUS nous apprend, que l'on ne devient membre de lui-même que par la croix. Le point fondamental de sa morale, il nous l'annonce clairement, ouvertement, sans voile, car il veut que nul ne l'ignore. Trois maximes tombées de la bouche de JÉSUS vont nous le faire voir et comprendre dans tout son jour :

Première maxime : « Quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple (2). » C'est le renoncement aux biens terrestres.

Seconde maxime : « Si quelqu'un vient à moi et ne hait son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et ses sœurs... il ne peut être mon disciple (3). » C'est le renoncement aux proches.

Troisième maxime : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce à lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il me suive (4). » C'est le renoncement à soi-même.

Donc, nul ne peut en douter, JÉSUS demande de ses disciples un triple renoncement, une triple mortification du vieil homme en vue de donner à l'homme nouveau son libre essor vers la véritable vie ; JÉSUS veut qu'avant tout, celui qui aspire à le suivre, renonce aux biens de la terre, à ses proches, et enfin à lui-même.

Vous direz peut-être, cher lecteur, que cette parole est un peu dure, qu'elle ne s'applique pas à vous, mais aux religieux seulement.

Oui, sans aucun doute, ces préceptes s'adressent plus directement aux amis et disciples particuliers du Sauveur qui sont obligés de les accomplir à la lettre, en vertu de leurs engagements sacrés.

1. I *Cor.* I, 18. — 2. S. Luc., XIV, 33. — 3. S. Luc., XIV, 26. — 4. S. Luc., IX, 23.

Digitized by Google

Mais ils s'appliquent aussi aux fidèles, dans une certaine mesure ; car ils ont pour but direct de former les hommes au renoncement et à la mortification sans lesquels il n'y a point de salut.

***

Et d'abord, la première maxime ne s'adresse-t-elle pas à vous tous qui possédez les biens de ce monde, et même à ceux qui ne les possédant pas y aspirent d'une manière immodérée ? — Oui, si vous voulez être les disciples du Sauveur, il vous faut renoncer de cœur à tout cela, ne vous en considérer que comme les dispensateurs, être prêts à les remettre entre les mains de Dieu, leur véritable propriétaire, s'il lui plaisait de vous les redemander.

Malheur à celui qui attache son cœur à ses richesses ! Le Seigneur l'a dit, il se perdra avec son or. Malheur aussi au pauvre qui maudit son indigence, qui aspire aux richesses avec envie et en nourrit son cœur sans les posséder. Saint Augustin l'assimile aux riches qui ne remplissent point leurs devoirs.

« Combien il sera difficile, dit le Seigneur, à ceux qui possèdent de l'argent, d'entrer dans le royaume de Dieu (1) ! »

Cela est difficile, en effet, parce que bien peu de riches parviennent à ne point s'attacher aux richesses.

Les Apôtres le comprirent si bien qu'ils répondirent à JÉSUS : « Qui donc pourra être sauvé ? » Mais le divin Maître, prenant un air de douceur rassura par cette réponse les riches de bonne volonté : « Cela est impossible aux hommes, mais non à Dieu, à qui tout est possible. »

L'homme, de lui-même, ne peut se détacher des richesses qu'il possède ; mais la grâce est toute-puissante et opère dans les cœurs ces merveilles de générosité et de renoncement chez les riches, qui édifient chaque jour le monde et vont même parfois jusqu'au renoncement complet et effectif de ceux qui abandonnent tout pour prendre leur croix et suivre le Christ.

***

Par la seconde maxime, JÉSUS nous enseigne qu'il veut occuper la première place dans notre cœur ; nulle affection terrestre ne peut entrer en lutte avec celle que nous devons à Dieu, l'auteur de nos jours, le but unique de notre destinée.

Inutile de vous répéter, cher lecteur, que dans la parole du Sauveur il ne s'agit pas d'une haine proprement dite. JÉSUS, le légis-

1. S. Marc, x.

Digitized by Google

lateur de la nouvelle alliance irait-il à l'encontre des préceptes du Dieu de la loi ancienne qui ordonne, par le quatrième de ses commandements, d'aimer et d'honorer ses parents? — Mais quoi? le précepte de la charité n'est-il pas la loi fondamentale de l'Évangile, et ne devons-nous pas aimer jusqu'à nos ennemis?

JÉSUS insiste ici sur la nécessité qu'il y a pour tout chrétien d'aimer Dieu *par-dessus tout*, dût-il même, au besoin, passer outre sur la volonté de ses parents et de ses proches, pour accomplir la loi de Dieu ou répondre à son appel au bien.

Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi; et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi (1). » Ces paroles du Sauveur expliquent les précédentes et nous apprennent que ce renoncement nécessaire à la sanctification du chrétien ne s'arrête pas aux affections de famille.

Tant que les membres de notre famille nous sont des aides et des soutiens dans le service de Dieu, rien de plus légitime que de leur rester unis; car l'homme a ordinairement besoin d'encouragement dans l'œuvre ardue de son salut; et le secours le plus naturel qui se présente à lui, après celui que donne Dieu lui-même par sa sainte grâce et par l'entremise de ses ministres, est celui qu'il trouve autour de lui dans les membres d'une famille chrétienne et vertueuse.

Mais souvent, hélas! il n'en est pas ainsi. Et JÉSUS a pu dire avec vérité : « Les ennemis de l'homme sont ceux qui habitent avec lui (2). » Il n'est que trop vrai que nos proches sont souvent pour nous un objet de scandale. Combien d'âmes qui se sentaient disposées à servir Dieu avec zèle, s'en sont laissé détourner par respect humain, par égard pour un père peu religieux, par crainte des railleries de frères ou de sœurs plus mondains, par faiblesse pour des enfants esclaves de faux plaisirs!

A ces chrétiens faibles et impuissants s'appliquent ces paroles de JÉSUS : « Celui qui aime son père ou sa mère, son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi. »

Rappelons-nous, ô chrétiens, que notre Sauveur aspire à voir marcher à sa suite des âmes fortes, capables de s'imposer par amour pour lui, de grands sacrifices. N'a-t-il pas dit ailleurs : « Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le et jetez-le loin de vous; si votre main droite vous est un objet de scandale coupez-la et jetez-la au loin (3)? » Si, pour suivre le Christ, nous devons être prêts à

1. S. Matth. x, 37. — 2. Ibid. 36. — 3. S. Marc, IX, 44. 46.

Digitized by Google

sacrifier un membre de ce corps qui nous est si précieux, ne devons-nous pas, à plus forte raison, pouvoir franchir l'obstacle que nous a préparé un proche, faible dans la foi, lorsqu'il s'agit de servir au grand jour ce Christ JÉSUS qui daigne nous faire entendre son appel ?

Jusqu'ici, nous n'avons considéré cette seconde maxime de renoncement que comme un précepte existant pour tout homme, d'être dans la disposition de déplaire à ses proches plutôt qu'à Dieu.

Mais elle est, comme la première, un des trois conseils de perfection. Comme telle, elle invite tous ceux qui le peuvent, à se séparer réellement de leurs proches, afin de se consacrer corps et âme à Dieu pour travailler à leur perfection dans la voie inconnue du grand nombre. « Mais cette voie qui mène à la vie est étroite, et combien peu il en est qui la trouvent (1) ! »

***

Reste, enfin, le troisième renoncement, qui est plus difficile et non moins nécessaire que les autres, à celui qui veut faire son salut.

« Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce à lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. »

Il ne suffit donc pas au disciple de JÉSUS, de ne point s'attacher aux richesses, de placer l'amour de ses parents au-dessous de celui qu'il doit à Dieu; il faut encore qu'il se renonce à lui-même. Un vrai chrétien doit combattre sans cesse en lui l'amour-propre et la recherche du bien-être matériel.

« Qu'il porte sa croix ! » c'est-à-dire, qu'il ne craigne point la souffrance du corps, ni les humiliations. La douleur, la peine, le désappointement sont le pain quotidien de l'homme. Le vrai chrétien les supportera avec patience et résignation, je dirai même avec bonheur, en songeant que rien n'est plus utile au salut, que rien ne détache plus l'homme de lui-même, ne le fait parvenir plus sûrement à ce troisième degré du renoncement, celui de soi-même, déclaré nécessaire par JÉSUS à quiconque veut le suivre.

« Qu'il me suive ! » Douce parole de notre divin Maître, qui est un baume de consolation à ceux d'entre nous qui trouveraient trop dur l'accomplissement de cette maxime. Elle est un appel à nos plus généreux instincts, à la reconnaissance, à l'amour, au désir de ressembler à notre Dieu-Sauveur dans ses travaux et ses douleurs, pour prendre part un jour à sa gloire.

Tous les fidèles ne sont pas obligés de pousser l'abnégation

1. S. Matth. VII, 14.

Digitized by Google

jusqu'au degré héroïque de ceux qui « crucifient leur chair, et suivent l'Époux partout où il va ». Mais tous cependant doivent se mettre dans la disposition de ne point s'attacher à eux-mêmes, de sacrifier leurs aises, leur amour-propre et jusqu'à leur vie elle-même plutôt que d'offenser Dieu. Tous doivent, si non aimer et désirer les souffrances et les humiliations, au moins les accepter de grand cœur lorsqu'il plaît à Dieu de les leur envoyer et porter leur croix sans murmure.

***

Oui, ils sont grandement dans l'erreur ceux qui croient que le chemin du ciel est semé de roses. Sans renoncement, sans souffrances, point de Paradis : car l'homme de péché n'est pas fait pour la gloire; il faut qu'il soit mortifié et transfiguré en un homme nouveau, l'homme de la grâce de JÉSUS-CHRIST qui ne renaît en nous que par la pénitence. Laissons pénétrer dans nos cœurs la triple *parole de la croix* que nous venons d'entendre et pratiquons les œuvres qu'elle nous dictera.

LE LUXE.

UN obstacle à l'accomplissement des devoirs de catholique, difficile à vaincre parce qu'il est appuyé sur les trois passions fondamentales du cœur humain : sur l'orgueil, la volupté et l'amour des richesses, c'est ce LUXE EFFRÉNÉ qui, chaque année, fait de nouveaux progrès, et son compagnon inséparable, l'amour non moins effréné des plaisirs. Je n'en parlerai pas au point de vue de ce qui est permis ou défendu aux chrétiens, mais je les envisagerai seulement dans leurs rapports avec la crise sociale.

D'abord, ils constituent un exemple pernicieux pour le peuple : celui-ci a vu les riches et les bourgeois remplir chaque jour les théâtres, multiplier les bals, les soirées et les festivités, y dépenser à pleines mains les revenus de leurs terres, de leur commerce et de leur industrie, ne plus observer de bornes dans le faste des toilettes, des bijoux, et le reste, lutter de raffinement et de prodigalité dans les choses de la table, suivre les fêtes de ville en ville et jusqu'à l'étranger, risquer au jeu des milliers de francs, toute la pension d'une année, voire même des fortunes.

Croyez-vous que le spectacle de tels excès n'excite, n'enflamme pas les convoitises si naturelles des déshérités de la fortune et des jouissances humaines ? Voyez plutôt comment eux aussi ont voulu avoir leurs théâtres, leurs cafés concerts et leurs danses, comment

Digitized by Google

eux aussi se sont mis à dépenser tout leur salaire, à excéder dans la toilette, à abandonner les joies tranquilles du foyer pour courir les fêtes des villes, comment eux aussi ont su se créer des jeux où le hasard et les paris ravissent en un instant à tout un ménage le pain, le vêtement et l'abri.

En second lieu, ce luxe et cet amour des plaisirs excite la jalousie, l'envie du peuple, lui rendent insupportable sa modeste position et lui inspirent la haine du riche. Les tristes scènes du mois de mars dernier ont laissé dans vos esprits de trop vivants souvenirs pour qu'il soit nécessaire de vous le démontrer.

En troisième lieu, ce luxe et cet amour des plaisirs ne laissent aucun superflu à consacrer aux bonnes œuvres.

Dans de telles conditions, n'est-ce pas une ironie que de prétendre que la diminution des revenus, la gêne des affaires ne permettent plus de continuer les générosités d'autrefois ?

On pourrait admettre cette excuse, mais à une condition, c'est qu'en diminuant à votre budget l'article des bonnes œuvres, vous diminuiez dans la même proportion celui du luxe et des plaisirs.

VŒU.

J'OSE émettre le vœu qu'entre autres fruits, notre congrès réalise la conclusion pratique indiquée par S. É. le Cardinal de Poitiers, c'est-à-dire qu'il provoque *une ligue de résistance et de réaction contre le torrent du luxe et des plaisirs.*

(Mgr l'évêque de Liège, au congrès des œuvres sociales.)

A PROPOS DE LA QUESTION SOCIALE.

OUS les regards sont aujourd'hui tournés vers la question sociale. Il n'est pas de catholique, zélé et désireux de travailler au bien de ses frères et de sa patrie, qui ne s'en occupe pratiquement et ne mette en œuvre tous les moyens dont il dispose pour aider à en amener la solution. Le Congrès de Liège, œuvre éminemment utile à notre pays, et que nous devons à la maternelle intervention de l'Église qui n'oublie aucun des besoins de ses enfants, aura servi à ranimer l'ardeur des catholiques sur le terrain des œuvres sociales, en leur ouvrant de nouveaux horizons et leur indiquant les remèdes les mieux appropriés aux circonstances.

Le mal que nous avons à combattre n'est pas nouveau; il y a un siècle qu'il mine la société. Depuis le jour où l'Eglise fut déclarée déchue de ses droits et où l'orgueil insensé de l'homme lui fit proclamer les siens à la face de la terre, l'équilibre fut rompu dans la société : la main de l'Église qui

Digitized by Google

maintenait cet équilibre entre les deux plateaux de la balance, fut écartée brusquement, et l'harmonie fut rompue. Qui est-ce qui la rétablira aujourd'hui?—L'Église encore. C'est folie d'attendre le salut d'ailleurs, sans l'intervention de l'Église.

Il y a cinquante ans, un jeune et vaillant chrétien, Ozanam, l'instrument choisi par Dieu pour fournir à l'Église une arme merveilleusement puissante pour le rétablissement de la paix sociale, Ozanam voyait se préparer la tempête.

De son clairvoyant regard, il sondait l'avenir et écrivait ces lignes que l'on croirait d'hier : « La question qui divise les hommes de nos jours, n'est plus une question de formes politiques ; c'est une question sociale, c'est de savoir qui l'emportera de l'esprit d'égoïsme ou de l'esprit de sacrifice ; si la société ne sera qu'une grande exploitation au profit des plus forts, ou une consécration de chacun pour le bien de tous et surtout pour la protection des faibles. Il y a beaucoup d'hommes qui ont trop et qui veulent avoir encore : il y en a beaucoup plus d'autres qui n'ont pas assez, qui n'ont rien, et qui veulent prendre si on ne leur donne pas. Entre ces deux classes d'hommes, une lutte se prépare, et cette lutte menace d'être terrible : d'un côté, la puissance de l'or; de l'autre la puissance du désespoir. Entre ces armées ennemies, il faudrait nous précipiter, sinon pour empêcher, au moins pour amortir le choc..... (1).

Ailleurs, il développe la même idée, et s'étend avec complaisance sur les remèdes à apporter à de si grands maux pour empêcher qu'ils ne nous écrasent : « Hélas! s'écrie-t-il, nous voyons chaque jour la scission commencée dans la société se faire plus profonde; ce ne sont plus les opinions politiques qui divisent les hommes; c'est moins que les opinions, ce sont les intérêts : ici, le camp des riches, là, le camp des pauvres. Dans l'un l'égoïsme qui veut tout retenir, dans l'autre l'égoïsme qui voudrait s'emparer de tout; entre les deux une haine irréconciliable, les menaces d'une guerre prochaine qui sera une guerre d'extermination. Un seul moyen de salut reste : c'est que, au nom de la charité, les chrétiens s'interposent entre les deux camps, qu'ils aillent, transfuges bienfaisants, de l'un à l'autre; qu'ils obtiennent des riches beaucoup d'aumônes, des pauvres beaucoup de résignation; qu'ils portent aux pauvres des présents, aux riches des paroles de reconnaissance; qu'ils les accoutument à se regarder de nouveau comme frères, qu'ils leur communiquent un peu de mutuelle charité, et, cette charité paralysant, étouffant l'égoïsme des deux partis, diminuant chaque jour les antipathies, les deux camps se lèveront, ils détruiront leurs barrières de préjugés, ils jetteront leurs armes de colère et ils marcheront à la rencontre l'un de l'autre, non pour se combattre, mais pour se confondre, s'embrasser et ne plus faire qu'une seule bergerie sous un seul pasteur : *Unum ovile, unus pastor* (2). »

Nous trouvons encore un troisième passage d'Ozanam sur la grande ques-

1. Lettre XLI, 1836. — 2. Lettre XLIV, 1837.

Digitized by Google

tion sociale, envisagée au point de vue catholique. Ici, il développe les moyens à employer pour opérer cette fusion si désirable des deux armées belligérantes, celle des riches égoïstes et celle des pauvres avides : « Notre devoir à nous, chrétiens, dit-il, est de nous interposer entre ces ennemis irréconciliables, de faire que les uns se dépouillent comme pour l'accomplissement d'une loi, et que les autres reçoivent comme un bienfait; que les uns cessent d'exiger et les autres de refuser; que l'égalité s'opère autant qu'il est possible parmi les hommes; que la communauté volontaire remplace l'impôt et l'emprunt forcé; que la charité fasse ce que la justice seule ne saurait faire (1). »

***

Ces grands et uniques moyens de résoudre la question sociale que nous propose Ozanam, l'Église seule les tient entre ses mains et peut les appliquer. Devant un tel programme, l'État est impuissant et l'initiative personnelle non catholique ne voit que ténèbres. Mais l'Église emploie ces moyens, car ils lui appartiennent en propre; elle les tient de l'Évangile, et de tous temps elle en a fait usage. La voix magistrale de notre Saint-Père le pape ne vient-elle pas encore de nous les signaler et de nous en recommander l'emploi, en traitant spécialement la question des corporations ouvrières?

« Une institution due à la sagesse de nos pères, dit le pape, et momentanément interrompue par le cours des temps, pourrait, à l'époque où nous sommes, redevenir le type et la forme de créations analogues. Nous voulons parler de ces corporations ouvrières destinées à protéger, sous la tutelle de la religion, les intérêts du travail et les mœurs des travailleurs... Ceux qui n'échappent à la misère qu'au prix du labeur de leurs mains, en même temps que, par leur condition, ils sont souverainement dignes de la charitable assistance de leurs semblables, ils sont aussi les plus exposés à être trompés par les séductions et les ruses des apôtres du mensonge. Il faut donc leur venir en aide avec une très grande bonté et leur ouvrir les rangs d'associations honnêtes pour les empêcher d'être enrôlés dans les mauvaises (2). »

Le Saint-Père recommande donc les corporations ouvrières, comme étant un des moyens les plus efficaces d'opérer la jonction entre le riche et le pauvre, d'arriver à la paix sociale. Mais il faut que ces corporations soient essentiellement catholiques. « Car, s'écriait dernièrement à l'assemblée des catholiques de Breslau, le Dr Hitze, l'Église seule qui exerce son influence morale sur les âmes, peut arriver au cœur de l'ouvrier, peut le changer, améliorer efficacement son sort et le réconcilier avec la société. »

***

Nous aimons à citer encore quelques passages du brillant discours de cet auteur, discours qui est un si excellent commentaire à la parole apostolique que nous venons de lire :

1. Lettre LX, 1836. — 2. Encycl. sur la franc-maçonnerie, 20 avril 1884.

Digitized by Google

« Le Saint-Père nous recommande avant tout la fondation d'*associations ouvrières*, vivifiées par le souffle de l'Église catholique. Et de fait, nous voyons que partout les ouvriers essaient de se constituer en société. C'est là un des traits caractéristiques de l'heure présente. Eh bien! emparons-nous de ces tentatives, mettons-les au service de l'Église, et nous arriverons à faire redescendre le christianisme dans la société. Aussi nous aurons trouvé le moyen spécifique appelé à porter remède aux souffrances du moment. »

Plus loin, il nous fait voir la nécessité qu'il y a pour nous de nous rapprocher de l'ouvrier, notre frère, de lui tendre la main, de lui ouvrir notre cœur, de l'aider des lumières que nous ont données l'étude et l'expérience. Il ne suffit point d'ouvrir sa bourse à l'indigent si nous voulons qu'il nous aime, qu'il ait confiance en nous, qu'il s'appuie sur notre concours généreux; il faut nous rapprocher de lui, nous mêler à lui. »

«Les ouvriers, poursuit l'auteur, veulent *s'organiser;* ils veulent se constituer en société... ils veulent avoir des explications touchant les mesures qu'il s'agit de prendre pour améliorer leur sort, touchant les questions les plus brûlantes du moment. Si nous ne nous *présentons* pas pour être *leurs chefs*, ils en suivront d'autres; si nous refusons de prendre la *direction*, d'autres profiteront, pour notre malheur à tous, de notre manque de zèle.

« Donnons à l'ouvrier l'occasion d'entendre avec facilité des *conférences* qui peuvent contribuer à sa formation intellectuelle et morale. C'est difficile! me direz-vous. Alors, je me permettrai de vous demander : Pourquoi donc avons-nous passé la meilleure partie de notre vie dans les écoles? Pourquoi donc lisons-nous des journaux et des livres? Pourquoi! N'est-ce donc pas pour être un jour à même de faire servir notre science au bien-être général, pour rendre les ouvriers eux aussi participants des progrès de la civilisation et des connaissances humaines? Et dans ces conférences, nous trouverons l'occasion de gagner le cœur de l'ouvrier, de réveiller dans son âme les traditions religieuses, la foi qui s'en va, l'amour envers l'Église et ses doctrines.

« Nous n'aimons pas à entendre sortir de la bouche des ouvriers des plaintes et des calomnies contre leurs patrons, contre l'Église et ses ministres. Nous n'aimons pas à voir les lois les plus sages, les institutions les plus bienveillantes, critiquées, mal comprises et interprétées en mauvais sens par les artisans. Et, en réalité, la défiance chez l'ouvrier a dépassé toute limite..... Mais, si la montagne ne vient pas à l'homme de Dieu, celui-ci ira vers elle; en d'autres termes, allons à l'ouvrier dans les associations, écoutons là ses paroles. Nous gagnerons du terrain, nous nous y trouverons en contact avec toute la classe ouvrière, nous apprendrons ce qui se passe dans les fabriques.... Nous pourrons lutter contre le mal à son origine même, couper court à la calomnie, enlever à la défiance sa raison d'être. Et peut-il y avoir une mission plus belle que de se faire l'apôtre de la vérité et de la paix? »

Digitized by Google

Nous avons entendu une voie prophétique, nous annoncer, un demi-siècle avant leur apparition, les grands problèmes de notre temps et nous indiquer l'unique moyen de les résoudre. La parole pontificale est venue ensuite nous tracer en quelques paroles magistrales la voie à suivre dans les difficultés du moment : cette parole du père commun des fidèles, nous l'avons vue développée avec talent et conviction par une grande voix catholique de notre temps.

Terminons maintenant par la pratique, et rappelons pour finir la manière dont certains industriels, les puissants de l'époque, ont saisi ces enseignements et les ont appliqués avec un admirable succès dans la sphère de leur action personnelle.

***

Qui ne connaît de nom cette usine du Val-des-Bois, que ses propriétaires au sein d'un pays qui paraît avoir juré de consommer son divorce avec l'Église, ont su transformer je dirais presque en une communauté chrétienne des premiers siècles? De temps en temps les journaux nous rapportent le récit de l'une des fêtes de famille que l'on y célèbre, récits qui nous permettent d'entrevoir, comme au travers d'une fissure, la vie vraiment heureuse que l'on mène dans cet oasis ; à Liége encore, nous avons entendu son admirable directeur nous retracer le vivant tableau de cette vie idéale de l'ouvrier. Et nous sommes heureux de dire que cette usine n'est pas la seule où les choses se passent ainsi.

Peut-on concevoir un spectacle plus touchant et plus réconfortant que celui d'une usine dont le directeur porte le titre de « Bon père » et dont les ouvriers constituent une « famille » ? C'est ce père qui de cette voix si chaude et si entraînante qui a déjà, aussi loin qu'elle a pu se faire entendre, révolutionné dans le sens chrétien le monde du travail, c'est lui qui ose s'écrier en présence de cinq cents ouvriers dont il porte la santé, et cela sans crainte d'être mal compris : « Je bois à l'émancipation des travailleurs ! » Il emprunte à la révolution ses formules, il lui prend ses propres armes et les retourne contre elle! Pousser un cri de révolte contre le vrai tyran de l'humanité, contre l'antique ennemi qui asservit aujourd'hui comme toujours l'ouvrier sans croyances; reconquérir le travailleur, l'émanciper réellement en lui rendant JÉSUS-CHRIST : quel thème pour un chrétien qui, avant d'être orateur, a été un homme d'action!

Dans cette fête de travailleurs tout se passe à l'ombre de la statue de « Notre-Dame de l'Usine »: c'est à ses pieds, en plein air, que se célèbre le saint Sacrifice, offert par l'aumônier de l'usine, rehaussé par la musique militaire des ouvriers et terminé par une allocution que prononce un prêtre, et quel prêtre ? le fils du plus ancien contre-maître de l'usine. Il y démontre avec éloquence que pour faire cesser l'antagonisme qui trouble aujourd'hui le monde du travail, il faut que patrons et ouvriers, abjurant la religion nouvelle du naturalisme, qui déifie la nature en niant Dieu, se tournent

Digitized by Google

vers Marie, qui de tout temps a détruit les hérésies dans le monde entier, et qui saura bien encore anéantir cette hérésie moderne du naturalisme, et ramener, avec la foi au surnaturel, la paix et la prospérité dans le monde du travail.

Et que l'on ne dise pas que ces efforts restent isolés, que cette usine chrétienne est un fait unique et n'exerçant aucune influence sur la société. Des ouvriers de cinquante autres usines s'empressent d'accourir dans son enceinte, d'assister à ses fêtes lorsqu'elle les y convie, de prendre part aux belles et utiles réunions des cercles ouvriers qui s'y tiennent. Cercles ouvriers ! voilà une œuvre éminemment régénératrice, glorieusement personnifiée aujourd'hui dans le comte Albert de Mun.

C'est dans ces réunions de l'usine qui font partie de la fête et n'en sont pas le point le moins important, que l'on prône et fait comprendre à l'ouvrier, l'alliance des travaux de l'atelier et du foyer, l'habitude de l'épargne, l'éducation chrétienne des enfants. Et les orateurs sont des ouvriers.

M. Harmel, leur « bon père » monte, lui aussi à son tour, à la tribune, et engage ses enfants et les ouvriers accourus de toutes parts, à pratiquer régulièrement et à répandre ces réunions ouvrières, où les travailleurs s'occupent, en famille, de leurs intérêts, où ils se forment à la parole et se familiarisent avec les questions d'économie sociale et chrétienne : double avantage qui leur permettra de mieux conduire leurs affaires domestiques et d'être prêts à répondre aux objections anti-religieuses et aux attaques socialistes qui se propagent et s'implantent dans les ateliers, faute d'une riposte concluante. Enfin, portant les yeux au-delà des murs de l'usine, ce bon père termine en recommandant instamment à ses auditeurs de tenir leurs femmes et leurs filles au courant des institutions économiques : caisses d'épargne, caisses de secours, etc., fondées au profit de la famille ouvrière. Comment, en effet, le mari pourra-t-il mettre son épargne dans la caisse de la société, si sa femme et ses enfants ne s'intéressent pas à cette institution et ne contribuent pas à l'épargne?

Ce simple coup d'œil, si superficiel qu'il soit, suffit à donner une idée de ce que peut un chef d'usine vraiment catholique, pour le bien de ses ouvriers et la solution de la question sociale. Que les catholiques se donnent la main, qu'ils imitent les bons exemples de leurs frères, s'ingénient à faire le plus de bien possible autour d'eux, chacun dans sa sphère, et, Dieu aidant, ce seront eux, ce sera l'Église qui, une fois encore, sauvera la société d'un des plus grands périls qu'elle ait jamais courus !

Digitized by Google

ÉTABLISSEMENT DE LA HIÉRARCHIE CATHOLIQUE DANS LES INDES.

LE 6 janvier de cette année, Léon XIII écrivait à Sa Majesté le roi de Portugal une lettre mémorable, qui faisait présager d'heureux événements; en effet, depuis lors un concordat fut conclu avec le gouvernement de Lisbonne, au sujet des affaires de Goa, et plus récemment, par les lettres apostoliques *Humanæ Salutis*, la hiérarchie catholique était établie dans les Indes. Quelques mots d'histoire ecclésiastique ne seront pas inutiles pour faire comprendre l'importance exceptionnelle de ces actes pontificaux.

L'Évangile fut annoncé aux peuples des Indes dès les premiers jours du christianisme, par l'apôtre saint Thomas, peut-être aussi par saint Barthélemy. On peut supposer que de nombreuses conversions y eurent lieu; car à la fin du second siècle, saint Pantène, chef de l'école d'Alexandrie, fut invité par des chrétiens de ces pays à aller y défendre la foi contre les Brahmanes. Il s'y rendit en effet, et à son retour, il rapporta un exemplaire de l'évangile de saint Matthieu écrit en lettres hébraïques.

Au VIIIe et au IXe siècle, les Nestoriens y firent d'assez grands progrès: leur patriarche Timothée y envoya des évêques. Nous connaissons peu de choses de ces chrétientés hérétiques et schismatiques;nous savons cependant qu'à la suite des croisades elles eurent des rapports avec le Saint-Siège,

Digitized by Google

notamment sous Alexandre III et Grégoire IX. C'est à partir de cette époque que furent établies dans ces contrées les grandes missions franciscaines et dominicaines. Au XIVe siècle le B. Orderic de Frioul, pendant une prédication de dix-sept ans, y gagnait plus de vingt mille âmes à JÉSUS-CHRIST, et plus tard saint Bernardin de Sienne y envoyait encore de nombreux apôtres.

Cependant le véritable développement du christianisme aux Indes eut lieu au XVe et surtout au XVIe siècle, grâce aux conquêtes des Portugais, suivies du merveilleux apostolat de saint François Xavier. Les travaux des premiers missionnaires,qui avaient accompagné Vasco de Gama et le grand Albuquerque, ceux des Jésuites ensuite, plus tard ceux des Carmes, des Capucins, des Barnabites, des Oratoriens, avaient créé sur les côtes et dans l'intérieur des terres des chrétientés nombreuses et florissantes.

Le Saint-Siège n'avait pas tardé à y constituer la hiérarchie ecclésiastique. Dès 1534, Paul III établissait l'évêché de Goa et lui attribuait l'immense territoire qui s'étend du cap de Bonne-Espérance aux confins de la Chine. Vingt-trois ans plus tard, en 1557, Paul IV élevait Goa à la dignité de Métropole et lui donnait pour suffragants les deux nouveaux évêchés de Cochin et de Malacca.Grégoire XIII, en 1575, érigeait l'évêché de Macao, dont la juridiction s'étendait sur la Chine et le Japon. Quelque temps après, Clément VIII et Paul V établissaient les sièges de Daman et de Méliapour ou Saint-Thomas.

***

Les Souverains Pontifes avaient accordé aux rois de Portugal le *patronat* de tous ces évêchés. On sait que le *patronat* est le privilège de nommer aux bénéfices, reconnu à celui qui les a fondés et dotés et qui entend en rester le protecteur. Certes les rois de Portugal avaient tous les titres à un tel privilège: ils avaient déployé pour la propagation de la foi un zèle sans égal, ils avaient construit des églises, fondé des monastères, établi des écoles, des hôpitaux; et tout cela avec une munificence, qui nous étonne encore aujourd'hui; d'ailleurs exerçant dans ces lointaines régions une domination incontestée, ils étaient à même d'assurer aux missions une protection efficace.

Néanmoins les vicissitudes des temps firent que ce privilège si légitimement accordé devint une occasion de nombreuses difficultés, et qu'il donna prétexte à un malheureux schisme.

Après un siècle et demi de prospérité, les colonies portugaises avaient commencé à déchoir ; elles étaient tombées successivement entre les mains des Hollandais et bientôt après entre celles des Anglais. On conçoit que sous ces nouveaux maîtres, la pratique du culte catholique en général, et surtout l'exercice de la juridiction de la part des évêques portugais, dut rencontrer de nombreux obstacles; quant à la protection royale, il ne pouvait plus en être question. A plusieurs reprises au XVIIe et au XVIIIe siècle, les

Digitized by Google

Souverains Pontifes furent obligés de pourvoir aux nécessités des fidèles de différentes provinces en leur envoyant des missionnaires et des vicaires apostoliques. Mais hélas! une partie de l'ancien clergé portugais ne voulut pas comprendre les raisons supérieures de ces mesures ; il n'y vit qu'une diminution de son autorité ; il se plaignit, il protesta. C'est ainsi que Pie VI, ayant confié à un vicaire apostolique le territoire de Bombay, l'archevêque de Goa osa le sommer de n'accorder à personne juridiction sur les *anciennes* possessions portugaises, et de révoquer celle qu'il aurait accordée !

Le mal s'envenima encore, et il arriva à son comble sous Grégoire XVI. Ce pape, qui avait été préfet de la Propagande, connaissait à fond les besoins des chrétientés indiennes. A partir de 1832 il établit un grand nombre de vicariats apostoliques: à Madras, Calcutta, dans l'île de Ceylan, sur la côte de Coromandel, etc. Mais les titulaires ou les administrateurs des anciens évêchés résistèrent, se fondant sur le fameux *patronat* accordé autrefois aux rois de Portugal, et sur d'autres prétextes plus futiles encore. Malgré les décrets du pape, ils ne craignirent point de continuer à exercer une juridiction sur les territoires des vicariats apostoliques, et d'y fomenter par leurs actes et leurs écrits un schisme scandaleux. Grégoire XVI éleva solennellement la voix en 1838. Par son bref mémorable *Multa præclare*, il déclarait que, de son autorité apostolique, il avait dérogé aux constitutions de ses prédécesseurs touchant les limites des diocèses de Goa, Malacca, Méliapour; que *seuls* les vicaires apostoliques avaient juridiction sur les territoires qui leur étaient confiés; que le privilège du *patronat*, accordé pour d'autres temps et d'autres circonstances, ne pouvait être exercé par les rois de Portugal sur des provinces qui n'étaient plus soumises à leur empire, et qu'en tout cas il ne devait pas empêcher les Souverains Pontifes de pourvoir aux besoins des fidèles; il terminait en leur rappelant le devoir de l'obéissance.

Malheureusement la voix du Pontife ne fut pas entendue de tous. Plusieurs persévérèrent obstinément dans leur révolte, appuyés par le gouvernement portugais, qui d'ailleurs, surtout depuis Pombal, n'accomplissait plus lui-même ses obligations de patron pour les provinces qui lui restaient soumises, et laissait vacants plusieurs sièges épiscopaux !

Bientôt de nouveaux événements vinrent aggraver la situation. En 1842 le cabinet de Lisbonne avait nommé à l'archevêché de Goa un certain Torres de Sylva; et le St-Siège lui avait accordé ses bulles d'institution, après avoir exigé de lui la promesse qu'il respecterait les décrets pontificaux sur les vicaires apostoliques ; mais celui-ci, à peine arrivé, s'unit aux schismatiques et prétendit exercer son autorité sur toutes les églises Indiennes ; et comme s'il n'y avait pas eu déjà assez de prêtres réfractaires, il en ordonna en une seule année 800 (huit cents) qui se répandirent dans tous les centres portugais de la péninsule, ravivèrent le schisme, envahirent

Digitized by Google

les vicariats, se déchaînèrent contre les prélats et les missionnaires que, par mépris, ils appelaient *Propagandistes !*

Sur les énergiques réclamations de Pie IX, le gouvernement portugais rappela Torres à Lisbonne. Mais son départ n'amena point la soumission des rebelles. Ils allaient répétant que les instructions de la Propagande avaient été données à l'insu du Pontife; que d'ailleurs les décisions romaines n'avaient de force qu'en vertu de l'approbation du gouvernement Portugais. Pie IX, par son bref *Probe nostis* du 9 mai 1853, dissipa ces vains prétextes; il déclara de plus que l'évêque de Macao qui s'était fait le chef des schismatiques, et quelques prêtres des plus exaltés avaient encouru les censures ecclésiastiques, et il annonça que l'on procéderait contre eux suivant toute la rigueur des canons, si dans les deux mois, ils ne faisaient acte d'obéissance.

Ces menaces restèrent sans résultat. Au contraire, les chambres portugaises, prenant prétexte du patronat royal, votèrent un ordre du jour portant que l'évêque de Macao et les prêtres nommés dans le bref, avaient bien mérité de la patrie ! Le nonce apostolique, le clergé, les principales familles de Portugal protestèrent énergiquement contre cet acte insolent; mais l'audace des schismatiques en fut accrue.

Cependant sous la pression de l'opinion publique, qui devenait de plus en plus favorable à la saine doctrine et aux droits du Souverain Pontife, le cabinet de Lisbonne entra en négociations avec Rome; en 1857 un arrangement fut conclu touchant l'affaire du patronat; mais le mauvais vouloir des chambres fit traîner les choses en longueur; un instant, on espéra aboutir en 1859. C'est à Léon XIII qu'il a été donné de terminer ces longs et pénibles différends.

***

Par le concordat, les prérogatives du patronat royal pour les possessions portugaises actuelles sont confirmées et déterminées avec équité. De son côté le gouvernement portugais s'engage à doter les chapitres et séminaires, à établir des écoles et des orphelinats, à prendre toutes mesures utiles au salut des chrétiens et à la conversion des païens.

L'archevêque de Goa reçoit le titre *honorifique* de patriarche; il a pour suffragants les évêques de Cochin, Méliapour et Daman; de sorte que l'ancienne province ecclésiastique est rétablie. En dehors des limites de leurs diocèses, l'archevêque de Goa et l'évêque de Daman, auront juridiction sur quelques chrétientés du territoire de Bombay; l'évêque de Cochin aura aussi juridiction sur certaines paroisses de Quilon, et celui de Méliapour sur quelques chrétientés du Bengale et du Maduré.

Par les lettres apostoliques *Humanæ Salutis*, vingt-deux vicariats apostoliques deviennent évêchés, parmi lesquels sept archevêchés sont constitués : Agra, Bombay, Verapoly, Calcutta, Madras, Pondichéry, Colombo. Le Souverain-Pontife se réserve d'assigner ultérieurement à chacune de ces métropoles ses suffragants. Avec les quatre sièges de la province ecclésias-

Digitized by Google

tique de Goa, il y a donc aujourd'hui dans l'île de Ceylan et la presqu'île Indoustanique dix-huit évêchés et huit archevêchés, dont un ayant le titre de patriarche. Tous ces diocèses, comme d'ailleurs ceux d'Angleterre, de Hollande etc. restent soumis à la Propagande.

Les Indes sont évangélisées par les Bénédictins, les Sylvestrins (Bénédictins), les Capucins, les Carmes, les Jésuites, par les Oblats de Marie Immaculée, par les Salésiens d'Annecy et par les sociétés des Missions étrangères de Paris et de Milan. Les Bénédictins sont au Bengale Oriental ; les Sylvestrins dans l'île de Ceylan; les Capucins, à Agra, Patna et au Penjab; les Carmes, à Quilon et Verapoly; les Jésuites à Bombay, au Bengale Occidental (Calcutta, où ils ont fondé le magnifique collège de Saint-François Xavier), au Maduré, à Mangalore; les Oblats de Marie Immaculée, à Jafna ; les Salésiens, à Vizagapatan ; les Missions étrangères de Paris, à Coïmbetour, Maïssour, Pondichéry; enfin les Missions étrangères de Milan, au Bengale central et à Haïderabad.

Le nombre des catholiques aux Indes est de seize cent mille.

***

Jamais, autant qu'à l'heure présente, l'Inde n'a fixé l'attention du monde entier: les savants lui demandent le secret de ses langues, de ses religions, de sa vieille civilisation; les économistes étudient ses immenses ressources et se préoccupent déjà des résultats de leur exploitation ; deux grands empires semblent s'y être donné rendez-vous pour s'y disputer la prééminence. En même temps, les distances ont presque disparu : le génie moderne y a ouvert une voie, dont tous les gouvernements surveillent la liberté avec une inquiétude jalouse; et la route glorieuse de Vasco de Gama est abandonnée; à l'intérieur, des chemins de fer relient les principaux points de ces régions jadis fermées. Au sein des peuples, si longtemps immobiles, se manifeste un remarquable mouvement intellectuel, religieux, social. Certes, ce n'est pas sans un secret dessein de la Providence qu'au milieu de ces circonstances, de nouveaux moyens d'évangélisation sont créés, et que les anciens obstacles disparaissent: tout annonce l'ouverture d'une ère nouvelle: quel que soit le sort réservé aux combinaisons humaines, puisse le Christ régner bientôt sur tant d'âmes, courbées jusqu'ici sous le joug de Satan!

LÉON XIII ET LES PRIÈRES APRÈS LA MESSE.

AU milieu du tourbillon des événements, alors que tant de choses changent d'aspect, ou s'effondrent, que tout paraît menacé, que l'on ne voit encore dans l'avenir que nuages et tempêtes, on est parfois tenté de se demander : Où en sommes-nous ? Où allons-nous?

Les hommes ordinaires ne voient plus clair, ils ne savent comment se diriger. Alors, on écoute la voix des grands hommes du temps, de ceux

Digitized by Google

dont la parole fait autorité, en politique, en religion, qui, comme des phares lumineux au milieu des ténèbres, éclairent l'opinion et la forment.

Eh bien ! le pape Léon XIII, rien qu'au point de vue humain, est sans contredit un des grands hommes du temps, un de ces chefs incontestés du mouvement, placés au sommet de la société et dont le regard plonge jusque dans ses bas-fonds pour en découvrir les plaies et indiquer les remèdes à employer.

Si déjà la personne même du pape jouit d'une telle autorité, que ne sera et que n'est pour nous, catholiques, enfants de l'Église, la parole du Pontife, Vicaire de JÉSUS-CHRIST ? Nous savons, nous, qu'outre son mérite purement humain, le pape est conduit par l'Esprit-Saint. Aussi, sommes-nous habitués à recevoir la moindre de ses paroles, celles surtout qu'il prononce comme chef de l'Église, avec respect et amour ; nous ne connaissons pas, à son égard, la froide indifférence, mais quand le pape parle, nos cœurs s'enflamment, et nos volontés s'assouplissent comme celle d'un enfant.

Le Saint-Père vient de parler au monde catholique ; il l'a fait en peu de mots, mais en mots d'une force et d'une clarté telles qu'ils jettent une vive lumière sur la situation de l'heure présente. Le pape a plusieurs manières de parler au monde ; il les emploie selon les circonstances. Tantôt il adopte la parole solennelle des encycliques, tantôt il fait entendre sa propre voix, soit en consistoire, soit en audience publique, tantôt enfin, il prescrit certaines prières dont les termes indiquent sa pensée. C'est cette dernière parole, que l'on pourrait nommer sa parole *liturgique* qu'il vient d'employer pour faire connaître au monde sa situation actuelle. Il nous y fait toucher du doigt les menées effroyables de l'ennemi du genre humain et les vues de Dieu quant à son écrasement.

Nos lecteurs n'ignorent point que, depuis plusieurs années déjà, le Souverain Pontife avait prescrit des prières à dire après la messe basse, par tous les prêtres de la sainte Église. Les fidèles étaient exhortés à dire ces prières avec le prêtre et à y répondre : car elles avaient pour but la cessation des maux de l'Église par l'intercession de la très sainte Vierge Marie à qui Dieu a donné le pouvoir d'écraser la tête de Satan.

Mais, à des maux plus grands, il faut des remèdes plus efficaces. Certes l'Église a beaucoup obtenu, avec l'aide de Marie, dans les derniers temps. Mais la rage du démon augmente de jour en jour, et la situation, on ne peut se le dissimuler, *devient plus grave.* Le Vicaire du Christ veut que tous les fidèles en soient intimement persuadés, et à cet effet, il a prescrit de nouvelles prières, plus fortes et plus explicites que les premières. En les lisant, on ne peut s'empêcher de reconnaître que Satan y est clairement démasqué comme l'ennemi que nous devons combattre en face.

Voici le texte des nouvelles prières ; nous mettons en italiques les ajoutes actuelles du Saint-Père :

Digitized by Google

Après les trois *Ave Maria* et le *Salve Regina*, prières qui s'adressent à la sainte Vierge Marie, qui doit nous faire triompher de Satan, le prêtre dit :

O Dieu, notre refuge et notre force, *regardez favorablement votre peuple criant vers vous ;* et par l'intercession de la glorieuse et immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu, par celle de saint Joseph, son époux, des bienheureux apôtres Pierre et Paul et de tous les saints : *dans votre miséricorde et votre bonté, exaucez les prières que nous vous adressons pour la conversion des pécheurs, et pour la liberté et l'exaltation de la sainte Église notre Mère.* Par JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Saint Michel Archange, défendez-nous dans le combat : soyez notre rempart contre la malice et les embûches du diable. Que Dieu exerce sur lui son empire, nous le demandons en suppliant : et vous, Prince de la milice céleste, par la vertu divine, repoussez en enfer Satan et les autres esprits méchants qui sont répandus dans le monde pour la perte des âmes. Ainsi soit-il.

Le mal dont l'Église souffre est donc une vraie calamité publique. Elle est dans les larmes et élève sa voix suppliante vers le Seigneur, pour obtenir la conversion d'abord de ses enfants malheureux qui se sont fait les suppôts de Satan, les pécheurs, les pécheurs publics surtout, les francs-maçons et leurs adeptes ; puis et par là même pour obtenir sa délivrance des fers matériels et moraux dont Satan est parvenu à la charger.

Dans ce combat qu'il lui faut livrer, l'Église a comme premier chef Marie Immaculée. Le démon n'a point oublié la définition de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge ; il ne peut la lui pardonner et paraît redoubler de rage depuis le jour de la proclamation du dogme béni. Mais Marie Immaculée le combat partout et lui écrasera la tête. Que n'a pas déjà fait en France l' « Immaculée Conception » de Lourdes !

Le second protecteur que proclame aujourd'hui Léon XIII et qu'il adjure de nous venir en aide, c'est saint Michel, le glorieux Archange, celui qui déjà a terrassé Lucifer avant l'origine des temps, et qui fut le protecteur du peuple de Dieu dans l'ancienne loi (Dan. VII) comme il fut toujours celui de l'Église du Christ.

L'Église, aujourd'hui, l'adjure solennellement de lui venir en aide. Elle fait usage de ses formes les plus solennelles comme dans les circonstances les plus critiques dans lesquelles elle puisse se trouver.

Ne dirait-on pas à lire ces formules d'exorcismes que l'Église procède à un épouvantable combat singulier contre Satan ? Lorsque le prêtre, muni de pouvoirs spéciaux de l'évêque, s'avance vers un possédé qu'il veut soustraire à la puissance du diable, il prend le ton solennel du commandement et dit à Satan : *Imperet tibi Deus !* que Dieu exerce sur toi son empire, qu'il te fasse lâcher cette âme et ce corps que tu tiens en ton pouvoir ! lâche ta proie et retourne dans ton abîme.

Aujourd'hui, Satan et ses légions remplissent le monde et le parcourent en tous sens (Job. I, 7.). Comme au temps de S. Paul (Ephes. II, 2.) les airs

Digitized by Google

sont remplis de démons, ils ont tout pénétré et veulent ravir les âmes à JÉSUS-CHRIST, le roi de la terre.

Et cependant, jamais peut-être dans l'histoire nous ne trouvons une époque où l'intervention de l'esprit du mal ait été moins reconnue des fidèles. On croit au démon, mais en théorie seulement ; on n'admet pas son intervention continuelle dans tout ce qui nous concerne et nous entoure.

Mais l'Église est là, elle crie : Arrête ! Retire-toi, Dieu le veut ! il faut que son Église soit libre !

Et en quoi donc se manifeste ce règne de Satan qui s'étend sur le monde ? Eh ! Ne voyons-nous pas le chef de l'Église prisonnier, persécuté, privé de sa liberté d'action et de parole? Les évêques ne gémissent-ils pas sur leurs troupeaux envahis par les loups, conduits dans des pâturages empoisonnés ? Les lois de la société ne sont-elles point élaborées dans les antres de Satan ? Et que dire des mœurs dissolues et de l'affaiblissement de l'esprit de foi ! Mais, ces maux seraient encore supportables si la secte impure n'avait juré d'empoisonner le genre humain dans sa racine, en s'emparant de l'enfance pour lui apprendre à blasphémer le Dieu de ses pères et à déchirer le sein de l'Église qui l'a nourri!

Telles sont les pensées que fait naître l'étude des nouvelles prières liturgiques prescrites par Notre Saint-Père le Pape. Oui, la situation doit être grave, énormément grave, si Léon XIII, l'homme de la prudence s'il en fût, la détermine aussi clairement dans le sens que nous indiquons et que son regard perspicace et inspiré a su découvrir.

Serait-il permis dorénavant à un catholique de rester froid ou indifférent ? Non, il faut s'unir et s'unir efficacement, d'abord pour PRIER, car c'est la prière que Dieu attend pour mettre fin à nos maux ; ensuite pour TRAVAILLER, selon les indications si précises du Souverain Pontife dans ses encycliques, interprétées par les évêques, nos pasteurs légitimes.

Rappelons encore une fois, en terminant, que ces prières *ne sont pas destinées aux prêtres seulement*, mais aussi AUX FIDÈLES. Un décret de la S. C. des Rites, du 20 août 1884, l'a dit explicitement. Unissons-nous donc à nos prêtres, et récitons avec eux ces prières pour la conversion des pécheurs et le triomphe de notre Mère la sainte Église.

A PROPOS DU SAINT ROSAIRE.

PAR un récent décret, du 26 août dernier, la Sacrée Congrégation des Rites a prorogé indéfiniment, « tant que dureront les tristes circonstances dans lesquelles l'Église est placée, et qu'il ne lui sera pas donné de rendre grâces à Dieu d'une pleine liberté rendue au Souverain Pontife », la récitation publique du saint Rosaire, pendant le mois d'octobre entier, dans toutes les églises de la chrétienté. Le Saint-Père exprime de nouveau le désir que les fidèles aient recours d'une manière toute spéciale à la très Sainte Vierge Marie, pour obtenir la cessation des maux de l'Église.

Digitized by Google

Nous rappelons à ce sujet que de très grandes indulgences sont attachées à la récitation du Rosaire pour les fidèles inscrits dans la confrérie, notamment une indulgence de 5 ans et 5 quarantaines, soit 2,025 jours, pour chaque *Ave Maria*, à condition que l'on récite le Rosaire en entier au moins une fois par semaine en suivant par la pensée les quinze mystères du Rosaire.

Cette indulgence fut accordée en 1491 par le Pape Innocent VIII, et confirmée par plusieurs papes, notamment par Pie IX, en 1862. Innocent VIII mettait à cette faveur une condition qui n'a plus de raison d'être aujourd'hui puisqu'elle est devenue de pratique générale, à savoir de faire entrer dans la première partie de cette prière le saint nom de JÉSUS. Pour comprendre le motif de cette condition posée par le pape, il faut savoir qu'il n'en est pas de l'*Ave Maria* comme du *Credo* et du *Pater*. Nous récitons le *Pater* tel qu'il est sorti des lèvres de Notre-Seigneur, et le *Credo*, tel que les apôtres l'ont composé. Pour l'*Ave Maria*, il n'a point toujours été récité comme il l'est aujourd'hui. Primitivement, il ne se composait que de la salutation de l'ange et de celle de sainte Élisabeth : *Ave, gratia plena, Dominus tecum*, et *Benedicta tu in mulieribus et benedictus fructus ventris tui*. Saint Thomas, mort en 1274, ne connaissait que ces seules paroles dans l'*Ave Maria* qu'il explique. Peu de temps après, la piété des fidèles introduisit le nom de Marie dans la salutation de l'ange, et celui de JÉSUS dans celle de sainte Élisabeth. Le Pape Innocent VIII approuva beaucoup cette dévotion et l'enrichit de l'indulgence dont nous venons de parler. Il y a quelques années, des personnes plus zélées qu'instruites voulurent faire prendre l'habitude d'ajouter le saint nom de JÉSUS à la fin de l'*Ave Maria*, après l'*Amen*, croyant répondre en cela aux intentions du Pape Innocent VIII, qui avait recommandé de terminer la Salutation Angélique par le mot JÉSUS; elles oubliaient qu'à cette époque l'*Ave Maria* se terminait aux mots : *ventris tui*, auxquels devait s'ajouter : JÉSUS. Cet usage vient d'être condamné par décret de la Sacrée Congrégation des Rites, en date du 29 mars 1886. — Beaucoup de théologiens ont cru que la seconde partie de l'*Ave Maria* : « *Sancta Maria, Mater Dei*, etc. » avait été composée par le concile d'Éphèse; mais il est vraisemblable que cette partie ne date que de 1508. Et les paroles par lesquelles nous finissons cette prière aujourd'hui : « *Nunc et in hora mortis nostræ. Amen.* » sont encore plus récentes; elles doivent leur origine à la piété des fils spirituels de Saint-François d'Assise.

CHRONIQUE DE L'ÉGLISE.

ROME ET ITALIE. — Une recrudescence d'hostilité de la part du gouvernement spoliateur contre le Saint-Père et les catholiques d'Italie, est aujourd'hui indéniable. La célébration plus qu'ordinaire de l'anniversaire du 20 septembre par toute l'Italie, l'interdiction du congrès des catholiques à Lucques sous prétexte de mesure sanitaire, tandis que l'on favorisait de

Digitized by Google

nombreuses réunions de francs-maçons sur divers points du pays, la confiscation de plusieurs monastères à Naples et à Florence, enfin le décret ministériel rappelant en vigueur celui du 14 février 1880, concernant les personnes abusivement admises à la prise de voile et à la vie commune dans les monastères supprimés, décret qui a été aussitôt appliqué à plusieurs monastères dont les religieuses ont été expulsées : tout cela sont des signes non équivoques de persécution. En même temps que ces manifestations officielles d'opposition contre l'Église, on signale divers faits de nature à émouvoir les cœurs catholiques, entre autres, la démolition probable du sanctuaire de Saint-Stanislas Kostka, près du Quirinal, en vue de l'agrandissement des écuries royales, l'expulsion des Jésuites de plusieurs résidences, un auto-da-fé à Bologne de S. S. Léon XIII en effigie, en présence de la police et de l'armée, enfin ce qui dépasse tout, un drame blasphématoire à Milan, intitulé l'*Uomo*, où l'on insulte Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST en traînant dans la fange son adorable personne, en niant sa divinité, ses miracles et sa mission rédemptrice. L'archevêque de Milan a lancé une circulaire de protestation. On le voit, nous sommes plus loin que jamais du *modus vivendi* entre le Vatican et le Quirinal que certains se plaisent à représenter comme prochain. Le motif de ce nouveau déchaînement de haine est une triple vengeance de la franc-maçonnerie contre trois actes de S. S. le Pape Léon XIII : 1° le rétablissement de la Compagnie de JÉSUS dans tous ses anciens droits et privilèges, et surtout les marques d'estime et d'affection que le Saint-Père lui a données par cet acte; 2° le décret du Saint Office, défendant formellement aux catholiques de concourir aux élections politiques; 3° la consultation des avocats consistoriaux déclarant nullement fondées les prétentions du gouvernement intrus au *patronage royal* et à l'*exequatur*.

Par le bref *Dolemus inter*, le Saint-Père approuve et confirme de nouveau, *motu proprio*, toutes les lettres apostoliques publiées depuis Paul III jusqu'à ce jour, concernant la Compagnie de JÉSUS; il confirme en même temps tous ses privilèges, facultés, indults, etc. tels qu'ils ont été possédés par la Compagnie depuis le temps de saint Ignace jusqu'à Clément XIV.

Un autre témoignage non équivoque de la bienveillance du Saint-Siège envers les Jésuites, c'est l'invitation qu'il leur a adressée de venir réinstaller à Rome même la rédaction de leur excellente revue la *Civilta Cattolica*. Fondé à Naples en 1850, puis transféré à Rome, cet important organe catholique fut honoré le 12 février 1856, par Pie IX, d'un bref érigeant sa rédaction en *collège perpétuel* avec résidence à Rome. Ce ne fut que lors des malheureux événements de 1870 qu'il émigra vers Florence, s'engageant à revenir à Rome dès que les circonstances le permettraient. Le Saint-Père vient de juger que ce moment était venu. L'abbé Margotti, le célèbre rédacteur de l'*Unita cattolica*, reconnaît hautement que la *Civilta* a toujours été son principal arsenal : « C'est bientôt du centre de la catholicité, dit-il encore, que nous arriveront ses articles magistraux. » Silvio Pellico écrivait d'elle en 1851 : « Ce recueil est vraiment fait pour les nobles intelligences. » Il y a trois ans, le P. Gandia, de la congrégation du Précieux Sang, fit paraître à Bologne un volume intitulé : *La Civilta Cattolica et les temps actuels*, histoire de la revue, tableau synoptique de ses études philosophiques et sociales.

Si nous ne considérons que la Rome catholique, nous aurons à y glaner encore bien des faits de nature à réjouir nos cœurs. Le jubilé sacerdotal du Saint-Père Léon XIII s'y prépare avec zèle de même que dans toute l'Italie et le monde catholique. On parle d'une souscription par toute l'Italie afin

Digitized by Google

d'offrir au pape une somme équivalente à celle que lui alloue annuellement la loi des garanties, mais que jamais il ne s'est cru en droit d'accepter de la main de ses spoliateurs, qui regarderaient cette acceptation comme une reconnaissance du fait accompli. Des jeunes gens de Milan se proposent de lui offrir une plume d'or en souvenir de ses admirables encycliques sur les erreurs modernes. D'autre part, le Saint-Père lui-même aurait, dit-on, l'intention de rétablir l'antique patriarcat du Latran, pour la formation du clergé romain dans les lettres et les sciences.

Il s'intéresse beaucoup aussi au nouvel institut des Petites Sœurs des Pauvres, établies à Rome depuis 1880 et installées depuis peu sur l'Esquilin, près de St-Pierre-ès-Liens ; l'inauguration de leur nouvel établissement et la consécration de l'autel de leur chapelle ont été faits dernièrement par le cardinal-vicaire à la grande joie des bonnes Petites Sœurs. L'œuvre de ces saintes religieuses est une œuvre bénie; les Romains et surtout le Souverain Pontife l'apprécient hautement. Il y a peu de semaines, il dota d'un établissement de leur institut, son ancienne ville épiscopale de Pérouse.

Signalons encore la distribution des prix à la Propagande, pendant laquelle ont été créés quinze docteurs en théologie, autant de licenciés et de bacheliers, plus quatre docteurs en philosophie, 10 licenciés et 19 bacheliers; on a distribué ensuite 60 médailles d'argent et deux médailles d'or, obtenues par deux élèves du collège américain qui avaient brillé dans une dispute publique de théologie. — Une pauvre brebis égarée est revenue au bercail : c'est Mgr Savarèse, prêtre récalcitrant qui s'était insurgé contre l'autorité suprême et avait donné, pendant quelque temps, le triste spectacle de l'hérésie à Rome, en ouvrant une église où il célébrait les offices en italien, au grand scandale des fidèles. Il vient de rétracter ses erreurs : après une retraite faite à Naples, il a publié une rétractation formelle dans laquelle il déplore ses scandales, condamne ses écrits et demande pardon à tous ceux qu'il a scandalisés. Tous les catholiques rendent grâces à Dieu de cet heureux dénouement.

La grande assemblée des catholiques qui devait se tenir à Lucques, à l'église de Ste-Marie *Foris portam*, est remise à l'année prochaine ; on s'y occupera des questions sociales, de la propagande catholique, et spécialement des écoles, de la presse, et de l'enseignement religieux. Le même congrès organisera un grand pèlerinage italien au Vatican.

Les franciscains de l'*Ara-Cœli* rebâtissent ailleurs leur église et leur couvent : on dit que ce sera la plus belle construction moderne de Rome ; elle est de l'architecte Carimini, celui qui a construit les couvents des Petites Sœurs des Pauvres et des Sœurs de St-Joseph de Cluny.

Comme nouvelles concernant la haute prélature, on signale l'élévation du cardinal Masotti au poste de pro-préfet de la congrégation des Évêques et Réguliers, en remplacement du cardinal Ferrieri, qui se retire pour cause de santé.

ALLEMAGNE. — Le mouvement catholique en Allemagne se résume entièrement dans ces brillantes assemblées annuelles, qui viennent régulièrement remonter le courage de nos frères d'outre-Rhin, et unir leurs communs efforts pour la réalisation de leurs vœux. Breslau, cette année, leur a servi de point de ralliement; le drapeau de nos vaillants champions allemands se promène ainsi sur tout le territoire germanique, du nord au sud, de l'est à l'ouest, ranimant partout le zèle et l'ardeur des populations catholiques que l'on peut citer comme modèles aux catholiques du monde

Digitized by Google

entier, tant pour leur persévérance patiente que pour l'inébranlable vivacité de leurs sentiments religieux.

Le discours de clôture de M. Windhorst, chef vénéré du parti catholique allemand, résume parfaitement tous ceux qui furent prononcés dans la mémorable assemblée et donne la note juste de la situation actuelle des esprits et des questions brûlantes.

Loué soit JÉSUS-CHRIST ! s'écrie-t-il en commençant; et toute l'assemblée répond : *Amen !* — Avant tout, il pose en fait la fidélité des catholiques allemands à leur souverain temporel et la parfaite loyauté de leurs démarches ; « nous ne sommes pas agressifs; un catholique doit toujours être un sujet fidèle; s'il critique parfois, ce n'est pas dans un but hostile, mais pour la défense de son droit. » Puis il aborde la grande question du moment, la question sociale et parle des moyens pratiques d'améliorer la situation de l'ouvrier, en particulier les associations ouvrières catholiques, et le repos dominical. Les missions l'occupent à leur tour, mais « nous ne devons pas oublier ce qu'il y a à faire chez nous. Avant tout, il faut s'occuper de cette mission qui consiste à construire des églises, des écoles, et à fournir des prêtres aux paroisses catholiques disséminées dans les contrées protestantes. » Telle est l'œuvre du *Bonifacius-Verein* qui rend à l'Allemagne catholique de si éminents services.

Une autre association sur l'utilité de laquelle appuie l'orateur, c'est le *Raphael-Verein*, qui a pour but de protéger les émigrants allemands, si nombreux, et de faciliter leur établissement en Amérique dans les meilleures conditions temporelles et religieuses possibles; son importance ne peut échapper à personne. Il est heureux aussi de constater les progrès réalisés parmi les catholiques d'Autriche dans les œuvres d'associations pour la jeunesse qui forment les générations de l'avenir. « Si nous unissons la jeunesse catholique en associations, si nous la préparons aux choses sérieuses de la vie, alors nous serons et resterons une phalange qu'on ne saura rompre et que l'on respectera partout. »

Passant ensuite à la situation politico-religieuse de l'Allemagne, il constate qu' « on a fait un pas dans la bonne voie. » « On a dit, ajoute-t-il, que maintenant nous pourrions bien nous taire ; cette recommandation est inutile jusqu'au rétablissement du *statu quo ante.* » M. Windhorst reconnaît aussi que la situation est devenue meilleure dans le grand-duché de Bade et en Hesse ; mais elle n'est pas encore bonne. Quant à la Bavière, il ne peut se persuader que la situation soit satisfaisante ; si elle l'est, que le gouvernement le prouve, en prenant l'initiative au *Bundesrath* pour demander la rentrée des Ordres religieux en Allemagne. Ici l'orateur fait allusion au splendide discours de M. Huhn, curé de Munich, dans lequel celui-ci a proclamé hautement que les Ordres religieux font partie de l'*essence de l'Église catholique* et qu'ils ont droit de cité partout où il y a des catholiques. M. Windhorst s'attend à une prochaine révision des lois de mai, et constate que « dans les dernières négociations on s'est efforcé de tous les côtés de mettre fin à la lutte. » « Nous ne devons pas nous reposer : il nous faut prier et agir. »

L'illustre chef des catholiques allemands termine enfin son discours-programme par une puissante revendication en faveur du pouvoir temporel de notre Saint-Père le pape, question vitale qui ne doit cesser de préoccuper les catholiques allemands ni ceux du monde entier. « Nous avons droit à ce que le pape jouisse d'une complète indépendance. Jusqu'à ce que ce but soit atteint, il faut que nous répétions chaque année notre cri ; il faut nous

Digitized by Google

adresser aux autres nations catholiques. Partout où vit une âme catholique, il faut répéter ce cri devant lequel les murs de Jéricho tomberont. Si cela ne leur est pas encore accordé, les catholiques en sont la cause. S'ils avaient agi, ce serait déjà fait. » Un appel à la charité en faveur des œuvres si populaires du denier de saint Pierre et du Jubilé sacerdotal de Léon XIII, termine cet important et magistral discours.

Nous ne pouvons omettre de mentionner la réouverture du séminaire de Trèves, fermé depuis onze ans; le bâtiment a été officiellement remis, le 15 septembre, par les autorités civiles aux autorités ecclésiastiques. Réjouissons-nous en avec l'ardent évêque de Trèves, Mgr Korum, bien connu des catholiques belges depuis qu'il est venu les électriser de sa parole entraînante et forte, au congrès de Liège.

Un acte d'inqualifiable sauvagerie a été commis à Munster, capitale de la catholique Westphalie. Deux sous-officiers prussiens ont renversé la statue de saint Jean Népomucène, sur le pont de la rue Saint-Jean, et lui ont coupé la tête. Mais la répression du délit sacrilège fut immédiate, et des actes de réparation publique eurent lieu dans plusieurs villes allemandes ainsi qu'à l'église nationale des allemands à Rome, *Santa Maria dell' Anima.*

ANGLETERRE. — Contrairement à ce qui se passe dans la plupart des pays, l'armée, en Angleterre, veille avec une remarquable impartialité à la liberté de conscience de tous ses membres. La protestante Angleterre tient à ce que ses soldats puissent accomplir librement leurs devoirs religieux; elle ouvre toutes grandes les portes de ses casernes aux prêtres et religieux catholiques et fait de l'aumônerie catholique comme de la protestante, un service officiel organisé. C'est ainsi que l'on écrit de Calcutta que Mgr Goethals, devenu, par suite de la bulle pontificale qui institue la hiérarchie dans les Indes, archevêque de Calcutta, continuera à être aumônier en chef des troupes catholiques anglaises dans les Indes. D'autre part, un fait assez significatif nous arrive de la mère-patrie elle-même. Des drapeaux neufs avaient été donnés au régiment Royal Irlandais, en garnison à Devonport; pour la première fois, depuis la réforme, c'est un prêtre catholique qui a procédé à leur bénédiction. Tous les officiers de ce régiment sont protestants; mais la plupart des sous-officiers et des soldats sont catholiques : c'est pourquoi, le prêtre catholique a été autorisé par le ministre de la guerre, à bénir les drapeaux. Voici l'oraison liturgique qu'il a prononcée en anglais, à la face de tout le régiment : « Prêtez l'oreille, ô Seigneur, à nos humbles prières, et par l'intercession de l'archange saint Michel, chef de la milice céleste, et du bienheureux martyr saint Georges, accordez-nous la force de votre bras. Et de même que vous avez béni Abraham dans la victoire sur les cinq rois et David partant pour une guerre glorieuse, en votre nom, ainsi daignez bénir et sanctifier ces drapeaux afin que ceux qui se rangent autour d'eux en votre nom, puissent avec l'aide de votre divin secours, se réjouir d'un triomphe légitime obtenu sur les ennemis de leur Reine et de leur pays, ô vous qui régnez avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Amen. »

IRLANDE. — La question politique et la question religieuse bien souvent n'en font qu'une dans cette malheureuse île vouée à la persécution. Aussi voyons-nous souvent l'épiscopat irlandais se lever comme un

Digitized by Google

seul homme et faire entendre sa voix puissante en revendication des droits lésés de son peuple fidèle. L'Église a toujours défendu les opprimés.

Dans un acte solennel émané de leur réunion annuelle de Maynooth, après avoir remercié publiquement M. Gladstone, au nom de l'église irlandaise, des dispositions bienveillantes dont il avait fait preuve dans son bill malheureusement rejeté, ils expriment en ces termes leur appréciation sur la question irlandaise :

« C'est plus que jamais la conviction des évêques et de leur clergé que seule la reconnaissance du droit de l'Irlande à se gouverner et administrer elle-même peut faire cesser la source des troubles et des discordes, qui provient de son union mal nommée avec l'Angleterre, et au nom de tous les catholiques d'Irlande, ils repoussent avec indignation l'assertion renouvelée, bien qu'elle soit absolument mal fondée, d'après laquelle la majorité catholique en Irlande abuserait du pouvoir qu'elle pourrait tenir de la législature naissante pour harceler et persécuter la minorité non catholique de leurs concitoyens. Dans le passé, comme dans le présent, la persécution n'a sévi en Irlande que là où les non-catholiques étaient en majorité.

« Les évêques se réjouissent de ce que les peuples d'Angleterre et d'Écosse et une partie considérable de leurs représentants au Parlement aient déjà commencé à comprendre les réclamations et à reconnaître les droits de l'Irlande à avoir sa législature nationale ; ils espèrent que, quand l'influence des passions et des préjugés aura disparu, quand les demandes de l'Irlande et son sincère désir de vivre en union fraternelle avec le reste de l'empire seront plus pleinement et généralement connues, tous les partis s'uniront pour réaliser la juste et sage politique de M. Gladstone.

« Les évêques regrettent d'avoir à renouveler leurs plaintes au sujet des griefs que les catholiques continuent d'avoir au sujet de l'éducation, attendu que bien qu'ils les aient maintes fois signalés au gouvernement, ces griefs continuent dans une large mesure à n'être pas redressés. Ils réitèrent donc leurs plaintes à ce sujet, et ils ne cesseront de les faire entendre tant qu'il n'aura pas été complètement satisfait à leurs justes demandes. Ils demandent simplement que, à chaque degré de l'éducation — primaire, intermédiaire, universitaire — les catholiques soient appelés à jouir, comme leurs concitoyens non-catholiques, dans la proportion de leur nombre, des avantages qui dérivent des concessions publiques pour ce qui regarde l'éducation en Irlande. »

ESPAGNE. — En la fête de la Nativité de la Sainte Vierge, Madrid a vu arriver solennellement dans ses murs son nouveau pasteur Mgr Sancha, second évêque de Madrid, successeur du regretté Mgr Martinez Izquierdo, lâchement assassiné sur le seuil de sa cathédrale. De la gare à la cathédrale l'évêque fut escorté des notabilités civiles et de plus de trois cents prêtres à travers les principales rues de Madrid.

La foule se montrait partout digne et vraiment chrétienne, se mettant à genoux pour recevoir la bénédiction de son pasteur bien-aimé. Mgr Sancha, en entrant à San Isidro, pria longtemps sur la tombe de son prédécesseur. Déjà le nouveau pasteur a exercé les prérogatives d'intercession miséricordieuse de l'Église en faveur des auteurs de la dernière révolution militaire de Madrid.

PORTUGAL. — Un nouveau concordat a été signé entre le Saint-Siège et le roi de Portugal, pour régler la question délicate du protectorat

Digitized by Google

des Indes et du schisme goanais. Avec sa prudence et sa bonté ordinaires, Léon XIII a su concilier les droits de la hiérarchie avec les égards dus à Sa Majesté très fidèle. Dans une lettre admirable de paternelle délicatesse, le Souverain Pontife avait, dès le mois de janvier, exposé au roi de Portugal son désir de mettre fin à une situation aussi contraire au bien religieux des populations des Indes qu'à la dignité du Siège apostolique. Il exprimait la ferme confiance que « Sa Majesté, appréciant l'équité des mesures proposées voudrait se faire un coopérateur bien méritant dans l'organisation de l'Église des Indes. » Les négociations ont abouti, et désormais le Siège de Goa forme une province ecclésiastique avec les trois évêchés portugais de Daman, de Cochin et de Saint-Thomas de Méliapour. Ainsi la sainte Église va jusqu'aux extrémités du monde consolidant le règne de Notre-Seigneur dans la paix et dans l'unité. Nous traitons cette importante question dans un article spécial de ce numéro. — L'Encyclique pontificale aux évêques de Portugal est encore un monument de la sollicitude du Saint-Père pour les intérêts de notre sainte Religion dans ce pays; nous y reviendrons prochainement.

AUTRICHE-HONGRIE. — Nous avons vu l'éloge fait par le chef du centre allemand, de l'organisation des écoles catholiques en Autriche. A ce sujet, il nous faut signaler le récent appel adressé aux catholiques autrichiens par leur vénéré chef, le cardinal archevêque de Vienne, O. S. B, en faveur de l'*Association scolaire chrétienne;* cette œuvre vise le relèvement de l'école chrétienne dans la Basse-Autriche, où elle est menacée par le germanisme libéral et le judaïsme corrupteur.

La sollicitude pontificale s'étend, elle aussi, sur ce vaste empire catholique que son origine et son histoire tout entière rattachent si intimement au Siège de Pierre. On n'a pas oublié la récente encyclique du Pape aux évêques de Hongrie, à l'occasion des fêtes religieuses et civiles de la délivrance de Buda-Pesth des mains des Turcs. Il y parle des douleurs et des maux de l'Église dans ce pays, et notamment du naturalisme et du rationalisme, fléau de la société moderne. Le Pape exhorte l'épiscopat de Hongrie à sauvegarder la sainteté du mariage, à éclairer les fidèles sur ce que l'on nomme le mariage civil, sur l'illégitimité des mariages contractés avec des personnes non-chrétiennes; il approuve le rejet des lois d'union entre juifs et chrétiens. Il recommande l'éducation de la jeunesse, condamne les écoles neutres et mixtes et demande que les biens des instituts catholiques et leur administration soient remis aux évêques, qu'il engage surtout à former un clergé savant et pieux.

POLOGNE. — Tandis que la malheureuse Pologne russe continue à gémir sous la persécution brutale de ses geôliers, et que la Pologne autrichienne, au contraire, témoigne bien haut sa reconnaissance pour la douce et bienfaisante domination de l'empereur catholique François Joseph, la Pologne prussienne voit s'alléger un peu le joug pesant et cruel que fait peser sur elle la main de fer du chancelier allemand. Le diocèse de Posen a un évêque et l'organisation catholique reprend et continue; les vides se comblent dans le clergé paroissial, des confirmations très nombreuses se donnent sur tous les points du diocèse, grâce au zèle apostolique du nouveau prélat Mgr Dinder. Enfin, tout récemment, les ecclésiastiques du diocèse de Posen, qui avaient encore quelque emprisonnement à subir ou quelque amende à payer par suite de contraventions aux lois politico-ecclé-

Digitized by Google

siastiques, ont été graciés. Ce n'est que justice. Puissent les malheureux catholiques de cette province avoir quelque trêve et voir leur église se reconstituer en paix!

On pleure en Pologne la mort de la princesse Sophie Odescalchi, née comtesse Branicka, l'ange de la contrée, le soutien de ses compatriotes catholiques.

La nouvelle de la prochaine destruction du sanctuaire de Saint-Stanislas Kostka à Rome a soulevé en Pologne la plus vive indignation: tous les journaux protestent. Mais, de nos jours, la force prime le droit, et les protestations les plus justes pèsent peu dans la balance si elles émanent du faible et du persécuté.

AFRIQUE. — Tous les catholiques belges se seront réjouis de l'érection du séminaire africain à Louvain. C'est là une belle œuvre, véritable couronnement des efforts faits par notre Roi et par plusieurs de nos compatriotes pour la civilisation des contrées si peu privilégiées jusqu'ici de l'Afrique centrale. M. le Dr Forget, le nouveau supérieur de l'institut naissant, a publié une circulaire remarquable pour en faire connaître l'ouverture. Il fait connaître la protection dont le Saint-Père et le Roi daignent honorer l'établissement et exalte la beauté de l'œuvre entreprise pour la conversion d'un pays peuplé d'environ trente millions d'habitants; des missions ont existé anciennement dans certaines parties du Congo, mais elles sont abandonnées depuis plus de deux siècles. Le nouvel institut sera érigé sur le plan du séminaire Américain existant en la même ville universitaire; on y recevra les étudiants en philosophie et en théologie et aussi les prêtres se destinant aux missions d'Afrique, et on leur y donnera un enseignement approprié. Ces missionnaires seront prêtres séculiers et dépendront de la Propagande; le séminaire Africain leur fournira une honorable retraite lorsqu'ils seront épuisés par les travaux apostoliques.

Si nous voulons nous faire une idée de la valeur des missionnaires belges et de l'importance des missions dans l'Afrique centrale, écoutons ces passages d'une lettre que vient d'adresser S. Ém. le cardinal Lavigerie au supérieur du petit noviciat des missions d'Afrique à Woluwe-Saint-Lambert.

« Saint François Xavier, ce modèle achevé de l'apôtre, écrivait à saint Ignace, lorsqu'il lui demandait ses meilleurs missionnaires: Envoyez-moi des Belges! *da mihi Belgas!*

J'en juge de même d'après les missionnaires belges que je connais dans nos Missions. Ils ont ce juste mélange d'ardeur et de calme, de foi vive et de persévérance, de force d'esprit et de vigueur de corps qui rendent l'homme propre à des entreprises où il faut surmonter tant d'obstacles, subir quelquefois tant de souffrances et accepter d'avance le sacrifice même de la vie. »

Et quant à l'importance de l'œuvre, voici ce que dit le vénéré prince de l'Église:

« Cette œuvre est, en un sens, la plus grande de ce siècle. Je ne vois rien, pour moi, dans notre histoire, de plus élevé, que l'initiative et la persévérance vraiment royales qui ont enfin ouvert, de part en part, entre les deux Océans, le continent Africain.

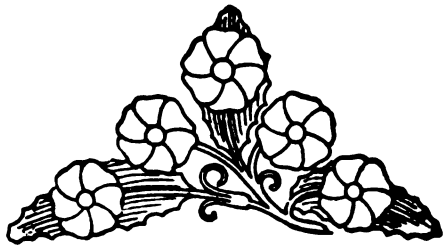
« Je ne parle pas seulement de l'avenir économique des régions les plus admirables et peut-être les plus riches du monde. Je parle des intérêts

Digitized by Google

supérieurs de la race humaine : une barrière désormais opposée à l'invasion brutale du mahométisme qui a conquis, depuis un siècle, le tiers de l'Afrique et qui allait en conquérir le reste pour l'assujettir à son joug stérile ; l'abolition prochaine de la traite et de l'esclavage terrestres, plus affreux encore que la traite maritime ; l'initiation de races aujourd'hui tristement abaissées mais dont les enfants, nous l'avons expérimenté, sont susceptibles d'éducation et de progrès quelquefois remarquables ! »

La grande île de Madagascar, on le sait, fut privée de ses missionnaires à la suite des événements politiques qui avaient amené la guerre avec la France. Ils y sont rentrés en mars dernier, et ont été reçus par la population avec une joie et un enthousiasme extraordinaires. Le Samedi Saint, Mgr Cazet a fait son entrée à Tananarive, au milieu d'une affluence considérable de chrétiens, et le jour de Pâques il a célébré la messe avec toute la solennité des cérémonies pontificales ; les assistants, en chantant le joyeux *Alleluia*, redisaient cette pensée qui s'offrait d'elle-même à tous les esprits : « C'est bien aussi le jour de la résurrection pour l'Église malgache ! »

Il y avait trois longues années que ce troupeau était sans pasteurs. « On peut dire cependant, écrivent les missionnaires, que les ruines spirituelles ont été moins considérables que les ruines matérielles d'églises, d'écoles ou de presbytères. Elles ont été certainement beaucoup moins graves que nous n'avions lieu de le redouter. Et, aujourd'hui, nous revoyons les néophytes qui ont faibli aux jours de l'épreuve revenir à la foi catholique. Déjà même on nous appelle dans des villages où nous n'avions jamais été établis avant l'expulsion. »



Digitized by Google

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE L'ORDRE BÉNÉDICTIN (Suite).

L'ALLEMAGNE, loin de rester en dehors de ce mouvement, ne fit que l'accentuer par la fondation de ses nombreuses et florissantes congrégations. L'abbé Joachim de Saint-Gall établit en 1602 l'union de neuf monastères suisses, qui furent érigés canoniquement en 1622 en congrégation helvétique. La congrégation de Strasbourg, fondée en 1624 par l'archiduc Léopold, évêque de Strasbourg, comptait sept monastères. Celle d'Autriche, tentée à Melk en 1618 et approuvée à Rome en 1625, échoua devant des difficultés de tous genres. Malgré l'insuccès de cet effort, il ne manquait pas d'hommes assez nobles pour braver de nouvelles difficultés. Le prince-abbé Bernard de Fulde travaillait à l'union des deux cents monastères encore subsistants en Allemagne ; le pape et l'empereur avaient donné leur consentement à cette confédération, et en 1631 un chapitre général était tenu à Ratisbonne. Si cette union ne s'effectua pas, ce mouvement eut au moins pour résultat heureux de rapprocher les chefs des monastères et de leur montrer avec le danger de l'isolement, l'utilité et la nécessité d'une union. Déjà trente-trois monastères de l'Allemagne du Sud, auxquels s'adjoignirent bientôt vingt-sept autres, s'étaient unis pour l'érection de l'université bénédictine de Salzbourg (1618). Peu après, l'archevêque de cette ville fondait la congrégation de Salzbourg (1641). Celle de Bavière, constituée en 1684 après de longues hésitations sous le patronage des saints Anges, fut bientôt suivie de celle de Souabe (1685). Les monastères de Pologne et de Lithuanie formèrent en 1709 la congrégation de la Sainte-Croix, tandis que ceux de Bohême, de Moravie et de Silésie se confédéraient à leur tour en 1714. C'est aussi à cette époque que l'arménien Méchitar fonda cette célèbre congrégation bénédictine méchitariste, dont les maisons de Vienne et de Venise n'ont cessé de voir croître leur influence et leur célébrité.

Cependant les fils de Saint-Benoît n'avaient point perdu de vue l'Angleterre, le pays converti par leurs pères. De jeunes catholiques anglais étaient venus en Italie et en Espagne demander l'habit de l'ordre. Dom Alphonse Coral, général de la congrégation de Valladolid, obtint en 1603 du pape Clément VIII l'autorisation de consacrer les sujets anglais de sa congrégation aux missions d'Angleterre. La congrégation du Mont-Cassin sollicita et obtint la même faveur. Dès ce moment les moines anglais reprirent la vie périlleuse des missions. Peu de temps après l'on songea à rétablir l'ancienne congrégation anglaise. Dom Sigebert Buckley, le dernier survivant de ce glorieux passé, conféra à travers les barreaux de sa prison, avec l'habit de l'ordre, les droits et privilèges de l'ancienne congrégation à quelques membres de la congrégation du Mont-Cassin qui étaient venus le trouver dans ce but. En 1619 la nouvelle congrégation était approuvée par le pape Paul V. Dès lors ses membres se dévouèrent avec plus d'ardeur que jamais à l'apostolat de leur malheureuse patrie, et quelques-uns d'entre eux, victimes de leur zèle, y cueillirent la palme du martyre.

C'était un beau spectacle que cet épanouissement rapide et universel de l'ordre bénédictin, presque à la veille de la grande catastrophe qui devait l'engloutir. La science et la vertu brillaient au front de ses membres et lui

Digitized by Google

méritaient le respect des peuples. Que de noms il y aurait à citer ici si nous voulions être complets !

Dieu fit alors surgir en son sein des hommes et des femmes remarquables par leur sainteté; tels furent dom Didier de la Cour, dom Grégoire Tarisse, la vénérable Mechtilde du Saint-Sacrement, la bienheureuse Jeanne Bonomo, la vénérable Maria-Crocifissa, sœur du cardinal Tommasi. L'Église profita des travaux érudits des moines. Il suffit de citer Saens d'Aguirre, Haeften, Sfondrati, Sattola et surtout les mauristes Ménard, Mabillon, d'Achéry, Montfaucon, Martène et Bouquet, puis Pez, Ziegelbauer, Gerbert, pour rappeler les illustres travaux des Bénédictins du XVIIIe siècle.

Mais déjà se prépare l'orage qui va fondre sur l'antique institution du monachisme. Un ferment de révolution soulève cette société dégénérée du XVIIIe siècle, que l'incrédulité ronge, en même temps que le jansénisme tarit la source de la piété catholique. Le corps social était trop profondément atteint pour que l'on pût espérer une réforme pacifique. Les hautes classes de la société, tout entières aux plaisirs et aux jouissances, étaient loin de prévoir l'issue fatale où les emportait le tourbillon révolutionnaire. Trop intimement uni à l'état féodal qui devait disparaître, le monachisme ne put échapper à cette crise sociale. A Dieu ne plaise que nous voulions dissimuler les abus qui se sont parfois glissés dans l'enceinte du cloître : nous ne connaissons que trop la décadence qu'y avaient causée les commandes, les vocations forcées et l'esprit du siècle, et nous aimons à voir l'action providentielle dans ce cataclysme. Pour rajeunir l'arbre monastique, il fallait qu'il fût émondé; Dieu fit son œuvre, et l'orage de la révolution passa sur les antiques abbayes, les renversa avec une fureur telle qu'on n'eût jamais osé concevoir l'espoir de les voir jamais renaître. En quelques années l'Europe était couverte de ruines. En France et en Belgique, comme jadis en Angleterre et en Hollande, les moines furent chassés de leurs demeures séculaires, traqués comme des bêtes fauves, et malgré tous les tourments, ils préférèrent l'exil et l'échafaud à la honte de trahir leurs serments et l'Église. En Allemagne un rationalisme ennemi du catholicisme avait donné naissance au fébronianisme et au joséphinisme. Les cloîtres, citadelles de la foi catholique romaine, ne trouvaient plus grâce aux yeux de ces sécularisateurs; il fallait les faire disparaître de par la loi. Joseph II commença l'œuvre de destruction.

Le dix-neuvième siècle se leva sur ces ruines, et la haine des ennemis de l'Église n'était point encore satisfaite. Mais l'heure de Dieu va sonner. Du sein de ces ruines encore fumantes va surgir une nouvelle vie; le vieux tronc bénédictin a pu être dépouillé de ses rameaux, mais ses racines plongent encore bien avant dans le sol fertile de la société chrétienne. Il croîtra de nouveau, et ses branches couvriront encore de leur ombre toutes les nations de la terre. Nous allons assister à une de ces résurrections que la Providence seule peut produire. Béni soit le Seigneur, car nous n'avons pas été entièrement consumés et il nous a laissé un germe de salut.

NOUVELLES BÉNÉDICTINES.

SUBIACO. — Une funèbre nouvelle nous arrive d'Italie ; c'est la mort du R^me P. Dom Raphaël Testa, arrivée le 24 septembre, en l'abbaye de Sainte-Scholastique de Subiaco, où il s'était retiré depuis quelques années. Né en 1813, il fut élevé à l'alumnat de Sainte-Scholastique de Subiaco et ne tarda

Digitized by Google

pas à se sentir appelé à l'Ordre de Saint-Benoît, dans lequel étaient déjà entrés son frère et sa sœur, actuellement prieure de Saint-Jean-Baptiste de Subiaco. Peu après sa profession qui eut lieu en 1830, sa vertu et sa science le firent choisir comme maitre des novices et de l'alumnat avec dispense d'âge. Son grand amour pour la discipline monastique lui fit adhérer à la réforme entreprise en 1842 par le R^me^ P. Dom Casaretto dont il fut longtemps le fidèle coopérateur avant de lui succéder dans la dignité d'abbé-général. Dans la nouvelle Congrégation qui se formait dès lors et ne devait pas tarder à être canoniquement érigée, il remplit successivement les charges de maître des novices à Pegli, près de Gènes, et de prieur à Saint-Julien d'Albaro ; en 1850 il fut nommé abbé de Saint-Julien, puis visiteur de la nouvelle Congrégation, et plus tard abbé de Saint-Jean de Parme. Enfin, il revint à Sainte-Scholastique en qualité d'abbé, là même où il avait reçu sa première éducation et fait sa profession monastique, remplissant en même temps les fonctions de procureur général des missions bénédictines de la Propagande. — Il ne quitta cette dignité que pour succéder en 1876 à D. Casaretto, en qualité d'abbé-général. Mais ayant perdu la vue, il fut obligé de résigner cette haute dignité en 1880, et revint vivre en simple moine à Sainte-Scholastique de Subiaco, où il vient de s'éteindre, couronné de mérites, vrai modèle de vertu pour tous ceux qui l'ont connu et entouré. D. Testa avait 74 ans d'âge et 56 de profession ; il avait fait son jubilé de 50 ans de prêtrise le 19 mars dernier.

ÉCOSSE. — Par bref de la fin du mois d'août dernier, le Saint-Père a daigné nommer prieur de l'abbaye de Fort Augustus, le R. P. Dom Kentigern Wilne, religieux profès de ce nouveau monastère placé sous la juridiction directe du Saint-Siège.

BOHÊME. — Nous apprenons le résultat de l'élection au siège abbatial du monastère de Sainte-Marguerite de Brevnov, près de Prague. C'est le Rév. Père Dom Rupert Smolik, moine de cette abbaye, profès de 1857, qui a été désigné comme successeur du Rév^me^ P. D. Jean Népomucène Rotter, décédé, il y a peu de mois. Le nouvel élu est né en 1832 ; il est Docteur en théologie, conseiller consistorial diocésain, et professeur-doyen émérite à l'université de Prague.

BELGIQUE. — Le 20 août dernier a eu lieu l'inauguration du monastère de Steenbrugge près de Bruges, et l'introduction de l'observance régulière dans cette nouvelle fondation de la Congrégation de Subiaco.

Depuis plusieurs années, un petit nombre de religieux y résidaient déjà et desservaient la nouvelle Église bâtie en ce hameau. Aujourd'hui, ils y ont bâti la moitié d'un beau monastère, et ont vu s'accroître considérablement leur nombre par l'arrivée de nouveaux confrères venus du monastère d'Afflighem. Nous apprenons que S. G. Mgr Ballsieper, évêque de Tanasie, vicaire apostolique du Bengale Oriental, moine de ladite congrégation, a présidé à la cérémonie.

ESPAGNE. — Nous n'avons pas encore réuni les matériaux suffisants pour donner une biographie de S. G. Mgr Serra, O. S. B. décédé en Espagne, il y a peu de semaines. En attendant un travail complet que nous publierons prochainement, nous nous contenterons de la notice suivante envoyée d'Espagne à l'*Univers*.

Digitized by Google

« Vous avez déjà appris la mort de l'illustre évêque de Daulia, dom Joseph-Marie-Benoit Serra, de l'ordre de Saint-Benoît. Mgr Serra s'est toujours distingué par la pureté de sa doctrine. Il était né à Matario (Catalogne) le 11 mai 1810. Tout jeune encore, il entra au noviciat des RR. PP. Bénédictins du monastère de Saint-Martin de Compostelle. Après l'expulsion de 1835, le jeune moine, voulant rester fidèle à ses vœux, se rendit en Italie, au monastère de la Cava (Naples). La congrégation de la Propagande envoya dom Serra aux missions d'Australie, où, après avoir été vicaire général de Mgr Jean Brady, il fut, avec Mgr Salvado, le restaurateur de la famille bénédictine. Au consistoire du 11 juin 1857, le pape Pie IX le préconisa évêque de Port-Victoria, et plus tard évêque de Daulia *in partibus* et coadjuteur de l'évêque de Perth. Sa mauvaise santé l'obligea à quitter sa chère mission, et il revint en Espagne, où il se consacra au salut des âmes jusqu'à son dernier soupir. L'Espagne catholique a perdu dans l'évêque de Daulia un ferme champion de la doctrine catholique dans toute sa pureté. »

AUTRICHE. — Par circulaire du 16 septembre, le R^me^ P. Abbé de Melk (Autriche) invite ses collègues, les abbés des monastères bénédictins et cisterciens d'Autriche, et si possible, des autres pays, à une conférence qui se tiendra à Vienne le 12 octobre. Les points principaux indiqués comme devant fournir la matière aux délibérations des prélats, sont les suivants: 1° Le développement de la revue de l'Ordre « *Studien* », qui se publie à Raigern depuis 1880, et diverses questions se rattachant à sa rédaction et à son administration; 2° La part que prendront l'Ordre Bénédictin et l'Ordre Cistercien au jubilé sacerdotal de S. S. Léon XIII; la possibilité de lui offrir, à cette occasion, un monument historique; 3° La part que prendront les deux Ordres au rétablissement de l'ancienne université bénédictine de Salzbourg; 4° Certaines mesures pour resserrer les liens d'union existant entre les différents monastères des deux Ordres, et en particulier les suffrages à offrir pour les religieux défunts.

AMÉRIQUE (Indian Territory). — On nous informe de la récente nomination d'un nouveau Préfet Apostolique de la mission de l'Indian Territory, dans les États-Unis. Le choix du Saint-Siège pour cette mission difficile s'est porté sur le R. P. Dom Ignace Jean, depuis bien des années supérieur du monastère de Saint-Benoît-sur-Loire et curé de cette paroisse.

Nos lecteurs savent que c'est à Saint-Benoît-sur-Loire, autrement dit Fleury, que, depuis une longue série de siècles, repose le corps vénéré de notre B. Père saint Benoît, dans la splendide basilique romane qui fut bâtie en son honneur, quelque temps après que ses reliques eussent été apportées d'Italie. Le nouveau prélat est né en 1846 et a fait profession à la Pierre-qui-Vire en 1868.

MISSIONS. — Depuis quelque temps déjà nous voyons se manifester de différents côtés le désir de répandre dans les missions le culte de saint Benoît et l'usage de sa médaille, dont l'emploi est reconnu si efficace chaque fois que l'on se trouve en présence des agissements du malin esprit. Or, nul n'ignore que dans les pays non encore éclairés par la lumière de l'Évangile la puissance et l'intervention de Satan se montrent au grand

Digitized by Google

jour : les missionnaires ont à lutter pour ainsi dire corps à corps avec lui. Il est de fait que les missionnaires qui ont eu recours à la médaille de saint Benoît, en ont reconnu la grande efficacité ; à chaque instant il nous est donné de lire les récits merveilleux qu'ils envoient d'au-delà des mers. — Nous ne pouvons qu'encourager puissamment les personnes pieuses qui nous ont témoigné le désir de coopérer à la diffusion de la sainte médaille, et nous leur prêterons volontiers notre concours par la publication d'une petite brochure explicative de la médaille, spécialement destinée aux missions. Cette brochure devra être traduite en beaucoup de langues et envoyée aux missionnaires en grandes quantités avec des médailles à distribuer. Il est digne de remarque que le Saint-Père, par les nouvelles prières à réciter après la Messe, vient d'attirer l'attention spéciale des fidèles sur l'intervention des malins esprits, et de les pousser à combattre l'action diabolique par tous les moyens possibles. L'expérience nous permet de croire que la médaille de saint Benoît est un des moyens les plus efficaces pour arriver à ce but, et c'est pourquoi nous nous ferons un devoir de travailler à sa diffusion, surtout dans les missions où elle est moins connue. Plusieurs offrandes nous ont déjà été transmises dans ce but. — Une nouvelle preuve de la protection efficace de saint Benoît pour les missions, c'est que souvent les missionnaires lui dédient leurs églises et leurs chapelles; il y a quelques mois, nous parlions à nos lecteurs d'une chapelle à élever à notre B. Père, en Chine; aujourd'hui nous apprenons que Mgr de Courmont a le projet de fonder au Zanguebar un nouveau village chrétien qu'il placera avec son église, sous le patronage et le vocable de Saint-Benoît.

NOTRE-DAME D'IGNY. — La France, au milieu de ses malheurs, a vu rétablir canoniquement une de ses anciennes abbayes, dans le diocèse de Reims. Dès 1875, Mgr Langénieux, archevêque de Reims, établissait à Igny un petit groupe de moines Cisterciens ; après onze ans de développement, la communauté naissante se voyait mûre pour être érigée en abbaye, et Mgr Langénieux, devenu Cardinal, crut devoir choisir l'année même de son élévation à la pourpre pour couronner la belle œuvre qu'il avait entreprise et si généreusement soutenue. Le 20 août dernier, en la fête de St Bernard, père des Cisterciens, il obtenait un rescrit pontifical l'autorisant à ériger le prieuré en abbaye. Le 6 septembre, avait lieu à Igny l'élection du premier abbé sous la présidence du R^me^ P. D. Candide, abbé de Ste Marie-du-Désert. Tous les suffrages de la communauté se portèrent sur le R. P. D. Augustin qui fut proclamé canoniquement élu abbé d'Igny. Puisse ce jeune rameau qui reverdit malgré la tempête, sur le vieux tronc d'Igny, produire de nombreux fruits pour la société et surtout pour le Ciel !

Digitized by Google

LE PÈLERINAGE DE SAINT-BENOIT A MAREDSOUS.

Actions de grâces du mois.

PÈLERINAGE d'actions de grâces pour faveurs obtenues par l'intercession de saint Benoît.

2. UNE pauvre femme remercie saint Benoît de lui avoir accordé une grâce temporelle.

3. UNE famille témoigne sa reconnaissance au Bienheureux Père pour des grâces multiples obtenues par son intercession.

4. MON RÉVÉREND PÈRE,

UNE personne était accablée d'épreuves. Je lui ai donné une médaille du saint Patriarche. Depuis qu'elle a commencé une neuvaine en son honneur, tout va bien. Que de bénédictions n'obtenons-nous pas de Dieu par son glorieux Serviteur !

5. UNE famille désirant obtenir une faveur précieuse commença une neuvaine en l'honneur de la sainte Vierge, de saint Joseph et de saint Benoît, avec promesse d'exprimer, le cas échéant, sa reconnaissance dans le « *Messager* ». Elle eut dès le sixième jour de la neuvaine la consolation de se voir pleinement exaucée.

6. MON RÉVÉREND PÈRE,

UNE mère de famille s'est adressée à saint Benoît pour obtenir la conversion de son fils aîné et la guérison de son fils cadet. Après une neuvaine pour chaque enfant pendant le mois de mars, elle a obtenu de saint Benoît et de saint Joseph ce qu'elle demandait. Comme l'intervention de ces bons saints a été bien marquée, je me permets de vous l'écrire afin que honneurs et grâces leur soient rendus. J'ai moi-même obtenu de saint Benoît plusieurs grâces et bienfaits, en faveur de mes enfants surtout.

Recommandations.

BEAUCOUP d'affaires temporelles. — 2 religieuses malades. — Cinq familles se recommandent dans leurs intérêts spirituels et temporels. — 14 enfants malades. — Plusieurs curés recommandent leurs paroisses et leurs écoles. — Deux personnes qui après avoir invoqué saint Benoît ont trouvé de l'amélioration dans leur état, se recommandent de nouveau aux prières. — Une pauvre malade qui souffre depuis vingt ans. — Plusieurs malheureux pécheurs. — Trois jeunes ménages. — Un homme adonné à la boisson. — Plusieurs jubilés et missions. — Cinq vocations. — Des personnes bien éprouvées. — Un malade souffrant beaucoup depuis plusieurs mois demande une bonne mort. — Conversion de plusieurs pécheurs. — Une mère de famille rhumatisée. — Deux personnes en danger de mort qui ont particulièrement besoin d'une bonne préparation. — Cinq défunts. — Une orpheline. — Une famille troublée. — 16 malades dont un depuis 8 ans d'une goutte sciatique. — Deux pères de famille. — Un jeune ménage qui demande la bénédiction dans le mariage. — Enfant malade du nom du Benoît. — Une pauvre âme que le démon gouverne.

Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1886-87. — N° 9. — 21 Novembre.

CHRONIQUE LITURGIQUE.

28 novembre. — Premier dimanche de l'Avent. Commencement de l'année liturgique.

QUOIQUE semi-double seulement, ce dimanche est grand dans l'Église de Dieu : c'est lui qui ouvre dans sa sévère majesté, tempérée d'une si ravissante poésie, le cycle merveilleux de la liturgie sacrée. C'est le premier dimanche de l'Avent, c'est-à-dire, le premier de ces quatre dimanches qui nous séparent encore de l'anniversaire de la naissance du Sauveur : le premier jour de cette période d'espérance et d'attente ineffable, qui doit nous préparer à profiter amplement des grâces de la venue de JÉSUS-CHRIST. Telle est son importance, que jamais on ne peut l'omettre ; lors même qu'une fête d'un rang tout à fait supérieur viendrait à tomber ce jour-là, la préférence sera toujours donnée au dimanche. Mais ce privilège, dans la liturgie actuelle, est restreint à la messe et à l'office de la nuit et du jour ; les premières et les secondes vêpres le cèdent aux fêtes doubles qui pourraient se rencontrer soit le samedi précédent, soit le lundi qui suit.

Ce n'est jamais sans éprouver une profonde impression de reconnaissance et d'espérance que nous nous retrouvons chaque année devant ce portique mystérieux de tout l'édifice liturgique. Nous avions achevé la route tracée par la sainte Église : arrivés au terme, nous attendions avec une sorte d'effroi le dénouement suprême de ce drame solennel. Nos péchés, hélas ! ne nous faisaient que trop redouter cette venue du Juge suprême, prédite si souvent dans les oracles des Prophètes, et rappelée à notre foi dans les épîtres et les évangiles des semaines précédentes. Mais quoi ? Tandis que le silence morne plane sur les ombres de la nuit, voici qu'une voix retentit soudain à nos oreilles : « Mes frères, il est temps de sortir du sommeil : notre salut n'est plus loin. » Puis soulevant déjà pour nous le voile des ténèbres, la sainte liturgie nous fait pressentir le jour, ce Jour divin, par lequel ont été créés nos jours d'ici-bas, le Verbe-Lumière, qui s'apprête à sortir de la « cellule d'honneur du sein virginal », pour illuminer tout l'univers de ses incomparables splendeurs ; le Verbe-Miséricorde, le Verbe-Sauveur, qui a eu compassion de l'état du monde voué à la mort, et que

Digitized by Google

Dieu le Père va enfin nous montrer. O annonce d'une suavité sans égale ! O consolation qu'un Dieu seul peut donner ! Bénie soit la voix qui la fait retentir à nos oreilles, qui crie aux cieux de donner leur rosée, qui supplie la terre de germer le Sauveur !

Mais comment décrire le caractère imposant de l'office de la nuit, auquel malheureusement les fidèles ne prennent plus aucune part ? C'est d'abord le commencement sublime de la prophétie d'Isaïe, qui sera continuée chaque jour, jusqu'à ce que « la Vierge ait enfanté son Fils ». Puis, dans des répons empruntés tantôt aux Prophètes, tantôt au récit évangélique de l'Annonciation, l'Église plonge son regard dans le lointain ; elle voit venir la puissance de Dieu ; elle contemple par avance la gloire réservée au Rédempteur; elle s'excite elle-même à la confiance en répétant sans cesse les promesses divines ; elle s'adresse à la Vierge de Nazareth, et la saluant par les paroles de l'Ange, elle se réjouit de ses grandeurs, et témoigne son impatience de voir enfin le fruit béni de son chaste sein.

Comme dans toutes les circonstances solennelles de l'année liturgique, ce sont les deux grands papes saint Léon et saint Grégoire qui ont l'honneur d'expliquer dans les leçons le texte sacré. Leurs enseignements ont principalement pour objet la venue future du Christ comme Juge souverain des vivants et des morts. Saint Léon nous recommande de nous abstenir de tout ce qui peut empêcher le vol de l'âme vers la divine sagesse : il propose comme but à tous les chrétiens cet état bienheureux où l'esprit goûte en paix les délices éternelles, en dirigeant vers la contemplation jusqu'aux actions plus ou moins distrayantes, qui ne sauraient manquer entièrement ici-bas. Saint Grégoire nous fait entendre un de ces avertissements si fréquents chez les anciens Pères, auxquels les commotions terribles qui préparèrent le moyen âge, semblaient être les avant-coureurs immédiats du Juge qui était proche.

La pensée du jugement, c'est donc là ce qui doit nous occuper durant ces jours : et c'est pour cela que l'Église supprime soudain plusieurs de ses cantiques de joie, pour s'entourer d'un appareil austère, qui appartient en propre au Carême et aux temps de pénitence. Autrefois même, dans toute l'Église, comme maintenant encore à Rome et dans les anciens Ordres religieux, on observait, dans une mesure plus ou moins étendue, la loi du jeûne et de l'abstinence. Les pieux fidèles ne manqueront point de suivre cette impulsion de l'Esprit-Saint, en se livrant, dans la mesure du possible, à quelques actes surérogatoires de prière, de charité et de pénitence.

Mais surtout saisissons bien le sentiment sur lequel l'Église insiste dans la messe du jour. Ce sentiment, c'est la confiance. A l'exception de la communion, les chants de la messe nous le répètent sans cesse dans les mêmes termes : « Vers vous, Seigneur, j'ai levé mon âme. » Oui, cette âme est à l'étroit, elle manque d'air ici-bas ; elle veut vivre dans une atmosphère plus pure, elle veut être debout, prête à saluer votre lever radieux, ô divin

Digitized by Google

Soleil de justice, qui voulez bien encore descendre une fois pour nous, dans les ombres de Bethléem.

30 novembre. — S. André, Apôtre, *double de 2e classe.*

ANDRÉ eut l'honneur d'être le premier appelé de tous les Apôtres ; de sorte que ce fut lui qui annonça tout d'abord à Simon, son frère, le futur Pierre : « Nous avons trouvé le Messie. » On remarque dans la suite du saint Évangile, qu'il attirait surtout par sa bonté ; de sorte qu'on le choisissait volontiers comme introducteur auprès de JÉSUS.

C'est encore ce même rôle qu'André remplit pour nous au commencement de cette année liturgique. De la croix qui lui sert de chaire, il nous montre le chemin que nous aurons à parcourir, si nous voulons suivre le divin Maître par la contemplation de ses mystères.

La fête de saint André n'était pas autrefois mise sur le même rang que les autres fêtes des saints Apôtres : les prérogatives dont l'avait honoré le Sauveur, l'histoire si touchante de sa Passion, enfin sa place même sur le cycle, avaient vivement frappé la foi des fidèles : de sorte que ce jour faisait véritablement époque dans la dévotion des chrétiens.

Aujourd'hui encore, l'office romain nous rappelle les traits les plus saisissants de cette légende si connue, si commentée durant les siècles passés. On entend tour à tour les courageuses réponses de l'Apôtre au proconsul d'Achaïe, ses élans enthousiastes vers la croix qui l'attend, les cris et les supplications du peuple qui veut le sauver : tout cela forme un véritable drame, auquel nos pères assistaient avec une sorte de passion ; passion qui se montrait jusque dans les invectives contenues dans la séquence de la messe à l'adresse d'Égée, le cruel persécuteur de l'Apôtre.

1 décembre. — Saint Éloi, évêque.

DANS nos contrées ce jour est célèbre par la fête de saint Éloi, évêque de Noyon et de Tournai, au VIIIe siècle. Il fut l'un des principaux propagateurs de la foi parmi nos ancêtres. Sa profession primitive l'a fait choisir comme le patron des forgerons.

3 décembre. — Saint François Xavier, Conf.

LES fidèles ne manqueront pas d'intéresser en ce jour le glorieux compagnon de saint Ignace, l'apôtre des Indes et de la Chine, au succès des missions catholiques de ces pays si cruellement éprouvés depuis deux ans.

4 décembre. — Sainte Barbe, Vierge et Martyre.

L'ÉGLISE fête, en ce jour, saint Pierre Chrysologue, qui illustra le siège de Ravenne au Ve siècle. Mais la vierge et martyre sainte Barbe, dont on fait seulement mémoire, est demeurée plus populaire dans nos contrées, à cause de la protection surnaturelle qu'on réclame auprès d'elle contre tous les accidents subits, particulièrement ceux qui proviennent de la part du feu.

Digitized by Google

L'origine de cette confiance particulière de nos ouvriers mineurs et autres tient à la légende même de la sainte. Cette légende, en effet, raconte comment le malheureux père de la vierge chrétienne, après s'être fait son dénonciateur et son bourreau, tomba soudain frappé de la foudre. Ce châtiment a fait une vive impression sur l'esprit des générations, qui dès lors se sont mises à invoquer la sainte pour obtenir d'être délivrées de la mort subite et des malheurs qui peuvent y donner lieu.

5 décembre. — Second dimanche de l'Avent, *semid.*, avec mémoire de saint Sabbas, abbé.

Le second dimanche de l'Avent est rempli des paroles de consolation adressées par les Prophètes, à Jérusalem, figure de l'Église qui pleure ses malheurs, et attend avec impatience le salut promis. Le trait le plus saillant est la célèbre prophétie d'Isaïe, touchant la verge qui doit sortir de la souche de Jessé ; la fleur, sur laquelle l'Esprit aux sept dons se reposera dans sa plénitude ; la paix universelle que chanteront un jour les poètes païens, lorsque Auguste ayant fermé le temple de Janus, le Roi pacifique Jésus montrera les traits incomparables de son visage, après lequel soupire toute la terre.

La messe du jour est parfaitement en harmonie avec l'office. La station, c'est-à-dire, l'église de Rome où le Pape et toute sa cour se rendaient pour célébrer la fonction, était la vénérable basilique de Sainte-Croix en Jérusalem, qui représente dans l'économie de la liturgie romaine la ville de Jérusalem elle-même. C'est pourquoi aussi l'introït commence par ces paroles : « *Populus Sion*, Peuple de Sion, peuple de Jérusalem, voici le Seigneur qui vient vous sauver. »

Dans l'épître, l'Apôtre saint Paul nous rappelle qu'une des jouissances de ce saint temps doit être de nous consoler des longueurs de l'attente par la lecture des divines Écritures, qui renferment nos espérances. Il en tire, comme exemple, un oracle relatif aussi à la souche de Jessé, pour nous montrer dans le rejeton qui en sortira, non seulement le sauveur d'Israël, mais l'espoir et le roi des Gentils eux-mêmes, appelés à mériter le nom de « Peuple de Sion » et à composer le temple vivant de la Nouvelle Alliance, destiné à remplacer le vieil édifice matériel, bientôt détruit par les Romains vainqueurs.

Dans l'évangile, nous apparaît un nouveau personnage, dont le nom retentira souvent à nos oreilles durant cette période de l'Avent. C'est Jean, le saint Précurseur, le dernier et le plus grand des Prophètes, le nouvel Élie, celui dont il est écrit : « Voici que j'envoie mon Ange pour préparer la voie devant vous. » Il fait bon écouter les graves leçons du paranymphe de l'Époux ; parfois ses accents sont austères, mais il nous donne lui-même l'exemple. En suivant ces exemples, nous pourrons avec lui « nous réjouir

Digitized by Google

d'une grande joie, lorsque l'Époux sera venu, que nous nous tiendrons près de lui pour entendre sa voix » et contempler de près sa ravissante beauté.

6 décembre. — Saint Nicolas, évêque, *double.*

DÈS les vêpres du dimanche, commence l'office du saint évêque de Myre, saint Nicolas, le Martin de l'Orient, et comme lui, le saint cher aux enfants de nos populations chrétiennes. On sait peu de chose de sa vie ; mais quelques beaux traits de sa légende se sont gravés dans la mémoire des fidèles, et lui ont acquis cette popularité qu'il n'a pas encore entièrement perdue de nos jours. C'est surtout depuis sa translation à Bari, ville de l'Italie méridionale, vers le milieu du XIe siècle, que son culte est devenu florissant en Occident. Aujourd'hui encore, dans la magnifique basilique qui recouvre ses reliques, les fidèles sont chaque jour à même de constater le prodige incessant de l'huile miraculeuse, qui coule de la tombe du glorieux thaumaturge. Nous avons déjà donné précédemment la relation d'un témoin oculaire et autorisé touchant ce fait merveilleux (1).

7 décembre. — Vigile de l'Immaculée Conception. Fête de saint Ambroise, Év., Conf. et Docteur, *double.*

LA vigile de l'Immaculée Conception est d'institution récente. C'est le Souverain Pontife Léon XIII actuellement régnant qui l'a rendue obligatoire dans toute l'Église. A cause de l'importance des Féries de l'Avent on n'en fait aucune Mémoire dans l'Office. Mais dans les cathédrales et collégiales on en célèbre la Messe après None ; et tous les prêtres doivent au moins en faire mémoire dans la Messe de la fête.

Cette fête est celle du saint évêque de Milan, le premier dans l'ordre chronologique des quatre grands docteurs de l'Église Latine. On sait que le nombre des Saints fêtés comme docteurs s'est considérablement accru dans les derniers siècles. Autrefois, on ne donnait ce titre qu'à saint Ambroise et à saint Augustin, à saint Jérôme et à saint Grégoire. Maintenant encore dans les anciens Ordres religieux qui ont conservé leur liturgie traditionnelle, ce sont les seuls aux Messes desquels on chante le *Credo*, et dont les fêtes prennent rang parmi les *doubles.*

8 décembre. — Fête de l'Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie, *double de première classe avec Octave.*

EN même temps qu'il en a institué la Vigile, Sa Sainteté Léon XIII a élevé la fête de l'Immaculée Conception au rang des solennités supérieures du culte catholique, de celles où il sied que les Prélats assistent pontificalement aux offices, et où les métropolitains peuvent porter le saint *pallium.*

1. Voir *Le Messager* du 21 août 1886, p. 287.

Digitized by Google

On sait combien cette solennité est chère au peuple chrétien de nos jours, combien dans le passé aussi elle excita un enthousiasme véritablement chevaleresque, non seulement sur les bancs des grandes Universités, mais même dans les rangs des guerriers et des gentilshommes chrétiens.

La sainte Église, dans l'office, nous rappelle constamment ces deux choses: la chute originelle où nous étions tombés en Adam, et le magnifique privilège d'immunité réservé à Marie, privilège dont le salut de l'Ange contenait déjà l'énoncé mystérieux et profond. L'office ne renferme plus guère de ces élans tendres et naïfs, de ces compositions majestueuses et poétiques, qui relèvent les offices des anciennes fêtes de la Vierge. Il semble qu'il y ait plus de préoccupations théologiques, plus d'accommodations de textes de l'Écriture. Mais ces textes sont choisis avec un art incontestable, et dans sa vieillesse encore l'Église a su trouver des accents dignes de sa Reine.

Durant les jours de l'Octave, qui sont comme la continuation de la fête elle-même, on lit à l'office les passages les plus remarquables de la Bulle *Ineffabilis* par laquelle Pie IX, à la date mémorable du 8 décembre 1854, déclara que la croyance à l'Immaculée Conception de Notre-Dame était au nombre des dogmes révélés de notre sainte foi.

12 décembre.— Troisième dimanche de l'Avent *(Gaudete); semid.*

CE dimanche est considéré comme le milieu de la sainte carrière de pénitence préparatoire à la Nativité du Seigneur. C'est pourquoi l'Église nous donne un moment de relâche en nous invitant plus que jamais à nous laisser aller aux sentiments de joie, que doit causer en nos cœurs la certitude de l'approche du Sauveur. Au saint autel, les ornements des ministres sacrés sont plus amples et moins lugubres; les fleurs et la verdure décorent les gradins; les sons harmonieux de l'orgue retentissent de nouveau sous les voûtes du temple. C'est le *Gaudete;* c'est la joie, c'est la paix, qui vient de l'espoir fondé de voir nos prières exaucées auprès de Dieu, et surtout celle par laquelle nous demandons si ardemment la venue de notre Emmanuel. Déjà l'Office divin fait entendre le nom si doux de Bethléem; les figures les plus gracieuses se multiplient dans les riants paysages par lesquels la sainte liturgie nous achemine vers notre Rédempteur; l'horizon commence à s'illuminer des lueurs rosées de l'aurore. Reprenons courageusement notre route, et ouvrons les yeux de notre cœur, afin que lorsque la rosée céleste sera descendue sur la terre, nous ne puissions nous voir adresser le même reproche que Jean-Baptiste faisait aux hommes de Judée: « Au milieu de vous se tient quelqu'un que vous ne connaissez point. »

13 décembre. — Sainte Lucie, Vierge et Martyre, *double.*

NOUS parlions hier de lumière, et voici qu'au-devant du Christ, nous arrive aujourd'hui la gracieuse vierge de Syracuse, qui porte la *lumière* jusque dans son nom. Cette signification, gravée dans la mémoire

Digitized by Google

des fidèles, et peut-être aussi certaine confusion avec une autre vierge d'Alsace, sainte Odile, fêtée également en ce jour, ont fait regarder Lucie comme la patronne spéciale de ceux qui souffrent des maux d'yeux: c'est pourquoi on la voit souvent représentée portant des yeux sur un plateau.

Lucie fait partie avec Agnès, Cécile et Agathe du noble quadrige des grandes vierges romaines, dont le nom revient chaque jour sur les lèvres du prêtre au moment redoutable du canon de la messe. Leurs offices ont conservé quelques particularités anciennes, qui font de ces fêtes quelques-unes des perles les plus précieuses de l'écrin de la sainte liturgie.

15, 17 et 18 décembre. — Quatre-Temps de l'Avent.

LES Quatre-Temps remontent tout à fait à l'origine de l'Église, qui, en cela comme en plusieurs autres choses, n'avait fait que retenir les institutions de l'ancienne Loi en les transfigurant. Mais entre tous les Quatre-Temps, il n'en était pas de plus célèbres que ceux de décembre: c'étaient les seuls, semble-t-il, auxquels les Papes à l'origine fissent les Ordinations, fonction qui est encore aujourd'hui un des grands événements des Quatre-Temps. Leur office emprunte une signification particulière, depuis qu'on l'a fondu avec la liturgie de l'Avent. Le mercredi surtout était célèbre au moyen âge: de nos jours encore le peuple le connaît sous le nom de la *Messe d'Or*. Les fidèles se soumettront avec joie aux quelques pratiques de pénitence imposées par l'Église en ces trois jours, les acceptant avec empressement comme une légère compensation des pieuses austérités dans lesquelles nous ne pouvons plus suivre nos pères, durant ce temps de préparation à la venue du Seigneur.

17 décembre. — Commencement des grandes Antiennes.

LES vêpres du 17 décembre offrent toujours un moment solennel, dans les églises qui ont conservé quelques restes des traditions liturgiques. Après le chant des psaumes et de l'hymne, on voit s'avancer vers le sanctuaire un prêtre revêtu d'une chape violette et précédé de jeunes clercs portant les flambeaux. Arrivé au milieu, il entonne d'une voix grave l'antienne: *O sapientia*. Le chœur, saisi d'un saint transport, continue le chant mélodieux, tandis que l'airain sacré résonne dans le clocher aérien, allant annoncer de sa grande voix l'arrivée prochaine du fruit béni de la Vierge Marie.

C'est ce qu'on appelle les *Grandes Antiennes* ou les *O de l'Avent*. Les fidèles qui désirent de plus amples détails sur ce touchant usage, peuvent se reporter au travail que nous avons donné l'an dernier. (V. t. II, p. 512.)

Digitized by Google

18 décembre. — En plusieurs Églises, fête de l'Expectation de l'Enfantement de la Vierge.

EXPECTATION veut dire attente. C'est donc un jour consacré à attendre comme plus prochain l'Enfantement de Notre-Dame, afin de la féliciter et de lui exprimer le vif désir que nous avons de posséder son trésor. C'est pourquoi ce jour est toujours le huitième avant Noël. Cette fête prit naissance de bonne heure dans les Églises d'Espagne; elle y tint même longtemps lieu de la fête de l'Annonciation, que l'on avait quelque scrupule de célébrer en Carême. Aujourd'hui encore, elle n'est pas obligatoire dans l'Église entière; mais beaucoup de diocèses, à l'exemple de Rome, se sont empressés de donner à la Vierge ce nouvel et délicat hommage de tendresse et d'admiration.

19 décembre. — Quatrième dimanche de l'Avent *(Rorate); semid.*

L'OFFICE de ce dimanche, le dernier avant la venue de Celui que nous désirons, commence par ces paroles que nous avons eues sur les lèvres durant tout le cours de l'Avent: *Rorate, cœli desuper:* Cieux, laissez couler d'en haut votre rosée, et que les nuées versent cette pluie, qui est le Juste par excellence! Le Prophète presse plus que jamais les fils d'Israël de s'unir, de s'assembler pour attendre le Sauveur, pour aller à sa rencontre; la trompette sacrée retentit dans Sion, la plénitude des temps est arrivée; le sceptre est sorti de Juda, les nations sont dans l'attente. Venez, Seigneur: montrez votre face, et nous serons sauvés. Oui, le voilà qui s'avance: c'est lui, le Roi de Justice, celui dont la génération n'a pas de fin, notre Pontife; il vient, il fait son entrée, il va sauver les nations et nous ouvrir la route des cieux. Encore quelques jours, et la fille de Sion le contemplera sur sa montagne.

21 décembre. — Saint Thomas, Apôtre, *double de 2e classe.*

AU sein des ombres du solstice d'hiver, c'est l'Apôtre saint Thomas qui vient tempérer nos ténèbres. Disciple plus lent à croire encore que tous les autres, il vit du moins succéder dans son cœur la foi la plus ardente au mouvement d'incrédulité qui l'avait d'abord entraîné. Demandons-lui de nous obtenir cette foi vive, cette foi au regard perçant, qui doit nous faire reconnaître le Verbe infini, consubstantiel au Père, à travers les langes et la paille de l'humble crèche de Bethléem.

24 décembre. — Vigile de Noël.

C'EST la dernière grande journée qui nous sépare de l'heureuse nuit où vont s'accomplir les promesses. Dès la veille, une voix avait dit: « Voici que s'est accompli tout ce que l'Ange avait dit de la Vierge Marie. » Mais non, il reste encore une chose; la Vierge a conçu ; seule, la nuit qui approche la verra enfanter JÉSUS. Aussi dès l'heure des laudes, l'office

Digitized by Google

devient plus solennel ; à prime, l'annonce de la grande solennité nous trouve tous prosternés dans un sentiment de reconnaissance et de pieuse émotion. Puis vient la grand'messe, célébrée autrefois par l'abbé lui-même dans les monastères.

Enfin le son à la fois imposant et joyeux des cloches annonce les premières vêpres de la Nativité du Seigneur. Elles seront pleines de clarté et de grandeur. Mais déjà la grande solennité aura commencé son cours, et nous nous réservons à la fois prochaine pour en entretenir nos lecteurs.

LES ORIGINES DE LA FÊTE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION.

Le *Messager* s'étant déjà occupé de ce sujet (t. I, pp. 413-418), nous croyons utile de compléter les renseignements fournis alors, sur les origines de la fête de l'Immaculée Conception en Occident. De nouvelles études publiées dans le *Downside Review* (1886. pp. 107-119), par un bénédictin anglais, nous permettent de préciser l'origine bénédictine de cette fête. Le premier document relatif à cette question était jusqu'ici la lettre écrite, en 1129, par Osbert de Westminster à l'abbé Anselme de Saint-Edmond. Un ancien calendrier de l'abbaye de Newminster à Winchester (Cott. MS. Titu. D, XXVII), écrit sous l'abbé Aelfwin (1034-1057), fait mention de la Conception de la Sainte Vierge au 8 décembre. Un autre calendrier de Oldminster (écrit vers l'an 1030), contient également cette fête (Cott. MS. Vitellius E. XVIII). Un pontifical et un bénédictional du XIe siècle, ayant appartenu à l'église d'Exeter (additional. MS. 28, 188), parlent aussi de cet office. D'autres livres liturgiques de l'église de Cantorbéry, écrits avant l'an 1050 (Harl. MS. 2892.ff. 189-90), contiennent diverses oraisons pour la fête de l'Immaculée Conception. Le résultat de ces découvertes est que la fête de l'Immaculée Conception n'a pas été introduite en Angleterre par l'abbé Anselme et conséquemment que ce dernier ne l'a pas empruntée aux moines grecs de Saint-Sabas, à Rome, comme le supposait le R. P. de Buck (1).

Le cartulaire de Saint-Edmond (Saec. XIV. Harl MS. 1005. ff. 207-208) attribue à l'abbé Anselme l'introduction de la fête dans ce monastère. La lettre d'Osbert à Anselme, éditée d'abord d'une manière incomplète par Anstruther (2), et complétée récemment par le bénédictin anglais d'après un manuscrit de Londres (Cott. MS. Vitellius XVII. f. 24 sqq), fait mention de l'opposition que rencontra l'introduction de cette fête en Angleterre de la part de certains Évêques, et de l'approbation que lui donna le synode de Londres en 1129, fait aussi constaté par les Annales de l'abbaye de Tewkesbury (ed. Luard p. 45). Il résulte de ces documents que, vers l'an 1128, la fête de l'Immaculée Conception était célébrée dans les

1. *Études de théologie*, 1860. T. II, 91.
2. *Epistolæ Herberti de Losinga*, Bruxellis, 1846, pp. 124-126.

Digitized by Google

monastères et cathédrales monastiques de l'Église anglo-saxonne, de même qu'en Normandie. Anselme fut le défenseur et le propagateur de cette fête.

Dès lors, la fête se répandit peu à peu dans l'Occident catholique. Nous la voyons célébrée pour la première fois, dans une partie de la Hollande, en 1280 (1).

Un bréviaire manuscrit de l'abbaye de Saint-Gérard (XIVe siècle) met la fête de l'Immaculée Conception au nombre des plus solennelles de l'abbaye (2).

LE BAPTÊME.

II. — Liturgie du baptême. — Son origine, son développement.

OUS avons considéré dans un premier article le grand mystère qui s'accomplit au Jourdain lors du baptême du Sauveur; et, en l'approfondissant quelque peu, nous avons vu rayonner autour de cette scène la naissance et la résurrection du Christ, ainsi que les grands faits de la création, du déluge et de la délivrance du peuple élu, faits qui résument l'histoire de l'Ancien Testament.

Voyons maintenant comment l'Église, sous l'action de l'assistance de l'Esprit-Saint, à elle promis par son divin Chef, a réalisé et poursuit chaque jour à travers les siècles la parole inspirée de Jean-Baptiste, montrant le Sauveur : « *Voici celui qui baptise dans l'eau et le Saint-Esprit,* » et cet ordre de Jésus à ses disciples, réunis au Cénacle, au soir de Pâques : « *Allez : baptisez toutes les nations au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.* »

Ces deux mots résument dans une admirable synthèse, tout le dogme et toute la liturgie du baptême.

***

« *Voici celui qui baptise.* » Cette parole nous montre que l'efficace vient non pas du disciple mais du Maître; et que le baptême conféré par les hérétiques, contrairement à ce que prétendaient les Donatistes, est valide parce que c'est le Christ lui-même qui baptise (3).

« *Dans l'eau* », ce mot exprime la *matière* première ou l'élément premier du sacrement; élément essentiel en vertu duquel le rite régénérateur institué par le Christ s'appelle *baptême de l'eau*, en opposition au baptême du *sang* et au baptême du *désir*, qui suppléent, en cas de nécessité, au sacrement proprement dit, suivant la parole mémorable que Jésus prononça en prédiction de sa passion *sanglante* : « Un *baptême* m'attend, et je brûle du *désir* de m'y plonger. »

« *Et dans le Saint-Esprit.* » L'*eau*, déjà propre par elle-même à signifier une action de purification, reçoit de l'Esprit vivifiant un nouveau principe,

1. Anonym. continuatio chronic. Emonis abb. Werum ap. Matthœus. *Analecta belgica*, t. III, p. 209-210. — 2. MS. du Séminaire de Namur. — 3. S. Aug. *in Joann.* Tr. IV. V.-VI.

Digitized by Google

surnaturel et divin, qui la rend apte à produire des opérations surnaturelles et divines, en vertu d'une efficacité dont la nature n'offre aucun exemple, et que l'on pourrait nommer suréminemment miraculeuse si elle n'opérait en vertu d'une loi constante portée par l'auteur divin de la nature et de la grâce.

Plus loin nous verrons que cette parole de Jean-Baptiste donna naissance au rite, si splendide aujourd'hui, de la *bénédiction des fonts.*

***

Nous venons d'analyser la parole prophétique du héraut ; voyons comment le Chef lui-même, envoyant ses généraux à la conquête du monde, formule sa proclamation messianique.

« *Allez !* » ... et ils marchent, ils volent... et leurs successeurs marchent et volent comme eux sans jamais s'arrêter dans leur course apostolique.

« *Baptisez.* » Cette parole du Sauveur nous exprime l'action de baptiser, ou l'application de la matière au sujet (1). *Baptiser*, du grec βαπτίζειν, que Tertullien traduit par *tingere*, exprime proprement une immersion, une action de plonger, semblable à celle que l'on fait subir à une étoffe dans la teinture. D'où il est facile de conclure que le mode primitif a dû être de baptiser par *immersion*, plutôt que par ablution. De plus, comme le mot *baptiser* se rapporte aux trois noms du Père, *et* du Fils, *et* du Saint-Esprit, la triple immersion a été de tout temps gardée dans l'Église. Nous aurons plus loin l'occasion de dire un mot de l'une et l'autre de ces pratiques.

« *Toutes les nations.* » C'est l'*extension* du sacrement dans l'espace et le temps ; en quelque sorte son *apostolicité* et sa *catholicité*. D'où il suit que l'hérésie des Judaïsants et celle de plusieurs docteurs d'Afrique, restreignant le salut par le baptême soit aux seuls Juifs, soit à une église particulière, sont directement contraires aux paroles du Seigneur (2).

« *Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.* » Ces paroles contiennent la *forme* qui donne à l'ablution sa signification propre et sa force sacramentelle. Car, bien que la matière ne soit pas moins nécessaire que la forme, la forme est néanmoins un élément plus directement spirituel ; elle est en quelque sorte à la matière ce que l'âme est au corps dans le composé humain ; ou, plus spécialement encore, ce que l'âme est au corps dans l'Homme-Dieu ; puisque le souffle du Saint-Esprit et la force du Christ pénètrent également la matière et la forme du sacrement, tout comme dans JÉSUS-CHRIST le corps et l'âme sont au même degré hypostatiquement unis à la divinité du Verbe.

Tels sont le dogme et la liturgie concernant le sacrement du baptême,

1. Nous disons : de la matière et non de la matière et de la forme ; parce que l'action de baptiser par elle-même n'implique aucune forme sacramentelle ; il serait autrement de l'action *sacramentelle* de baptiser qui ne peut exister sans la forme.

2. S. Aug. enarr. in Ps. 95.

Digitized by Google

dans leurs éléments premiers et essentiels, exprimés par les paroles du Précurseur et du Sauveur lui-même.

Nous nous sommes étendu quelque peu à les exposer parce que, ce fondement une fois bien établi, tout l'édifice liturgique n'en est plus qu'une évolution naturelle.

***

Si, à l'appui de cette analyse, nous considérons les grandes scènes de la première diffusion de la foi, nous voyons que la liturgie de la toute première administration du baptême n'est que l'expression des textes développés ci-dessus.

« Que ferons-nous donc ? » demandent, au matin même du jour de la Pentecôte, les Juifs et les prosélytes que la parole de Pierre vient d'électriser. Et le premier des Souverains Pontifes leur répond aussitôt : « Faites pénitence et que chacun de vous soit baptisé au nom de JÉSUS-CHRIST, pour la rémission de vos péchés. » Trois mille hommes crurent au Messie et furent baptisés (1).

Peu de jours après, Pierre en convertit cinq mille autres.

Tous les apôtres sans aucun doute s'unirent à leur Chef pour conférer aux nouveaux croyants le saint baptême. Car, pour ce qui est des trois mille, nous les voyons régénérés le jour même, et quant aux cinq mille, en même temps qu'ils sont vaincus par la parole évangélique, Pierre et Jean sont traînés devant le tribunal des Juifs (2), en sorte que les autres apôtres durent achever l'œuvre commencée.

Plus loin, dans le récit des Actes (3), nous trouvons que le diacre Philippe, miraculeusement transporté sur la route de Gaza, convertit à la foi chrétienne l'eunuque de la reine Candace d'Éthiopie, et que, apercevant une source au bord du chemin, le ministre dit à Philippe : « Voici de l'eau, qu'est-ce qui m'empêche d'être baptisé ? » — « Si vous croyez de tout cœur vous le pouvez être. » — « Je crois que JÉSUS-CHRIST est le fils de Dieu. » — Et l'eunuque ayant fait arrêter le char, Philippe descendit avec lui dans l'eau et le baptisa.

La mission de conférer le baptême n'était donc pas limitée aux Apôtres. Dans le même chapitre des Actes nous voyons que les conversions étaient aussitôt suivies du baptême (4).

Saul, lui aussi, reçut le baptême dans la maison de Jude immédiatement après qu'Ananie eut fait tomber le voile qui couvrait ses yeux.

La conversion du centurion Corneille et de sa famille, outre qu'elle contient les prémices de l'extension du baptême aux gentils, présente en outre la particularité que le Saint-Esprit descendit sur les néophytes même avant l'ablution sacramentelle : ce qui détermina l'apôtre Pierre à conférer immédiatement le baptême à ces nouveaux chrétiens.

1. *Act.* II. — 2. *Ibid.*, IV. — 3. *Ibid.*, VIII. — 4. *Ibid.*, VIII, 12 et 13.

Digitized by Google

Voilà ce que l'Écriture nous apprend de plus saillant sur la manière dont les apôtres ont pratiqué les paroles du Sauveur : « Baptisez, » etc.

Outre les éléments analysés plus haut nous trouvons dans ces faits que l'on ne demandait au néophyte que deux choses avant de le baptiser, à savoir : qu'il fût animé de l'esprit de pénitence et qu'il crût en la divinité du Christ.

***

Mais l'administration d'un aussi grand sacrement devait, à mesure que la société chrétienne s'étendait et se constituait comme telle, acquérir plus de solennité et recevoir une règle inspirée à la fois par la prudence et la charité.

Or, pour comprendre la liturgie du baptême, telle qu'elle nous est conservée et que le rituel romain la maintient en vigueur, il est indispensable de se faire une idée de la discipline primitive de l'Église dont la liturgie a conservé beaucoup de cérémonies pour en rappeler l'origine. Nous entrerons dans les détails à mesure que l'ordre du rituel nous y amènera ; toutefois avant d'aborder ce commentaire, qu'on nous permette quelques observations générales.

***

La plupart des nouveaux chrétiens étant des hommes faits, et leur nombre grandissant d'une manière prodigieuse, l'Église sentit dès les premiers temps le besoin de s'assurer de la disposition de ceux qui aspiraient au sacrement régénérateur ; à cette fin elle établit un état moyen entre l'infidélité ou le judaïsme et la vie chrétienne : un temps d'épreuve, dont le commencement était le premier appel à la foi et dont le baptême marquait le terme. La conséquence immédiate de cette discipline était l'administration du baptême en masse, à jours fixes, réglés par la liturgie. Cet état moyen s'appelait du nom générique de *catéchuménat*, et se divisait en trois degrés principaux.

Le premier degré comprenait les catéchumènes qui ne demandaient pas encore le baptême et qui n'étaient encore admis qu'à entendre la parole de Dieu, ce qui les faisait appeler *audientes*, *auditores*, auditeurs. S'ils demandaient le baptême, ils devenaient catéchumènes du second degré, ou catéchumènes proprement dits, et à cause de la foi initiale dans le CHRIST, que leur demande suppose, ils recevaient déjà leur nom de religion et s'appelaient *Christiani*. Ils avaient le privilège de demeurer dans le temple après les *auditores* afin de s'unir aux énergumènes et aux pénitents dans les prières qui se disaient sur eux. Ils s'y tenaient prosternés ou agenouillés, d'où leur venait aussi le nom de *substrati* ou *genuflectentes*, agenouillés. Enfin s'ils persistaient dans leur demande et que leur conduite le permettait, ils franchissaient le troisième degré. Ils s'appelaient *competentes* parce qu'ils *sollicitaient* le saint baptême ; *electi* parce qu'ils étaient *élus* par scrutin à le

Digitized by Google

recevoir ; enfin *fideles*, parce que leur *foi* avait fait ses preuves et qu'ils allaient s'unir aux baptisés (1).

Nous verrons plus loin quelles étaient les cérémonies d'initiation au 2e degré, et quelles dispositions immédiates précédaient le baptême pour les catéchumènes du 3e degré.

***

Un mot encore sur la durée du catéchuménat.

Il serait difficile de la préciser en un seul mot ; les différentes églises et les diverses époques ont varié sur ce point.

Sans parler des chrétiens négligents qui prolongeaient leur catéchuménat pour obtenir, disaient-ils, plus facilement, plus tard le pardon des péchés de toute leur vie (2) ; ni de ceux qui, à raison de leurs fautes, étaient retardés ou n'étaient pas admis au baptême ; ni enfin des dangers de mort, tels que naufrages, guerres, épidémies qui abrégeaient ce temps d'épreuve ; nous possédons quelques règles fixes capables de nous donner une mesure de la discipline de l'Église en ce point. Ainsi la *novelle* 144 de Justinien porte la durée de deux ans ; les constitutions apostoliques (3) prescrivent trois années.

En outre, il arrivait que pour cause d'inconduite, un *chrétien* du 2e degré était renvoyé parmi les *auditeurs* du 1er degré. Le concile d'Elvire (4) prolonge de cinq ans le temps des femmes qui seraient tombées dans le péché: tandis que celui de Néocésarée enjoint aux catéchumènes qui ont péché d'entendre la parole divine à genoux.

Dans la suite des siècles, la première rigueur de l'Église se relâcha, et nous citerons, parmi les faits de l'histoire plus récente de la propagation de l'Évangile, le trait rapporté par le biographe André, abbé de Saint-Michel. Saint Othon de Bamberg, après avoir instruit de la foi les habitants de la Prusse et de la Poméranie, leur imposa un jeûne de trois jours, après lesquels, leur ayant enjoint de se baigner et de se revêtir d'habits blancs, il les baptisa.

Plus tard le catéchuménat disparut comme institution régulière lorsque, vers le onzième et douzième siècle, la coutume de baptiser les enfants immédiatement après leur naissance fut devenue générale.

***

Remarquons cependant que, de tout temps, les enfants purent être pré-

1. Le lecteur quelque peu au courant des usages monastiques, remarquera l'analogie frappante qui existe entre les trois degrés du catéchuménat et les différentes étapes de la probation religieuse; analogie d'autant plus significative que les auteurs ascétiques donnent à l'émission des vœux le nom de *second baptême*.

2. S. Jean Chrysostome, *Ep. ad Hebr. Hom.* 13, s'étend longuement sur ces abus, et s'attache à faire sortir les catéchumènes de cette torpeur en montrant qu'ils s'exposent à mourir sans baptême et que en tous cas leur gloire sera moindre au ciel.

3. 1. 8. C. 38. — 4. Can. 11.

Digitized by Google

sentés au baptême aussitôt après leur naissance. Seulement la coutume n'était pas généralement suivie pour les raisons que Tertullien énumère (1) et qui tendent à faire mieux profiter le chrétien du grand sacrement, lorsqu'il est en âge de le comprendre. D'autres Pères, moins véhéments que le docteur africain, se contentent de demander que les enfants puissent parler, afin d'articuler eux-mêmes les engagements du saint baptême. Saint Grégoire de Nazianze (2) propose l'âge de trois ans, à moins qu'il n'y ait péril de mort.

Ce désir du saint docteur rappelle la touchante légende rapportée par Baudemond, dans la vie de saint Amand. Le saint apôtre faisait catéchumène le jeune roi Sigebert, enfant de Dagobert, quarante jours après sa naissance; or il advint que, personne ne répondant *Amen* à la prière qu'Amand venait de prononcer sur lui, Dieu ouvrit miraculeusement la bouche de l'enfant, qui répondit lui-même à haute voix *Amen* en présence de toute l'assemblée.

Les conseils de saint Grégoire n'étaient pas exclusifs, aussi voyons-nous beaucoup de chrétiens, issus de familles chrétiennes, rester dans le catéchuménat jusqu'à l'âge adulte : saint Ambroise, par exemple, et Satyre, son frère, l'empereur Théodose, le jeune Valentinien, saint Augustin et saint Grégoire de Nazianze lui-même étaient adultes quand ils reçurent le baptême. D'autres, comme Constantin et son fils Constantius, l'ont retardé davantage encore.

***

Le lecteur aurait grand tort de conclure de cet usage de ne pas baptiser immédiatement après la naissance, que le dogme de la nécessité du baptême était moins présent ou moins connu alors que dans les siècles postérieurs. Car, outre que l'on exceptait toujours les cas de danger plus ou moins imminent de mourir sans baptême, les docteurs, tant grecs que latins, s'accordent à dire que le baptême seul remet les péchés et donne la vie éternelle; la distinction entre le royaume des cieux, réservé aux baptisés, et la vie éternelle, qui serait le partage de ceux qui meurent sans baptême, n'est qu'une invention sacrilège de Pélage pour le besoin de sa cause(3).

Les catéchumènes eux-mêmes ne sont pas exempts de la loi universelle, à moins que, déjà avancés dans leur préparation et se trouvant dans l'impossibilité de recevoir le baptême, ils n'y aient suppléé par un désir ardent(4). Mais il nous faut nous borner dans cette esquisse de la discipline ecclésiastique des premiers siècles. Le peu que nous venons d'ébaucher à titre

1. Lib. de baptismo, c. 18. — 2. *Orat 40, in sacrum lavacrum.*

3. On peut voir à ce sujet les discours de saint Grégoire de Nazianze *(orat. in san. lavacrum)* de saint Grégoire de Nysse *(adv. eos qui diff. baptism.)* et de saint Jean Chrysost. *(cité plus haut)* comme aussi les écrits de saint Aug. contre les Pélagiens.

4. Voir saint Ambroise dans son oraison funèbre de l'empereur Valentinien le Jeune.

Digitized by Google

de préliminaires suffira pour faciliter l'intelligence des rites que nous allons désormais expliquer, et comme le rituel du baptême comprend la *bénédiction* des fonts et l'*administration* proprement dite du sacrement, nous traiterons successivement de chacune de ces deux cérémonies. *(A continuer.)*

DOCTRINE DE JÉSUS.

FAITES-VOUS DES AMIS. (Luc. 16. 9.)

DANS la société chrétienne, le riche est l'ami du pauvre : il a reçu de Dieu la mission de l'assister de ses aumônes et de le diriger par son exemple. Le riche donne au pauvre, son frère, non seulement son or, mais surtout sa main, son intelligence, son cœur. En retour, le pauvre donne au riche le ciel.

L'union du riche et du pauvre, dans le sein de l'Église, leur commune mère, c'est là un des principaux miracles qu'est venu opérer sur la terre la douce doctrine de Jésus notre Maître.

En dehors de l'Église, l'histoire comme les temps présents ne nous montrent entre le riche et le pauvre, que tyrannie et mépris d'une part, haine, révolte et vengeance de l'autre. Ouvrons les yeux et regardons autour de nous : dites-moi, n'en est-il pas ainsi de nos jours ?

On tremble, et avec raison, en songeant aux conséquences terribles que peut avoir pour la société l'état aigu où elle se voit amenée, pour avoir oublié, pour avoir méprisé la maxime de Jésus qui nous enseigne la charité.

La charité seule, si elle vient à prévaloir grâce aux efforts de l'Église, amortira le choc qui se prépare ; c'est elle aussi qui servira de base au rétablissement de la paix sociale.

***

« Sommes-nous charitables comme nous devrions l'être ? s'écriait le Père Lacordaire. Y a-t-il parmi nous des âmes ardentes, des âmes tendres, pour Dieu et pour les pauvres ? »

Et de fait, peu de chrétiens sont charitables comme l'Église l'entend et comme Jésus-Christ l'enseigne.

Pour pratiquer la vraie charité, celle qui sauve, celle qui ouvre le ciel, il faut non seulement donner, mais il faut donner de grand cœur, souvent, j'allais dire toujours. Car Jésus n'a-t-Il point dit : « Donnez à tous ceux qui vous demandent ? »

Pour être vraiment charitable, il ne suffit pas de jeter dédaigneusement au pauvre une pièce d'or prise sur votre superflu : aussi il en est, des riches, et l'on pourrait dire de ceux-là : *Beati divites, heureux ces riches*, il en est qui s'imposent de vrais sacrifices pour soulager leurs frères dénués de tout ; qui suppriment les fêtes, les voyages inutiles, le luxe de leurs demeures, la

Digitized by Google

recherche dans les aliments, afin de pouvoir verser plus largement dans le sein des malheureux, le pain et le vêtement que Dieu leur destine par leurs mains (1).

C'est beaucoup déjà, mais ce n'est pas assez : Le riche doit encore au pauvre, sa main, sa parole, son conseil, son cœur tout entier.

Le pauvre est son prochain, et il faut qu'il aime son prochain comme lui-même, pour l'amour de Dieu.

***

« Il est plus doux de donner que de recevoir, » nous dit JÉSUS d'après le témoignage de saint Paul (2).

Cette maxime ne renferme aucun mystère pour ceux qui sont parvenus à pratiquer la vraie charité du Christ. Pour les païens elle est une folie ; pour les chrétiens qui ne sont point charitables, elle est une énigme : car s'il leur arrive par surprise, de donner une parcelle de cet or qu'ils ont entassé, c'est plutôt par contrainte que par une généreuse compassion. Sont-ce là des chrétiens ?

Hélas ! il y a des hommes baptisés, qui se disent chrétiens, et *ne font jamais l'aumône.* Croient-ils pouvoir se sauver ?

N'est-ce pas à eux que le Seigneur dira un jour : Éloignez-vous de moi, maudits... j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais nu et vous ne m'avez pas vêtu ; j'étais malade et vous ne m'avez pas visité (3).

Détournons les yeux d'un tel spectacle, et prenons pour modèles ces âmes privilégiées qui ont compris et goûté la joie qu'il y a à faire le bien. Quel est le secret de cette douce satisfaction ? C'est qu'en donnant, nous imitons le Seigneur « qui donne largement à tous (4) ». La joie si vive, si pure, si légitime, que l'on éprouve à voir de près l'allégresse d'un frère malheureux soulagé par notre charité, n'est rien encore en comparaison de celle que fait naître la pensée que l'on marche sur les traces de JÉSUS.

Mais faut-il, en donnant, perdre entièrement de vue son propre intérêt ? Loin de là. C'est notre véritable intérêt au contraire qui nous guide lorsque nous faisons l'aumône. Car nous lisons dans l'Évangile : « Donnez et l'on vous donnera ; on versera dans votre sein une bonne mesure bien pressée et entassée, qui se répandra par dessus les bords ; car on se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servie envers les autres (5). »

Le chrétien charitable sait qu'il ne perd rien en donnant; il recevra au centuple le peu qu'il distribue aux malheureux, car c'est à Dieu lui-même qu'il a l'insigne honneur de donner ce qu'il a reçu de sa main : « Ce que vous faites au dernier d'entre vos frères, dit JÉSUS, c'est à moi que vous le faites. »

1. Matth. v, 42. — 2, Act. XX, 35. — 3. Matth. XXV, 41 sqq. — 4. S. Jac. I. S. — 5. Luc, VI, 38. — 6. Matth. XXV, 40.

Digitized by Google

Il est donc bien vrai de dire qu'il est plus heureux de donner que de recevoir.

***

O vous qui possédez, « faites-vous des amis, au moyen de ces richesses ». Employez le « mammon d'iniquité » à vous acheter le ciel, de la main de ceux qui en sont les détenteurs naturels !

Tous nous sommes pécheurs et le riche comment rachètera-t-il les fautes de sa vie si ce n'est par l'aumône ? Le mauvais riche de l'Évangile nageait dans les délices : il pouvait acheter le Paradis des mains du pauvre Lazare que Dieu avait placé à dessein sur le seuil de son palais : mais il ne le voulut pas, il repoussa la main de cet ami dont il implora en vain l'assistance lorsqu'il n'en était plus temps.

***

L'Église a toujours conseillé l'aumône à ses enfants, comme un des moyens de salut les plus puissants. Les premiers chrétiens mettent tous leurs biens aux pieds des apôtres, d'autres distribuent tout aux pauvres. Jamais, dans le cours des âges, nous ne voyons un saint parvenir à la gloire sans avoir pratiqué largement l'aumône.

Aussi, Satan voit-il avec dépit cette arme puissante entre les mains de l'Église pour le salut de ses enfants.

Lui, qu'on a nommé le grand singe de Dieu, pour détruire la charité, a invité la *philanthropie.*

Par cette sorte de charité officielle, il veut donner le change aux chrétiens et leur persuader que la charité personnelle, privée, est devenue superflue. Ainsi, il y a des chrétiens, trop nombreux hélas ! qui s'en remettent à la bienfaisance officielle et perdent leur âme en gardant tout leur or. Chez eux, Satan a atteint son but.

***

Chrétien, mon frère, mettez-vous en garde contre l'amour des richesses. Cette triste passion ne se combat point par des raisonnements et des spéculations d'esprit, mais par l'aumône, l'aumône fréquente, répétée, quotidienne. Si vous voulez devenir charitable, donnez souvent, très souvent. Plus vous donnerez plus vous aimerez à donner, plus vous goûterez la douceur de la charité.

L'amour des richesses ressemble à la ciguë, qui glace le sang dans les veines et arrête les mouvements du cœur. Le riche doit s'examiner souvent sur ce point : s'il aime à donner, sa conscience est en règle; si la charité lui coûte encore, c'est qu'elle manque de pratique. Dans ce cas, qu'il s'empresse de donner et de donner encore, de peur que la grande passion de l'or qui ne reste jamais stationnaire, ne vienne à envahir son âme et à tuer la charité.

Digitized by Google

Qu'il ne craigne point de se ruiner: Dieu y pourvoira: « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. » —

LÉON XIII ET LE PORTUGAL.

A L'OCCASION du récent concordat conclu entre le Saint-Siège et le gouvernement de Lisbonne par rapport aux affaires de Goa, les évêques portugais envoyèrent à Sa Sainteté une lettre collective de remercîments. Le pape leur répondit le 14 septembre dernier par l'encyclique *Pergrata nobis*, destinée, sans nul doute, par les enseignements et les conseils qu'elle renferme, à exercer la plus heureuse influence sur ceux à qui elle s'adresse.

***

Le Saint-Père commence par exprimer les espérances que les arrangements pris lui font concevoir; il se fonde sur le secours de Dieu et sur le caractère vraiment religieux et profondément catholique de la nation portugaise, dont il exalte, avec une complaisance paternelle, le glorieux passé politique et religieux. Après avoir rappelé ses conquêtes en Afrique, en Asie, en Amérique, ainsi que son zèle pour la conversion des peuples qui lui étaient soumis, il la donne comme un exemple de ce que peut le patriotisme uni à la foi, et il proclame hautement que le Saint-Siège garde pour tant de services rendus par elle une reconnaissance inaltérable.

Comme il est aujourd'hui de mode de rabaisser les nations catholiques, et d'attribuer au catholicisme lui-même leur décadence, vraie ou prétendue, il nous semble utile d'insister, à la suite du savant Pontife, sur les splendeurs de l'une d'elles pendant une longue période de ferveur religieuse et d'étroite alliance avec l'Église.

Le premier roi de Portugal, Alphonse Henriquez, ceignit la couronne sur le champ de bataille après une grande victoire remportée sur les Maures, en 1139, et il se hâta de faire hommage de son royaume « au bienheureux Pierre et à la sainte Église romaine ». Par une charte du 13 décembre 1142, signée en présence des évêques de Braga, de Coïmbre et de Porto, il se déclarait le soldat du Souverain-Pontife, implorait son assistance et sa protection, et lui promettait que jamais il ne reconnaîtrait dans sa terre d'autre autorité que la sienne.

Nous n'avons pas à retracer ici l'histoire des premiers temps du nouveau royaume chrétien; il nous suffira de dire que le Portugal donna bientôt à l'Église sa sainte reine Élisabeth, l'incomparable apôtre et puissant thaumaturge saint Antoine de Padoue, et le savant pape Jean XXI.

C'est à la fin du quatorzième siècle que commence pour le Portugal sa période de gloire et de prospérité. Jean I fonde alors une dynastie de grands hommes, qui règne, on peut le dire, sur un peuple de héros.

Digitized by Google

Vainqueurs des Mahométans, pleins d'une surabondance de vie, d'activité et de hardiesse aventureuse, animés d'un grand esprit de foi, princes et sujets semblent rivaliser dans l'œuvre d'explorer le grand océan, d'y frayer de nouvelles routes, d'y découvrir de nouvelles îles, d'y faire connaître partout le nom de Jésus-Christ. Sous Jean I, Henri le Navigateur pénètre jusque dans le royaume de Benin, et obtient du pape Eugène IV, un droit exclusif sur tous les pays qu'il découvrirait jusqu'au continent de l'Inde. Sous Jean II, Barthélemy Diaz, dépassant l'extrémité méridionale de l'Afrique, prend possession de nombreuses îles et territoires en y plantant la croix avec les armes de Portugal, qui elles-mêmes portaient l'image des plaies du Sauveur. Sous Emmanuel le Grand, Vasco de Gama aborde à Calicut, pendant que Cabral s'empare du Brésil, et bientôt après, Alburquerque fait la conquête des Indes. Dès lors on voit un peuple aux limites étroites enserrer dans sa puissance presque toute l'Afrique; fidèle à sa mission, il fait alliance avec les princes chrétiens, surtout avec les rois d'Éthiopie, qu'il s'efforce de ramener à l'unité en les mettant en relation avec le Saint-Siège, et il poursuit contre le mahométisme, qu'il rencontre partout en face, une lutte à outrance. O connaît les projets grandioses d'Alburquerque. Pour détruire le foyer de la superstition et de la puissance musulmane, ce héros chrétien, qui avait reçu à plusieurs reprises des marques visibles de la protection divine, se proposait de raser le temple de la Mecque, et de faire de l'Égypte un désert en détournant le Nil dans la mer Rouge. Hélas! l'Europe devait encore lutter pendant deux siècles contre le Croissant, et aujourd'hui la lèpre du mahométisme oppose à l'évangélisation de l'Afrique, un obstacle que Dieu seul peut vaincre. Cependant les Portugais avaient envoyé des missionnaires dans toutes leurs possessions. Par leur prédication le roi du Congo se convertissait en 1491, et recevait le nom d'Alfonse. En 1512, son fils Henri allait à Rome présenter au Pontife les hommages de son père, qui l'avait chargé d'une lettre où il racontait sa conversion et celle de son royaume. Enfin, en 1542, les vaisseaux portugais qui avaient porté tant de vaillants capitaines, portaient aux Indes le grand conquérant des âmes, St François-Xavier.

En même temps qu'ils combattaient au loin pour la foi chrétienne, les souverains de Portugal se faisaient en Europe les protecteurs de la science catholique. Jean III envoyait des religieux et des prêtres séculiers étudier aux universités les plus renommées; il acceptait, en véritable Mécène, la dédicace des livres de piété et de controverse, si bien que le célèbre Driedo, de Louvain, pouvait sans flatterie lui écrire qu'il s'intéressait aux travaux des théologiens plus qu'aucun prince, et même plus que la plupart des évêques. Aussi quand s'ouvrit le concile de Trente, le Portugal put-il y prendre une part digne de sa haute position politique. Le vénérable Barthélemy des Martyrs, archevêque de Braga, y joua un rôle historique, surtout dans les questions de discipline; Jacques Payva de Andrada,

Digitized by Google

après en avoir été une des lumières les plus éclatantes, en fut aussi l'un des plus zélés et des plus savants défenseurs contre les attaques de Chemnitz; le dominicain François Foreiro eut, dit-on, l'honneur de donner aux décrets des dernières sessions leur rédaction définitive, et quand il s'agit de composer le code de doctrine catholique où les pasteurs puiseraient désormais la substance de leur enseignement, le Pape Pie IV et saint Charles Borromée exigèrent absolument son concours; c'est à lui, en effet, qu'est dû en grande partie le catéchisme du concile de Trente. Les universités du royaume ne tardèrent pas à prendre rang parmi les plus illustres de l'Europe, surtout celles d'Evora et de Coïmbre; c'est à Evora que Molina composa son livre fameux de la *Concorde du libre arbitre avec la grâce*, et son traité du *Droit et de la Justice*. La philosophie de Coïmbre est restée célèbre : elle se personnifie dans Fonseca, surnommé l'Aristote portugais; mais Coïmbre fut surtout illustré par les leçons de Suarez; c'est là que le grand théologien, après avoir enseigné à Salamanque et à Rome, passa les vingt dernières années de sa carrière professorale; c'est à Coïmbre qu'il écrivit son traité de la *Religion*, c'est de Coïmbre que partit la *Défense de la foi catholique contre le roi de la grande Bretagne*. Un peu plus tard les Portugais Augustin Barbosa et Jean de Saint-Thomas se faisaient un nom immortel, l'un par sa science du droit, l'autre par son commentaire sur la Somme du Docteur Angélique. Il n'y eut pas jusqu'à la famille royale qui ne produisît un théologien savant dans la personne de Jean de Portugal (Bragance) dominicain, évêque de Viseu, auteur d'un grand traité sur le Saint-Esprit et la grâce divine.

La dynastie de Jean I s'éteignit, d'une manière digne d'elle, avec Sébastien et le roi-cardinal Henri. Sébastien, aussi chevaleresque que pieux, périt malheureusement en combattant les Maures d'Afrique. C'est ce noble prince que nos historiens modernes représentent comme une espèce de Don Quichotte, mais pour lequel St Pie V professait la plus vive admiration, et dont Benoît XIV disait qu'il avait rendu d'immenses services à l'Église, et que jamais son nom ne serait oublié.

A partir de 1580, l'histoire du Portugal se confond, pour plus d'un demi-siècle, avec celle d'Espagne. Mais en 1640, une révolution rendit au Portugal son autonomie, et le duc de Bragance, descendant par sa mère d'Emmanuel le Grand, monta sur le trône. La maison de Bragance ne jeta pas autant d'éclat que sa devancière : elle eut néanmoins des jours glorieux, et elle a bien mérité de l'Église. Les règnes les plus remarquables sont ceux de Pedro II et de Jean V.

St Pie V ayant prié le roi Sébastien de lui déclarer quel titre honorifique il désirait, celui-ci répondit qu'il n'en voulait pas d'autre que celui de fils très obéissant de la Ste Église. Cependant, en 1749, Benoît XIV accorda à Jean V, sans l'en prévenir, le titre de roi *très fidèle* pour lui et ses successeurs. Il s'en expliqua ensuite, par lettre, au roi lui-même, et dans une

Digitized by Google

allocution aux Cardinaux, il attesta que, pendant un règne déjà long, ce prince n'avait, en aucune circonstance, fait défaut au St-Siège.

***

Hélas! on était à la veille de bien des malheurs. Léon XIII les attribue à deux causes: l'esprit d'incrédulité du siècle dernier et les dissentiments politiques de celui-ci.

La décadence religieuse et politique de la nation commença sous le successeur de Jean V, le faible Joseph I. On sait ce qui arriva: le marquis de Pombal, maître absolu du pays, expulsa les Jésuites, supprima plusieurs congrégations religieuses, attenta à la liberté des évêques et chassa de leurs sièges les prélats qui lui résistaient; il favorisa les doctrines rationalistes et fébroniennes, et foula aux pieds tous les droits de l'Église.

La mort du roi Joseph amena la chute et l'exil du ministre. Une ère de réparation sembla commencer sous le règne de Marie-Élisabeth et de son époux Pedro III. Les bonnes relations avec le St-Siège furent reprises, le clergé recouvra ses droits, les ordres religieux furent rétablis. Mais bientôt de nouveaux malheurs arrivèrent. La reine Marie tomba en démence; pendant la régence de son fils, le Portugal fut envahi par les armées de Bonaparte, et la famille royale dut s'embarquer pour le Brésil. Après l'expulsion des Français, le pays, entièrement soumis à l'influence des Anglais, fut gouverné par le duc de Beresford au nom de Jean VI, qui avait succédé en 1816 à sa mère. En 1820, une révolution éclata en Portugal en même temps qu'en Espagne; une constitution libérale fut imposée au roi, l'inquisition abolie, les Jésuites chassés, les ordres religieux, surtout les Bénédictins, supprimés, les biens ecclésiastiques saisis. Cependant, en 1823, on parvint à rétablir l'ancien ordre des choses.

Jean VI mourut en 1826. Son successeur désigné était son fils aîné Don Pedro, qu'une révolution récente avait fait empereur du Brésil. Mais celui-ci, constitutionnellement incapable d'occuper les deux trônes à la fois, avait renoncé à celui de Portugal en faveur de sa fille Maria da Gloria; en même temps il avait nommé son frère Miguel régent du royaume. Cet arrangement ne plut pas à tout le monde; on contesta les droits de Pedro et de sa fille, et don Miguel se laissa porter sur le trône. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher de quel côté se trouvait la légitimité; il nous suffira de dire qu'un grand diplomate, qui avait étudié les choses à fond et n'était pas révolutionnaire, le prince de Metternich, regardait les droits de Marie comme tout à fait évidents. Néanmoins Don Miguel trouva du côté du clergé de nombreux adhérents; on les appelait *absolutistes*, ils prirent le nom de *parti de la foi*. Au contraire les libéraux soutinrent Don Pedro: la division devenait donc dynastique et religieuse.

Don Miguel ne resta pas longtemps sur le trône. Don Pedro l'en chassa en 1832, et prit le gouvernement au nom de sa fille. Aussitôt l'Église fut en butte à d'injustes représailles: le nonce apostolique fut renvoyé de Portugal,

Digitized by Google

les évêques nommés par Don Miguel expulsés, leurs sièges déclarés vacants et donnés à des partisans du nouveau régime ; tous les établissements religieux, collèges, monastères, hôpitaux supprimés, et leurs biens confisqués. Grégoire XVI protesta solennellement contre cette persécution dans ses allocutions du 30 septembre 1833 et du 1 août 1834.

Don Pedro mourut bientôt, le 24 septembre 1834. Mais son œuvre fut continuée par ceux qui gouvernèrent au nom de la jeune reine Marie. Grégoire XVI éleva de nouveau la voix dans le consistoire du 1 février 1836; il se plaignit surtout de ce qu'un certain nombre de prêtres, nommés par le gouvernement, avaient osé usurper l'administration des églises sur lesquelles ils n'avaient aucun droit. Ce triste état de choses dura encore pendant quelques années, jusqu'à ce qu'en 1841, les relations ayant été renouées avec le St-Siège, on arriva à une situation plus ou moins tolérable.

***

Cette longue série de révolutions politiques, de compétitions dynastiques, de persécutions religieuses n'avait pas été sans produire au sein de l'Église de Portugal elle-même de fâcheux résultats. La sainte discipline s'était affaiblie, les études étaient tombées peu à peu dans un état misérable; les liens avec Rome s'étaient relâchés. On s'en aperçut en plusieurs circonstances. Ainsi, lorsqu'en 1862 Pie IX convoqua à Rome, pour la canonisation des martyrs japonais, l'épiscopat du monde catholique, aucun évêque portugais ne répondit à son appel, aucun ne lui écrivit même une lettre d'excuse. Le Pape en fut vivement affecté; non seulement il ne dissimula point, dans un bref au Patriarche de Lisbonne, la douleur qu'il avait ressentie de leur absence, mais dans un discours public il flétrit en termes sévères leur inertie devant les attentats chaque jour renouvelés contre la liberté de l'Église, et leur indifférence en présence des ravages que l'impiété faisait dans les âmes. Il leur appliqua les paroles du prophète : *canes muti, non valentes latrare.* Quelque temps après, parlant à des pèlerins réunis autour de lui, il leur disait que chaque jour il faisait en esprit le tour du monde catholique, recommandant chaque nation à ses patrons célestes, et qu'il avait l'habitude de commencer par prier sainte Elisabeth pour le Portugal !

Les prières et les remontrances du saint Pontife produisirent leur effet : Pierre avait fortifié ses frères. Dès lors, à la grande joie du monde catholique, l'épiscopat portugais eut une attitude plus vigoureuse: il adressa au Souverain de nobles et respectueuses réclamations, et dans les assemblées de la nation, il fit entendre des paroles, qui provoquèrent un heureux mouvement au sein d'un peuple toujours catholique. Ce mouvement ne fit que s'accentuer dans la suite.

Au concile du Vatican, le Portugal n'eut hélas ! ni un Barthélemy des Martyrs parmi les Pères, ni un Foreiro parmi les théologiens : néanmoins

Digitized by Google

les vieux sentiments de la nation *très fidèle* s'y manifestèrent clairement. A la vérité, sur les instances de Mgr Dupanloup, les prélats portugais souscrivirent la pétition demandant au Pape que la question de l'infaillibilité ne fût pas portée à l'ordre du jour du concile ; mais ils déclarèrent nettement qu'avec leur ciergé et leurs ouailles, ils croyaient à l'infaillibilité du Pape, et que pour eux la question d'opportunité serait tranchée du jour où le Souverain Pontife permettrait la discussion. Ils tinrent parole, et quand, dans la suite, l'Évêque d'Orléans les engagea à protester contre la clôture de la discussion générale, ils lui rappelèrent leurs premières déclarations, et lui firent comprendre que rien ne les détacherait du Pape et de la majorité. Dans aucun pays la nouvelle de la définition ne fut reçue avec de plus grandes démonstrations de joie.

La situation que nous venons d'esquisser donne la raison des recommandations que Léon XIII fait aux évêques de Portugal : au milieu d'une nation déchirée par des dissentiments dynastiques, n'inféoder la religion à aucun parti ; envers un pouvoir, qui dans le passé n'a cédé que trop souvent à un malheureux esprit de représailles, ne donner aucun sujet de défiance; profiter avec prudence des circonstances favorables pour obtenir la modification des lois contraires à la liberté et aux droits de l'Église ; s'occuper avec le plus grand zèle de l'éducation du clergé, de la discipline ecclésiastique, du développement de la presse religieuse.

***

C'est la maison de Cobourg-Bragance qui règne aujourd'hui sur le Portugal. Les épreuves ne lui ont pas été ménagées. La reine Maria da Gloria, fille de Don Pedro, avait épousé le prince de Leuchtenberg; elle devint veuve presque aussitôt après son mariage. Elle s'unit ensuite au prince Ferdinand de Saxe Cobourg et mourut dans la fleur de l'âge en 1853, en donnant le jour à un pauvre enfant que l'on put à peine baptiser.

La reine Marie laissait cinq fils et deux filles. L'aîné de ses fils, Don Pedro V, lui succéda sous la tutelle de son père. En 1855 il fut déclaré majeur, et il ne tarda pas, par ses belles qualités, à s'acquérir la sympathie de tous ses sujets. Son attitude politique, en des circonstances délicates, le fit hautement estimer. Comme on lui parlait de l'union de l'Espagne avec le Portugal, il répondit noblement : « Ils croient flatter mon ambition et pensent que je les favoriserai. Ils se trompent. Outre les raisons de convenance, de politique, d'honneur, qui doivent me retenir, il y a des considérations que je dois me rappeler, moi, si d'autres les oublient. Ils ne réfléchissent pas que si la maison de Bragance montait sur le trône de la Péninsule, le Portugal ne serait plus qu'une province espagnole, et que notre nationalité serait absorbée. Or moi, qui suis le premier des Portugais, à la tête d'un pays qui occupe une place honorable dans l'histoire de l'humanité, je serais un traître si je favorisais de tels projets. »

Digitized by Google

Tout semblait sourire au jeune monarque, lorsqu'en 1862 un deuil immense couvrit le palais royal et le pays entier : à la suite d'une chasse dans un endroit marécageux, le roi et deux de ses frères contractèrent une fièvre pernicieuse dont ils moururent; un troisième les suivit bientôt après dans la tombe.

Le roi Louis, qui succéda à Don Pedro dans ces tristes circonstances, vient de s'acquérir l'honneur d'avoir renoué les anciennes traditions de sa race et de son peuple. Puisse le Portugal, fidèle à sa mission, étroitement uni au Saint-Siège, conserver son unité religieuse, retrouver la stabilité politique, et revoir, sous la jeune dynastie qui lui est chère, les beaux jours d'Emmanuel le Grand et de Jean III, de Pedro II et de Jean V. Ce ne sont pas les vœux des catholiques qui leur manqueront : un siècle de défaillance et de malheurs ne peut en faire oublier six de services éclatants.

CHRONIQUE DE L'ÉGLISE.

ROME ET ITALIE. — Au risque d'être accusé de faire à rebours cette chronique d'octobre, nous commencerons par signaler la lettre du Saint-Père, du 31 de ce mois, au Cardinal-Vicaire, par laquelle il étend la récitation du saint Rosaire non seulement au mois d'octobre, mais à tous les jours de l'année, pour les églises de Rome qui sont dédiées à la Sainte Vierge. Le Saint-Père exprime le désir de voir cette belle dévotion s'étendre de Rome au monde catholique tout entier. « Ce désir, dit-il, est d'autant plus vif que les temps sont de jour en jour plus mauvais et contraires à l'Église, et que le besoin d'un secours divin extraordinaire est reconnu plus urgent. »

Si le Saint-Père prescrit à Rome des prières spéciales, « c'est, dit-il, parce que l'Église y souffre plus qu'ailleurs dans la personne de son chef suprême », et que « la haine satanique des sectes prend plus particulièrement Rome pour point de mire ».

Oui, la persécution religieuse continue en Italie. Le ministre Bonghi n'a-t-il pas dit publiquement à Trévise, que les cléricaux sont les vrais destructeurs de Dieu « et qu'à ce titre il faut les combattre en commençant par le Pape qui est aujourd'hui le clérical le plus obstiné du monde ? » Et le ministre Genala a dit à Catangaro qu'il faut combattre « l'ennemi du dedans », c'est-à-dire le Pape. En effet, les actes de mauvais vouloir à l'égard de l'Église se succèdent en Italie avec une rapidité inouïe. Mais cette politique n'a pas été du goût de tout le monde et les gouvernements se sont émus d'une persécution qui, à Rome, empruntait une gravité spéciale. Sur des avis officieux le gouvernement italien a dû mettre une sourdine à ses colères factices et le roi Humbert pour se consoler a prononcé la fameuse parole: *Roma intangibile !* Cette parole a défrayé toute la presse de

Digitized by Google

la péninsule; elle a été reproduite de toutes les façons avec une abondance de commentaires qui fait réfléchir. On affirme ses droits surtout quand on vous les nie et avec d'autant plus de force qu'on craint davantage de les perdre. Si l'Italie n'avait pas si peur qu'on lui prît Rome, elle ne crierait pas si haut qu'on ne peut y toucher.

La presse modérée italienne commence à protester elle-même contre l'agitation anti-cléricale. L'expulsion violente des religieuses produit une espèce de réaction et des feuilles libérales de l'importance de la *Perveranza* de Milan disent que c'est une honte et une ignominie de chasser ainsi de pauvres sœurs.

Ce même journal dit que l'on a plus d'égards pour les bêtes que l'on conduit à l'abattoir que pour les pauvres religieuses que l'on jette sur le pavé. Il estime que cette persécution ne fera que fortifier le cléricalisme que les persécuteurs veulent détruire.

Non content de ces premières suppressions de couvents dont le prétexte était la nécessité de trouver à loger les pauvres habitants des quartiers démolis, le gouvernement maçonnique d'Italie vient de frapper de dissolution vingt-trois communautés coupables d'avoir permis de nouvelles prises de voile dans les monastères condamnés à s'éteindre. Et on assure que de nouvelles mesures de persécution contre les religieux se préparent dans les loges.

Les coupables condescendances du gouvernement italien quant à la guerre à faire aux écoles catholiques, ne lui serviront pas à dominer le mouvement anti-clérical. Le ministre de l'instruction publique, M. Coppino, a eu beau parler, dans son récent discours de Catanzaro, de « la religion, du devoir à substituer aux superstitions démodées » ; en vain aussi a-t-il promis de ne jamais transiger avec les cléricaux en ce qui concerne le monopole de l'État dans l'enseignement supérieur, tout cela n'a fait qu'enhardir les radicaux et les porter à réclamer « l'expulsion complète du prêtre de tout enseignement », jusque dans les écoles élémentaires.

Déjà, de la théorie on en est passé à l'action ; plusieurs écoles catholiques dirigées par des religieux ont été fermées par ordre du gouvernement; on s'appuie pour de tels actes sur une ancienne loi qui autorise le gouvernement à ne donner que pour un an l'autorisation de tenir une école privée.

***

Les radicaux de Mantoue ont fait sauter à la dynamite le monument de Saint-Sylvestre sur la place de ce nom, prétendant qu'il leur fallait cette place pour élever le monument de Garibaldi.

Le monument commémoratif du Concile du Vatican devait être érigé sur la Colline où saint Pierre a souffert le martyre : le malheur des temps ne le permettant pas, il a été élevé dans une des cours intérieures du Vatican, et sera inauguré prochainement.

Le 3me volume de la nouvelle édition des œuvres de saint Thomas vient

Digitized by Google

de paraître : à cette occasion le Saint-Père a adressé un bref aux cardinaux Simeoni et Zigliara, pour leur recommander la publication immédiate des deux *Sommes*, qui sera plus facile que celles des autres œuvres : Sa Sainteté ne veut pas cependant que pour faire droit à son désir, on néglige aucun des soins que réclame une publication aussi importante.

A l'occasion du 4me centenaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, le Saint-Père a dit au ministre plénipotentiaire de Colombie qu'il comptait s'y associer en faisant publier les documents conservés à la Vaticana qui se rapportent à ce grand événement.

Le Saint-Père a daigné conférer le protectorat de l'insigne abbaye de Subiaco, devenue vacante par suite de la mort de S. É. le cardinal Gori-Merosi, à S. É. le cardinal Bianchi, déjà protecteur de la congrégation bénédictine de Vallombrosa.

ALLEMAGNE. — Après ceux de Cologne et de Paderborn, le séminaire de Trèves s'est ouvert le 16 octobre dernier.

Le Landtag prussien aura à s'occuper prochainement d'un très important projet de loi, émanant d'un groupe d'Ultra-Conservateurs protestants et ayant pour objet l'autonomie presque complète de l'église protestante. L'Église catholique en profiterait aussi : « Voter cette loi, dit la *Gazette de la Croix*, ce serait rendre l'autonomie aux deux Églises chrétiennes. »

Le prince-Régent de Bavière s'est déclaré le Protecteur de tous les cercles catholiques du royaume. L'ordonnance ministérielle porte parmi ses principaux considérants le noble but poursuivi par ces cercles et les étonnants succès qu'ont obtenus ces utiles institutions.

HOLLANDE. — On s'attend à voir rétablir cette année au budget le fonds nécessaire pour accréditer un ministre plénipotentiaire au Vatican. La légation hollandaise fut supprimée en 1869 par une infime majorité libérale. Mais à présent on a compris la faute commise : l'exemple des autres nations et l'avis favorable du ministre des affaires étrangères lui-même font désirer cette réparation.

AMÉRIQUE. — Cette année, pour la première fois, s'est réuni un congrès eucharistique à Quito, capitale de la République de l'Équateur, à l'occasion du 2me centenaire de l'institution du culte du Sacré-Cœur. Il était présidé par Mgr l'Archevêque de Quito et était divisé en deux sections :

La première a discuté les moyens de promouvoir l'adoration du Très-Saint-Sacrement sous la forme de communion fréquente et réparatrice, de communion en viatique, d'adoration des Quarante heures, etc. On y a également discuté les conséquences de la consécration de la république au Sacré-Cœur de Jésus, et on a décidé d'élever une église du Vœu national et de former des confréries spéciales..

Digitized by Google

La seconde section s'est occupée de l'obéissance à l'épiscopat et au clergé de travailler à la pureté des mœurs, du développement de la piété, de la réfutation des erreurs, de l'éducation chrétienne, des cercles catholiques de jeunes gens et d'ouvriers, de la diffusion de bonnes lectures, des pèlerinages et processions, de la dévotion du chapelet, etc.

A cette occasion il y a eu une communion générale à Quito à laquelle se sont présentés dix mille fidèles, dont la moitié étaient des hommes. Dans le reste du pays au même jour on a compté 80000 communions.

FRANCE. — En France, hélas! l'Église n'a à enregistrer qu'un redoublement d'oppression de la part de la secte infernale dénoncée par Léon XIII. Les francs-maçons se démasquent de plus en plus et poursuivent à ciel ouvert la lutte à mort que depuis longtemps ils avaient entreprise dans les ténèbres, contre l'Église du Christ.

La seconde loi contre l'enseignement primaire chrétien, vient d'être votée par la Chambre des députés le 28 octobre, par 363 voix contre 175, et promulguée le 31 par le *Journal officiel*. Voici entr'autres les dispositions les plus attentatoires à la liberté de l'Eglise et des âmes :

L'article 7 oblige chaque commune à avoir au moins *une* école PUBLIQUE, c'est-à-dire une école où, d'après les déclarations de M. Goblet, on enseignera aux enfants le *naturalisme*, qui est ce qu'il y a de plus opposé à toute religion et que Notre Saint-Père le Pape a montré comme étant le fond et l'essence même de la franc-maçonnerie. L'article 17 décrète que tous les instituteurs devront être LAÏQUES, afin, a encore déclaré M. Goblet, qu'ils ne puissent être empêchés par personne de prêcher aux enfants cette religion nouvelle. Malgré la loi de 1882, qui décrète l'*instruction* laïque, *neuf mille deux cents communes avaient gardé le personnel congréganiste enseignant.* L'article 13 décide que, malgré toutes les oppositions que ces communes pourraient faire, toutes les écoles de garçons devront être laïcisées dans un délai *maximum* de 5 ans, et toutes les écoles de filles avant dix ans. En attendant, toutes les fois qu'un instituteur ou une institutrice congréganistes viendront à mourir, ou seront mis à la retraite ou révoqués, ils seront remplacés par des laïques que l'on aura soin de choisir, de telle sorte qu'ils fassent déloger au plus tôt les autres religieux ou religieuses de cette école. L'article 21 attribue au préfet la nomination de l'instituteur ; c'est-à-dire qu'il fait de celui-ci un agent politique et un courtier électoral. M. Goblet l'a encore déclaré expressément : « *Nous nommons les instituteurs pour élever notre jeunesse dans les principes républicains et nous leur demandons d'inculquer ces principes aux jeunes gens qu'ils sont chargés d'instruire.* » D'après une série d'articles qui commencent à l'article 21, l'instituteur libre qui contrevient à la loi est déféré à un conseil départemental où il trouvera non pas des juges, mais des concurrents, par conséquent des adversaires intéressés. L'article 50 exclut le prêtre des commissions scolaires. Enfin, l'article 58

Digitized by Google

enlève aux instituteurs libres et aux membres des Congrégations enseignantes le bénéfice de l'exemption militaire, accordé aux instituteurs officiels. M. Keller l'a fort bien dit : « Le seul auteur dont ce projet de loi puisse s'autoriser, c'est Robespierre. » Et encore Robespierre voulait-il que l'État reconnût officiellement l'existence d'un Être Suprême, tandis que la loi en question bannit de l'école tout enseignement religieux et tout ce qui peut rappeler l'idée de la divinité.

Pour aggraver encore les maux de cette loi si désastreuse, d'autres projets de la franc-maçonnerie sont déjà annoncés ou en voie d'exécution. Le Grand-Orient de France vient de tenir son convent annuel; les travaux n'en sont pas encore connus, sauf un grand discours *sur la séparation de l'Église et de l'État.* Attendons-nous donc à voir dénoncer le Concordat et supprimer le budget des cultes dans un avenir très prochain.

Déjà, le jour même de ce convent, le budget des cultes a failli être supprimé par la commission des cultes; cela n'a tenu qu'à l'absence de deux frères maçons. C'est le mot d'ordre; il sera exécuté. Pour le moment, on se borne à de nouvelles rognures : plus de crédits pour les chanoines ni pour le clergé français de Tunisie : réduction d'un demi-million sur le crédit des secours aux églises et presbytères.

D'autres échos nous arrivent du congrès maçonnique de Cette. Là on a entendu dire, au milieu d'un enthousiasme indescriptible, par les coryphées de la Loge : « Nous avons jeté dans le gouffre profond du mépris public tous les préjugés qui étayaient la société de l'ancien régime sur le trône d'un côté et sur l'autel de l'autre, sur l'oppression, la force brutale, etc.... Nous avons déclaré une guerre absolue, irrémissible, à ces représentants d'une théocratie et d'une autocratie mortes, et à leurs chefs ces prêtres qui n'admettent ni la conscience libre, ni l'égalité du droit.... » Un autre chevalier de la truelle s'est écrié : « Les francs-maçons doivent lutter pour introduire dans les conseils municipaux des éléments républicains *qui changeront le beffroi des églises en tocsin républicain.* »

Et maintenant veut-on voir traduits en chiffres les résultats de ces efforts sataniques de la secte pour tout laïciser et déchristianiser, surtout l'enseignement ? Nous les extrayons du remarquable travail de statistique donné tout récemment par M. Fayet. Ces chiffres parlent sans commentaire.

Crimes et délits poursuivis.

En 1865 : environ 132,000 — en 1885, environ 185,000 (sans l'Alsace-Lorraine.)

Crimes et délits dont les auteurs restent inconnus :

1860-65 : 164,000 — 1875-80 : 306,000 (sans l'Alcace-Lorraine.)

Suicides :

1827-31 : en dessous de 2000 annuellement. — 1831-42 : de 2 à 3000 — 1845-55 : de 3 à 4000 — 1860-65 : de 4 à 5000 — 1872-77 : de 5 à 6000 — 1878-81 : de 6 à 7000 depuis 1882 plus de 7000 par an !

Digitized by Google

Une nouvelle campagne est ouverte aujourd'hui par le gouvernement maçonnique contre l'Église, sur la question des humanités dont on veut bannir la littérature latine. Autant dire qu'on veut abolir les humanités elles-mêmes. Que le niveau intellectuel du pays s'abaisse, qu'on n'ait plus d'hommes, peu importe pourvu qu'on donne un nouveau soufflet à l'Église en condamnant sa langue, en écartant les Français de l'Église dont ils ne comprendront plus les offices, en empêchant les vocations au sacerdoce autant qu'on le peut.

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE L'ORDRE BÉNÉDICTIN (Suite).

ANDIS qu'en France et en Belgique s'accomplissait l'œuvre de destruction, l'Autriche était entrée dans la voie de la persécution au nom des nouveaux principes du philosophisme et supprimait violemment un grand nombre de corporations religieuses. L'Allemagne suivit cet exemple en 1803, et la Prusse consomma l'œuvre d'iniquité en 1813. Ainsi s'effondrait cet édifice majestueux qui avait abrité tant de générations d'âmes saintes, soulagé tant d'infortunes et donné naissance à la civilisation de l'Europe. C'en était fait, semblait-il, du grand ordre monastique et déjà l'on comptait les instants qu'avaient à vivre les monastères encore subsistants dans les pays où la Révolution ne l'avait pas complètement supprimé. Dieu cependant veillait sur les siens : il peut frapper et montrer une sévérité d'autant plus grande qu'il est en droit d'attendre plus de fidélité ; mais s'il frappe c'est pour guérir. L'Église continue son œuvre de salut à travers les âges et les révolutions : son existence est plutôt la lutte que la paix, mais Dieu ne l'abandonne pas.

La destinée de l'ordre bénédictin fut aussi celle de l'Église. Le XVIIIe siècle s'éteignait dans les horreurs du carnage et dans la violence des proscriptions. La Révolution, comme un ferment jeté dans le sein de la société, soulève sans cesse les masses et produit ces commotions périodiques qui font trembler pour l'avenir. Quelle place peut-il encore rester à l'ordre bénédictin, dont le conservativisme et la stabilité contrastent si étrangement avec l'état social moderne? Quel que soit l'antagonisme apparent que présentent les monastères avec les idées de l'heure présente, il n'en reste pas moins vrai que jamais le monde n'a eu plus besoin de l'exemple de la stabilité, de la pondération des bonnes œuvres et de la puissance réconciliatrice et génératrice de la prière; et que pour tout cela le monachisme peut lui venir largement en aide. Il est vrai que depuis le commencement du siècle jusqu'à l'heure présente l'ordre monastique a eu encore beaucoup à souffrir et à lutter pour échapper à la destruction

Digitized by Google

complète dont l'esprit du mal le menaçait. Mais la Providence n'a pas permis qu'il succombât et des symptômes consolants apparaissent au contraire de tous côtés comme une brillante aurore de jours meilleurs.

La guerre aux ordres religieux devait continuer pour en montrer plus efficacement la vitalité. L'Espagne et le Portugal chassèrent les moines en 1835; le Brésil, où en 1827 s'était formée une congrégation composée de sept abbayes et de quatre prieurés, voit disparaître l'un après l'autre les derniers habitants de ces monastères que des lois hostiles à l'Église condamnent à s'éteindre.

En 1850 la Russie supprima Stonim, la dernière abbaye bénédictine qui fût encore restée en Pologne. L'Italie, elle aussi, entra dans la voie de la persécution et de la spoliation. La Suisse voulut rester fidèle à ses principes, non plus de liberté, mais de libéralisme et supprima plusieurs monastères. Enfin la Prusse en 1873 et la France en 1880 vinrent mettre le comble à l'iniquité. Toutefois, malgré la destruction à laquelle il semblait voué, l'ordre bénédictin se relevait de toutes parts plus vigoureux et mieux aguerri.

Déjà les Cisterciens-trappistes, forcés d'émigrer pendant la Terreur, étaient revenus en 1802 se fixer en France, où ils n'ont cessé depuis lors de prospérer ; leur exil avait été l'occasion de nouvelles fondations en Belgique, en Italie et en Amérique. Les Bénédictines restauraient leurs anciens monastères de France et de Belgique et fondaient de nouveaux établissements ; les moines bénédictins cependant ne reparaissaient plus dans ces deux pays. Un essai tenté par d'anciens Mauristes avait échoué. Mais déjà alors celui que Dieu appelait à restaurer l'ordre bénédictin avec ses glorieuses traditions de la prière publique et du travail, était né non loin de l'antique prieuré bénédictin de Solesmes. C'est en 1833 que Dom Guéranger rétablit ce monastère qui n'a cessé dès lors d'être un foyer de vie religieuse et littéraire. Solesmes donna naissance aux abbayes de Ligugé et de Marseille, ainsi qu'à ce monastère de Sainte-Cécile qui a renouvelé parmi nous le vrai type d'un monastère de moniales bénédictines. Bannis aujourd'hui de leurs cloîtres, les moines de Solesmes sont restés pour la plupart auprès de leur ancienne demeure, d'autres sont allés restaurer en Espagne l'antique abbaye de Silos.

En 1850 une nouvelle congrégation bénédictine fut fondée en France par le Père Muard et affiliée à celle de Subiaco. Consacrés plus spécialement au ministère des âmes, les bénédictins de la Pierre-qui-Vire ont envoyé des missionnaires en Amérique dans le territoire indien où ils desservent la préfecture apostolique d'Atoka. Dispersés et chassés de leurs demeures de France, ils sont allés récemment rétablir l'antique abbaye de Buckfast en Angleterre.

La Belgique, elle aussi, avait vu les anciens moines bénédictins de l'illustre abbaye d'Afflighem se réunir à Termonde en 1834 et y reprendre

Digitized by Google

l'observance claustrale. Affiliés plus tard à la congrégation de Subiaco, ils sont rentrés en possession de leur berceau d'Afflighem, ont établi une mission au Bengale et fondé un nouveau monastère à Steenbrugge.

En 1872 fut érigé à Maredsous, au diocèse de Namur, le monastère de Saint-Benoît,que SS. Léon XIII éleva au rang d'abbaye. Au 1 mai 1878 eut lieu la bénédiction solennelle du premier abbé, le Révérendissime Père Dom Placide Wolter, que le Seigneur daigne conserver longtemps à l'affection respectueuse de ses fils !

L'Autriche a conservé un grand nombre de ses anciens monastères. Supprimés pour la plupart sous Joseph II, ils se sont rétablis après la mort de ce prince, mais non pas avec cette plénitude de vie religieuse que l'on devrait rencontrer dans une abbaye bénédictine. Les circonstances ne le permettaient pas : ces religieux consacrent leurs forces au ministère pastoral et à l'éducation de la jeunesse; ils possèdent en Autriche vingt abbayes et cinq en Hongrie.

La Suisse qui a supprimé dans les cinquante dernières années plusieurs de ses grandes abbayes, ne possède plus que trois monastères bénédictins d'hommes : ceux d'Einsiedeln, d'Engelberg et de Disentis. La Bavière a vu se rétablir en 1830 son ancienne congrégation, grâce à la générosité et au devoûment du roi Louis Ier; elle possède aujourd'hui les abbayes de Metten, de Saint-Boniface à Munich, de Scheyern et plusieurs prieurés. Le roi Louis Ier a aussi rétabli en 1835 l'abbaye de Saint-Etienne d'Augsbourg.

En 1863, deux moines bénédictins de Saint-Paul de Rome, dom Maur et dom Placide Wolter, envoyés par Pie IX pour rétablir l'ordre de Saint-Benoît en Prusse, étaient venus restaurer l'ancien monastère de Beuron en Hohenzollern; en 1872, la jeune abbaye envoya une colonie à Maredsous en Belgique. La nouvelle fondation était en pleine prospérité, quand les lois de mai vinrent arrêter l'essor de ce monastère et forcer les moines à prendre le chemin de l'exil. Une petite colonie partit pour l'Angleterre; le reste des moines alla s'établir à Volders en Tyrol. En 1880 l'abbaye d'Emaus à Prague leur fut cédée, mais déjà en 1884 l'abbaye était trop étroite pour contenir le nombre croissant des moines, il fallut songer à une nouvelle fondation qui s'effectua à Seckau en Styrie. Plaise à Dieu de réaliser bientôt les espérances qu'un changement de politique en Prusse ont fait naître et de donner aux fils de Beuron de rentrer dans leur chère abbaye et d'y chanter avec plus d'enthousiasme que jamais les beaux cantiques de Sion.

L'ordre bénédictin profite en Angleterre de la liberté rendue aux catholiques. Il possédait jusque-là sur le continent divers monastères destinés à former des missionnaires pour la mère-patrie. Douai seul leur resta, mais bientôt de nouveaux monastères furent établis en Angleterre où ils possèdent aujourd'hui Saint-Michel d'Hereford, Downside, Ampleforth et Belmont. L'abbaye de Fort-Augustus récemment fondée a été détachée de la con-

Digitized by Google

grégation anglaise par rescrit pontifical. Les bénédictins anglais se dévouent surtout au ministère pastoral et à l'instruction dans les écoles. La congrégation anglaise eut l'honneur d'inaugurer de nouvelles missions en Australie à Sydney, dont le R. P. Polding devint le premier archevêque. En 1845 Mgr Salvado, moine espagnol, fonda sur la côte occidentale de l'Australie le monastère de la Nouvelle-Nursie qui devint le centre d'une nouvelle et importante mission bénédictine.

Tandis que la congrégation anglaise envoyait ses missionnaires en Australie, la congrégation bavaroise songeait à porter la règle de Saint-Benoît aux États-Unis. Aidé par le roi Louis Ier, dom Boniface Wimmer partit en 1846 de l'abbaye de Metten et fonda en Pensylvanie cette abbaye de Saint-Vincent qui se développa rapidement et donna naissance à plusieurs abbayes et à un grand nombre de prieurés. La congrégation helvétique ne resta pas en dehors de ce mouvement. En 1854, l'abbaye d'Einsiedeln envoyait une colonie à Saint-Meinrad; en 1872 celle d'Engelberg fondait à son tour celle de la Conception. Les deux congrégations qui se développent d'année en année en fondant sans cesse de nouveaux monastères, en établissant des missions, rendent à l'Église des États-Unis d'éclatants services par les soins que les moines consacrent au ministère des âmes et à l'éducation de la jeunesse.

Le spectacle qu'offre l'Italie est moins consolant : dépouillés de leurs antiques et vénérables demeures, les fils de Saint-Benoît ne sont plus tolérés dans quelques sanctuaires qu'à titre de gardiens au nom de l'État, et rien ne fait prévoir que la persécution puisse bientôt y finir.

L'Espagne a rouvert ses portes aux moines : Mont-Serrat et Silos en sont les principaux monastères. Le Portugal ne tolère pas encore leur présence légale, mais depuis 1877 une petite colonie de moines brésiliens s'y est cependant établie.

Malgré les épreuves et les persécutions par lesquelles il a dû passer, l'Ordre de St-Benoît n'a pas été sans gloire au XIXe siècle. Il a encore donné à l'Église de nombreux et illustres pontifes: les papes Pie VII et Grégoire XVI, douze cardinaux dont cinq à l'heure présente, vingt-trois archevêques et plus de soixante-dix évêques sont sortis de ses cloîtres. Tandis qu'il a fondé de nouvelles missions au Bengale, en Australie et en Amérique, l'Ordre s'occupe encore avec succès de l'éducation de la jeunesse dans de nombreux collèges en Autriche, en Bavière, en Angleterre et en Amérique. Il prend aussi une large part au mouvement littéraire et scientifique soit par les revues qu'il dirige, soit par des publications particulières. L'abbaye de Solesmes en France a été dès sa fondation un foyer d'études religieuses : « elle a payé tribut particulièrement aux travaux historiques dans des proportions que n'atteignit jamais en si peu de temps aucune des congrégations bénédictines (1). » Dorénavant les noms du Cardinal Pitra,

1. Mgr Pie, *Or. fun. de D. Guéranger.*

Digitized by Google

de D. Guéranger, de Dom Chamard et de D. Geupin font autorité. Les travaux entr'autres de Gall Morel montrent qu'Einsiedeln maintient ses vénérables traditions. Mentionnons enfin Tosti en Italie ; Maur Czinar, Beda Dudik, Albert von Muchar, Maur Wolter, Gams, Haneberg et Zingerle en Autriche et en Allemagne.

Nous avons raconté le passé de notre ordre, esquissé l'histoire de ses grandeurs et de ses revers et nous avons terminé ce coup d'œil par le tableau de son état actuel. L'avenir s'ouvre devant nous : Quel sera-t-il? C'est le secret de Dieu. Il n'est pas téméraire cependant de voir dans ce réveil général de l'Ordre bénédictin au milieu des révolutions qui ont agité ce siècle un gage de la protection divine et d'en concevoir les plus consolantes espérances. Daigne seulement le Seigneur, accorder à tous ceux qui ont le bonheur d'appartenir à la famille spirituelle du grand Patriarche saint Benoît, la grâce d'assurer et de hâter la réalisation de ces heureux présages par la ferveur de leurs prières, la fidélité à leur sainte discipline et le zèle de leur sanctification !

SAINT AMAND, APOTRE DE LA BELGIQUE

IV. Rome.

QUINZE années se passent, dans les jeûnes et les veilles, dans les macérations et le recueillement. Nul n'a pénétré les suaves mystères de ce long tête-à-tête entre Amand et son Dieu !

Outrille cependant a rendu au ciel sa belle âme. Sulpice, qu'on nomme Sulpice le Pieux, continue sur le siège de Bourges les saintes traditions de son maître. C'est lui qui, au terme fixé pour la fin de l'épreuve, rend à la liberté le captif volontaire.

La cellule des remparts a reçu jadis un enfant, un simple clerc ; elle rend aujourd'hui un homme, un prêtre. Pendant sa longue réclusion Amand a gravi les différents degrés de la cléricature et reçu en dernier lieu l'onction sacerdotale.

Le soldat est prêt pour la lutte ; il attend les ordres du Chef.

Une fois déjà le Seigneur a paru lui indiquer ses voies; une fois Amand, dans une céleste vision, a vu luire un éclair sur le mystérieux chemin de l'avenir. L'un des derniers jours de sa retraite, tandis qu'il répandait son âme devant Dieu, il s'est vu soudain environné d'une vive lumière; puis, pendant une heure, l'image du monde s'est déroulée devant ses yeux dans toute sa splendeur et sa magnificence. Le Christ ne l'appelait-il pas ainsi à faire connaître aux peuples la gloire de son nom ?...

Mais Amand n'ose croire à cet appel ; son humilité s'effraie d'une mission

Digitized by Google

si noble ; il demande au Très-Haut une manifestation plus expresse de ses volontés saintes, et il lui semble qu'une voix secrète lui répond : « A Rome tes prières seront exaucées ! »

Toujours fidèle à l'impulsion de la grâce, le jeune prêtre prend congé de Sulpice et part pour la ville du bienheureux Pierre.

Long et pénible voyage ! Mais que font à Amand les fatigues et les souffrances ? Dieu l'appelle, il va, il se hâte, il atteint le terme béni de son pèlerinage. Il est à Rome, la cité consacrée par la mort de deux apôtres, de tant de saints papes, d'une innombrable multitude de martyrs ! Avec une religieuse ardeur, il commence la longue série de ses pieuses visites ; il va vénérer toutes les saintes reliques, se prosterner devant les tombeaux sacrés des apôtres, baiser le sol des arènes, que les premiers chrétiens ont rougi de leur sang.

Amand s'est peu soucié de trouver des hôtes pour le recevoir ; pauvre pèlerin, il vit de la charité de ses frères, et c'est au bienheureux Pierre qu'il demande l'hospitalité. Quand la nuit approche, il se retire dans l'église du premier Pontife de Rome ; il s'y dissimule dans quelque coin obscur et y passe la nuit en veillant et en priant. Or, un soir, un gardien l'aperçoit, le prend pour un malfaiteur et la force de sortir, non sans le rudoyer. Une humiliation n'émeut pas un saint : il la reçoit en remerciant Dieu de ressembler par là à son divin Fils. Ainsi fait Amand ; il se retire en silence et va continuer sa prière, prosterné sur les degrés du temple.

Mais déjà a sonné l'heure qu'il appelle de tous ses vœux !... A ses yeux le sombre portique brille soudain d'un incomparable éclat ; au centre d'une auréole de gloire se dresse un vieillard, aux habits blancs comme la neige, au port plein de majesté : « Je suis Pierre, dit l'apparition au jeune prêtre. « Le Seigneur Jésus m'envoie te déclarer ses volontés. Lève-toi, retourne « en ton pays de Gaule, fais-y entendre la parole de vie. La moisson y est « grande et les ouvriers peu nombreux ; ta tâche sera rude, mais ne crains « rien : les fruits seront abondants, et une couronne de gloire t'est réservée « dans les cieux. » Et la vision s'évanouit...

Le cœur d'Amand déborde de gratitude : cette fois il ne peut plus douter de l'appel du Seigneur ! Dans le silence de la nuit ses lèvres murmurent un hymne de reconnaissance, puis sur l'heure même il se dispose à obéir. Il a goûté à Rome les douceurs de la contemplation et de la prière, il les quitte sans regret pour aller où Dieu le veut !

***

V. Apostolat sur l'Escaut. — Miracles.

AMAND est à peine de retour en la bonne ville de Bourges, que déjà l'éclat de ses vertus attire sur lui tous les regards.

Tous à l'envi, — clercs et laïques, peuple et leudes, — le proclament

Digitized by Google

digne du bâton pastoral, et les plus saints prélats aspirent à l'appeler leur frère.

Amand résiste longtemps ; après bien des protestations et des larmes, il lui faut céder enfin, et l'apôtre saint Achaire le sacre pontife du Seigneur. Mais au nouveau prélat on n'assigne aucun diocèse, on sait que Dieu l'appelle à évangéliser les peuples ; la Gaule entière lui est ouverte, qu'il aille où l'Esprit divin voudra le pousser.

Amand part. C'est vers les rives de l'Escaut qu'il se dirige d'abord, ne s'épargnant ni peine ni fatigue, prêchant et enseignant, répandant ses aumônes, rachetant les esclaves ; il parcourt en tous sens le pays de Tournai et de Gand : partout il confond les farouches adorateurs de Teutatès et amène un grand nombre d'âmes à la connaissance de la vérité.

Le Seigneur ne tarde pas à confirmer, par des miracles, la mission de son élu.

Le chancelier Ouen,— que la grâce va bientôt transformer lui aussi en apôtre,—a fait rebâtir l'abbaye de Rebaix ; il invite Amand à venir consacrer l'église nouvelle, et le pontife accède à son désir. Tandis qu'il procède aux onctions sur l'autel, on s'aperçoit que la table de marbre est mal équilibrée; on travaille aussitôt à l'assujettir, mais pendant l'opération le marbre précieux se fend sur toute sa longueur.

Voilà la cérémonie interrompue; la désolation est générale! Comment remplacer sur l'heure la pierre brisée? A dix lieues à la ronde on en eut en vain cherché une semblable!...

Amand n'hésite pas à prier Dieu d'intervenir! Il se prosterne et s'humilie quelques instants devant le Seigneur; puis se relevant il fait sur l'autel le signe du salut... Aussitôt les deux morceaux se ressoudent, et de l'accident il ne reste nulle trace, si ce n'est une ligne dans la pierre, pour conserver la mémoire et attester la vérité du prodige.

***

Un autre jour Amand prêchait à Tournai, mais le peuple restait sourd à sa voix, et bien rares étaient ses auditeurs.

Par contre, il y avait foule autour du tribunal: Dotton, comte de la ville, y jugeait au nom du roi un homme convaincu de brigandage. L'accusé avait été roué de coups à tel point qu'il semblait à demi mort.

Dotton l'envoyait au gibet quand soudain Amand accourt, fend non sans peine les flots pressés de la populace et parvient jusqu'au tribunal: « Ah! « Seigneur juge, s'écrie-t-il, vous condamnez à mort ce pauvre homme déjà « si cruellement châtié! Pour l'amour de Dieu, donnez-le moi; je le confes- « serai et guérirai son âme! »

Mais le comte est un homme sans pitié; il s'irrite de l'intervention de l'évêque et le fait chasser par ses gardes. Sur l'heure, le brigand est suspendu à la potence et y meurt sous les yeux de la multitude.

Digitized by Google

Lentement le public s'écoule et bientôt la nuit arrive. Dès qu'il voit la place déserte, Amand revient au lieu du supplice; il descend du gibet le corps du supplicié, le charge sur ses épaules et sans être vu le transporte à sa demeure. Arrivé là il fait sortir ses disciples, et s'enfermant avec le cadavre il entreprend de le disputer à la mort.

La lutte est longue: l'homme de Dieu emploie toutes les armes des saints, la prière, les prostrations, les larmes; il supplie la miséricorde divine de ne pas condamner ce malheureux pécheur, de lui rendre la vie, de lui donner du temps pour s'amender et expier ses crimes... — Le Tout-Puissant agrée la prière de son serviteur: soudain le cadavre se redresse, le supplicié paraît sortir d'un profond sommeil, ouvre les yeux en bénissant Dieu, et se jette aux pieds d'Amand pour lui exprimer sa reconnaissance et son repentir. Le matin venu, l'évêque se fait apporter de l'eau; ses disciples accourent, croyant qu'il s'agit de laver le cadavre avant de l'ensevelir. O surprise! le supplicié est debout, plein de santé et de vie! L'eau qu'ils apportent sert à compléter le miracle: l'évêque en lave les plaies du ressuscité et celles-ci se cicatrisent aussitôt.

Malgré la défense d'Amand, ses disciples ne tardent pas à parler du prodige, et le bruit s'en répand par toute la contrée; à partir de ce jour les conversions abondent; les temples païens s'écroulent sous les coups de leurs anciens défenseurs; partout surgissent de nouvelles églises pour la plus grande gloire du Seigneur JÉSUS et la plus douce consolation de son serviteur.

***

VI. Rome. — Gand. — Apostolat chez les Slaves.

DEUX années s'écoulent; les âmes gagnées par Amand sont nombreuses, mais l'apôtre n'est pas satisfait, et son humilité lui fait croire qu'il est un obstacle à l'action de la grâce divine. Il prend donc la résolution de retourner à Rome, demander au Père commun des fidèles une bénédiction et l'approbation de ses travaux. Boniface V était alors le Pontife du monde; il reçoit paternellement le grand missionnaire, l'approuve, l'encourage et le bénit.

Amand réconforté, après avoir pieusement baisé le tombeau de son cher saint Pierre, remonte sur un navire en partance pour les Gaules.

Une nuit, tandis qu'on a jeté l'ancre dans le port de Centum-Celle [1], Amand se retire en un lieu solitaire pour y passer quelques heures en oraison. A peine est-il en prières qu'il entend des cris déchirants! Le démon a saisi un jeune homme de la suite de l'évêque, il l'entraîne et va le précipiter dans la mer! « Christ, sauvez-moi! » s'écrie le malheureux dans sa terreur. Mais l'esprit immonde ne lâche pas prise. « Quel est le Christ que

1. Aujourd'hui *Civita-Vecchia.*

Digitized by Google

tu invoques? » dit-il avec mépris. Et l'infortuné, affolé, ne lui donne pas de réponse.

Dieu n'a laissé agir le démon que pour révéler la sainteté de son apôtre. Amand, qui a tout entendu, intervient: « Dites-lui, mon fils, crie-t-il à son serviteur, dites-lui que c'est le Christ né d'une Vierge, qui a souffert pour nous et est ressuscité des morts! »

Le jeune homme répète les paroles qu'Amand lui suggère, et aussitôt l'esprit malin laisse en paix sa victime et disparaît.

On reprend le large. La traversée n'est pas sans fruit pour l'apôtre: à ses heures de loisir il prêche la parole divine aux passagers et aux matelots. Un jour, tandis qu'on l'écoute, un gros poisson vient se jouer dans les eaux du navire. Voilà la prédication interrompue! On saisit des filets, on les jette à la mer, le monstre est pris et hissé, avec de bruyantes acclamations, à bord du bâtiment. A l'heure même on en prépare un régal aux marins et aux voyageurs; le doux Pontife, qui sait se faire tout à tous, ne refuse pas de partager et de bénir le repas de ces bonnes gens; il prend part à leur joie simple et naïve et leur fait rendre grâces à Dieu, qui dans sa bonté daigne nourrir ses serviteurs.

Mais la joie est de courte durée. Sitôt la fête finie le ciel se couvre et s'assombrit, un vent violent se lève, la mer devient houleuse, bientôt sévit une horrible tempête. En vain les passagers s'unissent aux matelots pour lutter contre les flots en fureur : le vaisseau n'est plus qu'une épave livrée à tous les caprices des vagues ! Tous pleurent et se désespèrent, Amand seul reste calme : il demande au ciel le salut de ses frères, mais il s'abandonne quant à lui au bon plaisir de son Créateur.

Dans leur angoisse les matelots viennent se jeter aux pieds du Pontife et le supplient avec larmes de les sauver en ce pressant danger. Amand porte sur ses lèvres la grâce de la persuasion : il parle si bien à ces pauvres affolés, qu'il les rassure et qu'il les détermine à s'abandonner, comme il le fait lui-même, entre les mains de la divine bonté. Si grande est maintenant leur foi qu'ils vont se coucher sur l'heure, abandonnant à Dieu la garde de leur vaisseau et le soin de leur vie. L'évêque fait de même ; il s'assied à la poupe et ne tarde pas à s'endormir. Tandis qu'il repose, saint Pierre lui apparaît en songe : « Ne crains pas, Amand, lui dit-il, tu ne périras pas, et « ceux qui t'accompagnent auront, grâce à toi, la vie sauve. » Et se tournant vers les flots en fureur, comme autrefois JÉSUS, il leur impose silence. Aussitôt le calme se fait ; quand Amand et les matelots s'éveillent, le vaisseau est doucement balancé sur une mer ondulée par la brise, et un vent propice le pousse rapidement vers les côtes de la Gaule. Tous se jettent à genoux et remercient avec élan le Dieu miséricordieux qui les a sauvés des flots.

***

De retour en Gaule, Amand reprend sans tarder ses courses apostoliques. Cette fois, c'est plus spécialement à Gand qu'il va faire entendre la parole

Digitized by Google

divine. Il connaît les habitants de cette contrée, il les sait farouches et cruels, corrompus de mœurs, fort attachés à leurs superstitions grossières ; mais l'apôtre aspire aux palmes du martyre et s'estime heureux s'il peut souffrir pour le nom de JÉSUS-CHRIST.

La persécution ne lui fait pas défaut : souvent battu, injurié sans cesse, plusieurs fois jeté dans le fleuve par les femmes, pires encore que leurs maris, l'homme de Dieu poursuit intrépidement son œuvre. Abandonné de tous ses compagnons que la peur a mis en fuite, l'évêque vit seul dans une pauvre cabane, broyant de ses mains le blé qui lui sert de nourriture ; il prêche le jour, la nuit il prie, sans se laisser décourager par un insuccès prolongé.

Enfin la grâce touche le cœur de ces barbares ; les grands et le peuple accourent autour d'Amand, ils renoncent aux idoles, reçoivent le baptême, réforment leurs mœurs perverties ; les temples païens s'écroulent et des églises s'élèvent en l'honneur du vrai Dieu. A Gand même, l'homme de Dieu bâtit un monastère qu'il dédie à son cher protecteur, le Prince des Apôtres [1] : et bientôt un second monastère dédié lui aussi à saint Pierre, se dresse à peu de distance de la ville sur le Mont Blandin.

Par les soins de l'apôtre la vie cénobitique a déjà pris naissance au pays de Tournai : les pieuses retraites de Renaix et de Leuze rivalisent de ferveur avec celles de Gand et du Mont Blandin.

***

Cependant, une étrange nouvelle se répand dans la contrée évangélisée par Amand ; on y apprend qu'un marchand nommé Samon, originaire de Soignies, vient d'être proclamé roi chez les Slaves !

Les Slaves étaient un peuple belliqueux, sans cesse en guerre avec ses voisins, et qui s'était établi sur les bords du Danube après de nombreuses migrations. Samon trafiquait dans ces parages quand soudain une guerre éclate ; les Slaves, qui étaient en ce moment sans chef, invitent le marchand à se mettre à leur tête ; il y consent, remporte une brillante victoire, et reçoit en récompense le pouvoir royal.

Au bruit de cet événement Amand n'hésite pas à partir lui-même pour la Slavonie ; l'empressement de ces barbares à couronner un homme de sa race lui faisait espérer que sa prédication serait bien accueillie. Il confie la mission de Gand à ses disciples et se met en route, répandant la parole divine partout sur son passage.

Après un long et pénible voyage il parvient enfin aux rives du Danube ; il y trouve des pleuplades barbares et superstitieuses, peu disposées à recevoir la Bonne Nouvelle. « Les crimes des Slaves, dit un hagiographe, les ren- « daient alors indignes des faveurs célestes. » Amand prêche cependant, et quelques conversions se produisent, mais la masse du peuple reste attachée à sa grossière idolâtrie. Le pontife comprend bientôt l'inutilité de ses

1. Cette abbaye porta plus tard le nom de St-Bavon.

Digitized by Google

efforts : l'intérêt de Dieu exige qu'il ne s'épuise pas en vain à travailler ce sol ingrat ; l'apôtre revient en Occident, secouant sur le pays des Slaves la poussière de ses souliers. Il laisse cependant en Slavonie quelques-uns de ses disciples pour veiller sur le petit bercail des convertis.

(A continuer.)

NOUVELLES BÉNÉDICTINES.

BIRMANIE. — Le R. P. Dom Adalbert Amandolini, missionnaire du vicariat du Bengale oriental, a publié récemment un intéressant récit d'une de ses courses apostoliques, dans la partie de la Birmanie qui se trouve confiée à son dévouement. Appréciant d'abord les heureux résultats au point de vue religieux, de la prise de la Birmanie par l'Angleterre, il formule ainsi son jugement sur ce point : « La guerre, qui dure encore, a causé de grands désastres dans cette vaste et riche contrée de la Birmanie, et les pluies continuelles dont nous avons souffert ont augmenté ces maux. Dieu fasse que nous n'ayons pas à souffrir bientôt de la famine. La déposition du roi Thiébaut peut être considérée comme une véritable bénédiction, car la domination anglaise ne nous sera point défavorable et nous laissera toute liberté pour l'évangélisation des Birmans. Mais si l'acquisition de ce grand pays n'a pas coûté de grands efforts à l'Angleterre, elle aura d'assez sérieuses difficultés pour s'en assurer la possession définitive. »

Puis, après bien des faits intéressants touchant les particularités de son voyage, trop longs à rapporter ici, il entre dans certains détails religieux bien édifiants et que nous ne pouvons nous dispenser de communiquer à nos lecteurs :

« Je demeurai quelque temps à Sandoway pour les besoins spirituels de ma petite chrétienté et Dieu daigna bénir mon ministère. Parmi les baptêmes que je conférai aux indigènes, je dois mentionner celui du fils du Myoko ou Magistrat Birman de Sandoway. Mais un certain nombre de natifs n'étant pas suffisamment préparés, je dus différer leur régénération dans l'onde baptismale. Il y eut pourtant une exception pour un brave Birman qui, *flagrans desiderio baptismi* (1), vint d'Alkyat à Sandoway uniquement pour être reçu dans l'Église catholique. Je me souvins à son occasion du diacre Philippe, qui dit à l'eunuque de la Reine de Candace : *Si credis sufficit* (2). Ces exemples d'une foi digne des temps apostoliques ne sont pas rares d'ailleurs par ici. C'est d'autant plus méritoire chez les Birmans que leur entrée dans notre sainte religion, malgré une certaine ressemblance entre le décalogue et les préceptes de morale des Boudhistes, est toujours fort difficile.

« Cependant, il faut l'avouer, le peuple birman témoigne une grande vénération pour le prêtre catholique, et cela à cause du célibat dans lequel il vit, tandis qu'il méprise le ministre protestant qui a femme et enfants; ou s'il ne le méprise pas, il le regarde comme un homme ordinaire.

« Toutefois les indigènes de Sandoway comme ceux d'Akyab ont une prévention contre notre sainte religion. Ils sont persuadés qu'elle commande à ses adeptes d'abandonner père, mère, femme et enfants et ils en concluent

1. Brûlant du désir de recevoir le baptême.
2. Si tu crois, cela suffit.

Digitized by Google

qu'elle ne saurait être bonne. Ce sont peut-être les ennemis de la foi catholique qui ont ainsi changé le sens de la parole de l'Évangile pour nous calomnier. Ils ont certainement réussi à augmenter les difficultés qui s'opposent à la conversion des jeunes Birmans, mieux disposés généralement à étudier la religion catholique que leurs parents, vieillis dans le Boudhisme. Ils emploient toutes sortes de ruses pour déjouer leur vigilance et parviennent presque toujours à se rendre à mes instructions, sans que ces derniers en aient le moindre soupçon.

« Le courant d'idées modernes et civilisatrices, si je puis employer cette expression, qui se manifeste en Birmanie, et qui deviendra plus fort si l'Angleterre réussit à établir définitivement sa domination dans cette immense contrée, favorisera sans nul doute, le mouvement des conversions déjà assez nombreuses depuis quelques années. Je dois ajouter que ces bonnes dispositions se manifestent aussi chez les protestants, surtout parmi les adeptes de la secte des Eurasiens. Plusieurs d'entre eux sont déjà venus se jeter à mes pieds, me suppliant de les instruire et de les faire entrer dans l'Église catholique. C'est pour moi une grande consolation d'admettre dans le bercail ces brebis qui n'étaient pas égarées, mais nées dans le paganisme ou l'hérésie. J'espère que, grâce à vos prières et à celles de vos pieux lecteurs, il se produira chez les Birmans et les protestants de Sandoway et d'Akyab un salutaire retour de tous ceux qui *præordinati sunt ad vitam æternam*... (1) »

Depuis 1879 les RR. PP. Bénédictins, mis en possession de la belle église, construite par feu le R. Monsieur Pollet au hameau de Steenbrugge, occupaient, au nombre de trois seulement, la dépendance, jadis presbytère, en attendant que la charité des fidèles leur permît d'ériger un monastère où ils pussent mener la vie claustrale, avec une communauté plus nombreuse. Grâce à la générosité de plusieurs personnes dévouées, les travaux marchèrent rapidement, et la grande aile du prieuré fut bientôt en état de recevoir ses nouveaux hôtes.

Le 26 août, jour fixé pour l'ouverture de la Maison de Dieu, le R. P. Dom Bernard Clonen, prieur désigné par le Chapitre provincial, les trois Pères qui se trouvaient déjà à Steenbrugge, six jeunes profès de chœur et trois frères convers, formant ensemble la future communauté, arrivèrent à Bruges, accompagnés de Sa Grandeur Mgr Ballsieper, O. S. B. évêque de Thanasie, et du R^me^ Père Dom Gothard Heigl, provincial. Les meilleures familles de la ville s'étaient empressées d'offrir leurs équipages à la colonie monastique, tandis qu'une foule nombreuse et sympathique attendait les religieux aux abords de l'église du monastère. Les bannières et les oriflammes saluaient le cortège sur le parcours du chemin, et les joyeuses salves l'acclamaient de loin.

Monsieur le Curé de la paroisse souhaita dans une allocution courte mais pleine d'affabilité la bienvenue aux enfants de Saint-Benoît.

Après le salut solennel, qui clôtura les cérémonies de cette journée, le peuple fut admis une dernière fois à visiter les constructions du prieuré. Les proportions vastes et élégantes des cloîtres excitèrent l'admiration de la foule, tandis que l'aspect modeste et pauvre des cellules des moines, sans autre ameublement qu'un lit en fer, une couche en paille, une petite

1. Actes XIII, 48. — Pour tous ceux qui sont prédestinés à la vie éternelle.

Digitized by Google

table et une chaise en bois, quelques livres, un crucifix et quelques images pieuses, fit sur tous les visiteurs une impression d'émotion vive et de saint recueillement.

Le lendemain, après la Messe pontificale, la clôture monastique fut proclamée, et avec elle la discipline claustrale inaugurée dans son entier au nouveau prieuré, où les fils de Saint-Benoît, chantent désormais nuit et jour la louange du bon Dieu.

Daigne le Ciel bénir leur fondation et leur permettre d'achever dans un prochain avenir les constructions de leur vaste monastère !

LE PÈLERINAGE DE SAINT-BENOIT A MAREDSOUS.

Actions de grâces du mois.

EMANDE d'actions de grâces pour le succès d'examens importants recommandés à saint Benoît, il y a quelque temps ; et prière à ce grand Saint de continuer à protéger, dans sa nouvelle carrière, le jeune homme qui lui a confié le soin de son avenir et qui porte toujours sa médaille.

2. **On nous écrit d'une communauté religieuse de France :** Je vous prie de bien vouloir faire dire une Messe d'actions de grâces, en l'honneur de notre glorieux Père saint Benoit. Nous lui avions très particulièrement recommandé une affaire importante pour notre communauté. Cette affaire a eu un très heureux succès, et nous espérons que nos actions de grâces présentées par les fils du Bienheureux Père, arriveront plus directement à son cœur. Qu'il continue de veiller sur nous, sur nos besoins spirituels et temporels !

3. **Item d'une communauté religieuse de Belgique :** Veuillez faire dire deux Messes en l'honneur du saint Père Benoît pour la bonne réussite et les heureux fruits de deux retraites ; pour remercier le Saint de faveurs obtenues en partie et pour demander l'accomplissement entier. — Je vous prie de recommander chaleureusement notre communauté à notre saint Père Benoît.

4. **Actions** de grâces pour la guérison d'une jeune fille affectée d'un mal qui la faisait beaucoup souffrir. Elle fut guérie après avoir fait un pèlerinage pour implorer l'aide de saint Benoît. Elle vient d'accomplir un pèlerinage d'actions de grâces.

5. **Pour** la guérison dans les mêmes conditions, d'un enfant malade. La mère a fait le pèlerinage d'actions de grâces.

6. **Actions** de grâces de diverses personnes pour faveurs obtenues par l'intercession de saint Benoît : guérisons, grâces spirituelles et temporelles.

Une mère entre autres est venue avec son enfant remercier saint Benoît et saint Maur. Elles étaient venues un peu auparavant demander à ces deux saints la guérison de la fille malade au point qu'il avait fallu la porter tout le long du chemin. — Après leurs dévotions, l'enfant reçut la bénédiction de saint Maur, et fut guérie. Elle fit le retour de plusieurs lieues à pied, la mère et ses compagnes rendant gloire à Dieu et à ses Saints.

Digitized by Google

7. **Pèlerinages** d'actions de grâces de 5 personnes guéries par l'intercession du Bienheureux Patriarche, et la bénédiction dite de saint Maur. Une d'entre elles souffrait de douloureuses attaques de nerfs depuis plusieurs mois ; un autre d'un mal d'yeux accompagné de souffrances de tête.

H....., 5 novembre 1886.

8. MON RÉVÉREND PÈRE,

Honneur et reconnaissance au grand St-Benoît ! Un de mes neveux, âgé de 6 ans, fut pris, pendant le mois de septembre, d'une fièvre typhoïde, compliquée d'une inflammation des poumons. Cette frêle petite créature fut bientôt réduite à la dernière extrémité, et ses pauvres parents, plongés dans une désolation inexprimable, s'attendaient, à tout moment, à la perte de leur unique enfant, lorsque je songeai à lui faire porter la médaille de St-Benoît. Aussitôt la fièvre fut coupée, et une amélioration sensible se déclara. Aujourd'hui l'enfant est complètement guéri, à la grande joie de toute la famille reconnaissante. J'avais promis, le cas échéant, de faire insérer cette insigne faveur dans le *Messager des Fidèles*. C'est avec le plus grand bonheur que j'acquitte ma promesse et que je dis au grand thaumaturge de Maredsous : « Mille fois, merci, et de tout cœur. »

Vous m'obligeriez infiniment, mon Révérend Père, si vous vouliez avoir la bonté de faire reproduire ma lettre dans le *Messager*.

Agréez. . . . . G. D. Prêtre.

Recommandations.

ON recommande aux bonnes prières des abonnés :

Deux vocations qui se décident en ce moment. — La guérison d'un excellent jeune homme, qui semblait destiné à faire beaucoup de bien dans le monde, mais atteint d'une maladie qui ne laisse aucun espoir humain. — L'accomplissement entier de faveurs obtenues déjà en partie par l'intercession de saint Benoît. — Plusieurs communautés religieuses. — Plusieurs missions. — Les faveurs spirituelles et temporelles que sollicitent 12 personnes et familles. — Une personne malade. — La grâce de connaître sa vocation sollicitée par une jeune personne. — Diverses intentions. — Un jeune homme qui doit passer un examen. — 8 affaires temporelles. — Une jeune mère de famille qui est à la mort. — 7 enfants malades dont un atteint de la danse de saint Gui. — 27 personnes atteintes de diverses infirmités et maladies : bronchite, hydropisie, gastrite, névralgie, mal d'yeux, etc. — Une femme troublée par une peine d'esprit.— Une mère de famille phtisique. — Plusieurs défunts. — Plusieurs conversions dont deux de pauvres pécheurs à la mort. — La vertu de tempérance et de sobriété pour deux pères de famille. — Un pauvre malade qui doit subir une opération. — Plusieurs personnes très âgées pour qu'elles aient la grâce d'une bonne mort. — Plusieurs curés et leurs paroisses.—2 personnes qui veulent se placer.—Une pauvre veuve dans de grands embarras d'argent. — Plusieurs personnes se recommandent également pour des besoins domestiques. — Un sous-diacre demande des prières pour sa prochaine ordination et pour un examen à subir.

Digitized by Google

CHARITÉ [1].

AVANT-PROPOS.

ETTE simple histoire est écrite par amour pour des hommes qui sont dignes de compassion, et pour le bien de ceux parmi les chrétiens nos frères qui voudraient devenir miséricordieux.

Rien n'est plus aisé, croirait-on, que la miséricorde : encore, faut-il s'y former. Rien n'est plus beau que cette vertu sublime : n'est-elle pas cependant pour le grand nombre, un trésor caché ?

Dans ces pages, sous une forme bien simple, se dérouleront à vos yeux, cher lecteur, les voies de la charité dans leur beauté ravissante. Lisez-les, vous en retirerez, Dieu aidant, quelque fruit. L'auteur n'en demande point davantage pour sa peine, se confiant en Dieu qui daignera lui accorder une part légère au bien que vous ferez ensuite.

Enfant de l'homme, enfant de Dieu, ouvre ton cœur et prête l'oreille aux accents de la CHARITÉ. Que longtemps, oui bien longtemps, ils résonnent dans ton âme attendrie !

I. — DE L'OR !

JE ne naquis point dans l'indigence ; jamais je ne sus ce que sont la faim et la misère jusqu'au jour où je nageai dans l'or. Alors seulement mon cœur se mit à soupçonner les souffrances de ce monde. Vous dire quels sont aujourd'hui les sentiments qui remuent le fond de mon âme à la seule pensée de la pauvreté et de la douleur, je ne le pourrais. Mais je vais vous narrer les circonstances dans lesquelles s'est opérée en moi cette transformation.

Je disais donc que je me vis un jour inondée d'or. Un de mes oncles vint à mourir dans un grand âge ; il était riche, très riche et en l'absence d'autres héritiers, toute sa fortune m'échut en partage.

Quelle ne fut point ma joie ! Mille projets se formèrent bientôt dans mon cerveau fiévreux : ils s'entrecroisaient en tous sens ! — Un soir, des piles d'or se trouvèrent entassées sur ma table. Ah ! viens donc voir, Betsie, m'écriai-je en appelant ma petite-fille ; vois donc : mille écus, encore mille, un troisième mille ! ... et je comptais toujours, entassant les billets, alignant les rouleaux d'or. Et ma grande fille Lili s'emparait des splendides bijoux qui s'étalaient à ses yeux, broches, bagues, chaînes et pendants d'oreille, où les brillants les plus purs mêlaient leur éclat sans pareil à celui de l'émeraude et du rubis. Elle les retournait en tous sens, les dévorait des yeux et s'en parait avec délices. Betsie rêvait carrosses et villas, voyages et toilettes sans fin.

A dire vrai, nous rêvions toutes trois ; et nous rêvions non seulement la

1. D'après l'allemand de Max Steingenberger.

Digitized by Google

nuit lorsque le sommeil parvenait à s'emparer de nos paupières, mais en plein jour, et le jour tout entier; dans nos occupations et nos lectures, pendant notre repas, hélas! pendant la prière même, nos pensées étaient noyées dans l'or. L'or paraissait s'échapper de nos regards ardents, il tombait de nos lèvres; on eût dit que sur nos fronts se trouvait écrit : « de l'or, de l'or, de l'or! — béni soit cet oncle qui, de ses précieuses richesses, nous a fait si heureux! — heureux par-dessus tout! » —

II. — TERREURS.

FATIGUÉE, épuisée à force de faire de vains projets, je m'endormis un soir, ayant encore sur les lèvres des paroles de bénédiction pour cet oncle chéri qui nous comblait de tant de bienfaits.

J'eus un songe! — J'en frémis encore, et mes lèvres n'osent le redire, — Soudain, je vis mon oncle!

Vous dirai-je sous quel aspect? —

De son vivant, il avait été un des premiers bourgeois de la ville, un grand commerçant : il n'avait pas son pareil en affaires. Il n'était ni buveur, ni joueur, d'un naturel posé et tranquille, fidèle au logis, il travaillait pour ceux qui viendraient après lui. « Mon commerce avant tout, » tel était son principe; et on l'entendait dire aussi : « C'est l'or qui gouverne le monde. »

Hélas! à cette heure mystérieuse, je le vis tout pâle et tremblant, debout devant le siège du Juge suprême. Le Roi des rois se tenait sur son trône, revêtu d'un ample et somptueux vêtement, ceint de l'or le plus pur : sa noble tête encadrée d'une chevelure d'argent resplendissait du plus noble éclat; ses yeux lançaient des éclairs. Autour du Seigneur étaient assis, en hémicycle, douze vieillards vénérables, au visage austère de juges; et au pied de son trône se pressait une multitude innombrable d'êtres lumineux qui paraissaient suspendus aux lèvres du Juge suprême pour en recueillir les décrets.

Il ne se tenait plus là, le pauvre défunt, comme l'homme estimé et adulé de ses concitoyens : Ah! on eût dit le plus infortuné des indigents, le plus abandonné des êtres méprisés de la terre.

Je fus saisie d'épouvante; une sueur froide inondait tout mon corps. Je voulais voler à son secours; mais un ange m'arrêta: mon bras ne put parvenir jusqu'à lui pour le soutenir, ni ma voix criant miséricorde, parvenir à l'oreille du juge.

L'ange me dit sévèrement : « Il est trop tard. » Et comme, dans le spasme de mon angoisse, je laissais échapper ces téméraires paroles : « Eh! qu'a-t-il donc fait, ce bon parent? » — L'ange reprit : « *Bon!* non, il ne le fut pas, ne dites point cela. Ne voyez-vous pas, devant vous, le Juge suprême, au regard terrible? Lui-même, le Seigneur, il s'est donné jadis à cet homme en nourriture et en breuvage, — mais lorsqu'il se présenta à

Digitized by Google

lui, dans la personne des pauvres affamés, cet ingrat ne l'a point nourri. Il l'a jadis couvert du splendide vêtement de la grâce, — mais cet homme lui a refusé un lambeau d'étoffe pour vêtir ses pauvres. »

A ces mots, je risquai un timide regard sur la personne du souverain Juge. Il cherchait des yeux dans l'assistance quelqu'un qui voulût prendre la défense du coupable consterné.

Çà et là, une voix s'éleva pour reconnaître quelque léger bienfait reçu de sa main. Mais aussitôt, tout d'une voix, les vieillards de s'écrier : « Pour cela, il a reçu sa récompense sur terre. »

Soudain, du fond de l'abîme, s'éleva un cri horrible, effroyable : « Cet homme n'a vécu que pour lui, il a amassé pour lui seul. Il a frustré le serviteur et la servante, il a trafiqué sur l'ouvrier et le pauvre, il a pesé sur l'infortune au lieu de la tirer de sa misère, et il l'a fait pour s'enrichir au plus vite. Il a vécu dans la bonne chère sur la terre, il a nourri son cœur dans la volupté. Son or et son argent se sont rouillés dans son coffre-fort, et la rouille qui les recouvre servira de témoignage contre lui ; elle sera comme un feu qui consumera sa chair ! Car il s'est amassé un trésor de colère pour les derniers jours (1). »

Alors le Juge suprême au regard flamboyant, du haut de son trône, donna ordre d'ouvrir le livre de la loi. Et on y lut : « Une justice sans miséricorde frappera celui qui n'a point usé de miséricorde (2) ! »

A ce moment terrible, je tombai en défaillance, et poussai un grand cri qui me tira de mon rêve. Et lorsque ma fille aînée accourut tout inquiète pour voir ce qui se passait, elle me trouva en proie à un tremblement général qui ne me quitta plus de la nuit ; je ne pus refermer l'œil, car une parole terrible traversait et retraversait mon âme : « Trésors de colère, trésors de colère ! amassés pour le jour suprême (3) ! »

III. — SOUCIS.

CEPENDANT, mes filles s'efforçaient de mille manières de me faire oublier mon rêve. « Futilités puériles que tout cela ! » disaient-elles ; et, de plus belle, elles ouvraient coffre-fort et écrins, faisaient rouler l'or entre leurs doigts, savouraient l'éblouissant éclat des diamants et des pierreries, lorsque les rayons dorés du soleil venaient les rehausser de mille feux.

Et moi, je tremblais toujours, je frissonnais jusqu'au fond de l'âme.

Cet or me semblait terni, ces joyaux n'avaient point d'éclat à mes yeux La nuit me surprenait tremblant au milieu de ces trésors : je me croyais dans une chambre sépulcrale ; à chaque instant, il me semblait revoir l'horrible vision, entendre une voix caverneuse me crier, du sein de ces richesses :

1. S. Jac. v. 3. 5. — 2. *Ibid.*, II, 13. — 3. *Ibid.*, v, 3.

Digitized by Google

« Trésors de colère, richesses qui crient vengeance ! elles sont amassées pour le jour suprême. »

Hélas ! que faire ? Mes enfants me pressaient d'acheter une belle propriété. Je cédai à leurs vœux; bientôt nous eûmes chevaux et voitures; une foule d'amis se pressèrent autour de nous pour nous faire la cour. Oh ! ciel, que de flatteurs avides parmi eux !

Quelle peine n'eus-je point, dès lors, à maintenir mes filles dans les justes bornes ! Elles aimaient ces flatteries et voulaient s'en procurer sans cesse de nouvelles, dépassant les grands de la terre en faste et en confort de tous genres.

A partir de ce jour, il y eut au foyer de pénibles scènes, jusque-là inconnues : jamais, auparavant, la paix n'avait été troublée parmi nous. — « Eh ! quel mal y a-t-il à mener grand train ? » disaient mes filles ; « tant d'autres ne le font-ils pas, qui sont à mille lieues de nous égaler en richesse? »

Ce furent fêtes et visites sans fin. La nuit fut transformée en jour et le jour en nuit. Pour moi, je voulais encore, malgré tout, leur inculquer l'esprit de travail ; mais en vain ! le plaisir absorbait tout : le temps, les forces et l'âme tout entière. La piété, elle aussi, en reçut un grand coup : les offices furent à charge, le sermon était trop long. On en vint à se contenter d'une messe basse, aussi tard que possible, quand une fête ou une excursion ne faisait pas tout oublier.

Peu à peu, on s'éloigna des sacrements ; car, au milieu de ce tourbillon du monde, il y a bien des choses qu'on n'aime pas à confesser, moins encore à abandonner. Enfin, qui oserait dire que les plaisirs mondains ne devenaient pas souvent eux-mêmes à charge ? ils n'offraient plus rien de neuf. Mais, bien loin de les restreindre, on s'évertuait à en trouver d'autres.

Qui le croirait ? La passion du plaisir engendra le souci de la fortune. Il fallait, à tout prix, la maintenir, fût-ce aux dépens des domestiques, des ouvriers ; il fallait l'augmenter par la spéculation et le jeu.

Heureux le paisible sommeil du pauvre ! ni la passion du gain, ni la crainte de la ruine ne le troublent.

Hélas ! il m'avait fui, ce sommeil bienfaisant du juste. Depuis le jour néfaste où cet héritage était entré sous mon toit, je me trouvais en proie à de continuels soucis qui me martyrisaient : soucis de la fortune, soucis de mes enfants, soucis de mes biens, — soucis, enfin, de ma conscience !

Et puis, ce rêve, ce terrible rêve !

(A continuer.)

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

I. « Petit catéchisme du Diocèse de Namur mis en tableaux et rédigé dans un nouvel ordre et sous une nouvelle forme », par l'abbé L. Guillaume.

SOUS ce titre M. le Curé-Doyen de Beauraing vient de publier sur le catéchisme diocésain un intéressant travail qui sera le bienvenu chez ceux surtout qui ont le devoir d'enseigner la doctrine chrétienne aux autres; il les aîdera à faire comprendre et goûter davantage les divins enseignements de ce petit livre d'or.

L'auteur ramène à un petit nombre de sujets distincts toutes les vérités contenues dans le catéchisme: ce sont sept chapitres ayant pour objet l'Homme, Dieu, la Très Sainte Trinité, JÉSUS-CHRIST, la Sainte Vierge, l'Église et le Chrétien.

Chaque chapitre forme un tout complet, une espèce de petit traité sur la matière. Toutes les questions du catéchisme qui s'y rattachent, y sont rangées méthodiquement sous un titre spécial et *en texte continu*, sans qu'il soit rien ajouté ni retranché à la lettre du catéchisme.

En face de chacun des chapitres et des paragraphes les plus importants de ce catéchisme *synthétique*, l'auteur a placé un tableau *synoptique* qui en reproduit exactement et sous un seul coup d'œil toutes les divisions et les subdivisions et donne de nouvelles facilités au maître et à l'élève.

Saint Augustin a dit: *Utile est plures (tractatus) a pluribus fieri diverso stylo, non diversa fide, etiam in quæstionibus eisdem ut ad plurimos res ipsa perveniat.* L'auteur me paraît avoir fait cette œuvre utile recommandée par le grand Docteur catéchiste : sa méthode aussi simple que lumineuse rendra et plus facile et plus agréable la tâche de celui qui enseigne comme de celui qui a à apprendre la doctrine de salut contenue dans le petit catéchisme. Nul doute que son emploi ne fasse désirer ardemment l'apparition d'un autre ouvrage plus développé *le Guide du catéchisme* que l'auteur nous promet et dont le succès de son aîné fera, nous l'espérons, hâter la publication.

II. V. Barbier. « Histoire du monastère de Geronsart, de l'ordre des chanoines-réguliers de Saint-Augustin. » Namur, Douxfils. 1886.

LE monastère de Géronsart situé aux portes de Namur, bien qu'il n'ait pas eu une grande importance dans le cours de son existence, méritait cependant d'avoir son historien. L'entreprise n'était pas facile, car il n'existait jusqu'ici aucune chronique, ni aucune liste complète des prieurs du monastère. M. Barbier que diverses publications sur les monastères du pays de Namur, ont déjà avantageusement fait connaître, vient de faire ce travail. Tout a été puisé aux archives du monastère, actuellement déposées à Bruxelles et à Namur. — Le prieuré de Géronsart, fondé vers 1127, réuni à l'abbaye de Lobbes en 1215, fut cédé en 1221 aux chanoines du Val des écoliers et en 1662 incorporé à la congrégation de Sainte-Geneviève avec les cinq autres monastères belges de l'ordre du Val des écoliers. En 1617 Paul V avait érigé le prieuré en abbaye. En 1796 le monastère eut le sort des autres corporations religieuses. Nous signalerons comme un des mérites principaux de ce travail les nombreuses chartes publiées intégralement par l'auteur dans un appendice. Ce sont 146 pièces des plus importantes du cartulaire de Géronsart.

Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1886-87. — N° 10. — 21 Décembre.

CHRONIQUE LITURGIQUE.

25 Janvier. — Saint Jour de Noël,

double de 1re classe avec octave privilégiée.

LE jour à jamais consacré par la naissance temporelle du Verbe fait chair a lui de nouveau sur le monde : et telles sont les joies qu'il apporte d'en-haut, que la froide hérésie elle même n'a pu les comprimer entièrement au sein des nations sur lesquelles a passé son souffle glacial. Dans l'ordre hiérarchique des solennités chrétiennes, la primauté appartient à Pâques, le roi des jours ; immédiatement après vient la fête de la Pentecôte : enfin Noël, avec toute la série des mystères qui en sont la continuation, complète cette trilogie supérieure du culte catholique. Quiconque jadis ne communiait pas à ces trois fêtes, était considéré comme ne faisant plus partie de l'Église.

Pour honorer l'heure même à laquelle le divin Sauveur vint en ce monde, la liturgie a conservé, en cette seule occasion, l'antique usage de célébrer une messe solennelle à l'issue des veilles de la nuit. C'était surtout cette particularité saisissante qui faisait pour nos pères le charme de la Noël : et maintenant encore, là où le malheur des temps n'a pas obligé l'Église de sevrer ses enfants de cette source de joies, quelles jouissances pour l'âme chrétienne dans ces chants de la nuit, qui rappellent les célestes mélodies des collines de Bethléem ! Le sanctuaire étincelle de mille feux ; la blancheur immaculée des vêtements sacrés se déploie autour de l'autel, qui tient lieu de l'humble crèche ; enfin le son joyeux des cloches accompagnant l'hymne angélique, le *Gloria in excelsis* qui nous est rendu, répand au delà des limites du temple saint l'ineffable émotion qui s'empare de tous les cœurs.

Toutefois de plus grandes splendeurs encore nous sont réservées pour la messe du jour. C'est proprement la grand'messe, la messe de Noël, celle à laquelle autrefois le clergé lui-même participait aux saints mystères, celle enfin qui devait absolument être célébrée par l'évêque, ou par l'abbé dans les monastères, dût-il pour cela s'abstenir de l'office de la nuit.

En ce saint jour de Noël tous les prêtres peuvent célébrer trois fois le saint sacrifice. Autrefois chaque prêtre pouvait dire autant de messes qu'il

Digitized by Google

convenait à sa dévotion; mais depuis le XIe siècle, les Pontifes Romains ont défendu d'en célébrer plus d'une, à l'exception de la fête de la Nativité du Seigneur. La piété des liturgistes a dès lors appliqué ces trois messes à la triple naissance du Verbe de Dieu, à Bethléem selon la chair, dans nos cœurs par la grâce, dans le sein du Père par la génération éternelle qui précède l'aurore de toute création. Mais en réalité l'explication naturelle du triple sacrifice se trouve dans cette ancienne pratique des vigiles solennelles dont nous avons parlé plus haut. La première messe se disait après les Nocturnes, au premier chant du coq ; la seconde était célébrée dans une autre église, ou du moins à un autre autel, immédiatement après les Laudes, au moment où l'aurore commençait à paraître ; enfin la troisième était chantée après Tierce, heure ordinaire du sacrifice.

Lorsque le jour touche à son déclin, après que le joyeux repas de fête a achevé de nous faire oublier les fatigues de la nuit sainte, les cloches font encore entendre leur voix sonore et invitent le peuple fidèle à se réunir dans l'enceinte du temple pour l'office solennel des Vêpres. C'est l'heure de laisser aller notre cœur aux pieux sentiments d'admiration et de reconnaissance que le premier saisissement avait peut-être d'abord retenus dans nos âmes. Chantons avec l'Église les grandeurs et les abaissements non moins adorables de notre Rédempteur. Sa venue confirme merveilleusement la vérité des promesses du Seigneur, en même temps qu'elle procure à tous ceux qui sont droits de cœur une lumière d'un éclat incomparable. Mais tant de faveurs sont le prix des humiliations volontaires de celui qui a voulu être notre Emmanuel: c'est pourquoi nous chantons à cette heure le *De profundis*, ce même chant que nous redisons sur la tombe de nos chers défunts : il célèbre aujourd'hui l'abondante miséricorde du Seigneur dont la tendresse a voulu pourvoir au rachat de sa créature infidèle.

Mais par dessus tout laissons-nous aller à ces pieux transports d'allégresse, qui conviennent si bien à la fête de Noël. « Il n'est pas possible, dit saint Léon, qu'il y ait place pour la tristesse, au jour natal de la Vie. » Aussi la sainte liturgie dans une hymne d'une mélodie toute céleste, semble vouloir donner une voix à toutes les créatures pour chanter les gloires de ce jour ; et son dernier mot, dans la ravissante antienne qui sert de motif au cantique de la Vierge, est encore celui-ci : *Hodie exsultant justi ;* aujourd'hui tous les justes sont dans la joie. Oui, encore une fois, c'est le caractère propre de Noël : Pâques, la Pentecôte offrent des aspects grandioses que peuvent reconnaître et admirer ceux-là mêmes dont le cœur est loin de Dieu : mais celui qui se réjouit aujourd'hui, celui-là sait à n'en point douter, à qui appartient l'efflorescence la plus pure de son amour : c'est un juste, dans le sens le plus complet et le plus pénétrant du mot.

Digitized by Google

26, 27, et 28 décembre. — Saint Étienne, Saint Jean et les Saints Innocents,

doubles de 2e classe avec octave.

L'ÉGLISE ne se résout pas facilement à laisser ses enfants retourner aux pensées habituelles de la terre, après les avoir tenus un moment si près du ciel. Immédiatement après le berceau de l'Homme-Dieu, elle offre à leurs regards le spectacle de l'homme régénéré, rendant à Dieu tout ce qui peut le mieux démontrer et la fécondité admirable du don divin, et la reconnaissance efficace de la créature. Le peuple chrétien comprenait cette attention d'une mère à qui il en coûtait de le sevrer trop promptement des joies célestes : jusqu'à nos temps, presque chacun des jours de l'octave de Noël était religieusement observé par les fidèles comme fête de précepte. Ce sont surtout les trois premiers qui doivent de nos jours encore attirer notre pieuse attention. Le premier est consacré à célébrer Étienne, le premier des Martyrs. Un reflet éclatant des splendeurs de la veille rehaussait autrefois cette solennité, qui, dans un grand nombre d'églises, était considérée comme étant tout particulièrement la fête des diacres. Depuis le concordat, nous ajoutons dans nos pays à l'office du jour, une Commémoraison de tous les saints Martyrs, comme pour dédommager les autres athlètes du Christ, dont les fêtes ne sont plus chômées parmi nous.

Le second jour est consacré à saint Jean, l'Apôtre bien-aimé, le Docteur incomparable de l'Église naissante. C'était la fête des prêtres. Aujourd'hui en certaines églises, on bénit du vin à l'issue de la grand'messe. Le vin est le symbole de l'amour : et saint Jean est par excellence le disciple de l'amour. La légende rapporte aussi que l'Apôtre portant à ses lèvres une coupe empoisonnée qu'on lui avait présentée, fut miraculeusement préservé des effets du funeste breuvage.

Le troisième jour est celui des Saints Innocents. C'était jadis le jour de triomphe pour les enfants de chœur de nos cathédrales et de nos monastères. Néanmoins la joie qu'y déploye la liturgie est tempérée d'une réserve pleine de délicatesse : les ornements sont de couleur violette, l'hymne des Anges n'ose plus se faire entendre sur les hauteurs de Bethléem, tandis que les échos résonnent des plaintes touchantes de Rachel qui pleure ses enfants et ne veut pas se consoler. Ah ! le temps est bien revenu pour l'Église de pleurer ses chers Innocents. Comment ce jour ne nous remettrait-il pas à la pensée le sort déplorable de tant de pauvres enfants qu'une prétendue liberté tyrannique et sacrilège arrache chaque jour au sein de l'Église leur mère, pour tuer dans leurs cœurs à la fois le Christ, la vertu et tout ce qui est en eux le charme du présent et l'espérance de l'avenir ?

Digitized by Google

1er janvier. — Fête de la Circoncision du Seigneur, *double de 2e classe.*

LA nouvelle année civile ouvre son cours, et comme pour nous initier aux douloureuses réalités qui se trouvent au fond de toutes les choses d'ici-bas, l'Église nous met devant les yeux les premiers pleurs et la première effusion de sang de notre divin Nouveau-Né dans le mystère de sa Circoncision.

Circonstance frappante, cette première fête des souffrances du Sauveur est aussi, pour ainsi dire, la première fête de sa sainte Mère ; comme si sa présence était indispensable, partout où JÉSUS porte pour nous les lèvres au calice de la passion.

Ce jour est,en effet, depuis la plus haute antiquité, consacré par l'Église à célébrer la Maternité divine de la Bienheureuse Vierge Marie. L'office s'ouvre par ces solennelles antiennes dont le caractère oriental dénote ces rares compositions que l'Église grecque redit en chœur avec l'Église latine: elles célèbrent magnifiquement les prérogatives du sein virginal comparé à la Toison de Gédéon, qui reçut seule la rosée céleste, et au Buisson ardent qui brûlait sans se consumer.

Le même sentiment inspirera à l'Église les mêmes accents jusqu'à ce que la fête de la Purification soit venue clôre le temps de Noël. JÉSUS, il est vrai, nous est né : mais une sorte de délicatesse surnaturelle porte l'Église à ne pas troubler avant l'heure le sommeil et le silence plein d'instructions auquel le Verbe Incarné a voulu se soumettre pour nous. Aussi s'adresse-t-elle plutôt à Marie qui, veillant près du berceau de l'Enfant-Dieu, n'a rien de plus à cœur que de lui transmettre nos hommages et de nous obtenir ses premières faveurs. Allons à elle : elle est toute-puissante près de JÉSUS, elle est pleine de tendresse et de compassion pour nous.

6 janvier. — Épiphanie du Seigneur.

NOUS ne nous étendrons pas ici sur cette imposante solennité du cycle liturgique, dont l'octave est plus riche en privilèges que celle même de Noël : elle sera l'objet d'un travail spécial que nos lecteurs peuvent voir quelques pages plus loin. Nous ferons seulement remarquer que les règlements du Cardinal Caprara concernant la liturgie des pays soumis au Concordat, ordonnent que la solennité extérieure de l'Épiphanie soit remise au dimanche suivant, afin que les fidèles ne soient pas entièrement privés des saintes jouissances de cette fête si populaire encore dans nos contrées, sous le nom de *Fête des Rois.*

9 janvier. — Solennité de l'Épiphanie.
13 janvier.— Octave de l'Épiphanie, *double.*

L'ÉGLISE a reporté à ce jour le souvenir du Baptême du Seigneur, qui primitivement occupait la place d'honneur parmi les trois mystères de l'Épiphanie. Autrefois nos églises du moyen âge avaient un office

Digitized by Google

tout spécial destiné à célébrer cette manifestation de la divinité de JÉSUS par un témoignage plus grand que celui des hommes, le témoignage de Dieu lui-même sur les rives du Jourdain. Dans la liturgie actuelle, l'Évangile seul fait encore allusion à cette circonstance importante qui ouvre la vie publique du Sauveur.

16 Janvier. — Second dimanche après l'Épiphanie, fête du saint Nom de JÉSUS, *double de 2e classe.*

LA fête du saint Nom de JÉSUS est une institution de l'âge moderne. L'Église autrefois célébrait ce Nom adorable au jour même de la Circoncision, où le Sauveur l'avait reçu. Mais contre les périls des derniers temps il fallait une sauvegarde plus efficace : et quelle force merveilleuse dans ce Nom de JÉSUS, auquel tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers ! Déjà les Pères de l'âge apostolique se plaisaient à mettre en lumière les figures de l'Ancien Testament relatives au mystère du Nom sacré. Ce fut surtout au XVe siècle, avec saint Bernardin de Sienne, que se développa dans l'Église la dévotion au saint Nom de JÉSUS. D'après la remarque du savant bénédictin de Solesmes, Dom Piolin, le monogramme IHS gravé sur la médaille de saint Benoît serait pour une grande part dans les merveilles qui s'accomplissent chaque jour au moyen de cet objet béni.

Ce deuxième dimanche après l'Épiphanie était célèbre au moyen âge par une dévotion, que nous voyons avec joie renaître de nos jours. C'était le jour auquel, à Rome, on exposait le voile vénérable, appelé du nom de *Véronique*, sur lequel le Sauveur du monde avait daigné imprimer miraculeusement ses traits sacrés. Les pèlerins s'acheminaient vers la Ville Éternelle pour gagner les indulgences accordées par les Papes à cette occasion; et les pieux ouvrages de nos saintes Gertrude et Mechtilde nous montrent combien du fond de leurs cloîtres saxons, ces âmes unies à Dieu aimaient à s'associer en esprit à ce pieux mouvement.

Nous serait-il permis d'exprimer à ce propos un vœu? Le culte de la sainte Face se répand, grâce à Dieu, de jour en jour : mais jusqu'ici il nous semble demeuré trop exclusivement dans les limites de la dévotion privée. Pourquoi ne rattacherait-on pas à l'ancienne tradition quelque démonstration efficace, en exposant avec pompe (1), l'image de la Face adorable, et peut-être en rétablissant quelqu'une de ces supplications publiques par lesquelles la société chrétienne pratiquait autrefois d'une façon imposante l'œuvre si nécessaire de la réparation liturgique et solennelle? Assurément ce jour ne conviendrait que mieux à notre époque,

1. Rappelons à ce sujet une décision de la S. Congrégation des Rites donnée le 2 juin dernier en réponse à un doute proposé par Mgr l'Évêque de Namur :

Quand l'image de la Face adorable est l'objet d'une très grande vénération, elle ne peut être exposée qu'avec des cierges allumés : sinon elle doit être couverte d'un voile.

Digitized by Google

depuis qu'il a été consacré au culte du saint Nom de Jésus, entre lequel, la sainte Face et le Sacré-Cœur il y a tout un monde d'harmonies, aliment providentiel de la piété moderne.

18 mardi. — Chaire de saint Pierre à Rome, *double Maj.*

SAINT Pierre a fait comme deux prises de possession de la Chaire romaine, siège de son pouvoir suprême et infaillible. Celle d'aujourd'hui est la première, celle où il siégea d'abord à Rome, *ubi primum Romæ sedit.* Les découvertes modernes l'ont fait reconnaître dans le cimetière Ostrien, au nord-ouest de Rome. La seconde, fêtée le 22 février, est la chaise curule du sénateur Pudens, conservée actuellement au-dessus du maître-autel de la Basilique Vaticane.

LA NUIT DE NOEL (Sonnet).

1.

A l'heure de minuit, le Rédempteur du monde,
Plus pur que le soleil sortant du sein de l'onde,
Naît d'une chaste Vierge, et plein de majesté
Répand sur l'univers sa sereine clarté.

2.

Des ombres de la mort l'obscurité profonde
Cède au flambeau divin qui ranime et féconde ;
Satan frémit de voir son règne dévasté,
Et l'Homme arracher l'homme à son joug détesté.

3.

Messagères d'amour, les célestes phalanges
Entonnent aux pasteurs une hymne de louanges :
« Gloire à Dieu dans les cieux, paix sur terre aux mortels ! »

4.

Volons à l'humble crèche : unis aux chœurs des anges,
Adorons dans l'Enfant vêtu de pauvres langes,
Le Maître souverain des siècles éternels.

ÉLÉVATION SUR L'HYMNE ANGÉLIQUE : « Gloria in Excelsis ».

LES désirs ardents, que la sainte Église a fait naître dans nos cœurs et y a nourris et développés durant tout le saint temps de l'Avent, sont enfin réalisés. « Les cieux ont donné leur rosée, les nuages ont envoyé le juste et la terre s'est ouverte pour germer le Sauveur! » « Un enfant nous est né; un fils nous est donné! » Noël, Noël! tel est le cri d'allégresse et de triomphe qui résonne sur toute la surface de la terre et dont les vibrations sonores vont se perdre comme un écho reconnaissant sous les voûtes des

Digitized by Google

cieux! Du lever au couchant des millions de fidèles s'empressent de courir à la grotte bénie où le ciel et la terre viennent de s'unir « dans un baiser de justice et de paix » (1).

Qui dira les gloires de cette nuit incomparable, plus lumineuse que le plus brillant des jours? Les hommes ne sauraient la comprendre, moins encore l'exprimer. Marie elle-même qui, à peine devenue Mère de Dieu, avait chanté son « *Magnificat* », est muette aujourd'hui et n'a de vie et de force que pour adorer, contempler et caresser son divin nouveau-né.

Mais Dieu la comprend, cette nuit grandiose, toute de gloire et de paix, et ses anges, messagers fidèles de ses divins oracles, nous l'expriment dans l'ineffable cantique qu'ils entonnent aux bergers : « Gloire à Dieu, au plus haut des cieux, et paix sur terre aux hommes de bonne volonté (2). » Hymne ravissante, dont chaque parole est un poème. Résumé admirable de tous les mystères qui rayonnent autour du berceau du divin Orient.

Ce qui frappe avant tout dans l'hymne angélique, c'est la portée universelle de l'événement de la naissance de l'Homme-Dieu, puisque du plus haut des cieux jusqu'à la terre tout est rempli de son influence.

La nuit de Noël en effet est un point central dans l'histoire du monde; le mystère de la crèche est le mystère de la médiation universelle. Non seulement il rétablit dans la création l'harmonie rompue par le péché, mais il l'élève à un degré infiniment plus sublime, en imprimant sur l'œuvre entière de la création, comme sceau d'union et d'unité éternelle, le Verbe même de Dieu.

Développons quelque peu cette pensée.

***

Lorsque Dieu forma l'homme, en lui donnant une nature composée d'esprit et de matière, il l'établit centre, médiateur et trait d'union entre le monde supérieur des anges et le monde inférieur des êtres dépourvus de raison. Il le constitua roi pacifique de la terre soumise à son empire, et lui donna pour mission de faire passer par son âme reconnaissante l'hymne muette des créatures inintelligentes. Dieu dit à l'homme en le plaçant dans le paradis terrestre : « Rends gloire à Dieu dans les cieux, au nom de tous les êtres et tu régneras en roi de paix sur la terre, en prix de ta bonne volonté! »

Cependant du plus élevé des chœurs célestes, un cri de révolte s'est fait entendre. Lucifer s'est soulevé brandissant une bannière de superbe où sont écrits ces mots : « Gloire à nous-mêmes et guerre à Dieu (3)! » L'ordre divin, si directement attaqué, triomphe dans le ciel ; mais Satan tombé, entraîne l'homme dans la chute. L'harmonie de l'univers est brisée; Dieu est frustré de sa louange; la terre a perdu la paix, l'homme sa royauté, et Satan règne en despote idolâtré par l'humanité asservie.

1. Ps. LXXXIV, 11 .— 2. Luc. II, 14. — 3. Is. XIV, 14.

Digitized by Google

Tout semblait perdu sans retour. Car l'homme, armé du libre arbitre comme d'un glaive à deux tranchants, s'en était servi pour briser le lien qui l'unissait à son Créateur. Dieu, privé de sa gloire, s'était retiré au plus haut des cieux, et le chef de l'humanité, coupable d'un suicide moral sur toute sa race, était devenu avec elle un ennemi de son Dieu, doublement malheureux d'avoir causé sa propre ruine et d'être impuissant à la réparer.

C'est alors que Jéhovah, qui avait vu tomber les anges sans leur tendre la main pour les retenir dans leur chute, et avait même creusé les abîmes destinés à contenir leur éternel malheur, jeta sur l'homme, tombé par faiblesse plutôt que par malice, un regard de compassion. Ce regard de compassion, triomphant du regard de vengeance, devint bientôt un regard « de bonne volonté » et d'amour indicible, lorsque la sagesse du Verbe trouvant un moyen ineffable de concilier la rigueur du Père avec l'effusion d'amour et de miséricorde du Saint-Esprit, s'offrit à réparer elle-même l'humanité déchue en expiant sa peine, et à devenir l'auteur et le roi d'une nouvelle race, plus noble infiniment que la première, puisqu'elle aurait pour chef non plus seulement le premier homme, mais Dieu lui-même revêtu de la forme humaine.

***

L'œuvre du paradis terrestre est non seulement réparée, mais revêtue d'un éclat incomparablement plus beau, au point que la liturgie [1] va presque jusqu'à se réjouir de la faute qui a provoqué une telle restauration, et que des théologiens de premier rang, épris de la perfection acquise aux œuvres extérieures de Dieu par l'union personnelle de la nature humaine à la nature divine, estiment qu'un tel chef-d'œuvre n'a pas pu dépendre d'un événement malheureux, et que de toute éternité, d'une manière absolue, Dieu doit avoir placé l'incarnation de son Fils, le premier des prédestinés, en tête de ses ouvrages, pour en être à la fois le principe, le centre et le terme divin.

***

Le mystère de la naissance du Fils de Dieu, avant d'être un mystère de médiation, comme nous le dirons bientôt, est donc un mystère d'amour infini. L'homme est redevenu l'objet de « la bonne volonté » de Dieu — *Hominibus bonæ voluntatis* — puisque Dieu lui a donné la preuve suprême de son amour et le don le plus sublime. Et qui était mieux pénétré de cet amour que Celui-là même qui en était le gage ineffable? Écoutons le Seigneur lui-même au début de sa carrière apostolique. Nicodème un des chefs de la loi vient le trouver de nuit pour l'interroger sur sa doctrine. Après lui avoir découvert le mystère de la régénération, Jésus s'écrie dans un saint transport d'admiration: « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique afin que tout homme, qui croit en lui, ne périsse

1. *O felix culpa*, de l'*exultet* du Samedi-Saint.

Digitized by Google

point, mais qu'il ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui (1). » Et à la Samaritaine qu'il avait attendue près du puits de Jacob, « Oh! si vous connaissiez, dit le Sauveur, le don de Dieu et quel est celui qui vous demande à boire (2)! » Amour de Dieu, don de Dieu, voilà donc le mystère de la crèche, où le Fils du Père, faisant son apparition dans le monde sous la forme d'un petit enfant plutôt que sous celle d'un conquérant ou d'un monarque, nous montre que sa mission est toute d'amour, toute de salut.

***

Or cette mission de salut, qui devait être une mission de médiation entre l'humanité coupable et Dieu offensé, pour être parfaite, devait non seulement obtenir le pardon et arrêter la vengeance, mais rendre à l'homme tout ce qu'il avait perdu, et rendre à Dieu tout ce dont l'homme l'avait frustré.

C'est ce qu'a fait JÉSUS, notre Pontife, que saint Paul appelle le « médiateur entre Dieu et les hommes, l'Homme-CHRIST-JÉSUS (3). » Le Pontife ou prêtre, d'après saint Thomas (4), est établi pour transmettre à Dieu l'offrande sacrée de la part de l'homme, et à l'homme les bienfaits sacrés de la part de Dieu. Dans cette double fonction consiste son ministère médiateur. Telle est la médiation de l'Homme-Dieu, médiateur non seulement d'office mais de nature entre l'humanité et la divinité, puisqu'il réunit dans sa personne les deux natures qu'il a pour mission de rapprocher par son ministère.

Or, nous l'avons vu plus haut, l'éloignement et la séparation de l'homme de son Dieu, avaient frustré Dieu de sa gloire et l'homme de la paix. JÉSUS-Homme-Dieu, apparaît sur la scène du monde. Le premier mouvement de son cœur est un élan de médiation infinie et voici que les Anges, contemplant à la fois le Cœur divin dont il émane et les effets universels qu'il produit, entonnent leur hymne: « Gloire à Dieu, au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Quel cantique eût pu exprimer d'une manière plus éloquente et plus profonde le grand œuvre de médiation qui venait de s'accomplir?

Car, encore que les décrets de la justice portassent que cet enfant devait mourir pour son peuple et mourir sur une croix, le premier élan du sublime « me voici! » prédit par le psalmiste (5) et redit par l'Apôtre (6), s'unissait dans le miroir concentrique de l'éternité divine au « *consummatum est* » du Golgotha; si bien que l'Enfant divin, au moment qu'il naissait, obtenait à sa Mère sa miraculeuse maternité par les mérites de son immolation sur la Croix.

1. Joan. III, 16. 17.— 2. Ibid. IV. 10. — 3. I Tim. II, 5, V; Gal. III. 19, 20; Hebr. VIII. 6. IX. 15; XII. 24. — 4. *Sacerdos* égale *sacra dans.* Deo a parte populi, populo a parte Dei. III *pars de Incarn.*, q. *de sacerdotio Christi*, q. XXII. a 1. — 5. Ps. XXXIX. 8. 6; Hebr. X. 7-9.

Digitized by Google

Mais pourquoi les saints anges non contents de chanter gloire à Dieu, chantent-ils gloire à Dieu « au plus haut des cieux »? C'est ici que l'excellence du mystère de l'Incarnation nous apparaît dans tout son éclat.

Pour concevoir de quelque manière la distance infinie qui sépare le néant de Dieu, nous nous représentons naturellement le néant comme un abîme ténébreux, et Dieu comme une essence lumineuse répandue au sommet des cieux. Entre ce gouffre et ce sommet, les différentes créatures se groupent par degrés, échelonnées sur une immense pyramide dont les hauteurs presque inaccessibles à nos regards sont occupées par les plus sublimes des Séraphins.

De tous ces degrés partent des accents de louange qui montent vers Dieu; car louer le Créateur, c'est le but de toute créature; s'y refuser c'est retomber dans le néant moral et encourir la damnation dans l'abîme de malheur.

Cependant de quelque degré que parte la louange créée, elle n'a pas la force de s'élever indéfiniment vers Dieu. Semblable à ces légers nuages qui, se dégageant de la vallée, montent lentement le long des montagnes pour s'arrêter bientôt suspendus à leurs flancs sans pouvoir jamais gravir ces hauteurs sublimes où le soleil se réfléchit dans le miroir des glaciers; la louange humaine, encore que les chérubins la portassent sur leurs ailes, ne pouvait jamais atteindre ce sommet de louange infinie où Dieu, se mirant dans son essence, chante à lui-même un cantique seul digne de lui, le cantique éternel de la sainte Trinité.

Or, du moment que le Fils de Dieu fait homme entonna dans son Cœur humain sa première hymne à son Père, cette impuissance de la créature à louer son Dieu, fit place à une toute-puissance de solidarité qui de l'humanité s'étend à la création tout entière. Oui, le premier cantique de l'Enfant de Bethléem, auquel s'unirent à la fois les neuf chœurs des anges et les voix mystérieuses de tous les êtres, monta rapide comme l'éclair pour ne s'arrêter que dans le sein du Père éternel. Pour la première fois depuis l'existence des mondes, la louange créée pénétrait au plus intime des célestes hauteurs. Pour la première fois la créature chantait en union au Fils de Dieu: « Gloria *in excelsis* Deo ».

***

De là, en partie, cette joie sereine que témoignent dans la nuit de Noël les phalanges angéliques. Sans doute les esprits célestes tressaillent du bonheur de contempler et d'adorer sur les genoux de sa Mère, celui qu'ils ne cessent de vénérer dans le sein de son Père et de rendre leurs premiers hommages au roi des cieux dont le trône se trouve dressé depuis des siècles au centre de la Jérusalem des élus. Sans doute ils se réjouissent d'annoncer à l'homme son salut; car ils se souviennent des ruses du serpent, et brûlent du désir d'avoir autant de part à la restauration de

Digitized by Google

l'humanité que leurs frères rebelles en ont eu à sa chute. Mais outre cela, et peut-être au-dessus de cela, il y a pour les milices célestes le suprême bonheur de trouver dans l'Homme-Dieu un médiateur universel, et de pouvoir avec l'homme racheté dire désormais cette prière, née dans la nuit de Noël avec l'Enfant divin et que l'Église met chaque jour dans la bouche de ses prêtres après la consécration de la Messe: « Par lui, avec lui, et en lui, tout honneur et toute gloire est au Père tout-puissant dans l'unité du Saint-Esprit. » Car, encore que les hommes seuls puissent dire pleinement: « en lui », puisque seuls ils forment avec le Christ, leur Chef, un seul corps mystique, les anges aussi bien que les hommes ont trouvé dans l'Homme-Dieu un médiateur « avec lequel et par lequel » leurs célestes cantiques ont acquis une valeur infinie.

Il y a toutefois, hâtons-nous de le dire, entre les anges fidèles et les hommes rachetés, y compris, la bienheureuse Vierge-Mère Immaculée, cette différence capitale, que pour les hommes, Jésus est à la fois médiateur de louange et de paix, tandis que pour les anges, il l'est de louange seulement. C'est pourquoi les messagers du ciel, après avoir chanté en leur nom comme en celui des hommes « *Gloria in excelsis Deo* », ajoutent « *pax hominibus* », « paix aux hommes ».

Mais si la médiation du Sauveur ne rencontre pas de bornes du côté de la louange, attendu qu'elle a pour fondement l'union hypostatique que rien, pas même la mort, ne pourra rompre un seul moment; il n'en est pas de même de la médiation de paix ou de salut. Celle-ci rencontre une limite et un obstacle. Cette limite, c'est le secret de la prédestination divine, cet obstacle, c'est le secret de la malice humaine. Aussi les anges après avoir chanté « gloire à Dieu jusque dans les sommets des cieux », n'ajoutent pas « paix à tous les hommes jusque dans les profondeurs de la terre ». Non ! la paix qu'apporte le Messie ne pénètre pas dans les enfers, car la Rédemption n'enlève pas à l'homme le triste pouvoir de se damner malgré elle, et ne force pas l'homme à se sauver malgré lui. Non ! la paix du Messie n'atteint même pas tous les hommes sur la terre, mais ceux seulement que la grâce enrichit du don de la persévérance, comme l'indiquent aussi les mots « de bonne volonté ».

C'est ainsi que se trouve exprimé dans le cantique angélique jusqu'à ce côté terrible du mystère de Noël, mystère de « justice et de paix », ainsi qu'il fut prédit par le psalmiste.

De là les allusions fréquentes que la sainte Église fait pendant l'office même de la nuit de Noël au second avènement du Messie, non plus Sauveur, mais Juge implacable et rigoureux. Telle est en effet la faiblesse de notre foi et la mollesse de notre charité, que le mystère de la crèche, où tout est bonté, nous jetterait dans une sécurité dangereuse et ingrate, si l'Église, mère prudente autant que dévouée, ne nous rappelait en cette nuit même, que cet Enfant qui tend les deux mains à tous ceux qui viennent

Digitized by Google

à lui, comme un jour il les étendra sur la croix, est le Monarque universel, qui trônant sur les nuages, refoulera de la gauche ceux qui auront méconnu sa gloire et méprisé sa paix, et introduira de la droite les hommes de bonne volonté dans le royaume de toute gloire et de toute paix.

L'ÉPIPHANIE.

LA sainte Église propose en ce jour à nos pieux hommages un triple événement de la vie du Sauveur : son adoration par les Mages, son baptême et le miracle accompli aux noces de Cana. Si nous parcourons les textes liturgiques de cette fête, nous verrons que l'Église romaine s'attache spécialement à la considération du premier événement, et ne mentionne qu'en passant, pour ainsi dire, les deux autres, se réservant de les rappeler aux fidèles dans les jours qui suivront cette fête. L'antienne de *Benedictus* à Laudes les réunit tous les trois, et d'une manière bien propre à étonner à première vue. Et cependant, sous des apparences quelque peu étranges, il y a là un profond mystère. « *Aujourd'hui*, y est-il dit, *l'Église a été unie à l'Époux céleste, parce que le Christ a lavé ses fautes dans le Jourdain : les Mages accourent avec des présents aux noces royales et l'eau changée en vin réjouit les convives.* »

Le texte sacré, divisé en trois parties, nous rappelle trois mystères distincts de la vie du Sauveur, mais une seule pensée a présidé à la composition de cette antienne. Cette pensée, la voici : la fête de l'Épiphanie (en conservant à ce mot sa signification la plus large) célèbre l'union mystérieuse du Christ avec son Église, à un triple point de vue. Cette union a été contractée dans l'Incarnation ; elle se réalise pour chacun des membres de la famille humaine au jour, où, par le baptême, il est incorporé à l'Église ; elle est enfin figurée ici-bas par l'union de l'homme et de la femme dans le mariage chrétien.

L'Époux céleste qui vient contracter cette union, c'est le Christ, le Fils du Père, le Verbe éternel. C'est lui dont les prophètes ont annoncé les noces glorieuses, lorsqu'ils ont parlé du pacte nouveau, du pacte éternel qu'il devait contracter avec l'Israël nouveau, c'est-à-dire avec le peuple chrétien. C'est lui que Salomon célébrait dans son épithalame sacré, où il retraçait longtemps à l'avance l'union intime du Christ avec son Église, avec chacune des âmes fidèles et spécialement avec la plus belle et la plus digne de toutes, avec Marie sa divine Mère. Et cette épouse qu'il s'est choisie de toute éternité, avant même que les mondes ne fussent, qu'il a destinée à être reine, assise à sa droite sur le trône royal (Ps. 44), cette épouse, c'est l'Église.

Quoiqu'embrassant dans son sein des hommes distincts les uns des autres, l'Église ne fait cependant qu'un seul tout ; car ces hommes, en devenant ses

Digitized by Google

enfants, ont été unifiés en un seul corps dans le baptême par la force du Saint-Esprit (I Cor. XII, 13), et ne forment plus désormais qu'une seule épouse du Christ, de même qu'ils ne sont les membres que d'un seul et même corps. *Omnes una sponsa*, dit saint Augustin (1), après l'Apôtre qui, s'adressant aux chrétiens les appelle tous du nom de « vierge chaste » (2).

Mais s'agit-il bien ici d'une union réelle entre le Verbe divin et l'Église ? L'Époux, qui est aussi l'agneau immaculé, où ira-t-il chercher une Épouse qui réponde à son rang, à sa sainteté, une compagne digne de partager son trône ? Hélas ! la pauvre humanité s'est égarée loin de son Créateur, et couverte de souillures, elle n'inspire à Dieu qu'une pieuse commisération. Et pourtant, c'est elle que le Verbe s'est choisie, c'est elle qu'il a appelée à cette union, mais après qu'elle aura été purifiée de ses souillures. La Fiancée s'avance sur les bords du Jourdain et dépose dans les eaux salutaires de ce fleuve sanctifié par le contact de l'Homme-Dieu, le vêtement d'iniquité dont elle était revêtue, et elle en sort aussi pure que nos premiers pères, au sixième jour du monde, sortirent étincelants de justice et de sainteté de la main du Créateur. Dans le baptême, elle dépose la tache du péché originel et recouvre sa première beauté, cette beauté qui a blessé le cœur du Roi.

Mais le baptême lui-même n'emprunte cette force régénératrice qu'au baptême du Christ. La sainte humanité du Christ, chargée des péchés du monde, descend dans les flots et les y noie, pour ainsi dire ; communiquant alors aux eaux la force sanctifiante de sa grâce, le Christ consacre cet élément et en fait l'instrument de la grâce qui doit laver les péchés. Tel fut en effet l'amour du Christ, dit l'Apôtre, qu'il a aimé l'Église et s'est livré pour elle, pour la sanctifier, en la purifiant dans le bain de l'eau par la parole de vie, et se former une Église glorieuse, n'ayant ni tache ni ride, mais une Église sainte et immaculée (Ephes. V. 25-27). C'est en effet l'opinion de saint Augustin (3), de saint Léon (4) et de saint Thomas (5), que le sacrement de baptême fut institué par Notre-Seigneur, lorsque, par le contact de sa sainte humanité avec les eaux du Jourdain, il donna à l'eau la force d'effacer les péchés, bien que ce sacrement ne reçût sa pleine valeur qu'après la Résurrection du Sauveur, lorsque le Christ lui eût donné

1. *Enarat. in ps.* XLIV, n 28.

2. Despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo. I Cor. XI, 2.

3. *Serm. de Epiph.* I dom. infr. Oct.

4. *Leo. ep. 16 ad epis. Sicil.*, c. 3. Baptismi autem sui in se condidit sacramentum, quia in omnibus primatum tenens, se docuit esse principium, et tunc regenerationis potentiam sanxit, quando de latere ejus fluxerunt sanguis redemptionis et aquæ baptismatis. Cf. Rupert, *de offic. div.* l. III, c. 24 (P. L. t. 170. 85).

5. Th. 3. q. 66. art. 2. Dante, le poète de la théologie, a rendu cette pensée dans les deux vers suivants :

La sposa di colui ch'ad alte grida.
Disposò lei col sangue benedetto.

(Par. XI. 32.)

Digitized by Google

sa force dernière par sa passion et eût consommé l'union avec l'Église dans l'effusion des dernières gouttes de sang qui sortirent de son divin Cœur.

Qu'elle est belle l'Épouse du Christ, parée de son vêtement d'or, figure de la grâce sanctifiante ! Elle est là, la fiancée céleste, à côté du Christ, comme une reine, riche des dons du Fiancé (Ps. 44). Heureuses âmes qui avez le bonheur d'être les fiancées du fils du grand Roi, d'ennemies que vous étiez, il vous a faites ses amies, oubliant à jamais le vice de votre origine et la faute que votre mère avait contractée au pied de l'arbre fatal (*Cant. Cantic.*); la lèpre qui souillait votre âme, il l'a fait disparaître, et par un pur effet de sa miséricorde, il vous a appelées à partager son trône et sa gloire !

Mais les noces sont prêtes. Déjà le maître a envoyé ses serviteurs annoncer aux invités que le festin est préparé. (Matth. XXII, 3.) Ce sont les noces préparées par le Père à son Fils bien-aimé, noces dans lesquelles doit se consommer l'union du Christ avec son Église par l'Incarnation. La Sagesse éternelle a des secrets incompréhensibles. C'est dans son humanité sainte que le Verbe éternel a contracté l'union annoncée à l'aurore du monde; c'est avec toute la famille humaine qu'il veut la contracter, lui qui était Dieu en se faisant homme et en faisant de nous des Dieux (1). Mais cette société, c'est surtout l'Église, bien plus, c'est en elle seule que se contracte l'union parfaite de l'Époux et de l'Épouse, puisqu'elle est destinée à recevoir tous les hommes dans son sein. Mais assistons aux différentes scènes de ces noces glorieuses.

L'union est décidée, l'Époux a fait choix de son Épouse, il n'attend plus que son consentement. L'ange du Seigneur envoyé par le Père céleste est descendu des splendeurs de la gloire vers l'humble bourgade de Nazareth, dans la modeste demeure où veille Marie. La vierge a tressailli au salut du radieux envoyé, silencieuse elle a écouté son message et rassurée enfin par l'archange sur la conservation de sa virginité, Marie, au nom de toute la nature humaine, a prononcé le *fiat* solennel de l'union (2). L'ange aussitôt a repris son vol vers les hauteurs des cieux, et à l'instant le Verbe éternel s'est fait chair dans le sein de Marie. En ce moment le sein de la Vierge est devenu le temple et le sanctuaire du Saint-Esprit, la chambre nuptiale des noces du Verbe divin avec l'humanité (3). Mais en même temps aussi Marie est devenue l'Épouse de Dieu le Père, et, pour employer les paroles du pieux abbé Rupert, c'est en elle que se réalise définitivement la cause pour laquelle Dieu, selon l'Écriture (Ezech. XVI. 4-13), avait aimé la synagogue, l'Église du premier peuple et se l'était unie. Marie est le membre le plus glorieux de cette première Église, l'exemplaire et le type de la nouvelle Église, Épouse de son Fils (4).

Ainsi l'union est consommée et les noces préparées par le Verbe divin dès

1. Deos facturus qui homines erant, homo factus est qui Deus erat. Aug. *in Nat. Dom serm.* IX. Cf. 2 Petr. I, 4. — 2. Th. 3. g. 30. a 1. — 3. Grég. hom. 38. n. 3; Patres passim in ps. 18. — 4. Rup. *de opt. S Spir.* l. I, c. 7. P. L. 167. 1577

Digitized by Google

l'origine du monde (1) sont annoncées. Mais l'Époux est le roi chanté par David (Ps. 44), l'Épouse est donc reine (2), reine parée du brillant vêtement de la grâce sanctifiante, reine élevée de l'humble condition de créature à celle d'Épouse du grand Roi, après avoir été purifiée dans les eaux du baptême. Des chants de triomphe l'amènent au palais royal (Ps. 44), où déjà les amis et les sujets de l'Époux ont apporté leurs présents. L'étoile sortie de Jacob, messagère de la grande nouvelle, a déjà paru dans l'Orient, et les mages, à la vue du signe donné par le prophète, ont suivi la direction de ce guide céleste. Prémices de la gentilité, ils sont venus protester par leurs présents que dans l'enfant de Bethléem ils reconnaissaient leur Dieu, leur roi, mais aussi un membre de l'humanité. Et la reine est là, assise à la droite du Fils, éclatante de beauté et de puissance, reine toujours triomphante, même au sein des luttes qu'elle doit soutenir ici-bas, reine dans les triomphes du ciel, reine sur la terre par une puissance que rien ne peut ébranler, reine enfin ornée par l'Esprit-Saint de cette dot incomparable de la grâce et de la sainteté, qui l'entourent comme un vêtement lumineux, de la vérité qui compose son précieux trésor, et surtout des mérites de son Époux. Telle est l'Église, l'Épouse convoitée par le Verbe divin, l'Épouse qu'il s'est enfin unie par l'Incarnation dans le sein de Marie.

Cette union n'aura-t-elle point ses noces ! Oui, elle les aura ; le prophète royal, entendant l'écho du festin éternel, consolait déjà son âme à la pensée des délices qu'il devait lui offrir (Ps. 41) ; le disciple bien-aimé a vu ces noces dans la vision de Pathmos (Apoc. XIX. 6-9). La sainte Église qui sait que les noces de l'Agneau n'auront lieu qu'au jour où le nombre des âmes appelées à former l'unique Épouse du Christ sera complété, les a néanmoins symbolisées dans les noces de Cana : *et ex aqua facto vino lætantur convivæ.* Ce symbole est le *grand sacrement* dont parle l'Apôtre. Le mariage chrétien, sanctifié et institué par le Christ aux noces de Cana, est l'image du mariage spirituel contracté par le Christ avec son Église. Les noces auxquelles le Sauveur prit part, bien qu'elles ne puissent symboliser d'une manière complète des noces qui n'ont pas encore été célébrées dans la plénitude de la joie, rappellent cependant ce festin auquel *la fiancée se prépare* (Apoc. XX), et le vin que le Sauveur donne aux convives de Cana, est la figure des joies spirituelles que l'Épouse du Christ puise dans l'amour de son Époux.

Dans ce symbolisme attribué par les Pères au mariage chrétien, il n'y a rien que de naturel. Le mariage chrétien, contracté entre deux personnes, et indissoluble, est l'image de cette union intime du Christ avec son

1. Rupert voit dans l'histoire des siècles qui précédèrent l'avènement du Fils de Dieu, la manifestation progressive du Verbe éternel qui se rapproche de l'homme : « Deinceps illud dicendum erit, qualiter, vel quo ordine, Verbum ipsum, per quod omnia facta sunt, eidem ejecto atque captivo homini paulatim innotuit per totidem ætates mundi adeo creaturæ suæ appropinquans, ut carnem de carne sumeret. » (*De opp. S. Trin. in Gen.* l. III, c. 34. P. L. 167. 321.) — 2. Aug. *enar. in ps* 44. n. 28.

Digitized by Google

Église ; type de l'union future dans le mariage d'Adam et d'Ève, image de cette union réalisée dans tous les mariages qui ont suivi l'institution du sacrement. Aussi les théologiens voient-ils dans cette figure d'un mystère si sublime, la fin divinement ajoutée au mariage dans la nouvelle forme surnaturelle dont l'Église l'a revêtue (1). « *L'homme*, dit saint Paul, *quittera son père et sa mère, et adhérera à son épouse, et ils seront deux dans une même chair; c'est là un grand sacrement, je dis dans le Christ et dans l'Église.* » (Ephes. v, 31-32.) Le Christ a aimé son Église et s'est livré pour elle afin de la sanctifier. (Eph. v, 25-26.) C'est pour elle que le Fils a quitté son Père (Joan. xvi, 28), abandonné sa mère qui était la Synagogue pour s'unir l'Église. L'Église est devenue le corps du Christ et conséquemment, nous qui sommes les membres de l'Église, sommes aussi devenus les membres du Christ. Or le mariage chrétien sert à symboliser et à rappeler cette divine union, il doit en augmenter les fruits et les effets par la procréation de nouveaux fils à l'Église.

Tel est le mystère de ce grand jour de la « manifestation », mystère sublime qui se réalise pour chaque âme que le Christ a revêtue du vêtement de la grâce. Envisagée à ce point de vue élevé, la fête de l'Épiphanie est plus que la manifestation du Christ à la gentilité, plus que l'adoration des Mages succédant dans leurs hommages aux bergers de Bethléem, c'est la manifestation complète des desseins de Dieu sur l'humanité et du plan conçu de toute éternité par le Verbe pour la formation de son Église.

LA RÈGLE DE SAINT-BENOIT (suite).

LA SAINTE PAUVRETÉ.

EN comparant entre elles les trois grandes familles religieuses de saint Benoit, de saint Dominique et de saint François, on a coutume de dire que l'ordre monastique a la palme de l'obéissance, l'ordre dominicain celle de la virginité et l'ordre du saint pauvre d'Assise celle de la pauvreté. Il serait toutefois erroné de conclure de cette manière de caractériser ces trois grandes institutions que la pauvreté, si connue depuis le XIIIe siècle, sous le nom d'épouse de saint François, parce que ce saint eut pour mission spéciale de la rendre aimable et d'en restaurer les anciennes rigueurs, n'ait pas été connue et pratiquée avant lui et que l'ordre monastique ait pu négliger cet élément essentiel de la perfection évangélique. Nous verrons dans le présent article comment le grand législateur des moines l'a enseignée et recommandée à ses disciples.

1. Cette idée a été développée avec beaucoup de talent et de doctrine, dans un article de la *Civilta cattolica* (1 Sér. t. X. pp. 153-166) : *Il matrimonio sacramento*, et aussi par Scheeben. *Handbuch der Dogmatik*, t. II, n. 442-444, p. 170-171.

Digitized by Google

Et d'abord, il importe de remarquer *a priori* que la pauvreté ennoblie à jamais par l'exemple du Sauveur et reconnue dès la première éclosion de l'Église comme l'une des bases de la perfection évangélique (1) n'a pu être absente de cette admirable synthèse qui constitue l'idée même de la vie monastique. « Qu'on ne méprise plus la pauvreté, a dit Bossuet dans son inimitable langage, et qu'on ne la traite plus de roturière. Il est vrai qu'elle était de la lie du peuple, mais le Roi de gloire l'ayant épousée, il l'a ennoblie par son alliance (2). » Comment donc saint Benoît, rempli de l'esprit de tous les justes, ainsi que l'appelle saint Grégoire, aurait-il négligé d'inculquer à ses religieux cette royale vertu que du reste tous les législateurs monastiques ont également regardée comme « le premier pas vers la royale béatitude des cieux (3), » et sans laquelle « il existe à peine un commencement de vie pénitente et mortifiée (4) »?

« C'est avec le plus vif sentiment d'aigreur, » dit un auteur contemporain, « que le bienheureux Père condamne le vice de la propriété dans le monastère (5). » Et en effet parmi les rares passages, où notre sainte Règle prend un ton de sévérité et de menace, on n'en trouve point de plus expressif que le chapitre intitulé : « Si les moines doivent avoir quelque chose en propre (6) ». Nous n'hésitons pas à le citer en entier à cause de son extrême importance non moins que de sa souveraine autorité.

« Avant tout qu'on ait soin d'extirper jusqu'à la racine le vice de la propriété du monastère : que personne n'ait la présomption de donner ou de recevoir quelque chose sans l'ordre de l'abbé, ni d'avoir quelque chose en propre, ni un livre, ni des tablettes, ni un poinçon, ni en un mot, quoi que ce puisse être. Car il ne leur est pas même permis de garder en leur pouvoir ni leurs corps ni leurs volontés (7). Que chacun attende du père du monastère tout ce dont il a besoin ; et qu'il ne soit permis à personne d'avoir quoi que ce soit que l'abbé ne lui ait ou donné ou permis d'employer. Que toutes choses soient communes à tous, ainsi qu'il est écrit (8) et que personne n'ait la présomption de s'arroger une chose ou de la désigner comme sienne. Que si l'on vient à découvrir qu'un moine se complait dans ce vice abominable, on l'avertira une première et une seconde fois, et s'il ne s'amende pas on le soumettra à la correction régulière (9). »

Peut-on trouver quelque chose de plus compréhensif par rapport à l'essence même du vœu de pauvreté que cette magnifique doctrine ?

Ailleurs, comme dans les chapitres 34 et 55, le bienheureux Père revient sur la même admonition avec une sévérité toujours égale et qui ne le cède en rien aux plus fortes recommandations des Pères du désert, ni aux interprétations les plus strictes des législateurs du moyen âge.

1. Radix et principium perfectionis est altissima paupertas. (Saint Bonaventure.) — 2. Serm. pour le dim. de septuagésime, éd. 1862, VIII, 437. — 3. Card. Pie, III, 649. — 4. Ibid. — 5. Vehementissima amaritudine. D. Maur. Wolter. — 6. Ch. 33. — 7. Remarquons en passant que cette phrase consacre les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. — 8. Act. IV, 32. — — 9. S'appuyant sur ce chapitre, le pape bénédictin Benoît XII a pu dire : « Abdicatio proprietatis est annexa regulæ monachali (a 1335). »

Digitized by Google

Ces textes suffisent à démontrer que pour le *vœu* de pauvreté, bien qu'il ne soit pas formulé explicitement dans la profession monastique (1), notre sainte Règle maintient absolument toutes les exigences de la tradition et de la saine théologie.

***

Mais dira-t-on peut-être, en est-il de même pour la *vertu* de pauvreté, et pour les pieuses délicatesses, les saintes hardiesses même de cette royale et aimable vertu? Appuyés sur des preuves aussi solides que les extraits de notre charte, nous osons l'affirmer encore avec la même assurance.

Les auteurs ascétiques s'accordent à assigner trois degrés de perfection dans la vertu de pauvreté. Le premier consiste à l'aimer d'un amour tendre et ardent ; le second à rechercher jusque dans les choses nécessaires, de préférence ce qu'il y a de plus vil, de plus grossier, de plus usé ; enfin le troisième à être tout disposé à manquer même du nécessaire.

Voyons si le saint législateur semble attendre de ses enfants qu'ils suivent ses exemples jusqu'à ces sommets d'héroïsme.

***

Au chapitre qui trace au cellerier la règle de conduite à tenir dans la gestion des affaires, saint Benoît l'avertit de regarder toutes choses avec l'œil de la foi : « il aura soin, » dit-il, « de considérer tous les vases et tous les ustensiles du monastère comme des vases sacrés voués au culte de l'autel (2), rien ne lui semblera petit et indigne de sa vigilance. » Quelle puissante affirmation de la propriété exclusive de Dieu, dont le monastère est « la maison (3) », ainsi que saint Benoît l'appelle ailleurs. — Plus loin au chapitre qui règle le service de la cuisine, le bienheureux Père recommande aux frères de veiller à la propreté et d'éviter le bris des objets à leur usage (4); pour empêcher que rien ne se perde, le cellerier lui-même donnera les ustensiles au moine qui entre en semaine et qui les lui remettra à la fin de son service (5). — Nous trouvons la même sollicitude au chapitre 32, où saint Benoît parle de l'office de ceux auxquels les objets du monastère sont confiés, — nous dirions peut-être aujourd'hui les intendants ou les major-domes. — « Si quelqu'un, » y est-il dit, « se montre malpropre ou négligent par rapport aux objets du monastère, on le reprendra; s'il ne s'amende pas, on le soumettra à la correction régulière (6). »

Les moines ne possèdent rien en propre, ils s'attacheront à se considérer comme les pauvres du Christ. Telle est la pensée fondamentale qui inspire à saint Benoît ces passages et d'autres en grand nombre que nous pourrions encore citer. Étant pauvres, ils reçoivent comme aumône tout ce qu'on

1. La profession exprime dans sa formule les vœux de *stabilité, de conversion des mœurs et d'obéissance*. Les théologiens croient trouver les vœux de pauvreté et de chasteté dans la conversion des mœurs ; d'autres s'appuyant sur le chap. 33, cité plus haut, les font découler de celui d'obéissance. — 2. Ch. 31. — 3. Ch. 31 et 52. — 4. Munda et Sana, ch. 35. — 5. Ut sciat quid dat aut quid recipit, *ibid.* — 6. Ch. 32.

Digitized by Google

leur donne. De là, le législateur défend aux frères de se procurer à eux-mêmes ce qui leur revient au réfectoire : « Les frères se serviront les uns aux autres la nourriture et la boisson nécessaire, en sorte que personne ne doive rien demander (1). » De là encore pour les moines l'importance spéciale du travail manuel dans la règle monastique (2), afin de gagner leur vie par le labeur de chaque jour : « Alors ils sont vraiment moines, s'ils vivent du travail de leurs mains comme nos Pères et les Apôtres. »

Ces témoignages sont encore confirmés par le chapitre touchant où saint Benoît interdit à ses frères de recevoir soit les uns des autres, soit du dehors, même de leurs parents, des lettres ou des présents. C'est l'abbé qui acceptera ou refusera tout ce qui vient du dehors, et s'il accepte, il le donnera à qui il veut, et le frère auquel le présent était destiné « ne s'en affligera pas, de peur de donner prise au démon; s'il se montrait de mauvaise grâce, on le soumettra à un châtiment rigoureux (3). » On le voit, saint Benoît met tout en œuvre pour former ses enfants, non seulement au dépouillement, mais au dépouillement joyeux de toutes choses. Du reste, n'est-ce pas ce qu'il a pratiqué lui-même, puisque saint Grégoire dit de lui (4) qu'il avait voulu tout donner pour se garder tout au ciel? » Or nous l'avons dit : le dépouillement prompt et joyeux constitue le premier degré de la vertu de pauvreté.

***

Mais ce n'est là en quelque sorte que la première étape de la route qui mène à l'héroïsme. Il faut que les fils du grand législateur s'élèvent plus haut; il faut qu'ils aient une véritable préférence pour tout ce qui respire la sainte pauvreté. Écoutons les enseignements qu'il leur donne : Au chapitre VII, devenu célèbre entre tous, où il trace à ses moines sous l'image d'une échelle à douze échelons ou degrés le chemin de l'humilité; voici comment il s'exprime : « Le sixième degré consiste en ce que le moine soit content de tout abaissement et de toute extrémité; » paroles qui regardent à la fois les choses humiliantes, qui froissent l'orgueil et l'extrême pauvreté qui afflige la mollesse. Tel est en quelque sorte l'axiome fondamental sur lequel s'élèvent les autres enseignements semés çà et là dans la sainte Règle et dont nous nous contenterons d'effleurer les principaux. — S'agit-il de régler les vêtements à donner aux frères, voici comme saint Benoît s'exprime : « Les moines ne s'inquiéteront ni de la qualité ni de la couleur de leurs habits : on les prendra comme on les trouve au pays où ils vivent, et on se procurera les plus communs que l'on y porte. » Il serait difficile de formuler un mépris plus complet des choses extérieures, nécessaires à la vie (5).

Quant au trousseau du moine, le besoin strict est la seule mesure que connaît le bienheureux Père (6). Et encore avec quelles instances recom-

1. Ch. 38. — 2. Ch. 48. — 3. Ch. 54. — 4. *Vie de S. B.* 28. — 5. Ch. 55. — 6. Ibid.

Digitized by Google

mande-t-il à ses fils d'avoir soin des objets à leur usage, en sorte qu'on puisse encore distribuer en aumônes ceux qui auront servi. — La même pensée préoccupe saint Benoît dans la mesure à prescrire pour le manger et le boire. Il voudrait voir tous ses fils jeûner sans cesse et ne prendre que de l'eau. Toutefois il use de discrétion et ménage les forces physiques et morales. On sent que le législateur a hésité, on s'aperçoit dans le début de ces chapitres d'une lutte entre l'esprit de pauvreté et d'austérité et le sentiment de la condescendance paternelle (1). Quelles charmantes paroles que celles qui terminent le chapitre consacré à la mesure du boire : « Si les circonstances du lieu où se trouve le monastère ne permettent pas de trouver la mesure de vin indiquée ci-dessus, mais obligent de se contenter de moins ou même de s'en abstenir entièrement, que ceux qui y habitent, loin de murmurer, en bénissent Dieu. » — La même expression « qu'il bénisse Dieu » — saint Benoît l'adresse dans un autre chapitre, où il parle des égards que l'abbé doit avoir aux infirmités de ses fils, au moine qui, pouvant se contenter de moins, reçoit moins que les autres (2). Aussi cette mortification, cette frugalité qui se contente de peu et ne dépasse pas le nécessaire, saint Benoît l'exige comme une qualité indispensable dans un moine étranger qui demanderait à se fixer dans son monastère. « Si l'on trouve au contraire qu'il est *exigeant* et vicieux, non seulement on ne le mêlera pas à la communauté du monastère, mais on lui dira honnêtement de se retirer, de peur que la contagion ne gagne les autres (3). »

***

Plusieurs des passages que nous venons de citer, démontrent non seulement que le saint législateur invite ses fils à franchir le deuxième degré de l'esprit de pauvreté, qui consiste à choisir de préférence ce qui est plus pauvre et plus vil, mais qu'il les mène jusqu'au sommet de l'abnégation où l'âme renonce même au nécessaire. Qu'ils bénissent Dieu, dit-il, ceux que la Providence a placés dans un endroit inculte qui leur impose les privations les plus dures. Qu'ils bénissent Dieu et ne murmurent pas. Ailleurs encore il dit : « Si la condition du lieu ou la pauvreté exigent que les frères s'occupent eux-mêmes de la récolte des fruits, qu'ils ne s'en affligent pas ! »

Résumons-nous en disant que saint Benoît impose avant tout à ses fils une pauvreté de *fait* absolue; qu'ensuite il exige d'eux un détachement de cœur sans limites; enfin qu'il leur inculque à chaque occasion l'abnégation la plus joyeuse et l'austérité la plus parfaite.

***

Si nonobstant, en père discret et dans l'intérêt de l'ordre et de la dignité de la vie claustrale, il recommande l'usage de deux tuniques et d'une tunique un peu meilleure pour le moine qui doit aller en voyage ; si dans

1. Ch. 39 et 40 — 2. Ch. 34. — 3. Ch. 61.

Digitized by Google

l'intérêt des santés et de la paix des âmes il prescrit une nourriture suffisante et même un peu variée, s'il veut que l'arrangement du monastère soit convenable, sans pour cela être luxueux ; aucune de ces choses ne froisse par elle-même la pauvreté religieuse la plus parfaite. Cette union des vertus en apparence opposées, forme une beauté caractéristique de l'esprit bénédictin ; elle permet à la fois à l'institution d'occuper le rang que sa mission lui suppose et à ceux qui y vivent d'atteindre, par l'esprit de leur Règle aux plus hauts degrés de la sainte pauvreté. A l'institution qui emploie les ressources dont elle dispose pour la splendeur du culte divin et le service des membres souffrants de JÉSUS-CHRIST, on pourrait adresser cette parole de saint Paulin de Nole : *Ecclesia te serviente possideat ;* les ressources appartiennent à la *maison de Dieu :* les moines doivent en être les pauvres et très humbles serviteurs.

***

Il ne peut échapper à personne combien se tiennent de près la pauvreté et l'humilité : ces deux vertus se supposent mutuellement. C'est la doctrine de tous les docteurs en interprétant la première des huit béatitudes: Bienheureux les pauvres d'esprit. Saint Benoît, qu'un de ses plus grands fils, saint Pierre Damien, docteur de l'Église, appelle « *tantæ cultor humilitatis* » (1), ne pouvait manquer d'accorder à la belle vertu d'humilité une part du moins aussi large qu'à sa sœur la pauvreté.

Le plus long et le plus beau chapitre de la Règle est celui de l'humilité (2). Les douze degrés qu'y trace saint Benoît ont été expliqués par saint Bernard et suivis par saint Thomas d'Aquin dans sa *Somme théologique.* Comme de juste, la doctrine de l'humilité forme dans la sainte Règle la base de tout l'édifice des vertus. Aussi pour trouver qu'il cherche réellement Dieu, le novice devra-t-il montrer que, après l'office divin, il aime l'obéissance et l'humilité, la double pierre de touche de toute perfection (3).

Les « instruments des bonnes œuvres » (4), reviennent sans cesse sur la pratique de l'humilité. Du reste, le bienheureux Père, semble avoir eu un intérêt tout spécial à condamner dans sa Règle les tendances orgueilleuses de Pélage (5). En particulier il insiste sur l'humilité pour les rapports de ses fils avec Dieu dans la prière — « adressez-lui vos supplications en toute humilité (6), » — et avec leurs supérieurs, soit au conseil, où « ils auront soin de donner leur avis en toute humilité (7) », — soit en privé pour leur soumettre une observation (8).

Un frère fait-il une faute dans la psalmodie, saint Benoît veut qu'il s'en humilie aussitôt par une satisfaction publique (9). C'est avec un sentiment profond d'humilité, que le bienheureux Père veut que ses fils aillent au-devant des hôtes et leur rendent leurs hommages (10). Il n'est point de charge quelque peu honorifique, que le saint législateur confie à ses moines sans

1. Op. 13, 6. — 2. Ch. 7. — 3. Ch. 58. — 4. Ch. 5. — 5. V. le prologue. — 6. Ch. 20. — 7. Ch. 3. — 8. Ch. 68. — 9. Ch. 45. — 10. Ch. 53.

Digitized by Google

leur enjoindre l'humilité. La première qualité qu'il recommande au cellerier est d'avoir l'humilité (1). Le lecteur de semaine, avant d'entrer en fonction, demandera en public que l'on prie pour lui « afin que Dieu éloigne de lui l'esprit d'élèvement(2) ». Les ouvriers et les artistes du monastère ne seront admis à exercer leur métier et leur art, qu'à la condition de s'y livrer « en toute humilité et déférence ». Un d'entre eux vient-il à s'enorgueillir de son talent ou du profit qu'il cause à la communauté, l'abbé lui interdira tout exercice de son métier et de son art et l'occupera à autre chose, jusqu'à ce qu'il se soit humilié (3). » Enfin dans les chapitres où il parle de l'admission de prêtres dans la communauté ou de la dignité sacerdotale à conférer à quelque moine, saint Benoît exige du prêtre novice une plus grande humilité (4), et prémunit l'élu de l'autel contre l'orgueil et l'élèvement (5).

Nous avons tenu à expliquer au long la doctrine complète du B. Père sur ces deux vertus si intimement unies ; assuré d'y trouver un éclatant témoignage en faveur de la sainteté du grand législateur lui-même, « qui n'a pas pu vivre autrement qu'il n'a enseigné (6). » Sans doute, saint Benoît appelle en terminant sa Règle, « une petite ébauche, un minime commencement », mais ce n'est là qu'un dernier et magnifique monument de sa profonde humilité, aussi aurait-on grand tort d'en conclure que la sainte Règle est moins un code ascétique que disciplinaire. Bien au contraire, sous le dehors modeste d'un règlement plutôt pratique que théorique, la sainte Règle, a dit un auteur contemporain (7), est « un code parfait de la sanctification religieuse ». C'est de « ce docte et mystérieux abrégé... de tous les conseils de perfection (8), » que l'historien moderne des *moines d'Occident*, en s'inspirant des témoignages les plus autorisés, a pu écrire : « Treize cents ans se sont écoulés depuis que la main de Benoît a tracé tous ces règlements minutieux, et l'on n'a rien trouvé de plus propre à affermir l'esprit religieux et la vie commune. Les réformes les plus admirées et les plus fécondes n'ont guère eu d'autre but que de ramener le clergé régulier à l'exacte observance d'un code dont le temps n'a fait que confirmer la sagesse et accroître l'autorité (9).

CHRONIQUE DE L'ÉGLISE.

ROME ET L'ITALIE. — Le dernier dimanche après la Pentecôte, a eu lieu au Vatican, en présence du Souverain-Pontife, la cérémonie solennelle de la promulgation des décrets proclamant que, étant déjà donnée l'approbation des vertus et des miracles, on peut procéder sûrement à la béatification du vénérable Ludovic-Marie Grignon de Montfort, fondateur de la

1. Ch. 31. — 2. Ch. 38 — 3. Ch. 57. — 4. Ch. 60. — — 5. Ch. 62. — 6. Saint Grég. *Vita*. 36. — 7. P. Chaignon, S. J. — 8. Bossuet. — 9. Liv. IV, ch. 2. .

Digitized by Google

congrégation du Saint-Esprit et des sœurs de la Sagesse ; du vénérable Clément-Marie Hofbauer, prêtre profès de la congrégation du Très-Saint-Rédempteur ; du vénérable Égidius-Marie de Saint-Joseph, frère lai profès de l'ordre des Mineurs déchaussés de Saint-Pierre d'Alcantara ; de la vénérable sœur Joséphine-Marie de Sainte-Agnès, vulgairement désignée sous le nom d'Inès de Beniganin, religieuse professe de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin.

Dans cette même séance, a eu lieu la lecture et la publication du décret d'approbation des miracles opérés à l'intercession du vénérable Félix de Nicosie, frère lai profès de l'ordre des Mineurs Capucins.

On a déjà commencé dans les jardins du Vatican sur la place de la Pigna, où s'élève le monument commémoratif du Concile, les travaux de la grande exposition qui doit avoir lieu pour le jubilé sacerdotal de Léon XIII.

Son Ém. le Cardinal Schiaffino, président de l'œuvre du Jubilé, a adressé une circulaire aux différents comités dans laquelle il fait connaître que l'intention de Sa Sainteté n'est nullement, comme quelques-uns ont dit, qu'on ne lui fasse que des offrandes en argent, mais qu'elle désire au contraire que des objets d'art lui arrivent des divers pays, qui puissent témoigner une fois de plus de la vénération et de l'amour filial des catholiques pour le Pontife-Roi.

La situation du Souverain-Pontife n'est pas devenue meilleure cependant : le Saint-Père est toujours l'objet d'insultes et de menaces si violentes, que l'indignation en est devenue générale dans tout le monde catholique, voire dans les conseils des puissances. Mais le sort en est jeté, et l'anti-cléricalisme marche de l'avant.

Voici que la Société radicale des *Reduci Garibaldi* vient de prendre l'initiative d'une pétition à présenter au Parlement pour réclamer : « 1° l'abolition de la loi des garanties, qui a le tort de décréter des honneurs souverains au chef des cléricaux ; 2° l'abolition du premier article du statut, qui, en proclamant la religion catholique seule religion de l'État, fait passer la nation entière comme entachée de cléricalisme ; 3° la suppression de toutes les écoles cléricales où l'enseignement est encore donné par des prêtres ; 4° la stricte application de la loi qui supprime toutes les congrégations religieuses ; 5° l'expulsion du territoire italien des Jésuites, qui ne méritent pas d'être traités comme de libres citoyens. »

Le retour du roi Humbert a été exploité aussi pour une manifestation anti-cléricale. C'est après quatre mois d'absence consacrée à fuir la *malaria*, que le « roi anti-clérical » (comme on a appelé au dernier anniversaire du 20 septembre l'héritier des pieux rois de Sardaigne et de Piémont) est rentré dans cette ville de Rome qu'il a proclamée conquête *intangibile*. Aussi a-t-il été acclamé par ceux qui, dans les derniers temps, ont exploité l'inviolable conquête pour multiplier leurs attaques contre

Digitized by Google

l'Église. Sur la place du Quirinal, pendant que le roi Humbert se montrait au balcon d'où partait jadis la nouvelle de l'élection des Papes, les acclamations au roi anti-clérical ont été mêlées aux cris de : A bas le Vatican ! A bas les garanties ! Mais ces cris mêmes ont montré encore une fois que si la loi des garanties n'a plus la moindre valeur, le temps approche où d'autres institutions, qui n'ont point, comme la Papauté, la sauvegarde certaine des promesses divines, deviendront le jouet de la populace.

Les catholiques milanais, indignés comme ceux de toute l'Italie des attaques odieuses des sectes contre l'Église se sont réunis le 21 novembre en l'église Saint-Paul de Milan, en comice général pour protester contre cette campagne ; ils ont émis des vœux qui trouveront certainement un grand écho dans toute l'Italie. Le directeur de l'*Osservatore Cattolico*, dans un discours fort applaudi, a démontré que la discussion est impossible avec un ennemi tel que l'anticléricalisme et qu'il est du devoir des catholiques italiens d'opposer leur conscience, leur liberté, leur dignité, même leur vie contre l'athéisme et le despotisme de la secte impie.

Puisse le courageux exemple des catholiques milanais être suivi des Alpes jusqu'aux côtes extrêmes de la Sicile ! Ce n'est qu'ainsi que prendra fin le brigandage anti-clérical, qui sévit si tristement et dont une publication récente vient de montrer encore une fois toute l'intensité. C'est une planche maçonnique des plus significatives, qui pourrait servir de justification complète, s'il en était encore besoin, aux condamnations du Saint-Siège et aux avertissements de S. S. Léon XIII contre les sociétés secrètes

Voici cette pièce traduite sur le texte italien :

« Aux VV.·. FF.·. des LL.·. MM.·. de la haute Italie.

En attendant qu'on arrive à une unification des forces de l'Italie sous la haute et unique direction d'un Gr.·. Or.·. Gén.·. qui réunisse le faisceau des énergies trop individuelles encore des FF.·. et des corporations existantes, et que l'on puisse établir une suprême direction, nous nous adressons aux FF.·. et aux LL.·. de la haute Italie, en un sujet de suprême importance, pour le triomphe de la vérité, enfouie dans le sein de l'humanité, contre les dérivations supramordiales produites par l'esprit malfaisant des théocraties et des religions surnaturelles, et notamment par la plus tenace d'entre elles, la religion catholique.

Sans doute, on ne saurait trop louer ce qui s'est fait en Italie, en invoquant les revendications de la politique et l'intérêt des finances du pays, et les droits de l'humanitarisme, principalement *la suppression des ordres religieux, l'incamération des biens ecclésiastiques et la destruction du pouvoir temporel.* Ce sont *trois grands faits historiques qui constituent les bases en granit du mouvement maçonnique en Italie.*

Les efforts que nous faisons *par la presse et par l'école* sont très louables, et nous devons signaler aussi comme un exemple à imiter les démonstrations et les meetings des cercles anti-cléricaux.

Digitized by Google

Mais cela ne suffit pas. La bonne volonté du gouvernement à soutenir la propagande des théories naturalistes, si indiscutables, en opposition à la révélation, ne peut produire tous ses effets d'un seul coup; les exigences de la politique à l'intérieur et à l'extérieur nous obligent bien souvent de tenir compte des préjugés invétérés des populations et des jalousies des cabinets européens engagés dans un travail grandiose, à savoir la destruction des puissances catholiques, en tant que catholiques.

Le bien général de la maçonnerie en Italie, le bien général de la maçonnerie en Europe, demande que nous procédions avec prudence. Mais les nécessités qui lient les hommes d'État ne lient pas l'action privée des FF.·. MM.·., et cette action privée peut se produire et s'étendre de manière que le ministère lui-même se trouve plus libre à nous prêter l'aide de la force qu'il tient en main et qui doit être tournée au triomphe de l'humanité purifiée des superstitions.

Il faut donc profiter des conditions présentes et des conquêtes passées, disposer nos opérations et marcher en avant avec courage et avec calme, et efficacement.

Avant tout il faut faire entrer dans l'esprit du peuple l'idée que la maçonnerie n'a pas de but politique, mais uniquement pour objectif la bienfaisance et la paix, et qu'elle ne travaille que pour donner la liberté aux hommes et les affranchir des liens dont ils sont enchaînés par les religions, les dogmes et les préceptes.

En second lieu il importe de faire croire que la maçonnerie ne combat pas les catholiques, mais les cléricaux, qui sont les corrupteurs du catholicisme et qui le déshonorent en le transportant dans les discussions politiques et sur les places publiques.

Pour y arriver, il faut soutenir que la religion jouit d'une véritable liberté et qu'elle est plus florissante dans les pays où, comme aux États-Unis d'Amérique, existe la séparation complète entre l'Église et l'État, et où le gouvernement n'est tenu par aucun devoir statutaire envers l'Église.

L'instruction et l'éducation par l'école doivent être le souci de chaque jour des FF.·. MM.·.. Ils doivent veiller à ce qu'il ne soit point donné de brevets, sauf dans les cas exceptionnels, à des catholiques chez lesquels on peut prévoir qu'il restera des sentiments catholiques. Que les administrations communales aient soin de ne pas prendre des maîtres dont l'esprit est catholique. Que les écoles communales, les asiles, les gymnases, les lycées, les écoles techniques, soient, selon les cas, ou indifférentes, ou adversaires du catholicisme, et qu'on y infiltre les théories et les mœurs naturalistes et dépouillées de tout préjugé religieux. Les écoles supérieures sont pour la plupart entre les mains des FF.·., ou de leurs affidés, mais il y manque la lutte énergique, et il est temps de l'y introduire ouvertement.

Pour mieux s'emparer de l'instruction il y a des moyens légaux et des

Digitized by Google

moyens de persuasion. Un moyen légal est l'agitation pour enlever les écoles communales aux municipes et les soumettre directement à l'État. Il sera d'un grand secours, pour cela, de démontrer que les administrations communes n'ont pas elles-mêmes assez de culture ou qu'elles manquent de liberté et sont dominées par de petites passions, et partant qu'elles sont inaptes au grand devoir de l'éducation de l'enfance. Un moyen de persuasion est d'insinuer dans l'esprit des maîtres que l'État les payera plus largement. Un autre moyen efficace est de réunir en associations les instituteurs et les institutrices qui conservent des sentiments religieux, ou de les rendre impopulaires et de les contraindre à abandonner leurs fonctions, dans lesquelles ils sont si funestes au progrès. Un autre moyen encore est de vanter aux yeux des familles l'excellence de l'instruction et de l'éducation humanitaire, et de colorer tout ce qui peut tourner au déshonneur du clergé enseignant et des maîtres qui partagent ses idées.

Mais l'on n'obtiendra pas grand'chose dans le champ de l'instruction aussi longtemps que l'on n'aura pas imposé silence au clergé. Pour arriver à ce *desideratum*, tant que le gouvernement ne sera pas en état d'opérer par la loi la destitution officielle du clergé et de le réduire à l'inaction en empêchant son influence sur le peuple, il est nécessaire de continuer à représenter le prêtre au peuple comme un mystificateur qui prêche des vertus qu'il n'a pas et des doctrines auxquelles il ne croit point, et qui vit de l'ignorance publique. En même temps il est nécessaire de laisser croire que les pouvoirs publics seront les amis et les protecteurs du clergé et de l'Église dès que l'Église et le clergé auront cessé de faire de l'opposition à l'État et de le combattre. Que l'on persuade de plus au clergé que le gouvernement est d'intention de l'enrichir et de l'émanciper de l'autorité des évêques et du Pape, et que l'on use de tous les moyens pour répandre l'opinion que le peuple a le droit non seulement d'administrer les biens des paroisses, mais encore de nommer lui-même les curés, droit que les évêques et le Pape lui ont enlevé par esprit de domination. Ainsi l'on rendra impuissante la hiérarchie catholique, et l'on préparera la voie à la laïcisation de la religion et une législation qui assimilera le clergé aux fonctionnaires dépendants de l'État.

Pour répandre dans le peuple ces idées de salut rien de plus utile que les journaux, les associations, les sociétés ouvrières, les sociétés de secours mutuels, les sociétés coopératives, les conférences, les loges maçonniques et, dans les bourgades et les campagnes où il n'y a pas de loges, des affiliés à la maçonnerie.

Ces instructions seront développées plus tard. En attendant, que tous les adeptes les suivent fidèlement, et le jour sera proche où la nature chantera l'hymne de la rédemption sur les ruines des religions, et où la révélation cessera de refréner les forces de l'homme, et où l'humanité marchera dans les voies d'un progrès sans fin comme sans obstacles,

Digitized by Google

appliquée totalement à se donner sur cette terre la félicité qui maintenant n'est attendue comme un rêve que dans une vie future.

Il est recommandé aux VV.·. FF.·. d'avoir toujours devant les yeux les dispositions maçonniques relatives à la crémation des cadavres, au mariage à contracter civilement seulement, et aux funérailles civiles, les recommandations de ne point laisser baptiser les enfants, quand c'est possible; enfin, tout ce qui est de nature à jeter le discrédit sur tout ce qui a un caractère religieux, et principalement sur la presse catholique, et que l'on n'oublie pas que la bienfaisance ne doit s'exercer qu'envers ceux qui font partie de la maçonnerie, ou qui laissent espérer qu'ils en feront partie. »

Par S.·. I.·. le G. O.·. aux VV. FF.·.

BELGIQUE.—Les évêques de Belgique viennent d'adresser la circulaire suivante à leur clergé :

AU CLERGÉ BELGE.

16 novembre 1886.

Nos très chers frères en JÉSUS-CHRIST.

Personne de vous n'ignore quel vaste champ est ouvert au zèle des missionnaires qui voudront consacrer leurs labeurs et leurs peines à l'évangélisation de l'État indépendant du Congo.

Le Saint-Siège désire vivement qu'il se rencontre le plus tôt possible des hommes apostoliques prêts à porter la lumière de notre foi à ces peuples, encore plongés dans les maux et les profondes ténèbres de l'ignorance et de l'idolâtrie. Ceux qui se voueront à cette tâche seront soumis en tout à la Sacrée Congrégation de la Propagande.

Nous engageons donc, autant qu'il est en nous, les prêtres et autres ecclésiastiques qui se sentiront appelés de Dieu à l'apostolat lointain, à solliciter de leur Ordinaire l'autorisation d'entrer au séminaire fondé tout récemment à Louvain pour les missions du Congo. Après une préparation régulière dans cet établissement, ils se donneront résolûment à une œuvre si agréable à Dieu et si utile au salut des âmes. Puissent-ils se rappeler ces paroles de l'Apôtre : « Qu'ils soient bienvenus ceux qui annoncent la paix, ceux qui apportent l'heureuse nouvelle du salut ! » Puissent-ils marcher courageusement sur les traces de tant de héros belges qui ont jeté la bonne semence sur toutes les plages et qui ont fait produire au champ du Seigneur une abondante moisson !

Agréez, nos très chers coopérateurs, l'assurance de notre dévouement affectueux.

✠ L'ARCHEVÊQUE ET LES ÉVÊQUES DE BELGIQUE.

Aussi, l'œuvre civilisatrice du Congo, également soutenue par les représentants des deux pouvoirs, tend de plus en plus à devenir une œuvre

Digitized by Google

vraiment nationale, une des gloires de la Belgique à notre époque et du règne de Léopold II.

FRANCE.— Le jour même où fut promulguée la loi contre l'enseignement primaire chrétien, un de ses principaux auteurs, Paul Bert, était frappé au Tonkin du mal qui devait l'emporter dans la tombe quinze jours plus tard. L'*Unita cattolica* dans un article sur la mort de certains anticléricaux, rappelle à propos de la mort de Gambetta que c'est Paul Bert qui empêcha l'abbé Orsini, ancien ami de Gambetta, d'être reçu auprès du mourant : qu'il ne permit pas même de prononcer son nom devant lui; et que deux jours après cette triste mort, le même Paul Bert faisait une sortie contre « la cruauté stupide de sa mort ». — Le journal continue : Trois années ne se sont pas passées, et voici que c'est le tour de Paul Bert, mort au Tonkin, de la dyssenterie, comme Gambetta mourut de douleurs d'intestins, près de Paris.

« Le 31 janvier de cette année Paul Bert était nommé résident civil et gouverneur du Tonkin, de l'Annam et du Cambodge. Le 9 février il s'embarquait pour l'Indo-Chine, et il prenait possession de ses fonctions dans les premiers jours d'avril. Il y a quinze jours il envoyait un télégramme à M. de Freycinet, lui annonçant qu'il était atteint de la dyssenterie, et lui recommandant de n'en rien dire, pour ne pas alarmer ses parents et ses amis de Paris. Il espérait être bientôt guéri, et voici que, l'autre semaine, le mal empira, et une dépêche vint apprendre que Paul Bert était mort à Hanoï.

« Du calcul de la différence de méridien entre Hanoï et Paris et du temps nécessaire pour la transmission des télégrammes entre le Tonkin et la France, il résulte que Paul Bert est mort le 11 novembre entre 2 et 3 h. du soir (heure du Tonkin), c'est-à-dire entre 8 et 9 h. du matin (temps de Paris). Il était né à Auxerre le 17 octobre 1833.

Sectateur ardent et ami zélé de Gambetta, P. Bert était anticlérical aussi enragé que lui. C'est lui qui a dit : « *Il faut détruire le phylloxera noir.* » Et il entendait par là le catholicisme. Il avait composé, et, pendant qu'il était ministre de l'instruction publique, introduit dans les écoles primaires un *Manuel d'enseignement civil*, où il enseigne que *Dieu est un être qui ne se comprend pas, la Religion un préjugé des temps et une superstition que les prêtres exploitent à leur profit, l'athéisme un droit de l'homme, la foi dans le surnaturel incompatible avec le progrès de l'esprit humain* et d'autres erreurs aussi graves et aussi dangereuses. La congrégation de l'Inquisition condamna ce livre impie le 15 décembre 1882, et cette condamnation a fait hurler la maçonnerie de fureur contre l'Église. Les évêques et les curés qui, obéissant à Rome et fidèles à leur propre devoir, publièrent la condamnation, furent dépouillés de leur traitement; plus de 400 curés, sans ombre de justice, furent ainsi frappés, sans examen, sans procès, sans défense. Ils avaient désobéi à l'État! Et non seulement le gouvernement poursuivit le clergé,

Digitized by Google

mais aussi des laïques, qui avaient suivi les ordres du Saint-Siège et les prescriptions de leur conscience. Des enfants, des mains desquels les parents avaient arraché le *Manuel* de Paul Bert, furent renvoyés des écoles, et les auteurs de leurs jours furent assignés devant la commission comme responsables de leur absence, et condamnés à l'amende, avec menace de la prison pour l'avenir. Oui, on a vu cette impudence et cette tyrannie !

C'est Paul Bert qui pérora à la Chambre contre l'exemption des séminaristes du service militaire ; c'est lui qui, avec une violence excessive, attaqua les Jésuites et avec une mauvaise foi insigne mutila et falsifia des textes de leurs livres ; c'est lui qui poussa le plus à l'expulsion des religieux et qui conduisit au combat les crocheteurs des couvents ; c'est lui qui prit dans des livres de théologie morale des règles qui traitent de certaines misères humaines, et les traduisit du latin en français, en les entourant de commentaires obscènes ; c'est lui qui, député de l'Yonne, demanda, à la fin de 1877, l'école athée, ce qui fut accompli le 28 octobre 1886 par la promulgation de la loi que les Français ont appelée *scélérate*.

Le même jour qu'il remportait cette victoire à Paris il était frappé à Hanoï, et il ne tardait pas de périr, comme a péri Gambetta, comme a péri Arius, comme périssent les ennemis de Jésus-Christ.

Les journaux de Paris, même ceux qui ne sont pas cléricaux, voient dans cette mort de Paul Bert un terrible châtiment. Le *Gaulois* en parle, dans un article intitulé l'*Expiation*, et il s'écrie : « Voilà Paul Bert mort, mort au « Tonkin ! Quel coup, quel enseignement ! Quelle énigme pour la con- « science humaine ! Nous disons *énigme*, pour ne pas dire quelle *justice* et quelle *expiation*. » *Figaro* commençait en ces termes : « Comment oublier « qu'il fut un des promoteurs de la lutte antireligieuse et qu'il a partant une « grande part de responsabilité dans les divisions de la France ? »

Lorsque Gambetta mourut, le *Soleil*, de Paris, dans son numéro du 2 janvier 1883, demandait : « Quelle est donc la mystérieuse puissance qui « confond tous les desseins des hommes, et qui, par une voie connue d'elle « seule, guide les peuples à leurs destins ? »

Demandez-le à l'enfant catholique, et il vous répondra que cette puissance, c'est Dieu, dont la Providence, dans sa justice, se plait à ruiner les projets diaboliques des insensés, plus méchants que jamais, et qui les confond d'autant plus visiblement qu'ils y mettent plus de scélératesse.

« Il nous serait difficile de mentionner un homme public dont la carrière nous ait causé une répulsion plus profonde. » Tel est le jugement que la revue libérale anglaise le *Spectator*, porte sur Paul Bert. Tout, chez cet homme « le plus acharné et le plus méprisant des athées français » tout répugne au *Spectator*. Quant à son départ pour le Tonkin, Paul Bert déclare que son anticléricalisme ne le suivra pas dans sa résidence, qu'il n'est pas «un article d'exportation»; c'est alors qu'il paraît à la revue anglaise « le plus cynique ». Le *Times* dit de son côté : « En résumé, son influence

Digitized by Google

sur l'enseignement en France fut une funeste influence et il est en grande partie responsable du discrédit dans lequel sa politique de persécution a fait tomber la République. »

C'est cependant à cet homme dont l'influence fut si funeste que la République décerne une espèce d'apothéose suprême : elle a accordé un crédit de dix mille francs pour ses funérailles et une pension de douze mille francs pour sa veuve, tandis qu'elle a refusé une indemnité de mille francs aux veuves des officiers ou soldats morts au Tonkin et n'a rien fait pour honorer la mémoire des deux héros Rivière et Courbet qui y ont succombé victimes de leur dévouement à la patrie : preuve manifeste qu'on a voulu honorer dans Paul Bert bien moins les services d'un patriote que les audaces haineuses d'un sectaire.

***

L'hostilité à la religion, a dit l'éloquent évêque d'Angers en parlant de l'état actuel de la France, *est la caractéristique de la République.* Elle poursuit sa guerre contre l'*ennemi, le cléricalisme*, et tend à réaliser ce qu'un député radical a proclamé à la chambre : « Mettre les catholiques hors la loi, c'est ce que nous voulons ». Après la loi néfaste contre l'enseignement chrétien qui vient d'être mise à exécution, son programme dicté par les loges porte la séparation de l'Église et de l'État et la dénonciation du concordat. Au convent maçonnique de Paris en septembre dernier le pasteur protestant et sénateur Dide a prononcé un discours sur la question, demandant que conformément aux désirs de toutes les loges, cette séparation soit prononcée par la chambre des députés et le sénat. Dans un discours prononcé dernièrement par M. Boysset, président de la gauche radicale,il est rappelé que la suppression du concordat était un des articles du programme de réformes « hautement arboré » en 1882 par la gauche radicale. L'orateur y développe ainsi sa pensée : « Le concordat, ce marché de l'an X qui lie l'État à l'Église catholique romaine, qui confère à celle-ci les plus étranges privilèges d'argent et d'honneur, qui lui ouvre officiellement 40,000 chaires d'enseignement et de propagande, c'est-à-dire 40,000 centres de résistance, et parfois de rébellion aux idées, à la science, à la société modernes, doit être déchiré. Ce n'est pas seulement là un instrument de prédominance philosophique et religieuse que rien ne saurait justifier en ce temps d'égalité des consciences ; c'est encore, par mille liens de toute sorte, une entrave, une atteinte à l'activité, à la dignité, à la liberté des citoyens ; un ferment de trouble moral et matériel, sans aucun profit pour notre société républicaine. »

La passion a emporté le président de la gauche radicale au delà des limites où la prudence opportuniste l'eût retenu. M. Boysset s'imagine que l'Église catholique tient du concordat le droit d'enseigner, de prêcher, de vaquer au culte. Il oublie les dix-huit siècles de christianisme qui ont

Digitized by Google

précédé en France le concordat, il oublie les droits divins de l'Église. Mais nous avons ici sa pensée et celle de son parti. Pour les partisans de la séparation de l'Église et de l'État, l'abrogation du concordat ce n'est pas seulement la dénonciation du traité, la rupture des liens officiels avec Rome, le changement de condition de l'Église vis-à-vis de l'État : c'est l'interdiction absolue du culte et de la prédication dans les quarante mille églises de France, c'est la mise hors la loi du catholicisme. Les paroles cyniques de M. Boysset éclairent le débat qui va s'engager sur cette grave question, et qui est déjà par lui-même une atteinte publique au concordat. Il est bien évident, l'arrière-projet des fauteurs de la séparation est d'arriver par l'abrogation du concordat à la persécution. Mais c'est ce que ne veulent pas pour le moment les opportunistes du gouvernement et de la chambre: ils craignent non pour l'Église mais pour l'État les conséquences qu'entraînerait ce nouveau pas en avant. C'est ce qu'on peut voir par une première escarmouche qui s'est livrée à la chambre le 27 novembre dernier :

Un député, M. Michelin, demandait la suppression de l'Ambassade près le Vatican. M. le Ministre a répondu qu'il fallait maintenir les relations de la République française avec le Saint-Siège... « Toutes les puissances de l'Europe et du monde entier, a-t-il dit, ont des relations diplomatiques, soit permanentes, soit intermittentes, avec le Vatican. La France qui compte un grand nombre de catholiques, qui a un concordat avec le Vatican, qui a des missions dans tout l'Orient, ne peut pas se passer d'une représentation constante auprès du Vatican. « La suppression de l'ambassade au Vatican créerait à la France de grandes difficultés. Si la séparation de l'Église et de l'État est un jour réalisée, la suppression de l'ambassadeur sera une conséquence de cette situation nouvelle, mais il ne faut pas faire passer l'effet avant la cause. »

291 députés contre 258 ont approuvé le Ministre et voté le maintien de l'ambassade. Le ministère Freycinet a été renversé depuis. Cette faible majorité ne se fondra-t-elle pas peut-être bientôt devant l'audace toujours croissante des radicaux et par l'arrivée au pouvoir d'hommes nouveaux plus asservis encore que leurs devanciers ?

ANGLETERRE. — Tandis que de l'autre côté du Détroit, un certain parti voudrait que la France catholique rompît tout rapport avec le Pape, en Angleterre au contraire tous les partis semblent être d'avis qu'il serait avantageux pour leur pays d'établir des relations diplomatiques avec le Saint-Siège. Des négociations tendant vers ce but se poursuivent en ce moment à Rome.

Lord Braye a adressé aux chefs du parti catholique en Angleterre une lettre remarquable dans laquelle il fait ressortir les avantages qui résulteraient pour le gouvernement britannique à entrer en relations diplomatiques

Digitized by Google

avec le Saint-Siège. C'est à la suite d'une interpellation de ce noble lord à la Chambre haute, en 1881, que le gouvernement de M. Gladstone envoya M. Errington à Rome. Cette mission déguisée n'eut qu'un succès incomplet. Mais le cabinet de lord Salisbury pourrait recommencer la tentative de M. Gladstone avec des chances de succès d'autant plus grandes, qu'il serait sûr de l'appui des libéraux.

SUÈDE. — Notre Saint-Père le Pape vient de confier à un évêque, avec le titre de vicaire apostolique, le gouvernement des catholiques de la Suède.

Depuis trois siècles, depuis les malheurs causés par la prétendue réforme protestante, la Suède n'avait plus d'évêque : quelques prêtres, en très petit nombre, trois ou quatre, résidaient à Stockholm.

Après l'Angleterre, la Suède : c'est ainsi que le catholicisme reparait dans tous les pays d'où il avait été si malheureusement banni.

AMÉRIQUE. — On mande de Rome que le Vatican cherche actuellement à effectuer un rapprochement plus intime entre la population catholique de l'Amérique du Sud et le Saint-Siège. Mgr Agnozzi, délégué Apostolique en Colombie, a été chargé de faire dans ce but une tournée d'inspection dans toute l'Amérique du Sud : il doit envoyer un rapport circonstancié au Saint-Siège sur la situation de l'Église catholique dans ces divers États. Il sera remplacé en Colombie par Mgr Matero, ancien délégué Apostolique dans la République argentine.

***

Un congrès eucharistique, — nous en avons parlé dans notre dernier numéro — a été tenu, au mois de juin, à Quito, capitale de la République de l'Équateur. Le congrès s'est terminé par une consécration solennelle de la République avec amende honorable au Sacré-Cœur de Jésus.

Un excellent journal de Madrid, la *Fe*, tout dévoué à la restauration de l'ordre chrétien dans la société par le rétablissement du règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, donne des détails édifiants sur cette cérémonie.

« Le président de la république, dit la *Fe*, les membres du Congrès national (Chambre des représentants), le tribunal suprême de justice, les chefs de l'armée, et une foule immense de peuple y assistaient. Toute la nation de l'Équateur ainsi représentée, et prosternée devant le Saint-Sacrement, fit un acte solennel de réparation. L'émotion était immense, et c'est avec une ferveur extraordinaire et indescriptible que la foule chanta la prière suivante :

Seigneur, pardon pour toutes nos iniquités.

Pour les fautes de nos prêtres, pardon.

Pour les égarements de nos législateurs, pardon.

Digitized by Google

Pour les forfaits de nos magistrats, pardon.
Pour les péchés des pères de familles, pardon.
Pour les méfaits de notre peuple, pardon.
Pour les impiétés et les blasphèmes, pardon.
Pour les parjures et les sacrilèges, pardon.
Pour la profanation des choses saintes, pardon.
Pour nos révolutions et nos guerres fratricides, pardon.
Pour les manquements de respect envers l'autorité ecclésiastique, pardon.
Pour les attentats contre l'autorité civile, pardon.
Pour les excès licencieux de la presse, pardon.
Pour tous les crimes politiques, pardon.
Pour tous les scandales publics, pardon.
Pour toutes nos iniquités, pardon.

Nous avons péché, Seigneur! Pour nous la honte et la confusion! A vous seul la gloire et la bénédiction!

La *Fe* ajoute :

« Tout cœur catholique se réjouira au récit de ce magnifique acte de foi et de piété et rendra de vives et très humbles actions de grâces à Dieu en voyant ce peuple, unique dans l'histoire contemporaine, qui proclame ainsi la souveraineté sociale de JÉSUS-CHRIST en ce monde.

En terminant, la *Fe* compare à cette foi et à cette piété ce qui se passe en Espagne. En Espagne, dit-elle, on blasphème et l'on profane les dimanches et les jours de fête, que l'on consacre à des excès et amusements très opposés à l'esprit catholique qui doit régner dans les familles, esprit dont l'abandon entraîne la désobéisance envers les autorités, les suicides, les assassinats, la perte des biens, et d'autres terribles malheurs. »

Hélas! l'Espagne n'est pas le seul pays où sont largement ouvertes ces sources de désordres et de malheurs qui s'appellent vie de plaisirs, profanation du dimanche, blasphèmes, oubli de Dieu et de ses lois!

LE MONASTÈRE DES BÉNÉDICTINES ANGLAISES A BRUXELLES.

CHAPITRE III. — DOROTHÉE ET GERTRUDE ARUNDELL.

DOROTHÉE et Gertrude Arundell étaient filles de Sir John Arundell de Lanherne, en Cornouailles, et de Chideock Castle, en Dorsel, deux comtés où les Arundell possédaient depuis longtemps de vastes domaines. On les appelait communément les « grands Arundell ». Mais ce qu'ils appréciaient par-dessus tout, ce qui faisait leur bonheur et leur gloire, c'était de protéger la religion avec munificence et de la pratiquer. Sir John, qui hérita en 1558 des titres et domaines de sa famille, eut beaucoup à souffrir pour

Digitized by Google

sa foi. Il fut deux fois condamné à la prison et à de lourdes amendes ; ce qui ne l'empêcha pas de se montrer toujours généreux envers les étudiants pauvres, et particulièrement envers ceux qui témoignaient le désir d'embrasser l'état ecclésiastique.

C'est ainsi qu'il pourvut aux frais d'éducation du P. Cornelius, de la Compagnie de Jésus qui, après avoir reçu l'ordination à Rome,retourna dans sa patrie, et fixa son séjour ordinaire dans la demeure de son bienfaiteur.

« C'était un homme d'une vie très mortifiée et tout adonné à la prière et à la contemplation ; mais il était en même temps si zélé, et si soigneux dans l'exercice de ses fonctions pastorales, qu'il était admiré de tous ceux qui le connaissaient ; sa charité envers les pauvres était telle, qu'il leur donnait tout l'argent qu'il recevait, laissant à la divine Providence le soin de sa personne. Plusieurs fois, pendant qu'il priait, on le vit en extase, le visage rayonnant d'une lumière céleste. Son recueillement était si profond, la mortification de ses sens si parfaite, qu'après avoir occupé pendant trois ans une chambre dont les fenêtres donnaient sur l'église paroissiale, il n'avait jamais remarqué celle-ci. Il portait continuellement le cilice, se donnait fréquemment la discipline, et pendant bien des années il jeûna au pain et à l'eau quatre fois par semaine. Tous les matins, à 5 heures, il célébrait la messe, ce qu'il ne faisait jamais sans verser des larmes (1). »

Tel était l'homme que le Seigneur avait donné pour guide à cette famille si chrétienne, et la suite fit voir combien elle avait profité de sa sainte direction.

Sir John Arundell avait épousé Lady Anne Stanley, fille du troisième comte de Derby, et veuve de Charles septième Lord Stourton ; il en eut les deux filles que nous avons nommées: Dorothée,née en 1560,et Gertrude, qui était de onze ans moins âgée que sa sœur. La première se consacra à Dieu, et s'engagea par vœu à se faire religieuse, bien des années avant de pouvoir accomplir sa sainte résolution. Une foule de difficultés s'opposaient à cette époque, à l'exécution d'un tel projet ; mais elle trouva dans les conseils de son saint directeur un puissant encouragement et un merveilleux appui : il lui écrivait, après son arrestation et une demi-heure avant sa mort, la lettre suivante :

« Celui qui aime sa vie en ce monde la perdra, et celui qui la hait la trouvera. » Si par la grâce et infinie miséricorde de Dieu j'ai le bonheur de la trouver, malgré mon indignité et ma misère, au sein d'un bonheur sans limites et sans fin, je me souviendrai toujours de vous. Mais tandis que l'âme reste unie au corps, priez pour moi, car j'ai grande confiance que nous nous verrons au ciel, si vous êtes inviolablement fidèle à la parole que vous avez donnée à Dieu d'abord, et puis à sainte Brigitte. Je vous recommande du fond du cœur ma mère; je vous recommande de même la fidélité à votre promesse scellée par vœu; je vous ai écrit trois ou quatre fois à ce

1. *Vie manuscrite* du P. Cornelius, par Dame Dorothée Arundell.

Digitized by Google

sujet, et m'étonne que vous n'en ayez tenu aucun compte. Le démon est toujours en éveil ; vous aussi soyez sur vos gardes. Faites-moi connaître votre décision ; je l'emporterai avec moi et la présenterai à sainte Brigitte. Je n'oublie pas ceux que je ne nomme pas. Dieu vous garde. Tout à vous,

« John, qui va mourir pour un moment, afin de vivre pour toujours. »

Le P. Cornélius avait été arrêté à Chideock Castle, le dimanche du Bon Pasteur, en avril 1594; et il fut exécuté à Dorchester le 4 juillet suivant. Nous ne pouvons quitter ce bienheureux martyr sans rapporter une vision, où il lui fut donné de voir l'âme de feu John, huitième Lord Stourton issu du premier mariage de Lady Arundell. Bien que catholique de cœur, il s'était conformé, pour motifs d'intérêt aux pratiques de l'hérésie dominante. Il avait épousé la fille de Lord Cobham, esclave aussi des exigences de l'époque. Sir John entendait mourir en catholique, bien que le courage lui manquât pour vivre selon sa croyance. C'est dans cette vue qu'il gardait chez lui deux prêtres, dont l'un devait toujours se tenir prêt à lui administrer les derniers sacrements, s'il venait à être frappé d'une maladie soudaine.

Par une secrète disposition de la Providence, il fut saisi d'une attaque le 13 octobre 1588, en l'absence des deux chapelains, et il fut impossible de trouver un autre prêtre. En cette extrémité, il fit venir tout le personnel de sa maison, et il déclara en présence de tous qu'il mourait catholique, et qu'il n'y avait de salut que dans la foi catholique; il confessa publiquement avec tous les signes d'un profond repentir, son hypocrisie à dissimuler sa religion, le scandale de sa vie mondaine et l'oubli de ses devoirs religieux ; protestant avec larmes qu'il donnerait tous ses biens pour pouvoir, au prix de larmes de sang, expier ses fautes passées.

Cet humble aveu et son repentir le sauvèrent, mais il devait se purifier de ses infidélités par une terrible expiation. Le P. Cornélius offrait le saint sacrifice dans la maison de sir John à Londres, quand Dieu permit que l'âme du lord défunt lui apparût. Dorothée Arundell, qui était présente, relate le fait de la manière suivante dans son manuscrit de la vie du P. Cornélius.

Un jour, ma mère pria le P. Cornélius d'offrir le saint sacrifice pour l'âme de son fils, Lord John Stourton ; il y consentit. Étant à l'autel, il resta longtemps en prière entre la consécration et le Memento des défunts. Après la messe, il fit une exhortation sur ces paroles « Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur, » et nous fit part de la vision qu'il venait d'avoir. Il voyait devant lui une forêt immense, toute en flammes ; au milieu du brasier, il apercevait le défunt lord qui, tout en larmes et avec des cris lamentables, s'accusait de la vie coupable qu'il avait menée pendant plusieurs années, particulièrement à la cour ; il détestait la dissimulation criminelle qui l'avait porté, lui catholique, à fréquenter des temples hérétiques, au grand scandale et pour la ruine spirituelle des siens; il s'accusait surtout, et dans

Digitized by Google

les termes les plus amers, de s'être trouvé au nombre des quarante-sept juges désignés par la reine Elisabeth pour condamner la reine d'Écosse, malgré son innocence : crime dont le regret avait abrégé sa vie.

Le P. Cornélius pleura beaucoup en nous rapportant cette vision et tout le personnel de la maison, quatre-vingts personnes environ, mêla ses larmes aux siennes. Le servant de messe (1), qui plus tard fut du nombre de ceux qui souffrirent pour la foi, vit et entendit tout ce qui se passait dans la vision ; mais pour moi et les autres personnes présentes, nous n'aperçûmes, pendant qu'elle avait lieu, qu'une sorte de réverbération, semblable à celle des charbons ardents, sur le mur contre lequel l'autel était appuyé. » Quand le P. More écrivit son « *Histoire de la Province Anglaise de la Société de Jésus*, » on ajoutait encore une foi entière, dans les deux familles Stourton et Arundell, à la réalité de cette apparition, qui était devenue le sujet de toutes les conversations.

Très peu de temps après le martyre de leur saint directeur, Dorothée et Gertrude Arundell doivent avoir passé la mer, dans l'intention d'exécuter leur projet d'embrasser la vie religieuse et de se rendre à Lisbonne au couvent des Brigittines; car en 1596 nous trouvons leurs noms parmi grand nombre d'autres sur l'acte de protestation rédigé en Belgique en faveur du Père Jésuite Holt. Ce bon Père avait été choisi par Philippe II pour distribuer ses immenses aumônes aux réfugiés anglais à Bruxelles, poste difficile et pénible qu'il occupa environ dix ans. Mais dans la répartition des secours, le P. Holt, tout équitable et soigneux qu'il était, ne pouvait vraisemblablement satisfaire tout le monde : quelques-uns des exilés élevèrent des plaintes contre lui, tandis que d'autres, appréciant plus justement ses services, présentèrent à ses supérieurs une protestation de confiance, couverte de nombreuses signatures.

Comment se fit-il que Dorothée et Gertrude Arundell vinrent à Bruxelles, tandis que Lisbonne était le but de leur voyage ? Il n'est pas possible maintenant de le dire avec certitude. Périls d'une longue traversée, difficultés extrêmes se dressant devant les catholiques qui abandonnaient leur patrie, l'attraction exercée peut-être par les nombreux réfugiés des Pays-Bas, dont un grand nombre étaient alliés aux Arundell, tous ces motifs ont pu les déterminer à choisir cette voie. Mais l'ancienne tradition de la communauté de Bruxelles nous apprend que, s'étant embarquées sur un vaisseau espagnol en destination pour Lisbonne, elles furent poussées par les vents contraires sur les côtes de Flandre, et qu'une intervention directe de la Providence, révélée ensuite d'une manière plus frappante et plus merveilleuse, les mit en relation avec Lady Mary Percy, qui se préparait à cette époque à jeter les fondements de son œuvre. Deux âmes comme celles de Dorothée Arundell et de Mary Percy ne pouvaient communiquer ensemble

1. Patrick Salmon, un pieux et fidèle chrétien, qui fut mis à mort à Dorchester en même temps que le P. Cornélius. — « Res omnium celebrata est, atque in hunc usque diem ab omnibus tamquam et Stourtoniorum et Arundeliorum hæredibus certissime traditur. »

Digitized by Google

sans s'unir par les forts liens d'une sainte amitié ; car bien que Dorothée fût la plus âgée de dix ans, les jeunes années de l'une et de l'autre présentaient des traits frappants de ressemblance. Au sortir du creuset de l'adversité, animées des mêmes désirs et obéissant aux mêmes inspirations, elles avaient consacré à Dieu leur virginité, elles s'étaient engagées par vœu, l'une et l'autre, à se faire les épouses du Christ dans la vie religieuse,et dès leur enfance s'étaient attachées aux choses célestes de préférence à celles de la terre.

Dorothée, aussi bien que Lady Mary Percy, avait souffert persécution : deux fois elle avait vu son père souffrir la prison pour sa foi, avec d'autres membres de sa famille. C'est sous ses yeux que le P. John Cornélius, son saint directeur, avait été saisi ; et quand les soldats du shériff eurent forcé la porte du réduit secret où il se tenait caché, dans la tour de Chideock Castle, elle avait vu le martyr s'avancer, illuminé d'une auréole de lumière céleste, qui renversa ses persécuteurs terrifiés, comme il était arrivé aux soldats chargés de s'emparer de son divin Maître au jardin des Olives.

Nous ne savons quels tristes spectacles s'offrirent encore à Dorothée Arundell à cette époque où les prisons de la malheureuse Angleterre étaient remplies de confesseurs de la foi, et les échafauds teints du sang des plus nobles martyrs, mais la douce tristesse empreinte sur ses traits, tels que les reproduit un tableau conservé à Wardour (1), nous dit assez ses longues souffrances patiemment endurées pour l'amour du Christ.

Lady Mary Percy, on n'en peut douter, conçut aussitôt l'espoir de s'adjoindre Dorothée Arundell, et s'employa à la gagner à sa cause. Mais Notre-Seigneur, qui aime à éprouver ses élus, « comme le feu purifie l'or », et qui « renverse pour relever », avait ménagé une rude épreuve à son humble et docile servante.

Dorothée Arundell était inébranlable dans sa résolution de se rendre à Lisbonne ; aucun plaidoyer de la part de son amie ne pouvait la déterminer à la changer. Son vœu à sainte Brigitte, l'injonction solennelle d'y être fidèle écrite par son saint directeur une demi-heure avant de monter à l'échafaud, étaient des obstacles que nulle puissance humaine ne pouvait écarter. Mais d'un autre côté Mary Percy n'avait pas été à l'école de saint Benoît et de sa sœur sainte Scholastique, sans profiter de leur grande leçon sur la confiance dans la prière ; à défaut de moyens humains, elle recourait à Dieu ; quant au résultat obtenu, le passage suivant de l'ancienne chronique nous le fait bien connaître :

« Dorothée était un jour profondément recueillie devant le Saint-Sacre-

1. Une excellente photographie de ce portrait fut offerte par Lord Arundell à la communauté il y a peu d'années ; et vers la même époque MM. Barnes [née Fairfax] de Gilling Castle Yorkshire, lui fit don aussi d'une belle reproduction photographique du portrait de l'Abbesse Lady Ursula Pigott, qui était supérieure à l'époque où la communauté dut quitter Bruxelles, en 1794.

Digitized by Google

ment de Miracle, à Sainte-Gudule, quand il plut à Notre-Seigneur de lui accorder une faveur extraordinaire ; Sa divine Majesté lui déclara que sa volonté était qu'elle se fît Bénédictine, et prêtât son concours à la fondation du nouveau monastère, qui allait être établi dans la ville où elle se trouvait actuellement ; ceci arriva le 9 novembre, fête de la Dédicace de la Basilique de Saint-Sauveur à Rome, année 1597, et elle garda toujours dans la suite le souvenir le plus reconnaissant de cette faveur céleste, dont cependant elle ne fit connaître aucune particularité, mais elle se dévoua cœur et âme, à partir de ce moment, à la prospérité de la nouvelle fondation. Sa sœur Gertrude délibéra quelque temps sur la voie qu'elle avait à prendre, puis se résolut à suivre l'exemple de Dorothée. »

C'est ainsi que l'humble plante, arrosée par les eaux des bénédictions divines, commença à croître ; et Lady Mary Percy, voyant que le Ciel lui avait donné deux compagnes pour commencer son œuvre, chercha alors quelque religieuse bénédictine capable de se charger en qualité d'abbesse de la direction de la jeune communauté. Ce seul fait témoigne hautement de sa sainteté et de son humilité : sans aucun désir de devenir fondatrice ou abbesse, cherchant seulement à paraître « abjecte dans les parvis du Seigneur », elle voulut qu'une autre fût choisie comme supérieure, et prît pour son partage d'être simple novice, puis humble religieuse, dans son propre couvent.

C'est dans cette vue qu'elle pria le P. Holt de chercher une bonne religieuse, versée dans la pratique de l'observance monastique, et douée de toutes les qualités nécessaires pour former les âmes à la perfection selon la règle de Saint-Benoît.

Le P. Holt fixa aussitôt son choix sur une religieuse anglaise, du grand monastère de Saint-Pierre à Reims, nommée Dame Jeanne Berkeley, qu'il connaissait de longue date, et qui, par la sainteté de sa vie, était depuis dix-sept ans un modèle parfait de toutes les vertus religieuses dans la communauté où elle vivait. *(A continuer.)*

UN MOT SUR LA QUESTION SOCIALE.

N des membres les plus éminents de l'épiscopat anglais qu'il honore par sa grande science et son rare sens pratique autant que par sa sainte vie (1), le Dr Ullathorne, évêque de Birmingham, vient de publier, à l'occasion de l'Avent, une remarquable lettre pastorale sur l'aumône, dont nous extrayons le passage suivant :

Après avoir exposé que les biens confiés à ses serviteurs par le Maître de toutes choses pour qu'ils les fassent fructifier dans le temps, sont de deux espèces, les biens spirituels et les biens temporels, Sa Grandeur fait observer

1. Voir plus loin sa notice biographique.

Digitized by Google

que pour leur bonne et fidèle administration, il est nécessaire que les biens de l'âme aient le premier rang et soient préférés aux biens matériels. « En effet pourquoi les biens temporels nous sont-ils donnés dans une mesure plus ou moins abondante, si ce n'est comme des moyens pour acquérir les biens spirituels? Si ce n'est pour nous aider à servir Dieu, à l'honorer et à sauver notre âme? Que de pauvres dépourvus des biens de la fortune, mais riches des biens de la grâce,qui jouissent de la paix et du bonheur de l'âme, parce qu'ils servent Dieu dans leur pauvreté; mais qui perdraient leur âme, s'ils avaient les biens de cette terre en plus grande abondance? Que faut-il pour cela? Envisager sa position au point de vue de la volonté de Dieu et de l'éternité, et vivre sagement dans la patience, la résignation, et l'attente de la bienheureuse espérance à venir. Les richesses, au contraire, amènent tant de soins, tant de responsabilités et sont l'occasion de tant de tentations; leur amour envahit si fort l'esprit et le cœur et donne à leur possesseur tant de suffisance et d'orgueil que le Seigneur lui-même, qui sait tout ce qu'il y a dans l'homme, a proclamé qu'il est difficile pour le riche d'entrer dans le royaume des cieux. Il fait toutefois une exception pour ceux qui se font des amis des pauvres, qui leur distribuent une portion légitime de leurs biens et s'assurent ainsi à eux-mêmes une part dans les trésors éternels. Mais pour cela, il ne faut pas considérer la distribution des biens de cette terre d'après les principes erronés de ces économistes dont toute la politique n'a en vue que la richesse de la nation, et ne se soucie guère du bonheur des individus; ni d'après les maximes trompeuses et violentes des socialistes qui voudraient renverser l'ordre des choses existant et prétendent à la faveur d'un pillage universel introduire parmi les hommes une égalité chimérique. Nous devons lever les yeux plus haut et considérer ce que Dieu, de qui tout dépend, a voulu et établi : Il a fait inégaux les corps des hommes, inégales leurs intelligences, inégales leurs forces, inégal le nombre de leurs jours, inégales leurs possessions; — et par cette grande diversité et ces oppositions nombreuses il a voulu faire passer les âmes par toutes sortes d'épreuves, leur donner l'occasion d'exercer toutes les vertus et les rendre ainsi dignes du royaume des cieux. S'il n'y avait pas de peines, où serait la vertu de courage? Sans souffrances, où serait la vertu de patience, où seraient les vertus expiatoires de la Croix? Sans la pauvreté, où serait la vertu de charité et de bienfaisance? Sans les offenses qui pourrait pratiquer le pardon et sans les chagrins et les tristesses où serait la vertu divine qui console? En un mot, les épreuves de l'humanité sont multipliées pour nous épargner le malheur de tomber dans une lâche indolence et une honteuse mollesse qui détruiraient toutes les forces de l'âme et nous rendraient indifférents à tout bien et incapables de goûter d'autres jouissances que celles qui viennent d'en-bas et sont de nature à corrompre l'âme. Mais ce que Dieu a établi avec tant de sagesse ne peut pas être changé par la volonté insensée de l'homme, sans amener bientôt une complète confusion et un extrême désordre. Car

Digitized by Google

de nos jours ce à quoi la politique humaine pense le moins, ce sont les âmes et les droits que Dieu a sur elles : et cependant c'est de cela que dépend non seulement le bonheur des individus mais aussi le salut de la société. Voyez en effet ce que cette insouciance vis-à-vis de Dieu et des âmes a produit à notre époque : les esprits sont envahis par l'incrédulité, la confusion et l'incertitude touchant la vie future; la société regorge de vices et de désordres et elle a peur; les crimes brutaux s'accroissent journellement dans des proportions effrayantes; les scandales publics les plus révoltants retentissent jusque dans l'intérieur des familles; les liens les plus sacrés entre les époux, entre les parents et les enfants sont relâchés; un dévergondage absolu règne dans les esprits comme dans les mœurs et le récit de toutes ces horreurs est porté partout par les mille échos de la presse quotidienne pour enseigner aux esprits faibles et à la jeunesse insouciante les voies de l'iniquité. Et quel remède la politique humaine prétend-elle employer pour cet effrayant état de choses? La religion? Non, cela n'entre pas dans ses plans.—Sa panacée est l'éducation laïque qui doit propager les maximes du monde et l'amour des biens de cette vie et ne tient pas compte des droits de Dieu sur les âmes. Ce système d'éducation qui place le monde avant Dieu, les exigences du corps avant les besoins de l'âme, et laisse de côté les droits de Dieu et de la conscience doit développer tous les bas instincts de l'homme et amener infailliblement sa ruine spirituelle. Or, pour que cette éducation arrive à ses fins pernicieuses, tous les avantages lui sont accordés, tous les honneurs lui sont décernés; tandis qu'on refuse tout à la seule vraie éducation, à celle qui forme l'esprit et le cœur, qui enseigne avec les droits de l'homme les droits de Dieu et qui a autant en vue le bonheur de l'homme que le développement de son intelligence : celle-ci on la laisse se débattre et se frayer péniblement son chemin à travers des obstacles de toute nature. Mais nous catholiques, nous enfants de la Sainte-Église du CHRIST, nous devons placer les droits de Dieu au-dessus des prétentions de l'homme, nous devons estimer nos âmes plus que toute chose et, laïques aussi bien que prêtres, nous sommes obligés de ne pas souffrir que nos églises et nos écoles diminuent ou perdent en estime et en considération; nous devons tenter tous les efforts pour les multiplier et les faire prospérer pour la gloire de Dieu, pour l'instruction et le salut des âmes : ainsi nous nous préparerons la récompense de ces bons et fidèles serviteurs que le Seigneur a loués et a établis sur tous ses biens.

Digitized by Google

NOUVELLES BÉNÉDICTINES.

PREMIÈRE MAISON D'ÉTUDES DES BÉNÉDICTINS A PARIS. — Le R. P. Denifle vient de publier un intéressant article sur ce point d'histoire monastique dans l'*Archiv für Literatur-und Kirchengeschichte des Mittelalters.* (1885. I. 570-584.) On s'étonne parfois de voir les anciens Ordres entrer si tard dans le mouvement scolastique du XIIIe siècle. Ce fait s'explique aisément si l'on considère que les Ordres mendiants naissant à une époque où le mouvement intellectuel changeait de direction, n'avaient qu'à s'approprier ce courant et développer en ce sens toute leur activité, tandis que les anciens Ordres ne pouvaient songer de suite à abandonner leur formation traditionnelle. Les Cisterciens fondèrent une maison d'études à Paris en 1237 (Denifle, *Universitäten des Mittelalters.* p. 714) et établirent bientôt après le collège de Saint-Bernard. L'abbaye bénédictine de Fleury qui avait déjà transformé en maison d'études théologiques son prieuré de Saint-Gervais, (cf. Rocher, *Hist. de l'abb. de Saint-Benoit-sur-Loire* p. 330-331.) acheta en 1258 une maison à Paris près de l'église Saint-Étienne des Grés. L'abbaye de Saint-Denis avait son collège en 1266 (Ziegelbauer I 247), celle de Cluny établit le sien en 1269. Le P. Denifle donne in extenso les actes relatifs à la fondation du collège de Fleury.

***

ABBAYE D'IGNY. — Le cardinal-archevêque de Reims, désirant faire revivre les gloires du passé, a demandé qu'Igny recouvrât son ancien titre d'abbaye. Un rescrit du Souverain-Pontife, en date du 20 août dernier, a donné cette autorisation et le 28 octobre Son Éminence a présidé à la bénédiction du nouvel abbé de Notre-Dame d'Igny, le R. P. Augustin.

La fondation de l'antique monastère d'Igny remonte à saint Bernard. C'est en 1875 que ses fils furent appelés à rentrer dans cette maison depuis si longtemps déserte. C'est l'abbaye de Sainte-Marie-du-Désert (diocèse de Toulouse) qui a fourni en 1875 les sujets nécessaires pour ressusciter et repeupler le monastère d'Igny.

***

L'abbaye d'Einsiedeln, le célèbre pèlerinage suisse, vient de perdre son doyen, le P. Boniface Graf. Le P. Boniface était un polyglotte distingué.

***

Les journaux annoncent l'entrée dans l'Ordre bénédictin d'un jeune officier de marine, M. Olivieri, qui, entré le premier dans les forts de Hué, mis à l'ordre du jour à la prise de Bac-Ninh, avait été fait chevalier de la Légion d'honneur pour action d'éclat au bombardement de Fou-tchéou. M. Olivieri a 26 ans.

Digitized by Google

LE PÈLERINAGE DE SAINT-BENOIT A MAREDSOUS.

Actions de grâces du mois.

UNE mère de famille qui a été très malade remercie saint Benoît de lui avoir rendu la santé dès qu'elle l'eut fait invoquer avec confiance. Elle le supplie de continuer à protéger tous les siens.

2. UN enfant était fort malade. La mère dans une inspiration de foi dit à son mari : « Vas, cours à saint Benoît faire un pèlerinage. Peut-être qu'il nous rendra notre enfant. » Le père part, fait ses dévotions, et à son retour il trouve l'enfant guéri.

3. UNE petite fille qui souffrait de fièvre et de peur toutes les nuits vient d'être guérie de même, après avoir invoqué le saint Patriarche. Elle a voulu venir en personne remercier son bienfaiteur.

4. MON RÉVÉREND PÈRE,

MA femme et mon fils étaient atteints d'une infirmité à laquelle les docteurs ne pouvaient rien et disaient ne rien comprendre. Je suis allé demander du secours à saint Benoît, et vous m'avez accueilli à son sanctuaire. Après notre neuvaine, ma femme et mon fils étaient radicalement guéris. Je vous remercie mille et mille fois de votre aide charitable, et vous prie de dire une messe en reconnaissance à notre vénéré et cher Protecteur.

Recommandations.

Deux pauvres veuves tracassées pour des embarras d'argent — 4 jeunes ménages — 4 conversions — 7 personnes défuntes et leurs familles — deux vocations. — Un pauvre vieillard abandonné et prêt de mourir. — Le bon esprit pour plusieurs familles. — Des missionnaires prêchant le jubilé. — Plusieurs paroisses et leurs curés. — Deux religieuses malades. — Intentions diverses. — Un prêtre malade. — Beaucoup d'enfants malades, languissants et chétifs. — Affaires temporelles — 30 personnes affligées de diverses maladies et infirmités : mal caduc, souffrances nerveuses chroniques, etc. — Deux familles se recommandent pour cessation de malheurs et pertes matérielles. — Une pauvre fille tourmentée et 4 aliénés. — Trois familles fort éprouvées, pour que Dieu y mette sa paix. — Une pauvre femme très âgée dont l'esprit est troublé, et qui ne peut recevoir les Sacrements, ni se préparer à bien mourir. — Un prêtre infirme. — Un autre vieillard pour qu'il obtienne une douce et sainte mort. — Une décision importante pour l'avenir spirituel et temporel d'une famille. — 2 malades qui ont besoin de conversion. — L'avenir d'une jeune fille. — Plusieurs communautés religieuses. — Une faveur dont dépend le bonheur temporel et éternel d'un jeune homme. — Une communauté en Chine dans de grands embarras; ses malades et ses œuvres. — Plusieurs malades. — Plusieurs pécheurs. — Mes chers défunts. — Une association de piété et de charité menacée dans son existence. — Des affaires onéreuses et difficiles. — Le ministère d'un jeune prêtre. — Un impie tombé en apoplexie et qui ne retrouve pas sa connaissance.

Digitized by Google

LE PREMIER MISSIONNAIRE DE LA NOUVELLE GALLES DU SUD (Australie).

LE 21 juin dernier, le doyen de l'épiscopat anglais, le docteur Guillaume Bernard Ullathorne, évêque de Birmingham, de l'Ordre de Saint-Benoît, a célébré le quarantième anniversaire de sa consécration épiscopale. A cette occasion on a publié une notice biographique du vénérable prélat. Elle contient tant de détails intéressants et édifiants, que nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur communiquant quelques-uns des principaux traits de cette vie vraiment apostolique.

Guillaume Ullathorne naquit le 7 mai 1806 à Pocklington près York. Son père appartenait à une ancienne famille très catholique, qui comptait parmi ses aïeux un descendant en ligne collatérale de Thomas More, le célèbre chancelier martyr. Sa mère était une convertie, parente éloignée de Jean Franklin, le grand navigateur. Guillaume était l'aîné de dix enfants. Après avoir appris ses lettres chez la fille d'un ministre protestant, à huit ans il fréquenta une petite pension dans un village voisin, d'où il retournait à la maison tous les samedis pour pouvoir assister le dimanche à la sainte messe et aux instructions d'un prêtre français émigré, résidant à Pocklington.

L'enseignement donné dans cette école était fort élémentaire, mais un goût insatiable pour la lecture étendit les connaissances du jeune élève bien au-delà des limites ordinaires chez les enfants de son âge. Il avait l'imagination très vive et trouvait ses délices à lire tout ce qui lui tombait sous la main en fait de récits, d'expéditions et de voyages. —Il ne resta que deux ans à cette école, parce que sa famille quitta Pocklington pour aller habiter Scarborough. Là il vit pour la première fois la mer : depuis qu'il avait lu *Robinson Crusoé*, il avait ardemment désiré de la voir : sa contemplation le ravit et jamais il n'oublia le vif sentiment d'admiration et de satisfaction qu'il éprouva alors. Il fut envoyé à une école un peu supérieure mais tenue comme la première par un instituteur protestant. Il eut ici le grand désavantage d'être privé de la messe hebdomadaire. Quoiqu'il y eût une jolie chapelle à Scarborough, il n'y avait pas de prêtre résident : la mission était desservie alternativement par deux prêtres du voisinage, qui y venaient chacun une fois toutes les six semaines. C'étaient des prêtres de Douai et généralement ils prenaient le dîner dans la maison de Monsieur Ullathorne. Les histoires de collège qu'ils racontaient étaient fort du goût de Guillaume; mais il se sentait encore plus d'attraits pour la mer que pour l'école. Son père essaya de l'élever pour ses affaires, mais après une épreuve d'une année, il trouva qu'il valait mieux de lui laisser suivre ses goûts.

On allait lancer à la mer un nouveau brick, dont les propriétaires étaient les amis personnels de M. Ullathorne: le capitaine était un homme distingué, et il avait des officiers et un équipage d'élite ; le petit Guillaume leur fut adjoint comme mousse et c'est en cette qualité que le futur évêque fit le

Digitized by Google

voyage de Newcastle à Leghorn, de là à Barcelone et à Tarragone. Après cela il alla à Saint-Pétersbourg : l'impétuosité de la mer Baltique et les habitudes religieuses du peuple excitèrent particulièrement son intérêt ; mais le remplacement des capitaines et le changement de destination du navire vinrent bientôt annuler son brevet d'équipage. Ses parents espéraient que cela dégoûterait une bonne fois leur fils de la vie de marin : mais quoiqu'il n'aimât pas beaucoup le travail à bord et que la rudesse des matelots lui déplût fort, son désir de courir encore les mers et de voir de nouvelles contrées ne diminua point. Il employa l'hiver à étudier la science de la navigation et au printemps suivant il s'embarqua de nouveau. Cette fois il était sous les ordres d'un capitaine catholique, dont le neveu, second du vaisseau, avait fait une partie de son éducation à Stonyhurst et était un jeune homme de grande foi. On fit un voyage à Cronstadt et un autre à Memel, et c'est de son passage en cette dernière ville que date une direction nouvelle et décisive imprimée à la vie de notre jeune matelot. Un dimanche matin le second proposa d'aller à la messe : munis d'un livre de prières, *le Jardin de l'âme*, qu'ils étaient allés déterrer au fond du coffre de bord, nos jeunes gens se mirent à parcourir la ville où ils rencontrèrent de nombreux moulins à vent, employés à la scierie des bois, et beaucoup de temples protestants, mais point d'église catholique. Enfin au-delà de la ville ils trouvèrent une grande construction en bois, qui ne ressemblait pas mal à une grange, avec une large pelouse devant, au milieu de laquelle se trouvait une simple croix de bois. La messe était déjà commencée : les hommes étaient à genoux d'un côté de l'église et les femmes de l'autre : leur attitude pieuse et recueillie fit la plus profonde impression sur le jeune mousse. Le chant des Litanies de la sainte Vierge sur un mode très simple le remua jusqu'au fond de l'âme et le fit rentrer en lui-même : il vit clairement combien Dieu avait droit à son service et sentit vivement le tort qu'il avait d'avoir mené jusque-là une vie si peu réglée et sans but. Revenu à bord et pendant tout le voyage de retour, il employa tous ses moments de loisir à lire deux ou trois livres catholiques que le second avait pris par hasard avec lui et dès que le vaisseau fut entré dans la Tamise, il écrivit à ses parents pour leur faire savoir qu'il désirait dire adieu à la mer et retourner dans sa famille.

A quelque temps de là un ami de la maison dont le fils se préparait à Downside à entrer dans les ordres, engageait un plus jeune fils de M. Ullathorne à embrasser la même vocation. Le jeune homme déclina cette offre, mais Guillaume en prit occasion pour faire connaître à ses parents le changement complet qui s'était opéré en lui et pour solliciter la faveur d'accepter pour lui cette invitation. On s'entendit donc avec le Dr Barber, le Prieur qui l'accepta comme élève : il entra à l'école bénédictine de Downside en février 1823 n'ayant pas encore dix-sept ans accomplis.

Il y avait seulement vingt écoliers : probablement qu'il n'y en avait pas

Digitized by Google

un parmi eux dont l'éducation, entendue dans le sens le plus ordinaire du mot, fût aussi en retard que celle de Guillaume Ullathorne ; mais il est sûr d'autre part qu'il n'y en avait pas un seul dont l'esprit fût aussi parfaitement développé : chez lui ce que Milton appelle la seconde éducation de l'homme avait précédé la première. Il se mit aussitôt à l'œuvre pour suppléer à ce qui lui manquait et ses talents naturels lui permirent d'avancer avec une rapidité surprenante et de se placer bientôt à la tête de la classe et même de l'école ; car à chacun des examens, qui avaient lieu tous les deux mois, il montait d'une classe. Sans doute cela se faisait trop vite, comme lui-même l'a plus d'une fois reconnu publiquement ; mais si la partie intellectuelle et classique de son éducation a été précipitée, on ne peut pas en dire autant de la partie religieuse et spirituelle : celle-ci était solide et profonde comme il convenait à une nature comme la sienne. Il était beaucoup édifié, dès le commencement, en voyant le bon esprit et la piété qui régnaient parmi les étudiants, ainsi que les bons rapports qui existaient entre eux et leurs maîtres. Tout ce qu'il voyait et entendait formait un frappant contraste avec ce qu'il avait éprouvé jusqu'ici: c'était un nouveau monde dans lequel il venait d'entrer.

P. Polding, le futur archevêque de Sydney, était le préfet et aussi le directeur spirituel de l'école. Il commença tout d'abord à préparer le nouvel écolier à sa première communion, que par suite de l'absence d'un prêtre résidant à Scarborough, et de sa vie de marin il n'avait pas encore faite. La préparation fut longue et complète : la première communion n'eut lieu qu'à la fête de Noël. Douze jours après Guillaume fut admis comme postulant dans l'Ordre bénédictin. Il continua cependant à fréquenter l'école ; seulement il était obligé de se lever plus tôt que de coutume pour pouvoir assister avec les moines à l'Office du chœur. Le 12 mars 1824 il reçut l'habit avec quatre autres étudiants et commença son noviciat sous la direction du P. Polding qui, de préfet de l'école, était devenu maître des novices. Il fit sa profession solennelle le 5 avril 1827 et prit le nom de Bernard. Après avoir fait ses études de théologie et exercé pendant quelque temps la charge de préfet à Ampleforth, il fut ordonné prêtre en 1831, et rappelé bientôt à son monastère de Downside, où il commença à enseigner à l'école.

Vers ce temps le Père Morris reçut un bref qui le nommait visiteur apostolique de Saint-Maurice. Le vicariat de Saint-Maurice s'étendait à cette époque bien au-delà des limites de l'île : il comprenait toute l'Afrique du sud, l'Australie, les îles de l'Océan Pacifique, la Nouvelle-Zélande et une partie considérable de l'Inde britannique. Le Père Morris, qui avait appartenu à la communauté de Downside, désirait vivement de trouver quelques coopérateurs parmi ses anciens confrères. Les supérieurs lui dirent à ce propos que s'il s'adressait à D. Bernard, sa demande ne serait probablement pas rejetée. Cette conviction leur venait de ce que, quelques années

Digitized by Google

auparavant, le Père Bernard dans une conversation avec son maître des novices avait exprimé ses sympathies et sa compassion pour les souffrances des déportés en Australie et avait assuré qu'il aurait été prêt à se dévouer à leur service si ses supérieurs l'avaient appelé à cette œuvre. Le Père Morris aussi connaissant son goût pour les voyages à l'étranger, avait tâché de lui faire prendre intérêt à la mission de l'île Saint-Maurice, mais il avait reçu pour réponse qu'il y avait cent raisons pour lui de ne pas aller dans cette île et presque autant pour aller en Australie. Après avoir pris conseil de ses supérieurs, le Père Bernard demanda la permission d'offrir ses services pour la mission d'Australie, ce qui lui fut accordé aussitôt.

Les affaires ecclésiastiques de ce pays étaient alors dans un assez triste état et le gouverneur, S. Richard Bourke, avait proposé au gouvernement de prendre des mesures pour qu'un prêtre catholique pût être investi de l'autorité nécessaire pour mettre les choses en ordre. C'est pourquoi l'évêque Morris résolut de donner les fonctions de vicaire-général pour cette partie de son diocèse au Père Bernard qui, après quelques hésitations et sur le conseil de son ancien directeur Dr Polding, accepta la charge. Il se mit donc en route et profita des loisirs d'un voyage qui durait à cette époque environ six mois, pour s'appliquer à l'étude du droit canon en général et en particulier de tout ce qui concernait son important emploi. Dans sa mission, il allait se trouver à plus de deux mille lieues de son supérieur immédiat, l'évêque Morris, à une distance plus considérable encore du Saint-Siège et n'aurait aucun supérieur ecclésiastique quelconque qu'il pourrait facilement consulter, de sorte qu'il sentait que toute l'autorité aurait été entre ses mains et qu'il ne pourrait compter que sur ses propres ressources.

Le Père Ullathorne avait cru bon de ne pas se faire annoncer à Sydney. A son arrivée, il alla directement à la résidence des prêtres, où il trouva le R. M. Mc Encroe, un homme très vénérable, qui autrefois avait été vicaire-général de l'évêque de la Caroline du Sud. Le R. M. Therry, son aîné dans la mission, était absent : il était à Paramatta à quinze milles environ de là.

Le R. M. Therry était arrivé dans le pays en 1820 avec le R. M. Conolly: ils avaient été envoyés par le gouvernement anglais après qu'un membre du parlement eut protesté contre la conduite indigne que le gouvernement local avait tenue vis-à-vis du R. M. Flynn, qu'on avait obligé de quitter Sydney en 1818. Citons ici un touchant épisode qui se rattache à cette période de l'histoire de la colonie. Le R. M. Flynn durant son court passage à Sydney avait coutume de célébrer la sainte messe dans la maison d'un certain Guillaume Daries, qui avait été déporté pour avoir pris part à l'insurrection de 1796. C'était un ardent catholique et dans les temps difficiles de la colonie naissante, quand il n'y avait pas de prêtres, il avait subi plusieurs fois toutes sortes d'avanies pour avoir refusé d'assister aux

Digitized by Google

offices protestants. La dernière fois que le R. P. Flynn offrit le saint sacrifice dans sa demeure il y laissa le Très Saint Sacrement. Durant deux années les saintes espèces s'y conservèrent jusqu'à l'arrivée des nouveaux missionnaires. C'est là que les catholiques s'assemblaient pour leurs prières ; la maison, qui abritait ce trésor incomparablement plus précieux que l'Arche d'Alliance, fut bénie à l'instar de celle d'Obédédom. Daries vit ses affaires prospérer : plus tard il donna sa maison et son jardin pour y bâtir une église et mille livres sterling lors de la mise de la première pierre.

L'un des deux missionnaires arrivés en 1820 le R. M. Conolly se retira bientôt et se rendit dans la Terre de Van Diemen où il n'eut plus jamais l'occasion de voir un prêtre jusqu'à ce que Dom Ullathorne y aborda et y fit une petite halte sur sa route vers Sydney.

Le R. M. Therry qui était resté en Australie était un personnage marquant qui jouissait d'une grande considération, même dans le monde politique de la colonie. L'arrivée d'un nouveau prêtre investi d'une autorité supérieure n'amènerait-elle pas quelques difficultés? On aurait pu le craindre. Quoi qu'il en soit, le R. Père Ullathorne lui montra à son retour de Paramatta le document de sa nomination de vicaire-général et immédiatement Monsieur Therry se jeta à ses genoux, en signe d'humble soumission. La conversation qu'ils eurent dans cette première entrevue fut marquée par un petit incident qui fait bien ressortir un trait du caractère du jeune vicaire-général. « Révérence, lui dit M. Therry, il y a ici parmi nous deux partis et je tiens à vous faire part de ma manière de voir à ce sujet. — Pardon, dit D. Ullathorne, il n'y a pas deux partis ici. — Comment, reprend vivement M. Therry, qu'en savez-vous? — Vous venez d'arriver et n'avez encore rien vu. — Je vous demande pardon, encore une fois, réplique le vicaire, il y avait deux partis hier, mais aujourd'hui il n'y en a qu'un seul : les deux partis avaient pris naissance par l'absence regrettable d'une personne investie d'une autorité complète. Cela est fini : maintenant je suis moi seul en possession de la juridiction ecclésiastique dans la Nouvelle Galles du Sud. Ceux qui n'amassent pas avec moi, dissipent : ainsi donc il est mis fin aux partis. »

Le lendemain déjà il alla à Paramatta faire visite au gouverneur. Celui-ci était si désireux de voir régler les affaires des catholiques, que malgré le deuil récent de sa femme et une indisposition qui le retenait dans sa chambre, il voulut voir le nouveau vicaire-général. Le gouverneur n'appartenait pas à la religion catholique, mais il avait beaucoup de parents et d'amis catholiques et avait un sincère respect pour leur religion. Ils entrèrent en matière aussitôt et semblaient se comprendre au premier abord. Mais le vicaire-général s'abstint prudemment de se prononcer jusqu'à ce qu'il aurait le temps d'examiner les affaires.

C'est avec la même prudence que le dimanche suivant il annonça à l'église les pouvoirs dont il était investi et déclara suspendues pour quinze

Digitized by Google

jours toutes les affaires en litige : entretemps il prendrait les informations nécessaires et convoquerait les fidèles en assemblée publique. Au jour fixé, après la messe il prêcha un Sermon sur le bienfait de l'unité et fit voter séance tenante toute l'assemblée, excepté les *serviteurs de la couronne* (un euphémisme pour désigner les déportés), pour trois laïques qui partageraient avec les trois prêtres l'administration des biens temporels de la mission. « Je ne vous ai pas convoqués, dit-il, pour parler, mais pour voter ; quant au passé, au plus vite vous l'oublierez, au mieux ce sera ». En une fois, la marche des affaires fut régularisée et la paix, si longtemps troublée, rétablie.

Aussitôt que le temps le lui permit, le vicaire commença la vie de missionnaire, que ses deux collègues menaient depuis des années. Ils faisaient leurs tournées à cheval, accompagnés d'un serviteur aussi à cheval et qui portait les ornements sacrés, la pierre d'autel etc. D'après une pratique qui plus tard a été réprouvée par le Saint-Siège, le prêtre portait toujours le très Saint-Sacrement sur la poitrine pour pouvoir au besoin venir en aide aux malades et aux agonisants. Un jour, dom Ullathorne perdit le vase aux saintes huiles dans un endroit désert et éloigné de plusieurs lieues de toute habitation. Heureusement il arriva qu'une femme française passa par là et ayant ramassé le vase sacré, elle pensa qu'il ne pouvait appartenir qu'à un prêtre catholique et trouva le moyen de le faire parvenir au vicaire-général. Dans beaucoup d'endroits, la salle de police servait de chapelle ; mais parfois on devait se contenter d'un local ouvert au-dessus de l'écurie d'un hôtel quelconque, et il est arrivé plus d'une fois au Père Ullathorne de prêcher contre les abus de boisson dans les locaux mêmes, où l'on donnait à boire. Partout où se rendaient les missionnaires, les hôteliers catholiques ne manquaient jamais de leur donner gratuitement le logement et l'entretien pour eux et pour leur suite. Quand ils arrivaient dans une ville, ils en faisaient le tour, visitaient toutes les fermes du voisinage, passaient aussi par les maisons des protestants, demandaient la permission pour les domestiques catholiques de venir à la messe et aux sacrements et recherchaient les malades qui pouvaient avoir besoin de leur ministère. Au jour de la messe, le peuple allait et venait depuis le matin jusqu'au soir : parfois il fallait consacrer un second jour pour les communions. Ces travaux étaient d'autant plus rudes, que les chaleurs sont excessives dans ce pays et qu'il y a beaucoup d'autres graves inconvénients à supporter.

Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1886-87. — N° 11. — 21 Janvier.

CHRONIQUE LITURGIQUE.

23 janvier. — IIIe dimanche après l'Épiphanie, *semid.* **En certaines églises, fête des Épousailles de la Vierge.**

LES dimanches après l'Épiphanie sont, comme les dimanches après la Pentecôte, une époque vague, plus ou moins longue suivant l'échéance de la fête de Pâque, qui détermine l'intercalation de tout le Propre du Temps depuis la Septuagésime jusqu'à la Fête-Dieu. La couleur des ornements est verte : c'est le symbole de cette période d'espérance que traverse la Sainte-Eglise en remontant vers son Bien-Aimé. Toutefois un reflet des solennités de Noël rejaillit encore sur les dimanches qui suivent immédiatement l'Épiphanie jusqu'au second jour de février : c'est ce qu'on appelle le *Temps de Noël*, particulièrement consacré à la contemplation des mystères de l'enfance du Sauveur.

En ce jour du 23 janvier, un assez grand nombre d'églises célèbrent la fête des Épousailles de la Vierge. L'office est le même que celui de la Nativité de N.-D. Demandons aujourd'hui au ciel la conservation parmi nous des lois inviolables du mariage chrétien, objet spécial de la sollicitude du grand Pontife Léon XIII, comme aussi des attaques furieuses des sectaires et des loges maçonniques.

25 janvier. — Fête de la Conversion de saint Paul, apôtre *double-majeur.*

IL y a un mois, nous fêtions le triomphe d'Étienne le Protomartyr. Or, parmi la troupe cruelle des Juifs qui voulurent se faire ses bourreaux, il y en avait un, nommé Saul, qui gardait les vêtements des autres, et s'associait de cœur à leur œuvre impie. Aujourd'hui nous le retrouvons, ce Saul, ce persécuteur à outrance ; sa rage contre les partisans du Nazaréen semble portée à son comble : il se dirige vers Damas avec pleins pouvoirs pour les saisir et les charger de chaînes, et c'est précisément le moment choisi par Dieu pour le terrasser d'abord, et bientôt pour l'illuminer. Saul tombe, et Paul se lève : et quelques années après, la lumière de l'Évangile aura pénétré jusqu'aux extrémités du monde romain, grâce aux infatigables labeurs du persécuteur converti.

Digitized by Google

C'est le triomphe de la grâce. Ah ! comprenons cette force merveilleuse de l'action divine. Nous nous glorifions d'être fidèles, d'être attachés à l'Église, nous pleurons sur ses maux, nous espérons contribuer à son triomphe, nous poursuivons ses ennemis : n'oublions pas que tout dépend de la grâce, et que cette même grâce peut rendre demain meilleurs que nous ceux qui sont aujourd'hui nos persécuteurs. Comme la patience et la charité prennent une largeur prodigieuse à la lueur de ces soudaines opérations de la grâce d'en-haut ! Haine donc aux doctrines perverses, aux prétentions impies, à toutes les tentatives contre Dieu et son Christ ; mais amour à notre semblable, à l'œuvre de Dieu qui reste au fond de la créature, et surtout respect des voies impénétrables des secrets divins, jusqu'au jour où le juste Juge dévoilera en présence de tout l'univers l'état définitif des consciences humaines. Cela n'empêche pas la lutte ; mais lorsque ces points de vue plus élevés sont familiers à l'âme du défenseur de l'Église, il y a plus de dignité dans son caractère, plus de sûreté dans ses démarches et par là même plus de chances d'un succès durable et complet.

27 janvier. — Saint Jean Chrysostome, Év., Conf. et Docteur de l'Église, *double.*

ENCORE que la beauté de l'Église, suivant l'expression du Psalmiste, soit avant tout intérieure, Dieu ne lui a pas refusé même ces genres d'illustrations extérieures qui frappent et attirent le respect et l'admiration des hommes. C'est ainsi que saint Jean de Constantinople, par son éloquence merveilleuse qui lui a valu le glorieux surnom de *Chrysostome*, c'est-à-dire *Bouche d'or*, a su conquérir les sympathies enthousiastes de ceux-là mêmes que le spectacle des vertus héroïques des saints laisse d'ordinaire froids et insensibles. Nos adversaires ont reconnu quel gain c'est pour la cause catholique, d'avoir à leur opposer ces géants de savoir et d'éloquence : car enfin, si des génies comme les Augustin, les Chrysostome, les Thomas d'Aquin et les Bossuet ont cru au Christ, à l'Évangile, à l'autorité divine de l'Église, il est malaisé de soutenir qu'il n'y a là qu'un vain amas d'erreurs et de préjugés indignes de la sagesse moderne. Aussi dans le but de faire oublier la littérature immortelle des siècles chrétiens, ne recule-t-on pas devant des réformes d'enseignement, qui sous le futile prétexte de viser avant tout à l'utile, ne tendent à rien moins qu'à supprimer tout ce qui jusqu'ici avait contribué à rendre l'homme plus homme. Heureusement les lettres trouveront toujours comme dans le passé, un asile au sein de l'Église : et bientôt les résultats permettront de juger de quel côté est la raison avec le sentiment véritable des intérêts et de la dignité de l'homme.

30 janvier. — IVe dimanche après l'Épiphanie, *semid.*

CE dimanche se trouve être cette année le dernier de ceux qui tirent leur nom de la solennité de l'Épiphanie : car dans huit jours déjà s'ouvrira le temps plus grave de la Septuagésime. L'Évangile est particu-

Digitized by Google

lièrement instructif pour nous en ces jours de troubles et de tempêtes incessantes. JÉSUS, y est-il dit, étant monté dans une barque, suivi de ses disciples, voici que la mer fut soudain si violemment agitée que la petite barque se trouva sur le point d'être engloutie. Or JÉSUS dormait. Alors les disciples s'approchèrent de lui et l'éveillèrent en disant: « Maître, sauvez-nous: nous périssons. » Et JÉSUS leur dit: « Pourquoi êtes-vous si craintifs, hommes de peu de foi ? » Et à l'instant il donna ses ordres aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme. Et les hommes de s'étonner, et de dire : « Quel est donc celui-ci, pour que les vents et la mer lui obéissent de la sorte? »

La barque, c'est l'Église, la nacelle du Pêcheur Apostolique. JÉSUS s'y trouve ; il y sera jusqu'à la consommation des siècles. Mais parfois, il semble endormi, il retient l'action de son bras puissant. Cependant les tempêtes les plus furieuses se déchaînent contre le frêle esquif. Ah ! sans craindre la ruine de l'Église immortelle, il nous est bien permis de dire au Seigneur avec l'Église elle-même : Seigneur, vous voyez dans quels périls nous nous trouvons ; l'humaine fragilité ne saurait par elle seule y résister ; mais, Seigneur, dites seulement une parole de commandement, et nous avons la confiance de voir enfin le calme succéder aux alarmes continuelles, châtiment trop mérité de nos offenses.

2 février. — Fête de la Purification de N.-D., *double de* IIe *classe.*

SUR cette solennité importante, qui met fin au joyeux Temps de Noël, nous renvoyons nos lecteurs à l'article spécial qui se trouve quelques pages plus loin.

6 février. — Dimanche de la Septuagésime, *semid.*

CE dimanche commence la période intermédiaire entre le Temps de Noël et les semaines austères de la sainte Quarantaine. Elle est destinée, dans la pensée de l'Église, à nous faire songer au pressant besoin que nous avons du remède salutaire de la pénitence. Durant les jours dont elle se compose, notre pensée habituelle doit être le souvenir de la chute de nos premiers parents et des autres péchés innombrables qui en furent la suite ; un vif regret des pures jouissances dont la justice divine priva dès lors le genre humain ; un sincère sentiment de componction à la vue des ravages exercés dans les âmes par la fatale désobéissance : enfin, un ardent désir de la rénovation de l'homme intérieur, but de toute la série des mystères que nous allons parcourir.

Le mot Septuagésime veut dire *soixante-dixième.* Il n'exprime pas le nombre précis des jours qui nous séparent de la fête de Pâques, puisque ces neuf semaines ne contiennent en réalité que soixante-trois jours. Mais de toute antiquité, le dimanche qui commence la sixième semaine avant Pâques s'appelait *Quadragésime.* En remontant graduellement on donna le nom de *Trigésime* et de *Vigésime* aux semaines suivantes : et de même, lorsque s'introduisit l'usage d'avoir des offices spéciaux pour les trois

Digitized by Google

semaines préparatoires au Carême, on leur donna les noms de *Quinquagésime*, *Sexagésime* et *Septuagésime*, en comptant chaque semaine comme une nouvelle décade.

Le temps de la Septuagésime est d'institution plus récente que la plupart des autres parties du Cycle. Les plus anciens livres liturgiques, en particulier ceux de l'Église gallicane, n'en font pas mention. Il semble qu'il faut en chercher l'origine en Orient. Les fidèles de ce pays ayant l'usage de ne jamais jeûner le samedi, même en Carême, devaient commencer plus tôt le temps des expiations. Le même usage finit par pénétrer dans quelques contrées d'Occident, où d'après une antique tradition, on croyait devoir également supprimer le jeûne du jeudi ; de sorte que ceux qui adoptaient ces interruptions du jeûne quadragésimal, devaient le commencer neuf semaines avant Pâques, pour donner à Dieu au moins la dîme spirituelle de l'année, en retenant le nombre primitif de trente-six jours.

Il est intéressant de rechercher le point de jonction de ces divers usages. Jusqu'au VIe siècle, nous ne trouvons nulle part qu'il soit fait mention de la Septuagésime. A cette époque les Pères du premier et du quatrième Concile d'Orléans, désireux de sauvegarder la pratique des Églises occidentales au milieu des invasions des Goths qui avaient reçu la foi de l'Orient, décidèrent qu'on devait désormais se borner à observer le jeûne durant toute la Quadragésime, sauf les dimanches, et firent défense à tout prêtre d'indiquer dans les églises le jeûne soit de Quinquagésime soit de Sexagésime. Mais en défendant le jeûne durant ces semaines, les pontifes ne s'opposaient pas à l'introduction des offices propres à ces jours et il semble que ces offices étaient déjà reçus dans la Gaule méridionale dès la première moitié du VIe siècle. Nous avons en effet, dans l'appendice des œuvres de saint Ambroise, deux sermons, l'un sur la Septuagésime, l'autre sur la Sexagésime, dont le style offre assez de ressemblance avec celui du grand moine, l'évêque saint Césaire d'Arles. L'office de ces dimanches est donné par l'orateur comme une particularité relativement récente, et que les diverses églises n'avaient pas encore adoptée d'une façon uniforme. A partir de cette époque néanmoins, la célébration de la Septuagésime entra dans les habitudes du peuple chrétien ; et, sans rien diminuer des austérités du Carême, les religieux prirent la pieuse habitude d'augmenter déjà, à partir de ce dimanche, la somme habituelle de leurs mortifications et de leurs jeûnes.

Il nous faudrait encore parler des particularités propres à cette courte période de l'année liturgique. Nous dirons du moins un mot de celle qui est la plus significative et à laquelle nos pères attachaient le plus d'importance : Nous voulons parler de la suspension de l'*Alleluia*.

L'*Alleluia* est un mot hébreu qui signifie : Louez Jéhovah ! Mais dans le langage mystérieux de la sainte liturgie, ce mot signifie la louange de Dieu, telle que les bienheureux la font entendre sans cesse dans les cieux ;

Digitized by Google

c'est le chant de la Patrie, qui ne nous est prêté que par moments ici-bas, et comme par manière d'essai. C'était pour les premiers chrétiens une des grandes joies de l'heureux temps de Pâques, et aujourd'hui même, il semble que nos solennités ne soient pas complètes, si l'*Alleluia* ne vient pas couronner quelques-uns des chants les plus marquants de l'office.

On comprend dès lors le sentiment qui porta les Pontifes, régulateurs suprêmes de la liturgie, à supprimer l'*Alleluia* dans les temps de pénitence, et particulièrement durant la sainte Quarantaine. Mais sa suppression dès le dimanche de Septuagésime ne fut définitivement établie qu'au commencement du IXe siècle, particulièrement dans les monastères, dont quelques-uns, s'appuyant sur le texte même de la Règle de Saint-Benoît, continuèrent, jusque bien avant dans le moyen âge, de chanter l'*Alleluia* jusqu'au commencement du Carême.

13 février. — Dimanche de la Sexagésime, *semid.*

CE dimanche est tout particulièrement le dimanche de la *Parole de Dieu.* L'Église lui a assigné comme évangile la parabole de la Semence, où il est dit que certains grains rapportèrent cent pour un, d'autres trente, d'autres soixante, *et aliud Sexagesimum.* Assurément c'est bien de nos jours qu'il convient de garder précieusement le germe divin déposé dans nos cœurs. Les démons lâchés un moment sur la terre sont si nombreux pour l'arracher; il en est tant, hélas! qui s'endurcissent et perdent cette fraîcheur de l'âme, dernier reste du passage de la grâce, et sans laquelle il n'y a plus rien à espérer pour la moisson du ciel. Demandons avec l'Église par l'intercession de saint Paul, le grand Apôtre de la parole divine, que notre terre ne soit pas entièrement desséchée par les ardeurs de la tentation, ni le bon grain étouffé par ces mille vanités qui absorbent tout autour de nous.

20 février. — Dimanche de la Quinquagésime.

EN ce dimanche, les pensées de l'Église deviennent plus graves encore que dans les semaines précédentes. L'humanité représentée par l'aveugle de Jéricho, a reconnu le misérable aveuglement dont elle est victime; elle veut recouvrer la vue, elle soupire après le saint Baptême, cette « illumination » mystique de l'âme; elle crie vers JÉSUS, fils de David. Or voici que, au fond du tableau, mais dans un avenir peu éloigné, ce fils de David nous est montré bafoué, flagellé, conspué, mis à mort: il le faut, c'est de là seulement que sortira notre remède, le sang divin, collyre merveilleux qui fera cesser notre cécité profonde. Laissons aller nos cœurs aux pieux sentiments de compassion et de tendresse que cette vue anticipée doit produire dans nos âmes. Dans ce but associons-nous, autant qu'il est possible, au touchant exercice des quarante-heures, par lequel l'Église s'efforce de faire oublier au Seigneur les outrages sans nombre que lui

Digitized by Google

infligent durant ces trois jours tant de chrétiens oublieux de son amour et de leur propre dignité.

22 février. — Fête de la Chaire de saint Pierre à Antioche, *double maj.*

EN réalité, ce jour était pour l'antiquité chrétienne la première fête du Prince des Apôtres après celle du 29 juin. On y vénérait spécialement les prérogatives de la Chaire principale, centre de la vérité et de l'unité. Mais lors de la réforme liturgique du XVIe siècle, comme on avait perdu de vue la signification particulière de la fête de la Chaire de saint Pierre à Rome au XVIII janvier, *quæ Romæ primum sedit*, et la circonstance historique qui la distinguait de celle d'aujourd'hui, on donna plus d'importance à la première fête, peu répandue auparavant, et la solennité du XXII février devint une simple commémoraison du séjour de saint Pierre à Antioche.

LA PURIFICATION.

DE toutes les fêtes de l'année liturgique, il en est peu qu puissent prétendre à une antiquité plus reculée que celle de la Purification. Rien d'étonnant, si l'on considère que dès son origine, elle complétait le mystère de l'Épiphanie. Nous l'avons vu, l'Épiphanie résume le grand mystère de l'Incarnation décrétée de toute éternité, comme devant s'accomplir dans la personne du Verbe, au sein de l'humanité dont le Christ sera le chef. La fête d'aujourd'hui nous rappelle que le Christ, fin de la loi (Rom. x. 4), devait naître au sein du peuple élu, sous la loi qui devait annoncer et précéder l'Église et qui ne cesserait d'exister qu'au jour où, suivant les prophéties, le Christ serait venu prendre possession du temple et recevoir les hommages des restes du peuple de Dieu. Telle est bien l'idée qui a présidé à l'institution de cette fête et qui domine, pour ainsi dire, tous les événements de la vie du Sauveur et de sa divine Mère, événements rappelés dans la sainte liturgie de ce jour. L'Église latine, il est vrai, s'est plu davantage à célébrer la virginité de Marie, mais loin de négliger les autres mystères de cette fête, elle célèbre avant tout dans sa messe et dans la procession qui la précède, cette nouvelle théophanie ou manifestation du Christ au sein de son peuple. La fête a pour objet trois événements rappelés par l'Évangéliste: la Purification de Marie, la Présentation de JÉSUS au temple et la « rencontre » de Siméon. Considérons-les séparément.

JÉSUS s'était soumis volontairement dans sa circoncision à la loi de Moïse, pour racheter ceux qui étaient sous la loi; à l'exemple de son divin Fils, Marie devait se soumettre à une loi qui pourtant ne l'obligeait

Digitized by Google

point, celle de la purification. Le Seigneur avait ordonné aux femmes d'Israël de rester quarante jours après la naissance d'un enfant mâle sans s'approcher de son temple, et de ne s'y présenter qu'après s'être purifiées par le sacrifice. Mais Marie, restée vierge dans son enfantement, devait-elle subir la loi humiliante de la purification ? Assurément elle eût pu s'en dispenser. Et toutefois Marie, qui pénétrait les secrets desseins de l'Esprit de Dieu, s'achemina vers Jérusalem, et mêlée à la foule des autres femmes d'Israël, elle vint offrir au prêtre la tourterelle du sacrifice et l'obole du rachat de son fils. Que de vertus Marie fit éclater en cette occasion ! L'ordre divin voulait que le monde ignorât sa virginité et que Jésus passât pour le fruit du mariage de Marie et de Joseph, jusqu'au jour où ses œuvres le feraient connaître comme l'envoyé et le Fils de Dieu. Humble servante du Seigneur, Marie dérobe aux yeux de la foule le précieux joyau de sa virginité et se soumet à la démarche humiliante de la purification ; elle obéit à la loi, parce que son divin Fils s'y est soumis lui-même. Pauvre, quoique mère du Roi des rois, elle présente l'offrande du pauvre pour racheter son Fils ; corédemptrice et mère du genre humain que son Fils doit racheter, elle offre son Jésus et inaugure ainsi le sacrifice du Calvaire, dont Siméon lui découvre les douloureux mystères.

En même temps qu'elle se soumettait à la loi de la purification, la mère devait offrir son premier-né au Seigneur. Quand Dieu arracha Israël à la captivité de l'Égypte, ce fut en faisant périr les premiers-nés des Égyptiens. En retour, Dieu demanda que les premiers-nés du peuple qu'il s'était choisi, lui fussent consacrés, comme une reconnaissance de ses droits sur Israël et qu'ils fussent rachetés des mains du prêtre. Marie et Joseph se soumirent à cette loi divine et vinrent présenter leur fils au Seigneur. Le Verbe divin, Fils de Dieu, n'était-il pas aussi le fils de l'homme, un serviteur soumis à la loi qui frappait tous les premiers-nés? Jésus était le premier-né de cette grande famille qui devait être engendrée dans le sein de l'Église et dont Marie serait la mère. Sa présentation au Seigneur, c'était donc la consécration de ces nombreux frères qu'il allait s'acquérir par la rédemption et sur lesquels descendait aujourd'hui la bénédiction du ciel, dans la personne du premier-né, comme la rosée tombe sur la terre pour la féconder. D'ailleurs l'obéissance n'était-elle pas le principe de la gloire du Fils de Dieu ? (Heb. v. 8.)

Jésus et Marie devaient rester ignorés et cachés, et ce n'était que par degrés que la gloire du Fils devait être manifestée au monde. Dieu seul voulait agir. Ainsi, tandis que s'accomplissaient les rites de la loi mosaïque, déjà se réalisait une des plus célèbres prophéties qui avaient annoncé le Messie futur et son royal sacerdoce. C'était après le retour de la captivité. On avait construit un nouveau temple à Jérusalem. Les vieillards, qui avaient vu le temple de Salomon, versaient des larmes en comparant ce qu'ils voyaient maintenant aux magnificences d'autrefois. Le prophète Aggée se leva alors du milieu du peuple et illuminé de l'Esprit d'en haut,

Digitized by Google

il consola les juifs fidèles par une admirable prophétie sur la venue du Messie : « Prends courage, Zorobabel, dit le Seigneur; prends courage, Jésus, fils de Josedec, souverain prêtre ; prends courage, peuple de cette contrée; car voici ce que dit le Seigneur : Encore un peu de temps et j'ébranlerai toutes les nations, et le Désiré de toutes les nations viendra, et je remplirai de gloire cette maison. La gloire de cette maison sera plus grande que ne le fut celle de la première, et dans ce lieu je donnerai la paix, dit le Seigneur des armées. » (Agg. II, 7 et sqq.)

L'oracle a trouvé sa réalisation : du moment où l'Enfant-Dieu, porté sur les bras de sa Mère, a franchi le seuil du sacré parvis, l'ancien temple avec toutes ses magnificences s'efface devant la splendeur du second qu'illuminent les clartés du Soleil de justice. C'est ici que doit être donnée la paix à la terre, cette paix dont l'aurore a éclairé la crêche de Bethléem. Cette paix, c'est l'inauguration du règne de la grâce et la fin de la Loi. Encore quelques années, et alors c'en sera fait de ce dernier temple ; les sacrifices sanglants cesseront, et l'hostie pacifique annoncée par Malachie sera offerte à Dieu en tout lieu. Alors le Messie sera venu, et suivant la prophétie d'Aggée, il aura pris possession du temple.

Mais la nation juive, le peuple élu de Dieu pour être le dépositaire de la foi primitive et le gardien du vrai culte, ce peuple du sein duquel devait naître le Messie, pouvait-il rester étranger à cette prise de possession prédite par le prophète du Seigneur ? Il est vrai, Israël avait dégénéré et la loi du Seigneur avait disparu du cœur d'un grand nombre de ses enfants, pour qui toute la religion se réduisait aux formes extérieures et multiples du culte mosaïque. Mais au sein de ce peuple énervé, il restait un germe de salut ; c'était un petit nombre de fidèles qui pressentaient la venue du Sauveur et qui en attendaient le prochain avènement aux signes marqués par les livres sacrés. Les semaines prédites par Daniël touchaient à leur terme, Juda avait passé sous le joug de l'étranger. Quand donc leur serait-il donné de voir dans leur temple, dans ce temple où habite la majesté du Très-Haut, le Désiré des nations, qui devait remplir de gloire cette seconde maison du Dieu d'Israël et leur apporter la paix ?

L'Esprit-Saint conduisait en ce moment au temple Siméon et Anna, deux vieillards blanchis au service du Seigneur; ce sont les représentants de l'ancien peuple qui viennent acclamer la venue du Messie et assister à son entrée pacifique dans son temple. L'Esprit-Saint avait révélé au premier qu'il ne fermerait point les yeux à la lumière de ce monde, avant d'avoir vu luire celui qui devait éclairer les gentils et sauver Israël. L'heure de la « *rencontre* » (1) a sonné, il est temps qu'Israël reconnaisse son Messie et que la Loi ancienne cède devant la Loi de grâce.

« Siméon, que l'Esprit de Dieu conduit au temple pour y rencontrer l'Enfant-Dieu, dit Mgr Gay, est la figure vivante et comme la représentation

1. ὑπαπάντη, rencontre, nom donné à cette fête en Orient.

Digitized by Google

personnelle de la Loi ancienne, ou plutôt de toute cette sainte antiquité dont la vie des patriarches est l'exorde. Il est le dernier rejeton de cet arbre, vieux de quarante siècles et dont la racine est Adam; il en est comme le faîte et le couronnement glorieux; il en contient la sève; il est le signe et le fruit de sa maturité. Il fallait que tout ce grand mouvement de vie naturelle et surnaturelle, de vie religieuse et sociale qui, datant de la création, avait pris cours au paradis terrestre, arrivât au terme que la Sagesse divine lui avait assigné. Tout devait atteindre le Christ, embrasser le Christ, s'incorporer au Christ, pour se relier par lui à Dieu. Toutes choses avaient été orientées vers le Messie promis; tout ce qui, sur la terre, avait réellement marché s'était acheminé vers lui. Dès qu'il paraissait dans le monde, la « rencontre » devait avoir lieu et la jonction se faire. Mais cela était surtout vrai de cette tête de l'humanité que constituait le peuple élu, la famille d'Abraham, la nation juive. *Finis legis Christus:* « la fin de la Loi, c'est le Christ », sa fin, en ce sens qu'il en était le but, le succès, la consommation; sa fin aussi, en ce sens qu'il en allait abolir la forme passagère, pour faire fleurir et fructifier, dans un nouveau climat et sous une forme beaucoup plus parfaite, cette substance de lumière et de vie divines qui en formait le fond et que Dieu même y avait déposée.

« Il s'en suit que JÉSUS, dans les bras de saint Siméon, c'est l'union des deux Testaments; et sinon encore le passage de l'Ancien au Nouveau, du moins la consécration suprême de l'Ancien. Toutes les promesses sont accomplies, tous les gages complétés; la Loi et les prophètes rendent témoignage au Christ, et le Christ, de son côté, rend témoignage à la Loi et aux prophètes. Il est évident désormais qu'il n'y a qu'une Religion [1]. » Et cette religion, voulue par Dieu de toute éternité, préfigurée et symbolisée dans l'ancienne Loi, c'est la religion du Christ, la religion catholique, la seule qui puisse donner ce salut apporté à la terre par la venue du Christ, notre Messie. Aussi dès ce jour la Loi cesse-t-elle de droit; si de fait elle subsiste encore quelque temps, ce n'est que pour se transformer, ou pour recevoir l'arrêt de sa condamnation, du jour où elle refuserait de reconnaître dans le Christ, son Messie et son Dieu.

Mais le Dieu qui rejetait les dons de l'Ancien Testament pour recevoir l'offrande pacifique (Mal. I, 10-11), avait aussi annoncé par la bouche de Malachie la venue du dominateur attendu par Israël, de l'ange du Testament qui devait venir dans son temple (III, 1.). Alors, après que les fils de Lévi auront été purifiés, le sacrifice de Juda et de Jérusalem sera agréable au Seigneur (3-4). N'y a-t-il pas dans ces paroles du prophète un rapprochement à faire avec le mystère de la fête d'aujourd'hui? Le Christ-Messie attendu par Israël, roi de gloire et de paix, est aussi prêtre, et c'est en cette qualité, qu'il prend aujourd'hui possession du Temple. Il est prêtre selon

1. Gay, *Élévations sur la vie et la doctrine de Notre-Seigneur* JÉSUS-CHRIST, t. I, pp. 170 171.

Digitized by Google

l'ordre de Melchisédech, et nouvelle victime, il s'offre au Seigneur, par le ministère de sa divine Mère. Son sacrifice inauguré dès le sein de sa Mère, manifesté à la crèche, s'achèvera pendant le cours de sa vie mortelle et se consommera au Calvaire, après qu'il aura institué le sacrifice non sanglant qui doit perpétuer celui de la croix. Le Christ est prêtre; David l'avait chanté longtemps à l'avance, et l'Apôtre répétant l'oracle du roi-prophète, en a développé les sublimes mystères. Le prêtre, fils de l'homme, est le représentant du peuple, et doit être appelé au ministère de la médiation entre le ciel et la terre par une vocation divine (Héb. v, 1-7). Le Christ, né de la Vierge, est, par son incarnation, le représentant de l'humanité et son médiateur auprès de Dieu; il l'est de par l'élection de celui qui lui a dit de toute éternité: « Tu es mon fils, et c'est aujourd'hui que je t'ai engendré. » Son sacerdoce est institué dès l'instant de son incarnation, et prêtre et roi à la fois, il réalise en lui complètement le type de Melchisédech. C'est à lui qu'il appartient désormais de rendre à Dieu le seul vrai culte digne de la divinité; le sacerdoce d'Aaron en a été l'ombre et le symbole, en même temps que le précurseur; aujourd'hui le voile du symbole tombe, et la figure disparaît devant la réalité. C'est la doctrine de saint Paul dans son épître aux Hébreux. « Le sacerdoce du Christ, dit un liturgiste moderne, est l'accomplissement du sacerdoce d'Aaron, sacerdoce unique, mais composé de deux degrés, du simple sacerdoce et du pontificat. Comme réalisation du type d'Aaron, le sacerdoce du Christ est désigné dans l'épître aux Hébreux comme simple sacerdoce (x, 21; vii, 24), et plus souvent comme pontificat; et l'auteur de la lettre est tellement pénétré de l'idée que Jésus est l'accomplissement du pontificat de l'ancienne Loi (c. ix et x), que là où, en opposition avec le sacerdoce d'Aaron, il caractérise le sacerdoce du Christ de sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech, il donne à Jésus le titre de grand-prêtre, bien que Melchisédech ne soit jamais désigné dans l'Écriture avec le titre de grand-prêtre. Cette distinction ne peut s'expliquer suffisamment que si l'on considère le Christ comme l'accomplissement du pontificat d'Aaron et du sacerdoce de Melchisédech. Ce n'est donc point seulement au jour de son ascension que le Christ est devenu prêtre selon l'ordre de Melchisédech, il l'était déjà aux jours de sa vie mortelle; de même, ce n'est point à la croix qu'il fut la réalisation du sacerdoce d'Aaron, il l'est encore au ciel. Il n'y a qu'un sacerdoce du Christ, et le sacerdoce d'ici-bas et son sacrifice au ciel sont identiquement le même [1]. » Le triomphe du Christ est complet, son entrée triomphante dans le temple de Jérusalem est la prise de possession de son royaume et l'inauguration du sacerdoce nouveau qui doit résider au sein de l'Église.

Ce jour est donc grand par les mystères qu'il nous rappelle. Adorons ce Dieu qui s'est d'abord manifesté aux humbles, à la crèche de Bethléem, puis aux sages de la terre, prémices de la gentilité, et qui après nous avoir

1. Thalhofer, *Das Opfer des A. u. N. B.* p. 148, sqq.

Digitized by Google

découvert les mystérieux décrets de son incarnation et la profondeur du plan divin sur le monde au jour de son Épiphanie, daigne aujourd'hui nous révéler ses desseins sur la nation d'Israël et sur l'Église qui doit remplacer la synagogue réprouvée.

LITURGIE DU BAPTÊME (Suite).

BÉNÉDICTION DES FONTS.

IL est probable que le mode de baptiser, dont se servirent Jean-Baptiste et les disciples de JÉSUS (1), fut suivi au commencement de l'ère chrétienne chaque fois que le nombre des néophytes était plus considérable. Aussi n'est-il pas invraisemblable que c'est dans les eaux du Jourdain que les 3000 fidèles convertis le jour de Pentecôte et les 5000 des jours suivants reçurent le Sacrement de la régénération. L'eunuque de la reine de Candace fut aussi plongé dans l'eau d'une rivière comme on l'entrevoit par le passage des Actes cité plus haut.

Ce mode primitif, appelé baptême par immersion, fut encore suivi de longs siècles après quand le besoin le demandait. C'est ainsi que, selon le récit de saint Bède (2), saint Augustin et ses compagnons baptisèrent des milliers d'Anglais dans différents fleuves. Saint Othon de Bamberg en fit autant pour ses néophytes de Prusse et de Poméranie (3).

Toutefois du moment que l'Église naissante, grâce à son rapide développement, commença d'avoir des sanctuaires propres, la discipline des catéchumènes s'organisa et avec elle on fixa des *endroits* et des *jours* spéciaux pour la collation du baptême.

***

Les *endroits* étaient appelés *fontes*, *fonts;* ils se transformèrent bientôt en édicules particuliers situés à quelques pas du côté méridional de l'Église, et appelés *baptistères.* On en trouve encore de nombreux modèles en Italie, notamment à Ravenne, à Pise, à Parme, à Pistoie, à Florence. Le plus ancien est, croyons-nous, celui de Rome, attenant par les cours intérieures à la basilique de Saint-Jean de Latran, et portant le nom de Constantin parce qu'il est dû à la munificence du premier empereur chrétien. Nous ne donnerons pas ici la description des ces monuments (4). Ces baptistères ne

1. Joan. III, 22 et IV, 1, 2. Le baptême que les disciples du Messie conféraient en même temps que le Précurseur, ne doit pas être confondu avec le Sacrement du baptême. Il peut être en quelque sorte considéré comme moyen entre celui de Jean-Baptiste et celui de JÉSUS. Aussi l'Évangéliste fait-il remarquer que le Messie ne le conférait pas lui-même : « *Quamquam* JESUS *non baptizaret, sed discipuli ejus.* » IV, 2.

2. *Hist. Angl.*, l. 2, c. 16 et 19. — 3. Voir le passage cité plus haut.

4. V. Chardon, *Hist. des sacrem. Bapt.* II. 2; dom Guéranger *Sem, pasc.* Samedi Saint, etc.

Digitized by Google

se trouvaient à l'origine que dans les églises cathédrales; plus tard ils s'étendirent aux églises suburbicaines principales appelées *plebes*, *oracula*, parce que le *peuple* s'y assemblait pour les *prières* solennelles.

***

Outre les *endroits* destinés aux cérémonies du baptême, l'Église fixa aussi les *jours* pour l'accomplissement de ces cérémonies.

Dès les âges apostoliques l'Église Romaine adopta deux jours pour conférer le baptême : la *solennité de Pâques* à cause du symbolisme de la mort et de la résurrection du Christ (1), et la *Pentecôte*, à raison de l'Esprit-Saint qui descend pour féconder les eaux. — *Tertullien* s'exprime là-dessus d'une manière formelle, et cite cet usage comme étant depuis longtemps en vigueur et universel dans la sainte Église.

Le Pape Sirice porta solennellement la même loi, et après lui saint Léon la renouvela en condamnant les Siciliens qui avaient introduit un troisième jour : celui de l'*Épiphanie*, en souvenir du baptême du Sauveur.

Peu à peu la rigueur de la discipline se relâcha dans certains usages des églises particulières. Ainsi, par exemple, *Clovis* fut baptisé par saint Remi le jour de *Noël* (2). La fête de Saint-Jean-Baptiste donna également occasion à l'administration du baptême, comme on le voit par les paroles du roi Gontran, se présentant en cette solennité pour le baptême de son neveu Clotaire (3).

L'Église grecque, plus éloignée de Rome, et immédiatement régie par les patriarches d'Orient, se permit plus de libertés encore. L'Épiphanie ou la Noël figure même officiellement parmi les solennités propres à l'administration du saint baptême.

Enfin, l'usage de baptiser les enfants dès leur naissance s'étendant de plus en plus, la discipline des jours limités pour la cérémonie de ce sacrement tomba par le fait même.

Cependant la sainte Église conserve le souvenir de la pratique des premiers siècles, en maintenant encore aujourd'hui le rite solennel de la bénédiction des fonts aux fêtes de Pâques et de Pentecôte avec la seule différence qu'autrefois, l'office commençant la veille au soir, la fontion sacrée se pratiquait dans la nuit, tandis qu'aujourd'hui, les deux offices de la vigile et du jour étant séparés, la solennité a lieu dans celui de la vigile, c.-à-d. le Samedi Saint et le samedi avant la Pentecôte.

***

Assistons en esprit à la première des ces fêtes telle qu'elle se célèbre de nos jours encore dans la basilique de Saint-Jean de Latran, la mère de toutes les églises.

Le Pontife, d'ordinaire le Cardinal-Vicaire, vient de donner les Ordres

1. V. 1 art. — 2. V. Saint Avit et la lettre d'Anastase II à Clovis. — 3. Saint Grégoire de Tours, lib. 8.c. 9.

Digitized by Google

Mineurs aux jeunes élus du sanctuaire. Les aspirants au sous diaconat, au diaconat et à la prêtrise, revêtus de leurs aubes blanches, remplissent le chœur où s'achève le chant des prophéties. Après la dernière oraison, la procession se met en marche dans l'ordre suivant : le cierge pascal ouvre le cortège ; il est suivi des catéchumènes, s'il y en a, conduits par leurs parrains et leurs marraines ; deux acolytes portent, après eux, l'un le saint chrême, l'autre l'huile des catéchumènes ; viennent ensuite les ordinands, les lévites des Ordres Mineurs en surplis, les autres en aube blanche ; enfin le clergé, composé des chanoines et des prélats de la basilique, suivis du Pontife avec ses ministres.

Au chant de l'antienne : « Comme le cerf aspire vers l'eau de la fontaine ainsi mon âme, ô mon Dieu, soupire après vous »; suivi de deux versets tirés du même ps. 41, le cortège, autrefois éclairé par les flambeaux, traverse la basilique, puis les cours intérieures du palais et arrive enfin au sanctuaire octogonal, si célèbre sous le nom de baptistère de Constantin. Avant de commencer la cérémonie, en présence de la nombreuse assistance répandue tout autour des fonts, qui forment le centre de l'édifice, l'évêque appelle la bénédiction sur le peuple et sur l'office qu'il va remplir.

S'approchant ensuite des fonts baptismaux, il supplie le Dieu du Ciel, dans une invocation magnifique, d'envoyer son Esprit régénérateur par JÉSUS-CHRIST son Fils et Notre-Seigneur.

L'action sainte grandit en majesté ; aussi, avant d'entonner sur le ton solennel la longue préface, le Pontife invite les assistants à élever leurs cœurs vers les hauteurs d'où rayonnent ces sublimes mystères : « *Sursum corda.* »

Dans la première partie de cet admirable chant, empreint, comme dit si bien le grand abbé de Solesmes, d'un lyrisme inspiré, l'Église rapporte d'abord à Dieu seul la puissance merveilleuse des Sacrements ; puis, ramenant dans une synthèse éloquente l'histoire de l'Ancien Testament, elle rappelle le double symbolisme de l'Esprit, planant d'abord sur les eaux, aux jours de la création, « afin que dès lors cet élément conçût la puissance de sanctification » ; puis lavant les crimes du monde dans les flots du déluge pour que « le mystère d'un seul et même élément marquât à la fois la fin des vices et le principe des vertus ». Par la force de ce double symbolisme, l'Église supplie le Seigneur d'ouvrir cette fontaine de salut, « afin que par un acte souverain de sa divine Majesté elle reçoive, par la vertu du Saint-Esprit, la grâce de son Fils unique ».

Or, à peine le Pontife a-t-il proféré ces mots : « grâce du Fils », que divisant les eaux en forme de croix, il imprime sur l'eau le caractère du Fils qui mérita la grâce par la croix. L'évêque poursuit ensuite son invocation en développant dans une noble période l'analogie qui existe entre l'opération de l'Esprit fécondant la Vierge pour en faire la Mère de Dieu, et l'action du même Esprit descendant dans les eaux du baptême, afin que

Digitized by Google

par elles l'Église, à la fois Épouse, Vierge et Mère, puisse engendrer des enfants célestes. Nous n'insistons plus sur ces symboles, que nous avons déjà expliqués au lecteur.

***

Mais pour que les eaux puissent recevoir les influences de l'Esprit-Saint, il faut qu'elles soient d'abord délivrées de celles de l'esprit mauvais ; car rien dans la nature déchue, sauf la Vierge immaculée, n'échappe à l'action funeste du démon (1).

Après avoir prononcé quelques paroles propres à éloigner les esprits de l'enfer, le Pontife étend la main sur les eaux comme pour les garantir désormais de l'occupation infernale et les couvrir d'un céleste bouclier. Aussitôt il bénit les eaux qu'il vient d'exorciser. La formule est trop belle pour que nous ne la reproduisions pas dans son entier en l'accompagnant de quelques explications.

Le Pontife forme trois fois le signe de la croix sur les eaux en disant : « Je te bénis donc, créature de l'eau, par le Dieu vivant » ✠ — le Père principe de la vie par la Paternité divine; — « par le Dieu véritable » ✠ — le Fils, Verbe de vérité, image parfaite du Père — « par le Dieu saint » ✠ — le Saint-Esprit, union du Père et du Fils, source de toute sainteté. —

L'évêque poursuit son chant et développe admirablement les trois membres de cette courte bénédiction. Ce développement mérite toute notre attention à cause du symbolisme de l'Ancien et du Nouveau Testament qu'il résume d'une manière sublime.

Je te bénis, poursuit le Pontife, « par le Dieu », — c'est-à-dire spécialement le Père, auquel la création est attribuée — « qui au commencement, par une seule parole, te sépara de la terre et dont l'Esprit planait sur toi. » Admirons ici l'action propre qui revient à chaque personne de l'auguste Trinité, le Père est la cause première ; la parole du Père, son Verbe, ou le Fils, réalise son œuvre, et l'Esprit l'achève. La prière continue : Je te bénis « par le Dieu » — toujours le Père — « qui te fit jaillir de la fontaine du Paradis, et te divisa en quatre fleuves en te commandant d'arroser toute la terre, » et en disant ces mots le Pontife divise en quatre parties les eaux de la fontaine sacrée et les lance vers les quatre côtés, pour figurer que l'Église est un nouveau Paradis et que le baptême doit arroser toute la terre.

Je te bénis, poursuit le Pontife, par le Dieu... « qui dans le désert » — à l'endroit appelé Mara, — « t'enleva ton amertume, te restitua ta douceur et te rendit potable », en ordonnant à Moïse de jeter un morceau de bois dans les eaux (2). Ce trait, que l'abondance du sujet nous avait fait réserver pour cet endroit et que nous n'avons pas signalé parmi les types du baptême de l'Ancien Testament, est cependant d'une importance capitale, à cause du bois de la croix qu'il préfigure, montrant ainsi une fois de plus le mysticisme profond qui unit le baptême de l'eau et la passion sanglante du Seigneur.

1. Rom. VIII, 21 seq. — 2. Exod. XV, 23, 24, 25.

Digitized by Google

La prière continue: Je te bénis par le Dieu «qui plus tard te fit jaillir de la pierre pour étancher la soif de son peuple (1). » Nouvelle image bien puissante, car l'apôtre nous apprend (2) que cette pierre était le Christ. Elle rappelle aussi la pierre du tombeau, que JÉSUS traversa pour s'élancer vers la vie éternelle et glorieuse. Ce dernier rapprochement accentue le symbolisme du baptême au jour de Pâques.

Jusqu'ici le Pontife a développé la bénédiction au nom du Père; il poursuit en insistant sur la bénédiction au nom du Fils: «Je te bénis aussi par JÉSUS-CHRIST, son Fils unique, notre Seigneur ». Suit une énumération accumulée des rapports mystérieux que le Sauveur eut avec l'eau, et qui préparent éloquemment les paroles de l'institution définitive du baptême chrétien. Voici le texte que, pour ne pas trop nous étendre, nous n'expliquerons pas davantage : Je te bénis « par JÉSUS-CHRIST qui à Cana de Gallilée, par un signe admirable de son pouvoir, te changea en vin ; — qui marcha sur toi à pied sec; — qui fut baptisé en toi par Jean dans le Jourdain; qui te fit sortir avec le sang de son côté ouvert; — et qui commanda à ses disciples de baptiser en toi ceux qui croiraient, leur disant : Allez, enseignez toutes les nations, et baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. »

Si le Pontife ne termine pas cette série d'invocations en bénissant l'eau d'une manière spéciale au nom du Saint-Esprit, comme il l'a fait au nom du Père et du Fils, c'est que toute bénédiction est par elle-même une communication de l'Esprit-Saint, qui est la bénédiction du Père et du Fils, transmise par le Père et le Fils, et par leurs ministres au nom du Père et du Fils.

La cérémonie qui va suivre achèvera de mettre dans tout son jour cette vérité capitale et d'une immense portée dogmatique.

***

L'élément régénérateur, délivré des influences de l'esprit du mal, est donc béni au nom de l'auguste Trinité; l'eau est désormais une eau sainte. Mais il lui faut plus encore. Jean-Baptiste a dit : Voici celui qui baptise dans l'eau et le *Saint-Esprit*. Il faut donc que d'une manière toute spéciale le Saint-Esprit descende en elle pour l'animer, la féconder.

C'est à provoquer cette descente du Saint-Esprit que le Pontife procède maintenant. Or, comme l'Esprit-Saint est un souffle de vie et le souffle du Christ, le Pontife qui figure toujours le Christ dans les cérémonies liturgiques, *souffle sur l'eau en forme de croix*. Il le fait trois fois pour marquer la sainte Trinité, qui opère tout entière dans les œuvres du salut.

Toutefois l'Église s'efforce d'exprimer avec plus de force le mystère qui s'accomplit. Se rappelant la scène du Jourdain, alors que le Sauveur se plongea dans les eaux et que l'Esprit-Saint descendit sous forme de colombe,

1. Exod. XVII. 6; Num XX, 8, 19; Deut. VIII, 15. 2; Esd. IX, 15; Ps. 77, etc., etc.
2. I Cor. X. 4.

Digitized by Google

l'Église jette les yeux sur le cierge pascal, qui représente d'une manière si vivante le Messie au jour de Pâques. Elle prend le cierge symbolique et, nouveau Jean-Baptiste, le Pontife le plonge par trois fois dans la fontaine, légèrement d'abord, puis davantage, enfin jusqu'au fond, et dit à chaque fois en élevant le ton : « Que la vertu du Saint-Esprit descende sur l'eau de cette fontaine. » Puis, pour marquer que le Ciel exauce à l'instant sa prière, tandis que le cierge est encore tout entier plongé dans les eaux, le Pontife, recourant à la forme visible du Ψ qui est l'initiale grecque du mot Esprit, souffle sur l'eau en forme de Ψ en disant : « Qu'elle (la vertu du Saint Esprit) donne la fécondité à cette eau et la rende capable de régénérer. »

Comment dans cette courte formule ne pas se rappeler les paroles de l'ange, annonçant à Marie la descente du Saint-Esprit en elle !

***

Le mystère est consommé : le Saint-Esprit a fait sa descente. Les eaux sont fécondées, et l'Église s'adressant à Dieu poursuit avec enthousiasme : « Qu'ici, dans cette eau, toutes les taches des péchés soient effacées ; qu'ici la nature créée à votre image, étant rétablie dans la dignité de son origine, soit purifiée de toutes ses souillures, afin que tout homme auquel sera appliqué ce mystère de régénération renaisse à l'innocence d'une vie nouvelle ! » *L'innocence d'une vie nouvelle.* Quel admirable résumé de l'opération du sacrement que le Sauveur prédit à Nicodème en termes presque semblables (1) !

A peine le Pontife a-t-il terminé son oraison, qu'un des prêtres asperge l'assemblée, tandis que un des clercs inférieurs plonge un vase dans la fontaine et en retire l'eau bénite destinée au service de l'église et à l'usage des fidèles.

***

Cependant l'Église, dans son immense estime pour l'eau baptismale, cherche à surajouter encore à la dernière bénédiction pour distinguer davantage cette eau sainte de toute autre eau bénite. Se souvenant que la descente du Saint-Esprit sur le Sauveur était une véritable *onction* pontificale (2), et que saint Pierre parlant aux chrétiens de leur dignité, les appelle un peuple sacerdotal (3), elle consomme le symbolisme en répandant sur les eaux de la fontaine les trésors des huiles sacrées qu'elle a renouvelées l'avant-veille (4).

1. Joan. III, 3. 5. 6. Remarquez encore dans les paroles de JÉSUS aux docteurs de la loi le rapprochement entre la naissance spirituelle des chrétiens dans l'eau du baptême, et la mort du Messie sur la croix, v. 3 et 14-15.

2. Nous considérerons spécialement l'apparition du Saint-Esprit à ce point de vue lorsque nous aurons à parler de la Confirmation et surtout de l'Ordre. — 3. I Petr. II. 9.

4. L'emploi de l'huile des Catéchumènes et du saint Chrême exprime d'une manière aussi délicate que profonde le double symbolisme de l'onction du Christ et de celle de ses membres. De là le saint Chrême est appelé le *Chrême* de N.-S. J.-C

Digitized by Google

Le Pontife ouvrant d'abord l'ampoule de l'huile des Catéchumènes en verse sur l'eau, en disant : « Que cette fontaine soit sanctifiée et rendue féconde par l'infusion de l'huile du salut, pour donner la vie éternelle à ceux qui renaîtront de son sein. »

Puis, prenant le vase qui contient le saint Chrême, il en verse dans la fontaine sacrée, en disant : « Que l'infusion du Chrême de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST et du Saint-Esprit consolateur s'opère au nom de la Sainte-Trinité (1). »

Enfin, comme pour renforcer et parfaire cette double onction, et symboliser davantage l'unité du Christ avec ses élus, du Chef avec ses membres, le Pontife verse à la fois des deux huiles dans l'eau et dit : « Que le mélange du Chrême de sanctification, et de l'Huile d'onction avec l'eau baptismale s'opère au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. ℟. Amen. » En proférant ces mots l'évêque étend au moyen de la main les saintes liqueurs sur toute la surface des eaux de la fontaine.

C'est ainsi que se termine la bénédiction des fonts. S'il y a des catéchumènes à baptiser, le Pontife procède immédiatement à l'action solennelle ; sinon, le cortège se reforme comme ci-dessus et rentre dans la basilique, où le chœur entonne le *Kyrie eleison* des litanies, en attendant que le Pontife et les ministres se revêtent des ornements joyeux pour la messe d'*Alleluia*.

***

Le rite de la bénédiction, tel que nous venons de le décrire, d'après le rituel romain, n'était pas aussi développé dans la liturgie primitive. Voici, par exemple, la formule que l'on trouve dans l'auteur des *Constitutions apostoliques*, et qui comprenait toute la cérémonie : « Abaissez vos regards du haut du Ciel, ô Seigneur, sanctifiez cette eau, donnez-lui une telle grâce et une telle vertu, que ceux qui y sont plongés, selon qu'il a été prescrit par votre Christ, soient crucifiés, meurent, soient ensevelis et ressuscitent avec lui à l'adoption qu'il leur a méritée en les faisant mourir au péché et vivre à la justice (2). »

Les eaux bénites par ce rite solennel servent aux baptêmes jusqu'à la solennité suivante.

1. Cette formule, où la Sainte-Trinité, le Sauveur et le règne extérieur de l'Esprit Paraclet se groupent dans une puissante synthèse, se prêterait merveilleusement à un commentaire sur le rôle distinct des Personnes de la Sainte-Trinité dans les opérations du salut. Mais cela nous mènerait trop loin.

2. Cette oraison, dont l'autorité est particulièrement grande, suffirait à elle seule pour montrer la tradition catholique dans le grand symbolisme du baptême et de Pâques.

Digitized by Google

Convention entre le Saint-Siège et le Monténégro.

AU nombre des événements mémorables de notre époque, il faudra placer sans aucun doute le réveil des peuples chrétiens de l'Orient, et surtout le souffle régénérateur qui anime ceux de l'Europe, et les amène l'un après l'autre à secouer le joug odieux des Turcs. Dans l'espace d'un demi-siècle les Grecs, les Roumains, les Bulgares, les Serbes, les Monténégrins, sont parvenus à faire reconnaître leur indépendance, et il n'est pas difficile de prévoir le moment où toutes les populations helléniques et slaves jouiront enfin de la liberté.

En même temps, au point de vue religieux, d'heureux symptômes apparaissent de différents côtés. Les patriarches de Constantinople, qui avaient entraîné dans le schisme ces malheureuses chrétientés et exercé sur elles un véritable despotisme, voient peu à peu leur autorité méconnue, pendant que l'on remarque un sérieux mouvement de retour vers l'unité romaine. En 1862, dans un *appel au monde catholique*, Mgr Brunoni, vicaire apostolique de Constantinople, écrivait : « Les retours à l'unité, autrefois rares et isolés, se multiplient désormais parmi nous et ne se bornent pas à de simples particuliers, mais embrassent des populations tout entières. C'est parmi les Arméniens que cet heureux mouvement s'est fait sentir d'abord, et qu'il a pris les plus vastes proportions. Des villes, qui, il y a deux ou trois ans, comptaient à peine quelques familles catholiques en ont aujourd'hui jusqu'à mille et plus... Il y a deux ans à peine les Bulgares se sont ébranlés à leur tour... Enfin ce ne sont plus les races arménienne et slave qui subissent l'influence de ce mouvement : l'ébranlement se fait sentir parmi la race grecque elle-même. Un archevêque grec, Mgr Mélétios, qui est heureux de signer lui-même cet appel à la charité de l'Occident, est rentré dans le sein de l'Église catholique, et déjà il voit se former autour de lui un noyau de grecs convertis qui ne demandent qu'un peu de temps pour devenir un grand troupeau. » Sans doute, les espérances que l'on concevait alors ne se sont pas toutes réalisées ; l'action néfaste de la Russie, les agissements coupables de certaines puissances catholiques, ont arrêté les bonnes dispositions des populations ; mais il ne manque pas de signes qui nous permettent d'avoir confiance dans l'avenir.

***

Si donc il y a une grave question d'Orient pour les politiques, il y en a une plus grave encore pour les Pontifes Romains. Aussi n'ont-ils pas manqué de s'en occuper.

A peine sur le trône pontifical, Pie IX nouait des relations avec le gouvernement turc, envoyait un délégué à Constantinople, rétablissait le patriarchat latin de Jérusalem avec résidence obligatoire, et adressait aux schismatiques une lettre pleine de tendresse, par laquelle il les conjurait

Digitized by Google

de revenir à l'unité. En 1862, il créait à la Propagande une section spéciale pour les affaires d'Orient; en même temps il activait la révision et la correction des livres liturgiques des églises des différentes langues. En 1867, avait lieu la canonisation du grand martyr de l'unité, S. Josaphat, et la même année, par la célèbre bulle *Reversurus*, le Pape réorganisait l'Église Arménienne. Enfin, à l'occasion du Concile du Vatican, le successeur de Pierre faisait encore un suprême appel aux évêques d'Orient afin que, réunis à leurs frères d'Occident et du monde entier, ils voulussent former un seul troupeau sous un même pasteur.

Léon XIII a hérité des sollicitudes de Pie IX. Dans sa lettre au cardinal Nina, du 27 août 1878, qui contient en quelque sorte le programme politique de son pontificat, nous trouvons le passage suivant: « Il nous faut exercer une vigilance particulière sur les contrées de l'Orient, où se déroulent des événements si importants, qui préparent peut-être un meilleur avenir aux intérêts de la religion : nous n'omettrons rien de ce qui peut les favoriser, et nous nourrissons l'espoir que les illustres Églises de ces régions recouvreront une vie féconde, et reprendront leur antique splendeur. » Et que d'actes ont suivi ces paroles : élévation, en la personne de Mgr Hassun, d'un évêque d'Orient au cardinalat, ce qui n'avait plus eu lieu depuis Bessarion; extension à l'Église universelle du culte des saints Cyrille et Méthode, apôtres des Slaves; établissement de la hiérarchie catholique en Bosnie et en Herzégovine aussitôt après l'occupation autrichienne; mesures prises pour la réformation de l'ordre Basilien chez les Ruthènes; fondation à Rome d'un collège pour les Arméniens; enfin tout récemment convention avec le prince de Monténégro.

C'est sur ce dernier acte que nous désirons attirer l'attention de nos lecteurs.

***

Le Monténégro, comme son nom l'indique, est un pays de hautes montagnes à sommets dénudés et à teinte triste, situé entre la Dalmatie, l'Erzégovine et l'Albanie. Sa population appartient au rameau serbe de la race slave; elle parle le serbe, mélangé, sur les frontières, d'italien ou de turc.

Grâce à la configuration de son territoire et au courage de ses habitants, le Monténégro ne fut jamais entièrement subjugué par les armes ottomanes. Lors de la destruction de l'empire Serbe, le pays défendit vaillamment son indépendance groupé autour d'une famille qui ne fut pas sans jeter quelque éclat. A la fin du quinzième siècle, le chef de cette famille, préférant les douceurs de la civilisation italienne à la rude existence de la Montagne noire, remit son autorité entre les mains du métropolitain ou *Vladika*, et se retira à Venise. Le gouvernement des *Vladika* inauguré dans ces circonstances dura pendant trois siècles et demi. C'est en 1851 seulement que le pouvoir fut sécularisé; le neveu du dernier *Vladika* parvint

Digitized by Google

à se faire reconnaître comme prince héréditaire sous le nom de Danilo I; assassiné, en 1860, à Cattaro, il eut pour successeur son neveu le prince Nicolas I, actuellement régnant.

Jusque-là le Monténégro avait joui d'une indépendance de fait plutôt que de droit. Sa situation fut régularisée diplomatiquement au congrès de Berlin en 1878. Non seulement il fut complètement affranchi de toute sujétion vis-à-vis de la Porte, mais ses frontières furent heureusement rectifiées, et par Antivari, il obtint sur la mer Adriatique un débouché qu'il ambitionnait depuis longtemps. Aujourd'hui il a un territoire de plus de neuf mille kilomètres carrés et une population d'au moins deux cent cinquante mille âmes.

Pendant ses luttes séculaires contre les Turcs, le peuple monténégrin, perdu dans ses montagnes, abandonné par l'Europe, avait trouvé des protecteurs en Russie : c'est de Saint-Pétersbourg que venaient les armes et les munitions pour les combattants, les ornements sacerdotaux pour le *Vladika* et les popes, les secours pécuniaires dans les moments de détresse. Ainsi s'établirent entre les chefs du Monténégro et les souverains de la Russie des rapports qui, en réalité, sont ceux de vassal reconnaissant à puissant suzerain. Mais ces rapports eurent une influence fâcheuse au point de vue religieux.

Le gros de la nation monténégrine est schismatique ; naturellement le métropolitain ne se rattache pas au patriarche de Constantinople, mais, plutôt au Saint-Synode de Pétersbourg ; la liturgie est pratiquée en langue slave ; c'est même du Monténégro que sortirent les plus anciens monuments typographiques dans lesquels aient été employés les caractères Cyrilliens. En effet en 1490, fut établie, au château d'Obod, construit sur le monticule qui domine le village actuel de Rieka la première imprimerie slave connue d'où sortirent des éditions de livres d'église qui se répandirent alors jusque dans l'intérieur de la Russie. Aujourd'hui la situation du clergé schismatique semble laisser beaucoup à désirer. Les monastères sont déserts ; les popes, il est vrai, sont en grand nombre, mais fort ignorants : leur savoir se bornant à la lecture des livres liturgiques en vieux slave et à la célébration des offices. Il y a quelques années l'empereur de Russie accorda des fonds annuels pour la création d'un séminaire ; l'établissement fut confié à un Hongrois, versé dans les langues slave et allemande ; mais il ne paraît pas avoir prospéré.

Nous ne connaissons pas au juste le nombre des catholiques monténégrins ; on le dit assez considérable, surtout dans la partie du pays qu'on appelle *les Berdas* : certaines statistiques le portent à quatre mille. C'est en leur faveur que vient d'être conclue avec le Saint-Siège la convention que nous allons faire connaître, et qui témoigne de la part du prince d'un sincère esprit d'équité et de liberté.

Digitized by Google

Ceux qui lisent avec attention les lettres et les encycliques de Léon XIII, savent qu'il y a certains points sur lesquels il insiste particulièrement. Nommons, entre autres, le libre exercice de l'autorité ecclésiastique, la législation matrimoniale des peuples catholiques, l'éducation de la jeunesse, la formation du clergé. Il est intéressant de voir comment ces différents points ont été réglés de concert avec un prince schismatique.

En premier lieu un archevêché est créé à Antivari. Avant d'en nommer le titulaire, le Souverain Pontife donne communication au gouvernement de la personne du candidat, pour savoir si des raisons d'ordre politique ou civil s'y opposent. Une fois préconisé, l'archevêque dépend, pour les affaires ecclésiastiques, directement et exclusivement du Saint-Siège ; il jouit d'une pleine liberté dans l'exercice de ses fonctions; il nomme les curés, en donnant au gouvernement communication de la nomination, s'il s'agit de sujets monténégrins; et en s'entendant avec le dit gouvernement, s'il s'agit d'étrangers.

Secondement le gouvernement reconnaît le mariage religieux et laisse à l'archevêque la décision des causes matrimoniales ; il ne s'occupe que des effets civils du mariage.

En troisième lieu, l'archevêque dirige l'instruction religieuse de la jeunesse catholique dans toutes les écoles ; il désigne pour la donner un prêtre ou un maître laïque qui a le rang et reçoit les émoluments des autres professeurs. Quant aux localités dans lesquelles la population est exclusivement ou en grande majorité catholique, le gouvernement s'engage à ne choisir, même pour enseigner les sciences profanes, que des maîtres agréés par l'autorité ecclésiastique.

En quatrième lieu, le gouvernement de concert avec l'archevêque d'Antivari, envoie à Rome et y maintient un certain nombre de jeunes monténégrins, afin qu'ils y fassent leurs études ecclésiastiques et se préparent au sacerdoce.

Enfin, au point de vue temporel et honorifique, l'archevêque d'Antivari reçoit un traitement de 5000 francs, égal, si nous ne nous trompons, à celui attribué au métropolitain schismatique, et il a droit officiellement au titre de *Monseigneur illustrissime.*

Pendant qu'un petit peuple en majorité schismatique se montre si raisonnablement équitable à l'égard de l'Église, des nations catholiques s'ingénient à amoindrir l'autorité ecclésiastique, laïcisent le mariage, soustraient l'éducation de la jeunesse à toute influence religieuse, marchandent au clergé un pauvre traitement qui n'est qu'une restitution, et croient rehausser l'autorité civile en donnant le titre de *Monsieur* aux Évêques.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE L'ÉGLISE.

BELGIQUE. — Nosseigneurs les archevêque et évêques de Belgique viennent d'adresser à leurs diocésains une remarquable lettre pastorale à l'occasion du futur jubilé sacerdotal de Sa Sainteté Léon XIII. Ils les invitent à prendre part à la joie commune de tous les catholiques et aux témoignages de gratitude, de respect et d'amour filial qui se préparent déjà de toutes parts. Notre religieuse patrie, disent-ils, doit à ses traditions de foi et d'attachement inviolable au Saint-Siège de prendre une large part dans ce tribut d'hommages qui sont dus à tant de titres au Père commun des fidèles : la fête des noces d'or du Pape est la fête du chef suprême de l'Église, la fête du docteur universel des nations, la fête surtout de Léon XIII, le pontife providentiellement préparé et choisi en rapport avec les exigences et les difficultés des temps présents. Après avoir fait du saint Père un éloge aussi magnifique que mérité, Leurs Grandeurs font remarquer que cette manifestation dont il sera l'objet n'a pas seulement pour but d'exalter l'auguste personnalité du pape, mais qu'elle sera en même temps un témoignage éclatant de la vitalité de l'Église et une preuve évidente de la merveilleuse unité d'esprit et de cœur qui règne parmi tous ses vrais enfants. La lettre pastorale détermine ensuite la nature de la manifestation : elle demande des actions de grâces, des protestations de fidélité et de respect, et des prières assidues, ferventes et universelles. En outre il faut que la foi des fidèles s'affirme par des aumônes pour subvenir à la détresse du Saint-Père, qui, non pour sa propre personne, mais pour la sainte Église de Dieu, a des besoins multiples, auxquels la générosité de ses enfants doit l'aider à faire face. Le moyen le plus simple et le plus efficace à cet effet est le denier de saint Pierre, que NN. SS. les évêques nomment une œuvre essentiellement catholique, puisque tous y peuvent prendre part, petits et grands, pauvres et riches. Ils ont la confiance que cette œuvre fleurira plus que jamais en cette année du jubilé de Léon XIII et que la charité catholique continuera à assister le Père bien-aimé de nos âmes jusqu'à ce que se lève enfin l'aurore du triomphe pour la cause de Dieu et de son Église.

ROME ET L'ITALIE. — A l'appui de ce que disent les évêques de Belgique touchant les besoins du Saint-Père comme chef de l'Église, et d'autre part pour montrer à quels usages la charité de Sa Sainteté Léon XIII emploie les aumônes qui lui sont faites, nous citons ici quelques faits rapportés ces jours-ci par les correspondances de Rome : Le Saint-Père vient de faire à la S. C. de la Propagande un don de 500,000 francs. On se rappelle qu'en 1884, lorsque la Propagande dut subir la conversion des biens qui lui appartenaient et dont s'est emparé le gouvernement italien, Léon XIII avait déjà donné une pareille somme de

Digitized by Google

500,000 francs à cet institut, qui a si bien mérité de la religion et de la civilisation.

Le Saint-Père, à l'occasion des fêtes de Noël, a fait distribuer, par les soins de son aumônier, Mgr Samminiatelli, une somme de 12,000 francs aux pauvres de Rome. Léon XIII ne s'est pas tenu à cette largesse. Un certain nombre de familles sans ressources lui ayant fait savoir qu'elles manquaient d'objets de literie, le Saint-Père a donné l'ordre à son aumônerie d'acheter cent lits avec tout le nécessaire, et de les faire remettre à autant de pauvres familles. Cet ordre a été exécuté, et les malheureux bénissent leur généreux bienfaiteur et prient Dieu pour leur auguste Père et consolateur.

L'*Unica cattolica* de Turin rapporte ces traits touchants de la grande charité du Pape, et elle ajoute:

« Léon XIII n'a d'autres ressources que les offrandes de ses enfants, et, il n'y a que deux semaines, les journaux de la révolution italienne eux-mêmes notaient que les finances du Pape sont en déficit. « Cet état de choses, continue l'excellent journal de Turin, fait resplendir plus encore la charité de Léon XIII, et les catholiques doivent se dire que c'est une raison pour eux de redoubler leurs dons au pauvre et en même temps si généreux Pontife. »

L'enfer redouble ses fureurs et la Révolution se prépare à un dernier et suprême effort contre l'Église de Jésus-Christ et contre son chef : nous redoublerons, avec nos prières, nos témoignages d'affection et de dévouement : notre amour généreux et empressé consolera et secourera le Souverain-Pontife en proportion de ses douleurs et de ses besoins.

***

Il n'y a pas de jours où les organes de la presse catholique ne nous apportent sous une forme ou sous une autre des protestations et des plaintes touchant la triste situation qui est faite à l'Église et à son chef, surtout à Rome et en Italie. Le pape vient de montrer une fois de plus combien les unes et les autres sont légitimes: dans le discours que Sa Sainteté a adressé au Sacré-Collège, elle montre combien ces plaintes sont fondées et, tout en disant pour l'édification de ses enfants avec quelle patience Elle supporte ces dures épreuves, Elle renouvelle avec fermeté ses protestations et revendique hautement les droits sacrés de l'Église et du Saint-Siège.

Après avoir remercié le Sacré-Collège et lui avoir offert ses vœux le Saint-Père continue: « Nous aussi, en vérité, Nous sentons vivement le besoin des consolations célestes. « Ce n'est pas, comme Nous avons eu d'autres fois occasion de le dire, que Nous éprouvions de l'affliction et de l'amertume pour ce qui est commis contre Notre personne, attaquée tous les jours par les offenses et les outrages les plus sanglants. Quand on les souffre pour l'Église et pour la justice, ils ont en eux-mêmes de puissants motifs de consolation surna-

Digitized by Google

turelle. Ce qui nous contriste le plus vivement, c'est la guerre chaque jour plus violente qui est dirigée contre l'Église catholique et contre la divine institution de la Papauté. — Nous déplorons amèrement, comme de juste, tout ce qui est entrepris à leur détriment, au sein même d'autres nations catholiques, et Nous n'omettons pas de faire ce que le devoir apostolique Nous impose pour défendre et sauvegarder partout les droits de Dieu et de l'Église. — Mais Nous sommes plus profondément touché et affligé de ce qui arrive en Italie et à Rome, centre du catholicisme et siège privilégié du Vicaire de JÉSUS-CHRIST, ici où les attaques ennemies sont d'autant plus graves qu'elles viennent atteindre plus directement le pouvoir suprême auquel sont étroitement unis le bien, la vie et l'action sociale de l'Église dans le monde.— Or, les motifs que Nous avons toujours eus ici de Nous plaindre amèrement, se sont accrus depuis quelque temps au delà de toute mesure, et ils révèlent mieux que jamais quels desseins, sous le couvert de prétextes inventés et de vaines distinctions, se cachent contre l'Église. Ses institutions les plus bienfaisantes, ses doctrines et ses ministres, ses droits, rien n'est épargné ; on menace d'édicter de nouvelles lois qui, d'après ce qu'en dit la rumeur publique, visent à atteindre le peu de ressources qui sont encore laissées en propriété à l'Église, pendant qu'elles tendent aussi à favoriser l'ingérence des laïques dans les choses ecclésiastiques, avec tous les effets désastreux qui en dérivent toujours.

On aiguise maintenant toutes les armes contre l'enseignement et l'éducation chrétienne de la jeunesse, et, selon les aspirations des sectes, on veut aujourd'hui plus que jamais que cette éducation ne se base pas sur les principes catholiques ; il en est même qui la réclament ouvertement anti-catholique. — Elles sont aussi un effet d'hostilité croissante, ces mesures odieuses prises récemment contre de pauvres et inoffensives religieuses, dignes de toute compassion, auxquelles on enlève la compagnie et l'aide de personnes chères, qui avaient librement préféré de vivre avec elles dans leurs modestes retraites. — Mais les assauts les plus furieux et les haines les plus implacables des sectes et de ceux qui les secondent sont dirigés de préférence contre le Souverain-Pontife, pierre fondamentale sur laquelle repose le sublime édifice de l'Église. Qu'il suffise de dire qu'on a osé le dénoncer publiquement comme l'ennemi de l'Italie dans tous les temps et le désigner par de tels noms d'opprobre et de mépris que la langue a horreur de les répéter.

Quoi d'étonnant après cela si dans les réunions populaires, dans les comices publics, dans la presse, on a lancé contre le Pape les outrages les plus vils, les injures les plus indignes ? Quoi d'étonnant qu'une fois les haines ainsi attisées, on ait commis dans diverses villes d'Italie d'horribles affronts à la dignité pontificale ? Et, en venant aux plus féroces desseins, quoi d'étonnant qu'on ait menacé de se livrer contre Nous et contre Notre demeure pacifique aux dernières violences ? Le pis est que ces manifestations

Digitized by Google

de haine et de fureur contre la plus bienfaisante institution qui ait jamais existé pour l'avantage commun du monde, et, tout particulièrement, de l'Italie, ont pu s'accomplir librement, sans qu'on ait fait quoi que ce soit pour les empêcher d'une manière efficace.

« En un pareil état de choses, chacun voit de quelle façon est respectée la dignité et sauvegardé l'honneur de Notre personne : on comprend quelle sécurité, quelle sorte de liberté Nous est laissée dans l'exercice du ministère apostolique ! — On dit, il est vrai, et l'on répète continuellement que, dans les conditions actuelles, Nous ne sommes pas entravé dans le gouvernement de l'Église. Mais qu'est-ce à dire ? Les Papes ont gouverné l'Église, pendant les premiers siècles, au milieu même des persécutions. Ils l'ont gouvernée le mieux qu'ils ont pu, même du fond de la prison et dans l'exil ; et cela prouve la divine vertu de l'Église, non la liberté dont auraient joui les Pontifes de ce temps-là. — Au reste, si on ne l'entrave pas complètement, est-ce qu'on ne rend pas ce gouvernement de plus en plus malaisé ? Est-ce qu'il ne dépend pas de l'arbitre de ceux qui ont en main le pouvoir d'en accroître et d'en aggraver les obstacles?

« Aussi Nous est-il évidemment impossible de Nous accommoder du présent état de choses. Et puisque les ennemis, forts du soutien de la puissance humaine, n'omettent rien de ce qui peut perpétuer cette situation, Nous sentons, de Notre côté, le devoir de renouveler contre les anciens et les nouveaux attentats les protestations les plus formelles et de revendiquer pour la sauvegarde de Notre indépendance les droits sacrés de l'Église et du Siège apostolique. — Notre confiance est placée en Dieu, de qui relèvent tous les événements humains. Daigne-t-Il accueillir avec bonté Nos humbles prières et celles de toute l'Église, en ces jours de grâce et de miséricorde, et exaucer Nos vœux ardents !

***

La persécution et l'expulsion des religieux des deux sexes de leurs couvents augmente tous les jours. Des nouvelles de Vérone annoncent que les Frères Mineurs conventuels, les Carmes, les Camilliens et les Philippins ont reçu l'ordre d'évacuer leurs couvents. A Riéti, les religieuses du couvent de St-Fabiano ont été expulsées presque *manu militari*, comme les Capucines de Ravenne. La *Riforma* annonce au sujet de ces dernières que l'église annexe à leur couvent sera fermée au culte, et que le couvent et l'église avec tous les meubles, les ornements et les vases sacrés, seront mis en vente, et qu'on agira de même dans les autres couvents de la province.

Le ministre Taiani, qui commande toutes ces persécutions, a en outre annoncé à la Chambre des députés la présentation d'un projet de loi sur les biens ecclésiastiques, qui est en ce moment à l'étude dans les bureaux de son ministère. La base de ce projet consisterait, d'après la *Tribuna*, dans la conversion en titres de rente de toutes les propriétés immobilières qui restent encore au clergé, sauf les évêchés, les maisons

Digitized by Google

paroissiales et les autres immeubles du même genre. Une fois cette conversion, c'est-à-dire cette confiscation effectuée, les économats des bénéfices vacants seraient abolis et remplacés par des commissions électives de laïques.

***

Les présents destinés à N. S. Père le Pape Léon XIII, à l'occasion de son jubilé sacerdotal, commencent à arriver au Vatican, et le comité, qui s'est constitué sous la présidence d'honneur de S. Ém. le cardinal Schiaffino pour recueillir ces offrandes, se déclare très satisfait des nouvelles qu'il reçoit, non seulement d'Italie, mais de toute la catholicité.

La Sacrée-Congrégation des Rites a tenu le 18 décembre au Vatican, une séance dite ordinaire, dans laquelle elle a examiné et résolu plusieurs questions relatives à des procès de canonisation. La question de l'observance du décret d'Urbain VIII sur l'abstention de tout culte abusif, en la cause du vénérable Liebermann, fondateur de la congrégation du Saint-Esprit et du Sacré-Cœur de Marie, a été résolue favorablement et, par conséquent, rien ne s'oppose de ce chef à la marche ultérieure de cette cause, la première concernant un Juif converti qui soit introduite en cour de Rome.

On s'occupe aussi à Rome des préliminaires de la cause du curé d'Ars.

Le 30 décembre 1886, la Sacrée Congrégation des Rites a tenu une séance relative à la cause de canonisation de notre compatriote le bienheureux Berchmans.

SUISSE. — L'érection d'une université catholique à Fribourg est décidée. Voici en quels termes *La Liberté* annonce cette bonne nouvelle : « Le grand conseil n'a pas démenti les espérances qu'on avait mises en lui. Il a sérieusement mis à l'étude la création projetée. Ne se fiant plus à leurs seules lumières, la plupart des députés ont imploré l'assistance divine, et c'était certes un beau spectacle de voir le grand conseil, presque au complet, agenouillé dans la chapelle du bienheureux Canisius, entendre une messe spécialement célébrée à l'intention d'appeler la protection céleste sur le projet de l'université catholique.

Ces prières ferventes et la bénédiction du Saint-Père ont mérité au canton la grâce demandée. Par un vote unanime le grand conseil a décidé la création de l'université et lui a alloué le fonds de dotation de deux millions et demi. Toute divergence de partis, toute distinction confessionnelle se sont évanouies dans cette circonstance solennelle. Les députés de tous les districts se sont unis pour émettre un vote qui rappelle celui par lequel, il y a trois siècles, des magistrats soucieux de l'avenir intellectuel et religieux du pays, décidèrent de confier au Père Canisius la mission de créer à Fribourg un collège catholique, le premier qui ait été érigé en Suisse. »

Digitized by Google

La bénédiction du Saint-Père dont parle *La Liberté* avait été demandée le jour de l'ouverture de la session du grand conseil par la dépêche suivante envoyée au Souverain-Pontife :

A Sa Sainteté Léon XIII.

Vatican, Rome.

Le président d'âge du grand conseil, autorité législative du canton de Fribourg, implore votre bénédiction sur l'assemblée qu'il préside au début de ses travaux, afin que, pendant toute la durée de cette législature, les décisions du grand conseil soient toutes pour le bien des âmes et pour la prospérité matérielle et morale du pays.

P. Musy, président.

Autre détail intéressant : C'est grâce aux finances prospères du canton de Fribourg que ce projet recevra une si prompte et si pratique exécution. La dette fribourgeoise sera remboursée au pair par un emprunt au 3 °/o; dès lors, grâce à cette conversion, l'État de Fribourg gagne deux millions et demi, dont l'emploi immédiat sera affecté à la fondation de l'Université catholique.

AMÉRIQUE. — Mgr Freland, évêque de Saint-Paul de Minnesota, et Mgr Kean, évêque de Richemond, dans les États-Unis, sont arrivés à Rome. Ils sont chargés par leurs vénérés collègues de l'épiscopat américain du Nord de soumettre à la Propagande et de faire approuver par le Souverain-Pontife le plan des bâtisses et le règlement des études de la nouvelle université catholique qui va être érigée à Washington. On croit que les frais de construction et d'installation s'élèveront à un million de dollars dont 600,000 ont déjà été recueillis.

LA PLUS PRÉCIEUSE DES BAGUES NUPTIALES.

La sainte Église consacre le 23 du mois de janvier au souvenir béni des chastes épousailles du pauvre charpentier de Nazareth avec la Vierge élue pour devenir la Mère de Dieu.

L'art chrétien de tous les siècles a reproduit à l'envi cette touchante scène où, suivant la pieuse légende, Joseph, vainqueur de ses rivaux, tenant d'une main la tige qui vient de fleurir par miracle, passe de l'autre l'anneau des noces au doigt de l'humble Vierge sa fiancée et désormais son épouse.

A l'occasion de cette fête, qui emprunte un parfum tout spécial au temps de Noël, et prélude d'une manière si suave à la fête de la Purification, il ne sera pas sans intérêt de consacrer quelques pages à la légende de l'anneau nuptial de la sainte Vierge, qui se conserve dans la chapelle des épousailles

Digitized by Google

de la cathédrale de Pérouse, en Italie, où la piété des fidèles le vénère le 30 juillet au milieu d'un immense concours. Notre récit s'inspire des récents travaux critiques publiés sur cette matière et s'appuie sur une vieille chronique conservée dans les archives de la ville même qui garde le précieux trésor

***

Mais avant d'aborder la suite des faits, il importe de constater que l'usage de sceller par un anneau ou une bague le pacte des noces et même des fiançailles remonte, chez les peuples tant européens qu'orientaux, à la plus haute antiquité. Plusieurs passages de la Bible en font foi (1); Tertullien parle encore de l'*Annulus pronubus*, connu des anciens Romains. Seulement à la différence de l'usage qui s'est introduit dans les mœurs chrétiennes, où les fiancés échangent leurs bagues en signe de leur foi mutuelle, anciennement l'époux seul passait l'anneau au doigt de l'épouse ; usage qui, s'il pouvait signifier chez les Romains que la femme seule était liée par son mari, n'en exprimait pas moins dans l'ancienne loi un engagement réciproque et insinuait en outre, comme le remarque à propos saint Clément d'Alexandrie (2), que le mari confiait à la femme la garde et le soin du ménage.

Or, ces bagues nuptiales variaient de qualité selon le rang des époux et les ressources des contrées. Chez les peuples de l'Europe, habitant des pays où les métaux abondent, elles étaient généralement de bronze plus ou moins richement travaillé; dans l'Orient, au contraire, elles étaient ciselées dans la pierre. Tandis que chez les peuples européens les pauvres se servaient de fer au lieu de bronze, les classes indigentes, chez les orientaux, remplaçaient les pierres précieuses par l'agathe ou le marbre dont les caravanes venant de l'Arabie fournissaient en abondance les marchés de l'Orient. Parmi ces dernières pierres l'onyx était la plus recherchée tant à cause de la facilité avec laquelle il se laisse tailler, qu'à cause des nuances de valeur et de couleur qui le rendent propre à servir de bague nuptiale et d'anneau sigillaire. Car la bague des noces servait en même temps de sceau. Or, il est remarquable que la précieuse relique de Pérouse est ciselée dans l'onyx, sans aucun ornement et porte au côté un plat destiné à l'empreinte du sceau. C'est donc bien une bague conforme non seulement aux usages orientaux, mais même telle que les pauvres avaient coutume de s'en procurer. On conviendra que cette conformité aux données archéologiques est de nature à confirmer singulièrement l'authenticité de la relique, lors même que les arguments positifs feraient défaut à l'appui du récit que l'on va lire.

***

Après la mort de son saint époux, la Vierge fidèle garda avec un pieux attachement l'anneau nuptial qu'elle avait reçu de Joseph au jour de ses

1. Gen. 38, 18; Exod. 35. 22, etc. — 2. *Pædag* I. III, 11.

Digitized by Google

fiançailles et qui lui rappelait à la fois la plus étroite et la plus chaste des unions, la plus parfaite fidélité conjugale et le plus sublime dévouement paternel. Quand son heure fut venue d'aller rejoindre au ciel son Fils divin et son Époux, Marie laissa son précieux dépôt aux mains de son fils adoptif, Jean le bien-aimé, qui, à son tour, garda avec respect le pieux héritage.

Lorsque vers l'an 96 de notre ère, sous le cruel Domitien, l'apôtre se rendit à Rome, il emporta la bague de la Vierge pour réjouir la chrétienté de la Ville Éternelle par cette insigne relique de la Mère de son Maître. Le culte de l'anneau nuptial fut bientôt répandu à Rome, si bien que lorsque, sur l'ordre du César, Jean fut dépouillé de tous ses biens pour être jeté dans une chaudière d'huile bouillante, la bague sacrée vint à tomber aux mains des païens qui, témoins des hommages qu'on lui rendait et ne pouvant en pénétrer la cause, attribuèrent à l'anneau une force superstitieuse et s'en servirent comme de talisman. Elle demeura ainsi pendant soixante-dix ans à la cour des empereurs, jusqu'à ce que, une parente de Marc-Aurèle, appelée Mustiola, étant venue à embrasser la foi du Christ, Dieu inspira à la néophyte d'arracher la précieuse relique au culte sacrilège qui la profanait.

Animée d'un courage héroïque, la noble chrétienne ne recula devant aucun obstacle, et parvint à s'emparer du trésor. Aussitôt se dérobant par la fuite aux recherches des gens de la cour, elle gagna non sans grandes fatigues les montagnes de l'Étrurie, parvint aux bords du lac Trasimène et se dirigea vers l'antique Clusium, jadis célèbre par la puissance du roi Porsenna dont il gardait le tombeau. Là florissait une chrétienté nombreuse et fervente. Impatiente de confier à des mains sûres son précieux dépôt, Mustiola entre dans l'église où les fidèles sont rassemblés, les réjouit par le don de l'insigne relique et se joint à ses nouveaux frères dans la louange du Seigneur et la célébration des saints mystères. Cependant, semblable au cyclone qui ravage d'une province à l'autre les plus belles moissons, la persécution s'abattit bientôt de Rome sur l'Étrurie et Clusium devint le théâtre des plus sanglantes immolations. Mustiola, qui avait réussi à se dérober à la fureur des persécuteurs, mit son zèle et sa charité à visiter les chrétiens captifs et à les consoler en leur présentant l'anneau sacré de la Vierge. Un jour, tandis qu'elle remplissait ce pieux ministère, des bourreaux s'emparèrent de la courageuse vierge, la dépouillèrent et, armés de nœuds de plomb, la flagellèrent jusqu'à ce que, baignée dans son sang et le corps couvert de plaies, elle eût rendu le dernier soupir. Un prêtre dévoué, du nom de Marc, recueillit plein de respect le corps de la martyre et reconnut avec transport que l'anneau de la Vierge ne l'avait point quittée. Au bord du lac de Trasimène aux flots d'azur se trouvent des grottes formées des cavités naturelles du roc. C'est dans un de ces creux que le zélé prêtre ensevelit sainte Mustiola, et avec elle la bague sacrée, espérant ainsi la

Digitized by Google

dérober plus sûrement à la profanation des persécuteurs. Une inscription portant ces mots : « Ici repose la martyre Mustiola avec l'anneau nuptial de Marie, » fut placée à côté de la dépouille de l'héroïque chrétienne (1).

***

Les trois siècles des persécutions et d'autres encore s'écoulèrent et la tradition orale du culte de la bague de la Vierge se transmettait de génération en génération dans les chrétientés de Clusium et des pays d'alentour, sans que l'on sût au juste l'endroit qui recélait le trésor, lorsque vers l'an 800, des pâtres menant leurs troupeaux aux bords du lac, découvrirent la grotte abandonnée et presque remplie de terre et de décombres. S'étant mis à la débarrasser des matières dont le temps ou la précaution du prêtre Marc l'avaient comblée, les bergers donnèrent de la pioche contre le corps de sainte Mustiola et trouvèrent à ses côtés la tablette avec l'inscription, que les âges n'avaient point rendue illisible. Grande fut la joie dans la petite ville de Chiusi, qui s'était élevée sur les ruines de l'antique Clusium, ainsi que dans toute l'Étrurie, à la nouvelle de l'heureuse trouvaille faite par les bergers. La précieuse dépouille de sainte Mustiola et la relique de la Vierge furent portées en triomphe dans la ville; où le chapitre de la cathédrale devint dépositaire de l'incomparable trésor. Pendant plus de quatre siècles cette église eut le bonheur de posséder l'anneau sacré dont le culte devenait de jour en jour plus populaire et plus solennel; et rien n'aurait pu la décider à se dessaisir de ce dépôt précieux, si au XIIIe siècle, lorsque les premiers fils de Saint-François vinrent fonder à Chiusi un de leurs monastères, les magistrats clusiens n'eussent jugé que la seule marque capable d'exprimer l'enthousiasme avec lequel leur ville accueillait d'aussi saints religieux, était de leur offrir la bague nuptiale de la Mère de Dieu. Les fils de Saint-François devenus les héritiers du chapitre, le furent également de son culte pour la sainte relique. Une splendide chapelle fut construite en l'honneur de l'anneau de la Vierge, et pendant plus d'un siècle, chaque année, le 30 de juillet, une affluence extraordinaire de pèlerins, attirés par le bruit des miracles nombreux qui récompensaient la piété populaire, se rendait du sanctuaire de Notre-Dame des Anges, dit de la Portioncule, vers celui de la Madone de Chiusi.

***

Cependant, dans le couvent des fils de Saint-François, vivait, vers le milieu du XVe siècle, un moine du nom de fra Wintero, allemand d'origine ainsi que l'atteste son nom, et qui, soit que sa rudesse native l'ait exposé injustement aux malveillances de ses frères, soit qu'il eût commis des fautes

1. Voir les intéressantes publications de Bartolini : *le nove catacombe di Chiusi;* et de Cavedoni : *Ragguaglio di due cemeteri di Chiusi.* Le martyrologe romain fait mention au 3 juillet d'une « matrone Mustiola » martyrisée sous Domitien à Clusium avec un diacre du nom d'Irénée

Digitized by Google

réelles, comme la chronique semble l'insinuer, troublait la paix et la charité dans le monastère. L'animosité de ses frères contre lui allait si loin, qu'un jour, un calice étant venu à disparaître, fra Wintero fut accusé de vol, traduit devant les magistrats et condamné à la torture et à quarante jours de réclusion sévère. — C'en était trop pour la nature bouillante du pauvre *frate*. Wintero résolut de tirer de cet affront une vengeance éclatante : il a été puni injustement comme voleur, il commettra un audacieux larcin ; il dérobera au monastère qui le persécute sa richesse et sa gloire : la bague nuptiale de la Madone. A l'aide de moules en cire il se procure les trois clefs qui ouvrent la triple porte en fer donnant accès au reliquaire et dont la garde était confiée aux différents supérieurs du couvent. Quand ses mesures préparatoires sont prises, il entreprend d'exécuter son abominable dessein. Dans le silence de la nuit, lorsque tout dort dans le couvent, il se glisse furtivement dans le sanctuaire, ouvre les trois portes avec les clefs qu'il s'était fabriquées, puis à l'aide de mordants et de limes il entame les barres épaisses du reliquaire. Pendant plusieurs nuits consécutives il reprend avec une ardeur presque satanique cette opération sacrilège. Enfin, c'était la nuit du 13 juillet 1473, il achève de forcer la capsule d'argent qui renferme la précieuse relique, enlève la bague sacrée, et recouvre soigneusement le reliquaire de son voile brodé.

Le larcin était consommé. Joignant l'hypocrisie à l'audace, Wintero resta plusieurs jours encore au milieu de la communauté, sans faire semblant de rien, ne cherchant qu'une occasion de s'éloigner honorablement du couvent. Le voisinage de la fête de la Portioncule lui en offrit le prétexte. A force de prières et de larmes, fra Wintero obtint du prieur d'aller à Notre-Dame des Anges implorer le *gran perdono*.

Le 17 juillet, presque à la veille de la grande fête de la madone de Chiusi, à l'aube du jour, il s'éloigna du monastère, emportant le trésor de sa famille religieuse.

***

Plus malheureux que méchant, le pauvre frère, après avoir marché tout le jour, arriva à bout de fatigues et d'émotions vers la nuit tombante aux pieds des murs crénelés de Pérouse. Il chercha un gîte dans une auberge située près de la ville, espérant s'y refaire par un sommeil réparateur. Mais le repos le fuit pour faire place aux plus cruelles angoisses. Dans l'horreur des ténèbres, le malheureux fugitif reconnut l'image de son âme perdue. Dieu semblait à tout moment prononcer sa sentence et le précipiter dans l'abîme.

Agité, accablé de remords, épouvanté des suites de son sacrilège, le pauvre moine se tordait entre le désespoir, l'obstination et le repentir. Soudain le souvenir d'un ami, appelé *Luca*, se présente à son esprit troublé; un rayon de lumière traverse son âme. Aux premières lueurs de l'aube, fra

Digitized by Google

Wintero se lève, frappe aux portes de la ville, va droit à la demeure de son ami et le conjure de le rejoindre à la cathédrale où il a un grand secret à lui confier.

Là, dans un coin retiré du dôme, le pauvre fugitif fait à Luca, sous le sceau du secret, l'aveu de son crime et lui demande conseil. L'ami, tout ahuri à cette confidence, n'osant pas se prononcer lui-même dans une affaire de si grande conséquence, sollicite et obtient de pouvoir en conférer aussitôt avec un sénateur de la ville.

L'histoire ne nomme pas le magistrat plus rusé qu'intègre auquel Luca confia le secret du vol de la bague sacrée, après lui avoir imposé sous serment le plus rigoureux silence. Feignant de se défier d'un tel aveu, le sénateur exigea de Wintero qu'il lui remît la relique par l'intermédiaire de son ami. Luca alla, non sans crainte, porter cette réponse au pauvre *frate* qui attendait plein d'angoisses son retour dans un angle de la cathédrale.

L'anxiété, l'ouverture qu'il avait faite, le recueillement du lieu saint avaient achevé d'amollir le cœur du fugitif. Lorsqu'il apprit qu'il avait à se séparer du trésor de son couvent et à le remettre en des mains étrangères, le rude Wintero ne put se contenir davantage ; éclatant en sanglots, il arrosa de ses larmes la précieuse relique, puis, la remettant sans mot dire à son ami Luca, il disparut.

Mis en possession du précieux trésor, le sénateur pérugin garda le plus profond silence et se contenta de députer un courrier aux fêtes de Chiusi avec ordre de l'informer incontinent de tout ce qui s'y passerait.

***

Le soleil du 30 juillet se leva radieux sur la petite ville en fête. Plus nombreux qui jamais les pèlerins encombraient la chapelle de la madone et les abords du sanctuaire. L'heure de la cérémonie a sonné. Le cortège se dirige avec pompe vers la « cappella ». Magistrats, chanoines, religieux, prêtres et clercs entourent l'évêque de Sienne qui préside à la solennité.

Déjà les trois lourdes portes en fer ont roulé sur leurs gonds. Les regards de la foule impatiente sont fixés sur le reliquaire où la bague bénie, après une année de réclusion, va dans un instant apparaître à tous les yeux. On écarte le voile richement brodé, on lève le couvercle de la capsule d'argent, mais... ô stupeur, la châsse est vide.

Impossible de cacher le mystère. La désolante nouvelle se répand comme un souffle glacé dans les rangs du peuple consterné et abattu. Mais bientôt à un silence de mort répond un léger murmure qui grossit, grossit et éclate soudain dans une clameur de rage : « Fra Wintero ! Fra Wintero ! » Les magistrats tiennent conseil, et on décide de députer des courriers dans toutes les directions à la recherche du criminel.

***

Cependant au premier bruit du larcin, le messager du sénateur de

Digitized by Google

Pérouse, rapide comme l'éclair, avait informé son maître de la disparition de la bague sacrée. Sans perdre un instant, le magistrat avait convoqué le grand conseil, et aux applaudissements des membres de l'assemblée, il avait annoncé que la Providence venait de mettre leur ville en possession du précieux trésor. La joyeuse nouvelle s'était aussitôt répandue dans la cité pérugine dont les heureux habitants ne savaient comment traduire leur enthousiasme. Quel ne fut par l'étonnement des courriers de Chiusi, lorsque, franchissant les portes de Pérouse, ils trouvèrent la ville en fête et toutes les rues décorées de festons et d'oriflammes. Ils se font présenter au conseil des magistrats. Ceux-ci de leur répondre qu'il ne leur appartient pas de décider eux-mêmes une question à laquelle la ville entière porte un si vif intérêt et de proposer aux députés clusiens de convoquer le peuple en comices sur la grand'place de la cité. Bientôt on voit de tous côtés les corporations et les métiers, bannières et insignes en tête, se diriger vers le vaste marché qui présente l'aspect d'une immense mosaïque aux brillantes couleurs. Du haut du perron du palais communal, un des envoyés de Chiusi impose de la main silence à la foule et harangue en ces termes le peuple assemblé : « Pérugins, à la nouvelle du noir sacrilège qui a arraché à la ville de Chiusi son trésor et sa gloire, nous avons frémi d'horreur et sur nos rapides coursiers nous nous sommes élancés dans toutes les directions à la recherche du plus sacré de nos trésors. Grande a été notre joie d'apprendre que la Providence avait fait tomber en vos mains le précieux dépôt. Vous faites bien de lui rendre l'hommage d'une fête publique, car rien que de l'avoir possédé un jour est pour votre cité une gloire que ses rivales lui envieront à jamais. Cependant loin de vous, je le sais, l'intention criminelle de vouloir garder ce que le sacrilège nous a ravi. Je ferais injure, non seulement aux liens fraternels qui unissent Pérouse à Chiusi, mais surtout à la gloire du nom pérugin, synonyme de loyauté, si je doutais un instant de vos intentions. *Evviva la Madonna e l'annello di Chiusi !* »

.... Un silence d'étonnement accueillit d'abord ce discours artificieux ; puis bientôt, le murmure se leva de la foule et des voix retentirent de toutes parts : « A Dieu ne plaise que nous abandonnions ce que la Providence nous a donné ! Si vous voulez garder les bons rapports entre Pérouse et Chiusi, allez dire à vos magistrats qu'ils n'ont plus à nous parler de restituer la bague sacrée que le Ciel nous a remise. *Evviva la Madonna e l'annello di Perugia !...* »

***

Il fallut céder ; les courriers le comprirent et allèrent porter à leurs concitoyens cette réponse catégorique des comices de Pérouse. De nouvelles légations, voire les démarches du vénérable évêque de Sienne n'eurent pas plus de succès. Irrités, exaspérés, les Clusiens sortirent alors des bornes d'une attitude pacifique, et l'on vit le triste spectacle d'une lutte fratricide se

Digitized by Google

poursuivant pendant douze années entre les deux villes jadis amies, pour se disputer les armes à la main l'anneau nuptial de la Reine de la paix.

Qui donc mettra fin à ce triste différend à une époque troublée qui voyait régner presque dans toute l'Italie la discorde et la guerre civile? Ferrare, Gênes, Milan, Florence étaient le théâtre de l'insurrection; les Vénitiens levaient l'étendard de la révolte et Tarente tombait aux mains des Turcs. Rome même s'était insurgée contre son Pontife et Roi, Sixte IV, et le pape Innocent VIII se trouvait dans une position critique où les préoccupations semblaient devoir parfois l'emporter sur le droit. Les magistrats de Pérouse surent exploiter ces circonstances et arracher au Pontife, en prix d'engagements de fidélité, la faculté de garder dans leur ville la relique de la Madone. Force fut aux habitants de Chiusi de se soumettre à cet arbitrage sans appel.

Une magnifique chapelle dite des épousailles fut aussitôt affectée dans la somptueuse cathédrale de Pérouse au culte de la bague sacrée.

***

Cependant qu'était devenu notre pauvre *fra Wintero?* Rongé de remords et accablé de douleur il était allé implorer son *gran perdono* à N.-D. des Anges. Et là, songeant aux moyens d'échapper le plus sûrement aux châtiments qui le menaçaient, il se résolut de retourner à Pérouse, dans l'espoir que la ville n'oublierait pas ses droits à sa reconnaissance. Mal lui en prit. Les religieux du couvent franciscain refusèrent de l'admettre. Incarcéré comme vagabond, il fut traduit en justice et les juges, malgré son repentir et ses aveux sincères, le traitant à la fois de sacrilège et d'imposteur, le condamnèrent à un cruel et long emprisonnement.

Depuis bientôt dix-huit mois le pauvre moine repentant gémissait dans les fers, frappé par la justice de Dieu et oublié de la reconnaissance des hommes, quand le peuple de Pérouse, se transportant en foule devant le palais des magistrats, réclama la mise en liberté de son grand bienfaiteur. *Fra Wintero*, devenu soudain un héros, fut porté en triomphe par toute la ville et la cité, lui décrétant une pension à vie, lui offrit une demeure avec chapelle pour le reste de ses jours. Il y vécut vingt ans encore dans la plus grande piété et eut la joie de voir sa modeste retraite devenir le berceau d'une des plus glorieuses écoles d'art chrétien que l'Italie ait produites. La maison de *fra Wintero* en effet n'est autre que le célèbre *Gambio* (maison de change) avec la chapelle de *San Giovanni* (Saint-Jean) que Pierre Pérugin, Ingegno et le jeune Raphaël ont immortalisé par leurs admirables fresques.

Cependant le moine devenu vieux ne put voir l'achèvement de ces travaux artistiques. Ses obsèques furent une démonstration imposante à laquelle toutes les autorités de la ville se firent un devoir de prendre part. La dépouille mortelle du religieux fut déposée dans la cathédrale, dans la chapelle des Épousailles, à l'endroit même où il avait fait ses premiers aveux

Digitized by Google

à son ami Luca. Une inscription gravée sur la pierre tombale relatait l'histoire si orageuse de *fra Wintero* et l'origine du culte de l'anneau de la Vierge dans le dôme de Pérouse.

***

Depuis cette époque jusqu'à nos jours la précieuse relique n'a cessé d'y être l'objet de la vénération du peuple fidèle accouru, le 30 juillet, de tous les points de la péninsule. A la fin du dernier siècle, il est vrai, de nouveaux barbares, partis de la Gaule, se jetèrent sur l'Italie et s'abattant sur Pérouse comme une trombe, ravagèrent le dôme et la chapelle de la Madone des épousailles, arrachèrent le pauvre moine à son tombeau, et enlevèrent de l'autel le chef-d'œuvre de Raphaël représentant les épousailles de la Vierge ainsi que le précieux reliquaire dont on avait eu l'heureuse précaution d'ôter la bague sacrée. Mais ce pillage ne put interrompre le culte séculaire de la relique, culte que le Ciel a consacré par les guérisons nombreuses, de maux d'yeux surtout, qui ne cessent de se produire par la vénération du « *sagro annello* ». Lorsque, au jour marqué pour la fête, l'archevêque de Pérouse, après s'être rendu en cortège pompeux au sanctuaire des épousailles, montre à la foule pieuse le reliquaire contenant la bague de Marie, des acclamations enthousiastes, qui rappellent les fêtes de saint Janvier à Naples, éclatent de toutes parts et les cris cent fois répétés de « *Evviva Maria, evviva la Madonna* » font vibrer les voûtes sonores du dôme majestueux.

Il est intéressant de songer que notre saint Père le Pape Léon XIII, comme cardinal archevêque de Pérouse, a souvent présidé à cette touchante cérémonie.

Daigne la Vierge fidèle garder le Pontife du Saint-Rosaire aussi longtemps sur le trône de Pierre, qu'elle le garda sur le siège glorieux de Pérouse (1).

Daigne la Vierge, Mère du bel amour, par le lien virginal qui l'unit au plus fidèle des époux, unir à jamais nos cœurs au divin Époux des âmes !

NOUVELLES BÉNÉDICTINES.

UN JUBILÉ. — Le 18 décembre dernier, Son Éminence le cardinal Pitra, O. S. B. sous-doyen du Sacré-Collège et bibliothécaire de la sainte Église romaine, a célébré à Porto, dans la basilique de son antique église suburbicaire, le cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale. La veille avant de partir pour le siège de son évêché, Son Éminence avait reçu les hommages et les félicitations de tout le personnel de la

1. Le Saint Père venait de célébrer son jubilé de 25 ans d'épiscopat lorsqu'il fut élevé au suprême pontificat.

Digitized by Google

bibliothèque vaticane placé sous ses ordres. Elle a accueilli les congratulations et les souhaits de ses subordonnés avec une profonde gratitude et leur a offert à chacun un exemplaire d'un gracieux opuscule, composé pour cette heureuse circonstance par le savant archéologue chrétien, M. le commandeur de Rossi. Pour la fête même, le digne jubilaire aurait pu faire appel aux nombreux amis que sa science et ses vertus lui ont acquis dans les diverses parties de l'Europe. Il a préféré se souvenir qu'il a jadis été moine bénédictin et que la modestie d'une fête de famille convient mieux à la situation présente : il s'est donc entouré en quelque sorte de sa famille religieuse en invitant à la fête les trois abbés de la congrégation bénédictine de France, dont il est le protecteur officiel, après en avoir été le membre le plus illustre. Par un touchant rapprochement, il a conféré, ce jour-là même, l'ordre de la prêtrise à l'un des plus jeunes profès de la même congrégation, au R. P. Bourgeois, de l'abbaye de Sainte-Madeleine de Marseille.

Puisse l'illustre cardinal jouir encore pendant de longues années des bénédictions nouvelles que sa fête jubilaire lui a méritées et continuer par de nouveaux travaux à glorifier l'Église et son saint Ordre !

***

UNE AUDIENCE DU PAPE. — Quatre jours après, Sa Sainteté Léon XIII a daigné admettre à une audience privée, à laquelle Elle avait invité le R^me^ Père Abbé du Mont-Cassin, les Abbés et moines bénédictins de la Congrégation de France venus à Rome pour les noces d'or du Cardinal. C'est Son Éminence elle-même qui les a conduits. D'après le témoignage d'un personnage distingué, qui était présent, Sa Sainteté toujours si pleine de bienveillance, s'est montrée bonne et affectueuse au-delà de toute expression. Dans cette audience qui a duré plus d'une heure, Léon XIII a eu quelques paroles flatteuses pour l'éminent jubilaire et a manifesté une fois de plus sa vive affection pour la France et son ardent désir de voir ce beau pays reprendre ses antiques traditions et sa glorieuse prospérité d'autrefois. Mais Sa Sainteté s'est entretenue surtout de l'ordre de Saint-Benoît et du projet d'un collège bénédictin de Saint-Anselme. Elle a dit, entre autres choses, qu'Elle voulait un collège, un grand collège et qu'Elle attendait pour la réalisation le concours et la coopération de toutes les congrégations bénédictines qui sont affiliées à celle du Mont-Cassin ou qui participent à ses privilèges.— Qu'Elle voulait cela pour l'honneur de la sainte Église et aussi pour la gloire de l'ordre qu'Elle a souverainement à cœur de voir fleurir. Le Pontife a manifesté alors la grande vénération qu'il a pour le glorieux berceau de l'Ordre, le Mont-Cassin, et il engagea les assistants à y aller en pèlerinage, comme il convient, disait-il, à tout fils de saint Benoît. Ensuite Sa Sainteté a donné avec la plus paternelle affection sa bénédiction pour le cardinal, pour tout l'ordre et pour ceux qui étaient présents. Si grandes avaient été la bonté de Léon XIII et la cordialité des procédés avec lesquels il nous avait entretenus, dit ce même témoin, que

Digitized by Google

nous partimes avec l'impression comme si nous avions assisté à la conférence d'un abbé avec ses moines plutôt qu'à l'audience d'un Souverain et d'un Pontife suprême.

Puissent ces consolantes nouvelles être un nouveau et puissant stimulant pour tous les enfants et amis de saint Benoît et les engager à faire d'incessantes et ferventes prières pour que l'Auteur de tout bien bénisse le grand projet de son Vicaire et le mène à une parfaite réalisation pour la gloire et l'honneur de la Sainte Église !

***

LES MARTYRS ANGLAIS. — Le 29 décembre dernier, la Sacrée Congrégation des Rites a donné un décret autorisant le culte de 54 martyrs anglais. Deux cent soixante et un autres, dont la cause est introduite, seront déclarés vénérables. On sait que Grégoire XIII avait accordé l'autorisation de peindre les images de ces martyrs dans l'église du collège anglais de Rome. Se basant sur ce fait qui était par lui-même une autorisation de culte, la Sacrée Congrégation a déclaré qu'il y avait lieu d'accorder le titre de bienheureux à ces martyrs et de leur rendre les honneurs des autels. Sur cette fresque de Pomarancio sont représentés trois abbés et quatre moines bénédictins, avec l'inscription suivante : « *Tres sancti abbates O. S. B. cum aliquibus monachis.* » On s'attendait à les voir mettre au nombre des bienheureux. Mais jusqu'ici on ne s'est point occupé d'établir l'identité de ces personnages, surtout qu'il y a sept ou huit membres de la famille de Saint-Benoît qui peuvent jouir de cet honneur. Toutefois il n'est pas difficile de reconnaître dans ces abbés ceux de Glastonbury, de Reading et de Colchester, dont les deux premiers furent martyrisés avec deux de leurs moines. Il s'agit à présent d'établir l'indentité de ces martyrs. La chose ne semble point difficile, mais c'est un retard. Nous apprenons que les moines de la congrégation anglaise s'occupent activement de cette affaire et nous avons l'espoir que les fils de Saint-Benoît seront bientôt en possession du culte accordé à leurs compagnons de martyre. Parmi les nouveaux bienheureux, nous aimons à signaler que Thomas Morus, le grand chancelier d'Angleterre, était affilié à l'ordre de Saint-Benoît par les liens de la confraternité. Nous reviendrons plus tard sur ce point en donnant un travail détaillé sur les martyrs bénédictins en Angleterre.

***

DANS LES MISSIONS. — Une de nos abonnées nous adresse la communication suivante qui, nous n'en doutons pas, édifiera et réjouira aussi tous nos lecteurs amis de saint Benoît :

Amélie-les-Bains (Pyrénées Orientales).
25 décembre 1886.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Le Bon Dieu veut donner des étrennes aux enfants et aux dévots de saint Benoît pour les réjouir et exciter leur zèle. Voici deux lettres que je

Digitized by Google

reçois, et les nouvelles qu'elles m'apportent sont trop heureuses pour ne pas les leur communiquer par l'organe du *Messager des Fidèles*. J'espère avoir des détails fort intéressants de ces deux stations placées sous la protection de notre Bienheureux Père, détails que je me ferai un devoir et un bonheur de leur communiquer également. Il serait bien nécessaire d'envoyer aux deux missionnaires une bonne provision de médailles indulgenciées à distribuer à leurs chrétiens. . . . . .

Daignez, etc....

V. b. h. s.
Alph^me^ O. M.

Voici ces deux lettres :

Canton, 15 novembre 1886.

« Je veux vous dire tout de suite que la chapelle de Saint-Benoît est non seulement commencée, mais à peu près finie. J'avais beaucoup d'inquiétudes en en posant la première pierre : tout s'est passé dans le plus grand calme. Il faut vous avouer que, selon votre promesse, j'ai choisi un des centres les plus indisciplinés pour la bâtir, sur un emplacement où tout avait été détruit en 1884. Les notables précédemment hostiles, ont promis leur protection dès le principe, et en effet, les travaux se sont poursuivis sans aucun accident.

Vive saint Benoît ! C'est certes bien à lui que nous devons ce changement ! Sans votre lettre, je n'aurais jamais osé entreprendre sitôt les travaux. J'ai déjà livré au missionnaire chargé de ce district tous les linges d'autel qui m'avaient été envoyés pour cette future chapelle. Elle ne sera pas splendide ; avec une petite chambre pour le prêtre, le devis de cette chapelle ne s'élèvera pas à plus de 4000 fr. »

✠ A. Chausse, Évêque.

Zanzibar, 23 novembre 1886.

« Je crois vous faire plaisir en vous apprenant sans retard que notre saint évêque, Mgr de Courmont, venant de fonder une nouvelle station, il l'a mise sous le patronage de saint Benoît, comme sa lettre vous l'avait laissé espérer. Sa promesse a donc été tenue, et je dois ajouter, avec une grande foi en la puissance de ce grand saint, que nous nous efforçons de faire connaître ici parmi les chrétiens. Ce dernier voyage de Monseigneur, en compagnie du R. P. Le Roy, a été des plus providentiels : bonne santé pendant les deux longs mois d'absence, température favorable, et enfin la rencontre d'un emplacement exceptionnel pour y planter la croix du divin Sauveur.

« Nos bonnes religieuses de Zanzibar et de Bagamoyo font prier sans relâche leurs enfants, parce qu'elles comptent sur le grand saint Benoît pour le retour de ces pauvres égarés qui viennent d'Europe pour mourir dans leur hôpital... »

Digitized by Google

L'ABBAYE DE SAMOS EN ESPAGNE. — Nous empruntons les détails suivants à l'excellente *Downside Review* (1886, n° 3, pp. 202-203), publiée par les Bénédictins anglais de Downside. C'est un extrait d'un récit de voyage fait récemment en Espagne par un moine de la congrégation anglaise : « De Léon, je pris pour but prochain de mon pèlerinage l'abbaye restaurée de Saint-Julien de Samos.... Je dois faire observer que ma visite à Samos était tout à fait inattendue ; aucun de ceux à qui j'en avais parlé n'y avait été et je ne pouvais me figurer quelle sorte de place c'était ; je savais tout au plus que quelques-uns des membres survivants de l'ancienne congrégation bénédictine d'Espagne s'y étaient réunis et avaient repris la vie de communauté, environ cinquante ans après la suppression de leurs monastères en 1835. Malgré ma qualité d'étranger, je pense que jamais fils de la maison ne recevrait un accueil plus chaleureux que celui que me firent le vénérable abbé et ses moines. Comment vous dépeindre ces saints vieillards qui, à la fin de leurs jours, ont abandonné de hautes et honorables positions pour reprendre la sévère observance qui a toujours distingué l'ancienne congrégation espagnole. A part Mgr Salvado, aucun bénédictin n'avait pénétré dans cette retraite sacrée. Depuis quatre ou cinq ans l'œuvre s'est consolidée, et les sept héros, qui s'étaient réunis pour cette restauration, tous septuagénaires, ont eu la joie de voir de plus jeunes frères perpétuer leur vénérable congrégation, à laquelle, nous bénédictins anglais, nous devons tant (1). J'aimais à constater parmi eux quelques petits traits, des points de l'observance, qui nous sont familiers ; leur habit de chœur et celui des frères convers ressemblent à ceux que la tradition et l'usage ont consacré dans notre congrégation.

Et quelle sorte de vie mènent ces moines dans leur solitude au milieu des forêts et des montagnes ? J'avoue qu'elle me sembla être toute de dévotion. Ils commencent leur journée à 4 h. ½, heure à laquelle se disent les premières messes privées. Deux heures plus tard ils se réunissent au chœur pour Prime, qui est suivie d'une méditation d'une demi-heure, puis de Tierce ; à 10 heures la messe conventuelle suivie de Sexte et de None. Le dîner est à midi ; à 3 heures Vêpres, Complies, puis une prière mentale d'un quart-d'heure. Les moines récitent alors dans le cloître diverses parties du petit Office de la Vierge ; de 7 ½ à 9, Matines et Laudes, puis une petite méditation suivie des autres parties de l'Office de la Vierge. Le souper est au quart de neuf heures ; la journée se termine par une prière privée à l'église, avant que la communauté aille prendre son repos.

1. On m'excusera, j'espère, de donner ici les noms des membres de la communauté lors de ma visite : Dom Gaspar Gregorius a Villaroel, abbé (profès de Cella Nova) ; D. Grégoire Santiago, Prieur (profès de San Domingo de Silos). D. Fruilan Gonzalez (profès de Cella Nova) ; D. Léandre Moreno, maître des Novices (profès de Duemas dans la vieille Castille) ; D. Pedro Perez (de Najara) ; D. Joseph Alvarez (d'Espino près Burgos) ; D. Placide Menendez (de Coreas en Asturies). La nouvelle génération se compose de D. Joseph Cadiz, D. Léandre Ledo, D. Angelo Fernandez, prêtres, D. Innocent Réal, novice et de trois frères convers.

Digitized by Google

L'office est récité lentement et avec dignité ; jeunes et vieux restent toujours debout, sauf pendant la lecture des leçons (Reg. C. XI). C'était pour moi une grâce que d'assister à ces offices avec de tels frères et dans un tel lieu. L'église est une magnifique construction de grandes et remarquables proportions. Je ne puis mieux la comparer qu'à Saint-Paul de Londres, toutefois le dôme en est plus petit. L'abbé de Saint-Julien, avant la suppression, exerçait une autorité quasi-épiscopale ; soixante-dix paroisses étaient soumises à sa juridiction et visitation. Le monastère jouit autrefois d'une grande réputation de science : ce fut là que pendant plusieurs années étudia et enseigna le célèbre dom Benoit Feijoo, un des meilleurs critiques et des plus féconds écrivains du siècle dernier. Sous l'abbé actuel les études ne sont point négligées. Son nom n'est point inconnu en Angleterre, car il y a trente ans, il était professeur de théologie au collège anglais de Valladolid, lorsqu'il y occupait les charges d'archidiacre et de secrétaire sous deux archevêques de cette ville. Les Pères comptent ouvrir prochainement un petit collège, soit à Samos, soit à Lerez, autre monastère restauré par eux près de Vico. Il y a assez de place à Samos pour une petite université. Les bâtiments de l'abbaye consistent en deux grands carrés, avec trois rangées de cloîtres de chaque côté. La majeure partie est en mauvais état ; il y a cinq ans, quand les moines reprirent possession du monastère, il n'y avait que deux chambres habitables. Peu à peu, on a restauré, on a mis des planchers, des vitres aux fenêtres, et les ruines disparaissent. Une rivière au cours rapide longe la grande aile du sud ; de tous côtés s'élèvent de belles collines couvertes de bois et de jardins, qui font de Saint-Julien un des plus charmants sites de l'Espagne du Nord. Ce fut avec regret que je pris congé de ce vénérable monastère et de ses bons habitants, mais je devais poursuivre ma route vers le tombeau de Saint-Jacques de Compostelle, but de mon pèlerinage. »

CORRESPONDANCE AMÉRICAINE.

Saint-Meinrad, octobre 1886.

JE serais presque tenté d'envoyer cette fois à mes honorables amis d'outre-mer, les lecteurs du *Messager*, une vaste mosaïque composée de nombreux comptes-rendus. Il y aurait à citer des poses de première pierre, des bénédictions, des consécrations de grandes et de petites églises, des érections d'écoles, orphelinats et hôpitaux dans presque toutes les parties de l'Union. Mais l'énumération de toutes ces localités n'offrirait qu'un médiocre intérêt. Je signalerai donc en général que cette année a été tout particulièrement remarquable par les vastes et imposantes constructions qui font connaître l'activité de notre église pour le développement extérieur ; tandis qu'au point de vue du progrès intérieur cette année jubilaire marquera un pas important dans la construction de son édifice spirituel et aura ressuscité le sentiment religieux chez bien des particuliers et dans des paroisses entières. Peu de communes des États-Unis, en effet, auront été privées cette

Digitized by Google

année des grâces inappréciables d'une mission. Les villes comme les campagnes sont le théâtre du zèle des ordres religieux : surtout de la Compagnie de Jésus, de la Congrégation du Très-Saint-Rédempteur, et des fils de saint Dominique et du Patriarche séraphique. Ces derniers exercent aussi un fécond apostolat au moyen du tiers-ordre de pénitence. C'est vraiment une année de bénédiction, de grâce, de triomphe. C'est avec un nouveau courage et avec une nouvelle confiance, avec le joyeux espoir du triomphe final de notre cause que nous continuons à combattre le bon combat, jusqu'à ce que par la grâce de Dieu et la douce et victorieuse influence de notre sainte Église, dans toute la vaste étendue du territoire de l'Amérique du Nord, de la Floride, de l'Alaska, d'un Océan à l'autre, toutes les âmes viennent se grouper autour de l'éternel et grand Prince de la paix, notre Seigneur et Sauveur.

Ce que nos missionnaires peuvent faire pour la propagation de la foi parmi les sauvages du Nord, ils le font. Un exemple entre mille. L'infatigable archevêque Mgr Seghers, votre illustre compatriote, dont j'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion de parler, a entrepris une grande tournée apostolique dans l'Alaska en compagnie des RR. PP. jésuites Tosi et Rabaut. Il s'agit de la fondation d'une grande mission centrale de la Sainte-Croix dans ce territoire lointain, immense et inhospitalier. Les journaux parlent déjà de désagréments et difficultés qui barrent la route à l'apôtre de l'extrême Nord-Ouest.

Chez les Nègres la situation semble également devenir plus favorable pour l'Église catholique. A Cincinnati ils publient à présent dans un esprit catholique avoué l'*American Tribune*, qui n'est à la vérité qu'un modeste journal hebdomadaire, mais spécialement destiné aux Nègres et qui exercera, nous l'espérons, une grande influence sur les pauvres noirs. Récemment est arrivé dans les États-Unis un jeune prêtre nègre, formé à Rome, le Révérend Auguste Tolton. Il s'est chargé de la commune nègre de Quincy, dans l'Illinois. Issu d'une famille d'esclaves, à laquelle la dernière guerre civile rendit la liberté, il vint avec ses parents à Quincy. Mgr Baltes, évêque de Alton, envoya à Rome le jeune Tolton qui promettait beaucoup. Après six années d'études, celui-ci a reçu l'ordination sacerdotale le 19 juin de cette année. Il existe ici une association de Saint-Pierre Claver, dans le but spécial de secourir les Nègres. A Baltimore paraît tous les trimestres « l'Avocat de Saint-Joseph » *(Saint-Joseph's advocate)*, publié par les Pères du Sacré Cœur de la société des Missions Étrangères de saint Joseph *(S. Joseph's Foreign Missionary society of the Sacred Heart)*. Cette revue rend compte des missions établies pour les noirs dans les États-Unis. Les prêtres de cette société viennent de *Mill-Hill-College* en Angleterre. Dans la Géorgie, voilà des années que les Bénédictins de Skiddaway Island et de Savannah se dévouent à la race indigène. C'est dans ce même État que viennent de s'établir les pauvres Claires du Yorkshire, dont la maison-mère était primitivement à

Digitized by Google

Bruges. Un autre terrain qui va être défriché avec zèle est le territoire souillé par les scandales des Mormons, l'Utah, qui, situé près du grand lac salé, se trouvait jusqu'à présent soumis à l'administration provisoire de Mgr l'archevêque de San Francisco. Le Révérend L. Scanlan, recteur de l'église Sainte-Magdeleine dans la Ville-du-Lac Salé, capitale du territoire, a été nommé vicaire apostolique de l'Utah. J'espère pouvoir vous donner dans ma prochaine correspondance de plus amples détails sur la situation de l'église catholique dans ces contrées. En même temps le nouveau diocèse de Syracuse était créé dans l'Est, et détaché du diocèse d'Albany, dont l'évêque, Mgr Mc Neirny, a reçu lors de sa dernière visite à Rome la grande croix de l'ordre du Saint-Sépulcre. Comme évêque du nouveau diocèse, est désigné P. A. Ludden, vicaire général de Troy N. Y. La consécration du nouvel évêque, Mrg Frédéric Katzer, a eu lieu à Greenbay-Wisc. le 21 septembre. L'Église américaine pleure la mort subite de Mgr Jérémie Shanahan, évêque de Harrisburg en Pensylvanie, décédé le 17 septembre. Si nous ajoutons ici la perte qu'a subie le 24 août l'Église de Lima en la personne de son respectable archevêque, Mgr F. Orneta y Castrillon, ce n'est que pour rendre hommage aux regrets unanimes manifestés à l'égard du défunt : comme dernière consolation, il avait encore eu la joie de célébrer en grande pompe le centenaire de l'aimable sainte Rose de Lima.

Mgr Straniers, ablégat papal, qui a apporté la birette cardinalice à Son Éminence le cardinal-archevêque de Baltimore, a fait un voyage circulaire dans les États-Unis : reçu partout avec les plus grands honneurs, il a pu se convaincre de ses propres yeux de la prospérité de la nation et de l'Église. Le 23 août, dans une imposante cérémonie, il plaça la première pierre de l'hôpital Saint-Vincent à Santa Fé dans le Nouveau-Mexique. A la mi-octobre, il retournera à Rome, accompagné de Mgr Keane de Richemond et de Mgr Ireland de Saint-Paul.

Dans l'ensemble, il est indéniable que la place de l'Église catholique parmi les nations est de jour en jour mieux reconnue, même des dissidents. Ce progrès marche évidemment de pair avec la décadence du protestantisme et de ses sectes. Si les non-catholiques veulent encore trouver quelque consolation et quelque force dans leurs convictions religieuses, ils ont nécessairement besoin de fixer et d'établir un système solide. Si donc une des revues littéraires (non-catholiques) les plus en vogue, la *North American Review*, ouvre ses colonnes à des articles intitulés : « *Why am I a catholic ?* » (Pourquoi suis-je catholique ?) articles émanés de la plume claire et énergique d'un jésuite, n'est-ce pas un signe que peu à peu le terrain de la lutte se déplace, qu'il ne s'agit plus de foi ou d'incrédulité, mais de catholicisme ou d'incrédulité ? Et que dire en présence des paroles suivantes écrites dans l'*Indépendant de New-York*, par Randolph S. Foster, « Révérendissime Évêque » de l'Église épiscopale méthodiste : « L'Église (catholique romaine) présente l'organisation la plus compacte et la plus puissante

Digitized by Google

qui ait jamais été établie parmi les hommes.... Elle est jusqu'à nos jours aussi puissante que jamais sous les rapports essentiels. Son trône épiscopal sur les bords du Tibre ébranle toujours le monde.... Les efforts de nos missionnaires sur son domaine ont eu jusqu'à présent pour résultat de gagner une vingtaine de mille convertis : cette diminution appréciable de son troupeau, ne cause pas plus de vide dans l'Église catholique que la perte d'un cheveu sur la tête. »

Un autre signe du temps, c'est de voir peu à peu les non-catholiques eux-mêmes payer aux mérites des missionnaires catholiques le tribut de leurs hommages, comme l'a fait le sévère organe des Calvinistes de la Nouvelle-Bretagne, le *Congrégationaliste*, à l'égard du célèbre prince Démétrius Gallitzin, l'Apôtre de la Pensylvanie occidentale. C'est, je pense, un fait sans précédent que de voir dans l'Amérique du Nord une université de l'État accorder les honneurs académiques à un prélat catholique. Or, dernièrement, à Philadelphie, l'université de Pensylvanie a conféré le grade de docteur en arts libéraux (L. L. D.) à Mgr Ryan, archevêque de cette ville.

Je pourrais de nouveau signaler d'importantes conversions, mais je n'en citerai qu'une. Le professeur d'hébreu au séminaire presbytérien allemand d'apologétique, M. Emmanuel Casanowitz, né en Russie de parents juifs, a été reçu le 12 septembre dans le sein de l'Eglise catholique. Deux autres convertis, jadis ministres épiscopaux, MM. Clark et Nears, ont récemment reçu l'ordination sacerdotale.

Un intéressant résumé fait par Rand de « l'*Atlas du monde* » de Mc Nally trouve ici sa place. Dans 26 États et 6 territoires des État-Unis, les catholiques ont une énorme majorité numérique sur chacune des sectes protestantes en particulier. C'est dans la Caroline du Nord, qu'ils sont le moins nombreux : 13 sectes protestantes y ont, chacune prise à part, un plus grand nombre de membres. Dans l'Arkansas les catholiques occupent le 6e rang, dans le Mississipi et la Caroline du Sud le 5e, dans la Virginie et le Tennessee le 4e, dans la Virginie occidentale, l'Alabama, la Géorgie, la Floride, le Wyoming, l'Idaho et le territoire indien le 2e. Cette statistique montre également combien il reste à faire.

Le 27 octobre, les archevêques du pays ont eu une réunion à Baltimore sous la présidence de Mgr le cardinal-archevêque de cette ville ; on croit que les prélats ont traité la question ouvrière, spécialement la question de la licéité des associations ouvrières, telles qu'elles se sont constituées dans le pays, notamment sous le titre de « Knights of labor ». Le président de la grande association ouvrière (Knights of labor), Terentius Powderly, est un catholique pratiquant. On est très curieux de connaître le résultat des délibérations, d'autant plus que l'épiscopat canadien a cru devoir interdire les associations ouvrières, telles qu'elles sont établies dans l'Amérique septentrionale anglaise.

Digitized by Google

Les anarchistes de Chicago ont été condamnés à périr de la main du bourreau. Le danger n'est pas pour cela conjuré. Nous catholiques, nous avons en conséquence à nous armer de la prière et à marcher au-devant du péril menaçant, à la tête d'une nouvelle levée d'hommes franchement catholiques. C'est donc surtout l'érection de nouvelles écoles paroissiales, l'organisation, la direction, l'amélioration d'écoles déjà existantes, qui est l'œuvre du moment. Mgr Eder de Cincinnati, dans sa lettre pastorale du 29 août, a porté l'attention sur un autre point de la plus haute importance et qui, en général, est beaucoup trop laissé dans l'ombre: sur les efforts à faire pour réprimer dès la jeunesse le vice national des jurons et établir une réparation permanente pour les nombreux blasphèmes.

Dernièrement se sont réunies à St-Louis les diverses associations catholiques de secours pour les Tchèques aux États-Unis. Le Rév. Hessoun, curé de l'église tchèque de St-Louis, s'est acquis de grands mérites en travaillant à l'union, l'organisation et l'amélioration des catholiques tchèques aux États-Unis. Peu auparavant l'association centrale de secours des catholiques romains allemands a tenu sa réunion à Toledo, Ohio.

On y a décidé que pour la prochaine réunion à Chicago, on convoquerait une assemblée générale des catholiques à l'instar des assemblées allemandes. Si l'on veut bien s'y préparer et s'en occuper, cela pourrait bien être un pas en avant dans le bon chemin. P. B., O. S. B.

LE PÈLERINAGE DE SAINT-BENOIT A MAREDSOUS.

Actions de grâces du mois.

N jeune homme remercie saint Benoît d'une grande faveur qu'il a obtenue par son intercession, malgré de grandes difficultés.

2. MON RÉVÉREND PÈRE, « Je souffrais des yeux au point que j'étais devenue presque aveugle. J'ai fait le pèlerinage de votre Bienheureux Père avec confiance, et j'ai pu reprendre mes travaux ordinaires. Grâces lui soient rendues par tous et toujours ! »

3. MON RÉVÉREND PÈRE, Je viens de nouveau remercier saint Benoît pour la grâce de l'insigne guérison obtenue à mon fils par sa puissante intercession. Il souffrait d'une façon extraordinaire d'une toux que rien ne pouvait arrêter. Le cinquième jour après avoir demandé du secours à votre saint Patron, cette toux s'arrêta net et finit brusquement comme elle était venue. Il reste seulement quelque germe du mal, et nous faisons une neuvaine, confiant que notre glorieux Protecteur parachèvera son œuvre. Veuillez, s'il vous plaît, dire une messe d'actions de grâces et bénir avec nous votre Bienheureux Père par qui Dieu fait ainsi éclater sa miséricorde.

Recommandations.

Une réconciliation d'où dépendent les intérêts spirituels de plusieurs familles — Un père de famille à toute extrémité. — Plusieurs vieillards infirmes et

Digitized by Google

ayant besoin de conversion. — Les intérêts spirituels et temporels de plusieurs personnes. — Quinze malades. — Plusieurs défunts. — Des enfants. — Une communauté extrêmement éprouvée. — Trois paroisses où le mal est très violent. — Un jeune homme demandant un emploi. — De jeunes militaires très exposés. — Plusieurs intentions spéciales. — Trois pauvres aliénés. — Plusieurs affaires temporelles. — Plusieurs personnes sujettes à de grandes nécessités et afflictions. — Deux examens. — Protection contre maléfices. — Six personnes souffrant d'infirmités diverses. — Des parents recommandent leur jeune fils malade à l'illustre patron et fondateur saint Benoît et implorent sa protection pour eux et pour leur famille.

BIBLIOGRAPHIE.

Histoire du Cartésianisme en Belgique, par M. l'abbé G. MONCHAMP, docteur en philosophie et théologie, professeur de philosophie au petit séminaire de Saint-Trond.

Couronné par l'Académie de Belgique, ce mémoire mériterait une analyse détaillée, tant il est recommandable par le sujet et la manière magistrale dont l'auteur l'a traité. Pour se convaincre de l'importance de cette histoire au point de vue de la philosophie, il suffit de remarquer que la Belgique occupait au XVIIe siècle une place toute privilégiée dans le monde scientifique; tant à cause du renom de l'Université de Louvain qu'à cause de la liberté de nos institutions, qui favorisaient l'éclosion des controverses et l'avancement des sciences.—Nous n'avons pas à tracer ici le portrait du novateur de génie qui devait, par la hardiesse de ses vues, la simplicité de ses moyens, la fascination de son style et le brillant de ses connaissances scientifiques, opérer dans la philosophie une véritable révolution. Nous renvoyons au résumé lucide par lequel M. Monchamp termine son remarquable ouvrage. Le développement du système du grand philosophe français, les enthousiasmes et les oppositions qu'il rencontra, les résistances, voire les condamnations qu'il provoqua, l'école nouvelle éclectique à laquelle il donna naissance : tel est le vaste tableau historique que le savant professeur embrasse dans le cadre de son beau mémoire. On y voit d'une part les Reneri, les Van Gutschoven, les Geulinx, les Philippi défendre avec passion les nouvelles idées et railler les doctrines du Stagirite ; de l'autre les Plempius, les Froidmont, les Campton, les De Decker, les Ansillon, les Billuart, venger Aristote et l'École des injures des « nouveaux épicuriens » et montrer la légèreté, l'incohérence, l'inconséquence et surtout les dangers théologiques du cartésianisme. Entre ces deux courants opposés, se forme bientôt une école éclectique qui, abandonnant volontiers le système péripatéticien, sauf peut-être les matières voisines du dogme, accueille avec franchise et reconnaissance les découvertes physiques et mathématiques de l'immortel inventeur de la géométrie analytique sans toutefois admettre toutes ses théories philosophiques, par exemple, son doute, son automatisme, etc. Ces trois partis composent en quelque sorte un parlement philosophique dont les péripatéticiens, Plempius à leur tête, occupent la droite *conservatrice;* les éclectiques, conduits par le Jésuite Ignace Der Kennis, le centre *indépendant;* enfin les cartésiens présidés après la mort du philosophe, par Van Gutschoven et Geulinx, la gauche *libérale*, dans le vrai sens du

Digitized by Google

mot bien entendu. Les savants médecins, physiciens et mathématiciens siègent la plupart à gauche, les philosophes ont une tendance vers le centre et les théologiens vers la droite. On voit fidèles à l'Ecole les dominicains, les récollets figurer au banc des conservateurs, les tertiaires Bogards et les oratoriens se grouper à gauche et les jésuites, quoique répandus un peu partout, affectionner les sièges indépendants. Ce sont les annales intéressantes au plus haut point de ce parlement de philosophes que M. Monchamp offre au public; il les rapporte non pas en simple historien assis à la table des sténographes, mais en philosophe placé à la tribune des publicistes, approuvant, blâmant, jugeant avec finesse et humour les différents orateurs et manifestant clairement, — ce en quoi nous nous permettrons de ne pas suivre toujours notre excellent ami, — ses préférences marquées pour le parti du centre dont il épouse presque toujours les tendances et les idées, alors que la droite *modérée* nous semble en plus d'un point représenter avec plus de grandeur cette saine philosophie de l'École dont la restauration est le plus ardent désir du Saint-Père. La discussion philosophique occupe trois sessions. La première comprend la controverse qui surgit du vivant même de Descartes, entre le grand philosophe et les illustrations de la science belge, surtout le P. Ciermans, Froidmont et Plempius. — (Ch. I-X, p. 200.) Cette session, on le pressent, est la plus intéressante à cause de la part qu'y prend le fondateur même de la nouvelle école.

La seconde session embrasse les dix chapitres suivants (p. 200-393). Van Gutschoven et Geulinx prennent la direction du mouvement antischolastique. Les cartésiens s'affirment de plus en plus ; le parti indépendant se constitue ; Louvain devient un foyer cartésien ; la nonciature intervient pour modérer la verve des novateurs (1662); la faculté de Louvain censure six erreurs principales de la doctrine de Descartes (1662), et en 1664 la congrégation de l'Index prohibe plusieurs écrits du philosophe *donec corrigantur*.

La troisième session contient les sept derniers chapitres (p. 393-610). Sous la conduite de Philippi les cartésiens *doctrinaires* s'efforcent d'accommoder les doctrines du maître aux exigences du dogme. D'autres *radicaux*, accentuent les oppositions; Malebranche opère une diversion ontologiste et traditionaliste, tandis que Spinosa, avec son panthéisme prépare la désunion *socialiste* et *nihiliste*, et prélude au matérialisme, à l'idéalisme, au scepticisme, et au darwinisme, tous systèmes greffés sur le tronc cartésien. *Ex fructibus eorum cognoscetis eos.*

Ces conséquences, comme le remarque avec justesse M. Monchamp, en terminant son remarquable travail, Descartes ne les a ni voulues, ni même peut-être prévues. Fils dévoué de l'Église, l'illustre philosophe eût préféré renoncer à la gloire de créer une école qu'à celle de garder intacte la foi catholique.

Ce que nous venons d'esquisser suffira pour faire voir l'importance capitale du mémoire du savant professeur de Saint-Trond, mémoire qui honore à la fois l'Académie qui l'a provoqué et couronné et l'enseignement supérieur de nos séminaires. Puissent nos jeunes savants trouver dans ce succès un stimulant pour répondre le plus souvent possible à l'appel de la première société savante du pays et réduire ainsi à néant les préjugés de nos adversaires contre l'enseignement libre et catholique!

Nos plus chaudes félicitations à notre excellent ami, et nos vœux pour la fécondité de son beau talent!

Digitized by Google

LA *Terreur sous le Directoire;* histoire de la persécution politique et religieuse après le coup d'état du 18 fructidor (4 sept. 1797), d'après les documents inédits par Victor PIERRE. Paris. *Retaux-Bray.* 1887. XXII, pp. 482.

M. Victor Pierre, auteur d'une histoire très estimée de la Révolution de 1848 et de travaux sérieux sur la Révolution française, continue le cours de ses recherches et nous donne aujourd'hui un intéressant travail sur le *Directoire.* Nous pouvons le résumer avec son auteur en ces mots: «C'est un procès au *Directoire*», qui continua l'œuvre de terrorisme avec une culpabilité d'autant plus grande qu'elle était le fruit des passions personnelles des membres de ce gouvernement C'est une revendication des droits de la vérité trop méconnue par les historiens de la Révolution française. L'auteur corrige leurs erreurs et rectifie ou plutôt établit le jugement que l'on doit porter sur le *Directoire.* Les archives de la marine et de la guerre, les mémoires contemporains et les travaux d'histoire locale lui ont permis de ne rien avancer qui ne fût appuyé de preuves sérieuses.

Nous croyons cependant qu'il y a encore des sources que l'auteur aurait pu consulter avec fruit, surtout chez des écrivains qui ont traité des points d'histoire locale: c'est ainsi que pour les intéressants chapitres que l'auteur consacre au clergé belge, il aurait trouvé un grand nombre de précieux renseignements, dans le *Martelaarsboek* de Van Bavegem, et dans différentes notices éditées en Belgique, telles que le journal de Caroli, chanoine-régulier de Bonne-Espérance,publiée il y a quelques années dans les *Précis historiques.* Néanmoins, on lira encore ces chapitres avec grand fruit,et nous pensons que pour les lecteurs belges ce sera là un titre suffisant de recommandation. — Un mot sur l'ensemble de l'ouvrage. L'auteur l'a divisé en huit livres, où il expose successivement le caractère du Directoire, la déportation politique à La Guyane, les émigrations, la persécution religieuse, la situation du clergé belge pendant la révolution, la déportation ecclésiastique à la Guyane et aux îles de Ré et d'Oléron et la chute du Directoire. Les derniers chapitres sont surtout d'un intérêt palpitant: ne sont-ce pas là en effet de véritables actes de martyrs, dont les héros furent souvent de nos compatriotes? Le style clair et vigoureux relève encore cet ouvrage consciencieusement travaillé et puisé aux sources les plus autorisées. Les pièces justificatives qui le terminent contiennent les listes des déportés et seront d'une grande utilité à tous ceux qui s'occupent de cette période de l'histoire ecclésiastique.

« STUDIEN u MITTHEILUNGEN a. d. BENED. »

Preis pr. Jahrgang (4 Hefte circa 60 Bogen) Mk. 7 = 3 fl..... 50 kr. öW.

A CEUX de nos lecteurs qui comprennent la langue allemande nous recommandons vivement cette intéressante revue. Publiée sous la direction du Rév. P. Dom Maur Kinter, bibliothécaire et archiviste de l'Abbaye de Raigern, elle forme un vaste répertoire de tout ce qui se rapporte à l'antique ordre bénédictin et à ses diverses Congrégations. Les *Studien* se composent de quatre sections, à savoir : Des études et mémoires sur l'histoire de l'ordre; des notices de moindre étendue ; des compositions littéraires et des mélanges. On y trouve des statistiques détaillées de l'ordre, des biographies de célèbres bénédictins ; des bulletins bibliographiques sur des ouvrages qui concernent l'ordre en général ou qui sont faits par des bénédictins, enfin des comptes rendus des meilleures publications.

Digitized by Google

On pourra juger de l'importance de cette revue en jetant un coup d'œil sur la table des Matières du dernier numéro que nous donnons ici.

INHALTS-VERZEICHNISS DES IV. HEFTES.

I. Abtheilung. — Studien.

Seite.
I. Schmid Bern. (Scheyern) : Ausschliessung aus dem Ordensstande 255
II. Morin Germ. (Maredsous) : Henrici Hersfeldensis epistola de modo caeremoniandi fratrum Cassin 273
III. Baeumer Suitb. (Maredsous) : Ein Beitrag zur Erklärung von Litaniae und Missae in Capp. 9—17 d. hl. Regel 285
IV. † Grashof Otto (Ringelheim) : Das Benedictinerstift Gandersheim u. Hrotsuitha (Fortsetzung). 294
V. v. Zahn Dr. (Graz) : Ueber d. ursp. Dotatione nd. Benedictinerinnen-Stiftes Göss in Steiermark. 313
VI. Roth F. W. E. (Darmstadt) : Der hl. Petrus Damiani O. S. B. Cardinalbischof von Ostia. 321
VII. Fischer Leo (Sarnen) : Michael Pacher. Kunstgesch. Studie 336
VIII. Tomanik Sales (Martinsb.) : Aus dem Sonettenkranze : « St. Benedict und sein Orden» (Fortsetzung) 345

II. Abtheilung. — Mittheilungen.

I. Staufer Vinc. (Melk) : Ephemerides rer. in mon. Mellicensi gest. 1741—1746, a P. Hier. Pez conscriptae (IV) 347
II. Gander Martin (Einsiedeln) : P. Placidus a Spescha, ein Naturforscher a. d. Benedictiner-Orden (Schluss). 361
III. Maier Gabriel (Einsiedeln) : Ein neues Benedictinerkloster (Buckfast) 381
IV. Dr. A. Goldmann : Die reisen des Cistercienser D. Guyton durch Lothringen u. Belgien im J. 1744—1749 386
V. Bauer Thomas Dr. (Metten) : Dichotomie oder Trichotomie? (Schluss). 390
VI. Schmid O. (Graz) : Die St. Lambrechter Todtenrotel v. 1501—1502 (Forts.). . . 405
VII. Berlière Ursmer (Maredsous) : Die belg. Benedictiner-Congreg. v. d. Opferung Mariä. 414
VIII. Nekrologe : T. Fort Khunt, Abt Knahl, P. Clem. Staub, Bischof Serra, P. Dom. Sarlat, Abt Testa. 432
IX. Beiträge z. Gesch. d. Ben. Ordens in d. Ver. Staaten v. Nord-Amerika. 437
X. Kleinere Ordensnachrichten. 440

III. Abtheilung. — Literatur.

I. Neueste Benedictiner- und Cistercienser-Literatur (XXVIII). 444
II. Literarische Referate ; Kratzinger : d. Ben. Orden u. d. Cultur (v. L. W.); Woerl's: Führer durch Rom. (v. S. Navratil); Laemmer: Instit. d. kath. Kirchenrechts (v. Vuviatkowski); Satolli: Logica universa (v. Th. Bauer) ; Bibliographia Liturgica (v. B. W.) ; Schmid : Patrologie (v. Od. Rottmanner) ; Dudik : Mährens allg. Gesch. XI. Bd. (v. K.); Register zu Stim. aus M. Laach (v. K.); Janssen: Gesch. d. deutsch. Volkes V. Bd. (v. K.) ; Soffner : Gesch. d. Reform. in Schlesien (v. K.) ; Schroll : Nekrologium v. S. Maria in Juna (v. K.). 476
III. Literarische Notizen : Tadra : Cancellaria Joh. ep. Olom. ; The english Catholic Nonjurors of 1715 ; Gordon : Converts to Rome ; Pergamentblatt a. d. 9. Jahrh. ; — neuere Predigt-Literatur : Martin : Kanzelvorträge ; Schönbach : Altdeutsche Predigten; Blätter f. Kanzelbereds. ; — Abtei Bebenhausen; Chronicon prov. Helv. ; Hergenröther : Regesta Leo X ; Stolz : Legende ; Goffine . Handpostille ; Mielot : Leben d. hl. Cath. v. Alex ; Alte und Neue Welt ; Unsere Zeitung; Ruf. d. Kirche; Corr-Bl. d. öst. Clerus; Christl. Abendruhe; Eichsfelder Volksbl. ; Bachems Romane; Strnadt: Geb. d. L. ob. d. Ens; Kath Warte; Eichhorn: Sklaven d. W. Tramway ; Commer: Jahrb. f. Philos. ; Deutscher Hausschatz ; Schule u. Haus : Hartleben's Verlagswerke ; Winkler : Bes. in Cairo ; Regestum Clem. V ; Uebers. d. neuesten ascet. Literatur. 498
IV. Zeitschriften-Rundschau. Von Dr. L. Janauschek. 513
V. Kalenderschau für 1887. 521
VI. Erzeugnisse des papstl. Raig. Bened.-Buchdruckerei. 523
VII. Verzeichniss der eingelangten Druckschriften 523
VIII. Inserate. 528

U. I. O. G. D.

Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1886-87. — N° 12. — 21 Février.

CHRONIQUE LITURGIQUE.

22 février. — Fête de la Chaire de Saint-Pierre à Antioche, *double maj.*

LA fête d'aujourd'hui a perdu dans la liturgie actuelle l'importante signification qu'elle avait autrefois. Comme on le sait, primitivement on vénérait à Rome deux chaires de Saint-Pierre : l'une au *cœmeterium ostrianum*, l'autre au Vatican. La première de ces chaires, qui rappelait le souvenir du premier séjour du prince des apôtres à Rome, avait un caractère purement historique, et sa fête au 18 janvier le cédait en solennité à celle du 22 février, jour où l'on vénérait au Vatican la seconde chaire, celle qui symbolisait le magistère suprême et le gage de la succession apostolique de la primauté. Quand, dans le cours du moyen âge, on eût perdu le souvenir de la chaire du *cœmeterium ostrianum*, quoique la fête du 18 janvier se fût conservée, on ne vit plus clairement la raison d'être d'une seconde fête au 22 février, et l'on crut pouvoir rattacher au 22 février le souvenir de saint Pierre à Antioche, ce que plusieurs monuments liturgiques indiquaient depuis le VIIIe siècle. Ce n'est qu'au XVIe siècle que le pape Paul IV fixa la fête de la chaire de saint Pierre à Rome au 18 janvier et fit célébrer le 22 février celle d'Antioche. Associons-nous à la pensée de la Liturgie et saluons l'Église naissante d'Antioche, où, pour la première fois, les disciples de JÉSUS reçurent le nom de chrétiens. Jérusalem, la cité déicide, a été rejetée de Dieu ; le peuple, appelé jadis le peuple élu, a refusé d'entendre la voix des envoyés de Dieu, et c'est à la gentilité que se sont alors adressés les Apôtres. D'Antioche, Pierre ira à Rome et y établira sa chaire, le siège infaillible du Vicaire du Christ, le dépôt de la doctrine, le centre de la chrétienté.

23 février. — Mercredi des Cendres.

CE jour qui inaugure la sainte quarantaine de la pénitence, porte dans les anciens livres liturgiques le nom de *commencement du jeûne*. Nous renvoyons nos lecteurs à l'article spécial qui lui est consacré.

Digitized by Google

25 février. — Fête de la couronne d'épines de N.-S. *double maj.*

L'ORAISON de la fête résume en peu de mots le mystère que nous vénérons ; nous y trouvons en effet le rapprochement de la couronne d'épines et de la couronne du ciel. La vénération que nous portons à cet insigne de la royauté du Christ souffrant, est le gage de la gloire et de l'honneur qu'il nous accordera dans le ciel. Mais d'où vient au Christ cette couronne d'ignominie dont sa mère, la synagogue, l'a couronné au jour du sacrifice ? Hélas ! il n'est guère nécessaire de le dire ; le péché en est la cause. Malgré la chute de l'homme, le Christ reste chef de l'humanité, mais de l'humanité déchue; désormais c'est par la souffrance que JÉSUS doit arriver à la gloire, c'est en mourant sur une croix qu'il fera disparaître la malédiction qui pèse sur le genre humain. Aussi est-ce une loi fondamentale de la vie chrétienne, que l'épreuve est la condition indispensable à la gloire. Le diadème du Christ a été une couronne d'épines, instrument de sa passion; avant de se changer en couronne d'or, emblème de la sainteté, de la gloire et de la royauté, et pour emprunter à la liturgie le texte sacré, la couronne de l'opprobre s'est épanouie en couronne de gloire et en diadème de joie. Nous qui, suivant la pensée de la sainte liturgie, sommes les soldats du Christ, supplions notre puissant Roi, de nous fortifier, et comme déjà dans l'arène de cette vie mortelle, sa couronne nous comble de joie, qu'il daigne nous donner après le combat de partager avec lui le prix de l'immortalité. (Miss. rom.) (1).

26 février. — Sainte Mechtilde, vierge O. S. B. *double.*

SI l'Église eût accordé à la grande moniale d'Helfta les honneurs liturgiques au jour anniversaire de sa bienheureuse mort, nous eussions rencontré son nom peu après celui de sainte Gertrude. Mechtilde est bien digne de Gertrude : initiées toutes deux aux sublimes mystères de l'Incarnation du Verbe, elles ont eu mission d'en révéler l'immense amour, surtout dans son divin Cœur. Ce Cœur divin était pour Mechtilde la source de toute sagesse. Bien plus, en gage de l'amour qu'il portait à sa fidèle servante, Notre-Seigneur avait daigné lui donner son propre Cœur et ne le lui redemanda que lorsqu'elle fut sur le point de rendre son dernier soupir. Le divin Maître lui apparut alors et enveloppant son épouse de la lumière de la divinité et l'en pénétrant tout entière, d'une voix céleste et avec un chant qui surpassait toute capacité humaine, il paya de retour sa Philomèle, qui tant de fois sur la terre avait charmé son Cœur divin, moins par sa voix sonore que par la ferveur de sa dévotion ; il lui chanta donc ces paroles : « Venez, la bénie de mon Père, recevez le royaume qui vous a été préparé » et lui rappela la faveur qu'il lui avait faite huit ans auparavant, en lui don-

1. On trouvera dans le n° d'août 1886, pp. 285-286, une notice historique sur la sainte couronne.

Digitized by Google

nant son Cœur en gage d'amour et de sincérité; puis appliquant son Cœur divin sur le cœur de la Vierge, il la reçut dans sa gloire. (*Livre de la grâce spéciale.* VII, 11.)

27 Février. — Premier dimanche de Carême.

IL y a quatre jours, nous nous présentions devant le prêtre pour recevoir sur nos fronts l'imposition des cendres bénites. Ce fut alors qu'au nom de l'assemblée, le ministre de l'autel adressa au Seigneur cette belle prière: « Accordez-nous, Seigneur, de commencer dignement par ce saint jeûne la carrière de la milice chrétienne, afin que devant combattre les esprits de malice, nous ayons pour défense contre leurs efforts, le secours de l'abstinence. » Nous sommes les soldats du Christ, comme la sainte Liturgie nous appelle; il nous faut donc suivre notre chef. Or notre chef marche à la souffrance pour nous sauver. Dans ce sacrifice douloureux où JÉSUS sera immolé, la grâce nous a été acquise; elle a été déposée en nous par le saint baptême. A présent, il s'agit de la mettre en œuvre, de la recouvrer peut-être. Écoutons la voix de l'Apôtre: Le jour du salut est arrivé, voici le moment favorable. Notre vie est une lutte incessante contre les esprits des ténèbres, contre le monde, contre la chair et le sang. Il faut combattre et la lutte est pénible. Craindrons-nous d'entrer dans l'arène, quand notre divin Maître lui-même, pour nous initier à la lutte, ne dédaigne point de se mesurer avec l'esprit du mal et nous montre, par son jeûne et sa prière, comment nous devons résister à la triple concupiscence de la chair, des yeux et de l'orgueil? Pourquoi craindre? Écoutons ces cris d'espérance qui retentissent dans l'enceinte de nos temples : « Celui qui habite dans l'asile du Très-Haut demeurera sous la protection du Dieu du ciel; les saints Anges seront à sa droite, il foulera aux pieds le lion et le dragon. » Mais de notre côté, coopérons à la grâce qui nous est offerte, et ne soyons point de ceux dont l'Apôtre dit qu'ils reçoivent en vain la grâce de Dieu.

6 Mars. — Second dimanche de Carême.

LES fidèles sont entrés dans le saint temps de la pénitence; l'Église, interprète de leurs sentiments, rappelle au Seigneur leurs humiliations, leurs labeurs et leurs angoisses, en demandant pour eux les secours nécessaires pour mener à bonne fin l'œuvre de la régénération spirituelle qu'ils ont entreprise. La voix de l'Apôtre retentit dans l'enceinte sacrée pour nous instruire de la sainteté de notre état. Le baptême a imprimé dans notre âme l'image de Dieu; nous sommes les vases du Saint-Esprit; restons donc purs de toute souillure, contemplons avec l'Église notre divin Sauveur sur le sommet du Thabor : la Transfiguration est l'exemplaire achevé de l'état que doivent revêtir nos corps au jour de la résurrection bienheureuse.

Digitized by Google

12 Mars. — Saint Grégoire le Grand, pape et docteur, O. S. B.

S'IL nous était donné de pouvoir nous étendre sur l'illustre saint dont l'Église célèbre aujourd'hui la fête, nous aimerions à le dépeindre dans ses rapports avec la liturgie de l'Église romaine. C'est bien en effet le grand pape sorti du sein de l'ordre bénédictin, nourri du texte sacré de l'*Opus Dei*, qui a été l'âme dela réforme liturgique opérée du VIe au VIIe siècle. Établir des formes fixes et durables, tel fut son but. Pour cela il fallait éliminer tous les éléments qui semblaient incompatibles avec les besoins des peuples occidentaux, abréger les fonctions liturgiques, mais en les relevant par un chant digne de l'Église, restreindre davantage la participation du peuple à l'Office divin, dont la langue n'est guère plus comprise par lui, et remettre presque en entier l'action liturgique au ministère des clercs, telle fut l'œuvre de Grégoire. C'est trop peu dire. Peut-on passer sous silence ses explications du texte sacré, mises en rapport avec les diverses fonctions de la liturgie, ses homélies incomparables, en un mot, ses œuvres qui faisaient l'admiration du moyen âge et que l'illustre Hugues de Saint-Victor recommandait avant tout à ses religieux ? Grégoire est le type du pontife : chef de l'Église, de son regard d'aigle, il contemple le monde envahi par les barbares, suit les progrès de la foi catholique, dirige l'évangélisation de l'Angleterre; pontife suprême, il veille aux fonctions du sanctuaire qu'il règle et modifie avec bonheur ; docteur, il instruit et laisse à la postérité de nombreux et pieux écrits qui ne cesseront d'alimenter la piété catholique ; moine, même sur le siège de Pierre, il soupire après la paix du cloître et aspire à ramener dans ce port du salut sa barque assaillie par les tempêtes du monde.

13 mars. — Troisième dimanche de Carême.

SI l'on veut se rendre compte de l'office de ce jour, il est nécessaire de se rappeler qu'en ce dimanche appelé *dimanche des Scrutins*, avaient lieu autrefois les examens préparatoires au baptême. Sortis des ténèbres de l'erreur, les catéchumènes ouvrent les yeux à la lumière de la vérité. JÉSUS-CHRIST est leur lumière et ses exemples sont désormais comme le phare lumineux de leur vie. Dès ce jour, ils vont s'attacher à marcher sur ses traces par l'imitation de ses vertus. Mais l'ennemi de tout bien va leur livrer de terribles combats, pour exciter leur vigilance et leur courage, comme aussi les nôtres, puisque nous avons les mêmes ennemis à combattre, la sainte liturgie de ce jour nous avertit de ne pas nous laisser séduire par le démon et nous montre quel est le danger et le malheur de cette séduction. Ceux qui se laissent tromper par lui sont frappés de mutisme et de paralysie dans leur âme, comme le possédé de l'Évangile l'était pour le corps. Ils deviennent les esclaves du démon, à la domination duquel ils échappent difficilement et qui n'épargne aucun effort pour les ramener, s'ils ont réussi à se soustraire à sa tyrannie. Mais les chants sacrés nous disent

Digitized by Google

qu'arrachés au pouvoir de Satan, nous pouvons trouver, comme le passereau, un refuge assuré près de notre Sauveur qui chasse le démon et, le tenant sous son pouvoir, l'empêche de nuire à ceux qui se confient dans le Seigneur.

19 mars. — Saint Joseph.

L'HISTOIRE du culte de saint Joseph semble n'être que le prolongement de la vie cachée du saint patriarche dans l'humble demeure de Nazareth. De longs siècles durant, le culte du père nourricier de Jésus reste dans l'ombre ; l'art chrétien l'ignore dans les premiers siècles, les saints Pères sont muets à son sujet. Mais peu à peu son nom sort de l'oubli, son culte s'établit, se propage et reçoit enfin une solennelle confirmation au jour où Pie IX déclare saint Joseph patron de l'Église universelle. Ne croyons point qu'il y ait là une nouveauté dans l'Église. Le corps mystique du Christ, sans cesse illuminé des feux de sa divinité, voit parfois un de ses membres briller tout à coup d'un éclat plus vif et ravir par sa splendeur tous les regards et tous les cœurs. C'est l'Esprit-Saint qui dirige l'Église, devance ses besoins et prévient ses désirs. A l'heure présente, où l'Église menacée de nouveaux dangers, a besoin d'un protecteur, qui semblable à un intendant fidèle, gère avec sagesse ses intérêts, saint Joseph a été choisi pour patron de l'Église universelle; il en est le prince et le gardien de ses trésors. Élevons vers lui une voix suppliante, allons à lui et jamais, c'est la grande sainte Thérèse qui nous l'assure, nous ne serons déçus dans notre espoir.

20 mars. — Quatrième dimanche de Carême. *Lætare.*

L'ÉGLISE aurait-elle suspendu les austérités de la pénitence quadragésimale? Les cris de joie qui s'élèvent de nos temples, les sons mélodieux de l'orgue, les vêtements de fête des ministres de l'autel, tout concourt à faire disparaître le souvenir de la tristesse qu'avaient revêtue jusqu'ici ses offices. Admirons l'aimable condescendance et les attentions délicates de l'Église notre mère. Arrivés à ce dimanche, le septième depuis celui de la Septuagésime, l'Église aime à nous rappeler que le septième jour est celui du repos et symbolise dans ce jour le grand repos de l'éternité. Or c'est dans la Jérusalem céleste que nous célébrerons ce repos et que nous prendrons part au banquet des noces de l'Agneau.

La liturgie nous rappelle en ce jour la multiplication des pains, type du grand festin de l'éternité. « Réjouis-toi, Jérusalem, notre mère, cité de notre Dieu ; rassemblez-vous dans son enceinte, vous qui avez été dans la tristesse, vous y abonderez de joie, » tels sont les chants de l'Église. N sommes-nous pas, selon la parole de l'Apôtre, les fils de la promesse, l héritiers du ciel ? Ne sommes-nous pas aussi invités aux noces préparé par le Père de famille ? Réjouissons-nous donc, et consolés par la pens des biens futurs, reprenons avec joie notre marche dans le sentier de pénitence. Dieu aime les cœurs généreux.

Digitized by Google

LE MERCREDI DES CENDRES.

L'ÉGLISE, dans sa sainte liturgie, nous a mis sous les yeux depuis le jour où l'Enfant-Dieu s'est manifesté au monde, une série de mystères dont le caractère consolant a profondément réjoui nos âmes. Le Verbe divin faisant choix de notre pauvre humanité, dès le sein de son Père, revêtant notre chair au jour « de la plénitude des temps », projetant dès sa naissance les premiers rayons de sa gloire sur la gentilité, puis prenant possession du temple, dans l'enceinte duquel se concentrait tout le culte de la synagogue, tels sont les tableaux que l'Église a déroulés à nos yeux, durant cette période de l'année liturgique qui sépare la Noël de la Septuagésime. Maintenant la scène change. Ce n'est plus au berceau de l'Enfant-Dieu, à Bethléem que l'Église nous convie, c'est au berceau même de l'humanité, dans l'Éden fermé à l'homme coupable, lorsqu'à l'aurore même de son existence, la créature eut le malheur de transgresser l'ordre divin. L'arrêt de mort a été prononcé sur le genre humain déchu : à l'heureux repos, aux joies pures qui ont enivré nos premiers parents, doivent succéder les labeurs et les larmes de la pénitence. Et nous, héritiers de parents coupables, nous portons aussi la peine de leur péché. L'arrêt de mort s'étend aussi à nous; les labeurs et la pénitence sont également notre partage. La sainte Église vient nous le rappeler : toute la liturgie quadragésimale est pleine de ces mots : « Faites pénitence, ou vous périrez (1). » La pénitence du Carême peut être envisagée et comme le remède des péchés, et comme l'école des vertus; elle est une expiation et un apprentissage; elle purifie les âmes et elle les fortifie (2). »

Ne nous étonnons point de cette disposition de la sainte Église : si les joies de Noël ont pu un instant dissiper quelque peu de notre esprit la notion complète des engagements de notre baptême, il est temps que nous la ravivions aujourd'hui et que nous nous rappelions que nous sommes les disciples de JÉSUS. JÉSUS enfant est le même JÉSUS qui sera bientôt crucifié pour nos fautes; il naît pour mourir, et s'il meurt, c'est pour nous racheter, nous faire renaître à la vie de la grâce et nous faire participer à sa vie glorieuse.

Nous pouvons dire en principe que la vie chrétienne est une vie de mortification parce que la vie du Christ a été une vie de souffrance, et que la souffrance a été la voie librement choisie par le Fils de Dieu pour racheter le monde et lui communiquer une nouvelle vie. La vie du chef doit être également celle des membres; mais cette vie qui découle du Christ dans chacun de ceux qui ont été régénérés dans le baptême ne peut s'épanouir qu'à la condition d'y trouver une coopération. Expliquons cette pensée.

1. Luc. XIII. 5. — 2. Mgr Pie, *Œuvres*, t. VI, p. 43.

Digitized by Google

La vie chrétienne prend naissance au baptême : c'est alors que mourant au péché nous naissons à une nouvelle vie. Le sacrement de l'eau, organe communicateur de la grâce, en même temps qu'il nous purifie de la souillure originelle, dépose aussi en nous le germe de la résurrection glorieuse. Délivrés de l'esclavage du péché, nous passons par la mer rouge du sang de JÉSUS-CHRIST, et nous sommes ensevelis avec lui dans son tombeau, (ce que symbolise l'immersion au baptême), pour ressusciter avec lui à la vie surnaturelle des enfants de Dieu. Or, d'après l'apôtre, le principe de cette nouvelle vie, c'est la mort du Christ. C'est dans le sacrifice de la croix que nous recouvrons la grâce, c'est à la croix que nous devons la vie. A nous maintenant de coopérer à cette mort « dans laquelle nous avons été baptisés ». Plongés dans les ondes salutaires, « nous avons été ensevelis avec JÉSUS-CHRIST par le baptême dans sa mort, afin qu'à l'exemple du Christ sortant glorieux du tombeau par la gloire du Père, nous ressuscitions à une nouvelle vie, sachant que le vieil homme, c'est-à-dire tout notre être, a été crucifié avec lui, pour que le péché soit détruit et que désormais nous ne soyons plus les esclaves du péché (1). » Un Christ humilié avant d'être glorieux, veut que les chrétiens participent à ses souffrances, portent sa croix avec lui, avant d'arriver aux joies du triomphe. D'ailleurs les suites du premier péché ont-elles disparu de notre âme? Ne sentons-nous point l'aiguillon de la chair qui se révolte contre l'esprit et entrave notre marche dans la voie de l'imitation du Christ? L'Église le sait et nous convie à la pénitence. L'heure est venue de sortir de notre torpeur : le péché pullule en nous, c'est un arbre puissant aux rameaux nombreux et vigoureux dont les racines plongent jusqu'au plus intime de notre être; il est temps d'y appliquer la hache de la mortification, sans laquelle il est impossible d'en prévenir et d'en empêcher la rapide croissance. Pécheurs, nous avons forfait aux engagements de notre baptême; loin de suivre JÉSUS, nous avons été les esclaves de son ennemi, du monde et de notre chair. Il nous faut expier. « Le Christ a souffert dans sa chair, disait le prince des apôtres, armez-vous de cette pensée, parce que celui qui a souffert dans la chair, est mort au péché (2). » Comme chrétiens, les passions charnelles ne doivent plus être le principe de notre vie morale, ainsi que le reprochait aux païens le même apôtre, mais morts à la chair, nous devons mourir avec le Christ et vivre désormais de la vie du Christ, dont par le baptême nous sommes devenus les membres mystiques. L'Église nous offre les moyens d'atteindre ce but et nous propose en premier lieu les saintes rigueurs de la pénitence. Le jeûne qui précède la Pâque, est aussi ancien que l'Église, et la tradition ecclésiastique l'a fixé au terme de quarante jours. L'imposition des cendres qui l'inaugure est, malgré son institution plus récente, une cérémonie aussi vénérable que profondément instructive et de nature à nous pénétrer de la

1. Rom. VI. 3, sq. — 2. I Petr. IV. 1.

Digitized by Google

nécessité de la pénitence, en même temps qu'elle est très propre à nous inculquer les sentiments d'humilité qui doivent nous animer en ces jours.

Le Mercredi des Cendres, appelé par les anciens « *caput jejunii* », forme depuis le VIIIe siècle, le commencement du jeûne quadragésimal. C'était en ce jour que les pénitents publics se présentaient à l'église où les prêtres recevaient l'aveu de leurs fautes et répandaient la cendre sur leurs têtes (1). Ils étaient alors exclus solennellement de l'église par l'évêque et n'en pouvaient plus franchir le seuil qu'au Jeudi-Saint pour recevoir l'absolution de leur pénitence.

Lorsqu'aux XIe et XIIe siècles, la pénitence publique fut tombée en désuétude, les fidèles continuèrent un pieux usage qui depuis longtemps déjà s'était introduit dans l'Église, celui de recevoir les cendres en même temps que les pénitents (2). Dès lors cette cérémonie s'introduit dans la liturgie et est recommandée par les conciles. Urbain II la prescrivit au concile de Bénévent (1091) et les livres liturgiques romains en font mention au XIIe siècle (3). Dom Martène signale dans plusieurs églises l'usage de recevoir les cendres après l'expulsion des pénitents (4); on les recevait généralement nu-pieds en signe d'humiliation. C'était l'usage à Rome, au XIIe siècle, que le pape et son cortège se rendissent nu-pieds de l'église de Sainte-Anastasie à celle de Sainte-Sabine pour y recevoir les cendres (5). Les conciles du XVe siècle rappellent tout spécialement aux fidèles la pieuse pratique de recevoir les cendres, et certaines églises d'Allemagne établirent l'obligation de férier cette solennité jusqu'à midi (6). Les rituels monastiques restèrent plus fidèles à l'antique tradition. L'abbaye de Saint-Pierre-sur-Dive, par exemple, conserva, tout en les modifiant d'après les circonstances, les rites de l'expulsion des pénitents. L'*ordinaire* de cette église le fait particulièrement remarquer (7).

Après la récitation des sept psaumes de la pénitence qu'il entonnait à l'autel, l'abbé donnait l'absolution aux frères prosternés dans le chœur. Après cette absolution, les moines se relevaient et l'abbé bénissait les cendres qu'il répandait ensuite sur la tête de chacun des assistants, tandis que le chœur chantait les répons conservés dans la Liturgie actuelle. C'était un usage général dans les monastères de notre ordre qu'après cette distribution des cendres, les moines se rendissent en procession par le monastère nu-pieds, et restassent sans chaussures jusqu'après la messe qui suivait

1. Cf. *Pontificale Rom.* de exp. pœnit. feria IV Ciner.

2. Une homélie de saint Maxime de Turin (Migne. 57, 301) porte d'après divers MSS. le titre de : *in die cinerum.* On a voulu inférer de là que cette cérémonie était déjà en usage au Ve siècle; l'homélie n'y fait point allusion, et nous croyons plutôt que les copistes auront plus tard transformé en : *in die cinerum* le *in capite jejunii* qui pouvait s'y trouver.

3. Hardouin. *Concil.* t. VI, p. I. 1696.

4. *De antiq.. eccl. ritibus*, l. IV, c. 17.

5. Mabillon. *Ord. Rom.* XI et XII. *Iter Italic.* p. 134 et 175.

6. *Synod. Trev.* 1549. ap. Hardouin IX. 2146.

7. Mart., *De antiq. monach. ritib.*, l. III, c. 8.

Digitized by Google

cette procession. Trois pauvres étaient nourris en ce jour au monastère, et les frères leur lavaient les pieds, selon la coutume de cette époque. Cette cérémonie du « *mandatum* » était encore en vigueur au XVIIIe siècle à l'abbaye de Saint-Denis à Paris : trois fois la semaine depuis le Mercredi des Cendres jusqu'à la Toussaint, le moine hebdomadier, accompagné d'un acolyte, lavait les mains à trois pauvres, et après leur avoir donné une instruction religieuse, il leur faisait l'aumône d'un pain et d'un denier. Les abbayes de Fleury et de Saint-Benigne de Dijon avaient la touchante tradition de conserver les cendres pour les répandre sur le cilice qui servait de couche funèbre aux mourants.

Les cendres, ainsi que le prescrit l'Église, sont faites des rameaux bénits l'année précédente (1). Nous en dirons plus loin la raison mystique. Après que le chœur a supplié le Seigneur de jeter sur son peuple un regard de miséricorde, le prêtre, à l'autel, prie Dieu d'envoyer son saint ange pour bénir et sanctifier les cendres, afin qu'elles soient pour nous pécheurs un remède salutaire, qu'elles opèrent le rachat de nos péchés et nous procurent la santé du corps et la protection de l'âme. Cette imposition des cendres, ajoute-t-il, est un acte d'humiliation volontaire ; en protestant par ce signe d'humilité que nous nous reconnaissons coupables, nous mériterons le pardon de nos péchés ; la vertu que prête à ces cendres la bénédiction de l'Église, opérera en nous la componction, condition requise pour que nos prières soient exaucées auprès de Dieu. Le prêtre asperge alors les cendres avec l'eau bénite et les encense, puis il reçoit le premier sur la tête les cendres qu'il vient de bénir. Tandis que le chœur, empruntant la voix des prophètes, fait entendre un pressant appel à la pénitence, les fidèles reçoivent à leur tour sur leurs fronts les cendres de la pénitence.

Les peuples orientaux, si expressifs dans la manifestation extérieure de leurs sentiments, indiquaient par l'usage de la cendre, leur deuil et leur affliction : Job répandant la cendre sur son corps frappé de la main de Dieu, Thamar couvrant sa tête de cendres, David mêlant la cendre au pain qu'il arrose de ses larmes, en sont autant d'exemples. C'est qu'en effet entre cette cendre, qui n'est qu'un reste pulvérisé d'un corps détruit par le feu et notre être tiré du néant, il y a une analogie que l'Écriture constate en plusieurs endroits. Nous ne sommes que « cendre et poussière (2) », que « terre et poussière (3), » et devant Dieu, nous devons nous humilier. Tout dans la cendre contribue à nous inspirer ce sentiment d'humilité. En tant qu'elle est un reste d'un être réduit en poussière, la cendre nous indique que tout est périssable ici-bas et que notre corps lui-même, asservi au péché, doit retourner un jour en poussière. Avertis ainsi de ce moment fatal, veillons pour ne pas être pris à l'improviste par la mort; c'est en vain que nous chercherions alors le temps de faire pénitence, nous ne le trouverions plus(4).

1. *Concil. Bourges.* 1584, tit. XX. can. 6. Hard. t. X. 1480. — 2. Gen. XVIII, 27. — 3. Eccli. XVII, 31. — 4. Resp. in fer. IV, Cin.

Digitized by Google

La couleur sombre de la cendre marque la douleur qui convient à la pénitence; sa finesse, son peu de consistance, nous rappellent que notre cœur doit être contrit comme la cendre (1), aussi souple dans la main de Dieu que la cendre l'est entre nos doigts; enfin son amertume signifie que la pénitence exige des sacrifices et que la nature doit se vaincre pour s'y soumettre.

« Oh! si tous nous avions la science de ce deuil sacré, disait le pieux abbé Rupert expliquant au XIIe siècle, la cérémonie de ce jour, s'il nous était donné de comprendre cette plainte du prophète: « la couronne est tombée de notre front; malheur à nous, car nous avons péché (2), » et d'entendre l'avertissement de Joël: « Déchirez vos cœurs et non vos vêtements (3), » alors nous n'aurions point besoin de couvrir nos têtes de cendres; ni de déposer nos chaussures. Malheureusement, la majeure partie des hommes ne veulent point comprendre le prix inestimable de cette parure de leurs fronts qu'ils ont perdue en offensant Dieu, et peuvent encore moins facilement émouvoir leurs cœurs de pierre, si les cérémonies sacrées ne leur viennent point en aide. C'est donc pour nous rappeler nos malheurs et nous faire souvenir que nous sommes poussière, (ce qu'Adam notre premier père oublia, quand il rejeta loin de lui la couronne de l'innocence originelle et s'aperçut alors de sa nudité), que nous couvrons nos têtes de cendre, et que nous allons les recevoir nu-pieds. Par cet état d'humiliation, nous protestons que nous ne sommes que des hommes, formés du limon de la terre, et que dépouillés par le péché de notre gloire première et jetés tout dépouillés au milieu de nos ennemis, nous avons besoin de la grâce de Dieu, pour en recouvrir notre nudité (4). »

Mais d'où ces cendres tirent-elles cette vertu que l'Église demande pour elles dans la cérémonie que nous venons de décrire, et pour quel motif devons-nous leur porter un profond respect? Il y a dans l'Église deux sortes de signes efficaces de la grâce, ce sont les sacrements directement institués par Jésus-Christ pour conférer les grâces spirituelles, celles qui rendent l'homme agréable à Dieu, et les sacramentaux institués par l'Église, qui consistent surtout en bénédictions liturgiques pratiquées par l'Église en vertu du pouvoir que lui a conféré Jésus-Christ d'éloigner le mal et de produire le bien et en exorcismes. Les prières et consécrations des ministres de l'autel y attachent une vertu surnaturelle, soit pour l'ordre temporel, soit même pour l'ordre spirituel. Or les cendres sont un de ces signes employés par l'Église et qui par leur signification symbolique et la force surnaturelle que lui communiquent les bénédictions liturgiques sont très propres à nous inculquer l'esprit de pénitence et le fortifier en nous.

Mais n'oublions pas que la cendre a une vertu purifiante et fécondante, et que la pénitence, en même temps qu'elle purifie nos cœurs, les dispose également à pratiquer le bien et y fait germer les vertus chrétiennes.

1. Cor contritum quasi cinis *(Dies iræ)*. — 2. Thren. v. — 3. Joel, II. — 4. Rup. *de dif. off.* l. IV, c. 10. P. L. t. 170-98.

Digitized by Google

Rappelons-nous aussi que ces cendres extraites des palmes bénites au jour des Rameaux, alors qu'elles servaient d'expression au triomphe du Christ, indiquent que si tout passe ici-bas, c'est par la pénitence seule que nous arriverons à la gloire.

Saint Charles Borromée, qui était pénétré du plus vif respect pour les rites de la sainte Église et qui eut extrêmement à cœur d'en inculquer l'importance aux fidèles, indique dans un synode de Milan (1) les fruits que nous devons attendre de l'imposition des cendres. Les cendres, dit-il, impriment en nous l'humilité du cœur, attirent la bénédiction du ciel et nous obtiennent avec la grâce de pleurer nos péchés (car le péché a été la cause de la malédiction de la terre) la santé nécessaire pour supporter avec courage les fatigues de la pénitence. Elles sont un gage du secours divin et en particulier de la sainte persévérance. » N'en avons-nous pas un exemple bien frappant dans l'ancienne Loi? Lorsqu'un homme s'était souillé au contact d'un cadavre, il ne pouvait être purifié que par l'aspersion de l'eau lustrale, à laquelle on avait mélangé les cendres de la vache rousse immolée hors de l'enceinte du camp (2). Cette eau lustrale était, comme l'indique saint Paul (3), un type du sang du Christ qui nous purifie de tout contact avec le péché. Consacrée par les bénédictions de l'Église, la cendre ne pourrait-elle produire maintenant les effets qu'elle avait chez les Juifs? Oui, et de plus grands encore, car l'eau lustrale des Hébreux ne servait qu'à « purifier la chair », tandis que les sacramentaux de l'Église catholique opèrent aussi sur l'âme.

Renouvelons donc notre foi et entrons résolument dans les sentiments de la sainte Église; nous sommes les disciples d'un Dieu crucifié, de plus nous sommes pécheurs et la pénitence s'impose à nous comme une nécessité et une expiation. L'Église nous invite à la pénitence et nous offre les grâces du ciel pour nous aider à parcourir le chemin difficile qui doit nous mener à la délivrance de la Pâque. Écoutons sa voix, prions et faisons pénitence.

SACREMENT DU BAPTÊME (Suite).

CÉRÉMONIES DU BAPTÊME.

LA pompe liturgique déployée par l'Église dans la bénédiction des fonts, n'est que le prélude des rites plus solennels encore qui accompagnent le baptême proprement dit.

Aidé de tout ce que nous avons exposé dans un des précédents articles sur la discipline primitive de l'Église, abordons l'explication de ces saintes cérémonies.

Nous prendrons comme point de départ le rituel romain pour le baptême

1. *Synod. Mediol.* V. 1579, ap. Hardouin X. 973. — 2. Num. XIX, 9 sqq. — 2. Heb. IX, 13.

Digitized by Google

des enfants et nous y rattacherons tout ce qui nous semble être le plus propre à faire mieux comprendre les rites multiples de cette touchante solennité.

Lorsqu'on observe l'administration du Sacrement de la régénération, le détail, qui frappe le plus à première vue, est que le ministre, — d'ordinaire le prêtre ou le diacre, — porte d'abord l'étole violette, et qu'ensuite, immédiatement avant de faire la triple ablution accompagnée de la formule sacramentelle, il se revêt de l'étole blanche. Or, ce détail nous donne la clef pour l'intelligence de tout le rite baptismal.

Nous avons dit plus haut que l'Église, dans l'administration du baptême, a conservé les restes de la discipline du catéchuménat. Le moment est venu de mettre cette pensée en pleine lumière.

Le néophyte, avant d'arriver à la dignité de chrétien parfait, devait passer par une suite de cérémonies, que l'on peut diviser surtout en cérémonies préparatoires au baptême, et cérémonies du baptême proprement dit. Les premières étaient toutes empreintes du caractère de la pénitence, les secondes participaient aux effets radieux d'innocence produits par la régénération.

C'est pour maintenir ce double caractère que l'Église garde la couleur violette pendant les cérémonies qui répondent à l'ancien catéchuménat, et prend l'étole blanche de la joie et de la pureté pour celles du Sacrement lui-même. Ce changement de couleur se retrouvait du reste dans la cérémonie du baptême solennel du Samedi-Saint, puisque le Pontife, avant de procéder au baptême, se dépouillait des ornements violets dont il était revêtu.

La division entre les cérémonies préparatoires du catéchuménat et les cérémonies directement baptismales nous guidera dans tout cet exposé que nous diviserons en deux paragraphes.

***

I. Cérémonies du catéchuménat, préparatoires au baptême.

Le catéchumène, nous l'avons dit plus haut, passait par trois degrés avant de recevoir le baptême. Le passage d'un degré à l'autre était marqué par des rites particuliers. Il suit de là que les cérémonies du catéchuménat se subdivisent en cérémonies de transition de l'état d'*auditores* ou *audientes* (1er degré), à celui de *catéchumènes* proprement dits, ou *substrati*, ou *genuflectentes*, ou *Christiani* (2e degré) ; et en cérémonies de transition du 2me degré à celui de *electi* ou *appetentes* (3me degré); et enfin de celui-ci au baptême, moyennant les *scrutins*.

Or, le cérémonial du baptême, tel qu'il est en vigueur aujourd'hui, conserve admirablement cette subdivision. En effet, outre l'interrogation qui ouvre la cérémonie, les trois rites par lesquels le prêtre souffle sur l'enfant, le marque du signe de la croix et impose la main sur sa tête, répondent au cérémonial d'*initiation* du 1er degré au 2me ou catéchuménat proprement

Digitized by Google

dit ; tandis que la bénédiction du sel et tous les rites suivants jusqu'au changement de l'étole répondent aux cérémonies du troisième degré et des scrutins. Attachons-nous donc à maintenir cette subdivision, et suivons pas à pas la sainte Église dans chacun des rites, en les rapprochant des usages reculés auxquels ils empruntent leur origine et leur signification.

***

a) Cérémonies d'initiation au catéchuménat.

Autrefois connues sous le nom de *ordo ad faciendum catechumenum* ou *christianum*, ces cérémonies n'étaient pas absolument les mêmes partout. Outre la demande de celui qui n'était catéchumène que du premier degré, nous trouvons l'impression du *signe de la Croix*, et *l'imposition des mains*, généralement en usage, quoique avec des formules différentes. La croix s'imprimait sur le front, souvent aussi, surtout en Gaule, sur le cœur ; le missel gothique, publié par Thomasius, parle encore du signe de la croix sur les yeux, sur les oreilles et sur le nez, pour marquer et bénir tous les sens par leurs organes. Ce rite ainsi développé rappelle celui de l'extrême-onction ; en sorte que, si l'Église bénit et oint les membres du corps au moment de la mort, elle les bénissait aussi au moment de la naissance spirituelle.

On trouve des traces de l'imposition des mains dans la *Vie de saint Martin* par Sulpice Sévère (1). Avant lui, les conciles d'Elvire (2) et d'Arles (3) la prescrivent pour les malades non-baptisés qui sont disposés à recevoir la foi.

Quant à l'impression du signe de la croix, saint Augustin en parle déjà en plusieurs endroits (4). Théodoret, Marc (5) et l'auteur des *Actes de saint Quirin* confirment cet usage.

L'un et l'autre de ces rites étaient accompagnés de formules propres.

Les documents les plus anciens ne mentionnent pas l'usage de souffler sur le catéchumène. Il est probable que ce rite, dont la signification, selon les paroles qui l'accompagnent, équivaut à un exorcisme, est emprunté par analogie aux cérémonies du deuxième degré. Du reste dans ses bénédictions, l'Église chasse toujours l'esprit mauvais avant de répandre ses faveurs.

***

Voyons maintenant comment ces différentes cérémonies se retrouvent dans le rituel romain.

Revêtu du surplis et de l'étole violette, le prêtre, accompagné d'un ou de plusieurs clercs, également en surplis, se dirige vers la porte de l'église, où se trouvent le parrain et la marraine avec leur filleul ou leur filleule, et demande à l'enfant: « Que demandez-vous de l'Église de Dieu ? » L'enfant

1. In cap. 10 *vitæ S. M.*; dialog. 2. *de virtutibus S. Mart.* in cap. — 2. Can. 39. — 3. Can. 6. — 4. *Lib. II de Symb. ad catechum.* C. 1 ; et 1 *de catechizandis rudibus*, c. 20. — 5. *Vita S. Porph.*

Digitized by Google

répond par le parrain : « La foi. » — « La foi, reprend le prêtre, que vous procure-t-elle ? » — « La vie éternelle. » — « Si donc vous voulez entrer dans la vie, gardez les commandements : vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur et de toute votre âme et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même. »

La demande est faite ; l'Église a posé ses conditions en ouvrant le code de sa loi. Quelle majesté dans ce peu de paroles qui résument tout le dogme chrétien : la foi par le baptême et la vie éternelle ou l'espérance par la foi, moyennant la charité : l'amour de Dieu et du prochain. — Ce texte suffit à lui seul pour confondre à la fois Pélage et Luther, le rationalisme des premiers siècles et celui des temps modernes.

Le contrat sacré étant accepté, l'Église procède à l'action sainte. Avant d'imprimer sur ce front le signe du salut, elle éloigne par son souffle de vie l'esprit de ténèbres. Le prêtre dit, en soufflant légèrement sur le visage de l'enfant : « Sortez de lui, ou d'elle, esprit immonde, et faites place au Saint-Esprit Paraclet. »

Par une succession de rites analogues, nous avons vu dans la bénédiction des fonts que l'esprit du mal est chassé de la sainte fontaine avant que l'Esprit-Saint y descende pour en féconder les eaux.

Suivent les deux rites d'initiation au catéchuménat du second degré, où l'aspirant au baptême a mérité d'entrer en vertu de sa demande.

Le prêtre fait, au moyen du pouce, le signe de la croix sur le front et la poitrine de l'enfant et dit : « Recevez le signe de la croix, tant sur le front que sur le cœur, accueillez la foi des célestes préceptes et soyez tel par vos mœurs que déjà vous puissiez être le temple de Dieu. »

Cette formule de bénédiction est suivie d'une prière plus longue, qui en explique davantage le sens et dont voici le résumé : Seigneur, gardez par votre grâce ce serviteur N. (1) marqué de votre croix, afin qu'observant votre loi il arrive à la gloire de la régénération (2).

Le rite de l'imposition des mains consiste dans une seule oraison, qui confirme la précédente et demande à Dieu d'éclairer le catéchumène, de rompre les pièges que Satan lui dressera encore, d'éteindre en lui le feu des passions, afin qu'il coure joyeux vers l'odeur suave des commandements divins et progresse de jour en jour.

C'est ainsi que se termine la première partie de la cérémonie, celle qui retrace l'initiation des catéchumènes.

---

1. Le nom de l'enfant est désigné et inscrit avant la cérémonie; ce détail encore est conforme à l'ancienne discipline, où les noms des *electi* ou *illuminandi*, étaient remis à l'église au début du Carême, tandis que le premier grand scrutin n'avait lieu que le mercredi de la 4e semaine ; aussi, comme on verra plus loin, lisait-on leurs noms tout haut dans l'assemblée.

2. Il est intéressant de rapprocher de ces prières tout le rite ancien de l'initiation, tel qu'on le trouve, par exemple, dans le Missel des Gaules. Martène, tom I. *de antiq. disciplina*, l. 1. c. 1. ant. 7.

Digitized by Google

b/ *Cérémonies de la catéchisation, de l'illumination et des scrutins.*

Lorsque les catéchumènes avaient fidèlement fourni leur carrière et que, ayant profité des catéchèses données par des prêtres zélés, désignés par l'évêque, pour les instruire des vérités élémentaires de la foi chrétienne (1), ils possédaient une connaissance initiale suffisante des saints mystères, on présentait leurs noms; ce qui d'ordinaire avait lieu au début du Carême. Dès lors ils devenaient *appetentes*, *electi* ou catéchumènes du 3me degré.

Le temps du Carême, qui les séparait de la fête de Pâques, était affecté aux préparations prochaines au grand sacrement.

D'abord les *illuminandi*, φωτιζομένοι, ainsi appelés parce qu'ils se disposaient au sacrement de l'illumination, devaient jeûner pendant le Carême ; en outre ils devaient faire pénitence pour les péchés de toute leur vie (2) ; pénitence qui, sans être le sacrement proprement dit, impliquait cependant, dans beaucoup d'églises, l'aveu privé des péchés. On peut s'en convaincre par ces paroles de Tertullien (3) : « Il faut aussi qu'ils se confessent de tous leurs péchés passés (4). » Cette pénitence représentait, suivant le même docteur, le baptême de saint Jean.

Pendant ces temps de pénitence, les *electi* recevaient des instructions spéciales, données généralement par les évêques eux-mêmes (5). Nous voyons cependant que parfois des prêtres désignés s'en acquittaient pour eux. Ainsi saint Augustin, avant d'être promu à l'épiscopat, avait été chargé de ce ministère par Valère, son évêque, parce que ce dernier, grec de naissance, parlait difficilement le latin. Outre ces jeûnes, ces pénitences et ces instructions, les *electi* étaient encore astreints aux *scrutins*, c'est-à-dire aux réunions qui se tenaient à leur sujet, à l'église ou dans le baptistère. Ces scrutins étaient au nombre de sept dans l'Église de Rome.

Les deux principaux se tenaient le mercredi de la quatrième semaine du Carême et le Samedi-Saint. Dans le premier avait lieu la *tradition* du Symbole et du *Pater ;* dans le second se faisait la *reddition* (6).

***

Les cérémonies actuelles du baptême depuis la première imposition des mains jusqu'au changement de l'étole comprennent successivement les rites

1. L'instruction des catéchumènes était de quatre ordres gradués; 1. les catéchumènes du 1er degré assistaient aux homélies dans les églises ; 2. les catéchumènes du 2me degré avaient leurs catéchètes particuliers ; 3. les *electi* du 3me degré assistaient à une série d'homélies préparatoires au baptême. 4. L'exposé des symboles des quatre évangélistes, du *Credo* et du *Pater* achevait l'instruction des *illuminandi*.

2. Conformément aux paroles de saint Pierre au cénacle, le jour de la Pentecôte. Luc. *Act*, ap. II. 38. — 3. de Bapt. c. 20.

4. Voyez aussi Eusèbe: *De vita Constantini*. l. 4. c. 61. — Socrate. *Hist. eccles.* l. 5 c. 17. — etc.

5. Saint Augustin, se préparant à recevoir le saint baptême dans la ville de Milan, où il était professeur d'éloquence et jouissait d'une brillante réputation, se soumit avec une admirable humilité à cette discipline du catéchuménat et ne voulut pas être dispensé de figurer au milieu des ignorants pour s'instruire de la foi.

6. Dom Guéranger, dans les vol. 5 et 6, de son *Année liturgique*, décrit longuement ces cérémonies des grands scrutins. Voir aussi Chardon. *Baptême*. I. chap. VII.

Digitized by Google

suivants: — 1°/ Le prêtre bénit le sel; 2° il en met dans la bouche de l'enfant; 3°/ il exorcise l'enfant; 4°/ il lui fait le signe de la croix sur le front; 5°/ il lui impose la main sur la tête; 6°/ ensuite, (car jusqu'ici tout se passe au seuil du temple),il met l'extrémité de son étole sur la tête de l'enfant et l'introduit dans l'église; 7°/ là,en s'approchant des fonts, le prêtre récite avec le parrain et la marraine le *Credo* et le *Pater;* 8°/ avant d'entrer dans le baptistère, le prêtre exorcise encore une fois l'enfant; 9°/ puis il fait l'ouverture des oreilles et des narines ; 10°/ vient ensuite la renonciation à Satan; 11°/ suivie de l'onction avec l'huile des catéchumènes.

Pour tout chrétien, sensible aux choses divines, ces cérémonies, dans leur mystérieuse multiplication, représentent admirablement la grandeur du Sacrement qu'elles préparent ; toutefois les répétitions, les duplications des mêmes cérémonies, comme du signe de la croix, de l'imposition des mains, de l'exorcisme surtout, qui revient jusque trois fois, ne peuvent manquer d'engendrer une certaine confusion dans son esprit.

Or,cet embarras disparaît pour faire place à une clarté radieuse si l'on remonte aux cérémonies des deux grands scrutins et si l'on rapporte au scrutin du mercredi de la quatrième semaine les cérémonies depuis le 1°/ jusqu'au 7°/ inclusivement,et au scrutin du Samedi-Saint les rites qui suivent. C'est ce que nous espérons démontrer en examinant chacune de ces cérémonies.

***

L'ordre du premier scrutin comprenait deux parties. La première se compose des bénédictions qui se faisaient à la porte du temple et qui comprenaient le signe de la croix, l'imposition des mains, et la bénédiction du sel dont on en mettait un peu dans la bouche du catéchumène. Or, ces différentes cérémonies, bien que disposées dans un ordre un peu renversé, constituent les six premiers rites du baptême, énumérés ci-dessus.

1°/ Le prêtre *bénit le sel.* Quel est le sens de ce rite? Il est très apparent. Le sel est dans la nature l'élément de conservation, de préservation, l'antidote de la corruption et de la mort. Comment ne pas y voir le symbole de la sagesse divine qui pénètre toute la nature, la préserve de l'esprit du mal, la destine à l'immortalité? Le baptême est, du reste, le remède créé par la sagesse divine, et le prêtre, son ministre ordinaire, est appelé par le Christ : *le sel de la terre.*

2°/ Aussi le prêtre dit, en mettant un peu de sel dans la bouche de l'enfant : « Recevez le sel de la sagesse, qu'il vous garde pour la vie éternelle; » et il ajoute: « *Pax tecum*, que la paix soit avec vous »; comme pour marquer, que l'aurore de la paix luit déjà, lorsque un reflet de la sagesse divine a commencé à dissiper les ténèbres du mal.

3°/ C'est pourquoi, après une belle prière, où il demande à Dieu de vouloir enlever du cœur du catéchumène, par ce sel bénit, le goût de la nourriture mondaine, le prêtre procède immédiatement à l'*exorcisme*, afin

Digitized by Google

de chasser, par la vertu du sel de la sagesse, l'esprit de corruption et d'ignorance. L'exorcisme ne manquait à aucun des scrutins, dans l'ancienne discipline. Il est donc naturel que le rituel, en usage aujourd'hui et qui résume en lui les traditions primitives, en contienne deux principaux, sans parler de l'exsufflation (1).

Jadis, pendant l'exorcisme, les catéchumènes avaient le visage couvert d'un voile « de peur que leur esprit ne se dissipât et que leur vue venant à s'égarer, n'égarât aussi leur cœur (2). » De plus, dans certaines églises, ils étaient nu-pieds et couverts d'une simple tunique, ainsi que le montrent l'homélie de saint Jean Chrysostome « *ad illuminandos* », et le passage célèbre de saint Augustin (3), où nous voyons de plus, qu'en Afrique les catéchumènes se trouvaient « pieds nus sur un cilice », « *in humilitate pedum, cilicio substrato* ».

Mais que signifie l'exorcisme avant le baptême ? Par cette pratique, l'Église veut nous faire comprendre combien est grande la domination du démon dans le corps de l'homme non baptisé ; en sorte qu'avant d'administrer le sacrement de la sanctification, elle éprouve comme le besoin d'épurer la place. Saint Jean Chrysostome, dans le même discours, compare cette opération à celle que l'orfèvre fait subir à l'or en soufflant dans le creuset pour agiter la flamme (4).

4°-5°. Après l'exorcisme fait au nom de la Sainte Trinité, le prêtre renouvelle l'impression du *signe de la Croix* et l'*imposition des mains*. Cette cérémonie, qui était aussi dans la primitive Église, une répétition du rite d'initiation au catéchuménat du deuxième degré, se pratiquait très solennellement au début du grand scrutin du mercredi. Le prêtre parcourait les rangs des hommes à droite et des femmes à gauche, et les marquait tous du signe de la croix, les bénissait, puis les congédiait, leur disant de se tenir au vestibule, jusqu'à ce qu'on leur fît signe de rentrer. — Après leur départ, on entonne l'introït de la messe. Bientôt l'acolyte rappelle les catéchumènes par leurs noms, le portier les fait entrer et, lorsque les parrains et les marraines les ont ramenés, l'acolyte les range comme la première fois. A la collecte de la messe, sur le signal du diacre, les parrains et les marraines vont à eux et marquent au front du signe de la croix ceux qu'ils doivent présenter et cautionner au baptême. — Après quoi, l'acolyte, suivi d'un second acolyte, puis d'un troisième, récite sur chaque catéchumène des formules d'exorcisme, diverses pour les deux sexes. Le prêtre vient après les acolytes et termine par une formule commune. Entre

1. Ce rite, placé au commencement du rituel et dont nous avons parlé plus haut, est une espèce d'exorcisme implicite : Témoin ce passage de saint Cyrille de Jérusalem *Pro catech.* n. 9. « Soit que l'on souffle sur vous, soit que l'on vous exorcise, cela est propre à vous procurer le salut ; recevez les exorcismes avec affection. »

2. Ibidem. — 3. Lib. II. *de Synodo ad catech.* c. 1.

4. En termes scolastiques on dirait que l'exorcisme appartient à la préparation de la matière à la forme divine de la grâce baptismale.

Digitized by Google

chacun des trois acolytes et le prêtre, les parrains et les marraines renouvellent leurs signes de croix, tandis que le diacre fait fléchir le genou à toute l'assemblée pour la collecte.

6°/ Si nous rapprochons le rite du rappel des catéchumènes dans le temple de celui du voile dont on leur couvrait le visage pendant les exorcismes, nous trouvons une explication plus que probable de la cérémonie (n° 6) où le prêtre *mettant l'extrémité de l'étole sur la tête de l'enfant* et l'introduisant dans l'église, dit : « Entrez dans le temple de Dieu, pour avoir part avec le Christ à la vie éternelle. »

***

Cependant la cérémonie du grand scrutin se poursuit et croît en solennité. Nous voici au rite connu sous le nom d'*ouverture des oreilles*. Imitant l'action de Notre-Seigneur, sur le sourd muet de l'Évangile, les prêtres touchent les oreilles des catéchumènes en disant : « *Ephpheta* » : c'est-à-dire : Ouvrez-vous ! Ce rite prépare les *electi* à recevoir la « *fides ex auditu* » ; car au même moment le cortège de quatre diacres, précédés de cierges et de l'encensoir et portant chacun un des quatre évangiles, sort du « *Secretarium* », et se dirige vers l'autel où les quatre évangiles sont déposés aux quatre coins. — La lecture solennelle du début des quatre évangélistes est faite, du haut de l'ambon, par un diacre. Elle est précédée, entrecoupée et suivie de l'allocution d'un prêtre qui annonce les évangiles et expose le caractère et le symbole de chaque évangéliste (1).

Qu'est devenu ce beau rite dans l'ordre actuel du baptême ? A première vue on croirait le retrouver dans celui qui suit le dernier exorcisme (n° 7). Nous pensons plutôt que ce rite a été omis à cet endroit parce qu'il suppose des catéchumènes capables de comprendre et que, dans les cérémonies du scrutin du Samedi-Saint, il se trouve reproduit et complété. C'est là que nous le rencontrerons bientôt.

La tradition du Symbole et de l'Oraison dominicale suit immédiatement la lecture des évangiles. D'abord un prêtre prononce une allocution pour appeler l'attention des catéchumènes sur la communication qui va leur être faite; ensuite un acolyte, tenant la main étendue sur la tête d'un catéchumène latin ou grec, prononce, sur un ton de récitatif solennel, le symbole en grec ou en latin. La même scène se reproduisait pour les femmes. *La tradition du Symbole* accomplie et le prêtre en ayant, dans la suite de son discours, expliqué la doctrine et ayant enjoint à tous de l'apprendre mot à mot de mémoire, une cérémonie analogue avait lieu pour le *Pater* ou l'*Oraison dominicale* (2).

Ce rite solennel de la *tradition* se répétait plusieurs fois en entier, lorsque

1. V. Dom Guéranger, *Année liturg.* v. 5, p. 408-416.

2. Ce trait seul nous montre le respect tout particulier dont la primitive Église entourait la prière du Christ, réservée alors presqu'exclusivement pour la sainte Messe.

Digitized by Google

le nombre des catéchumènes était trop considérable pour qu'on pût aisément le terminer pour tous le même jour.

Ces quelques notions historiques permettent au lecteur de comprendre la portée de cette cérémonie touchante du baptême (n° 7), lorsque le prêtre, après avoir introduit le petit enfant dans le temple et s'être rapproché du baptistère, récite à haute voix le *Credo* et le *Pater*, ensemble avec le parrain et la marraine. C'est la *tradition* antique du *Credo* et du *Pater* se perpétuant à travers les siècles ; et, si le parrain et la marraine les récitent en même temps que le ministre, c'est pour représenter, dans un seul rite, la *tradition* et la *reddition*.

Cette seconde cérémonie de la *reddition* du Symbole qui avait lieu le Samedi-Saint, consistait en ce que les catéchumènes, ayant, pendant cet espace de quinze à vingt jours, appris par cœur les emblèmes des évangiles, le *Credo* et le *Pater*, les récitaient à haute voix, en signe de leur foi. L'intervalle établi par la première discipline suppose des adultes ; il disparaît naturellement lorsqu'il s'agit d'enfants ; c'est pourquoi le parrain et la marraine récitent le *Credo* et le *Pater* ensemble avec le ministre.

L'abondance des matières nous force d'arrêter ici notre exposé. Dans un prochain et dernier article nous poursuivrons notre rapprochement pour les autres cérémonies préparatoires qu'il nous reste à expliquer, ainsi que pour les rites directement sacramentaux.

CHRONIQUE DE L'ÉGLISE.

ROME. — Dans la dernière réunion de l'académie d'archéologie chrétienne à Rome, un religieux passionniste a annoncé une découverte infiniment importante et heureuse : celle de la maison des saints martyrs Jean et Paul.

Ces glorieux confesseurs, dont nous célébrons la fête le 26 juin, avaient répandu leur sang pour Jésus-Christ sous Julien l'Apostat. C'était dans leur propre demeure, comme nous l'apprennent leurs actes, que Terentianus, préfet de la cohorte prétorienne, leur avait fait trancher la tête et avait fait creuser la fosse où leurs corps furent jetés aussitôt, après la consommation de leurs combats.

***

Les jeunes gens romains du cercle de Saint-Pierre viennent d'organiser l'œuvre de l'assistance des pèlerins qui sont attendus à Rome pendant l'année jubilaire de S. S. Léon XIII. Sous la présidence du commandeur Tolli, ils s'étaient mis déjà l'an dernier à la disposition des pèlerins hollandais, avec un tel succès que les premiers de ces visiteurs, emportant la meilleure impression de cet accueil fraternel, avaient puissamment contribué,

Digitized by Google

à leur retour en Hollande, à l'organisation d'un second pèlerinage, bientôt suivi d'un troisième. Le Souverain-Pontife a reçu les jeunes gens du cercle de Saint-Pierre dans ses appartements privés et a vivement encouragé leur projet. Louant aussi les autres œuvres auxquelles se dévouent les jeunes gens du cercle, surtout pour combattre les funestes effets de la propagande protestante, le Saint-Père a beaucoup encouragé l'organisation des écoles du soir, les instructions sur le catéchisme, la fondation des fourneaux économiques et des dortoirs pour les pauvres.

***

Les élèves du séminaire romain se sont adressés à Son Éminence le cardinal-diacre pour lui soumettre le projet d'une grande manifestation à accomplir par les jeunes clercs de tous les diocèses, à l'occasion du jubilé sacerdotal du Souverain-Pontife. Ce projet consiste à élever dans l'intérieur du Vatican un monument à saint Thomas d'Aquin, afin de perpétuer le souvenir de la restauration des études thomistes par Sa Sainteté Léon XIII, et pour témoigner de l'empressement avec lequel le jeune clergé cultive la doctrine de l'Ange de l'école. Le projet a été soumis au Souverain-Pontife, qui a daigné le bénir.

***

Des pourparlers confidentiels sont actuellement engagés entre la Serbie et le Vatican par un intermédiaire officieux pour la conclusion d'un concordat sur le modèle de celui de Montenégro.

La Congrégation des Affaires ecclésiastiques extraordinaires a reçu un projet du gouvernement roumain portant l'établissement d'un centre de missions catholiques en Macédoine, en vue de réunir les Bulgares, les Roumains et les Grecs catholiques.

***

La *Gerarchia Cattolica* ou Annuaire pontifical pour 1887 vient de paraître. Nous y trouvons les renseignements qui suivent sur le Sacré-Collège des Cardinaux :

Le doyen d'âge est Son Éminence Henri Newman, qui a 87 ans; le doyen par la date de la création est l'Éminence Mertel qui compte 29 ans de cardinalat. Mais la dignité de doyen de tout le Sacré-Collège appartient à Son Éminence Charles Sacconi, premier cardinal de l'ordre des évêques par la date de sa création en 1861. Il a 26 ans de cardinalat.

Il y a actuellement six cardinaux de l'ordre des évêques, quarante-trois de l'ordre des prêtres et treize de l'ordre des diacres. Il y a sept chapeaux vacants.

Sous le rapport de l'ancienneté, il y en a vingt-quatre dont la création remonte au pontificat de Pie IX, et trente-neuf qui ont été créés par Léon XIII.

Sous le rapport de l'âge, il y a dans le sénat de l'Église, cinq octogé-

Digitized by Google

naires, vingt-sept septuagénaires, seize sexagénaires et seize quinquagénaires. Le moins âgé est l'Éminence Sébastien Neto, qui n'a que 46 ans. Déjà quarante-neuf cardinaux sont décédés sous le pontificat actuel.

Sous le rapport de la nationalité, il y a maintenant dans le Sacré-Collège, cinq cardinaux romains et vingt-six italiens, ce qui fait trente-et-un chapeaux conférés en Italie. Or, comme il y a en ce moment soixante-trois cardinaux, il reste trente-deux chapeaux pour les princes de l'Église des différentes nations.

Après les données relatives au Sacré-Collège, le volume de la *Gerarchia* donne le tableau de la hiérarchie de l'Église universelle. Il y a treize sièges patriarcaux, cent quatre-vingt-deux sièges archiépiscopaux, sept cent trente-sept sièges épiscopaux.

Les patriarcats de rite oriental sont : Antioche (des Melchites, des Maronites, des Syriens), Babylone des Chaldéens, Cilicie des Arméniens. Ceux de rite latin sont : Constantinople, Alexandrie, Antioche, Jérusalem, Venise, Indes-Orientales, Indes-Occidentales, Lisbonne.

Les autres titres de la hiérarchie catholique conférés jusqu'au 15 janvier 1887 sont répartis comme il suit : archevêques et évêques de rite latin avec résidence, huit cent quarante-deux; archevêques et évêques du rite oriental, soixante-dix-sept; archevêques et évêques titulaires, c'est à-dire n'occupant pas de sièges épiscopaux proprement dits, trois cent quinze; archevêques et évêques n'ayant plus de titres, vingt-et-un; prélats *nullius diœceseos*, cinq; soit un total de douze cent trente-et-un titres actuellement conférés. Léon XIII a érigé : un patriarcat, seize archevêchés, quarante-deux évêchés, vingt-neuf vicariats et une délégation apostolique, neuf préfectures apostoliques, en tout quatre-vingt-dix-huit nouveaux titres qui marquent l'heureux développement de la hiérarchie sous le pontificat actuel.

FRANCE. — La chambre française a discuté récemment le budget de l'instruction que, malheureusement pour ce pays, on pourrait appeler le budget de la guerre contre l'Église. Le rapporteur Burdeau y est venu justifier les folles dépenses que l'on fait et que l'on devra faire encore pour déchristianiser la France : il en a profité pour montrer, avec des airs de triomphateur, le progrès qui a été fait dans la voie de la laïcisation à outrance. En citant une triste statistique de la décroissance de la population dans les écoles libres, il a chanté victoire et prédit la ruine prochaine sinon de l'instruction chrétienne à tous les degrés, ce qui est dans les vœux et dans les tendances audacieuses de son parti, du moins de l'enseignement supérieur libre. Puissent, par la miséricorde de Dieu, la sage et ferme vigilance des évêques et le zèle des généreux catholiques, faire mentir ces tristes présages et arrêter la noble nation française sur la voie de la déchristianisation, de la barbarie et de la ruine.

Nous trouvons dans un journal républicain, qu'on ne saurait suspecter

Digitized by Google

de cléricalisme *Le Télégraphe*, un article intéressant qui rend hommage à la générosité et aux efforts des défenseurs de la liberté notamment de l'enseignement supérieur.

Après avoir rappelé quelques-uns des chiffres grâce auxquels le rapporteur du budget de l'instruction publique se targuait de prédire à bref délai la mort des universités catholiques, *Le Télégraphe* ajoute :

En regard, il ne serait pas inutile de mettre les quelques résultats suivants. A Lille, deux facultés sont dans une situation au moins passable : celle de médecine et pharmacie, qui compte cent quarante-cinq élèves, et qui est stationnaire à ce chiffre, sans recul ; et celle de droit, qui en a cent quinze et qui jouit de la même stabilité. A Angers, la faculté de droit réunit cent dix étudiants, et l'institut catholique dans son ensemble en possède cent quarante-huit.

Plus loin, *Le Télégraphe* dit encore :

Peut-être y aurait-il un point de vue plus élevé encore, où il serait bon de se placer pour mieux voir la question. Après tout, quel que fût le but politique des facultés libres, elles étaient un produit de l'initiative privée. Et quel puissant effort, combien rare dans notre pays, elles supposaient ! Deux cent cinquante chaires ne sont pas une mince charge pour un budget ; l'État, qui en a cinq fois plus, y consacre une quinzaine de millions ; mais on sait qu'il paie assez chichement son personnel. Celui des facultés catholiques coûterait, avec les frais d'administration, les laboratoires et les bibliothèques, quatre à cinq millions par an, qu'il n'y aurait pas à s'en étonner beaucoup.

Et ce n'est pas tout : ces facultés se sont installées dans des locaux que pour la plupart elles ont acquis. Celles de Lille sont réunies dans un véritable palais ; celles de Paris et d'Angers sont établies fort à l'aise et fort dignement. Que de millions encore il a fallu pour cette installation ! Si l'on calcule que ces dépenses durent depuis six ans environ, on se convaincra que les souscripteurs des facultés catholiques n'ont guère dû tirer de leurs poches moins de cinquante à soixante millions !

Cinquante à soixante millions, obtenus sans l'appui de l'État et plutôt contre son gré ! Soixante millions pour un objet qui ne frappe pas les imaginations populaires ; pour favoriser de hautes études catholiques : *En vérité, c'est là une œuvre remarquable, et si elle devait se terminer sans résultat utile pour notre pays, ce serait une perte dont personne ne pourrait se réjouir patriotiquement.*

Voilà, certes, un éloge qui n'est pas banal. Il se recommande tout ensemble aux ennemis et aux amis de la liberté de l'enseignement.

ANGLETERRE. — Les progrès du catholicisme en Angleterre déplaisent aux protestants d'Allemagne. Voici ce qu'on lit dans la *Germania de Berlin* :

Digitized by Google

« Le catholicisme en Angleterre cause de grands soucis au *Moniteur de l'église évangélique*. Il cite des passages du cardinal Manning sur le développement du catholicisme et en est fort scandalisé. Une des citations porte ce qui suit : « Vais-je trop loin en disant que le peuple anglais ne s'appelle plus protestant? Sous une forme négative, le protestantisme existe encore en tant qu'opposition à l'Église catholique, mais comme foi religieuse il a disparu. Hâtons-nous de récolter ce qui a été semé. » Le *Moniteur* continue ainsi :

« Les grands progrès du catholicisme en Angleterre sont vraiment dignes d'exciter notre étonnement. Ce qu'il y a de pire encore c'est qu'il existe au sein de l'Église anglicane elle-même un parti puissant, celui des Ritualistes, qui favorise avec zèle le développement des idées romaines. Sous le prétexte de vouloir rendre le culte de l'Église anglaise plus vivant et plus conforme aux aspirations des fidèles et de réagir ainsi contre le puritanisme beaucoup trop sévère et trop froid, les Ritualistes réintroduisent peu à peu les crucifix, les cierges, l'encens, les habits sacerdotaux, les couvents, les habits religieux et même la confession auriculaire, et se rapprochent ainsi de plus en plus de l'Église romaine. »

En effet, des 20,000 prêtres de l'Église anglicane, 10 ou 12,000 appartiennent au groupe ritualiste. Un très grand nombre ne restent pas à mi-chemin, mais passent complètement à l'Église romaine.

La dernière liste des convertis publiée en 1884 cite 7 catholiques membres du conseil secret, 33 de la chambre haute et 82 de la chambre basse; 1051 convertis appartiennent à la noblesse et aux grandes familles, 145 à l'armée, parmi lesquels un feld-maréchal et six généraux, 29 à la flotte dont 7 amiraux.

La liste énumère ensuite 48 médecins, 72 magistrats et avocats, 12 fonctionnaires du ministère de la guerre et 337 prêtres. A côté du ritualisme, le dégoût des éternelles querelles des sectes au sein du protestantisme jette encore une foule de personnes dans les bras de l'Église qui seule peut donner le salut.

***

Voici sur l'état de l'Église dans l'empire britannique une statistique recueillie dans l'Annuaire catholique anglais *(Catholic Directory)* pour l'année 1887. Il y a dans l'empire britannique cinq cardinaux (dont l'un réside à Rome) vingt-trois archevêques, cent dix-huit évêques et huit préfets apostoliques.

L'Écosse possède deux archevêques et quatre évêques.

Le nombre des prêtres, qui était pour l'Angleterre de 2,256 en 1886, s'élève cette année à 2,273 : et cependant un certain nombre de prêtres allemands, exilés à la suite des lois de mai, sont retournés dernièrement dans leur pays. Le nombre des églises et chapelles s'est élevé de 1,269 à 1,280.

Digitized by Google

En Écosse, le nombre des prêtres est cette année de 326. Celui des lieux consacrés au culte de 330. En 1886, les chiffres correspondants étaient respectivement de 320 et 306.

UNE VISITE AU MONASTÈRE DE FOSSA-NUOVA, EN CAMPANIE.

PARMI les radieuses constellations qui émaillent de leur éclat varié le ciel liturgique du mois de mars, l'astre de *saint Thomas d'Aquin* reparaît chaque année avec une splendeur et une majesté toujours croissantes. Foyer mitoyen entre l'Église des premiers âges et celle des temps modernes, l'Ange de l'école occupe dans l'histoire de la science et de la foi un de ces sommets privilégiés, d'où le génie, recueillant comme dans un prisme étincelant les rayons de lumière semés épars dans les siècles écoulés, projette ses feux au loin vers les rivages inconnus des siècles à venir.

Ces rayons, auxquels son esprit créateur a donné un éclat nouveau, et qu'il a eu la gloire immortelle de condenser dans un véritable soleil de doctrine, l'illustre fils de saint Dominique en a sans doute recueilli une partie dans l'enseignement séculaire des fils de saint Benoît. Aussi la Providence, qui se plaît à marquer de ses touches les plus délicates la carrière de ceux qu'elle prédestine à l'auréole de la sainteté, a-t-elle voulu que le prince incontesté de la théologie scolastique eût des rapports intimes avec la famille religieuse qui eut l'honneur de donner à l'Église Grégoire, l'admirable docteur de la *morale*, Bède, le commentateur infatigable des divines *Écritures*, Anselme, le spéculateur subtile des mystères du *dogme*, et Bernard, l'onctueux interprète de la *mystique* contemplative.

Pour que le soleil d'Aquin pût remplir son immense carrière et verser sur le monde entier les flots de sa lumineuse doctrine, il lui fallait les ressorts plus mobiles des institutions nouvelles. Mais du moins l'ordre monastique aura le double honneur de le voir en quelque sorte sortir de son sein et de recueillir ses derniers rayons: et, pour que la branche de Cîteaux ait dans cette gloire la part qui lui revient, le Mont-Cassin sera son aurore et Fossa-Nuova son couchant.

En souvenir du glorieux trépas du Docteur angélique, arrivé le 7 mars 1274, dans un monastère de notre saint Ordre, nos lecteurs nous sauront gré, nous osons l'espérer, de leur offrir le récit d'une excursion que nous eûmes le bonheur de faire, il y a huit ans, au val de Fossa-Nuova.

***

Deux fois déjà nous avions visité le Mont-Cassin, où le jeune Thomas, offert, encore enfant, à saint Benoît, par le comte Landulphe, son père, avait fait ses premiers pas dans la vertu et la science. Nous avions vénéré, aux archives du monastère, le portrait authentique ainsi que plusieurs autographes

Digitized by Google

du saint qui s'y conservent avec un religieux respect. Deux fois, du haut de la magnifique terrasse qui domine la large vallée du Carigliano et d'où le regard, embrassant un immense panorama de montagnes, se baigne jusque dans les eaux bleues de la Méditerranée, nous avions contemplé, auprès des ruines du manoir féodal de Rocca Secca, l'antique cité d'Aquino que le nom de Thomas a illustré à jamais d'une gloire incomparablement plus sereine que celle du poète Juvénal. De là, nous rendant à Naples, nous avions vénéré dans cette ville, en une chapelle de l'église de San Dominico, le crucifix miraculeux qui rendit ce touchant témoignage au saint Docteur, alors à l'apogée de son génie : « Thomas, vous avez bien écrit de moi, quelle récompense désirez-vous en retour ? » Paroles auxquelles l'humble religieux, inondé de bonheur, n'avait répondu autre chose que ces mots sublimes : « Point d'autre que vous-même, Seigneur ! »

Avant de nous arracher à la terre classique des grands souvenirs, il nous tardait de rendre nos hommages à la couche funèbre du saint dont nous avions vénéré le berceau et suivi la carrière, et d'épancher notre âme dans le sanctuaire qui l'avait vu mourir et lui avait servi de premier tombeau.

***

Partis de Rome, par une belle après-dîner de printemps, nous arrivâmes, mon compagnon et moi, vers le soir, à la petite ville de Velletri (1), située au sud-est de la capitale, aux avant-postes des monts Herniques. Nous avions le projet de suivre la route historique qui traverse la Campanie, en passant par Terracine, Fondi, Formi et Gaëte et d'aboutir à San Germano d'où nous accomplirions notre troisième et dernier pèlerinage au tombeau de saint Benoît.

Pour faire entrer l'excursion de Fossa-Nuova dans ce plan, force nous était d'abandonner la nouvelle route des Marais-Pontins et de faire un coude dans les montagnes.

Fort primitivement installés dans un coche, plaisamment décoré du nom de diligence, nous quittâmes Velletri de bon matin. Le coche faisait le service postal entre cette ville et Terracine, et continuait de là sur Gaëte et Naples, le long de la côte.

Après trois heures de cahotage, nous arrivâmes aux ruines insignifiantes, mais célèbres, de l'antique bourg de *Trium Tabernarum* (2), aujourd'hui *Tre Taberne*, simple relai de poste.

Saint Paul s'y arrêta jadis, en se rendant de Terracine, — l'ancienne Auxur,—à la ville des empereurs. Là nous descendîmes de voiture pour nous

1. Velletri, l'ancienne Viletræ ; ville épiscopale des états pontificaux, possède plusieurs monuments remarquables, entre autres l'hôtel-de-ville, construit en 1529 par le Bramante, les palais Borgia et Ginetti, le superbe escalier de marbre du palais Lancelotti et la statue d'Urbain VIII.

2. Le bourg *Tres Tabernæ* fut pendant les premiers siècles du christianisme le siège d'un évêché ; saint Grégoire le Grand l'incorpora à celui de Velletri.

Digitized by Google

engager à pied dans les montagnes du pays des Herniques et des Volsques. Bientôt le paysage monotone des Marais-Pontins se transforme en un tableau pittoresque et varié. Nous laissons à notre gauche, perché sur un mont escarpé, la pittoresque ville de Sermonetta[1], ancienne capitale du duché de ce nom. La route, qui y conduit, nous mènerait, par les hauteurs, à Segni [2], petite cité de Carpineto, qui eut la gloire de donner le jour à notre Saint Père le Pape Léon XIII, et dont le palais de la vieille famille Pecci forme un des plus beaux ornements.

Après quatre heures de marche environ, nous apercevons devant nous une petite ville étalée avec un art tout à fait italien sur la crête d'un gracieux mamelon. C'est Piperno. Son enceinte rustique, ses vieilles portes, ses campaniles à jour et son ancien château lui conservent un aspect moyen âge, fort enchanteur de loin.

Du reste, noblesse oblige. La petite cité se vante, non sans raison, de remonter jusqu'à l'époque romaine, et montre encore avec fierté, dans la plaine, quelques débris de l'antique Privernum. Sans doute que les exhalaisons fièvreuses du sol ont contraint, ici comme en maints endroits de l'Italie, les populations de s'établir sur le sommet de la colline.

Moins attrayante au dedans qu'au dehors, la petite ville, jadis très dévouée au Souverain Pontife, a été, elle aussi, travestie en citadelle italianissime. Partout des titres arrogants et provocateurs remplacent les noms pieux ou modestes que portaient autrefois les rues et les places publiques. Il y aurait de quoi se divertir en traversant la rue étroite et boueuse, décorée du titre ronflant de *Corso Vittorio Emanuele*, si la comédie n'avait, hélas ! un grand côté tragique.

Pèlerins de Fossa-Nuova, nous nous plaisons à nous rappeler que le bienheureux Frère Réginald, le compagnon et l'ami intime de saint Thomas et qui l'assista à son bienheureux trépas était pipernin d'origine. Cependant nous voici, au bout du *corso*, en face de la principale église de l'endroit, la cathédrale, car Piperno est le siège d'un évêché. Bâtie sur le haut de la colline, l'église domine la pittoresque place publique que décore une élégante fontaine, en style ogival du meilleur goût. Le *duomo* lui-même est un monument intéressant de l'art roman ou lombardo-gothique, que les superfétations modernes n'ont pas entièrement défiguré. Ce qui nous causa un véritable bonheur, ce fut d'apprendre que le culte de saint Thomas y était très en vigueur, grâce à une magnifique relique du saint que le peuple y vénère avec grande dévotion.

Nous remîmes au lendemain de satisfaire notre piété, car la lassitude et l'heure avancée nous obligeaient au repos. Soirée agréable et intime que

1. L'antique Sulmo.

2. Segni, ancienne Signia, station sur la voie ferrée de Rome à Naples, entre Velletri et Frossinone, s'est rendue célèbre par l'invention des orgues et plus encore par saint Brunon d'Asti ou de Segni, abbé du Mont-Cassin, qui en illustra le siège épiscopal († 1125).

Digitized by Google

celle que nous passâmes dans la première *Osteria* de Piperno. Le *padrone*, ancien gendarme du gouvernement pontifical, en fit presque tous les frais par ses anecdotes intarissables de brigands et ses accents de franche indignation contre le régime usurpateur des *buzzurri*. Aussi acceptâmes-nous avec empressement l'offre, que nous fit *don Giuseppe*, de nous accompagner le lendemain à l'église et de nous escorter même jusqu'à Fossa-Nuova.

Au lever du jour nous nous mîmes en devoir de faire nos dévotions à l'église principale de Piperno. Quelle ne fut pas notre joie d'y pouvoir vénérer, non pas une relique ordinaire de saint Thomas, mais toute la partie postérieure du crâne, très soigneusement conservée dans un riche reliquaire (1). Depuis la suppression du monastère de Fossa-Nuova, le précieux trésor est gardé dans l'église paroissiale de la ville. Pendant la Révolution française, par terreur des hordes iconoclastes, les moines avaient eu soin d'enchâsser la relique dans le mur du chœur de leur église. Après la tourmente, comme la population n'avait gardé qu'un vague souvenir de ce fait, la relique échappa longtemps aux recherches les plus minutieuses. C'est alors qu'un événement merveilleux la fit découvrir. A plusieurs reprises on entendit des coups partir de l'intérieur de la cachette. Grand fut l'enthousiasme de la piété populaire lorsqu'en ouvrant la paroi du mur, on y trouva intact le sacré dépôt (2).

***

Cependant la matinée s'avançait et nous avions devant nous une journée remplie et fatigante. Sans donc nous arrêter davantage à Piperno, nous priâmes notre hôte complaisant de vouloir tenir sa promesse de la veille et de nous mettre sur le chemin de Fossa-Nuova.

Charmante route de montagnes ; après nous avoir conduits dans la plaine, elle nous mène par de gracieux méandres le long de l'Amaseno et s'engage bientôt dans une étroite et riante vallée. Après trois milles de marche, nous découvrons à travers le feuillage un grand mur d'enceinte et une vaste porte donnant sur la route. « *Ecco Fossa Nuova !* » nous dit don Giuseppe !

Nous nous trouvions sur une terre classique, au *Forum Appium* des Romains, duquel le monastère emprunte son nom ancien de « *Badia del For-Appio* ». Le nom moderne de « Fossa Nuova » lui vient d'un fossé de construction plus récente qui amène les eaux d'Uffente et les jette dans les Marais Pontins.

Le monastère de For Appio remonte à une haute antiquité. Construit,

1. Nous ne faisons ici que raconter les impressions recueillies dans un voyage sans entrer dans des détails critiques sur l'authenticité de la relique de Piperno.

2. Le corps de saint Thomas d'abord déposé dans l'église claustrale de Fossa-Nuova fut transféré, avec l'autorisation du Souverain-Pontife, à l'église du couvent dominicain de Fondi, entre Terracine et Naples, d'où il fut ensuite transporté à Toulouse, dans la maison centrale de la province française de l'ordre des Frères-Prêcheurs. C'est là qu'on le vénère encore de nos jours.

Digitized by Google

dit-on, par les comtes d'Aquin, ancêtres de saint Thomas, il fut, pendant de longs siècles, habité par des moines du Cassin, sous le titre de *Saint-Sauveur*, et plus tard de *Sainte-Potentienne*. On croit généralement que le Pape Grégoire IV sortit du monastère de For-Appio. En l'an 1135, à l'époque où la réforme de Cîteaux parcourait le monde comme un souffle régénérateur, les moines de Fossa-Nuova, désireux d'embrasser l'antique discipline, se mirent de leur plein gré sous la direction de l'abbaye cistercienne de Haute-Combe. Insérée ainsi dans la famille de Saint-Bernard, Fossa-Nuova ne fut pas sans jeter de l'éclat. Elle comptait ses moines par centaines et régissait à son tour plusieurs fondations émanées de son sein : San-Stefano del Bosco, Marmosolio, Curatio et Ferraria relevaient de l'abbaye-mère de For-Appio. Parmi les hommes illustres par leur science et leur vertu qu'elle donna à l'Église, nous nous contenterons de citer les trois cardinaux Beccani (1). Depuis la révolution, Fossa-Nuova fut habitée par les fils de saint Brunon.

Tandis que nous nous rappelons ces souvenirs, nous voici arrivés devant la grande porte du monastère. Le bruit du lourd marteau retombant sur la plaque de fer réveille les échos endormis des cloîtres et s'évanouit lentement dans le silence. Un second coup résonne et s'éteint de même... Enfin un son lointain de pas vient rassurer notre attente. La porte roule bientôt sur ses gonds et un vénérable chartreux nous ouvre avec un sourire tout empreint de charité. En recevant des hôtes et des hôtes prêtres (2) surtout, son cœur semble s'épanouir.

Guidés par ce vénérable *cicerone* nous nous engageons sous les voûtes austères de l'antique abbaye. Comment dépeindre notre surprise et notre enthousiasme de trouver dans cette vallée solitaire un monument d'une beauté ravissante et dont le style grandiose a conservé tout le cachet des anciens âges! Les merveilles de Montmajour, les ruines de Villers et de Saint-Bavon, les gracieux cloîtres de Saint-Paul et de Saint-Jean de Latran, reviennent à notre souvenir en présence de ces longues galeries, romano-ogivales, aux arcades ouvertes et donnant sur un vaste préau quadrangulaire. Au milieu d'un des côtés du carré, un avant-corps, à larges portiques, fait saillie dans le préau : c'est la fontaine traditionnelle, avec ses vieilles ferrailles datant de plusieurs siècles. Une simple plate-forme, formant terrasse, couvre les allées du cloître, dont les arcades harmonieuses, se jouant à travers le feuillage des cactus, des cyprès et des orangers, se dessinent en lignes arrêtées sur l'azur lapis lazuli du ciel italien. « C'est enchanteur! » dîmes-nous au vieux moine, avec un accent de transport impossible à contenir. « Ce le serait, s'il y avait des religieux! » nous répondit le solitaire et son œil de feu semblait se voiler d'une larme. A ce mot la barbarie de la sécularisation nous apparut dans toute son horreur.

1. Mabillon, *Iter italicum*. Leopold Janauschek, *orig. cisterc.* t. I, p. 37, n. 87.
2. L'auteur de ces lignes n'était pas moine encore lorsqu'il fit l'excursion de Fossa-Nuova.

Digitized by Google

La visite de la vaste église claustrale ne fit qu'augmenter notre enthousiasme. Quelle majesté, quelle ampleur, quelle onction contemplative dans cette magnifique construction du style romano ou lombardo-ogival! Les beautés de l'époque romane s'y unissent à celles du style nouveau; les proportions de l'ogive y sont encore tempérées par la gravité du plein cintre. Plus le temple nous parut digne d'admiration, plus la solitude où l'expulsion des moines l'avait réduit, nous arracha des regrets et des soupirs. Là, devant nous, sous l'autel, nous vîmes le *loculus* qui avait eu jadis l'honneur de servir de premier tombeau au Docteur Angélique. Après y avoir dit une prière et avoir vénéré l'endroit où la relique précieuse du chef avait été longtemps cachée, nous sollicitâmes la faveur de visiter la cellule sanctifiée par le trépas du grand saint. Le fils de saint Brunon nous mena, à travers un jardinet, vers une construction de modeste apparence, située au sud-est du cloître et indépendante de celui-ci. Jadis, au temps où Fossa-Nuova ne comptait pas moins de 400 moines, un grand nombre d'édifices semblables rayonnaient autour de l'église et du préau claustral. Un étroit escalier nous conduisit bientôt à la chambre, autrefois la cellule abbatiale où expira l'illustre Docteur. La pièce, laissée dans son état primitif d'austère pauvreté, est transformée en oratoire et n'a reçu pour tout ornement qu'une plaque en marbre blanc, vrai chef-d'œuvre, représentant en bas-relief la mort bienheureuse de saint Thomas.

Le lecteur nous permettra de retracer à grands traits cette scène grandiose, avant de l'associer aux sentiments divers qui faisaient déborder notre âme devant cette couche où la grandeur surnaturelle des œuvres divines semblait parler plus haut encore par l'absence de toute pompe humaine.

Appelé au concile de Lyon, comme son glorieux ami Bonaventure, Thomas avait quitté le couvent de Naples où, peu avant, le Christ lui avait parlé miraculeusement de sa croix pour rendre hommage à ses écrits. A San Germano, le saint se sentit trop faible pour faire l'ascension du Mont-Cassin et, la fatigue s'empirant, il se vit forcé de prendre du repos au château de Magena, alors habité par sa nièce Françoise. C'est là que le bon Dieu opéra le prodige célèbre des sardines changées en anchois [1], pour permettre au saint de prendre quelque nourriture. Confus de cette attention de la Providence, qui lui fournissait miraculeusement le seul mets auquel son estomac malade eût pu se refaire, le saint ne voulut point en goûter et reprit sa route dans la direction de Rome. Le voyant passer devant leurs murs, avec Réginald et quelques religieux de sa suite, les moines de Fossa-Nuova prièrent le saint Docteur de faire halte dans leur monastère et de leur accorder

1. Ne pouvant garder aucune nourriture saint Thomas avait dit au docteur Jean de Guidène, accouru de Piperno, que seuls les anchois, auxquels son estomac s'était habitué en France, auraient pu le refaire quelque peu. Or l'anchois est inconnu dans les eaux qui baignent l'Italie. Il arriva donc qu'un pêcheur, revenant de la pêche aux sardines, dans la rade de Terracine, trouva les poissons changés en anchois en les vendant à la châtelaine.

Digitized by Google

l'insigne honneur de l'héberger. Thomas y consentit, pensant d'abord restaurer, par un repos de quelques jours, ses forces défaillantes; mais après avoir adoré son Dieu dans l'église, à peine fut-il entré dans le cloître de l'abbaye, qu'il dit à son compagnon, dans un esprit prophétique, de manière à être entendu de tout son entourage: « Mon fils Réginald, voici le lieu de mon repos pour les siècles : c'est ici que je demeurerai, car je l'ai choisi. » L'abbé du monastère céda sa cellule à son illustre hôte et lui fit prodiguer des soins avec tant de déférence et de zèle que l'humble fils de saint Dominique s'en plaignit avec confusion. Malgré sa faiblesse chaque jour croissante, quelques moines, avides de recueillir un héritage scientifique de l'incomparable Docteur, le supplièrent de vouloir leur commenter un passage des divines Écritures. Thomas, tout absorbé déjà dans l'attente de l'Époux, expliqua de sa couche funèbre à un grand auditoire de religieux le Cantique des Cantiques (1). Tel autrefois le vénérable Bède expirant dictait à ses disciples d'Yarrow les derniers versets de sa traduction de l'Évangile de saint Jean.

Cependant l'heure de la délivrance allait sonner pour le serviteur de Dieu. Étendu sur la dure, Thomas demanda le Corps du Seigneur. Après s'être humblement fait interroger par le prêtre sur sa foi dans l'Eucharistie, il retrouva une dernière fois son éloquence pour adorer son Dieu et s'écria, en recevant le divin Viatique: « Je vous reçois, ô prix de la rédemption de mon âme; vous pour l'amour duquel j'ai étudié, veillé et travaillé; vous, que j'ai prêché et enseigné. Je n'ai jamais rien dit contre votre honneur; cependant je ne m'obstine dans aucune de mes opinions. Que si j'ai mal parlé de ce Sacrement, j'abandonne le tout à la correction de la sainte Église Romaine, dans l'obéissance de laquelle je vais quitter cette vie. » Le lendemain, après que Thomas eut reçu la dernière onction, l'âme du grand Docteur, se dégageant de cette terre, où la science la plus éclairée reste toujours couverte du voile de la foi, s'envola, à l'heure de l'aurore, vers la vision sans nuages de la lumière éternelle. En même temps une comète, qui depuis trois jours restait suspendue au-dessus du monastère, s'évanouit soudain.

Malgré la tristesse causée par la perte d'un si vaste génie, malgré la douleur des moines de Fossa-Nuova, les larmes des fils de saint Dominique et surtout les sanglots de Réginald, les funérailles du saint Docteur furent moins une cérémonie funèbre qu'un triomphe, tant était grande la renommée de sa sainteté. Du reste, incontinent après sa mort, Dieu s'était plu d'attester par divers prodiges la gloire de son vaillant serviteur. Au moment même où l'âme de Thomas prenait son essor bienheureux, un moine, en oraison dans l'église, fut pris de sommeil et vit en songe un astre d'un éclat merveilleux s'abattre sur le monastère, puis bientôt deux autres étoiles

1. Ce commentaire n'est probablement pas celui qui figure parmi les ouvrages du saint Docteur.

Digitized by Google

le rejoindre et remonter avec lui vers les cieux. S'étant réveillé au son de la tablette funèbre, annonçant le trépas du saint, il comprit que deux membres de la cour céleste étaient venus à sa rencontre pour l'escorter en Paradis. En confrontant cette vision avec celle qu'eut, au même jour, le Frère Paul de Aquila, lecteur au monastère de Naples, ne pourrait-on pas conjecturer que ces deux étoiles, enlevant au ciel l'astre de Thomas, figuraient saint Paul et saint Augustin dont le Docteur angélique a expliqué la doctrine d'une manière si admirable et avec lesquels il forme comme une seule radieuse constellation au firmament de la doctrine sacrée? La guérison miraculeuse du Supérieur de Ferentino Dom Jean, recouvrant la vue en appliquant ses yeux au visage du saint, acheva de confirmer la sainteté de l'illustre défunt.

Au jour fixé pour la glorieuse déposition des restes de Thomas, l'évêque de Terracine, accompagné d'un nombreux clergé, beaucoup de religieux des monastères voisins et presque toute la noblesse du pays, alliée pour la plupart à l'antique famille d'Aquino, se trouvèrent à l'abbaye del For-Appio pour rendre un hommage solennel à une si grande mémoire. Donna Francesca se rendit, elle aussi, avec deux dames de sa suite à Fossa-Nuova et, comme elle n'osait entrer au monastère, elle sollicita instamment que l'on voulût porter les restes de son oncle bien-aimé jusqu'au portail de l'église et lui permettre ainsi de vénérer sa chère dépouille. L'abbé consentit à cette pieuse demande. A la vue du cercueil, la noble dame et ses compagnes éclatèrent en sanglots et s'abandonnèrent, suivant l'usage, à l'expansion de leur tristesse. Tandis que leurs accents lamentables se répandaient au loin, le mulet, que le saint avait monté peu de jours auparavant, brisa le lien qui le retenait à l'étable et, s'élançant sans guide aucun, vers la dépouille de son maître, vint expirer à ses pieds.

Les restes du saint étant déposés dans l'église, avec grande pompe et honneur, Réginald, le fidèle et inséparable compagnon du saint ne put contenir son émotion et sa douleur. S'avançant au milieu de la foule, il fit un éloge enthousiaste de son vénéré maître, dont il retraça l'angélique vertu; mais bientôt, le souvenir de sa perte l'emportant sur le désir de célébrer ses louanges, il ne put contenir ses larmes et ses sanglots à la face du peuple entier, auquel il communiqua ses regrets et son émotion (1).

Immortels souvenirs! qui se pressèrent dans notre mémoire et semblèrent prendre consistance et vie sous nos yeux, à cet endroit même où le ciel s'était si visiblement communiqué à la terre et où la terre avait offert au ciel un des plus grands trésors que Dieu ait jamais confié à son Église. Aussi est-ce une gloire véritable pour notre saint Ordre d'avoir été choisi pour escorter le héros dans sa marche triomphale et rendre les premiers honneurs à ses restes vénérés.

Nous aurions voulu prier longtemps devant la couche du grand saint,

1. *Vie de saint Thomas*, par Guillaume de Thoco, Boll. t. VII, p. 675 seq.

Digitized by Google

agenouillés sur ces dalles où le bienheureux Réginald et ses frères avaient pieusement recueilli les derniers rayons de ce soleil couchant, mais l'heure avançait et il nous restait à faire une longue marche pour arriver au port de Terracine.

Avant de nous éloigner du monastère, dont la visite nous avait procuré des émotions si douces et si bienfaisantes, il nous fallut, bon gré mal gré, accepter quelque chose de la généreuse hospitalité du vénérable chartreux. Nous étions devenus amis dans toute la force du mot et le départ devait nous coûter de part et d'autre. Force nous fut de nous y résigner cependant : *una buona stretta di mano*, comme disent les Italiens, un cordial *a revederci!* un long regard d'adieu.... et nous voilà sur la route des Marais-Pontins, nous retournant plus d'une fois pour saluer encore Fossa-Nuova et adresser de loin un geste de remercîment au bon *don Giuseppe* qui reprenait tout seul le chemin de Piperno.

***

Un peu avant le coucher du soleil, nous arrivâmes à l'antique Auxur (1), pittoresquement bâtie en amphithéâtre sur le versant d'un rocher qui domine la Méditerranée.

Le lendemain, nous vénérâmes le dôme de *San Pietro* et *San Cesario*, qui s'élève sur les ruines d'un ancien temple de Jupiter, construit par Pollion; sanctuaire doublement célèbre à cause de son antiquité et des souvenirs du Prince des apôtres qui s'y rattachent. On y voit, dans l'abside, à laquelle mènent de nombreuses marches et qui prend toute la largeur de la basilique, deux autels, tournés vers l'Occident, d'après le rite ancien, en sorte que le prêtre regarde le peuple pendant la célébration des saints mystères.

De là nous fîmes l'ascension de la montagne rocheuse aux flancs de laquelle la ville est suspendue. Du haut de la falaise, assis sur les ruines énormes du palais de Théodoric, nous embrassions un immense et superbe panorama : devant nous, le promontoire de Monte Circeo, s'avançant bien loin dans la nappe bleue de l'Océan; à gauche, les contours sinueux de la côte, avec la pointe de Gaëte à l'horizon; à droite, la plaine unie des Marais-Pontins et, derrière nous, les gracieux contours des monts Herniques et Volsques, entre lesquels nous tâchâmes de retrouver de loin les collines boisées qui abritent le val de *Fossa-Nuova* d'inoubliable souvenir.

1. Terracine, surnommée Auxur par les Romains, fut construite par les Volsques; l'an 406 av. J.-C. les Romains s'en emparèrent; ils se servaient de sa rade pour abriter leurs flottes quand la tempête les chassait du port de Micène. Terracine formait la ville frontière des états pontificaux.

Digitized by Google

SAINT AMAND, APOTRE DE LA BELGIQUE

VII. — Saint Amand et le roi Dagobert. — Fondation de plusieurs monastères.

EN ce temps-là le roi des Francs était Dagobert I. Il avait eu d'heureux commencements et donné à l'Église les plus belles espérances, — mais bientôt, hélas ! il avait lâché la bride aux passions les plus honteuses. Au mépris des droits de l'épouse légitime, les courtisanes régnaient au palais de Neustrie. En vain de sages ministres, — Éloi et Ouen — en vain deux nobles vieillards, — le saint évêque Cunibert et Pépin de Landen — faisaient à Dagobert les plus touchantes remontrances : le roi persistait dans ses voies dépravées.

Mais un jour, comme Nathan ou Jean-Baptiste, Amand paraît au palais. Dans un entretien secret avec le roi il lui rappelle les saintes lois du mariage et l'éternelle justice de Dieu ; il s'adresse tour à tour à la conscience du monarque et à ses sentiments d'honneur, et le menace à la fois de la colère divine et du mépris de ses sujets.

Hélas ! l'ivresse du pouvoir est difficile à dissiper. Le prince ferme l'oreille à ces admonestations et se livre à la colère contre le courageux censeur de ses vices. Exilé sur l'heure, l'homme de Dieu doit prendre le chemin de l'étranger.

Instrument inconscient de la Providence, Dagobert envoie ainsi Amand à de nouvelles conquêtes. L'Aquitaine n'est pas soumise à Dagobert, c'est son frère Charibert qui en est roi ; le missionnaire se rend dans ces vastes contrées où le règne du Christ rencontre encore tant d'obstacles ; comme à Tournai et à Gand il évangélise, il bâtit des temples et des monastères, il fait pour le Christ une ample moisson d'âmes. Puis poussé par l'ardeur de son zèle apostolique il s'apprête à gagner l'Angleterre pour continuer l'œuvre des moines d'Augustin.

Mais Dieu a d'autres desseins sur son serviteur. Une année à peine s'est écoulée depuis l'exil d'Amand, et déjà Dagobert le rappelle. Le roi s'est réconcilié avec son épouse ; un fils lui est né, c'est son unique enfant, l'héritier du trône ; il désire que cet enfant reçoive du saint missionnaire l'ablution baptismale. Sur la demande du prince, Amand revient à la cour. Dès qu'il le voit, Dagobert incline devant lui sa couronne, il se prosterne à ses pieds et le conjure de lui pardonner la faute qu'une aveugle passion lui a fait commettre.

— Seigneur roi, répond le prélat en relevant doucement le monarque, le Christ notre Dieu nous a enseigné la loi du pardon ; si vous avez commis envers moi quelque faute, mon cœur n'en conserve pas le moindre souvenir.

Digitized by Google

— Oui, j'ai été un insensé, reprend Dagobert, en méprisant vos sages conseils, Pontife du Seigneur, oubliez cet outrage et écoutez ma prière. Dieu m'a donné un fils : consentez à laver son âme dans les eaux du baptême et à être son père spirituel.

Mais cette demande effraie Amand ; il craint les honneurs plus que les périls ; il tremble, en cherchant la faveur des rois du monde, de perdre l'amour du roi des Cieux.

— N'exigez pas de moi, répond-il, un pareil ministère. Il y a, seigneur roi, de saints prélats dans votre royaume, bien plus dignes que moi de l'honneur que vous m'offrez. Le Seigneur m'appelle à évangéliser les peuples, comment pourrais-je être en même temps le père spirituel de votre fils ?

En vain Dagobert insiste : Amand maintient son refus, et le roi le quitte attristé.

Mais le monarque ne renonce pas à son espoir ; il délègue au missionnaire ses conseillers intimes, Éloi et Ouen, — simples laïques encore, mais qui, eux aussi, seront bientôt évêques et apôtres. — Ceux-ci représentent à Amand le bien qu'il peut faire à la cour; surtout ils s'attachent à renverser son objection capitale, à lui prouver qu'il pourra rester l'apôtre des peuples tout en devenant l'oracle des rois... Leur parole est si convaincue que l'homme de Dieu cède enfin ; et sa réponse, — comme l'annonce d'une victoire, — est aussitôt portée à Dagobert.

C'est à Orléans qu'a lieu la cérémonie, au milieu du concours des évêques et des nobles. Amand accomplit les rites grandioses de l'Église, et au fils d'un roi de la terre il ouvre les portes du royaume céleste : le corps mystique du Christ compte un membre de plus. Sur le nouveau chrétien l'évêque prononce une dernière prière, mais par inadvertance il n'est personne dans l'assemblée qui y réponde l'*Amen*. C'est l'enfant lui-même, alors âgé de quarante jours, qui répond d'une voix bien claire à la prière de l'évêque : ses petites lèvres articulent un *Amen* qui jette l'assistance dans la surprise et l'admiration.

Et quoi d'étonnant à ce prodige ? Cet enfant, baptisé par un saint, doit être un saint lui-même, — saint Sigebert, roi des Francs.

***

Réconcilié avec Dagobert, Amand profite de l'influence dont il jouit pour pousser plus loin les conquêtes du Christ. Pendant dix ans il reprend avec une ardeur nouvelle et sous les auspices du roi les missions qu'il avait commencées avant son exil.

C'est à Gand qu'il établit son centre d'opérations : il prend la direction du monastère de Saint-Pierre et durant huit années il la conserve ; c'est de là qu'il part pour porter la divine parole aux Anversois, aux Nerviens, aux Courtraisiens, aux habitants du Brabant et de la Hesbaye.

Sur un terrain obtenu de la munificence royale il bâtit un nouveau

Digitized by Google

monastère, celui d'Elnon, dont à plusieurs reprises il prendra le gouvernement et qu'un jour il immortalisera par sa mort. Par lui et par ses disciples d'autres fondations analogues prennent naissance sur tout le territoire de la Gaule-Belgique, à Alost, à Ninove, à Turnhout, à Deurne, à Termonde, à Marchiennes, à Condé.

Dieu continue à confirmer par des miracles la prédication de son serviteur. Un jour Amand rencontre une femme qu'il avait récemment convertie et qui, depuis, avait perdu la vue ; la chrétienne lui avoue qu'elle n'a pas entièrement renoncé aux superstitions barbares, elle continue certaines pratiques devant un chêne sacré voisin de sa cabane. Point de doute : sa cécité est un châtiment céleste. « Prenez une hache, lui dit Amand, allez vous-même renverser cet arbre que vous adorez follement, et le Seigneur miséricordieux vous rendra la lumière. » La femme obéit ; conduite par sa fille, elle se rend près du chêne et y porte plusieurs coups de hache. Ne doutant point de son repentir, Amand la rappelle, trace un signe de croix sur ses yeux, et l'aveugle recouvre la vue.

***

VIII. — Saint Amand Évêque de Maastricht. Son voyage à Rome.

AMAND gouvernait en paix ses monastères quand soudain Dieu l'enlève à ses enfants pour l'appeler à une dignité plus haute.

L'évêque de Maastricht, le bienheureux Jean l'Agneau, vient de mourir. Sa douceur n'avait pu venir à bout des vices dont son peuple et son clergé étaient depuis longtemps infectés : — pour gouverner cette église en péril il fallait une main plus ferme.

Le saint roi Sigebert jette aussitôt les yeux sur Amand : lui seul peut remplir la tâche ardue d'une réforme radicale. Amand ne craint pas la peine ; mais à côté du travail il voit l'honneur, c'est celui-ci qu'il redoute et qu'il refuse. Mais Sigebert insiste, les évêques du pays pressent Amand d'accepter, le peuple lui-même le demande à grands cris pour son pasteur. Il faut bien céder : l'abbé quitte ses monastères et l'apôtre ses missions pour assumer le fardeau de l'épiscopat.

Aussitôt installé, Amand se met à l'œuvre ; c'est le clergé surtout qu'il s'applique à guérir : il prêche, il prie, il menace, il retranche. Mais il ne tarde pas à constater l'inutilité de ses efforts. Pendant trois ans il lutte péniblement, attribuant son insuccès à sa seule insuffisance ; puis, l'âme remplie d'amertume, il écrit au saint pape Martin, lui demandant de le décharger d'un fardeau trop lourd pour ses épaules. Mais Martin a d'Amand une plus haute idée : il le console, le réconforte, et l'engage à continuer une lutte si vaillamment entreprise. Il le charge même d'une mission de confiance auprès de l'épiscopat des Gaules, et lui remet le soin d'obtenir leur adhésion à l'anathème dont il a frappé les Mono-

Digitized by Google

thélites. Obéissant à la voix de Pierre, Amand poursuit son œuvre, mais sans guérir l'obstination des clercs rebelles. D'autre part la pensée navrée du pauvre évêque se reporte souvent vers ces nombreux monastères privés de leur père, vers ces missions florissantes où son zèle ferait germer tant de fruits ! Son devoir est d'éclairer lui-même le grand Martin sur la situation de l'Église belgique : une troisième fois, Amand fera le pèlerinage de Rome.

***

Le voyage décidé, l'évêque pourvoit d'abord à l'administration du diocèse. C'est à Remacle, un moine dont il connaît la vertu, qu'il confie le soin du troupeau du Seigneur. Il se rend ensuite à Elnon, y choisit un compagnon de route, nommé Nicaise, bénit ses enfants, et part d'un pied allègre, en devisant avec son disciple des choses de Dieu.

Un soir, fatigués de leur marche, les deux pèlerins s'arrêtent au bord de l'Helpre, non loin de la ville de Laon. Tandis qu'installés sur l'herbe ils font le repas du soir, ils voient venir vers eux un prêtre : c'est le vénérable Humbert, propriétaire de tous les champs d'alentour, et qui réfléchit à l'usage qu'il pourrait faire de ses immenses richesses. Il aborde les voyageurs, leur offre chrétiennement l'hospitalité et les conduit à sa demeure. Quand il apprend le nom et la qualité de ses hôtes et le but de leur voyage, touché d'une subite inspiration de la grâce il leur demande de les accompagner. Amand, reconnaissant la main de la Providence, y consent volontiers, et dès le lendemain nos trois pèlerins reprennent ensemble le chemin de la Ville Éternelle.

S'il faut en croire la chronique, un incident étrange marqua, en Italie, la suite de leur pieux voyage. Un jour, après Sexte, on s'était arrêté pour dîner sur la lisière d'un bois ; non loin de là le cheval qui portait les provisions errait en liberté. Soudain un ours sort du bois, égorge l'animal et le dévore. C'était pour les pèlerins un incident pénible ; leurs bagages étaient assez considérables, et le cheval dévoré constituait leur seul moyen de transport. Mais Amand se souvient que le Psalmiste a dit au Seigneur : *Vous avez mis sous les pieds de l'homme tous les animaux de la plaine ;* il va droit à l'ours qui s'enfuyait, et lui ordonne au nom du Christ de se charger des bagages qu'avait portés sa victime. L'ours se soumet aussitôt et, le ravisseur ainsi transformé en domestique, la route s'achève sans incident jusqu'à la Ville Éternelle. Comme ils approchaient de Rome, les pèlerins voient venir à eux un envoyé du Souverain Pontife. Averti de leur arrivée, le Pape leur faisait dire de se défaire de l'ours avant d'entrer dans la cité sainte. A la réception du message, l'humble Amand se reproche déjà d'avoir voyagé plus pompeusement qu'il ne convient à des religieux, *pompatice magis quam religiose ;* il décharge et congédie l'animal qui regagne aussitôt les bois voisins.

Digitized by Google

Pour la troisième fois le grand missionnaire entre dans la capitale du monde chrétien ; sa première visite est pour la basilique de Saint-Pierre, où il a passé des heures si douces trente ans auparavant ; il baise avec émotion les pierres de ce portique où lui est apparu l'apôtre. Ce devoir de reconnaissance accompli il se rend aussitôt près du Pape Martin ; il lui remet l'adhésion de plusieurs conciles tenus en Gaule à l'anathème qui frappe les Monothélites ; puis il traite avec le Pontife des motifs qui l'engagent à se démettre de son évêché. Dieu l'a fait missionnaire : c'est à Rome même que Pierre lui révéla sa vocation sublime ; Amand ne craint pas la peine, mais il aspire à reprendre la tâche dont le Seigneur lui-même l'avait chargé. Martin accueille ces raisons ; il encourage l'infatigable missionnaire et ratifie le choix qu'il a fait de Remacle pour lui succéder.

Plein de reconnaissance, Amand prend congé du Pontife qui le comble de bienfaits. En partant de Rome, le missionnaire n'emporte pas seulement un grand nombre de reliques insignes, il emmène encore un précieux auxiliaire : Landoald, jeune prêtre de race lombarde, s'attache aux pas de l'apôtre, et quitte sans hésiter le ciel de l'Italie pour les brumeuses régions du Nord. — Et Landoald n'est pas seul, son exemple est imité par plusieurs autres clercs dont l'histoire n'a pas conservé le nom.

Amand arrive ainsi à Maastricht avec ses conquêtes nouvelles ; il confirme dans la possession du siège épiscopal son disciple Remacle, qui se soumet en pleurant aux ordres du Seigneur ; il lui laisse pour l'aider dans sa tâche périlleuse le vertueux Landoald, qui devient ainsi archiprêtre de Maastricht.

Quant à l'apôtre, accompagné d'Humbert il se retire à Elnon.

Plus tard Humbert, formé à l'école du grand moine, regagnera sa province et fondera sur les rives de l'Helpre le monastère de Marvilles.

(A continuer.)

NOUVELLES BÉNÉDICTINES.

IL y a quelques semaines, les abbés de l'ordre bénédictin du Mont-Cassin se réunissaient à Rome, par ordre du Saint-Père, sous la présidence de Mgr Dusmet, archevêque de Catane et une gloire de l'ordre bénédictin. Leurs délibérations ont amené, outre certaines décisions concernant la discipline régulière, la conception d'un projet qui a été soumis au Saint-Père, en vue de remplir les désirs du Souverain-Pontife, au sujet de la réouverture du collège Saint-Anselme, fondé précédemment à Saint-Callixte par le pape Innocent XI aux termes de la constitution *Inscrutabili.*

C'est à ce sujet que Notre Saint-Père le Pape daignait adresser à

Digitized by Google

Mgr l'archevêque de Catane, en date du 4 janvier, une très importante lettre, que l'*Unità cattolica* traduit en italien sur le texte original. En voici la version française :

A Notre Vénérable Frère Benoit Joseph, archevêque de Catane

LÉON XIII, PAPE.

Vénérable Frère, salut et bénédiction apostolique.

Nous avons appris avec une satisfaction particulière tout ce que vous Nous avez diligemment rapporté sur les délibérations des abbés cassiniens, tenu dernièrement à Rome sous votre présidence. Déjà, depuis un certain temps, Nous avions le désir de convoquer cette réunion extraordinaire, laquelle, comme vous le savez, se serait faite au printemps de l'année dernière, si des raisons et des circonstances spéciales n'y avaient mis obstacle.

Notre désir était inspiré par la considération des nombreux avantages que Nous Nous promettions de ce congrès pour le bien de l'ordre bénédictin, que Nous avons toujours aimé, et auquel récemment encore Nous avons donné des preuves de notre considération et bienveillance. C'est qu'en effet Nous avons présentes à l'esprit les si grandes gloires religieuses et sociales dont les fils de saint Benoît se firent, pendant quatorze siècles, de si nobles titres ; les vertus monastiques dont leurs cloîtres furent l'asile fortuné ; le grand nombre de saints qu'ils ont fournis au ciel ; de pontifes glorieux, de cardinaux et d'évêques illustres qu'ils donnèrent à l'Église ; les superbes monuments de la science sacrée et profane qu'ils laissèrent au monde ; leurs éminents services rendus aux lettres, aux beaux-arts et à la vraie civilisation, qui par eux échappèrent aux injures de l'ignorance et de la barbarie. Dans ces derniers temps aussi l'Église a traversé des phases difficiles et adverses, qui ont été non moins ressenties par les ordres religieux, et aussi par l'ordre des Bénédictins, pour qui elles ont été l'occasion de grandes pertes ; néanmoins elles n'ont pas mis en péril son existence et ne l'ont pas empêché de venir à une floraison nouvelle.

C'est pourquoi, malgré la période si difficile que nous traversons, il Nous est donné de bien augurer de l'avenir de l'ordre bénédictin, même en Italie, qui fut la mère et nourrice de l'illustre patriarche et l'heureux berceau, le centre et le siège le plus glorieux de l'ordre lui-même. Il suffit de rappeler le Mont-Cassin, qui eut, dans la suite des siècles, une si grande part dans l'histoire de l'Église et de la civilisation chrétienne. Ce serait donc une excellente chose et un joyeux événement si les moines cassiniens, nonobstant les temps adverses, arrivaient à se relever des dommages qu'ils ont soufferts et, pour autant que s'y prêtent les conditions présentes, pouvaient conserver la vigueur de la discipline intérieure et la renommée de leur antique savoir. Et parce que dans l'union se trouve la force, on aurait l'espoir fondé d'un meilleur avenir si leurs divers membres, répandus dans

Digitized by Google

les diverses parties du monde, formaient un seul corps pour l'unité de la règle et de la direction.

Ce sont ces pensées, vous le savez, Vénérable Frère, qui Nous ont poussé à vous réunir en congrès dans cette glorieuse ville, et Nous avons voulu tout d'abord qu'on traitât des choses concernant la discipline régulière : aussi avons-Nous appris avec une vraie consolation que le congrès s'est occupé de cela avec la meilleure volonté et les plus satisfaisants résultats.

Pour le développement des études, Nous croyons qu'un excellent moyen serait d'ordonner la réouverture du collège de Saint-Anselme, fondé précédemment à pareil dessein il y a deux siècles, au palais Saint-Callixte, par Notre glorieux prédécesseur Innocent XI avec sa constitution *Inscrutabili*. Institué dès l'origine pour le perfectionnement des études théologiques et canoniques, ouvert à un nombre déterminé de jeunes moines choisis dans toutes les provinces de la congrégation cassinienne, avec la faculté de leur adjoindre d'autres jeunes moines des diverses congrégations des Bénédictins noirs, le collège de Saint-Anselme devint en peu de temps si florissant, qu'il en sortit les hommes les plus célèbres, et que ses élèves furent, en grand nombre, employés par le Saint-Siège dans les administrations des diocèses et dans d'autres fonctions très importantes.

Une si sage institution, qui a déjà fait si bonne preuve, entrait admirablement dans Nos desseins en faveur de votre ordre, et Nous ne pouvions ne pas caresser l'idée de lui rendre la vie. Or, dans votre congrès, vous Nous avez pleinement secondé en Nous soumettant pour la réouverture du collège Saint-Anselme un projet spécial, fruit de vos communes études et délibérations. C'a été un très bon avis d'établir que, outre le droit canon et le cours complet de théologie, qui embrasse l'Histoire ecclésiastique, l'Exégèse biblique, la Patristique, l'Archéologie chrétienne et les langues grecque et hébraïque, on enseignerait aussi dans ledit collège, pendant deux ans, la Philosophie selon l'école de saint Thomas et les Sciences physiques et mathématiques. L'esprit des temps réclamait cette adjonction parce que ces études ont été rendues plus que jamais nécessaires, au milieu d'un si grand mouvement d'études et, ce qui est pis, au milieu d'une si grande abondance d'erreurs, afin, par la première, de défendre les vérités de la raison et de la foi, et, par les autres, de ne pas laisser ce champ ouvert seulement aux ennemis, qui en tirent des armes nombreuses pour s'attaquer à beaucoup de vérités, soit révélées, soit naturelles.

Du reste, Nous entendons que le nouveau collège de Saint-Anselme soit, tout comme l'ancien, ouvert aux élèves de tous les monastères de la congrégation cassinienne et des monastères affiliés, et Nous désirons, le plus vivement qu'il Nous soit possible, que toutes les autres congrégations bénédictines d'habit noir y envoient aussi leurs élèves afin que par l'esprit de la même discipline régulière et par la conformité des études, on en vienne

Digitized by Google

naturellement à préparer cette conjonction des divers membres en un même corps, dont Nous avons ci-dessus manifesté tel désir.

A ce désir de Notre part, Nous sommes certain que voudront répondre non seulement les Bénédictins cassiniens d'Amérique, mais ceux aussi des illustres monastères de France, de Belgique, de Suisse, d'Autriche, d'Allemagne, d'Angleterre, de Bavière et des autres pays ; Nous sommes certain que tous feront en sorte d'envoyer leurs meilleurs jeunes gens au collège de Saint-Anselme, à l'ombre du Siège apostolique et non loin de la bienheureuse Montagne d'où s'est répandu partout, comme d'un centre, le véritable esprit du grand patriarche qui, semblable à un foyer très ardent, a partout allumé la flamme de toute vertu et de toute civilisation.

Vous savez, Vénérable Frère, combien Nous est à cœur cette affaire, qui se relie en outre à d'autres desseins pour le bien spécialement de l'Église d'Orient. Nous y concourrons Nous-même selon Notre pouvoir, afin que l'on puisse commencer bientôt. Mais pour cela Nous comptons beaucoup sur votre action, qui, de même qu'elle a été très utile au sein de congrès, sera très opportune, Nous en avons la confiance, pour faire marcher tout d'abord le nouveau collège de façon à ce qu'il réponde pleinement au but que Nous Nous proposons.

Que Dieu daigne protéger et favoriser ces aspirations qui nous sont communes ; à cet effet, Nous vous donnons, Vénérable Frère, ainsi qu'à tous les abbés qui se sont rendus au congrès et à toutes les congrégations bénédictines qui seconderont Notre désir, une bénédiction toute spéciale, comme gage de Notre affection pour eux et comme présage des plus abondantes grâces du Ciel.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, 4 janvier MDCCCLXXXVII, neuvième année de Notre Pontificat. LÉON XIII, Pape.

***

On annonce une nouvelle fondation bénédictine en Espagne faite au diocèse de Lérida par les moines de Mont-Serrat. Daigne Dieu par l'intercession du saint patriarche Benoît bénir la communauté naissante !

***

Un moine de la Congrégation bénédictine anglaise publiera prochainement un ouvrage en deux volumes sur la suppression des monastères en Angleterre.

***

On nous écrit, janvier 1887, de New-Engelberg-Abbey (Missouri, Amérique du Nord.)

Le 14 novembre, le plus jeune de nos religieux prêtres, Dom Bernard, un bon et zélé moine, est parti pour la mission de Saint-Benoît près de Standing-Rock, Fort Yates, Dakota (1). Arrêté fréquemment par les masses

1. Voir sur cette mission, *Messager*, 2me année. p. 299 et 674.

Digitized by Google

de neige qui encombraient les chemins, il n'est arrivé à destination que le 1 décembre après de grandes fatigues et de courageux efforts. Nous avons là deux stations de mission pour les Indiens à Sint-Benedict's-Mission au Sud de Standing-Rock, et à l'Ouest du Missouri. Le P. Martin est supérieur; il a sous lui le P. Bernard et deux frères convers. Il a également la direction d'un petit monastère de religieuses bénédictines qui sont d'un grand secours pour la mission. Il y a deux écoles, une pour les filles qui sont au nombre de 64, et une autre pour les garçons en égal nombre environ. Aussitôt que le P. Bernard sera familiarisé avec la langue des Indiens de cette contrée, il s'occupera spécialement du saint ministère parmi eux. Ils habitent encore sous des tentes : presque tous les hommes adultes sont païens et à cause de leur inclination pour la polygamie, la danse et autres excès, leur conversion est particulièrement difficile. Nous formons les jeunes gens aux travaux de l'agriculture ; ainsi nous nous les attachons et nous espérons, avec la grâce de Dieu, de former une bonne génération chrétienne. La mission possède une jolie petite église, une habitation pour les moines, un couvent pour les sœurs et les jeunes filles et un pensionnat pour les garçons.

A Standing-Rock même, notre R. Père Bède est à la fois directeur d'un couvent de neuf religieuses, aumônier des soldats catholiques et missionnaire pour les Indiens catholiques, qui sont plusieurs centaines. L'établissement des sœurs compte 125 jeunes filles et quelques garçons en bas âge, tous enfants indiens. Le travail est rude, mais il ne se fait pas sans apporter des consolations : les enfants indiens (rouges) sont bien doués et sous bien des rapports ils sont meilleurs que ceux des Blancs. Au commencement, l'entreprise m'effrayait et les difficultés si nombreuses qu'elle présentait me firent presque reculer : mais grâces à Dieu, les choses vont bien maintenant. Le gouvernement nous assiste généreusement : les pères, frères et religieuses reçoivent des subsides de l'État à différents titres : comme maîtres, comme instituteurs et institutrices, comme serviteurs, comme administrateurs de maisons d'utilité publique, etc.

LE PÈLERINAGE DE SAINT-BENOIT A MAREDSOUS.

Actions de grâces du mois.

N jeune homme, ouvrier mineur, souffrait continuellement de névralgies et de maux de tête, depuis 5 ans. Ayant entendu parler de la puissance de saint Benoît pour secourir les pauvres ouvriers, ce jeune homme est venu, plein de confiance, en pèlerinage et à la suite de la deuxième neuvaine, il a été complètement guéri. Il est revenu depuis en pèlerinage d'actions de grâces.

Digitized by Google

2. UNE mère de famille a obtenu sa guérison au sanctuaire de saint Benoît, et vient aussi de faire un pèlerinage d'actions de grâces.

3. UN jeune homme remercie le bienheureux Père de l'avoir protégé d'une façon sensible dans de grandes difficultés.

G. 22 Janvier 1887.

4. M. Rd PÈRE. JE viens pour la seconde fois remercier saint Benoît pour différentes grâces obtenues par son intercession. Je désire une neuvaine de messes en actions de grâces.

5. UN curé envoie ses remercîments pour la protection de saint Benoît en faveur de sa pauvre école.

6. RECONNAISSANCE à saint Benoît pour une conversion au lit de mort.

Pour de grandes grâces obtenues à un mourant.

Pour la construction de deux chapelles de saint Benoît au *Kouang-Tong* et au Zanguebar.

Recommandations.

Plusieurs curés et leurs paroisses.—Deux jeunes hommes atteints de langueur. — Quantité d'enfants pour toutes sortes d'infirmités. -- Une femme qui souffre de cauchemars et est très tourmentée. — Trois jeunes personnes souffrantes, et trois autres gravement malades. — Deux mères de familles. — Deux vieilles personnes infirmes.—Un pauvre malade abandonné qui touche à sa fin.—Plusieurs conversions. — Plusieurs défunts. -- Cessation de bruits nocturnes, de malheurs dans le bétail, et autres épreuves du même genre. — Une jeune personne souffrant d'une extinction de voix depuis deux mois. — Plusieurs personnes tourmentées de frayeurs nocturnes et d'agitation. — Un père de famille.— Diverses maladies. — Affaires temporelles. -- Familles éprouvées. -- Deux pauvres veuves. – Diverses intentions.

Un curé recommande son école. On demande instamment des prières à saint Benoît pour un jeune homme malade, l'espoir de l'avenir d'une paroisse : sa guérison peut être considérée comme désespérée humainement parlant.

On recommande avec instance au bon et saint Père Benoît, un projet qui déjà a été mis sous sa tutelle et qui pour le moment semble sans issue : saint Joseph et saint Benoît doivent s'en mêler.

On demande des prières pour un père et un frère qui ne remplissent pas leurs devoirs de chrétien ; — pour le bien spirituel d'une communauté : -- pour un malheureux miné par la souffrance,afin qu'il obtienne un peu de soulagement; — pour un pécheur recueilli dans un hospice : après avoir été dans une position élevée, il est tombé dans la misère et des malheurs répétés n'ont pas encore pu le ramener au bon Dieu; — pour plusieurs affaires sans issue; — pour plusieurs pécheurs; pour une réconciliation importante ; — pour un pécheur désespéré.

On recommande la paix d'une famille bien menacée par des questions d'intérêt ; -- sept défunts ; — plusieurs intentions ; — un enfant qui doit subir une opération : il porte la chère médaille ; — la guérison d'un missionnaire ; — un mourant qui refuse de se réconcilier avec Dieu (on lui a donné la médaille).

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

Vie du Cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen, par MGR. BESSON, évêque de Nîmes. — 2 vol. avec portrait et authographe. ... RETAUX BRAY, éditeur, Rue Bonaparte, 82. Paris.

Voici, décrite par une plume exercée et autorisée, une longue vie d'homme exceptionnellement et consciencieusement remplie. Monseigneur de Bonnechose, magistrat d'abord, — puis disciple et compagnon de M. Bautain, prêtre, supérieur de Saint-Louis des Français à Rome, évêque successivement dans trois diocèses et enfin cardinal pendant vingt ans, a pris part comme témoin ou comme acteur à tous les événements de son siècle. Il a eu des relations plus ou moins intimes et suivies avec une foule de personnages illustres: avec trois papes, des princes, des prélats, des diplomates, des hommes d'état, des savants tant de la France que de l'étranger. Le récit de cette vie extérieure du cardinal est singulièrement intéressante et instructive. Ce que les extraits de son journal intime surtout laissent voir de sa vie intérieure offre de nombreux sujets d'édification. Le cardinal a, par testament, légué à Mgr l'évêque de Nîmes tous ses papiers, le priant d'en faire le dépouillement et d'en tirer les matériaux nécessaires pour écrire sa vie, s'il jugeait utile de la publier. Tous les lecteurs sauront le meilleur gré à l'éminent auteur d'avoir porté ce jugement et d'avoir, en le mettant à exécution, enrichi de nouveau la littérature française et chrétienne d'une bonne et belle œuvre.

Johannes Trithemius Eine Monographie von *Dr Isidor Silbernagel*, 2 Aufl. *Regensburg. Manz.* 1885, VIII — 263 pp.

L'abbé Trithème de Spanheim est sans contredit une des figures les plus imposantes et les plus sympathiques du XVe siècle. Abbé modèle, il a été l'âme de la réforme monastique; historien érudit, il a donné au mouvement littéraire de la renaissance catholique, une impulsion à laquelle Janssen dans son histoire du peuple allemand décerne les éloges les plus mérités. Aussi saluons-nous avec joie l'apparition d'une biographie de Trithème. — L'abbé de Spanheim tire son nom d'un petit village du pays de Trèves, Trittenheim, où il naquit le 1 février 1462. Le jeune Jean eut à subir de la part d'un beau-père toutes sortes d'avanies et ne put se livrer à l'étude qu'en quittant la maison paternelle. A l'âge de vingt ans, il reçut l'habit bénédictin à Spanheim, dont il devint abbé l'année suivante. Malgré son jeune âge, le nouvel abbé fut à la hauteur de sa tâche; il répara les ruines matérielles et spirituelles de son monastère, il y forma une bibliothèque qui attirait les savants de tous pays, et fit de son abbaye un centre renommé de vie intellectuelle. Lui-même se livrait avec ardeur à l'étude, publiait de nombreux ouvrages, en même temps qu'il s'efforçait de propager et de

Digitized by Google

défendre la réforme de Bursfeld. Forcé de quitter Spanheim, Trithème se rendit à Würzbourg, devint abbé du monastère de Saint-Jacques et y mourut le 13 décembre 1516.—L'auteur de cette monographie s'est attaché à donner une idée aussi complète que possible de l'illustre abbé et a mis largement à profit ses œuvres et particulièrement ses lettres. On regrette cependant de ne pas y trouver une vue d'ensemble sur le mouvement littéraire à Spanheim et sur la méthode suivie par Trithème dans ses études, ainsi qu'un exposé plus complet des rapports avec Bursfeld, et des preuves mieux établies pour trancher la question de falsification historique reprochée à Trithème par quelques historiens protestants et traitée avec beaucoup de réserve par l'historien Janssen. (*Geschichte des deutschen Volkes*, I. 95). A part ces quelques ombres au tableau, la monographie de Silbernagel mérite de fixer l'attention de tous ceux qui s'occupent de l'histoire de l'Église au XVe siècle, et de l'histoire des lettres. Un supplément inédit aux *catalogus illustrium virorum Germaniæ* complète heureusement l'ouvrage.

Sanctus Thomas et doctrina præmotionis physicæ, seu responsio ad R. P. Schneemann S. J. aliosque doctrinæ scholæ thomisticæ impugnatores, auctore *P. J. A. M. Dümmermüth*, O. Præd. Sac. Th. Mag. in col. Lov. ej. Ord. Stud. Rect. (*Paris, éditeurs de l'Année Dominicaine* 1887, in-8°, p. 759.)

L'acte solennel par lequel S. S. Léon XIII recommanda instamment à la philosophie chrétienne le retour aux saines doctrines de l'École et en particulier aux enseignements de saint Thomas, ne pouvait manquer de donner une nouvelle importance à la controverse, longtemps agitée entre deux illustres Ordres, sur la vraie pensée du Docteur angélique, touchant la motion divine et l'accord de la grâce avec la liberté. Désireux de concilier l'enseignement traditionnel de la Compagnie avec son respect pour saint Thomas, le R. P. Schneemann, S. J. théologien de grand mérite, publia en 1881, un livre intitulé: « *Controversiarum de divinæ gratiæ liberique arbitrii concordia origo et progressus*, » dont la thèse peut se résumer en ces deux points: Saint Thomas n'a pas enseigné la prédétermination physique; l'école Dominicaine, appelée Thomiste, doit être plutôt appelée Bannésienne ou, si l'on veut, Néo-Thomiste. L'ouvrage du savant Jésuite eut aussitôt un grand retentissement et fut vulgarisé en France par le R. P. de Regnan S. J. (1).

L'Ordre de Saint-Dominique confia à un de ses plus doctes théologiens, le R. P. Dümmermüth, recteur des études de Louvain, la défense de ses traditions et la revendication de ses droits. L'ouvrage répond à ce qu'on devait en attendre. Au début de son volumineux travail le savant Dominicain rappelle les éloges décernés par Clément XI (Bulle *Pastoralis officii*. 1718), Benoit XIII (lettre aux docteurs de l'Ordre 1724, bulle *Pretiosus*

1. *Bannes et Molina.*

Digitized by Google

1727), Clément XII (bref. 1733) et enfin par Léon XIII (encycl. *Æterni Patris* 1879) à l'enseignement de saint Thomas et à la tradition dominicaine; éloges qui, sans être explicites par rapport à la question présente, que le Saint-Siège n'a jamais voulu définir, n'en ont pas moins dans leur ensemble une très grande valeur. L'ouvrage du R. P. Dümmermüth, qui comprend six dissertations, peut se diviser en deux parties : la première, polémico-doctrinale (1-427), la seconde, polémico-historique (427-754).

Dans une première dissertation préliminaire (1-23) l'auteur pose nettement l'état de la question. Il analyse d'abord le concepte de la prémotion ou prédétermination physique, en le décomposant en ses éléments constitutifs. Ensuite il expose, en s'appuyant sur les témoignages de Bécanus et du cardinal Mazzella, les trois grandes opinions théologiques concernant le *concursus divinus*. Saint Thomas a-t-il enseigné le *concursus prævius* (1) ou bien le *concursus simultaneus?* Voilà la question.

Après ce court exposé, dont la lucidité dissipe déjà bien des préventions, le R. P. Dümmermüth aborde le sujet principal de la controverse. S'appuyant sur les passages les plus célèbres de saint Thomas (2), il montre longuement que la doctrine, qui se dégage de ses écrits, n'est autre que celle que les besoins postérieurs de la controverse ont fait désigner du nom de prémotion ou prédétermination physique. Nous savons gré au docte théologien d'avoir largement traité son sujet. Ce ne sont pas des citations trouvées à coups de concordance et cousues ensemble à l'aide de commentaires subjectifs. Ce sont des articles entiers avec les objections et les réponses. Citons en particulier la troisième question *de Potentia*. art. 7. où Suarez lui-même s'est vu forcé de reconnaître la prémotion thomiste dans les quatre modes distincts dont Dieu opère dans chaque opération de la créature, *(in quantum dat virtutem agendi, et in quantum conservat eam, et in quantum applicat actioni et in quantum ejus virtute omnis alia virtus agit.)* Chaque passage un peu étendu est suivi d'un commentaire solide qui achève d'en mettre la

1. Le *concursus prævius indifferens* n'est au fond qu'une nuance du *concursus simultaneus*.

2. Q. III. *de Potentia*, art. 7 ; l. III. *c. gentes*, c. 69-70 ; *de malo*, q. 6. art. un. ad 17, et q. 3. art. 2. ad 4 : 1. q. 83. a 1. a 3 ; q. 105. art. 5 ; q. 2. a. 3 ; 1. II. q. 189. a. 1 ; l. III. *contra gentes*, c. 149 ; 1. II. q. 113. a 8 ; l, III. *c. gentes*, c. 100 ; ib. l. II. c, 23 ; l. III. c. 147 ; etc. etc. Voir les citations p. 105, 106, 107 : directement contre le *concursus simultaneus*, tel que le défendent Molina, le P. Schneemann et le R. P. Cornoldi : lib. III. c. *gent.*, c. 70. et I. q. 105. art. 5 ; opusc. *contra errores græcorum*, c. 23. (p. 110), *de Verit.*, q. 24., art. 1. ad 5 ; plus loin par rapport à la motion de la volonté libre. I. q. 83. a. 1. ; q. 3. *de Malo*. art. 2. a. 4 ; 1. II. q. 113. art. 3. — Voir les citations p. 121, 122, 123, 124, qui sont très concluantes : plus loin, q. 22. *de Verit.*, art. 8 et 9 ; I. q. 106 et 111 ; 2. Sent. dist. 25. q. 1 ; puis la doctrine de *Providentia et fato*. 1. q. 116. art. 1 ; 1. q. 116. art. 2. et l. 3. *c. gent.* c. 93. quodlib. 12. q. 3. art 4. ; encore art. 3. q. 3. *de malo ;* vient ensuite la doctrine de la contingence et de l'indifférence *ad utrumlibet*, 1. q. 19. a. 3 ; *de malo*, q. 8. art. 3. 1. II. q. 9. art. 1 ; l. 2. *phys.* c. 5. l. 8. l 3. *c. gent.* c. 2. Dans ces derniers passages. S. Th. se sert du mot, *Determinato*. q. 24., *de verit*, art. 14. q. 8. *de verit.* art. 12. Cfr. art. 13 ; q. 96. *de malo*. art. 8. et 1. q. 57. art. 4 ; la motion divine sauvegarde la volonté libre, voire en est la cause. 1. II. q. 10. a. 4 ; 1. *c. gentes*. c. 82. etc. etc. enfin l. 3. *c. gentes*. c. 88. auquel l'auteur consacre tout un article, etc. etc.

Digitized by Google

doctrine en lumière et de préparer la solution des objections. Mentionnons encore le célèbre passage. l. III. *contra gentes* c. 88, où saint Thomas affirme expressément la conciliation de la liberté avec la motion divine et rejette l'opinion d'Origène, auquel Molina et, après lui, les RR. PP. Schneemann et Cornoldi empruntent leurs comparaisons du soleil et du vent. Le parallèle entre l'opinion d'Origène (1) et celle des Molinistes a fourni à l'auteur des pages du plus vif intérêt. (p. 181 suiv.) Pour terminer cette dissertation doctrinale, le R. P. Dümmermüth met en regard un éloquent passage du Ferrarais résumant toute la doctrine de saint Thomas (in cap. 94. l. III. *c. gentes*) et l'exposé que Molina fait lui-même de son système. (*Concord*, q. 23. art. 4. et 5. Disp. 1. *membr. ult.*)

Abordant ensuite dans la troisième dissertation (p. 214-427) les arguments par lesquels le R. P. Schneemann cherche à prouver le molinisme de saint Thomas, — pardon de l'anachronisme verbal, — le R. P. Dümmermüth examine d'abord les arguments extrinsèques. Les pages consacrées à la fameuse dispute théologique de Toulouse (p. 218 suiv.), au rapprochement entre la doctrine de saint Thomas et celle de Bannes (p. 240. suiv. — 248) sont d'un intérêt palpitant, comme aussi celles où il s'attache à montrer que l'auteur anonyme, visé par Medina, n'est en aucune façon Bannes, mais bien probablement Vasquez (voir le parallèle entre la doctrine de Bannes et Medina p. 294-295.). La citation de Romœus (312-314.) nous a paru tout particulièrement concluante

Quant aux arguments intrinsèques, le Dominicain en entreprend les réfutations, une à une, en vertu de quelques principes généraux qu'il a d'abord nettement posés et prouvés. Les distinctions entre la détermination naturelle et la détermination libre, entre l'indifférence *ex parte sui* et l'indifférence *ex parte ejus quod dicitur*, entre l'indépendance vis-à-vis des causes secondes et vis-à-vis de la cause première, entre la nécessité absolue et la nécessité hypothétique fournissent tour à tour des réponses péremptoires aux difficultés faites contre la prémotion. L'auteur passe ensuite aux objections soulevées en faveur de la science moyenne et prises tantôt de la certitude de la prédestination dérivée de la multiplicité des grâces que Dieu réserve au prédestiné et non de leur efficace intrinsèque (2), tantôt de la certitude de la connaissance des futurs contingents dérivée de leur présence dans l'éternité divine et non de ce que Dieu les connaît dans leurs causes (3). La multiplicité à laquelle recourt saint Thomas doit s'entendre de la série comme telle, non de chaque grâce en particulier qui la compose; la connaissance des contingents futurs dans l'éternité n'exclut nullement la volonté prédéterminante et efficace de laquelle elle dérive; quant aux causes dans lesquelles Dieu ne les connait pas, ce sont les causes secondes

1. περὶ ἀρχῶν lib. 3. c. 1.
2. Q. 6. *de Verit.* a 3 p. 380. — 3. 1 dist. 38. q. 1, art. 5. p. 405.

Digitized by Google

et non la cause première dont l'efficacité souveraine produit la contingence elle-même, loin de la détruire (1).

Dans le cours des réfutations l'auteur fait ressortir plus d'une fois, et fort à propos, que la plupart des arguments molinistes figurent comme objections dans les écrits de saint Thomas et y sont résolus par un moyen tout opposé à la science moyenne. Ajoutons que pour un moliniste la solution aux objections est plutôt une tautologie, tandis que pour un thomiste elle est péremptoire.

Abordant ensuite la partie historique de la controverse, le savant Dominicain s'attache d'abord à venger la tradition de son ordre des attaques du R. P. Schneemann. C'est la quatrième dissertation où l'auteur confronte la doctrine de l'ancienne école thomiste avec celle du maître. Nous ne le suivrons pas dans ce long mais intéressant examen (p. 427-558.). Citons seulement (2) les textes concluants du bienheureux Egide Colonna, de Jean de Naples, de Capreolus, du Ferrarais, du card. Cajetan; les témoignages des deux derniers ont d'autant plus d'importance que leurs commentaires sont nommément désignés dans l'Encyclique de Léon XIII ; — ensuite (3) de beaux passages d'Aquarius. Les textes de Henri de Gorcum ainsi que la doctrine de François de Victoria nous paraissent prêter à discussion. Enfin, comme appendice, signalons des textes choisis (4) d'Alexandre de Halès, de saint Bonaventure et de Scotus.

Après avoir vengé l'ancienne école thomiste, en la montrant en harmonie avec la doctrine de saint Thomas, telle qu'elle a été exposée plus haut, l'auteur examine, dans la cinquième dissertation, l'état des esprits au temps du Concile de Trente (p. 559-682), dans le but de prouver, contre les assertions du R. P. Schneemann, que les idées molinistes étaient loin de dominer à cette époque. Les paragraphes consacrés à l'Université de Louvain (p. 568), à Cornelius Mussus (p. 589), à Franciscus Romæus (p. 619), à Dominicus Soto (p. 639) sont particulièrement intéressants. Signalons encore la belle doctrine de Panthusa (672). Un texte expressif du catéchisme de Trente (5) clôt cette dissertation d'une manière victorieuse.

Pour achever de renverser la thèse de son érudit adversaire, le R. P. Dümmermüth oppose aux allégations du R. P. Schneemann le jugement porté par les théologiens de l'ancienne école de la Compagnie et par la « *Ratio Studiorum* » sur la prémotion et la science moyenne. — Soit qu'ils attaquent l'une ou l'autre, ils s'accordent tous à attribuer la première à saint Thomas et la seconde à Molina. La comparaison entre les écrits des cardinaux Tolet et Bellarmin (p. 699) et les fluctuations du premier, les jugements portés par Pererius et Azor contre le *concursus simultaneus* (p. 737) et par Typhanius, Philippæus et Henriquez contre la science

1. Voir entre autres la note intéressante p. 400-408.
2. PP. 429-30; 440-40; 458-59, 459-60, 472-73, 480-81; 485-87-89; 497, 98 500.
3. PP. 544-46 ; 452-53 ; 520-34. — 4. P. 549 ; 550 ; 553-50.
5. *Catech. conc. Trid.* Part. 1. art. 1. p. 682.

Digitized by Google

moyenne (p. 752) sont du plus haut intérêt. L'auteur aurait pu dire que Henriquez passa de la Compagnie à l'ordre de Saint-Dominique. La dernière page est péremptoire (p. 754).

Malgré l'ardeur de la controverse, le R. P. Dümmermüth a su garder un langage digne et mesuré. Le système de saint Thomas et celui de Molina diffèrent *toto cœlo* ; l'appellation de Thomiste n'est donc pas usurpée par l'école Dominicaine et convient aussi bien à sa doctrine qu'à sa tradition. Telle est la conclusion de l'ouvrage.

Au reste l'effort du R. P. Jésuite pour gagner saint Thomas à son système ne prouve après tout que l'immense portée que son savant ordre et lui-même attachent au patronage d'un tel génie.

Est-ce à dire que le dernier mot nous semble prononcé sur certaines nuances de la pensée de l'Ange de l'École? Avec Cajetan nous ne nous sentons pas pleinement satisfait et nous sommes fort disposé à croire qu'en face d'un mystère insoluble la sobriété calculée de saint Thomas est une borne qui nous dit : vous n'irez pas plus loin. Quant à l'appellation même de *prédétermination physique*, elle nous a toujours paru plus propre à couver des malentendus qu'à les dissiper. Nous partageons sur ce point les réserves de François Aravius (v. p. 583 suiv.). La formule de *motion efficiente* dirait tout, sans faire l'effet d'un épouvantail. De ce que saint Thomas s'en sert pour qualifier les décrets éternels, il nous semble peu juste de déduire la légitimité de son emploi pour exprimer leur exécution dans le temps (p. 365).

En terminant, l'auteur de cet aperçu croit devoir insister sur le caractère purement personnel de ses appréciations.

La science et les incrédules.

QUE pensent les vrais savants de ces savants nouveaux qui ont cessé de croire, comme s'ils avaient découvert quelque raison nouvelle à l'appui de leur incrédulité? — Jean-Baptiste Dumas, le plus grand chimiste de notre siècle, interrogé un jour à ce sujet, rassura son interlocuteur sur ces célébrités d'un jour, à qui la hardiesse tient lieu de mérite, et qui doivent à leur impiété leur vogue et leur crédit. Les gens, dit-il, qui ne font qu'exploiter les découvertes des autres et qui n'en font jamais eux-mêmes s'en exagèrent beaucoup l'importance, parce qu'ils ne se sont pas heurtés aux mystères qui ont arrêté les vrais savants. De là leur irréligion et leur fatuité. Il en est autrement de ceux qui ont fait eux-mêmes des découvertes. Ils savent par expérience combien le champ en est restreint, et ils se sentent à chaque pas arrêtés par l'incompréhensible. De là leur religion et leur modestie. L'incrédulité des premiers n'est que trop facile à expliquer. Ils n'ont pas même entrevu les bornes de leur faible esprit, bien loin d'avoir reculé d'une ligne celles de la science. Mais la foi et le respect des mystères sont faciles aux seconds. Plus ils ont fait faire de progrès à la science, plus ils demeurent confondus devant l'infini Ils reconnaissent, par leurs propres travaux, le peu qu'ils savent et le peu qu'ils sont

(Extrait de la *Vie du Card. de Bonnechose.*)

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.

A.

Abbayes. — Voir aux différents noms propres.

Afrique. Zoulous catholiques et les Trappistes du P. abbé Franz 327. Le collège africain à Louvain 377. — Retour des missionnaires à Madagascar, 378.

Allemagne. Congrès de Breslau, 372. — Nouvelles religieuses, 411.

Amand (St), Apôtre de la Belgique. Sa légende, 312, 418, 561.

Ambroise (St) év. et doct. 389.

Amérique. Abbaye de Saint-Meinrad, 87. — Courrier américain, 140, 332, 520. — Indiens, 325. — Nomination d'un nouveau préfet apostolique de la mission de l'Indian Territory, 382. — Congrès eucharistique de Quito, 411, 464. — Nouvelles religieuses, 464, 507.

Ames. Le Jour des Ames, 347.

André (St), Apôtre, 387.

Anges. Leur mission, 15.

Anges gardiens (SS.), 242.

Angleterre. Inauguration du monastère de Buckfast, 131. — Congrégation bénédictine anglaise et sa maison d'études théologiques à Rome, 234 — Nouvelles religieuses, 374, 463, 550. — Les martyrs anglais, 517.

Annam. Lettre d'un missionnaire, 282.

Année liturgique. Son commencement, 385. — Voir : Liturgie.

Antiennes (Les grandes), 3.

Apôtres. — Voir aux noms propres de chacun.

Arundell (Dorothée et Gertrude), fondatrices du monastère des Bénédictines à Bruxelles, 465.

Assomption de la bienheureuse Vierge Marie, 196.

Aubain (St) de Mayence, martyr, 101. — Son office propre à Maredsous, 103.

Autriche. Abbaye de Goettweig, 85. — Association scolaire chrétienne, 376. — Encyclique aux évêques de Hongrie, 376. — Melk, 382.

Australie. Le premier missionnaire de la Nouvelle Galles du Sud, Mgr Ullathorne, 475.

Avent. Voir Dimanche. — Quatre-temps de l'Avent, 391.

B.

Bague. La plus précieuse des bagues nuptiales, 507.

Baptême (le). Institué par le Christ, préfiguré dans l'Ancien Testament, 293. — Liturgie du Baptême, son origine, son développement, 394. — Bénédiction des fonts, 491. — Cérémonies, 539.

Barbe (Ste), vierge et martyre, 387.

Barthélémy (St), apôtre, 241.

Bénédictins Valvanera, 33. — Arméniens, dits Mékitaristes, 233. — Martyrs en Angleterre, 38. — D'Amérique, 38. — Coup d'œil sur l'histoire de l'Ordre (suite), 68, 162, 261, 309, 379, 414. — Le monastère des Bénédictines Anglaises à Bruxelles, 274, 465. — Notice sur Lady Mary Percy, 275. — Voir : Nouvelles bénédictines.

Benoît (St). Prière de Dom Guéranger à notre bienheureux Père, 1. — Sa règle, 104, 152, 206, 304, 448. — Traduction de la règle par D. Guéranger, 144. Les oblats de l'Ordre, 19, 55, 107, 156, 209, 249. — Son pèlerinage à Maredsous, 43, 92, 135, 179, 234, 282, 328, 384, 474, 524, 569.

Birmanie. Nouvelles religieuses. 424.

Borgia (St François de), 291.

Breslau. Congrès catholique, 373.

Brevnow. 128, 327, 381.

Buckfast. Monastère dans le Devonshire, 131.

C.

Callixté (St) pape et martyr, 291.

Camille de Lellis (St) nouveau patron des hôpitaux et des agonisants, 280.

Catéchumènes. Initiation. p, 5, 541. — Catéchisation, illumination et scrutins, 543.

Cénacle. Messe 25.

Cendres (Mercredi des), 529, 534.

Chaire de saint Pierre à Rome, 438, à Antioche, 486. 529.

Charité. Simple histoire, 428.

Chronique de l'Église. 38, 88, 133, 280, 370, 409, 454, 502, 547.

Circoncision de N.-S. 436.

Digitized by Google

Claire (Ste), 195.
Commémoraison des défunts, 340.
Concordat avec le Portugal, 362, avec le Monténégro, 498.
Congrès. Voir Breslau, Quito.
Constitution chrétienne des états, encyclique, 21, 74.
Conversion due à saint Benoît, 180. Fête de la Conversion de saint Paul, 481.
Couronne. La sainte couronne de Paris. 285. Fête de la Couronne d'épines de N.-S. 530.
Courrier romain 40, 94, 137, 182, 236, 284, 329, américain, 140, 332, 520.
Crémation des corps. Décret du saint Office l'interdisant, 281.
Croix. (Exaltation de la Ste) 245. La parole de la croix, 351.
Cyprien (St), év. et mart. 289.

D.

David. Des Psaumes, 300, 344.
Dédicace des églises, 342.
Défunts. Commémoraison de tous les fidèles défunts, 340. — Le jour des âmes, 347.
Dimanche. XIIe après la Pentecôte, 243, — XVe après la Pentecôte, 289, — XVIe après la Pentecôte, 290, — XVIIe, 291, — XVIIIe, 293. — XIXe, 337, — XXe, 339, — XXIe, 341, — XXIIe, 342, — XXIIIe et dernier, 343. — I^r dimanche de l'Avent, 385, — IIe dimanche de l'Avent, 388, — IIIe, 390. — IIe dimanche après l'Épiphanie, 437, — IIIe, 481, — IVe, 482. — Dimanche de la Septuagésime, 483, — Sexagésime, 485, — Quinquagésime, 485. — Ier dimanche de Carême, 531, — IIe, 531, — IIIe, 532, IVe, 533.
Douleurs de la Bienheureuse Vierge Marie, 248.
Dusmet d'Amours (Mgr D.), archevêque de Catane, 233.

E.

Écosse. Le concile provincial tenu à l'abbaye de Fort-Augustus, 323.
Éducation. Feuilles détachées. La reconnaissance, 199.
Église. Chronique, 38, 88, 133, 280, 370, 409, 454, 502, 547.
Élévation sur l'hymne angélique ; *Gloria in Excelsis*, 438.
Éloi (St), évêque, 387.
Emmaüs. Apparition aux disciples, (Évangile du lundi de Pâques), 49.
Encyclique. Sur la constitution chrétienne des États (suite), 21, 74. — Accordant un jubilé extraordinaire, 116, 160, 220.
Épiphanie du Seigneur, 436, 444, — Octave de l'Épiphanie, 436.
Épousailles de la Vierge, 481.
Espagne. Le nouvel évêque de Madrid, Mgr Pancha, 375. — Notice sur Mgr Serra, 381. — L'abbaye de Samos 519.
États-Unis. Création de nouvelles abbayes et écoles, 326.
Étienne (St), 435.
Évangile de la multiplication des pains, 3 ; — du lundi de Pâques (apparition aux disciples d'Emmaüs), 9 ; — de la passion pendant la Semaine-Sainte, 61.
Exaltation de la Sainte-Croix, 245.
Expectation de la Sainte Vierge, 392.

F.

Félicité (Ste). Découverte de son tombeau, 42.
Fêtes. Voir aux différents noms des fêtes, et Chronique liturgique.
Fonts du Baptême. Leur bénédiction 491.
Fossa-Nuova. Une visite, 552.
France. Nouvelles religieuses, 412, 460, 549. — Voir : Chronique de l'Église.
François Xavier (St), 387.
Françoise Romaine. Vie, 14.
Franz (R^me P.). Abbé trappiste en Afrique.

G.

Gérard de Brogne (St), 48.
Gérard d'Orchimont (St), 78.
Gloria in excelsis. Élévation, 438.
Goettweig (Autriche), 85.
Grégoire (St) **le Grand** rétablit les stations, 12, — sa fête, 532, — de Nazianze, 52.

H.

Hedwige (Ste), Veuve, 293.
Hiérarchie catholique dans les Indes. — Son établissement, 362.
Histoire de l'Ordre bénédictin. Coup d'œil sur ce sujet, 68, 162, 261, 309, 414.

Digitized by Google

Hyacinthe (St), Confesseur, 197.
Hollande, nouvelles religieuses, 411. — Voir : Chronique de l'Église.
Hongrie, résumé de l'encyclique du pape aux évêques, 376.

I.

Ida de Louvain. Vie, 7.
Ignace Jean (Dom), sa nomination à la préfecture apostolique de l'Indian Territory, 382.
Igny (Notre-Dame), abbaye cistercienne), 383.
Immaculée Conception de la B. V. M. Vigile, 389. — La fête, 389. Les origines de la fête, 393.
Indes. Établissement de la hiérarchie catholique, 362.
Indiens d'Amérique, 325.
Innocents (SS.), 435.
Irlande. Lettre des évêques sur la question politique et religieuse, 374.
Italie, nouvelles religieuses, 409, 454, 502. Voir : Chronique de l'Église.

J.

Jacques (St) le Majeur, apôtre, 193.
Jean (St) Apôtre, 435.
Jean Chrysostome (St), 482.
Jean de Dieu (St). Nouveau Patron des Hôpitaux et des Agonisants, 280.
Jésuites. Actes de Léon XIII, les rétablissant dans tous leurs anciens droits et privilèges, 371.
Jésus (Fête du Saint Nom de), 437.
Joachim (St), 241.
Joseph (St), 533.
Jubilé extraordinaire. Encyclique qui l'accorde, 116, 160. — Jubilé du Cardinal Pitra, 515.
Jude (St), Apôtre, 338.
Justine (Ste), 289.

K.

Kunt Fortunat (Dom). Prieur de Brevnow. Sa mort, 327.

L.

Lambert (St), vie, 29, 82, 124, 172, 222, 255.
Léon XIII et les prières après la Messe, 366.—Encycliques, 21, 74, 116, 160, 220. — Concordats, 362, 375. — Léon XIII et le saint Rosaire, 369. — Léon XIII et le Portugal, 403. — Léon XIII et le Monténégro, 498. — Lettre pour la réouverture du Collège Saint-Anselme, 565. Voir : Chronique de l'Église, Courrier romain et Jubilé Sacerdotal.
Lettres apostoliques *Humanæ Salutis* établissant la Hiérarchie catholique dans les Indes, 362.
Litanies du Saint nom de JÉSUS. Indulgence accordée, 281.
Liturgie. Année liturgique. — Son commencement, 385. — Voir : Chronique liturgique. — Liturgie du Baptême, 394.
Louange divine (la) traitée dans la Règle de Saint-Benoît, 303.
Lucie (Ste), Vierge et Martyre, 390.
Luxe (le), 355.

M.

Mabillon (Dom). Anecdote inédite sur ce savant, 335.
Manne (la) de saint Nicolas, 287.
Maredsous. Voir : Pèlerinage.
Marie. Fête de l'Assomption de la bienheureuse Vierge, 196. — Nativité, 243, — Fête du saint Nom, 244. — Des sept Douleurs, 248. — *Gloire à Marie*, 283. — *Ave Maris stella*, 115. —*Ave Regina*, 265.—Fête du saint Rosaire, 290. — Fête de la Présentation de Notre-Dame, 343. — Vigile de l'Immaculée Conception, 389. — Fête de l'Immaculée Conception, 398. — Fête de l'Exspectation, 392. — Ses épousailles, 481. — Sa bague nuptiale, 507.
Mariastein. Monastère cistercien en Bosnie, 37.
Martin (St), év de Tours, 341.
Martyrs bénédictins en Angleterre 38. — Les martyrs anglais, 517.
Mechtilde (Ste), Vierge O.S.B. 530.
Mékitaristes ou Bénédictins Arméniens, 233.
Mercredi des Cendres, 529, 534.
Messe. Au cénacle, 25. — Les prières après la Messe établies par Léon XIII, 366.
Michel (St), Archange, 289.
Missions. Effet de la médaille de saint Benoît, 382, 517.—Le missionnaire de la Nouvelle Galles du Sud, 475.
Mongolie (en), lettre d'un missionnaire, 190.
Monténégro. La convention de cet État avec le Saint-Siège, 498.
Mont-Serrat (le), 122, 166, 227, 266, 318.

Digitized by Google

Multiplication des pains, 3.
Murtz (de Trèves), auteur du *Chronicon sublacense* (XVIe siècle), 88.

N.

Natal (Afrique), Zoulous catholiques, 327.
Nativité de la Ste Vierge Marie, 243.
Nécrologie, bénédictine 37 — une belle mort (Fra Pietro), 115 — fr. Placide Dassy, 137. — Dom Antonin Schmitt, moine de Solesmes, 192. — Mgr D. Joseph Serra, 336. — Dom Sarlat bénédictin de Solesmes, 336.
Nicolas (St). La manne à Bari, 287, — sa fête, 389.
Noel. — Vigile, 392—la fête, 433,— *La nuit de Noël*, 438.
Nom (St), de Marie, 244. — de JÉSUS. Indulgence accordée à ses litanies, 281.
Notre-Seigneur. — fête de sa Circoncision, 436. — Épiphanie, 436, 444. — Voir aux autres fêtes particulières.
Nouvelle Nursie, 37.

O.

Oblats de l'ordre de Saint-Benoît au moyen âge, 19, 55, 107, 156, 209, 249.
Ordre de Saint-Benoit voir Bénédictins et Benoît (St).
Ottobeuron, abbaye, 87.

P.

Patronat des évêchés dans les Indes, 363.
Paul (Conversion de St), 481.
Pauvreté (la sainte). A propos de la Règle de Saint-Benoît, 448.
Pèlerinage de Saint-Benoit à Maredsous, 43, 92, 135, 179, 234, 282, 328, 384, 426, 474, 524, 569. — Pèlerinages monastiques. — Le Mont-Serrat en Catalogne, 122, 166, 227, 266, 318. — Pèlerinages en Terre Sainte par le P. Portmans, 240.
Pérouse et la bague nuptiale de la sainte Vierge, 507.
Pierre (St), ès-liens. — Fête de la Chaire de Saint Pierre à Rome, 438, à Antioche, 486.
Pitra (Cardinal). — Son jubilé, 515.
Pologne, nouvelles religieuses, 376.
Portugal, concordat, 375. — Coup d'œil sur l'histoire du Portugal, 403.
Présentation de N.-D. 343.
Prières, après la Messe, 366.
Propre du temps. — Voir : Chronique liturgique.
Propre des saints. — Voir : Chronique liturgique.
Psaumes de David. — 300, 344.
Purgatoire, 17.
Purification de Notre Dame, 483, 486.

Q.

Quatre-temps de l'Avent, 391.
Question sociale (la), 356, 470.
Quinquagésime, 485.
Quito. — Congrès eucharistique, 411, 464.

R.

Reconnaissance (de la), 199.
Règle (la), de Saint-Benoît, 104, 152, 206, 304, 448. — Traduction de la règle par D. Guéranger, 144.
Rogations (les), 111.
Rome. — Courrier romain, 40, 94, 137, 182, 236, 284, 329. — Voir : Chronique de l'Église, Rome et Italie, Nouvelles religieuses, 370, 409, 454, 502, 547.
Roosendael. — Monastère cistercien, 9.
Rosaire (saint), 290. — A propos du saint Rosaire, 369.

S.

Sabbas (St), abbé, 388.
Saint-Anselme, réouverture du collège bénédictin à Rome. Lettre du St Père, 565.
Samos. L'abbaye de Samos en Espagne, 519.
Saint-Siège (le). Convention avec le Monténégro, 498.
Sarnen. Monastère bénédictin, 36.
Schmitt (Dom Antonim). — Sa mort, 192.
Science et incrédules, 572.
Septuagésime, 483.
Serra (Mgr de Joseph) évêque titulaire de Daulia. Sa mort, 336. Notice sur sa vie, 381.
Sexagésime, 485.
Sicile. L'éruption de l'Etna et Mgr Dusmet, 233.
Simon et Jude (Sts), Apôtres, 338.
Socialisme. De la question sociale, 356, 470.

Digitized by Google

Station à Sainte-Croix en Jérusalem, 5. — Notice, 10.
Steenbrugge. Inauguration de ce monastère, 381, 425.
Subiaco. Deux manuscrits retrouvés : *Chronicon sublacense* et *Regestum sublacense*, 88. Mort du Rme D. Raphaël Testa, 380.
Suède. Nouvelles religieuses, 464.
Suisse. Nouvelles religieuses, 506.

T.

Testa (Rme D. R.). Sa mort, 380.
Thomas (St), Apôtre, 392.
Tonkin. Lettre de Mgr Puginier, sur la situation des chrétiens, 282.
Torre de 'Specchi. Fondation, 14 vie, 19.
Toussaint. Fête, 339.

U.

Ullathorne (Mgr) 475.

V.

Valvanera. Restauration de ce monastère, 33.
Vocation religieuse. (Estime de la) 191.
Voix (ia) de Notre Père Encyclique sur la constitution chrétienne des États, (suite) 21, 74, — accordant un jubilé extraordinaire, 116, 160, 220.

W.

Wartan Esztégarian (Dom) archevêque titulaire de Selimbria. Sa mort, 233.

Y.

Ypres. Monastère bénédictin, 36.

Digitized by Google

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES.

I. — Chronique liturgique.

PROPRE DU TEMPS.

L'évangile du IVe dimanche du Carême. 3.
Le Christ de l'Ascension, 95.
Pierre et l'Eucharistie, 145.
XIIe dim. après la Pentecôte, 243.
XVe dim. après la Pentecôte, 289.
XVIIe dim. après la Pentecôte, 291.
XVIIIe dim. après la Pentecôte, 293.
XIXe dim. après la Pentecôte, 337.
XXe dim. après la Pentecôte, 339.
XXIe dim. après la Pentecôte, 341.
XXIIe dimanche après la Pentecôte,
Fête de la Dédicace des églises, 342.
XXIIIe dim. après la Pentecôte, 343.
Premier dim. de l'Avent, commencement de l'année liturgique, 385.
Second dimanche de l'Avent, 388.
IIIe dim. de l'Avent *(Gaudete)*, 390.
Quatre-Temps de l'Avent, 391.
17 décembre. Commencement des grandes Antiennes, 391.
Exspectation de l'enfantement de la Sainte Vierge, 392.
Quatrième dim. de l'Avent *(Rorate)*, 392.
Vigile de Noël, 392.
Saint jour de Noël, 433.
Saint Étienne, saint Jean et les saints Innocents, 435
Fête de la Circonc. du Seigneur, 436.
Épiphanie du Seigneur, 436.
Solennité de l'Épiphanie, 436.
Octave de l'Épiphanie, 436.
Second dimanche après l'Épiphanie. Fête du saint Nom de JÉSUS, 437.
IIIe dim. après l'Épiphanie, 481.
IVe dim. après l'Épiphanie, 482.
Dimanche de la Septuagésime, 483.
Dimanche de la Sexagésime, 485.
Dim. de la Quinquagésime, 485.
Mercredi des Cendres, 529.
Ier dimanche de Carême, 531.
IIe dimanche de Carême, 531.
IIIe dimanche de Carême, 532.
IVe dimanche de Carême, 335.

PROPRE DES SAINTS.

La Bienheureuse Ida de Louvain, vierge, 7.
Saint Grégoire de Nazianze, 52.
Saint Aubain de Mayence, martyr, 101.
Saint Cyrille et saint Méthode, apôtres des Slaves, 149.
Saint Jacques le Majeur, apôtre, 193.
Fête de saint Pierre-ès-liens, 194.
Sainte Claire, vierge et abbesse, 195.
Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie, 196.
Saint Hyacinthe, confesseur, 197.
Saint Joachim, 242.
Fête des saints Anges Gardiens, 242.
Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie, 243.
Fête du Saint Nom de Marie, 244.
Exaltation de la Sainte-Croix, 245.
Fête des Sept-Douleurs de Notre-Dame, 248.
Saint Barthélemi, apôtre, 242.
Saint Michel, archange, 289.
Fête du Saint-Rosaire, 290.
Saint Callixte, pape et martyr, 291.
Les saints apôtres Simon et Jude, 338.
Fête de tous les Saints, 339.
Commémoraison de tous les fidèles défunts, 340.
Saint Martin, 341.
Fête de la Présentation de Notre Dame, 343.
Saint André, apôtre, 387.
Saint Éloi, évêque, 387.
Saint François Xavier, confess., 387.
Sainte Barbe, vierge et martyre, 387.
Saint Nicolas, évêque, 389.
Vigile de l'Immaculée Conception.
Fête de saint Ambroise, évêque, conf. et docteur, 389.
Fête de l'Immaculée Conception de la B. V. M. 389.
Sainte Lucie, vierge et martyre, 390.
Saint Thomas, apôtre, 392.
Chaire de Saint-Pierre à Rome, 438.
Épousailles de la Vierge, 481.
Fête de la Conversion de saint Paul, apôtre, 481.
Saint Jean Chrysostome, év., conf. et docteur de l'Église, 482.
Fête de la Purification de Notre-Dame, 483.
Fête de la Chaire de Saint-Pierre à Antioche, 486, 529.
Fête de la Couronne d'épines de Notre-Seigneur, 530.
Sainte Mechtilde, Vge, O. S. B. 530.

Digitized by Google

Saint Grégoire le Grand pape et docteur, O. S. B. 532.
Saint Joseph, 533.

II. — Articles liturgiques séparés.

Les stations liturgiques, 10.
L'Évangile de la Passion pendant la Semaine Sainte, 61.
Les rogations, 111.
Le baptême, 293, 394, 491, 539.
Les psaumes de David, 300, 344.
Le jour des âmes, 347.
Élévation sur l'hymne angélique : *Gloria in excelsis*, 439.
L'Épiphanie, 444.
La Purification, 486.
Le Mercredi des Cendres, 534.

III. — Actes du Saint-Siège.

Encyclique. — De la constitution chrétienne des états (suite), 21, 74.
Encyclique accordant un jubilé extraordinaire, 116, 160, 220.
Les prières prescrites après la messe, 366.
Concordat avec le Portugal, 362, 375.
Concordat avec le Monténégro, 498.
Lettre pour la réouverture du collège Saint-Anselme, 565.
A propos du saint Rosaire, 369.

IV.—Nouvelles bénédictines.

La Vierge et le monastère de Valvanera (Espagne), 33.
Une colonie de bénédictines de Sarnen en Amérique, 36.
Ypres, 36.
Bosnie, 37.
Australie, 37.
Missions, 37.
Angleterre, 38, 131, 234.
Amérique, 38, 87, 382, 411, 464, 507.
Abbaye de Göttweig (Autriche), 85.
Rome, 86, 233.
Cinquantenaire d'Ottobeuren (Bavière), 87.
Subiaco, 88, 380.
Abbaye de Brevnow et de Braunau, (Bohême), 128.
Dom Guéranger, 131.
Mékitaristes, 233.
Sicile, 233.
Le concile provincial à l'abbaye de Fort Augustus, 323.
Indiens d'Amérique, 325.
États-Unis, 326.
Bohême, 327, 381.
Natal (Afrique). 327.
Écosse, 381.
Belgique, 381, 425.
Espagne, 381.
Autriche, 382.
Missions, 382, 475.
Notre-Dame d'Igny, 383, 473.
Birmanie, 424.
Première maison d'études des Bénédictins à Paris, 473.
Nouvelles diverses, 473, 568.
Un jubilé, 515.
Une audience du pape, 516.
Les martyrs anglais, 517.
Dans les missions, 517.
L'abbaye de Samos en Espagne, 519.
Rétablissement du collège Saint-Anselme à Rome. 565.

V. — Articles variés.

Sainte Françoise Romaine, fin, 14.
Une messe au cénacle, 25.
Saint Lambert (suite), 29, 82, 124, 172, 222, 255.
Le pèlerinage de Saint-Benoît à Maredsous, 43, 92, 135, 179, 234, 282, 328, 384, 474, 524, 569.
Les oblats de saint Benoît au moyen âge, 19, 55, 107, 156, 209, 249.
Coup d'œil sur l'histoire de l'Ordre Bénédictin, 68, 162, 261, 309, 379, 414.
Saint Gérard d'Orchimont, d'abord abbé de Florennes, puis moine cistercien de Signy (XIIe siècle), 78.
La règle de Saint-Benoît, 104, 152 ; — la Charité fraternelle, 206 ; — la Charité paternelle, 304 ; — la sainte Pauvreté, 448.
Une belle mort, 115.
Pèlerinages monastiques. Le Mont-Serrat en Catalogne, 122, 166, 227, 267, 318.
Nécrologie, 137, 192, 327, 381.
En Mongolie, 190.
L'estime de la vocation religieuse, 191.
La reconnaissance, 199.
Le monastère des Bénédictines anglaises à Bruxelles, 274, 455.
La sainte couronne de Paris, 285.
La manne de Saint-Nicolas, 287.
Saint Amand, apôtre de la Belgique, 312, 418, 561.
Une anecdote inédite sur Dom Mabillon, 335.
Mort de S. G. Mgr. D. Joseph Serra, évêque titulaire de Daulia, 336.

Digitized by Google

Mort du R. P. Dom Sarlat, 336.
Doctrine de JÉSUS. La parole de la croix, 351. — « Faites-vous des amis », 400
Le luxe, 355.
A propos de la question sociale, 356.
Établissement de la hiérarchie catholique dans les Indes, 362.
Léon XIII et le Portugal, 403.
Charité, 428.
Un mot sur la question sociale, 470.
Le premier missionnaire de la Nouvelle-Galles du Sud (Australie), 475.
La plus précieuse des bagues nuptiales, 507.
Une visite au monastère de Fossa-Nuova en Campanie, 552.
La science et les incrédules, 576.

VI. — Poésies.

Ave Maris Stella, 115.
Aux *Alumni* de Sainte-Marie de la Pierre-qui-Vire, 118.
Ave Regina, 265.
Gloire au Très-Haut, 272.
Gloire à Marie, 283.
La nuit de Noël, 438.

VII. — Chronique de l'Église.

Nouvelles religieuses du monde catholique, 39, 88, 132.
Les nouveaux Patrons des hôpitaux et des agonisants, 280.
La crémation des corps, 281.
Les chrétiens au Tonkin et dans l'Annam, 282.
Rome et l'Italie, 370, 409, 454, 502, 547.
Allemagne, 372, 411.
Angleterre, 374, 463, 517, 550.
Irlande, 374.
Espagne, 375.
Portugal, 375.
Autriche-Hongrie, 376.
Pologne, 376.
Afrique, 377.
Hollande, 411.
Amérique, 382, 411, 464, 507.
France, 412, 460, 549.
Belgique, 459, 502.
Suède, 464.
Suisse, 506.

VIII. — Correspondances de l'étranger.

Courrier romain, 40, 94, 137, 182, 236, 284, 329.
Courrier américain, 140, 332, 520.

IX. — Bibliographie.

La Règle du Bienheureux Père saint Benoît traduite, par D. Guéranger, 144.
Studien und Mittheilungen aus dem Benedictiner und dem cistercienser Orden, 144, 525.
Storia della Chiesa in Sicilia, per Domenico Gaspare Lancia di Brolo, 184.
Rupert von Deutz, par R. Rochell, 189.
Bibliographia liturgica. Catalogue des Missels du rite latin, par M. Weale, 239.
Pèlerinage en Terre Sainte, par le P. A. Portmans, 240.
Petit catéchisme du diocèse de Namur mis en tableaux, par Guillaume. 432.
Histoire du monastère de Géronsart, par V. Barbier, 431.
Histoire du Cartésianisme en Belgique, par M. l'abbé Monchamp, 525.
La terreur sous le Directoire, par Victor Pierre, 527.
Vie du Cardinal de Bonnechose, par Mgr Besson, 571.
Joannes Trithemius, par le Dr Silbernagel, 571.
Sanctus Thomas, auctore P. Dummermuth, 572.
Méthode pratique de chant grégorien, par Dom A. Schmitt.
Vie de saint Vincent Madelgaire et de sainte Waudru son épouse, par l'abbé Lalieu, 46.
Les origines de la Civilisation moderne, par M. Kurth, 47.
Compte-rendu, par M. Hyrvoix, de l'histoire du Cardinal Pie, 47.
Étude historique sur Gilbert Génébrard, par Desvoye, 48.
Gehrard von Brogne, par M. Walter Schultze, 48.

Imprimé par la Société Saint-Augustin, Bruges.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

89013630603

b89013630603a

Digitized by Google

Digitized by Google

89013630603
b89013630603a

Digitized by Google